Combats franco-anglais des

# Guerres du Premier Empire

Jean-Claude Castex



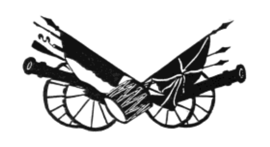
**COMBATS FRANCO-ANGLAIS**

**DES**

# GUERRES

**DU**

# PREMIER EMPIRE



***Jean-Claude Castex***

***Les Éditions P-O***

**Castex, Jean-Claude, 1941-**
Combats franco-anglais des Guerres du Premier Empire français / Jean-Claude Castex. — White Rock, B.C.: Éditions P-O (Phare-Ouest), 2013.
ISBN 978-2-921668-21-7

Les **coordonnées géographiques** de cet ouvrage ont été calculées avant l'ère du GPS. De ce fait, elles peuvent parfois présenter des erreurs légères et ne doivent être considérées que comme indicatives.

**Couverture** : Napoléon Bonaparte franchissant les Alpes, peinture de Louis David.

Sauf indiqué autrement, les **sources iconographiques** dans cet ouvrage sont : les Archives et la Bibliothèque de l'Université Laval à Québec.

*Adresser toutes commandes à Marie-France Hautberg, Directrice*.
Les Éditions du P-O (Phare-Ouest), Vancouver,
Courriels mfphareouest@gmail.com



**ISBN 978-2-921668-21-7**

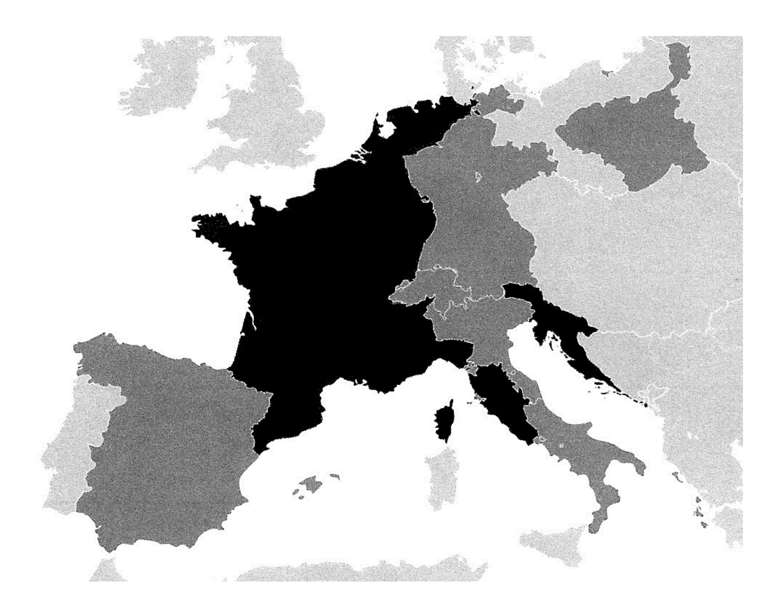

Dépôt légal : 1e trimestre 2013
Bibliothèque Nationale du Québec, Montréal.
Bibliothèque Nationale, Ottawa.

## INDEX CHRONOLOGIQUE

**1804**

**1813**





**Premier Empire français en 1812**
La zone noire représente les limites de la France métropolitaine. Elle inclut des provinces espagnoles, belges, néerlandaises, allemandes, italiennes, suisses, vaticanes, andorranes, monégasques, luxembourgeoises, croates, bosniaques, slovènes, autrichiennes, albanaises, monténégraine La zone foncée indique des pays alliés de la France. La zone claire marque les pays hostiles à la France.



## *L'Adour.* *Passage de*

***Date de l'action*** : 14 - 24 février 1814.
***Localisation***: Petit fleuve du Sud-Ouest de la France; 43°32'N., 1°32'E.
***Conflit***: Guerres du Premier Empire [du 18 mai 1804 au 6 avril 1814 **&** *les Cent-Jours* du 20 mars au 28 juin 1815]. Sixième Coalition [de mars 1813 au 11 avril 1814].[1] Campagne de France de 1814. Campagne d'Aquitaine.
***Contexte***: Au nord comme au sud, des armées alliées, totalisant 900.000 hommes, fourbissaient leurs armes pour envahir la France et mettre fin au Premier Empire. Depuis la mi-décembre, l'armée de Wellington[2] était bloquée au Pays-Basque français par une armée française infiniment moins nombreuse.[3]

Le mois de janvier s'écoula sans autre événement que quelques escarmouches de harcèlement. Le général basque Harispé, commandant d'un Corps de l'Armée française, dans la vallée d'Ossez, prit de l'ascendant sur le partisan espagnol Miña[4] et finit par le confiner dans la vallée de Bastan.

Mais, alors que l'armée anglaise se voyait renforcée de 6.000 fantassins et de 1.400 cavaliers arrivés récemment de Grande-Bretagne, et de sa Cavalerie Lourde restée d'abord en Espagne, *l'Armée* française *des Pyrénées* reçut l'ordre de l'Empereur Napoléon d'envoyer dans le Nord[5] deux divisions d'Infanterie, 6 régiments de Dragons et près de 2.000 hommes d'élite pour renforcer *la Garde Impériale.* Même si ces unités, exsangues, ne comportaient que des effectifs minimes, ces saignées réduisaient l'Armée des Pyrénées à un Corps d'armée de 20.000 hommes et de 300 chevaux. Paradoxalement, Napoléon faisait plus pour liquider cette armée que Wellington lui-même.

Le gouvernement anglais, fort avisé, débarqua en outre sur les côtes de France le duc d'Angoulême, en exil jusque-là, afin de créer dans le Midi de l'agitation royaliste au sein des partisans des Bourbons. Des associations royalistes se formèrent aussitôt, attisant le mécontentement et l'agitation populaire, et envoyant à Wellington des parlementaires afin de lui suggérer de venir *"libérer"* Bordeaux du *joug* napoléonien et du *danger* républicain.

Vers le milieu de février, le gel ayant effacé les cours d'eau des Pyrénées, et, de ce fait, rendu les ponts inutiles, Wellington décida de prendre l'offensive.
***Chefs en présence*** ♦**Français**: maréchal Soult, duc de Dalmatie. ♦**Anglais**: Sir Arthur Wellesley, duc de Wellington.
***Effectifs engagés*** ♦**Français**: l'armée française passa de 40.000 hommes

---

[1]Voir la note de la rubrique "Conflit" de *Batailles de Blexen et Bremerlehe* du 22 au 25 avril 1813.

[2]100.000 hommes en incluant les bandes de partisans espagnols passées en France.

[3]40.000 hommes. Il faut aussi ajouter que, fort prudent, le duc de Wellington ne désirait pas faire acte héroïque en envahissant le premier le territoire français, ce qui aurait peut-être attiré sur lui les foudres napoléoniennes [en tout cas il pouvait le craindre]. Il préférait attendre que les Alliés envahissent par le Nord et l'Est pour se risquer lui-même dans le Sud.

[4]En le battant à plusieurs reprises.

[5]À la Grande Armée.

à 20.000, puis à 50.000 soldats à la fin de décembre 1813, grâce aux jeunes recrues nouvellement conscrites et que les officiers passèrent la période de Noël à instruire. ♦**Anglais**: un peu moins de 100.000 hommes environ.

***Stratégie ou tactique***: Lord Wellington occupait depuis la mi-décembre les positions où il avait été forcé de s'arrêter par la bataille de Saint-Pierre d'Irube. Sa Gauche s'appuyait à Bidart, son Centre à Villefranque et sa Droite à Urcuray.[6] Son PC stationnait à Saint-Jean-de-Luz.

L'armée française était commandée par le maréchal Soult. La Droite [général Reille] occupait le camp retranché de Bayonne. Le Centre [comte d'Erlon] tenait la rive droite de l'Adour entre Bayonne et Port-de-Lanne, tandis que la Gauche [général Clauzel] longeait la rive droite de la Bidouze jusqu'à Saint-Palais. Le général basque Harispé, rappelé de l'Armée d'Aragon pour organiser la levée de recrues basques, tenait Saint-Jean-Pied-de-Port.

Bayonne, seul obstacle à opposer aux Alliés avant Bordeaux, avait été mis en état de défense par un système de retranchements, de casemates et de redoutes. Hastingues[7] aussi, de même que Saint-Jean-Pied-de-Port, Navarrenx[8] et Dax.

En pénétrant en France, Wellington lança des ordres très stricts concernant *le pillage* et *le viol*, alors qu'il avait, paradoxalement, laissé ses soldats piller les villes espagnoles sans prendre de mesures énergiques. Il fit savoir à ses soldats qu'ils devaient faire preuve du plus grand respect à l'égard des populations françaises sous peine de punitions extrêmement sévères. *«Peu importe que l'armée que je commande soit grande ou petite; je serai obéi et je ne souffrirai pas le pillage.»*[9] Il s'adressait aussi aux troupes portugaises et surtout aux espagnoles qui brûlaient, et à juste titre, de faire payer aux Français l'invasion de leur pays. *«J'avais perdu 20.000 hommes durant cette campagne* [de Gascogne], écrivit plus tard le duc de Wellington, *et ce n'était pas ce général Morillo ou quiconque d'autre qui allait piller les paysans français; je fis très clairement savoir que je ne le souffrirais pas tant que je commanderais.»* Il publia même une proclamation aux paysans français les invitant à se saisir des pillards et à les conduire à son quartier-général. Incroyablement pour l'époque, il alla même jusqu'à promettre *«de payer pour les dommages que ses soldats commettraient, et de châtier les contrevenants.»* Les habitants d'un village français tuèrent un soldat anglais surpris en train de piller, blessèrent son camarade et conduisirent ce dernier au PC de Wellington qui le fit pendre sur le champ. «*Si j'avais 20.000 Espagnols bien payés et bien nourris, je prendrais Bayonne.*[10] *Si j'en*

---

[6]Route de Saint-Jean-Pied-de-Port.

[7]Appelée ainsi au Moyen-Âge, en souvenir de la Bataille de Hastings.

[8]Entourée de fortifications des XVI[e] et XVII[e] Siècle.

[9]Curieusement, ce commentaire, écrit par Garthoff au sujet des partisans soviétiques de la II[e] Guerre Mondiale, aurait pu être évoqué pour les partisans espagnols de la Guerre Péninsulaire du Premier Empire: «Il convient d'inscrire, en concluant, que beaucoup de ces troupes de partisans succombèrent à la tentation du banditisme...» Garthoff, Raymond, L., *La Doctrine Militaire Soviétique*, Librairie Plon, Paris, 1952, chap XXIII [Efficacité des partisans], L'emploi des partisans, page 373. voir in fine

[10]Ce qui montre à quel point ce **camp retranché**, qui menaçait ses lignes de communication logistique, pouvait le tracasser. En fait les Anglais ne parvinrent jamais à prendre

*avais 40.000, rien ne pourrait m'arrêter. Maintenant j'ai ces 20.000 et ces 40.000... mais s'ils pillent cela va ruiner tous ces espoirs.*» Wellington finit par renvoyer en Espagne 25.000 soldats espagnols d'élite parce qu'il s'opposait à tout pillage en France.[11]

***Résumé de l'action***: Le général Hill, qui commandait l'aile droite anglaise, marcha le 14 février sur l'Hellette, et le général espagnol Miña se porta sur Baigorry et Bidarray. Le général Harispé qui campait sur l'Hellette avec 4.000 conscrits, trop faibles pour résister aux forces écrasantes de Hill, rétrograda aussitôt sur Garris. Hill le rejoignit et après un violent combat, Harispé franchit la Bidouze et fit sauter les ponts.

Pendant ce temps, le Centre de Wellington s'était porté contre Clausel, lequel, ayant reçu l'ordre d'éviter tout engagement sérieux, repassa la Joyeuse et alla prendre position derrière le gave de Mauléon.

Hill se présenta le 16 devant le pont d'Arrivercitte qu'un bataillon français de 400 hommes lui disputa. Puis, menacé d'être tourné par un régiment portugais qui avait passé le cours d'eau à gué, l'officier français détruisit le pont et décrocha sur Sauveterre. La Droite alliée arriva le 18 devant Sauveterre où elle marqua le pas pendant quelques jours.

Voyant que 12.000 hommes seulement tenaient le camp retranché de Bayonne, dont 7.500 conscrits sans expérience, Wellington décida de profiter de la faiblesse de Soult sur ce point pour ouvrir la grand-route de Bordeaux. Mais des vents contraires ayant empêché la flottille de l'amiral Penrose de protéger la construction d'un ponton volant [de bateaux] à l'embouchure de l'Adour, il en revint à son projet initial: *obtenir un avantage décisif sur la Gauche française.* Toutefois, à titre de diversion, et comme il disposait d'effectifs illimités, il ordonna une attaque sur toute la ligne de bataille afin de détourner l'attention des Français de *Sauveterre*. Toutes ces opérations *"de diversion"* furent couronnées de succès. Le maréchal Beresford attaqua le 23 février *Peyrehorade*. Hill, le 24, passa le gave à *Villenave*. Clausel fit sauter le pont et se retira.

***Pertes*** ♦Inconnues mais probablement lourdes de part et d'autre.

***Conséquence de cette défaite française***: Ne pouvant se maintenir avec des effectifs si réduits sur le gave d'Oléron, le maréchal Soult retraita vers Orthez où il prit position le 26 février. Il laissa à Bayonne une garnison de 12.000 hommes qui allait tenir jusqu'à la fin de la guerre sous le commandement du général Thouvenot. Le général Sol commandait la ville, Garbé le Génie et Berge l'Artillerie.

---

Bayonne qui tint jusqu'à l'abdication de Napoléon I^e^. La poche de Bayonne ne comportait pas suffisamment de troupes pour menacer ses lignes, et immobiliser 35.000 vétérans alliés pour garder quelques milliers de conscrits français qui savaient à peine manier un fusil n'était certainement pas une tactique souhaitable pour les Anglais; par contre elle l'était pour les Français. Peine perdue, donc, pour Wellington. Le grand théoricien militaire chinois le confirme à plusieurs reprises dans son œuvre: «Une armée doit être comparée exactement à de l'eau car, de même que le flot qui coule évite les hauteurs et se presse vers les basses terres, de même une armée doit éviter la force et frappe la faiblesse.» [Sun Tzu, *L'Art de la Guerre,* chap. VI, princ. 27, p.141] Il insiste en ces termes: «La pire politique consiste à attaquer les villes. N'attaquez les villes que lorsqu'il n'y a pas d'autres solutions.» [ibid. chap. III, princ.7]

[11]Cette guerre contre les Français était, pour Wellington, *"une Guerre sans Haine"*, et ce ne fut certes pas seulement son désir de favoriser le retour des Bourbons qui se préparaient à débarquer dans les chaloupes de la Royal Navy. Wellington s'est comporté comme un grand francophile.

Les moments des plus graves dangers pour les épouses et pour les enfants[12] qui suivaient les armées en campagne, se situaient, en dehors des combats eux-mêmes, au moment où il fallait franchir un cours d'eau. En mai 1813, l'aile droite anglo-alliée[13] effectua le difficile franchissement de l'Esla en crue. La Cavalerie empruntait les gués et l'Infanterie des pontons flottants larges de 6 m et bordés de garde-fous. En dépit du fait que les troupes françaises ne reçurent pas l'ordre de s'opposer à cette traversée, les pertes anglaises furent lourdes par noyade, en hommes et chevaux. De 10h00 à 17h00, des colonnes de troupes, de chevaux, de mulets, de mules, de bagages, d'artillerie et d'intendance franchirent la rivière. Certains fantassins traversaient en s'agrippant à la queue ou aux harnais des chevaux. "De nombreuses élégantes épouses d'officiers se tenaient sur les rochers qui dominent la rivière, avec leurs gais parasols et leurs plumes au vent."[14] Pour les femmes qui suivaient l'armée, ce franchissement fut effectué sans perte de vie. Mais il n'en fut pas toujours de même. «Lors d'une autre traversée, raconta Cooper, sergent au 7th Royal Fusiliers, une femme d'officier glissa et tomba accidentellement dans l'eau; elle se serait noyée si ses deux lévriers n'avaient immédiatement plongé et ne l'avaient soutenue et remorquée vers la rive.»[15]

Quand le Black Watch écossais et les autres régiments durent traverser l'Adour[16], les pierres du fond étaient si glissantes que les hommes devaient se soutenir les uns les autres afin de ne pas chuter. L'épouse d'un sergent tenta de passer sur un âne, avec un bébé dans les bras. Soudain l'animal trébucha et le nourrisson tomba dans les eaux gonflées; alors la mère, en poussant un cri strident, sauta à l'eau pour lui porter secours, mais le courant les emporta. Le mari, qui marchait à proximité plongea aussitôt dans l'eau glacée et ne put être sauvé que par miracle; seul. L'accident incita les autres femmes à attendre qu'un pont ait été réparé avant de commencer l'opération[17].



[12]De soldats. Pour en savoir plus sur les épouses de soldats britanniques qui suivaient les armées, chercher dans le Répertoire général de l'encyclopédie, la rubrique: *Épouses de soldats anglais*. Les troupes françaises ne se faisaient pas suivre par leurs épouses, en tout cas à cette époque.

[13]Commandée par le général Graham.

[14]MAGINN, William, *The Military Sketch-Book. Reminiscences of Seventeen Years in the Service abroad and at Home,* by an Officer of the Ligne, 2 vol. Londres, 1827.Volume II, page 115

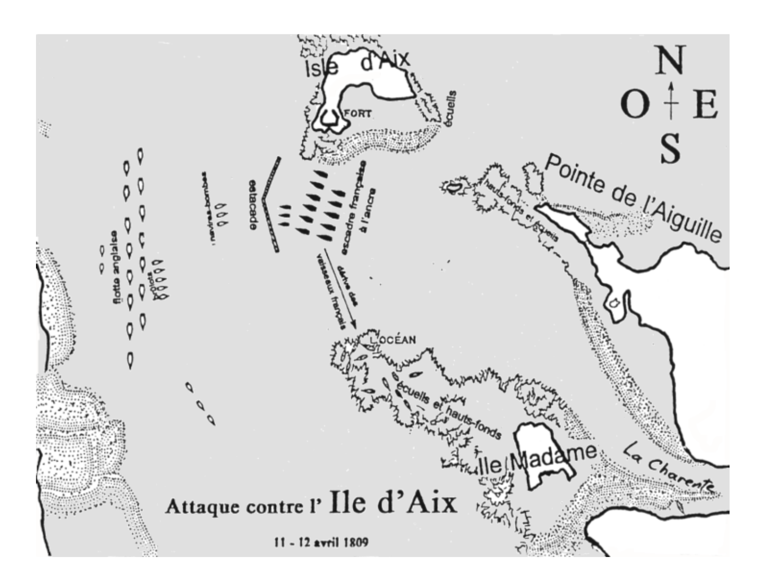
[15]COOPER, John Spencer, *Rough Notes of Seven Campaigns in Portugal, Spain, France and America, during the Years 1809-1815,* Londres & Carlisle, 1896; page 108

[16]Dans le Sud-Ouest de la France

[17]FITCHETT, W.H., éditeur*, Wellington's Men. Some Soldier Autobiographies,* New Editions, Londres, 1912; page 253

# Île d'Aix. *Attaque contre l'*

***Date de l'action***: 11 - 12 avril 1809.
***Localisation***: Côte française de l'Atlantique, au large de la Charente. Coordonnées géographiques: 46° 02' de latitude Nord, et 01° 10' de longitude Ouest.
***Conflit***: Guerres du Premier Empire [18 mai 1804 - 1814 et 1815]. Cinquième Coalition [du 9 avril au 14 octobre 1809].[1]




***Contexte***: Mouillés derrière une estacade flottante, les vaisseaux français, dont une bonne partie des équipages étaient à terre, se sentaient dans une [fausse] sécurité. De ce fait, ils devinrent imprudents. L'un des navires de Willaumez, Le CALCUTTA, était une prise anglaise de 50 canons. Les Français avaient effrontément laissé un pavillon anglais sous la passerelle du commandant.[2] L'attaque fut lancée durant la nuit du 11 avril.
***Chefs en présence*** ♦**Marine Impériale**: l'amiral Willaumez était descendu à terre comme l'ensemble des capitaines des navires. ♦**Royal Navy**: amiral Gambier et Lord Cochrane.
***Effectifs engagés*** ♦**Marine Impériale**: 11 navires de ligne et 3 frégates. ♦**Royal Navy**: 15 vaisseaux de guerre et plusieurs frégates.
***Stratégie ou tactique***: Attaque surprise, de nuit, avec bateaux-bombes et brûlots sur des vaisseaux au mouillage, à équipage minimum et sans

---

[1]La *Cinquième Coalition* fut conclue [à l'instigation de l'Angleterre] le 9 avril 1809, entre l'Angleterre et l'Autriche. Elle se termina par l'écrasement total de l'Autriche à la *Bataille de Wagram*, bataille à laquelle aucun contingent britannique ne participa. L'Autriche fut contrainte de signer la *Paix de Schœnbrunn*, le 14 octobre.

[2]«Un affront, précisait un historien anglais non sans humour, *à faire blasphémer la flotte anglaise tout entière.»*

chefs. Cochrane ignorait l'existence de la digue mais connaissait la *«Route Basque»*. Il proposa d'abord de briser l'ordre de l'escadre française en lui lançant une attaque de brûlots. L'avant-garde de brûlots devait être formée par trois bateaux-bombes. Sur ces trois navires, Cochrane fit construire un solide plancher de poutres, puis 1.500 fûts de poudre à canon furent liés en une masse compacte, les interstices remplis de sable et le tout recouvert de milliers de boulets, grenades etc... Une énorme bombe flottante. L'escadre française, 14 bâtiments en tout, dont 11 vaisseaux de ligne, était à l'ancre en Corps compact et tout près des ouvrages de l'île d'Aix. Ils étaient sur deux lignes de 225 mètres de long, avec un front étroit, et ancrés par proue et poupe. 3 frégates étaient ancrées 600 mètres à l'avant. 75 mètres devant les frégates était un gigantesque barrage de bois et de chaînes formant un angle obtus. Chaque côté de l'angle mesurait près d'un kilomètre et était formé de poutres enchaînées et solidement immobilisées de loin en loin par de lourdes ancres. Les anglais devaient, pour attaquer, s'avancer le long d'un étroit canal bordé de batteries et d'écueils et balayé par une marée qui s'élevait de 20 pieds verticalement à cet endroit. La digue barrait partiellement ce canal d'accès.

***Résumé de l'action***: La nuit du 11 était très noire. Les gros navires de l'Anglais Gambier mouillaient 14 km plus au large. Quelques frégates, plus à l'avant, devaient diriger les brûlots et les navires-bombes. Les navires les plus modestes de la flotte anglaise devaient *escorter et couvrir* les brûlots. The CAESAR commandait ces navires de couverture. Les brûlots auraient dû être enchaînés par quatre, mais la mer trop agitée l'empêcha.

À 20h30, Cochrane signala aux brûlots d'attaquer et se plaça en personne dans le premier des trois navires-bombes. À 150 mètres des frégates françaises qui servaient d'avant-poste, Cochrane fit abandonner le navire-bombe par son équipage de 5 ou 6 hommes après avoir mis le feu à la mèche de 15 minutes, mais, sous l'effet de l'émotion, les artificiers anglais commirent une erreur et elle ne brûla que la moitié de ce délai; si bien que, quand l'explosion se produisit, Cochrane et son équipage, qui ramaient comme des déments en essayant de remonter la marée et le vent, se trouvaient encore tout près des bateaux-bombe. Ce fait d'ailleurs les sauva car la nappe de fer passa au-dessus de leur tête. Ce fut miracle si l'arroseur ne fut pas arrosé.

L'énorme explosion arracha des ancres en soulevant la digue qui fut emportée par le raz-de-marée comme un projectile, laissant la porte grande ouverte aux brûlots anglais qui suivaient. Mais ces brûlots avaient, eux-aussi, été prématurément mis à feu et abandonnés par leurs équipages trop nerveux. Ils s'égayèrent dans toutes les directions et manquèrent tous leurs buts. Quatre d'entre eux s'approchèrent assez près de la ligne française mais aucune ne fit de mal aux navires au mouillage. Les deux autres bateaux-bombe explosèrent aussi, mais sans faire de dégâts. Par contre dans les chaloupes qui ramenaient les équipages d'abandon vers l'escadre anglaise, et où les marins ramaient à casser les avirons contre vents et marées, plusieurs hommes furent tués... par la peur et la fatigue. Pris par surprise dans leur trop grande sécurité, les navires français, dont la moitié des équipages étaient à terre de même que leurs

capitaines, coupèrent leurs câbles, se laissèrent dériver au plus vite et réussirent à éviter les brûlots qui se consumèrent inutilement.

Le matin venu, plusieurs s'étaient de nouveau amarrés; les autres restaient échoués dans les hauts-fonds. Mais au lieu de venir incendier ces navires français incapables de manœuvrer, la flotte anglaise resta immobile et passive, l'amiral pensant à tort qu'il n'y avait pas assez de fond pour ses gros navires.

Vers midi, le navire-amiral français, L'OCÉAN était de nouveau à flot et plusieurs autres équipages s'activaient à remettre les navires en eau profonde. Les Anglais envoyèrent alors un navire-mortier afin de bombarder les bâtiments en difficulté, mais le résultat fut médiocre. Furieux de voir que son amiral restait passif, un officier anglais [Cochrane] qui commandait The IMPÉRIEUSE[3] dut user d'un stratagème pour forcer l'escadre anglaise à s'approcher. Il souleva son ancre afin que la marée le fasse dériver vers les Français. Lorsqu'il arriva à portée des navires français, il hissa les signaux: *«Besoin d'aide».* Comme l'escadre ne bougeait pas encore, Cochrane hissa le signal: *«Détresse»,* tout en tirant quelques coups de canons sur Le CALCUTTA dont le pavillon anglais[4] blessait son honneur national. Il tira aussi quelques autres coups de canon sur L'AQUILON [74 canons] et sur Le VARSOVIE [80 canons], tous en difficulté. Finalement, afin de porter secours au navire anglais en difficulté, l'amiral anglais envoya l'ensemble des frégates, puis les vaisseaux de ligne The VALIANT [74 canons], The REVENGE [74 canons], et enfin The THESEUS.

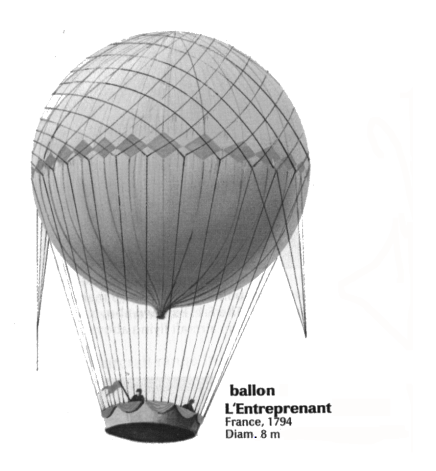
La nuit vint lentement, et Cochrane resta sur place. Au matin, l'amiral anglais rappela ses navires; mais comme Cochrane, voulant continuer le combat, s'obstinait à rester sur place, l'amiral anglais envoya un officier afin de le relever de ses fonctions pour insubordination.

***Pertes*** ♦**Français**: 4 navires français furent détruits. ♦**Anglais**: perte d'une dizaine de bâtiments utilisés comme brûlots et navires-bombes.

***Conséquence de cette défaite française***: Vu les moyens mis en branle, cette attaque fut, en fait, un demi-échec pour les Anglais qui manquaient ainsi l'occasion de détruire[5] une escadre française presque sans équipage.



[3]Un petit brigantin de 18 canons, prise française.
[4]Que les Français s'obstinaient à afficher avec insolence.
[5]Comme à Aboukir.




1794 POURRAIT ÊTRE CONSIDÉRÉ COMME LA DATE DE LA CRÉATION DE L'ARMÉE DE L'AIR.

## *Alba-de-Tormès.* *Bataille de*

***Date de l'action***: 9 - 14 novembre 1812.

***Localisation***: Cette ville se trouve près de la frontière orientale du Leon, Espagne. Coordonnées géographiques: 40° 45' de Latitude Nord; 05° 31' de Longitude Ouest.

***Conflit***: Guerres du Premier Empire [du 18 mai 1804 au 6 avril 1814 **&** *les Cent-Jours* du 20 mars au 28 juin 1815]. Guerre Péninsulaire, 1808-1814.

***Contexte***: Le 2 novembre au matin, toutes les troupes de *l'Armée* française *du Midi* avaient terminé le franchissement du Tage à Aranjuez. *L'Armée du Centre*, dont le roi Joseph Bonaparte avait confié le commandement au comte d'Erlon, effectua également le sien au même endroit, et, ce jour-là, le roi rentra dans Madrid.

***Chefs en présence*** ♦**Français**: maréchal Soult, duc de Dalmatie. ♦**Anglo-portugais**: général Hamilton.

***Effectifs engagés*** ♦**Français**: Avant-garde de l'armée française, dont les effectifs, très légers au début [500 hommes] allèrent en croissant[1] au fur et à mesure du combat et de l'arrivée des régiments. ♦**Anglo-portugais**: La 2nd Division d'Infanterie anglaise et la 1st Brigade écossaise qui se composait du 50th Highlanders, 71st Highlanders et 92nd Highlanders. Quelques compagnies espagnoles. En tout 9.000 hommes.

***Stratégie ou tactique***: L'objectif de cette bataille était d'arrêter ou tout au moins de retarder l'armée française qui poursuivait l'armée anglo-alliée en Espagne. Alba contenait quatre cents maisons et sept couvents (!), le tout entouré d'un vieux mur maure renforcé d'un donjon.

***Résumé de l'action***: Le général Hill continuait sa retraite. Il passa le Guadarama, s'avança directement sur *Arevalo.* Bientôt après, il marcha, par sa gauche, sur *Peñaranda*, où il effectua sa jonction avec Lord Wellington.

Le 8 novembre, la grande armée anglo-alliée prit position sur la rive gauche de la Tormès; le général Hill fit occuper le château-fort d'*Alba* et posta la division de Lord Hamilton sur la rive droite.

Le maréchal Soult suivait avec toute la célérité possible la retraite des Anglais. Il avait, le 5, son quartier-général à *Villa-Carta*, le 6 à Arevalo. Le 7, *l'Armée* française *du Midi* communiqua avec celle *du Portugal* par *Medina-del-Campo.* Le 9, les Français attaquèrent les avant-postes anglais et les rejetèrent dans *Alba-de-Tormès.* Dès la veille, Lord Wellington avait établi son armée dans la position de *San-Cristoval* en avant de Salamanque. Celle-là même qu'il avait occupée deux mois auparavant.

Le 10, au matin, le duc de Dalmatie s'avança devant *Alba*, attaqua le général Hamilton et le força à passer sur la rive gauche de La Tormès, derrière Alba. Les Anglo-portugais y avaient construit à la hâte quelques retranchements qui leur furent d'un grand secours pour défendre leurs positions.

Après un dense feu d'artillerie et d'armes légères qui dura jusqu'à la nuit, les troupes françaises se retranchèrent sur les hauteurs

---

[1]Jusqu'à un maximum de 5.000 hommes.

voisines.

Cet engagement avait coûté aux Anglo-portugais plus de 300 tués, blessés et prisonniers. Les trois jours suivants furent employés par Soult à faire reconnaître les gués de La Tormès et la position des troupes anglo-portugaises. Cette position s'étendait depuis Alba jusqu'à San-Cristoval. Le général Hill commandait la droite et Lord Wellington la gauche. Soult résolut de surprendre le passage de La Tormès. Une fois sur la rive gauche, il espérait engager les Anglais dans une bataille générale et trouver un puissant auxiliaire dans la *vive émotion* que ne manquerait pas de produire sur ses troupes la vue de ces mêmes **Arapiles**, témoins de la défaite du maréchal Marmont, duc de Raguse.[2]

Le comte d'Erlon avait fait mouvement avec ses troupes à la droite de celles de Soult, et les deux Corps d'armée réunis devaient effectuer leur passage bien en amont d'Alba, au lieu-dit *Galisancho*, le 14 au matin. *L'Armée* [française] *de Portugal,* qui s'était également avancée dans la direction de Salamanque, ferait des démonstrations de diversion sur les gués de Huertas, presque vis-à-vis d'Alba-de-Tormès. Cette même armée devait ensuite s'emparer d'Alba aussitôt que cette ville serait évacuée par l'effet du grand mouvement opéré à gauche, et se mettre en ligne avec les Corps d'armée du maréchal Soult et du comte d'Erlon. Dans le cas où Alba n'aurait pas été abandonnée, *l'Armée de Portugal* franchirait La Tormès aux mêmes points que les *Armées du Midi et du Centre*. Des pontons sur chevalets furent donc dressés à *Galisancho,* mais l'ardeur du soldat ne lui permit pas d'en attendre l'entier établissement. La rivière fut rapidement traversée à gué par l'Infanterie et la Cavalerie française dans la matinée du 14. Les postes d'observation anglais furent enlevés.

Les 8.000 hommes qui défendaient Alba l'évacuèrent silencieusement. Mais le décrochage ne se fit pas en une fois. Un peu avant la tombée de la nuit, le général anglais, qui craignait un assaut final, laissa en place quelques détachements *sacrifiés*[3] afin de protéger le départ des troupes anglaises: quelques sentinelles Highlanders sur les murs de la ville et des compagnies de soldats espagnols dans le château pour faire croire aux Français qu'il avait l'intention de tenir la ville. Ces unités [d'élite], sacrifiées, durent se battre jusqu'au bout; et la plupart furent exterminées. Quelques Highlanders placèrent leur bonnet à poil sur le mur afin d'attirer le feu des Français. Le lieutenant Grant, qui commandait ces sacrifiés, fut lui aussi tué alors qu'il tentait de décrocher à travers le pont après avoir bravement accompli sa mission.[4]

---

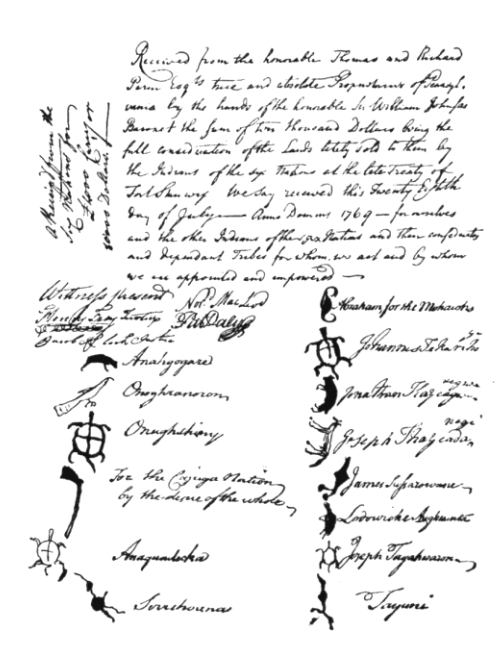
[2]Voir la Bataille de **Los Arapiles** ou de **Salamanque**. Les chefs de guerre avaient des moyens divers d'exalter les sentiments les plus extrêmes de leurs soldats; Napoléon utilisait la harangue ou exhortation; tout le monde se rappelle la célèbre envolée: «*Du haut de ces pyramides, quarante siècles vous contemplent!*». Ho Yen Hsi, commentateur de Sun Tzu, rapporte le siège de Chi Mo, durant lequel le gouverneur de la forteresse voulut enrager sa garnison afin de la rendre plus combative. Il fit savoir, par un faux déserteur, au stratège qui l'assiégeait que la garnison craignait au plus haut point que l'armée assiégeante ne viole les tombes du cimetière de la ville, situé hors des murs. «*Aussitôt, l'armée Yen se mit à violer les tombes et à brûler les cadavres*» devant les yeux des soldats de la garnison qui en pleuraient de rage. T'ien Tan sut alors que ses soldats étaient prêts à combattre. Il fit une sortie et infligea une cuisante défaite aux assiégeants. *voir in fine*

[3]Des Écossais et Espagnols.

[4]Les Highlanders, ou Écossais des Highlands, avaient souvent des missions de sacrifice, en première ligne ou en mission de retardement. Durant cette campagne comme bien d'autres,

***Pertes*** ♦**Anglais**: probablement un millier d'hommes. ♦**Français**: 250 hommes.

***Conséquence de cette défaite anglaise***: Cette bataille fut totalement inutile; elle ne retarda pas l'armée française car le *"bouchon"* avait sauté sous la seule pression de l'avant-garde française de Soult.



Received from the honorable Thomas and Richard Penn Esq.rs true and absolute Proprietaries of Pennsylvania by the hands of the honorable Sir William Johnson Baronet the Sum of ten thousand Dollars being the full consideration of the Lands lately sold to them by the Indians of the Six Nations at the late Treaty of Fort Stanwix We say received this Twenty Eighth day of July — Anno Domini 1769 — for ourselves and the other Indians of the six Nations and their confederates and dependant Tribes for whom we act and by whom we are appointed and impowered —

Witness present

Nor. MacLeod

Abraham for the Mohawks

Anahgoyare

Onoghranoron

Onoghshiony

For the Cayuga Nation by the desire of the whole

Joseph Thayendanegea

James Sharowane

Joseph Tayahwaron

Traité indien de Stanwyx

---

quelques soldats highlanders étaient suivis de leur femme, par amour. L'une d'elles fit ainsi toute la campagne d'Espagne aux côtés de son mari, dans les froids sibériens de l'Extremadura en hiver ou les chaleurs étouffantes de l'été. L'écrivain John Prebble (**The Highland Clearances**, p.99, *voir in fine*] cite le cas de l'Écossaise Henney Munro, une femme qui accompagna son mari durant toutes ses campagnes péninsulaires jusqu'à ce qu'il soit tué par les Français. Lorsqu'elle retourna, veuve, à Strathnaver, en Écosse, ses voisins lui construisirent une maisonnette et se cotisèrent pour lui acheter une vache et un pâturage. Or, quelques années plus tard, lorsque les grands propriétaires terriens anglais qui s'étaient emparés de l'Écosse eurent décidé de vider entièrement les Highlands écossais de la totalité de leur population [catholique] afin de la remplacer par des pâturages et par le Great Sheep, le Cheviot qui fit la fortune de la Gentry anglaise, elle se trouva aux prises avec les agents du duc de Sutherland qui venaient l'expulser afin d'incendier sa maison. Cette femme devenue vieille plaida pour qu'on l'épargnât, elle qui avait tant lutté pour la grandeur de l'Angleterre. Il lui fut simplement répondu que *"si elle n'avait pas sorti ses saletés de là dans une demi heure, elles seraient brûlées"* [if she did not take her trumpery off within half an hour it would be burned]. "Et ainsi, elles furent brûlées, car la vieille femme ne put pas tirer assez loin de la maison son lit, son armoire et son tabouret, et le vent poussant les flammes vers son pauvre mobilier, le réduisit aussi en cendres. [Pour en savoir plus sur ce triste épisode de nettoyage ethnique, chercher Highland Clearances dans l'Index de cet ouvrage ou lire The Highland Clearances de John Prebble.]

## TRADUCTION DU TRAITÉ INDIEN DE STANWYX

**En fait ce “traité” ne fut qu’un pot de vin attribué à de pseudo chefs. La plupart des traités signés par les autorités américaines avec les tribus indiennes ressemblèrent à celui-ci.**

**VENTE DU TERRITOIRE DE L’OHIO AU GOUVERNEMENT DE PENNSYLVANIE PAR LES INDIENS IROQUOIS**

Received from the honorable Thomas and Richard Perm, esquires, true and absolute proponents of Pennsylvania by the hands of the honorable Sir William Johnson, barronet, the sum of ten thousand Dollars being the full consideration of the lands lately sold to them by the Indians of the Six Nations at the late Treaty of Fort Stanwix we say received this twenty eighth day of July —Anno Domini 1769— for ourselves and the other Indians of the Six Nations and their confederates and dependants Tribes for whom we are and by whom we are appointed and empowered.

**Traduction:** Reçue des honorables Thomas et Richard Perm, écuyers, vrais et absolus négociateurs de Pennsylvanie nommés par l’honorable Sir William Johnson, barronet, la somme de dix mille dollars, représentant le plein paiement pour les terres qui leur ont été récemment vendues par les Indiens des Six Nations de par le Traité de Stanwix; nous affirmons l’avoir reçue ce vingt-huitième jour de juillet —en l’An du Seigneur 1769— pour nous-mêmes et pour les autres Indiens des Six Nations et leurs tribus confédérées et dépendantes pour lesquelles et par lesquelles nous avons été mandatés et gratifiés des pleins pouvoirs.



# *Alcoentre.* *Bataille d'*

***Date de l'action***: 10 octobre 1810.

***Localisation***: Portugal. Village situé à 30 km à l'O.-S.-O. de Santarem. Coordonnées géographiques: 39° 13' de Latitude Nord; 08° 58' de Longitude Ouest.

***Conflit***: Guerres du Premier Empire [18 mai 1804 - 1814 et 1815]. Guerre Péninsulaire, 1808-1814. Campagne du Portugal de 1810.

***Contexte***: C'était la retraite alliée de Wellington vers Lisbonne qui fit suite à la bataille de Busaco; Masséna était lancé à sa poursuite.

***Chefs en présence*** ♦**Français:** général Charles Marie Escorches de Sainte-Croix. ♦**Anglais:** général Sir Stapleton Cotton.

***Effectifs engagés*** ♦**Français:** 1.600 hommes. ♦**Anglais:** 5.000 hommes et 6 canons.

***Stratégie ou tactique***: Combat de Cavalerie avec, du côté anglais, appui d'artillerie.

***Résumé de l'action***: Près d'Alcoentre, la brigade de Cavalerie du VIIIe Corps, ou ce qui en restait,[1] rencontra le général Sir Stapleton Cotton qui mit 5 gros régiments d'Infanterie en bataille et 6 canons, au total environ 5.000 hommes. Il y eut mêlée. Sainte-Croix manœuvra et après un combat furieux au sabre, les Anglais retraitèrent croyant avoir affaire à toute l'avant-garde française.

***Pertes*** ♦Quelques dizaines de tués et de blessés.

***Conséquence de cette défaite anglaise***: Repli des Anglais derrière les *Lignes Fortifiées de Torres Vedra* qui protégeaient la capitale, Lisbonne, véritable **Ligne Maginot du XIXe Siècle**.



L'Angleterre est ruinée par la guerre et par le Blocus continental qu'elle avait décrété contre Napoléon, lequel interdit tout commerce avec l'Angleterre.

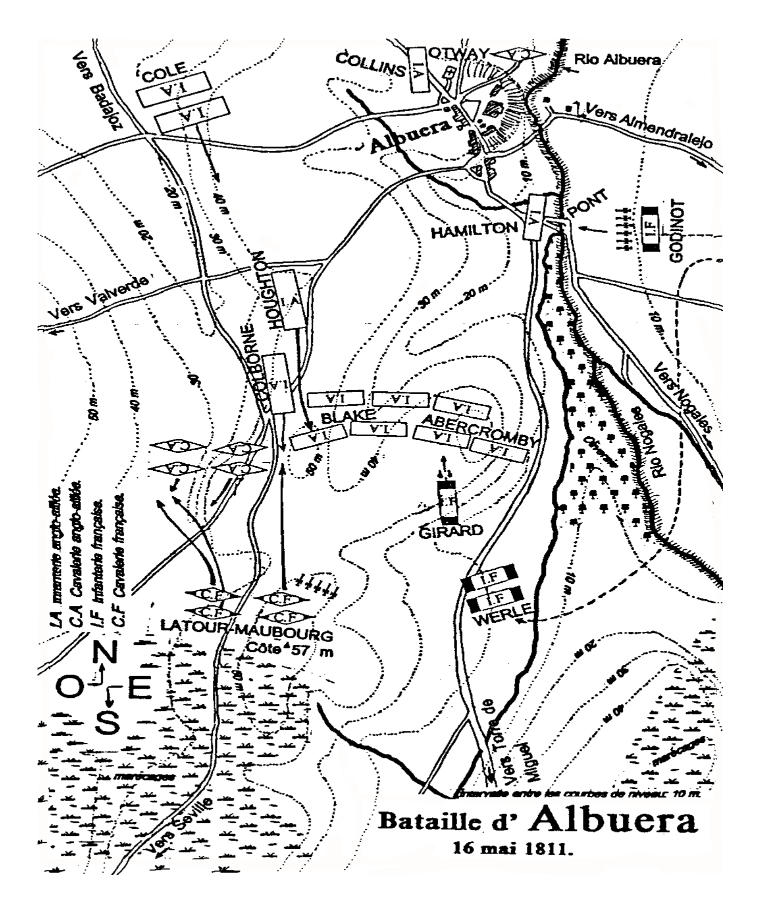


[1] 1.600 cavaliers commandés par le général Sainte-Croix.

# *Albuera.* *Bataille d'*

***Date de l'action***: 16 mai 1811

***Localisation***: Le champ de bataille de La Albuera est situé à 22 km au Sud-Est de Badajoz, sur la Nationale 432, Espagne. Coordonnées géographiques du champ de bataille: 38° 43' de latitude Nord, et 06° 49' de longitude Ouest.




***Conflit***: Guerres du Premier Empire [du 18 mai 1804 au 6 avril 1814 **&** *les Cent-Jours* du 20 mars au 28 juin 1815]. Guerre Péninsulaire, 1808-1814. Campagne de 1811 dans la Péninsule ibérique.

***Contexte***: Les Anglais avaient entrepris le siège de Badajoz. Une armée française de secours survint avec le maréchal Soult à sa tête. Ce dernier voulait faire lever le siège de la forteresse, tenue par les Français.

***Chefs en présence*** ♦**Français**: maréchal Soult, duc de Dalmatie. ♦**Anglais**: commandant-en-chef maréchal Beresford; le général Castaño commandait un Corps d'armée de 3.000 Espagnols, le général Blake

commandait le Corps d'armée de Cadix.[2]

***Effectifs engagés*** ♦**Français**: Soult avait 18.000 hommes dont 3.000 cavaliers, et 40 pièces d'artillerie. ♦**Anglo-alliés**: 40.000 hommes, Anglais, Portugais, Espagnols, mercenaire allemands, et 32 pièces d'artillerie.

***Stratégie ou tactique***: Le site de la bataille était une ligne de collines à l'Est desquelles coulait le Rio Albuera. Les collines étaient hautes, mais la rive Est, tenue par les Français, restait basse et plus difficile à défendre. Cela avait peu d'effet puisque les Français allaient prendre leur habituelle tactique basée sur l'offensive. Au centre-gauche des positions anglaises, se situait la route de Séville qui franchissait la rivière par un pont. La ville elle-même s'étendait au nord de la route et à quelque distance du pont. Au nord de ce pont, le Rio Albuera n'était pas guéable et les collines basses. Au sud du pont, en face de la Droite anglaise, la rivière était peu profonde et les collines plus hautes. Beresford jugea que son *secteur sensible* était le pont et il concentra ses batteries, avec la Division Alten dans le village, la 2nd Division [Stuart] et la 4th [Cole] en réserve tactique. Quant à l'armée espagnole, elle tenait l'extrême droite alliée.

Soult ne tarda pas à noter les points faibles de la ligne anglo-alliée. Faisant face à l'aile droite anglaise, se dressait une colline basse mais boisée derrière laquelle pouvaient s'abriter des forces importantes. Le plan de Soult était de fixer l'attention des Anglais sur le pont par une attaque de diversion. Pendant ce temps, le Ve Corps d'Armée de Girard et la Cavalerie de Latour-Maubourg, avec 30 canons, se jetteraient sur l'aile droite alliée, s'empareraient du plateau brisé, et, de là, attaqueraient[3] le Centre allié par l'arrière, lui coupant la ligne de retraite et l'acculant contre la rivière.

***Résumé de l'action***: Beresford, renforcé des Espagnols de Blake, se mit en position le 15 de l'autre côté du Rio Guadiana, à Albuera. Immédiatement, les Français prirent d'assaut une colline boisée située immédiatement sous l'aile droite anglaise d'où ils pouvaient assaillir les points faibles des positions anglaises.

À 09h00, une colonne française commandée par le général Godinot, avec 10 canons qui tiraient *à la Suédoise*,[4] s'avança vers le pont. Une deuxième colonne [Werle] suivait en appui, *en tuyaux d'orgue,* c'est à dire légèrement *indentée* [décalée]. Beresford remarqua que la deuxième colonne manquait de vigueur. Or, dès que la fumée de la poudre à canon eut jeté son écran impénétrable et trompeur sur le secteur, cette deuxième colonne bifurqua carrément vers la gauche pour aller attaquer *à pas rapide* la droite alliée. Beresford dépêcha immédiatement un aide-de-camp sur son aile droite pour ordonner à Blake de faire pivoter ses bataillons à angle droit par rapport à la ligne de bataille afin d'empêcher les Français de tourner la ligne alliée.

---

[2]Aux effectifs de 9.000 Espagnols.
[3]Par un mouvement tournant.
[4]En avant de la première ligne.

De plus, il expédia sa 2nd Division [Colborne] en appui de l'armée espagnole, de même que son artillerie et sa Cavalerie.

Mais, l'ordre ayant été donné à Blake sans la moindre marque de diplomatie, de considération ou de déférence, ce général espagnol[5] fit des difficultés pour changer de position. Beresford arrivait donc pour parlementer, lorsque sur ces entrefaites les Français surgirent, l'arme au




poing.

La colonne de Girard traversa le cours d'eau à vive allure et commença à escalader la pente. Les canons français, en tête, s'arrêtaient tous les 50 mètres pour tirer une salve sur les Alliés. Plus au sud, les Lanciers et les Dragons de Latour-Maubourg, par un vaste mouvement tournant, allèrent attaquer les arrières de l'aile droite alliée.

La bataille durait depuis déjà 30 minutes. Les canons français tiraient à la mitraille antipersonnel sur les Espagnols qui, quoique sous-alimentés eux-aussi,[6] tenaient toujours courageusement leur terrain. La Cavalerie portugaise contre-attaqua la Cavalerie française qui contournait les lignes alliées, et le Corps d'armée de Stuart vint appuyer l'Infanterie espagnole, exsangue sous les coups des Français. La 1st Brigade

---

[5]Non seulement d'origine irlandaise, mais qui n'était même pas, officiellement, sous les ordres de l'Anglais. De plus, sa fierté espagnole, mêlée à son tempérament irlandais, selon son origine, en faisait un stratège fort susceptible. De fait, les Irlandais catholiques avaient plus de chance de promotion dans l'armée espagnole que dans les forces britanniques.

[6]Comme les Français.

[Colborne] était composée des Buffs, du 66th, du 31st et du 2nd Battalion du 48th Foot Regiment. Colborne voulait se déployer avant d'escalader l'escarpement rocheux où se déroulaient les combats, mais Stuart, plus impatient, entraîna ses régiments, contourna la droite espagnole et fit déployer ses bataillons à leur droite au fur et à mesure que ses colonnes arrivaient.

La pluie se mit à tomber et les pentes devinrent extrêmement glissantes. L'air s'épaissit d'un brouillard chargé de fumée. Ce fut à ce moment que les soldats anglais entendirent le grondement sourd de la Cavalerie Lourde française qui s'approchait au galop, puis ce furent les sabres et les lances pointés vers l'avant qui leur apparurent et les cavaliers derrière, penchés dans le vent. En un instant la Cavalerie française enfonça les lignes anglaises qui se dispersèrent; les Buffs, le 66th et le 48th furent pratiquement rayés des registres militaires, et six canons pris aux Anglais. Beresford lui-même faillit être tué par un Lancier français. Le 31st Foot Regiment, par contre, qui ne subit pas le choc initial, eut le temps de former un carré qui fut assailli, mais non pas rompu, par les cavaliers français. Ce fut le seul régiment de la brigade de Colborne qui survécut.

Voyant le désastre, Beresford fit alors monter en ligne une autre brigade alliée, celle d'Houghton.[7] Houghton avançait en ordre de bataille, mais, mal dirigée dans la fumée, le brouillard et dans la tension nerveuse de la bataille, sa brigade fonça dans la mauvaise direction, en tirant de roulantes volées de mousqueterie *sur les lignes espagnoles* qui avaient résisté aux Français avec tant de détermination et de courage. Se voyant attaquées dans le dos, les lignes espagnoles ripostèrent sur les Anglais, qui leur envoyèrent salves sur salves jusqu'à ce que les régiments espagnols se désintègrent. Accident fréquent dans le feu de l'action. Houghton, responsable de ce gâchis, tomba, lui-même frappé à mort par un projectile espagnol.

Après avoir percé les lignes espagnoles par l'arrière, les régiments anglais se trouvèrent en face des cavaliers français. Les Lanciers français virent soudain apparaître les Tuniques-Rouges et se lancèrent alors sur ces soldats britanniques [le 29th Foot] qui s'installaient dans les retranchements encombrés de tués et de blessés espagnols, derrière un ravin, afin de destiner désormais leurs salves destructrices aux seuls Cavaliers français. D'autres régiments anglais arrivèrent immédiatement en appui: le 28th, le 34th et le 39th Foot, commandés par Abercrombie. Tous se retranchèrent derrière le ravin qui leur évitait le contact direct avec les cavaliers français. À 100 mètres de ces derniers, les lignes anglaises de Houghton se mirent donc à abreuver les Français de salves de mousqueterie; ces derniers, dont les pièces d'artillerie chargées à la mitraille antipersonnel ripostaient et creusaient des vides sanglants chez les Anglais qui cherchaient à se retrancher. Dans les secteurs où la topographie le permettait, les cavaliers français poursuivaient leurs assauts incessants sur les lignes anglaises, sabrant et réduisant les brigades à des régiments, les régiments à des bataillons puis à des compagnies qui se dispersaient immédiatement.

---

[7] Les 29th et 57th Foot Regiments, et le 1st Battalion du 48th Foot Regiment.

Le massacre était grand de part et d'autre, et les survivants les plus endurcis en resteraient traumatisés jusqu'à la fin de leurs jours. Enfin, Beresford se résolut à retraiter, bien à contrecœur. Il commença à faire préparer ses différentes unités afin de rétrograder en ordre dans la mesure du possible. Manœuvre fort délicate et dangereuse s'il en est en plein combat. En fait, cette retraite allait provoquer la ruine totale de son armée.

Ce fut à ce moment que d'importants renforts frais arrivèrent aux Anglais. La Brigade Cole avait quitté Badajoz à 23h00 la veille au soir. Elle arriva à l'instant précis où les régiments de Colborne s'effondraient. Le colonel Harding fit avancer les réserves anglaises, la 3rd Brigade de la 2nd Division [Abercrombie] et la 4th Division avec Cole. Toutes ces forces apparurent enfin au sommet de la ligne de crête tenue par les forces de Colborne: Cole sur le flanc droit de l'aile droite anglaise et Abercrombie sur le flanc gauche de cette même aile. Abercrombie contourna la colline et attaqua les Français de flanc.

Soudainement attaquées par ces troupes fraîches qui sortaient du brouillard comme des fantômes d'outre-tombe, les colonnes françaises de Girard, épuisées, furent immédiatement soumises à un dense et mortel feu de flanc. Les flancs français ripostèrent aussitôt par des feux latéraux, mais leurs salves ne réussirent pas à stopper la vigoureuse offensive anglaise. Les troupes françaises qui combattaient au sommet de l'arête s'accrochèrent désespérément à leurs positions puis commencèrent à rétrograder en ordre sous le feu efficace des Anglais.

Soult tenta d'envoyer les dernières réserves, mais elles ne réussirent pas à arrêter la poussée irrésistible des nouveaux arrivants. C'était la confusion la plus totale, spécialement au sommet de la colline où tout le monde, ennemis comme amis, se tirait dessus sans discrimination aucune. Ce fut un massacre horrible; la mort, seule victorieuse, fauchait sans discernement de nationalités. L'attaque française fut stoppée et les colonnes durent regagner leurs positions de départ sans que les Anglais, épuisés eux-aussi, ne puissent contre-attaquer. Le régiment de tête français avait perdu 600 hommes[8] lorsqu'il avait commencé à reculer, entraînant les autres.

Ce fut, en fait, la Cavalerie française qui tenta une contre-attaque sur les troupes fraîches de Cole, lesquelles se formèrent en carrés afin de mieux résister. Après de furieuses mêlées, les cavaliers français réussirent à rompre le flanc droit des Fusiliers anglais, mais furent finalement arrêtés par plusieurs régiments portugais.

Le manque d'effectifs par rapport aux forces alliées avait fini par jouer contre les Français. Vers 15h00 la bataille était terminée. Chacun restait sur ses positions du début de la bataille. Des milliers et des milliers de morts et de blessés gémissants encombraient le champ de bataille de brillants uniformes chamarrés d'or et multicolores. La bataille avait duré quatre heures intensives. Chaque armée était encombrée de milliers de prisonniers ennemis.

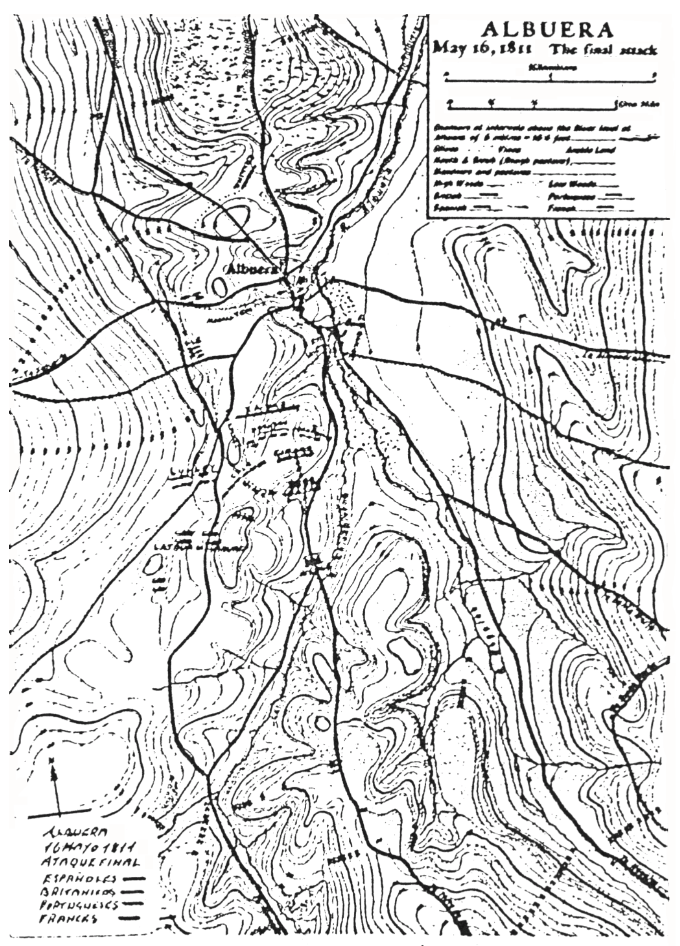
Le lendemain, Soult, voyant que les Anglais restaient dans

---

[8] C'est à dire la moitié de ses effectifs déjà fort réduits par rapport aux régiments anglo-portugais de 2.400 hommes.

leurs positions sans attaquer malgré leur forte supériorité numérique, hésita, se demandant s'il allait renouveler la bataille. Il savait que Beresford recevait continuellement des renforts de troupes fraîches qui arrivaient à flot continu de *Jerumenha*.[9] Le déséquilibre d'effectifs se faisait de plus en plus grand au profit des Anglais.

Le 18, Soult décida de ne pas renouveler l'attaque et de s'éloi-




*La Albuera, 16 mayo 1811, segunda posicion*
*Albuera, may 16, 1811 2nd position.*

gner de Badajoz, puis ayant reçu les renforts de Marmont, il changea d'idée et revint vers Badajoz afin de continuer la bataille, mais les pertes anglaises énormes de la bataille d'Albuera avaient déjà déterminé Wellington à abandonner le siège de Badajoz, *objectif même de l'action.*

[9]Plusieurs régiments de la 4th Division d'Infanterie.

Après la bataille, Soult fit partir pour Séville tous les équipages et les blessés, sous l'escorte du 45e Régiment d'Infanterie. De longues colonnes de PG[10] anglais suivirent le mouvement. Les officiers français, qui avaient reçu des blessures graves, furent transportés à bras par des prisonniers anglais.

***Pertes***: Sur quelques hectares s'entassaient 7.000 morts, *Français, Anglais, Portugais, Espagnols et Allemands*. ♦**Français**: 6.500 tués, blessés et prisonniers. ♦10.000 **anglo-alliés** tués, blessés ou prisonniers, la plupart *moissonnés* par les projectiles antipersonnel de l'artillerie française, et un certain nombre sabrés par la Cavalerie. Les pertes alliées auraient été plus importantes si, dans les tribulations et dans l'épaisse fumée de la fin de la bataille, des unités anglaises complètes qui avaient mis bas les armes au cours du combat, n'avaient réussi à fausser compagnie à leurs gardiens et à regagner sans armes les lignes anglaises.

***Conséquence de cette défaite anglaise***: Les énormes pertes anglaises déterminèrent Wellington à lever le siège de Badajoz; ce qui était le but recherché par Soult en livrant bataille. Il semble donc que la victoire puisse être attribuée au maréchal Soult, duc de Dalmatie. Mais, dans le Nord de l'Europe, où se trouvaient les véritables théâtres d'opérations militaires du Premier Empire, la situation devenait dangereuse. Napoléon envisageait déjà la Campagne de Russie[11], et, dans ce but, il retira, dès 1811, les troupes d'élite de la péninsule ibérique: 60.000 hommes[12], dont il avait besoin pour grossir cette Grande Armée qu'il allait lancer à travers les immenses steppes russes à la poursuite de l'insaisissable armée du Tsar. Ces retraits allaient faciliter les succès ultérieurs des armées anglo-portugaises en Espagne.



[10]Prisonniers de Guerre.

[11]Catastrophique campagne qu'il lancera en 1812, jouant, sans s'en rendre compte, le tout pour le tout.

[12]Retirées à travers toute l'Espagne [armées en campagne et garnisons].

## ***Aldea-de-Ponte.*** *Bataille d'*

***Date de l'action***: 27 septembre 1811.
***Localisation***: Estremadura espagnole, secteur de Ciudad Rodrigo.
***Conflit***: Guerres du Premier Empire [du 18 mai 1804 au 6 avril 1814 **&** *les Cent-Jours* du 20 mars au 28 juin 1815]. Guerre Péninsulaire, 1808-1814. Campagne de 1811 au Portugal.
***Contexte***: Après le combat d'Le-Bodon, l'arrière-garde anglaise se réfugia à Fuente-Guinaldo. Cette dernière position était fortifiée et Lord Wellington qui s'y était arrêté paraissait disposé à y attendre l'armée française en pleine poursuite. Mais le simple mouvement d'une division française que le duc de Raguse fit marcher par sa droite pour tourner la Gauche anglo-portugaise, détermina le général en chef anglais à abandonner son camp, pendant la nuit du 26 au 27, pour retraiter dans la direction d'Alfayatès et de Sabugal. Le 27, le général de Division Montbrun se lança avec sa Cavalerie à la poursuite de l'armée anglaise par la route de Casilla-de-Florès. Le général Thiébault appuya ce mouvement avec sa division d'Infanterie.
***Chefs en présence*** ♦**Français**: général Wathiez; général Thiébault. ♦**Anglais**: inconnus.
***Effectifs engagés*** ♦**Français**: environ 1.000 chevaux et 4.000 fantassins. ♦**Anglais**: 15.000 fantassins, 3.000 cavaliers et 14 pièces d'artillerie.
***Stratégie ou tactique***: Quand les chefs et les armes sont à peu près équivalentes en qualité, et en dépit de fortes différences d'effectifs, le moral [positif ou négatif] des soldats représente un facteur essentiel. Curieusement, en dépit d'énormes différences d'effectifs, les Français, habitués à la victoire, arrivaient sur le champ de bataille avec la certitude de gagner et les Anglais de perdre. Et ces certitudes se réalisaient d'elles-mêmes.[1]
***Résumé de l'action***: Le général Wathiez, à la tête d'une division de Cavalerie Légère, marcha sur Aldea-de-Ponte où il rencontra [près de ce village] une grosse colonne anglo-portugaise forte de 14.000 fantassins, de 3.000 chevaux et de 14 pièces d'artillerie. La grande supériorité numérique du Corps d'armée anglais força la Cavalerie française à s'arrêter pour attendre le renfort de la Division Thiébault. Lorsque la division d'Infanterie française arriva, la bataille commença. Mais au bout de quelques manœuvres habiles de la part des deux généraux français, les Anglais se décidèrent à la retraite. Pendant ce temps, le général Montbrun s'avançait sur la route d'Alfayatès et jetait une grande confusion dans le gros des troupes anglaises par le feu très vif de son artillerie.
***Pertes*** ♦assez légères de part et d'autre.
***Conséquence de cette défaite anglaise***: Ce combat enleva aux Anglais un point d'appui essentiel, et surtout finit de briser leur moral.

---

[1] *Self-fulfilling prophecy*, comme disent les Américains, ce qui signifie une prophétie qui autogénère sa réalisation.

## ***Alenquer.*** *Bataille d'*

***Date de l'action***: 9 octobre 1810.

***Localisation***: Ville du Portugal. Coordonnées géographiques: 39°03' de Latitude Nord; 09°00' de Longitude Ouest.

***Conflit***: Guerres du Premier Empire [18 mai 1804 - 1814 et 1815]. Guerre péninsulaire, 1808-1814. Campagne de 1810 au Portugal.

***Contexte***: Le 9, une affaire assez sérieuse s'engagea à Alenquer. Durant la retraite anglaise qui suivit leur défaite de Busaco, un gros Corps d'armée anglo-portugais occupait ce bourg et toutes les hauteurs qui le dominaient, lorsque surgit l'avant-garde française [Cavalerie].

***Chefs en présence*** ♦**Français**: maréchal Junot, duc d'Abrantes. ♦**Anglais**: inconnus.

***Effectifs engagés*** ♦à peu près 5.000 hommes de part et d'autre.

***Stratégie ou tactique***: En fait, il ne s'agissait que d'assauts frontaux, sans idée de manœuvre; assauts d'Infanterie d'abord, puis de Cavalerie.

***Résumé de l'action***: Tandis que la Cavalerie française manœuvrait pour tourner ces positions, un bataillon d'Infanterie Légère enleva à la baïonnette le retranchement qui barrait le chemin, et entra au pas de charge dans Alenquer. Les Anglais se retirèrent avec précipitation et retraitèrent dans deux directions. Les généraux Régnier et Montbrun se mirent à les poursuivre dans la direction de *Vila Franca de Xira,* et le duc d'Abrantès dans celle de *Sobral.*

***Pertes*** ♦inconnues.

***Conséquence de cette défaite anglaise***: La course à la mer continua à un rythme extrêmement rapide.



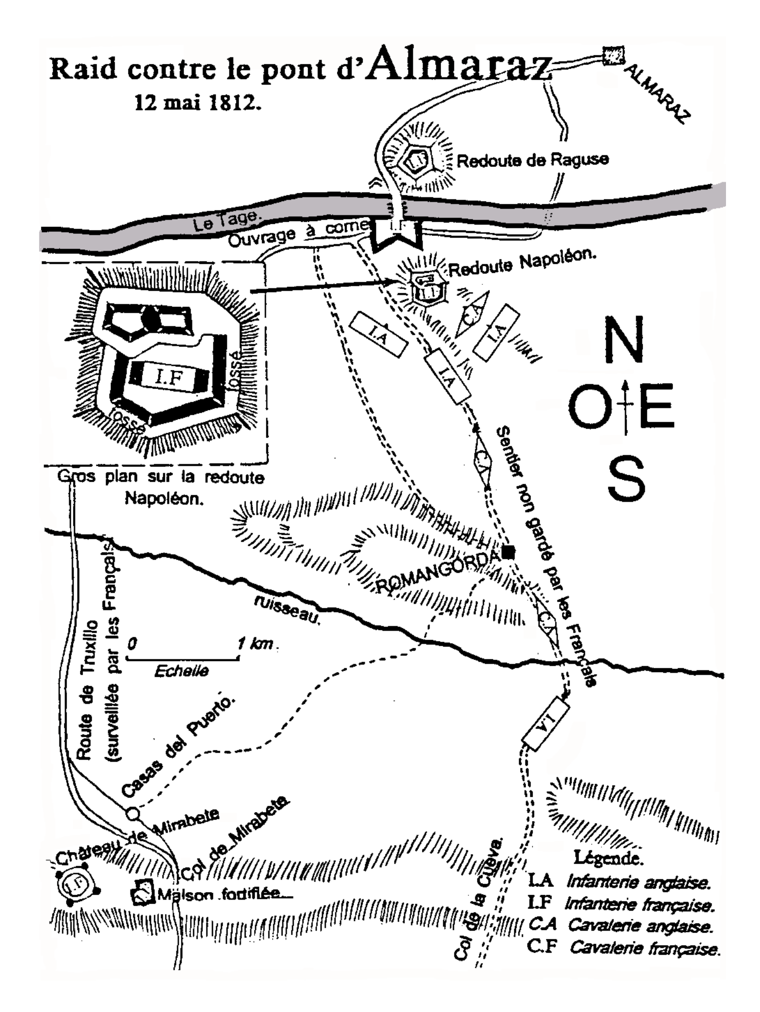
## *Almaraz. Coup de main contre le pont d'*

***Date de l'action***: 12 mai 1812.
***Localisation***: Ponton de bateaux situé sur le Tage, frontière entre l'Estremadure et l'Andalousie.
***Conflit***: Guerres du Premier Empire [18 mai 1804 - 6 avril 1814 et 1815]. Guerre Péninsulaire, 1808-1814.
***Contexte***: Afin de briser la chaîne de communication logistique entre[1] et Soult,[2] Wellington décida de s'emparer d'Almaraz dont le ponton était le seul passage sur le Tage entre ces deux armées. En effet, tous les autres ponts permanents au-dessous de Tolède avaient été détruits par les belligérants au cours des campagnes précédentes, et les routes qui y conduisaient étaient alors à peine praticables pour les voitures à cheval.
***Chefs en présence*** ♦**Français**: Inconnus. ♦**Anglais**: général Hill.
***Effectifs engagés*** ♦**Français**: 500 hommes. ♦**Anglais**: 10.000 hommes et 20 canons
***Stratégie ou tactique***: Ce pont stratégique servait d'unique jonction entre les Corps d'armée de Marmont [Estremadura espagnole] et de Soult [Andalousie.] Les Français protégeaient ce ponton à l'aide de trois redoutes et d'une tête de pont fortifiée, armées de 18 canons et de 500 hommes, ce qui faisait un peu plus de 100 hommes en moyenne pour chacun des 4 ouvrages. Wellington prit d'abord des dispositions qui tendaient à faire croire au duc de Raguse [Marmont] qu'après quelques jours de repos dans son camp de Fuente-Guiñaldo, l'armée anglo-portugaise passerait l'Agueda pour livrer bataille. Marmont avait donc cantonné la majeure partie de ses troupes sur les deux rives de la Tormès, dans le voisinage de Salamanque. Il était loin d'appréhender quoi que ce soit du côté d'Almaraz. Les deux têtes de pont qui avaient été érigées sur ce point étaient, par elles-mêmes, susceptibles d'une longue défense. Mais les garnisons, formées de détachements de différentes unités, manquaient d'esprit de corps. Wellington envoya le général Hill pour s'emparer du pont. Hill avait 10.000 hommes et 20 canons.
***Résumé de l'action***: Lord Wellington ordonna au général Hill, un de ses meilleurs lieutenants, et sans contredit le plus actif, d'effectuer le coup de main qu'il avait médité. Parti d'*Almendralejo* le 12 mai et marchant par *Don Benito, Trujillo* et *Jaraicejo*, Hill traversa le Rio Guadiana, et, le 16, il était tout près d'Almaraz. Il se forma en trois colonnes, la droite composée de trois régiments[3] sous son propre commandement. Le Centre commandé par Long et la Gauche par Chowne. Il avança dans l'obscurité dans le but de lancer des attaques simultanées sur le Mirabete, un château qui servait d'avant-poste, mais qui était situé à 4 km du pont et de ses trois redoutes. Les Anglo-portugais progressaient trop lentement et le jour se leva avant qu'ils n'atteignent leurs points d'attaque. Hill trouva les chemins en si mauvais état qu'il dut abandonner ses canons. Ses troupes restèrent sur les collines jusqu'à la nuit du 18 mai. Le lendemain, Chowne commença son attaque sur Mirabete avant que les colonnes de Hill n'atteignent la redoute Napoléon, un ouvrage construit sur une éléva-

---

[1]Marmont [Estrémadure espagnole].
[2]Sur le Guadalquivir [ancien Oued le Kébir des Arabes], en Andalousie.
[3]Le 50th, le 71th et le 92nd Foot Regiment.

tion afin de défendre la tête sud du pont.
Le crépitement de la mousqueterie de Chowne donna l'alerte à la redoute Napoléon. Sa garnison sur le qui-vive regardait dans la direction de




Mirabete quand soudain deux colonnes anglaises apparurent en criant au sommet de la colline. Les canons de la *Redoute Napoléon* se mirent à tonner, de même que la *Redoute Raguse*[4] sur l'autre rive. Les Anglais arrivèrent en courant malgré le tir, et les hommes de tête posèrent leurs échelles d'assaut contre les murs; *elles étaient trop courtes*. Heureusement, à mi-hauteur, des corniches permettaient de placer les échelles de

[4]En l'honneur du maréchal Marmont, duc de Raguse. À la fin du Premier Empire, après que Marmont eut *trahi* l'empereur pour négocier la reddition de la capitale aux Alliés, Raguse donna le verbe populaire: **raguser**, trahir.

nouveau et bientôt ce fut la mêlée au sommet. Les Français, accablés sous le nombre, baissèrent le pont-levis et abandonnèrent la redoute pour essayer de se réfugier sur l'autre rive. Quelques officiers et le commandant français, désireux de mourir dans un dernier *Baroud d'Honneur,* se défendirent seuls. Ils disputèrent le passage du pont-levis avec toute la fureur du désespoir et tuèrent un certain nombre d'Anglais. Mais, percés de coups, ils succombèrent et tombèrent, blessés à mort, au pouvoir des assaillants. Les Anglais tournèrent alors les canons de la Redoute Napoléon contre la Redoute Raguse de l'autre côté de la rivière dont les batteries tiraient sur le ponton afin d'arrêter les poursuivants. Le ponton fut détruit. Les Anglais continuaient d'amasser des effectifs; l'ouvrage de la rive droite était gardé par un détachement de mercenaires suisses qui l'évacuèrent sans combat, bien que, le pont étant encore défendu par les Français, ils se soient trouvés séparés des Anglais par le fleuve. La garnison de 100 hommes de Raguse abandonna la redoute; seuls les officiers subalternes se firent tuer sur place. Le commandant de redoute décrocha avec la troupe.[5]

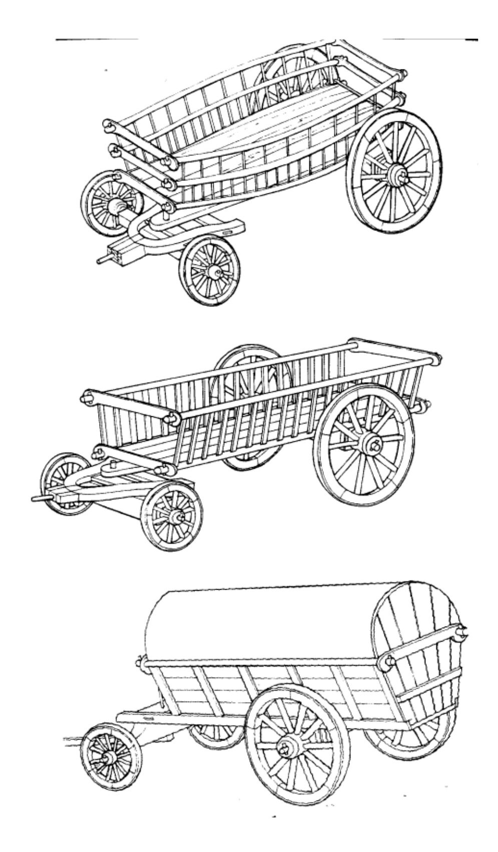
***Pertes*** ♦**Français**: une centaine de tués, 250 Français furent faits prisonniers. Environ 150 hommes réussirent à disparaître dans la nature et à regagner les lignes françaises. ♦**Anglais**: 290 tués et blessés.

***Conséquence de cette défaite française***: Hill se retira après avoir brûlé les restes du pont, endommagé les ouvrages de défense, mis l'artillerie hors service et détruit les magasins et les munitions qu'ils ne purent emporter.  Le 21 mai, le général Hill était à Trujillo,[6] ramenant avec lui sur la Guadiana les officiers français grièvement blessés et 250 soldats prisonniers. Le reste de la garnison [forte initialement de 500 hommes] avait péri ou réussi à s'évader.



[5] Le commandant du détachement suisse fut traduit en Cours Martiale et condamné à être fusillé pour acte de lâcheté devant l'ennemi.

[6] À l'époque **Truxillo.**



Chariots logistiques français de type St-Rémy, destinés à l'Artillerie.
[fin du XVIIe siècle]

# *Almeida.* *Siège d'*

***Date de l'action***: 25 juillet - 27 août 1810

***Localisation***: Place-forte à l'Est du Portugal, à la frontière espagnole. Coordonnées géographiques: 40° 43' de latitude Nord, et 06° 54' de longitude Ouest.

***Conflit***: Guerres du Premier Empire [18 mai 1804 - 1814 et 1815]. Guerre péninsulaire [1808-1814]. Campagne d'Espagne et du Portugal de 1810.

***Contexte***: Le prompt investissement d'Almeida fut attribuable au maréchal Ney ainsi qu'au général Eblé qui commandait l'artillerie. Le VIe Corps français se porta en avant, et donna un coup de boutoir à l'arrière-garde anglaise.

La garnison d'Almeida était commandée par le brigadier général anglais William Cox qui dirigeait le 24th Foot Regiment. L'armée française entourait la ville. L'armée anglaise de Wellington, qui devait effectuer la couverture de la forteresse portugaise contre les Français, avait été battue à la bataille de la Cõa le 24 juillet 1810; elle s'était réfugiée de l'autre côté de ce cours d'eau, difficile à franchir, avec sa principale concentration de troupes à Guarda, à 30 km au Sud-Ouest d'Almeida.

***Chefs en présence*** ♦**Français**: maréchal Masséna, prince d'Essling; général Eblé. ♦**Anglais**: brigadier-général William Cox; le duc de Wellington.

***Effectifs engagés*** ♦**Français**: environ 50.000 homme. ♦**Anglais**: 94.000 hommes. Wellington commandait l'armée anglaise de Couverture: 85.000 hommes[1] dont 4.600 cavaliers et 78 canons. La garnison s'établissait à environ 5.000 hommes armés de 119 canons. Mais un grand nombre de paysans des environs étaient venus les aider à défendre la ville. Les forces alliées sur place totalisaient donc environ 94.000 hommes avec de nombreuses pièces d'artillerie. De plus, le pays, en état d'insurrection, était écumé par de nombreuses bandes d'irréguliers qui harcelaient les lignes logistiques françaises et massacraient les détachements isolés.

***Stratégie ou tactique***: Les Anglais, qui croyaient les Français encore loin, n'eurent pas le temps de faire entrer dans la forteresse la moisson qui était déjà coupée et stockée en tas à portée des glacis. Ce fut sans contredit une grande faute de la part de Lord Wellington de laisser pour ainsi dire à l'entière disposition des Français une ressource aussi essentielle. Les blés qui restaient encore dans les environs devaient nécessairement être incendiés suivant les dures lois de la guerre. Mais ce fut par négligence et non pas pour des raisons morales que Wellington épargna le blé. Pour s'en convaincre il suffit de rappeler les ordres sévères[2] que donna ce général aux Portugais qui durent détruire tous leurs biens afin d'affamer les Français.

Les murs de cette forteresse hexagonale, Almeida, mesuraient environ 10 mètres de haut. La forteresse était elle-même à 2,5 km à

---

[1] 35.000 Anglais et 50.000 Portugais encadrés par des officiers anglais.
[2] Concernant la **terre-brûlée**.

l'Ouest de la Cõa. Elle passait pour la première place-forte du Portugal. Sa situation était admirable. Elle était bâtie sur l'extrême plateau d'une chaîne de montagnes qui bordait la rive droite de la Cõa, rivière dont le cours était encaissé et profond. Sa double enceinte était renforcée de six bastions de pierre et d'autant de ravelins.[3] Son château, formant comme une seconde citadelle ou un puissant donjon, pouvait encore servir de refuge à la garnison et prolonger sa résistance de plusieurs jours.

Malgré son peu d'agressivité, *l'Armée* anglaise *de Couverture* demeurait un danger certain pour l'armée française, car, d'une part, elle menaçait ses lignes logistiques et, d'autre part, elle jouait un rôle de catalyseur dans l'insurrection portugaise et espagnole. Les troupes anglaises manœuvraient dans un vaste secteur en arc de cercle, en vue de soulager Almeida sans livrer bataille. Des unités de protection françaises devaient les pourchasser. Malgré tout, les troupes françaises manquaient de ravitaillement. L'armée anglaise vidait la plupart des villages de la région afin que les Français ne puissent y trouver le moindre moyen de subsistance. ***Résumé de l'action***: Après bien des retards, les tranchées françaises furent ouvertes durant la nuit du 15 au 16 août. La première parallèle se dessinait à 350 mètres de la forteresse. Des boyaux de communication en zig-zag y accédaient. Au total, 2.400 mètres de travaux furent effectués. Pendant le jour, les tranchées étaient ouvertes presque partout ou masquées de gabions.[4] Ces gabions étaient remplis de terre et placés là où les rochers ne pouvaient être creusés que par les mines explosives. En dépit de la proximité de la ville, les pertes furent très légères pour les Français. La forteresse tirait beaucoup et avec précision. À l'instigation de Wellington, qui restait lui-même militairement presque inactif, les paysans portugais de la région prirent les armes. À sa demande aussi, l'évêque d'Oporto ordonna aux paysans de détruire leurs maisons et de fuir la région, et de s'insurger *sous peine de punitions légales et divines*. De plus, les Anglais investirent Astorga comme diversion.

Des batteries françaises furent enfin installées autour d'Almeida, assez proches des murs pour y pratiquer des brèches; il y avait des batteries de brèche, de même que des batteries destinées à pilonner et neutraliser les batteries de la forteresse. La batterie N°1 fut désignée comme *«batterie à ricochet»*[5] puis remplacée par des howitzers. La N°1 fut fortement bombardée par les assiégés.

À 06h00 du matin fut déclenchée la première attaque sur Almeida; 11 batteries ouvrirent le feu simultanément. La forteresse riposta avec précision. Le bombardement dura toute la journée de part et d'autre.

Almeida qui aurait pu tenir des mois, tomba par accident en 4 jours; parce que les assiégés étaient trop découragés par l'inaction de

[3]Les **bastions** étaient des ouvrages attenants aux remparts, comme les tours d'autrefois, tandis que les **ravelins** étaient détachés des remparts. Ils les doublaient.

[4]**Gabions**: paniers d'osier cylindriques remplis de terre.

[5]Les **batteries à ricochets** se plaçaient, non pas en face de la muraille, comme les batteries de brèche, mais *en bout*, à une certaine distance du coin du mur. Les projectiles étaient donc dirigés en *tir légèrement courbe* sur le *chemin de rond*. Comme à la pétanque, les boulets rebondissaient tout au long du chemin de ronde et tuaient les défenseurs en les frappant de profil.

Wellington et par la défaite anglaise de la Cõa. Le 27 août, alors que les tranchées françaises n'avaient été ouvertes que 3 jours auparavant, une bombe française atteignit la grande poudrière du vieux château d'Almeida. La nuit tombait sur la ville. Soudain la formidable explosion fit croire à la fin du monde. Les 800 tonneaux de poudre pulvérisèrent le château. Les canons anglais cessèrent de tirer. Une colonne de fumée noire et de feu s'éleva dans l'air. La forteresse s'écroula comme un château de carte. 500 soldats de la garnison furent tués et toutes les maisons de la ville subirent des dommages.[6]

Profitant de l'état de choc de la garnison, Masséna envoya un ultimatum à Cox qui accepta aussitôt, ne voyant venir aucune aide de son chef Wellington.

La garnison se vit accorder les Honneurs de la Guerre; les soldats furent gardés prisonniers et les miliciens portugais renvoyés chez eux sur parole. Furieux que Wellington n'ait pas livré bataille pour sauver la ville, de nombreux soldats portugais demandèrent à s'engager dans l'armée française. 119 pièces d'artillerie furent prises par les Français.

***Pertes*** ♦**Français**: 300 tués et blessés. ♦**Anglo-portugais**: 1.500 tués et blessés

***Conséquence de cette défaite anglaise***: L'évêque de Porto était allé durant le siège se plaindre à Londres de la passivité excessive de Wellington qui n'intervenait pas directement contre les Français. Il revint avec des ordres ordonnant à Wellington d'agir. Ces ordres créèrent un grand enthousiasme parmi les troupes portugaises. Le général anglais Beresford avait, pour sa part, créé une armée portugaise encadrée par des officiers anglais.

Almeida était le verrou portugais qui barrait la route du Portugal. Ce siège le fit sauter et la porte du Portugal était ainsi ouverte aux Français.

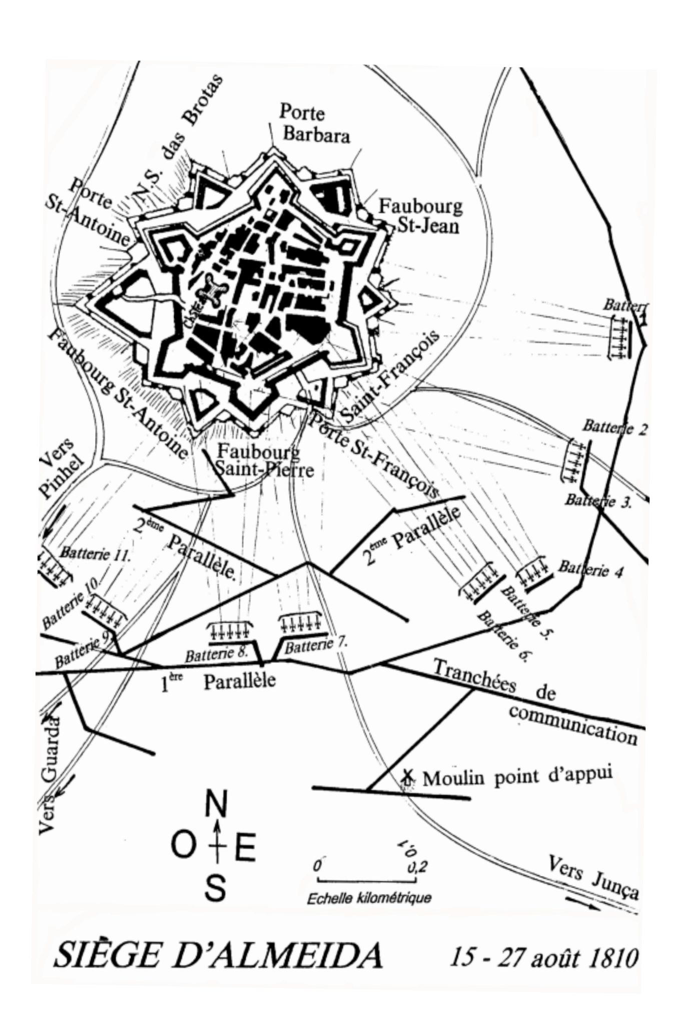
Lorsque les 3.500 survivants de la garnison sortirent d'Almeida, les Français les renvoyèrent dans leur foyer comme *prisonniers sur parole:* ils prêtèrent serment de ne pas servir contre la France. Mais de nombreux Portugais de la garnison violèrent leur serment[7] et reprirent les armes contre l'armée française. D'autres soldats portugais acceptèrent de servir dans l'armée française.

L'armée de Wellington, dont la garnison avait attendu en vain les secours, retraita vers l'intérieur du Portugal, poursuivie par l'armée française que 150.000 soldats, réguliers et irréguliers, harcelaient désormais nuit et jour. En entrant au Portugal, le maréchal Masséna fit répandre dans le pays une proclamation dans laquelle le maréchal français faisait allusion à la tactique de Terre Brûlée que Wellington imposait au peuple portugais: *"Portugais! Les armées du grand Napoléon sont sur vos frontières et vont entrer sur votre territoire en amis et non en vainqueurs...* [L'Angleterre] *a détruit vos fabriques, ruiné votre commerce, paralysé votre industrie, dans la seule vue d'introduire chez vous des objets manufacturés dans ses ateliers et de vous rendre ses tributaires..."* Même si, dans l'esprit de Wellington, cela n'avait pas été le but recher-

---

[6]À l'exception de 6.
[7]L'église portugaise se chargea, au nom de Dieu, de les *libérer* de leur serment.

ché, l'avenir confirma les sombres allégations de Masséna. Le Portugal fut ramené économiquement 2.000 ans en arrière... et ce fut l'économie anglaise qui "dut" approvisionner le Portugal pour tout ce qui était manufacturé.




SIÈGE D'ALMEIDA 15 - 27 août 1810

# ***Altos-de-Chinchilla.*** *Siège de*

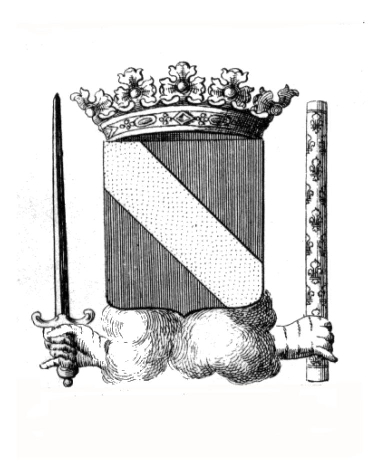
***Date de l'action***: 6 - 9 octobre 1812.
***Localisation***: Espagne. Coordonnées géographiques: 38° 50' de Latitude Nord; 01° 32' de Longitude Ouest.
***Conflit***: Guerres du Premier Empire [du 18 mai 1804 au 6 avril 1814 **&** *les Cent-Jours* du 20 mars au 28 juin 1815]. Guerre Péninsulaire, 1808-1814. Campagne de 1812.
***Contexte***: Le maréchal Soult, duc de Dalmatie, qui remontait vers le nord avec son *Armée du Midi* eut une entrevue à *Almanza*[1] avec le roi d'Espagne, Joseph Bonaparte, et le maréchal Suchet, duc d'Albufera. Soult continua ensuite son mouvement par la grand route d'Alicante à Madrid pour arriver sur le Tage. Son avant-garde occupa *Albacete*[2] le 3 octobre. Le 6, elle était à *Minaya* près de San-Clemente. Le général Basscourt avait jeté dans le fort de *Altos de Chinchilla*, petite ville située sur le chemin qui, d'Almanza, vient joindre la grand route de Madrid, une garnison de 400 hommes.
***Chefs en présence*** ♦**Français**: comte d'Erlon. ♦**Anglo-espagnols**: un lieutenant-colonel anglais.
***Effectifs engagés*** ♦**Français**: inconnus. ♦**Anglo-espagnols**: 400 hommes.
***Stratégie ou tactique***: Le château-fort était appelé dans le pays *La Torre del Capitan.* C'était un donjon gothique bâti au sommet d'une aiguille granitique, épointée et plate au sommet, mais taillée à pic sur les flancs, avec un fossé creusé dans le roc. En fait, ce fort *imprenable* fut pris par hasard: la foudre blessa le gouverneur, jetant l'effroi au sein de la garnison superstitieuse.
***Résumé de l'action***: En passant dans le secteur, le duc de Dalmatie [Soult] envoya une sommation à l'officier anglais qui commandait la garnison du château. Le lieutenant-colonel qui la commandait refusa de capituler. Alors le duc de Dalmatie ordonna au comte d'Erlon de faire le siège du château. Il était muni de six pièces d'artillerie et le comte d'Erlon aurait eu beaucoup de peine à s'en rendre maître par une attaque régulière, une tentative de coup de main étant impossible avec les moyens de l'époque. Mais un hasard presque miraculeux amena cette reddition. Le quatrième jour du blocus, la foudre tomba sur le château, pénétra jusque dans l'appartement du gouverneur au moment où celui-ci était à table et le blessa mortellement. La garnison, épouvantée par cet accident extraordinaire, arbora aussitôt le pavillon blanc et ouvrit ses portes aux Français.[3]
***Pertes*** ♦Le siège ne fit aucun mort; si l'on fait exception du lieutenant-colonel.
***Conséquence de cette défaite anglaise***: Le poste passa aux mains des Français.

---

[1]Coordonnées géographiques: 38° 50' de Latitude Nord; 01° 04' de Longitude Ouest.
[2]Coordonnées géographiques: 39° 00' de Latitude Nord; 01° 50' de Longitude Ouest.
[3]C'était le 9 octobre.



**Sabre d'officier de Dragons [français]**



Armoiries d'Adrien Maurice de Noailles, doyen des maréchaux de France.

## ***Anvers.*** *Expédition contre*

***Date de l'action***: 29 juillet - 29 août 1809.

***Localisation***: Les opérations se déroulèrent surtout dans le secteur de l'île de Walcheren, à l'embouchure de l'Escaut, Pays-Bas, et à Anvers, Belgique. Coordonnées d'Anvers [Antwerpen] 51°13' Nord et 01°25' Est. Coordonnées de *Flessingue*:[1] 51°26' Nord et 03°35' Est.

***Conflit***: Guerres du Premier Empire [18 mai 1804 - 1814 et 1815]. Expédition anglaise contre la Hollande. Cinquième Coalition [du 9 avril au 14 octobre 1809].[2]

***Contexte***: Pendant la guerre franco-autrichienne, l'Angleterre, qui avait été à l'origine de cette nouvelle coalition contre la France, ne participa pas directement aux grandes opérations militaires de l'Europe du Nord-Est. Elle se contenta de créer de nouveaux fronts de diversion secondaires afin de diviser les forces françaises et donc de les affaiblir, dans la péninsule ibérique, bien sûr, mais aussi sur les côtes du Royaume de Naples et en Hollande.

***Chefs en présence*** ♦**Français**: général Osten; général Monnet. ♦**Anglais**: Lord Chatham; Sir Richard Stracham.

***Effectifs engagés*** ♦**Français**: Les troupes françaises, chargées de la défense de l'île de Walcheren et formant la garnison de Flessingue, se composaient au début de 300 hommes de la Garde Nationale locale. Puis, s'ajoutèrent les éléments hétéroclites du 1er Bataillon Colonial, du 1er Bataillon Irlandais, d'un bataillon disciplinaire de *«déserteurs rentrés»,* d'un petit régiment étranger,[3] d'artilleurs français et de trois compagnies d'artilleurs hollandais. En tout 3.500 hommes. ♦**Royal Navy**: 600 vaisseaux de guerre et transports de troupes et 40.000 soldats. 25.000 hommes participèrent au siège de Flessingue.

***Stratégie ou tactique***: Cette expédition de Diversion avait été décidée par le gouvernement anglais, officiellement pour influencer les combats sur le Rhin. Or, à cause de retards, l'expédition ne mit à la voile que le 28 juillet, date à laquelle les combats sur le Rhin étaient *terminés* au profit des Français et le sort de l'Autriche scellé. En fait, paradoxalement, l'escadre anglaise mit à la voile le lendemain du jour où la nouvelle de l'armistice de Zmaim atteignit l'Angleterre et où cette diversion au profit de l'Autriche devenait parfaitement inutile. Mais le gouvernement anglais décida d'effectuer l'expédition *afin de ne pas être accusé de pousser les autres pays à la guerre et de ne rien faire.* En réalité, cette motivation était la principale raison de cette opération; mais il y en avait une autre.

Le roi George III choisit Sir Richard Strachan pour commander la flotte, et Lord Chatham[4] les 40.000 soldats anglais. La mission assignée était d'assiéger et de prendre Anvers aux Français, de détruire les installations portuaires et de s'emparer des navires qui s'y trouvaient, afin de rembourser à l'Angleterre les frais de l'expédition.

Comme point de chute furent choisies les îles Walcheren et Beveland du Sud et du Nord, à

---

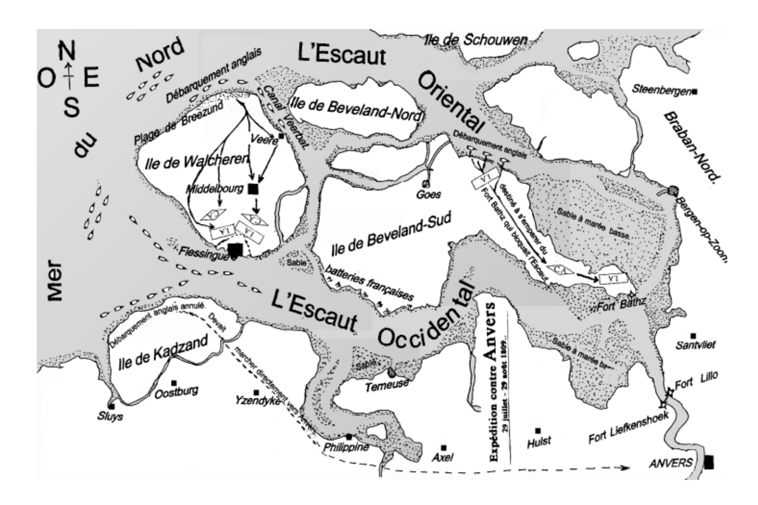
[1] *Vlissingen* en néerlandais et *Flushing* en Anglais.

[2] *Voir supra* note au chapitre: Attaque contre l'île d'Aix, du 11 et 12 avril 1809.

[3] Comptant 1.300 Prussiens dont quelques-uns désertèrent dès les premiers coups de fusil.

[4] Frère aîné du ministre Pitt.

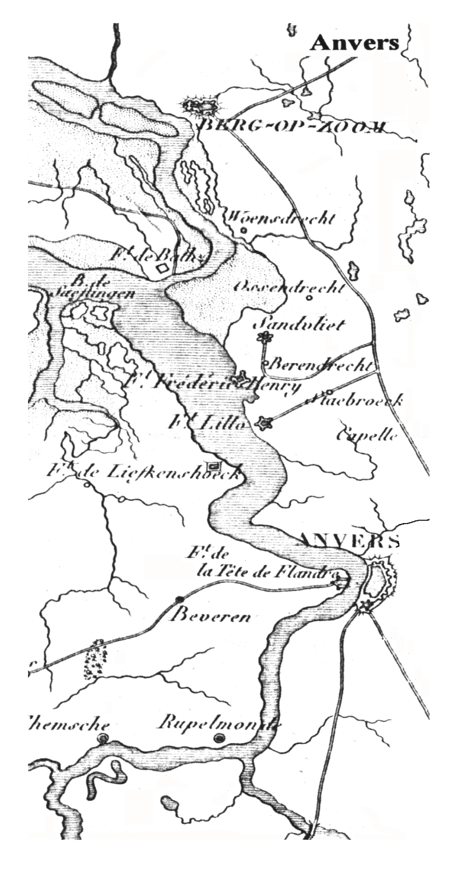
l'embouchure de l'Escaut [La Scheldt]. L'île de Walcheren qui avait 40.000 habitants et 50 km de pourtour, renfermait trois villes. Au centre Middleburg, capitale de la Zélande. À l'est, Véer, petit village mal fortifié, gisant en face de l'île de Nord-Beveland, sur le bras de mer dit le Véer-Gat. Au sud, Flessingue, qui, avec une zone de 1.800 mètres de rayon, appartenait à la France. Au nord de l'île, devant les dunes peu élevées, se trouvait une plage nommée le Bree-Zand qui présentait les plus grandes facilités pour un débarquement. Sa configuration était celle d'un segment de cercle de 600 mètres de flèche et de 1.200 mètres de




corde. Il y avait partout à une petite distance de ses bords, même à marée basse, trois, six ou huit brasses d'eau, de sorte que les frégates et les bricks, en se plaçant aux extrémités de la corde, flanquaient de leur tir un espace sur lequel 6.000 hommes pouvaient être rangés en bataille. La proximité des dunes, auxquelles cette plage se rattachait, permettait en outre à l'assaillant de tourner la droite et la gauche des troupes chargées de défendre la côte. Ce fut là que les Anglais débarquèrent. La garnison de Flessingue n'était, à l'apparition de la flotte anglaise, que de 300 hommes,[5] et un débarquement immédiat aurait eu raison de la ville sans difficulté, d'autant plus que les Gardes Nationaux de Flessingue, qui s'étaient presque tous enivrés pendant la nuit pour calmer leur tension, se débandèrent le matin suivant. Mais les hésitations du général et de l'amiral anglais, de 09h00 du matin le 29 jusqu'au 30 à 03h00 du matin, permirent l'arrivée de forces françaises plus consistantes [3.500 hommes], dépêchées à marche forcée. Dès cet instant, le sort de l'expédition anglaise était irrévocablement fixé.

[5] Des Gardes nationaux néerlandais levés localement.

**Secteur de défense d'Anvers sous le Premier Empire.**




***Résumé de l'action***: Le matin du 29, ces îles furent littéralement encerclées par des centaines de voiles anglaises. Au sud de l'île de Walcheren, gisait Flessingue, une place-forte que, à la demande de Napoléon, son frère le roi de Hollande avait cédée à la France. Une division de 7.000 hommes de l'armée anglaise, celle de Lord Huntly, devait débarquer à Cadsand, sur la rive sud de l'estuaire de l'Escaut, et marcher directement sur Anvers pour y détruire les installations portuaires. Mais Huntly *crut voir*, à travers le brouillard, des troupes françaises sur la plage et *ne* tenta *pas* de débarquement. En fait, les Français n'avaient ce jour-là que 300 Gardes Nationaux locaux.[6] La nuit tomba, la mer devint assez agitée et les soldats à bord souffrirent du mal de mer. L'aile gauche de Chatham, commandée par Sir Eyre Coote, débarqua enfin le 30 à 03h00 du matin sur la plage Brée-Zand de l'île Walcheren. Le général Osten avait concentré 1.200 fantassins et 4 pièces de canon mais il ne put résister aux 17.000 Anglais qui débarquèrent sous les ordres du lieutenant-général David Dundas.

Le 30 juillet, Hope débarqua avec sa division dans l'île de Sud-Beveland. Il aurait facilement pu s'emparer du Fort de Bathz, qui commandait la jonction des deux estuaires de l'Escaut; ainsi les navires français, commandés par l'amiral Missiessy, qui se trouvaient au large de Flessingue, auraient été interdits de passage. Mais les Anglais ne s'emparèrent de ce point sensible que lorsque les navires français eurent tous franchi ce verrou. Si les Anglais avaient immédiatement marché sur Anvers, ils auraient pu se rendre maîtres de ce port de guerre presque sans résistance, car l'arsenal n'était pas encore mis en état de défense.

[6] Des Néerlandais.

Mais Chatham refusa de laisser dans son dos la place forte de Flessingue qui aurait pu, disait-il, menacer ses lignes logistiques, et il garda inutilement toute son armée pour l'assiéger.

Flessingue était défendue par le général Monnet. Le 1er août, les Français réussirent à y introduire, par péniche, le renfort d'un bataillon d'Infanterie. En fait, tout au long du siège, les Français firent passer des renforts à travers ce blocus peu étanche.

La tranchée ne fut ouverte par les Anglais que le 5 août. Le 11, les frégates anglaises dépassèrent les batteries de la place-forte. Du 3 au 8 août, les Anglais construisirent des batteries devant la place et retranchèrent solidement les lignes de contrevallation et de circonvallation, pendant que les troupes locales, sous les ordres d'Osten, continuaient de livrer au dehors des combats de harcèlement meurtriers. L'artillerie de rempart pilonnait sans interruption les secteurs où les Anglais remuaient la terre.

Le 13, une batterie anglaise de 60 canons et les batteries de 10 navires de ligne écrasèrent la ville sous un déluge de boulets, d'obus et de bombes. Cette grosse batterie anglaise était située à Nolle, saillant de la digue maritime, en aval et à 900 mètres de Flessingue. Monnet fit attaquer la batterie mais l'attaque échoua car les Anglais concentrèrent sur ce point d'importantes forces de protection. Les Français perdirent 800 hommes durant cette attaque et les Anglais 1.500.

Ce même jour, le 13, les Anglais démasquèrent devant Flessingue six nouvelles batteries armées de 14 mortiers, 16 obusiers et 10 pièces de 36, opposées aux batteries du rempart dites *de Wite-Maur* et *de Platten-Dick.* Le feu fut entretenu pendant 42 heures jusqu'au milieu de la nuit du 14 au 15. Une grande quantité de fusées incendiaires *à la Congrève* firent partie des projectiles anglais. Le 15, le feu recommença.

Le 16 août, Monnet capitula avec une garnison de 3000 hommes. Mais il avait atteint son but de faire perdre 14 jours à l'armée anglaise d'invasion, ce qui avait donné le temps aux Français d'armer Anvers, *et surtout,* selon les directives écrites de Napoléon, devait obliger l'armée anglaise à rester dans les marécages dangereux qui entouraient Flessingue.

Ce laps de temps permit à Napoléon de rassembler l'Armée d'Anvers[7]. D'autant plus que l'armée anglaise ne se mit en marche vers Anvers qu'à un pas extrêmement lent. Elle n'atteignit Bathz que le 26 août.

À ce moment, les Anglais apprirent qu'Anvers possédait désormais une garnison française de 30.000 hommes. En fait, les Français n'avaient pu rassembler que 12.000 combattants avec 20 pièces d'artillerie seulement. Mais la ruse fit son effet sur l'esprit des Anglais. De plus, comme l'avait prévu Napoléon en recommandant à Monnet de tenir le plus longtemps possible à Flessingue, 3.000 Anglais étaient déjà hors de combat, atteints des fièvres dues aux marécages malsains.

Le 29 août, Chatham recommanda au Cabinet anglais d'abandonner l'invasion mais de rester en occupation dans l'île-polder de Walcheren afin de fermer l'Escaut. Or les soldats anglais mouraient de la malaria

[7] Ou Armée de la Tête-de-Flandre ou Armée de Réserve.

par centaines chaque jour. Au milieu de septembre, 11.000 soldats anglais étaient atteints de cette maladie mortelle. Il y eut jusqu'à 16.000 hommes hospitalisés en même temps. Sur les 40.000 hommes de l'expédition, 35.000 furent hospitalisés à un moment ou à un autre. 7.000 tombes furent hâtivement creusées dans les boues de l'embouchure de l'Escaut. Quant aux 15.000 hommes qui furent laissés dans l'île de Walcheren pour bloquer l'Escaut, ils durent, selon les prévisions même de Napoléon, être rapatriés rapidement car la fièvre les décimait.
***Pertes*** ♦**Français**: 3.000 prisonniers et 500 tués. ♦**Anglais**: 7.000 soldats anglais moururent, la plupart de maladie, et furent enterrés dans l'île de Walcheren. De ceux qui retournèrent en Angleterre, 14.000 souffrirent jusqu'à la fin de leurs jours de leurs jours, des séquelles de cette maladie.
***Conséquence de cette défaite anglaise***: Anvers ne fut pas atteinte ni, à plus forte raison, détruite par les Anglais. Le général Monnet, qui se battit courageusement avec de faibles moyens, fut condamné injustement à mort pour lâcheté[8] par un tribunal militaire napoléonien. Monnet dut s'expatrier en Angleterre jusqu'en 1814. Il revint en France avec les Bourbons. Le roi le réintégra dans son grade. Il mourut en 1819, aigri.

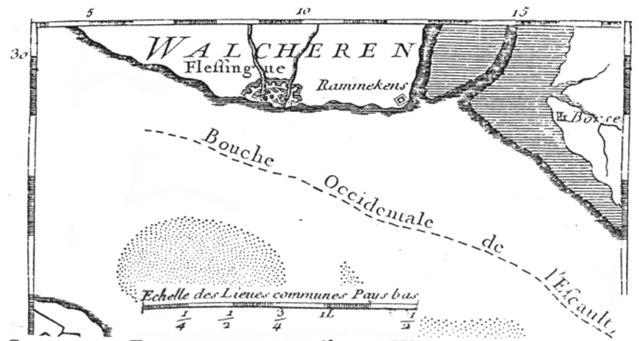
En Angleterre cette expédition désastreuse créa de violents remous.[9] À cette époque, Napoléon fit un rapide voyage pour visiter les départements français de ce qui était auparavant la Belgique. À Gand, la puissante Guilde des Bouchers avait érigé un arc de triomphe en l'honneur de l'Empereur des Français. Mais un plaisantin avait écrit en gros sur le tablier du monument provisoire: "Les petits bouchers de Gand à Napoléon le Grand" [boucher].



---

[8]Le courage et l'ardeur au combat, chantés dans la Grande Armée impériale comme dans la Wehrmacht, n'étaient pas le fruit d'une génération spontanée. La Prévôté française ou la Feldgendarmerie allemande, qui suivaient les troupes au combat, disposaient d'*arguments* convaincants destinés à fouetter les déterminations et les courages défaillants. Ces deux vertus étaient parfois le résultat de peurs directement opposées qui s'affrontaient: la peur du Conseil de Guerre et de la mort, face à la peur de l'ennemi. Chaque stratège usait d'expédients divers pour "survolter" le courage de ses hommes: la peur, l'alcool, l'exhortation, l'exaltation du courage en lui-même, la sublimation du patriotisme, les récompenses [médailles, promotion...] Le fait aussi que, la bataille étant devenue une *opération dirigée* dans laquelle l'initiative personnelle du soldat tenait peu de place, «*le brave n'avançait plus sans appui et le poltron ne s'enfuyait plus.*» [Samuel B. Griffith, dans l'*Introduction à l'Art de la Guerre*]. Le temps du preux ou du chevalier, qui tirait son renom de ses hauts faits personnels, était révolu. La discipline devenait un véritable culte pour le soldat. Griffith cite le cas d'un officier qui voulait faire du zèle: «*Alors que Wu Ch'i se battait contre le Ch'in, il y avait un officier qui, avant le choc des armées, ne put contenir son ardeur. Il s'avança, trancha quelques têtes et fit demi-tour. Wu Ch'i ordonna qu'il fut décapité.*» Le Généralissime de l'Armée le réprimanda en ces termes: «*Cet homme est un officier de talent; vous ne devriez pas le faire décapiter."* Wu Ch'i répliqua: "Je ne mets pas en doute ses talents d'officier, mais il est désobéissant.» Là-dessus, il le fit décapiter [Récit extrait de Tu Mu, volume 18, chapitre VII].

[9]Une commission d'enquête fut créée. Le Parlement vota une motion de blâme contre certains ministres par 275 voix contre 224 pour avoir été la cause, par leur entêtement, de la mort de milliers d'Anglais.




**SECTEUR DE FLESSINGUE, DANS L'ÎLE DE WALCHEREN (PAYS-BAS)**

**[secteur des Pays-Bas cédé à la France]**



## *Anvers.* *Siège d'*

***Date de l'action***: 30 janvier - 6 février 1814.
***Localisation***: Port de la Belgique actuelle. 51° 13' N, 04° 25' E.
***Conflit***: Guerres du Premier Empire [du 18 mai 1804 au 6 avril 1814 **&** *les Cent-Jours* du 20 mars au 28 juin 1815]. Sixième Coalition [de mars 1813 au 11 avril 1814].[1]
***Contexte***: Anvers se trouvait alors à l'abri d'une attaque en force, et l'escadre française désarmée mais “blindée” dans le bassin, n'avait plus rien à craindre d'un bombardement. Le camp retranché français, qui couvrait les chantiers à droite de la citadelle, était abandonné parce qu'il aurait été nécessaire de concentrer une garnison de 20.000 hommes pour le défendre. Or, la Grande Armée en était à lever des classes d'adolescents afin de combler les vides, comme la Wehrmacht en 1945. Mais les Français avaient tout de même retranché la digue de Saint-Ferdinand, Merksem,[2] le pont de Damme et le village de Deurne. Cette enceinte de défense, plus resserrée, était proportionnelle à la faiblesse de la garnison. Ce fut dans cette situation que le général Bülow, à la demande expresse du duc anglais de Clarence, fit une tentative sur Anvers.
***Chefs en présence*** ♦**Français**: duc de Plaisance; général Carnot; général de division Castex; général Aymar; général Bousquet. ♦**Anglo-alliés**: général Bülow; duc de Clarence.
***Effectifs engagés*** ♦**Français:** inconnus. ♦**Anglais**: 12.800 dont 4.800 Anglais et 8.000 Prussiens.
***Stratégie ou tactique***: Attaque par colonnes d'Infanterie et contre-attaque par charges de Cavalerie.
***Résumé de l'action***: Le 30 janvier, les brigades prussiennes Thumen et Krafft s'ébranlèrent à partir de West-Wesel pour aller faire le blocus d'Anvers. Mais, le mauvais temps ayant empêché le débarquement des munitions et des troupes récemment dépêchées d'Angleterre, les Prussiens ne furent soutenus que par 4.800 Anglais et un mauvais train d'artillerie hollandais.

Le 1er février, vers 08h00 du matin, le général Thumen, chargé de l'attaque frontale, se porta sur Deurne par la route de Belmont. À Deurne, la brigade française Aymar était postée en avant du parc de Rivine, en travers de la chaussée que battaient 10 canons. Trois fois les troupes alliées s'élancèrent à l'assaut des retranchements français. Trois fois elles furent repoussées. Enfin, après six heures de combat, les Alliés marchèrent en force contre le pont de Schin qui n'était pas couvert. Alors le général Aymar reçut ordre du duc de Plaisance d'abandonner Deurne qui brûlait et de s'établir en avant de Burgerhout.

Les bataillons de retraite furent alors attaqués à bout portant par une nuée de tirailleurs qui se rabattirent sur la droite en avant du marais. Ils précédaient une forte masse humaine qui débouchait du pont. Le général Bousquet fit immédiatement exécuter une charge de front par le chef d'escadron Bricqueville à la tête de 100 Lanciers, en même temps qu'il faisait entamer les flancs de cette colonne par deux bataillons

[1]Voir la note de la rubrique "Conflit" de *Batailles de Blexen et Bremerlehe* du 22 au 25 avril 1813.
[2]Merxhem autrefois.

d'Infanterie. Les Anglo-prussiens furent finalement enfoncés et rejetés jusqu'au-delà de Deurne. Leurs tirailleurs, coupés de leurs bases, essayèrent de décrocher en franchissant le marais qui paraissait gelé. Illusion! Plus de 100 furent engloutis, et 60 faits prisonniers. Deurne resta au pouvoir des Français.

Le soir, le général Ambert fut forcé d'abandonner Braschaert et de se retirer sur Merksem. Les Alliés n'étaient pas encore assez rapprochés pour pilonner Anvers avec quelque espoir de succès. Ils décidèrent d'attaquer le lendemain matin. À l'aube, le feu recommença sur toute la ligne. Ambert résista d'abord à un assaut que lancèrent les Anglais, mais, vers 10h00, il dut abandonner Merksem aux Highlanders écossais. Par contre, les Prussiens ne purent s'emparer des ponts de la Schin et du canal de Herensthal.

Ce jour-là, le général Carnot vint remplacer à Anvers le duc de Plaisance comme gouverneur. Il ne conserva en dehors d'Anvers que Berghem et Borgerhout[3] comme avant-postes. Les Anglo-prussiens établirent durant la nuit des batteries incendiaires pour détruire l'escadre française désarmée. Ils commencèrent leur pilonnage de grand matin et le continuèrent les 4 et 5. Mais ce fut en vain. L'artillerie française riposta sur les batteries anglo-prussiennes et ces dernières durent lever le camp le 6.

***Pertes*** ♦Cette courte expédition alliée coûta aux Français 80 tués et 420 blessés ainsi qu'une centaine de prisonniers. ♦Les pertes anglo-alliées sont inconnues.

***Conséquence de cette défaite anglo-prussienne***: Les Français ne poursuivirent pas, car le repos nécessaire à la garnison ne pouvait être comparé à l'avantage mineur de quelques centaines de tués ou de prisonniers que cette poursuite aurait produits. Anvers resta entre les mains des Français.




[3]Aujourd'hui Burgerhout.

# ***Los Arapiles.*** *Bataille de*

***Autre nom***: Bataille de Salamanque
***Date de l'action***: 22 juillet 1812.
***Localisation***: Le champ de bataille était situé au Sud-Sud-Est de la ville de Salamanque, dans le secteur du village des Arapiles qui devait son nom à deux collines rocheuses appelées Los Arapiles. Coordonnées géographiques: 40° 57' de latitude Nord, et 05° 39' de longitude Ouest.
***Conflit***: Guerres du Premier Empire [du 18 mai 1804 au 6 avril 1814 **&** *les Cent-Jours* du 20 mars au 28 juin 1815]. Guerre Péninsulaire, 1808-1814.
***Contexte***: Le 12 juin 1812, les États-Unis d'Amérique, à la demande de Napoléon, déclarèrent la guerre à l'Angleterre. Profitant du fait que Napoléon avait retiré d'Espagne toutes les unités d'élite de l'armée française afin de s'engager dans la Campagne de Russie, Wellington, qui était resté jusque-là sur la défensive, se lança dans une offensive générale. Il avait maintenant l'initiative des opérations. Il fit traverser le Tage à ses troupes, pénétra dans le Leon et investit Salamanque. La ville prise, Wellington se lança vers le Douro. Marmont qui attendait en vain des renforts demandés au roi Joseph Bonaparte d'Espagne, se replia pour distendre les lignes logistiques anglaises, et pour donner aux renforts le temps d'arriver. Puis, par un mouvement tournant, les Français vinrent menacer ces mêmes lignes logistiques anglaises, ce qui força les Anglais à retraiter précipitamment vers Salamanque, poursuivis par le maréchal Marmont. Pendant plusieurs jours les deux armées manœuvrèrent à la vue l'une de l'autre sur le plateau de Salamanque.
***Chefs en présence*** ♦**Français**: le maréchal Marmont, blessé au début de la bataille, fut remplacé par le général Clausel. Marmont avait reçu de l'empereur le titre de noblesse d'Empire de duc de Raguse.[1] ♦**Anglais**: le duc de Wellington.
***Effectifs engagés*** ♦**Français**: 30.000 hommes. ♦**Anglais**: 80.000 hommes
***Stratégie ou tactique***: Les deux collines rocheuses de Los Arapiles, qui s'élevaient brusquement de la plaine, étaient éloignées de 450 mètres l'une de l'autre. Se sentant plus fort, Wellington ne mena pas une bataille défensive comme il en avait l'habitude. Il gagna la bataille par *une série d'ingénieuses manœuvres* qui font honneur à son génie de général. La bataille de Salamanque fut certainement celle qui montra le plus le génie de stratège de Wellington.[2] Du côté français, Salamanque montra à quel point la qualité des troupes françaises d'Espagne avait souffert qualitati-

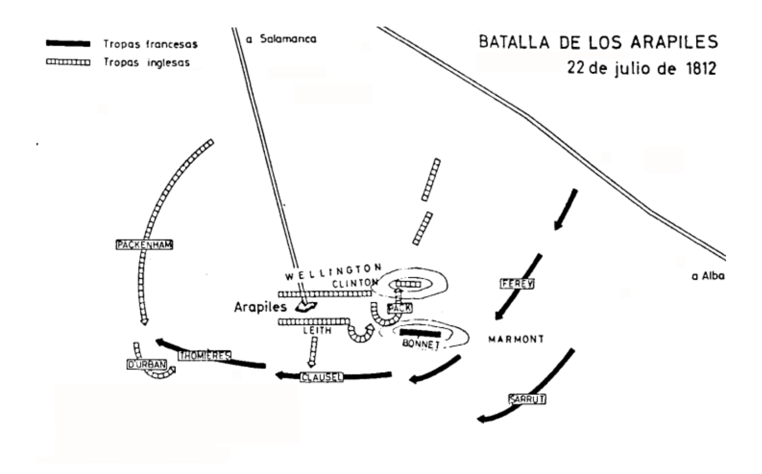
---

[1]*Raguse* ou *Dubrovnik*, magnifique ville portuaire historique du Monténégro, fut détruite par la guerre civile lors de l'éclatement de la Yougoslavie dans les années 1990, lorsque le communisme cessa d'être le ciment des *Slaves du Sud***.** La petite République de Raguse vécut sous protectorat français de 1806 à 1808. Elle cessa ensuite d'exister pour devenir un duché français dont le maréchal Marmont reçut le titre de duc. De nouveau indépendante en 1813, elle fut incorporée à l'Autriche en 1814 et en a été détachée en 1919. Comme précisé plus haut, Marmont trahit l'Empereur en 1814, et le verbe *raguser* devint populaire pour signifier *trahir*.

[2]"*La guerre se faict à l'ueil; et selon que l'on veoit il se fault gouuerner.*" [Traité sur l'Art de la Guerre, Bérault Stuart, Martinus Mijhoff, La Haye, 1976. p.7; lignes 163-164], voir in fine.

vement et quantitativement des prélèvements effectués sur ce front secondaire par Napoléon pour lancer sa désastreuse Campagne de Russie.

La conduite du maréchal Marmont dans les plaines de Los Arapiles offre l'exemple tragique de l'inconséquence d'un chef d'armée. Après avoir laissé, sans tirer un seul coup de canon, prendre les forts de Salamanque défendus par des garnisons ridiculement faibles, bien qu'il ait réuni une armée dans le but de secourir la ville, le maréchal Marmont abandonna le sort de l'Espagne aux chances douteuses d'une seule bataille à presque un contre trois. Alors qu'il savait que l'armée française du Centre et la plus grande partie des troupes du nord de l'Espagne s'avançaient pour le renforcer, il précipita une bataille avec 30.000 hommes contre une armée anglo-portugaise aux effectifs presque triples des siens. Quels motifs puissants ont poussé Marmont à vouloir remporter cette victoire tout seul, sans le secours des autres armées? L'ambition, le désir de gloire qu'il pouvait obtenir en combattant seul. Lord Wellington aurait

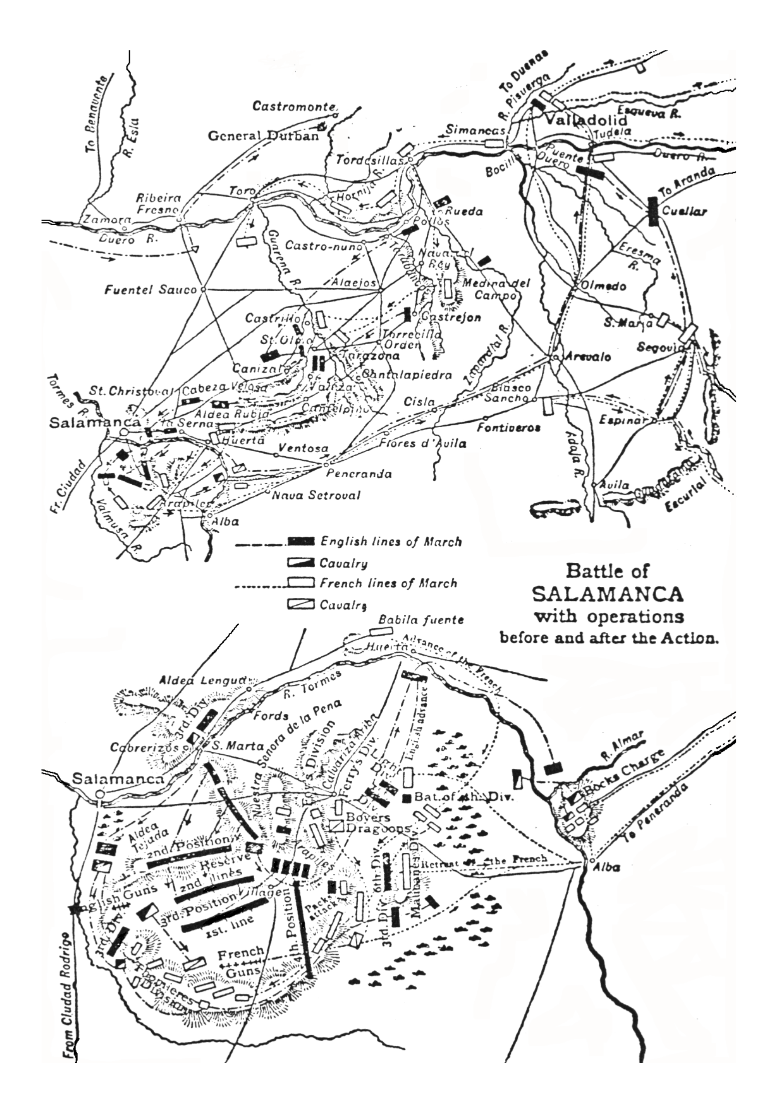



sans aucun doute,[3] retraité à marche forcée vers la frontière du Portugal s'il avait eu devant lui une armée française un peu plus étoffée dont les effectifs approchaient des siens. Marmont attribua sa défaite à sa blessure qui l'obligea à passer le commandement. Mais pourquoi n'a-t-il pas ordonné une retraite immédiate, au lieu de s'obstiner à laisser massacrer ses soldats, s'il jugeait la partie perdue?[4]

---

[3]Il suffit d'observer sa tactique habituelle pour s'en convaincre.

[4]Jomini a ainsi commenté la bataille de Los Arapiles: «Wellington a gagné la bataille de Salamanque par une manœuvre très similaire à celle de Napoléon [à Austerlitz ou à Rivoli], parce que Marmont, qui souhaitait couper sa retraite vers le Portugal, laissa un trou de deux kilomètres dans sa ligne, —ce que voyant, le général anglais défit entièrement son aile gauche qui n'avait aucun support. Si [le général] Weyrother avait été opposé à Jourdan à Rivoli ou à Austerlitz, il aurait pu détruire l'armée française, au lieu de subir dans les deux cas une totale défaite; car ce général qui, à Stockach, attaqua une masse de 60.000 hommes avec quatre petits Corps de troupes si éloignés les uns des autres qu'ils étaient incapables de se donner aide mutuelle, n'aurait pas su profiter adéquatement du large mouvement tournant affectué en sa présence. De la même façon, Marmont eut la malchance de faire face à Salamanque à un adversaire dont le principal mérite était un rapide et pratique coup d'œil tactique.




***Résumé de l'action***: Le 18 juillet, Marmont s'était emparé du gué sur le Tormes non loin de Salamanque, dans le méandre de Huerta. Les Anglais étaient en position, appuyés aux deux collines rocheuses de *Los Arapiles*. De ces positions, les antagonistes se regardèrent durant plusieurs jours. Aucun des deux ne voulait déclencher la bataille: les Français à cause de leurs effectifs trop faibles, et les Anglais, par prudence excessive. Sur ces entrefaites, Wellington apprit que des renforts français devaient arriver; aussi, en dépit de sa grande supériorité numérique, décida-t-il de retraiter; ce que craignait Marmont. Le 22, les Français attaquèrent l'une des

Face au duc d'York ou à Moore, Marmont aurait sans doute remporté la victoire.» [Baron de Jomini, *L'Art de la Guerre*, Chapitre IV, Art.XXXII, p.206. *voir in fine]*

deux collines de Los Arapiles, s'en emparèrent et s'élancèrent sur l'autre colline pour la prendre aussi. Voyant cela, les Anglais attaquèrent aussi pour arriver les premiers. Les Français arrivèrent avant, mais en fort petit nombre, et l'unité anglaise qui arriva ensuite réussit à les refouler. Ainsi chaque armée occupait l'une des deux collines.

À partir de ces deux avant-postes, les deux armées se réalignèrent. *Le Arapil* anglais devint le point d'appui de leur aile gauche. Leur droite s'appuyant sur le village d'*Aldea Tejada*. Les armées restèrent 4 heures en position frontale. Soudain un nuage de poussière s'éleva de la route de Ciudad Rodrigo. Wellington, peu confiant dans l'issue de la bataille, envoyait ses bagages et son ravitaillement vers cette ville. Marmont, qui avait, quelques jours auparavant, capturé une estafette anglaise portant une lettre de Wellington au général espagnol Castaño laquelle annonçait qu'il allait retraiter vers le Portugal, pensa aussitôt que l'armée anglaise allait échapper et devant cette éventualité il oublia toute prudence. Il envoya, à marche rapide, son aile gauche[5] commandée par Maucune, en un grand mouvement tournant pour contourner les positions anglaises, s'emparer de la route de Ciudad Rodrigo et ainsi couper la ligne de retraite aux Anglais. Mais, ce faisant, Marmont disloquait son aile Gauche.

Lorsque l'aile gauche française se mit en marche, un trou béant s'ouvrit dans le front français. Voyant le vide, Wellington sut saisir l'occasion qui se présentait;[6] il lança immédiatement la 3rd Division[7] contre la tête de la colonne Maucune et la 5th contre le flanc. En approchant des Français constitués en colonnes de marche, les colonnes de Pakenham se déployèrent en lignes de bataille et attaquèrent sous le feu des Français et de leurs canons, laissant tout le long du chemin une longue traînée de morts et de blessés. Finalement l'unité de Maucune ploya sous le nombre. Voyant cela et pour parachever son action, Wellington envoya sa Cavalerie Lourde;[8] plusieurs assauts échouèrent et vinrent se briser sur les lignes françaises. Durant la dernière charge, les Français envoyèrent une salve meurtrière qui tua un quart des cavaliers anglais. Mais elle réussit tout de même et acheva de désintégrer, dans une mêlée finale, le Corps de Maucune, capturant une foule de prisonniers. En une heure, la Gauche française était annihilée; Marmont lui-même grièvement blessé. Bonnet, son second, fut également blessé et Clausel dut prendre le commandement.

Par contre, la Brigade de Pack, lancée contre l'aile droite française [*Le Arapil* français] échoua. Les Français contre-attaquèrent, et, un moment, on put croire que toute l'aile gauche anglaise allait être pulvérisée. Mais Wellington, qui disposait d'inépuisables réserves fraîches, envoya en renfort le Corps de Clinton qui réussit, après un furieux combat, à refouler les Français épuisés.

La bataille était pratiquement perdue pour les Français lorsque

---

[5]Deux divisions d'Infanterie avec 50 canons.

[6]«...Soyez tout d'abord timide comme une vierge. Lorsque l'ennemi présente une faille, soyez prompt comme le lièvre, et il sera incapable de vous résister.» [Sun Tzu, L'Art de la Guerre, Chap XI (Les neuf sortes de terrain), Principe 61] voir in fine

[7]Commandée par Pakenham.

[8]Commandée par *Le Marchant.*

le général Clausel fut appelé au commandement-en-chef après que le général Bonnet[9] ait été mis hors de combat par une blessure. Clausel rétablit l'ordre de bataille dans l'armée française, rallia la Gauche et le Centre sur la Droite. Il adjoignit à la Division Bonnet quelques régiments épars et leur désigna un nouveau dispositif de combat sur les hauteurs d'Arriba, les faisant soutenir par une batterie de 15 pièces d'artillerie.



Plano de la batalla de Salamanca o de los Arapiles.

Cette manœuvre hardie, exécutée en présence d'une armée alliée déjà victorieuse, montra le sang froid et la présence d'esprit de Clausel et sauva ainsi *l'Armée* dite *"de Portugal"* d'une possible destruction. Wellington lança immédiatement sur la Droite française deux de ses divisions fraîches et une troisième sur le Centre français. Les Français épuisés réussirent malgré tout à repousser les Anglais, tandis que leur artillerie concentrait un tir nourri sur les colonnes anglaises, déployées dans la plaine, qui se dirigeaient sur Le Arapil défendu par le 120e Régiment. Ces colonnes furent repoussées, laissant sur le terrain 800 hommes dont un major-général. À 21h00, l'armée française commença à rétrograder en parfait ordre; elle évacua les plateaux et se replia en lisière de forêt où la Division Foy, qui formait l'arrière-garde, fut de nouveau attaquée mais réussit à repousser les colonnes alliées.

La nuit tombait sur le champ de bataille. Les attaques cessèrent petit à petit. L'herbe longue et sèche avait été enflammée et le feu parcourait lentement les pentes et les collines où reposaient de nombreux morts et blessés, anglais et français.

---

[9] Qui remplaçait lui-même le maréchal Marmont, blessé.

L'armée française se dirigea au petit matin vers l'un des seuls gués où elle pouvait franchir la Tormes: *Alba,* où Wellington avait posté un Corps anglo-espagnol[10] qui ne sut pas arrêter les Français.

***Pertes*** ♦**Français**: 2.000 prisonniers et 5.000 tués et blessés. Trois généraux français furent tués, 4 blessés, et deux aigles perdues de même qu'une dizaine de drapeaux et une dizaine de canons. ♦**Anglais**: les pertes britanniques s'élevèrent à un peu moins de 6.000 tués et blessés, ainsi qu'un drapeau.

***Conséquence de cette défaite française***: Au lieu d'exploiter la victoire de Los Arapiles [ou de Salamanque] et de poursuivre sérieusement Clausel au nord du Douro afin de le détruire, Wellington ébaucha une poursuite qu'il abandonna rapidement pour se lancer vers Madrid. Dès que le roi Joseph apprit que les Anglo-espagnols avait atteint la Sierra de Guadarrama, il battit en retraite, n'ayant que 15.000 hommes, en direction de Valencia, QG de Suchet, avec d'innombrables équipages royaux suivis par une file interminable de 2.000 chariots de toutes sortes. Les notables madrilènes "Collaborateurs"[11] et leur famille, craignaient à juste titre les terribles représailles de la population. Nombre de ces derniers furent d'ailleurs égorgés en chemin par des guérilleros qui harcelaient le convoi. Pendant ce temps, les Anglais entraient triomphalement à Madrid, qu'ils allaient évacuer en catastrophe le 1er décembre devant le retour de troupes françaises. On peut facilement imaginer les règlements de compte sanglants qui avaient lieu après chacun des changements politiques.

Durant la retraite anglaise qui suivit, la Cavalerie française en plein poursuite avait réussi à s'emparer des bagages des soldats de la 7th Division britannique, lesquels traînaient derrière. Or, à la grande surprise des cavaliers français, ces derniers trouvèrent, dans les bannes des mules, plusieurs enfants en bas âge qui appartenaient aux épouses des soldats anglais[12]. Peu désireux de s'embarrasser de nourrissons, les Français les retournèrent aux Anglais sous drapeau parlementaire.[13]

Au moment de cette retraite anglaise à partir de Madrid, les avant-postes français et anglais se faisaient face, un jour, de part et d'autre d'un pont détruit; plusieurs officiers de chaque armée venaient s'asseoir, jambes pendantes au-dessus de l'eau, sur leur tête de pont,[14] et les conversations se déroulaient en français, la langue internationale de l'époque, en termes courtois, humoristiques et amicaux. Ce phénomène de fraternisation finit par être interdit par le Haut-Commandement anglais.

Une des plus célèbres femmes qui suivirent ainsi les troupes anglaises fut Susanna Isabelle Dalbiac. Son mari, le colonel Charles Dalbiac, combattait au 4th Dragoons britannique, en dépit de son nom

---

[10]L'autre gué était situé à Huerta.

[11]En espagnol **Afrancesados**, [les Francisés] *collaborateurs* des Français, par comparaison à ceux des Allemands, durant la IIe Guerre Mondiale.

[12] Voir Répertoire général à la rubrique: *Fraternisation*.

[13]COSTELLO, p.114-115, tiré de Brett-James, Antony, *Life In Wellington's Army*, George Allen & Unwain Ltd, Londres, 1972

[14]SWABEY, William, lieutenant, *Diary of Campaigns in the Peninsula for the Years 1811, 12 et 13*; publié par le colonel F.A. Whinyates, Woolwich, UK, 1895

français. Venue d'abord pour soigner son mari malade, elle avait tellement apprécié la vie militaire en campagne qu'elle était restée.[15] Elle suivait son mari à cheval et transportait un petit sac et une bouteille sur le pommeau de la selle. Elle dormait à son côté, sous la tente ou à la belle étoile. Durant deux nuits consécutives, au bord de la rivière Guadiana, elle coucha sous une pluie battante, avec pour seule protection une simple couverture de laine.[16] Son mari, le colonel du régiment, l'implorait d'arrêter ses sacrifices inutiles mais *"elle se montrait inexorable et rejetait sans appel prières, demandes et remontrances."*[17] Sa pire épreuve fut Salamanque en 1812. Durant la nuit du 21 juillet, le 4th Dragoons Regiment bivouaquait sur des hauteurs qui dominaient la Tormes miroitante. Les cavaliers dormaient à côté de leur monture. La journée avait été orageuse. *«Soudain un éclair, suivi d'un coup de tonnerre, réveille hommes et chevaux. Ces derniers s'emballent, brisent leur attache et dévalent la pente vers les pièces d'artillerie stationnées en bas. Or, allongé au pied des canons, le couple Dalbiac ne dort pas encore. Ils n'ont que le temps de se percher sur un canon pour ne pas être piétinés par les bêtes folles. Outre 18 Dragons qui sont blessés, 31 chevaux ne peuvent être retrouvés.»*[18] Certains chevaux furent capturés par les Français qui les incorporèrent à leurs unités. Le lendemain se déroula la bataille de Salamanque au cours de laquelle Madame Dalbiac risqua sa vie en suivant courageusement, sans armes, les charges de son régiment.*"Il n'y eut aucun des hommes présents qui ne se battit avec, au moins, un enthousiasme double en voyant cette dame blonde affronter un tel danger sur le champ de bataille"*[19] écrivit l'enseigne George Bell.[20] Durant cette bataille, elle prit part avec le régiment de son mari à la charge de la Brigade de Cavalerie Lourde durant laquelle fut tué le général anglais Le Marchant. Ensuite, croyant son mari tué, lui-aussi, elle resta plusieurs heures sur le champ de bataille, à soigner les blessés. Elle prit soin du lieutenant Nordcliffe du 4th Dragoons. Ce dernier avait été fait prisonnier par les Français puis relâché lorsqu'ils avaient rétrocédé le terrain. Blessé à la tête et souffrant le martyre, il courut jusqu'à un régiment d'infanterie qui le fit évacuer, enveloppé dans une couverture. Le chirurgien des Northumberland Fusiliers lui banda la tête, puis le fit transporter sur une mule vers son régiment où Madame Dalbiac le soigna et où le docteur Gunning le saigna et le banda. Miraculeusement, il sur-

---

[15]LUNT, James, *Scarlet Lancer* (basé sur le journal intime de John Luard du 4th Dragoons et plus tard du 16th Light Dragoons), Londres 1964, page 45. Elle a tellement frappé l'opinion que plusieurs auteurs militaires en ont parlé.

[16]TOMKINSON, William, lieutenant-colonel, *The Diary of a Cavalry Officer in the Peninsular and Waterloo Campaigns, 1809-1815,* publié par son fils James Tomkinson, Londres, 1894, page 188

[17]LONG, Robert Ballard, lieutenant-génal, *Peninsular Cavalry General (1811-13), The Correspondance of Lieutenant-General Robert Ballard Long*, publié avec un Mémoire par T.H. McGuffie, Londres, 1951, page 93

[18]TOMKINSON, William, lieutenant-colonel, *The Diary of a Cavalry Officer in the Peninsular and Waterloo Campaigns, 1809-1815*, publié par son fils james Tomkinson, Londres, 1894, page 185

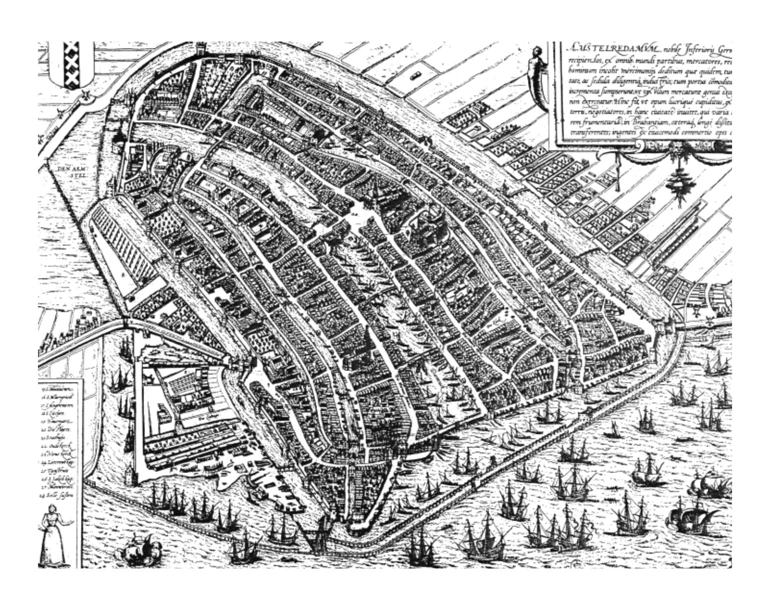
[19] *"There was no man present that did not fight with more than double enthusiasm seeing that fair lady in such danger on the battlefield.*"

[20]Plus tard major-général. Bell, Sir George, major-général, *Soldier's Glory, being Rough Notes of an Old Soldier*, préparé et publié par Brian Stuart, London, 1956; pages 46-47

vécut à la bataille [et au chirurgien], et devint major général.[21]

Un major du 15th Dragoons Regiment, John, earl Waldegrave, était aussi accompagné de sa femme durant la campagne d'Espagne. Une créature magnifique, admirable amazone, aux manières gracieuses et agréables; et au courage à toute épreuve. Elle était fort admirée par tous les Dragons du régiment pour toutes ces raisons,[22] et particulièrement pour la dernière: elle participait aux charges de cavalerie et aux combats d'infanterie.[23] À une occasion, elle fut faite prisonnière par un cavalier français qui n'en croyait pas ses yeux et sa bonne fortune. Mais, profitant de la surprise, elle lui appliqua sur la poitrine un pistolet de dame qu'elle tira subrepticement et avec grâce de sa poche; sur ce, il laissa tomber son sabre permettant à *"la Dragonne"* de se sauver.[24]

**Système de défense d'Amsterdam sous l'annexion française.**



---

[21]Cité dans Brett-James, Antony, *Life In Wellington's Army*, George Allen & Unwain Ltd, Londres, 1972.

[22]Et même pour d'autres, fort compréhensibles.

[23]Les Dragons combattent aussi bien à pied qu'à cheval.

[24]GRONOW, capitaine, *The Reminiscences and Recollections of Captain Gronow, being Anecdotes of the Camp, Court, Clubs, and Society, 1810-1860,* 1st edition, 1862-1866, 2 volumes, Londres, 1900. Tome II, pages 213-214

## ***Arcangues.*** Bataille d'

***Date de l'action***: 9 - 10 décembre 1813.

***Localisation***: 01°31'15"Ouest,43°26'Nord. Ville située au Pays-Basque français, à 6 km au Sud-Est de Biarritz et à 6,5 km au Sud-Sud-Ouest de Bayonne.

***Conflit***: Guerres du Premier Empire [du 18 mai 1804 au 6 avril 1814 **&** *les Cent-Jours* du 20 mars au 28 juin 1815]. Sixième Coalition [de mars 1813 au 11 avril 1814].[1]. Campagne de 1813 en Aquitaine.

***Contexte***: Pendant que les innombrables armées des puissances coalisées semblaient redouter de franchir la frontière du nord de la France défendues par des divisions de vétérans, Lord Wellington, qui, lui, faisait face à une armée de conscrits à peine formés, se trouvait déjà maître des Pyrénées mais ne se disposait pas à donner dans le Midi le signal de l'invasion.

La Nive, grossie par les pluies de novembre, et l'attitude déterminée des divisions françaises en position derrière cette rivière, lui opposaient de menaçants obstacles. Néanmoins, le temps redevint serein et clément dans les premiers jours de décembre et la Nive... guéable; le général anglais décida de ne plus retarder le franchissement de cette rivière.

***Chefs en présence*** ♦**Français**: maréchal Soult, duc de Dalmatie. ♦**Anglais**: Lord Wellington.

***Effectifs engagés*** ♦40.000 **Français**; mais 15.000 seulement furent engagés dans cette bataille. ♦100.000 **Anglais**, Portugais et Espagnols.

***Stratégie ou tactique***: Cette bataille regroupa une multitude d'accrochages et de petits combats destinés à freiner l'invasion alliée dans le sud de la France. Ce fut lors de ce combat d'Arcangues, que trois officiers français sortirent une table et des chaises d'une maison qui faisait face aux positions du 95th Foot Regiment; ils les transportèrent au milieu de la *zone neutre* qui séparait les deux armées, s'assirent à moins de 100 mètres des avant-postes anglais et burent du vin. Chaque fois qu'ils buvaient, ils levaient le verre haut comme pour dire aux Anglais: "*À votre santé!*". "*Bien sûr, on ne leur tira pas dessus*, commenta William Surtees, *au contraire nous les laissâmes apprécier leurs espiègleries.*"[2]

Autre cas de fraternisation, près d'Arcangues, en décembre, une douzaine de soldats du 43rd Light Infantry Regiment furent signalés absents à l'appel du soir. Un officier et une patrouille s'élancèrent à leur recherche. L'officier fut fort surpris de trouver ses hommes dans un grenier à pommes du voisinage, fraternisant avec joie avec un groupe de soldats français venus eux aussi voler ces fruits défendus.[3] Leur amitié avait reçu un coup de pouce supplémentaire lorsque les deux groupes avaient découvert qu'ils appartenaient tous aux 43e et 43rd Régiments. Quand l'officier britannique surgit, les quelques Français s'attendaient à être faits prisonniers. Au lieu de cela, à leur bonne surprise, l'officier leur

---

[1]Voir la note de la rubrique "Conflit" de *Batailles de Blexen et Bremerlehe* du 22 au 25 avril 1813.

[2]BRETT-JAMES, Antony, *Life In Wellington's Army*, George Allen & Unwain Ltd, Londres, 1972.

[3]«Honni soit qui mal y pense!»

demanda de rentrer dans leurs lignes, tandis que les fantassins anglais chargés eux aussi de pommes, retournaient dans les leurs.[4]

***Résumé de l'action***: Le 9 décembre au point du jour, un grand feu, allumé sur une hauteur située derrière *Cambo*, donna le signal de l'invasion aux troupes anglo-portugaises déployées sur la rive gauche de la Nive. De leur côté, les trois petites divisions françaises, chargées de la défense de cette rivière, se préparèrent à combattre. Les Alliés franchirent la rivière à gué;[5] le général Foy se porta au-devant de leurs colonnes et leur opposa la plus vigoureuse résistance. Puis, enfin forcé de céder au nombre écrasant, il se replia sur les hauteurs en arrière et s'installa à *la ferme de Lormentua*. Sa deuxième brigade, restée au bas de Cambo, se trouva coupée du reste de la division par le fait que les Alliés avaient brusquement franchi la Nive au-dessous de ce point. Le général Berryer qui la commandait[6] se replia par la route de Saint-Jean-Pied-de-Port, sans être poursuivi par les Anglais qui craignaient une surprise dans un pays qu'ils ne connaissaient pas suffisamment. Berryer fit faire halte à sa petite troupe, manœuvra sur le flanc de la colonne anglaise, traversa le bois d'Hasparren et rejoignit le général Foy vers 14h00 à la ferme de Lormentua, sans avoir essuyé la moindre perte.

Mais, le feu allumé par les Anglais donna aussi le signal à toute la ligne française. La Division Abbé, cantonnée au Vieux-Mouguerre et au Petit-Mouguerre, avait pris les armes dès le point du jour. Le comte d'Erlon la dirigea au secours de Foy, tandis que les divisions d'Armagnac et Darricau, placées en arrière, à droite sur la Nive inférieure, défendaient le passage de la rivière. On se battit avec l'acharnement le plus déterminé dans les deux secteurs. Abbé et Foy tinrent les Anglais en échec à la ferme de Lormentua et leur barrèrent le passage.

Les succès étaient également équilibrés entre les divisions d'Armagnac et Darricau, d'une part, et les Corps anglo-alliés, de l'autre. Quoique maîtres de la rive droite de la Nive, les Anglo-alliés marquaient le pas. Ce ne fut que vers le soir que le plateau de Villefranque, enlevé d'abord par les Anglo-portugais et repris ensuite par les Français, finit par rester aux Alliés qui avaient subi des pertes considérables. La nuit venue, les Anglo-alliés franchirent la Nive par les trois ponts de Cambo, Ustaritz et Villefranque, et se retrouvèrent en travers [à 90°] de la route de Saint-Jean-Pied-de-Port à 8 km en avant de Bayonne.

Rentré le soir même à Bayonne, Soult conçut un plan de contre-offensive. L'armée combinée,[7] séparée en deux par la Nive, occupait une ligne de bataille de 12 km de front. Quelques pontons, jetés en toute hâte le matin même, n'assuraient que faiblement ses communications logistiques. La journée avait été pluvieuse. La rivière grossissait et allait d'un moment à l'autre rompre les ponts et les pontons et achever de couper les communications. Soult décida de rassembler toutes ses forces d'un côté de la rivière et de tomber sur les envahisseurs; tel fut le mouvement que ce maréchal français ordonna durant la nuit du 9 au 10 dé-

[4]MOCKLER-FERRYMAN, *Regimental War tales*, 139-140
[5]Entre Cambo et Jatzu.
[6]Cette deuxième brigade, isolée.
[7]Des Anglais, des Portugais, et des Espagnols dont les éléments réguliers étaient passés en France.

cembre. Quatre divisions se portèrent, à l'aide d'un ponton de bateaux, sur la rive gauche de la Nive et prirent position en avant du camp retranché de Marrac. Trois grands *Corps d'attaque* furent déployés avant le jour:

♦le I^er^ Corps à droite où Reille devait agir sur Bidart.

♦le II^e^ Corps de Clausel au centre,

♦le III^e^ Corps, à gauche [d'Erlon], devait couvrir la Nive inférieure. Les 40 canons du général Tirlet devaient seconder la bataille.[8]

Le 10 à l'aube, Reille attaqua les bois de Barouillet avec les divisions Leval et Boyer. Malgré son infériorité numérique et la qualité de ses soldats [de très jeunes conscrits], il en chassa les Anglais en de violents combats et les repoussa sur Bidart où deux divisions anglaises s'étaient retranchées. Clausel fit marcher la Division Taupin contre le plateau de Bassussary, au centre du dispositif. Les Anglais, de nouveau enfoncés, abandonnèrent le plateau et se retirèrent derrière leurs retranchements d'Arcangues.

Toutefois, Wellington s'était aperçu que les Français, par manque d'effectifs, avaient abandonné une rive de la Nive pour se concentrer sur l'autre. Il envoya aussitôt Hill avec 15.000 hommes sur l'autre rive pour renforcer les troupes alliées qui s'y trouvaient déjà retranchées.

Il était midi. Le général Reille voulut poursuivre ses succès et s'avança sur Bidart. Mais les Anglais, utilisant à la perfection les accidents du terrain, se postèrent à l'abri derrière des haies et des fossés qui séparaient les propriétés. Les sapeurs français se présentèrent alors à la tête des colonnes et pratiquèrent à la hache des trouées par lesquelles celles-ci se précipitèrent. Mais par leur feu terrible, les Anglais brisèrent leur impétuosité et les forcèrent à rétrograder. Ces attaques partielles furent renouvelées avec grande détermination et même entêtement, mais sans succès. Les Alliés, forts de leur nombre écrasant et de leurs positions retranchées, restèrent maîtres de leur secteur, tout en essuyant de grandes pertes dans la défense des points abordés avec tant d'intrépidité.

La droite du plateau de Bassussary correspondait aux zones sur lesquelles agissait le général Reille. Clausel y déploya ses divisions et marcha sur Arcangues. Les Anglais étaient fortement retranchés dans le village et surtout dans l'église bâtie sur une éminence. Clausel fit appuyer son attaque par une batterie de douze pièces placées au centre du plateau. La pluie qui ne cessait de tomber abondamment rendait le terrain glissant et empêchait les troupes françaises de charger avec succès. Elle ajoutait un autre avantage à ceux que les Alliés retiraient déjà de leurs *positions* supérieures, de leurs *effectifs* énormes et des *renforts* constants qui leur arrivaient en troupes fraîches.[9] Cependant, le général Clausel pénétra à la tête de deux divisions dans le village d'Arcangues et jusqu'au pied des murs de l'église. Les Anglo-portugais déversaient, de derrière leurs retranchements, un feu des plus meurtriers sur les Français, tandis que la pluie qui tombait à torrent ne laissait à ces derniers que l'usage de leurs baïonnettes, les amorces étant humides et inutilisables.

La nuit vint mettre un terme à ces différentes attaques, renou-

---

[8]Le dispositif français embrassait une envergure d'environ 3 km.

[9]**Fraîches**, c'est à dire **non-engagées** durant le combat en cours.

velées plusieurs fois avec un acharnement toujours croissant par les généraux français qui voulaient augmenter leurs gains déjà honorables. Clausel ordonna finalement le cessez-le-feu et prit position sur le plateau de Bassussary enlevé dès le matin par les Français. Abbé y était déjà campé. La Division Armagnac qui gardait les défilés d'Arauns et d'Ustaritz n'avait pas pris part à la bataille.

***Pertes*** ♦**Français**: 2.500 tués, blessés et prisonniers. ♦**Anglais**: 5.000 tués et blessés, et 1.000 prisonniers.

***Conséquence de cette défaite anglo-alliée***: Ainsi se termina la journée du 10. Jamais les Anglo-alliés ne s'étaient trouvés, en dépit de leur immense supériorité numérique, dans une situation aussi critique. Ce plan, si habilement conçu par le duc de Dalmatie [Soult] avait partiellement réussi, mais aurait obtenu un succès décisif si l'offensive française ne s'était pas enlisée, au sens propre, dans la boue créée par les pluies diluviennes.

Pour ce qui fut de la fraternisation entre troupes ennemies, le capitaine anglais Parker Ellis rapporta une anecdote qui se produisit dans une petite châtaigneraie située aux abords de Saint-Jean-de-Luz. Une nuit, une sentinelle anglaise de première ligne attira l'attention de ses supérieurs sur une sentinelle française que l'on pouvait facilement apercevoir à la clarté de la lune, endormie contre un arbre, le fusil posé à côté. L'officier anglais se glissa jusqu'au Français, s'empara de son mousquet et réveilla l'homme. La sentinelle fut fort effrayée de se retrouver ainsi désarmée et prisonnière; mais l'officier des Guards rendit son arme au Français en lui faisant remarquer qu'il avait de la chance d'avoir été surpris endormi à son poste par lui et non pas par un officier français.[10] La pauvre sentinelle s'en montra immensément reconnaissante et essaya d'expliquer qu'elle avait marché durant de nombreuses heures dans des chemins défoncés et avait été immédiatement envoyée à la garde de nuit, et que tout cela avait fait que la fatigue avait été la plus forte. Un fait similaire s'était produit trois ans plus tôt le long des Lignes de Torres-Vedras [Portugal], où les Buffs[11] avaient pris l'habitude de *siroter* un verre avec les sentinelles françaises, jusqu'à ce qu'une nuit, un soldat des Buffs oublia son mousquet auprès des Français. Heureusement pour sa longévité, l'un des soldats français rapporta le fusil tout de suite après.[12]

Un autre fait de fraternisation se produisit devant Saint-Jean de Luz, quand le capitaine Parker Ellis du 1st Guards Regiment se trouvait en avant-poste avec un officier allemand mercenaire. Les relations étant bonnes avec les Français, Ellis se demanda s'il pouvait obtenir d'eux une caisse de Bordeaux. Il s'avança donc avec l'Allemand vers les lignes françaises où il fut rejoint par un officier français qui lui répondit qu'il aimerait l'obliger mais qu'il n'avait pas les moyens d'acheter la caisse de vin à ses frais, avec le risque de perdre son argent si l'une des deux armées faisait mouvement. Toutefois, si Ellis voulait prendre ce risque et lui confier l'argent, il pouvait acheter le vin et le livrer dans trois jours,

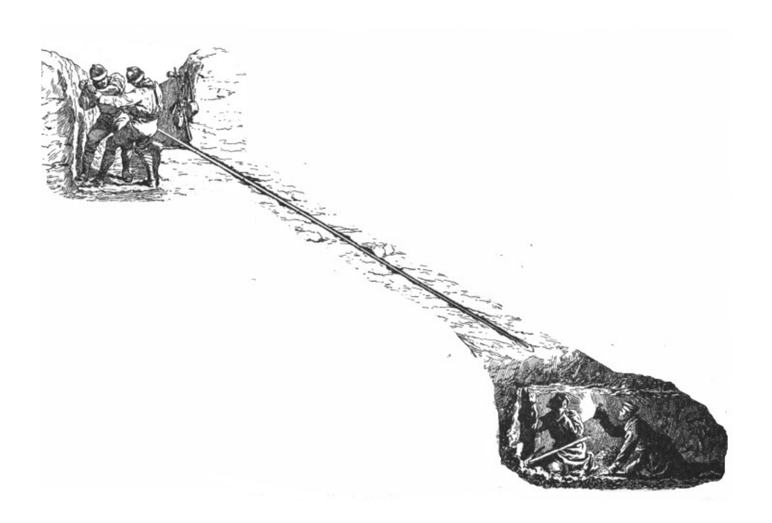
[10] Il aurait été immédiatement fusillé.

[11] Les soldats du Buffs Foot Regiment.

[12] MAXWELL, W. H., *The Life of Wellington. The Restoration of the Martial Power of Great Britain* (2 volumes) Londres, 1899.

lorsque son régiment reviendrait au service en première-ligne. Ce fut ce qui se passa; au bout de trois jours, une caisse d'excellent Bordeaux attendait l'Anglais; elle avait été apportée de Saint-Jean de Luz à dos de mule.[13]

**Mines: percement d'un camouflet vers une mine ennemie. Le dessin est de la Première Guerre mondiale mais le principe retait le même au début du XIX^e^ siècle.**



[13]BRETT-JAMES, Antony, *Life In Wellington's Army*, George Allen & Unwain Ltd, Londres, 1972



Surprise d'Arroyo-de-Molinos.
27 octobre 1811.
Sierra de Montaches
Vers Truxillo
de Girard.
Vers Melellia
Vers Albala
Arroyo-de-Molinos
Décrochage
Vers Mérida
CF
Attaque surprise anglo-alliée
Vers Casa-Antonio et Badajoz
I.A
I.A
I.A
CA
CA
Alcuesca
Légende
IF Infanterie française.
CF Cavalerie française.
IA Infanterie anglo-alliée.
CA Cavalerie anglo-alliée.
Vers Mérida

# *Arroyomoliños de Leon*. *Bataille d'*

***Date de l'action***: 27 octobre 1811.
***Localisation***: Coordonnées géographiques: 38° 01' de Latitude Nord; 06° 25' de Longitude Ouest.
***Conflit***: Guerres du Premier Empire [du 18 mai 1804 au 6 avril 1814 ***&*** *les Cent-Jours* du 20 mars au 28 juin 1815]. Guerre Péninsulaire, 1808 - 1814.
***Contexte***: Alors que le général Hill, avec sa division, surveillait Badajos et tâchait de prévenir une attaque en provenance d'Estremadure, et, alors que Castaño réorganisait l'armée espagnole, Soult envoya Girard avec 4.000 hommes, dont 1.000 cavaliers, attaquer Castaño. La colonne française força Castaño à se retirer derrière la frontière du Portugal.

Wellington l'apprit et envoya le général Hill, avec environ 10.000 hommes, attaquer le général Girard. Le 27 octobre, Hill apprit que les Français bivouaquaient à Arroyo de Moliños, village perché sur un escarpement rocheux de la Sierra de Montachès. Quelques heures avant l'attaque surprise des Anglais, le général Victor Rémond, qui commandait une des brigades de la division française, était parti avec cette brigade pour Mérida où il ne rencontra pas les Anglais.[1]

***Chefs en présence*** ♦**Français**: général Girard. ♦**Anglais**: général Hill.
***Effectifs engagés***. ♦**Français**: 2.000 soldats bivouaquaient sur les lieux. 1.300 seulement réussirent à se regrouper pour ce combat. ♦**Anglais**: 10.000 hommes.
***Stratégie ou tactique***: Attaque surprise, de nuit.
***Résumé de l'action***: Le général Hill atteignit Alcuesca à marche forcée, à 6 km du bivouac de Girard, et se prépara à tomber sur les Français endormis. Les Compagnies Légères anglaises s'infiltrèrent autour du village afin de faire écran pour éviter toute fuite de renseignements par des Espagnols qui voudraient avertir les Français. Aucun feu ne fut allumé. La nuit venue, le vent soufflait en tempête et une forte pluie tombait —dans le meilleur style des films d'horreur. Les troupes anglaise se tenaient immobiles, prêtes à attaquer, comme les Iroquois à Lachine. L'ordre d'attaque fut donné sans tambour ni trompette pour ne pas donner l'alerte aux Français.

Les Anglais escaladèrent la montagne sous la grêle qui tombait maintenant, et se retrouvèrent, tout surexcités, devant les murs de pierre d'Arroyo alors que les sentinelles françaises, contrairement au règlement et au risque d'être fusillées, s'étaient mises à l'abri. Ils atteignirent l'entrée du village et s'arrêtèrent devant la porte. C'est alors que Hill à cheval hurla *«Hourra!»* et lança sa division à l'assaut du village. Elle s'empara sans coup férir des canons et des bagages. Mais, au lieu d'attaquer les maisons et d'assaillir les soldats français qui se réveillaient, les Anglais préférèrent rester groupés dehors pour fusiller à bout portant les Français qui sortaient afin de rejoindre leurs positions de combat.

Malgré tout, les Français tentèrent à plusieurs reprises de se regrouper pour se former en carrés, sans y réussir. Environ 1.300 soldats français purent à la longue se rallier et se déployer en bataille. Ce fut à

[1]Il ne restait que 2.000 Français à Arroyo-de-Moliños.

ce moment que Hill, alors que les troupes anglaises avaient réussi à encercler les 1.300 hommes, fit sommer les Français de se rendre. Pour toute réponse, Girard fit mettre baïonnette au canon et lança ses troupes sur les lignes anglaises, les perça et s'élança vers les hauteurs qui se prolongeaient vers Montachès où les Anglais les poursuivirent, les harcelant sans cesse sur les flancs et dans le dos.

Un second parlementaire fut envoyé par les Anglais, mais le général français s'obstina à refuser toute capitulation. La colonne française, chargeant avec impétuosité tous ceux qui tentaient de l'arrêter et sans cesse attaquée par la Cavalerie anglaise, arriva enfin sur les hauteurs de San-Harnando où elle prit position pour résister. Hill abandonna alors la poursuite et ne tenta plus de les déloger de leurs positions.

Après quelques heures de repos, la colonne française poursuivit sa route vers Orellano où elle traversa la Guadiana.

***Pertes*** ♦**Français:** Les Français eurent 600 tués ou prisonniers, et perdirent en outre 3 pièces d'artillerie et leurs caissons. ♦**Anglais:** environ 200 tués et blessés.

***Conséquence de cette défaite française***: Le général Girard réussit à s'échapper mais fut traduit en Conseil de Guerre par Soult pour s'être laissé surprendre. Il fut remplacé à son commandement par le général Barrois.



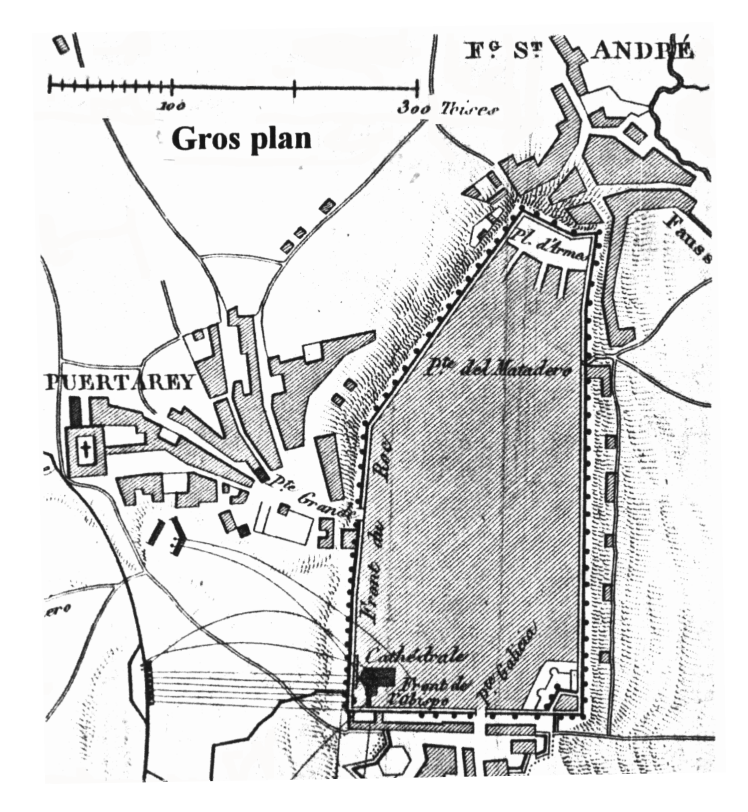
## *Astorga.* *Siège d'*

***Date de l'action***: 3e semaine d'août 1810.

***Localisation***: Dans le secteur d'Almeida, Portugal. Coordonnées géographiques: 42° 27' de latitude Nord, et 06° 03' de longitude Ouest.

***Conflit***: Guerres du Premier Empire [18 mai 1804 - 1814 et 1815]

***Contexte***: Pendant le siège d'Almeida, Wellington décida d'aller investir




Astorga tenue par les Français.

***Chefs en présence*** ♦**Français**: maréchal Junot; général Jeanin. ♦**Anglais**: le duc de Wellington.

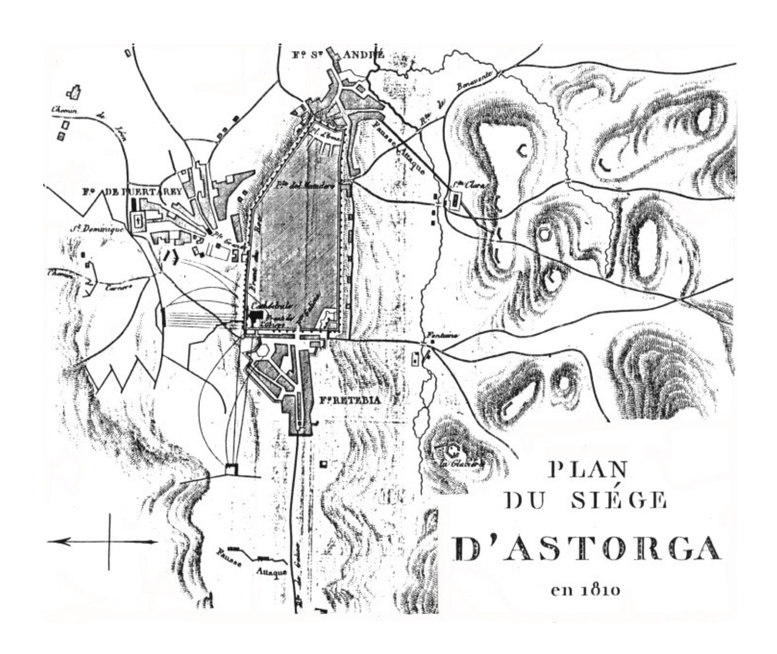
***Effectifs engagés*** ♦**Français**: Le VIIIe Corps d'Armée comptait précisément 16.800 hommes. ♦**Anglais et Espagnols**: 85.000 hommes.

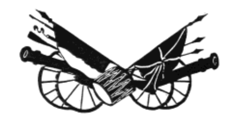
***Stratégie ou tactique***: Ce siège était destiné à servir de diversion au siège d'Almeida.

***Résumé de l'action***: Le VIIIe Corps français et Séras marchèrent sur Astorga défendue par le général Jeanin, et les Anglais abandonnèrent le siège à l'approche des Français, en dépit de la faiblesse des effectifs de ces derniers.

***Pertes*** ♦inconnues.

***Conséquence de cette défaite anglaise***: Le siège d'Almeida se poursuivit jusqu'à la capitulation finale.



## ***Badajoz.*** *Siège de*

***Date de l'action***: 24 avril - 12 juin 1811.
***Localisation***: Forteresse située en Espagne, sur la frontière hispano-portugaise, à l'Est de Lisbonne. Coordonnées géographiques: 38° 53' de latitude Nord, et 06° 58' de longitude Ouest.
***Conflit***: Guerres du Premier Empire [du 18 mai 1804 au 6 avril 1814 **&** *les Cent-Jours* du 20 mars au 28 juin 1815]. Guerre Péninsulaire, 1808-1814. Campagne de 1811 en Estremadure espagnole.
***Contexte***: Le but du siège était de s'emparer de cette forteresse que les Français tenaient et qui ouvrait l'Espagne à une invasion alliée à partir du Portugal. Badajoz avait aussi une valeur symbolique puisque c'était le lieu de naissance de Manuel Godoy, favori de l'ex-roi Charles IV d'Espagne; personnage pro-Français, suprêmement haï par beaucoup de ses concitoyens.[1] Apprenant que près de Badajoz, à Albuera, Beresford avait livré bataille à Soult,[2] Wellington pesta contre ce gaspillage de matériel humain.
***Chefs en présence*** ♦Le général Philippon commandait la **garnison française**. ♦Le maréchal Beresford, le général Blake commandaient l'**armée anglo-portugaise**.
***Effectifs engagés*** ♦**Français**: environ 4.000 hommes. ♦**Anglais**: l'armée anglo-portugaise comptait environ 50.000 hommes, en incluant l'armée de Couverture.
***Stratégie ou tactique***: Badajoz ouvrait la route d'Espagne aux Anglo-portugais, ou la route du Portugal aux Français. Le siège se résuma à un bombardement, mais l'approche d'une armée française fit que les Anglo-lusitaniens levèrent le siège.
***Résumé de l'action***: Comme Soult arrivait du Sud à marches forcées pour faire lever le siège de Badajoz, Blake se joignit alors à Beresford avec une armée assez consistante, et, le 15, les Alliés faisaient face aux Français à Albuera.[3]

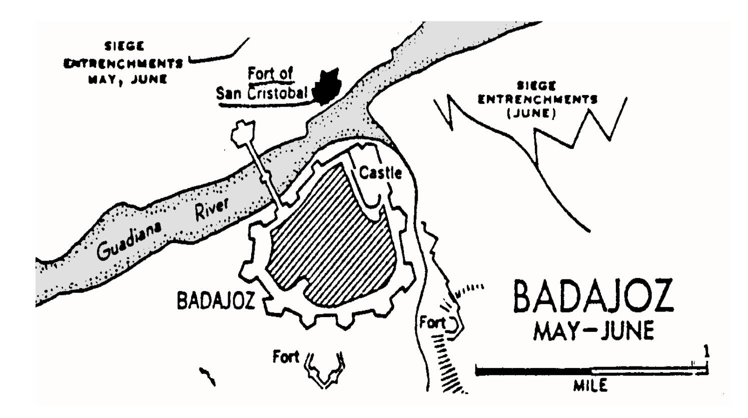
Lord Wellington, ayant été appelé au nord par les mouvements de Masséna qui projetait de secourir Almeida, la conduite du siège fut laissée au maréchal Beresford. La crue excessive des eaux de La Guadiana empêcha l'établissement d'un ponton et les Anglais se bornèrent à bloquer étroitement la place sur les deux rives. Les pontons flottants sur La Guadiana furent terminés le 23 avril pour convoyer l'artillerie de siège et l'intendance, et, le 24, le siège put commencer. La température semblait s'améliorer et tout semblait prometteur, mais durant la nuit, les rivières devinrent des torrents, les pontons furent emportés et leurs éléments descendirent le courant; de telle sorte que, en ce 24, l'armée anglo-portugaise avait perdu toute communication avec le Portugal.

Un autre ponton flottant fut construit dans les jours qui suivirent et la place se trouva enfin investie. Le 3 mai, La Guadiana ayant considérablement baissé, le contact logistique fut assuré et la tranchée

---

[1] Le *Pierre Laval* de la *Collaboration* hispano-française sous le Premier Empire.
[2] Où ses effectifs avaient été décimés.
[3] Où les 18.000 Français de Soult affrontèrent les 40.000 Anglo-luso-espagnols de Beresford, Castaño et Blake, dans une terrible bataille qui fit 7.000 morts et presque 10.000 blessés grave.

ouverte.




Le général Philippon, gouverneur français de Badajoz, défendit les approches de la place par de vigoureuses sorties et par des retranchements ou contre-approches qui rendaient les progrès des assiégeants à peu près nuls.

Durant la nuit du 8 mai, le siège proprement dit commença en dépit de la dureté du sol rocheux, d'un incessant bombardement de l'artillerie française et de vigoureuses sorties qui jetèrent beaucoup de désarroi chez les Anglo-portugais. Malgré cela, une batterie de brèche contre le Fort San-Cristoval ouvrit le feu à l'aube[4] du 11. Elle fut très vite réduite au silence par les artilleurs français. Le 10, les Français avaient fait une sortie avec 1.200 hommes, s'étant emparés des tranchées anglaises de contrevallation, les avaient détruites de fond en comble et ne s'étaient retirés que lorsque des forces supérieures avaient contre-attaqué.

Entre temps, le maréchal Beresford apprit que le duc de Dalmatie [Soult] s'avançait au secours de Badajoz. Il se décida à réduire les troupes de siège et à concentrer ses forces pour livrer bataille. En conséquence, il continua ses préparatifs de levée de siège. Bientôt la garnison française put distinguer dans la camp anglais des mouvements qui paraissaient indiquer des mesures fébriles de départ. Le général Philippon se douta des motifs qui forçaient Wellington à lever le siège: Soult devait approcher avec des renforts. Dès le 11 juin, au soir, les préparatifs de départ des Anglais se concrétisèrent. Ils enlevaient leur artillerie. Dans la nuit, ils brûlèrent leurs approvisionnements de siège, et, le 12 au matin, quittèrent cette place qu'ils assiégeaient vainement depuis deux mois. Mais au moment où l'arrière-garde anglaise se retirait, la garnison française fit une sortie en force et détruisit totalement un régiment de Troupes Légères qui se trouvait en serre-file.

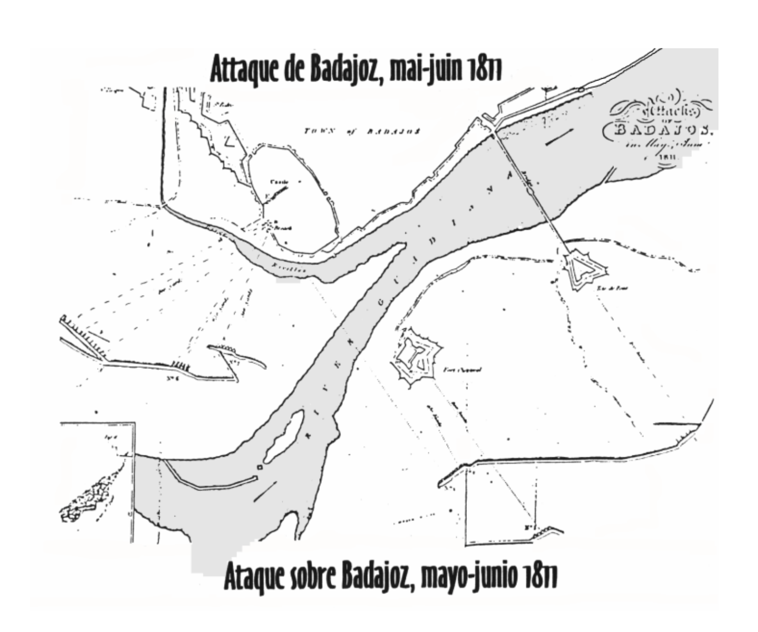
Le maréchal Soult, parti de Séville dans la nuit du 9 au 10, avait réuni tout ce qu'il avait de disponible, tiré des troupes de toutes les garnisons, et marché au secours de Philippon. Le 16 mai eut lieu la san-

[4]Le matin du décrochage général des Anglo-alliés.

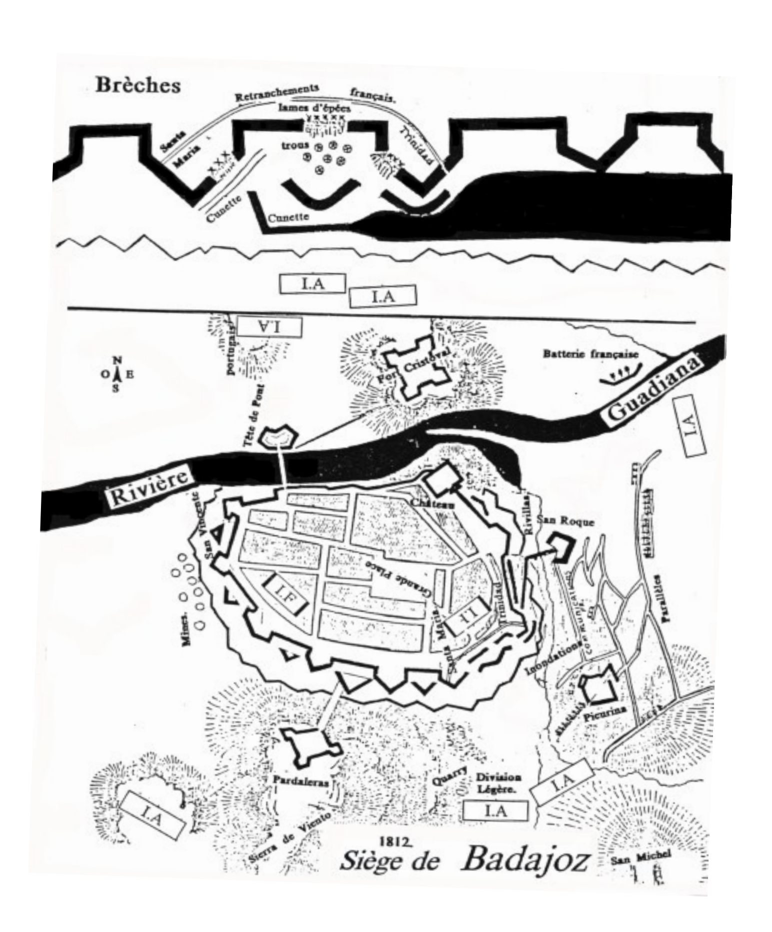
glante bataille d'Albuera.

***Pertes*** **♦Anglo-Portugais**: 1.500 tués et blessés.

***Conséquence de cette défaite anglaise***: Les Anglais levèrent le siège de Badajoz et la garnison française put enfin être ravitaillée.







Brèches
Retranchements français.
lames d'épées
trous
Santa Maria
Trinidad
Cunette
Cunette
I.A
I.A
I.A
portugais
Tête de Pont
Fort Cristoval
Batterie française
Guadiana
I.A
Rivière
Château
Rivillas
San Roque
San Vicente
Grande Place
I.F
I.I
Trinidad
Santa Maria
Mines.
Inondations
Parallèles
Picurina
Pardaleras
Quarry
Division Légère.
I.A
I.A
I.A
Sierra de Viento
1812.
Siège de Badajoz
San Michel

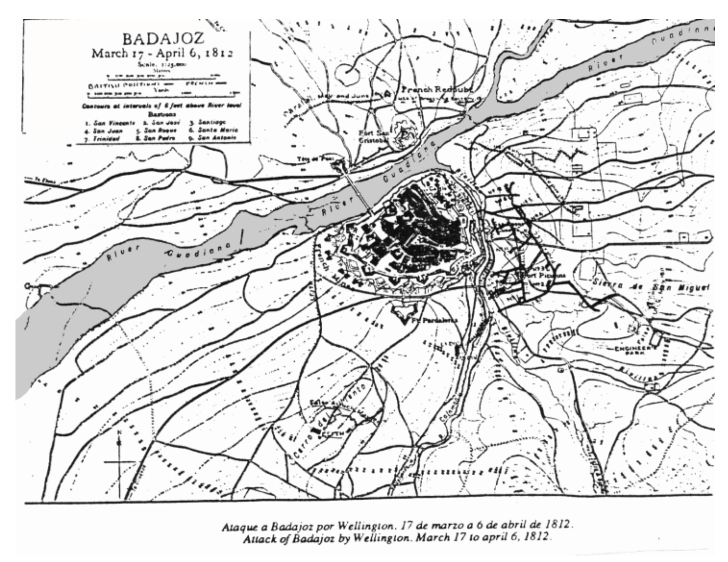
# *Badajoz.* *Siège de*

***Date de l'action***: 16 mars - 7 avril 1812.

***Localisation***: Espagne occidentale; sur la frontière du Portugal. Coordonnées géographiques: 38° 53' de latitude Nord, et 06° 58' de longitude Ouest.

***Conflit***: Guerres du Premier Empire [du 18 mai 1804 au 6 avril 1814 **&** *les Cent-Jours* du 20 mars au 28 juin 1815]. Guerre Péninsulaire, 1808-1814. Campagne de 1812.

***Contexte***: Pendant que l'innombrable *Grande Armée* effectuait sa concentration sur la Vistule pour envahir la Russie, *l'Armée d'Espagne* était




**Ataque a Badajoz por Wellington, 17 de marzo a 6 de abril de 1812**

de plus en plus anémiée par les saignées incessantes qui lui étaient infli gées au niveau de ses troupes d'élite et de ses vétérans aguerris.[1] Cependant, pour que les lignes logistiques entre l'Armée française d'Espagne et la France soient maintenues, le Corps de Marmont reçut l'ordre de se porter vers le N.-E., autour de Salamanque, pour, de-là, protéger au besoin la route Madrid-Bayonne.

Cela laissa les mains libres aux Anglo-portugais qui eurent le loisir de prendre Ciudad Rodrigo par surprise; après quoi ils se portèrent sur Badajoz, et entreprirent son siège en règle. Après la chute de Ciudad Rodrigo, Marmont voulut venir renforcer Badajoz, mais Napoléon, qui s'obstinait à vouloir commander de Paris, prétendait que Wellington ne pourrait pas attaquer Badajoz, car, pour cela, il serait obligé de marcher vers le sud et ainsi ouvrirait la porte du Portugal à Marmont qui se trou-

[1]Remplacés par des conscrits à peine instruits qui arrivaient de façon tout à fait insuffisante de la Métropole exsangue. L'Empereur allait-il sacrifier la nation française tout entière pour affermir sa dynastie sur un trône vacillant?

vait à Salamanque. Ce dernier pourrait ainsi aller attaquer Lisbonne. Marmont expliqua à l'empereur que *"la terre brûlée"* l'empêchait de traverser le Portugal car il ne pouvait plus nourrir son armée sur le terrain. Mais Napoléon ne voulut rien entendre. Le 27 mars, à contre-coeur, Marmont commença à envahir le Portugal,[2] puis il reçut enfin l'autorisation de marcher sur Badajoz où le siège durait déjà depuis 11 jours.

***Chefs en présence*** ♦**Français**: général Philippon. ♦**Anglais**: général Sir Arthur Wellesley, duc de Wellington.

***Effectifs engagés*** ♦**Français**: 4.000 hommes. ♦**Armée anglaise de siège**: 25.000 hommes. **Armée de Couverture**: 30.000 hommes.

***Stratégie ou tactique***: La forteresse de Badajoz, s'étendait sur un escarpement rocheux de la chaîne des Monts de Tolède, au bord du Rio Guardiana, à l'endroit où ce cours d'eau devient frontalier avec le Portugal. C'était un arc de huit bastions[3] construits autour du château Rivilla, sur la façade sud où ce château est accessible par la terre. Le côté nord s'appuie sur le fleuve, et l'Est sur un secteur inondé. Des avant-postes de défense et d'alerte ceinturaient les murailles: au Sud le Fort-Pardaleras, au Sud-Est, la grande redoute de Picuriña; et au-delà du fleuve, au nord, le Fort San-Cristoval, ainsi qu'un *boulevard* assez élaboré, au nord-nord-ouest, qui défendait la tête de l'unique pont sur le fleuve.

La prise de Badajoz par les Anglais fut due essentiellement à l'insuffisance numérique de la garnison française qui n'excédait pas 4.000 hommes, alors que de nouveaux ouvrages avaient été ajoutés aux anciens. Avant cette addition, à l'époque du premier siège par les Français, la garnison dépassait 9.000 hommes. Le maréchal Mortier avait pris cette place forte avec des forces qui dépassaient à peine celle de la garnison précédente, tandis que Wellington avait des effectifs sextuples de ceux de la garnison.[4]

***Résumé de l'action***: La garnison de Badajos était commandée par le général Philippon. Wellington utilisa le 3rd, le 4th, les Light Divisions [Divisions Légères] et une brigade portugaise pour le siège. Hill et Graham commandaient l'Armée de Couverture. Wellington attaqua l'angle sud-est de Badajoz, où une courbe de la Rivilla jouait le rôle de fossé de 4,5 mètres de profondeur pour la grande redoute de Picuriña qui servait d'avant-poste.

La tranchée fut donc ouverte contre la redoute Picuriña, mais les pluies incessantes rendaient la terre fort boueuse et cela prit du temps. Le 25 mars, l'artillerie anglaise de siège commença le bombardement de la Picuriña. Puis mécontent des résultats de ses canonniers, Wellington décida de prendre la redoute d'assaut. À neuf heures cette nuit-là, 500 hommes de la 3rd Division, en trois colonnes, mirent l'obscurité à profit pour attaquer les Français de la redoute sud-est; l'une de face et les autres de flanc et par l'arrière. Les Français, au courant de l'attaque par des déserteurs, attendirent que tous les Anglais fussent sortis de leurs tranchées, puis ouvrirent un feu d'enfer qui coucha au sol de nombreux as-

---

[2]Par Sabugal et Castel Branco.

[3]San Vicente, San José, Santiago, San Juan, San Roque, Puerta Maria, Puerta Trinidad et San Pedro.

[4]Sans compter les 25.000 hommes qui tenaient les lignes de contrevallation et de circonvallation. Avec eux, le taux dépassait 13 Anglo-alliés pour un seul Français.

saillants. Les autres refluèrent en désordre pour aller se réfugier dans leurs tranchées. Wellington envoya aussitôt une deuxième vague constituée de troupes fraîches, et la redoute fut enlevée au corps à corps contre les Français épuisés. Les Anglais avaient perdu environ 400 hommes durant l'heure que dura le combat.

Wellington savait qu'il devait agir vite car le Corps de Soult n'était pas très loin. Avec la prise de Picuriña, les Anglais pouvaient établir leurs batteries de siège à moins de 250 mètres des murailles de la ville. Durant 12 jours se déroula un duel d'artillerie entre les deux antagonistes. Le massacre fut grand. Après deux semaines de tranchée ouverte, trois brèches béaient dans la muraille. Et, le 6 avril, dimanche de Pâques, les trois étaient praticables, l'une dans le bastion Santa Maria, l'autre dans le bastion Trinidad et une troisième entre les deux autres.

Cette nuit-là [6 avril] l'assaut fut lancé dans une obscurité d'encre. Le pilonnage devait cesser à 07h30 et l'assaut commencer à l'explosion du dernier obus. Mais *le temps de l'assaut fut remis à plus tard* sans que Wellington en fasse avertir les batteries, et ce contre-temps fut la cause de nombreux morts chez les Anglais. *Deux heures trente de calme* suivirent le bombardement et précéda l'assaut. Les Français mirent ce temps à profit pour garnir les brèches de pieux, de pieds de corbeaux, de grenades piégées, et pour déployer de terribles chevaux-de-frise faits de lames de dagues brillantes.[5] Des centaines de soldats anglais moururent à cause de cette légère erreur tactique. Selon le plan initial, la 4th Division et la Division Légère prirent les brèches d'assaut. La 3rd Division de Picton escalada la muraille de 30 mètres de haut pour s'emparer du château lui-même. La 5th Division de Leith et des unités portugaises lancèrent une attaque de diversion contre la bastion San Vicente pour disperser la garnison. Malgré sa faiblesse d'effectifs, la garnison française avait multiplié les défenses appuyées par l'artillerie; ces mines, chevaux de frise, pieds de corbeau et autres obstacles actifs ou passifs entraînèrent des pertes considérables chez les Anglo-portugais.

La petite garnison française se défendit avec un acharnement désespéré, brûlant les échelles. En fait, après deux heures de combat, les trois colonnes d'assaut anglaises furent repoussées et les Anglais ne purent s'emparer d'aucune des trois brèches. Après ces deux longues heures de massacre durant lesquelles des centaines d'hommes furent déchiquetés ou précipités au bas des échelles et noyés dans les fossés, Wellington arrêta l'attaque. Mais le général en chef anglais ne savait pas encore que, à l'aube, la 3e Division de Picton avait réussi à s'introduire dans le château pratiquement sans défense, où se trouvait les stocks de vivre et de poudre. Apprenant cela, les Français tentèrent de se retourner pour reprendre le château qui contenait leurs seuls moyens logistiques de continuer la résistance; et pour cela abandonnèrent les brèches qui furent immédiatement occupées par les Alliés.

La ville était prise.

***Pertes***: En moyenne, chaque défenseur tua ou blessa plus d'un ennemi, ce qui est assez exceptionnel, et caractérise une résistance acharnée. ♦**Français:** environ 2.000 tués et blessés et 2.000 prisonniers. ♦**Anglo-**

---

[5] Ancêtre, plus efficace encore, des réseaux de barbelés.

**alliés:** 4.950 tués ou blessés.

***Conséquence de cette défaite française***: Comme à Ciudad Rodrigo, les troupes anglo-alliées burent, pillèrent, brûlèrent et violèrent durant trois jours entiers cette ville espagnole. Après trois jours d'anarchie, le duc de Wellington fit dresser des potences pour ses soldats afin de venir à bout de ces excès. Lorsqu'il réussit à rétablir l'ordre, c'était un aspect de désolation et de honte. Devant cela, pour la première fois en public, les yeux de Wellington se mouillèrent: «On prétend[6] que ces soldats se sont engagés par patriotisme... Fumisterie!... Quelques-uns sont entrés dans l'armée pour fuir leurs bâtards, d'autres parce qu'ils avaient un crime sur la conscience, la plupart pour boire.» Il tenta de rétablir la discipline par le fouet[7]. L'ivrognerie des soldats anglais et la nonchalance des Portugais le révoltaient. Dans les cas graves [vol, incendie, viol, meurtres...] c'était la potence.[8]



**Puerta de Las Palmas, ancienne porte de la ville de Badajoz.**

[6]Dit Wellington.
[7]Le chat à 9 queues.
[8]Mais il n'appliqua avec détermination ce règlement draconien qu'après l'arrivée de son armée en France, comme énoncé plus haut. Son admiration pour le peuple français lui dicta d'appliquer cette discipline stricte. Il renvoya en Espagne une partie de l'armée espagnole qui ne voulait pas se soumettre à ses ordres de respecter les civils français.

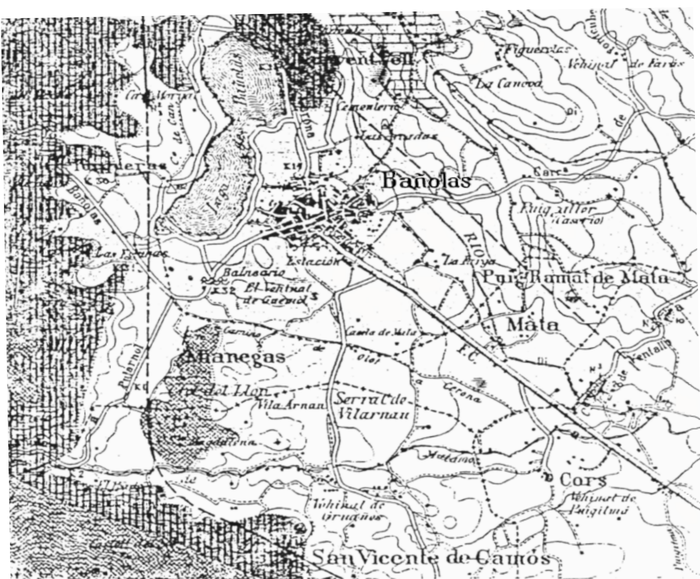
## ***Bañolas***. *Bataille de*

***Autre nom***: Aujourd'hui Banyoles, Catalogne, Espagne.
***Date de l'action***: 23 juin 1813.
***Localisation***: Banyoles en Catalan. Ville des Pyrénées orientales espagnoles, située à 20 km au N.-N.-O. de Gerona, non loin de la frontière française; Espagne. Coordonnées géographiques: 42° 07' de latitude Nord, et 02° 46' de longitude Est.
***Conflit***: Guerres du Premier Empire [du 18 mai 1804 au 6 avril 1814 ***&*** *les Cent-Jours* du 20 mars au 28 juin 1815]. Sixième Coalition [de mars 1813 au 11 avril 1814].[1]. Guerre Péninsulaire, 1808-1814. Campagne de 1813.
***Contexte***: Les Anglais n'avaient pas borné leurs desseins à la reprise de Tarragone. Une escadre de 15 vaisseaux de ligne[2] et de bâtiments de transport de troupes, parut devant Palamos, le 23 juin, tandis que le marquis d'Ayroles, à la tête de 5.000 homme et de 200 cavaliers, descendait des montagnes pour favoriser le débarquement.
***Chefs en présence*** ♦**Français**: général Max Lamarque. ♦**Anglo-espagnols**: baron d'Ayroles.[3]
***Effectifs engagés*** ♦**Français**: 2.500 fantassins et 120 cavaliers. ♦**Anglo-espagnols**: 5.000 fantassins et 200 cavaliers.
***Stratégie ou tactique***: La lutte fut désespérée. La bataille dura six heures. L'artillerie française empêcha les Anglo-alliés de récupérer la ville. La nuit et la forte pluie, seules, séparèrent les combattants
***Résumé de l'action***: Déjà le fort de Bañolas était assiégé. Le général Lamarque ne perdit pas un seul instant. Il marcha avec les 23e et 63e Régiments d'Infanterie de Ligne et un escadron du 29e Régiment de Chasseurs à Cheval, contre les Anglo-alliés qui occupaient Bañolas et trois mamelons détachés, couverts de vignes et d'oliviers, lesquels, coupés de ressauts [saillies] de 8 à 10 pieds de hauteur, présentaient un abord très difficile. Le 23, aux premières heures de l'après midi, commença la bataille. Elle fut très violente, désespérée de part et d'autre. Elle dura six longues heures extrêmement cruelles. L'artillerie française réussit à empêcher les alliés de récupérer la ville. La nuit et la pluie diluvienne séparèrent les combattants. Après avoir opposé une résistance opiniâtre, les Anglo-espagnols furent chassés à la baïonnette de la ville et des fortes positions qui l'avoisinaient avec une perte de 600 tués, blessés et prisonniers. Le brigadier-général Coxa qui commandait la Cavalerie espagnole était au nombre des morts.
***Pertes*** ♦Au cours de cette action, les Français perdirent autant de monde que les Anglo-espagnols.
***Conséquence de cette défaite anglo-espagnole***: À peine de retour de Tarragone, le maréchal Suchet fit reprendre à son *Armée d'Aragon* ses anciennes positions au delà du Xucàr. Vers la même époque, Lord Bentinck débarqua à Alicante avec de nouveaux renforts venus de Sicile. Ce général remplaçait au commandement des troupes britanniques, Lord

---

[1]Voir la note de la rubrique "Conflit" de *Batailles de Blexen et Bremerlehe* du 22 au 25 avril 1813.
[2]Dont plusieurs «3-ponts».
[3]Parfois écrit **des Éroles**.

Murray que le gouvernement anglais avait cru devoir livrer à un Conseil de Guerre pour rendre compte de sa conduite déconcertante devant Tarragone.




Le secteur de Bañolas

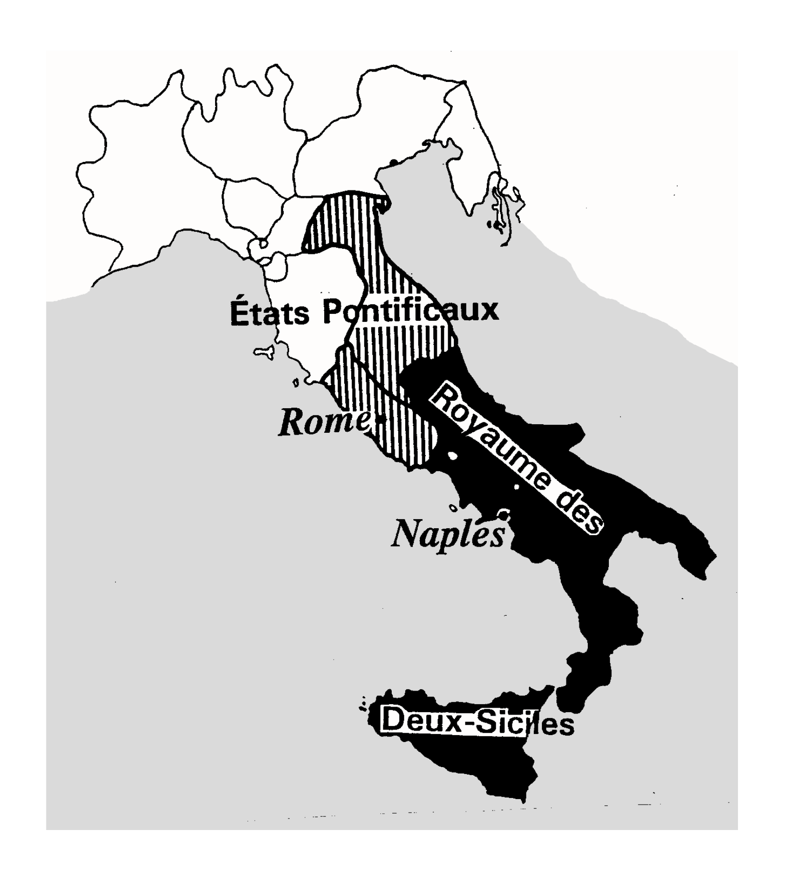


# ***Bassussary.*** *Bataille de*

***Date de l'action***: 11 décembre 1813.
***Localisation***: Ville des Pyrénées-Atlantiques françaises, à 5 km au Sud-Est de Biarritz et à 5,5 km au Sud-Sud-Ouest de Bayonne; 01°31'Ouest,43°27'Nord.
***Conflit***: Guerres du Premier Empire [du 18 mai 1804 au 6 avril 1814 **&** *les Cent-Jours* du 20 mars au 28 juin 1815]. Sixième Coalition [de mars 1813 au 11 avril 1814].[1]. Campagne de 1813 en Aquitaine.
***Contexte***: Pendant la nuit du 10 au 11 décembre, 2.000 hommes du Régiment de Nassau, du Grand-Duché de Francfort, et d'autres troupes allemandes des divers princes de la Confédération du Rhin, qui bivouaquaient sur la droite de la route de Saint-Jean-de-Luz, levèrent spontanément le camp et passèrent aux Anglais.[2]
***Chefs en présence*** ♦**Français**: généraux Darricau et Boyer. ♦**Anglais**: le général Arthur Wellesley, duc de Wellington.
***Effectifs engagés*** ♦8.000 **Français**. Les régiments français, exsangues, comptaient environ 1.000 hommes chacun. Tandis que les régiments anglo-alliés dépassaient 2.400 hommes. ♦8.000 **Anglais**.
***Stratégie ou tactique***: Ce ne fut qu'un combat très localisé. Attaques frontales d'Infanterie; en colonnes d'attaque.
***Résumé de l'action***: Le 11 vers 10h00 du matin, Wellington qui voulait profiter du découragement et de l'affaiblissement que les désertions allemandes et néerlandaises avaient jetés dans l'armée française, fit avancer quatre régiments anglais sur le prolongement à droite du plateau de Bassussary. Les divisions du général Darricau et du général Boyer, en position derrière ce prolongement, s'élancèrent immédiatement à la baïonnette, les enfoncèrent et les forcèrent à rentrer dans leurs lignes en leur prenant une centaine de prisonniers.
***Pertes*** ♦Inconnues.
***Conséquence de cette défaite anglaise***: Les troupes alliées durent rester sur leurs positions jusqu'à ce qu'une opération de plus grande envergure puisse être élaborée par Wellington.



[1]Voir la note de la rubrique "Conflit" de *Batailles de Blexen et Bremerlehe* du 22 au 25 avril 1813.
[2]Les rats fuyaient le navire de la Collaboration. Napoléon avait laissé en Aquitaine ces troupes néerlandaises et allemandes qui combattaient sous le tricolore afin qu'elles ne se trouvent pas contraintes de se battre contre leurs concitoyens, comme cela serait arrivé si elles étaient restées dans l'Est ou le Nord de la France alors que les armées alliées déferlaient sur le territoire de la république.



États Pontificaux
Rome
Royaume des
Naples
Deux-Siciles

## «*Poche*» *de Bayonne*. *Siège de la*

***Date de l'action***: 24 février - 14 avril 1814.
***Localisation***: Pyrénées-Atlantiques; sur l'Adour. Coordonnées géographiques: 43° 29' de latitude Nord, et 01° 29' de longitude Ouest.
***Conflit***: Guerres du Premier Empire [du 18 mai 1804 au 6 avril 1814 **&** *les Cent-Jours* du 20 mars au 28 juin 1815]. Sixième Coalition [de mars 1813 au 11 avril 1814].[1] Campagne de 1814. Campagne de France de 1814. Campagne d'Aquitaine.
***Contexte***: Ne pouvant se maintenir avec des effectifs si réduits sur le gave d'Oléron, le maréchal Soult retraita vers Orthez où il prit position le 26 février. Il laissa à Bayonne une garnison de 12.000 hommes qui allait tenir indéfiniment sous le commandement du général Thouvenot. Le général Sol commandait la ville, Garbé le Génie et Berge l'Artillerie. Un Corps de l'armée alliée en fit un siège en règle. La Division d'Infanterie Abbé défendait le camp retranché de Bayonne, ce qui était nettement insuffisant.
***Chefs en présence*** ♦**Français**: général Thouvenot; général Abbé. Le général Sol commandait la ville, Garbé le génie et Berge l'artillerie. ♦**Anglais**: général Hope.
***Effectifs engagés*** ♦**Français**: 4.000 puis 12.000 hommes. ♦**Anglais**: 15.000 puis 35.000 hommes.
***Stratégie ou tactique***: La "**poche de Bayonne**" fut laissée en arrière de l'armée d'invasion alliée, mais un Corps d'armée allié fut détaché pour en faire le siège et éviter ainsi que la garnison de cette ville ne coupe les lignes logistiques alliées avec l'Espagne.

Jusqu'au milieu d'avril, les Anglais se bornèrent à activer les préparatifs d'attaque du camp retranché, mais ne firent aucune tentative sérieuse. Cependant, le général Thouvenot, gouverneur de Bayonne, n'était pas homme à rester inactif. Il jugea nécessaire de forcer le général Hope à déployer ses forces dans toutes les positions qu'il occupait. Pour cela, il dénombra les ouvrages commencés et achevés, détruisit les plus rapprochés du camp retranché et de la citadelle, porta les avant-postes de la garnison jusqu'à l'embranchement des routes de Toulouse et de Bordeaux afin de faire tout le mal possible aux Anglais. Tout cela pour les retarder dans leur entreprise.

En détail,[2] voici **le processus tactique** qui fut suivi le 14 avril, lors de la sortie de la garnison française. Le général Thouvenot ordonna une attaque générale à 03h00 du matin sur tous les points de la ligne de blocus. Le général Abbé fut chargé d'exécuter des attaques de diversion sur les fronts de la partie du camp retranché qu'il commandait, tandis que le général de brigade Maucomble lancerait l'attaque principale sur la rive droite de l'Adour où les Alliés avaient leurs principales forces et leurs ouvrages les plus importants.

Ces diverses attaques françaises remportèrent un succès complet. Le général Abbé, secondé par les généraux de brigade Beuret, Delosme et le colonel Gougeon qui faisait fonction de général, prit d'assaut

---

[1]Voir la note de la rubrique "Conflit" de *Batailles de Blexen et Bremerlehe* du 22 au 25 avril 1813.
[2]Et de source différente de celle du récit de "Résumé de l'action".

les différents postes des Anglais, lesquels éprouvèrent à cette occasion de lourdes pertes en vies humaines, en blessés et en prisonniers. Même les attaques de diversion réussirent.

Le général Maucomble, chargé de l'attaque principale, déploya ses troupes en trois colonnes. Les Anglais, prévenus par le bruit qu'occasionnait le passage des troupes françaises à travers les abattis qui masquaient les retranchements, et par un déserteur royaliste qui passa à l'ennemi dès qu'il eut vent de l'offensive,[3] étaient partout sous les armes une heure avant l'attaque. Les retranchements anglais étaient ainsi entièrement garnis de troupes. Leur premier feu d'artillerie fut très vif mais dirigé trop haut. Il fit donc peu de mal et ne servit qu'à augmenter l'ardeur des Français qui commençaient à se croire invulnérables.

♦La **colonne de droite**, commandée par le chef de bataillon Lasalle du 95e Régiment d'Infanterie, était composée de deux bataillons du 64e RI et du 1er Bataillon du 95e RI. Elle franchit au pas de charge [deux pas à la seconde], baïonnette au canon, tous les obstacles opposés à sa marche, enleva d'assaut l'église de Saint-Étienne et s'empara d'une pièce d'artillerie que les Anglais avaient abandonnée en se retirant, à cause des difficultés du terrain et de l'extrême précipitation du décrochage.

♦La **colonne du centre**, commandée par le chef de bataillon Beynet du 94e Régiment d'Infanterie, était composée du 1er Bataillon du 5e Léger,[4] des 1er et 2e Bataillons du 94e RI. Elle se porta en avant par les routes du Saint-Esprit et de la citadelle, détruisit tout ce qui obstruait et coupait ces passages et s'empara à la baïonnette de l'embranchement des routes de Toulouse et de Bordeaux, ainsi que d'un grand nombre de maisons dans lesquelles les Anglais s'étaient établis et retranchés.

♦La **colonne de gauche**, commandée par le chef de bataillon Vivier du 82e Régiment d'Infanterie, était composée du 1er Bataillon du 26e Régiment d'Infanterie,[5] d'un bataillon du 70e et d'un autre du 82e. Elle déboucha par la redoute Bastarrèche, franchit à la course le ravin qui la séparait des Anglais et s'empara d'abord de la maison Bastarrèche, puis de la crête qui la relie à celle de Montaigu, couronnée par une ligne ininterrompue de retranchements. La maison Montaigu fut enlevée au pas de charge et vidée de ses défenseurs anglais à la baïonnette après un sanglant corps à corps.

Les colonnes de droite et de gauche, conformément aux ordres reçus, se maintinrent dans les positions enlevées. Celle du centre se porta en avant sur la route de Bordeaux en franchissant les obstacles, les retranchements garnis de palissades, et poursuivit les Anglais qui refluaient en désordre.

Le général Garbe, qui commandait le Génie de la place, fit alors sortir de Bayonne, sous les ordres du capitaine-ingénieur Jarry, deux compagnies de sapeurs et une compagnie de pionniers. Ce détachement se porta à l'embranchement des routes de Toulouse et de Bor-

---

[3]soit par conviction, soit par opportunisme, les traîtres aiment apporter des renseignements importants à l'ennemi. Cela leur évite d'être considérés avec méfiance.
[4]Régiment d'Infanterie Légère.
[5]de Ligne. Même si les batailles ne se faisaient plus guère en ligne, mais en colonnes d'assaut. La «ligne de bataille» devenait, plus abstraitement, le *secteur de bataille*.

deaux, et s'employa à incendier les maisons qui servaient de casemates et d'abris aux Anglais, à effacer les retranchements, renverser les palissades, combler les coupures et détruire les estacades qui barraient les routes.

Ces opérations furent accomplies avec beaucoup d'énergie et de célérité sous le feu un peu dispersé des Anglais. Mais les sapeurs étant trop harcelés durant leurs travaux, le général Maucomble les fit appuyer par un bataillon de trois compagnies de Grenadiers.

Le gouverneur de Bayonne fit en même temps donner l'ordre[6] à une compagnie d'artillerie de se porter avec quatre canons à l'embranchement des axes routiers. Le capitaine Romagnie, qui dirigeait ce détachement, conduisit les pièces à l'endroit désigné et s'y maintint sous le feu nourri des Anglais. En fait, une seule de ses pièces put tirer efficacement car les mouvements incessants des troupes françaises gênaient et même entravaient le tir des trois autres.

À la longue, les Anglais commençaient à montrer des signes de lassitude dans leurs retranchements, lorsqu'une colonne de troupes fraîches venue du côte d'Hayet se porta par la route de Toulouse sur le flanc droit de l'attaque du général Maucomble, tandis qu'une brigade de réserve, partie de Boucaut, attaqua son flanc gauche. Ces renforts ranimèrent le feu des Anglais et le multiplièrent. Le 1er Bataillon du 95e RI soutint le choc des troupes alliées qui affluaient par la route de Toulouse, et la colonne de gauche se maintint devant les renforts venus de Boucaut. Mais l'objectif de la sortie générale étant rempli[7], le général gouverneur Thouvenot envoya au général Maucomble l'ordre de rétrograder. Les trois colonnes françaises relevèrent donc leurs morts et leurs blessés et revinrent triomphalement avec 200 prisonniers anglais.

Le feu avait cessé partout entre 07h00 et 08h00 du matin. La garnison de Bayonne avait repris, sur la droite et sur la gauche de la place, ses anciennes positions. Les avant-postes de centre étaient même portés très loin, jusqu'à l'embranchement des routes.

Pendant l'attaque, une division de chaloupes-canonnières françaises, sous le commandement du capitaine de frégate Depogé, s'était disposée de façon à pouvoir battre la Droite et la Gauche des Anglais. Elle contribua ainsi au succès de cette opération.

Les conscrits français sans expérience étaient allés au feu pour la première fois; pourtant ils avaient rivalisé d'ardeur avec les vieux soldats français et avec les vétérans du duc de Wellington.

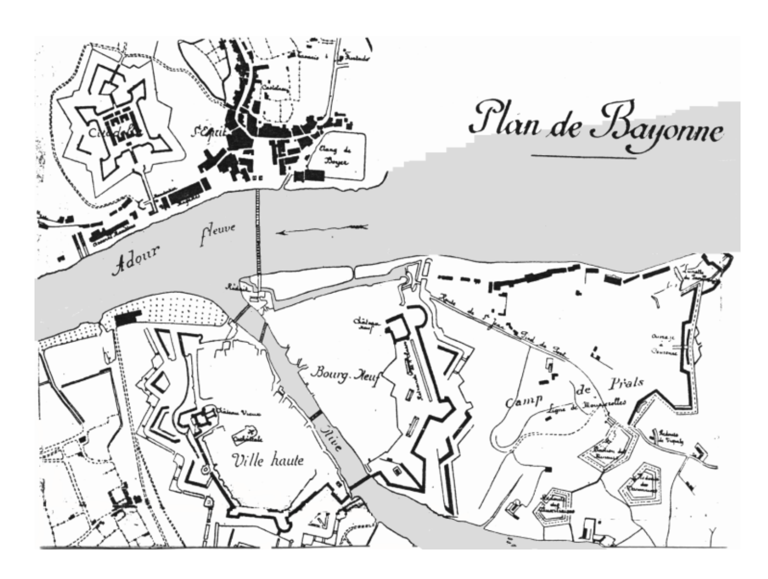
***Résumé de l'action***: Dans la soirée du 24 février, le franchissement de l'Adour par l'armée alliée était achevé. Plus de 35.000 hommes investissaient la citadelle et la place. Le blocus commençait. Les 25 et 26 février, tandis que les Alliés travaillaient à créer un ponton volant sur l'Adour inférieur, les troupes françaises se hâtèrent de créneler le cimetière juif, l'église St-Étienne d'Arribe et les maisons placées au carrefour des routes de Bordeaux et de Toulouse.

Le 27 à 14h00, les Alliés débouchèrent en trombe par ces deux routes et refoulèrent les avant-postes français. Puis ils s'emparèrent de

[6]Par le général Berge qui commandait l'artillerie.
[7]L'objectif était de détruire les travaux du siège.

plusieurs maisons, de l'église St-Étienne et du cimetière juif. Le général Thouvenot envoya deux régiments en renfort dans ce secteur. Ces deux régiments contre-attaquèrent les Alliés et reprirent les maisons après un violent combat. Le feu des chaloupes-canonnières embossées aux Allées Boufflers, appuya l'attaque française. Le combat dura quatre heures et coûta 800 hommes aux Alliés et 200 aux Français. Les Anglo-alliés restèrent maîtres du plateau, objectif de leur attaque.

La ligne de blocus s'était ainsi resserrée. Les Anglais étaient postés sur les hauteurs de Montaigu. Leur ligne passait devant les routes de Bordeaux et de Toulouse, et se poursuivait jusqu'à Saint-Étienne. Un autre Corps anglais couvrait Boucau; et une division portugaise campait à Hayet. Sur le plateau d'Anglet, une division anglaise bloquait la grand-route d'Espagne avec son artillerie. Les Alliés étaient aussi en force sur le chemin d'Ustaritz à Larrandouette. Sur la rive gauche de la Nive, les




Alliés avaient installé des postes-avancés à 400 mètres seulement des ouvrages français de Marrac. Un Corps de Hanovriens occupait les hauteurs de Villefranque, et, entre Villefranque et l'Adour, se tenait une division espagnole.

En dépit de sa supériorité écrasante, l'armée alliée ne tenta aucune démonstration sérieuse. En fait, ce furent les Français qui prirent l'initiative de l'offensive. L'attaque fut prévue pour le 14 avril. Cette sortie française fut l'opération la plus importante du blocus de Bayonne. Le 10, l'artillerie française fit disparaître les avant-postes anglo-alliés devant Marrac et Beyris.

Les objectifs de cette sortie étaient d'annihiler les avant-postes anglais, de détruire les "irritants"[8] et de reprendre toutes les positions

[8]C'est à dire, les redoutes, casemates, et ouvrages les plus rapprochés du camp retranché de la citadelle.

enlevées le 27 février en poussant les avant-postes français jusqu'à l'embranchement des routes de Toulouse et de Bordeaux. Le 13, les dernières dispositions furent prises pour la sortie du lendemain.

Douze chaloupes-canonnières s'embossèrent à minuit à la hauteur du poste de Sabalce; 8 autres à l'estacade de l'Adour supérieur. Aux premières heures du 14 février, quelques heures avant l'*heure H* de l'attaque [fixée à l'aube], *les Français se rendirent compte qu'un de leurs soldats avait déserté de la citadelle*.[9] Craignant une indiscrétion de la part du déserteur, l'État-Major français décida de déclencher immédiatement l'attaque, dès 03h00 du matin.

À l'heure dite, 4.000 hommes sortirent silencieusement du camp retranché de la citadelle. 50 sapeurs les précédaient et ouvraient le passage à coups de hache.

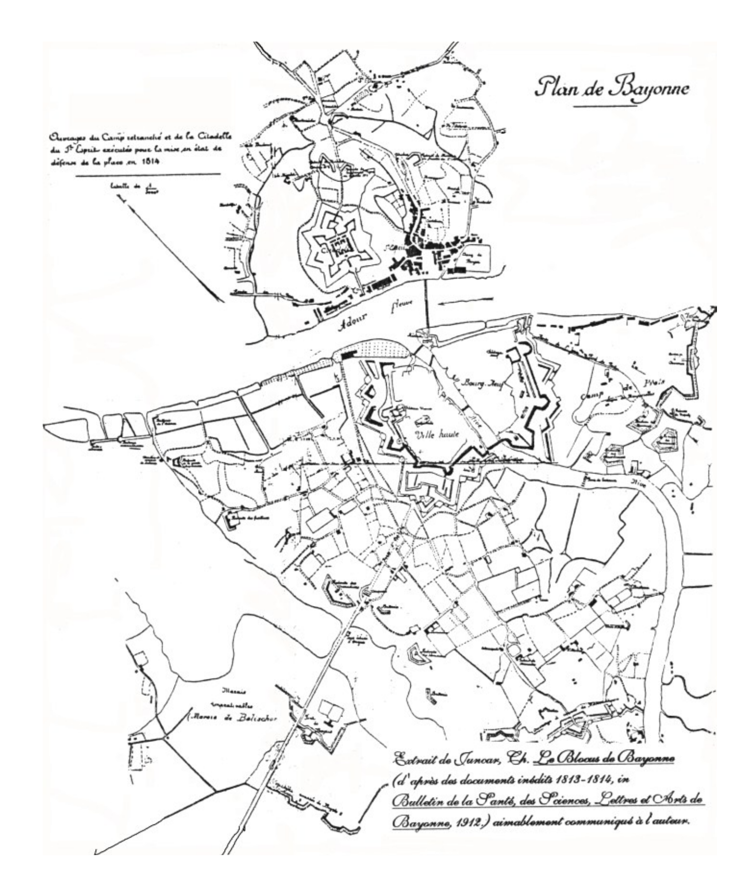
Les premiers avant-postes anglais furent enlevés à l'arme blanche, poignards et sabres; sans le moindre bruit. Ceci fait, les Français se divisèrent *en trois colonnes*. La **colonne de Droite**[10] attaqua au pas de charge l'église Saint-Étienne où elle récupéra une pièce d'artillerie. Mais, alors que Lasalle était tué par balle, cette colonne fut prise de flanc par un Corps portugais accouru en appui direct. La colonne Lasalle se replia alors sur la *lunette Saint-Esprit*.[11]

La **colonne du Centre**[12] s'empara à la baïonnette du carrefour des routes, du cimetière juif, de l'Espéron, ainsi que des nombreuses maisons où s'étaient retranchés les Alliés. La colonne attaqua ensuite avec vigueur le camp anglais d'où ripostèrent à bout portant des forces beaucoup plus importantes. La colonne fut contrainte de se replier sur le cimetière juif.

La **colonne de Gauche**[13] déboucha par la redoute Bastarrèche, franchit au pas de charge le ravin derrière lequel s'étaient retranchés les Anglais, et s'empara des retranchements alliés après de violents combats au corps à corps. Puis la colonne de Gauche rejoignit à 06h00 la colonne du Centre au cimetière juif. Les colonnes françaises relancèrent alors l'attaque.

Les Alliés recevaient continuellement des renforts en troupes fraîches qui montaient immédiatement en ligne. Vers 07h00, voyant que son objectif était atteint, le général Thouvenot, fit sonner le retour à la base de départ, qui s'opéra en très bon ordre. La garnison avaient en effet récupéré ses anciennes positions à droite et à gauche. Au centre, les avant-postes français occupaient de nouveau l'intersection de routes. Les chaloupes-canonnières françaises[14] et les batteries de l'arsenal[15] avaient vigoureusement secondé la sortie des colonnes françaises.

[9]L'armée était bien entendu truffée de royalistes de tout acabit et d'opposants au régime impérial ou d'opportunistes qui tentaient de renseigner les armées ennemies dès qu'ils en avaient l'occasion.
[10]Chef de bataillon Lasalle avec deux bataillons.
[11]Une lunette était un petit ouvrage extérieur de défense.
[12]Commandant Beynet avec 3 bataillons.
[13]Chef de bataillon Vivier avec 3 bataillons.
[14]Capitaine de frégate Depogé.
[15]Lieutenant de vaisseau Bourgeois.




***Pertes*** ♦**Français**: pertes du 15 avril seulement: 910 tués, blessés ou pris.[16] ♦**Anglo-alliés**: 3.000 hommes hors de combat dont 700 tués, 2.000 blessés et 276 *Guards* prisonniers. Ces chiffres incluaient un officier-général, un lieutenant-colonel et 8 officiers. Le général Hope, qui commandait les troupes anglaises assiégeantes, et deux officiers de son État-Major furent capturés par les Français. Hope fut pris par un adjudant qui fut immédiatement promu officier sur le champ de bataille.

***Conséquence de cette défaite anglaise***: Cette sortie du 15 avril eut un effet de prolongation sur le siège de Bayonne. La garnison française, restée en *"poche de résistance"* isolée, ne tomba pas, alors que l'Empire napoléonien s'écroulait partout ailleurs. En fait, l'armée française garda toujours le contrôle de Bayonne, jusqu'au moment où cette place-forte se rallia au nouveau roi de France Louis XVIII.

Pour clore ce siège, mentionnons quelques cas de fraternisation racontés par des officiers britanniques: “Les officiers français étaient très

[16]110 tués, 790 blessés et 10 prisonniers.

sympathiques et offraient d'envoyer chercher à Bayonne tout ce que les officiers britanniques voulaient acheter. Il fallait cependant payer à l'avance. Rapidement des montres françaises, des bagues, des breloques, des robes de soie et des coupons de tissu... arrivaient aux avant-postes. La commande de prédilection était l'eau-de-vie qui était abondante et à bon marché; et en échange on offrait du thé.(Sic!) De nombreux Français avaient appris à l'aimer, certains lorsqu'ils avaient été prisonniers de guerre en Angleterre. Ces ex-captifs envoyaient parfois des lettres à de petites amies qu'ils avaient aimées de l'autre côté de la Manche. Les officiers britanniques se montraient tout à fait disposés à transmettre de tels billets doux."[17]

Un jour de décembre 1813, une dame française royaliste arriva de Bayonne afin de voir de ses yeux les *habits rouges* des troupes anglaises. Ces hommes «*qui avaient tant contribué à rétablir le roi de France sur son trône avec les privilèges qui s'y rattachaient et qui allait enfin lui rendre la vie moins dure, comme au bon vieux temps passé.*» Il se trouva que ces "habits rouges" étaient le 43rd Foot Regiment. Le caniche de la Française s'approcha des lignes anglaises et fut si effrayé par les coups de sifflet des Français qui tentaient de le faire revenir, que la petite créature se précipita au pied du capitaine Cooke et de quelques compagnons. *"Sans perdre de temps, un soldat anglais le ramena à son anxieuse maîtresse qui fut tout à fait enchantée, et qui, de sa main délicate, présenta un gobelet de vin fin à l'homme".* L'Anglais le vida d'un trait, toucha son couvre-chef en guise de salut et rejoignit son régiment,... avec une pipe à la bouche et un paquet de tabac qui lui avaient été offerts par des soldats français.[18]

Le 1st Guards Regiment qui participait au siège de Bayonne, occupait un grand bâtiment à Saint-Étienne, ancien couvent qui se situait très près des ouvrages français. Un jour, le capitaine Parker Ellis et l'un de ses frères, officier lui-aussi, jouaient à un jeu de "pitch et hustle" dans le jardin situé à proximité de la salle de garde, quand une sentinelle anglaise les appela du fond du sentier du jardin. Elle leur signala qu'une sentinelle française venait d'être placée au-delà de la haie mais dans le secteur anglais. Le colonel Alexander qui passait par là s'approcha du Français et lui demanda de se retirer dans son secteur. Mais le Français lui répondit *"qu'il ne pouvait en aucune façon quitter son poste; pourtant, quand la relève viendrait il ferait savoir à Monsieur le Caporal ce que le colonel anglais lui avait dit".* Alexander lui demanda alors de signaler le problème à son chef de poste; un sous-officier français arriva bientôt et accepta d'envoyer chercher un officier. Quand l'officier français arriva enfin, Alexander lui dit qu*'il ne voulait pas faire de mal à la sentinelle française mais qu'elle devait regagner son secteur dans les 15 minutes sinon elle serait abattue.* L'officier français, fort raisonnable, changea sa sentinelle de place, mais seulement après que l'Anglais eut

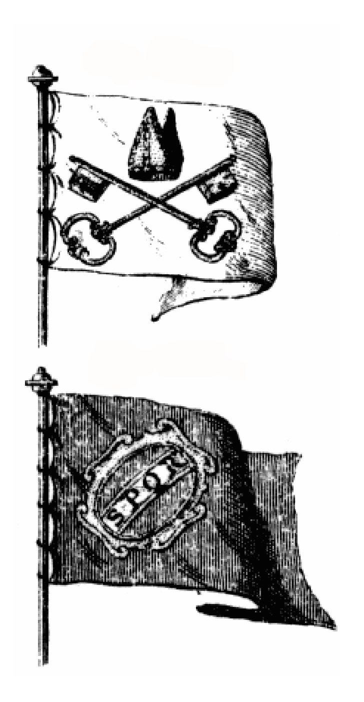
---

[17]SURTEES, William, *Twenty-Five Years in the Rifle Brigade*, Edinburgh & London, 1833, p.258

[18]COOKE, John, *Memoirs of the Late War; Comprising the Personal Narrative of Captain Cooke of the 43rd Regiment of Light Infantry,* 2 volumes, Londres, 1831. Volume II, p.73

accepté une pincée de tabac à priser.[19] Menu détail qui montre que les guerres sans haine sont moins absurdes.

**Haut**: Pavillon de Rome [XVIIIe s.]; il est blanc, chargé de deux clés en sautoir d'or, surmonté d'une mitre de même. **Bas**: Autre pavillon de Rome: il est rouge, chargé d'un cartouche d'or mis en bande; l'écusson du cartouche est de gueules au pal d'azur chargé de quatre lettres d'or qui sont SPQR (Senatus populusque romanus).




[19]BRETT-JAMES, Antony, *Life In Wellington's Army*, George Allen & Unwain Ltd, Londres, 1972.

## ***Benavente.*** Bataille de

**Date de l'action**: 26 décembre 1808.

**Localisation**: Province de Leon, Espagne. Ville située sur la Grand-Route Madrid-La Coruña, à 250 km au Nord-Ouest de Madrid, par 42° 00' Nord et 05° 41' Ouest.

**Conflit**: Guerres du Premier Empire [18 mai 1804 - 1814 et 1815]. Guerre Péninsulaire [1808-1814]. Campagne de 1808.

**Contexte**: L'armée anglaise[1] du général Sir John Moore, avait débarqué dans la péninsule ibérique pour propager et aider militairement l'insurrection espagnole contre les Français. Au moment du siège de Madrid par les Français, Moore décida de créer une diversion en faveur des défenseurs espagnols de cette capitale, en menaçant les lignes logistiques de l'armée française. Mais il hésita un certain temps et finalement Madrid fut pris.

Napoléon décida de venir en personne en Espagne afin d'y détruire l'armée britannique. Dès que l'Empereur fut annoncé, Moore commença à montrer des signes d'inquiétude. Napoléon devina, aux hésitations de Moore, que le général anglais faisait le projet de retraiter vers l'ouest, afin de fuir les dangers d'une bataille, et de se rapprocher de la flotte anglaise qui pouvait lui permettre de rembarquer. Napoléon décida donc de couper la retraite de l'armée anglaise, et, pour ce faire, il envoya le maréchal Lefebvre vers Badajoz,[2] et le maréchal Soult vers la Galice.[3] Il le fit suivre de Junot, duc d'Abrantès, avec son Armée de Portugal qui venait, avec armes et bagages, d'être rapatriée en France par la Royal Navy,[4] et qui était de retour dans la péninsule ibérique, prête à en découdre.

Dès qu'il eut vent de ce mouvement de troupes, le général anglais décrocha et se lança dans une retraite rapide en direction de la Galice, afin d'atteindre à marches forcées le port d'embarquement de La Coruña avant les Français.

***Chefs en présence*** ♦**Français**: général Lefebvre-Desnoëttes [ou Desnouettes]. ♦**Anglais**: général Lord Paget.

***Effectifs engagés*** ♦**Français**: 300 Chasseurs-à-Cheval de la Garde Impériale [de l'avant-garde]. ♦**Anglais**: 4.500 cavaliers anglais.

***Stratégie ou tactique***: Combat au corps à corps dans les rues de Benavente.

***Résumé de l'action***: Dès le 26 décembre, les colonnes anglaises franchissaient en catastrophe l'Esla devant Benavente. Le général Lefebvre-Desnoëttes, à la tête d'une patrouille d'avant-garde: trois escadrons [300 hommes] des Chasseurs de la Garde, arriva alors devant le pont que l'arrière-garde anglaise venait de détruire pour ralentir les Français.

Lefebvre était venu reconnaître la ville de Benavente tout en harcelant cette arrière-garde. Brave mais imprudent, il voulut reconnaître la ville lui-même au lieu d'envoyer une patrouille. Il traversa à gué l'Esla avec sa petite escorte personnelle de 300 cavaliers. Pendant qu'il traver-

---

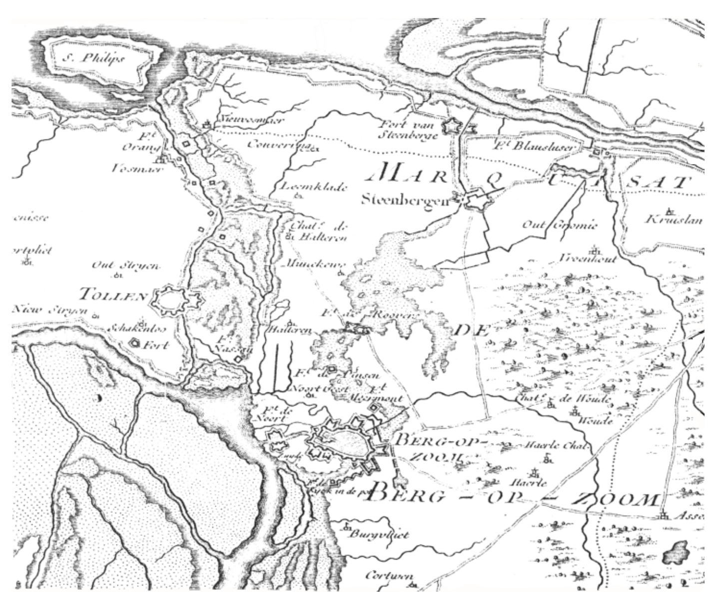
[1] 35.000 hommes.
[2] À la frontière du Portugal.
[3] Province au Nord-Ouest de l'Espagne.
[4] Conformément aux clauses de la **Convention de Cintra**; voir Bataille de Vimeiro.

sait la ville, où on ne voyait âme qui vive, 4.500 cavaliers anglais, aux ordres des généraux Paget et Stuart, contournèrent la ville en se cachant derrière les maisons des faubourgs et fondirent à l'improviste sur les 300 Chasseurs de la Garde. Ceux-ci réussirent néanmoins à faire une large et sanglante trouée au milieu des Anglais et repassèrent la rivière [l'Esla] sans grande perte, mais Lefebvre resta prisonnier des Anglais.

Promptement reformés au delà de la rivière, les trois escadrons de la Garde se préparaient à tenter une charge désespérée pour délivrer leur général, quand les Anglais firent avancer près du pont rompu deux pièces d'artillerie légère qui tirèrent à la mitraille et contraignirent les Chasseurs à attendre des renforts plus consistants pour reprendre la bataille. Lorsque les renforts arrivèrent et que les Français se préparèrent à reprendre la bataille, la Cavalerie anglaise décrocha soudain, abandonnant la ville, le champ de bataille et les pièces d'artillerie aux Français.

***Pertes*** **♦Français:** une soixantaine de blessés. **♦Anglais:** une soixantaine de blessés.

***Conséquence de cette défaite anglaise**:* La retraite anglaise continua à marches forcées. Les Anglais s'allégeaient en abandonnant munitions et bagages. Plus de 200 voitures furent trouvées abandonnées le long de la route. La poursuite était si rapide que certains Grenadiers français, incapables d'en suivre le train d'enfer, se suicidaient pour ne pas tomber entre les mains des paysans espagnols fanatisés par l'annonce de Guerre-Sainte proclamée par leur Clergé catholique.




**Secteur tactique de Bergen op Zoom, à partir d'une ancienne carte du milieu du XVIIIᵉ s**

# ***Bergen-op-Zoom.*** *Bataille de*

***Date de l'action***: 8 - 9 mars 1814.
***Localisation***: 51°30'N., 04°17'E.; Ville de Hollande, Pays-Bas.
***Conflit***: Guerres du Premier Empire [du 18 mai 1804 au 6 avril 1814 **&** *les Cent-Jours* du 20 mars au 28 juin 1815]. Sixième Coalition [de mars 1813 au 11 avril 1814].[1]. Campagne de 1814 en Flandre.
***Contexte***: Au début mars, le général Sir Graham médita un coup de main pour s'emparer de Bergen-op-Zoom. Il était informé que, par l'effet de la désertion et des maladies, la garnison française se trouvait réduite de 4.000 à 2.700 hommes, tandis que l'étendue des fortifications à défendre en exigeait au moins 12.000. Il savait également que le Corps de place n'était qu'*à demi-vêtu*, que le gel facilitait le passage des fossés et que la population hollandaise de Bergen-op-Zoom, forte d'environ 5.000 âmes, se composait essentiellement de marins réduits à la misère par le blocus continental, et qu'ils coopéreraient sans doute à ouvrir les portes aux Anglo-alliés.
***Chefs en*** ♦**Garnison française**: général Bizanet. ***présence*** ♦**Anglais**: général Graham.
***Effectifs engagés*** ♦**Français**: 2.700 hommes. ♦**Anglais**: 4.800 hommes.
***Stratégie ou tactique***: Étant donné la faiblesse de la garnison, le général Maison avait ordonné au général Bizanet,[2] de garder ses dehors à la Turque. Les attaques furent exécutées en colonnes d'assaut, et la contre-attaque française aussi.
***Résumé de l'action***: Le 7, le général anglais partagea en quatre colonnes de forces à peu près égales, les 4.800 hommes destinés à cette opération dont le déclenchement fut fixé au lendemain.

Le 8, entre 21h00 et 22h00, une vive canonnade se fit entendre du côté de la *Porte de Steenbergen.* C'était la troisième colonne, chargée d'une attaque de diversion sur ce point; elle devait ensuite servir de réserve tactique. Cette colonne avait surpris la garde de l'avancée et cherchait maintenant à franchir le pont dormant[3] du *Corps de place* défendu par le feu des *palanques*.[4]

Toute la garnison française fut aussitôt sur pied de guerre. Tandis que la troisième colonne se trouvait contenue à cette porte, la quatrième, commandée par les généraux Skerret et Gorre, pénétra dans le port. Le général Bizanet dirigea aussitôt toutes ses réserves vers la *Porte d'Eau.*[5] Mais, tandis qu'elles s'y rendaient à partir de la place d'armes par la fausse porte, le long du quai, le général Gorre, avec une partie de la quatrième colonne, se coula le long des remparts et se rendit maître de la *Porte d'Anvers* d'où il courut vers celle *de Bréda.* Le poste de garde, qui y était établi, lui tint tête ainsi qu'à la troisième colonne qui avait enlevé sans coup férir les ouvrages extérieurs de ce front. Les deux autres co-

[1]Voir la note de la rubrique "Conflit" de *Batailles de Blexen et Bremerlehe* du 22 au 25 avril 1813.
[2]Commandant de la forteresse de Bergen-op-Zoom.
[3]**Pont fixe**, par opposition au **pont-levis** ou au **pont volant**.
[4]**La palanque** est un mur de défense fait de troncs d'arbres enfoncés en terre côte à côte; comme une palissade de fort canadien ou américain.
[5]Qui donnait sur le port. Traditionnellement, la Porte d'Eau d'une ville fortifiée donnait sur la mer ou la rivière.

lonnes brisèrent les glaces des fossés en escaladant facilement le Bastion d'Orange *vidé* de sa garnison par le général Gorre, et renforcèrent la quatrième colonne.

La garnison française, forcée d'abandonner aux Anglais toute la partie gauche du port, les contint néanmoins toute la nuit sur les autres points. Dès que le jour parut, les Français lancèrent une contre-attaque en trois colonnes d'assaut. Deux reçurent l'ordre de *nettoyer* les remparts, et, celle du centre d'attaquer la fausse porte. Toutes trois devaient se réunir à la *Porte d'Eau*. Elle s'ébranlèrent en même temps. Celle de droite attaqua violemment les Anglais, les refoula vers la *Porte d'Eau* et les mitrailla jusqu'à ce qu'ils jettent leurs armes au sol en signe de reddition. De là, la colonne française de droite courut seconder celles du centre et de gauche contre le général Cook qui résistait encore à la fausse porte et au bastion d'Orange. Après une lutte sanglante, le général Cook mit, lui aussi, bas les armes; il était 09h00 du matin.

La bataille était terminée, la ville restait entre les mains des Français.

***Pertes*** ♦**Français**: 560 hommes, dont 160 morts, 300 blessés et une centaine de prisonniers. ♦**Anglais**: 4.000 hommes, dont 1.923 tués et blessés, et 2.077 prisonniers. Les Anglais perdirent en outre trois généraux.[6]

***Conséquence de cette défaite anglaise***: Fort courtisan, Sir Graham s'était imprudemment vanté qu'il allait enlever Bergen-op-Zoom la veille du jour de la naissance du prince d'Orange, et qu'il en enverrait les clés à ce prince comme cadeau. Il dut se contenter, le 10 mars, d'une suspension d'armes de trois jours pour enterrer ses 500 tués, évacuer ses blessés et échanger les prisonniers. Dans l'art de la tactique et plus encore dans celui de la poliorcétique, la modestie est souhaitable.

Quelques jours plus tard, la garnison de Maubeuge fit une sortie au cours de laquelle elle délivra une colonne de 4 à 500 prisonniers français escortée par les Prussiens.




[6]Le général Cook qui fut fait prisonnier, et les généraux Skerret et Gorre qui furent tués.

## ***Bidassoa.*** *Attaque sur la*

***Date de l'action***: 7 octobre 1813.

***Localisation***: Fleuve frontière franco-espagnol, dans les Pyrénées-Atlantique. Coordonnées géographiques à l'embouchure: 43° 21' de latitude Nord, et 01° 52' de longitude Ouest.

***Conflit***: Guerres du Premier Empire [du 18 mai 1804 au 6 avril 1814 **&** *les Cent-Jours* du 20 mars au 28 juin 1815]. Sixième Coalition [de mars 1813 au 11 avril 1814].[1] Guerre d'Espagne, 1808-1814. Campagne de 1813.

***Contexte***: Bien retranchées de part et d'autre de la frontière franco-espagnole, les armées françaises et alliées se regardaient depuis longtemps déjà. Les Alliés[2] totalisaient des effectifs énormes et bien aguerris par rapport à l'armée française de conscrits, dont les meilleurs éléments avaient été envoyés à la Grande Armée, au nord, pour résister aux principales invasions de la France.

***Chefs en présence*** ♦**Français**: maréchal Soult. ♦**Anglais**: duc de Wellington.

***Effectifs engagés*** ♦**Français**: 40.000 hommes. ♦**Anglais**: l'ensemble des armées anglaises, portugaises et espagnoles [régulières et irrégulières] totalisait entre 100.000 et 150.000 combattants.

***Stratégie ou tactique***: Cette attaque surprise à la même heure et sur tous les points de la frontière, *au moment où les soldats français avaient démonté leurs armes pour une Revue d'Armes*, créa certains remous au sein de l'armée française. On parla de trahison royaliste, ces derniers souhaitant l'entrée en France des armées alliées, la chute de l'Empire, et, bien entendu, le rétablissement de la monarchie et de tous les privilèges de la Noblesse. Trahison ou pas, Wellington avait été fort bien renseigné par des personnages haut placés qui se trouvaient dans le secret des État-Majors![3]

Les Lignes de défense de la Bidassoa, frontière naturelle entre la France et l'Espagne, puis de la Nive et de la Nivelle, alors que les Alliés anglo-hispano-portugais assiégeaient la France, furent, par ailleurs, le théâtre de nombreuses scènes de fraternisation entre les soldats ennemis.[4]

***Résumé de l'action***: Le 7 octobre, à 08h00 du matin, les troupes françaises sur les divers points de la frontière se préparaient toutes à des revues d'armes. Les armes avaient été démontées et les soldats s'activaient à astiquer chaque pièce afin de satisfaire le chef de corps qui allait passer la revue.

Soudain une colonne anglaise franchit la Bidassoa et attaqua brusquement les divisions Villate et Boyer chargées de défendre le fran-

---

[1]Voir la note de la rubrique "Conflit" de *Batailles de Blexen et Bremerlehe* du 22 au 25 avril 1813.

[2]L'Armée anglaise, l'Armée portugaise, l'Armée espagnole et des Corps-francs de guérilleros espagnols.

[3]Il faut bien reconnaître que *la Revue du maréchal* [du maréchal Soult, bien entendu] n'aurait pas dû être effectuée sur *tout* le front *simultanément*, face à l'ennemi. Il y a quelque chose de troublant en cela.

[4]BRETT-JAMES, Antony, *Life In Wellington's Army*, George Allen & Unwain Ltd, Londres, 1972.

chissement de ce fleuve-frontière. La première de ces divisions fut surprise et repoussée. La seconde, entraînée par le mouvement de celle qui la précédait, fut prise dans la bousculade. Les Anglais poursuivirent mais furent finalement stoppés par une casemate construite en avant du village d'Urrugue.

Des unités anglaises parvinrent devant la position de *La Croix-des-Bouquets,* sur le Mont-Chonille, défendue par la Division Maucune. Sous la pression énorme des Anglais, cette unité fut refoulée, après quelque résistance, un peu en avant de Siboure et de Saint-Jean-de-Luz.

Les troupes françaises du général Taupin défendaient le poste presque inexpugnable de *La Baïonnette,* sur le Mandale, en avant d'Ascain. Cette division avait pris les armes au point du jour, comme il est d'usage dans les avant-postes. Les Anglais avaient également quitté leurs bivouacs sans révéler aucun signe extérieur de mouvement offensif.

À 09h00, les troupes anglaises s'ébranlèrent; le général Taupin sur le point de faire rompre les rangs de sa revue d'armes, retint ses régiments en ligne et donna l'ordre au chef de bataillon Gillet du 88e RI, enfermé dans la redoute-casemate de *La Baïonnette*, de se défendre jusqu'à la dernière cartouche *et même au-delà.*

Cependant, cette colonne anglaise,[5] marchait de front sur la montagne et déborda la redoute par ses flancs. Taupin fit des efforts désespérés mais se vit contraint d'abandonner ses positions et de rétrograder sur Ascain afin de ne pas subir d'encerclement. Le bataillon du 88e se fit massacrer à son poste et ses débris tombèrent au pouvoir des Anglais ainsi que la redoute qu'ils défendaient.

La Division Conroux, en position en avant de Sare et dans la *redoute dite Sainte-Barbe,* se disposait elle aussi à passer la Revue du Maréchal. Elle fut attaquée par surprise à la même heure que les autres secteurs de la ligne française. La redoute fut submergée par les Anglais avant que Conroux ne soit arrivé pour donner des ordres. Mais la bonne contenance des régiments de la division, lorsque le général se mit à leur tête, cloua les Anglais au sol.

Le même jour, vers 09h00, les avant-postes du général d'Armagnac, *sur la Nivelle, en avant d'Ainhoa,* furent attaqués par les troupes qui leur faisaient face. Les progrès des Anglo-portugais avaient déjà mis le général d'Armagnac dans la nécessité d'abandonner ses positions, lorsqu'un mouvement de flanc de la Division Darricau, descendant à son secours du *Camp de Suraïde*, contint les Anglais qui, repoussés bientôt après, furent contraints de rentrer dans leurs positions du matin en abandonnant 400 tués sur le terrain.

Le maréchal Soult était lui aussi occupé, le 7 au matin, à passer une revue à Espelette, à une vingtaine de kilomètres de sa Droite. Il ne put arriver qu'à 13h00 pour stopper le déferlement allié.

***Pertes*** ♦Plusieurs milliers de tués de part et d'autre.

***Conséquence de cette défaite française*** : L'offensive anglaise fut très vite arrêtée et ne put percer l'ensemble des lignes françaises. Les français perdirent ainsi trois redoutes[6] mais réussirent à rebâtir des lignes aussi

---

[5]De 20.000 hommes.

[6]Qui étaient, en fait, de petits fortins avec casemates et avant-postes.

solides un peu en retrait. Le maréchal Soult que la qualité actuelle de ses troupes rendait prudent ne tenta pas de reprendre les redoutes perdues.






# ***Blexen*** *et* ***Bremerlehe***. *Batailles de*

***Date de l'action***: 22 - 25 avril 1813

***Localisation***: Blexen[7] est aujourd'hui une paisible petite ville située sur la rive ouest ou gauche de La Weser, à l'embouchure; et Bremerlehe[8] sur la rive opposée. Coordonnées géographiques de l'embouchure de la Weser: 53° 32' de latitude Nord, et 08° 34' de longitude Est.

***Conflit***: Guerres du Premier Empire [du 18 mai 1804 au 6 avril 1814 **&** *les Cent-Jours* du 20 mars au 28 juin 1815]. Sixième Coalition [de mars 1813 au 11 avril 1814].[9]. Campagne de 1813 en Allemagne.

***Contexte***: Dès le mois de janvier 1813, l'empereur Napoléon s'était occupé de *réparer* les désastres de la Campagne de Russie [1812]. Un sénatus-consulte, en date du 10 janvier, mobilisa 350.000 hommes pour combler les vides laissés par la terrible retraite de Russie. Mais peut-on vraiment *"réparer un désastre"* en levant de nouvelles troupes, quand presque chaque foyer de France pleure un ou plusieurs morts.[10]

En avril 1813, Suchet réalisa un assaut à objectifs limités contre la ligne tenue par les Anglo-espagnols du général **Elio** et les Anglais du général **Murray**, avec quelques reculs alliés. Les Anglais firent en outre une descente à l'embouchure de la Weser.



Armoiries de Louis Philippe d'Orléans, duc d'Orléans et 1er prince du Sang.

***Chefs en présence***

♦**Anglais**: inconnus.

♦**Français**: général Morand.

***Effectifs engagés***

♦**Français**: 1.000 hommes.

♦**Anglais**: 2.000 soldats et 5 ou 6.000 paysans locaux venus prêter main-forte aux Alliés.

***Stratégie ou tactique***: Assauts frontaux à la baïonnette.

***Résumé de l'action***: Soutenus par les paysans du duché d'Oldenburg, les Anglais débarqués s'étaient emparés des batteries de Blexen et de Bremerlehe. Deux bataillons français du 152e Régiment de Ligne, partirent de Brême sous les ordres du général Morand, et attaquèrent. À la baïonnette, ils reprirent

---

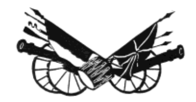
[7]53° 32' Nord, 08° 32' Est

[8]Bremerhaven; 53° 33' Nord, 08° 34' Est

[9]la 6e Coalition fut signée en mars 1813 sous l'impulsion de l'Angleterre. Elle regroupait la Russie, la Prusse, l'Autriche, la Suède et l'Angleterre, ainsi que presque toutes les autres puissances d'Europe. Elle eut pour résultat l'abdication de Napoléon, le 11 avril 1814.

[10]la défection de la Prusse et les dispositions équivoques de l'Autriche forcèrent aussi l'empereur français à recourir à de nouvelles levées. Un second sénatus-consulte, le 3 avril, mit encore 180.000 hommes à la disposition du ministre de la Guerre.

ces deux postes le 25. Ils tuèrent plus de 200 Anglais et paysans locaux.
***Pertes*** ♦**Français**: inconnues. ♦**Anglais**: 200 tués.
***Conséquence de cette défaite anglaise***: Ces batteries étaient situées à un point stratégique, et les perdre était considéré comme une catastrophe pour les Français.



## ***Boã Vista.*** *Coup de main de*

***Date de l'action***: 24 février 1811.

***Localisation***: Une île du Tage, Portugal.

***Conflit***: Guerres du Premier Empire [du 18 mai 1804 au 6 avril 1814 **&** *les Cent-Jours* du 20 mars au 28 juin 1815]. Guerre Péninsulaire, 1808-1814. Campagne de 1811 au Portugal.

***Contexte***: Parmentier, avec 33 commandos[11] tirés du 47e Régiment de Ligne, s'empara de l'île de *Boa Vista*[12] et y trouva 66.000 à 88.000 livres de grain et un immense troupeau de porcs, de bétail et de moutons. Les Français qui mouraient de faim commencèrent immédiatement à leur faire passer le bras du Tage vers la rive tenue par les Français.

***Chefs en présence*** ♦**Français**: capitaine Parmentier. ♦**Anglais**: maréchal Beresford.

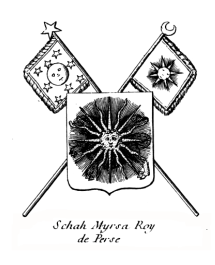
***Effectifs engagés*** ♦**Français**: entre 33 et 150 hommes. ♦**Anglais**: 8.000 hommes dont 3.000 Anglais et 5.000 Portugais.

***Stratégie ou tactique***: Stratégiquement parlant, la récupération par les Français de cet immense troupeau de bétail était une importante victoire sur la stratégie anglaise de la *terre brûlée.*

***Résumé de l'action***: Beresford qui se trouvait dans les parages essaya d'empêcher les Français de s'emparer de ces vivres. Les Français mouraient de faim à cause de la «*Terre Brûlée*». Ils avaient déjà abandonné le siège des lignes de Torres Vedras pour cette raison. Beresford ordonna au 39th Foot Regiment [en tout 3000 hommes] montés sur les chevaux de régiments de Dragons disparus, et à une brigade portugaise de Cavalerie de traverser l'étroit bras d'eau pour empêcher les Français de s'emparer des vivres. Les hommes de Parmentier réussirent pourtant à faire trois voyages en barque et à repartir avec la plus grande partie des animaux qu'ils firent traverser à gué sous les balles des Anglo-portugais.

***Pertes*** ♦Inconnues.

***Conséquence de cette défaite anglaise***: Le bétail fut ainsi récupéré par l'Intendance française.




---

[11] 150 selon des sources françaises.

[12] Rien à voir avec l'île la plus orientale de l'archipel du Cap-Vert qui porte le même nom.

**Bonaparte.** *Coup de main contre l'Île*

***Date de l'action***: 20 - 22 septembre 1809.

***Localisation***: Aujourd'hui le département français de La Réunion; sous l'Ancien-Régime, Île Bourbon. Coordonnées géographiques: 21° 06' de latitude Sud, et 55° 36' de longitude Est.

***Conflit***: Guerres du Premier Empire [18 mai 1804 - 1814 et 1815]. Dernière action franco-anglaise de la Cinquième Coalition [qui dura du 9 avril au 14 octobre 1809].[1]

***Contexte***: Dans l'Océan Indien faisait rage une guerre impitoyable.

***Chefs en présence*** ♦**Français**: général des Bruslyes. ♦**Anglais**: capitaine Rowley; lieutenant-colonel H.S. Keating; capitaine Pym.

***Effectifs engagés*** ♦**Français:** 100 soldats réguliers et 300 Créoles à St-Denis. À Saint-Paul, 110 Réguliers et 250 Créoles. Le reste des troupes, entièrement créole, était disséminé dans les 7 districts de l'île.[2] ♦**Anglais:** The NEREIDE, The OTTER, The WASP, avec 604 soldats. The REASONNABLE, The SIRIUS avec 604 hommes.

***Stratégie ou tactique***: Durant cette guerre, les maux infligés au commerce anglais à partir des établissements français de l'Océan Indien furent importants. La source principale de ces maux était les Îles Mascarègnes qui comprenaient l'île Bourbon, l'île Maurice [ou Île de France], l'île Rodrigue et quelques autres. À cause des corsaires qui prenaient ces îles pour repaires, les pertes étaient énormes pour les Anglais. L'amiral Bertie qui commandait le poste anglais du Cap de Bonne-Espérance reçut l'ordre de bloquer les Mascarègnes.

***Résumé de l'action***: L'amiral Bertie confia cette mission au capitaine Rowley et au lieutenant-colonel H.S. Keating qui fut envoyé des Indes en 1809 avec une escadre navale destinée à occuper *l'île Rodrigue*, à 150 km à l'est de l'île de France. Il ne trouva que deux familles françaises dans l'île.

De là, Rowley décida de lancer une attaque contre Saint-Paul, grand bourg à l'ouest de l'Île Bourbon. Le 19 septembre au soir, la *force de frappe*[3] arriva en vue de l'Île Bourbon, et, le 20 au matin, elle débarqua un Corps au sud de la Pointe de Gallotte,[4] à 11 km de Saint-Paul. Le débarquement fut effectué sans opposition et l'armée anglaise se mit immédiatement en marche pour traverser la chaussée en remblai qui passait sur le lac Saint-Paul,[5] avant que les Français ne s'aperçoivent du débarquement. En fait les Anglais franchirent même la position française la plus forte avant que l'alerte générale n'ait été donnée.

Vers 07h00, les Anglais avaient pris possession des deux premières batteries, celles de Lambousière[6] et de La Centière. Une unité formée par la deuxième colonne [capitaine Imlack], fut envoyée pour prendre possession de la troisième batterie, La Neuve, abandonnée. Mais en chemin cette troupe rencontra une troupe française, fortement postée

---

[1] *Voir supra* note au chapitre: Attaque contre l'île d'Aix, du 11 et 12 avril 1809.

[2] S$^{t}$-Lées, S$^{t}$-Louis, S$^{t}$-Pierre, S$^{t}$-Joseph, S$^{te}$-Rose, S$^{t}$-Benoît, S$^{t}$-André, S$^{te}$-Suzanne et S$^{te}$-Marie.

[3] De plus de 600 soldats.

[4] Aujourd'hui *Pointe des Galets*, où se situe le village de *Port*.

[5] Aujourd'hui appelé *Étang de Saint-Paul*.

[6] Probablement La Houssaye, du nom du cap.

dans des murs de pierre renforcés de 8 canons de six livres. Les Anglais tentèrent de s'en emparer d'assaut mais leur attaque échoua. Le capitaine Harvey, avec la troisième colonne, vint appuyer la deuxième et réussit à prendre deux des canons français.

L'action devint plus chaude au fur et à mesure que les Français se réveillaient et couraient aux armes. Ils étaient renforcés par des troupes venant des collines et des navires. Les Anglais, pour leur part, recevaient des troupes de leur réserve qui, jusque-là, couvrait les batteries. La première et la seconde batteries furent enclouées et la troisième mise en action par des marins [*capitaine Willoughby*] qui ouvrirent le feu sur les navires français du port. Les 4e et 5e batteries furent prises sans résistance, car elles étaient sans défenseurs. À 08h30 la ville de Saint-Paul était entre les mains des Anglais.

Jusque-là, l'escadre anglaise était demeurée inactive, de peur que, en s'approchant trop près du port, les batteries côtières ne les mettent en danger. Les batteries étant désormais prises et tout danger écarté, le *capitaine Pym* prit la tête de l'attaque contre le port où mouillaient les navires de commerce français. Ces derniers coupèrent leurs câbles et commencèrent à dériver vers la côte, mais réussirent à ne pas s'échouer ou se briser sur les rochers.

Cette attaque-surprise semble avoir paralysé l'esprit d'initiative du commandant en chef français,[7] le *général des Bruslyes*. Il se mit d'abord en marche à partir du chef-lieu, Saint-Denis, pour repousser les envahisseurs, et, le 22 septembre, il apparut avec toutes ses forces [effectifs inconnus] sur les collines qui dominent Saint-Paul.[8] Puis il réfléchit longuement et commença une retraite incompréhensible. Son décrochage effectué, il se suicida d'une balle dans la tête.

Les historiens attribuent son comportement à plusieurs possibilités: ou bien il surestima les forces anglaises et ne voulut pas commencer une guerre dont la population aurait souffert, ou bien délibérément, par opposition politique à Napoléon, il livra l'île aux Anglais. Avant de mettre fin à ses jours, il écrivit une lettre qui précisait: «*Je ne suis pas un traître à ma patrie. En conséquence de ce que je prévois être le résultat de la haine et de l'ambition de quelques individus qui sont attachés à une clique révolutionnaire, je ne sacrifierai pas les habitants à la défense inutile d'une colonie ouverte. La mort m'attend sur l'échafaud. Je préfère me la donner moi-même et je recommande ma femme et mes enfants à la Providence...*»

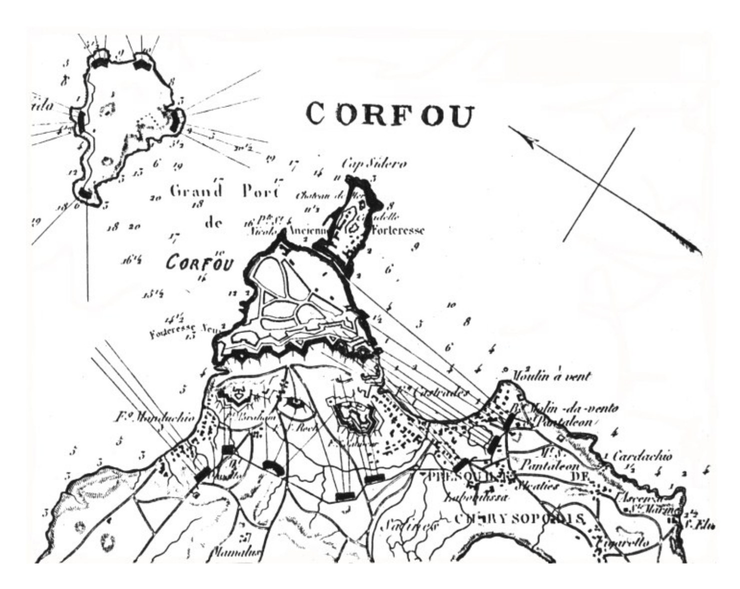
***Pertes*** ♦**Français**: inconnues. ♦**Anglais**: 15 tués, 58 blessés et 3 disparus, selon des sources anglaises.

***Conséquence de cette défaite française***: Les Anglais embarquèrent autant de butin qu'ils purent, brûlèrent le reste et abandonnèrent l'île. Le colonel Keating et ses troupes retournèrent à l'île Rodrigue.

---

[7]Tant il est vrai que ce n'est qu'en période de crise qu'un officier se découvre *compétent* ou *incompétent*.

[8]Du côte de *Bellemène* et des *Trois-Chemins*.




**Corfou ou Corcyre, la plus importante des îles ioniennes, lors du siège**.



**Marin en train de carguer les voiles par mer agitée;**
**les accidents n’étaient pas rares**.

# **Boulogne.** *Attaque contre*

***Date de l'action***: 8 fructidor ou 25 août 1804. Fructidor était le douzième mois du calendrier républicain[1] [du 18 août au 17 septembre].

***Localisation***: Manche et Mer du Nord. Coordonnées géographiques: 50° 43' de latitude Nord, et 01° 37' de longitude Est.

***Conflit***: Guerres du Premier Empire [18 mai 1804 - 1814 et 1815]. Campagne de la Manche.

***Contexte***: Vers 14h00 ce jour-là, une corvette anglaise à trois mâts s'avança à grande portée de canon pour observer la ligne d'embossage[2] française qui barrait le pourtour du port. Elle tira quelques volées qui ne causèrent aucun effet, étant trop éloignée. L'amiral Bruir donna alors à l'Empereur Napoléon 1er, le spectacle d'une bataille navale. L'Empereur était venu pour inspecter les défenses. La volonté française d'invasion de l'Angleterre était engendrée par le désir d'occuper la Grande Bretagne afin d'imposer à ce pays les idéaux de la Révolution française, et, de ce fait, de libérer les pays celtes traditionnellement aidés par la France: l'Écosse et l'Irlande. En effet, la Révolution française eut une résonance très grande en Écosse.

Dès février 1791, Thomas Pene publia le premier tome de Rights of Man [Droits de l'Homme], dont la deuxième partie parut en février 1792. Pene y comparait en détail les constitutions françaises et anglaises. Il montra que chaque homme, en France, qui payait au moins 60 sous d'impôt par année, avait le droit de vote. Il publia en entier la Déclaration des Droits de l'Homme. Ces livres eurent beaucoup de succès dans les milieux intellectuels. Cette œuvre et les Reflections de Burke furent les deux ouvrages qui eurent le plus d'impact sur l'Écosse, et même sur la Grande-Bretagne en général. Pourtant, les guerres de la Révolution et de l'Empire retardèrent l'Angleterre dans son accession à la démocratie,[3] car les classes privilégiées, qui de toute façon avaient droit au chapitre grâce à la Grande Charte, utilisèrent les excès de la Terreur, en France, pour prétexter le rejet global des idées démocratiques; mais elles furent contraintes de les accepter par la suite, au terme du Premier Empire français. Au début de la Révolution, pourtant, l'influence fut immédiate: elle se traduisit par les émeutes de Birmingham [1791] et l'essor des Sociétés pour la Démocratie [la même année], en Angleterre et surtout en Écosse. Au milieu de l'année suivante les émeutes s'étendirent à Perth, Aberdeen et Édimbourg. Henry Dundas,

---

[1]Mais que l'Empire napoléonien conserva jusqu'au 1er janvier 1806, date à laquelle il le remplaça par le grégorien. D'après ce calendrier, rendu officiel le 24 novembre 1793, l'année commençait à l'équinoxe d'automne [22 septembre], et était partagée en 12 mois de 30 jours chacun, plus 5 jours complémentaires, qui devaient être consacrés à la célébration des fêtes... républicaines, bien sûr. Les dieux mythologiques du calendrier grégorien furent abandonnés au profit de l'écologie; en automne: 1.**vendémiaire** [mois des vendanges], 2.**brumaire** [des brumes], 3.**frimaire** [des frimas]; en hiver: 4.**nivôse** [des neiges], 5.**pluviôse** [des pluies], 6.**ventôse** [des vents]; printemps: 7.**germinal** [de la germination], 8.**floréal** [des fleurs], 9.**prairial** [des prairies]; été: 10.**messidor** [des moissons], 11.**thermidor** [de la chaleur, des bains], 12.**fructidor** [des fruits].

[2]Un vaisseau embossé est **immobilisé** par plusieurs ancres. Une **ligne d'embossage** est donc constituée de vaisseaux embossés. Chaque vaisseau devenait alors une batterie fixe.

[3]Un vote par famille qui payait un minimum d'impôt. On n'en était pas encore à la notion élargie: un vote par adulte, homme ou femme.

qui représentait en Écosse le gouvernement anglais, perdait de sa popularité.



**ÉDIMBOURG AU XVIIIE SIÈCLE [Joungson, A.J.]**

La Révolution française et plus particulièrement la prise de la Bastille furent célébrées partout ou presque: Édimbourg, Glasgow, Dundee et autres villes... Au banquet de commémoration de Glasgow, présidé par le lieutenant-colonel Dalrymple de Fordell et par le professeur Millar, les toasts célébrèrent l'armée inébranlable de France,[4] les Droits naturels de l'Homme, et l'Abolition du commerce des esclaves.[5] Au nom des "French Principles"[6] l'horrible et intolérable Test Act fut aussi mis en accusation.[7] Ce Serment d'Abjuration (Abjuration Oath) était particu-

[4]"The standing army of France", Meikle, Henry, W., *Scotland and the French Revolution*, James MacLehose & Sons, Publishers to the University of Glasgow, Glasgow, 1912; page 71.

[5]*Edinburgh Herald*, du 18 juillet 1791. À noter qu' on ne parle que du commerce [slave trade] et non pas de l'esclavage en général *ou possession et utilisation d'esclaves.*

[6]Des principes français, Liberté, Égalité et Fraternité.

[7]Au sujet du **Test Act**, ou Abjuration Oath, on peut chercher dans le *Répertoire général*. Le Test Act, destiné à éloigner de toute fonction publique les catholiques, consistait à obliger

lièrement contesté par le peuple écossais, car il lui était imposé en violation des droits et privilèges accordés par le *Traité d'Union*. En janvier 1792, une souscription fut ouverte à Glasgow [Écosse] "pour aider les Français à faire la guerre contre leurs princes émigrés, et contre toute puissance étrangère qui les attaquerait. Il semble que 1200£ aient été souscrits." En février 1792, le financier écossais Burns envoya 4 carronades[8] en cadeau à l'Assemblée nationale française.

En Angleterre, même, l'influence fut grande. Dundas introduisit une motion en faveur de l'abolition graduelle[9] du commerce des esclaves. Sheridan proposa de réformer la représentation parlementaire des Écossais afin de la rendre moins injuste.[10] Une réunion monstre regroupa 3.000 personnes au Circus d'Édimbourg. Elle mena à une pétition signée par 10.885 personnes. The Medical Society of Edinburgh adopta la résolution suivante: "Tous les hommes sont nés libres et égaux en droits. Le premier objet du gouvernement est d'assurer à tous les libertés civiles. L'objet de la liberté politique est de prévenir les abus de pouvoir des gouvernements. L'esclavage, donc, s'il est politique, doit être contraire à la cause, s'il est civil, aux fins d'un bon gouvernement; et, dans les deux cas, c'est une violation du premier et du plus sacré des Droits de l'Homme."[11]

Partout les émeutes contre Dundas, représentant en Écosse du Gouvernement anglais, se succédèrent. Dans la ville de Lanark, elle dura 8 jours. À Aberdeen, Perth[12] et Dundee, et dans presque tous les villages du nord de l'Écosse, les émeutiers brûlèrent Dundas en effigie. En approchant du 4 juin, anniversaire du roi, des placards [affiches] enflammés avertirent les magistrats que le peuple d'Édimbourg avait l'intention de faire de même. Le quadrillage prématuré de la ville par les troupes anglaises entraîna trois jours d'émeute.[13] Le premier soir, les "travailleurs et les masses populaires"[14] incendièrent une guérite et jetèrent des pierres aux soldats anglais qui couraient se réfugier au château. Le lendemain soir, un groupe d'ouvriers tenta, Square George, de brûler en

---

ces derniers à déclarer qu'ils ne croyaient pas en la transsubstantiation, c'est à dire en la transformation du pain et du vin en chair et sang du Christ. Il était appliqué en Écosse, Irlande, Angleterre et même au Canada au début au moins du régime anglais. Mais dans ce dernier territoire, il fut abrogé à cause de la présence menaçante des États-Unis qui appelaient les Canadiens-français à l'insurrection, moins de 10 ans après le début du régime anglais.

[8]Des canons nouveaux fabriqués à *Loch Carron*, au pied du mont Ben Attow, comté de Ross & Cromarty, dans les Highlands d'Écosse par la *Carron Ironwork Company*. Surnommés "*The Smasher*" [Le Casseur], ces canons étaient courts et de gros calibre, 200 mm, et tiraient des projectiles de 31kg qui, à faible portée, avaient une puissance de destruction surprenante contre les coques des navires. Ces énormes boulets étaient projetés par 2,5kg de poudre seulement.

[9]Et non pas immédiate, afin de ne pas jeter la panique chez les planteurs des colonies

[10]*"Écoutons M. Sheridan, le second orateur de l'Opposition, parlant dans la séance du 18 avril, et proposant de réformer la représentation parlementaire dans les burgs d'Écosse."* Lettre de Dillon, A., *Progrès de la Révolution Française en Angleterre, ce 27 avril 1792.*

[11]Cité par Meikle, Henry, W., *Scotland and the French Revolution*, James MacLehose & Sons, Publishers to the University of Glasgow, Glasgow, 1912; page 78, note.

[12]Ancienne capitale de l'Écosse jusqu'en 1452, à cheval sur la frontière entre les Highlands et les Lowlands, avant d'être transférée à Édimbourg.

[13]Pour en connaître le déroulement détaillé, lire l'article de Henry W. Meikle dans la Scottish Historical Review d'octobre 1909.

[14]Comme aurait dit un Français qui fut célèbre en son temps.

effigie le ministre Dundas.[15] Ils furent dispersés par les troupes anglaises[16] mais revinrent en plus grand nombre encore. Alors, le commandant anglais lut à haute voix le Riot Act[17] et fit tirer dans la foule désarmée. Tous ces chahuts de collégiens dégénéraient en hécatombe. Les survivants se dispersèrent encore mais réapparurent le lendemain. Ils n'eurent que le temps de briser les vitres du Lord Provost,[18] Square St-Andrew, avant que les troupes anglaises ne réapparaissent, armées jusqu'aux dents. Les gens étaient exaspérés par les abus de la gentry[19] et de l'aristocratie anglaise qui coiffaient l'Écosse. On disait que dans le Berwickshire et ailleurs, les revenus des taxes d'octroi avaient été dépensés pour réparer les chemins et les propriétés des élites locales. La Révolution française éveillait et politisait les gens. Mais malheureusement, dans les Highlands, l'aristocratie anglaise ou anglophile allait répondre durement; en expulsant de leurs terres[20] la totalité de la population, brûlant les fermes et forçant tout le monde à l'exil en Amérique.

La première Société des Amis du Peuple [écossais] se réunit à Édimbourg le 26 juillet 1792. Ce ne fut qu'à partir de septembre que le nombre alarmant de ces associations populaires en Écosse commença à inquiéter le gouvernement. En novembre des Arbres de la Liberté commencèrent à proliférer un peu partout dans les Highlands et Lowlands écossais; comme en France, avec les mots Liberté, Égalité et Fraternité épinglés dans les branches. Les autorités anglaises décidèrent alors de prendre des mesures contre les leaders. Thomas Muir fut arrêté, et, par un jugement expéditif, condamné à 14 ans de bagne à Botany Bay [Australie] où il fut déporté; Palmer à 7 ans d'exil. En France, les nouvelles de ces procès factices déchaînèrent la fureur populaire contre l'Angleterre surnommée la Perfide Albion. Kersaint exerça son verbe acerbe, à la Convention Nationale, en faveur des zélés Écossais qui défendaient chez eux les principes de la Révolution française et qui avaient si bien "mérité d'être persécutés par le Gouvernement britannique."[21] La colère populaire des Français atteignit même les États-Unis qui dépêchèrent un vaisseau en Australie afin de faire évader Thomas Muir. Ce dernier s'évada effectivement de Botany Bay le 11 février 1796, et, après des aventures extraordinaires,[22] réussit à atteindre Bordeaux où il fut reçu en héros.[23] En France, le Directoire envisagea sérieusement une invasion de l'Angleterre afin de faire fleurir les idéaux nouveaux des deux côtés de la Manche. Le citoyen Pétry, envoyé en Écosse

[15]Qui devint, plus tard, le 1er vicomte de Melville lorsqu'il fut ennobli par le roi.

[16]En fait, des soldats levés en Irlande. De même que le Haut-Commandement anglais utilisait des Écossais pour écraser des insurrections en Irlande. Ainsi les deux nations celtiques se haïssaient au profit de Londres. Aussi, l'invasion de l'Angleterre était destinée à libérer l'Écosse et l'Irlande, et à imposer au colonisateur anglais les idées de la Révolution.

[17]Ou loi anti-émeute.

[18]Chef de la Prévôté anglaise en Écosse.

[19]Bourgeoisie riche mais non titrée.

[20]Pour en savoir plus sur ces expulsions appelées Highland Clearances, voir dans le Répertoire général: *Nettoyage ethnique dans les Highlands écossais.*

[21]Voir *Le Moniteur* du 3 janvier 1793.

[22]Pour en lire les détails, consulter l'œuvre de Meikle, Henry, W., *Scotland and the French Revolution,* James MacLehose & Sons, Publishers to the University of Glasgow, Glasgow, 1912.

[23]MICHEL, F., *Les Écossais en France*, Les Français en Écosse, Paris.

en octobre 1792[24], observait tout avec grande attention mais transmettait à la France des nouvelles optimistes à l'excès; il décrivit l'enthousiasme débordant en faveur de la Révolution française, l'énorme souscription levée à Glasgow au profit de la France, la prolifération des Sociétés des Amis du Peuple et des Arbres de Liberté, la circulation de littérature révolutionnaire,... et la violente Réaction anglaise. L'enthousiasme exacerbé des Français atteignait des sommets. Dorat-Cubières [1794] l'exprimait dans ses Prophéties Républicaines:

*"Édimbourg ressaisit les droits sacrés de l'homme*
*Édimbourg s'est levée: à sa puissante voix,*
*Albion va bientôt voir refleurir les lois,*
*Et les Français vainqueurs secondant son audace,*
*Elle va des tyrans exterminer la race."*[25]

L'Écosse, de même que l'Irlande d'ailleurs, était présentée par tous ces espions comme prête à accueillir une invasion française et à se soulever en masse à la vue du premier grenadier français. Les espions et agitateurs fantaisistes annonçaient des insurrections monstres dès l'arrivée des troupes françaises. À Paris, les importantes colonies de patriotes irlandais et écossais tâchaient de maintenir ou d'augmenter la pression, espérant regagner leur pays dans les fourgons de l'armée française et s'ériger en sauveurs afin de saisir les rênes du pouvoir. On allait même jusqu'à espérer qu'une partie du peuple d'Angleterre se soulèverait contre son propre gouvernement... comme avait fait le peuple français. C'était peut être mal connaître le flegme de cette population. Les rêves les plus fous berçaient les esprits les plus idéalistes.

Mais le gouvernement anglais avait plus d'un tour dans son sac. Il l'avait prouvé tout au long de son histoire. Il réagit avec violence en Écosse en vidant les Highlands, dont les habitants dépossédés durent s'expatrier ou s'engager dans l'armée anglaise. Pour apaiser le peuple d'Angleterre, le Gouvernement fit ressortir avec raison les excès et abominations de la Terreur parisienne et mobilisa toutes les énergies pour écraser l'infâme Révolution régicide et déicide. Le but en était de transformer en traîtres à la patrie tous ceux qui voudraient préconiser et promouvoir la Liberté, l'Égalité et la Fraternité.[26] Les populations d'Angleterre durent patienter jusqu'en 1815 afin que l'aristocratie n'ait plus aucun prétexte pour refuser de négocier les droits fondamentaux, car si la Grande Charte avait accordé quelque pouvoir à la Noblesse depuis des siècles, le peuple lui-même n'avait pu en apprécier le bénéfice.

***Chefs en présence*** ♦**Marine Impériale**: amiral Bruir; empereur Napoléon. ♦**Royal Navy**: inconnus.

***Effectifs engagés*** ♦**Marine Impériale**: effectifs précis inconnus.

---

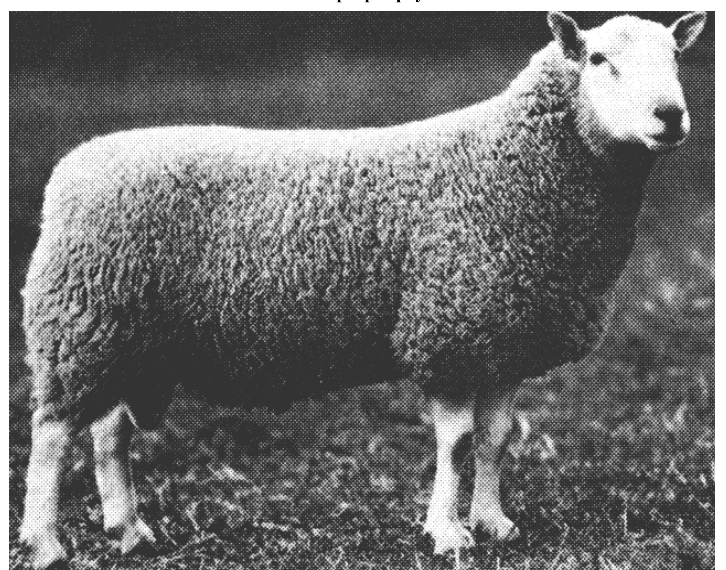
[24]Officiellement comme *Agent de la Marine et du Commerce.*

[25]*Ode aux Français sur leur Projet de Descente en Angleterre*, par OC, an XII (1804). C'était l'époque des passions violentes et le dernier vers l'exprimait clairement, qui n'était pas fait pour rassurer les Anglais

[26]Technique similaire à celle de la Guerre Froide au XXe siècle, où l'on taxait de "communistes" tous ceux qui voulaient arracher des fragments de pouvoir aux tyrans ou qui ne cherchaient qu'à porter secours aux pauvres.

♦**Royal Navy**: une frégate de 44 canons, une corvette de 24; 3 bricks de 18 et un cotre de 16.
***Résumé de l'action***: Bruir ordonna à la première division de canonnières, commandée par le capitaine de vaisseau Leray, de mettre sous voiles pour aller repousser la corvette anglaise. Cet ordre fut immédiatement exécuté mais la corvette anglaise retraita aussitôt vers les lignes anglaises, plus éloignées. La division française continua d'évoluer dans le *no man's land*. Alors, les Anglais détachèrent une forte division composée d'une frégate de 44 canons, d'une corvette de 24, de 3 bricks de 18 et d'un cotre de 16, pour venir troubler les évolutions de la flottille française et tâcher de lui couper la retraite vers le port français.

**Le mouton Cheviot qui servit de prétexte au nettoyage ethnique des Highlands écossais catholiques; il remplaça les Highlanders dans leur propre pays**.



Les canonnières françaises s'avancèrent à la rencontre des Anglais et la bataille s'engagea. Napoléon, courageux ou inconscient, se fit conduire à la rame vers le point où le combat s'était engagé. Une attaque générale un peu plus audacieuse par la flotte anglaise de blocus aurait peut-être réussi à capturer ou à tuer l'empereur des Français, et aussi à éviter bien des guerres inutiles à l'Europe. Lorsque les bâtiments anglais et les canonnières qui couraient du même bord, en combattant, eurent repris presque simultanément la bordée de terre, l'empereur se trouva au milieu des chaloupes-canonnières.

Napoléon ordonna alors à l'amiral Bruir qui était avec lui de faire serrer les Anglais au feu. Les canonnières françaises se portèrent alors toutes à la fois sur les bâtiments anglais en faisant le feu le plus vif. Les Anglais ripostèrent pendant quelque temps avec une égale vivacité. Puis enfin, les avaries qu'ils avaient reçues et l'approche de bâtiments français venus renforcer les canonnières, les déterminèrent à retraiter vers le mouillage de leur flotte. Ils furent suivis et foudroyés dans ce

mouvement, non seulement par la flottille qui les avait combattus, mais aussi par la 4e Division de Canonnières [capitaine Pévrieu] et par les deux sections de péniches portant des obusiers prussiens.[27] *Le cotre anglais sombra entre les bâtiments français et ceux de sa division.*

***Pertes*** **♦Marine Impériale**: pertes humaines inconnues. **♦Royal Navy**: un cotre [ou cottre]; pertes humaines inconnues.

***Conséquence de cette défaite anglaise***: Une nouvelle tentative fut immédiatement envisagée par la Royal Navy.



[27]Lieutenant de vaisseau Maison-Blanche et Lasalle.

**Boulogne.** *Attaque contre le camp de*

***Date de l'action:*** 1er et 2 octobre 1804. [nuit du 8 au 9 vendémiaire an XIV].

***Localisation:*** Secteur Mer du Nord-Manche. Coordonnées géographiques: 50°43' de latitude Nord, et 01°37' de longitude Est.

***Conflit:*** Guerres du Premier Empire [18 mai 1804 - 1814 et 1815].

***Contexte:*** Voyant qu'ils n'arrivaient pas à détruire la flottille d'invasion, basée principalement à Boulogne, par les moyens traditionnels de bombardement, les Anglais tentèrent d'inventer des machines infernales pour atteindre leur but.

Le 1er octobre, au matin, la ligne anglaise de blocus comptait, à 7 kilomètres de la ligne d'embossage française, 52 bâtiments anglais dont plusieurs vaisseaux de ligne, 20 à 25 bricks et cotres de peu d'apparence. Devant ce manque d'apparence, les Français devinèrent qu'il s'agissait de brûlots.

**Chefs en présence ♦Marine Impériale**: contre-amiral Lacrosse. **♦Royal Navy**: inconnus.

**Effectifs engagés ♦Marine Impériale**: inconnus avec précision. **♦Royal Navy**: 52 navires dont plusieurs de ligne, 20 à 25 bricks et cotres transformés en brûlots.

**Stratégie ou tactique**: Cette tactique de "machines infernales", considérée alors, dans le monde dit “civilisé”, comme une arme de lâches, souleva la colère de l'opinion publique en Angleterre comme en France[1]. *L'Annual Register*[2] écrit: "...Se peut-il que la honte d'encourager de tels moyens soit réservée à notre gouvernement, et que nos ministres et nos généraux ne rougissent pas de les donner en spectacle au monde?" En France, le maréchal Soult qualifia cette action de lâche: "...C'est un attentat horrible, contre les Lois de la Guerre, que de chercher à faire périr une armée par des moyens qui n'exposent à aucun danger..." Et pourtant, le monde allait s'habituer aux bombes nucléaires, plus facilement qu'il n'avait admis l'arc, l'arbalète et la bombarde, considérées aussi, au Moyen-Âge chevaleresque, comme des armes de lâches, à cause de leur capacité de tuer à distance![3]

---

[1]Notre monde d'aujourd'hui “plus civilisé encore”, s'est habitué à utiliser, en toute quiétude morale, des armes autrement destructrices. Les tabous ne sont-ils pas eux-mêmes soumis à une espèce d'inflation ?

[2]L'Annual Register de 1804.

[3]Un mot sur la tactique napoléonienne, même si cela a peu à voir avec cet article précisément. Selon Fernand Schneider, il n'y a jamais eu *d'école ou de système napoléonien*. «Les grands principes de la stratégie et de la tactique, Bonaparte ne les découvre pas; il a trouvé dans la doctrine du XVIIIe siècle et notamment chez Guibert [Jacques Antoine Hippolyte, comte de Guibert [1743-1790], lieutenant-général; *Essai de tactique générale,* voir in fine]: ─le procédé des tirailleurs en grande bandes; ─les formations: colonne ou ligne, appropriées à la manœuvre; ─l'échelonnement, dans le temps, de l'engagement successif des troupes légères, de la ligne, de la réserve; ─le combat en retraite; ─l'extension des fronts, grâce à l'accroissement du feu; ─la dispersion pour l'entretien, la concentration pour le combat; ─le principe divisionnaire; ─l'importance de l'artillerie, dont il fera, à partir de Wagram, une pièce maîtresse de son combat.» Fernand Schneider, *Histoire des Doctrines Militaires*, page 34; voir in fine. Schneider distingue plusieurs phases dans la *tactique napoléonienne*. Sur le plan stratégique: ♦*saisie de l'initiative* des opérations par un plan de campagne nettement offensif; ♦actions pour *imposer la bataille;* ♦*concentration des forces* en vue de la bataille; sur le plan tactique: ♦*combinaison de l'action frontale et de l'action sur les ailes* ou sur les

**Ces machines infernales** étaient de trois ordres:

**1)** des **navires** [cotres ou bricks] qui ne différaient des brûlots ordinaires qu'en ce qu'aucune trace d'embrasement ne s'y faisait remarquer avant l'explosion; cela les rendait plus terribles car on ne s'en méfiait pas autant. Cette erreur pouvait inciter à s'en emparer à l'abordage, en un assaut fatal.

**2)** des **coffres** de bois doublés de cuivre, longs et plats, et terminés en pointes aux deux extrémités. Chacun de ces coffres contenait "en grenier" cinq milliers de poudre à canon, et par-dessus plusieurs rangs de pelotes d'artifice. Ces pelotes, assemblées deux à deux par une corde ou une chaîne, avaient la grosseur d'un melon. Elles étaient composées de fil de carret ou de bitord, fortement goudronné, entourant une boule d'artifice, au milieu de laquelle se croisaient deux fusées de bombes bien chargées. Élevées en l'air et dispersées de tous côtés par l'explosion de la poudre sur laquelle on les avait posées, ces pelotes devaient retomber à bord des bâtiments français, et la chaîne, ou le bout de corde, qui les unissait deux à deux, devait leur fournir le moyen de s'accrocher à quelque partie du gréement, et d'y porter l'incendie. En fait, ces bombes incendiaires ne fonctionnèrent pas; les pelotes ne produisirent aucun effet néfaste sur les navires français.

**3)** des **barriques** flottantes remplies de poudre et d'artifice. Quelques boulets, fixés du côté opposé à la bonde [au trou] dans une toile clouée sur les douves, empêchaient les barriques de tourner. Le feu était communiqué aux coffres et aux barriques par une boîte plate en cuivre qui contenait un mouvement d'horlogerie.

Les coffres et les barriques furent laissés à la dérive, comme des mines flottantes, après avoir été réglées pour quelques minutes, en un point où la marée devait les rabattre sur la ligne française d'embossage.

***Résumé de l'action***: Dans la journée, un vaisseau de ligne anglais, 3 frégates, deux bricks et plusieurs cotres vinrent mouiller, hors de portée des canons français, au vent de l'aile gauche de la ligne de bataille française. Une bonne brise de l'O.-S.-O. et la force du courant de pleine lune offraient les plus grandes facilités pour lancer des brûlots contre les Français.

La ligne d'embossage française était commandée par le contre-amiral Lacrosse.[4] Voyant l'imminence de l'attaque de brûlots, Lacrosse fit placer des canots de grande taille en avant-postes de la ligne d'embossage afin de servir de vedettes [guet] de nuit destinées à remorquer et à

---

arrières de l'ennemi; ♦sur les deux plans, *unité de la direction*. [ibidem p.35] Plus en détail, la bataille napoléonienne se schématise ainsi: ♦**fixation** de l'ennemi par un engagement de front; ♦attaque de **flanc** ou sur les arrières, par un mouvement tournant ou débordant; ♦ensuite, après la désorganisation morale et matérielle de l'ennemi, le fameux **ÉVÉNEMENT**, c'est à dire l'intervention de la masse réservée que déclenchera l'empereur lui-même; ♦enfin, l'**exploitation** du succès. [ibidem p.36]

[4]Pavillon sur Le VILLE-DE-MAYENCE.

dévier les brûlots.

Vers 21h30, les vedettes françaises de gauche virent plusieurs navires anglais qui se dirigeaient vers elles. Elle ouvrirent le feu sur eux mais les navires ne ripostèrent pas. Les vedettes se rendirent alors compte qu'il s'agissait de brûlots, et tentèrent de les accrocher. Voyant cela, les canots anglais de protection attaquèrent les canots français. Les canots anglais furent tous repoussés, mais les brûlots avaient réussi à passer.

Le premier, un gros cotre, accueilli à coups de canons, pénétra parmi la troisième division de canonnières qui manœuvra pour l'éviter. Le brûlot dériva alors vers la terre et passa à travers la deuxième ligne française, composée d'embarcations embossées qui l'évitèrent en laissant filer leurs câbles. Le brûlot explosa enfin, blessant deux marins sur les embarcations voisines. Comme les brûlots n'avaient pas brûlé [comme d'habitude] mais explosé avec un grand bouquet d'artifice, cette immense déflagration causa beaucoup de saisissement au début. Bientôt un deuxième explosa; un cotre aussi. Il blessa trois autres marins français. Durant l'attaque, le contre-amiral Lacrosse circulait en canot entre les lignes. Il s'approcha d'un brûlot et manqua de peu d'être tué par l'explosion.

Bientôt l'attaque qui s'était concentrée sur la Gauche française passa au Centre. Un brûlot anglais fut dirigé sur Le VILLE-DE-MAYENCE. L'explosion ne causa pas de dommages. En même temps que l'attaque de brûlots, les canots anglais harcelaient la ligne française en dirigeant sur eux mitraille et mousqueterie ou en lançant des artifices embrasés. Mais, après que plusieurs canots aient été coulés, les autres retraitèrent.

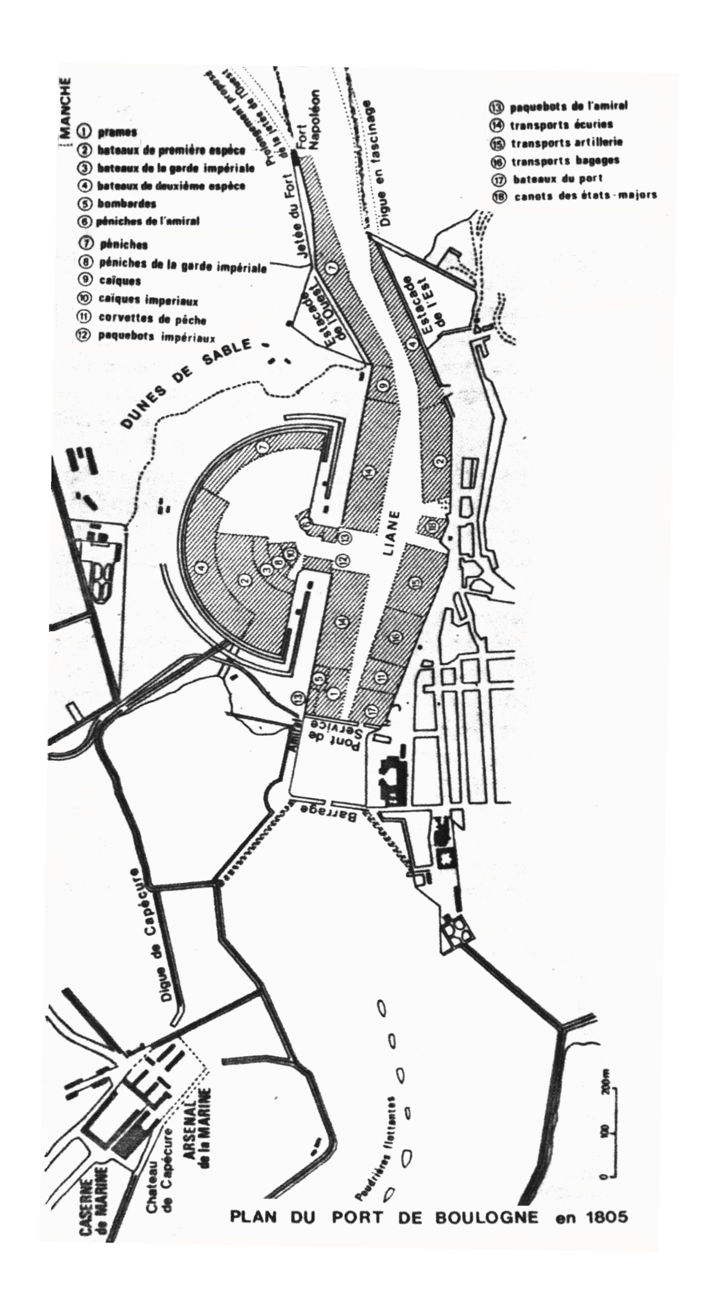
L'attaque générale se poursuivit presque toute la nuit. Le dernier brûlot explosa vers 03h30 du matin. Douze [cotres ou bricks] avaient sauté. Une grande quantité de machines infernales d'une autre espèce furent lancées mais ne produisirent presque aucun effet. Une seule péniche française coula sous l'action d'un brûlot. Une péniche française avait aperçu un canot anglais remorquant un brûlot. Vingt sept soldats français envahirent le canot anglais; le brûlot explosa, engloutissant dans l'explosion 13 soldats et 8 marins, français et anglais. Les Anglais prisonniers et les soldats français survivants arrivèrent à la côte sans mal.

Le lendemain, le vent prit une force dangereuse et l'escadre anglaise leva l'ancre.

***Pertes*** ♦**Français:** une vingtaine de tués ♦**Anglais:** une cinquantaine de tués.

***Conséquence de cette défaite anglaise**:* Bien que l'utilisation de "ces machines infernales" fut un échec complet, l'amiral français Bruir fit installer une chaîne qui empêcherait désormais les bombes flottantes de s'approcher de la ligne française.

Le 7 brumaire [29 octobre] les Anglais recommencèrent: un corps flottant laissé en dérive sauta près de la ligne française avec un fracas épouvantable, mais son résultat ne fut que sonore. Pas un homme, pas un "fil de carret" ne fut atteint, selon l'expression qui fut employée à l'époque.



PLAN DU PORT DE BOULOGNE en 1805

**Boulogne.** *Bataille navale de*

***Date de l'action***: 18 juillet 1805.

***Localisation***: Côte française de la Manche. Coordonnées géographiques: 50° 43' de latitude Nord, et 01° 37' de longitude Est.

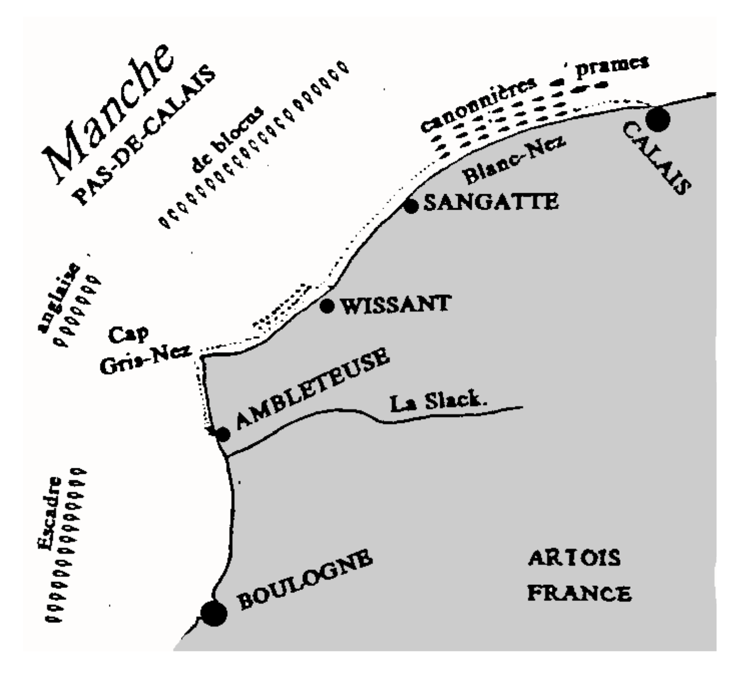
***Conflit***: Guerres du Premier Empire [18 mai 1804 - 1814 et 1815]. Troisième Coalition, du 8 avril 1805 au Traité de Presbourg, 26 décembre 1805.

***Contexte***: Instruit de l'approche de la flottille batave qui, sous le commandement de l'amiral Verhuel, venait prendre position à Ambleteuse pour l'invasion de l'Angleterre, l'amiral Lacrosse fit appareiller, le 18 au point du jour, plusieurs divisions des bâtiments qui formaient la ligne d'embossage dans la rade de Boulogne. Elles se portèrent au large comme pour attaquer la station anglaise de blocus à son mouillage.

***Chefs en présence*** ♦**Marine Impériale**: vice-amiral Verhuel; amiral Lacrosse; maréchal Davout. ♦**Royal Navy**: Inconnus.

***Effectifs engagés*** ♦**Marine Impériale**: 21 canonniers et 3 prames. ♦**Royal Navy**: une cinquantaine de bâtiments.

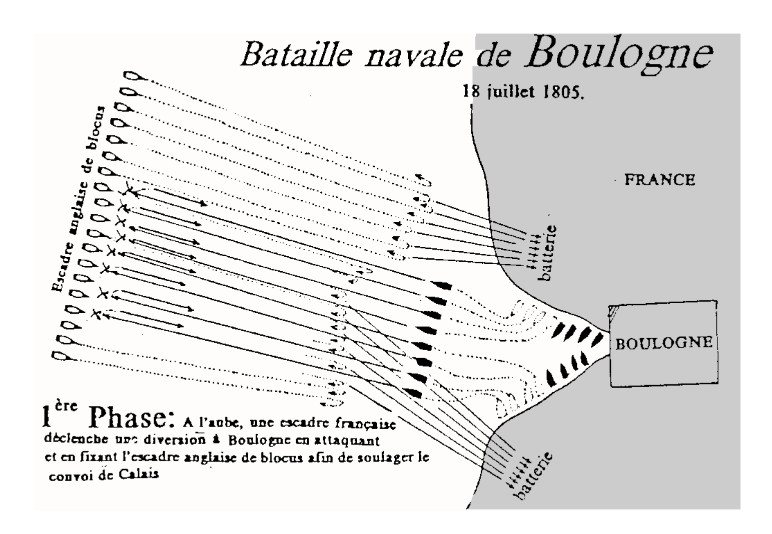
***Stratégie ou tactique***: Cette bataille fut préventive. Sachant qu'un con-




voi arrivait, une division française se porta en attaque de diversion afin de lier les mains du blocus anglais dont la mission était d'interdire la circulation maritime dans ce secteur. La flottille française, trop faible pour vaincre la flotte de blocus, tâchait d'attirer les Anglais à proximité des batteries côtières.

***Résumé de l'action***: Voyant arriver les Français, les Anglais levèrent l'ancre et vinrent à la rencontre de la flottille française. La bataille commença, acharnée.

Les divisions françaises, après avoir fait pendant quelque temps un feu très vif sur les bâtiments anglais, se replièrent vers la ligne




d'embossage afin d'attirer les Anglais à portée de cette ligne et des batteries de terre. Mais ceux-ci, dès que les bombes les approchaient, reprenaient le large. Les divisions françaises les y suivaient à nouveau et reviraient ensuite vers leurs lignes pour les y attirer. Cette manœuvre de la flottille française produisit une diversion fort utile pour la flottille batave.

Vers 15h00, l'amiral Verhuel appareilla de la rade de Calais:[1] il prit la tête de sa ligne et plaça les prames à l'arrière-garde. Le maréchal Davoust était venu joindre l'amiral en rade de Calais; il voulut partager les dangers de sa traversée jusqu'à Ambleteuse. C'était précisément sous les caps Blanc-Nez et Griz-Nez que les Anglais s'étaient postés pour attaquer l'amiral Verhuel. À peine la flottille arriva-t-elle par le travers du premier de ces caps, qu'elle fut assaillie par une vingtaine de bâtiments anglais. Mais le commandant anglais de ces forces, ne les trouvant pas assez efficaces pour arrêter la flottille dans sa marche, les fit s'éloigner toutes voiles dehors pour se rallier à celles qui attendaient l'amiral
Verhuel sous le cap Griz-Nez et entre les deux caps. Ces forces unies se montaient à une cinquantaine de bâtiments, vaisseaux de ligne, frégates, corvettes, bombardes et bricks, portant plus de 900 bouches à feu, tandis que les 21 canonnières et les trois prames n'en alignaient que 200.

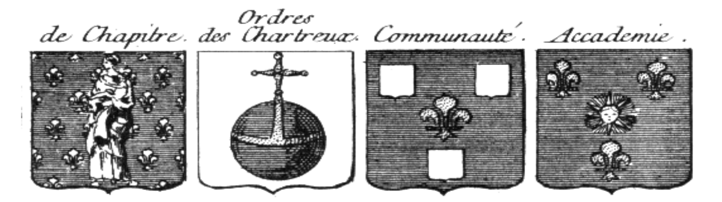
À la hauteur du Wissant, l'attaque recommença. Des deux côtés on se couvrit de mitraille antipersonnel. Mais la flottille franco-batave, à

[1]Avec 21 canonnières et trois prames.

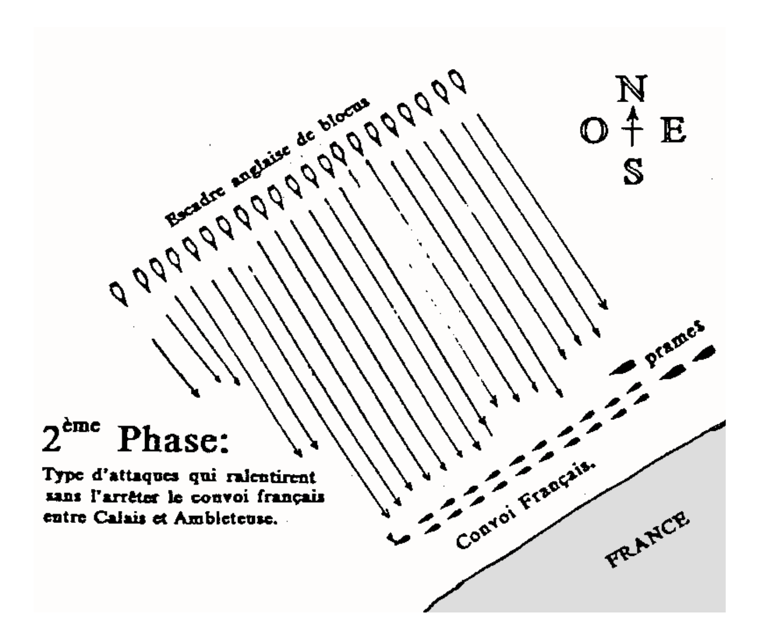
fonds plats, avait réussi à entrer dans un canal étroit situé entre la côte et le banc à Laine; les navires anglais étant obligés de se tenir au large de ce banc, on ne tira plus qu'à boulets. Sous le Cap Gris-Nez, où les plus gros vaisseaux pouvaient approcher de terre jusqu'à portée de pistolet, la bataille devint plus chaude. Tous les bâtiments anglais se concentrèrent pour empêcher les franco-bataves de doubler ce cap. Les uns les combattaient par le travers, les autres cherchaient à leur barrer le passage et à envelopper la tête de leur ligne. Malgré le feu le plus vif à mitraille, la canonnière montée par Verhuel et Davoust parvint à doubler le cap. Toute la colonne suivit ce mouvement et s'avança en bon ordre vers la rade d'Ambleteuse, en serrant la côte à la distance d'un jet de pierre. Les Anglais, quoique certains alors de ne pouvoir empêcher la flottille d'atteindre la rade, continuèrent de l'accompagner jusqu'à son mouillage, en lui envoyant bordée sur bordée à bout portant. Ils s'éloignèrent lorsqu'elle eut jeté l'ancre. Cependant, après avoir couru vers le large, les Anglais se ravisèrent et revinrent attaquer la flottille au mouillage. Mais les bâtiments franco-bataves se trouvaient alors en position favorable pour se défendre et les navires anglais renoncèrent vite à cette attaque inutile pour décrocher rapidement.

**Pertes** ♦inconnues.

**Conséquence de cette défaite anglaise**: Le convoi français put atteindre son point de concentration et remplir sa mission.







Escadre anglaise de blocus
N
O
E
S
prames
2ème Phase:
Type d'attaques qui ralentirent sans l'arrêter le convoi français entre Calais et Ambleteuse.
Convoi Français.
FRANCE

# ***Boulogne.*** *Attaque de*

**Date de l'action**: 8 octobre 1806.
**Localisation**: Côte nord de la France. Coordonnées géographiques: 50° 43' de latitude Nord, et 01° 37' de longitude Est.
**Conflit**: Guerres du Premier Empire [18 mai 1804 - 1814 et 1815].
**Contexte**: À l'automne 1806, alors que Lord Lauderdale était venu traiter de paix avec le cabinet de Saint-Cloud, les Anglais lancèrent une attaque surprise sur la "flottille d'invasion" de Boulogne.
**Chefs en présence** ♦Inconnus.
**Effectifs engagés** ♦Inconnus.
**Stratégie ou tactique**: Utilisation pour la première fois de fusées à la Congrève, par les Anglais.
**Résumé de l'action**: Le 8 octobre au soir, la croisière anglaise, depuis longtemps peu nombreuse, s'augmenta tout à coup. Dans la nuit, l'attaque eut lieu. Malgré l'obscurité, les Français avaient repéré une grande quantité de chaloupes anglaises qui s'avançaient vers la côte. Les batteries côtières françaises commencèrent de les pilonner; mais le général Jordan qui commandait les troupes du camp de gauche, fit cesser le feu. "Ayons l'air de dormir, dit-il, laissons les Anglais mettre pied à terre, nous les hacherons comme chair à pâté." Mais le but des Anglais n'était pas de débarquer. Ils s'approchèrent avec leurs canots aussi près que le fond le leur permettait, puis lancèrent sur le port quelques centaines de fusées à la Congrève.

Ce ne fut pas la première fois qu'ils employèrent ces projectiles dont ils firent depuis un si fréquent usage, même si leur efficacité laissait à désirer. Les marins français leur donnèrent le sobriquet ironique de "*fusées brûlotières*". Avec des leviers de bois ou de fer, ils les détachaient des coques et des endroits où elles s'étaient fixées en tombant, et les jetaient à la mer. Le sable mouillé éteignait rapidement les matières enflammées que ces fusées vomissaient par plusieurs orifices.
**Pertes** ♦quelques tués de part et d'autre.
**Conséquence de cette attaque**: La flottille de la Marine Impériale française ne souffrit aucun dommage, mais trois maisons de la ville brûlèrent.



**Bruneval.** *Bataille navale de*

**Date de l'action**: 10 juin 1805.

**Localisation**: Port situé près du Havre, France. Aujourd'hui Saint-Jouin-Bruneval. Coordonnées géographiques: 49° 39' de latitude Nord, et 00° 10' de longitude Est.

**Conflit**: Guerres du Premier Empire [18 mai 1804 - 1814 et 1815]. Troisième Coalition, du 8 avril 1805 au Traité de Presbourg, 26 décembre 1805.

**Contexte**: Le 10 juin 1805, à 07h00 du matin, le capitaine Hamelin appareilla du Havre avec une division composée de 2 corvettes-canonnières, 4 canonnières, 3 bateaux-canonniers, 8 péniches et 14 transports.

**Chefs en présence ♦Marine Impériale**: capitaine Hamelin. **♦Royal Navy**: inconnus.

**Effectifs engagés** : **♦Marine Impériale**: 2 corvettes-canonnières; 4 canonnières; 3 bateaux-canonniers; 8 péniches et 14 transports. **♦Royal Navy**: une frégate, un brick, un cotre.

**Stratégie ou tactique**: La croisière anglaise de blocus attaqua un point du convoi, d'abord l'avant-garde puis l'arrière; sans succès.

**Résumé de l'action**: À peine le convoi français avait-il fait quelques lieues que, par le travers de Bruneval, il fut attaqué par une frégate, une grande corvette à trois mâts, un brick et un cotre anglais. Les Anglais dirigèrent particulièrement leur attaque sur la tête de la division française. À cet endroit se trouvait postée la corvette-canonnière FOUDRE.[1] Elle combattit vigoureusement, et, secondée par les autres navires de l'avant-garde, força les Anglais, très mal-traités dans leur gréement, à se retirer au large. La division française continua sa route.

À 13h30, les Anglais, qui avaient réparé leurs avaries, attaquèrent de nouveau, mais cette fois l'arrière-garde protégée par la corvette-canonnière L'AUDACIEUSE.[2] Voyant que les Anglais s'acharnaient contre la canonnière N° 89 [3] qui avait un transport en remorque, Roquebert vint lui-même prendre cette remorque sous le feu des Anglais. À 15h00, les avaries contraignirent une fois de plus les Anglais à s'éloigner pour se refaire, et la division française put rentrer dans le port de Fécamp.

**Pertes ♦Marine Impériale**: 3 tués et 12 blessés. **♦Royal Navy**: inconnues; probablement similaires à la Marine Impériale.

**Conséquence de cette défaite anglaise**: Le convoi de transports passa. Tous ces convois étaient destinés à concentrer des troupes, du matériel et des moyens de transport sur certains points de la côte en vue d'une invasion de l'Angleterre.

[1] Enseigne de vaisseau Cocherel.
[2] Lieutenant de vaisseau Roquebert-l'aîné.
[3] Enseigne auxiliaire Giret.

## ***Bucellas***. *Bataille de*

***Date de l'action***: 12 octobre 1810.
***Localisation***: Bourg du Portugal.
***Conflit***: Guerres du Premier Empire [18 mai 1804 - 1814 et 1815]. Guerre Péninsulaire, 1808-1814. Campagne du Portugal de 1810.
***Contexte***: Le 12 octobre, pendant que le II^e Corps français s'établissait à Vila Franca, le prince d'Essling voulut s'assurer des forces qui occupaient le village de gauche du front français de Sobral.
***Effectifs engagés*** ♦**Français**: 2 ou 3.000 hommes. ♦**Anglais**: 5.000 hommes tenaient le village.
***Stratégie ou tactique***: *La stratégie de la Terre Brûlée* au Portugal, que Wellington et le Clergé imposèrent au peuple portugais pour affamer les Français, réussit. Mais, malgré les immenses ressources que leur offrait la mer, les Anglais ne se trouvaient pas en mesure d'alimenter les centaines de milliers de réfugiés qui encombraient les rues de Lisbonne et ses environs. Les rues de cette ville étaient jonchées de malheureux, mourant de faim. Cette pénurie extrême engendra la faiblesse puis la maladie au sein de la population, car, seuls les soldats anglais et portugais recevaient des rations alimentaires suffisantes.[1] Des épidémies décimèrent la population, puis les armées des belligérants. Dans l'armée française les maladies emportaient chaque jour un grand nombre d'hommes, par maladie engendrée par la faiblesse due à la sous-alimentation.
***Résumé de l'action***: Le prince d'Essling [maréchal Masséna] envoya quelques compagnies d'élite contre le retranchement tenu par les Anglais du chemin de Bucellas. Ce retranchement fut enlevé par assaut à la baïonnette. Au même instant, d'autres troupes françaises attaquèrent Bucellas de front et par la droite. Mais les Anglo-portugais démasquèrent tout à coup un Corps de 6.000 hommes qui se porta en avant du village. Là, le combat s'engagea avec une nouvelle ardeur. Cependant, la bataille était indécise et n'amenait aucun résultat, le maréchal Masséna fit cesser les attaques françaises et les Anglo-portugais ne cherchèrent pas à continuer le combat ou à contre-attaquer. La nuit suivante, concédant la victoire aux Français, les Anglo-portugais évacuèrent ce village que les Français occupèrent aussitôt.
***Pertes*** ♦Quelques centaines d'hommes de part et d'autre.
***Conséquence de cette défaite anglaise***: Les Français occupèrent immédiatement le village.



---

[1]Et, bien sûr, les membres de la Noblesse et du Clergé, cela va sans dire.



**Epouses qui suivaient les troupes anglaises en Espagne. Chaque régiment avait droit à un certain nombre d'épouses.**

[Caricature de Rowlandson]



## ***Burgos.*** *Siège de*

***Date de l'action***: 19 septembre - 21 octobre 1812.
***Localisation***: Nord-Ouest de l'Espagne. Coordonnées géographiques: 42° 21' de latitude Nord, et 03° 42' de longitude Ouest.
***Conflit***: Guerres du Premier Empire [du 18 mai 1804 au 6 avril 1814 **&** *les Cent-Jours* du 20 mars au 28 juin 1815]. Guerre Péninsulaire, 1808-1814. Campagne de 1812.
***Contexte***: Burgos était la dernière place-forte tenue par les Français dans le nord de l'Espagne. Le 19, Wellington arriva devant cette forteresse.
***Chefs en présence*** ♦**Français**: général Dubreton. ♦**Anglais**: général-duc de Wellington.
***Effectifs engagés*** ♦**Français**: 1.800 hommes ♦**Anglo-hispano-portugais**: gros canons de siège de 18 livres, de 24 livres, et 5 howitzer. 80.000 hommes; sans compter un nombre illimité d'insurgés qui écumaient la région.
***Stratégie ou tactique***: Wellington voulait prendre d'assaut la colline de Saint-Michel. De là, par sape, mine et escalade, percer les lignes de défense françaises et prendre le château d'assaut. Le siège dura 35 jours pendant lesquels les Anglais avaient fait jouer quatre mines, pratiqué cinq brèches, tant par ce moyen que par celui du canon, et livré cinq assauts dont un seul n'échoua pas.

Le château de Burgos se dressait au sommet d'une colline conique légèrement oblongue. Les Français avaient organisé trois lignes de défense concentriques. La première encerclait la base même de la colline; c'était un vieux mur escarpé, renforcé, de 7 mètres de hauteur.

Un peu plus haut dans la pente, comme une courbe de niveau, avaient été creusée une ligne de retranchements protégés par une palissade et bien armés. Plus haut encore venait une autre ligne de retranchements. La colline elle-même avait deux sommets; sur l'un se trouvait une vieille bâtisse appelée *l'Église Blanche* qui avait été fortifiée; sur le second sommet, plus haut, se dressait un ancien donjon de château médiéval transformé par les ingénieurs français en une puissante casemate appelée *Batterie Napoléon.* Le feu de cette batterie commandait toutes les lignes de défense françaises, sauf celle du nord où la pente était si abrupte que les canons, ne pouvant être inclinés si bas, laissaient un angle mort dans le système de défense.

À 250 mètres de cette colline se dressait la colline Saint Michel, couronnée par un ouvrage à cornes dont la face escarpée, glissante, à pic, s'élevait à 8 mètres et était couverte par une contrescarpe de 3 mètres de profondeur.

Malgré les apparences, la place forte de Burgos n'était pas une véritable forteresse. L'officier anglais Napier la qualifie de *"petite forteresse, forte uniquement par l'intelligence et le courage de ses défenseurs.»* Jones qui prit part à l'attaque nota: *«face à une bonne armée, elle ne pourrait être considérée que comme une forteresse insignifiante».*[1]
***Résumé de l'action***: Le siège dura 35 jours. Cinq grands assauts furent

[1] Ce n'était pas flatteur pour les talents de son commandant en chef, qui échoua.

lancés. Wellington ne s'avoua vaincu que lorsque les Anglais eurent perdu plus de 2.500 hommes. Dubreton commandait la garnison française avec détermination; il lança presque autant de sorties que les Anglais d'assauts.

Wellington commença par assaillir l'ouvrage à cornes de la colline Saint-Michel. L'assaut eut lieu durant la nuit du 19 septembre. Le combat fut acharné; ployant sous le nombre, les Français réussirent pourtant à repousser les Anglais en tuant plus de 400 hommes. Mais, sans donner le temps aux Français de panser leurs plaies, Wellington envoya immédiatement une deuxième attaque avec le 79th Foot Regiment, qui réussit à pénétrer dans l'ouvrage. Les Français rétrogradèrent en combattant et réussirent à se réfugier sur l'autre colline.

Durant la nuit du 22 septembre, les Anglais attaquèrent la première ligne de défense avec des échelles d'assaut. Mais, en dépit du mordant des attaquants, ils furent repoussés avec de grosses pertes. Le commandant de l'assaut, le major Lawrie du 79th Foot, fut abandonné dans les remparts français par ses troupes qui refluèrent. Lawrie avait sur lui les ordres écrits de la mains de Wellington, et les Français, bien sûr, les trouvèrent et en prirent connaissance.

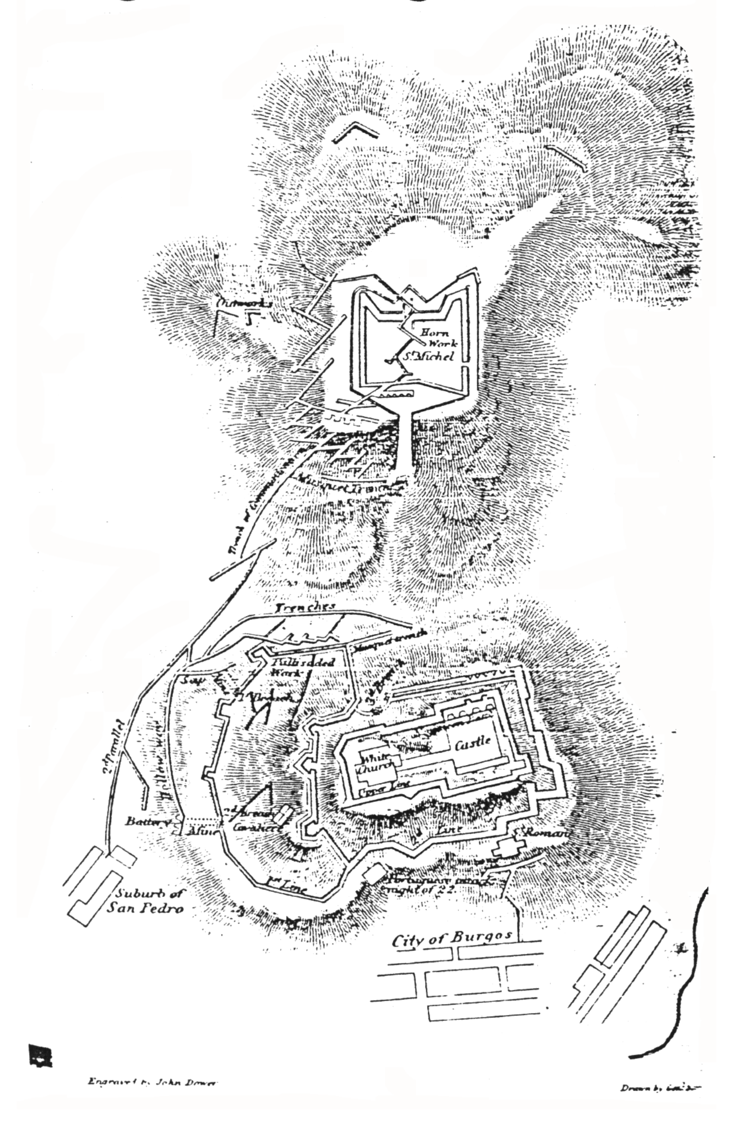
Après cet échec, les Anglais tentèrent de creuser une mine sous les remparts. Elle explosa le 29 et créa une brèche. Wellington la jugea suffisante et lança un assaut qui fut encore repoussé par les Français. Certaines unités d'assaut ne trouvèrent même pas la brèche dans l'obscurité.

Le 4 octobre, une autre mine sauta, ouvrit une autre brèche de 20 mètres de large et Wellington lança un assaut commandé par le lieutenant Holmes. Pendant ce temps, un autre assaut *de diversion* [Frazer] était lancé contre la vieille brèche. Les deux assauts réussirent, et les Anglais purent s'installer solidement mais sans pouvoir aller plus loin. Ils avaient perdu environ 250 hommes durant la journée. Le soir du 5 octobre, les Français firent une sortie; dans un assaut rapide, ils contre-attaquèrent les Anglais qui défendaient les deux brèches, et les en chassèrent en leur tuant et blessant 142 hommes, tandis qu'ils n'en subissaient que 38 eux-mêmes. Durant la nuit du 7 novembre, de nouveau, les Français firent une audacieuse sortie et prirent plusieurs avant-postes.

Le 18, les Anglais firent une tentative désespérée pour tâcher d'emporter la ligne française. Un moment on put croire que le mur allait être pris. Mais les Français lancèrent une contre-attaque et les Anglais refluèrent. Les Anglais perdirent 200 hommes. Le 11 du même mois, une autre mine explosa, créa une brèche, et, enfin, la première ligne fut emportée. Une semaine plus tard, le l8, une ultime tentative fut faite par les Anglais pour prendre la deuxième ligne d'assaut par escalade. Un combat furieux au corps à corps se déroula devant les retranchements français; une contre-attaque française refoula les Anglais.

Finalement, devant les manœuvres menaçantes du général français Souham, nouveau commandant en chef de *l'Armée de Portugal* en remplacement de Clausel blessé, Lord Wellington leva le siège de Burgos et retraita vers le Douro. Durant la nuit du 21, l'armée anglaise passa en file indienne silencieuse sous les canons français. Les roues des pièces d'artillerie avaient été ficelées avec de la paille et les ordres étaient passés à

l'oreille. Telle une armée de fantômes, les Anglais franchirent le pont de l'Arlanzon. Quelques chevaux pourtant hennirent; les sentinelles françaises donnèrent l'alarme et ouvrirent le feu *au juger* sur l'armée qui fuyait. Mais dans l'obscurité de la nuit les pertes anglaises furent faibles.



***Pertes*** ♦**Français**: 600 tués et blessés. ♦**Anglais**: 2.564 tués et blessés.
***Conséquence de cette défaite anglaise***: Burgos contenait d'énormes stocks de vivres et de munitions, de même que l'artillerie de siège de l'Armée française dite *"de Portugal"*. La prise de ces dépôts par les Anglo-Espagnols aurait été catastrophique pour les Français de la péninsule ibérique.

L'Anglais Bell raconte l'anecdote de deux épouses[2] de soldats qui, durant la terrible retraite anglaise vers le Portugal, à partir de Burgos, *"restèrent collées aux basques de l'armée comme des briques"* et quelquefois retardèrent la marche de l'armée à cause de leur indiscipline. Mrs Biddy Flynn et Betty Wheel étaient censées suivre leurs régiments respectifs. Au lieu de cela, elles bloquaient souvent l'étroit passage suivi en général par l'armée en retraite, le sentier battu, à tel point qu'un Wellington exaspéré dut donner l'ordre d'abattre les ânesses de ces femmes si leurs maîtresses refusaient de suivre les directives du Haut-Commandement. Habituées à n'en faire qu'à leur tête *"comme des enfants mal élevés qui ne subissaient jamais la moindre conséquence"*, elles ne prirent pas la menace au sérieux. Sous la direction de Mrs Skiddy, une petite Irlandaise courtaude, *très large par le travers*, qui montait une ânesse appelée fort irrévérencieusement "la Reine d'Espagne", elle tentèrent encore une fois de se porter en avant de la colonne. Hélas! La prévôté [police militaire] leur avait tendu une embuscade et plusieurs de leurs ânes et ânesses furent impitoyablement abattus afin de décourager ces "épouses" rebelles. Indomptables, et crachant des lamentations et d'interminables malédictions, les femmes poursuivirent obstinément leur marche, à la suite de la dévouée Mrs Skiddy, qui était encore plus désireuse de ramasser du butin et de préparer un bon nid-étape à son cher mari Daniel. Comme elle le faisait remarquer: *"On doit prendre des risques si on veut arriver avant les hommes, pour préparer le feu et une p'tit' goutt' de thé pour nos pauv' hom' qui ont peiné sous la charge et le travail."*[3] Ces femmes indisciplinées ne furent plus jamais inquiétées par le commandement[4].

Adam Wall, en 1808, appelait les épouses de militaires en campagne, *"ces éternels caillots qui bloquent l'armée britannique."* Sir David Baird, qui venait de débarquer avec l'armée anglaise à La Coruña, se rendait bien compte qu'il ne pourrait jamais aider toutes ces femmes durant la campagne de 1808 en Espagne. Il essaya en vain de les renvoyer en Angleterre dans les transports vides. Elles refusèrent obstinément de repartir et s'efforcèrent de marcher devant ou derrière les unités anglaises. En conséquence, leurs enfants mouraient *comme des mouches* sous les intempéries, et les mères en étaient réduites à la famine et à se vêtir de haillons. Dans son Journal intime, pour la journée du 20 décembre 1808, le capitaine Adam Wall note: "C'est une idée totalement erronée de penser que les épouses puissent être d'une quelconque utilité

---

[2]Pour en savoir plus sur ces épouses de soldats anglais qui suivaient les armées en campagne, voir le Répertoire général de l'ouvrage à la rubrique: *Épouses de soldats anglais*.

[3]"To have the fire an'a dhrop of tay ready for the poor crathers after their load an' their labour".

[4]BELL, Sir George, major-général, *Soldier's Glory, being Rough Notes of an Old Soldier*, publié par Brian Stuart, Londres, 1956; page 60

pour une armée en campagne. La supposition qu'elles puissent laver le linge de leur homme est une vue de l'esprit,... Je crois que les officiers comme les hommes de troupe sont contents d'avoir l'occasion de laver une chemise lors des haltes de quelques heures; tandis que les femmes, épuisées de fatigue, sont en général incapables de s'organiser elles-mêmes et encore moins de laver pour les hommes."[5] Ce jugement était injuste car nombre d'anciens combattants de cette époque déclaraient que les femmes leurs avaient été fort utiles pour le lavage et la préparation des repas. Mais la retraite de l'armée britannique en direction de La Coruña fut l'une des plus dures, pour tous, mais spécialement pour les femmes et les enfants qui moururent en grand nombre car il fallait franchir des sierras et des mesetas couvertes de neige, et les troupes britanniques fuyaient comme le vent avec les Français aux talons. Voyant cela, Napoléon rentra en France, laissant ses troupes terminer la poursuite et remporter la victoire de La Coruña. C'était bien entendu les retraites qui étaient les plus dures pour les femmes, lorsqu'elles devaient suivre leurs troupes en fuite. La retraite de La Coruña ne fut pas la seule. Il y eut aussi celle qui suivit la bataille de Busaco et qui se poursuivit jusqu'aux Lignes de Torres-Vedras, derrière lesquelles les Anglais se réfugièrent en octobre 1810, et enfin, deux ans plus tard, en 1812, la retraite ─anglaise, elle-aussi─ qui commença à Burgos et qui se termina au Portugal, refuge habituel des Anglais. Durant ces retraites, les femmes en mauvais état physique prenaient place dans des chariots à bœufs et "ajoutaient leurs sanglots aux grincements des roues hurlantes". "Si vous leur demandiez où elles allaient, écrivit le chirurgien Burroughs, elles répondaient qu'elles ne le savaient pas; qu'elles suivaient seulement l'armée anglaise."[6] Mais les hommes de troupe étaient aussi perdus.

Le capitaine anglais John Harley du 47th Foot Regiment relate comment, alors que plusieurs centaines d'épouses jouissaient comparativement d'une vie agréable et confortable à Lisbonne, au Portugal, pendant que leurs maris étaient exposés aux difficultés et aux dangers de la guerre, la femme d'un capitaine se sentait si attachée à son mari qu'elle décida de le rejoindre sur le terrain, même si l'armée anglaise procédait alors à l'investissement de la lointaine Burgos, en Espagne. En arrivant à destination, elle se retrouva dans une situation déplorable car son mari était si absorbé par son service qu'il n'avait le temps de lui parler que quelques minutes par jour. Pire encore, il ne pouvait lui procurer d'argent car sa solde accusait du retard.[7] Il emprunta donc 60£ à ses amis, un cheval, une mule et un domestique portugais, et réussit non sans mal à lui faire rebrousser chemin en direction de Lisbonne. Quelques semaines plus tard, l'armée anglaise commença une longue et dure retraite à partir de Burgos, poursuivie et talonnée par les Français. Or, il se trouva que la

---

[5]WALL, Adam, capitaine, *Diary of the Operations in Spain, under Sir John Moore,* (Proceedings of the Royal Artillery Institution) vol. 14, Woolwich, 1886

[6]BURROUGHS, George Frederick, *A Narrative of the Retreat of the British Army from Burgos;* in a series of Letters, Bristol, 1814

[7]Le retard de solde, surtout pour les hommes de troupe, était fréquent à l'époque. Lorsque l'homme était tué il n'était plus nécessaire de verser les arrérages. Les trésoriers-payeurs ou les commandants d'unité faisaient aussi d'intéressantes économies, sans penser aux familles qui mouraient de misère [voir Lally-Tollendal].

retraite fut si rapide que le régiment en question rattrapa la voyageuse. Quelle ne fut pas la surprise horrifiée du mari en constatant que sa femme marchait désormais pieds-nus, en haillons, sans cheval, sans mule, sans domestique portugais et, bien entendu, sans argent. Elle raconta qu'elle avait traversé une forêt et atteint une *posada* [auberge] où elle avait découvert que sa bourse avait disparu. Elle avait l'habitude de l'attacher à sa selle chaque matin, et pensa qu'elle avait du rester prise dans des branches. Elle retourna donc seule dans le bois et chercha, mais en vain. Fatiguée et découragée, elle revint à l'auberge où le propriétaire espagnol accepta de l'héberger à crédit. Ce fut alors le domestique portugais qui prit la clé des champs avec le cheval ainsi que la mule chargée de tous ses effets personnels. Elle se mit donc en marche vers le Portugal, bientôt pieds nus, et c'est ainsi que l'armée anglaise en retraite la rattrapa.

Quelques mois plus tard, la *Campagne de Russie* s'étant révélée désastreuse, les Français abandonnèrent Burgos après avoir fait sauter la forteresse.[8]



[8] Le 12 juin 1813.

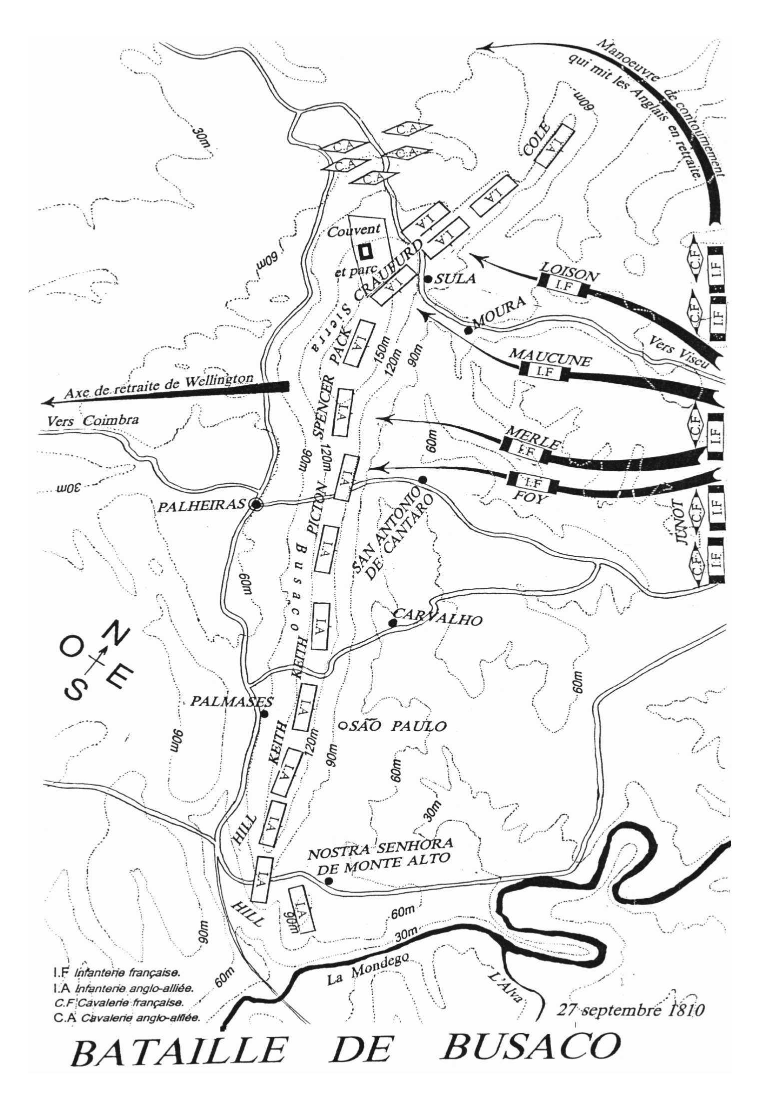
# **Busaco.** *Bataille de*

***Date de l'action***: 27 septembre 1810.

***Localisation***: Buçaco, Busaco ou Bussaco, Portugal. Coordonnées géographiques: 40° 21' de latitude Nord, et 08° 17' de longitude Ouest.

***Conflit***: Guerres du Premier Empire [18 mai 1804 - 1814 et 1815]. Guerre péninsulaire, 1808-1814. Campagne de 1810 au Portugal.

***Contexte***: En Espagne, les armées insurgées avaient été successivement battues par les Français. La Junte Suprême avait quitté Séville pour se




réfugier à Cadix à proximité de l'escadre anglaise afin d'embarquer en

cas de danger.[1] En Angleterre le chômage s'étendait et les chômeurs s'agitaient. Le Blocus Continental menait l'Angleterre à la ruine. Même les États-Unis prenaient fait et cause pour la France et contre l'Angleterre. Le Portugal, allié traditionnel de l'Angleterre depuis la bataille d'*Aljubarotta*,[2] se prêtait mal au Blocus Continental décrété par Napoléon. Ce pays était donc menacé par les Français. Devant cette menace d'invasion, le duc de Wellington abandonna l'Espagne [fin de 1809] et se replia sur la province portugaise de Beïra.

Afin d'attirer les Anglais dans une bataille en rase campagne, Masséna investit *Ciudad-Rodrigo,* espérant voir arriver les Anglais à l'aide pour faire lever le siège. Mais ces derniers n'intervinrent pas et la ville capitula le 11 janvier 1810. Alors, les Français pénétrèrent au Portugal et assiégèrent *Almeida* qu'ils prirent aussi sans que les Anglais n'interviennent.

La mollesse de Wellington, durant les sièges de Ciudad Rodrigo et d'Almeida, lui attira de violentes critiques de la part des Portugais et même de ses compatriotes. L'évêque de Porto était allé durant le siège se plaindre à Londres de la passivité de Wellington qui refusait de livrer une bataille directe aux Français. Il revint avec des ordres enjoignant à Wellington d'intervenir. Ce fut ainsi que le général anglais voulut à la fois obéir et se racheter en livrant une bataille qu'en temps normal il aurait sans doute évitée.

Le but de la bataille de Bussaco était d'arrêter la progression des Français qui envahissaient le Portugal, mais la véritable motivation fut de faire taire les détracteurs de Wellington.

***Chefs en présence*** ♦**Français**: maréchal de Masséna. ♦**Anglais**: le duc de Wellington.

***Effectifs engagés*** ♦**Anglais**: aux 85.000 hommes[3] dont 4.600 cavaliers et 78 canons, s'ajoutaient une foule innombrable de franc-tireurs civils qui voulaient "donner un coup de main" pour résister à l'envahisseur français, selon les directives de Wellington et de l'église portugaise, et qui harcelaient les lignes logistiques françaises. ♦**Français**: Des II^e^ et VI^e^ Corps d'armée français, totalisant 40.800 fantassins et 4.500 cavaliers, 26.000 seulement furent engagés dans la bataille. Le Régiment Irlandais [1.000 hommes][4] et le Régiment Prussien [1.000 hommes] au service de

---

[1]Ce qui donnait aux Anglais un contrôle moral complet sur le déroulement de l'insurrection dans la Péninsule ibérique.

[2]Économiquement et politiquement. voir cette bataille, 14 août 1385.

[3]35.000 Anglais et 50.000 Portugais encadrés par des officiers anglais.

[4]De tout temps il y eut dans l'armée française, une **Brigade Irlandaise** dont les éléments étaient avides de lutter contre les Anglais qui occupaient et opprimaient leur pays. L'oppression dura jusqu'à l'indépendance partielle de l'île, au XX^e^ siècle, forçant les Irlandais à fuir leur terre natale. Mais on aurait tort de croire que le sort de tous ces Irlandais, qui s'exilaient loin de leur patrie insulaire pour échapper à la mainmise étrangère, était meilleur dans les colonies anglaises où la plupart s'établissaient. Ce fait divers canadien en fera foi. Le 12 juin 1843, une manifestation ouvrière regroupait un millier d'entre eux qui travaillaient à la construction du Canal de Beauharnois destiné à contourner des rapides sur le Saint-Laurent afin de navigabiliser ce fleuve jusqu'aux Grands-Lacs. Le 11, les ouvriers, tous irlandais, s'étaient assemblés sous les ailes du moulin de Stéphane May situé au bord du Saint-Laurent, à la hauteur de l'actuel barrage de Sainte-Timothée. Ils avaient décidé de faire la grève pour arracher l'autorisation d'acheter leur alimentation où ils le voulaient et non pas seulement au magasin de la compagnie extrêmement cher. La compagnie profitait de sa situation privilégiée pour interdire toute concurrence. Rusée, elle n'exigeait aucun paiement sur le moment

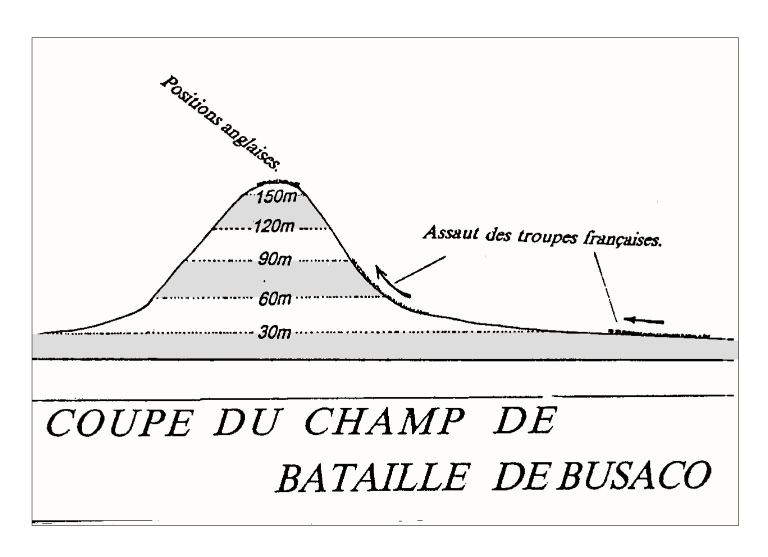
la France étaient dans le VIII[e] Corps d'armée [de réserve] du général Junot, et ne furent pas engagés.

***Stratégie ou tactique***: Selon son habitude, Wellington avait choisi une *position défensive surélevée*, mais à Bussaco, il avait battu tous ses propres records de hauteur. Les Anglais occupaient le sommet d'un plateau [Sierra Busaco] où pouvaient s'apercevoir les murs d'un couvent, avec l'artillerie sur une ligne. De droite à gauche de la ligne anglo-portugaise qui couronnait le plateau, s'étendaient les Corps d'armée des généraux Hill, Leith, Picton, Spencer, Pack, Crowford [aux abords du couvent] et enfin Cole [extrême Gauche anglaise]. La Droite anglaise était couverte par le Rio Mondego. Leur Gauche s'appuyait sur une redoute-casemate et sur les pentes à pic du plateau. Les pentes étaient si abruptes qu'il fallait 45 minutes d'effort épuisant pour les escalader. Wellington avait donc perché son armée au sommet d'une longue arête rocheuse où ses manœuvres étaient fort limitées: la Cavalerie anglaise était, bien entendu, incapable d'efficacité le long des pentes et l'artillerie ne pouvait que difficilement tirer vers le bas, alors qu'il était si facile pour les Français de tirer vers le haut. Son armée était étendue sur 800 mètres.

Les Français commirent l'erreur de n'attaquer qu'en deux points seulement, permettant aux Anglo-portugais de concentrer la résistance en ces secteurs.

---

mais déduisait directement des pauvres salaires de ses ouvriers irlandais analphabètes des sommes invérifiables [cette pratique a encore cours dans de nombreuses mines isolées, au Canada et aux États-Unis]. Se rendant compte qu'ils étaient traités comme bêtes de somme, les Irlandais réclamaient en outre une légère diminution des heures de travail [de 16 heures par jour à 12], et une légère augmentation de salaire (de 2,5 chelins [60 cents d'aujourd'hui] par jour, à 3 chelins [72 cents d'aujourd'hui]). En fait, les ouvriers réclamaient le respect des conditions de travail prévalant lors de leur embauche, avant que la compagnie ne soit privatisée. Le matin du 12 juin, donc, un millier d'Irlandais se portèrent auprès des autorités du chantier afin d'obtenir l'assurance que ces injustices seraient corrigées. Mais à peine la foule eut-elle pris la direction de l'Hôtel Grant [aujourd'hui Hôtel de la Belle Époque] de Sainte-Timothée, que George Crawford et les cadres de la compagnie allèrent demander l'intervention des forces de l'ordre constituées par une compagnie de fantassins du 74[th] Foot Regiment et un escadron de cavalerie du Queen's Light Dragoons Regiment. Le major écossais Campbell dirigeait les troupes. Comme toujours, les autorités opposaient des Écossais à des Irlandais afin de neutraliser les frères celtes en semant la mort et la haine entre eux. Les soldats vinrent se ranger en bataille devant l'Hôtel Grant, face aux manifestants silencieux qui passaient et repassaient devant cet établissement mais qui ne montraient aucune attitude hostile vis-à-vis de la troupe armée. Les articles du *Riot Act* furent lus aux ouvriers qui entouraient leur aumônier, le révérend John Falvey. Personne ne bougea et n'obtempéra à l'ordre de dispersion; alors la troupe reçut l'ordre de tirer dans la foule. Pris de panique, les survivants tentèrent de fuir de tous côtés. La cavalerie s'ébranla et à coups de sabre acheva le massacre. Certains fuyards se noyèrent dans les rapides du Saint-Laurent. Les fantassins fouillèrent chaque taillis, chaque broussaille afin d'en débusquer les Irlandais tremblants et de les passer au fil du sabre pour les punir d'avoir violé la *Pax Britannica*. Plusieurs dizaines d'ouvriers furent massacrés. Les autorités n'en avouèrent que... six! Un Commission royale d'Enquête, créée pour juguler et étouffer les critiques, qualifia simplement le massacre d' "*homicides justifiés*".




L'ordre d'attaque prévu par les Français fut:[5] le II$^{e}$ Corps d'armée [général Merle; 16.600 hommes] commanderait l'attaque, et le VI$^{e}$ Corps d'armée [maréchal Ney; 24.200 hommes] suivrait quand le II$^{e}$ Corps serait sur le point d'atteindre le sommet. Le VIII$^{e}$ Corps d'armée [général Junot; 16.800 hommes], resterait en réserve tactique derrière le VI$^{e}$ avec la Cavalerie [3.287 cavaliers] comme 3$^{e}$ ligne. En fait cette Réserve ne participa en aucune façon à la bataille. Le II$^{e}$ Corps d'armée attaquerait en tuyaux d'orgue, sur 2 colonnes. Le VI$^{e}$ serait aussi disposé en tuyaux d'orgue [sur 3 colonnes].

La tactique de Masséna, qui lui valut de nombreuses critiques de la part de ses hommes, est l'exemple même de *l'obstination criminelle dans l'erreur*. Un blâme universel tomba sur lui. On lui reprocha de s'être obstiné toute la journée dans une attaque frontale qui lui mit hors de combat des milliers de ses plus braves soldats, alors que l'attaque à revers de la nuit suivante avait rapidement gagné la bataille.[6] L'amour-propre le plus criminel et le plus absurde dirigea en cette occasion ce vieux soldat Masséna. Jaloux de conserver l'épithète d'*«heureux»* que lui avaient valu tant de glorieux combats, il crut, pour son propre honneur et celui de ses vaillants soldats, devoir affronter la difficulté énorme de cette attaque frontale; tactique que le chef le plus piètre aurait su éviter.[7] Il ne fait pas l'ombre d'un doute que la tactique simpliste de Masséna reflétait le peu de cas qu'il faisait des qualités militaires du duc de Wellington, général

[5]Chaque tête de colonne étant décalée par rapport à la précédente, en tuyaux d'orgue.

[6]Inutile de préciser que cette tactique violait aussi le 26$^{e}$ Principe [du chap. VII] de Sun Tzu qui conseillait de ne pas affronter un ennemi qui occupait des positions élevées.

[7]Selon Turenne, les deux qualités d'un bon stratège étaient: **la chance** [**la baraka**, dirions-nous aujourd'hui] et **le sens de la tactique**. La chance étant la plus difficile à obtenir, donc la plus valorisante. L'épithète d'**heureux** faisait référence à cette chance que seuls les grands soldats pouvaient se flatter de recevoir du sort. Cet adjectif n'avait donc rien de péjoratif comme aujourd'hui.

par la vertu de sa naissance aristocratique et de sa famille qui avait, jadis, engendré le grand Marlborough.

***Résumé de l'action***: Avant l'aube, les premières unités françaises, qui marchaient depuis déjà longtemps, commencèrent à escalader l'abrupte pente de la montagne au sommet de laquelle s'étaient retranchés les Anglais. Vue depuis le fond de la vallée, l'armée anglo-portugaise, au sommet de la crête, apparaissait en bataille, formant une ligne continue, interrompue seulement par de nombreuses batteries. Tous les avant-postes anglais établis dans la vallée s'étaient repliés devant les Français; mais, à mi-pente, une ligne de franc-tireurs avait été établie, appuyée par de petits postes et de fortes réserves tactiques. Tous les points sensibles [rocs, bosquets, haies...] avaient été renforcés. Les Anglais s'étaient retranchés si haut que les Français étaient épuisés à peine arrivés à mi-hauteur.

À mi-pentes, les premiers éléments français prirent d'assaut les avant-postes anglais dont les survivants se replièrent vers le sommet. Quelques postes ne résistèrent presque pas, d'autres durent être pris d'assaut. À gauche, quelques compagnies françaises atteignirent le sommet du plateau.

Sans attendre que les Français puissent consolider leur tête de pont, les Anglais les contre-attaquèrent en force et avec leur artillerie. Les effectifs français fondaient à vue d'œil. Quelques unités anglo-portugaises se portèrent sur le flanc de la colonne du général Loison, à la droite française, et augmentèrent le désordre par leur feu. Certains éléments français furent rejetés dans la vallée. D'autre s'accrochèrent au sommet. Le général Simon, qui commandait la Légion du Midi, fut fait prisonnier par les Anglais. Blessé, la mâchoire décrochée pendait sur sa poitrine. Furieux il fit comprendre qu'il voulait battre en combat singulier avec le général anglais Crowford pour décider de la bataille. Mais sa demande fut rejetée par le général anglais.

Pendant ce temps, l'attaque du VI^e^ Corps d'armée avait été repoussée. Les colonnes françaises se replièrent pour se reformer plus bas. À gauche, les colonnes du général Régnier du II^e^ Corps d'armée eurent quelques succès initiaux; la 1^ère^ Division du II^e^ Corps avait atteint le sommet et s'était déployée. La Division de Hill bombarda cette colonne de tous côtés avec de l'artillerie chargée à la mitraille antipersonnel. La colonne fut enfin rejetée dans la pente. La 1^ère^ Brigade de la 2^e^ Division essaya de contre-attaquer mais fut, elle aussi, repoussée. Tel fut le résultat de ces deux attaques isolées, qui étaient, en fait, très éloignées l'une de l'autre et non synchronisées. Elle auraient été plus efficaces avec un peu plus de simultanéité.

Il était maintenant 7 ou 8 heures. Une brigade française occupa, après un violent combat, les contreforts situés entre le monastère de Busaco et le village de Moura. La position changea plusieurs fois de main. Finalement, les Français mirent quelques pièces d'artillerie en batterie et les Anglais retraitèrent. Ainsi les Français occupaient toute la pente située sous le monastère alors que les Anglo-portugais renforçaient sans cesse leurs lignes de francs-tireurs cachées derrière rochers et arbres afin de les harceler,. De temps en temps, ces troupes étaient relevées par des troupes fraîches.

Partout la bataille faisait rage. Sur la Droite française, la Brigade Ferey de la Division Loison s'accrocha au terrain toute la journée en dépit de furieuses contre-attaques alliées. Au sommet, les Alliés manœuvraient pour se porter au plus vite avec de l'artillerie à la rencontre des colonnes d'assaut françaises. Les tirs de harcèlement des francs-tireurs,[8] faisaient des ravages des deux côtés.

Voyant que les Anglo-portugais étaient indélogeables de cette façon, les Français envoyèrent une reconnaissance vers la Gauche, vers le Rio Mondego. Ils tombèrent sur des bandes armées de civils portugais appuyées par des soldats alliés. Par contre du côté de la Droite française, les possibilités étaient plus favorables pour contourner les Anglais.

Durant toute l'après-midi, attaques et contre-attaques se succédèrent sans interruptions. Le front français montait parfois jusqu'au sommet pour redescendre jusqu'à mi-pente. Petit à petit, l'artillerie française entrait dans le jeu.

Le soir se mit à baisser. Jusque-là, l'État-Major français n'avait engagé que 26.000 hommes approximativement, qui faisaient partie des II^e^ et VI^e^ Corps d'armée. À la nuit tombante chacun resta sur ses positions.

Avant la tombée de la nuit, Masséna était revenu à la raison de l'État-Major français et avait enfin décidé d'effectuer un mouvement tournant afin d'attaquer les Anglais par leur flanc gauche et à revers. Les mouvements des troupes françaises avaient commencé aussitôt, alors qu'il faisait encore jour. L'État-Major anglais avait aussitôt été averti par des officiers qui avaient remarqué ces mouvements laissant présager des attaques de flanc et de dos pour la nuit même ou le lendemain. Aussi, dès que la nuit fut tombée, Wellington donna l'ordre de retraite, abandonnant le champ de bataille aux Français et de ce fait la victoire, sachant qu'une défaite le lendemain lui coûterait son armée.

La nuit fut pluvieuse; le sol détrempé. Le lendemain à l'aube, lorsque les Français, voulant continuer la bataille, lancèrent un nouvel assaut et arrivèrent en vue des positions anglaises, elles étaient abandonnées. Les Français se rendirent compte que Wellington avait silencieusement décroché à la faveur de la nuit.

L'armée anglaise avait retraité vers Fornos et les Portugais vers Mealhada. L'armée française se jeta immédiatement à leur poursuite.

***Pertes*** ♦**Français**: 515 tués, 364 prisonniers et 3.000 blessés. Au total 3.879 hommes dont 4 généraux et 300 officiers. ♦**Anglais**: 300 tués, 1.352 blessés et prisonniers; au total 1.652 hommes.

***Conséquence de cette défaite anglaise***: Grâce à cette victoire, les portes du Portugal s'ouvraient devant les Français. Les Anglais durent amorcer une longue retraite, forçant[9] la population portugaise à suivre la retraite en pratiquant la tactique de la *"terre brûlée"*. Ces derniers devaient, sous peine de prison et d'excommunication, détruire les récoltes, leurs maisons, et laisser le désert derrière eux afin d'affamer les Français.

Le maréchal français, qui, pour obtenir sa victoire chèrement payée, avait sacrifié près de 4.000 hommes au lieu d'admettre que sa

---

[8]Presque totalement inutiles, d'ailleurs, du seul point de vue de la tactique.

[9]Par l'intermédiaire de la Régence portugaise, à qui Wellington l'avait imposé,

tactique initiale d'attaque frontale était erronée, perdit la confiance de ses troupes et la discipline en souffrit beaucoup[10].

Mais en dépit de la cruauté de cette guerre, il est bon de mentionner les nombreux cas de fraternisation. D'abord, il n'était pas rare d'interrompre une bataille par une trêve destinée à évacuer les blessés du champ de bataille. Cela arriva à Busaco et à une douzaine d'autres occasions. Les journalistes anglais, pour leur part, désireux de participer à peu de frais personnels à l'effort patriotique de leur pays, s'efforçaient de présenter les Français de façon très négative, d'entretenir la haine entre les deux nations et de maintenir vivante la tradition du *frog-eater*, les combattants britanniques eux nourrissaient des idées fort différentes à la fin des guerres. C'est ainsi que le sergent Joseph Donaldson parlait de respect mutuel, de braverie et de générosité: "Durant cette longue guerre marquée par mille épreuves, par le pire inconfort, un bien-être rare et insuffisant,... il est agréable de noter qu'un sentiment d'amitié prévalut très souvent entre les soldats français et anglais durant les campagnes militaires." Essayant d'identifier la source de cette fraternisation durant la Guerre Péninsulaire, le sergent Joseph Donaldson la basait sur le respect pour le courage des autres et leur générosité: "Quelle différence[11] avec beaucoup de nos compatriotes restés au pays, dont les préjugés concernant les Français étaient artificiellement engendrés par les mensonges des journalistes et pamphlétaires serviles, ou même par des caricaturistes de bas étage; mais je dois moi-même avouer, comme beaucoup d'autres, que je fus étonné lorsque j'entrai en contact avec les soldats français, de les trouver, au lieu de petits scélérats à pattes d'araignées qui ne se nourrissaient que de grenouilles et de bouillons de bœuf, des gars solides et élégants qui comprenaient les principes de la vie de qualité aussi bien que n'importe quel Anglais; et ... des soldats remarquablement braves." [12] À rapprocher des commentaires des journaux français de la Première Guerre mondiale et de l'entre-deux-guerres [comme par exemple *L'Illustration*] qui présentaient l'ensemble des Allemands comme des malfrats fort peu civilisés. Et, lorsque la Deuxième Guerre mondiale et l'Holocauste semblèrent leur donner raison, les mêmes journaux et magazines collaborèrent servilement.

Durant la plus grande partie de la Guerre d'Espagne, donc, les Anglais et les Français se surnommaient respectivement *Frog-eaters*[13] et *Goddams.*[14] Pourtant, "il était rare que l'animosité personnelle soit pré-

---

[10]Voir *Tactique ou stratégie*.

[11]DONALDSON, Joseph, *Recollections of the Eventful Life of a Soldier* (sergent à 94th Scots Brigade), New Editions, Edinburgh, 1845, vol.II, p.151

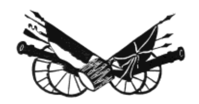
[12] "How different were our feelings in this respect from many of our countrymen at home, whose ideas of the French character were drawn from servile newspapers and pamphlets, or even from so low a source as the caricatures in print shops; but I myself confess, in common with many others, that I was astonished when I came in contact with French soldiers, to find them, instead of pigmy spider-shanked wrestches, who fed on nothing but frogs and beef tea, stout handsome looking fellows, who understood the principles of good-living as well as any Englishmen amongst us; and... remarkably brave soldiers."

[13]*Mangeurs de grenouilles. Peter GWYNN-JONES, dans son The Art of Heraldy, origins, symbols, designs*, Parkgate Books, London 1998, fournit à la page 51 une explication des plus farfelues à cette insulte. Selon lui la grenouille ne serait qu'un lointain souvenir des trois crapauds qui décoraient le blason de certains rois francs mérovingiens.

[14]Blasphème anglais, en fait le même qui avait fait donner aux soldats anglais le surnom

sente.[15] En fait une dose de savoir-vivre et de courtoisie prévalait entre les Français et les Anglais, en dépit des relations barbares, cruelles et peu civilisées qui existaient entre l'armée française et les bandes de guérilleros désespérés et revanchards."[16] On peut même ajouter que durant l'ensemble des guerres du XVIII^e siècle, les rapports entre les soldats français et anglais ont été empreints de respect, contrairement aux guerres religieuses du XVII^e siècle[17] qui engendraient des haines terribles et des massacres sanglants, les soldats des deux nations et spécialement de l'armée de Guillaume III d'Orange étant encadrés par des pasteurs qui veillaient à ce que toute déviation de la pensée religieuse soit immédiatement châtiée. En Amérique et même dans les Indes, les rapports entre Indiens et Anglais étaient tout aussi barbares et cruels qu'entre guérilleros espagnols et soldats napoléoniens en qui les Ibériques voyaient des révolutionnaires impies et démoniaques.[18] Il arriva d'ailleurs qu'à plusieurs reprises, les Français doivent intervenir auprès des Indiens pour adoucir les cruautés dont étaient victimes les Anglais[19].

À Busaco, aussi, le capitaine anglais George Napier fut témoin d'un acte de fraternisation; un "pauvre officier allemand[20] de l'armée française se présenta chez les Anglais sous drapeau parlementaire afin de s'enquérir de son frère qui servait[21] au 60th Foot Regiment, composé à l'époque essentiellement d'étrangers[22]. Après l'avoir recherché il le trouva, mort, sur le champ de bataille; le pauvre frère avait été tué." Mais, ajoute Brett-James, "Très vite Wellington et Massena durent faire sonner la reprise des combats, et les soldats de chaque armée détalèrent vers leurs propres positions de combat comme une bande d'écoliers rappelés de la cour de récréation par leur maître d'école".



---

de *Godons*, au temps de la Guerre de Cent-ans

[15]"It was rare for personal animosity to show its head. Indeed, a measure of chivalry and courtesy prevailed between British and French contenders, however barbaric, cruel and uncivilized the encounters between the French army and the bands of desperates, revengeful guerrillas."

[16]*Tiré de* Brett-James, Antony, *Life In Wellington's Army*, George Allen & Unwain Ltd, Londres, 1972

[17]Guerre de la Ligue d'Augsbourg et autres

[18]Et en Napoléon, l'Antéchrist, comme les Canadiens-français d'ailleurs vers qui les Anglais ne laissaient filtrer que les nouvelles qui confirmaient cette image négative.

[19]Voir le siège du Fort William-Henry, en Amérique, et le siège de Bednore, avril-mai 1783, dans les Indes.

[20]Mercenaire.

[21]En tant que mercenaire.

[22]À cause du peu d'attraction qu'exerçaient les armées professionnelles anglaises sur des jeunes [la Conscription générale et universelle n'ayant jamais été imposée], le nombre de régiments mercenaires a toujours été grand dans l'armée anglaise; les mercenaires servaient même à combler les effectifs des régiments anglais. De façon à donner l'impression contraire, les mercenaires devaient porter l'uniforme rouge traditionnel depuis Guillaume d'Orange. En fait les Anglais de naissance ont rarement représenté plus de 8 à 10% des effectifs globaux des armées dites *anglaises*.

## **Cadix.** *Siège de*

***Date de l'action***: avril 1810 - 1811

***Localisation***: Port situé au Sud-Ouest de l'Espagne. Coordonnées géographiques: 36° 32' de latitude Nord, et 06° 18' de longitude Ouest.

***Conflit***: Guerres du Premier Empire [18 mai 1804 - 1814 et 1815]. Guerre d'Espagne et du Portugal. Campagne de 1810.

***Contexte***: En 1810, les Français étaient à peu près maîtres de toute l'Andalousie, à l'exception de l'île de Leon et de la place-forte de Cadix qui en occupe l'extrémité.

***Chefs en présence*** ♦**Français**: Le maréchal Victor, duc de Bellune. ♦**Anglais**: Le contingent anglais était sous les ordres de Sir Thomas Graham.

***Effectifs engagés*** ♦**Français**: 6.000 hommes. ♦**Anglais**: Indépendamment des 15.000 Espagnols qui occupaient Cadix et les forts de l'île, un Corps auxiliaire de 7.000 Anglo-portugais était venu de Lisbonne pour défendre la place et ses approches contre les Français.

***Stratégie ou tactique***: L'île de Leon présentait l'aspect d'un triangle assez régulier dont deux côtés étaient baignés par l'océan. Le troisième se trouvait séparé du continent par un canal qui portait le nom de San-Pedro ou Santi-Pietri, et qui n'était qu'un bras de la rivière Guadalete qui prend sa source dans la Sierra-de-Ronda. À l'extrémité de ce triangle, c'est à dire au point le plus éloigné du continent, était située la ville de Cadix qui ne présentait à l'attaque des Français qu'une solide ligne de fortifications. Ces ouvrages de défense occupaient toute la largeur de la langue de terre [ou cordon littoral] qui terminait cet angle de l'île de Leon.

Ce fut en fait un siège en règle de toute l'île de Leon. Il se résume essentiellement à un bombardement d'artillerie.

***Résumé de l'action***: Les premiers efforts du maréchal français, duc de Bellune, chargé par le duc de Dalmatie de réduire cette place, s'étaient dirigés sur le Fort Matayorda [ou Matagorda] dont il s'était emparé le 23 avril. La prise du fort obligea les troupes alliées à s'enfermer tout à fait dans Cadix et dans l'île de Leon.

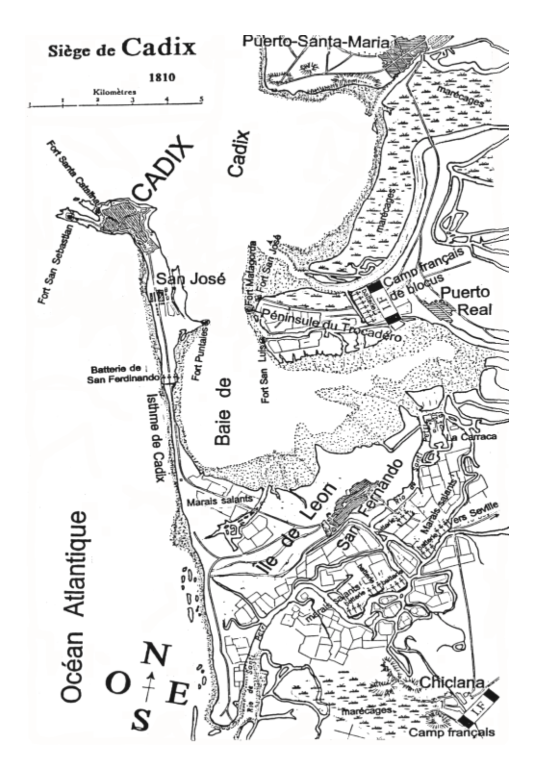
Dès son arrivée, le général anglais s'était hâté de faire élever une nouvelle ligne d'ouvrages défensifs passant derrière le *Santi-Pietri*, occupant *La Carraca*, lieu où étaient situés les magasins de la Royal Navy, comme poste avancé sur la gauche, et s'étendant sur la droite jusqu'à l'océan.

Les Français, de leur côté, dirigés par des chefs habiles, n'épargnèrent aucune peine pour protéger leurs cantonnements qui s'étendaient depuis *Chiclaña* jusqu'au-delà du port *Santa-Maria*, et pour les mettre à l'abri des irruptions des Alliés. *Chiclaña, Puerto-Real* et *Puerto-Santa-Maria* furent fortifiés avec soin. Des camps retranchés intermédiaires furent formés par les Français qui établirent dans la Péninsule du *Trocadéro* des *batteries de mortiers à plaque et à semelle*,[1] qui, à une distance de plus de 4 km, lançaient des bombes dans Cadix.

Dans la nuit du 28 au 29 septembre, les assiégés tentèrent une sortie

[1]Nouvelle invention mise au point par l'officier d'artillerie Villautroys.

contre le centre de la ligne française. Quatre mille hommes débouchèrent par le pont de Suazo et La Carraca. Ils étaient soutenus par plusieurs chaloupes-canonnières qui remontèrent les canaux jusqu'à *Zusaque, Aquilar* et *La Cruz*. Les *avant-postes* français *d'alerte* se retirèrent dans les ouvrages où le 9e d'Infanterie Légère s'était déployé. Les bataillons en réserve tactique prirent aussitôt position; le 9e sortit des retranchements et marcha droit pour contre-attaquer les Anglo-espagnols qui furent refoulés en désordre et forcés de rentrer dans leurs lignes sans avoir pu détruire les ouvrages avancés ainsi qu'ils l'avaient projeté.




Les deux armées continuèrent de s'observer dans une sorte de défiance commune. Les Français sentaient qu'avec des effectifs si faibles ils ne pouvaient entreprendre aucune opération offensive véritablement sérieuse contre une place si bien fortifiée. Ils continuèrent néanmoins sans interruption les travaux d'investissement de la rade et de l'île de Leon.

Malgré tous les obstacles qu'y apportaient les Anglais, une flottille nombreuse, composée de chaloupes canonnières, de péniches et d'embarcations, avait été créée par les Français dans les ports de *Santa-Maria*, *San-Lucar-de-Barameda*, *Puerto-Real* et *Chiclaña*. Cette flottille de siège fut bientôt attaquée par des bâtiments anglais dans la nuit du 31 octobre. Mais elle remporta sur eux un avantage assez marqué. Néanmoins, rien n'annonçait encore quelle serait l'issue du siège et l'on demeurait dans un attentisme à peu près égal des deux côtés.

***Conséquence de ce siège***: Il drainait de part et d'autre des forces et des énergies importantes.

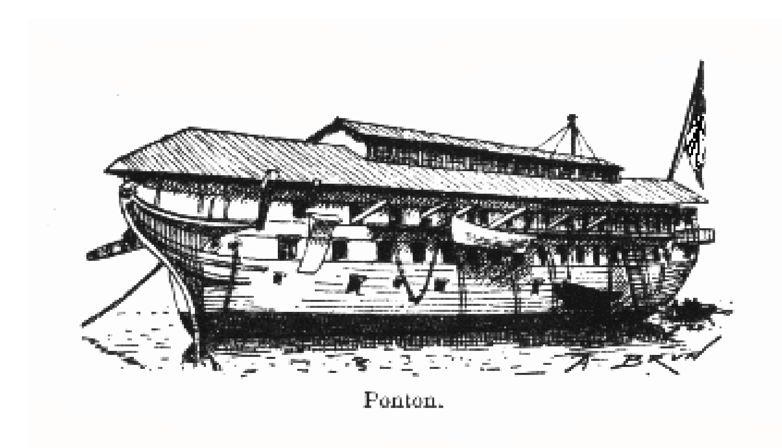
## ***Baie de Cadix.*** *Mutinerie des pontons de la*

***Date de l'action***: 15 mai 1810.

***Localisation***: Cadix, Espagne. La baie de Cadix se situe à des coordonnées moyennes de 36° 30' Nord et 06° 17' Ouest.

***Conflit***: Guerres du Premier Empire [18 mai 1804 - 1814 et 1815].

***Contexte***: La prise du Fort Matayorda, situé dans la péninsule du Trocadero, face à Cadix, facilita aussi la délivrance de 1.500 prisonniers



Ponton.

français, dont 600 officiers. Ils faisaient partie du Corps d'armée du général Dupont qui avait capitulé aux Espagnols à la bataille de Baylen. Au mépris des termes de la capitulation, certains de ces prisonniers français avaient été placés sur des pontons[1] dans la rade de Cadix. Ils y dépérissaient depuis plus de 20 mois. Quelques-uns d'entre eux résolurent de tout tenter pour recouvrer leur liberté. En fait, 9.000 des 20.000 prisonniers français de l'armée du général Dupont, battue par l'armée espagnole, avaient été transférés entre 1809 et 1812 sur l'îlot rocheux de Cabrera,[2] au sud de Majorque. 3.389 seulement revinrent de ce sinistre rocher en mai 1814. Tous les autres moururent de misère.

***Stratégie ou tactique***: Évasion par dérive, après avoir rompu les câbles. Le vaisseau rasé fut poussé par le vent et par la marée vers les côtes du Trocadero, tenues par les Français.

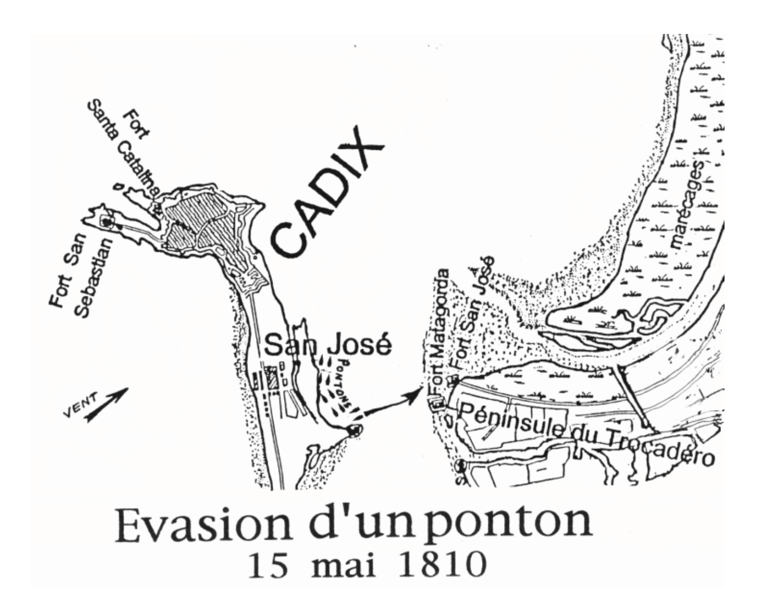
***Résumé de l'action***: Le 15 mai, à 20h00, le vent qui commençait à se maintenir au S.-O. depuis le matin, sembla tomber tout à coup. Ce fut cependant le moment choisi par le ponton VIEILLE-CASTILLE comme le plus favorable pour couper ses câbles et profiter du flux de la marée. Conduits par quelques sous-lieutenants, deux cuirassiers coupèrent à coups de hache les câbles qui les retenaient au rivage. Dès lors, les dés étaient jetés; chacun se mit à l'ouvrage. Les officiers de marine dirigèrent la manœuvre du ponton. Les officiers de terre s'emparèrent de la garnison

---

[1]Vieilles coques de vaisseaux rasés.

[2]Où l'eau douce manquait

anglaise du ponton qu'ils enfermèrent dans la cale. Puis ils se rangèrent en bataille sur le pont. Avec les armes de leurs gardiens anglais, les boulets et les gueuses qu'ils jetaient à la main sur les embarcations anglaises qui les attaquaient, ils parvinrent à éloigner les assaillants après leur avoir fait subir des pertes. Pendant ce temps, le ponton continuait de dériver quelquefois dans une direction contraire lorsque les vents mollissaient. Mais les voiles, qui avaient été confectionnées avec des hamacs et des couvertures, le maintenaient contre le courant, et il vint s'échouer à la




côte.

Lorsque le ponton fut découvert à la côte par les troupes françaises du Trocadero, elles prirent immédiatement toutes les mesures nécessaires pour lui porter secours. La situation des prisonniers français du VIEILLE-CASTILLE devenait de plus en plus critique. Ils recevaient à quart de portée le feu du *Fort de Puntalès*,[3] celui de toutes les batteries qui étaient sur la côte entre le fort et Cadix, ainsi que les bordées d'une vingtaine de canonnières et d'autant de bateaux-bombardes. Des embarcations furent chargées sur des chariots par les Français et conduites au plus vite au Trocadero, seul point où la force de la mer permettait de faire sortir des embarcations. Le débarquement s'effectua sous la direction des généraux Leval et d'Aboville. Le lendemain 16, à 08h00 du matin, 400 hommes du ponton étaient déjà à terre, et à midi tous les prisonniers français avaient réussi à débarquer.

L'opération de sauvetage dura sept heures. Elle se fit sous un feu d'artillerie des plus vifs. Les uns à la nage, les autres dans l'eau et la vase jusqu'aux épaules, quelques-uns sur des embarcations, tous les soldats

[3]Situé sur le cordon littoral

français essayaient d'apporter leur concours aux prisonniers de guerre. Pendant sept heures consécutives, 2.000 soldats se tinrent dans l'eau sous les coups de 150 bouches à feu anglaises et espagnoles pour sauver leurs compatriotes. Tandis que les forts Matayorda et San-Jose rendaient coup pour coup aux Alliés.

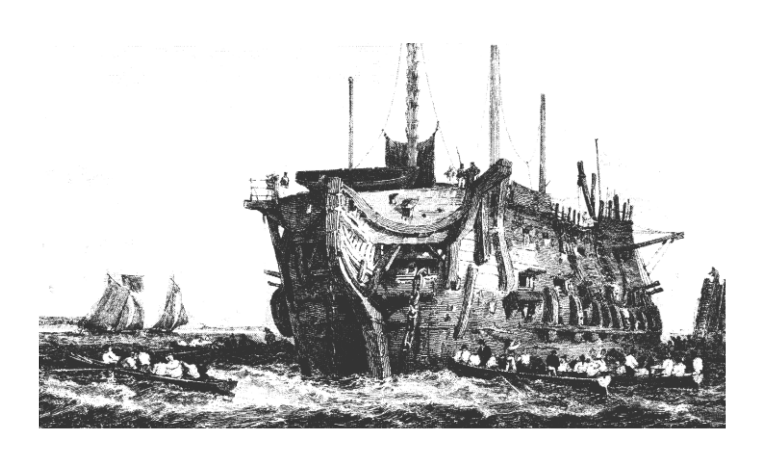
Finalement les Anglais parvinrent à coups de canons et de bombes à mettre le feu au ponton. Il fut éteint trois fois par les Français qui restaient encore à bord. La VIEILLE-CASTILLE était entièrement évacuée lorsqu'une bombe incendiaire partit de Puntalès et vint éclater sur son pont. Bientôt le ponton fut entièrement consumé.

***Pertes*** ♦**Français:** une trentaine de tués. ♦**Anglais et Espagnols:** inconnues.

***Conséquence de cette défaite anglaise***: Le succès des Français entraîna de nouvelles évasions, quinze jours plus tard.



**Ponton de prisonniers de guerre français ancré dans une rade anglaise**



## ***Baie de Cadix.*** *Mutinerie des pontons de la*

***Date de l'action***: 26 mai 1810.
***Localisation***: Dans la Baie de Cadix; Espagne. Coordonnées géographiques: 36°30' de latitude Nord, et 06°17' de longitude Ouest.
***Conflit***: Guerres du Premier Empire [18 mai 1804 - 1814 et 1815]. Guerre péninsulaire d'Espagne et de Portugal [1808 - 1814].
***Contexte***: Encouragés par le succès qu'avait obtenu la témérité du VIEILLE-CASTILLE, les prisonniers français détenus à bord d'un autre ponton anglais, L'ARGONAUT, tentèrent, quinze jours après, la même voie de salut. Ce ponton servait d'hôpital et renfermait à son bord 650 Français blessés.[4]
***Chefs en présence*** ♦Inconnus.
***Effectifs engagés*** ♦**Français**: 650 blessés ou malades. ♦**Anglais**: Inconnus.
***Stratégie ou tactique***: Évasion par dérive, après avoir rompu les câbles. Le ponton fut poussé par le vent et la marée vers les côtes du Trocadero tenues par les Français.
***Résumé de l'action***: Dans la nuit du 26 au 27 mai 1810, le vaisseau-hôpital-prison vint s'échouer près de Matayorda. Les câbles avaient été coupés par les Français. Les Anglais, furieux de cette seconde évasion, firent vraiment l'impossible pour le détruire au canon ou par le feu pendant la dérive. L'ARGONAUTE toucha terre à peu de distance de l'endroit où s'était échoué Le VIEILLE-CASTILLE quelques jours auparavant. Les soldats français du I^er^ Corps montrèrent encore dans cette seconde circonstance autant de sollicitude et de dévouement, pour sauver leurs camarades, qu'ils en avaient apporté pour préserver ceux du VIEILLE-CASTILLE de la mort qui les poursuivit jusqu'au rivage.
***Pertes*** ♦inconnues.
***Conséquence de cette défaite anglaise***: Ce succès des Français entraîna un renforcement de la garde anglaise sur les autres pontons en rade de Cadix.

C'était à cette époque que l'épouse[5] du sergent anglais Reston, du 94th Foot Regiment séjournait avec la garnison dans le Fort-Matayorda [ou Matagorda] pilonné nuit et jour par les Français. Les toits à l'épreuve des bombes étaient trop petits pour abriter toute la garnison, aussi quelques-uns devaient vivre dans des huttes; ainsi en fut-il de Madame Reston et de son garçon de 4 ans. Un jour, un projectile français tomba au-dessus de sa tête et détruisit une fascine. Elle se réfugia dans l'infirmerie souterraine avec son fils, et s'activa comme infirmière. Lorsque le chirurgien ordonna à un garçon-tambour d'aller sous les bombes chercher de l'eau au centre du fort et que ce dernier hésita par peur d'être tué, elle lui prit le seau des doigts et s'y précipita. Quand elle n'aidait pas le chirurgien, elle transportait des fascines et des sacs de sable aux points

---

[4]Ou malades.
[5]Pour en savoir plus sur les épouses de soldats britanniques qui suivaient les troupes en campagne, voir dans le Répertoire général de cet ouvrage la rubrique: *Épouses de soldats*...Les soldats français n'avaient, eux, pas le droit de se faire suivre par leurs femmes et par leurs enfants.

démolis, distribuait du vin aux artilleurs; et, alors que d'autres femmes devenaient hystériques, elle mettait un point d'honneur à garder son calme. Finalement, voyant que les Français allaient donner l'assaut final, les soldats anglais abandonnèrent le fort qui fut occupé sans coup férir par les ennemis. Malheureusement pour cette héroïne, jamais l'armée anglaise ne lui accorda la moindre médaille pour les services qu'elle avait rendus.[6]

Certaines femmes d'officiers prenaient les repas avec leurs maris. Les femmes de la troupe avec leur troupier. Les épouses qui accompagnaient l'armée anglaise et celles qui attendaient leur retour à Lisbonne ou à La Coruña, têtes de pont de l'armée anglaise dans la péninsule ibérique, perdaient parfois leur mari dans les combats. Ainsi l'épouse du lieutenant-colonel George Grey apprit la mauvaise nouvelle devant Badajoz [le 7 avril 1812]. Le choc émotionnel provoqua son accouchement prématuré le 14. Elle nomma le nouveau-né, bien sûr, du nom de son mari, George. Et il devint Sir George Grey, gouverneur d'Australie-du-Sud, puis de Nouvelle-Zélande, de la Colonie du Cap de Bonne-Espérance,[7] et enfin Premier ministre de Nouvelle Zélande.[8] Il avait la chance d'être né sous une bonne étoile aristocratique.

Une autre épouse d'officier, celle du major-général Andrew Hay, choisit de séjourner à Lisbonne avec ses enfants. Dès que l'armée de Wellington atteignit la France, Madame Hay, qui vivait avec une maisonnée de 3 enfants[9] et de plusieurs servants et servantes, décida de venir s'installer à Biarritz. Mais, trois jours après son arrivée, son mari fut tué dans un combat contre les Français. Ce n'était pas rare, et les femmes de soldats et de sous-officiers se remariaient aussitôt afin de survivre. Par contre, beaucoup de femmes d'officiers supérieurs ou généraux, moins soumises à la pauvreté, rentraient en Angleterre. Certaines, plus malchanceuses,[10] changèrent quatre ou cinq fois de maris durant la Guerre Péninsulaire. "*Cette pauvre femme à manqué de chance,* écrivit le 2e classe Green, *car elle a perdu cinq maris.*"[11] En fait la plupart des femmes furent veuves deux ou trois fois. Mais ce qui est sûr c'est qu'elles ne manquèrent jamais d'offres de mariage, et la plupart pouvaient se remarier presque immédiatement,[12] surtout lorsque le décédé était un officier. Quant à l'entente dans ces familles peu ordinaires, elle restait souvent aléatoire et toujours branlante; et en cas de violence, le soldat se voyait priver de sa ration de rhum. Et parfois la femme aussi puisqu'elle y avait droit[13].

---

[6]DONALDSON, Joseph, *Recollections of the Eventful Life of a Soldier* [sergent de la 94th Scots Brigade], New Editions, Edinburgh, 1845, vol.II, pages 357-359

[7]Que les Anglais venaient de prendre aux Hollandais.

[8]BANNATYNE, Neil, lieutenant-colonel, *History of the Thirtieth Regiment, 1689-1881*, Liverpool, 1923; page 275

[9]Des filles.

[10]Certains penseront le contraire.

[11]GREEN, John, *The Vicissitudes of a Soldier's Life, or a Series of Occurrences from 1806 to 1815*, Louth (UK) 1827; page 102. Il s'agit du 68th Durham Light Infantry.

[12]les femmes étaient tout de même une "denrée rare".

[13]BRETT-JAMES, Antony, *Life In Wellington's Army*, George Allen & Unwain Ltd, Londres, 1972

Au début, certaines femmes de troupiers se montraient fort vulgaires et indisciplinées. Même les bras chargés de nourrissons, elles s'introduisaient par effraction dans les caves portugaises en compagnie des soldats et s'appropriaient le vin. Wellington lui-même écrivit en 1850 à une dame Salisbury: *"Il est bien connu que dans toutes les armées les femmes sont au moins aussi corrompues, en fait de pillage, que les hommes! Et l'exemption de punition pour les femmes aurait encouragé ce pillage!*"[14] Ce qui implique qu'il aurait puni au moins quelques femmes.



**Pavillon de l'Empire** [Saint-Empire romain germanique]; il est jaune, chargé d'un aigle éployé de sable, couronné d'une couronne impériale, cerclé, langué, béqué & membré de gueules, tenant en ses deux serres un globe ou monde d'azur cerclé, & surmontéd'une croix d'argent, & de la gauche un sceptre d'or et une épée à la garde de même.

[14]SALISBURY, *A Great man's Friendship. Letters of the Duke of Wellington to Mary, Marchioness of Salisbury, 1850-1852*; publié par Lady Burghclere, Londres, 1927.Page 110

## *Campo Maior.* *Bataille de*

***Date de l'action***: 25 mars 1811.
***Localisation***: **Campo Mayor** en Estremadure portugaise. Le champ de bataille se trouvait tout près de Badajos. Coordonnées géographiques: 39° 01' de latitude Nord, et 07° 04' de longitude Ouest.
***Conflit***: Guerres de l'Empire [du 18 mai 1804 au 6 avril 1814 **&** *les Cent-Jours* du 20 mars au 28 juin 1815]. Campagne de 1811 dans la Péninsule ibérique.
***Contexte***: Le maréchal Mortier, duc de Trévise, que le maréchal Soult avait laissé avec le V^e Corps d'armée en Estremadure, cherchait à s'emparer des forteresses que les Anglo-alliés tenaient encore sur la frontière de l'Alentejo, dans l'intention de les détruire et d'enlever ces points d'appui aux troupes anglo-alliées qui pourraient être envoyées contre lui à partir de Lisbonne. Le général Latour-Maubourg prit Albuquerque le 15 mars et captura la garnison de 800 hommes. Le fort fut rasé. Une autre unité française prit Valencia; Trévise se dirigea vers Campo-Maior. Le major espagnol qui en était le gouverneur n'avait avec lui que 300 hommes. Il refusa de se rendre, aussi les Français durent en faire le siège. Cette place, quoique bien fortifiée avait été fort négligée durant les dernières années. Il aurait fallu 5.000 hommes de garnison pour être efficace, mais, durant le siège que nous relatons, la ville n'avait que 2.000 Miliciens avec 5 canons. Le major Tallaia, du Génie portugais, en était gouverneur. Il fit une excellente défense, tant et si bien que les 5.000 Français durent faire venir une batterie de siège et ouvrir la tranchée.

Les Français attaquèrent la ville par le nord, et commencèrent à ériger une batterie de brèche de 6 pièces de 24 livres dans une ancienne fortification, à 350 mètres de la façade gauche du bastion de Concelho, avec une contre-batterie de trois pièces de 12 livres pointée sur le flanc opposé du demi-bastion Do Principe. En même temps, ils mirent en batterie 7 mortiers, et, en poussant une sape vers le glacis, creusèrent une tranchée le long de sa crête afin de placer des tireurs de mousqueterie au plus près. L'escarpe qui devait être ébréchée avait 6,5 m de haut, et la batterie ne pouvait pas l'atteindre en dessous de 3,5 m à partir du fond du fossé. Malgré cela, après 5 jours de canonnade, comme les gravats ne pouvaient être enlevés à cause du feu de mousqueterie, la brèche fut rendue praticable et la garnison fut l'objet d'un assaut de la part des Français. En dépit de cet assaut, l'obstiné gouverneur demanda un délai de 24 heures dans l'espoir d'être secouru entre temps par le duc de Wellington; ce qui n'advint pas. Dès le 15, deux batteries furent établies contre le Bastion de San-João. Le 17, le pilonnage commença. Le 21, la brèche était praticable. La place fut sommée pour la seconde fois et se rendit. Le 23 mars, les allies capitulèrent donc.[1]
***Chefs en présence*** ♦**Français**: le général Latour-Maubourg. ♦**Anglo-alliés**: maréchal anglais Beresford.
***Effectifs engagés*** ♦**Anglo-alliés**: 22.000 hommes et 18 canons. ♦**Escorte française**: 500 cavaliers et 1.000 fantassins.

---

[1]La garnison anglo-portugaise fut faite prisonnière mais avec les Honneurs de la Guerre.

***Stratégie ou tactique***: Tandis que le général Latour-Maubourg était resté en arrière du convoi avec la Cavalerie et l'artillerie légère, les deux bataillons d'Infanterie protégeaient les abords immédiats des véhicules, de façon à empêcher les Anglais d'attirer l'escorte loin du convoi afin de s'en emparer. Une colonne anglaise de 2.000 chevaux fondit par surprise sur les escadrons de Cavalerie française et les força à se rabattre lentement sous leur pression. L'arrière-garde française fit sa retraite sur le 100e de Ligne, qui, s'étant formé en carré par bataillons sur la grand route, repoussa toutes les charges anglaises. Le 100e marcha ainsi sur 15 km sans que la Cavalerie anglaise ne put l'entamer. Les derniers escadrons français furent toutefois poursuivis par des unités anglaises jusque sur les glacis de la *tête de pont* de Badajoz, et un peloton de Dragons Légers anglais parvint même à la barrière du chemin-couvert qu'on eut à peine le temps de fermer. Mais les canons du Fort San-Cristoval entrèrent immédiatement en action et les forcèrent à s'éloigner en hâte.

***Résumé de l'action***: Philippon, qui avait commandé le siège, fit aussitôt sauter les fortifications de la ville comme il en avait reçu l'ordre de Trévise. Quinze gros canons furent encloués et les trente sept autres préparés pour être dirigés sur Badajoz. Mais le petit convoi fut intercepté par un Corps d'armée anglo-portugais sous les ordres de Beresford qui arrivait pour faire lever le siège de cette ville, et qui put au moins récupérer son artillerie; du moins celle qui n'avait pas été enclouée par les Français.

Le 21 avril, Wellington avait mis Beresford à la tête d'un Corps d'armée de Secours de 20.000 fantassins, 2.000 cavaliers et de 18 canons, pour aller faire le siège de Badajos. Comme préliminaire, Beresford devait faire lever le siège de Campo Maior à Philippon en attaquant les lignes françaises de circonvallation. Mais les Français s'emparèrent de la forteresse plus vite que prévu. Campo Maior avait capitulé aux Français le 21 mars et les secours anglais n'arrivèrent que 4 jours après la capitulation, le 25. Sir W. Beresford avait traversé le Tage le 17 mars, sur le pont érigé à *Tancos*, et marché sur *Ponte-de-Sor, Crato* et *Portalegre*. Les Anglais atteignirent donc Campo-Maior le 25. Les Français étaient déjà repartis après avoir fait sauter les murailles et emporté les 37 canons. Le 25, donc, vers 10h00 du matin, le Corps d'armée de 15.000 Anglo-portugais, arrivé à Campo-Maior, constata que ce qui restait de l'artillerie française et de l'intendance provenant de cette place était en marche et à une grande demi-lieue sur la route de Badajoz, sous l'escorte de deux Bataillons d'Infanterie du 100e Régiment de Ligne commandés par le colonel Quiot.

Le général Latour-Maubour, avec 500 cavaliers, était resté en arrière-garde du convoi de cette artillerie de Campo Maior que les Français voulaient récupérer pour Badajoz, tandis que les deux bataillons du 100e étaient en protection rapprochée des véhicules de transport hippomobiles. À l'approche de l'armée anglaise, 15 fois plus forte numériquement, Latour-Maubourg décida[2] de hâter le pas. Il avait réussi à détruire la forteresse de Campo-Maior et s'il réussissait à ramener l'artillerie de

[2]Marie Victor Nicolas de Fay, vicomte puis marquis de Latour-Maubourg. Né à La Motte-Galaure, dans la Drôme, 1768-1850. Il fut, plus tard, Ministre de la Guerre de Louis XVIII.

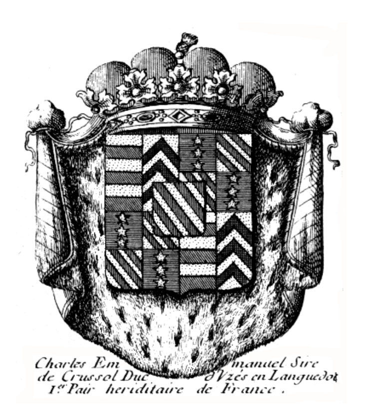
forteresse, sa mission serait totalement accomplie.

Latour-Maubourg déploya à cette occasion beaucoup d'habileté, il réussit à tenir tête à l'armée anglaise. D'abord, il lança plusieurs charges qui ralentirent l'avant-garde anglaise. Mais la supériorité numérique des Anglais était littéralement irrésistible. Une unité de Cavalerie Lourde et le 13th Light Dragoons, commandés par le colonel Head, s'avancèrent sur les deux bataillons français commandés par le colonel Quiot et les chargèrent vigoureusement. Les Français se formèrent immédiatement en carrés pour ne pas être tournés, et reçurent les charges anglaises avec un feu si nourri et si roulant que quelques cavaliers anglais, seulement, vinrent s'empaler sur le premier rang français hérissé de baïonnettes. Beaucoup d'autres s'abattaient avant d'atteindre le carré. Latour-Maubourg parvint ainsi, à petits pas, à continuer son chemin vers Badajoz.

Les Anglo-portugais tentèrent en désespoir de cause d'intercepter le train d'artillerie alors qu'il procédait à la difficile manœuvre de franchir le pont de Badajos; mais ils échouèrent encore et les canons réussirent à passer en sécurité. Le convoi était sauvé pour les Français et la bataille terminée.

***Pertes*** ♦**Anglais**: Environ 600 tués et blessés[3]. ♦**Français**: 200 tués, blessés et prisonniers.

***Conséquence de cette défaite anglaise***: Furieux de cet échec, Wellington s'écria, peut-être injustement: «*La conduite du 13th Dragoons a été celle d'une cohue, galopant à travers la plaine aussi vite que ses chevaux pouvaient la porter, après des ennemis à qui elle n'aurait pu faire aucun mal même s'ils avaient été enfoncés. Si le 13th se montre encore coupable d'une telle conduite, je lui enlève ses chevaux.*» Si l'escorte française avait été moins combative et si les cavaliers anglo-portugais avaient réussi à s'emparer des trains, le siège même de Badajos aurait été en péril pour les Français.




[3]Selon un témoin oculaire anglais qui devait en être à son baptême du feu: *«Les Dragons anglais couvrirent le champ de bataille de leurs morts.»*

# *La Cañonja.* *Bataille de*

***Date de l'action***: 19 août 1813.
***Localisation***: Village situé sur la côte méditerranéenne d'Espagne à 20 km à l'O.-S.-O. de Tarragona. Coordonnées géographiques: 41° 07' de Latitude Nord; 01° 11' de Longitude Est.
***Conflit***: Guerres du Premier Empire [du 18 mai 1804 au 6 avril 1814 **&** *les Cent-Jours* du 20 mars au 28 juin 1815]. Sixième Coalition [de mars 1813 au 11 avril 1814].[4] Guerre Péninsulaire, 1808-1814. Campagne de 1813.
***Contexte***: La division d'Infanterie Habert et la Cavalerie du général Delort furent dirigées sur Cañonge à la poursuite des Anglais.
***Chefs en présence*** ♦Inconnus.
***Effectifs engagés*** ♦Quelques centaines de combattants de part et d'autre.
***Stratégie ou tactique***: Simple attaque frontale.
***Résumé de l'action***: Les Lanciers chargèrent les Dragons anglais avec vigueur, les éparpillèrent et les poursuivirent, avec des pertes assez considérables en tués et en blessés, jusqu'au pied des murs de *Cambrils* où ils se réfugièrent sous la protection de formidables lignes d'Infanterie.
***Pertes*** ♦*"assez considérables."*
***Conséquence de cette défaite anglaise***: Grâce à cette victoire, les Français purent s'approcher de Tarragone et venir libérer la garnison qui voulait faire sauter les fortifications.



[4]Voir la note de la rubrique "Conflit" de *Batailles de Blexen et Bremerlehe* du 22 au 25 avril 1813.

## ***Cap Finistère.*** *Bataille navale du Cabo Finisterra ou*

**Date de l'action**: 4 novembre 1805.

**Localisation**: Cap situé en Galice espagnole au Nord-Ouest de la péninsule ibérique. Coordonnées géographiques: 42° 53' de latitude Nord, et 09° 16' de longitude Ouest.

**Conflit**: Guerres du Premier Empire [18 mai 1804 - 1814 et 1815]. Troisième Coalition, du 8 avril 1805 au Traité de Presbourg, 26 décembre 1805.

**Contexte**: Le 2 novembre, les vaisseaux du contre-amiral Dumanoir-Lepelley étaient arrivés à la latitude du cap Finistère. Ils furent aperçus par deux frégates anglaises appartenant à l'escadre du commodore Sir Richard Stracham, qui croisait dans les parages dans le but d'intercepter l'escadre de Rochefort.[1] Stracham se lança aussitôt dans le sillage de Dumanoir. Le clair de lune empêcha ce dernier de fausser compagnie aux Anglais en changeant de cap. Le 3 au matin, les escadres étaient en vue à une distance beaucoup plus rapprochée que la veille. Toute la journée se passa en chasse, et la nuit suivante le clair de lune favorisa encore les Anglais dans leur poursuite.

**Chefs en présence ♦Marine Impériale**: contre-amiral Dumanoir. **♦Royal Navy**: commodore Stracham.

**Effectifs engagés ♦Marine Impériale:** a.Le DUGUAY-TROUIN [74 canons], b.Le FORMIDABLE,[2] c.Le MONT-BLANC [74], d.Le SCIPION [74]. **Royal Navy:** 1.The CAESAR [80 canons, guidon du commodore Stracham], 2.The HERO [74 canons], 3.The COURAGEOUS [74], 4.The NAMUR [74], frégates: 5.The SANTA-MARGARITA [44], 6.The PHOENIX [44], 7.The AEOLUS [44], 8.The REVOLUTIONNAIRE [44].

**Stratégie ou tactique**: Attaque en tenaille de 4 vaisseaux français par 8 navires de guerre anglais.Non content de sa supériorité du simple au double, Stracham tâchait d'obtenir la supériorité locale en concentrant ses 4 vaisseaux de Ligne et ses 4 grosses frégates sur les deux derniers navires français. Psychologiquement, Trafalgar avait tellement affecté Dumanoir qu'il était vaincu avant de combattre.

**Résumé de l'action**: Le 4 à l'aube, les Anglais, forts de 4 vaisseaux et de 4 frégates, n'étaient qu'à trois portées de canon des Français. Dumanoir avait rangé ses navires en ligne d'échiquier afin qu'ils se trouvent en ligne de bataille dès qu'ils auraient fait volte-face. À 08h00, deux frégates commencèrent à les harceler en leur tirant quelques coups de leurs pièces de chasse. Bientôt, la supériorité de marche des frégates leur permit de venir par le travers de temps en temps, et de tirer à chaque fois une ou deux bordées entières sur les vaisseaux français qui ne pouvaient riposter que de leurs canons de retraite.

Ces manœuvres, dont le résultat fut d'endommager et de dégréer en détail les vaisseaux français, dura jusqu'à 11h30. À cette heure, cependant, le contre-amiral Dumanoir se décida enfin à former sa ligne de bataille.

---

[1]Capitaine Allemand.
[2]80 canons, pavillon du contre-amiral Dumanoir.

Pendant ce temps, une troisième frégate avait rejoint les deux autres, et avait été suivie de près par trois vaisseaux de ligne. Ces six bâtiments attaquèrent la ligne française de manière à envelopper les deux derniers vaisseaux. Afin de ne pas laisser écraser ses arrières, Dumanoir fit virer son escadre vent devant par la contre-marche [successivement]. Ce mouvement fit essuyer au DUGUAY-TROUIN tout le feu des trois vaisseaux anglais. Le Français riposta vigoureusement, dépassa les vaisseaux de ligne anglais et força les trois frégates anglaises à s'écarter. Elles laissèrent arriver pour prendre poste sous le vent de la ligne française qui avait achevé son évolution. Les 3 vaisseaux anglais virèrent alors pour s'établir au même bord que l'escadre française. Le vaisseau anglais The NAMUR et la frégate The REVOLUTIONNAIRE[3] rallièrent à ce moment l'escadre anglaise. Chaque vaisseau français se trouva donc encadré par une frégate et par un vaisseau anglais.

Obligés ainsi de combattre des deux bords, les vaisseaux français, quoique avariés au combat de Trafalgar, luttèrent avec opiniâtreté. Les frégates anglaises changèrent vite de position afin de ne pas se faire couler par les Français et se positionnèrent de façon à ne pas être exposées à tout leur feu, sur les hanches..

La bataille se poursuivit sans interruption pendant quatre heures et demie. Les vaisseaux français se trouvaient alors dans un état lamentable, presque complètement démâtés, et avaient embarqué 2,5 mètres d'eau dans leur cale. Le FORMIDABLE amena son pavillon, suivi bientôt par Le SCIPION, Le MONT-BLANC, et Le DUGUAY-TROUIN un quart d'heure après.




**Pertes ♦Royal Navy**: 600 tués.[4] **♦Marine Impériale**: Le FORMIDABLE eut plus de 200 hommes hors de combat. Le SCIPION 200 hommes, Le MONT-BLANC 180, Le DUGUAY-TROUIN 150.

**Conséquence de cette défaite française**: Suite directe de Trafalgar, cette défaite vint en aggraver les conséquences pour les Français.

[3]Une prise française, inutile de le préciser.

[4]Stracham ne déclara officiellement des pertes que de 135 hommes, afin de donner à sa bataille de *quatre heures et trente minutes* un panache plus grand encore.

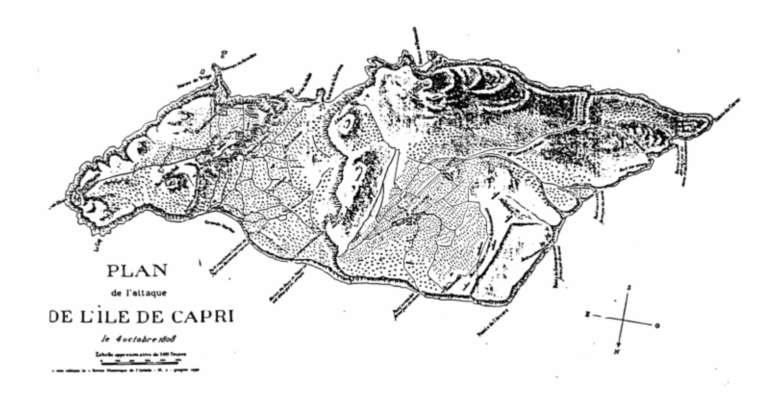
# ***Capri.*** *Attaque de l'île de*

***Date de l'action***: 5 octobre 1808.

***Localisation***: Isola di Capri. Île située au large de Naples; Italie. Coordonnées géographiques: 40° 33' de latitude Nord, et 14° 13' de longitude Est.

***Conflit***: Guerres du Premier Empire [18 mai 1804 - 1814 et 1815].

***Contexte***: Les Français étaient maîtres depuis deux ans de Naples, mais l'île de Capri restait encore entre les mains des Anglais. Ce point d'appui leur donnait le moyen de faire une contrebande d'armes, très active sur toute la côte, et d'entretenir une agitation nationaliste dont ils espéraient profiter. À peine arrivé à Naple sa capitale, le roi Joachim Murat, impatient de se signaler par quelque tentative audacieuse,[1] résolut de s'emparer de Capri. Cette entreprise offrait de grandes difficultés. Le roi Joseph




l'avait vainement essayée à deux reprises; mais la tempête avait dispersé son expédition.

Le roi de Naples ordonna la concentration de moyens de transport maritime, choisit seize cents hommes d'élite et en donna le commandement au général de division Lamarque, son propre chef d'Etat-Major, qui s'était distingué au siège de Gaëte et de Maratea, et qui, récemment, venait de soumettre trois provinces après une multitude de combats.

***Chefs en présence*** ♦**Français**: général de division Lamarque. ♦**Anglais**: général Sir Hudson Lowe, futur geôlier de Napoléon à Sainte-Hélène; il entra dans l'histoire en perdant en quelques jours seulement cette île qui aurait pu résister longtemps aux assauts des Français.

***Effectifs engagés*** ♦**Français**: 1.600 hommes. ♦**Anglais**: 2.100 hommes.

***Stratégie ou tactique***: L'île de Capri est ceinturée de rochers qui, sur presque tout son pourtour, atteignent plusieurs dizaines de mètres au-dessus du niveau de la mer; à tel point que Tibère s'y croyait à l'abri des vengeances de Rome et de l'indignation du monde. Depuis deux ans, le général anglais Sir Hudson Lowe, le même qui deviendra plus tard geôlier de Napoléon à Sainte-Hélène, érigeait des fortifications afin de ren-

[1] Qui frapperait l'imagination de ses nouveaux sujets.

forcer ces obstacles naturels: quatre forts avaient été construits.

Les Anglais avaient effacé au ciseau, au burin ou à la mine quelques sentiers qui serpentaient le long des précipices; et le général anglais donnait une guinée sonnante et trébuchante à tout habitant qui parvenait à s'introduire dans l'île par quelque voie qui n'avait pas encore été reconnue par les sapeurs anglais. Quarante pièces d'artillerie armaient ce formidable système de défense, et, au moment de l'attaque des Français, la garnison totalisait plus de 2.100 hommes.

L'île de Ponza, où les Anglais tenaient en permanence quatre ou cinq frégates, et d'où le canon de Capri pouvait s'entendre, augmentait encore les défenses de cette île, puisque les Français ne pouvaient pas opposer une force navale égale, et que, par ailleurs, en huit ou neuf heures de navigation les vaisseaux anglais et siciliens avaient le temps d'intervenir sur le théâtre des combats.

Lamarque fit éloigner les chaloupes de débarquement afin de forcer les soldats à se battre jusqu'au bout. À ce sujet, le théoricien chinois **Sun Tzu** a fait des remarques intéressantes, conseillant au stratège de laisser à l'ennemi un chemin de repli afin de ne pas le forcer à combattre en désespéré, tandis qu'il suggérait au même homme d'agir comme le général Lamarque, en jetant ses propres hommes dans une situation sans

**Résumé de l'action**: L'expédition quitta la rade de Naples dans la nuit du 4 au 5 octobre 1808. Il n'y avait pas encore les hauts immeubles actuels du boulevard front-de-mer, mais cela n'empêcha pas les 500.000 habitants de Naples[2] de suivre les opérations à partir des quais et des promenades. Le vent, d'abord favorable, ne tarda pas à faiblir, et, au point du jour, le convoi traînait les pieds à plusieurs kilomètres de l'île de Capri. Bientôt une tempête succéda au calme. Les flots se brisaient avec tant de force contre les rochers, qu'il était impossible d'en approcher. Ce ne fut qu'à 15h00 que, tandis que les bombardes[3] et les canonnières maintenaient un feu très dense sur les batteries anglaises qui défendaient le port, les petites embarcations qui transportaient les troupes françaises purent longer la côte pour chercher un point de débarquement satisfaisant. Recherche inutile. Partout des rochers hostiles se dressaient perpendiculairement à 25, 30, 60 et même 120 mètres; avec, au sommet, des "habits-rouges"[4] anglais au sourire narquois.

Un moment, les Français crurent qu'ils devraient repartir sans rien entreprendre. Enfin ils essayèrent, dans une baie ou la mer battait avec moins de force, de dresser une échelle. Ils l'attachèrent et la fixèrent à la paroi avec des cordes. Quelques hommes, sous les ordres de l'adjudant-général Martial Thomas et du chef d'escadron Livron, hissèrent une seconde échelle sur la première; puis une troisième. Et ce fut par cet étrange chemin que, sous le feu d'une batterie et de 1.300 Anglais qui s'étaient concentrés sur ce point, les Français escaladèrent et franchirent la première "enceinte" de l'île.

À 16h30, le lieutenant-général Lamarque avait réussi l'escalade

---

[2]À l'invitation de leur monarque.

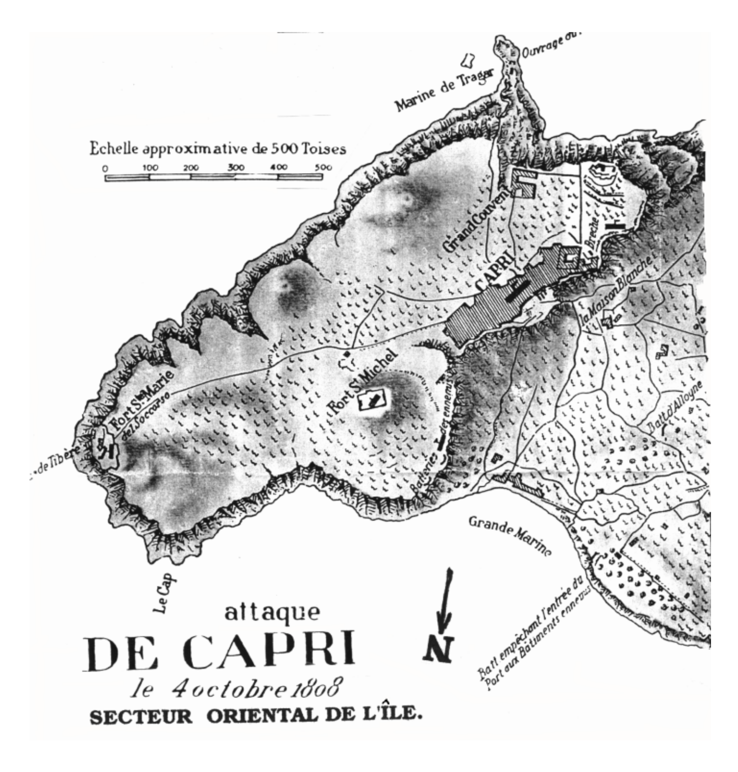
[3]Vaisseau lance-bombes.

[4]Surnom habituel des troupes britanniques [variante: «*tuniques rouges*»] depuis Guillaume d'Orange qui fit généraliser cette couleur pour l'Infanterie.

avec environ 500 hommes. Il essaya vainement d'emporter les fortes positions retranchées des Anglais. Les assauts meurtriers se succédèrent. Comme ils ne pouvaient y accéder que par un talus rapide et découvert, les Français qui présentaient une poitrine non protégée recevaient une mort inévitable.

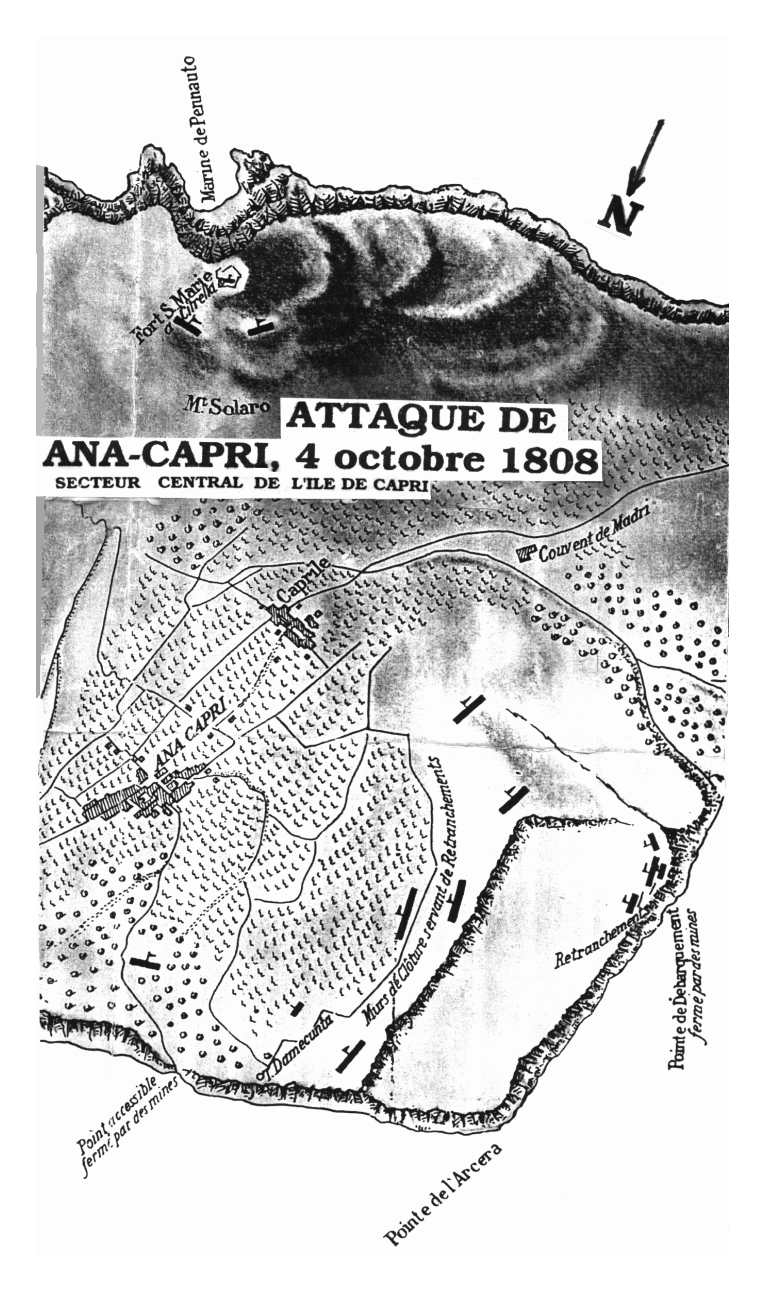
Le général Lamarque, voyant qu'il avait déjà perdu le quart de ses effectifs, se décida à attendre la nuit. Il s'occupa de ventiler vers divers points d'attaque les renforts qui, à cet instant, lui arrivaient. Pour inspirer une meilleure résolution à ses troupes dont il attendait le plus grand effort, il donna l'ordre à toutes les embarcations de s'éloigner, leur ôtant ainsi tout moyen de retraite. Il fallait vaincre ou mourir.

À 19h00, les soldats se rangèrent en bataille au milieu des ténèbres et montèrent, baïonnette au canon, dans le plus grand silence et sans répondre par le moindre coup de fusil aux tirs aveugles des "habits-rouges" terrorisés, qui devinaient l'assaut à l'arme blanche sans rien voir. En quelques minutes les retranchements furent pris et les défenseurs,




1.100 hommes, capturés; parmi lesquels un régiment anglais tout entier. Le colonel Hausell, qui commandait ce secteur, fut tué.

À l'aube, le Fort Sainte-Barbe capitula.




Les troupes françaises s'étaient emparées de la partie supérieure de l'île qui avait, encore à cette époque, conservé son ancien nom

grec: Ana-Capri.[5] Mais les Anglais tenaient encore la partie inférieure qui possédait deux ports, et les Français pouvaient facilement se retrouver bloqués et affamés dans le secteur qu'ils avaient conquis. Les secours anglais, attendus de Ponza et de Sicile, pouvaient arriver d'un moment à l'autre. Il était donc nécessaire pour les Français de repousser les Anglais vers la forteresse de Capri, citadelle de l'île, et vers les forts Saint-Michel et Saint-Salvador.

Mais pour descendre d'Ana-Capri, il fallait tenter une expédition presque aussi périlleuse que pour y monter. Cette haute partie de l'île ne communiquait avec la basse que par un escalier suspendu sur un abîme à 580 marches, chacune d'une coudée[6] de hauteur. Il ne pouvait y passer qu'un homme de front, et, pour corser les difficultés de ce parcours du combattant, dix à douze canons de 36 livres et vingt chaloupes-canonnières le battaient à petite portée. Le général français se décida à le descendre en plein midi, et cette audace, qui aurait certainement été qualifiée de témérité criminelle en cas d'échec, fut couronnée d'un succès complet et donc taxée de géniale intrépidité. Toute la grande marina fut occupée le même jour.

Mais l'occupation de l'île n'était pas achevée. Les Français créèrent un petit port dans les Thermes de Tibère qui n'étaient pas accessibles aux tirs de l'artillerie de la place: 400 hommes, attelés à des pièces de 24, les hissèrent à travers des rochers jusqu'au sommet du Mont Solaro, point le plus élevé d'Ana-Capri, d'où l'on dominait la citadelle. Les Français construisirent en même temps des batteries de brèche et des batteries à boulets rouges le long de la mer afin de repousser les vaisseaux anglais, qui étaient déjà signalés, mais qui luttaient contre des vents contraires. Ils arrivèrent enfin; 6 frégates, 5 bricks, une trentaine de bombardes et de canonnières, et une vingtaine de bâtiments de transport entourèrent l'île et harcelèrent les assiégeants français. C'est alors que Murat, qui voyait ses communications logistiques interrompues, commença à craindre pour son succès. Il se rendit à Massa et y concentra toutes ses canonnières et quelques bâtiments de transport chargés de vivres et de munitions dont les Français commençaient à manquer. Ce convoi logistique saisit un moment favorable où les vaisseaux anglais s'étaient laissés entraîner sous l'île, et où le vent ne leur permettait pas de se relever, traversa toute leur escadre, mit en fuite les canonnières anglaises, et, malgré le feu de toutes les batteries terrestres des Anglais, aborda aux Thermes de Tibère.

Malgré un secours de 200 canonniers et de 500 hommes de bonne Infanterie qui venaient d'être envoyés dans la place, malgré aussi l'espoir d'un renfort de 3.000 hommes qui avaient embarqué sur les transports, ce succès jeta le désespoir chez les assiégés qui virent leurs murailles s'effriter en profondes brèches sous les obus et boulets des Français, et l'assaut se préparer. En désespoir de cause, les Anglais capitulèrent et rendirent aux Français la place et les forts, abandonnant leur artillerie, leurs stocks de vivres et de munitions.

---

[5]Du grec *άνά* haut ou en haut, et *κάπροσ* sanglier; sans doute *l'île haute aux sangliers* ou *à la forme de sanglier*.

[6]La coudée est évaluée à environ 50 cm.

**Pertes** ♦inconnues.

**Conséquence de cette défaite anglaise**: L'île de Capri tomba ainsi entre les mains des Français. Est-ce la raison pour laquelle Sir Hudson Lowe, humilié à Capri, se montra si excessif envers son vainqueur, lorsque ce dernier fut relégué à Sainte-Hélène?



## *Cap Trafalgar.* *Bataille navale du*

***Date de l'action***: 21 octobre 1805.
***Localisation***: Le secteur de la bataille est situé à 4 milles du Cap Trafalgar [Espagne], et à 27 au Sud-Sud-Ouest de Cadix. Coordonnées géographiques du Cabo Trafalgar: 36° 11' de latitude Nord, et 06° 02' de longitude Ouest.
***Conflit***: Guerres du Premier Empire [18 mai 1804 - 1814 et 1815]. Troisième Coalition, du 8 avril 1805 au Traité de Presbourg, 26 décembre 1805.
***Contexte***: Le 19 octobre, le vice-amiral Villeneuve sortit de Cadix à la tête de la flotte combinée franco-espagnole pour livrer bataille à l'amiral Nelson. Pourquoi est-il sorti? Selon certains, parce qu'il n'avait plus rien à perdre. Il était fortement critiqué par Le Moniteur, journal officiel français, par les Espagnols et les Français qui lui reprochaient de ne pas avoir détruit la flotte anglaise aux Quinze-Vingt, et l'amiral Rosily venait de quitter Paris pour venir le relever de ses fonctions. Une victoire sur le grand Nelson aurait sans doute redoré son blason aux yeux de tous, aux siens propres, et surtout à ceux de l'Empereur Napoléon.
**Chefs en présence ♦Marine Impériale**: vice-amiral de Villeneuve; amiral don Frederico Gravina. **♦Royal Navy**: amiral Nelson; amiral Collingwood.

**♦Franco-Espagnols**: Ligne irrégulière orientée S.E. -N.O. **a]** Le NEPTUNO [80 canons; Espagnol], **b]** Le SCIPION [74 canons; Français], **c]** Le RAYO [100 canons; Espagnol], **d]** Le FORMIDABLE [94 canons, vaisseau-amiral de Dumanoir-Lepelley], **e]** Le DUGUAY-TROUIN [74c.], **f]** Le MONT BLANC [74], **g]** Le SAN FRANCISCO-DE-ASIS [74 canons. Espagnol], **h]** Le SAN-AGUSTINO [74 canons; Espagnol], **i]** Le HÉROS [74], **j]** Le SANTISSIMA-TRINIDAD [130c.Esp],[1] **k]** Le BUCENTAURE [vaisseau-amiral du vice-amiral de Villeneuve, 80 c., capitaine Magendie], **l]** Le NEPTUNE [80 c., capitaine Maistral], **m]** Le REDOUTABLE [78 canons, commandant Lucas], **n]** Le SAN LEANDRO [64c.Esp], **o]** Le SAN JUSTO [74c.Esp], **p]** Le SANTA-ANA [vaisseau-amiral espagnol de 112 canons, du vice-amiral don Alava], **q]** L'INDOMPTABLE [80 c. capitaine Hubert], **r]** Le FOUGUEUX [74 canons. capitaine de vaisseau Baudoin], **s]** L'INTRÉPIDE, **t]** Le MONARCA [74 canons. Espagnol], **u]** Le PLUTON [74], **v]** Le BAHAMA [74 canons. Espagnol], **w]** L'AIGLE [74], **x]** Le MONTANES [74 canons. Espagnol], **y]** L'ALGÉSIRAS [74 canons. Vaisseau-amiral de Magon], **z]** Le ARGONAUTA [80 canons. Espagnol], **â]** Le SAN ILDEFONSO [74canons. Espagnol], **ê]** L'ACHILLE [74], **î]** Le PRINCIPE DE ASTURIAS [110 canons, amiral Gravinas; Espagnol], **ô]** Le BERWICK [74], **û]** Le SAN JUAN NEPOMUCENO [74 canons. Espagnol]. **ë]** Le SWIFTSURE [74 canons].

[1]Vaisseau-amiral espagnol de Cisneros Vicente, un énorme **quatre-ponts** de 130 canons, le plus puissant navire de l'époque.

**Royal Navy:** Colonne du nord [1032 canons], **1]** The VICTORY [3-ponts de 120 canons; vaisseau-amiral de l'amiral Nelson], **2]** The TEMERAIRE [3-ponts de 110 canons], **3]** The NEPTUNE [3-ponts de 110 canons], **4]** The LEVIATHAN [74], **5]** The CONQUEROR [74], **6]** The BRITANNIA [3-ponts de 120 canons, pavillon du contre-amiral comte de Northesk], **7]** The AGAMEMNON [64], **8]** The AJAX [80], **9]** The ORION [74], **10]** The MINOTAUR [74], **11]** The SPARTIATE [74], **12]** The AFRICA [64], un peu plus au nord. Colonne du sud: **13]** The ROYAL SOVEREIGN [trois-ponts de 120 canons; vaisseau-amiral de l'amiral Collingwood], **14]** The BELLE-ISLE [74], **15]** The MARS [74], **16]** The TONNANT [80], **17]** The BELLEROPHON [74], **18]** The COLOSSUS [74], **19]** The ACHILLES [74], **20]** The REVENGE [74], **21]** The POLYPHEMUS [64], **22]** The SWIFTSURE [74], **23]** The DEFIANCE [74], **24]** The THUNDERER [74], **25]** The DEFENCE [74], **26]** The PRINCE [3-ponts de 110 canons], **27]** The DREADNOUGHT [3-ponts de 110 canons]. **29]** nombreuses frégates dont The EURYALUS[2].

***Stratégie ou tactique***: Au moment de la bataille, l'escadre franco-espagnole formait une colonne de 6 km de long, irrégulière et orientée du S.-E. au N.-O., et dessinant une courbe dont la concavité était tournée vers les Anglais.

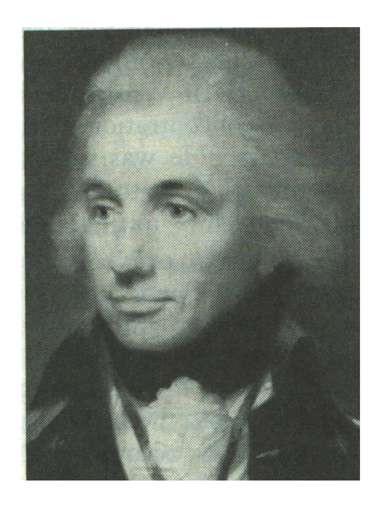
À la tactique classique du combat parallèle qui se traduisait en combats singuliers entre vaisseaux, Nelson a innové en préférant les deux colonnes qui enfoncent perpendiculairement la ligne ennemie et qui déclenchent la mêlée. Ces deux "flèches" attaquèrent la ligne ennemie en deux points: au premier tiers et au milieu de la ligne. Ces deux attaques simultanées coupèrent la ligne en trois tronçons. L'avant-garde franco-espagnole de 10 vaisseaux n'intervint pas durant les deux premières heures de la bataille, et lorsqu'elle reçut cet ordre, il était trop tard; la bataille était virtuellement perdue. Quant aux deux autres tronçons de la ligne alliée, ils étaient inférieurs numériquement aux deux colonnes anglaises qui les attaquaient. Cette tactique pensée dès le 9 octobre par Nelson lui donna la supériorité numérique et se révéla géniale: "...Pensant qu'il est presque impossible de conduire au combat [en ligne] une flotte de 40 vaisseaux[3] avec des vents variables, par un temps brumeux...[il ordonne la formation en deux colonnes] de 16 vaisseaux chacune avec une réserve de 8 vaisseaux... La flotte de l'ennemi...sera probablement si étendue que la tête ne pourra secourir la queue... et [ainsi] les vaisseaux anglais doivent être d'un quart plus nombreux que les vaisseaux ennemis coupés."

[2]Le SWIFTSURE et Le BERWICK, ce jour-là dans l'escadre française, avaient été pris aux Anglais le 24 juillet 1801 et le 8 mars 1795. Ils avaient gardé leurs noms. The BELLE-ISLE et The TONNANT, ce jour-là dans l'escadre anglaise, avaient été pris aux Français. Il y avait donc un SWIFTSURE dans chaque escadre.

[3]Dont 27 de ligne.

Ainsi, Nelson arrivait à retrouver localement la supériorité numérique. Toutefois, la ligne alliée étant concave, les deux colonnes anglaises auraient pu se retrouver encerclées si l'amiral Dumanoir, commandant l'avant-garde, avait pris l'initiative de se rabattre vers le sud avant d'en avoir reçu l'ordre. Cela aurait pu changer le cours du combat.

Villeneuve, pour sa part, croyant que la flotte anglaise n'était que de 21 vaisseaux, avait eu l'intention de l'attaquer en deux lignes: l'une [de 21 vaisseaux] aurait fait face à la ligne anglaise d'égal nombre, tandis que les 12 restants, choisis parmi les meilleurs voiliers, auraient attendu que la bataille commence pour attaquer la ligne anglaise en la mettant entre deux feux, en tenaille. Villeneuve divisa donc ses forces en deux parties distinctes. La première, désignée sous le nom de ligne de base, était composée de trois divisions chacune de 7 vaisseaux, ou 21 vaisseaux en tout. La seconde [Corps de Réserve] comptait les 12 vaisseaux restants partagés en deux divisions de 6. Cette formation fut ordonnée à la flotte française avant le départ et exécutée à peu de chose près. Mais ensuite, voyant que la flotte anglaise était trop nombreuse, l'ordre de bataille fut changé pour former une seule ligne de bataille bien serrée.



**Amiral vicomte Horatio Nelson, duc de Bronte [1758-1805], génial vainqueur à Trafalgar comme à Aboukir, il fut le plus grand amiral anglais.**

Pour ce qui fut de la coopération entre les deux alliés, un peu comme pour les Anglo-Hollandais à Béveziers, la jonction de deux escadres, française et espagnole, sous un même commandement n'allait pas sans heurts. Pour ménager les susceptibilités, Gravina n'était pas officiellement sous commandement de Villeneuve. Cela n'arrangea rien. Les Espagnols détestaient les Français[4] avec qui ils

[4]Que ce soit sous l'Empire ou sous la royauté, le problème restait le même: **ANIMOSITÉ DES ESPAGNOLS CONTRE LES FRANÇAIS** «Sa Majesté [Louis XIV] ne compte pas que la nouvelle union de la France avec l'Espagne ait effacé les anciennes préventions de la nation espagnole contre la françoise. Elle juge au contraire qu'elles seront encore augmentées dans l'esprit de plusieurs particuliers depuis les dernières tentatives faites pour la paix et depuis qu'ils voient que le démembrement des États de la monarchie d'Espagne [afin de sauver l'unité de son immense empire américain et asiatique —les Philippines— , l'Espagne devait sacrifier ses provinces de Flandre et d'Italie] est inévitable. Aussi le Roi ne regarde ni comme gens suspects, ni comme ennemis ceux qui, dans les conjonctures présentes, témoignent ou du ressentiment, ou de l'opposition contre la France. Il suffit à Sa Majesté qu'ils soient fidèlement attachés au Roi d'Espagne, et c'est de cette manière qu'elle considère le président de Castille [le président, ou plus exactement le gouverneur du Conseil de Castille en 1711, était don Francisco Ronquillo], très contraire aux intérêts des François, quoique il ait reçu en toutes occasions, de la part du Roi, des marques de l'estime particulière dont Sa Majesté l'honorait.» [tiré du **MÉMOIRE POUR SERVIR D'INSTRUCTION AU SIEUR**

étaient provisoirement alliés. Douze ans plus tôt à Toulon, ce même amiral Gravina s'était battu avec Hood contre les Français. Gravina ne se considérant pas comme le subordonné de Villeneuve, ce dernier avait donc dû prendre des gants pour décider de la formation de combat qui d'ailleurs ne fut pas respectée. Connaissant le peu d'enthousiasme des Espagnols à se battre pour les Français, Napoléon recommandait d'évaluer leurs forces en divisant par deux leurs effectifs. Selon cette estimation leurs 15 vaisseaux représentaient donc l'équivalent de 7 ou 8 vaisseaux français. L'Espagnol don Alava devait commander l'avant-garde alliée, le Français Dumanoir-Lepelley l'arrière-garde, et Villeneuve et don Balthazar Cisneros Vicente le Centre. Le lieutenant-général don Frederico Gravina et le contre-amiral Magon dirigeaient la Réserve tactique de 12 navires.

Le génie de Nelson fut donc de créer la supériorité numérique locale dans les divers secteurs d'attaque, en dépit de son infériorité numérique globale.[5]

Stratégiquement parlant, le théoricien naval Castex note froidement que: «Trafalgar réglait la question de l'invasion de l'Angleterre. On a déjà fait remarquer que ce lieu n'était pas situé sur le littoral anglais, et que cette bataille l'avait néanmoins parfaitement et définitivement protégé. La conclusion est évidente, classique même, et il n'y a pas lieu d'y insister.»[6]

***Résumé de l'action***: Le 20 vers 18 heures, la flotte anglaise fut signalée au vent. À 7 heures le 21, Nelson n'était plus qu'à une vingtaine de kilomètres des Franco-espagnols, vent arrière mais très faible, la houle avait grossi. L'amiral Villeneuve ordonna de se mettre en ligne de bataille. Par manque de vent ou pour tout autre raison, il ne fut pas bien obéi.

Vers 08h00, Villeneuve ordonna de faire demi-tour pour naviguer cap au nord. Le désordre fut donc aggravé à cause du manque de vent qui ne permettait pas de manœuvrer avec précision; et, lorsque les Anglais s'approchèrent, vers midi, la ligne alliée était en arc de cercle, concavité vers l'ennemi. Les deux colonnes anglaises attaquèrent perpendiculairement, toutes voiles dehors pour capter le moindre souffle de cette brise trop faible. En dépit des demandes de plusieurs officiers qui ne voulaient pas que leur amiral expose sa vie, Nelson menait dans son

---

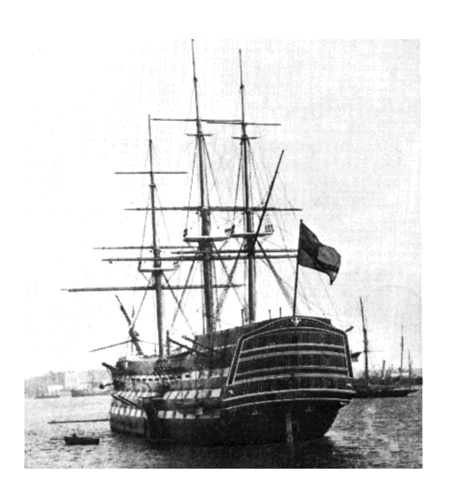
**MARQUIS DE BONNAC, LIEUTENANT POUR LE ROI AU PAYS DE FOIX, ALLANT EN ESPAGNE EN QUALITÉ D'ENVOYÉ EXTRAORDINAIRE DE SA MAJESTÉ.** Fontainebleau, 5 août 1711, in *Recueil des Instructions données aux Ambassadeurs et Ministres de France depuis les Traités de Westphalie jusqu'à la Révolution française, X*II Espagne, avec une introduction et des notes par A. Morel-Fatio et H. Léonardon, tome deuxième (1701-1722), par le Ministère des Affaires Étrangères; pages 202. Orthographe et style originaux]. Bien que ces commentaires datent de près d'un siècle, on peut dire que l'intérêt un peu trop paternaliste que les Français prêtaient à l'Espagne et aux Espagnols faisait qu'ils étaient d'actualité en ce début du Premier Empire.

[5]Les Chinois, là encore en avance de deux millénaires sur les Européens, préconisaient cette tactique: «...je peux utiliser la totalité de mes forces pour attaquer une fraction des siennes», Sun Tzu, *L'Art de la Guerre,* [Chap 6, Principe 31, p.137] Carl von Clausewitz lui-même pensait que: «Lorsqu'il est impossible d'atteindre une prépondérance absolue, il ne reste qu'à s'assurer une prépondérance relative aux points décisifs, grâce à une utilisation judicieuse des forces.» [De la Guerre, chap.VIII, p.205] voir in fine

[6]«*Théories stratégiques*», amiral Castex Raoul, Société d'Édition géographique, maritime et coloniale, Paris, 1929; p.174.

VICTORY la colonne du nord. Cela devait lui coûter la vie.
Ce fut la colonne du sud, commandée par Collingwood[7] qui engagea le combat la première. Nelson arriva en contact 15 minutes après. Ne sachant où se trouvait Villeneuve qui ne sortit son pavillon qu'au dernier moment, The VICTORY se dirigea vers le navire ennemi le plus gros, un énorme quatre-ponts,

Le SANTISSIMA-TRINIDAD, 10e navire de la ligne. Puis il hésita et se lança dans le créneau derrière Le BUCENTAURE, navire-amiral de Villeneuve qui suivait l'Espagnol. Le ROYAL-SOVEREIGN, dont l'équipage s'était couché sur le pont pour laisser passer l'orage, s'était élancé sur Le SANTA-ANA [112 canons] dont il avait reçu l'immense bordée qui lui mit soixante hommes hors de combat. Puis, lorsqu'il fut à portée, il retourna un feu violent qui tua ou blessa[8] plus de 200 Espagnols sur Le SANTA-ANA. The VICTORY engagea aussi Le BUCENTAURE. Paradoxalement, en peu d'instants, et en dépit de la différence énorme en artillerie navale, The VICTORY fut désemparé de toutes ses bonnettes,[9] eut un mât de hune coupé, une vergue aussi, et 50 hommes hors de combat.



**The VICTORY, vaisseau de Nelson à Trafalgar, est fièrement exposé par la Royal Navy, avec raison.**

À l'avant-garde alliée, le contre-amiral Dumanoir-Lepelley signala au chef d'escadre qu'il n'avait personne contre qui combattre. Il demandait des ordres. Dans l'agitation de la bataille, il ne reçut la réponse que deux heures plus tard; lorsqu'il était presque trop tard. Il était 13h30 lorsque Dumanoir reçut l'ordre de faire demi-tour et d'attaquer. Mais, à ce moment-là, la brise était si faible qu'il dut se faire remorquer par ses embarcations et qu'il arriva sur les lieux de la bataille à 14h30, lorsque la bataille était perdue.

The VICTORY essaya donc de s'infiltrer entre Le BUCENTAURE et Le REDOUTABLE. Le premier tenta de l'en empêcher et se précipita contre The VICTORY qui, pour éviter l'abordage, dut changer de cap si soudainement que, emporté par son élan, il vint se heurter au REDOUTABLE. Les deux navires commencèrent à se fusiller à bout portant et The VICTORY commençait à souffrir passablement lorsque

[7]The ROYAL-SOVEREIGN

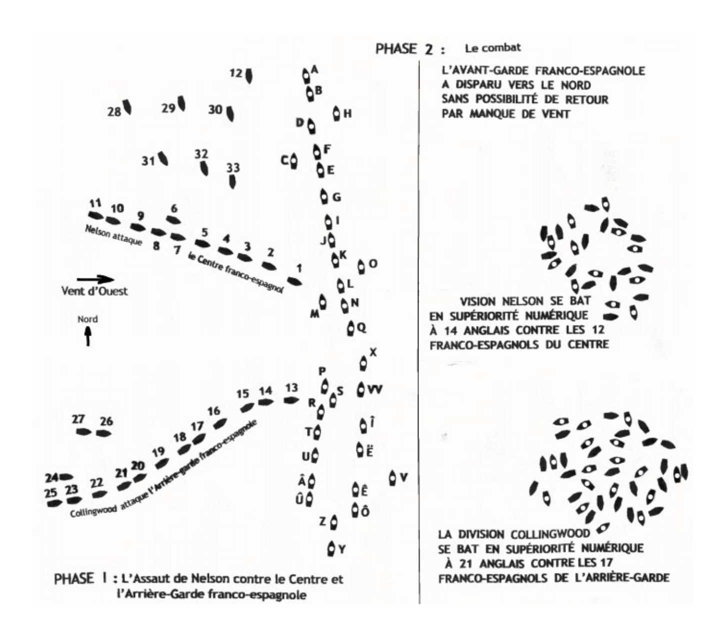
[8]selon les historiens anglais. Mais un tel nombre paraît bien grand pour une seule bordée [voir aussi plus loin la bordée de l'Anglais TEMERAIRE contre Le REDOUTABLE, toujours selon les mêmes historiens anglais].

[9]petites voiles carrées supplémentaires, installées entre les grandes pour capter le moindre souffle.

l'Anglais The TEMERAIRE vola à son secours en envoyant une destructrice bordée de mitraille sur le pont français, tuant 200 hommes au REDOUTABLE et sauvant de ce fait The VICTORY. Mais à ce moment-là, il était déjà trop tard pour Nelson, dont le magnifique uniforme de parade avait attiré les coups d'un tireur d'élite français perché dans la mâture du REDOUTABLE. À 13h30 il fut mortellement blessé d'une balle dans les reins. La bataille se poursuivit sous les ordres de Collingwood.

Le MONARCA espagnol fut assailli par The BELLE-ISLE, The TONNANT, The BELLEROPHON et The REVENGE. Il succomba à 13h50. Pendant ce temps Le SANTA-ANA faisait courageusement face à deux navires anglais qui totalisaient beaucoup plus de canons: The ROYAL SOVEREIGN et The BELLE-ISLE. À 14h15, il dut amener son pavillon après un combat féroce. Puis ce fut Le FOUGUEUX, qui était venu aider Le SANTA-ANA et qui avait dû se battre successivement contre The ROYAL-SOVEREIGN, The MARS, The TONNANT et enfin The TEMERAIRE qui lui donna le coup de grâce. Couvert de morts, il fut abordé par The TEMERAIRE et dut s'incliner. L'ALGESIRAS fut incendié, L'AIGLE réduit à l'état de ponton flottant après un combat avec The DEFIANCE. Le BUCENTAURE et Le SANTISSIMA-TRINIDAD combattirent ensemble contre une multitude d'Anglais.

Lorsque Villeneuve vit que son navire devenait ingouvernable, il se transporta sur un autre vaisseau pour continuer le combat, laissant




Le BUCENTAURE entre les mains du CONQUEROR. L'ACHILLE fut successivement canonné durant deux heures par The BELLE-ISLE, The POLYPHEMUS, The DEFIANCE et The SWIFTSURE anglais, puis par The ACHILLES anglais que L'ACHILLE français réussit à mettre à mal. The PRINCE se joignit alors à la curée et un immense incendie se décla-

ra à bord de L'ACHILLE français. Bientôt, à 17h30, ce dernier sauta, pavillon haut, engloutissant avec lui 480 hommes; 36 se noyèrent. Les vaisseaux anglais mirent des chaloupes à la mer pour recueillir les survivants.

Les Espagnols aussi avaient successivement perdu Le SAN-JUAN-NEPOMUCENO, Le BAHAMA, L'ARGONAUTA, Le SAN-ILDEFONSO, Le SAN-AUGUSTINO; et enfin Le NEPTUNO, à 05h15, à la fin de la bataille.

La bataille venait donc de se terminer car la mer devenait dangereusement grosse. Tous les navires des trois escadres étaient en grande partie démâtés. Aucun Anglais n'avait capitulé, par contre 7 Français et 12 Espagnols, attaqués par des Anglais, plus nombreux grâce au génie de Nelson,[10] avaient baissé pavillon. Le reste de la flotte franco-espagnole[11] retraita vers Cadix sous le commandement du lieutenant-général Gravina avec son PRINCIPE-DE-ASTURIAS. Quatre vaisseaux français de l'avant-garde de Dumanoir n'avaient pratiquement pas participé à la bataille. Collingwood dut abandonner son navire-amiral ROYAL SOVEREIGN trop mal en point et le faire prendre en remorque par la frégate EURYALUS qui devint son navire-amiral.

Bientôt la tempête se déchaîna. La mer avait vraiment décidé de reprendre aux vainqueurs une partie de leur butin. Toute la nuit la flotte anglaise, qui avait pris en remorque ses encombrantes prises, dut se battre contre les éléments, aidée par les prisonniers français qui avaient été libérés pour la circonstance. Dans la tempête les Anglais perdirent de nombreuses prises; Le REDOUTABLE s'engloutit le surlendemain soir avec 156 hommes, alors que The SWIFTSURE [anglais] le remorquait. Le FOUGUEUX fut précipité à la côte et on ne sauva que 120 hommes.

Voyant les Anglais aux abois, Le PLUTON ressortit de Cadix, le 22 au matin, ainsi que 3 autres vaisseaux français, deux espagnols et quelques frégates, pour aller leur reprendre plusieurs prises. Ainsi furent récupérés l'énorme SANTA-ANA et Le NEPTUNO.

L'ALGESIRAS était gouverné par un équipage de prise de 50 hommes, insuffisant en l'occurrence, pour garder 270 marins français prisonniers dans sa cale. Le bateau se dirigeait irrésistiblement vers la côte rocheuse et vers une mort certaine, lorsque le commandant anglais convoqua le chef des prisonniers, le lieutenant de vaisseau de Labretonnière, et lui proposa de libérer ses hommes pour aider à la manœuvre. Le Français accepta mais déclara net qu'il se considérerait comme liberé. C'était à prendre ou à laisser. Pour sauver la vie de ses hommes, l'Anglais accepta et les 270 Français prirent la gouverne du navire qui réussit non sans mal à rentrer à bon port avec les 50 Anglais, prisonniers mais... vivants! Le BUCENTAURE, lâché par The CONQUEROR, fit aussi prisonnier son équipage de prise, mais se perdit sur les écueils de la Pointe San Sebastian. L'INDOMPTABLE recueillit 500 hommes du BUCENTAURE. L'AIGLE fut abandonné par son équipage de prise anglais et réussit à s'échouer sans trop de mal.

Lorsque Collingwood vit qu'il ne pourrait garder toutes ses

---

[10]Et au manque d'initiative de Dumanoir-Lepelley.
[11]Neuf vaisseaux français et espagnols

prises, il fit incendier l'énorme SANTISSIMA-TRINIDAD, L'ARGONAUTA, L'INTRÉPIDE et Le SAN-AGUSTINO.

***Pertes*** ♦**Marine Impériale**: Le REDOUTABLE seul, qui soutint avec ses 78 canons un combat de deux heures avec Le VICTORY de 120, eut 522 hommes hors de combat sur un équipage de 643. Les pertes furent énormes du côté français: 17 vaisseaux franco-espagnols furent initialement pris par les Anglais, et un dix-huitième brûla par accident alors qu'il résistait encore. En fait, les Anglais ne purent garder qu'un seul vaisseau français [Le SWIFTSURE][12] et trois vaisseaux espagnols [BAHAMA, SAN-ILDEFONSO, et SAN-JUAN-NEPOMUCEÑO]. Tous les autres coulèrent le soir même ou le lendemain par suite d'avaries, ou furent repris aux Anglais par les Franco-espagnols, lesquels mirent à profit la tempête qui suivit la bataille. Les pertes humaines furent très importantes, quoique inconnues. ♦**Royal Navy**: l'amiral Nelson fut tué, ce qui représentait une perte stratégique irréparable pour l'Angleterre. Selon des sources anglaises, les Anglais perdirent 1.587 hommes tués ou blessés, ce qui semble sous-estimé pour la violence du combat.

***Conséquence de cette défaite franco-espagnole:*** Tout danger d'une invasion française de l'Angleterre était définitivement écarté. Napoléon était en Autriche lorsqu'il apprit la défaite de sa flotte à Trafalgar. Il entra dans une colère mémorable. Certains racontèrent qu'il parla d'imiter pour ses amiraux la conduite de l'Angleterre envers l'amiral Byng: la Cour Martiale et la mort. L'amiral Villeneuve resta prisonnier en Angleterre jusqu'en avril 1806, date à laquelle il commit l'erreur de revenir en France. Il fut retrouvé le 21 avril 1806 à Rennes dans sa chambre d'hôtel, percé de plusieurs coups de couteau. Curieusement, malgré la multiplicité de coups mortels, la police impériale eut le front de parler de suicide. Napoléon avait refusé de lui accorder une audience.



***Agonie de Nelson, atteint par un tireur d'élite français retranché dans la mâture. Son corps sera conservé dans un tonneau de rhum jusqu'en Angleterre, et son vaisseau deviendra un musée flottant.***

[12]Qui était, d'ailleurs, une prise anglaise, comme nous l'avons déjà mentionné.

## **Carrion.** *Bataille de la*

***Date de l'action***: 25 octobre 1812.

***Localisation***: Cours d'eau du Centre-Nord de l'Espagne, affluent de droite de la Pisuerga, elle-même affluent du Rio Douro. Coordonnées géographiques du point de confluence de *la Carrion* avec *la Pisuerga*: 41° 53' de latitude Nord, et 04° 32' de longitude Ouest.

***Conflit***: Guerres du Premier Empire [du 18 mai 1804 au 6 avril 1814 **&** *les Cent-Jours* du 20 mars au 28 juin 1815]. Guerre Péninsulaire, 1808-1814. Campagne de 1812.

***Contexte***: L'armée anglaise continua son mouvement rétrograde. Le 24, elle se porta sur la Carrion où le général Souham la suivit. La marche rapide de l'avant-garde française interrompit les travaux que les Anglais avaient commencés pour faire sauter les ponts de **Quentana-del-Punte** et de **Torquemada** [42° 02' Nord, 04° 19' Ouest]. Ce fut dans ces deux villages que la Droite anglaise traversa la Pisuerga. La Gauche exécuta ce passage à Cordevilla.

***Chefs en présence*** ♦**Français:** général Maucune. ♦**Anglais:** inconnus.

***Effectifs engagés*** ♦2.000 **Français.** ♦3.500 **Anglais.**

***Stratégie ou tactique***: Assaut combiné de Cavalerie et d'Infanterie, l'Infanterie étant *portée* par les cavaliers, comme les Grassins de jadis.

***Résumé de l'action***: L'armée française poussa jusqu'à Maga, y passa la nuit, et se mit en mouvement le 23 à la pointe du jour. Les Anglais, quoique plus nombreux, avaient déjà franchi la Carrion dont ils gardaient tous les ponts, couronnant les hauteurs escarpées de *Dueñas* et occupant le couvent de *Sant-Ysidro*, près du confluent de la Carrion et de la Pisuerga, en y plaçant de fortes garnisons d'Infanterie et d'artillerie, indépendamment des batteries de la rive droite qui protégeaient cette ville forte.

Le général Maucune, qui commandait l'avant-garde française, s'en approcha avec sa division d'Infanterie et quelque Cavalerie Légère. Son artillerie, mise en batterie avant d'avoir été repérée par les Anglais, jeta tout à coup le désordre dans les masses des troupes anglaises lorsqu'elle se démasqua. Elles cherchèrent immédiatement un peu plus de sécurité sur les hauteurs qui dominent la Carrion. Quelques compagnies de Voltigeurs français s'élancèrent aussitôt à l'assaut, baïonnette au canon et au pas de course, pour tenter de s'emparer du pont que les Anglais firent sauter au moment où les plus rapides s'en approchaient. Toutefois il n'y eut pas de blessés.

Plusieurs heures passèrent en tirs de harcèlement de part et d'autre et à échanger des coups de canon. À la fin, le général Maucune donna l'ordre à son escadron de traverser le Carrion à gué, chaque cavalier ayant un Voltigeur en croupe. Ce mouvement parut trop lent aux Voltigeurs, qui, s'élançant dans la rivière, abordèrent les Anglais, dégagèrent la tête de pont et leur prirent soixante hommes, dont trois officiers.[1] Toute l'avant-garde française suivit, franchit le gué et le pied de la position fut bientôt nettoyé.

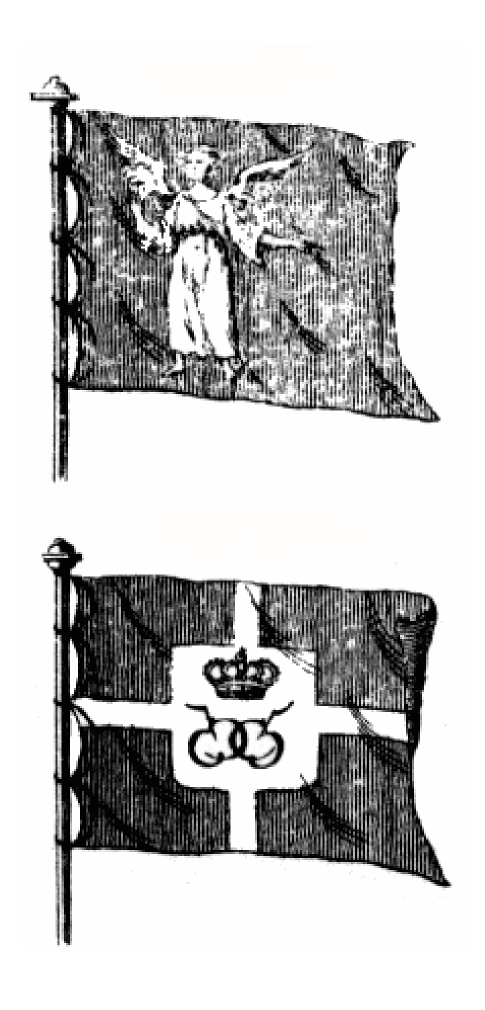
***Pertes*** ♦**Français**: inconnues. ♦**Anglais**: une centaine de tués et de

[1]Sans compter les tués.

blessés.
***Conséquence de cette défaite anglaise***: La *ligne de la Carrion* était forcée.

**Haut**: L'un des pavillons de Rome; il est rouge, chargé d'une ange d'argent.

**Bas**: Pavillon de Christian V roi de Danemark; il est rouge, traversé d'une croix blanche, formant au milieu un écusson où sont deux C & deux 5 entrelacés, formant le chiffre du roi, (Christian V) surmonté d'une couronne.



# *Casal Novo.* *Bataille de*

***Autre nom***: Casal Nova.
***Date de l'action***: 14 mars 1811.
***Localisation***: Bourg du Portugal.
***Conflit***: Guerres du Premier Empire [du 18 mai 1804 au 6 avril 1814 **&** *les Cent-Jours* du 20 mars au 28 juin 1815]. Guerre Péninsulaire, 1808-1814. Campagne de 1811 dans la Péninsule ibérique. Campagne du Portugal.
***Contexte***: Combat d'arrière-garde de Ney.
***Chefs en présence*** ♦**Français**: maréchal Ney, duc d'Elchingen. ♦**Anglais**: Sir Arthur Wellesley, duc de Wellington.
***Effectifs engagés*** ♦**Français**: Au total, le 15 mars 1811, l'armée française du Portugal n'avait plus que 41.751 hommes, et en plus 6.295 malades, blessés ou invalides non combattants. Mais les effectifs directement engagés dans cette bataille ne furent que de 2.000 hommes. ♦**Anglais**: 4.000 hommes.
***Stratégie ou tactique***: Combat de positions. Un fort brouillard voilait le paysage. La panique provoqua la destruction presque complète d'un régiment d'Infanterie anglaise. Les deux lignes françaises rétrogradaient en succession: une rangée tirait puis passait derrière, et ainsi de suite.
***Résumé de l'action***: La lune brillait et le VI^e^ Corps d'armée français fut posté sur des hauteurs très satisfaisantes, du point de vue tactique, à la droite de Casal Novo. La gauche française un peu en retrait dans la direction de Lamas où était postée la Division Solignac. Ces deux villages étaient aux deux extrémités d'une rangée de hauteurs parsemée de collines. La route faisait des méandres à travers ces sommets. Les Anglais manœuvrèrent devant le VI^e^ Corps d'armée. Ils déployèrent leurs colonnes sur la rive Ouest de la rivière. Alors Ney commença à marcher, faisant se replier la première ligne derrière la deuxième sur les hauteurs. Ainsi il pouvait reculer, arrêtant les Anglais à chaque position. Ce fut un combat de positions. Au milieu du brouillard, le 52^nd^ Foot avança en colonnes pour saisir le pont du village. Bientôt il se retrouva pris de face et de flanc par l'arrière-garde.[1] Le brouillard se leva et le 52^nd^ se vit coincé et incapable de percer. Wellington fit avancer trois divisions pour prêter main forte au régiment anglais, ou, au moins, pour le désenclaver. Mais le 52^nd^ en pleine confusion refusait déjà d'obéir à ses officiers. Napier laissa 4 compagnies non débandées du 52^nd^ en bonne position et prit 2 compagnies dans un profond ravin d'où lui étaient parvenus les cris de ses hommes. Il s'élança à l'assaut, mais se rendit vite compte que deux soldats seulement le suivaient. Napier essaya encore de faire charger les autres, peine perdue.
***Pertes*** ♦**Français**: inconnues. ♦**Anglais**: un régiment anglais fut une perte totale.
***Conséquence de cette défaite anglaise***: Le 52^nd^ Foot Regiment tout entier fut perdu, tué ou prisonnier.

---

[1] De Ney.

## *Castalla. Bataille de*

***Date de l'action***: 21 juillet 1812.
***Localisation***: Province de Valencia, Espagne. Coordonnées géographiques: 38°32' de Latitude Nord; 00°30' de Longitude Ouest.
***Conflit***: Guerres du Premier Empire [18 mai 1804 - 6 avril 1814 et 1815]. Guerre Péninsulaire, 1808-1814.
***Contexte***: En Aragon, la nouvelle selon laquelle l'armée anglaise de Sicile allait débarquer dans le royaume de Valence afin de créer une autre diversion et de profiter du vide créé par la Campagne de Russie, provoqua un regain de soulèvements locaux chez les Espagnols.
***Chefs en présence*** ♦**Français**: général Delort. ♦**Anglo-espagnols**: généraux O'Donnell et Basscourt.
***Effectifs engagés*** ♦**Français**: 1.000 fantassins et 500 chevaux.[2]. ♦**Anglo-espagnols**: 9.000 hommes sans compter la brigade du général "anglais" Roche dirigée sur Ibi.
***Stratégie ou tactique***: Le maréchal Suchet, duc d'Albufera, avait établi son quartier général à Valence. Une flotte anglaise, composée de plusieurs vaisseaux, frégates et autres bâtiments, transportant des troupes de débarquement, venait d'apparaître à l'embouchure du Jucar, en face de Cullera, et cette menace anglaise ne permettait pas au maréchal français de disposer ailleurs des forces concentrées sur les bords de la mer entre le Guadalaviar et le Jucar.

Le général Joseph O'Donnell avait pris toutes ses dispositions pour attaquer le 21 juillet au matin, l'avant-garde française dans sa position de Castalla; et ce mouvement était combiné avec les manœuvres de la Royal Navy. Il espérait à juste titre que le secteur précis sur lequel il devait porter toutes ses forces ne serait pas secouru.

Les 12.000 hommes de bonnes troupes d' O'Donnell se mirent en marche le 20 juillet. Indépendamment de cette armée, le général Basscourt avec une colonne de 3.000 hommes devait atteindre le 20 juillet le secteur de Fuente-de-La-Higuera pour faire une diversion le lendemain en tombant sur les arrières des Français.

***Résumé de l'action***: L'aile gauche, le Centre et l'Infanterie de la Réserve tactique anglo-espagnole de O'Donnell arrivèrent par le chemin d'Alicante, entre Ibi et Agosto, et attaquèrent avec détermination les postes en avant de Castalla, le 21 juillet au point du jour, tandis que l'aile droite venant directement d'Alicante et débouchant par Xixona commençait à la même heure à harceler Ibi.

La Cavalerie anglo-espagnole,[3] au lieu de suivre le mouvement de la Réserve tactique dont elle faisait partie, se porta *via Villeña* sur Biar où étaient cantonnées trois compagnies d'élite françaises du 7e Régiment de Ligne avec le 24e Régiment de Dragons. Cependant le général français Delort, voyant l'importance des effectifs qui l'attaquaient, avait évacué la petite ville de Castalla bien qu'elle fût adéquatement retranchée. Les Français exécutèrent leur retraite par échelons, en disputant le terrain pied par pied, et vinrent prendre position un peu en arrière, sur les

[2]Effectifs de l'avant-garde française qui combattit.
[3]Forte de 8 escadrons.

hauteurs, de manière à couvrir tous les passages et surtout le chemin d'Ibi.

Un escadron de Cuirassiers fut mis en réserve et en protection derrière l'artillerie qui, par son feu continu, arrêtait les colonnes d'Infanterie anglo-espagnoles avançant avec résolution et vivacité. Une nuée de tirailleurs enveloppaient et harcelaient déjà le 7e Régiment. Le 24e Dragons, qui n'arrivait pas malgré les ordres lui enjoignant de presser le pas, causait des inquiétudes aux Français. La situation de l'avant-garde française devenait périlleuse, d'autant plus qu'une forte fusillade commençait à se faire entendre vers Ibi et que l'aile droite anglo-espagnole finit par s'emparer de ce poste fortifié.[4] Puis, cette aile droite effectua sa jonction avec le Centre et la Réserve alliée, et coupa ainsi au 7e RI et aux Cuirassiers tout chemin de retraite.

La situation devenait fort dangereuse pour les Français, lorsque le 24e Dragons se montra enfin et longea le flanc gauche anglo-espagnol. Un pareil mouvement de menace déconcerta les Anglo-espagnols. O'Donnell mit en batterie deux pièces d'artillerie légère sur une éminence contiguë aux dernières maisons de Castalla afin de protéger un pont étroit construit sur un ruisseau.

L'arrivée du 24e Dragons insuffla une nouvelle énergie aux Français. Le général Delort décida de reprendre l'offensive. Il envoya 35 cavaliers avertir le 24e Dragons de charger et d'enlever les deux pièces d'artillerie anglo-espagnoles. Le 24e s'exécuta, enfonça les bataillons d'Infanterie formés en carrés qui se trouvaient en protection de l'artillerie anglo-espagnole, passa une partie des hommes au fil de l'épée et fit prisonnier le reste. De plus le régiment enleva la batterie. Il avait radicalement renversé la situation. Les bataillons alliés en Réserve tactique s'éparpillèrent alors en désordre au milieu de Castalla. L'artillerie française qui avait changé de position les foudroyait à mesure qu'ils entraient dans la ville. Les Cuirassiers du 13e Régiment [5] accoururent au galop, se mêlèrent aux Dragons et firent un horrible carnage dans les rues de cette ville. La déroute anglo-espagnole était entière au centre et à gauche.

Le général Delort s'élança alors avec une compagnie de Voltigeurs et 25 Dragons de son escorte, se jeta sur un bataillon de Gardes Wallonnes et lui fit mettre bas les armes. La démoralisation avait changé de côté.

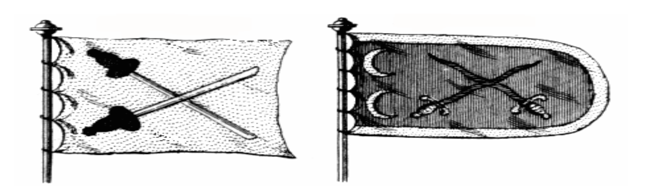
Quatre-cents Anglo-espagnols s'étaient réfugiés sur les hauteurs qui dominent Castalla pour échapper au désastre; ils cherchaient à se jeter dans les murs d'un vieux château construit jadis par les Maures. Le chef-de-bataillon Heremberg les fit prisonniers.

Ceci fait, Delort envoya deux compagnies du 7e avec 50 Cuirassiers à Ibi où ils attaquèrent le général anglais Roche qui commandait l'aile droite de l'armée anglo-espagnole en train d'attaquer le château d'Ibi. L'aile droite alliée s'enfuit à l'approche de la colonne française et se réfugia dans les montagnes escarpées. La bataille était terminée.

***Pertes*** ♦**Français**: 14 tués et 56 blessés. ♦**Anglo-espagnols**: 2 pièces d'artillerie et leurs caissons, trois drapeaux, 6.000 fusils anglais ramassés

[4] Appelé Ibi.
[5] Chef d'escadron Lafargue.

par les Français sur le champ de bataille, 2.832 prisonniers dont 150 officiers, 500 tués, 500 blessés graves et une foule de blessés légers.
***Conséquence de cette défaite anglaise***: Cette défaite empêcha les troupes anglo-siciliennes[6] débarquées à Alicante à la fin de juillet, d'entreprendre la moindre opération contre les Français, car elles comptaient sur la coopération de l'armée de O'Donnell qui venait d'être détruite. Le général O'Donnell fut destitué de son commandement.[7]



**Gauche**: Pavillon de Bantam [Pays musulman alors indépendant situé à l'Ouest de l'île de Java]; il est jaune, chargé de deux estramaçons en sautoir d'argent, à la garde de sable.
**Droite**: Pavillon du roi de Bantam; il est rouge, chargé de deux croissants d'or en pal, & deux épées en sautoir, à la lame flamboyante d'azur,à la garde d'or, le pavillon se terminant en rond, bordé aussi d'or.

[6]Commandées par le général Maitland.
[7]Il rejeta tous les malheurs de cette défaite sur les Espagnols.

## ***Castalla.*** *Bataille de*

***Date de l'action***: 13 avril 1813.

***Localisation***: Ville située à 30 km au N.-O. d'Alicante, Murcie, Espagne. Coordonnées géographiques approximatives: 38° 32' de latitude Nord, et 00° 30' de longitude Ouest.

***Conflit***: Guerres du Premier Empire [du 18 mai 1804 au 6 avril 1814 **&** *les Cent-Jours* du 20 mars au 28 juin 1815]. Sixième Coalition [de mars 1813 au 11 avril 1814].[1] Guerre Péninsulaire, 1808-1814. Campagne de 1813.

***Contexte***: Pendant le printemps de 1813, aucun mouvement hostile de quelque importance n'eut lieu en Espagne à l'exception d'une tentative que firent les Français pour surprendre le poste espagnol de **Bejar** dans le royaume de Leon.

Encouragé par l'inaction des Français, Wellington se détermina à tourner la ligne occupée par les Français sur Le Douro, par un mouvement de flanc à travers la province portugaise de *Trãs-los-Montes*. Il réunit à cet effet un grand nombre d'embarcations, et, le 20 mai, quatre divisions de son armée franchirent en divers points le fleuve Douro,[2] en direction de *Zamora.*

Wellington lui-même s'avança par la route de Salamanque avec deux autres divisions, le Corps espagnol du général Freyre et quelque Cavalerie. Par suite de ce mouvement offensif, le roi d'Espagne Joseph [Bonaparte] fit évacuer Madrid et Valladolid, et concentra ses troupes sur la route de Burgos tandis que l'armée française rétrogradait vers Burgos. Là, le QG français ordonna de détruire la citadelle.

L'ordre de destruction fut exécuté le 14 juin par un officier incompétent. Jamais explosion ne fut calculée avec plus de maladresse. L'officier avait laissé dans le fort une masse d'explosions et de projectiles dont il n'avait pas calculé les effets meurtriers. Le feu fut mis aux poudres avant que les dernières colonnes françaises n'aient entièrement évacué la ville. Aussitôt, une pluie d'éclats de bombes, d'obus et de projectiles divers, tomba sur les troupes qui défilaient encore. L'armée française eut à regretter par cette explosion, la perte de plusieurs centaines de soldats, qui périrent, pour ainsi dire, de la main de cet officier du Génie totalement incompétent.

Après la défaite anglaise de Biar, dans la région d'Alicante, Lord Murray, qui avait désormais le commandement en chef de l'armée alliée en Murcie, la province au sud de l'Aragon, posta ses troupes dans les solides positions montagneuses qui dominaient Castalla, un peu en arrière du champ de bataille où s'était déroulée la première bataille de Castalla en 1812 sous le commandement du général Delort.

***Chefs en présence*** ♦**Français**: maréchal Suchet, duc d'Albufera. ♦**Anglais**: général Murray.

***Effectifs engagés*** ♦3.000 Français. ♦8.000 Anglais.

***Stratégie ou tactique***: Les positions occupées par les Anglo-espagnols étaient d'un accès extrêmement difficile pour les Français. En cas

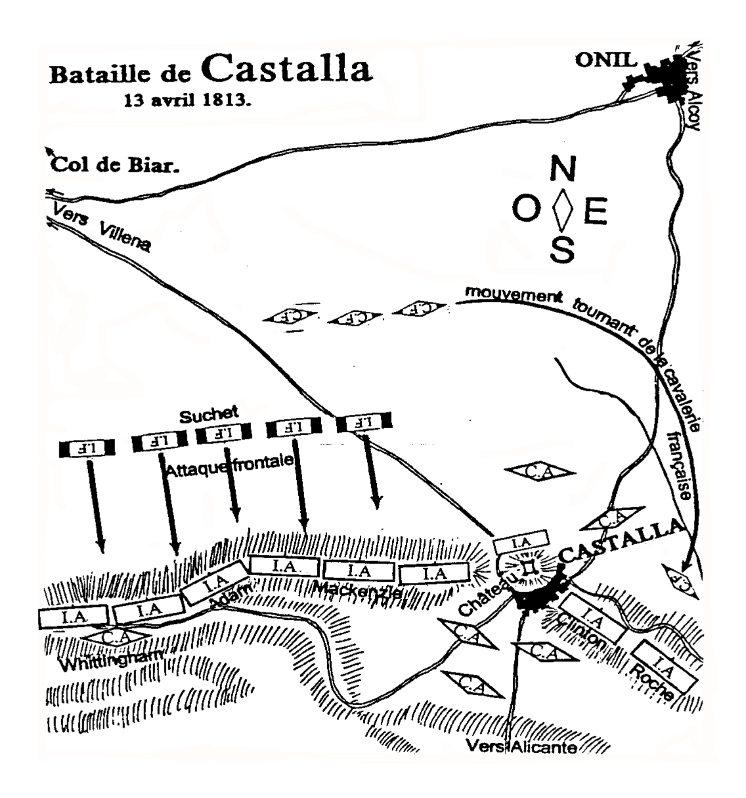
---

[1]Voir la note de la rubrique "Conflit" de *Batailles de Blexen et Bremerlehe* du 22 au 25 avril 1813.

[2]Entre Lamego et la frontière espagnole.

d'échec, l'armée anglo-espagnole pouvait trouver d'autres positions aussi solides un peu en arrière. Elle pouvait ainsi effectuer sa retraite de montagne en montagne, jusque sous les murs d'Alicante. Dans cet état de choses, les Français[3] devraient nécessairement sacrifier beaucoup de soldats pour obtenir des succès sans résultats durables ou décisifs.

La prudence voulait que le duc d'Albufera [le maréchal Suchet] s'abstint d'attaquer les Anglais enfermés dans des positions aussi imprenables et se contente des avantages glorieux qu'il venait d'emporter sur eux. Tel fut d'abord son avis. Mais, entraîné par les sollicitations de quelques-uns de ses généraux,[4] qui assuraient pouvoir surmonter avec leurs soldats tous les obstacles naturels et artificiels que la Nature et les Anglais avaient dressés, le maréchal Suchet eut la faiblesse d'ordonner l'attaque.




***Résumé de l'action***: Le 13 au matin, les compagnies d'élite des divisions françaises Habert et Robert attaquèrent, avec une grande témérité,

---

[3]Auxquels le général anglais attribuait tout naturellement dans son plan le rôle offensif. La réussite de son action était donc conditionnée par l'acceptation de ces derniers à jouer le rôle dynamique.

[4]Voulant briller aux yeux de leur commandant en chef. C'était la loi du plus téméraire parmi les jeunes officiers présomptueux qui formaient les États-Majors de la Grande Armée, car il n'était pas de bon ton de se montrer **prudent** ou de vouloir ménager les vies humaines.

les retranchements anglais à la baïonnette. Les Anglais les laissèrent approcher, jusqu'à portée de fusil, du sommet des montagnes où ils étaient perchés dans leurs solides retranchements. Puis, ouvrant un feu terrible, ils jonchèrent bientôt le terrain de morts et de blessés français. Cet accueil brutal força toutes les colonnes françaises à rétrograder précipitamment, avec des pertes considérables. Revenu à sa première idée[5] à la suite de cet échec, le maréchal Suchet n'entreprit plus d'assaut et se borna à réparer le désordre qu'il avait produit au sein de ses troupes. Les Anglais restèrent enfermés dans leurs positions imprenables et n'attaquèrent pas, eux non plus, malgré les pertes éprouvées par les Français.

Voyant que, en dépit de leur nombre écrasant,[6] les Anglais ne montraient pas le moindre désir de venir leur livrer une bataille rangée hors de leurs retranchements, et que, d'autre part, ces retranchements restaient imprenables, les Français effectuèrent leur retrait sur Biar et Villeña.

***Pertes*** ♦**Français**: 6 ou 700 tués et blessés. ♦**Anglais**: une ou deux centaines de tués et de blessés.

***Conséquence de cette défaite française***: Bien que cette bataille indécise et sans résultats tactiques ou stratégiques ne fut pas, à proprement parler, une victoire pour le général Murray qui se contenta de résister passivement et de repousser les Français, il s'attribua par la suite l'honneur d'un succès. En réalité, cette *"victoire"* le rendit encore plus circonspect et craintif. Les deux armées ennemies reprirent les positions respectives qu'elles occupaient précédemment, et, dans les petits combats d'avant-postes qui suivirent, l'avantage demeura toujours aux Français. Le 31 mai, Lord Murray fit rembarquer ses troupes à Alicante pour venir aborder, dans une autre province, sur la côte de Catalogne, où, dès le 3 juin, il vint assiéger la place forte de Tarragone.



[5] De ne pas attaquer.
[6] 8.000 contre 3.000.

## ***Celada-de-Canuño.*** *Bataille de*

***Date de l'action***: 22 octobre 1812.
***Localisation***: Bourg du Centre-Nord de l'Espagne.
***Conflit***: Guerres du Premier Empire [du 18 mai 1804 au 6 avril 1814 ***&*** *les Cent-Jours* du 20 mars au 28 juin 1815]. Guerre Péninsulaire, 1808-1814. Campagne de 1812.
***Contexte***: L'armée française réunie, le 22, entre Burgos et Santianez, marcha le lendemain sur deux colonnes afin de continuer sa poursuite de l'armée anglaise. L'arrière-garde anglaise avait pris position sur le cours d'eau *Rio Hormaza*, en avant du village de Celada-de-Canuño. Elle était couverte par de l'artillerie et par une Cavalerie nombreuse.
***Chefs en présence*** ♦**Français**: colonel Shée, major Latour-Foissac; général Curtot; colonel Merlin. ♦**Anglo-alliés**: major-général Anson; colonel Longa.
***Effectifs engagés*** ♦**Français**: 3.200 hommes. ♦**Anglo-alliés**: 8.000 hommes.
***Stratégie ou tactique***: Ce furent surtout des charges de Cavalerie et des mêlées avec combat au sabre.
***Résumé de l'action***: Les 13e et 14e Régiments de Chasseurs à Cheval [français], sous les ordres du colonel Shée, reçurent l'ordre de charger les escadrons anglo-portugais. Ils l'exécutèrent avec beaucoup d'intrépidité, enfoncèrent leurs adversaires et pénétrèrent, malgré le feu de leur artillerie, jusqu'aux masses d'Infanterie que les Anglais avaient à *Relados*. Deux fois de suite la Cavalerie anglaise, sous les ordres du major-général Anson, revint au combat afin de tâcher de refouler les Français, et deux fois elle fut dispersée avec des pertes de près de 200 hommes tués ou prisonniers. Le major Latour-Foissac qui commandait le 14e Régiment de Chasseurs à Cheval se distingua particulièrement à cette occasion.

À midi, toute la Cavalerie française, dont la majeure partie n'avait pu déboucher jusqu'alors à la tête de l'armée, reçut l'ordre de passer à l'avant-garde. La Brigade de Cavalerie Légère aux ordres du général Curtot, fut dirigée sur la droite. Le colonel Merlin du 1er Hussards, gêné par un terrain difficile et ne pouvant déployer que des pelotons, chargea le Corps de guérilleros[7] qui occupait des hauteurs à la gauche de l'arrière-garde anglaise, et l'éparpilla. Les Espagnols, dans leur fuite, se portèrent en désordre vers le flanc des escadrons du général anglais Anson. Le colonel Merlin, loin de s'arrêter dans sa poursuite, arriva pêle-mêle avec eux sur cette Cavalerie, et, sans perdre un seul instant, aborda le 16th Dragoons anglais, l'enfonça et captura 33 de ses hommes.[8]

Les escadrons anglais de ce régiment, rompus, allèrent se reformer derrière plusieurs autres qui étaient en réserve, et tous ensemble reçurent l'ordre de charger les Français au sabre d'assaut. Il y eut dans ce secteur cinq charges consécutives. Les Anglais perdirent, au cours de ces dernières charges, 200 tués ou blessés et 100 prisonniers, dont 10 officiers.

---

[7]Commandé par Longa
[8]Dont le lieutenant-colonel Pelley qui le commandait et deux officiers.

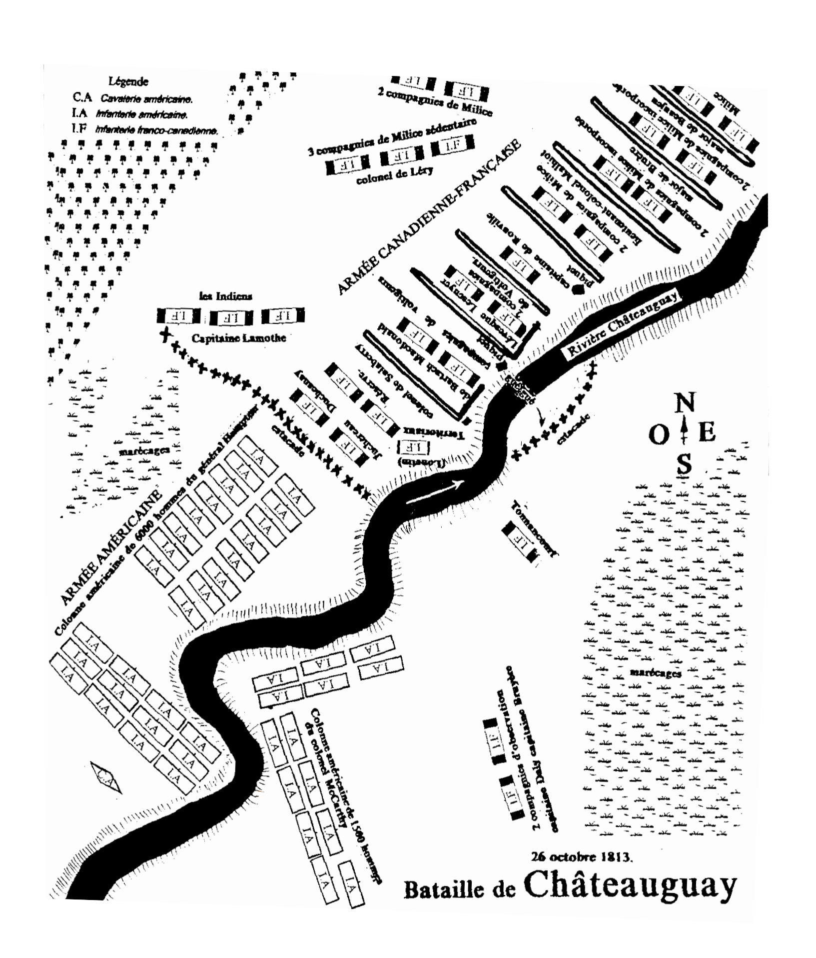
***Pertes*** ♦**Français**: données inconnues. ♦**Anglais**: 750 tués, blessés et prisonniers.

***Conséquence de cette défaite anglaise***: L'arrière-garde anglaise se hâta de décrocher et de rejoindre les principaux Corps de l'armée anglo-hispano-portugaise.



**Gendarmes français: 1, Garde du Directoire [1798]; Garde de Paris [1802]; 3, en 1813; 3,de 1840 à 1845; 4, en 1848; 5, en 1860; 6, Garde Républicaine de Paris en 1875.**





Légende
C.A Cavalerie américaine.
I.A Infanterie américaine.
I.F Infanterie franco-canadienne.
2 compagnies de Milice
3 compagnies de Milice sédentaire
colonel de Léry
ARMÉE CANADIENNE-FRANÇAISE
les Indiens
Capitaine Lamothe
marécages
ARMÉE AMÉRICAINE
Colonne américaine de 6000 hommes du général Hampton
Rivière Châteauguay
N
O
E
S
Tonnancour
marécages
Colonne américaine de 1500 hommes du colonel McCarthy
2 compagnies d'observation capitaine Daly capitaine Bruyère
26 octobre 1813.
Bataille de Châteauguay

## ***Châteauguay.*** *Bataille de*

***Autre nom***: *Bataille des Quatre-Coins.*
***Date de l'action***: 26 octobre 1813.
***Localisation***: Province de Québec, Canada. Coordonnées géographiques: 44° 56' de latitude Nord, et 74° 05' de longitude Ouest.
***Conflit***: Guerres du Premier Empire [du 18 mai 1804 au 6 avril 1814 **&** *les Cent-Jours* du 20 mars au 28 juin 1815]. Sixième Coalition [de mars 1813 au 11 avril 1814]. Prolongements en Amérique: *Guerre de 1812* entre les États-Unis, alliés de Napoléon, et le Canada, colonie anglaise depuis 1763. Invasion du Bas-Canada par les troupes américaines.
***Contexte***: À la demande de Napoléon qui voulait que son allié américain se joigne à lui dans sa guerre contre l'Angleterre, et pour diverses autres raisons économiques et politiques, les Américains envahirent le Canada désormais britannique depuis 50 ans seulement. Louis XVI avait négligé pour des raisons stratégiques absurdes de récupérer le Canada après avoir mis l'Angleterre à genoux à l'issue de la Guerre d'Indépendance américaine. Peu avant cette bataille, le général Salaberry apprit que la bataille navale de *Put-in-Bay* venait de livrer le Lac Érié aux Américains, et que la défaite de Proctor sur la Thames leur cédait aussi le *Haut-Canada* [actuel Ontario], à l'exception de Kingston qui résistait encore. Quant à Wilkinson, il restait à *Sackett's Harbour*, attendant la victoire de Hampton à Châteauguay afin de venir faire sa jonction avec lui à Montréal. Paradoxalement, les 600 Canadiens-français de Salaberry étaient l'ultime espoir de sauvegarder le Canada au profit de l'Angleterre! Les Américains étaient les alliés des Français, et les Canadiens-français se battaient sous couleurs anglaises. Les mesures vexatoires prises par l'empereur des Français à l'encontre du Pape Pie VII, la propagande réactionnaire des prêtres français réfugiés au Canada durant la Révolution française, l'action des agents britanniques soucieux de couper le lien affectif entre la France et le Canada français, et, enfin, les avantages politiques accordés au Clergé francophone afin d'asservir les Canadiens-français à sa cause,[1] *avaient contribué à faire considérer par les Canadiens-français l'Angleterre comme... l'ultime défenseur du Papisme*! Ce qui était grotesque mais démontrait avec quelle intelligence souveraine Londres savait manipuler les masses coloniales à son seul profit.
***Chefs en présence*** ♦**Armée "anglaise" (Canadiens-Français)**: général de Salaberry.[2] ♦***Armée américaine****: général Hampton.*
***Effectifs engagés*** ♦**Canadiens-Français**: 300 hommes (Canadiens-français dont 40 Chasseurs, 50 Miliciens d'Élite, 70 Miliciens, et des Indiens). ♦**Américains**: 7.500 hommes, 400 cavaliers, avec 10 pièces

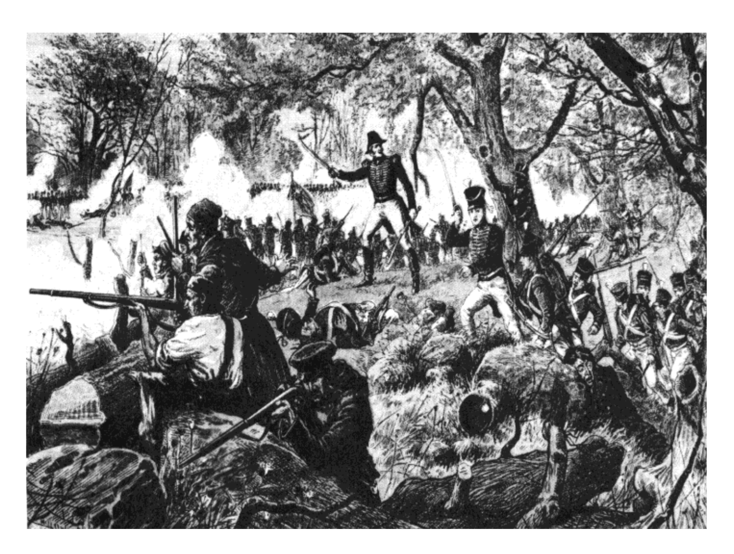
---

[1]Le Clergé interdit à tout Canadien-français, **sous peine d'excommunication**, de se ranger sous la bannière américaine ou de faire cause commune avec les Français trop anticléricaux.

[2]Charles-Michel d'Irumberry de Salaberry naquit à Beauport [Province de Québec] sous le régime anglais en 1778, de parents d'origine basque. Il devint officier dans l'armée anglaise en 1794 et servit en Irlande où l'armée britannique tâchait d'écraser toute tentative d'insurrection. Il servit aussi dans les Antilles durant la Guerre pour maintenir l'esclavage [voir Guerre de l'Esclavage], et aux Pays-Bas durant les Guerres napoléoniennes. Il fut rappelé au Canada en 1810 afin de lever et de commander des troupes francophones [Milices]car les États-Unis devenaient menaçants.

d'artillerie. En fait la Cavalerie américaine ne procéda qu'à une seule charge, et cela contre les Indiens commandés par Lamothe qui lui firent rapidement tourner bride.

***Stratégie ou tactique***: Le champ de bataille était coupé longitudinalement en son milieu par la rivière Châteauguay qui coulait vers le nord-est, en direction du Saint-Laurent dont elle était un affluent de droite. Le gros des forces canadiennes s'était retranché sur la rive gauche ou nord-ouest de la Châteauguay, longée par un chemin de terre battue. Salaberry avait remarqué que quatre talwegs[3] qui pouvaient servir de base à des retranchements, coupaient la route d'invasion des troupes américaines.



**Bataille de Châteauguay, selon un dessin de Henri Julien.**

Le premier ravin, où coulée Brisson, était le plus profond: 4 mètres de profondeur et 45 de longueur. Au niveau du quatrième talweg, la Châteauguay[4] était guéable. Cela permettait d'envoyer des renforts sur la rive sud-est, basse, marécageuse, en partie couverte de bois; afin de rendre la circulation difficile dans ce dernier secteur. Salaberry y envoya des éléments d'observation et d'alerte afin d'éviter une surprise.

Il établit sa première ligne sur le ravin Brisson et les autres sur les trois autres ravins. Il les fit doubler d'un parapet qui s'enfonçait à droite dans les bois pour couvrir sa droite. Des abattis renforçaient le tout. Entre la rivière et la première ligne canadienne, près du chemin, les Canadiens construisirent une casemate de rondins avec meurtrières. Une équipe de soldats alla abattre les ponts et ériger un abattis, un kilomètre en avant de la première ligne canadienne, à partir de la rivière et jusqu'à un marécage situé dans les bois. L'ensemble de ces mesures gênerait le déplacement de l'artillerie américaine. Les Canadiens-français menèrent

[3]Appelés localement «**coulées**».
[4]En moyenne 35 mètres de large et près de 2 mètres de profondeur.

*l'offensive* sur la rive sud, tout en restant sur la *défensive* sur la rive nord du cours d'eau. ♦Les Américains: offensive.

Afin de pallier à l'insuffisance des effectifs canadiens-français [300 contre 7.900], ces derniers utilisèrent plusieurs stratagèmes:
♦10 ou 12 trompettes furent envoyés à des points menacés afin de faire croire à une contre-attaque, importante quant à ses effectifs.
♦une troupe d'une vingtaine d'Indiens coururent de place en place pousser des cris de guerre afin d'effrayer les soldats américains en leur laissant croire à la présence d'effectifs importants.

Pour ce qui fut de l'obéissance dans les armées de l'époque, l'historien canadien Pierre Berton, raconte comment lors de cette invasion américaine du Canada, effectuée plus ou moins directement dans le cadre des accords tacites entre Napoléon et les États-Unis d'Amérique, le brigadier-général américain Winfield Scott induisit ses hommes à la stricte discipline et au refus total de la désertion. À Buffalo (New-York) le 4 juin 1814, où il avait entraîné ses troupes d'invasion depuis le 24 mars, il rangea ses soldat dans un champ où 5 déserteurs devaient être exécutés. "Les prisonniers se tiennent debout en face des troupes, grotesquement vêtus de longues robes blanches ──qui devaient devenir leur linceul── avec des bonnets blancs sur la tête et des cibles rouges à l'emplacement du cœur. Cinq trous béants étaient creusés dans la terre devant eux; au bord de chaque trou, un cercueil. Les pelotons d'exécution s'approchent; 12 carabiniers par prisonnier. L'aumônier récite une courte prière, puis les bonnets sont abaissés sur les yeux des victimes[5]. Dès que les ordres sont donnés, les armes tonnent et les cinq hommes s'écroulent ensemble; certains basculent directement dans les trous béants, d'autres en travers de leur cercueil. L'un remue faiblement. Un sergent dirige le canon de son arme vers sa tempe, et, d'un coup de feu à bout portant, l'envoie dans l'Éternité. Soudain, un murmure court dans les rangs de la troupe tandis que l'un des cadavres se soulève lentement: "Mon Dieu, on le croyait mort!" Mais ce condamné avait été jugé trop jeune pour mourir. C'était la brutale méthode du brigadier-général Scott pour lui faire comprendre qu'il avait bénéficié d'un sursis d'exécution ─ avec des cartouches à blanc."[6] Quant aux troupes qui avaient assisté aux cruelles exécutions, on peut facilement imaginer que l'exemple fouetta leur courage et leur détermination.

***Résumé de l'action***: Dès que les retranchements eurent été établis, Salaberry envoya des patrouilles surveiller les envahisseurs. Le lundi 25 octobre 1813, le général américain Hampton parvint à 10 km de la petite troupe canadienne, par la route. Ayant appris l'existence des retranchements canadiens, il conçut un plan audacieux. Après avoir détaché une unité de 1.500 hommes[7] sur la rive droite, sous le commandement du colonel Purdy, il progressa lui-même par la rive gauche avec le gros des troupes [6.000 hommes]. Purdy devait ainsi franchir le gué, gardé par le capitaine Panet, et attaquer les Canadiens-français par le flanc gauche.

Tout devait bien se passer, mais Purdy qui s'était lancé, le 25 à

---

[5]Le choix par l'auteur du mot ***victime*** pour ***condamné*** est à remarquer.

[6]BERTON, Pierre, *Flames across the Border*, McClelland & Stewart Ltd, Toronto, 1984

[7]Éléments des 4th, 33rd, 35th Foot Regiments et Bataillons de Chasseurs Volontaires.

l'aube, sur la rive droite de la Châteauguay, s'égara la nuit suivante dans ce secteur boisé et marécageux. Ses hommes étant épuisés et démoralisés, il décida d'attendre le jour pour reprendre sa marche. Pendant ce temps, Hampton patientait plein de confiance, face aux abattis canadiens de première ligne faiblement gardés par 40 hommes. Il attendait que son subordonné déclenche son attaque pour synchroniser la sienne.

Le 26 octobre à l'aube, une patrouille canadienne de Territoriaux [lieutenant Guy] aperçut l'avant-garde américaine en pleine progression. Elle donna l'alarme. Vers 10h00, voyant qu'il allait être attaqué de face et de flanc, Salaberry envoya des éléments sur la rive droite,[8] pour contrecarrer l'attaque de flanc de Purdy. À l'approche de l'avant-garde de Purdy, Bruyère fit tirer une salve qui... mit l'avant-garde américaine en fuite. Les fuyards refluèrent vers leurs propres lignes de départ, mais, à leur désespoir, ils furent pris pour des assaillants canadiens et firent la terrible expérience du friendly fire: ils furent reçus par une salve américaine qui en tua plusieurs. Comme Bruyère et Daly maintenaient une pression forte et constante sur les troupes de Purdy, ce dernier fit demander des renforts américains à Hampton.

Pendant ce temps, Hampton avait franchi l'abattis frontal pour attaquer la première ligne canadienne de retranchements. Incapable de l'enfoncer de face, il dépêcha vers 14h00 une colonne [général Izard] contourner les retranchements canadiens, mais son attaque latérale fut mise en échec. L'un de ses officiers, monté à cheval, profitait des accalmies pour crier parfois en français: *"Braves Canadiens, rendez-vous! On ne vous veut pas de mal!"*

Au moment où les troupes américaines d'Hampton échouaient sur la rive gauche, la colonne américaine de Purdy, qui, le matin même, avait essuyé un premier échec sur la rive droite, revint à l'attaque. Elle se posta le long de la rivière et se mit à tirer sur le flanc gauche canadien situé de l'autre côté du cours d'eau. Les unités canadiennes ainsi mitraillées[9] pivotèrent vers la rivière pour riposter. Salaberry grimpa dans les hautes branches d'un arbre et cria [en français] ses ordres à travers la rivière au capitaine Daly qui essayait de se glisser entre le cours d'eau et les Américains.(!) Conformément aux ordres criés en français, Daly attaqua aussitôt les troupes de Purdy qui reculèrent d'abord en désordre, puis se rallièrent sur leur arrière-garde et contre-attaquèrent les Canadiens-français. Bruyère et Daly furent finalement blessés et les Canadiens rétrogradèrent en ordre, sous le commandement du capitaine Schiller, pressés par les troupes américaines qui se retrouvèrent bientôt sous le feu des Canadiens de Juchereau, Duchesnay et Longtin postés de l'autre côté de la rivière. Ce feu vif jeta la confusion dans les rangs des Américains, surpris, qui refluèrent à nouveau.

Il était 14h30. Voyant l'échec de ses attaques successives, Hampton ordonna la retraite à ses troupes de la rive gauche [ou nord], lesquelles, au lieu de procéder simultanément à une attaque combinée, étaient sottement demeurées inactives durant près d'une heure en attendant l'issue de l'offensive de Purdy. Toutefois, Hampton oublia d'avertir

[8]Éléments commandés par les capitaines Bruyère et Daly.
[9]Celles de Juchereau, Duchesnay et Longtin.

Purdy de l'ordre de décrochage; ce qui laissa croire aux Canadiens qu'il s'agissait d'une feinte. Ils dormirent donc sur le champ de bataille, prêts à contenir une nouvelle offensive.

Purdy passa la nuit à errer dans les bois, et, au petit matin, fusilla par erreur un détachement américain, que Hampton avait dépêché pour l'avertir de la retraite générale.[10]

***Pertes*** ♦**Canadiens-français**: 5 tués, 4 disparus[11] et 14 blessés. ♦***Américains**:* 50 tués que les Canadiens enterrèrent, Hampton ayant décroché trop vite.

***Conséquence de cette défaite américaine***: Les Américains repassèrent aux États-Unis et abandonnèrent l'attaque contre Montréal et l'invasion du Canada. Trop heureux d'avoir refoulé une si importante armée avec 300 hommes, Salaberry ne poursuivit pas. Les Canadiens-français restèrent huit jours dans leurs retranchements sous la pluie et dans le froid, n'osant croire qu'ils avaient infligé une cuisante défaite aux Américains. Mais la bataille était bien gagnée et les Américains boutés hors du Canada. Eux partis et tout danger extérieur étant écarté, le comportement anglais envers les Canadiens-français allait devenir de plus en plus oppressif pour culminer à l'insurrection de 1837 et aux terribles représailles de 1838. Combien regrettèrent de ne pas avoir écouté avec une oreille plus réceptive l'officier américain qui criait en français: *"Braves Canadiens, rendez-vous ! On ne vous veut pas de mal !"* Mais la chance était alors passée.

***La gravure qui suit montre l'uniforme de l'un des Miliciens canadiens-français qui combattirent à Châteauguay pour que l'Angleterre conserve le Canada papiste dans son empire. Napoléon, l'allié des Américains, s'était permis de faire des misères au pape ; sa chute fut donc célébrée en attribuant à deux villages du Canada, le nom de sa défaite finale :*** **Waterloo*****, dont l'un au Québec, à la demande du Clergé canadien-français soucieux de rappeler aux fidèles que l'Antéchrist était vaincu. Quant aux Canadiens-français qui osèrent braver l'interdit du Clergé, ils furent excommuniés.***



[10]Lorsqu'il s'était enfin souvenu de l'existence de son subordonné.
[11]Probablement déserteurs qui ne voulaient pas combattre pour l'Angleterre.




**Le site de Cadix au moment du siège par les Français.**

***Chiclaña-Barossa***. *Bataille de*

***Date de l'action***: 5 mars 1811.

***Localisation***: Chiclaña-de-La-Frontera, près de Cadix, Andalousie, Espagne. Coordonnées géographiques: 36° 25' de latitude Nord, et 06° 08' de longitude Ouest.

***Conflit***: Guerres du Premier Empire [du 18 mai 1804 au 6 avril 1814 **&** *les Cent-Jours* du 20 mars au 28 juin 1815]. Guerre Péninsulaire, 1808-1814. Campagne de 1811 en Andalousie.

***Contexte***: Le 20 février, le Corps Expéditionnaire anglo-espagnol fut embarqué dans la rade de Cadix. Il comprenait 5.000 Anglais, tirés de la garnison de Cadix et de Gibraltar, et 12.000 Espagnols. Le général don Manuel de La Peña, chef de l'armée anglo-alliée, quitta Cadix le 21 et débarqua à Tarifa le 27 février 1811. Il s'adjoignit le général Graham. Les Anglo-alliés réunissaient alors 17.000 hommes. L'expédition anglo-espagnole venant de Cadix par la mer débarqua à Algésiras le 22 février 1811. Ces soldats revinrent ensuite vers Cadix afin d'attaquer les lignes françaises de circonvallation tandis que d'autres troupes anglo-espagnoles devaient sortir de ce port fortifié et attaquer les lignes françaises de contrevallation. Le but de cette bataille était de débloquer Cadix.

Le 5 mars, Victor trouva les Anglo-alliés qui faisaient mouvement à partir de Barossa, un escarpement côtier, jusqu'à une autre arête parallèle, celle de *Bermega*, 8 km plus loin. L'armée anglo-espagnole s'était mise en marche le 28 en direction de Chiclaña, où elle arriva le 4 mars devant les avant-postes français [de circonvallation].

***Chefs en présence*** ♦**Français**: maréchal Victor, duc de Bellune. ♦**Anglais**: le capitaine-général espagnol La Peña commandait l'ensemble des forces. Le major-général Thomas Graham,[1] dirigeait le contingent anglais à Cadix. Le général Zayas menait l'attaque à partir de l'île de Leon [Cadix].

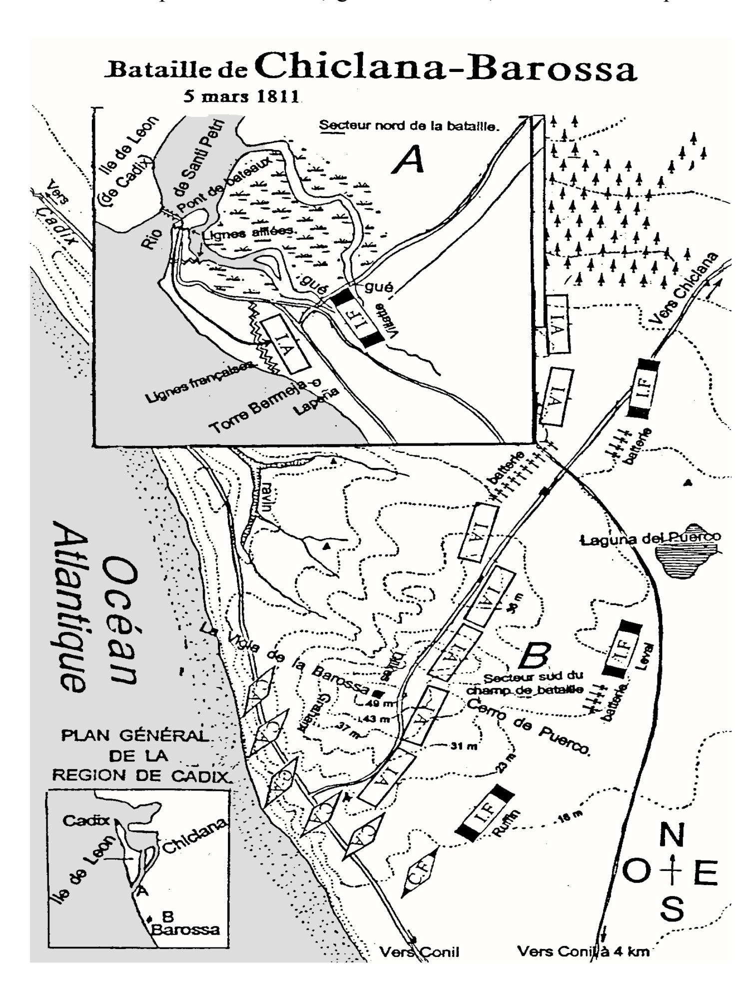
***Effectifs engagés*** ♦**Français**: 6.000 hommes. ♦**Anglais**: 17.000 hommes dont 5.000 Anglais et 12.000 Espagnols durant la première phase de la bataille, à Chiclaña.

***Stratégie ou tactique***: Victor bloquait Cadix face à Graham qui commandait le contingent anglais dans ce port. Dès que le général anglais apprit que Soult avait fait mouvement vers Badajoz, il vit que c'était le moment pour lui de profiter de la faiblesse de Victor pour l'attaquer. Graham envisageait de quitter Cadix par la mer, de franchir le détroit de Gibraltar, de débarquer à Algésiras, et d'attaquer Victor dans le dos en revenant par la terre vers Cadix. Le capitaine-général espagnol La Peña avait sous ses ordres 12.000 hommes, dont 7.000 Espagnols et 4.000 Anglais. Cette bataille fut donc occasionnée par le désir des Anglo-alliés de débloquer Cadix, assiégée par les Français. L'expédition attaqua les lignes de circonvallation françaises, tandis que d'autres troupes anglo-espagnoles attaquaient, à partir de Cadix, les lignes françaises de contrevallation. Les assiégeants français, pris entre les deux mâchoires de cette tenaille, ne pourraient que céder le pas; d'autant plus que la différence

[1]Portant le titre nobiliaire de *Lord Lynedoch.*

d'effectifs favorisait largement les Alliés.

Le plan de La Peña, général en chef, consistait à attaquer les




Français par le revers tandis que le général Zayas l'attaquerait de front. Depuis le port de *Facinos,* ils pouvaient prendre les deux chemins en direction de *Medina Sidonia* par Casas Viejas ou en direction de *Chiclaña* et *Santpetri* par Vejer. La Peña choisit le 1er axe d'attaque, mais changea d'option alors qu'il était déjà à Casas Viejas; il prit alors la 2e option. Ce choix avait des avantages et des inconvénients; la manœuvre était audacieuse, mais elle donnait la possibilité d'attaquer les Français *par surprise*, et elle pouvait les repousser vers la mer en cas de défaite de ces derniers. Cette bataille plus que toute autre est l'illustration du principe tactique qui veut que, sur le champ de bataille, *"le nombre n'est rien sans*

*le moral."*[2]

***Résumé de l'action***: Diverses circonstances défavorables empêchèrent Zayas d'agir en coopération avec les forces de La Peña; il ignorait que La Peña avait changé d'avis, car l'estafette avait été interceptée par les Anglais mêmes qui l'avaient fait prisonnier par erreur. D'autre part, les soldats anglo-alliés, qui s'étaient chargés de faire un ponton de bateaux à l'embouchure de la Santi Petri, se laissèrent surprendre par les Français. À la vue de ces derniers, Zayas ordonna de rompre le pont en question. La Peña, pour sa part, avançait vers Chiclaña, et, en attendant Graham, occupa la position nommée *Cerro-de-la-Cabeza-del-Puerco*.[3] Victor, mis au courant des mouvements de La Peña vers Chiclaña, para le coup avec ses petites divisions Ruffin, Leval et Villot; avec cette dernière, il commença à combattre l'avant-garde de La Peña, et les possibilités de surprendre les Français furent ainsi annihilées.

Pendant que luttait l'avant-garde espagnole, sous le commandement de Lardizabal, le général La Peña ordonna à Graham de se retirer de la position Cerro-de-la-Cabeza-del-Puerco, y laissant la Division Begines, et d'aller secourir l'avant-garde espagnole. Mais Victor attaqua Cerro-de-la-Cabeza-del-Puerco avec tant de détermination qu'il repoussa les Espagnols qui l'occupaient. Graham sauva la situation à la baïonnette, dans un combat acharné qui empêcha la déroute complète en lui permettant de rétrograder en ordre.

Le 5, l'armée anglo-espagnole manœuvra pour enlever les lignes françaises de circonvallation de Santi-Petri qui ceinturaient Cadix. Le général Villate attaqua les Anglo-alliés, les repoussa et détruisit les ouvrages qu'ils avaient commencés. Les Anglo-alliés perdirent durant ce combat plus de 300 hommes. Les Français *"un petit nombre"* indéterminé.

Cependant, les Anglo-espagnols continuaient leurs mouvements sur Chiclaña, où, selon les informations, se trouvaient les dépôts logistiques, magasins et QG français. Le duc de Bellune [maréchal Victor] concentra alors ses forces à Chiclaña où il prit position. Il avait d'abord pensé garder la défensive, puis il opta pour l'offensive, plus efficace. Il marcha donc brusquement à la rencontre des Alliés avec les deux brigades de réserve, trois escadrons de Cavalerie, deux bataillons d'artillerie, au total 6.000 hommes. La position que Victor s'était ménagée lui donnait l'avantage de ne pas laisser percevoir son infériorité numérique.[4] Cette manœuvre habile réussit. Les assauts des Anglo-alliés furent tous refoulés et poursuivis jusqu'à la mer où se retrouva bientôt l'ensemble de l'armée alliée.

Parvenu au bord de la mer, le maréchal français aperçut l'imposante position de Barossa occupée par les Anglo-espagnols. Il ordonna au

---

[2] *"Une bataille perdue est une bataille qu'on croit avoir perdue..."* Joseph de Maistre, cité par Ferdinand Foch, qui continue ainsi: «*Donc, c'est moralement qu'elle se perd, et nous pouvons prolonger l'aphorisme par : Une bataille gagnée, c'est une bataille dans laquelle on ne veut pas s'avouer vaincu."*» «*Des Principes de la Guerre* », maréchal Ferdinand **Foch**, *Conférences faites en 1900 à l'École Supérieure de Guerre, et publiées par les Éditions Berger-Levrault, Nancy-Paris-Strasbourg en 1903*. p.269

[3] Le Coteau de la Tête-de-Porc.

[4] En débouchant par les bois presque sur les arrières des Anglo-espagnols.

général Ruffin d'attaquer cette élévation qui fut emportée au pas de charge de deux pas à la seconde et à la baïonnette. Plusieurs canons et des prisonniers tombèrent entre les mains des Français. Ruffin se porta alors sur le flanc des Anglo-espagnols, vers la mer. En même temps, la brigade de la Division Villate qui s'était emparée de la tête-de-pont de Santi-Petri attaquait de face. Ces trois brigades françaises avaient ainsi encerclé l'arrière-garde alliée.

Cependant, le général anglais Graham avait appris que les Français marchaient sur Barrosa et se porta immédiatement sur les lieux pour les intercepter. Mais, lorsqu'il arriva, les Français s'étaient déjà emparés des hauteurs retranchées des Anglo-espagnols. Dès lors, Graham se déploya défensivement en 4 lignes de 3.000 hommes chacune. Le maréchal Victor aurait, si possible, voulu éviter le combat à cause de sa grande infériorité numérique, mais le général Ruffin avait déjà accroché les Anglais. Après une terrible préparation d'artillerie et de mousqueterie, les soldats français et anglais se chargèrent à la baïonnette et déployèrent à cette occasion un mordant incroyable.

Graham envoya l'une de ses colonnes [général Dilkes] reprendre les Hauts de Barossa et lança l'autre [général Wheatley] contre la colonne de Leval. L'artillerie anglaise de Duncan qui suivait la brigade de Wheatley ouvrit un feu d'enfer sur les hommes de Leval, tandis que Barnard prit ses hommes en petite foulée afin d'aller harceler les Français. Le 87$^{th}$ Foot et trois compagnies des Coldstreams contre-attaquèrent les Français mais sans résultat notable. Pendant ce temps, la colonne de Brown, qui avait déjà perdu la moitié de ses effectifs, continuait d'essayer d'intercepter la colonne de Ruffin. Voyant les hommes de Brown sur le point de se faire enfoncer, Graham lança une contre-attaque avec la colonne de Dilke et réussit à dégager momentanément Brown.

Les Français repoussèrent d'abord deux violentes attaques successives dans lesquelles ils devaient se battre à un contre deux. Mais Ruffin, qui menait la bataille, fut blessé et fait prisonnier et cela jeta quelques désordres dans sa brigade. Pourtant, elle parvint à se raffermir et à se joindre à la Gauche du maréchal Victor.

Plusieurs attaques violentes eurent lieu aussi au Centre français, mais elle furent toutes repoussées en infligeant des pertes sévères aux Anglo-alliés.

Finalement, voyant que ses efforts échouaient sans cesse et que le champ de bataille se couvrait de ses soldats, le général Graham se décida à retraiter dans l'île de Leon,[5] en abandonnant à son sort une Division espagnole encerclée par les Français et qui se trouvait coupée de Cadix par la retraite des Anglais.

Le feu de cette bataille cessa vers 15h00.

***Pertes*** ♦La bataille de Chiclaña-Barrosa fut très meurtrière car les trois armées se battirent avec un acharnement incroyable. ♦**Anglais et Espagnols**: 3.500 tués, blessés et prisonniers; trois drapeaux, quatre pièces d'artillerie de campagne ainsi que tous les bagages furent perdus. ♦**Français**: 2.500 tués, blessés et prisonniers.

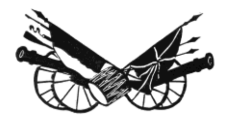
***Conséquence de cette défaite anglaise***: La bataille de Chiclaña devint

---

[5]Dans laquelle est construite Cadix, comme nous l'avons précisé dans un autre chapitre.

une source de mésentente entre les Espagnols et les Anglais, chacun se reprochant d'avoir abandonné ses alliés au moment du danger.

Les Français restèrent en possession de leurs lignes de circonvallation devant Cadix; ce qui était le but de la bataille. Par contre, la Cortes espagnole conféra *ironiquement* au général Graham le titre de *Duc de Cerro-de-la-Cabeza-del-Puerco*.[6] Car tel était le nom local de Barossa. Bien sûr, Graham, qui détenait de solides notions de la langue espagnole, ne porta pas ce titre que le gouvernement espagnol lui offrit *très officiellement*.

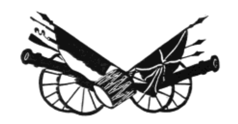


---

[6]*Duc du Coteau de La Tête-de-Cochon*. En conséquence de son refus de se plier aux ordres du général espagnol. On voit qu'en dépit de la cruauté de la guerre, l'humour ne perdait pas ses droits.

## ***Cigalès.*** *Bataille de*

***Date de l'action***: 25 octobre 1812.
***Localisation***: Bourg de Vieille-Castille; Espagne.
***Conflit***: Guerres du Premier Empire [du 18 mai 1804 au 6 avril 1814 **&** *les Cent-Jours* du 20 mars au 28 juin 1815]. Guerre Péninsulaire, 1808-1814. Campagne de 1812.
***Contexte***: La Cavalerie Légère française lança en même temps plusieurs attaques sur les arrières des Alliés, dans la direction de Villa-Muriel à Cigalès.
***Chefs en présence*** ♦**Français**: capitaine de Toll. ♦**Anglo-alliés**: inconnus.
***Effectifs engagés*** ♦**Français**: 55 Lanciers. ♦**Anglo-espagnols**: 500 hommes.
***Stratégie ou tactique***: Attaque de Cavalerie; effet de choc. Les résultats furent surprenants si l'on considère le déséquilibre numérique des effectifs.
***Résumé de l'action***: Cinquante-cinq lanciers de Berg, commandés par le chef d'escadron de Toll, atteignirent une colonne d'équipages alliés, sabrèrent l'escorte et firent 400 prisonniers anglais et portugais, dont onze officiers.
***Pertes*** ♦**Français**: inconnues. ♦**Anglais**: 450 tués, blessés et surtout prisonniers.
***Conséquence de cette défaite anglaise***: Lord Wellington vit les Français maîtres du débouché de Palencia, pendant qu'un Corps de Cavalerie et une brigade d'Infanterie avaient passé la Pisuerga à Trigueras. Il craignit alors d'être devancé à Tordesillas ou à Cabezon. En conséquence, il retraita sur Cabezon dans la nuit du 26, après avoir fait filer ses bagages sur Valladolid. Le pont de Dueñas fut promptement remplacé par un ponton volant. L'avant-garde française et deux autres divisions de Cavalerie prirent position sur les hauteurs de Cubillas, de Santa-Marta et de Quintanilla. Le reste de l'armée française s'arrêta à Dueñas, les divisions auxiliaires Dumoustier et Vandermaesen occupèrent Baños et Trigueras.



# ***Ciudad Rodrigo.*** *Siège de*

***Date de l'action***: 6 juin - 10 juillet 1810.

***Localisation***: Du côté espagnol de la frontière hispano-portugaise. Coordonnées géographiques: 40° 36' de latitude Nord, et 06° 32' de longitude Ouest.

***Conflit***: Guerres du Premier Empire [18 mai 1804 - 1814 et 1815].

***Contexte***: Au commencement de juin, le maréchal Masséna mit ses forces en mouvement en direction de l'armée anglaise et de Ciudad Rodrigo, forteresse frontalière défendue par son gouverneur Harrasti.

***Chefs en présence*** ♦**Français**: le maréchal André Masséna.[1] Le maréchal Ney. ♦**Anglais**: Lord Arthur Wellesley, duc de Wellington; le gouverneur, le général Andres Harrasti.

***Effectifs engagés*** ♦**Français**: l'armée française aurait dû totaliser 54.800 hommes, mais une partie était restée en garnison à Salamanque. Il restait donc environ 50.000 hommes pour le siège. ♦**Anglais**: Wellington commandait *l'armée anglaise de Couverture*: 85.000 hommes[2] dont 4.600 cavaliers, et 78 canons. La garnison s'établissait à 7 ou 8.000 hommes[3] avec 100 canons et 18 howitzers ou mortiers. Mais un grand nombre de paysans des environs étaient venus aider la garnison à défendre la ville. En fait, les forces anglo-alliées sur place totalisaient environ 94.000 hommes avec 196 pièces d'artillerie. De plus, le pays, en état d'insurrection, possédait de nombreuses bandes qui harcelaient les lignes logistiques françaises et les détachements isolés. Les effectifs de ces guérillas de harcèlement étaient estimés à 45.000 hommes par Lord Wellington.

***Stratégie ou tactique***: Les Espagnols considéraient Ciudad Rodrigo, *verrou frontalier*, comme imprenable. C'était l'un des *foyers de l'insurrection* espagnole, et, en quelque sorte, la *capitale du Nord-Ouest*, car la Junte de Castille y résidait. La ville avait une excellente garnison et un armement considérable. De plus, elle était couverte par l'armée anglo-portugaise du duc de Wellington et par l'armée espagnole du général La Romana. L'ardeur de la garnison était décuplée par le voisinage de ces deux Armées de Couverture et par la présence de la Junte.[4]

Malgré son énorme supériorité numérique, le général anglais redoutait de livrer une bataille rangée dans les plaines de la province de

---

[1]Duc de Rivoli puis prince d'Essling. Maréchal de France, né à Nice [1758 - 1817]. Il se distingua à Rivoli [1797], à Zurich [1799], à Essling et à Wagram [1809]. Napoléon le surnomma l'*Enfant chéri de la Victoire***.**

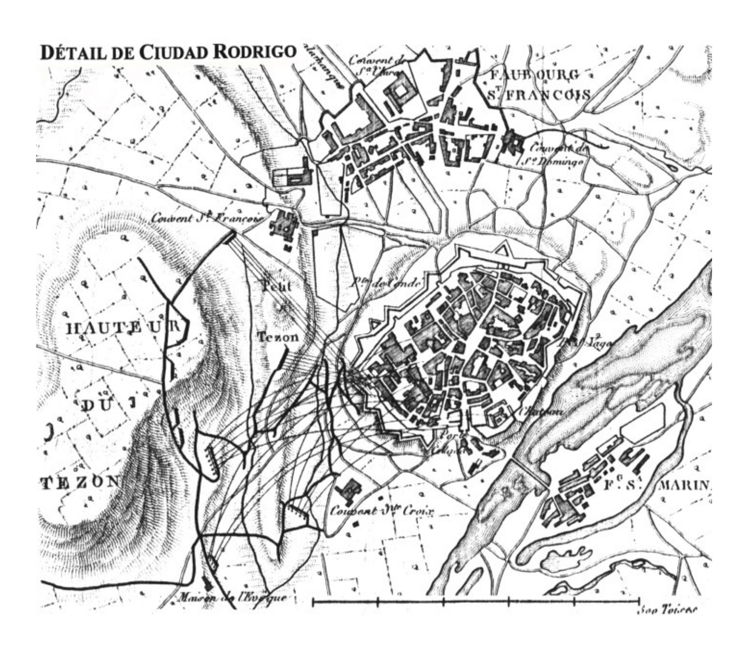
[2]35.000 Anglais et 50.000 Portugais encadrés par des officiers anglais.

[3]Dont 900 malades.

[4]Une forteresse peut être utilisée, selon Clausewitz, «*comme un dépôt de provisions bien protégé, une protection des richesses d'une grande ville, un verrou, un points-d'appui tactique, une étape pour les troupes, un refuge de corps de troupes faibles ou défaits, un véritable bouclier contre l'attaque ennemie, une protection de secteur très étendu.*» [*De la Guerre*, chap.X]. Ciudad Rodrigo jouait tous ces rôles. On comprend l'importance qui en découle: *s'en emparer au plus vite.* On est fort loin de l'opinion de Sun Tzu sur les forteresses: «*La pire politique consiste à attaquer les villes. N'attaquez les villes que s'il n'y a pas d'autre solution.*» [Sun Tzu, L'Art de la Guerre, chap.III, Princ.7] «*parce qu'une armée peut être comparée exactement à de l'eau car, de même que le flot qui coule évite les hauteurs et se presse vers les terres basses, de même une armée évite la force et frappe la faiblesse.*» [ibid. chap.VI, princ.27] On sent que cette conception orientale de la guerre allait entraîner l'incompréhension des Européens lors de l'attaque sans déclaration de guerre sur Pearl Harbour, durant la II° Guerre Mondiale.

Salamanque où les Français se seraient trouvés à même de déployer leur Cavalerie.[5]

Cette forteresse se situait sur un plateau le long de l'Agueda. Le plateau se terminait par un escarpement rocheux face à la rivière et par une pente douce au Nord-Est. Le plateau dominait tous les environs sauf




le Grand Teso, montagne qui culminait à 30 mètres au-dessus du niveau de la vallée et située à seulement 500 mètres de la forteresse. Le **Grand Teso** [Tezon] dominait la forteresse de Ciudad Rodrigo de 13 mètres. Celle-ci comportait deux enceintes, la première, de 10 mètres de haut, était la plus vétuste. Quelques tours la dominaient et la renforçaient. Exactement un siècle avant ce siège, un mur bas [ou faussebraie] avait été ajouté car en 1706 Ciudad Rodrigo avait été assiégée et prise par une armée anglo-hollando-portugaise qui avait établi deux batteries au sommet de San-Francisco[6] et 30 mortiers à 50 mètres de ses murs. La ville était tombée après 90 jours de siège.

À l'Est, Masséna avait fait solidement fortifier le couvent de San-Francisco et de Santo-Domingo ainsi que les faubourgs. Les Armées de Couverture étaient fortement retranchées au pourtour.[7]

---

[5]Traditionnellement très crainte par ce général anglais et par les autres.

[6]Appelé, bien sûr, Saint-François par les Français.

[7]Voici, selon le tacticien Jomini quelle aurait dû être l'action de l'assiégeant pour obtenir des résultats plus concrets: « ***—1.*** *Réduire au silence les canons de forteresse par un puissant feu d'artillerie, lequel, en même temps a l'effet de décourager les défenseurs.* ***—2.*** *Procurer aux troupes d'assaut tout le matériel nécessaire [tel que fascines et courtes échelles] qui les mette en mesure de franchir le fossé et d'escalader le parapet.* ***—3.*** *Diriger trois petites colonnes sur l'ouvrage qui doit être pris, précédées de francs-tireurs; une réserve doit se tenir prête pour les soutenir.* ***—4.*** *Utiliser chaque irrégularité de terrain pour procurer une couver-*

***Résumé de l'action***: Au début, les Français placèrent quelques batteries sur le Grand Teso et envoyèrent les sommations d'usage qui furent rejetées. Un siège était donc inévitable. L'artillerie de siège [française], qui avait quitté Salamanque le 29 mai, arriva le 4 juin. Le VI^e^ Corps d'armée français[8] avait charge d'investir la forteresse. Des avant-postes français avaient été établis à Tenebron et à Tamames afin de surveiller les mouvements de l'Armée anglaise de Couverture qui menaçait d'attaquer les Français à revers. De plus ces derniers manquaient de munitions.

Wellington avait massé ses troupes autour d'Almeida, à 30 km de là seulement. Partout des éléments anglais essayaient de faire diversion en harcelant les lignes de circonvallation françaises. Les Anglais investirent aussi Astorga en guise de diversion, forteresse carrée, à moitié en ruine et défendue par le général Lauberdière. Mais quelques heures après cet investissement secondaire, le colonel Prévost survint avec des escadrons de Cavalerie et les Anglais retraitèrent. De leur côté, les Espagnols[9] tentèrent de surprendre la ville de Leon, mais échouèrent. Les maquisards et les francs-tireurs espagnols, comprenant des déserteurs allemands issus de l'unité allemande de l'armée française, luttaient en nombre considérable et tendaient des embuscades.

Le maréchal Ney envoya des reconnaissances de Cavalerie vers *Marialba, Carpio* et *Manzano* où elles trouvèrent quelques unités anglaises qui battirent aussitôt en retraite. Durant la nuit du 23 juin, les Français prirent d'assaut le couvent de Santa-Cruz. Les portes furent défoncées à la hache et à la baïonnette. 21 défenseurs furent tués et, fort étonnamment, aucun assaillant français.

Les assiégés de Ciudad Rodrigo firent plusieurs sorties. Sans succès. La plus importante, le 6 juin. Ce matin là, 600 hommes attaquèrent les portes de Teso; ils furent repoussés à la baïonnette et rejetés sur le glacis par 3 compagnies de Grenadiers-voltigeurs français. À midi suivit une autre sortie [2.500 ou 3.000 hommes couverts par l'artillerie]. Les unités françaises en place soutinrent le choc. Le général Loison envoya des renforts pour repousser la sortie; les baïonnettes françaises leurs causèrent des pertes considérables.

Durant la nuit du 15 au 16 juin, les Français ouvrirent la tranchée[10] et lancèrent, afin de détourner l'attention des Anglais, deux attaques de diversion. L'une contre le faubourg de Santa-Marina et l'autre contre l'extrême droite du grand faubourg de San-Francisco. Ainsi, les

---

*ture à ses troupes, et les garder à l'abri aussi longtemps que possible. —**5**. Donner des instructions détaillées aux colonnes principales concernant leur mission après avoir enlevé les ouvrages, et la façon d'attaquer les troupes qui occupent le camp. Désigner l'unité de cavalerie qui doit attaquer ces troupes si le terrain le permet. Quand tous ces arrangements sont effectués, il n'y a plus rien à faire d'autre que de lancer les troupes à l'attaque aussi rapidement que possible, pendant qu'un détachement fait une tentative à la gorge [la gorge est la face arrière de l'ouvrage, en général ouverte]. Hésitation et retards dans un tel cas sont pires que l'imprudence la plus audacieuse.»* [Baron de Jomini, *L'Art de la Guerre*; chapitre IV; article XXXV; pp.211-212; *voir in fine]*

[8]Aux effectifs de 24.000 hommes.

[9]Certaines unités espagnoles portaient des uniformes anglais.

[10]La première parallèle. Précisons, pour les non initiés, que, conformément à son nom, cette première tranchée était parallèle aux fortifications des assiégés, à des distances variables pouvant atteindre un kilomètre, selon la topographie et la variété géologique du terrain dans le secteur.

tranchées purent être ouvertes sans mal. La parallèle mesurait 1 km, à près de 500 mètres des murs de la ville. Quand les assiégés réalisèrent leur erreur, la tranchée avait déjà un mètre de profondeur et plus d'un mètre de large. Ils tirèrent alors sur la première parallèle mais sans grand succès. Au total, en incluant les attaques de diversion, les Français n'avaient eu que 10 tués et 70 blessés cette nuit-là, par des tirs *au juger*.

Dans la forteresse, le gouverneur, désireux d'encourager les assiégés, répétait chaque jour que l'Armée de Couverture allait prendre l'offensive pour faire lever le siège; mais rien ne venait. Le général Eblé, grâce aux tranchées, put installer ses batteries de siège. Durant la nuit du 23 au 24, donc, les Français attaquèrent les couvents fortifiés de Santa-Cruz et de San-Francisco. Après de violents combats, Santa-Cruz fut pris d'assaut mais San-Francisco réussit à soutenir la pression.

Le 27 juin, au matin, 46 canons français ouvrirent un feu de brèche sur les murailles. La ville répliqua par un contre-feu plus intense encore. Le bruit infernal laissait présager des résultats importants: le mur intérieur[11] fut endommagé et de nombreuses maisons brûlèrent. Des déserteurs passaient aux Français et annonçaient que la garnison voulait capituler mais que la Junte et le gouverneur refusaient. Massena envoya une sommation que le gouverneur rejeta.

Wellington avait des avant-postes à 5 km de la ville seulement. Le pont de *Marialba,* presque à la confluence de l'Agueda et de l'Azaba, était tenu par des unités britanniques de Cavalerie et d'Infanterie. À *Carpio*, l'armée anglaise avait stationné des unités. Tous ces avant-postes étaient surveillés en permanence par des unités françaises qui les maintenaient dans l'inaction forcée. Le général anglais Crowford, qui commandait les troupes anglaises du secteur, était à *Gallegos* avec un régiment de Hussards, deux bataillons d'Infanterie et 2 batteries d'artillerie. À *Fuentes de Oñoro,* les Anglais avaient stationné un régiment de 2 bataillons, et à Vilar Formosa 7 régiments d'Infanterie dont 5 britanniques et 2 portugais.

Après 4 jours de bombardement le siège n'avançait pas. Les Français manquaient de munitions de guerre et de bouche. Les brèches étaient encore trop étroites. Une batterie de mortiers créa une brèche dans le couvent de San Francisco qui fut aussitôt pris d'assaut par les Français. Le faubourg du même nom, abandonné par les Alliés, fut aussi occupé.

Une nuit, un prêtre espagnol, membre de la Junte et déguisé en paysan, fut capturé par les Français alors qu'il allait demander à Wellington l'aide et l'intervention promises depuis si longtemps. Sous la menace d'être pendu, il accepta d'envoyer à la forteresse un message disant que *Wellington ne porterait aucun secours* aux assiégés; ce qui d'ailleurs n'était que la réalité.

Une nouvelle batterie de brèche fut érigée, de même que de nouvelles parallèles et tranchées de communication. Finalement, à 04h00 du matin, la batterie française à ricochets entra en action. Elle était située au pied du couvent de San-Francisco et reliée à la première parallèle. Les assiégés ripostèrent avec toutes leurs armes. Pour faire sauter la contrescarpe afin de créer une voie d'accès et de combler les fossés, les Français

[11] Et supérieur.

construisaient un tunnel [une mine] qui avait déjà 12 pieds de profondeur.

Le 9 juillet, la batterie de brèche bombarda les murs avec succès. Au total, 1.689 projectiles et 420 bombes tombèrent sur la forteresse. D'énormes pans de maçonnerie sautèrent. Le feu provenant de la forteresse faiblit. Durant la nuit, il y eut deux sorties repoussées: l'une à la gauche de l'Agueda pour ramasser du fourrage, et l'autre à l'extrémité opposée de la ville comme diversion. La brèche, battue sans cesse, s'agrandissait et s'améliorait rapidement, et la galerie de mine avait atteint la contrescarpe où elle se subdivisait en T afin de créer deux chambres de mines.[12]

À 03h00 du matin, la mine sauta et la contrescarpe s'écroula dans le fossé, le comblant complètement. À l'aube, les batteries françaises se remirent à pilonner la ville. Des constructions s'écroulaient avec fracas. Deux colonnes d'assaut d'Infanterie française se tenaient prêtes à s'élancer. La brèche semblait avoir une trentaine de mètres de large, et la rampe d'accès, formée de débris, était de 40° environ. Les artilleurs français, voulant fignoler cette rampe d'accès à la brèche, tirèrent alors quelques *obus creux* afin d'en adoucir la pente.

Le maréchal appela 3 grenadiers volontaires et leur dit alors: *«Vous serez les premiers. Vous allez être tués, mais vous mourrez honorablement!»* Les trois hommes escaladèrent la brèche en tirant et en criant à pleins poumons: *«Vive l'Empereur!»*[13] L'assaut s'ébranla. Mais bientôt un drapeau blanc apparut près de la brèche. La garnison capitulait au grand désespoir de la Junte qui se cachait dans les caves par peur de représailles. La capitulation était sans condition car le drapeau avait été levé alors que la brèche était presque prise. Les Français trouvèrent dans la place un armement extrêmement important dont 125 canons et un énorme stock de munitions, quoique l'incendie de l'arsenal en ait fait perdre une grande quantité.

***Pertes*** ♦**Français:** 182 tué dont 14 officiers et 1.048 blessés dont 39 officiers. ♦**Anglo-espagnols:** 461 tués, 994 blessés et 5.500 prisonniers, déportés en France.

***Conséquence de cette défaite anglaise***: Le comportement hésitant de Wellington durant ce siège[14] lui attira de nombreuses critiques non seulement de la part des Espagnols et des Portugais, mais en Angleterre même.



[12] Ou **fourneaux.**

[13] Le chroniqueur ne mentionne pas s'ils furent tués; ce qui laisse deviner qu'ils le furent.

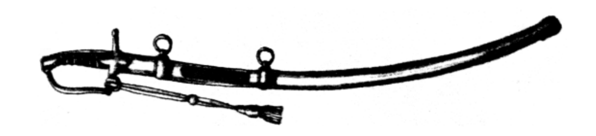
[14] Il n'intervint pas avec son armée en dépit du fait qu'il commandait *l'armée de Secours*.

# ***Ciudad-Rodrigo***. *Siège de*

***Date de l'action***: 5 - 24 septembre 1811.
***Localisation***: Espagne occidentale; sur la frontière portugaise. Coordonnées géographiques: 40° 36' de latitude Nord, et 06° 32' de longitude Ouest.
***Conflit***: Guerres du Premier Empire [du 18 mai 1804 au 6 avril 1814 **&** *les Cent-Jours* du 20 mars au 28 juin 1815]. Guerre Péninsulaire, 1808-1814. Campagne de 1811 au Portugal et sur la frontière espagnole.
***Contexte***: Après la bataille d'Albuera et son échec devant Badajoz, le duc de Wellington se rapprocha de Ciudad Rodrigo et investit cette place-forte, le 5 septembre.
***Chefs en présence*** ♦**Français**: le maréchal Auguste Viesse de Marmont, duc de Raguse, et le général Dorsenne commandaient l'Armée de Secours. Le nom du commandant de la garnison n'est pas connu. ♦**Anglais**: Sir Arthur Wellesley, duc de Wellington.
***Effectifs engagés*** ♦**Français**: 20.000 hommes. ♦**Anglais**: 40.000 hommes.
***Stratégie ou tactique***: Quoique avec des effectifs inférieurs, *l'Armée d'Espagne* inspirait encore de grandes craintes aux Anglo-portugais. Pourtant, en cette fin de 1811, elle venait d'être écrémée de ses meilleures troupes qui avaient regagné la France afin de constituer la Grande Armée d'invasion de la Russie.[15]
***Résumé de l'action***: Le duc de Raguse se concerta avec le général Dorsenne pour forcer le général Wellesley à lever le blocus. La jonction des deux armées françaises se fit à Tamames le 22 septembre et le résultat de ce grand mouvement fut de débloquer et de ravitailler Ciudad-Rodrigo.

Dès le 24 septembre, les Anglo-portugais abandonnèrent leurs positions devant cette place forte.
***Pertes*** ♦Inconnues.
***Conséquence de cette défaite anglaise***: L'échec de Wellington devant Ciudad Rodrigo ne fut que partie remise car les conditions militaires tournaient rapidement en faveur des Alliés.

SABRE DE CHASSEUR DE LA GARDE IMPERIALE (FR.)



[15]1812, Campagne de Russie.

# ***Ciudad-Rodrigo***. *Siège de*

***Date de l'action***: 7 - 19 janvier 1812.

***Localisation***: Frontière hispano-portugaise. Coordonnées géographiques: 40° 36' de latitude Nord, et 06° 32' de longitude Ouest.

***Conflit***: Guerres du Premier Empire [du 18 mai 1804 au 6 avril 1814 **&** *les Cent-Jours* du 20 mars au 28 juin 1815]. Guerre Péninsulaire, 1808-1814. Campagne surprise de l'hiver 1812.

***Contexte***: La guerre faisait rage en Europe du Nord. La préparation de la campagne de Russie de 1812 avait forcé Napoléon à retirer toutes ses troupes d'élite d'Espagne et à les remplacer par des conscrits qui devaient faire face aux vétérans des trois armées.[1] Les Anglo-portugais seuls




comptaient 55.000 hommes. Les difficultés de subsistance avaient obligé le maréchal Marmont, duc de Raguse, qui commandait cette province espagnole, à disperser son armée[2] dans des cantonnements très étendus, depuis Salamanque jusqu'à Tolède, au lieu de la tenir concentrée comme le commandait la présence de l'armée anglaise sur la frontière du Portugal et son attitude menaçante vis-à-vis de la place-forte de Ciudad-Rodrigo, au siège de laquelle Lord Wellington était loin d'avoir renoncé.

Encouragé par cet affaiblissement de l'armée française d'Espagne, Wellington avait donc repris l'initiative en Ibérie; 1812 marqua le

[1]Il s'agit bien sûr des armées anglaises, portugaises et espagnoles.
[2]Encore appelée *Armée de Portugal*, en dépit du fait qu'elle se trouvait en Espagne.

début d'une guerre plus agressive de la part des Anglais dans ce théâtre d'opérations secondaires qu'était la péninsule ibérique, une diversion, en quelque sorte, de la guerre impitoyable qui faisait rage en Europe du Nord.

Ayant appris que Ciudad-Rodrigo n'avait qu'une faible garnison, Wellington passa par surprise la frontière du Portugal en plein mois de janvier 1812, sous la neige, et se jeta sur cette forteresse.[3]

***Chefs en présence*** ♦**Anglais**: Sir Arthur Wellesley, duc de Wellington. ♦**Français**: général de brigade baron Barrié.

***Effectifs engagés*** ♦**Français**: garnison de 1.890 hommes. ♦**Anglais**: 55.000 hommes.

***Stratégie ou tactique***: Ciudad-Rodrigo représentait un triangle à angles tronqués. Contre l'une des bases[4] coulait le Rio Agueda. L'angle tronqué nord faisait face à deux escarpements rocheux: le Grand et le Petit Teson. Le Petit Teson longeait les remparts à une distance de 160 mètres seulement. Le Grand était couronné d'un fortin appelé San-Francisco.

Ciudad-Rodrigo était l'une des portes de l'Espagne. Cette offensive anglaise avait été rendue possible en Espagne par le fait que Napoléon, qui préparait la Campagne de Russie, avait retiré presque toutes les troupes de valeur de la péninsule ibérique; ce qui allait donner l'initiative à Wellington sur ce front secondaire, pendant que la Grande Armée se rassemblait sur la Vistule. Cependant, pour que les lignes logistiques entre l'armée française d'Espagne et la France soient maintenues, l'armée de Marmont reçut l'ordre de se porter sur le N.-E. autour de Salamanque, pour, de-là, protéger au besoin la route Madrid-Bayonne. Wellington calcula qu'avant que Marmont ne vienne au secours de Ciudad-Rodrigo avec toute son armée, il lui faudrait 24 jours. Le siège devait donc être plus bref. En fait il mena le siège si rondement qu'il emporta la ville en 12 jours. Les fortifications auraient exigé une garnison de 5.000 hommes pour sa pleine défense. Il n'y en avait que 1.890! En dépit de la faiblesse numérique des Français, Wellington lança quatre attaques combinées pour diviser la défense.

***Résumé de l'action***: Les nuits étaient noires, le temps froid. Une neige épaisse recouvrait le sol rocheux. L'armée assiégeante fut formée par le 1st Foot, le 3rd et les Light Divisions [Divisions Légères]. Wellington ouvrit la tranchée durant la nuit du 8 janvier. La même nuit, il prit d'assaut le fortin. Cet assaut fut lancé par Colborne avec une Division Légère. Une colonne attaqua de face le glacis et la contrescarpe, et une

---

[3]Selon Clausewitz, les forteresses sont [étaient, devrions-nous dire] «les premiers et principaux soutiens de la défense: **1°** Comme dépôts de provisions bien protégés. **2°** Comme protection des richesses d'une grande ville. **3°** Comme verrou proprement dit. **4°** Comme points-d'appui tactiques. **5°** Comme étape. **6°** Comme refuges de corps de troupes faibles ou défaits. **7°** Comme véritable bouclier contre l'attaque ennemie. **8°** Comme protection d'un secteur très étendu.» [De la Guerre, chap.X, pp. 447-453]. D'une façon ou d'une autre, Ciudad Rodrigo, qui était située sur la frontière hispano-portugaise, jouait tous ces rôles. On comprend l'importance qui en découle: *s'en emparer au plus vite.* On est fort loin de l'opinion de Sun Tzu sur les forteresses: «La pire politique consiste à attaquer les villes. N'attaquez les villes que s'il n'y a pas d'autre solution.» [Sun Tzu, L'Art de la Guerre, chap.III, Princ.7] «parce qu'une armée peut être comparée exactement à de l'eau car, de même que le flot qui coule évite les hauteurs et se presse vers les terres basses, de même une armée évite la force et frappe la faiblesse.» [ibid. chap.VI, princ.27]

[4]La façade Sud-Ouest.

autre contourna le fortin pour atteindre la porte. Il fallut un combat de 20 minutes pour le prendre. Ceux qui attaquèrent dans le secteur de la porte eurent le plaisir de la trouver ouverte. Un soldat francais, un obus entre les mains, se préparait à le jeter sur les Anglais lorsqu'il fut tué. L'obus tomba et explosa contre la porte qui se fendit.

Le fortin pris, un duel d'artillerie de 10 jours suivit, les Anglais bombardant les murs et les Français ripostant contre les tranchées et les batteries alliées. De gros nuages de fumée de l'artillerie enveloppaient les défenses. Le 14, la garnison française fit une sortie vigoureuse et réussit à combler une partie de la tranchée.

Le 19 janvier, deux brèches étaient praticables et Wellington donna l'ordre de l'assaut. Craignant avec raison que le duc de Raguse ne hâte sa marche pour secourir la place, il résolut d'en brusquer la chute en combinant l'attaque par assaut de brèche avec celle par escalade. La faiblesse extrême de la garnison française ne suggérait pourtant pas cette tactique au général anglais, tactique de diversion qui divisait encore les défenses.

La division de Picton, la brigade de Campbell et celle de MacKinnon devaient attaquer la grande brèche. La Division Légère attaquerait la petite brèche. Une Compagnie Légère [de Portugais] avait pour mission de confiance d'attaquer un ouvrage avancé en face du château afin de détruire deux pièces françaises qui couvraient la brèche. La brigade portugaise devait exécuter une attaque contre la porte de San Jago. La grande brèche faisait trente mètres de large, mais l'accès en était assez raide.

Nuit fort noire. Les assaillants se mirent à courir et à monter le plan incliné de gravas qui servait d'accès à la grande brèche, lorsque les Français se mirent à déverser sur eux un tir extrêmement dense. Les grenades à main explosaient partout. Les Français avaient construit un retranchement pour barrer la brèche et installé deux canons qui projetaient sur les Anglais des flots de mitraille antipersonnel. Mais la masse d'assaillants réussit tout de même à percer. Alors, les Français firent exploser une mine qu'ils avaient installée **sous** la brèche; de nombreux Anglais furent tués et les autres refluèrent dans le plus grand désordre.

Contre-attaque après contre-attaque, les Français et les Anglo-portugais avançaient ou reculaient à tour de rôle jusqu'à ce que les Français fussent attaqués de flanc par l'intérieur des murs. En effet, l'attaque contre la petite brèche avait réussi et les Anglo-luso-espagnols purent s'introduire dans la ville où ils attaquèrent les Français de flanc et les forcèrent à reculer en combattant pour ne pas être pris en écharpe.

***Pertes*** ♦**Français**: 1.000 hommes tués et blessés, 880 prisonniers. ♦**Anglais**: 1.300 tués et blessés. Le général Crowford et le général McKinnon furent tués.

***Conséquence de cette défaite française***: De violentes scènes de mise à sac suivirent la prise de la ville. Les soldats anglais se mirent à piller les caves privées des Espagnols, à boire de grandes quantités d'alcool et de

vin, et ils ne furent bientôt plus sous contrôle de quiconque: des viols, des vols et des tueries s'ensuivirent. Certains historiens anglais essayèrent d'expliquer cette rage contre des Espagnols[5] par la rancune des soldats anglais après la bataille de Talavera, quand les blessés anglais furent abandonnés aux Français [par les Espagnols]. Mais cela ne semble qu'une pure justification sans fondements.[6]

De nombreux souvenirs de fraternisation [7]entre soldats français et anglais sont surtout rapportés par les Anglais dans leurs Mémoires.[8] Du côté français c'est plus rare, car ce phénomène leur paraissait plus naturel. L'un d'eux, le lieutenant français Charles Parquin, qui séjourna en Espagne durant toute l'année 1811, écrivit que, en mai, près de Ciudad Rodrigo, une unité britannique fut rencontrée par un détachement français de reconnaissance. Le major de Vérigny voulait contacter les officiers anglais. Dans ce but, il donna à Parquin une bonne bouteille d'eau-de-vie française et lui ordonna de galoper du côté des lignes anglaises, d'agiter un mouchoir blanc et de leur déclarer qu'il venait leur offrir la goutte. "S'ils acceptent, je me joindrai à vous avec les autres officiers," ajouta-t-il. Parquin s'approcha des Anglais et fut rejoint par un officier du 10th Light Dragoons Regiment qui lui demanda ce qu'il désirait. Son offre finalement acceptée, ils furent rejoints par une dizaine d'officiers anglais qui vinrent trinquer avec les dix officiers français. Les Anglais remercièrent pour l'excellent brandy puis demandèrent depuis quand Parquin était en Espagne: "Depuis peu. À cette époque-ci il y a deux ans je combattais les Autrichiens... et aujourd'hui je suis venu en Espagne pour faire votre connaissance, Messieurs." "Vous êtes tout à fait le bienvenu ici!" répondirent les Anglais sans sourire. L'un des Britanniques demanda s'il se trouvait un Français qui venait de Moulins, car il voulait transmettre une lettre à l'un de ses compatriotes prisonnier de guerre dans cette ville. Il y avait effectivement un des officiers du 13e Régiment de Chasseurs ─nommé Dulimbert─ qui vivait à Moulins, car son père y était préfet. De ce fait, la lettre fut envoyée le lendemain à Dulimbert sous drapeau blanc. Parquin ajouta que cette réunion avait duré plus longtemps que ne le souhaitait leur général, aussi plusieurs obus tombèrent à proximité immédiate du groupe afin de rappeler les hommes à la discipline militaire; cela mit fin à la conversation, mais pas avant que les Français n'aient bu le rhum que les Anglais leur avaient offert en retour de leur hospitalité.[9] Plus tard cette année là, selon Parquin, les cavaliers français burent de nouveau[10] à la santé de leurs ennemis anglais, mais les hommes de troupe français avaient un moyen moins orthodoxe de se procurer du rhum. Il n'était pas rare d'entendre un Français s'écrier: "On n'a plus d'eau-de-vie, les gars! Qui va prendre un

---

[5]Qui étaient de fait alliés des Anglais.

[6]Le manque de fermeté de Wellington, en Espagne et au Portugal, est plutôt en cause dans tous ces excès de la soldatesque contre les civils. En fait, ce général n'interdit vraiment le viol et le pillage que deux ans plus tard, lorsque son armée pénétra en France. La moindre incartade [même le simple vol de poulets] fut alors punie de mort, et... les excès cessèrent comme par enchantement.

[7]Pour d'autres cas de fraternisation, voir le Répertoire général à *Fraternisation.*

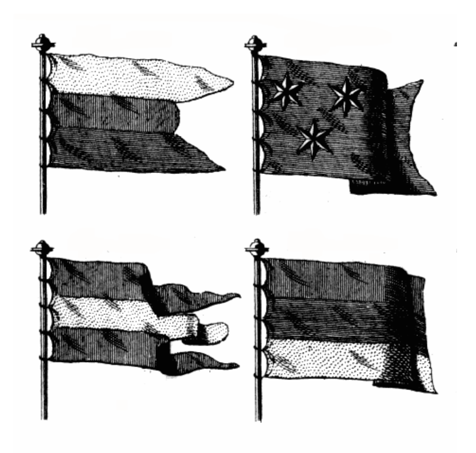
[8]La propagande de haine par les journaux étant moins virulente en France qu'en Angleterre

[9]PARQUIN, Charles, *Souvenirs et Campagnes d'un vieux soldat de l'Empire,* Paris, 1843

[10]Du rhum et de l'eau-de-vie

goddam?" Les Chasseurs capturaient donc un cavalier anglais avec le gros flacon de rhum qu'il portait toujours sur lui. Tuant deux oiseaux d'une seule pierre,[11] le Chasseur gagnait en même temps la prime de 3 N,[12] pour avoir capturé un cheval. Parquin ajoute que les officiers anglais étaient très braves et d'excellente compagnie. Ils aimaient plaisanter et faire des farces.

**En haut à gauche**: Pavillon d'Emden; il est de trois bandes: jaune, rouge & bleue, la jaune& la bleue dépassant la rouge en forme de pointe. **En haut à doite**: Pavillon de Norden; il est bleu, chargé de trois étoiles à six rais d'argent rangés 2 & 1. **En bas à gauche**: Autre pavillon d'Emden; il est de trois bandes, deux rouges, & une jaune sortant d'entre les rouges qui forment la pointe. **En bas à droite**: Autre pavillon d'Emden: il est de trois bandes, bleue au milieu, rouge en haut, & jaune en bas. *Emden, ville et port d'Allemagne, à l'embouchure de l'Ems..*



[11]Comme on dit sur les rives de la Tamise
[12]Napoléon, monnaie d'or.

# *Rivière Cõa.* *Bataille de la*

***Date de l'action***: 24 juillet 1810.
***Localisation***: Cours d'eau du Portugal. Coordonnées géographiques: 40° 43' de latitude Nord, et 06° 56' de longitude Ouest.
***Conflit***: Guerres du Premier Empire [18 mai 1804 - 1814 et 1815]. Guerre péninsulaire, 1808 - 1814. Campagne de 1810 au Portugal.
***Contexte***: Après avoir pris Ciudad Rodrigo, l'armée française se dirigea vers Almeida pour en faire le siège. Le 24 juillet, le prince d'Essling [maréchal Masséna] fit investir Almeida. Mais l'armée anglaise était en position de protection pour défendre la ville. Les Français décidèrent de repousser Wellington de l'autre côté de la Cõa pour pouvoir assiéger Almeida sans être harcelés.

Le 24 juillet à 06h00 du matin, les Français [maréchal Ney] assaillirent les positions anglaises qui couvraient Almeida. L'Infanterie de Loison et la Cavalerie de Montbrun se lancèrent contre les Anglais de Crowford. L'entière arrière-garde anglaise fut attaquée sous les canons d'Almeida. Les Anglais furent chargés par le 3e Hussard[1] puis tournés par la droite par le général Ferey [3.500 fantassins], ce qui provoqua la rupture des lignes britanniques, lesquelles commencèrent à retraiter de l'autre côté de la Cõa. Après ce sanglant combat, les Anglais refluèrent vers l'unique pont sur la Cõa afin de se réfugier de l'autre côté de ce cours d'eau, abandonnant la ville d'Almeida au triste sort d'assiégée.[2]
***Chefs en présence*** ♦**Français**: maréchal Ney, duc d'Elchingen. ♦**Anglais**: général Crowford [Craufurd].
***Effectifs engagés*** ♦**Français**: 3.500 fantassins et 800 cavaliers. ♦**Anglais**: 8.000 fantassins, 2.000 cavaliers et 6 canons.
***Stratégie ou tactique***: Attaque des Français en colonne dense. Le chemin de repli anglais était un goulot d'étranglement [un pont] et fut la cause de l'hécatombe de soldats anglais.
***Résumé de l'action***: Crowford était sur la Cõa avec une division afin de gêner les opérations françaises de siège autour d'Almeida. La Division Légère anglaise de Crowford était [en tout cas au dire de certains historiens anglais] d'une qualité combative comparable à la Vieille Garde de Napoléon. Elle avait reçu l'ordre de harceler les positions françaises et ainsi d'encourager les assiégés.

Le 24 juin, il pleuvait à verse. Les soldats anglais étaient sous les armes, du côté français de la Cõa, lorsqu'ils aperçurent une colonne d'attaque formée par le 3e Hussard et par les fantassins du général Ferey [3500 fantassins] qui arrivaient au pas rapide [2 pas à la seconde].

Les Anglais devaient, pour retraiter de l'autre côté de la Cõa, descendre de la crête qui dominait cette rivière dans le ravin où elle coulait, et la franchir par un unique pont. Les positions anglaises étaient à 1.500 mètres en avant du pont. Devant le peu d'importance de l'attaque, Crowford ordonna de tenir ces positions de façon à donner à ses arrières le temps de franchir le pont. Les Français avançaient en cadençant leur pas sur le battement sourd et rapide des tambours. De temps en temps, ils

---

[1]Cavalerie légère, environ 800 hommes.
[2]Selon Pelet les pertes furent d'un peu plus de 1.500 Anglais et de 527 Français dont 117 tués.

poussaient un cri ou chantaient des mesures de *La Marseillaise*. Crowford fit contre-attaquer sa Cavalerie, sans parvenir à briser la colonne française. Ney envoya plusieurs estafettes demander à Montbrun de faire charger sa Cavalerie, mais ce dernier qui n'était pas sous les ordres de Ney, n'accepta pas; soit qu'il jugea que la contre-attaque anglaise ne mettait pas la colonne française en danger, soit qu'il voulut seulement exprimer son indépendance vis-à-vis de l'autorité de Ney.

En tête de la colonne française, comme aux temps encore récents de la Révolution française, les officiers français entraînaient leurs hommes en plaçant le chapeau à la pointe de leur sabre et en chantant: *«Allons, enfants de la patrie!»* Devant eux, les Britanniques, sous la pression grandissante, commençaient à reculer en tirant sur les Français. Certaines unités anglaises se rompaient et s'éparpillaient sous les assauts de l'Infanterie et sous les charges des cavaliers français. Des escadrons de Hussards français, en couvre-chef de peau d'ours et en pelisses rouges, faisaient irruption au milieu de groupes de fantassins anglais et commençaient à les sabrer; ce qui augmentait la confusion au sein des troupes anglaises.

La Division Légère anglaise de Crowford devait parcourir plus d'un kilomètre de terrain très inégal, coupé de ravins et de vignes, avant d'atteindre le pont où se bousculaient les unités anglaises défaites occupées à le franchir. Quelques unités, hâtivement formées de combattants issus de régiments divers, tentaient de retarder l'avance des Français pour permettre aux hommes de passer. Parmi eux, William Napier, futur historien militaire,[3] officier qui, avec une troupe hétéroclite de 300 hommes, tenta de mitrailler les Français. Napier perdit presque la moitié de ses courageux soldats, tués ou blessés. Crowford avait mis en batterie toute son artillerie sur la rive opposée afin de contenir les Français. Picton, qui se trouvait un peu plus loin avec des troupes fraîches, refusa carrément de venir à l'aide de Crowford malgré une entrevue orageuse que les deux généraux eurent durant la bataille. Les conflits de personnalité font rage dans toutes les armées.[4]

La bataille était finie, les Anglais étaient verrouillés de l'autre côté de la Cõa.

***Pertes*** ♦**Français**: 117 tués et 210 blessés. ♦**Anglais**: 400 tués dont 60 officiers, 700 blessés et 400 prisonniers. Les Français leur prirent en outre un drapeau et deux canons.

***Conséquence de cette défaite anglaise***: Après cette défaite, l'armée anglaise abandonna la Cõa et se regroupa à *Guarda*, à 30 km au Sud-Ouest d'Almeida. Et les Français purent assiéger Almeida sans être dérangés, et prendre la ville.

---

[3]Dont de nombreuses descriptions d'**actions militaires** de cet ouvrage sont inspirées. *voir in fine*

[4]Et sont responsables de milliers de morts, même si cela ne se dit pas ouvertement

# *Coimbra.* *Siège de*

***Date de l'action***: 29 septembre 1810.
***Localisation***: Grande ville du Portugal située au centre géographique du pays, à 200 km au N.-N.-E. de Lisbonne et à 100 km au Sud de Porto. Coordonnées géographiques: 40° 12' de latitude Nord, et 08° 25' de longitude Ouest.
***Conflit***: Guerres du Premier Empire [18 mai 1804 - 1814 et 1815]. Guerre Péninsulaire, 1808-1814. Campagne de 1810 au Portugal.
***Contexte***: Après la bataille de Busaco puis de Pedrulla, les Français poursuivirent les Anglais et arrivèrent devant Coimbra.
***Stratégie ou tactique***: Assaut d'Infanterie, par escalade, sans préparation d'artillerie. En mars 1813, à Coimbra, le major écossais Augustus Frazer avait rencontré un Connaught Ranger[1] aveugle qui était accompagné par une *"femme des plus descentes"*.[2] Elle portait un nourrisson de 5 semaines tandis qu'une fillette de 2 ans courait à côté d'elle. Ils avaient commencé le voyage avec un âne mais il leur avait été volé. Le soldat aveugle marchait vers Lisbonne pour être rapatrié en Irlande avec sa famille. Car il était désormais inutile pour l'armée anglaise. Il se montrait soucieux pour sa fillette qu'il devait transporter de temps en temps. La pauvre petite mourait de peur chaque fois que, à cause de sa cécité, il trébuchait et tombait avec elle dans les bras. Le major écossais[3] fut si ému par cette misérable famille irlandaise qu'il trouva une place pour eux sur un voilier qui descendait le Tage vers Lisbonne. Six mois après, le même Frazer rencontra une autre épouse de militaire anglais qui tentait de revenir à pied vers le port de Pasajes, à côté de San-Sebastian, en poussant devant elle une ânesse têtue et deux enfants en haillons. Son mari avait été blessé et revenait, lui, par bateau fluvial.[4]
***Résumé de l'action***: En arrivant devant Coimbra, les troupes françaises virent que la ville était occupée par les Anglo-portugais. Immédiatement ce fut l'assaut à l'arme blanche. Alors que l'arrière-garde résistait, le reste de l'armée anglo-alliée reprit sa retraite en sortant de l'autre côté de la ville. Très rapidement, pourtant, les Français occupèrent Coimbra que les Anglais évacuaient. Quelques-uns tombèrent aux mains des Français. La ville était vide, abandonnée par les Alliés. Les Anglais avaient pillé les maisons vides avant de retraiter, les Français continuèrent. Les soldats trouvèrent du vin, et, le lendemain, les rues regorgeaient d'ivrognes.

---

[1] C'est à dire un soldat levé en Irlande. Ce qui explique peut-être pourquoi il n'avait pas reçu plus d'aide de la part de l'armée anglaise en dépit de son handicap sérieux. L'Irlande était un territoire colonial de l'Angleterre, que cette dernière considérait comme une réserve inépuisable de soldats

[2] "A descent-looking wife." Pour en savoir plus sur les épouses de soldats qui suivaient les armées en campagne, voir le Répertoire général (Tome I) à la rubrique: *Épouses de soldats anglais*.

[3] Peut-être la solidarité celtique joua-t-elle cette fois-là, exceptionnellement. Car l'Angleterre utilisait généralement des troupes irlandaises pour écraser dans le sang les insurrections écossaises, et des troupes originaires d'Écosse pour mâter les révoltes irlandaises. Cela avait créé une haine indéfectible entre les deux nations sœurs.

[4] FRAZER, Augustus, *Letters of Colonel Augustus Frazer, K.C.B., Commanding the Royal Horse Artillery in the Army under the Duke of Wellington, written during the Peninsular and Waterloo campaigns*, publié par le major-général Edgard Sabine, Londres, 1859; pages 86 et 212

***Pertes*** ♦Inconnues.
***Conséquence de cette défaite anglaise***: La retraite anglaise continua à marches forcées vers la mer.



# Coimbra. *Siège de l'hôpital de*

***Date de l'action***: 7 octobre 1810.
***Localisation***: Portugal. Coordonnées géographiques de la ville: 40° 12' de latitude Nord, et 08° 25' de longitude Ouest. Santa-Clara est un faubourg situé sur la rive sud ou gauche du Rio Mondego.
***Conflit***: Guerres du Premier Empire [18 mai 1804 - 1814 et 1815]. Guerre Péninsulaire, 1808-1814.
***Contexte***: L'armée anglaise était en pleine retraite, juste après avoir été défaite à Busaco et à Pedrulla. Durant la poursuite, les Français prirent Coimbra d'assaut à la baïonnette. Immédiatement après cette dernière action militaire, l'hôpital français de Coimbra fut organisé dans le couvent Santa-Clara. Dans cet hôpital les Français installèrent leurs blessés.

Coimbra servait d'hôpital de l'arrière, où furent soignés les blessés français, anglais et portugais par des médecins français. Au total, Masséna y laissa 3.506 malades et blessés,[5] sans compter 371 soldats



**La ville de Coimbra, [Portugal] en 1815 (vue du sud), avec son aqueduc, selon un dessin réalisé par un officier français.**

anglo-alliés blessés, abandonnés par Wellington durant sa retraite précipitée après la bataille de Busaco et que les Français avaient pris en charge.

Mais Masséna décida de continuer la poursuite de l'armée anglaise qui retraitait à marche forcée vers la mer. Pour ne pas s'encombrer d'impedimenta, il prit la décision d'abandonner là, dans cette ville qui venait d'être pillée par les soldats anglais, mais aussi par les soldats français, tous ces blessés, peu soucieux des représailles qu'infligerait la population en revenant les jours suivants.

L'hôpital était gardé par 146 fusiliers-marins de la 44e Flottille de la *Marine Impériale*. Un docteur, 28 chirurgiens, 9 pharmaciens, 20 infirmiers et 3 administrateurs prenaient soin des patients.

L'arrière-garde française quitta Coimbra le 7. Le même jour, les colonels anglais Trant, Miller et Wilson, qui recherchaient sans doute une victoire facile, attaquèrent l'hôpital militaire français.
***Chefs en présence*** ♦**Français**: inconnus. ♦**Anglo-lusitaniens**: colonel

---

[5] Incluant les 3.000 blessés de Busaco.

Trant.
***Effectifs engagés*** **♦Français**: 146 fusiliers-marins valides et des malades et invalides en nombre indéterminé. **♦Anglo-lusitaniens**: 6.000 hommes.
***Stratégie ou tactique***: Fusillade à partir des murs.
***Résumé de l'action***: Le 7 octobre, l'hôpital de Coimbra fut attaqué par le colonel anglais Trant avec 4.000 Miliciens vite remplacés par des Irréguliers de Miller et de Wilson.[6] Alors, les blessés encore valides s'armèrent pour mourir en combattant au lieu de se laisser égorger sans se défendre. Le couvent fut donc barricadé. Ceux des blessés et malades qui pouvaient marcher se portèrent dans les cours, aux fenêtres, dans les jardins, pour retarder l'approche des Anglo-portugais. Les autres, que des blessures graves ou des amputations mettaient dans l'impossibilité de se lever, restèrent sur leur lit avec leurs armes et se disposèrent à *"déchirer"* leurs dernières cartouches.

De cette façon, la garnison française composée de 146 hommes valides et des blessés, opposa une résistance féroce et désespérée, tuant une centaine des hommes de Trant.

Finalement, voyant cela, le colonel anglais offrit une capitulation sous conditions, que les Français acceptèrent après négociations. Trant promit la vie sauve à tous. Malgré cela, le colonel Trant laissa massacrer 10 Français.
***Pertes*** **♦Français**: inconnues. **♦Anglo-lusitaniens**: une centaine de tués et de nombreux blessés.
***Conséquence de cette défaite française***: À la suite de cette attaque, le colonel Trant força les blessés, les prisonniers et les malades à faire 100 km en 4 jours pour aller à Porto servir de trophée de victoire à sa propre gloire et aux 300 écumeurs de Miller et de Wilson. Ils furent donnés pendant trois jours en spectacle à la populace et promenés dans toutes les rues.

Plusieurs officiers français, appuyés par quelques habitants plus humains de Porto, portèrent plainte contre cette violation manifeste des traités et contre ces traitements humiliants et cruels que réprouvaient les lois de la guerre entre peuples civilisés. À quoi le colonel anglais se contenta de répondre avec un humour froid à travers lequel perçait l'agacement que *«tous les moyens étaient bons pour exciter et entretenir l'enthousiasme du peuple portugais.»*

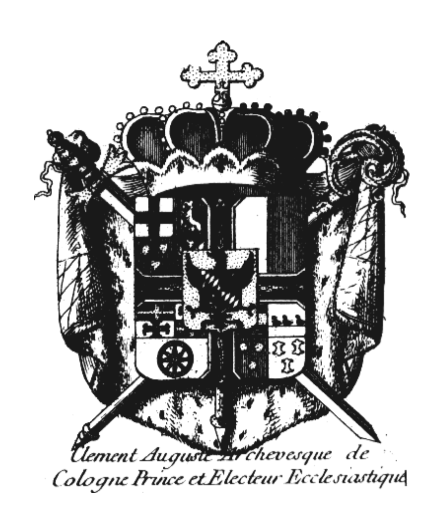
En apprenant la nouvelle, Napoléon entra dans une violente colère, car Masséna n'avait laissé qu'une garnison de 146 hommes pour garder un hôpital! *"Pour une armée, perdre un hôpital est comme perdre*

---

[6]Parallèlement à l'armée régulière anglo-"lusitano"-espagnole que l'Angleterre entretenait *à grands frais* dans la Péninsule ibérique, de nombreux aventuriers britanniques, provenant souvent de l'armée régulière, avaient créé leurs propres "bandes" de guérilleros, fortes chacune de plusieurs milliers d'hommes, armées et ravitaillées par les Anglais; ainsi Miller, Wilson, Trant, O'Donnell.... Ces Irréguliers appuyaient rarement les armées alliées dans leurs opérations de grande envergure. Ils préféraient assaillir les postes isolés et les lignes logistiques ou leurs entrepôts. Ils s'attaquaient rarement à des unités de la *Grande Armée* de quelque importance. Ils suivaient à la lettre le *Principe 5* du *Chapitre VI* [Points faibles et points forts] de *L'Art de la Guerre* de Sun Tzu: «*Surgissez aux endroits qu'il lui faut atteindre; transportez-vous rapidement là où il ne vous attend pas.»*

*un drapeau. Je n'ai jamais perdu d'hôpital en temps de guerre."*[7] Foy l'écrivit à Masséna.

Les murmures redoublèrent dans l'armée française contre Masséna. On qualifia de barbarie une imprévoyance si coupable. L'armée perdit de sa force car le maréchal n'avait plus toute la confiance de ses soldats.




[7]Dit Napoléon à Foy. En se donnant en exemple du comportement à suivre, l'Empereur semble, à cette occasion, avoir eu la mémoire un peu courte. Ne se rappelait-il pas, en faisant la leçon à Masséna, le temps encore récent où, durant la Campagne d'Égypte, il abandonnait ses propres soldats pestiférés sur le chemin de Saint-Jean-d'Acre dans des hôpitaux improvisés, sachant que les Turcs allaient les tuer après les avoir torturés avec raffinement dès que Bonaparte aurait tourné le dos. À une autre occasion, il semble avoir fait empoisonner ses malades irrécupérables.

# *Col-de-Baños.* *Bataille du*

***Autre nom***: Bataille d'Aldea-Nueva-del-Camino.
***Date de l'action***: 12 août 1809.
***Localisation***: La bataille se déroula à l'entrée du col de Baños, à Aldea-Nueva-del-Camino.
***Conflit***: Guerres du Premier Empire [18 mai 1804 - 1814 et 1815]. Guerre d'Espagne. Campagne de 1809. Cinquième Coalition [du 9 avril au 14 octobre 1809].[8]
***Contexte***: Après avoir battu les Espagnols à la bataille d'Arzobispo, le maréchal Ney se dirigea vers Salamanque. Le 12 août, le général Lorcet, qui commandait l'avant-garde du VI^e^ Corps d'Armée, rencontra les troupes anglo-portugaises du général Wilson à *Aldea-Nueva-del-Camino*, à l'entrée du Col de Baños.
***Chefs en présence*** ♦**Français:** général Lorcet. ♦**Anglais:** général Wilson.
***Effectifs engagés*** ♦**Français:** 2.800 hommes et 800 cavaliers. ♦**Anglo-portugais:** 5.000 hommes.
***Stratégie ou tactique***: Assaut français à la baïonnette contre les positions retranchées des Anglo-portugais.
***Résumé de l'action***: Les positions des Anglais, quoique très fortes, furent emportées d'assaut au premier choc à la baïonnette. Le 3e Régiment de Hussards exécuta une furieuse charge au cours de laquelle de nombreux Anglo-portugais furent sabrés ou faits prisonniers.

Les Anglo-portugais se rallièrent sur les hauteurs de Baños dans une position presque inexpugnable. Aux difficultés déjà très grandes du terrain, le général anglais avait ajouté des abattis, de profondes tranchées, et avait fendu des quartiers de rocher pour fermer tous les sentiers encaissés par lesquels les Français pouvaient arriver jusqu'aux lignes anglaises.

Malgré les fatigues accumulées au cours d'une marche de 40 km par une chaleur caniculaire, les Français reçurent l'ordre d'attaquer les retranchements derrière lesquels les soldats de Wilson les attendaient. Les 50e et 59e Régiments de Ligne s'avancèrent à l'assaut et gravirent les hauteurs en poussant de longs cris destinés à chasser de leurs poumons la tension nerveuse et à influencer le moral des ennemis; ils s'emparèrent à la baïonnette des ouvrages anglais malgré un feu très vif d'artillerie. Le général Wilson essaya vainement de rallier ses troupes dispersées. Le 3e Régiment de Hussards et le 13e Chasseurs achevèrent la déroute anglaise en poursuivant et en massacrant les fuyards qui eurent beaucoup de peine à atteindre les rochers de Monte-Mayor et de La Calzada pour s'y réfugier.
***Pertes*** ♦**Français**: 200 tués et blessés. ♦**Anglo-portugais**: 1.200 tués et 1.200 blessés, surtout durant la poursuite.
***Conséquence de cette défaite anglaise***: Cette défaite démoralisa momentanément les Anglo-alliés qui restèrent quelque temps inactifs.

[8] *Voir supra* note au chapitre: Attaque contre l'île d'Aix, du 11 et 12 avril 1809.

# *Col de Biar*. *Bataille du*

***Date de l'action***: 11 avril 1813.

***Localisation***: Village situé à 50 km au N.-O. d'Alicante, Murcie, Espagne. C'était un col sur la route entre Onil et Villena, aux environs des coordonnées suivantes: 38°32'Nord et 00°45'Ouest.

***Conflit***: Guerres du Premier Empire [du 18 mai 1804 au 6 avril 1814 **&** *les Cent-Jours* du 20 mars au 28 juin 1815]. Sixième Coalition [de mars 1813 au 11 avril 1814].[1]. Guerre Péninsulaire, 1808-1814. Campagne de 1813.

***Contexte***: En Catalogne, l'armée anglo-espagnole sous les ordres du général irlandais Elio[2] était restée inactive pendant 9 mois dans ses positions autour de la ville d'Alicante. Vers les derniers jours du mois de mars, ses troupes firent quelques mouvements pour se rapprocher des camps français. Les Espagnols s'approchèrent de Villeña et les Anglais vinrent occuper Biar et Castalla. Des renforts anglais récemment arrivés de Sicile et de l'intérieur de la Péninsule avaient fait prendre aux généraux anglo-espagnols cette décision offensive.

***Chefs en présence*** ♦**Français**: général Habert. ♦**Anglais**: colonel Adams.

***Effectifs engagés*** ♦**Anglais**: 4.000 hommes ♦**Français**: 2.500 hommes.

***Stratégie ou tactique***: Assaut à la baïonnette. ***Résumé de l'action***: La brigade anglaise du colonel Adams avait donc pris position dans les retranchements escarpés de Biar. Ces retranchements furent attaqués à la baïonnette par les troupes françaises du général Habert, et, après un violent combat, pris d'assaut.

***Pertes*** ♦**Français**: inconnues. ♦**Anglais**: Plusieurs centaines de tués et de blessés et 3.000 prisonniers dont un général; deux drapeaux et quelques pièces d'artillerie de montagne que les Anglais abandonnèrent.

***Conséquence de cette défaite anglaise***: Les Anglo-espagnols perdirent ce point-fort du secteur d'Alicante.



**Gendarmes français sous le Premier Empire**.

[1]Voir note de la rubrique "Conflit" de *Batailles de Blexen et Bremerlehe* du 22 au 25 avril 1813.

[2]Le Corps anglais était commandé par le général Lord Murray.

## ***Col de Maya.*** *Bataille du*

***Date de l'action***: 25 juillet 1813.

***Localisation***: 43°13' de Latitude Nord, 1°28' de Longitude Ouest, village basque-espagnol des Pyrénées, non loin de la frontière française et au nord de Pampelune, Espagne.

***Conflit***: Guerres du Premier Empire [du 18 mai 1804 au 6 avril 1814 **&** *les Cent-Jours* du 20 mars au 28 juin 1815]. Sixième Coalition [de mars 1813 au 11 avril 1814].[3]. Guerre Péninsulaire, 1808-1814. Campagne de 1813.

***Contexte***: En Espagne, il ne restait aux Français que Pampelune et San-Sebastian, alors assiégées par les Anglo-alliés.

***Chefs en présence*** ♦**Français:** général-comte Drouet d'Erlon. ♦**Anglais**: le général Stuart.

***Effectifs engagés*** ♦**Anglais**: 4.000 hommes. ♦**Français**: 2.000 hommes.

***Stratégie ou tactique***: Dans les montagnes, des détachements de faible importance pouvaient barrer la route à des divisions entières. Dans les montagnes, les troupes de Wellington se comportaient toujours suivant les règles de la *L'Art de la Guerre*[4]: «En règle générale, lorsque vous occupez une position et que vous affrontez l'ennemi, après avoir franchi des montagnes, restez à proximité des vallées...» [Principe 1] «Battez-vous en descendant. N'attaquez pas en montant.» [Princ.2] «Une armée préfère le terrain élevé au terrain situé en contrebas; elle apprécie le soleil [les pentes ensoleillées] et déteste l'ombre. Ainsi, tout en préservant sa santé, elle occupe une position solide...» [Princ.13]. Tous ces conseils n'étaient que le fruit du bon sens tactique; et on peut se demander pourquoi les Français se contentaient d'attaquer droit devant eux, sans tenir compte de cette sagesse. Mais, la guerre aurait-elle été possible si les deux armées avaient suivi des tactiques défensives. Il arriva effectivement qu'à certaines occasions [en particulier en Irlande] les armées anglaises et françaises restèrent face à face pendant plusieurs jours, aucun commandant en chef ne se décidant à sortir de ses retranchements.

***Résumé de l'action***: D'Erlon [2.000 hommes des divisions d'Armagnac et de Maransin] attaqua les 4.000 Anglais[5] retranchés qui voulaient tenir le col. Après une préparation d'artillerie, les Français s'élancèrent à l'assaut à la baïonnette contre les Anglais retranchés en hauteur. Puis ce fut l'éclatement de la ligne anglaise et la poursuite sur 15 km dans les montagnes. Le soir, les Anglais avaient perdu 1.500 hommes et 15 km de terrain. Le lendemain, Drouet d'Erlon barra le passage les Anglais de Hill [20.000 hommes] et les força à la retraite. Ce Corps d'armée anglais [de Hill] fut divisé en deux et battu avec perte de 1.800 hommes et de 4 pièces d'artillerie.

---

[3]Voir la note de la rubrique "Conflit" de *Batailles de Blexen et Bremerlehe* du 22 au 25 avril 1813.

[4]Sun Tzu, *L'Art de la Guerre*, chap.IX [Les Marches], pp.159-162; voir in fine. *Pourtant, l'œuvre de Sun Tzu venait d'être traduit en français par un missionnaire français de Chine, au moment des Guerres napoléoniennes, et il est peu probable que Wellington en ait eu connaissance.*

[5]*NON par surprise* dit Napier, alors que Wellington avoua qu'il fut pris au dépourvu *"At least, if the general was surprised, his troops were not."*

***Pertes*** ♦**Français**: 8 à 900 tués ou blessés. ♦**Anglais**: 1.800 hommes, tués ou blessés.

***Conséquence de cette défaite anglaise***: Après ce premier succès, au lieu de poursuivre sa marche et d'empêcher que les Anglais ne s'accrochent au mont Atchiola où ils s'étaient ralliés, le comte d'Erlon avait cru devoir rester en position dans la nuit du 25 au 26, au col de Maya. Le maréchal Soult, en apprenant ce retard, fit parvenir à son lieutenant-général l'ordre de continuer sur le champ sa marche en avant et de ne point s'arrêter.

Au chapitre de la fraternisation, mentionnons ces quelques cas rapportés par des officiers britanniques: Les avant-postes des deux nations s'arrangeaient souvent pour ne pas se causer de mal et s'avertissaient en cas de changement de comportement. Un jour, les Français avaient doublé leurs sentinelles, et chaque fois qu'un soldat anglais approchait un peu trop près, leurs sentinelles donnaient un coup de crosse au sol comme pour dire: *"On est ici, et il n'y a pas place pour vous!"*[6]

En 1813, dans le Col de Maya, les sentinelles[7] avancées se trouvaient très souvent à dix mètres seulement des sentinelles françaises, particulièrement la nuit; malgré cela elles n'interférèrent jamais sur les plate-bandes des autres, parlèrent rarement, même pour dire l'habituel "*Rien à signaler!*" Le lieutenant anglais Blakeney raconta que "des pierres blanches, polies, d'environ deux livres chacune, étaient placées à l'endroit précis où chaque sentinelle devait se tenir la nuit, et ces soldats devaient les frapper deux fois l'une contre l'autre, lentement. Ce geste était répété tout le long de la ligne de sentinelles. Si l'une d'elles négligeait de s'en acquitter pendant plus de cinq minutes, la sentinelle suivante frappait ses pierres trois fois à rythme rapide. Le message voyageait ainsi sans délai le long de la ligne de sentinelles et une patrouille venait sur le champ jeter un coup d'œil... Il était remarquable de constater que, quels que soient les signaux que nos sentinelles faisaient, ils étaient immédiatement répétés par celles des ennemis."[8]

Lorsque les troupes alliées eurent franchi les Pyrénées et pénétré en France, il s'établit alors un échange d'eau-de-vie et de tabac entre les armées ennemies. Des trésors d'ingéniosité furent déployés dans ce but. Ainsi, lorsque le 28th Foot Regiment tenait les avant-postes à la barrière entre Saint-Pierre et Bayonne, les soldats plaçaient une grosse pierre dans la petite rivière le long de laquelle les sentinelles étaient postées. Sur cette pierre furent laissés en évidence un bidon vide et une pièce de monnaie. Pour ce prix, la gamelle était remplie d'eau-de-vie par une sentinelle française venue de la rive opposée.[9]

---

[6]BRETT-JAMES, Antony, *Life In Wellington's Army*, George Allen & Unwain Ltd, Londres, 1972.

[7]Anglaises.

[8]BLAKENEY, Robert, *A Boy in the Peninsular War. The Services, Adventures, and Experiences of Robert Blakeney, Subaltern in the 28th Regiment. An Autobiography;* publié par Julian Sturgis, Londres, 1899

[9]BLAKISTON, Major, J., *Twelve Years' Military Adventure in Three quarters of the Globe: or, Memoirs of an Officer who served in the Armies of His Majesty and of the East India Company, between the Years 1802 and 1814 in which are contained the campaigns of*




**Le port de guerre de Plymouth avec ses fortifications (milieu du XVII^e^ siècle)**



*the Duke of Wellington in India, and his last in Spain and the South of France* (2 volumes), Londres, 1829; pages 319-320

# *Col de San-Christina.* *Bataille du*

***Date de l'action***: 15 août 1813.
***Localisation***: Col situé en Catalogne espagnole, à 25 km au nord de Tarragona et à 75 km à l'ouest de Barcelone. 01°20'Est - 41°19'Nord.
***Conflit***: Guerres du Premier Empire [du 18 mai 1804 au 6 avril 1814 **&** *les Cent-Jours* du 20 mars au 28 juin 1815]. Sixième Coalition [de mars 1813 au 11 avril 1814].[1] Guerre d'Espagne, 1808-1814. Campagne de 1813.
***Contexte***: Le 14 août, les divisions Harispé, Habert, Maurice Mathieu et Lamarque, et la Division de Cavalerie du général Delort se concentrèrent à Villafranca. Le même jour, deux divisions d'Infanterie et toute la Cavalerie marchèrent sur *Vendrell* et *Nuestra-Señora-de-Bara* sur la côte. Les Anglo-espagnols furent leurrés par cette manœuvre. Lord Bentinck supposa que le général français allait déboucher par le chemin royal, *Le Camine Real*, et attaquer de vive force les hauteurs retranchées d'*Alta-Fulla.* En conséquence, il fit replier pendant la nuit les divisions Wittingham et Roche qui occupaient le *Col de San-Christina* et de *Rocadelleure*, et dégarnir ses fortes positions sur la rive droite de La Gaya.
***Chefs en présence*** ♦**Anglais**: Lord Bentinck. ♦**Français**: maréchal Suchet, duc d'Albufera.
***Effectifs engagés*** ♦**Anglo-alliés**: 20.000 hommes dont 3.000 Anglais. ♦**Français**: environ 10.000 hommes.
***Stratégie ou tactique***: Ruse de guerre du général Delort par un mouvement de diversion, afin de faire dégarnir le point par où il comptait passer.
***Résumé de l'action***: Le mouvement simulé du maréchal ayant ainsi rempli son but, il retira dans la nuit du 14 au 15 les troupes postées sur la grand route et franchit rapidement les *défilés de Rocadelleure,* tandis que les divisions Lamarque et Maurice Mathieu débouchaient avec la même rapidité par le *col de San-Christina.* Les Anglais, débordés par leur gauche ne disputèrent que faiblement le passage de la Gaya et abandonnèrent toutes les hauteurs environnantes devant les colonnes françaises qui les attaquaient à la baïonnette.
***Pertes*** ♦Inconnues, mais légères.
***Conséquence de cette défaite anglaise***: Grâce à cette victoire, les Français purent s'approcher de Tarragone et venir libérer la garnison qui voulait faire sauter les fortifications et décrocher.

Corne de poudre à fusil



[1]Voir la note de la rubrique "Conflit" de *Batailles de Blexen et Bremerlehe* du 22 au 25 avril 1813.

# *Col d'Ordal.* *Bataille du*

***Date de l'action***: 13 septembre 1813.

***Localisation***: Col situé entre Villafranca-del-Peñedés et Barcelone, Catalogne. *01°45' Est, 41°20' Nord.*

***Conflit***: Guerres du Premier Empire [du 18 mai 1804 au 6 avril 1814 ***&*** *les Cent-Jours* du 20 mars au 28 juin 1815]. Sixième Coalition [de mars 1813 au 11 avril 1814].[2] Guerre d'Espagne, 1808-1814. Campagne de 1813 en Catalogne.

***Contexte***: Peu après la bataille de Lobregat, au cours de laquelle un bataillon français fut attaqué et détruit par des insurgés espagnols, les armées anglaises et espagnoles s'approchèrent de Barcelone. Lord Bentinck avait établi son PC à Villafranca ─après que le maréchal Suchet eût quitté cette ville─ et concentré ses troupes dans le secteur. Son avant-garde[3] occupait déjà, avec quatre pièces d'artillerie légère, la forte position du Col d'Ordal. Le maréchal Suchet résolut de l'attaquer.

***Effectifs engagés*** ♦Au début de l'opération: 2.000 **Français**. ♦**Anglais**: 4.400. Les effectifs en présence étaient beaucoup plus nombreux à la fin de l'action.

***Chefs en présence*** ♦**Français**: maréchal Suchet; général Mesclop. ♦**Anglais**: inconnus.

***Stratégie ou tactique***: Attaque frontale, nocturne, des Français, à la baïonnette, sur les positions retranchées des Anglais. Puis charge de Cavalerie.

***Résumé de l'action***: *Le Corps d'Aragon* et *l'Armée de Catalogne* se mirent en marche dans la nuit du 13 septembre. Le Corps français d'Aragon se subdivisa en deux colonnes qui empruntèrent deux routes différentes: la Division d'Infanterie du général Harispé et la Division de Cavalerie du général Delort suivirent la route royale;[4] la Division Habert suivit les défilés de Begas et d'Avinyonet. L'ensemble alla menacer le flanc droit anglais.

L'Armée de Catalogne eut l'ordre de se porter[5] sur Martorell, San-Estevan et San-Sadurni, pour tourner le col d'Ordal.

Malgré l'extrême difficulté des chemins, ces mouvements combinés de l'aile droite et de l'aile gauche sur le centre de l'armée n'éprouvèrent qu'un très léger retard. Le 14 au matin, toute les troupes françaises étaient réunies devant Villafranca, en face de l'armée anglo-espagnole. Vers minuit, le col d'Ordal fut attaqué par le 7e et le 42e Régiment d'Infanterie de la Division Harispé. Les Anglais apposèrent l'élite de leurs meilleures troupes [les Highlanders écossais] et le combat à la baïonnette devint acharné et meurtrier dans la nuit. Finalement, après deux heures de combat, les deux régiments français, conduits par le

---

[2]Voir la note de la rubrique "Conflit" de *Batailles de Blexen et Bremerlehe* du 22 au 25 avril 1813.

[3]Composée du 27th Foot Regiment, de trois bataillons espagnols et d'un bataillon de Calabrais ou de Siciliens sous les ordres du colonel anglais Adams.

[4]Le Camino Real; on dirait en France «*la route nationale*», et au Canada «*la route transcanadienne*» [entretenue par le Gouvernement fédéral]; et sous le Régime français en Nouvelle France «*le Chemin du Roi*.».

[5]À partir de *Teressa*.

général Mesclop, enlevèrent les redoutables positions des Anglais. Les Anglais contre-attaquèrent immédiatement, reprirent leurs positions mais une autre contre-attaque française leur enleva leurs retranchements.

Tandis que se déroulait ce dur combat de nuit, avec toutes les méprises mortelles qui se produisent habituellement et fréquemment dans ces situations sans visibilité, le général Delort avait placé sa division de Cavalerie en réserve tactique près du champ de bataille afin de pouvoir saisir, au moment opportun, la victoire qui passerait,... si elle passait.

Les positions anglaises étaient à peine enlevées que les Hussards français s'élancèrent sur les traces des fantassins. Par une course audacieuse et rapide, que le feu très dense de quelques bataillons anglo-espagnols, embusqués à quinze pas de la route, ne réussit pas à ralentir, ils enlevèrent aux Anglais les quatre pièces d'artillerie qui appuyaient leur avant-garde, sabrant et dispersant les canonniers anglais et leur escorte d'Infanterie, et ramenant trois cents prisonniers avec une quantité considérable de munitions et de bagages. Les Hussards poursuivirent les Anglais, sabre au clair, jusqu'à un énorme retranchement érigé en travers de la route royale près de Villafranca, et derrière lequel les Anglais s'étaient déployés en bataille sur trois lignes. L'armée anglo-espagnole présentait alors une formidable masse d'Infanterie, appuyée par une belle et nombreuse Cavalerie et par 35 pièces d'artillerie.

Seul en présence de ces forces imposantes, le 4e Hussards [1000 hommes environ, à cause des pertes non comblées[6]] fit halte à la hauteur de San-Cujat. Les Anglo-espagnols effectuèrent plusieurs manœuvres qui pouvaient sembler erratiques ou inutiles, puis ils se portèrent par leur gauche sur le village afin de l'occuper. Une fois maîtres de ce point, ils attaquèrent les faibles effectifs des troupes françaises déjà arrivées en position, et les refoulèrent en désordre sur le Col d'Ordal.[7] Mais à cet instant, le *Bataillon Bujeaut*[8] intervint et reçut de Delort l'ordre de s'élancer *à l'assaut rapide* afin d'atteindre San-Cujat avant les Anglais. Cet assaut à la baïonnette s'exécuta, non pas à *deux pas à la seconde* [assaut rapide réglementaire], mais au pas de course; et le bataillon français arriva en coup de vent dans le village, et réussit à repousser, par une vive fusillade d'abord puis à la baïonnette, la Cavalerie et l'Infanterie Légère anglaises, elles-mêmes sur le point de s'en emparer et de s'y installer. Cette prise de possession de San-Cujat décida le général anglais à ordonner la retraite qu'il réussit d'ailleurs à exécuter sans confusion.

Sans perdre un instant, le général Delort, qui venait de réunir la totalité de sa division de Cavalerie, se porta en avant de San-Cujat contre le flanc gauche de l'armée anglaise, et manoeuvra devant ce flanc comme sur un champ d'exercice. La tentation devint trop forte pour la Cavalerie française; les tirailleurs anglais furent chargés et sabrés par le 4e Hussards qui ramassa quelques prisonniers.

Après cette nouvelle attaque, Delort envoya sa première brigade par la grand route afin de suivre les armées anglaise et espagnole en

---

[6]Les effectifs des régiments complets pouvaient atteindre 2.000 ou 2.500 hommes. Mais en ce crépuscule du Premier Empire, les régiments français, squelettiques, devaient faire face à des unités anglo-espagnoles pléthoriques.

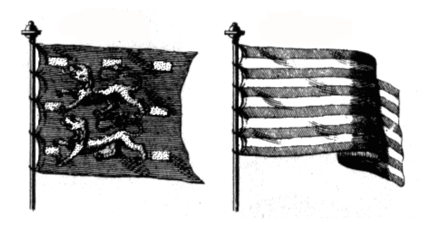
[7]Avant qu'ils ne puissent être renforcés.

[8]Ou Bugeaud.

pleine retraite, appuyant l'artillerie française qui ne cessait de mitrailler ces masses alliées. Le général Meyer qui commandait la seconde brigade fut chargé de tourner la position de Villafranca et toute la gauche anglaise. Au-delà de cette ville, des charges meurtrières furent exécutées de part et d'autre avec rage. Les Chevau-Légers, le 4e Hussards, le 24e Dragons et le 13e Cuirassiers rivalisèrent d'efforts, et l'avantage finit par rester à la Cavalerie française qui prit possession de ce champ de bataille si longtemps disputé et convoité.
***Pertes*** ♦**Français**: 300 tués et blessés. ♦**Anglais et Espagnols**: 800 tués et blessés, 3.500 fantassins prisonniers ou déserteurs et 200 chevaux capturés.[9]
***Conséquence de cette défaite anglaise***: Après avoir établi leur réserve en arrière d'un ravin profond et d'un pont détruit, les Anglo-espagnols effectuèrent leur retraite sur Tarragone. La bataille avait duré toute la journée et l'approche de la nuit ne permit pas aux Français de les poursuivre plus longtemps et plus effectivement.

*Cette bataille fut la dernière* à avoir lieu dans les provinces orientales d'Espagne vers la fin de 1813. Bientôt les revers éprouvés par les armées françaises en Allemagne forcèrent le maréchal Suchet à ramener vers la frontière française le *Corps d'Aragon* et l'*Armée de Catalogne*.

À la fin de décembre, les troupes françaises étaient concentrées dans le secteur de Girone où Suchet avait établi son QG.



**Gauche**: Pavillon de la Frise-Occidentale; il est bleu, à deux lions d'or l'un sur l'autre, semé de belettes de même. **Droite**: Pavillon de Rotterdam; il est de onze bandes, six vertes & cinq blanches.

[9]Ironie du sort, **les Hussards** espagnols, dits **de la Muerte** [de la Mort], furent presque entièrement exterminés.

## ***Condieiros.*** *Bataille de*

***Date de l'action***: octobre 1810.
***Localisation***: Bourg du Portugal.
***Conflit***: Guerres du Premier Empire [18 mai 1804 - 1814 et 1815]. Guerre Péninsulaire, 1808-1814. Campagne de 1810 au Portugal.
***Contexte***: Ce fut un combat d'arrière-garde durant la retraite de Wellington sur Lisbonne. Masséna le poursuivait après Busaco et Pedrulla [29 septembre 1810.]
***Chefs en présence*** ♦**Français**: général Charles Marie Escorches de Sainte-Croix. ♦**Anglais**: inconnus.
***Effectifs engagés*** ♦**Français**: 1.600 cavaliers. ♦**Anglais**: 2.000 hommes.
***Stratégie ou tactique***: Assauts de Cavalerie, et mêlée au cours d'un simple combat d'arrière-garde.
***Résumé de l'action***: Sainte-Croix en avant-garde avait rencontré une arrière-garde anglaise près de Candieiros. Il y eut une bataille qui fut une mêlée de Cavalerie, à l'issue de laquelle les Anglo-alliés retraitèrent, puis les Français poursuivirent. Le général Charles Marie Escorches de Sainte-Croix commandait la brigade de Cavalerie du VIII^e^ Corps d'Armée. Il avait 1.600 cavaliers. Le combat de Cavalerie fut bref mais extrêmement violent. Les assaut répétés des Français jetèrent le désordre dans les escadrons anglais qui formaient l'arrière-garde et les dispersèrent.
***Pertes*** ♦Quelques dizaines de cavaliers de part et d'autre.
***Conséquence de cette défaite anglaise***: Ce combat hâta la retraite anglo-portugaise et la stabilisation du front après que les Alliés se soient réfugiés dans les lignes fortifiées de Torres Vedras, préparées à l'avance.

La *fraternisation* entre les troupes françaises et britanniques se répandait alors comme une traînée de poudre, devant ces Lignes de Torres-Vedras; ce qui prouve que l'homme n'est pas naturellement mauvais. Alors que les Français assiégeaient, entre octobre 1810 et mars 1811, ces Lignes de défense de Torres-Vedras, qui protégeaient le secteur stratégique de Lisbonne, le secteur fut le théâtre de nombreuses scènes de fraternisation entre les soldats dits ennemis.[1] Les unités *de fourrageurs*[2] évitaient de braconner ou de faire couler le sang. Le commissaire Schaumann raconte que, lorsqu'une patrouille française tombait sur ses hommes près de Torres-Vedras, ils s'arrêtaient et patientaient jusqu'à ce qu'ils aient terminé[3] et évacué le secteur. Les Britanniques agissaient de même. *"Si, toutefois, nous nous étions rencontrés de façon inattendue, ou en patrouille de reconnaissance, nous nous serions battus à mort."* Trois ans plus tard, sur la rivière Bidassoa, une certaine vallée devint un terrain neutre [no man's land] où les fourrageurs français et anglais se rencontraient souvent, dans la bonne humeur, et se servaient jusqu'à ce qu'il n'y eût plus de fourrage. La même chose se produisit

---

[1]BRETT-JAMES, Antony, *Life In Wellington's Army*, George Allen & Unwain Ltd, Londres, 1972.
[2]Commandos, corps francs destinés à effectuer des coups de main contre l'ennemi. L'une des mission de ces corps-francs était de ramasser du fourrage pour nourrir les bêtes de l'armée et pour affamer celles de l'ennemi.
[3]Au lieu de les attaquer.

près de Saint-Jean-de-Luz; seulement cette fois, c'était un village et non pas une vallée: un accord tacite permettait aux deux côtés de ramasser le fourrage sans être dérangés. Les Français s'approvisionnaient habituellement les premiers, puis ils sonnaient la cloche de l'église du village pour signaler aux Britanniques que la voie était libre.[4]

Un jour, un bizarre incident eut lieu. Le général Maximilien Foy faisait sans cesse demander des journaux anglais aux Alliés soigneusement retranchés derrière leurs fortifications. Wellington apprit ce détail et ordonna au baron Trip de demander à Foy pourquoi il voulait se tenir au courant avec des journaux anglais. À quoi Foy répondit qu'il avait spéculé en fonds de placement anglais et qu'il voulait savoir comment évoluaient les actions à 3%.[5]

Un mois seulement avant que le général Rowland Hill ne se sente obligé de mettre un terme aux marques d'amitié qui s'étaient développées entre les Français et les Anglais le long de ces Lignes défensives, les soldats des deux armées cueillaient les raisins des mêmes vignes, puisaient l'eau des mêmes puits, et s'invitaient sans cesse à apprécier de bonnes bouteilles. Hill avait même eut vent de certains cas où des officiers britanniques avaient envoyé chercher à Lisbonne des souliers-boots ou des chemises pour leurs *"amis français des avant-postes"* Après avoir mentionné cela à sa sœur, Hill ajoutait qu'il semblait plutôt extraordinaire à cette femme que les troupes françaises et britanniques puissent vivre en parfait bon voisinage sans jamais penser à se faire de mal.[6]

Pour Wellington et Hill, la fraternisation était nuisible à la combativité des troupes. On les comprend fort bien, car il est plus difficile de tuer un être humain lorsqu'on a bu un verre avec lui. Mais, par ailleurs, le commandement anglais semblait moins sûr des qualités de ses troupes dont la proportion d'éléments sortis de prison était généralement fort importante, de l'avis même de Wellington. Tandis que du côté français, la mobilisation était générale. Pour l'officier anglais Boutflower la raison était d'un autre ordre, il y avait danger car *"la simplicité de nos hommes n'avait rien d'égal à la malignité d'un Français"*.[7] Commentaire qui semble issu d'un banal complexe d'infériorité inacceptable. Hill, pour sa part, jugeait l'équilibre psychologique entre les deux nations plus équitable.[8]

Un jour, une sentinelle du 52nd Foot Regiment était postée devant un gué près de Gallegos. Elle faisait face à une sentinelle française qui se tenait sur la rive opposée. Plusieurs soldats français demandèrent au capitaine anglais George Napier, la permission de traverser le

---

[4]KINCAID, J., capitaine, *Random Shots from a Rifleman*, Londres, 1835, p.238

[5]ELLESMERE, Francis, earl of, *Personal Reminiscences of the Duke of Wellington*; publié avec un Memoir par sa fille Alice, comtesse de Stafford, Londres, 1904, page 54

[6]"Would never think of molesting each other". Sidney, Rev. Edwin, *The Life of Lord Hill*, G.C.B, London, 1845.

[7]"The Simplicity of our Fellows was no match for the Cunning of a Frenchman", cunning signifie aussi: finesse, astuce, ruse, fourberie, duplicité, habileté, adresse. Que le lecteur fasse son choix éclairé. On croirait entendre le président américain Ronald Regan évoquer l'Empire du Mal.

[8]LAWRENCE, William, *The Autobiography of Sergeant William Lawrence, a Hero of the Peninsular and Waterloo Campaings*, publié par George Nugent Banks [40th Regiment], Londres, 1886

filet d'eau pour acheter du tabac dont ils manquaient. Napier autorisa deux d'entre eux à traverser. Ils se déshabillèrent immédiatement pour traverser à la nage car Napier refusa, par précaution, de leur laisser utiliser le gué. Les Français achetèrent leur tabac et revinrent satisfaits avec des nouvelles de France [des journaux anglais]. En décrivant cet incident à ses enfants en 1828, une quinzaine d'années plus tard,[9] Napier ajouta le commentaire suivant: «*Mais on avait tout à fait tort, car, quand un homme est placé en charge d'un poste, il ne devrait jamais permettre à ses ennemis de s'approcher de trop près en lui laissant le loisir d'observer la force et la nature des défenses. Le plus sûr est de les tenir à distance, et de ne permettre aucune familiarité ou relation entre vos hommes et les ennemis.*»[10]

Devant ces Lignes de Torres-Vedras assiégées par les Français, le 71st Foot Regiment n'était séparé des Français que par un profond ravin. Les Écossais de cette unité se rendaient bien compte que leurs propres privations n'étaient que légères par rapport à celles des Français qui manquaient presque totalement de vivres, au point même de se contenter de viande de mule et d'âne.(Sic!) Un jour l'officier des avant-postes français fut assez heureux pour capturer un bœuf, mais, au moment où l'on se préparait à tuer l'animal, ce dernier prit la fuite ─qui le lui reprocherait─ et vint se réfugier chez les Anglais du 71st Foot. Mais il était tombé de Charybde en Scylla. Ils s'en emparèrent aussitôt. Les Français étaient dans un tel état de famine qu'ils prirent le risque de suivre le bœuf, sans armes, de l'autre côté du ravin et d'en demander aux *Anglais* une part. Le lieutenant écossais John Graham qui commandait ce secteur britannique, ne put s'empêcher de leur en donner généreusement un quartier avant de les renvoyer dans leurs lignes. Ce pour quoi il fut sévèrement réprimandé par le Haut-Commandement anglais qui essayait d'affamer les Français en pratiquant la terre-brûlée sur tout le territoire portugais extérieur aux Lignes de Torres-Vedras.[11]



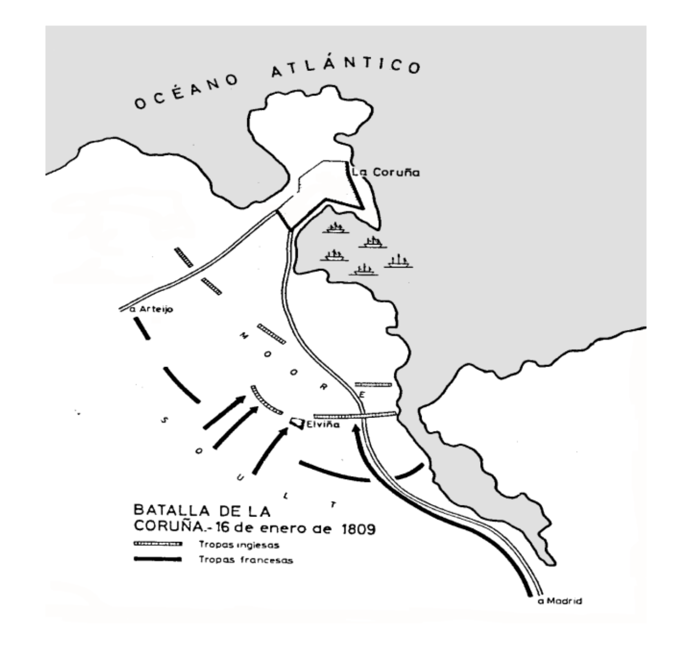
---

[9]Ce qui prouve qu'en pratique il est plus difficile de suivre des règles *anti-humaines* qu'en théorie.

[10]BRETT-JAMES, Antony, *Life In Wellington's Army*, George Allen & Unwain Ltd, Londres, 1972

[11]GAVIN, William, *The Diary of William Gavin, Ensign and Quartermaster, 71st Highland Regiment, 1806-1815*, Londres. XVIII

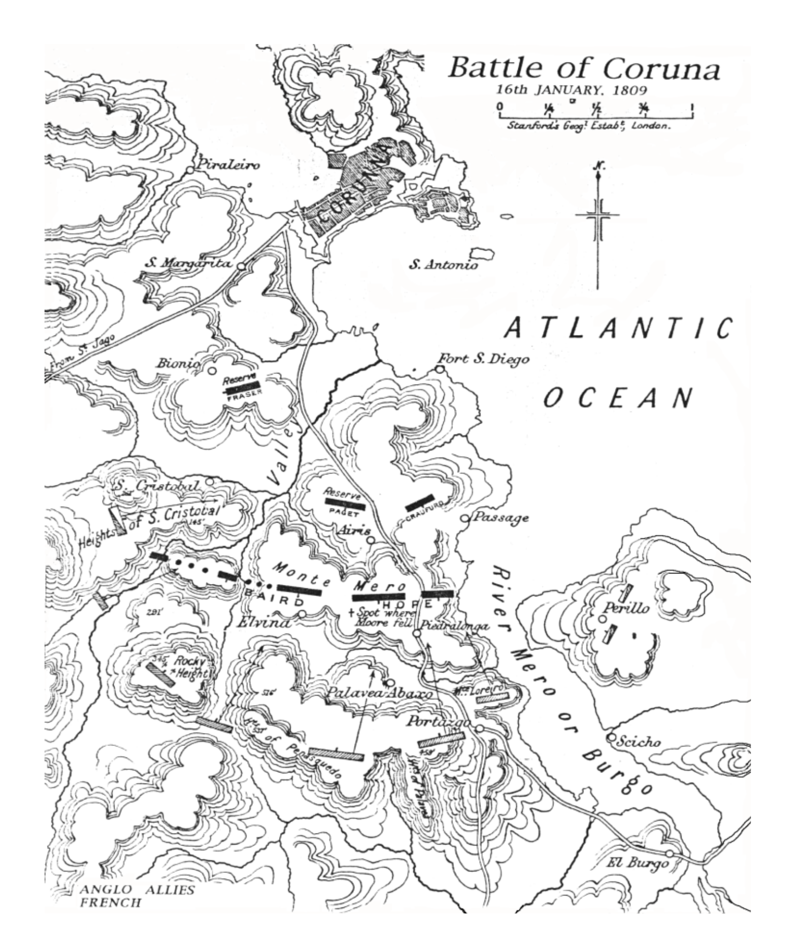



**Plan espagnol de la Bataille de la Coruna**

# *La Coruña. Bataille de*

***Autre nom***: Le *“Dunkerque du XIXe Siècle”*.
***Date de l'action***: 16 janvier 1809.
***Localisation***: La Corogne, Coruña, Corunna, Coroña... Port de mer de Galice, au Nord-Ouest de l'Espagne. Le site de la bataille se situe au niveau du village d'Elvina, au sud de la ville. Coordonnées géographiques: 43° 22' de latitude Nord, et 08° 23' de longitude Ouest.




***Conflit***: Guerres du Premier Empire [18 mai 1804 - 1814 et 1815]. Guerre Péninsulaire [1808-1814]. Campagne de 1808, terminée en janvier 1809.
***Contexte***: Après des fatigues inouïes, l'armée anglaise en pleine retraite parvint au terme de ses efforts. Le 11 janvier, à l'instar des 10.000 Grecs de Xénophon qui criaient «*Thalassa! Thalassa!*» en atteignant enfin la

mer,[1] l'avant-garde anglaise poussa des hurlements de joie en apercevant les murs de La Coruña, où tous les survivants, au nombre de 20.000 se trouvèrent bientôt réunis dans l'après-midi. En fait un Corps de 3 à 4.000 hommes avait été envoyé le 27 décembre vers Orense. Cette colonne ne fut pas inquiétée et gagna sans perte le port de Vigo.

Pour le gros de l'armée, à La Coruña, il restait encore à rembarquer. Or, en arrivant dans cette ville, le 11 janvier, au terme de cette terrible retraite, Moore se rendit compte avec désespoir que la Royal Navy... *n'était pas au rendez-vous*. Les vaisseaux anglais étaient encore à Vigo d'où il fallait les faire arriver. Heureusement, l'avant-garde française de Soult était trop peu nombreuse et aussi épuisée que les troupes anglaises; elle donna aux Anglais un répit bien nécessaire.

Le rembarquement en catastrophe fut à l'image de celui de Dunkerque en 1940. Le 13, les Anglais firent sauter leurs réserves de poudre à canon: 4.000 barils transportés à grands efforts jusque-là. L'explosion faite dans la panique projeta en l'air une grande quantité de fragments de toutes sortes qui tuèrent en retombant de nombreux soldats anglais. Puis, ce furent les dernières centaines de chevaux de la Cavalerie anglaise et des trains d'artillerie qui furent abattus à coups de pistolets. Selon certains historiens anglais les cavaliers exprimèrent leurs sentiments de regret à cette occasion, les Anglais en blasphémant leur célèbre *"Goddamned!"*[2] et les Allemands[3] en pleurant. 500 chevaux ne furent pas abattus; les soldats se contentèrent de leur sectionner les tendons des jarrets afin de les rendre inutilisables!

Enfin, le 14, les voiles de la Royal Navy se montrèrent à l'horizon. Très rapidement, Moore fit embarquer ses bagages avec le butin qui n'avait pas été abandonné dans la fuite, ses malades et une partie de son artillerie.[4]

***Chefs en présence*** ♦**Français**: maréchal Soult commandant l'avant-garde française. ♦**Anglais**: général Sir John Moore.

***Effectifs engagés*** ♦**Français**: 10.000 hommes (avant-garde). ♦**Anglais**: 20.000 hommes.

***Stratégie ou tactique***: ♦**Française**: offensive. ♦**Anglaise**: défensive. L'avant-garde de Soult occupait une rangée de collines formant un arc s'étendant du Rio Burgo [ou *Mero]* jusqu'à la route de San Jago. Moore tenait une autre rangée de collines qui formait barrage entre les positions

[1]La mer! La mer! voir L'Anabase IV.8 En l'année 401, un prince perse, Cyrus le Jeune, satrape en Asie Mineure, forma le projet de détrôner son frère, le roi Artaxerxès, à qui il devait sa place. Le chien voulait mordre la main de celui qui le nourrissait. À cet effet, il réunit de nombreuses troupes, parmi lesquelles 13.000 mercenaires grecs. L'Athénien Xénophon, venu là en amateur, a raconté cette expédition dans son œuvre L'Anabase [Marche à l'Intérieure (de l'Asie)]. Non loin de Babylone, à **Cunaxa**, Cyrus, prêt à sacrifier tous ses hommes pour satisfaire son ambition, livra bataille à l'armée royale de son frère. Dans la mêlée, au moment où il allait achever son frère, il fut lui-même tué d'un coup de javelot sous l'œil. Aussitôt son armée se débanda et fut massacrée, sauf les Grecs qui retraitèrent en ordre, et qui, harcelés par les ennemis, par la faim, le froid ou la chaleur, parcoururent des centaines de kilomètres avant d'atteindre la mer, le Pont-Euxin [Mer Noire]. D'où leur joie et leurs cris en l'apercevant.

[2]Blasphème traditionnel qui les avait fait surnommer **Godons** par les Français du Moyen-Âge.

[3]De la Légion mercenaire allemande.

[4]Alors qu'à Dunkerque, en 1940, elle fut entièrement abandonnée sur les plages.

françaises et le port. Les troupes anglaises s'étaient, suivant leur tactique habituelle, solidement retranchées au sommet. Mais une vallée coupait cette ligne anglaise. Au delà de cette vallée, plusieurs collines isolées barraient encore le passage en direction de La Coruña. Soult avait placé une batterie de 11 canons de gros calibre sur son aile gauche, juste en face de cette vallée afin de la couvrir, mais aussi dans le but de battre en enfilade les sommets des lignes anglaises qui s'avançaient obliquement en direction de cette batterie. Au Centre français se posta la Division Merle, et, à Droite, celle de Delaborde. La Division Hope tenait la Gauche des lignes anglaises. La division du général Baird le Centre jusqu'à la rupture de la vallée, et, plus loin, au delà de cette vallée, l'aile droite anglaise était tenue par les 28th et le 91th Foot Regiments. La vallée elle-même [ou *trouée*] était gardée par des avant-postes soutenus à l'arrière par la Division Paget, en réserve tactique. Le malheureux village d'Elvina, situé en contrebas dans le *no man's land,* juste sous la batterie française, fut mis en état de défense par les Anglais.

On peut dire de ce rembarquement précipité de l'armée anglaise ce que Churchill a dit de celui de Dunkerque [1940]: "*There is a tendency... to call the withdrawal a victory and there will be disagreement on that point*."[5]

***Résumé de l'action***: Le 16, Moore faisait le tour de ses avant-postes quand il vit descendre les colonnes françaises des pentes qui entouraient le secteur. La bataille commençait. Soult avait attendu de concentrer la totalité de l'avant-garde française pour lancer son attaque. Il était 14h00 et le maréchal français avait décidé de déclencher la bataille.

Les divisions des généraux Merle et Mermet reçurent pour mission d'occuper les hauteurs de Villaboã où se trouvait un avant-poste anglais qui fut aussitôt anéanti. Pour empêcher les Anglais de concentrer leur résistance sur un seul point, les Français attaquèrent tout au long de la ligne, tout en faisant un effort plus grand sur Baird dont les lignes dominaient la trouée.[6] L'attaque qui reçut le plus d'opposition fut celle qui fut dirigée vers la trouée.

Dans ce secteur, la colonne française arriva à l'assaut en scandant son pas sur les cris: *«Tue! Tue! Tue!... »*,[7] pénétra dans la trouée, et fut aussitôt assaillie de trois côtés par les salves des fantassins anglais tapis dans leurs retranchements, la Division Paget au nord, l'aile droite de la Division Baird sur les flancs de la montagne à l'est, et les soldats du 28th et du 91th Foot Regiment, retranchés à flanc de montagne à l'ouest. Pendant ce temps, l'artillerie française pilonnait les Anglais par-dessus la colonne assaillante. Les troupes anglaises qui tenaient le village d'Elvina furent immédiatement attaquées par la 1ère Brigade de la Division Mermet qui les délogea à la baïonnette. Une contre-attaque anglaise les repoussa mais fut elle-même contre-attaquée et refoulée en désordre.

Ce fut à ce moment que le général Moore fut tué. Un projectile français d'artillerie lui arracha l'épaule. Il fut emmené à l'arrière et mourut à la nuit tombante. Peu avant sa mort, il prononça ces dernières pa-

---

[5]Le journaliste de CBS Ed. Murrow, reporter de guerre américain à Dunkerque. Cité dans *The World at Arms*, Reader's Digest, Montréal, 1989.

[6]Vallée qui coupait la ligne anglaise, comme expliqué à la section *Tactique*.

[7]Deux pas à la seconde, rythme habituel des assauts rapides à la baïonnette.

roles qui furent recueillies: *« J'ai bien peur de mettre beaucoup de temps à mourir.»* Baird, commandant en second, avait lui aussi été blessé. Hope prit le commandement de l'armée anglaise.

Voyant que le temps pressait et que la situation allait devenir critique pour les Anglais,[8] il décida de profiter de la nuit pour abandonner furtivement le champ de bataille et embarquer ses troupes au plus vite.

Le corps du général en chef fut hâtivement enseveli en terre espagnole dans la panique de l'embarquement.[9] Mais sa sépulture fut identifiée. Sur sa tombe, un soldat anglais écrivit en français l'épitaphe suivante: *«John Moore, chef des armées anglaises, mort au combat, 1809»*. La Brigade Hill resta en position jusqu'au dernier moment pour couvrir le décrochage et l'embarquement des autres éléments de l'armée anglaise pour le cas où les Français se rendraient compte que les Anglais se dérobaient en abandonnant leurs armes.

À l'aube, Soult découvrit que les restes de l'armée anglaise avaient abandonné le champ de bataille. Ce décrochage s'était fait dans un silence si grand que les Français avaient à peine entendu des bruits furtifs. Soult mit immédiatement ses troupes en marche à travers les positions anglaises abandonnées. Des batteries françaises hâtivement mises en action, sur les hauteurs Sud qui dominaient le port, pilonnèrent les navires anglais qui quittèrent le port sous une avalanche de fer et de feu avec les survivants du Corps Expéditionnaire anglais de la Péninsule.

Malgré les destructions de stocks de munitions de bouche et de guerre, qui avaient été exécutées avant la bataille, l'embarquement s'était fait si précipitamment que les soldats Anglais abandonnèrent leurs armes pour rembarquer plus vite. Les Français trouvèrent dans le camp anglais abandonné plus de 20.000 fusils, 600.000 cartouches, des uniformes rouges, deux cents milliers de poudre, 200 pièces d'artillerie en état de marche, des magasins de vivres et "autres objets militaires".

Les Français trouvèrent aussi *"avec indignation"* ,[10] environ 500 chevaux vivants dont les jarrets avaient été coupés pour les rendre inutilisables. D'autres soldats anglais s'étaient montrés moins cruels: 1.200 cadavres de chevaux, épars dans les rues, commençaient à répandre au tiède soleil de l'hiver espagnol une infection dangereuse. L'un des premiers soins des Français fut de les faire enlever. Ces derniers reçurent en outre des ordres stricts de discipline. Ils étaient tenus de respecter la population espagnole, et spécialement les femmes, *sous peine de mort.*

***Pertes*** **Français**: inconnues; probablement un millier de tués et de blessés. ♦**Anglais**: 9.000 tués ou prisonniers; le général Moore fut lui-même blessé mortellement.

***Conséquence de cette défaite anglaise***: La péninsule ibérique restait entre les mains des Français. La capitulation deux jours plus tard du gouvernement espagnol de la ville de La Coruña mit fin à la campagne

---

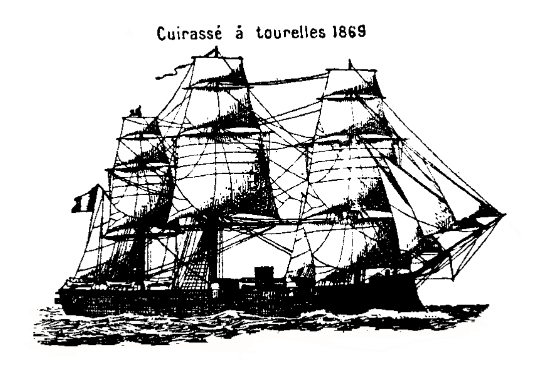
[8]Des unités françaises arrivaient petit à petit sur le champ de bataille et les Anglais n'allaient pas tarder à perdre une partie de leur avantageuse supériorité numérique.

[9]Seul le poète anglais Charles Wolfe [1791-1823] écrivit quelques quatrains sur ce triste enterrement:"...No useless coffin enclosed his breast, Nor in sheet or in shroud we wound him; But he lay like a warrior taking his rest, With his martial cloak around him..."

[10]Fut-il précisé.

anglaise de 1808. Les troupes anglaises encore à Lisbonne ne songèrent alors qu'au moyen d'échapper plus promptement et plus sûrement aux dangers qui les menaçaient. La garnison anglaise de la forteresse d'Almeïda abandonna cette place. Tous les magasins et stocks logistiques formés dans l'intérieur du Portugal furent évacués à la hâte. Les forts et les batteries sur le Tage[11] furent démantelés, et tous les différents Corps d'armée se concentrèrent autour de Lisbonne pour s'y embarquer sans délai en cas d'approche des Français.

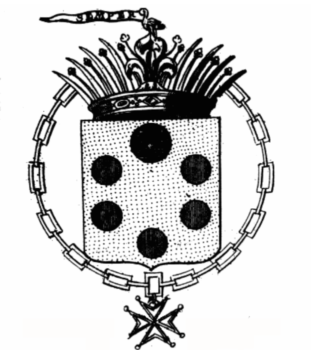
Toutefois, cette terreur panique s'atténua considérablement lorsque le général William Carr Beresford, qui avait pris le commandement des troupes anglaises du Portugal après le départ de Moore, apprit que l'empereur Napoléon avait quitté la péninsule ibérique pour regagner la France.


Cuirassé à tourelles 1869

[11]*La Mer de Paille* est le nom du vaste estuaire du Tage (Portugal) coupé, en ce début de troisième millénaire, par le Pont Vasco-de-Gama, le plus grand d'Europe, inauguré pour l'Exposition universelle de 1998. Un autre pont, celui du 25-Mai, coupe aussi cet estuaire.

# *Coxeiras.* *Bataille de*

***Date de l'action***: 10 octobre 1810.
***Localisation***: Bourg du Portugal.
***Conflit***: Guerres du Premier Empire [18 mai 1804 - 1814 et 1815]. Campagne du Portugal de 1810.
***Contexte***: Le lendemain 10, le maréchal Junot[12] alla reconnaître les positions des Anglo-portugais et s'aperçut que son flanc droit était tout à fait débordé par le mouvement que les Alliés venaient de faire sur Coxeiras.
***Chefs en présence*** ♦**Français**: généraux Solignac et Gratien. ♦**Anglais**: inconnus.
***Effectifs engagés*** ♦**Français**: environ 5.000 hommes. ♦**Anglais**: 6.000 hommes.
***Stratégie ou tactique***: Attaque frontale par colonnes d'assaut; à la baïonnette.
***Résumé de l'action***: En conséquence, Junot donna l'ordre au général Solignac de rejeter les Anglais dans la vallée. Toute une division anglaise étant venue soutenir le bataillon qui occupait le plateau, le général Solignac allait être forcé de rétrograder, lorsque le général Gratien vint attaquer à la tête du 15e Régiment de Ligne. Chargés à la baïonnette, les Anglais rentrèrent confusément dans leurs retranchements, laissant au pouvoir des Français le plateau, leurs blessés et un assez grand nombre de prisonniers.
***Pertes*** ♦Inconnues.
***Conséquence de cette défaite anglaise***: Après cette bataille de stabilisation du front, la droite française fut moins en danger et les Anglo-portugais ne s'éloignèrent plus de la couverture d'artillerie de leurs redoutes.



Francois I Grand Duc de Toscane

[12]Duc d'Abrantès

## ***Cruciel**. Bataille de*

**Date de l'action**: 5 janvier 1809.
**Localisation**: Dans la région de Lugo [43° 00' Nord; 07° 34' Ouest], Galice, Espagne.
**Conflit**: Guerres du Premier Empire [18 mai 1804 - 1814 et 1815]. Guerre Péninsulaire, 1808 - 1814. Retraite de Galice, 1808, terminée en janvier 1809.
**Contexte**: Poursuivie par l'armée française, l'armée britannique retraitait à marches forcées en direction de la Galice. Une avant-garde française de Cavalerie harcelait les éléments anglais d'arrière-garde.
**Chefs en présence ♦Français:** maréchal Soult. **♦Anglais:** inconnu.
**Effectifs engagés ♦**deux ou trois mille hommes de part et d'autre.
**Stratégie ou tactique**: Assaut direct de Cavalerie contre un pont, sans idée de manœuvre. Combat de retardement.
**Résumé de l'action**: L'avant-garde française du maréchal Soult tomba sur une arrière-garde anglaise qui voulait retarder les Français, et, en se retirant, faire sauter le pont jeté sur la petite rivière qui coule contre le village de Cruciel. Une charge de Cavalerie française refoula les cavaliers anglais qui ne purent faire sauter le pont.
**Pertes ♦**quelques dizaines de tués, de blessés et de prisonniers.[1]
***Conséquence de cette défaite anglaise***: Dans la soirée, les divisions des généraux Lorge et Lahoussaie bivouaquèrent près de Constantine. Le long des routes, les soldats français commencèrent à voir apparaître des cadavres mutilés vêtus de l'uniforme rouge britannique, victimes de représailles des paysans espagnols. Les Français n'étaient plus les seules victimes de la terrible Guerre-Sainte espagnole.

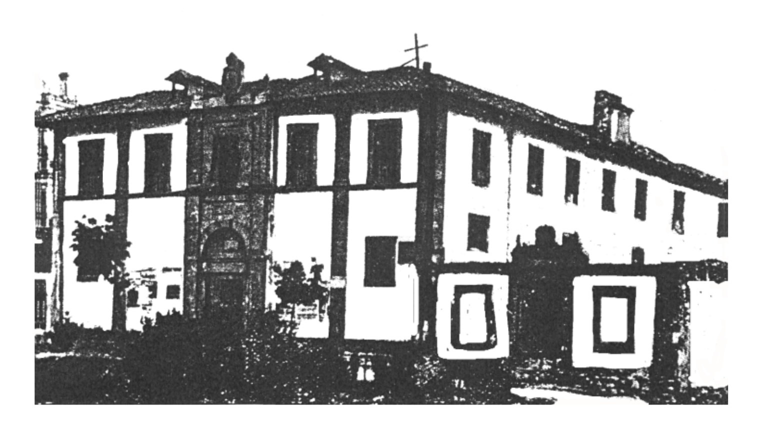


[1] de part et d'autre

# *Çubiry.* *Bataille de*

***Date de l'action***: 27 juillet 1813.
***Localisation***: Village d'Espagne situé à 18 km au N.-E. de Pampelune. Çubiry[2] est au point de jonction des deux routes qui conduisent à Lindus[3] et à Ibañetta[4], et, au-delà, à Saint-Jean-Pied-de-Port et à Saint-Étienne-de-Baïgorry [France].

**Oviedo, le château des Afrancesados [des Francisés ou Kollaborateurs des Français]. Ils se regroupaient pour s'éviter des représailles.**



***Conflit***: Guerres du Premier Empire [du 18 mai 1804 au 6 avril 1814 ***&*** *les Cent-Jours* du 20 mars au 28 juin 1815]. Sixième Coalition [de mars 1813 au 11 avril 1814].[5]**.** Guerre Péninsulaire, 1808-1814. Campagne de 1813 dans les Pyrénées-Atlantique.
***Contexte***: Durant le siège de Pampelune, Soult concentra son armée à Saint-Jean-Pied-de-Port, du 20 au 24 juillet, afin de débloquer la ville. L'armée française occupait une ligne de 50 km. Le 25 juillet avant le jour, le général Reille prit, avec l'aile droite, la route qui conduisait au col de Lindus. Le soir du même jour, le général Clausel marcha avec l'aile gauche par la route directe de Pampelune, attaqua à la baïonnette les Anglais retranchés dans une forte position, située en avant du défilé de Valcarlos, et parut au pied du Col d'Ibañetta. Dans la nuit, les Anglais abandonnèrent les deux positions de Lindus et d'Ibañetta pour retraiter sur le gros de leur armée en position devant Çubiry, point de jonction des deux routes qui conduisaient à Saint-Jean-Pied-de-Port et à Saint-Étienne-de-Baïgorry.

---

[2]Ou Zubiri en basque; dont les coordonnées géographiques sont: 42° 56' 20" de Latitude Nord, et 01° 30' de Longitude Ouest.

[3]Le col de Lindus, sur la frontière française, est situé par 43° 01' 45" de latitude Nord, et 01° 21' 08" de longitude Ouest.

[4]Le col d'Ibañeta est à 43° 01' 17" Nord et 01° 19' 25" Ouest.

[5]Voir la note de la rubrique "Conflit" de *Batailles de Blexen et Bremerlehe* du 22 au 25 avril 1813.

***Chefs en présence*** ♦**Français**: maréchal Soult. ♦**Anglais**: duc de Wellington.
***Effectifs engagés*** ♦**Français**: 15.000 hommes. ♦**Anglais**: 18.000 hommes au début de la bataille, 30.000 à la fin.
***Stratégie ou tactique***: Région fortement montagneuse, encaissée, où les positions étaient difficiles à emporter. Les Anglais occupaient une position formidable par son escarpement. Leur Gauche était appuyée à un torrent, le long duquel se glissait la route de Pampelune. Leur Droite était bornée par les sommets élevés des montagnes qui ne pouvaient en aucune manière être tournées. Le terrain qu'occupaient les Français était peu propice aux colonnes d'assaut. Sa configuration ne permettait de déployer qu'une seule division à la fois. Les Français furent donc obligés d'attaquer les Anglais par divisions successives.

Si elle avait été couronnée de succès pour les Français, cette opération destinée à faire lever le siège de Pampelune, aurait pu passer pour une opération militaire de premier ordre. Mais la lenteur et le défaut de coordination entre Erlon et les autres généraux français, l'hésitation dans le mouvement le 27 au soir, la firent échouer.[6]

***Résumé de l'action***: Le général français Reille, qu'un fort brouillard empêchait d'éclairer la droite de l'armée française et de faire sa jonction avec le comte d'Erlon, fut contraint d'obliquer à l'est pour rejoindre à Lincoin la colonne du général Clausel. Il s'établit à Espinal. Le 25, les Anglais furent battus et chassés du col de Maya par le comte d'Erlon. Le 26 juillet, Soult fut soudain inquiet de voir qu'Erlon était arrivé *seul* devant *Çubiry*, mais ne jugea pas à propos d'attaquer immédiatement les Anglais qui y étaient solidement retranchés, avant que le Centre ne soit parvenu à sa hauteur. Ce retard causa l'échec.

Le 26 au soir, les Alliés n'avaient que 18.000 hommes[7]. *Mais ils reçurent cette nuit-là de puissants renforts. Wellington accourut lui-même de son QG de Huerta*. Les troupes anglaises chargées du blocus de Pampelune ne laissèrent qu'un faible cordon devant cette place et se portèrent à Çubiry. De ce fait, les Anglais furent en mesure d'opposer une résistance à laquelle les Français étaient loin de s'attendre. Ce qui, dans les routes encaissées de montagne, n'est pas extrêmement ardu.

Le 27 à l'aube, le maréchal Soult vit que les Anglais n'avaient pris aucune disposition pour évacuer leur ligne, et il se disposa à les attaquer. Les Anglais occupaient une position formidable par son escarpement. Leur Gauche était appuyée à un torrent, le long duquel se glissait la route de Pampelune. Leur Droite était bornée par les sommets élevés des montagnes qui ne pouvaient être tournées. Les forces des Anglo-espagnols avaient été augmentées de 10.000 baïonnettes durant la nuit, et, pendant la journée, les Français virent arriver de nouveaux renforts alliés qui accouraient de Pampelune en toute hâte pour prendre part à la bataille.

Le terrain qu'occupaient les Français était peu propice aux colonnes d'attaque. Sa configuration ne permettait de déployer qu'une seule division à la fois. Les Français furent donc obligés d'attaquer les Anglais par

---

[6]Soult, plus inspiré par son courage que par son sens de la tactique, livra une bataille *impossible.*

[7]12.000 Anglo-portugais et 6.000 Espagnols du Corps de Miña.

divisions successives. Les troupes françaises se présentèrent au pied des escarpements et les gravirent au pas de charge, mais les alliés mirent en œuvre le genre de feu qui leur avait réussi dans d'autres occasions. Ils attendirent tranquillement derrière leurs rochers que les divisions françaises atteignent, après beaucoup d'efforts et de fatigue, la crête militaire des positions. Alors, un soudain *feu de file* des plus nourris les arrêtait, les faisait chanceler et les contraignait à retomber au bas des pentes. Chaque division se présentait successivement pour éprouver le même sort et les mêmes pertes que la précédente. L'artillerie française, en batterie dans les bas-fonds, obligée de tirer à toute volée sur les Anglais postés au sommet de la montagne et masqués par les accidents du terrain, ne pouvait, quoique servie avec énergie, produire de grands effets.

Le maréchal Soult, enfin rebuté par cette suite d'attaques infructueuses, se décida à donner l'ordre d'une retraite générale. Ce fut à ce moment que parurent les têtes de colonnes du comte d'Erlon. Ce général, supposant que les Anglais, par leur retraite forcée de la veille, devaient être déjà sous les murs de Pampelune, était arrivé à 4 ou 5 km de cette ville dans la matinée. Entendant le canon en arrière sur sa gauche, il s'y était porté sur-le-champ, mais ce mouvement en avant, et ensuite rétrograde, l'avait empêché d'arriver à temps pour prendre part à l'affaire de Çubiry. Il est possible que, arrivé dès le matin sur le terrain, et manœuvrant sur la droite des Anglais, il ait décidé de la victoire.

***Pertes*** ♦**Français**: 8.000 hommes hors de combat, tués et blessés.[8] ♦***Anglais***: *Une centaine d'hommes seulement.*

***Conséquence de cette défaite française***: L'armée française retraita le 28 à l'aube; Reille dans la direction de *Saint-Jean-Pied-de-Port*; Clausel vers *Echalar* et *Sare*; Erlon vers *Maya*. Lord Wellington fit alors avancer deux Corps de troupes sur leurs traces.



[8]Ce qui représentait 53% des 15.000 Français, soit un taux presque équivalent aux pertes [60%] subies par les toute premières vagues alliées au début du débarquement de Normandie, 130 ans plus tard.

# *Dantzig.* *Siège de*

***Date de l'action***: 1806 - 28 mai 1807.
***Localisation:*** Aujourd'hui en Pologne [Gdansk]. Autrefois en Prusse orientale. Mer Baltique. Coordonnées géographiques: 54° 23' de latitude Nord, et 18° 40' de longitude Est.
***Conflit:*** Guerres du Premier Empire [18 mai 1804 - 1814 et 1815]. Quatrième Coalition, de septembre 1806 jusqu'au Traité de Tilsit, 9 juillet 1807[1].
***Contexte***: "Après la bataille d'Eylau,[2] Napoléon poursuivit les Russes jusqu'à Königsberg; puis il vint s'établir en avant de la Basse-Vistule pour mieux couvrir le siège de Dantzig, dont il avait chargé le maréchal Lefebvre." Le roi de Prusse avait eu le temps d'envoyer dans cette ville une garnison de 18.000 hommes, à laquelle il donna pour chef... le maréchal Kalreuth. Les villes de la Baltique s'étaient soumises aux Français, de Mémel à Stralsund. Tandis qu'une armée française occupait la Poméranie, l'armée prussienne, battue à Jena, s'était réfugiée à Königsberg, Colberg et Dantzig. Le 18 avril, un armistice indéfini fut signé entre la Suède et les troupes françaises. Et le maréchal Lefebvre put ainsi reprendre le siège de Dantzig, place forte de grande importance. Une escadre de la Royal Navy mouillait au large et fit plusieurs tentatives pour ravitailler la ville. Ce récit se limite donc à la participation anglaise à ce siège.
***Chefs en présence*** ♦**Français**: Le maréchal Lefebvre. Napoléon I[er] commandait l'Armée de Couverture. Le général Schramm. L'ingénieur Chasseloup-Laubat dirigeait le Génie et le général Lariboisière l'artillerie. ♦**Anglo-prussiens**: La garnison avait pour chef le maréchal Kalreuth. Le capitaine George Saunders. Le capitaine Chatham. Lord Hutchinson.
***Effectifs engagés*** ♦**Français**: L'armée de siège comptait 18.000 hommes dont 3.000 Français et 15.000 Polonais, Badois et Saxons. ♦**Anglo-prussiens**: Les Prussiens comptaient 18.000 hommes, 3.000 Russes et l'escadre anglaise aux effectifs inconnus.
***Stratégie ou tactique***: Dantzig, défendue par de solides ouvrages et par une enceinte bastionnée, était située sur le bras gauche de la Vistule. Les hauteurs qui la dominaient étaient également fortifiées. Les fortifications de Dantzig comportaient des remparts et un fossé plein d'eau. La ville avait quatre portes, 19 bastions et plusieurs redoutes. Les faubourgs extérieurs furent, pour la plupart, brûlés durant le siège de 1806-1807. Königsberg se trouve à 110 km à l'est de Dantzig, sur la Prégel.
**Résumé de l'action**: Au mois de mars 1807, époque à laquelle commencèrent de façon plus consistante les opérations de siège, la ville renfermait une quantité de blé et de vin capable de subvenir aux besoins de la population pendant plus d'une année; cette circonstance avait décidé Napoléon à prendre la ville d'assaut.

Le 19 mars, le général Schramm, à la tête d'un petit Corps de

---

[1]La IV[e] Coalition fut formée en septembre 1806, entre la *Prusse*, la *Russie,* la *Suède* et, bien sûr, l'*Angleterre* qui en était l'âme et le bailleur de fonds. Elle fut rompue par la Bataille de Friedland à laquelle ne participa pas l'Angleterre, suivie du Traité de Tilsit, 9 juillet 1807, avec Alexandre de Russie et le roi de Prusse.

[2]Racontent *Les Sièges Célèbres*; voir in fine

troupes, passa la Vistule à 14 km en amont de Dantzig et débarqua dans le Nehrüng, île de sable comprise entre Königsberg et la place. Là, il repoussa une agression des Prussiens sortis du Fort-Weichselmünde, et une attaque de 3.000 assiégés qui, faisant tout à coup une sortie, avaient brusquement remonté la Vistule.

Les Français étaient déjà maîtres d'un passage sur le fleuve, et le Nehrüng se trouvait ainsi en mauvaise posture[3] malgré les efforts des Alliés qui tentèrent, sept jours après, deux sorties; l'une de Dantzig, l'autre des positions extérieures du Fort-Weichselmünde, comme mentionné plus haut. Sur les hauteurs qui dominaient la place se dressaient deux ouvrages: le Bischofsberg et le Hagelsberg. Le général Chasseloup-Laubat résolut d'attaquer le dernier, beaucoup plus facile à prendre, et fit tracer la première parallèle. Dans la nuit du 10 au 11, un violent combat fut livré aux Prussiens qui avaient exécuté des travaux de contre-approche dans le but d'occuper un mamelon situé au-dessus des tranchées françaises. Cette position ne resta aux Français qu'après un triple engagement, et le maréchal Lefebvre dut lui-même repousser en personne une furieuse sortie de la garnison. Le 15, le général Gardanne étant venu avec les troupes du Nerhüng le long du canal de Laake, entre Dantzig et le Fort Weichselmünde, 3.000 Russes sortirent du fort et attaquèrent les Français. Ils venaient d'être repoussés, lorsque 2.000 Prussiens tombèrent à leur tour sur les Français. Les Prussiens furent également battus; et les Français purent s'occuper, les jours suivants, de consolider leurs positions dans le Nehrung et sur la Basse-Vistule.

L'ouverture du feu des nouvelles batteries eut lieu dans la nuit du 23 avril; 58 pièces bombardèrent la ville et y allumèrent à deux reprises un incendie que les assiégés ne parvinrent à éteindre qu'avec peine. La troisième parallèle fut alors entreprise, mais la garnison fit une vigoureuse sortie: on se battit à l'arme blanche dans les fossés; et les pertes furent si considérables que Kalkreuth demanda une suspension d'armes pour enlever les morts.

Le maréchal Lefebvre, aussi ignorant en stratégie qu'intrépide dans la mitraille, s'impatientait et ne comprenait rien aux combinaisons des ingénieurs. Il voulait à toute force en finir par un assaut général, et il fallut une réprimande de l'Empereur en personne pour résoudre ce vieux soldat à ne pas sacrifier inutilement «la poitrine de ses Grenadiers.»[4]

À ce moment, le tzar et le roi de Prusse, réunis à Bartenstein, avaient résolu de secourir Dantzig. Un Corps russe d'Infanterie de Ligne, embarqué à Pillau sur la flotte anglaise, arriva à Weichselmünde, tandis que le colonel Bülow marchait sur le Nehrüng avec un détachement de Cavalerie. Lefebvre, soucieux à cette nouvelle, se rassura en voyant que Napoléon lui envoyait des renforts. Les Russes débarquèrent à Weichselmünde le 12 mai, et, trois jours après, ils vinrent attaquer les Français dans le Nehrüng. Ils furent repoussés plusieurs fois et perdirent 2.000 hommes. Au cours de cette journée, le général Schramm se couvrit d'une gloire inégalable.

La Royal Navy, qui avait apporté les renforts et qui aidait au

---

[3]Considéré sous l'angle des Alliés, bien entendu.
[4]Le siège fut donc continué conformément aux règles de la poliorcétique.

siège, fit une tentative pour forcer le blocus. Des corvettes anglaises tentèrent de forcer la Vistule et de ravitailler la place, mais, après un combat furieux avec les batteries françaises, elle furent obligées de battre en retraite. L'une d'elles fut perdue. Lord Hutchinson était à Königsberg attaché auprès de l'Etat-Major prussien et représentant de sa Majesté britannique auprès de ce qui restait des troupes prussiennes après Jena.

Le sloop de guerre anglais The FALCON [capitaine George Saunders] était à Pernou, port de Königsberg, et les vaisseaux anglais The SALLY et The CHARLES se tenaient au large de Dantzig pour appuyer l'attaque.

Le ravitaillement de Dantzig devenait la préoccupation première des Anglais. Il fut décidé que le général Kaminski[5] y serait transporté. Lord Hutchinson fut chargé de rassembler des transports anglais, aussi transmit-il ses ordres au capitaine Saunders. En moins d'une semaine, l'escadre de transport était à pied d'œuvre.

Les Français étaient postés à l'extrémité ouest de la longue île sablonneuse [Nehrüng] située à l'embouchure de la Vistule, île qui divisait la Vistule en deux branches. Le capitaine Saunders débarqua ses troupes de renfort sur la branche nord-ouest qui formait le bassin d'Eau-Bonne. Les Français avaient construit un camp retranché et avaient jeté un ponton vers la terre ferme, à l'ouest de la ville. Ceci afin de maintenir les liens logistiques avec l'armée française de campagne, tout en coupant l'approvisionnement de Dantzig.

Les Anglais ayant effectué leur débarquement à l'est des Français, le général Kaminski prit la décision de prendre d'assaut les ouvrages français de l'île. Les officiers anglais lui conseillèrent d'attendre pour cela que le vent permette aux navires anglais de placer leurs navires en enfilade du ponton afin de l'interdire. Kaminski ne tint pas compte du conseil et le premier succès des Prussiens sembla lui donner raison. Mais, petit à petit, les Français continuèrent de faire passer le pont à des renforts et Kaminski fut forcé de retraiter avec de fortes pertes.

À Dantzig, les sacrifices de la garnison du général Kalkreuth et des habitants, devenaient intolérables. Le capitaine Chatham résolut de tenter l'impossible pour soulager la ville en chassant les Français de leur camp de Nehrüng. Voyant qu'il ne pourrait mettre en action qu'un vaisseau anglais à la fois contre le pont, Chatham ordonna au CHARLES de rester devant le port et de bloquer les Français du côté maritime. Chatham prit alors une partie de l'équipage du capitaine Saunders pour renforcer son propre équipage, et attaqua une petite casemate française qui gardait l'écluse. Ceci fait, il souleva son bateau pour lui faire passer les hauts-fonds de l'écluse. The SALLY se trouvait tout près des Français, et à 18h30 ce navire put ouvrir le feu sur ces derniers. Le détachement français, posté à cet endroit avec 3 canons, contre-attaqua par la droite, tandis que, sur la rive gauche, se trouvait une petite batterie [appelée Legane], appuyée par un autre détachement.

Bientôt la batterie de tribord du SALLY fut presque complètement annihilée par les Français. Le courant était trop fort pour changer la position du vaisseau afin de lui permettre d'utiliser sa batterie de bâ-

[5]Avec 4 régiments de Cosaques, totalisant 7.000 hommes, et 20 pièces d'artillerie.

bord. Le vaisseau anglais commença donc à reculer et à repasser dans l'Eau-Bonne avec la moitié de son équipage hors de combat. L'attaque anglaise avait échoué.

La dernière tentative de secours fut faite par le capitaine Christopher Strachey dans son vaisseau de guerre appelé The DAUNTLESS qui transportait dans ses cales 600 barils de poudre à canon pour la garnison. En tirant de toutes ses batteries sur les Français, The DAUNTLESS remonta la Vistule avec élan. Mais bientôt sous les coups de ces derniers, son élan fut brisé. Faisant mentir son nom[6] The DAUNTLESS baissa son pavillon et se rendit aux Français. Tout ceci sous les yeux de la garnison qui en fut plus affectée encore.

Dantzig se trouva donc définitivement abandonnée à ses propres forces, et les travaux d'approche des Français furent dès lors poussés avec grande vigueur. Les soldats français du Génie descendirent avec une peine inouïe au fond du fossé et réussirent à couper les palissades sur une longueur de 90 pieds. L'assaut fut donc prévu pour le 21 mai au soir.

Le colonel Lacoste se présenta un soir en parlementaire à Dantzig pour remettre au général Kalkreuth des dépêches à son adresse trouvées sur la corvette anglaise récemment prise par les Français lors de la tentative anglaise pour forcer le blocus. Kalkreuth profita de l'occasion pour demander à capituler, aux conditions qu'avait jadis obtenues la garnison de Mayence. Lefebvre consulta Napoléon qui accepta. Les troupes françaises entrèrent donc dans la ville conquise; un détachement de chacun des Corps, qui avaient participé au siège, représentait l'ensemble de la Grande-Armée. Le Génie marchait en tête.

Quarante-huit heures après, le fort de Weichselmünde capitula à son tour.

Voyant cette dernière défaite, la garnison de la forteresse capitula aux Français le 26 mai. Pour cette prise, le maréchal Lefebvre fut créé duc de Dantzig. La bataille de Friedland fut livrée le 14 juin. Les Russes retraitèrent en abandonnant entre les mains des Français des stocks logistiques considérables livrés aux Alliés par les Anglais.

***Pertes*** ♦les pertes humaines n'ont pas été déterminées avec précision.

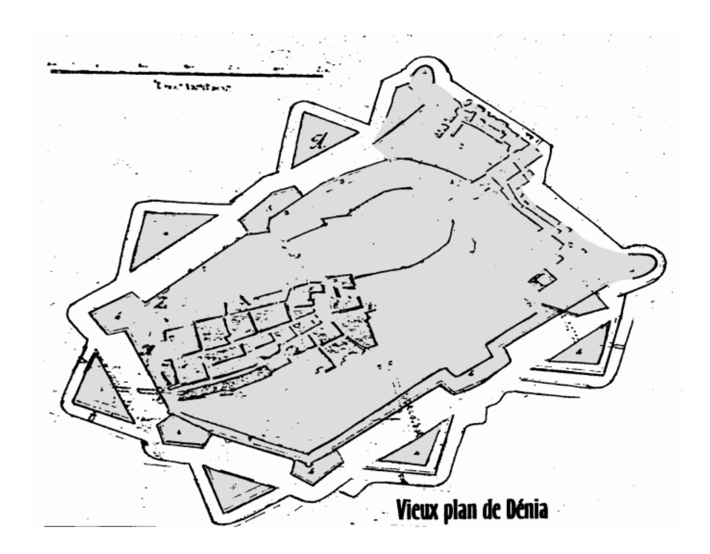
***Conséquence de cette défaite anglaise:*** La Paix de Tilsit suivit la chute de Dantzig et les autres désastres alliés. La Russie, comme l'Autriche, abandonna la coalition contre la France.



[6] D'indomptable.

# *Dénia.* *Bataille de*

***Date de l'action***: 5 octobre 1812.
***Localisation***: Ville côtière située au N.-O. du *Cabo de la Nao*, région d'Alicante, côte méditerranéenne de l'Espagne. Coordonnées géographiques: 38° 51' de latitude Nord, et 00° 07' de longitude Est.
***Conflit***: Guerres du Premier Empire [du 18 mai 1804 au 6 avril 1814 **&** *les Cent-Jours* du 20 mars au 28 juin 1815]. Guerre Péninsulaire, 1808-1814. Campagne de 1812.
***Contexte***: L'armée anglo-sicilienne, qui venait de débarquer sur la côte espagnole afin de s'emparer de la côte espagnole pendant que la Grande



Vieux plan de Dénia

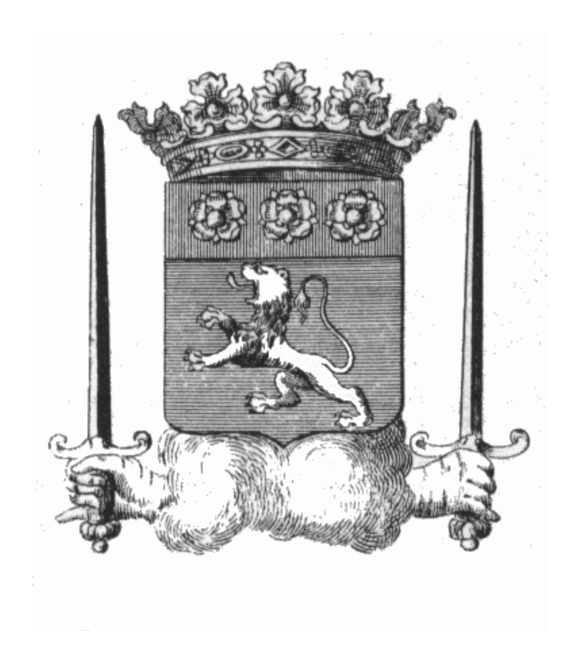
Armée était occupée à envahir la Russie, campait à Alicante, mais elle poussa une brigade jusqu'à Castalla. Ne se croyant pas encore en mesure d'entreprendre une grande opération offensive, les Anglais conçurent le projet d'emporter le fort de Dénia. Le major-général Duncan, quartier-maître général de l'armée anglaise fut chargé de cette expédition.
***Chefs en présence*** ♦**Français**: chef de bataillon[1] Bonafoux. ♦**Anglais**: major-général Duncan.
***Effectifs engagés*** ♦**Français**: 1.700 soldats. ♦**Anglais**: 1.800 soldats et 2 canons de campagne. L'artillerie embarquée appuyait le Corps Expéditionnaire.
***Stratégie ou tactique***: Attaque combinée de front et de flanc.
***Résumé de l'action***: Dans la nuit du 4 au 5 octobre, le général Duncan débarqua près de Dénia avec le 81st Foot Regiment, fort de 1.800 hommes avec deux pièces d'artillerie. Deux vaisseaux de 74 canons, un brick de guerre, plusieurs chaloupes et petits bâtiments donnaient l'appui-feu à ce petit débarquement. Duncan fit déployer sa troupe derrière un

[1]D'artillerie.

ravin, mit ses pièces en batterie et marcha sur le fort en repoussant devant lui les avant-postes français qui se replièrent en bon ordre. Il envoya ensuite une sommation au commandant supérieur [français] de Dénia, le chef de bataillon d'artillerie Bonafoux. Mais ce dernier, au lieu d'accepter la capitulation, rassembla sa garnison et marcha sur les Anglais avec des détachements du 117e Régiment d'Infanterie qui étaient sous ses ordres. Profitant de l'intervention d'une compagnie de Voltigeurs qui se trouvait en reconnaissance dans ce secteur, et qui avait accouru au crépitement de la fusillade, il attaqua simultanément les Anglais de front et par la gauche. Le combat fut violent et la charge à la baïonnette sanglante. Finalement, les Anglais rétrogradèrent en ordre vers les plages pour rembarquer, laissant trente soldats morts sur le terrain. Ils transportèrent les autres blessés à bord de leurs bâtiments.

***Pertes*** ♦**Français**: une centaine de tués et de blessés. ♦**Anglais**: 30 tués, une centaine de blessés, et autant de prisonniers.

***Conséquence de cette défaite anglaise***: Ce point d'appui, le fort de Denia, resta entre les mains des Français.



**Armoiries de François Bonne de Lesdiquières, connétable ; cette charge fut supprimée par Lettres de Louis XIII en janvier 1627.**

## ***Dominique.*** *Attaque de La*

**Date de l'action**: 22 février 1805.

**Localisation**: Île des Antilles. Coordonnées géographiques: 15° 30' de latitude Nord, et 61° 20' de longitude Ouest.

**Conflit**: Guerres du Premier Empire [18 mai 1804 - 1814 et 1815]. Ce n'était pas encore la Troisième Coalition qui commença le 8 avril 1805 seulement.

**Contexte**: Venue de France, l'escadre française de l'amiral Missiessy arriva le 20 février à Fort-National,[1] et, le 22, devant La Dominique.[2] À minuit, l'escadre française se trouva par le travers de la pointe sud-est de l'île. Le fort établi sur cette pointe tira le canon d'alarme. Bientôt après, des feux furent allumés sur divers points de la côte. Missiessy continua sa route à petites voiles, et parut avant le jour devant la ville de **Roseau**. Il fit alors arborer le pavillon anglais à ses bâtiments, et tout préparer pour la descente. Plein de sécurité à la vue de cette escadre qu'il croyait anglaise, le brigadier-général Prévost, gouverneur anglais de l'île, envoya le capitaine du port à bord du vaisseau-amiral pour le piloter au mouillage. On peut facilement imaginer la surprise du capitaine en se trouvant sur un navire français.

**Chefs en présence ♦Français**: amiral Missiessy; général Lagrange. ♦**Anglais**: brigadier-général Prévost.

**Effectifs engagés ♦**inconnus.

**Stratégie ou tactique**: À signaler d'abord la ruse de guerre qui consiste à naviguer sous pavillon anglais pour approcher sans donner l'alerte. La flotte en appui-feu bombarda les batteries et les forts côtiers. Une autre division pilonna la ville afin d'y semer le désarroi et le défaitisme, tandis qu'une corvette s'emparait des navires anglais à l'ancre. Pendant ce temps, les troupes débarquaient et attaquaient les points sensibles.

**Résumé de l'action**: Le pavillon français fut soudain substitué aux couleurs anglaises, et toutes les embarcations de l'escadre chargées de troupes partirent pour se porter sur les divers points où le débarquement devait s'opérer.

Alors les forts ouvrirent, sur l'escadre française, un feu dense auquel les vaisseaux et les autres bâtiments de guerre français répondirent. Le MAJESTUEUX [trois-ponts de 120 canons, capitaine Violette], Le JEMMAPES [74 canons, capitaine Petit], Le LION [74 canons, capitaine Soleil], L'ACTÉON [16 canons, capitaine Depoge] et une des goélettes s'approchèrent de terre aussi près que possible, afin de fournir un appui-feu au débarquement.

Le MAGNANIME [74 canons, capitaine Allemand], Le SUFFREN [74 canons, capitaine Troude] et les frégates,[3] qui avaient pris position sous la ville, la foudroyèrent de leur artillerie navale, tandis que Le LYNX [16 canons, capitaine Farjenel] s'activait à amariner 22 navires anglais qui se trouvaient au mouillage de Roseau.

---

[1]Appelé **Fort-Royal** sous l'Ancien Régime, puis **Fort-de-France** de la Martinique de nos jours.

[2]Alors possession anglaise.

[3]L'ARMIDE, 44 canons, capitaine Louvel, La GLOIRE, 44, capitaine Bonami, L'INFATIGABLE, 44, capitaine Girardias.

Une colonne d'Infanterie, conduite par le général Lagrange en personne, débarqua sous la menace de 22 soldats anglais. Ces derniers s'étaient rangés en bataille sur le rivage, mais ne tirèrent que quelques salves avant de retraiter dans un poste établi au pied d'un morne [mont] très escarpé; cette fortification rendait la position redoutable. Pourtant, malgré l'obstacle que représentait l'escarpement de ce morne, ce poste fut tourné par les Français, et les Anglais durent se replier sur un morne plus éloigné.

Quoique contrariée par un calme plat qui ne permettait pas aux vaisseaux français de s'approcher assez de terre pour couvrir son débarquement, une seconde colonne réussit à l'exécuter, poursuivit les Anglais et leur coupa la retraite sur une forte redoute armée de quatre pièces d'artillerie et défendue par 150 hommes.

L'adjudant-commandant[4] Barbot fit harceler par ses tirailleurs les Anglais qu'il venait de chasser du rivage et qui décrochaient vers l'intérieur de l'île. En même temps, il se porta vers la redoute, qu'il attaqua simultanément sous deux angles différents, et l'enleva à la baïonnette. Il n'y trouva que 16 canonniers, l'Infanterie anglaise qui était censée la défendre, s'étant enfui par un défilé où il était difficile de la poursuivre.

Après avoir laissé une garnison dans la redoute, Barbot se mit en marche pour faire sa jonction avec la colonne du général Lagrange contre laquelle le gouverneur de l'île cherchait à concentrer toutes ses forces.

Le général Claparède avait été contrarié par le calme plat qui l'avait empêché de se rendre à destination. Le général Lagrange lui donna l'ordre de se mettre immédiatement à la tête de sa colonne et de se porter avec toute ces troupes vers un morne d'où il pourrait être en mesure de couper la retraite au général anglais qui semblait ne pouvoir tenir longtemps contre la première colonne. Claparède exécuta ce mouvement avec rapidité, escalada le morne et s'empara du fort qui le défendait. Trois-cents Miliciens de l'île, qui composaient la garnison de ce fort, mirent bas les armes. Cependant, Prévost avait déjà pris ses précautions. Il n'avait feint de résister plus vigoureusement à Lagrange que pour masquer son décrochage. Il avait ordonné aux Milices de résister, et fait secrètement savoir aux troupes anglaises de Ligne qu'elles devaient le rejoindre au Fort Prince-Rupert, de l'autre côté de l'île. Il se réfugia lui-même dans ce nid d'aigle.

À 16h00, les trois colonnes françaises entrèrent dans Roseau. Cette capitale de l'île était la proie des flammes. L'incendie avait été allumé par la bourre d'un canon de l'une des batteries anglaises qui dominaient la ville. Les soldats français déployèrent tous leurs efforts pour éteindre le feu, mais ne purent sauver que quelques cases habitées par des Noirs libres.

**Pertes** ♦**Français:** 3 officiers et 32 soldats tués, 5 officiers et 77 soldats blessés. ♦**Anglais:** 200 tués, blessés et prisonniers [troupes réglées], sans compter les pertes des Milices de l'île. 22 bateaux furent saisis par les Français.

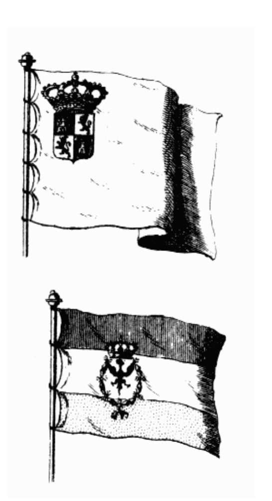
---

[4] Commandant-adjoint .

**Conséquence de cette défaite anglaise**: Au lieu d'achever l'occupation de l'île, inexplicablement, Lagrange décida de la considérer comme prise. Enfermés dans le refuge du Fort Prince-Rupert, Prévost se prépara à soutenir un siège. Le général Lagrange somma en vain le fort de capituler; il donna alors l'ordre d'évacuer l'île, au lieu de l'assiéger. Toutefois, avant de rembarquer, il fit raser les batteries anglaises, enclouer leurs canons, jeter les munitions à la mer et incendier leurs stocks de vivres. Après quoi, l'escadre française se rendit à la Guadeloupe où elle avait envoyé les 22 prises anglaises.

**Haut**: pavillon de Castille & de Leon; il est blanc, chargé d'un écusson écartelé de Castille & de Leon; c'est aussi le pavillon que portent les galères d'Espagne qui tiennent le premier rang.

**Bas**: pavillon des galions d'Espagne; il est de trois bandes, à commencer par la plus haute, rouge, blanche & jaune; la blanche chargée d'un aigle noir couronné & entouré de l'Ordre de la Toison d'Or.





**Douro.** *Passage du*

***Date de l'action***: nuit du 11 au 12 mai 1809.

***Localisation***: Fleuve qui traverse Porto, Portugal. Le franchissement se fit par 41° 10' Nord et 08° 35' Ouest.

***Conflit***: Guerres du Premier Empire [18 mai 1804 - 1814 et 1815]. Guerre péninsulaire. Campagne du Portugal de 1809. Cinquième Coalition [du 9 avril au 14 octobre 1809].[5]

***Contexte***: Le 30 avril, 10 jours après le débarquement de 18.000 soldats à Lisbonne,[6] Sir Arthur Wellesley se mit en mouvement vers Leiria avec un Corps de 18.000 soldats anglais, et se dirigea sur Coimbra et Porto. Le 10 mai, le général Loison fut informé que Lord Beresford, à la tête d'une armée anglo-portugaise, avait passé le Douro à Lamego et rejoint l'armée du général Silveyra. Dans la journée du 11, l'armée anglaise continua de s'avancer vers la rive gauche du Douro. Wellesley détacha un Corps de 5.000 hommes sous les ordres du général Sir George Murray pour remonter le fleuve jusqu'à Avintas, à 8 km en amont de son embouchure, afin d'effectuer un franchissement sur ce point, tandis que la brigade du brigadier-général Lord Paget et celle des Guards anglais, mettraient l'obscurité à profit pour tenter de passer le fleuve à Villanueva, presque en face de Porto.[7]

***Chefs en présence*** ♦**Anglais**: Lord Paget, Sir Rowland Hill; maréchal William Carr Beresford, plus tard vicomte. ♦**Français**: maréchal Soult; général Loison.

***Effectifs engagés*** ♦**Français**: 15.000 hommes. ♦**Anglais**: 58.000 soldats[8] aidés de 40 ou 50.000 insurgés qui se renforçaient sans arrêt.

***Stratégie ou tactique***: La jalouse autonomie morale de commandement des maréchaux français qui faisaient campagne dans la péninsule ibérique indépendamment les uns des autres, condamnait chacun d'eux à totaliser des effectifs inférieurs à ceux des Alliés considérablement plus unis sous un même commandement.

***Résumé de l'action***: Les deux mouvements décrits dans la section *Contexte* s'opérèrent avec succès pendant la nuit obscure du 11 au 12. Les habitants portugais amenèrent de la rive droite devant Villanueva deux bateaux à fond plat qui servirent à passer trois compagnies sous la protection de quelques pièces d'artillerie légère. Le maréchal Soult ne se rendit pas compte de l'importance de ce débarquement, puisque, avant d'être attaqué, Lord Paget eut le temps de se retrancher dans une bâtisse à demi ruinée. Soult finit par mettre ses troupes en alerte et se porta sur les têtes de pont anglaises. Il y constata une résistance vigoureuse de la part des Anglais, ce qui donna le temps à des renforts de débarquer. Lord Paget fut blessé au bras et remplacé par le général Sir Rowland Hill qui continua la défense.

Pendant ces attaques, on vint avertir Soult qu'une autre colonne

[5] *Voir supra* note au chapitre: Attaque contre l'île d'Aix, du 11 et 12 avril 1809.

[6] Qui s'ajoutèrent aux 11.000 soldats britanniques stationnés dans les murs de Lisbonne.

[7] Non loin du secteur où Gustave Eiffel érigea son pont, un siècle plus tard.

[8] Moitié Réguliers britanniques et moitié Réguliers portugais sous commandement d'officiers anglais improvisés.

alliée se présentait sur la gauche et menaçait de le prendre de flanc. Dans cette circonstance critique, Soult pénétra enfin le projet de Wellesley de couper ses lignes de retraite, et ordonna immédiatement l'évacuation de Porto dans la direction d'Amarante et vers la frontière espagnole de Galice [vers le nord]. Dans leur hâte, les Français abandonnèrent 1.200 malades, 50 pièces d'artillerie et une partie de leurs bagages. Leur arrière-garde dut livrer un continuel combat défensif, dans les rues et dans les défilés, aux unités anglaises et portugaises de même qu'aux populations insurgées.

Pendant ce temps, le maréchal Beresford tenta avec son Corps anglo-portugais de 58.000 hommes de lui couper la retraite, mais, averti assez tôt de ce danger, Soult réussit à éviter le piège en changeant d'itinéraire. Tout au long du chemin, la colonne française, poursuivie par des forces cinq fois plus nombreuses, dut aussi faire face à des bandes fanatiques de paysans armés qui la harcelaient sans cesse, massacrant les traînards et exterminant les patrouilles d'éclaireurs. Tomber entre leurs mains signifiait la torture et la mort la plus cruelle.[9]

***Pertes*** ♦assez légères de part et d'autre; proportionnelles aux forces en présence. Par contre, les Français durent abandonner 1.200 malades et gravement blessés, 50 pièces de canons et une partie de leurs bagages.

***Conséquence de cette défaite française***: Le 17, la colonne française réussissait à atteindre Montalegre, dernière ville portugaise avant la Galice espagnole. Le 18, Soult arrivait en Espagne. Les trois armées alliées[10] s'arrêtèrent à Montalegre.

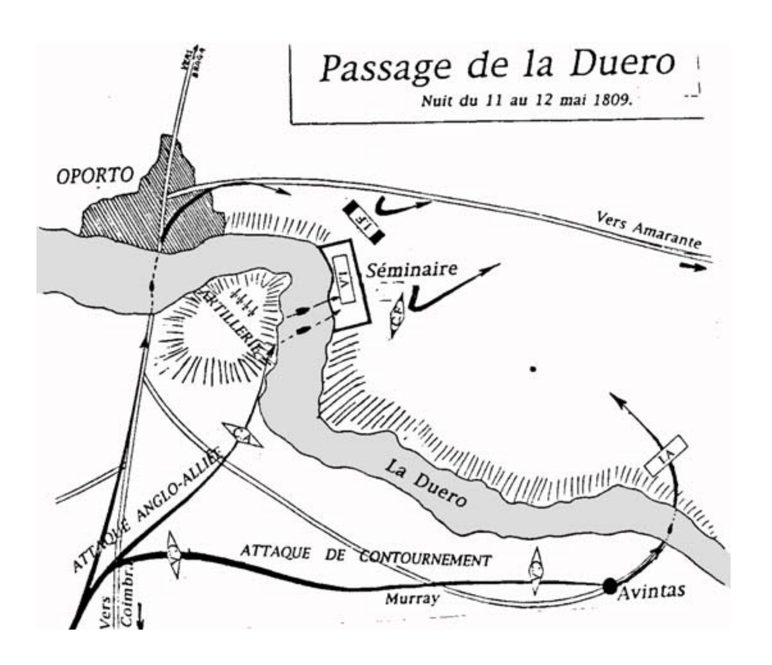
Le 19, le 3e Régiment d'Infanterie de Ligne,[11] vêtu d'un uniforme rouge qui ressemblait à s'y méprendre à l'uniforme anglais, fut reçu à bras ouverts à Astaritz. On lui offrait de la nourriture en maudissant les Français. Les mercenaires riaient dans leur barbe de trois jours en buvant le bon vin espagnol offert si généreusement par de jolies Espagnoles à l'œil de velours; mais lorsque parut un régiment français, les jeunes filles se rendirent compte de leur méprise et coururent se cacher; pour le plus grand amusement des Suisses!

---

[9]Pourtant tout n'était pas négatif dans cette incursion française au-delà des Pyrénées.. Le Canadien Jean-Baptiste Boulanger écrivit: «La Révolution avait franchi les Pyrénées. "Tout ce qui s'opposait à votre grandeur, dira Napoléon dans sa proclamation aux Espagnols, je l'ai détruit; les entraves qui pesaient sur le peuple, je les ai brisées. Une Constitution libérale vous donne, au lieu d'une monarchie absolue, une monarchie tempérée et constitutionnelle. J'ai aboli ce tribunal d'Inquisition contre lequel le siècle et l'Europe réclamaient... J'ai supprimé les droits féodaux, et chacun pourra établir des hôtelleries, des fours, des moulins, des madragues, des pêcheries, et donner un libre essor à son industrie... La génération présente pourra varier dans son opinion..." Mais l'Espagne n'écouta point ces paroles magnanimes, elle n'entendit que la voix du fanatisme; elle ne vit pas la liberté civilisatrice qu'apportait la France;... et elle fabriqua ce catéchisme de l'ignorance fanatisée: «— Dis-moi, mon enfant, qui es-tu? —Espagnol, par la grâce de Dieu. —Quel est l'ennemi de notre félicité? —L'Empereur des Français. —Combien a-t-il de natures? —Deux, la nature humaine et la diabolique... —Que sont les Français? —D'anciens chrétiens devenus hérétiques. —Est-ce un péché de mettre un Français à mort? —Non, mon père; on gagne le Ciel en tuant un de ces chiens d'hérétiques. —Quels supplices mérite l'Espagnol qui manque à ses devoirs? La mort et l'infamie des traîtres. —Qui nous délivrera de nos ennemis? —La confiance entre nous et les armes...»[BOULANGER, Jean-Baptiste, **Napoléon vu par un Canadien**, Éditions Delmas, Bordeaux, 1937]

[10]Anglaise, portugaise et espagnole.

[11]Suisses alémaniques servant dans l'armée française.


Passage de la Duero
Nuit du 11 au 12 mai 1809.
OPORTO
Vers Amarante
Séminaire
ARTILLERIE
La Duero
ATTAQUE ANGLO-ALLIÉE
ATTAQUE DE CONTOURNEMENT
Murray
Avintas
Vers Coimbra



## ***Duas-Casas.*** *Bataille de*

***Date de l'action***: 21 juillet 1810.
***Localisation***: Non loin d'Almeida, Portugal.
***Conflit***: Guerres du Premier Empire [18 mai 1804 - 1814 et 1815].
***Contexte***: Le 21 juillet, le maréchal Ney, duc d'Elchingen, chargea le général Loison de réunir à Gallegos 3.000 hommes de sa division, la Division de Cavalerie Légère aux ordres du général Treilhard, et quelques pièces d'artillerie légère, pour prendre la route, à 02h00 du matin, du *Fort-Concepcion,* en passant par *Villa-del-Puerco, Castillejo* et *Duas-Casas.*
***Chefs en présence*** ♦**Français**: général Loison; général Treilhard. ♦**Anglais:** général Crawford[1].
***Effectifs engagés*** ♦4.000 hommes de part et d'autre.
***Stratégie ou tactique***: Assaut précédé d'un pilonnage d'artillerie. Le but de cette opération était, pour les Français, de repousser au-delà de la Cõa, l'armée de Couverture de Wellington, afin de laisser le loisir aux Français d'assiéger Almeida.
***Résumé de l'action***: Le général Loison rencontra à Duas-Casas la Division Légère du général anglais Crawford, formant l'avant-garde de l'armée anglaise. Après un combat sanglant qui fut un assaut précédé d'une bonne préparation d'artillerie, le général Crawford effectua sa retraite sur la Cõa, par la route d'Alverea.[2] Néanmoins, les mines pratiquées au-dessous des fortifications ne produisirent point tout leur effet. Trois fourneaux restèrent intacts. Mais ceux qui avaient été allumés détruisirent l'ouvrage à cornes et plusieurs demi-lunes. Les troupes françaises arrivèrent sur le glacis au moment où une explosion eut lieu. Ils serrèrent de près la division anglaise qu'ils avaient devant eux et lui firent un assez grand nombre de prisonniers.

Maître du plateau de la Concepcion, le général Loison devait encore s'assurer de la position de l'armée anglaise. Il fit tourner le village de Val-de-la-Mula par le général Treilhard, en même temps qu'il le faisait attaquer par le général Simon. Treilhard, par son mouvement, débusqua l'Infanterie et la Cavalerie anglaise qui occupaient la rive gauche du Turon, et força à la retraite 600 cavaliers placés sur la route d'Almeida.

Les Anglais se retirèrent d'abord sur le glacis d'Almeida sous la protection des canons de forteresse, puis ils revinrent bientôt après avec deux bataillons d'Infanterie, trois pièces d'artillerie et environ 1.800 chevaux, pour se mettre en bataille sur la gauche du ravin qui séparait Val-de-la-Mula d'Almeida.

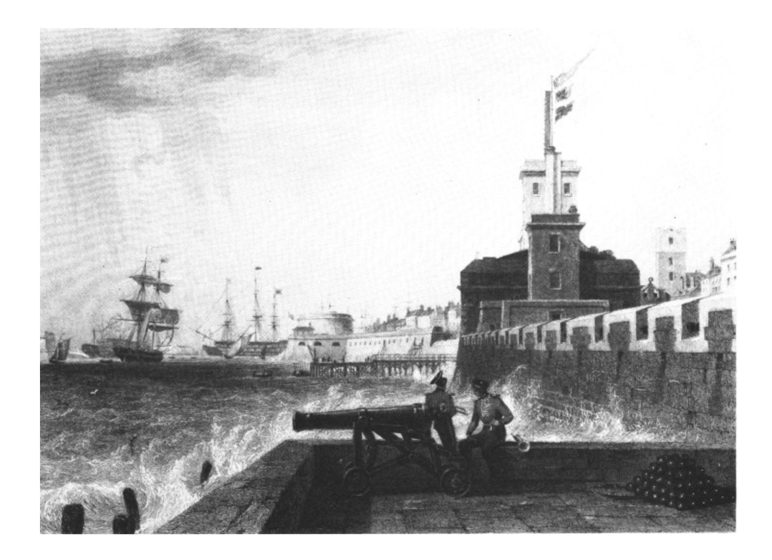
Les trois régiments de Cavalerie Légère, sous les ordres du général Treilhard, parvinrent cependant à occuper la rive[3] du ravin. Les Français arrêtèrent leur progression pour ne pas se mettre à portée du feu de l'artillerie de forteresse d'Almeida sous laquelle les Anglais semblaient vouloir les attirer.
***Pertes*** ♦inconnues.
***Conséquence de cette défaite anglaise***: Par suite de ce mouvement

---

[1]Parfois écrit *Craufurd* ou *Crowford.*
[2]Avant de décrocher, il fit sauter le Fort Concepcion.
[3]Gauche.

rétrograde des Anglais, leur droite se trouvait à Guarda et leur gauche se prolongeait vers Pinhel.

**Portsmouth, le port de guerre et les fortifications au temps du Premier Empire français.**



## ***El-Bodon.*** *Bataille de*

***Date de l'action***: 25 septembre 1811.
***Localisation***: Estrémadura espagnole, région de Ciudad Rodrigo.
***Conflit***: Guerres du Premier Empire [18 mai 1804 - 1814 et 1815]. Guerre Péninsulaire, 1808-1814. Campagne de 1811 dans la Péninsule ibérique.
***Contexte***: Dès le 26 septembre, après que l'armée anglaise eut abandonné le siège de Ciudad Rodrigo, le général français Montbrun, dont la Division de Cavalerie formait l'avant-garde du duc de Raguse [maréchal Marmont], atteignit, à El-Bodon, l'arrière-garde anglaise sous les ordres du général Graham. Le 25 septembre, une colonne de 10 bataillons d'Infanterie française, de 30 escadrons de Cavalerie et de 12 canons, commandée par Montbrun, tenta de s'emparer de la colline d'El-Bodon tenue par le 77$^{th}$ Foot, un bataillon du 5$^{th}$ Foot, un régiment portugais et des escadrons de Hussards de la K.G.L. [King's German Legion][1] et du 11$^{th}$ Light Dragoons, le tout commandé par Colville.
***Chefs en présence*** ♦**Français**: général Montbrun. ♦**Anglais**: major-général Graham; général Colville; général Picton.
***Effectifs engagés*** ♦**Français**: 7.000 hommes. ♦**Anglais**: 5.000 hommes au commencement des combats; 13.000 hommes à la fin.
***Stratégie ou tactique***: Assauts de Cavalerie sur terrain en pente; puis formation en carrés.

Quelques mots ici sur les épouses britanniques qui suivaient les troupes sur le terrain, et qui occasionnaient, à n'en pas douter, des problèmes tactiques.[2] Lorsqu'une des épouses de soldat était faite prisonnière par les Français, ils lui donnaient des vivres et la renvoyaient dans les lignes anglaises. À la bataille d'El-Bodon, en 1810, quelques femmes qui se tenaient avec les bagages de l'armée anglaise furent capturées par les Français lorsque ces derniers s'emparèrent des bagages. Le deuxième-classe William Brown écrivit que certains parmi ses compagnons semblaient fort peu affligés par la capture de leur épouse. On entendait des commentaires du genre: *"Sur ma foi, les gars! Je m'en foutrais totalement si Jenny n'avait pas emporté ma pipe avec elle!"* Espérons qu'elle l'avait lorsque, quelques jours après, des cavaliers français les reconduisirent dans les lignes anglaises pour les rendre à leur mari[3]."

***Résumé de l'action***: La bataille commença immédiatement. Malgré le feu dense de l'Infanterie alliée, la Cavalerie française monta directement à l'assaut des pentes. Mais, en arrivant au sommet, elle fut chargée par les cavaliers anglais. Attaques et contre-attaques se succédèrent sans interruption.

Les Français capturèrent une batterie qui fut immédiatement reprise par une contre-attaque d'Infanterie. Malgré cela et en dépit des renforts qui ne cessaient d'arriver aux Anglais, ces derniers durent bientôt

---

[1]King's German Legion. Troupes levées en Allemagne.
[2]pour en savoir plus sur les épouses de soldats, voir le Répertoire de cet ouvrage à la rubrique *Épouses de soldats...*
[3]GREEN, William, *A Brief Outline of the Travels and Adventures of William Green (late Rifle Brigade) during a period of 10 years in Danemark, Germany, and the Peninsular War,* Leicester, UK, 1858, page 9

abandonner leurs positions aux Français. Ils retraitèrent en formant deux carrés qui durent traverser 10 km de plaine en tirant comme des forteresses assiégées sur les cavaliers français, lesquels les harcelaient de tous côtés. Derrière les carrés, une longue traînée, *rouge d'uniformes et de sang,* marquait leur passage comme un tapis qui se déroulait sous eux.

De puissants renforts arrivèrent[4] avec Picton qui prit le commandement général. Mais une batterie française de 6 canons se mit à déverser un feu de grenaille antipersonnel fort meurtrier sur les carrés anglais. Après quoi, la Cavalerie française lança une autre attaque contre les carrés qui se désintégrèrent sous le choc. Les soldats fuyaient en une immense colonne qui courait à perdre haleine. Les escadrons français continuèrent durant un certain temps de sabrer et de tirer sans retenue dans les fuyards dont la plupart finit par atteindre Guinaldo et le gros des forces alliées.

***Pertes*** ♦Lourdes pertes, surtout du côté anglais à cause de la panique [300 tués et blessés français et 1.500 Anglais]

***Conséquence de cette défaite anglaise***: Les Français leur prirent 4 pièces d'artillerie et les poursuivirent jusque dans le secteur de Fuente-Guinaldo où se concentrait l'armée alliée.



[4]Trois régiments complets: les 45$^{th}$, 74$^{th}$ et 88$^{th}$ Foot Regiments.

## *Elvas.* *Bataille d'*

***Date de l'action***: 23 juin 1811.

***Localisation***: La forteresse d'Elvas était située non loin du Rio Guadiana, à 20 km en territoire portugais. Coordonnées géographiques: 38° 53' de latitude Nord, et 07° 10' de longitude Ouest.

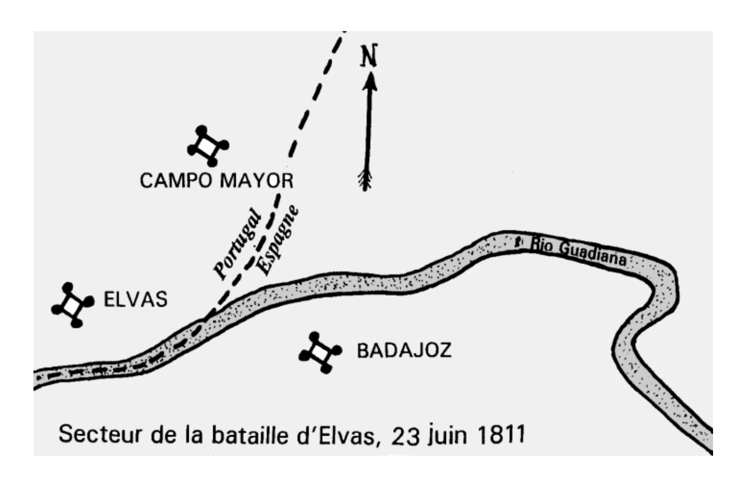
***Conflit***: Guerres du Premier Empire [du 18 mai 1804 au 6 avril 1814 **&** *les Cent-Jours* du 20 mars au 28 juin 1815]. Guerre Péninsulaire, 1808-1814. Campagne de 1811.

***Contexte***: Après la bataille d'Albuera, l'armée anglaise abandonna le siège de Badajoz ainsi que la forteresse d'Olivença que les Français occupèrent. Maître d'Olivença, le général Godinot poussa une reconnaissance sur la tête de pont de Jurumenha, place située sur La Guadiana, à 4 ou 5 km devant Olivença.

***Chefs en présence*** ♦**Français**: le général Latour-Maubourg. ♦**Anglais**: nom inconnu.

***Effectifs engagés*** ♦**Français**: 4 régiments de Dragons. ♦**Anglais**: 600 cavaliers.

***Stratégie ou tactique***: L'éternelle ruse des *Horace et des Curiace*, presque aussi vieille que le monde, fut ici la clé de l'extermination d'un régiment anglais.



Secteur de la bataille d'Elvas, 23 juin 1811

***Résumé de l'action***: Le général Latour-Maubourg, à la tête de quatre régiments de Dragons,[1] allait par ordre du duc de Dalmatie reconnaître la rive droite de La Guadiana vers la forteresse d'Elvas. Il arriva assez près de cette place-forte, qui n'était qu'à 15 km de Badajoz, sans rencontrer l'armée anglaise. Ayant achevé son exploration, Latour-Maubourg reprit le chemin de Badajoz. Au même moment, Lord Wellington avait fait pousser une semblable reconnaissance d'environ 600 chevaux, en suivant la rive droite de La Guadiana, presque sous les canons français de Bada-

[1]Rappelons que les Dragons étaient des soldats mixtes, capables de combattre à pied ou à cheval, suivant le besoin tactique.

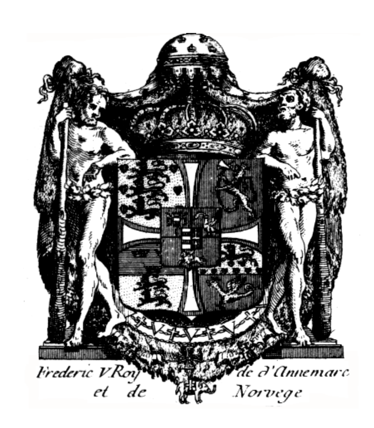
joz. Cette Cavalerie anglaise revenait vers Elvas sans se douter de la présence du général Latour-Maubourg sur cette route. Les sinuosités du terrain qui favorisaient la marche des escadrons français empêchaient les Anglais de voir venir à eux les cavaliers français.

Mais bientôt, au sommet d'un monticule que la route franchissait, la tête de colonne anglaise se trouva face à face avec le 27e Régiment de Dragons qui formait l'avant-garde de la colonne française. La colonne anglaise s'élança aussitôt sur ce régiment isolé. Le colonel français Lallemand, qui commandait ce régiment, simula une retraite en criant à ses hommes de "*faire demi-tour afin d'attirer les Anglais.*" La Cavalerie anglaise donna dans le piège, s'élança tête baissée et se vit bientôt entourée par les quatre régiments français de Dragons. Attaquée de toutes parts au sabre de Cavalerie, la colonne anglaise fut immédiatement détruite.

Des 600 cavaliers anglais, 400 restèrent sur le champ de bataille, tués, blessés ou capturés. Les autres profitèrent de la mêlée pour s'enfuir et se réfugier dans Elvas.

***Pertes*** ♦**Français**: 20 tués et blessés. ♦**Anglais**: 400 tués, blessés ou prisonniers.

***Conséquence de cette défaite anglaise***: Le bataillon britannique fut presque totalement annihilé en quelques minutes. Les chevaux pris aux Anglais servirent à un régiment de Dragons français qui en manquait.



***Fécamp***. *Bataille navale de*

**Date de l'action**: 23 juillet 1805.

**Localisation**: Port du Nord de la France. Coordonnées géographiques: 49° 45' de latitude Nord, et 00° 22' de longitude Est.

**Conflit**: Guerres du Premier Empire [18 mai 1804 - 1814 et 1815]. Troisième Coalition, du 8 avril 1805 au Traité de Presbourg, 26 décembre 1805.

**Contexte**: La division du capitaine de vaisseau Hamelin se renforça à Fécamp de 2 canonnières ainsi que de quelques bateaux-canonniers et péniches qui se trouvaient dans ce port. Ainsi renforcé, le capitaine Hamelin appareilla[1] sous les yeux d'une escadre anglaise de blocus. Les Anglais se bornèrent d'abord à observer ses mouvements. Mais le vent était devenu plus fort et la mer grosse, circonstances qui donnaient l'avantage aux bâtiments anglais, plus gros; ils s'avancèrent donc pour attaquer la division française.

***Chefs en présence*** ♦**Marine Impériale**: capitaine Hamelin; capitaine de frégate Roquebert. ♦**Royal Navy**: amiral Calder.

***Stratégie ou tactique:*** Aucun abordage à cause du mauvais temps. La bataille ne fut qu'une longue canonnade. Les Anglais n'attaquèrent pas en lignes parallèles mais plutôt en colonne dirigée tantôt vers l'arrière-garde, tantôt vers l'avant-garde.

***Résumé de l'action:*** Les Anglais s'attaquèrent plus particulièrement à l'arrière-garde française qui était protégée par la corvette-canonnière L'AUDACIEUSE. Le capitaine de frégate Roquebert, commandant de cette frégate, combattit avec beaucoup de mordant. Hamelin, qui marchait en tête, voulut porter secours à son arrière-garde. Il vira de bord avec sa corvette-canonnière La FOUDRE et vint se poster en avant de L'AUDACIEUSE.

Les deux corvettes-canonnières ainsi ralliées serrèrent les Anglais au feu jusqu'à petite portée de fusil et firent jouer sur eux, en même temps, l'artillerie et la mousqueterie. Les Anglais forcèrent leurs voiles pour se tirer du feu meurtrier des corvettes et se porter sur une partie de la ligne où ils n'auraient à combattre que les canonnières et les bateaux plats qu'ils supposaient, à cause de la grosseur de la mer, hors d'état de se servir avantageusement de leur artillerie. Mais, les artilleurs français montraient de l'efficacité. L'enseigne de vaisseau Hilaire commandait trois canonnières dont les affûts à coulisses ne permettaient pas de tirer par le travers. Ils firent virer les canonnières de bord et courir droit sur les bâtiments anglais en faisant feu par devant. Ce feu qui se croisait avec celui des bâtiments français demeurés en ligne obligea les Anglais à prendre le large.

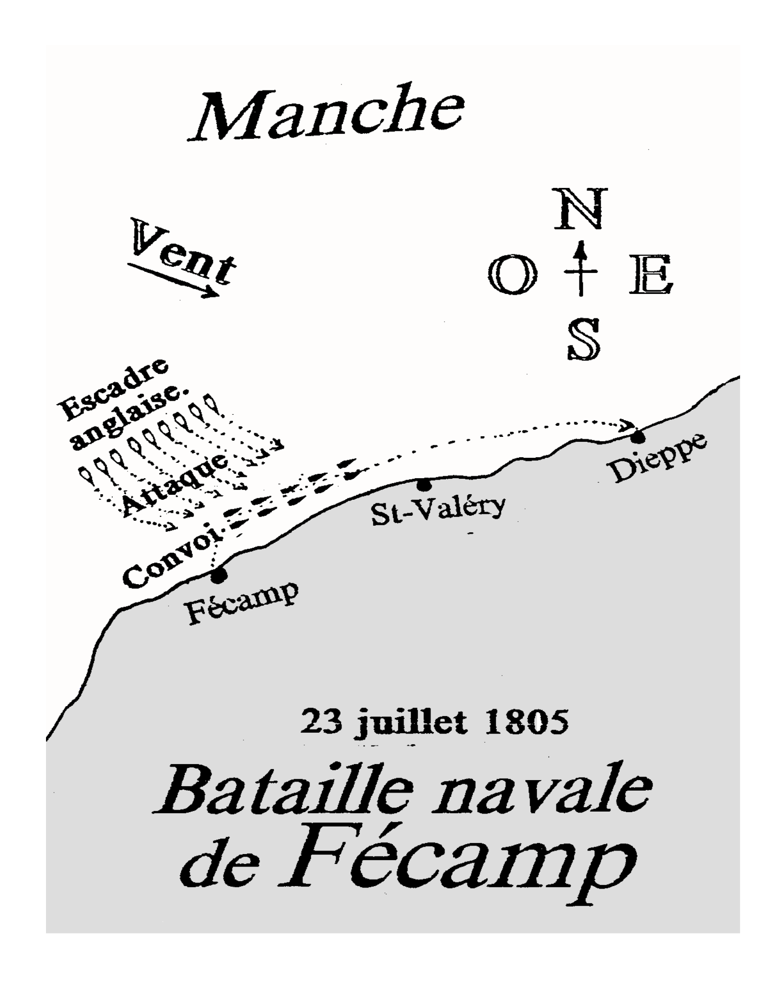
Deux heures après, les bâtiments anglais avaient réparé leurs avaries et changé quelques voiles. Ils revinrent à la charge. La bataille fut exécutée à bout portant. Les cris de «*À l'abordage! À l'abordage!*» retentissaient dans la ligne française et L'AUDACIEUSE demanda par signal la permission d'aborder les Anglais. Le capitaine Hamelin, trouva la mer trop grosse et refusa d'accorder cette demande. Il fut, à regret, obligé de

[1]Le 23 juillet à 05h00 du matin

renoncer à ce genre d'attaque. Le combat au canon continua donc avec acharnement. Au bout d'une heure de ce massacre, les Anglais, qui avaient eu plusieurs mâts coupés et leurs bas-mâts endommagés, décrochèrent et retraitèrent vers l'Angleterre.

**Pertes** ♦pertes matérielles et humaines fort substantielles de part et d'autre.

**Conséquence de cette défaite anglaise**: Le capitaine français Hamelin poursuivit sa route avec l'intention de débarquer, en passant, ses blessés à Dieppe, mais le mauvais temps l'obligea à relâcher dans ce port. Il en repartit, peu de temps après, et arriva sans mal à Boulogne. Grâce à toutes ces concentrations de bateaux plats, Napoléon était enfin en mesure de tenter l'invasion de l'Angleterre.



## ***Ferreira.*** *Bataille de*

***Date de l'action***: 5 janvier 1809.
***Localisation***: à peu près 42° 45' Nord et 07° 07' Ouest, Galice, Espagne. Sur la route La Coruña-Madrid.
***Conflit***: Guerres du Premier Empire [18 mai 1804 - 1814 et 1815]. Guerre Péninsulaire, 1808-1814. Campagne de 1808 terminée en janvier 1809.
***Contexte***: Le jour où les Anglais entraient à Lugo[1] qu'ils allaient saccager, l'avant-garde française de Soult arrivait à Ferreira.
***Chefs en présence*** ♦**Français**: maréchal Soult. ♦**Anglais**: Inconnu.
***Effectifs engagés*** ♦**Français**: 300 hommes. ♦**Anglais**: Inconnus.
***Stratégie ou tactique***: Charge de Cavalerie contre un pont retranché, par de la Cavalerie française, tandis que des artificiers s'activaient à miner le pont.
***Résumé de l'action***: L'avant garde française de Soult tomba sur une arrière-garde anglaise, qui, en se retirant, voulut faire sauter le pont jeté sur la petite rivière serpentant en avant du village. Une charge de Cavalerie française refoula les cavaliers anglais qui ne purent accomplir leur mission de faire sauter le pont afin d'entraver la marche de l'armée française.

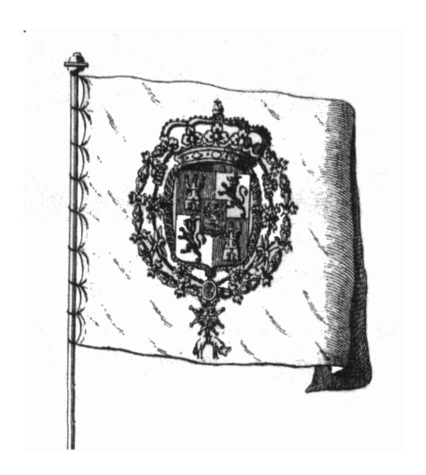


Madrid 1808, les mamelouks de l'Armée française sont massacré au cours d'une insurrection

***Pertes*** ♦quelques dizaines de tués et de blessés de part et d'autre.
***Conséquence de cette défaite anglaise***: Obsédés par la crainte d'être

[1]Coordonnées géographiques de Lugo: 43° 00' de Latitude Nord; 07° 33' de Longitude Ouest.

rattrapés, les Anglais se mirent à abandonner leurs malades. Ils coupaient les jarrets des chevaux qui ne pouvaient suivre et détruisaient en grande partie leurs bagages et leurs munitions. *Villafranca del Bierzo*[2] fut aussi le théâtre de scènes scabreuses d'ivrognerie et de viol. La ville fut entièrement saccagée par des soldats ivres. Les généraux anglais furent impuissants à arrêter le désastre. L'historien Sir John Jones, témoin oculaire de ces désordres, écrivit: *"Les ressources que les troupes anglaises obtenaient par ce moyen étant insuffisantes, leur fureur éclata en mauvais traitement contre les habitants... L'armée fut menacée d'une prompte dissolution*".



**L'un des pavillons du roi d'Espagne; il est blanc, chargé des armes du roi, qui sont écartelées de Castille & de Leon, sur le tout d'Anjou, l'écu entouré des Ordres de Saint-Michel, du Saint Esprit & de la Toison d'Or.**

[2]Coordonnées géographiques: 42̊ 36' de Latitude Nord; 06̊ 49' de Longitude Ouest.

# A N N E X E

**PERTES NAVALES DE LA ROYAL NAVY de 1793 à 1801**

**1793**

27 mai, The HYÆNA, 24 canons, capt. William Hargood, pris par Le CONCORDE [40] dans les Antilles.
1er juin, The ADVICE, cotre de 4, Edward Tyrrel, coulé sur les Key Bokell au Honduras.
4 octobre, The THAMES, 32, James Cotes, pris par une frégate fr. près de Gibraltar.
20 novembre, The SCIPION, 74, brûlé au large de l'Italie par les Fr.
16 déc. The PIGMY, cotre de 14, Abraham Pulliblank, coulé sur le Motherbank.
18 déc. The VIGILANTE, cotre de 4 canons, capturé par les Fr. à Toulon.
18 déc. The ALERTE, 14, capturé par les Fr. à Toulon.
18 déc. The CONFLAGRATION, 14, John Loring, brûlé par les Fr. [à Toulon]
18 déc. The VULCAN, 14, Charles Hare, pris par les Fr à Toulon.
18 déc. The UNION, canonnière, détruite par les Fr. à Toulon.
The VIPER, cotre de 4 canons, coulé par les Fr. dans la Baie d'Hyères.

**1794**

7 janv., The MOSELLE, 24, Richard Benett, capturé par les Fr. alors que le vaisseau entrait par erreur à Toulon.
30 janv., The AMPHITRITE, 18, Anthony Hunt, coulé par les Fr. en Méditerranée.
fév., The SPITFIRE, cotre de 6 canons, T.W. Rich, chavira à Saint-Domingue avec son équipage.
mars, The CONVERT, 32, John Lawford, coulé au Grand Cayman.
11 avr., The PROSELYTE, batterie flottante de 24 pièces,[3] Walter Serocold, coulée par les Fr. à Bastia.
11 avr., The ARDENT, 64, Robert Sutton, explosa au large de Corse avec tout l'équipage.
8 mai, The PLACENTIA, [?], Alexander Shippard, perdu à Terre-Neuve.
10 mai, The CASTOR, 32, Thomas Troutbridge, pris par les Fr. [amir. Nielly] au large de Cape Clear.
mai, The ALERT, 16, Charles Smith, capturé par L'UNITÉ au large de l'Irlande.
28 juin, The ROSE, 28, Matthew Scott, jeté à la côte à Rocky Point, Jamaïque.
juin, The SPEEDY, 14, George Eyre, capturé par une frégate fr. au large de Nice.
juin, The RANGER, cotre de 14 canons, Isaac Cotgrave, pris par une frégate fr. devant Brest.
14 juillet, The HOUND, 16, Richard Piercy, capturé par Le SEINE venant des Antilles.
24 août, The IMPÉTUEUX, 74, accidentellement brûlé à Portsmouth,
août, The SCOUT, 16, Charles Robinson, capturé par une frégate fr. au cap Bona.
6 nov., The ALEXANDER, 74, contre-amiral Richard Bligh, capturé par les Fr. en Sicile.
26 nov., The PYLADES, 16, Thomas Twysden, coulé dans les îles Shetland.
26 nov., The ACTIF, brick de 10, John Harvey, coulé aux Bermudes.
nov., The ESPION, 16, William Kittoe, pris par une frégate fr.
22 déc., The DAPHNE, 20, William Cracraft, capturé par un vaisseau fr.

**1795**

7 mars,The BERWICK, 74, Adam Littlejohn, capturé par les Fr en Méditerranée.
14 mars, The ILLUSTRIOUS, 74, Thomas Frederick, coulé par les Fr. près d'Avenza.
1er mai, The BOYNE, 98, George Gray, brûlé au Spithead.
mai, The MOSQUITO, batterie flottante de 5 canons, William McCarthy, coulé sur la côte de Fr.
juin, The FLYING FISH, schooner de 6, George Seaton, capturé par un corsaire fr. dans les Antilles.
2 août, The DIOMEDE, 44, Matthew Smith, coulé près de Trinquemalee [Indes].
7 oct., The CENSEUR, 74, John Gore, capturé par un vaisseau fr. près du Cap St-Vincent.
12 nov., The FLECHE, 14, Charles Came, coulé par les Fr. dans la Baie de St-Florent, Corse.
9 déc., The NEMESIS, 28, Samuel Hood Linzee, pris par un vaisseau fr. devant Smyrne.
11 déc. The SHARK, 4, lieutenant Watson, conduit à La Hougue par des Hollandais de l'équipage.
29 déc., The AMETHYST, 38, Thomas Affleck, coulé par les Fr. à Alderney.

**1796**

The SCOURGE, 16, William Stap, coulé par les Fr. sur la côte batave.
11 fév., The LEDA, 36, John Woolley, chavira dans une bourrasque.
12 fév., The ST-PIERRE, [?], coulé au large de Punto Negro.
4 avril, The SPIDER, [?], James Oswald, coula après abordage du RAMILLIES.
11 avril, The ÇA-IRA, 80, Charles Dudley Pater, brûlé par les Fr. dans la baie de Saint-Florent.
13 mai, The SALISBURY, 50, William Mitchell, coulé par les Fr. près de Saint-Domingue.
10 juin, The ARAB, 16, Stephen Seymour, coulé par les Fr. près de la Pointe Penmarch.
15 juillet, The TROMPEUSE, 16, Joshua Watson, coulé près de Kingsale.
juillet, The ACTIVE, 32, Edward Gower, perdue dans le Saint-Laurent.
The SIRENE, 16, Daniel Guerin, coulé dans la Baie du Honduras par les corsaires Fr.

[3] De quoi convertir les plus tenaces.

27 août, The UNDAUNTED, 38, Robert Winthrop, coulé devant les Keys Morant.
The BERMUDA, 14 canons, Thomas Maxtone, coulé dans le Golfe de Floride.
22 sept., The AMPHION, 32 canons, Israël Pelew, brûlé accidentellement à Hamoaze.
2 oct., The EXPERIMENT, 10, Georges Hayes, pris par les Espagnols en Méditerranée.
3 oct., The NARCISSUS, 20, Percy Frazer, coulé devant New Providence par les Fr.
10 oct., The MALABAR, 54, Thomas Parr, coulé en revenant des Antilles.
20 oct., The POULETTE, 26, Edwards, incendié par les Fr. à Ajaccio.
20 oct., The BELLETTE, 24, John Temple, brûlé par les Fr. à Ajaccio.
3 nov., The HELENA, 14, Jermyn Symonds, coulé sur la côte batave par les Fr.
nov., The BERBICE, brick de 8 canons, John Tresahar, coulé à la Dominique.
nov., The VANNEAU, brick de 8, John Gourly, coulé à Porto Ferrajo par les Fr.
7 déc., The REUNION, 36, Henry Bayntun, coulé dans la Swin par les Fr.
14 déc., The VESTALE, 36, [?], pris par les Fr.
19 déc., The COURAGEUX, 74, Benjamin Hallowell, coulé sous Ape's Hill.
21 déc., The BOMBAY CASTLE, 74, Thomas Sotheby, coulé dans l'estuaire du Tage.
24 déc., The CORMORANT, 18, Thomas Gott, détruit par explosion à Port au Prince.
27 déc., The HUSSAR, 28, james Colnett, coulé à Isle Bas.
31 déc., The CURLEW, 18, Francis Field, coulé en Mer du Nord.

**1797**

2 janvier, The VIPER, [?], Henry Parker, coulé à l'embouchure de la Shannon, Irlande.
janvier, The HERMES, [?], William Mulso, perdu en mer.
14 janv., The AMAZON, 36, Robert Reynolds, coulé près de l'Isle Bas par les Fr.
24 fév., The BLOOM, 14, Andrew Congalton, pris par les Fr. au large de Hollyhead.
24 fév., The BRIGHTON, 14, [?], pris par les Fr. au large de Hollyhead.
27 avr., The ALBION, 80, Henry Ravage, coulé dans le Swin par les Fr.
avril, The TARTAR, 28, Charles Elphinstone, coulé devant Saint-Domingue par les Fr.
17 mai, The PROVIDENCE, 16, William Broughton, perdu dans le Pacifique.
mai, The LACEDEMONIAN, 12, Matthew Wrench, capturé par les Fr. dans les Antilles.
mai, The PORT ROYAL, schooner de 10, Ellas Man, capturé par les Fr. dans les Antilles.
15 juin, The FORTUNE, 16, Valentine Collard, capturé près de Porto, Portugal.
24 juillet, The FOX, [?], cotre de [?], John Gibson, détruit devant Santa Cruz.
31 juillet, The ARTOIS, 38, Edmond Nagle, coulé sur la côte fr.
31 juillet, The MIGNONNE, 32, Phillip Woodhouse, incendiée à Porto Ferrajo [île d'Elbe] par les Fr.
22 sept., The HERMIONE, 32, Hugh Pigot, conduit par des mutins à La Guaira.
16 nov., The TRIBUNE, 32, Scory Parker, coulé devant Halifax.
nov., The HOPE, 10, coulé par les Fr. dans la Manche.
27 déc., The HUNTER, 18, Tudor Tucker, coulé sur les récifs de l'île Bog, Virginie.
déc., The GROWLER, 12, John Hollingsworth, pris au large de Dungeness par 2 barques à rames fr.
The SWIFT, 18, Thomas Hayward, perdu dans la Mer de Chine.
The PANDOUR, 14, Samuel Mason, perdu dans la Mer de Chine.
The RESOLUTION, 14, William Huggett, disparu en mer.
The MARIE ANTOINETTE, schooner de 10, John McInerheny, amené dans un port fr. par des prisonniers mutinés.

**1798**

3 janvier, The GEORGE, 6, Michael Mckey, pris par des corsaires espagnols.
3 fév., The RAVEN, 18, John Dixon, coulé par les Fr. à l'embouchure de l'Elbe.
4 avril, The PALLAS, 32, Henry Curzon, coulé au Point Mount Batten.
12 avr., The LIVELY, 32, James Morris, coulé près de Cadix.
23 mai, The DE BRAAK, 16, James Drew, chavira dans le Delaware.
23 juin, The ROVER, 16, George Irwin, coulé dans le Golfe Saint-Laurent.
29 juin, The PIQUE, 36, David Milne, coulé sur la côte fr.
18 juillet, The AIGLE, 38, Charles Tyler, coulé au large du cap Farina.
21 juillet, The RESISTANCE, 44, Edward Pakenham, détruit par explosion dans le détroit de Banca.
26 juillet, The GARLAND, 28, James Athol Wood, coulé à Madagascar.
juillet, The PRINCESS ROYAL, 8, pris par les corsaires fr.
15 août, The ETRUSCO, 24, Georges Reynolds, coulé en revenant des Antilles.
18 août, The LEANDER, 50, Thomas Thompson, capturé par les Fr. [Le GÉNÉREUX, 74].
26 août, The CRASH, 12, Bulkley Mackworth Praed, capturé par les Fr. sur la côte batave.
13 oct., The JASON, 38, Charles Stirling, coulé par les Fr. près de Brest.
12 nov., The PETREL, 16, Charles Long, pris par une frégate espagnole.
26 nov., The MEDUSA, 50, Alexander Becher, coulé par les Fr. sur la côte du Portugal.
nov., The MARGARET, [?], John Pollexfen, coulé par les Fr. sur les côtes d'Irlande.
3 déc., The KINGFISHER, 18, Frederick Maitland, coulé par les Fr. dans l'estuaire du Tage.
10 déc., The COLOSSUS, 74, George Murray, coulé en Sicile par les Fr.
14 déc., The AMBUSCADE, 32, Henry Jenkins, capturé par les Fr. [La BAYONNAISE, 28].

The HAMADRYAD, 36, Thomas Elphinstone, coulé sur la côte du Portugal.
The NEPTUNE, 6, Gormer, coulé à Beachy Head par les Fr.
The CAROLINE, [?], lieut. Whittle, perdu dans l'Océan Indien.

**1799**

7 janvier, The APOLLO, 38, Peter Halkett, coulé par les Fr. sur la côte batave.
12 janvier, The WEAZEL, 14, Henry Grey, coulé dans la Baie de Barnstaple.
1er février, The PROSERPINE, 28, James Wallis, coulé dans l'Elbe.
2 fév., The NAUTILUS, 16, Henry Gunter, coulé à Flamborough Head.
The CHARLOTTE, schooner de 8, John Thicknesse, capturé par les Fr. au Cap-François.
The MOSQUITO, 6, Thomas White, capturé par une frégate espagnole au large de Cuba.
fév., The GRAMPUS, 54 mais flûte de 26 canons, George hart, coulé à Barking Shelf.
18 mars, The TORRID, 2, [?], capturé par les Fr. en Egypte.
22 avr., The BRAVE, 12, Gardiner Henry Gulon, coulé dans la Manche.
8 mai, The FORTUNE, 10, Lewis Davies, capturé par une frégate fr. près de la côte de Syrie.
8 mai, The DAME-DE-GRACE, [?], [?], capturé par une frégate fr. près de la côte de Syrie.
23 mai, The DEUX-AMIS, 14, Henry Wilson, coulé près de l'île de Wight par les Fr.
6 juin, The WILLIAM-PITT, 14, lieut. Haswell, capturé par les Espagnols en Méditerranée.
7 juillet, The PENELOPE, 18, Daniel Hamline, capturé par les Espagnols [N.S. DEL CARMEN]
28 août, The CONTEST, 14, John Short, coulé sur la côte batave par les Fr.
28 sept., The BLANCHE, logistique armé de 18 canons, John Ayscough, coulé au Texel par les Fr.
28 sept., The FOX, 14, William Wooldrige, coulé dans le Golfe du Mexique.
9 oct. The LUTINE, 36, Lancelot Skynner, coulé au large de Vlieland.
12 oct., The TRINCOMALEE, 16, John Row, sauté en combattant contre les Fr.
14 oct., The NASSAU, 36, George Tripp, coulé par les Fr. sur la côte batave.
19 oct., The IMPREGNABLE, 98, Jonathan Faulkner, coulé près de Langstone par les Fr.
25 oct., The AMARANTHE, 14, John Blake, coulé sur la côte de floride.
5 nov., The ORESTES, 18, William Haggitt, coulé dans les Antilles.
16 nov., The ESPION, ex ATALANTE, 16, Jonas Ross, coulé près de Goodwin.
5 déc., The SCEPTRE, 64, Valentine Edwards, coulé près de Table Bay, 291 tués et noyés.
25 déc., The ETHALION, 38, John Searle, coulé près de Penmarch par les Fr.

**1800**

5 janvier, The MASTIFF, 12, James Watson, coulé près de Yarmouth.
21 janv., The WEYMOUTH, 26, Ambrose Crofton, coulé près de Lisbone.
26 janv., The BRAZEN, 18, James hanson, coulé près de Brighton.
10 mars, The REPULSE, 64, James Alms, coulé par les Fr. à Ouessant.
17 mars, The QUEEN CHARLOTTE, 100, vice amiral Keith, brûlé par les Fr. sur la côte italienne.
17 mars, The DANAE, 20, Lord Proby, amené à Brest par ses prisonniers.
17 mai, The TROMPEUSE, 18, Parker Robinson, coulé en Manche.
17 mai, The RAILLEUR, 14, John Raynor, coulé par les Fr. en Manche.
17 mai, The LADY JANE, 8, W. Bryer, coulé dans la Manche.
20 mai, The CORMORANT, 20, Courtenay Boyle, coulé sur la côte d'Egypte.
7 juillet, The COMET, [?], Thomas Leef, coulé par les Fr. près de Dunkerque.
7 juillet, The FALCON, [?], Henry Butt, coulé par les Fr. près de Dunkerque.
7 juillet, The ROSARIO, [?], james Carthew, coulé par les Fr. près de Dunkerque.
7 juillet, The WASP, [?], John Edwards, coulé par les Fr. près de Dunkerque.
10 août, The DROMEDARY, 24, Bridges Taylor, coulé près de Trinidad.
6 sept., The STAG, 32, Robert Winthrop, coulé dans la Baie de Vigo.
26 sept., The HOUND, 18, William Turquand, coulé dans les Shetland.
sept., The DILIGENCE, 18, Charles Ross, coulé près de La Havane, Cuba.
9 oct. The CHANCE ex GALGO, 18, George Stovin, coulé dans les Antilles.
13 oct., The ROSE, 10, lieut. Smith, capturé par les Fr. dans l'Ems.
oct., The MARTIN, 16, Matthew St-Clair, perdu en Mer du Nord.
4 nov., The MARLBOROUGH, 74, Thomas Sotheby, coulé par les Fr. près de Belle-Île.
9 nov., The HAVIK, 16, Phillip Battholomew, coulé par les Fr. au large de Jersey.
23 nov., The ALBANESE, 14, Francis Newcombe, amené à Malaga par l'équipage mutin.
nov., The ACTIVE, cotre de 12, J. Hamilton, capturé par les Fr. dans l'Ems.
2 déc., The SIR THOMAS PASLEY, 16, C. Nevin, pris par les Espagnols en Méditerranée.
The URCHIN, [?], Thomas Croasdaile, coulé dans la Baie de Tétouan.

**1801**

1er janvier, The REQUIN, 10, Samuel Fowell, coulé par les Fr. près de Quiberon.
9 janvier, The CONSTITUTION, cotre de 12, William Faulkner, capturé par un cotre fr.
29 janv., The INCENDIARY, 14, William Dunn, capturé par l'amiral Gantheaume.
2 fév., The LEGERE, 18, Cornelius Quinton, coulé à Carthagène, Amérique du Sud.
10 fév., The SPRIGHTLY, 12, Robert Jump, capturé par l'amiral Gantheaume.
13 fév., The SUCCESS, 32, Shuldham Pearl, capturé par l'amiral Gantheaume.

14 fév., The TELEGRAPH, 16, Cæsar Corsellis, perdu du côté du Cap Ortegal.
27 fév., The BULLDOG, 18, Barrington Dacres, capturé par les Fr. à Ancona.
fév., The CHARMING MOLLY, [?], D. Sheriff, coulé en revenant de St-Marcou.
fév., The LURCHER, 12, R. Forbes, capturé par un corsaire fr.
16 mars, The INVINCIBLE, 74, contre-amiral Thomas Totty, coulé à Hasborough Sand, corps et biens.
23 mars, The BLAZER, 12, John Tiller, coulé par les Suédois à Warberg.
24 mars, The FULMINANTE, 10, Robert Corbett, coulée sur la côte d'Égypte.
25 mars, The SCOUT, 18, Henry Duncan, coulé à l'île de Wight.
mars, The NANCY, 6, J. Yames, capturé par un corsaire fr.
9 juin, The MELEAGER, 32, Thomas Capell, coulé dans le Golfe du Mexique.
24 juin, The SWIFTSURE, 74, Benjamin Hallowell, capturé par l'amiral Gentheaume.
juin, The FORTE, 44, Lucius Hardyman, coulé à Jeddah.
juin, The SPEEDY, 14, Lord Cochrane, capturée par l'amiral Linois.
5 juillet, The HANNIBAL, 74, Salomon Ferris, capturé par l'amiral Linnois.
7 juillet, The AUGUSTUS, 1, James Scott, coulé à Plumouth.
21 juillet, The JASON, 36, John Murray, coulé par les Fr. près de Saint-Malo, équipage recueilli.
juillet, The IPHIGENIA, 32, Hassard Stackpoole, incendiée à Alexandrie.
11 août, The LOWESTOFT, 32, Robert Plampin, coulé dans les Antilles par les Fr.
4 sept., The PROSELYTE, 32,George Fowke, coulé par les Fr. au large de St-Martin, Antilles.
25 oct., The BONETTA, 18, Thomas New, coulé devant Cuba.
nov., The UTILE, 16, Edward Canes, coulé en Méditerranée par les Fr.
nov., The COCKCHAFER, 8, lieut. Philpot, coulé par les Fr. au large de Guernesey.
nov., The FRIENDSHIP, 2, coulé par les Fr. au large de Guernesey.
The BABET, 20, Jemmeit Mainwaring, coulé dans les Antilles.

**1802**

2 mars, The SENSIBLE, [?], Robert Sause, perdu au large du Sri Lanka [Ceylan].
29 mars, The ASSISTANCE, 50, Richard Lee, coulé devant Dunkerque, équipage sauvé, par les Fr.
The SCOUT, 18, Henry Duncan, perdu corps et biens au large de Terre-Neuve.
The FLY, 14, Thomas Duvall, perdu corps et bien au large de Terre-Neuve.

**Au total, 198 vaisseaux perdus dont 107 pris ou détruits par les Français**.



***Figuéras.*** Bataille de

***Date de l'action***: 3 mai 1811.

***Localisation***: En français de l'époque *Figuières*. Coordonnées géographiques: 42° 16' de latitude Nord, et 02° 58' de longitude Est.

***Conflit***: Guerres du Premier Empire [18 mai 1804 - 1814 et 1815]. Guerre Péninsulaire, 1808-1814. Campagne de 1811 en Catalogne.

***Contexte***: En avril 1811, le fort de Figueras tomba par trahison, et donc sans combat, entre les mains des Alliés. La garnison française dormait sous la surveillance de sentinelles. Durant la nuit, deux employés catalans de la garnison,[1] à qui avait été donnée bien imprudemment la clé du magasin de vivres, ouvrirent à des miquelets Espagnols cette porte secrète des magasins de vivres qui donnaient sur les fossés de la place, sous le pont-levis. Cinq cents miquelets sous les ordres de Rovira furent introduits à 02h00 du matin et surprirent la garnison, la forcèrent à capituler au sortir du sommeil, sans pouvoir tirer un seul coup de fusil.

Cette place étant très importante pour les communications avec la France, le général Baraguey d'Hilliers, gouverneur français de Haute-Catalogne, décida de la reprendre.

***Chefs en présence*** ♦**Français**: général Quesnel. ♦**Anglo-Espagnols**: marquis de Campo-Verde. Le nom du commandant du Corps d'armée anglais n'est pas connu.

***Effectifs engagés*** ♦**Français**: 6.000 hommes. ♦**Anglo-Espagnols**: 11.000 hommes sans inclure la garnison de la forteresse de 2.000 hommes qui n'intervint pas.

***Stratégie ou tactique***: Place-forte très importante car elle était située près de la frontière de France avec la Catalogne et pouvait intercepter le trafic logistique de la *Grande Armée* entre les deux pays. Les Français tenaient donc à la reprendre coûte que coûte.

***Résumé de l'action***: Le général Quesnel fit aussitôt le siège de la forteresse dans laquelle 2.000 miquelets étaient rentrés sous les ordres du général Martinez.

Le général espagnol Campo-Verde décida de venir faire lever le siège aux Français. Il arriva le 3 mai devant Figuéras avec ses 11.000 hommes, dont un Corps d'armée anglais débarqué près du port de Roses par la Royal Navy. Il pénétra dans le camp français de siège, commandé par le colonel Petit. Comme le blocus était formé par peu de troupes et que ces troupes étaient encore éparpillées, une attaque immédiate de masse aurait détruit le camp retranché français. Mais les Alliés n'obtinrent que quelque succès au début, car ils tombèrent sur un gros escadron de Dragons [180 chevaux] qui se sacrifia pour donner l'alarme et résister afin de laisser le temps à l'Infanterie de s'armer et de se regrouper. Ils furent lentement repoussés jusqu'à l'entrée de Figuéras où le 3e Régiment d'Infanterie Légère [colonel Lamarque] disputa l'entrée de la ville. Le général Baraguey se porta alors sur le flanc droit anglo-allié avec deux brigades, aux ordres des généraux Quesnel et Clément, dont la force ne s'élevait pas à plus de 4.000 combattants. Il avait eu le soin préalable de

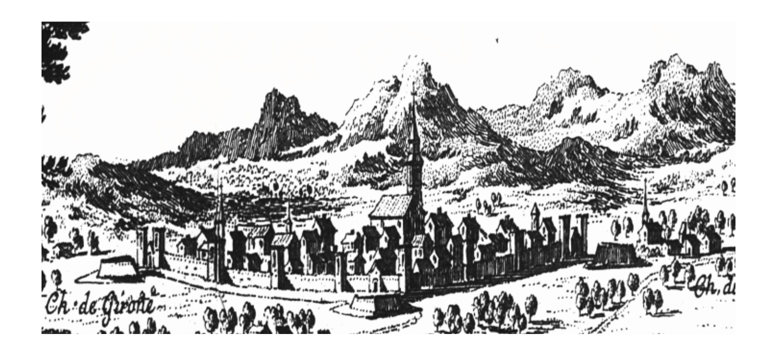
---

[1] Les frères Palapos; ils se laissèrent acheter pour la somme de 20.000 pesetas.

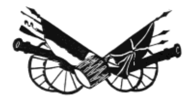
renforcer le Camp de Liers et les avant-postes[2] qui renforçaient la ligne de circonvallation. Cette manœuvre de Baraguey d'Hilliers sur le flanc droit allié mit ceux-ci dans une déroute qui fut rendue complète par l'appui du 29e Chasseurs à Cheval et quelques Dragons.

***Pertes*** **♦Français**: 400 hommes [dont 100 tués]. **♦Anglo-espagnols**: 900 tués et blessés, 1.600 prisonniers dont 80 officiers, deux drapeaux, tous les bagages et le convoi.

***Conséquence de cette défaite anglo-espagnole***: Le siège de Figuéras put continuer; les fortifications tombèrent bientôt entre les mains des Français. Ce point sensible et stratégique resta par la suite entre les mains des Français.




**Figuéras, Catalogne espagnole, au temps de l'occupations française.**



[2]Redoutes et casemates armées.

## *Fort de Cortelazzo*. *Siège du*

***Date de l'action***: 10 novembre 1813.

***Localisation***: Fort situé à l'embouchure de fleuve Piave, Italie du Nord. 12°45'Est, 45°32'Nord.

***Conflit***: Guerres du Premier Empire [du 18 mai 1804 au 6 avril 1814 **&** *les Cent-Jours* du 20 mars au 28 juin 1815]. Sixième Coalition [de mars 1813 au 11 avril 1814].[1]**.** Campagne de 1813 dans la péninsule italienne.

***Contexte***: Partout à travers l'Europe, le Premier Empire était en butte aux coups de boutoir des armées alliées, désireux de renverser Napoléon.

***Chefs en présence*** ♦Inconnus.

***Effectifs engagés*** ♦500 Autrichiens et Anglais. ♦La garnison comptait une cinquantaine d'hommes.

***Stratégie ou tactique***: Attaque de diversion destinée à disperser les forces françaises.

***Résumé de l'action***: Le 10 novembre, un vaisseau de guerre anglais débarqua, à l'embouchure de la Piave, 500 Autrichiens et Anglais qui s'emparèrent du Fort de Cortelazzo, et le lendemain de la *redoute-point d'appui* de Cavalino.

***Pertes*** ♦Inconnues.

***Conséquence de cette défaite anglaise***: Voyant poindre le crépuscule des dieux napoléoniens, les Autrichiens tâchaient de reprendre racine au nord de la péninsule italienne afin de se trouver en position de le revendiquer au moment voulu.



[1]Voir la note de la rubrique "Conflit" de *Batailles de Blexen et Bremerlehe* du 22 au 25 avril 1813.

## ***Fort San-Cristoval.*** *Siège du*

***Date de l'action***: 27 mai - 12 juin 1811.

***Localisation***: Ce fort faisait partie du système de défense de la forteresse de Badajoz. Il gisait sur la rive nord de la Guadiana, vis-à-vis de Badajoz. Coordonnées géographiques: 38° 54' de latitude Nord, et 06° 58' de longitude Ouest.

***Conflit***: Guerres du Premier Empire [du 18 mai 1804 au 6 avril 1814 **&** *les Cent-Jours* du 20 mars au 28 juin 1815]. Guerre Péninsulaire, 1808-1814. Campagne de 1811.

***Chefs en présence*** ♦**Français**: capitaine Chauvin d'abord; puis général Philippon; capitaine Jondion. ♦**Anglais**: Lord Wellington.

***Effectifs engagés*** ♦**Français**: Au cours du premier assaut, les Français n'étaient que 75 dans le fort San-Cristoval. La garnison avait été renforcée durant le deuxième. ♦**Anglais**: 4 ou 5.000 hommes furent engagés. L'entière armée anglo-alliée comptait 40.000 hommes.

***Stratégie ou tactique***: La prise du fort San-Cristoval déterminait la prise de Badajoz, car, depuis le fort, les batteries anglaises auraient facilement battu les murailles de la forteresse et le terrain environnant. À noter au cours de ce siège, l'agencement imaginé par un sergent-artificier qui, presque à lui tout seul, réussit à repousser un intrépide assaut en dépit de la faiblesse des effectifs français. Malheureusement, rien n'est connu sur ce dispositif ingénieux. À noter aussi l'erreur du commandement anglais: aucune troupe anglaise n'avait été placée en appui-feu pour soutenir les Écossais qui formaient les premières vagues d'assaut. Aussi, les Français pouvaient impunément se placer au bord des parapets afin de mitrailler à bout portant les assaillants.

***Résumé de l'action***: Le 27 mai, la division anglaise du général Houston investit la place, sur la rive droite, et les divisions des généraux Picton et Hamilton sur la gauche du Tage. Deux jours après, la tranchée fut ouverte devant le Fort San-Cristoval; mais ce fut difficile car les Français avaient diaboliquement enlevé la couche de terre autour du fort afin de laisser le roc à nu. De plus, les Français ouvrirent immédiatement un feu très dense, dès que les Anglais commencèrent à creuser. Malgré cela, les batteries de siège furent en place le 2 juin, et, le 3, elles ouvrirent le feu des deux côtés de la rivière. Le feu fut précis, car, durant la nuit du 5, la brèche de San-Cristoval étant jugée praticable, l'assaut fut lancé à 00h00 par les Anglais.

Les premiers éléments de l'assaut[2] entrèrent dans le fossé. Ils tentaient d'escalader la brèche quand les soldats anglais découvrirent que, entre le coucher du soleil et l'assaut, les gravats avaient été enlevés par les 75 Grenadiers français du 88e Régiment d'Infanterie commandés par le capitaine Chauvin; le bas du mur avait été méticuleusement nettoyé sur deux mètres de hauteur. Énée, le tacticien grec,[3] conseillait aux assiégés aussi de recourir «à des ruses du genre suivant. Dans le seuil des portes et de préférence vers l'intérieur, creuser un fossé en laissant un passage de chaque côté; ensuite quelques hommes doivent faire une

---

[2]1.500 Highlanders écossais d'élite.

[3]Dans son traité sur la poliorcétique [Πολιορκητικα, chap. XXXIX] voir in fine

sortie et engager une escarmouche; ils doivent inciter certains des ennemis à les poursuivre et à entrer derrière eux dans la ville... les poursuivants, puisqu'ils ne connaissent pas le fossé ─celui-ci ayant de plus été camouflé─, ils tomberont dedans... et ils seront massacrés.»

Malheureusement, au lieu de donner immédiatement l'ordre de repli, le commandant en chef anglais fit inutilement[4] poursuivre l'assaut durant une longue heure, et les troupes britanniques se trouvèrent pendant tout ce temps sous une pluie de projectiles, grenades à main, pierres... Finalement, lorsque la moitié des effectifs fut abattue, les autres prirent l'initiative de faire demi-tour.

Durant les deux jours suivants, la brèche fut travaillée, ciselée, agrandie, améliorée afin d'empêcher les Français de la nettoyer trop facilement. Le 9 juin, dès la tombée de la nuit, l'assaut fut lancé: 2.000 Écossais se présentèrent encore devant la brèche de San-Cristoval. Jondion, capitaine au 29e Régiment d'Infanterie Légère commandait le fort. Sa garnison était de 75 hommes. Chaque soldat tenait quatre fusils chargés à ses côtés sur le rempart. Philippon avait fait disposer une grande quantité de bombes chargées sur le parapet. Le sergent Brette, un artilleur, avait la direction de ces projectiles.

L'assaut tardant, les 75 Français furent renforcés entre temps et la petite garnison atteignit désormais 140 hommes; aussi les "Anglais" furent-ils reçus par des hourras, à leur grande surprise. Le commandant d'assaut fut immédiatement tué par les balles françaises et les Anglais se trouvèrent sans chef. Déjà, les assaillants avaient dressé et adossé 40 échelles, et la tête de leur colonne atteignait le haut de la brèche, lorsque le sergent Brette mit le feu à ses bombes et à des pierriers chargés de grenades. Les bombes, dans leur chute, écrasèrent les échelles, puis éclatèrent avec les grenades, répandant la mort et l'épouvante parmi les assaillants, tandis que les défenseurs repoussaient à coups de baïonnettes ceux qui étaient parvenus à se loger dans la brèche. En un instant, le fossé fut comblé de morts et de blessés gémissants sur qui pleuvaient des projectiles. Comme aucune troupe anglaise d'appui ne couvrait l'assaut à partir des tranchées, les Français pouvaient se placer au bord des parapets afin de mitrailler à bout portant la masse rouge des assaillants. Finalement, les troupes anglaises refluèrent en grand désordre laissant sur le glacis un très grand nombre de tués et de blessés. Lorsque les assaillants eurent rétrogradé, quelques officiers anglais, blessés grièvement au fond du fossé, demandèrent en français de l'aide aux soldats de la garnison. Jondion leur cria de *redresser l'une de leurs échelles et de monter dans le fort où on leur prodiguerait des soins.* Ce qu'ils firent; les soldats français aidèrent même les Anglais à pénétrer dans la brèche. Il y eut là des scènes de fraternisation fort dangereuses pour la combativité ultérieure des troupes, mais qui montraient avec certitude que le cœur humain avait des raisons que la raison militaire ne connaissait pas. L'État-Major anglais au grand complet surveillait, de loin, à la lorgnette, ce manège surprenant.

Ce fut d'ailleurs la présence de ces blessés qui empêcha l'artillerie anglaise d'ouvrir immédiatement le feu sur les fortifications fran-

---

[4]Criminellement, devrait-on dire !

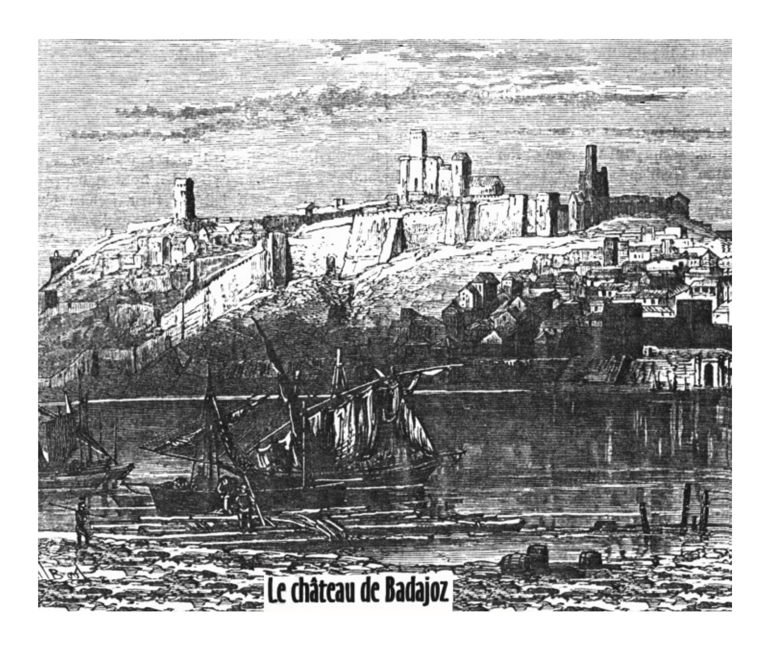
çaises. Ceci laissa aux Français le loisir de nettoyer le bas de la brèche afin d'en supprimer le plan incliné de gravats.

À la demande du général anglais, le gouverneur accorda une trêve de trois heures pour évacuer les blessés qui étaient restés dans les fossés et sous le feu du fort. Les pertes anglaises de ce dernier assaut s'élevèrent à 600 hommes, celles des Français à environ 30. Le Fort San-Christoval, clé de la défense de Badajoz, tenait bon.

Devant ces échecs successifs, Lord Wellington donna l'ordre d'abandonner le siège. Les derniers canons anglais quittèrent le secteur durant la nuit du 12.

***Pertes*** ♦**Français**: 50 tués et blessés. ♦**Anglais**: 1.200 tués, blessés et prisonniers.

***Conséquence de cette défaite anglaise***: La forteresse-clé de Badajoz resta entre les mains des Français.



Le château de Badajoz

# *Foz d'Arunce.* *Bataille de*

***Autre nom***: Foy d'Aronce.
***Date de l'action***: 15 mars 1811.
***Localisation***: Bourg du Portugal.
***Conflit***: Guerres du Premier Empire [du 18 mai 1804 au 6 avril 1814 **&** *les Cent-Jours* du 20 mars au 28 juin 1815]. Guerre Péninsulaire, 1808-1814. Campagne de 1811 au Portugal.
***Contexte***: Ce fut une bataille d'arrière-garde. Le maréchal Ney avec le VI^e Corps d'Armée[1] était en arrière-garde. Il fut harcelé par les Anglais, les Portugais et les Espagnols.
***Chefs en présence*** ♦**Français**: le maréchal Ney, duc d'Elchingen. ♦**Anglais**: le duc de Wellington, Sir Arthur Wellesley.
***Effectifs engagés*** ♦**Français**: l'extrême arrière-garde française, 4.000 hommes, fut engagée dans cette bataille. ♦**Anglais**: 3^rd Foot Division 5.000 hommes et la Light Infantry Division [4000 hommes]. Au total 9.000 hommes.
***Stratégie ou tactique***: Cette bataille est sans doute un exemple unique dans l'histoire militaire franco-anglaise d'un combat ou les deux armées furent prises de panique en même temps et s'enfuirent chacune de leur côté.[2]

Le village de Foz d'Arunce est situé sur la Ceira, rivière encaissée, rapide, profonde, dont le gué est dangereux même quand il n'est pas en crue. Les Français pensaient que les Anglais auraient entièrement détruit le pont qui se trouvait sur la rivière. Mais cette mission, confiée à des Milices, ne fut pas bien accomplie. Une seule arche avait été endommagée et elle fut réparée par les Français en peu de temps. Le 15, l'armée française passa le cours d'eau par le pont et par deux gués un peu en amont. La rive gauche était très escarpée, et comme les Anglais auraient pu s'y poster pour perturber le franchissement, la division du général Ferey occupa les hauteurs.
***Résumé de l'action***: Vers 04h00 du matin, les troupes de Wellington apparurent. Voyant qu'une seule unité française d'arrière-garde de 4.000 hommes restait accrochée au barrage dans ce secteur, Wellington décida de la capturer ou de la détruire.

Les Anglais se déployèrent pour attaquer frontalement la gauche des hauteurs dans la direction de la route. Vers 05h00, alors qu'ils plaçaient des troupes au delà de la plaine marécageuse et s'étendaient vers la droite française, le combat commença.

Après un moment de combat, dans la nuit, contre des forces

---

[1]Qui avait atteint les effectifs d'une simple brigade de moins de 6.000 hommes.

[2]On trouve dans les *Commentaires* de César le récit d'une action à peu près similaire, où les deux armées prirent simultanément la fuite par l'effet d'une terreur qu'aucune d'elles ne put jamais maîtriser et réprimer. Énée le Tacticien, théoricien grec de la guerre conseillait dans son Πολιορκητικα de rester calme, en cas de panique inopinée, et d'entonner **l'hymne du péan**, chant militaro-religieux calme et grave, espèce de chant grégorien qui avait la faculté de calmer les nerfs par sa gravité et de prier les dieux d'accorder le courage aux combattants; et «si quelque part, dans l'armée, l'on n'a pas repris le péan, on saura que c'est là que se trouve cette frayeur.» [Chapitre XXVII]. Le célèbre général athénien Xénophon [≈430 - 352 av. J.-C.] avait déjà noté *qu'il y a moins de morts dans les armées qui refusent de battre en retraite que dans celles qui cèdent à la panique*. [Constitution des Lacédémoniens, IX, 3-6]

anglaises deux fois supérieures numériquement, le bruit se répandit que le colonel Lamour avait été tué à la tête du 35e de Ligne. En fait il était blessé et prisonnier des Anglais. Le chef de bataillon qui devait le remplacer manquait d'initiative et le 35e de Ligne, un de ces régiments habituellement très disciplinés, reflua sur le 50e de Ligne.[3] Grande confusion. Une sorte de terreur panique s'empara de toutes les unités. À l'instant les soldats se précipitèrent en désordre sur le pont. Les uns y furent étouffés ou précipités par dessus les parapets. D'autres, sans savoir nager, se jetèrent à l'eau pour franchir la rivière. Les canons furent abandonnés dans le village. Environ 200 fantassins français furent noyés, d'autres écrasés. Le porte-enseigne du 39e de Ligne se noya dans la rivière Ceira et son aigle laissée au fond de la rivière.[4]

À la vue de cette panique du 35e, le 76e Régiment d'Infanterie de Ligne, qui avait traversé en ordre juste avant la bataille, se redéploya en toute hâte sur la rive droite de la Ceira et se mit à tirer par erreur sur le plateau où étaient postés le 6e Léger français et le 69e de Ligne. Ney interrompit les tirs dès qu'il vit la méprise. Voyant les Anglais avancer en force sur les hauteurs à travers les pins, et au-dessus du village par la route, il dirigea un bataillon du 69e de Ligne en colonne serrée et quelques compagnies du 6e Léger pour les attaquer à la baïonnette. L'autre bataillon du 69e fut déployé avec sa gauche près de Foz d'Arunce. Ney lui fit exécuter un changement de position pour pouvoir ouvrir les rangs et faire feu à bout portant sur les Anglais qui entraient dans le village. Ces manœuvres clouèrent les Anglais au sol. Une batterie française de 12 canons mitrailla les *Tuniques-Rouges*[5] à partir de la rive droite, alors que l'artillerie anglaise était trop loin pour riposter efficacement. Trois compagnies de voltigeurs du 39e de Ligne coururent se poster en tête de la droite française, tirant continuellement au point de trop avancer et de se retrouver derrière les colonnes anglaises. Des hurlements se firent soudain entendre venant du pont. La panique s'instaurait chez les combattants de toutes les nations. La tête de colonne anglaise reflua en désordre tandis que, chez les Français, la panique se déclencha au sein des 25e et 39e Régiments de Ligne. Paradoxalement, la panique *avait surgi* en même temps chez les deux antagonistes qui fuyaient, chacun de leur côté.

Une heure après, une contre-attaque française réoccupa le village et récupéra l'artillerie abandonnée au cours de la panique et que les Anglais n'avaient pas eu le temps d'emporter; puis, durant la nuit, les Français repassèrent le pont et le firent sauter.

***Pertes*** ♦**Français**: Ney estima les pertes françaises à 300 tués, blessés et noyés. ♦**Anglais**: environ 300 tués et blessés.

***Conséquence de cette défaite anglaise***: Cet échec de Wellington, qui non seulement ne réussit pas à couper l'arrière-garde française et à l'empêcher de passer le pont, mais ne put utiliser ce même pont pour ses

---

[3]Ou le 59e Régiment d'Infanterie de Ligne.

[4]Cette aigle fut par la suite récupérée par des paysans du pays en période de basses eaux et offerte à Wellington qui l'envoya en guise de trophée en Angleterre, où elle fut, dit-on, montrée à Londres au profit des invalides pour la somme d'un schelling, et *présentée comme si elle avait été prise au combat.*

[5]Les troupes anglaises [et portugaises] portaient la vareuse rouge.

propres troupes puisque les Français l'avaient fait sauter après l'avoir franchi, eut pour résultat de faire perdre plusieurs jours à Wellington. Il dut attendre jusqu'au 19 mars que le pont soit réparé. Ainsi perdit-il le contact avec l'armée française. Trois divisions seulement purent continuer de harceler les Français, la Light Infantry Division,[6] la 3rd Division[7] et la 6th;[8] au total 16.000 hommes.

Le 23 mars, le maréchal Ney[9] en dispute ouverte avec le maréchal Masséna [prince d'Essling] reçut l'ordre de ce dernier de quitter son armée. Il fut remplacé à la tête du VIe Corps d'armée par le général Loison. Cette mésentente produisit chez les Anglais qui l'apprirent la sensation d'une grande victoire.



[6] 4.000 hommes
[7] Dont les effectifs s'élevaient à 5.000
[8] Environ 7.000 hommes
[9] Duc d'Elchingen

**Fuengirola.** *Siège du fort de*

***Date de l'action***: 15 octobre 1810.

***Localisation***: Forteresse et port de la Méditerranée, situé à 25 km au sud-Ouest de Malaga, Andalousie, Espagne. Coordonnées géographiques: 36° 32' de Latitude Nord; 04° 38' de Longitude Ouest.

***Conflit***: Guerres du Premier Empire [18 mai 1804 - 1814 et 1815]. Guerre Péninsulaire, 1808-1814. Campagne de 1810 au Portugal.

***Contexte***: À Malaga, dans le royaume de Grenade, les Anglais décidèrent d'envoyer un Corps Expéditionnaire destiné à prendre, par coup de main, le château de Fuengirola qui n'était défendu que par une garnison française de 160 hommes.

***Chefs en présence*** ♦**Français:** le commandant de compagnie Mlokosiewietz commandait la garnison française; le capitaine Autier commandait l'escadron du 21e Régiment de Dragons. ♦**Anglais:** général Lord Blayney.

***Effectifs engagés*** ♦**Français**: 160 hommes en garnison. La contre-attaque de secours groupa 3.000 hommes. ♦**Anglais**: 4.000 hommes.

***Stratégie ou tactique***: La possession de ce château aurait ouvert aux Anglais un important point de communication logistique avec les montagnards, voisins de *la Sierra de Yegas* et de *la Sierra Nevada*, qui faisaient encore la guérilla aux Français. Dès que les Anglais en auraient été maîtres, ils auraient placé une garnison pour engager les Français à l'attaquer en dégarnissant Malaga. L'expédition anglaise se serait alors rembarquée sous la protection du fort, et, de concert avec d'autres troupes parties de Gibraltar, aurait enlevé Malaga presque dépourvue de sa garnison française. Après quoi les Anglais avaient prévu de démolir les fortifications de Malaga et de prendre les navires corsaires et les bâtiments richement chargés qui se trouvaient dans le port. L'opération était bien conçue par le Haut-Commandement anglais, mais elle fut mal exécutée.

***Résumé de l'action***: Le 14 octobre, donc, l'escadre anglaise, composée de deux vaisseaux de 74 canons, quatre frégates et trois bricks, avec quatre canonnières et sept bâtiments de transport, arriva en vue du fort de Fuengirola.[10] L'escadre anglaise mit à terre le 82nd Foot Regiment, le 89th Foot, et le Régiment de Tolède espagnol qui arrivait de *Ceuta* en Afrique.[11] En tout 4.000 hommes sous les ordres du général anglais Lord Blayney.

Le 15 au matin, toutes les hauteurs qui environnaient le fort furent couronnées de troupes anglo-espagnoles. Une batterie de 5 pièces fut établie à 300 mètres. Le général anglais fit sommer la forteresse de capituler. Le capitaine Mlokosiewietz,[12] qui commandait la garnison française, refusa de recevoir le parlementaire. Aussitôt, le feu de la batterie et de l'escadre fut dirigé sur la forteresse.

Le bombardement dura quelques jours. Comme prévu par l'État-Major anglais, le commandant de la garnison française de Malaga, le général Sébastiani, réunit promptement 3.000 hommes, se porta à

[10]Le débarquement s'effectua à Cala-de-Morea, à 12 km de là.
[11]**Colonne d'Hercule** africaine du Détroit; Gibraltar étant la colonne européenne.
[12]Un Polonais de la Grande Armée.

marches forcées sur les Anglais, les attaqua et, après un violent combat, les mit en déroute. La garnison du fort seconda cette action par une sortie frontale impétueuse et enleva la batterie que les Anglais avaient établie. Cette sortie eut lieu quelques minutes seulement avant que le général Sébastiani parût sur le flanc du Corps anglais qui investissait le château.

Par erreur, Lord Blayney prit d'abord le détachement français sorti de Fuengirola pour une unité espagnole, puis, enfin, il ordonna de la contre-attaquer sans prendre suffisamment de précautions, et, dans le combat qui s'ensuivit, fut fait prisonnier avec une partie de ses troupes. Ayant perdu leur chef, les Anglais et les Espagnols entrèrent dans une complète confusion et s'enfuirent en désordre vers le rivage de la mer afin de rembarquer. Le feu du fort coula plusieurs chaloupes-canonnières chargées de soldats, et quelques éléments seulement des troupes débarquées purent rembarquer.

Les Anglo-Espagnols laissèrent le champ de bataille jonché de morts parmi lesquels les Français comptèrent 250 Anglais.

***Pertes*** ♦**Anglais**: Lourdes pertes anglo-espagnoles dont 250 Anglais[13] et 5 ou 600 Espagnols. ♦**Français**: inconnues.

***Conséquence de cette défaite anglaise***: Telle fut l'issue de cette opération, mal combinée, et encore plus mal commandée. L'attaque anglaise contre Malaga avorta, bien sûr, elle-aussi.



[13]Outre un grand nombre de prisonniers, 5 pièces d'artillerie, beaucoup d'outils de siège, et plusieurs caissons de cartouches tombèrent aux mains des Français.

# ***Fuentès de Oñoro.*** *Bataille de*

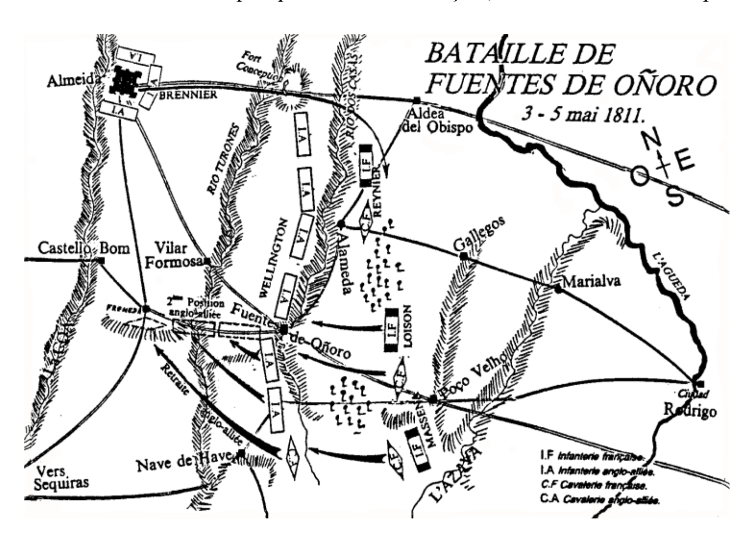
***Date de l'action***: 3 - 5 mai 1811.
***Localisation***: Province de Leon, Espagne. Coordonnées géographiques: 40° 41' de latitude Nord, et 06° 52' de longitude Ouest.
***Conflit***: Guerres du Premier Empire [du 18 mai 1804 au 6 avril 1814 **&** *les Cent-Jours* du 20 mars au 28 juin 1815]. Guerre Péninsulaire, 1808-1814.
***Contexte***: Wellington bloquait Almeida et assiégeait Badajos en même temps. Le maréchal de Beresford avait ouvert la tranchée devant Badajos le 21 avril. Masséna fit bientôt mouvement à partir de Salamanque pour venir au secours de la faible garnison française.
***Chefs en présence*** ♦**Français**: le Niçois [maréchal] André Masséna.[14] ♦**Anglais**: Sir Arthur Wellesley appelé alors Lord Wellington.
***Effectifs engagés*** ♦**Français**: Masséna avait alors le II^e^ Corps d'Armée, le VI^e^ et une division seulement du VIII^e^ Corps d'armée, ainsi que le IX^e^[15] soit une armée de 30.000 hommes dont 5.000 cavaliers. Mais de ces 30.000, le IX^e^ Corps d'armée ne fut pas engagé. Masséna n'engagea donc que 20.000 hommes dans cette bataille. ♦**Anglais**: Wellington avait pour sa part 50.000 fantassins, la plupart anglais, 1.500 cavaliers et 42 canons. À cela s'ajoutaient des dizaines de milliers de francs-tireurs des bandes irrégulières et des milices espagnoles et portugaises.
***Stratégie ou tactique***: Le 3 mai, Wellington installa l'armée anglo-hispano-portugaise sur une arête rocheuse dans un axe Nord-Est Sud-Ouest, avec les troupes espagnoles de Julian Sanchez à son aile droite, sur une solide position défensive en face d'Almeida, sa Gauche appuyée sur Fort-Concepcion, son Centre derrière le village de Fuentès de Oñoro. La Cõa coulait sur ses arrières; ce qui était un avantage tactique car l'ennemi ne pouvait pas le frapper dans le dos. Mais, en cas de retraite précipitée, le passage de toute l'armée anglaise sur le seul pont de la Cõa risquait d'entraîner une catastrophe similaire à celle de juillet 1810. D'un autre côté, rien n'est plus efficace que de ne pas donner de chemin de repli à des troupes, qui sont ainsi obligées de combattre jusqu'à la mort. Le village de Fuentès, au Centre, était tenu par des unités des 1st et 3rd Divisions anglaises.

L'armée française adopta le dispositif suivant: le II^e^ Corps d'Armée, en arrière et à droite de Gallegos; une division du VIII^e^ Corps d'armée à gauche de Gallegos qui fut occupée par les avant-postes français. Le VI^e^ Corps d'armée en arrière d'Espeja, et le IX^e^ en réserve tactique, en avant de Carpio.

---

[14] Prince d'Essling.
[15] En Réserve tactique.

Un cas de fraternisation se produisit durant la bataille de Fuentes de Oñoro. Vers le milieu des combats, une suspension d’armes avait été conclue afin d’évacuer les blessés et les tués qui encombraient le champ de bataille. Soudain, après une heure de travail exténuant, les trompettes des deux armées sonnèrent le *“Retour aux positions de combat!”* Aussitôt, raconta Joseph Anderson qui commandait l’une des équipes anglaises, les équipes de soldats français remirent en bandoulière leurs armes jusque-là en faisceaux, puis, spontanément, brandirent leurs schakos en nous gratifiant de trois *hourras.* Alors les soldats anglais serrèrent la main de quelques-uns des Français, retournèrent aussi rapi-




dement que possible dans leurs lignes, puis jetèrent en l’air leurs propres schakos en rendant les trois *hourras* aux Français. Alors seulement la bataille repris et continua furieusement jusqu’à la tombée de la nuit.[16]

***Résumé de l'action***: Le soir du 3 mai, Loison lança un assaut sur le village de Fuentès, le Centre allié. Ce village était masqué par les accidents du terrain. La 3e Division du VIe Corps, commandée par le général Ferey, fut d'abord envoyée seule à cette attaque. Elle s'y porta avec tant d'élan, qu'après un combat meurtrier elle en chassa les Anglais. Mais Wellington lança immédiatement une contre-attaque en force avec trois gros régiments d'Infanterie, les 24th, 71st et 79th Foot Regiments. Ces renforts souffrirent beaucoup durant les manœuvres d'approche par le feu trop nourri de l'artillerie française qui tirait à fragments antipersonnel. Finalement, littéralement accablés sous le nombre, les Français abandonnèrent le village en combattant. La nuit tombait et la bataille cessa.

Le 4, Masséna constata que les lignes de Wellington étaient trop étendues et il élabora le projet d'attaquer de nouveau Fuentès de Oñoro afin de couper l'armée alliée en deux. En même temps, il pré-

[16] ANDERSON, Joseph, lieutenant-colonel, *Recollections of a Peninsular Veteran*, London, 1913

voyait d'assaillir l'aile droite anglaise et espagnole en guise de diversion tactique.  Le 5 au matin, la bataille reprit, les Français toujours à l'offensive et les Anglais dans leurs solides positions défensives. L'attaque sur Fuentès de Oñoro fut effectuée par Drouet, mais se heurta à 3 régiments anglo-portugais entassés dans le petit village.[17] Ces trois régiment d'Infanterie furent lentement repoussés de maison à maison par le 45e Régiment d'Infanterie française, jusqu'à ce qu'ils arrivent à la limite du village. Le combat était acharné, et, à un contre trois, les Français durent bientôt rétrograder et abandonner le terrain conquis. Partout, une couche de morts français, anglais et portugais recouvrait le sol.

À droite, ce fut la Cavalerie française, Lanciers, Dragons et Cuirassiers étincelants, qui ouvrit la bataille contre l'aile droite anglo-espagnole. Cette dernière fut immédiatement enfoncée sous le choc et reflua en désordre. Les Français s'emparèrent des batteries d'artillerie de Ramsey. L'Infanterie anglo-portugaise se forma en solides carrés qui tiraient des salves par roulement. Certains carrés furent rompus par les Français mais d'autres résistèrent. L'ensemble des unités anglo-espagnoles de l'aile droite commença à reculer et à pivoter comme une grande porte autour du village de Fuentès de Oñoro qui servait pour l'instant de *charnière*; mais la charnière menaçait de se désintégrer. L'aile droite de l'armée anglaise, battant en retraite, eut pendant près d'une lieue la Cavalerie et l'artillerie légère française sur les talons. Wellington ne pouvait pas dégarnir sa Gauche, contenue par le général Régnier, et le Centre anglais allait se trouver fortement découvert sur son flanc droit dès que l'aile droite aurait été rejeté en arrière de Castelbom.

La retraite de Wellington, de l'autre côté de la Cõa, pouvait d'un instant à l'autre être coupée, et il allait être forcé de retraiter sous le feu de l'armée française et sous celui de la place d'Almeida. Lorsqu'il vit sa première ligne, devant Pozo Bello, ramenée en désordre, et les Français avancer dangereusement sur sa droite, Wellington donna l'ordre aux équipages et aux parcs[18] de se retirer sur San-Pedro de l'autre côté de la rivière.

Vers 11h00, les Français pouvaient observer, dans les lignes anglaises, cette hésitation et ces flottements qui précèdent toujours la déroute. La Cavalerie française ne cessait de gagner du terrain et se trouvait déjà en position pour s'emparer de Castelbom. De trois fortes divisions d'Infanterie françaises qui avaient débouché par Pozo Bello, deux étaient encore totalement fraîches et la troisième avait peu souffert.

Mais, par un hasard incroyable, les divisions devant Pozo Bello et toute la Cavalerie française s'arrêtèrent soudain devant les nouvelles positions prises par Wellington sur une autre arête rocheuse en angle droit avec la première, donc orientée Sud-Est Nord-Ouest. Si Masséna avait été à portée pour donner un dernier élan à ses soldats, l'armée anglaise aurait, sans aucun doute, été mise en déroute. Mais la chance*, qui fait les grands stratèges*, allait venir en aide à Wellington. Masséna n'était pas à portée et le général Loison n'osa pas prendre sur lui de jeter le VIe Corps d'armée au milieu des masses anglo-portugaises ébranlées.

[17]Toujours les même régiments d'Infanterie, les 24th, 71th et 79th Foot.
[18]Canons, fourgons, caissons,...

Vers 14h00, la bataille cessa. Les Français étaient maîtres du champ de bataille initial, mais les Anglais mirent à profit l'après-midi et la nuit pour se renforcer sur leurs nouvelles positions.

Les Français étaient épuisés, et les Alliés, aux effectifs trop écrasants, auraient été difficiles à débusquer de leurs solides positions dont ils ne voulaient pas sortir d'eux-même, préférant livrer une bataille défensive.

Masséna changea donc de stratégie. Le convoi de vivres destiné à Almeida avait attendu à Gallegos que la voie soit ouverte pour ravitailler la garnison française d'Almeida assiégée par les Anglais. Mais, avec le temps, les munitions de bouche avaient été presque entièrement épuisées par l'armée française qui avait du mal à renouveler son propre stock de vivres. Et la forteresse ne pourrait pas tenir très longtemps encore, même si les Français réussissaient à faire passer les vivres restants.

Masséna décida de ne pas laisser cette forteresse entre les mains des Anglais. Mieux valait la détruire afin qu'elle ne serve pas dans la stratégie générale anti-française de la péninsule ibérique.

Quatre messagers furent envoyés au général Brénier par différents itinéraires afin de lui ordonner de détruire la forteresse. Un seul réussit à percer les lignes anglaises de circonvallation et de contrevallation, et à pénétrer dans les murs. Les Français restèrent deux jours entiers en position devant les armées alliées, afin de donner le temps à Brénier, gouverneur français de la forteresse, de préparer les charges de poudres qui allaient faire sauter l'immense forteresse.

Le 10 vers 22h30, la garnison française de 1.100 hommes sortit d'Almeida dans le plus grand silence. Son avant-garde arriva sur les postes anglais au moment où les premières déflagrations se faisaient entendre. Les lignes anglaises de contrevallation furent percées. Passant au fil de l'épée les Anglais surpris, la garnison prit en petite foulée le chemin de Aldea-del-Obispo. Elle quitta cet itinéraire à une moment donné, contourna l'aile gauche anglaise par le Nord et le Fort-Concepcion, et se jeta dans les bras des soldats de l'aile droite française de Régnier.

Soudain, alors que les 1.100 hommes de la garnison française couraient en rangs serrés, brandissant leurs lames étincelantes et prêts à en découdre avec tous ceux qui entraveraient leur passage, la forteresse d'Almeida commença à sauter, tour après tour, mur après mur, sous les yeux d'un Wellington stupéfait qui, impuissant, voyait se volatiliser le fruit de tous ses efforts.

En atteignant les lignes françaises, Brénier fut porté en triomphe par ses soldats.

***Pertes*** ♦**Anglais**: approximativement 4.000 tués, blessés et prisonniers. ♦**Français**: 2.000 tués, blessés et prisonniers.

***Conséquence de cette victoire française***: Wellington ne décoléra pas de longtemps en voyant que Masséna lui avait soufflé le fruit de sa résistance têtue de Fuentes de Oñoro. Masséna avait atteint son but. *"Le manque de vivacité d'esprit ou la stupidité d'un officier britannique*[19]

[19]Nota un historien anglais

*rendit cette sortie possible."* Wellington lui-même écrivit à cette occasion: *"qu'il commençait à être d'opinion qu'il n'y avait rien sur terre de plus stupide qu'un officier courageux."* Dures paroles dans la bouche d'un général habituellement fort pondéré.

En juillet 1811, peu après cette bataille de Fuentes de Oñoro, les avant-postes anglais n'étaient séparés des Français que par un petit cours d'eau. Il fut accepté par les Français que les patrouilles anglaises puissent venir boire l'eau du ruisseau sans être attaquées. Un officier français, dit à un officier britannique en postant ses sentinelles: "*Quand vous voulez accéder à l'eau et qu'une sentinelle française vous lance les sommations, répondez "de l'eau" et elle vous laissera. Ayez la bonté de donner les mêmes directives à vos sentinelles*."[20]



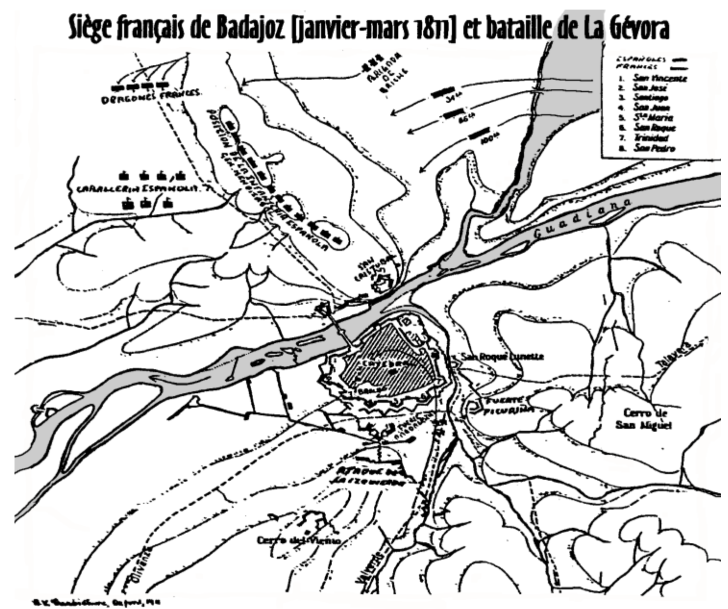
Aux Champs! Pour clairon et tambour. On battait aux champs [au tambour] ou on sonnait aux champs [clairon], soit pour rendre les honneurs, soit pour se mettre en marche.

[20]BRETT-JAMES, Antony, *Life In Wellington's Army,* George Allen & Unwain Ltd, Londres, 1972.

***Gebora.*** Bataille du Rio

***Date de l'action***: 19 février 1811.

***Localisation***: Le champ de bataille s'étendait immédiatement au nord de Badajoz, sur l'autre rive de la Guadiana. Coordonnées géographiques: 38° 54' de latitude Nord, et 06° 58' de longitude Ouest.




***Conflit***: Guerres du Premier Empire [du 18 mai 1804 au 6 avril 1814 **&** *les Cent-Jours* du 20 mars au 28 juin 1815]. Guerre Péninsulaire, 1808-1814.

***Contexte***: Pendant que le duc de Dalmatie ordonnait l'attaque du *fort de Pardaleras* situé tout contre la forteresse de Badajoz, les chefs espagnols Carrera et Mendizabal,[1] avaient établi leur camp sur les hauteurs situées derrière la Gebora, ayant leur droite sous la protection du fort de San-Christoval, sur la rive droite de la Guadiana. Ils étaient renforcés par un Corps anglais de Cavalerie de 1.500 chevaux.

***Chefs en présence*** ♦**Français**: le maréchal Soult, duc de Dalmatie; le maréchal Mortier, duc de Trévise. ♦**Anglais**: *Carrera* et *Mendizabal*, le nom du commandant de la Cavalerie anglaise n'est pas connu.

***Effectifs engagés*** ♦**Français**: 3.000 hommes. ♦**Anglo-alliés**: 11.000 hommes dont 4.000 cavaliers.

***Stratégie ou tactique***: Les trois Alliés occupaient une position très forte

[1]Qui avaient succédé au général-marquis de La Romana, à la mort de ce dernier, pour diriger un Corps de l'armée espagnole de 7.000 fantassins et de 2.500 chevaux, portugais et espagnols.

et jouissaient avec certitude de leurs communications logistiques avec les forteresses portugaises d'Elvas et de Campo-Maior que le général en chef anglais, Lord Wellington, avait fait mettre dans un état de défense respectable. Durant la poursuite qui suivit leur défaite, les Anglais ne purent se rallier afin de se reprendre, les Français leur tenant le sabre dans les reins.[2]

***Résumé de l'action***: Le Corps français du maréchal Soult se prépara à attaquer l'armée anglo-alliée dans cette position inexpugnable. Mais, comme ces derniers avaient pris la précaution de faire sauter le pont sur la Gebora, il fallut que les Français attendent que les eaux de la Guadiana et de la Gebora, qui avaient inondé les terres, se soient écoulées et que les moyens de franchissement soient assurés.

Le 18, les Français parvinrent à faire passer sur la rive droite des unités d'Infanterie et des pièces d'artillerie. Les Alliés, pilonnés par les boulets et obus que les Français envoyaient sur leur camp par-dessus la ville et le fort San Christoval, déplacèrent leurs forces vers la gauche, hors de la protection des canons du fort.

Vers midi, les Alliés plièrent leur tente et établirent leur nouveau camp 2.500 mètres plus loin. D'après les ordres du duc de Dalmatie, le 19, avant le jour, le duc de Trévise fit passer la division de Cavalerie du général Latour-Maubourg aux gués de la Gebora, au-dessus du pont que les alliés avaient détruit deux jours auparavant. La Cavalerie française se porta rapidement sur la route de Badajoz à Campo-Maior, débordant ainsi l'aile gauche de la ligne anglo-alliée avec laquelle elle s'engagea aussitôt. Le colonel Vinot à la tête du 2e Régiment de Hussards fit une charge impétueuse et pénétra un instant dans le camp d'où il ramena des prisonniers.

Pendant ce temps, le duc de Trévise faisait repousser quelques avant-postes alliés que les Anglo-espagnols avaient laissés près du pont coupé. L'Infanterie sous les ordres du général Girard, ainsi que l'artillerie légère, franchissaient la Gebora à deux autres gués en amont et en aval du pont, malgré la rapidité du courant et bien que la troupe ait de l'eau jusqu'à la ceinture.

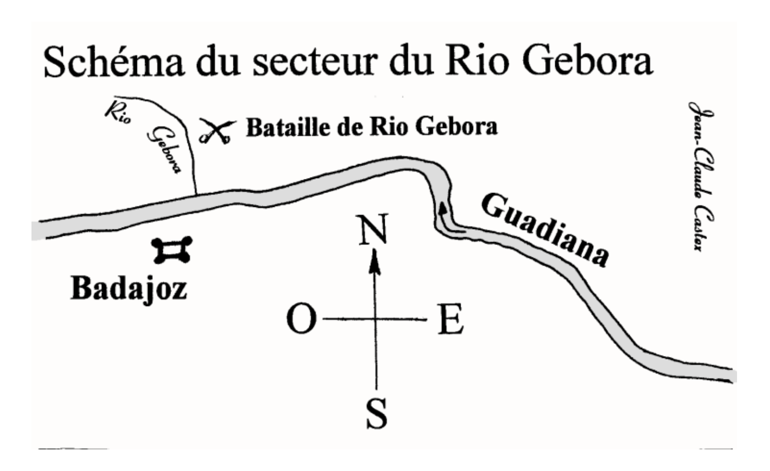
Aussitôt que les colonnes françaises furent déployées, le duc de Trévise donna l'ordre au général Girard d'obliquer vers la droite des alliés et de prendre les hauteurs en se plaçant entre ces mêmes alliés et le Fort de San-Christoval. Cette droite déployée, le général Girard devait changer de direction à droite et se rabattre sur le gros de l'armée alliée, tandis que le général Latour-Maubourg, avec sa Cavalerie, l'attaquerait par son flanc gauche et ferait en sorte de l'entamer. Ce double mouvement s'exécuta avec autant de célérité que de décision, malgré la vivacité du feu des Anglo-alliés. Les 34e et 88e Régiments, formant la brigade du général Philippon, étaient en première ligne et avaient un bataillon déployé et deux autres en colonnes. Le 100e suivait en réserve à demi-distance de

[2]En théorie, Clausewitz conseille, après la perte d'une bataille, de tâcher de retraiter en ordre, bien sûr; mais «*selon la nature des choses, la retraite se poursuit jusqu'au moment où l'équilibre des forces se rétablit, que cet équilibre soit dû à un renfort, à la protection de forteresses importantes, à un terrain fortement accidenté ou à la dispersion des forces ennemies.*» [*De la Guerre*, chap XIII, p.295]. Mais il faut bien reconnaître que de tels "rétablissements" sont extrêmement rares dans la réalité de la bataille ou de la retraite.

ligne. Une compagnie du 3e Régiment d'Artillerie Légère marchait en deux batteries à hauteur de l'Infanterie française.

À cent pas, les troupes françaises ouvrirent le feu. Elles le soutinrent sans pour autant interrompre leur mouvement, une partie ayant cependant la baïonnette croisée, jusqu'à ce que toutes les masses anglo-alliées aient été enfoncées et mises en déroute. La Cavalerie, qui suivait sur les arrières des Anglo-alliés les progrès de l'Infanterie, exécuta alors plusieurs charges qui mirent le comble à leur désordre. Deux grands carrés qu'ils avaient formés furent successivement enfoncés aux cris de *«Vive l'Empereur!»*. À cet instant, la déroute anglo-alliée devint générale.

À 10h00 du matin, les deux divisions anglaises qui, douze jours auparavant, étaient arrivées à Lisbonne, n'existaient plus. 900 soldats alliés étaient étendus sur le champ de bataille, à côté de 6 drapeaux, 17 pièces d'artillerie, 20 caissons d'artillerie; 5.200 prisonniers étaient au pouvoir de l'armée française. Ceux qui purent s'échapper se jetèrent confusément dans Elvas et dans Badajoz. Les généraux Mendizabal, La Carrera et don Carlos d'España étaient dans le second carré et réussirent à s'enfuir. 1.200 hommes de la Cavalerie anglaise trouvèrent leur salut dans la fuite. Ils galopèrent d'un trait jusqu'à Elvas avec les sabres des




Français dans les reins. Les Français les poursuivirent et purent en prendre une centaine.

***Pertes*** ♦**Français**: Les Français perdirent 400 hommes, tués et blessés. ♦**Anglais**: 900 tués et 5.300 prisonniers; 6 drapeaux, 17 pièces d'artillerie, 20 caissons d'artillerie. Parmi les 5.300 prisonniers, on comptait 350 officiers, 4 brigadiers-généraux et 15 colonels ou lieutenants colonels.

***Conséquence de cette défaite anglaise***: Cette bataille contribua à répandre un défaitisme virulent dans l'armée anglo-alliée

## ***Génappe.*** Bataille de

***Date de l'action***: 17 juin 1815.

***Localisation***: Ville située à 7 km au Nord des Quatre-Bras, Belgique. Coordonnées géographiques: 50° 36' de latitude Nord, et 04° 27' de longitude Est.

***Conflit***: Guerres du Premier Empire. *Les Cent-Jours*, du 20 mars au 28 juin 1815. Septième Coalition [du 13 mars 1813 au 11 avril 1814].[3] Campagne de Belgique de 1815.

***Contexte***: Le soir de la Bataille des Quatre-Bras, l'armée de Wellington retraita vers Génappe pour bivouaquer. Le lendemain, l'avant-garde de Napoléon se mit à la poursuite de cette armée dont le Corps de Cavalerie de Lord Uxbridge composait l'arrière-garde.

***Chefs en présence*** ♦**Français**: général Alphonse de Colbert. ♦**Anglais**: Lord Uxbridge; général Hussey Vivian.

***Effectifs engagés*** ♦Deux ou trois mille cavaliers de part et d'autre.

***Stratégie ou tactique***: Poursuite de Cavalerie, combat au sabre. La Cavalerie anglaise tâchait de protéger l'armée en retraite en retardant les Français qui poursuivaient.

***Résumé de l'action***: Sous une pluie torrentielle, sous les éclairs, sous le tonnerre, ce fut entre l'avant-garde française et l'arrière-garde anglaise une course folle. Lord Uxbridge galopait partout en hurlant à ses troupes: *«Pressez! Pressez! Pour l'amour de Dieu. Pressez[4]!»* Ce qui contribuait à la panique de ses soldats.

À Génappe, les Lanciers français d'Alphonse de Colbert rattrapèrent les Hussards anglais de Hussey Vivian, les accablèrent d'injures[5] et engagèrent avec eux dans les ruelles du village un furieux corps à corps. La pluie et les éclairs étaient si denses que les combattants ne pouvaient distinguer les uniformes à quelques dizaines de pas. Le bruit et le tonnerre couvraient les commandements. Hommes haletants et

---

[3]La Septième Coalition ne fut que le prolongement de la sixième. Elle fut formée à Vienne, dès le débarquement de Napoléon à Juan-les-Pins.

[4]La **capacité de garder son calme et son sang-froid**, même sous l'intense pression d'un combat, est certainement l'une des qualités primordiales que devrait rechercher une école militaire dans la sélection de ses élèves-officiers. Combien de soldats ont été tués parce que leur chef avait perdu le contrôle de lui-même sous l'effet de l'un de ces deux puissants facteurs, la *peur* ou la *colère*. Sun Tzu, dans son désir de précision et de quantification, donne même le taux de pertes que vont entraîner ces tares du chef: «*Si le chef est incapable de contenir son impatience et s'il ordonne à ses hommes de s'agglomérer aux alentours un tiers d'entre eux seront tués sans que la ville ne soit prise.*» [L'Art de la Guerre, chap.III, principe 9] Wang Hsi [commentateur de Sun Tzu]: affirme au chap. VIII, princ.20 «*Ce qui est essentiel chez un général, c'est la constance.*» D'ailleurs, dans le même chapitre, Sun Tzu énumère les cinq qualités essentielles d'un officiers: **1)** «*S'il est téméraire, il peut être tué*» [princ.18], **2)** «*S'il est lâche, il sera capturé.*» [princ.19] Le commentateur Ho Yen Hsi élabore sur ce principe: «*Dans le Ssu Ma Fa on lit "Celui qui place la vie au-dessus de toute chose sera paralysé par l'irrésolution. L'irrésolution chez un général est une grande calamité".*» **3)** «*S'il est emporté, on peut le berner.*» (en excitant sa colère) [princ.20]. **4)** «*S'il possède un sens de l'honneur trop chatouilleux, on peut le calomnier.*» et le commentateur Mei Yao Ch'en ajoute: «*Celui qui est jaloux de défendre sa réputation ne prête attention à rien d'autre.*» [princ.21] **5)** «*S'il a une âme compatissante, on peut le tourmenter.*» Le commentateur Tu Mu explique: «*Celui qui possède des sentiments d'humanité et de commisération et ne craint que les pertes en hommes ne peut renoncer à un avantage temporaire pour un profit à long termes et il est incapable d'abandonner ceci afin de s'emparer de cela.*» [princ.21]

[5]«Lâches! Couards!...

chevaux terrorisés étaient transpercés, aveuglés, assourdis; et finalement les Hussards anglais cédèrent le terrain et se débandèrent dans les ruelles. La bataille cessa. Le sol était couvert d'un tapis de morts et de blessés où se mêlaient, pour une fois en paix depuis si longtemps, les uniformes français et anglais.

***Pertes*** ♦Plusieurs centaines de tués de part et d'autre.

***Conséquence de cette défaite anglaise***: Après la défaite de Ligny et des Quatre-Bras, ce combat d'arrière-garde ne contribua pas à remonter le moral des Alliés.



## ***Gênes.*** *Siège de*

***Date de l'action***: 7 - 21 avril 1814.

***Localisation***: Ville italienne située au nord de la Mer Ligurienne. 44°25'N., 8°57'E.

***Conflit***: La VIe Coalition était officiellement terminée depuis le 6 avril, date de l'abdication de l'empereur Napoléon Ier.

***Contexte***: Gênes était menacé par une force d'invasion anglo-sicilienne qui n'était pas encore au courant de l'abdication de l'empereur des Français. Une division du Corps anglo-sicilien, arrivé de Catalogne, où elle n'était plus nécessaire, crut pouvoir attaquer les Français le 7 avril. La bataille se déroula devant *Chiavari*.[6] Elle fut opiniâtre de part et d'autre, et les conscrits français de la Réserve tactique se conduisirent comme de vieux soldats. Mais le général français, inquiet d'apercevoir des embarcations anglo-siciliennes sur la côte et de savoir que les Génois étaient insurgés dans son dos, dans la vallée de Fontana-Buona, se retira en ordre en arrière de *Rapalo* où le général français Rouyer-Saint-Victor fut relevé par le général Pégot que le vice-roi avait précédemment envoyé à Gênes.

***Chefs en présence*** ♦**Français**: général Pégot; général Piat; général Frezia. ♦**Anglais**: amiral Pelew.

***Effectifs engagés*** ♦**Français**: 4.000 hommes. ♦**Anglais**: 17.200 hommes dont 1.200 cavaliers [4.000 Anglais].

***Stratégie ou tactique***: D'abord, attaque des forts qui ceinturaient Gênes; puis sous la pression des autorités civiles qui ne voulaient pas que la ville soit détruite par les bombardements, l'armée française capitula.

***Résumé de l'action***: Le général Pégot, qui commandait le secteur en remplacement du général Rouyer-Saint-Victor, se voyant menacé d'un débarquement vers *Recco* et *Sori*, rétrograda pendant la nuit du 10 au 11 sur Le Montefaccio. Il s'y maintint durant toute la journée du 12 contre les attaques d'une brigade anglo-sicilienne. Puis, il dut encore profiter de la nuit pour aller prendre position derrière La Sturla sur les hauteurs d'*Albaro*, sa gauche couverte par le Fort Richelieu. Cependant, l'amiral Pelew vint mouiller près de Nervi, et le trouble et la consternation se répandirent au sein de la garnison française de Gênes. Dans la ville, les émissaires anglais soufflaient depuis trois mois déjà sur les braises de l'insurrection.

Presque sans moyens de défense, le général Frezia prit toutes les mesures de sûreté possibles. Les troupes qui n'étaient pas indispensables à la garde de la seconde enceinte et des batteries côtières entrèrent en ligne derrière La Sturla. Le général Callier reçut l'ordre de venir avec la garnison de Savone prendre position à Sestri-di-Ponente.[7]

Les journées des 13, 14 et 15 se passèrent en tentatives, de la part des Anglais, de rejeter les Français dans Gênes. Ils n'y parvinrent pas mais le général Pégot fut mis hors de combat.

Enfin, le 17, l'armée anglo-sicilienne, secondée par l'escadre de

---

[6] 44° 19' N, 09° 19' E.; ville côtière italienne située sur la *Riviera di Levante*, Italie.

[7] Cette dernière troupe fut remplacée à son poste [de Savone] par quelques compagnies d'un régiment de la Garde Nationale de Toulon que l'on retira de Port-Maurice et d'Alassio.

l'amiral Pelew, lança une attaque générale contre la position: deux divisions anglo-siciliennes attaquèrent la Droite, deux autres colonnes assaillirent le Centre et la Gauche, et des embarcations firent une fausse attaque de diversion entre Sestri et Saint-Pierre-d'Aréna. Tous les efforts des Anglo-alliés, appuyés par une vive canonnade de l'escadre anglaise ne purent réussir à déloger les Français du Fort-Sainte-Thècle et du Fort-Richelieu. Le général Piat, qui commandait le Fort-Richelieu, finit pourtant par capituler, repassa le Bisegno en bon ordre et se disposa à défendre l'enceinte extérieure de Gênes. Quelques bombes anglaises étaient déjà tombées dans cette ville et y avaient beaucoup attisé la fermentation insurrectionnelle.

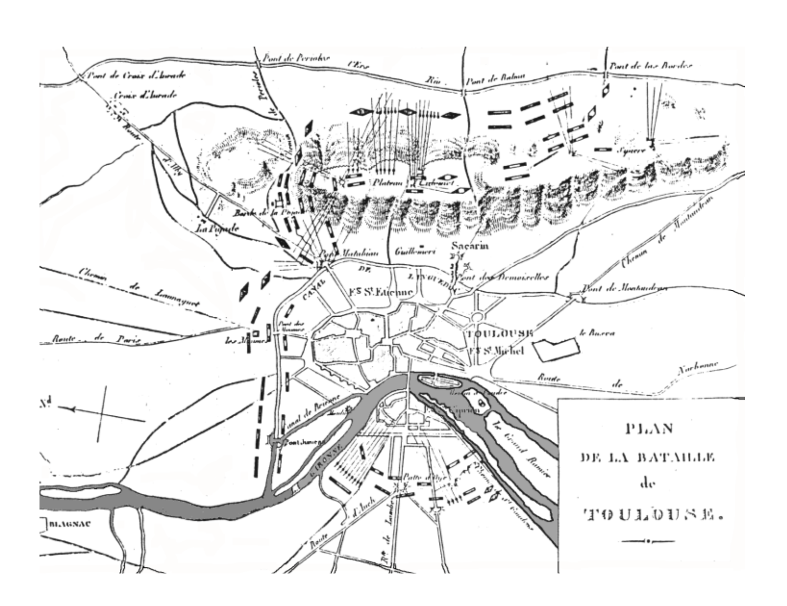
L'évêque se joignit au maire pour supplier le général Frezia de prévenir la ruine entière de Gênes et de s'épargner un soulèvement général. La faiblesse des forces militaires françaises et l'épuisement des moyens de défense étaient extrêmes.

Le 20, enfin, la capitulation fut conclue; la garnison, forte de 4.000 hommes environ, sortit de la place, le 21, avec les Honneurs de la Guerre.

***Pertes*** ♦Inconnues avec précision.

***Conséquence de cette défaite française***: L'Empire français d'Europe se désagrégeait rapidement; mais de nombreuses places-fortes auraient pu faire durer le règne de Napoléon longtemps encore. Il fallait assiéger chaque ville l'une après l'autre; l'esprit de résistance des garnisons françaises était surprenant.




PLAN
DE LA BATAILLE
de
TOULOUSE.
Pont de Croix d'Aurade
Croix d'Aurade
Pont de Périole
L'Ers
Rio
Pont de Balma
Pont de las Bordes
Platreau
Sypierre
La Pujade
Pont Matabiau
Guillemeri
Sacarin
Pont des Demoiselles
Chemin de Launaguet
Canal de Languedoc
Fg St. Etienne
Pont de Montaudran
Chemin de Montaudran
Route de Paris
Les Minimes
Pont des Minimes
Toulouse
Fg St. Michel
le Busca
Route de Narbonne
Canal de Brienne
Pont Jumeaux
Garonne
Le Grand Ramier
Blagnac
Nd



## *Gijon.* *Bataille de*

***Date de l'action***: 17 octobre 1810.

***Localisation***: Port de la Côte des Asturies, Espagne du Nord. Coordonnées géographiques: 43° 32' de latitude Nord, et 05° 40' de longitude Ouest.

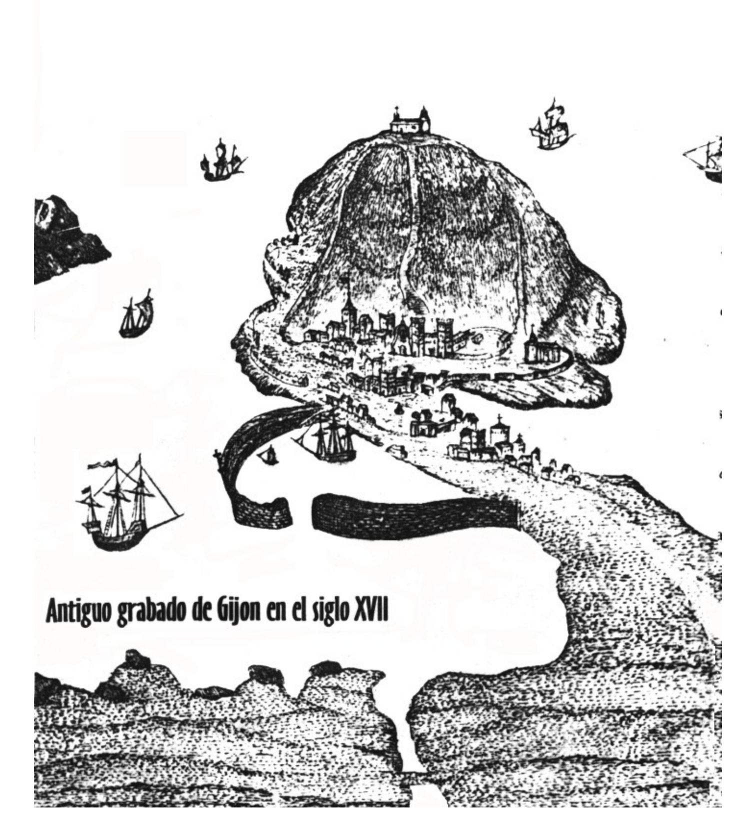
***Conflit***: Guerres du Premier Empire [18 mai 1804 - 1814 et 1815]. Guerre Péninsulaire, 1808-1814. Campagne d'Espagne de 1810.

***Contexte***: Une expédition anglo-espagnole partit de La Coruña sur quatre frégates et une quarantaine de bâtiments pour s'emparer du port de Santoña.

***Chefs en présence*** ♦**Français**: colonel Crétin. ♦**Anglais**: Porlier.

***Effectifs engagés*** ♦**Français**: 120 au début et un millier d'hommes à la fin des opérations. ♦**Anglais**: 2.500 + 300 hommes.

***Stratégie ou tactique***: Tactique simple; recul tactique face à des forces




écrasantes au lieu du *"baroud d'honneur"* habituel; puis reprise de l'offensive à l'arrivée des renforts.

***Résumé de l'action***: Dans l'après-midi du 17 octobre, Porlier, déjà battu tant de fois par le général français Bonnet, reparut à la tête de 300 hommes et se présenta tout à coup devant Gijon, port de la côte des Asturies. Le colonel Crétin, avec un piquet de chasseurs et une compagnie de voltigeurs, le tenait en échec depuis quelque temps, lorsqu'il aperçut l'escadre anglo-espagnoles qui s'approchait du port, et qui, peu d'instants après, commença à débarquer des troupes au nombre de 2.500 hommes. Trop faible pour résister à une telle supériorité, le colonel Crétin évacua avec ordre la place, dont il ne pouvait garder tous les murs avec des effectifs aussi minimes, et se replia à quatre kilomètres de la ville. Le lendemain, ayant reçu des renforts suffisants, il marcha sur Gijon, attaqua les Anglais et les Espagnols à la baïonnette et les força à rembarquer précipitamment en abandonnant sur le terrain plusieurs centaines de tués et de blessés.

***Pertes*** ♦**Français**: inconnues. ♦**Anglo-espagnols**: plusieurs centaines de tués et de blessés.

***Conséquence de cette défaite anglo-espagnole***: Gijon resta entre les mains des Français.



Plano de Gijón en 1837, por Don Miguel Menéndez.

## *Gorges de Pierros.* *Bataille des*

**Date de l'action**: 3 janvier 1809.

**Localisation**: près de Villafranca-del-Bierzo, à la limite de la Galice espagnole, dans la Cordillère cantabrique. Coordonnées géographiques de Villafranca-del-Bierzo : 42°36' de latitude Nord, et 06°48' de longitude Ouest.

**Conflit**: Guerres du Premier Empire [18 mai 1804 - 1814 et 1815]. Guerre d'Espagne, 1808-1814. Campagne de 1808 [qui se termina à la mi-janvier 1809].

**Contexte**: Après le combat de Benavente, les Anglais continuèrent leur retraite en direction de La Coruña. Napoléon marchait imprudemment en tête avec une faible escorte, et, si les Anglais avaient pris de temps de se retourner, ils auraient pu l'enlever très facilement et écourter la guerre, mais ils étaient trop absorbés par la crainte d'être rattrapés.

Près de Villafranca, le général anglais donna l'ordre à 5.500 Highlanders écossais[1] de se sacrifier en défendant les Gorges de Pierros pour retarder un peu les Français.

**Chefs en présence ♦Français**: général Merle [une division], général Colbert [Cavalerie Légère]. **♦Britanniques**: inconnus.

**Effectifs engagés ♦Français**: 5.000 hommes dont 700 cavaliers. **♦Britanniques**: 5.500 Highlanders écossais de l'Armée britannique dont 700 cavaliers.

**Stratégie ou tactique**: Embuscade tendue dans un canyon.

**Résumé de l'action**: Le 3 janvier 1809, les têtes des colonnes françaises arrivèrent en présence du "bouchon" laissé par les Anglais au défilé des Cacabellos, entre le village de Cacabellos et celui de Pierros. Le Corps en embuscade était fort de 5.500 hommes dont 700 cavaliers. Quoique la position occupée par cette troupe était d'un accès difficile, le général Merle décida de l'attaquer immédiatement. L'Infanterie française s'élança au pas de charge, prit les retranchements à la baïonnette et mit en fuite les Écossais qui laissèrent sur le terrain 300 tués et prisonniers.

Au moment de cette attaque, le général Auguste Colbert, impatient de lancer sa Cavalerie, s'était porté en avant de sa brigade de Cavalerie Légère au milieu des fantassins qui montaient à l'assaut des retranchements écossais. Il voulait voir si le terrain s'élargissait en plaine et s'il pourrait ainsi lancer une charge de Cavalerie. Soudain, une balle le frappa au front. Il mourut quelques minutes après, en déclarant "*qu'il mourait heureux de voir fuir les Anglais*."

**Pertes ♦Français**: plusieurs dizaines de tués et de blessés; le général Colbert fut au nombre des tués. **♦Britanniques**: 300 tués et prisonniers.

**Conséquence de cette défaite anglaise**: Les Français ne furent pas retardés par cette embuscade qui avorta. Mais cette nouvelle défaite de l'arrière-garde anglaise augmenta encore le désordre qui régnait parmi leurs troupes. Perdant tout respect pour leurs officiers qui fuyaient devant l'ennemi, les soldats anglais sombrèrent dans l'indiscipline la plus atroce. Quoique, en théorie, alliés aux Espagnols, ils se mirent à piller les villes qu'ils traversaient, violant les femmes, volant et tuant ceux qui leur résis-

[1] Troupes d'élite s'il en était.

taient. Ainsi fut traitée la ville de Lugo qu'ils pillèrent avant de se retirer. Sous l'effet de la panique, ils y abandonnèrent 500 prisonniers français qui les encombraient, 300 malades anglais et blessés graves, ainsi que 18 pièces d'artillerie. *Une partie du trésor de guerre de l'armée anglaise fut même abandonnée* par le personnel qui vola les chevaux de trait pour fuir plus vite, laissant au bord des chemins les chariots surchargés d'or.



## ***Granville.*** *Bataille navale de*

***Date de l'action***: 16 juillet 1805.

***Localisation***: La bataille se déroula au sud de l'îlot de Chausey, à 17 km de la Péninsule du Cotentin. Le groupe d'îlots dépend de la commune de Granville (Manche) Coordonnées géographiques approximatives du champ de bataille: 48° 54' de latitude Nord, et 01° 55' de longitude Ouest.

***Conflit***: Guerres du Premier Empire [18 mai 1804 - 1814 et 1815]. Troisième Coalition, du 8 avril 1805 au Traité de Presbourg, 26 décembre 1805.

***Contexte***: Le capitaine de vaisseau Jacob, qui devint plus tard contre-amiral, était chargé de diriger et d'accélérer les mouvements des divisions de la flottille de Saint-Malo à Cherbourg. Les flottilles se concentraient afin de convoyer vers l'Angleterre l'armée française d'invasion. De Granville, Jacob aperçut le 15 juillet au soir, deux corvettes anglaises mouillées à 17 km au large, près des îles de Chausey. Jugeant que le temps serait calme durant la nuit, il résolut d'envoyer attaquer ces bâtiments par une section de la flottille en relâche au port de Granville. En conséquence, il donna l'ordre au capitaine de frégate Collet de sortir avec 7 canonnières, et de se porter à la rame sur les bâtiments anglais pour les prendre d'assaut.

***Chefs en présence*** ♦**Marine Impériale**: capitaine de vaisseau Jacob; capitaine de frégate Collet. ♦**Royal Navy**: inconnus.

***Effectifs engagés*** ♦**Marine Impériale**: 7 petites canonnières. ♦**Royal Navy**: les bricks TEASER [10 caronades[1] et 4 canons de 18] et The PLUMPER [12 caronades et 2 canons de 18].

***Stratégie ou tactique:*** L'attaque se fit de nuit et à la rame afin de profiter au maximum de l'effet de surprise; mais les Anglais étaient sur leurs gardes.

***Résumé de l'action:*** Collet partit à l'entrée de la nuit. À deux heures et demie du matin, le 16, il se trouva à portée de canon des deux bricks qui commencèrent le feu en demeurant à l'ancre. Les canonnières continuèrent de ramer sur eux pour les aborder, mais le courant ne leur permettait pas d'approcher suffisamment. Elles ripostèrent au feu anglais lorsqu'elles furent à un quart de portée. La canonnade se soutint avec violence durant une heure, au terme de laquelle The PLUMPER amena son pavillon. Le TEASER, obligé de résister seul aux canonnières, n'aurait pas tardé à se rendre également, si un renversement de la marée n'était venu écarter les barques françaises, dont les rameurs étaient d'ailleurs épuisés, ayant manié l'aviron pendant toute la nuit. Collet fit alors mouiller ses canonnières et procura ainsi aux équipages un repos avant de recommencer la bataille.

À 06h00 du matin, le courant était devenu moins fort. Collet fit lever l'ancre et se dirigea sur The TEASER qu'il recommença à canonner avec vigueur. À 07h00, The TEASER mit à la voile, mais le calme ne lui permettant pas de partir et les canonnières étant parvenues à portée de pistolet, il amena lui aussi son pavillon.

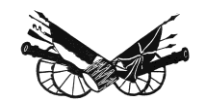
---

[1]Gros canons de fonte utilisés dans la marine au XVIII[e] et XIX[e] siècles. Les premiers avaient été fondus à Loch Carron, en Écosse; d'où leur nom.

À 14h00 les Français rentrèrent triomphalement à Granville avec leurs deux prises.

***Pertes*** ♦**Marine Impériale**: presque tous les coups des Anglais ayant porté dans les voiles et le gréement des canonnières, elles éprouvèrent quelques avaries, mais elle n'eurent que 5 blessés dont le capitaine Collet. ♦**Royal Navy**: les Français trouvèrent 17 blessés, dont le commandant du PLUMPER, à bord des navires anglais. Quelques tués venaient d'être jetés à la mer.

***Conséquence de cette défaite anglaise***: Les deux navires anglais furent pris.



## ***Gravelines.*** *Bataille navale de*

***Date de l'action***: 17 juillet 1805.
***Localisation***: Port de la Mer du Nord; non loin de Dunkerque. Coordonnées géographiques: 50° 59' de latitude Nord, et 02° 07' de longitude Est.
***Conflit***: Guerres du Premier Empire [18 mai 1804 - 1814 et 1815]. Troisième Coalition, du 8 avril 1805 au Traité de Presbourg, 26 décembre 1805.
***Contexte***: Après avoir été, pendant plus de deux mois, contrarié par les vents, le vice-amiral Verhuel trouva enfin un temps favorable pour conduire le gros de la flottille batave de débarquement de Dunkerque à

**Gravelines (photo Alain Perceval)**



Ambleteuse où se trouvait son point de concentration.
***Chefs en présence*** . ♦**Marine Impériale**: vice-amiral Verhuel. ♦**Royal Navy**: inconnus
***Effectifs engagés*** ♦**Marine Impériale**: 4 prames et 32 canonnières. ♦**Royal Navy**: un vaisseau rasé; 2 frégates, 3 grosses corvettes, 9 bricks.
***Stratégie ou tactique***: L'amiral fit marcher sa flottille sur deux lignes, les bâtiments endentés [décalés], de manière à pouvoir tirer tous en même temps vers le large. Il plaça les 4 prames, deux au centre et une à chaque extrémité de la ligne extérieure. Le capitaine Lambour, commandant les prames, prit poste à la tête. Les canonnières furent formées en trois divisions: l'avant-garde et l'arrière-garde chacune sous le commandement d'un capitaine de vaisseau batave, et le centre commandé par l'amiral en personne.
***Résumé de l'action***: Le 17 juillet, dans l'après-midi, le vent parut se fixer au N.-E. À 17h00, l'amiral Verhuel appareilla avec quatre prames françaises et 32 canonnières bataves, bâtiments qui se trouvaient alors en rade de Dunkerque, parce que les vents violents du Nord et du N.-N.-O., qui avaient soufflé les jours précédents, avaient obligé les transports de troupes et les bateaux-canonniers à rentrer dans le port.

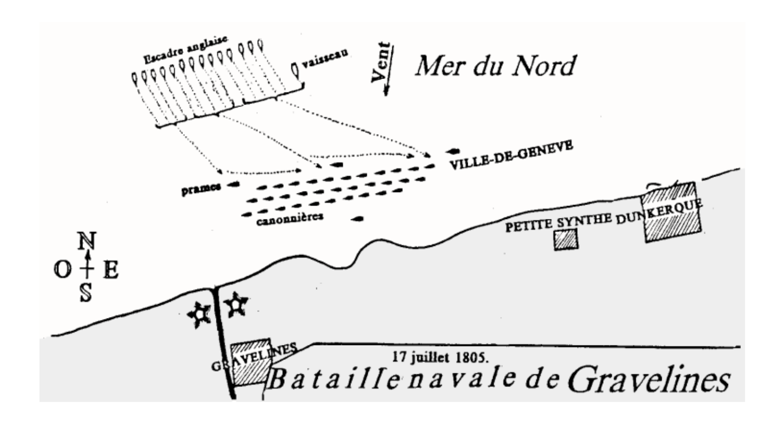
La croisière anglaise, forte d'un vaisseau rasé, deux frégates, trois

corvettes à trois mâts et 9 bricks, observait tranquillement ces mouvements de son mouillage à la hauteur de Gravelines. Le vent étant faible et les prames mauvaises marcheuses, la flottille mit près de 4 heures à se rendre par le travers de Gravelines. Aussitôt, les Anglais hissèrent leurs voiles et se dirigèrent vers la ligne franco-batave. Ils commencèrent leur feu à grande portée, mais le vice-amiral Verhuel ne fit riposter que lorsqu'ils se furent approchés davantage. L'attaque anglaise sur la tête de la ligne ne fut pas très agressive. Ils attaquèrent un peu plus vivement au centre. Ils réunirent ensuite toutes leurs forces contre l'arrière-garde. Cette partie de la ligne française était protégée par la prame VILLE-DE-GENÈVE.[1]

En peu de temps, deux ou trois canonnières françaises furent désemparées et obligées de s'échouer pour ne pas couler. La prame d'escorte eut elle-même son grand mât cassé, et, cette avarie ayant gêné sa manœuvre, elle toucha le haut-fond. Alors les bâtiments anglais voulurent en profiter pour l'achever sous les bombes ou la forcer à se rendre. Mais la prame riposta par un feu si dense que les Anglais furent contraints de l'abandonner. Ce voyant, Boissy remit son bâtiment à flot et continua sa route. Vers 23h00 le combat cessa entièrement et les Anglais décrochèrent.

***Pertes*** ♦inconnues avec précision.

***Conséquence de cette défaite anglaise***: La flottille continua sa route, gagna la rade de Calais où elle mouilla en ligne. La prame VILLE-DE-GENÈVE et les canonnières les plus avariées entrèrent dans le port. L'interception anglaise avait échoué.




[1]Sous les ordres du lieutenant de vaisseau Boissy.

## ***Le Havre-de-Grâce.*** *Attaque contre*

***Date de l'action***: 2 août 1804.

***Localisation***: Aujourd'hui Le Havre, sur la Manche. Coordonnées géographiques: 49° 30' de latitude Nord, et 00° 08' de longitude Est.[1]

***Conflit***: Guerres du Premier Empire [18 mai 1804 - 1814 et 1815].

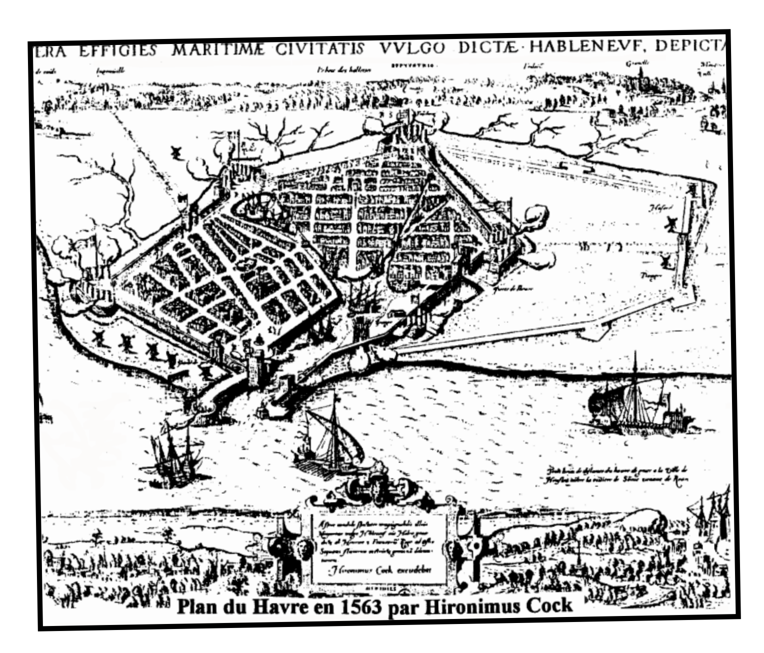
***Contexte***: Le Havre, par sa position centrale sur les côtes françaises de la Manche, était le point de rassemblement des bateaux destinés à Boulogne. Les Anglais projetèrent donc de détruire ce port. Les principales tentatives eurent lieu les 16 et 23 juillet et les 1er et 2 août 1804.

***Chefs en présence*** ♦**Marine Impériale**: Capitaine Baste. ♦**Royal Navy**: inconnus.

***Effectifs engagés*** ♦**Marine Impériale**: 18 canonnières; 12 bateaux-canonniers; deux bombardes; des caïques et des péniches. ♦**Royal Navy**: effectifs inconnus.

***Stratégie ou tactique***: Bien qu'il date de 1838, le plan ci-joint, tiré de l'Atlas de Prissard, donne une idée assez précise des installations portuaires sous le Premier Empire.

On pensait à l'époque qu'un port avait peu à craindre d'un



**Plan du Havre en 1563 par Hironimus Cock**

bombardement lorsqu'il était couvert par une ligne de bâtiments de guerre bien embossés [c'est à dire ancrés en lignes de bataille]. Ainsi le Havre, lors de cette attaque, se trouvait couvert par une ligne d'embossage composée de 18 canonnières, de 12 bateaux-canonniers, de deux

---

[1] À ne pas confondre avec la ville de **Havre-de-Grace** [39°33'Nord, 76°06'Ouest] située au fond de la Baie de Chesapeake [États-Unis].

bombardes et de plusieurs caïques[2] et péniches.
***Résumé de l'action***: Le 2 août se déroula l'attaque la plus sérieuse. Les Anglais firent subir par bombardement quelques dommages à la ville, mais la flottille, qui était en principe l'objectif de l'attaque, ne subit aucune avarie. Une forte ligne d'embossage couvrait le port du Havre. Le feu de cette ligne, bien plus efficace que celui des batteries de la ville, força les bombardes anglaises, d'abord à prendre une position plus éloignée de terre qu'elles ne l'auraient fait, et ensuite à se retirer carrément afin de ne pas être coulées par la grêle de boulets, d'obus et de bombes qui pleuvaient sur elles.

Soudain, les Anglais remarquèrent qu'une petite division[3] de la flottille se portait directement sur eux en les canonnant. Le brick anglais LOCUST se trouvant un peu isolé de sa ligne, Baste l'attaqua, le démâta de son grand mât de hune et allait s'en rendre maître lorsque les autres navires anglais vinrent le sauver de la destruction ou de la capture, pour ensuite rétrograder vers le large.
***Pertes*** ♦inconnues.
***Conséquence de cette défaite anglaise***: L'échec de cette attaque induisit la Royal Navy à effectuer une tentative contre Boulogne.



---

[2]**Caïque:** mot turc d'origine italienne. Petit bâtiment long et étroit à un seul pont, mâté comme un yacht. Dans le Levant, les caïques étaient actionnées à la rame. Mais l'adaptation française était à voile. La **bombarde** était un lance-bombes. Voir description des autres embarcations au chapitre Houat, 5 mai 1804.

[3]2 canonnières et quelques bateaux plats armés par des marins de la Garde Impériale, le tout sous le commandement du capitaine Baste.

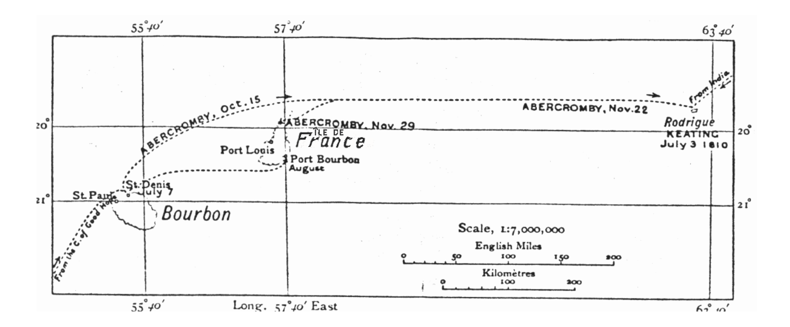
# *Île Bonaparte.* *Attaque de l'*

***Date de l'action***: 7 - 8 juillet 1810.

***Localisation***: L'île Bourbon, appelée Île Bonaparte sous l'Empire, est aujourd'hui La Réunion,[1] dans l'Océan Indien. Coordonnées géographiques moyennes de l'archipel des Mascareignes: 21° 05'de latitude Sud, et 55° 35' de longitude Est.

***Conflit***: Guerres du Premier Empire [18 mai 1804 - 1814 et 1815]. Campagne maritime de 1810 dans l'Océan Indien.

***Contexte***: Au mois de juin 1810, 5.000 soldats anglais [européens et indiens] furent réunis, sous le commandement du lieutenant-colonel Keating, à Calcutta par Lord Minto, gouverneur général des établissements britanniques dans les Indes. L'objectif était de s'emparer de l'île de la Réunion [ou île Bourbon] dans l'Océan Indien. Les forces, basées à l'île Rodrigue,[2] furent portées à 5.000 hommes dont plus de la moitié d'Européens. Ce fut une réédition de la tentative de 1809. Les transports arrivèrent à Rodrigue le 20 juin et repartirent le 3 juillet. À 75 km de l'île Bonaparte, l'escadre s'arrêta pour permettre à une partie des troupes de




passer des transports sur les vaisseaux de guerre anglais: The BOADICEA, The SYRIUS, The IPHIGENIA, The MAGICIAN et The NEREID commandés par le commodore Rowley.

L'escadre arriva devant le port de Saint-Denis de la Réunion le 6 juillet.

***Chefs en présence*** ♦**Français**: général Charles-Mathieu-Isidore Decaen; commandant Sainte-Suzanne. ♦**Anglais**: Lieutenant-colonel Keating. Colonel McLeod.

***Effectifs engagés*** ♦**Français**: 400 soldats. ♦**Anglais**: 4.000 hommes, sans compter la flotte.

***Stratégie ou tactique***: La prise de l'île Bourbon était un premier pas vers la prise, désirée par les Anglais, de l'île Maurice. Les Mascareignes étaient un repaire de corsaires qui gênait beaucoup le commerce anglais

---

[1]«*L'Union des Français*» dont l'apogée se situa le 14 juillet 1790 à la grandiose *Fête de la Fédération* à Paris, stimula les communes française à s'appeler Union, Réunion ou Unité. Ainsi l'Île Bourbon devint l'Île de la Réunion. Auxi-le-Château, dans le Pas-de-Calais, Auxi-la-Réunion.

[2]Sous les ordres du lieutenant-colonel Keating.

dans l'Océan Indien. Le débarquement se fit en plusieurs points de l'île afin de diviser la résistance, en dépit du fait que la garnison française était très faible en effectifs.

***Résumé de l'action***: Dans l'après-midi du 7, les débarquements commencèrent dans l'île Bonaparte. Le capitaine Pym débarqua la troupe qu'il avait à bord de la frégate SIRIUS à **Grande-Chaloupe**, une plage située à 10 km à l'Ouest de Saint-Denis, chef-lieu de l'île. Le lieutenant Watling de cette frégate occupa une hauteur avoisinante afin de surveiller l'arrivée possible de troupes françaises en provenance de la ville de Saint-Paul.

Un autre débarquement eu lieu aussi à **Rivière-des-Pluies**, à 5 km à l'Est de Saint-Denis.[3] La plage était difficile d'accès et la mer devint mauvaise. Le capitaine Willougby, à bord du schooner ESTAFETTE, essaya de débarquer mais toutes les embarcations, de même que le schooner, furent des pertes totales, et 4 soldats perdirent la vie. Une autre tentative de débarquement eut lieu plus loin à partir de La BOADICEA. Ce fut aussi un échec, presque toutes les armes furent perdues et les munitions endommagées. Finalement, un seul débarquement réussit dans ce secteur, mais la mer fort agitée interdit tout contact logistique avec le Corps débarqué. Le colonel McLeod, qui commandait le Corps débarqué, occupa le village de Sainte-Marie.

Pendant ce temps, la brigade du lieutenant-colonel Hastings Fraser, du 86$^{th}$ Foot, qui avait débarqué à Grande-Chaloupe, avait occupé une hauteur d'où des francs-tireurs la harcelaient auparavant. Puis la brigade marcha sur Saint-Denis devant laquelle elle passa la nuit, avant de continuer à 04h00 du matin après avoir reçu des renforts en Cipayes, pionniers et artillerie. Ils trouvèrent des troupes françaises dans la plaine en deux colonnes, chacune ayant une pièce d'artillerie. D'autres pièces pouvaient les appuyer à partir d'un avant-poste [une redoute]. Les Français ouvrirent le feu sur les Anglais plus nombreux lorsque ceux-ci chargèrent. Finalement, accablée sous le nombre, la troupe française reflua vers le parapet de la redoute. Mais les Anglais y entrèrent avec eux et s'en emparèrent avant que toute résistance puisse s'y organiser.

La batterie située à l'Ouest de la rivière Saint-Denis[4] fut également prise sans résistance par des forces plus considérables encore, et démolie. Le commandant français, Sainte-Suzanne, réussit pourtant à rentrer dans Saint-Denis, encore à ce moment-là entre les mains des Français.

Vers 14h00, une brigade, commandée par le lieutenant colonel Edgard Drummond du 86$^{th}$ Foot, débarquée en renfort le matin-même, arriva en vue de Saint-Denis après avoir été continuellement harcelée par des francs-tireurs et partisans français. En approchant de Saint-Denis, la brigade anglaise fut reçue par un violent feu d'artillerie et de mousqueterie. Mais le colonel Fraser, qui tenait une redoute, continuait de garder le village sous son feu. Vers 16h00 il fut rejoint par la brigade Drummond et bientôt par le colonel Keating qui avait débarqué à midi avec le reste des 4.000 hommes. L'Etat-Major anglais commença alors à prévoir une

[3] À l'emplacement actuel de l'aéroport de Saint-Denis-Gillot.
[4] Plus précisément à **La Vigie .**

attaque générale sur Saint-Denis.

Face à des forces 4 à 5 fois plus nombreuses, le commandant Sainte-Suzanne décida de négocier une capitulation honorable. Il hissa un drapeau blanc et bientôt les Français obtinrent les Honneurs de la Guerre aussi bien pour les Troupes de Ligne que pour la Garde Nationale.

Les Miliciens furent donc renvoyés dans leurs foyers, et les soldats déportés au Cap de Bonne-Espérance ou en Angleterre. Les officiers conservèrent leur sabre et leurs décorations. Le commandant Sainte-Suzanne fut envoyé sur parole en France.

***Pertes*** ♦**Français**: inconnues; sans doute plusieurs centaines de prisonniers et quelques tués. ♦**Anglais**: une vingtaine de tués, 80 blessés et 4 noyés au cours du débarquement.

***Conséquence de cette défaite française***: Les Français perdaient une base importante sur le chemin entre les Indes et l'Europe. Pour ce qui fut de la population, des articles de la Capitulation leur assuraient de conserver les lois françaises, les coutumes, leur religion de même que leurs biens.

Le 10, les troupes anglaises prirent possession des places de Saint-Denis et de Saint-Paul, et bientôt de l'île tout entière.

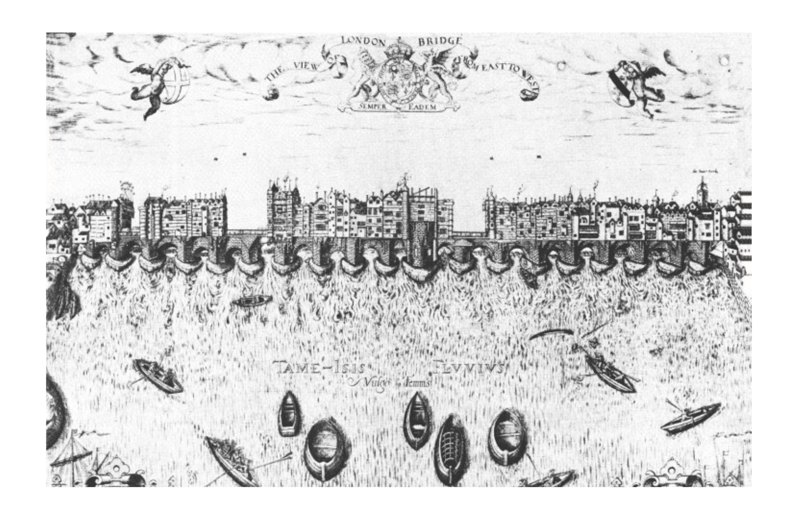
Peu de temps après, un nouveau Corps de 12.000 hommes de troupes anglaises et indiennes fut rassemblé par Lord Minto et embarqué à bord d'un armement de 70 voiles, vaisseaux de guerre et transports de troupes, pour attaquer et s'emparer de l'île de France [Île Maurice].

Le général Decaen, capitaine-général de cette colonie française n'avait à sa disposition qu'une force peu nombreuse en troupes de terre, 6 frégates et quelques autres navires de guerre. Avec ces faibles moyens maritimes, il n'avait cependant pas cessé de donner beaucoup d'inquiétudes aux commerçants anglais dans l'Océan Indien. Des croisières, conduites avec grande intelligence par les capitaines Dupéré, Hamelin et Bouvet, s'étaient emparées d'un grand nombre de navires de commerce de la British East India Company et de la frégate portugaise La MINERVA.

Depuis la conquête de l'île Bonaparte, quatre frégates anglaises The SYRIUS, The IPHIGENIA, The MAGICIAN et The NEREID, étaient revenues sur les côtes de l'île de France pour y faire des tentatives. Dans la nuit du 13 au 14 août, favorisés par un temps très brumeux et une mer calme, ces navires anglais enlevèrent l'**Îlot de La Passe**[5] où le capitaine-général avait établi un avant-poste et une forte batterie. Satisfaits de ce succès, les capitaines anglais redoublèrent de vigilance et de précautions pour interdire le retour des croisières parties du port ou l'arrivage des autres bâtiments qui tentaient d'y rentrer.



[5] À 5 km environ du Port-Bourbon.




Londres, le vieux pont sur la Tamise, selon un ancien dessin médiéval. Ce fut le seul pont sur la Tamise jusqu'au XIXe siècle.

## ***Irun.*** *Bataille d'*

***Date de l'action***: 31 août 1813.

***Localisation***: *01° 47' 30"Ouest, 43° 20' 15"Nord.* Ville espagnole située à la frontière française, au Pays Basque espagnol, à 12 km au S.-O. de Saint-Jean-de-Luz.

***Conflit***: Guerres du Premier Empire [du 18 mai 1804 au 6 avril 1814 **&** *les Cent-Jours* du 20 mars au 28 juin 1815]. Sixième Coalition [de mars 1813 au 11 avril 1814]. Guerre Péninsulaire, 1808-1814. Campagne de 1813.

***Contexte***: Durant le siège de San Sebastian, le duc de Dalmatie [maréchal Soult] avertit le général Rey, gouverneur de la garnison française de San-Sebastian, qu'il allait tenter de le débloquer.

***Chefs en présence*** ♦**Français**: le maréchal Soult, duc de Dalmatie. ♦**Anglais**: le duc de Wellington, Sir Arthur Wellesley.

***Effectifs engagés*** ♦inconnus.

***Stratégie ou tactique***: attaques frontales par colonnes d'assaut.

***Résumé de l'action***: Le 31 août à l'aube, les colonnes françaises se mirent en mouvement à partir de la frontière française. Les Corps des généraux Villate et Reille avaient franchi la Bidassoa[1] au gué de *Biriatu.* Ils rencontrèrent bientôt les Anglais et lancèrent de nombreux assauts à la baïonnette pour enlever la gauche des positions anglaises en avant d'Irun et ainsi se rapprocher de San-Sebastian. Mais Wellington, informé à temps des projets de Soult, avait renforcé, en avant de la Basse-Bidassoa, sa ligne gauche qui couvrait le siège de San-Sebastian. En même temps, il donnait l'ordre aux Corps d'armée qui faisaient face aux divisions françaises Conroux et Abbé, à *Sare* et à *Urdax*, de s'élancer en avant et d'attaquer, pour donner de l'inquiétude au maréchal dans ce secteur.[2]

Les généraux Reille et Villate ne purent surmonter les obstacles qui leur furent opposés. Mais le général Clausel[3] franchit la Bidassoa en aval de *Berra* et fut plus heureux dans l'attaque du Col de Berra. Les Français attaquèrent les Anglais de front et les tournèrent par le flanc. Après un violent combat, les Anglais furent refoulés et contraints d'abandonner ce col avec des pertes considérables.

Toutefois, le peu de succès de la Gauche et du Centre força bientôt le général Clausel à cesser sa progression.[4] Le général Conroux fut, lui, attaqué devant Sare, mais les Anglais échouèrent et ne purent le rejeter. Il n'en fut pas de même de la Division Abbé dont une brigade, chargée par un Corps nombreux de Portugais, fut obligée d'abandonner ses positions d'Urdax et de se concentrer en avant d'Ainhoa. Le général Raymond qui la commandait fut blessé assez grièvement.

L'insuccès des attaques des généraux Reille et Villate contre le

---

[1]Frontière franco-espagnole.

[2]Et aussi pour brouiller les cartes des opérations. «La fin du fin, lorsqu'on dispose ses troupes, c'est de ne pas présenter de forme susceptible d'être définie clairement. Dans ce cas, vous échapperez aux indiscrétions des espions les plus perspicaces, et les esprits les plus sagaces ne pourront établir de plan contre vous.» Sun Tzu, *L'Art de la Guerre*, chap.VI (Points faibles et points forts), Principe 24.

[3]Avec quatre divisions.

[4]Qui formait un saillant un peu proéminent.

Centre de la ligne anglo-portugaise en avant de la Bidassoa avait décidé la maréchal Soult à ordonner la retraite. Ce mouvement, ainsi que le passage de La Bidassoa, devaient être exécutés le soir même du 31 août. Mais une pluie abondante survint tout à coup et grossit de plusieurs pieds ce fleuve frontalier [La Bidassoa] qui reçoit les torrents des deux versants opposés des Pyrénées. Il avait été franchi à gué le matin. Le soir même, il n'était plus guéable sur aucun point. Le grand pont de Bioby avait été rompu dès le commencement des opérations. L'armée française fut donc obligée de remonter le cours d'eau pour en chercher un autre plus en amont.

Le pont de Berra était couvert, du côté de l'Espagne, par un fortin qui en fermait la tête, d'où on avait négligé de débusquer les Anglais la veille. L'armée française fut donc obligée de défiler sur ce passage étroit, tandis que les Anglo-portugais faisaient feu par les créneaux et meurtrières du fort et n'avaient que l'embarras du choix de leurs cibles. Comme à la foire! *La perte de 2.000 Français paya cette étourderie d'un général distrait!* Et le nombre de tués aurait été beaucoup plus considérable si une batterie de douze pièces, finalement établie sur la rive droite par le général Tirlet, n'avait forcé la garnison du fort à baisser la tête, tandis que le général Vandermaessen, avec 200 Voltigeurs, harcelait cette même garnison afin de la neutraliser en l'attaquant par la tête du défilé. Dans la journée du 2 septembre, les Corps de l'aile droite française, de l'aile gauche, et les réserves du général Villate reprirent leurs positions initiales en avant de Saint-Jean de Luz, d'Ascain et sur la Basse-Bidassoa. Les divisions d'Armagnac et Maransin rentrèrent au *Camp de Suraïde* qu'occupait le comte d'Erlon.

***Pertes*** ♦Les pertes furent très lourdes, spécialement pour les Français.

***Conséquence de cette défaite française***: San-Sebastian ne fut pas secourue.



# *Île d'Ischia.* *Siège de l'île d'*

***Date de l'action***: 26 juin - 22 juillet 1809.

***Localisation***: Île de l'Italie du sud, située au large de Naples. Coordonnées géographiques de l'Isola d'Ischia: 40° 43' de latitude Nord, et 13° 54' de longitude Est.

***Conflit***: Guerres du Premier Empire [18 mai 1804 - 1814 et 1815]. Campagne de 1809 en Calabre. Cinquième Coalition [du 9 avril au 14 octobre 1809].[1]

***Contexte***: Depuis le lointain Moyen-Âge, le sud de l'Italie avait attiré l'intérêt des Français. Le *Royaume de Naples*, plutôt appelé par les Français, *Royaume des Deux-Siciles*, couvrait le sud de l'Italie et la Sicile. Il exista jusqu'en 1860. Au début du XI^e^ Siècle, des Normands français firent la conquête de la Sicile et de l'Italie du Sud, régions qui appartenaient auparavant aux Byzantins, aux Lombards et aux Musulmans. En 1130, le Franco-normand Roger II devint *roi de Sicile et d'Apulie* [la partie continentale du royaume]. L'existence de cet état franco-normand fut d'abord contestée par les papes et les empereurs du Saint-Empire Romain germanique qui en revendiquaient la propriété, et qui réussirent à s'en emparer vers la fin du XII^e^ Siècle. Le 13 décembre 1250, à l'extinction du dernier Hohenstaufen, le pape, suzerain de Sicile, invita Charles d'Anjou, frère du roi de France, Louis IX,[2] à monter sur le trône de ce petit royaume en proie au désordre politique. Les Français furent accueillis en libérateurs par les Siciliens. «*Les Siciliens étaient restés fidèles de cœur aux rois normands; ils parlaient toujours de leur règne comme du paradis perdu. On leur avait ravi leurs amis de France et voici que, venus de la même terre généreuse, de brillants et loyaux chevaliers arrivaient*[3]*...*» Mais ils allaient vite déchanter. Charles d'Anjou ne brillait pas par son sens de la psychologie. Il commit les pires bévues, changea sans raison sa capitale de Palerme à Messine, se comporta en despote, laissa la soldatesque brutaliser la population, introduisit en Sicile les pires abus de la féodalité française, redistribua à ses courtisans français les fiefs arrachés au princes siciliens, supprima les franchises des villes, et, soucieux de s'aliéner aussi les bourgeois, pour n'oublier personne, il imposa un écrasant régime fiscal au commerce. Bref, en deux ans, les Siciliens étaient passés de la passion amoureuse envers les Français à la haine la plus implacable. Une rébellion éclata qui fut réprimée dans une horreur de sang, de confiscation de biens; leurs filles étaient distribuées aux courtisans, leurs fils interdits de mariage pour que leur race s'éteigne! En 1282, le chaudron explosa spontanément. Un soulèvement appelé *les Vêpres siciliennes*,[4] éclata au cours duquel 4.000

---

[1]*Voir supra* note sur l'Attaque contre l'île d'Aix, du 11 et 12 avril 1809.

[2]Appelé plus tard **Saint-Louis**. Le pape préférait donner cette couronne au frère de Saint-Louis, de peur que le sud de la péninsule ne passe entre les mains d'un roi qui lui serait hostile. Charles d'Anjou devint le chef du parti papal, le **Parti Guelf**, et transféra sa capitale de Palerme [Sicile], à Naples, plus près de... Rome.

[3]*La vie quotidienne dans la Rome pontificale*, la Sicile, par Maurice Andrieux, Fayard, Paris.

[4]L'insurrection éclata spontanément le lundi de Pâques de l'an 1282, durant les **Vêpres.** La maréchaussée française fouillait les passants avec mille vexation pour vérifier qu'ils ne portassent aucune arme [interdites aux Siciliens]. Un sergent français nomme Drouet voulut

Français et francophiles isolés furent assassinés dans les rues de Palerme.[5] Cette révolte causée par l'incompétence et la cruauté du frère de Saint-Louis (Sic!), résulta dans la séparation de la Sicile qui fut rattachée à la Maison espagnole d'Aragon. Les rivalités entre la dynastie française des Angevins et les Aragonais de Sicile se poursuivit jusqu'en 1442, date à laquelle Naples tomba entre les mains d'Alfonse V d'Aragon. Jusqu'à la fin du XVII[e] Siècle, le royaume resta espagnol, si l'on fait exception d'une période française [en 1495, sous Charles VIII].[6] Puis, à la suite de la Guerre de Succession d'Espagne [1701-1714], l'Autriche s'empara des Deux-Siciles, qui passèrent en 1734 au prince espagnol Charles de Bourbon devenu le nouveau roi Charles III des Deux-Siciles. Lorsque Napoléon mit la main sur l'Italie, forçant Ferdinand IV de Bourbon[7] à l'exil, il créa d'abord [en 1799] la *République Parthénopéenne*[8], puis, en 1806, le *Royaume de Naples*, attribué d'abord à son frère Joseph, puis, deux ans plus tard, à son beau-frère Joachim Murat. Les Français abolirent la féodalité et établirent l'égalité de tous les citoyens devant la loi.

Pendant la Cinquième Coalition [du 9 avril au 14 octobre 1809], l'Angleterre, qui avait été le cerveau de cette nouvelle conspiration contre la France, ne participa pourtant pas directement aux grandes opérations militaires. Elle se contenta de créer de nouveaux fronts secondaires de diversion afin de diviser les forces françaises et donc de les affaiblir; dans la péninsule ibérique, bien sûr, mais aussi sur les côtes du Royaume de Naples et en Hollande.

En Italie du Sud, dans les provinces napolitaines des Abruzzes et de la Calabre, de nouvelles insurrections paysannes furent armées par les Anglais. Comme en Espagne les bandes de paysans menaient une "*Guerre-Sainte contre les Français républicains et impies*" et contre leur

---

ce jour-là, devant une église, fouiller une très belle jeune fille au bras de son fiancé. «*Sa perquisition fut peu discrète: découvrant le sein de la jeune beauté,* ***il le froissa de la main***.» Le fiancé se récria; une rixe éclata et Drouet fut transpercé de sa propre épée. L'émeute se propagea comme une traînée de poudre et les Français furent victimes de **ratonnades** gigantesques. Les corps mutilés de ces derniers furent entassés sur la place-d'armes de Palerme qui porte aujourd'hui le nom de *Piazza della Croce de Vespri*. Les massacres des Français se répandirent ensuite dans les autres villes de Sicile puis dans les campagnes ou de véritables chasses à courre furent organisées pour les retrouver et les détruire.

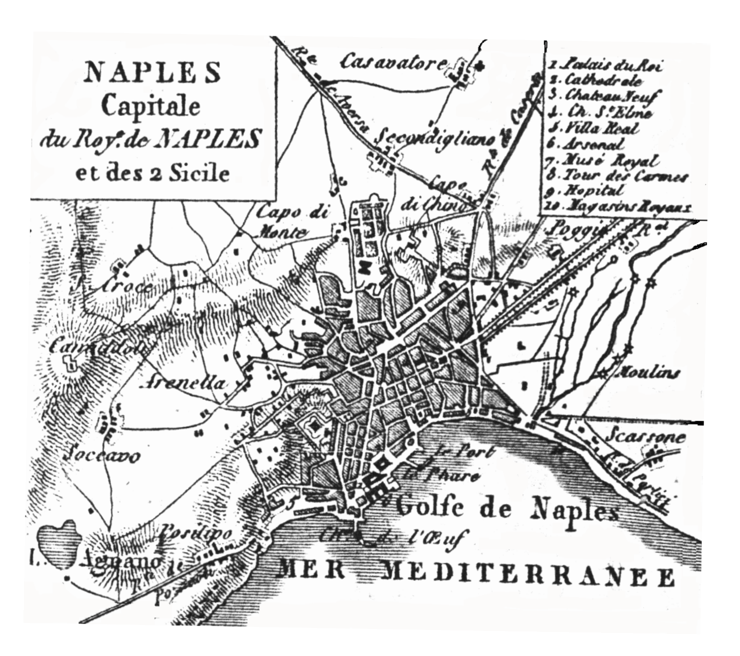
[5]Selon la tradition, ce fut au cours de cette insurrection antifrançaise que fut créée **la** *Mafia sicilienne*, mot qui ne serait que les initiales d'un mouvement clandestin voué à l'assassinat de tous les Français du Royaume des Deux-Siciles: Morte a la Franceses Italia Anela [*Mort aux Français, Devise d'Italie*].

[6]Ce fut à la suite de ce court intermède que les fiers chevaliers français ramenèrent en France *la Maladie de Naples,* à laquelle Fracastori, écrivain italien fort érudit, trouva immédiatement, en 1530, un nom plus digne des nobles chevaliers français, lesquels, de toute évidence, ne s'étaient pas contentés de manier la hallebarde. Fracastori écrivit un poème intitulé «Syphilis ou le Mal Français». **Syphilis** était le berger légendaire Syphilus des **Métamorphoses** d'Ovide. Dans ce poème de Fracastori, le vindicatif dieu mythologique Apollon frappe le pauvre berger Syphilis de cette maladie vénérienne [ou de Vénus], pour se venger de lui. Après de longues et terribles souffrances, Syphilis est finalement guéri de son **Mal français** [comme il l'appelait; rien à voir avec l'ouvrage d'Alain Peyrefitte] par la nymphe Ammerica, rappelant ainsi que cette maladie avait été rapportée en Europe par les Conquistadores venant d'Amérique. Ainsi, Français et Italiens se renvoyaient la balle en appelant la maladie du nom de l'autre. Quant au poète, l'histoire ingrate et les vindicatifs chevaliers français lui rendirent la monnaie de sa pièce en appelant la syphilis, la "maladie de Fracastori."

[7]Appuyé par les Anglais

[8]*Parthénope* fut le premier nom de Naples.

nouveau roi, Joachim Murat, imposé par Napoléon son beau-frère[9].
***Chefs en présence*** ♦**Français**: roi Joachim Murat; général Patourneaux; général Colonna. ♦**Anglais**: général Stuart et commodore Martin.
***Effectifs engagés*** ♦**Français**: 6.000 hommes. ♦**Anglais**: 200 voiles escortées par 2 vaisseaux de ligne, 5 frégates, plusieurs bricks et cotres et un grand nombre de chaloupes-canonnières, avec un Corps de débarquement de 15.000 hommes.[10] 20.000 uniformes neufs devaient habiller les milices que cette armée se préparait à lever à Naples.
***Stratégie ou tactique***: Le roi Murat, fort rusé, s'était créé une *"Garde d'Honneur"* composée de tous les fils des plus riches seigneurs de son royaume. Ils servaient d'otages qui répondaient de la fidélité de leur famille. Les Anglo-siciliens avaient compté sur l'insurrection des habi-




tants pour renverser le régime pro-Français, or, paradoxalement, de nombreux habitants se joignirent aux troupes françaises pour résister à un débarquement allié. D'ailleurs, le choix fait par les Anglais de l'île d'Ischia comme base permanente pour bloquer Naples, n'était pas des meilleurs, puisque cette île n'avait pas la moindre source d'eau douce. Les Anglais auraient dû approvisionner en permanence la garnison; ce qu'ils ne savaient sans doute pas.
***Résumé de l'action***: L'expédition anglaise parut le 12 juin sur les rives du royaume de Naples: l'amiral anglais longea la côte de Calabre, cherchant en vain des signaux d'insurgés. Sur le continent, la Division [fran-

[9]Le général Stuart et le commodore Martin se préparèrent durant quatre mois en Sicile, laissant largement à Murat le temps de développer ses défenses.
[10]7.500 Anglais, 7.500 Siciliens au service de Ferdinand, ancien roi détrôné de Naples.

çaise] Patourneaux maintenait les insurgés terrés. Les Anglais tentèrent alors quelques débarquements pour sonder les défenses; mais, à chaque tentative, les troupes anglaises furent rejetées à la mer avec de fortes pertes. La flotte louvoya durant 10 jours, puis, en désespoir de cause, le général Stuart décida de s'emparer de l'île d'Ischia, tout près de Naples.

Le 25 juin, l'avant-garde anglo-sicilienne s'avançait dans l'isthme situé entre cette île et l'île de Procida afin de débarquer, lorsque soudain plusieurs chaloupes-canonnières franco-napolitaines, soutenues par une corvette et par la frégate française Le CÉRÈS, attaquèrent la flotte de débarquement.

L'action s'engagea à 09h00 du matin et la flottille combattit avec acharnement des forces bien supérieures en nombre. Finalement, le roi Joachim rappela sa flotte qui revint à Naples aux cris de: *"Vive le roi Joachim et l'empereur Napoléon !"*

Ce jour-là, les troupes anglo-siciliennes débarquèrent dans l'île de Procida, qui n'était pas défendue, et l'occupèrent. Le lendemain, une trentaine de chaloupes-canonnières franco-napolitaines, revenant de Gaëte à Naples, parurent entre Procida et Ischia et furent attaquées par des bâtiments de guerre anglais. Un brick anglais et une de leurs canonnières furent coulés, et plusieurs autres navires endommagés. Du côté franco-napolitain, six chaloupes furent coulées, trois incendiées et cinq obligées de s'échouer sur la côte. Les 16 autres rentrèrent fièrement dans le port.

Après ce combat, les Anglo-siciliens renouvelèrent leur débarquement dans l'île d'Ischia. 6.000 hommes débarquèrent entre 8 et 9 heures du matin, mais la petite garnison française de l'île se retrancha de nouveau dans le fort qui fut investi sur le champ. Le général Colonna, sommé par les anglais d'ouvrir ses portes, répondit qu'il se défendrait jusqu'à la dernière extrémité.

Les troupes anglo-siciliennes abandonnèrent le siège d'Ischia le 22 juillet. Elles retournèrent en Sicile.

***Pertes*** ♦assez faibles de part et d'autre.

***Conséquence de cette défaite anglaise***: La capitale du petit royaume de Naples ne fut donc pas bloquée.



## ***Livourne.*** *Bataille de*

***Date de l'action***: 14 décembre 1813.

***Localisation***: Livorno, Ville italienne de Toscane, sur la Mer de Ligurie,[1] située à 20 km au sud de Pise; 43°33'Nord,10°19'Est.

***Conflit***: Guerres du Premier Empire [du 18 mai 1804 au 6 avril 1814 **&** *les Cent-Jours* du 20 mars au 28 juin 1815]. Sixième Coalition [de mars 1813 au 11 avril 1814].[2]. Campagne de 1813.

***Contexte***: La Grande Armée, affaiblie par la campagne de Russie [1812] devait maintenant faire face à l'Europe entière qui relevait la tête devant sa faiblesse. En Italie, les Autrichiens et les Italiens luttaient pour expulser les Français. Murat, roi de Naples, sentant virer le vent, commençait à s'allier secrètement avec les Alliés. Il voyait que l'Empire français était à l'agonie et il tentait d'assurer son trône et sa dynastie, même par la trahison. Un traité entre Napoléon et le roi Murat permettait aux troupes napolitaines d'entrer dans les villes tenues par les Français. Le 30 décembre, une brigade napolitaine entra, de ce fait, à *Bologne*. Les Autrichiens ne tardèrent pas de pénétrer dans cette ville à leur suite.

Dès que les troupes napolitaines de Murat eurent dépassé Rome, les Anglais se mirent à manœuvrer sur les côtes de Toscane afin de faire diversion, et, si possible, de s'emparer du secteur.

***Effectifs engagés*** ♦**Français**: 370 hommes. ♦**Anglais**: 1.800 hommes.

***Stratégie ou tactique***: La démonstration des Anglais à Viareggio avait pour but d'attirer dans ce secteur les garnisons de Florence et de Livourne. Le directeur des Douanes françaises, Dubois-Aymé, qui avait deviné ce dessein, quoique requis de rejoindre avec tous ses douaniers[3] les troupes de la garnison de Livourne qui marchaient sur Viarregio, n'avait voulu donner qu'une quarantaine d'hommes. Le colonel Dupré, commandant militaire de Livourne, avait bien senti tout le danger d'affaiblir sa garnison. Mais les ordres du général-prince Bacciochi, commandant en chef du secteur pour Napoléon, étaient incontournables. Heureusement, l'aide de camp du prince, qui portait ses dépêches, n'avait pas cru devoir lui rapporter les observations que le colonel et le directeur des Douanes lui avaient faites à son sujet.

***Résumé de l'action***: Un premier débarquement anglais eut lieu le 10 décembre sur la côte de Lucques. Mais les 800 hommes qui avaient touché terre ne tardèrent pas à rembarquer *à la seule nouvelle qu'un Corps de troupes se réunissait à Lucques*. Un second débarquement-surprise de 1.800 soldats anglais eut lieu le 13 à Viareggio. Le 14, les Anglais tentèrent une attaque sur Livourne. Le débarquement s'effectua près du port de *Marosco* et quelques compagnies s'emparèrent des faubourgs. L'enseigne de vaisseau Blanc, commandant la tour de Marosco, se défendit avec grande détermination. Les Anglais ne purent prendre cette ville qui leur causa beaucoup de pertes, tant au cours du débarquement que lors de leur rembarquement précipité.

---

[1] **Leghorn** pour les Anglais

[2] Voir la note de la rubrique "Conflit" de *Batailles de Blexen et Bremerlehe* du 22 au 25 avril 1813.

[3] Les Douanes étaient un Corps de troupes, comme les Pompiers.

Le trajet de Viareggio à Livourne par terre étant beaucoup plus long, la colonne française ne put arriver assez tôt pour rentrer dans Livourne. Elle se réunit à Pise à quelques autres troupes venues de Florence. Le 14, ce petit Corps fit une tentative infructueuse pour secourir



**Livourne, Toscane, Italie; (Leghorn pour les Anglais]**

Livourne. Les pièces d'artillerie qu'il avait avec lui auraient été prises sans la bonne contenance d'une compagnie de Douaniers composée de vieux soldats français en demi-solde. Les autres troupes françaises étaient de récentes *levées locales*[4] qui lâchèrent pied en dépit des exhortations de leurs officiers. Le chef de bataillon Sale fut tué durant l'assaut.

Cependant, Livourne était cernée par terre et par mer, et cette place n'avait pour garnison symbolique qu'une trentaine de soldats d'un régiment d'Infanterie italienne de l'Armée française. Cette garnison insignifiante était renforcée par les équipages de deux bricks de guerre, une centaine de jeunes conscrits français arrivés la veille,[5] n'ayant encore ni équipement ni arme, et enfin, 200 *préposés* des Douanes, tous ancien soldats à la retraite de l'armée française[6] commandés par Dubois-Aymé. Ce dernier était un ingénieur appelé au Conseil de Défense. Il soutint l'opinion du commandant Dupré *de ne pas évacuer la ville pour se retirer dans les forts.* Et comme l'opinion contraire s'appuyait sur la faiblesse du quartier de la ville appelé Saint-Marc, il se chargea de la défense de ce secteur où les brèches praticables et un fossé guéable présentaient un facile accès à l'assaillant.

---

[4]C'est à dire de la région de Viareggio et non pas de Livourne.

[5]La France raclait systématiquement jusqu'à la trame le flanc masculin de sa pyramide d'âges pour trouver ses dernières troupes mobilisables, des enfants aux vieillards, comme l'Allemagne à la fin de la II[e] Guerre mondiale.

[6]Les Douanes constituaient une pépinière d'*emplois réservés* pour les vieux soldats.

Les Anglais avaient débarqué quelques pièces d'artillerie et s'étaient rendus maîtres des faubourgs, dont les maisons, bâties jusque sur le bord du fossé, dominaient dangereusement les remparts. Leurs troupes étaient aguerries et désormais bien disciplinées. Elles montrèrent une grande résolution. Les Français affectés à la défense de la place-forte, trop peu nombreux pour être relevés par rotation, restèrent tous sous les armes quatre jours et cinq nuits d'affilée. Pendant cette longue et pénible veille, la pluie ne cessa de tomber, tandis que les Anglais, qui interrompirent rarement leur feu, se trouvaient entièrement à couvert. Les jeunes conscrits français, *auxquels il avait fallu apprendre, la veille de la bataille, comment on approvisionnait et épaulait un fusil,* se conduisirent, selon les officiers, comme de vieux soldats. Ils avaient à la fois à combattre les Anglais et à contenir la population nombreuse, pauvre et mécontente de cette guerre qui n'en finissait plus, qui ruinait le pays et tuait ses enfants. Toutefois, la fermeté du colonel Dupré, la bravoure et les talents des officiers de l'Artillerie, du Génie et de la Marine Impériale, la détermination de la poignée de soldats de la garnison, et enfin le dévouement de plusieurs civils français qui, même s'ils n'étaient pas militaires, vinrent cependant *faire le coup de feu* avec la garnison, forcèrent, à la surprise de tous, les troupes anglaises à rembarquer, le lendemain 15, à l'embouchure de l'Arno.

***Pertes*** ♦**Français**: inconnues. ♦**Anglais**: 300 hommes restèrent sur le champ de bataille. ***Conséquence de cette défaite anglaise***: Après avoir rembarqué son Corps Expéditionnaire, l'escadre de la Royal Navy resta au mouillage le 16 et se retira ensuite dans les ports siciliens sans avoir obtenu aucun avantage de cette coûteuse expédition.

À cette époque, des divisions autrichiennes arrivaient de Dresde et du Haut-Rhin pour rejoindre leur armée d'Italie.





Hussard de Napoléon.
Peinture de Géricault.

## ***Lugo.*** *Bataille de*

**Date de l'action**: 6 - 9 janvier 1809.

**Localisation**: Galice, Espagne. Sur la route Madrid-La Coruña. Coordonnées géographiques: 43° 00' de latitude Nord, et 07° 34' de longitude Ouest.

**Conflit**: Guerres du Premier Empire [18 mai 1804 - 1814 et 1815]. Guerre d'Espagne [1808 - 1814]. Campagne de 1808 terminée en janvier 1809.

**Contexte**: À quelques lieues de Villafranca, les Français trouvèrent un convoi d'argent évalué à près d'un million, abandonné dans des voitures dont les conducteurs avaient volé les chevaux. Face à cette fuite humiliante, le désordre s'était installé dans l'armée anglaise qui retraitait à grande vitesse. Sir John Moore décida alors qu'une halte d'un ou deux jours devenait indispensable avant de continuer son mouvement de retraite vers La Coruña où il avait l'intention de rembarquer pour l'Angleterre. Mais une chance inouïe servit Moore, dans son malheur. Napoléon venait d'apprendre que l'Autriche menaçait de déclarer la guerre à la France, aussi laissa-t-il le maréchal Soult poursuivre seul les Anglais et se dirigea-t-il vers Valladolid d'où il partit le 7 janvier pour la France avec sa Garde personnelle. Le 23 janvier il atteignait Paris.

**Chefs en présence ♦Français**: maréchal Soult. **♦Anglais**: général John Moore.

**Effectifs engagés ♦Français**: 15.000 hommes. **♦Anglais**: 25.000 hommes.

**Stratégie ou tactique**: Cette bataille se résuma à des tirs de harcèlement, car les Anglais décrochèrent en mettant la nuit à profit. Ce ne fut que lorsqu'ils apprirent le départ de Napoléon, que les Anglais décidèrent d'interrompre leur longue fuite vers La Coruña et de livrer bataille.[7]

**Résumé de l'action**: En voyant le général anglais arrêté à Lugo et disposé à recevoir le choc des troupes qui le poursuivaient si vivement, le maréchal Soult, dont les forces ne s'élevaient pas à plus de quelques milliers d'hommes, fut obligé de concentrer ses colonnes avant de commencer une attaque décisive. Les Anglais avaient pris une solide position défensive en arrière de Lugo, leur droite appuyée au Minho, et leur gauche à des montagnes. Pendant toute la journée du 6, l'avant-garde française (5.000 hommes) se borna à harceler de tirs sporadiques les avant-postes anglais. Un Corps de troupes français arriva dans la nuit du 6 au 7 février. À l'aube, le maréchal Soult forma son armée en bataille et plaça une partie de sa Cavalerie à l'aile droite, dans le but de tourner la Gauche anglaise, seulement accessible sur ce point. Une division d'Infan-

---

[7] C'est dire à quel point la présence de l'Empereur terrorisait les généraux britanniques. Cela explique pourquoi, durant tout l'Empire, ils ne débarquèrent des troupes que dans des actions de *diversion* extrêmement *périphériques* et éloignées des champs de bataille principaux du Nord de l'Europe, toujours prêts à rembarquer en catastrophe lorsque l'Empereur faisait mine de s'approcher. D'ailleurs, après cette fuite de Moore qui se termina par la défaite de La Coruña, Napoléon ne se dérangea plus jamais pour se porter contre les Anglais. Ce ne fut que durant les Cent-Jours, en 1815, que l'Armée anglaise accepta le défi, à deux contre un, et avec une Grande Armée [française] *de sac et de corde*, improvisée après la dissolution de 1814.

terie et une batterie d'artillerie légère devaient soutenir la Cavalerie dans son mouvement offensif. La journée s'écoula en préparatifs, avec, pour toute bataille, les tirs de harcèlement habituels destinés à fixer les Anglais dans leurs retranchements, en attendant que les colonnes françaises soient plus consistantes.

Cependant, le général Moore, habituellement fort courageux était certain qu'il serait vaincu. Cette longue fuite le laissait honteux et démoralisé, lui et ses hommes. Il décida donc d'abandonner le champ de bataille et de décrocher furtivement pour continuer sa retraite vers La Coruña dont il était encore éloigné de 50 km.

Le 9, à 04h00 du matin, l'armée française était sous les armes pour prendre l'offensive. Le soir, les Anglais avaient eu la précaution d'allumer de grands feux et le bruit prolongé de leur mouvement de retraite sembla indiquer qu'ils se préparaient de leur côté à combattre.

Le jour dévoila la vérité. Lorsque la vague d'assaut française pénétra baïonnette au canon dans la ville de Lugo, elle n'y trouva que 15 pièces d'artillerie lourde abandonnées dans la hâte du départ avec leurs équipages [400 chevaux]. Les Anglais avaient mutilé une multitude de chevaux sur les glacis[8] afin que les Français ne puissent les utiliser. La route était embarrassée de débris de chariots d'artillerie et de bagages, certains détruits de manière à ce que les Français ne puissent en tirer aucun parti, d'autres en parfait état. À chaque pas, les Français ramassaient des soldats anglais sans chaussures et à demi morts de faim. Faute de moyens, les Anglais n'avaient pu détruire les ponts et aucun obstacle partiel n'arrêtait la cruelle poursuite. Toutefois, comme l'armée anglaise avait décroché la veille au soir à 21h00, et avait ainsi dix heures de marche d'avance sur les Français, il fut impossible à l'avant-garde française de ne rattraper autre chose que les nombreux traînards qui jalonnaient la route, incapables de suivre le train d'enfer mené par l'armée britannique en pleine retraite.

**Pertes** ♦quelques tués et blessés de part et d'autre.

**Conséquence de cette défaite anglaise**: Cette désastreuse retraite avait coûté environ 9.000 hommes à l'armée anglaise, par l'effet des batailles mais aussi des misères dont elle avait été la proie en cours de route. La Cavalerie anglaise était désormais presque entièrement démontée. 6.000 chevaux avaient péri de fatigue ou de la main même de leur conducteur qui leur avaient sectionné les tendons avant de les abandonner. Les magasins logistiques, les stocks d'armes, de munitions, de vivres, l'artillerie, les équipements, les caisses de la Trésorerie militaire, tout avait été abandonné en cours de route pour hâter la fuite.[9] Il ne serait pas juste de décrire en détail les souffrances des troupes britanniques durant cette cruelle retraite sans évoquer les épouses [et les enfants] des soldats britanniques qui suivaient leur mari [et leur père] au cours de cette guerre et qui enduraient mille épreuves. Selon les règlements coutumiers de l'armée de Sa Majesté britannique, 6 épouses recevaient l'autorisation de

---

[8] Jarrets coupés à coups de couteaux.

[9] Préfiguration de la retraite du B.E.F. [British Expeditionary Force] à Dunkerque en 1940.

suivre chaque compagnie en expédition militaire.[10] Les billets étaient mis dans un chapeau et chacune tirait un *"To go" or "No to go"* presque shakespearien qui était la différence entre la famine pour celles qui restaient, et les épreuves et les souffrances de la vie militaire pour celles qui suivaient les armées en campagne. Les enfants suivaient leur mère, bien sûr. Ce fut ainsi par exemple, que lorsqu'un bataillon du 23rd Foot Regiment anglais s'assembla à Falmouth, pour faire voile vers La Coruña [Espagne], 48 épouses et 20 enfants suivirent le mouvement des 40 sergents, 19 tambours et 575 h.d.t. [11]

Quelques-unes seulement des femmes furent tuées durant les combats. Mais beaucoup subirent des aventures étonnantes. Un soir au terme du Premier Empire français, à la tombée du jour, dans la région d'Aire-sur-L'Adour,[12] le 66th Foot Regiment anglais s'arrêta sur la route en colonne de marche, lorsqu'un coup de canon des Français abattit par erreur une épouse qui suivait la colonne. Le chirurgien Henry vint l'examiner et ne trouva que quelques égratignures. En apprenant qu'elle n'avait rien de brisé, la femme fut si heureuse qu'elle tira une volaille de l'une de ses poches et cinquante centimètres de boudin noir d'une autre, qu'elle m'offrit. Je ne peux pas dire que j'ai moi-même empoché ces honoraires, mais on s'est bien régalé ce soir-là au bivouac."[13] Plusieurs épouses de soldats anglais accouchèrent durant cette terrible retraite de l'armée britannique de Sir John Moore vers La Coruña, poursuivie par la Cavalerie française à travers les neiges des Monts Cantabriques [Vieille Castille] et les sierras désolées de Galice. Une femme enfanta de jumeaux sous une charrette retournée et mourut à l'accouchement. Elle fut trouvée deux jours plus tard par des officiers qui promirent une bonne somme d'argent à une autre Anglaise qui passait par là avec une charrette à bœufs. Elle accepta de s'occuper des deux enfants qui vivaient encore. Une Irlandaise, épouse d'un carabinier nommé M'Guire, fut aussi prise des douleurs de l'enfantement, et se coucha dans la neige pour donner naissance à son bébé. La plupart des hommes du régiment qui défila devant elle, pensèrent qu'elle allait y mourir. Pas du tout. Le lendemain matin elle rejoignit la colonne en pleine retraite, avec son mari qui ne l'avait pas quittée de la nuit. Il tenait le bébé chaudement enveloppé. Ils atteignirent tous trois, sains et saufs, La Coruña et l'Angleterre.[14]

---

[10]Cela représentait près de 200 femmes par régiment et 80 enfants, en comptant les familles d'officiers. Mais quelques-unes ne suivaient pas les armées sur le terrain même. Certaines épouses préféraient demeurer chez l'habitant, avec des billets de logement, ou dans les hôtels ou auberges des villes têtes-de-pont de l'armée anglaise: Lisbonne au Portugal, Ostende en Belgique...

[11]h.d.t.= *hommes de troupe* ou *deuxièmes-classes*. Tiré de MALET, Harold, colonel, *The Historical Memoirs of the XVIIIth Hussars*, Londres & Winchester, 1907, page 15

[12]dans le Sud-Ouest de la France; à ne pas confondre avec Aire-sur-la-Lys, dans le Nord du même pays.

[13]HENRY, Walter, *Surgeon Henry's Trifles. Events of a Military Life*, publié par Pat Hayward, première édition à Québec en 1839, page 94

[14]FITCHETT, W.H., éditeur, *Wellington's Men. Some Soldier Autobiographies*, New Editions, Londres, 1912; page 192-193

# *Majadahonda.* *Bataille*

***Date de l'action***: 11 août 1812.
***Localisation***: Bourg d'Espagne situé à 15 km au nord-ouest de Madrid.
***Conflit***: Guerres du Premier Empire [du 18 mai 1804 au 6 avril 1814 **&** *les Cent-Jours* du 20 mars au 28 juin 1815]. Guerre Péninsulaire, 1808-1814.
***Contexte***: Après la bataille de Los Arapiles, et l'arrivée sur la Tormès du roi d'Espagne Joseph Bonaparte, frère de Napoléon, avec son armée française, Wellington décida de marcher sur Madrid. Il se mit en mouvement le 6, laissant un fort détachement à Cuellar pour observer la ligne du Douro. Dès le lendemain, il entra dans Segovia. Le roi Joseph avait quitté cette ville pour se rapprocher de sa capitale. Les jours suivants, les Anglais traversèrent les montagnes de Naval, de Serrada et de Guadarrama.




***Chefs en présence*** ♦**Français**: général Treilhard.[1] ♦**Anglais**: Sir Ben-

[1]Anne-François-Charles **Treilhard**, né en 1764 à Brive-la-Gaillarde. Il se destinait au droit, mais la Révolution lui donna la chance de devenir officier; carrière réservée jusque-là aux jeunes nobles. *Général de brigade* au moment du coup d'Etat du 18 brumaire, il se dévoua avec beaucoup de zèle au nouveau gouvernement et fut promu *général de division*. Il combattit à Pultusk, Eylau et Friedland. Puis il fut muté en Espagne où il combattit jusqu'à 1814. Il se rallia à Louis XVIII qui le confirma dans son grade et lui conféra le titre de comte. Mais il se rallia à Napoléon durant les Cent-Jours et devint gouverneur de Belle-Isle-en-Mer où il resta jusqu'au second retour de Louis XVIII. Ce dernier le mit à la retraite. Il vécut jusqu'au 14 mai 1832 grâce à une fortune considérable accumulée de façon plus ou moins licite durant les divers régimes. [ibid.]




jamin D'Urban;[2] Filisberto-Caldeira Brant, marquis de Barbacena.

***Effectifs engagés*** ♦**Français**: 3.000 cavaliers. ♦**Anglais**: 6.500 cavaliers. L'armée anglo-alliée comprenait des Anglais, des Portugais et des Allemands.

***Stratégie ou tactique***: Les combats à effectifs limités continuaient de favoriser les Français; mais ces derniers, trop peu nombreux, ne pouvaient plus espérer remporter une victoire stratégique en débarrassant la

[2]Sir Benjamin **D'Urban**, né en 1777 à Halesworth, près de Norwich, Angleterre; mort à Montréal le 25 mai 1849. Il commença son service actif comme Quartier-Maître Général, en 1793, dans la Péninsule ibérique contre les Français. En 1820 il fut promu Gouverneur d'Antigua, dans les Antilles et en 1831 de la Guyane britannique. En 1834, il arriva dans la colonie du Cap [de Bonne-Espérance] pour y devenir Gouverneur et commandant en chef. Ce fut sous son administration que les Boers du Cap, se sentant opprimés par ce nouveau gouverneur britannique, s'exilèrent vers le grand nord du pays [Le Grand Trek ou Grand Exode]. La grande guerre bantou de 1834-1835 [avec les peuples Xhosa], éclata aussi; ce qui permit aux Anglais d'annexer tout le territoire situé entre les rivières Keiskamma et Grand Groot-Kei. Son comportement inhumain avec les populations africaines locales finit par provoquer des protestations véhémentes de la part des missionnaires catholiques, et le Secrétaire aux Colonies Lord Glenelg, qui n'aimait pas les scandales le limogea et le muta comme commandant militaire en Guinée du sud jusqu'en 1846, date à laquelle on lui trouva un poste de commandement militaire au Canada où il mourut en 1849.[MICHAUD, J.F.R. BIOGRAPHIE UNIVERSELLE ANCIENNE ET MODERNE, Akademische Druck-U. Verlangsanstalt, Graz-Austria, 1970]

péninsule ibérique des troupes de Wellington, toujours plus nombreuses.
***Résumé de l'action***: Le général D'Urban[3] commandait l'arrière-garde de l'armée anglaise. Soudain, dans le secteur de Majadahonda, cette arrière-garde aperçut un escadron d'une centaine de cavaliers français qui les observait de loin. Le général anglais à la tête d'effectifs presque équivalents à ceux d'une division de Cavalerie, se lança dans leur direction sans se demander s'il était bien prudent de se rapprocher ainsi de l'avant-garde française qui suivait de près l'armée anglo-portugaise.[4] Soudain la Brigade Treihard réduite à 3.000 cavaliers, surgit du néant et se précipita sur les Anglais. Après une bataille opiniâtre où les deux armées apportèrent un acharnement et un courage égaux, la Cavalerie anglaise fut repoussée dans le plus grand désordre, abandonnant trois pièces d'artillerie et 600 tués et blessés sur le champ de bataille. Le combat fut constitué d'une canonnade anglaise très vite interrompue par une série d'assauts directs, au galop, et de contre assauts, avec, à chaque fois, mêlée et combat au sabre.

L'Espagnol Manuel Gesteiro Araujo raconte ainsi la bataille: «L'attaque de D'Urban contre les Français fut fort violente.[5] Il abandonna trois canons et le vicomte de Barbacena au pouvoir de l'ennemi. La contre-attaque française fut freinée par les soldats allemands postés derrière le village même de Majadahonda. Les Alliés perdirent 200 soldats et 120 chevaux.»

***Pertes*** ♦approximativement 600 tués et blessés de part et d'autre.

***Conséquence de cette défaite anglaise***: Malgré cette victoire, la faiblesse en effectifs de *l'Armée du Centre* ne permettant pas au roi Joseph Bonaparte de risquer une bataille générale, il abandonna sa capitale, Madrid, le 12 pour aller prendre position sur la rive gauche du Tage qui passe à une cinquantaine de kilomètres au sud de Madrid. Wellington entra à Madrid et occupa la ville dépourvue de garnison.[6] Barbacena fut déporté vers la France.[7]

---

[3]**Gesteiro Araujo**, Manuel, *La Batalla de Majadahonda*, Boletin de Informacion Municipal, Majadahonda, octobre 1995, p.18-19

[4]Cette ruse est fort commune dans l'art de la tactique militaire, et pourtant l'ennemi se laisse presque toujours surprendre; ainsi, lors de la Bataille de Chéronée, livrée en 338 avant J.-C. aux Athéniens et aux Thébains par Philippe de Macédoine, la **fuite simulée** des Macédoniens poussa les combattants athéniens imprudents à se porter en avant, désorganisant ainsi leurs propres rangs. Ce fut dans cette brèche du dispositif grec que la cavalerie macédonienne, conduite par Alexandre-le-Grand [fils de Philippe], se précipita et vainquit les Athéniens. [note p.101, **La Guerre**, de Olivier Battistini]. Lire aussi, quoique se rapportant à l'Infanterie, les batailles d'Hastings et de Cocherel, entre autres.; *voir index supra*

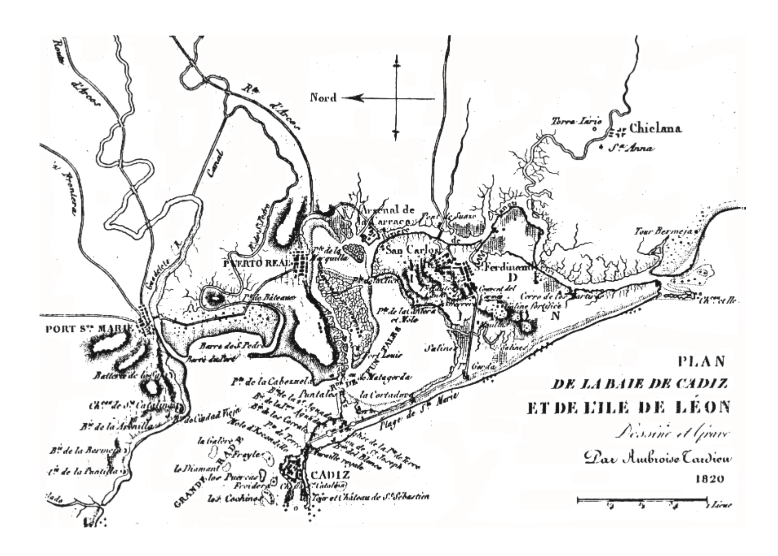
[5]"El ataque de D'Urban contra los franceses fue un fracaso, perdiendo très cañones y al vizconde de Barbacena en poder del enemigo..."

[6]TORENO, Conde de, *Historia del Levantamiento contra los Franceses*, Madrid, 1872.

[7]Felisberto-Caldeira Brant, marquis de **Barbacena**. Il naquit en 1772 à Sabara, dans la province de Minas-Geraes au Brésil. Il commença sa carrière dans la Marine Royale du Portugal, puis passa dans l'Armée de Terre où il s'éleva à la dignité de maréchal. En 1822, le prince régent qui venait d'être proclamé empereur du Brésil, le choisit comme négociateur pour obtenir l'indépendance du Brésil par rapport à la mère-patrie, le Portugal. Le 27 août 1823, il fit signer à Rio-de-Janeiro le traité final qui consacra l'indépendance de cette colonie. Le nouvel Empereur du Brésil, Pédro I, le nomma vicomte et marquis de Barbacena. Il mourut à Rio-de-Janeiro le 10 juin 1842. [ibid.]

# ***Margalet.*** *Bataille de*

***Date de l'action***: 22 avril 1810.
***Localisation***: Catalogne espagnole.
***Conflit***: Guerres du Premier Empire [18 mai 1804 - 1814 et 1815]. Campagne de 1810 en Catalogne.
***Contexte***: L'insurrection battait son plein en Espagne où la Guerre-Sainte avait été proclamée par le clergé contre les Républicains athées. Des bandes armées, et souvent encadrées par des officiers anglais, écumaient la péninsule ibérique et attaquaient les troupes françaises isolées.
***Chefs en présence*** ♦**Français**: maréchal Suchet duc d'Albufera. ♦**Anglais**: général O'Donnell.
***Effectifs engagés*** ♦inconnues.
***Stratégie ou tactique***: Guérilla et embuscades du type *Frappe et décroche.*
***Résumé de l'action***: Le maréchal Suchet, duc d'Albufera, surprit et attaqua une bande commandée par O'Donnell. Le combat fut féroce et sans merci. Finalement, O'Donnell retraita après avoir subi des pertes énormes.
***Pertes*** ♦moyennes du côté **français**. ♦très lourdes du côté **anglo-espagnol** à cause de la poursuite finale.
***Conséquence de cette défaite anglo-espagnole***: Insignifiantes, la bataille n'étant pas décisive.



## ***Marialva.*** *Bataille de*

***Date de l'action***: fin juin 1810.

***Localisation***: Tout près de Ciudad Rodrigo, Espagne. Coordonnées géographiques approximatives du secteur: 40° 37' de latitude Nord, et 06° 50' de longitude Ouest.

***Conflit***: Guerres du Premier Empire [18 mai 1804 - 1814 et 1815]. Guerre péninsulaire, 1808 - 1814.

***Contexte***: Lors du siège de Ciudad Rodrigo par les Français, deux armées de Couverture étaient censées couvrir le siège. L'armée anglaise avait ses avant-postes en vue de la ville, à 4 kilomètres des ouvrages français. Pour s'assurer de leurs intentions, le prince d'Essling[1] ordonna une grande reconnaissance sur la route d'Almeida.

***Chefs en présence*** ♦**Français**: maréchal Junot, duc d'Abrantès.[2] ♦**Anglais**: le duc de Wellington.

***Effectifs engagés*** ♦**Français**: une division d'Infanterie et une forte brigade de Cavalerie; au total 9.000 hommes. ♦**Anglais**: Wellington disposait de 94.000 hommes, mais ils ne furent pas tous engagés, bien entendu.

***Stratégie ou tactique***: Combats frontaux, par colonnes d'assaut. Pendant ce temps les combats de partisans faisaient rage à travers toute la péninsule ibérique. «*La tactique des partisans était fondée sur leurs attaches avec la population, leur parfaite connaissance de la situation, des mouvements, de l'état général, de l'importance et des intentions immédiates des forces ennemies; elle supposait une grande capacité de manœuvre, la connaissance des lieux, la force destructrice d'une attaque par surprise, la possibilité de concentrer rapidement ses forces pour asséner à l'ennemi un coup puissant puis de retirer immédiatement et séparément les unités dès que cette manœuvre s'imposait; elle s'appuyait sur la magnifique solidarité qui existait entre les détachements et sur leur acharnement héroïque, sans réserve pendant le combat. C'est cette tactique qui a fait la force des formations de partisans.*»[3]

***Résumé de l'action***: En conséquence, Junot fit passer l'Agueda à une division d'Infanterie et à une forte brigade de Cavalerie, pour marcher sur l'avant-garde anglaise. Celle-ci était solidement postée sur l'Azava, près du village de Marialva.

Le combat fut acharné. Sous les charges de Cavalerie, les Anglais furent enfin repoussés jusque sur les hauteurs de Gallegos. Soutenus par une bonne artillerie, ils voulurent s'y arrêter, mais de nouvelles charges de Cavalerie, exécutées par le général Sainte-Croix, les forcèrent à se réfugier sous les canons d'Almeida.

Le duc d'Abrantès, après s'être avancé jusqu'au Fort Conception, et avoir reconnu que l'ennemi était toujours de l'autre côté de la Cõa, fit rentrer ses troupes. Il laissa toutefois de gros avant-postes pour surveiller les postes ennemis plus éloignés qu'auparavant. Selon les

---

[1] Le maréchal Masséna.

[2] Jean Andoche Junot, duc d'Abrantès [1771-1813]. Il se tua dans un accès de folie.

[3] Ce texte, du Russe Ponomarenko, qui pourrait s'appliquer à la guerre d'Espagne, est cité aux pages 368 et 369 de *La Doctrine Militaire Soviétique* de Raymond L. chap XXIII [L'emploi des partisans], voir in fine .

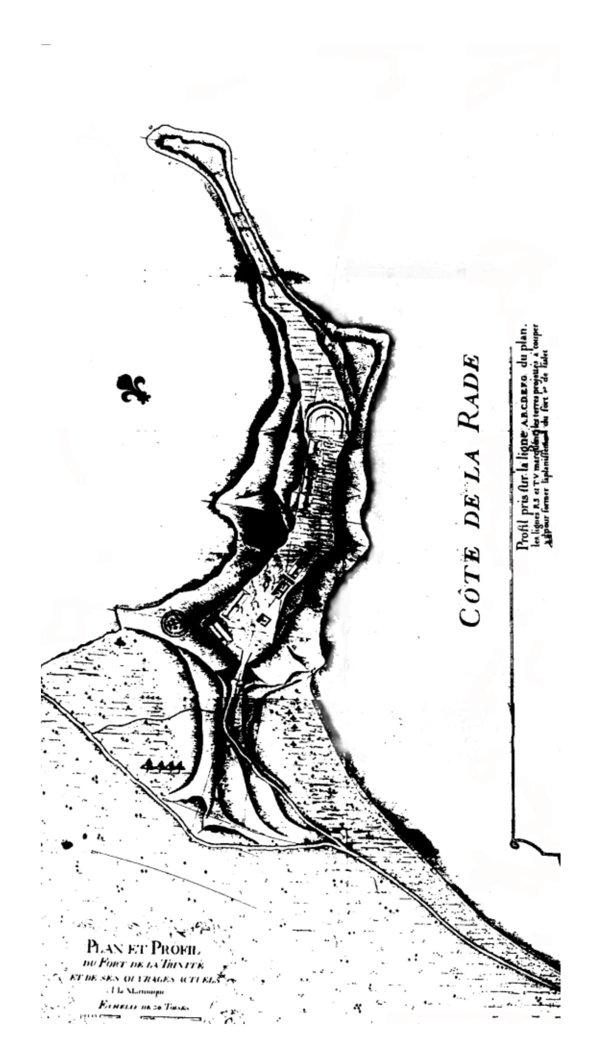
historiens, les Français eurent constamment l'avantage dans ces divers accrochages. Au cours de l'une de ses rencontres, une compagnie de Grenadiers français du 22e Régiment, commandée par le capitaine Gouache, fut attaquée et entourée par deux escadrons de Cavalerie des *Guards* anglais [250 cavaliers]. Elle se forma en carré et soutint ce combat inégal pendant deux heures. Les Anglais exécutèrent trois charges et perdirent 24 hommes et 20 chevaux. Le capitaine Gouache eut la chance inouïe de n'avoir que des blessés.

***Pertes*** ♦inconnues.

***Conséquence de cette défaite anglaise***: Ces combats contribuaient à dissuader Wellington de livrer une grande bataille sans être sûr d'une vaste supériorité numérique.

La transmission des ordres à distance moyenne a toujours été une nécessité cruciale dans toutes les armées. C'est pourquoi des instruments de musique tels que les tambours et les clairons [des trompettes sans pistons ni clés] ont toujours été en grande faveur, au bivouac comme sur le champ de bataille.






**Fort Trinité de la Martinique**

# *La Martinique.* *Attaque de*

***Date de l'action***: 30 janvier - 24 février 1809.
***Localisation***: Petites Antilles. Coordonnées géographiques moyennes: 14° 40' de latitude Nord, et 61° 00' de longitude Ouest.
***Conflit***: Guerres du Premier Empire [18 mai 1804 - 1814 et 1815].
***Contexte***: Le gouvernement anglais, désireux de faire oublier les revers de l'armée anglaise dans la Péninsule ibérique, avait résolu de s'emparer de la Martinique et des autres possessions françaises des Antilles. Une bonne nouvelle peut facilement en cacher une mauvaise lorsqu'elle tient la manchette. Il fit vers la fin de 1808, tous les préparatifs pour cette expédition.

Une escadre,[1] fut réunie dans le secteur des Îles-sous-le-Vent. 12.000 hommes de troupes de ligne venus d'Halifax [Nouvelle-Ecosse], des Bermudes, de Madère et des diverses colonies des Antilles, se rassemblèrent à la Barbade avec un matériel considérable en artillerie, un grand nombre de canonniers et d'artificiers, sans compter 3.500 soldats de Marine ou matelots qui devaient être employés au charroi de l'artillerie, à la construction des batteries et même au service personnel de quelques privilégiés.

Cependant, cet armement si formidable était sur le point d'être dissous dans les premiers jours de l'année 1809, soit par mésintelligence des généraux anglais, soit pour toute autre raison, lorsque deux lettres, écrites au ministre français par le gouverneur de cette colonie, l'amiral Villaret-Joyeuse, interceptées dans les mers d'Europe, engagèrent l'amirauté de Londres à envoyer l'ordre d'attaquer immédiatement cette île, La Martinique. La présence à la Barbade de cette armée anglaise avait incité Villaret-Joyeuse à réclamer des secours. Le capitaine-général de la Martinique n'avait à opposer aux forces considérables qui le menaçaient directement que 2.396 hommes, en majeure partie recrues non françaises. La Garde Nationale devait lui fournir 2.000 hommes pour le service actif, mais, en fait, peu de ces miliciens se conformèrent à l'ordre de mobilisation; et, trois jours après le débarquement des Anglais, il n'en restait pas un seul dans les rangs.[2] D'un autre côté, après les pertes éprouvées au cours des premiers combats, beaucoup des recrues étrangères, incorporées dans les 26e et 82e Régiments de Ligne, désertèrent, elles-aussi. Il ne resta plus que 1.500 fantassins pour la défense effective et 350 marins.

---

[1]Sept vaisseaux de ligne, trois frégates, 72 autres navires de guerre légers et plus de 100 transports de troupes et logistiques.

[2]La *lâcheté*, comme la panique, est contagieuse. Pour lutter contre cette contagion, les grands théoriciens militaires utilisèrent des approches fort différentes. Énée le Tacticien [Πολιορκητικα *chap XXVII*] préconisait qu' «on proclame à l'avance que tous les soldats qui seront pris de frayeur devront rester tranquilles à leur place et entonner le péan» [un chant guerrier très lent et très grave qui calmait les esprits comme un chant grégorien]. Par contre les Spartiates interdisaient systématiquement et sous peine de mort à une troupe au combat de retraiter, même devant une force ennemie écrasante. Ces Grecs devaient vaincre ou mourir. Battistini [voir in fine] évoque à la page 71 de son œuvre *La Guerre*, le triste sort qui fut réservé à un guerrier, Aristodèmos, seul rescapé de la *Bataille des Thermopyles* [Hérodote, VII, p.231]. Envoyé en estafette avec un message, Aristodèmos eut la faiblesse «de traîner pour esquiver le combat et sauver sa vie. Il se racheta cependant à la *Bataille de Platée* [ibid. IX, p.71].»

Le trajet de la Barbade à la Martinique ne représente pas plus de 200 km. Sans rien diminuer au cordon de bâtiments de guerre qui bloquait étroitement cette dernière colonie, les Anglais prirent leurs dispositions pour que leur débarquement se déroule de nuit.

***Chefs en présence*** ♦**Français**: capitaine-général Villaret-Joyeuse; adjudant-commandant Miany..., chef d'escadron Tascher de La Pagerie. ♦**Anglais**: généraux Beckwith, Prévost et Maitland.

***Effectifs engagés*** ♦**Français**: 1.500 soldats et 350 marins. ♦**Anglais**: 15.500 hommes.

***Stratégie ou tactique***: Fort-Desaix avait 400 mètres dans sa plus grande longueur, 120 mètres dans sa plus grande largeur, 1.200 m dans son développement ultérieur, 2.200 m de développement de chemin-couvert; enfin 11 à 12.000 toises carrées de surface moyenne [environ 43.682 $m^2$]. Sa distance à la grand-route était de 360 mètres. On y communiquait par une galerie souterraine. La prise du fort se fit par siège régulier: bombardement des fortifications afin de créer une brèche, puis assauts. La trahison joua un grand rôle dans la prise de Fort National [Fort de France].

***Résumé de l'action***: Le 30 janvier 1809, à 07h00 du matin, deux débarquements en force s'effectuèrent dans les quartiers du *Robert* et du *Marin*, favorisés[3] par trois traîtres habitant la colonie et nommés Dubuc-Raineville, Dubuc-Saint-Olympe et Cottrell. Mais les vigies de Fort-de-France[4] ne signalèrent les Anglais qu'à 09h00. Tous les rapports portaient à croire que les forces débarquées n'étaient que de 6.000 hommes et que le point principal de débarquement était *Casenavire*,[5] bien plus rapproché du *Fort-Desaix*. Les manœuvres, qu'effectuait l'escadre anglaise à l'ouest de la baie du Fort-de-France, semblaient le confirmer. En conséquence, le gouverneur envoya le colonel Montfort avec son régiment [le 82e], occuper les positions de défense de *Casenavire.*

L'adjudant-commandant Miany se mit à la tête des Gardes Nationaux qu'il put réunir sur les lieux, pour s'opposer aux colonnes débarquées. Celle du Robert était de 8.500 hommes, sous les ordres du commandant en chef de l'expédition, Beckwith, et du lieutenant-général Prévost. Quant à la colonne du *Marin,* elle comptait 3.500 hommes, sous les ordres du major-général Maitland.

Le mouvement de ces colonnes fut si rapide que le colonel Miany ne put parvenir à réunir que trois cents Gardes Nationaux de *La Trinité*, avec les Chasseurs de la Martinique pour se porter sur la barre du *Gros Morne.* Il abandonna cette position dans la nuit du 30 au 31 et se retira au *Fort-Platelet* afin de faciliter la réunion des 5e et 6e bataillons de Milices au poste *Mathilde* où le chef d'escadron Tascher de la Pagerie avait été envoyé. La marche des Anglais força encore le colonel Miany à évacuer *Le Platelet* pour se porter successivement aux postes *Bruno* et *Dusson* où il trouva le bataillon du 26e Régiment sous les ordres du commandant Prost.

Ces progrès des Anglais, et leur immense supériorité numérique, firent ordonner l'évacuation de *Saint-Pierre* dans la nuit du 31 janvier. Le

[3]Pour des raisons politiques
[4]Appelé Fort-National à l'époque de l'Empire, et Fort-Royal sous l'Ancien Régime.
[5]Aujourd'hui Schœlcher, du nom d'un politicien qui lutta contre l'esclavage.

brick Le FAVORI y fut brûlé,[6] et son équipage ainsi que celui du navire L'INCARNATION déjà brûlé au Marin, arrivèrent à Fort-National.[7] *Casenavire* fut aussi évacué par le 82e qui se porta en avant d'un camp retranché, établi sur le front d'attaque du *Fort-Desaix*.

Le 1er février, Miany et le chef de bataillon Prost furent attaqués au poste *Dusson* et forcés de se retirer par échelon. Le colonel Montfort s'était porté avec son régiment à leur soutien, mais, malgré cette jonction, la retraite sur le camp retranché se fit avec des pertes. Les Anglais s'établirent sur la crête du *Morne Surirai.*

Tandis que le colonel Montfort, avec une partie de son régiment [82e] et du 26e, défendait avec vigueur le poste *Landais* sur la gauche du front d'attaque, le chef d'Etat-Major du gouvernement colonial, Boyer de Peyreleau, à la tête d'un bataillon du 82e, des Grenadiers et d'une partie de la Milice de Saint-Pierre et de celle de *La Trinité*, demanda à l'amiral Villaret-Joyeuse l'ordre de charger les Anglais pour les *déposter* de *Surirai*. Mais cette attaque, renouvelée deux fois, fut infructueuse. Les Français subirent des pertes de 500 tués et blessés. Les Anglais 600 environ. Ce même 1er février, les Anglais commencèrent l'attaque et le bombardement de *l'Îlet-à-Ramiers*, défendu par 132 hommes [capitaine Petit] et approvisionné pour un mois. Le lendemain, les Anglais attaquèrent avec des forces supérieures le poste *Landais,* et le chef de bataillon Prost fut forcé de l'évacuer.

Deux autres colonnes très fortes se portèrent en même temps contre les deux redoutes avancées du camp retranché. Le colonel Montfort avait prévu ce mouvement; 150 hommes du 82e Régiment [chef de bataillon Ocher] occupaient les deux redoutes, armées chacune de trois pièces d'artillerie de 12 livres. 200 hommes étaient postés sur leurs ailes. Le reste du régiment[8] se tenait en réserve tactique à l'arrière. Les Anglais attaquèrent bravement et parvinrent jusqu'au pied des redoutes; mais pour n'y trouver que la mort. Montfort, malgré sa blessure, était partout pour animer ses soldats. Mais la douleur lui fit quitter le champ de bataille.

Le chef de bataillon du Génie Richaud se porta avec quelques troupes à l'entrée d'une ravine par où les Anglais tentaient de pénétrer.

L'attaque se poursuivit avec une opiniâtreté soutenue. Elle durait depuis 14h30 lorsqu'elle parut se ralentir. Le commandant Boyer saisit cet instant pour faire attaquer sa Réserve, et les Anglais retraitèrent mais en bon ordre, bien que poursuivis par les Français qui s'étaient élancés hors des redoutes en les voyant rétrograder. Les pertes des Anglais furent évaluées à plus de 1.100 hommes au cours de cette attaque. Les Français perdirent 600 hommes environ. Les pièces d'artillerie des redoutes étaient toutes démontées et une grande partie des fusils hors service lorsque les Anglais commencèrent à retraiter. Le commandant Boyer reprit les mêmes positions que la veille.

Pendant que les troupes françaises de ligne gagnaient ces avantages, les Gardes-Nationaux qui avaient pu être concentrés sur divers

---

[6]Par les Français afin que les équipages puissent participer aux défenses terrestres.
[7]Autrefois **Fort-Royal**, aujourd'hui **Fort-de-France**.
[8]Du **bataillon**, devrions-nous dire plutôt.

points se débandaient totalement et se réfugiaient dans leurs foyers. La Milice de Saint-Pierre, qui s'était si bien conduite la veille, refusa de coopérer à la défense de Fort-National et disparut également en abandonnant son chef, le colonel Després, et deux ou trois officiers. Ces défections, qui commencèrent par les Noirs libres, devaient être attribuées aux nombreuses intelligences que les Anglais s'étaient ménagées dans le pays, aux intrigues d'un esclavagiste nommé Santerre habitant l'île qui avait quitté la colonie, et à qui les Anglais, pour le manipuler, avaient donné le grade de colonel afin de le valoriser parce qu'il avait, paradoxalement, une grande influence sur les gens de couleur analphabètes.[9] Il connaissait parfaitement les passages et jusqu'aux moindres sentiers; ce qui fut d'un très grand avantage pour les Anglais.

Un nommé Destreuse de Fort-de-France avait aussi endossé l'uniforme anglais et s'était mis à la tête des colonnes anglaises. Le général Maitland, ami de Santerre, avait eu soin de répandre des proclamations dans la colonie menaçant les blancs de les dépouiller de leurs biens, les gens de couleur de leur liberté, et de déporter à Botany-Bay ou dans des îles désertes tous les Français, blancs ou noirs, pris les armes à la main.[10] Les défections privèrent donc de défense toute la gorge du Lamentin, la position de Casenavire, la ville de Fort-National, en un mot toute la colonie et les approches du Fort-Desaix.

L'amiral Villaret-Joyeuse se trouvait réduit à 1.500 hommes de troupes de ligne [non compris les canonniers] par les désertions massives des Milices blanches et noires, ainsi que par les pertes des combats précédents, les maladies, la garnison de l'îlet à Ramiers et la désertion des mercenaires étrangers. Avec ces faibles moyens, il devait défendre deux forts, leurs approches et un camp retranché contre plus de 12.000 soldats munis d'une grosse artillerie, contre 3.000 marins, et contre une escadre formidable qui forçait toutes le passes, et qui, pendant la bataille du camp retranché, avait pénétré à l'entrée de la nuit dans la baie de Fort-National.

Le capitaine-général pensait que, retiré dans Fort-Desaix il serait à même de soutenir un long siège, de lasser la patience des Anglais chez lesquels les fatigues, les bivouacs, funestes à tous les arrivants dans ce climat pernicieux, et la fièvre-jaune devaient semer les plus grands ravages. Il pensait que concentrer ses forces dans ce fort serait le seul moyen qu'il lui restait de sortir victorieux de cette lutte des plus inégales.

Persuadé de tout cela, Villaret donna l'ordre d'évacuer Fort-National et de brûler la frégate L'AMPHITRITE, au moment où elle allait être enlevée, dans la nuit du 2 au 3 février. Cela lui procura pour le service de ses batteries un équipage qui, réuni à celui des bricks, donna un total de 350 marins dont la conduite fut excellente.

Le 2 à 22h00, le commandant Boyer reçut l'ordre écrit d'évacuer le camp retranché dont on s'attendait à voir les communications coupées le lendemain matin. Il exécuta cet ordre après avoir détruit tous les ouvrages et les stocks d'intendance que les Français ne pouvaient emporter.

---

[9]Rappelons que *l'ilotisme* [c'est à dire l'analphabétisme des esclaves] avait été volontairement imposé par les esclavagistes.

[10]La même tactique de menaces et de fermes brûlées avait vidé l'armée française du Canada de ses Milices locales, durant la phase finale de la Guerre de Sept-ans, en 1759-1760.

Le 3 au matin, Boyer se porta avec 800 hommes au Fort-National afin d'en retirer toutes les munitions de guerre et de bouche que la précipitation de ceux qui avaient évacué la ville ne leur avait pas permis d'emporter. Pendant ce temps, les artilleurs enclouèrent leurs pièces et détruisirent les plate-formes d'artillerie ainsi que les affûts.

Ainsi, ce fut le 3 février que les troupes s'enfermèrent dans Fort-Desaix et dans la grande redoute. Le chef de bataillon Prost[11] fut chargé de la défense de ce dernier ouvrage.

Ce même jour, 3 février, le général-major Ramsay se présenta avec une sommation. L'amiral Villaret refusa de le recevoir.

Le 4, l'îlet à Ramiers se rendit après trois jours de bombardement intensif. Il avait reçu 500 bombes ou obus. Tous les bâtiments et blindages étaient écrasés. Cependant, comme le capitaine Petit n'avait subi par ce feu que 4 tués et 12 blessés, il était déterminé à tenir encore. Mais il ne put résister à l'attaque de 7 chaloupes anglaises montées chacune par 80 hommes. Les Anglais rendirent hommage à sa défense.

Depuis le 2, les avant-postes du Fort-Desaix étaient attaqués et repoussaient les assaillants qui les acculaient de plus en plus. Les Français firent plusieurs sorties infructueuses et eurent beaucoup de peine à maintenir les communications avec Fort-National pendant que les batteries tiraient sans relâche sur tout ce qui bougeait.

Dans la nuit du 8, deux chaloupes anglaises débarquèrent petit à petit 800 hommes qui occupèrent Fort-National. Ces troupes étaient conduites et guidées par le traître Destreuse. Fort-Desaix ne discontinua pas de tirer sur ce point, dès l'instant où il aperçut les Anglais.

Le 11, les Anglais démasquèrent à Fort-National une batterie de trois mortiers et de plusieurs pièces de 24 qui ouvrirent un feu continuel, malgré le mal que leur occasionna Fort-Desaix. Les Anglais avaient d'abord voulu tenter divers moyens d'escalade. Mais, instruits par des déserteurs de la résistance qu'ils allaient trouver,[12] ils résolurent de s'en tenir à un bombardement vigoureux. Ils établirent autour du fort un cordon étanche de toutes leurs troupes, disposées de manière à ce que tous les ouvrages contre lesquels on tentait chaque jour quelque attaque, et qui étaient les seuls accessibles, soient gardés désormais par un nombre d'hommes bien supérieur à la totalité de la garnison française de l'ouvrage, dont bien entendu toutes les tentatives devinrent vaines.

Toutefois, les Anglais souffraient beaucoup par le feu du fort, et ils expédièrent plusieurs navires à Sainte-Lucie, chargés de blessés et de malades. Le 14, le capitaine de frégate Trobiant fut tué et le chef d'escadron Morany, aide de camp du capitaine-général, mortellement blessé. Le 17 à l'aube, pendant que l'artillerie anglaise tirait avec la même intensité, leur Infanterie fit une tentative contre la grande redoute. L'attaque dura une heure et demie mais fut repoussée, et les troupes de la redoute reprirent leurs positions antérieures dans les avant-postes.

Malgré la surveillance rigide, la désertion était toujours très forte, surtout au sein du 82e RI, unité semi-disciplinaire où combattaient

---

[11]Avec le 26e Régiment d'Infanterie de Ligne ou ce qu'il en restait...

[12]Ce fut l'étonnante excuse qu'avancèrent certains historiens anglais pour expliquer l'absence d'assaut de la part des Anglais.

un grand nombre de Piémontais, ainsi que les mauvais sujets de la colonie. Nombre des 350 marins furent aussi atteint par le virus de la désertion; de même que beaucoup de soldats mariés, comme ceux qui avaient des connaissances dans l'île. Peu soucieux de *Baroud d'Honneur,* ils se firent volontairement capturer par les Anglais afin de ne plus devoir combattre sans espoir contre des forces écrasantes.

Le 19, les Anglais, disposés sur plusieurs colonnes, lancèrent une offensive générale sur tous les points du fort. Au moment où la fusillade était partout engagée, ils démasquèrent cinq nouvelles batteries à mortiers, à obus et à boulets, placées sur les *mornes Tartanson,*[13] *Langard, Palate, L'Archer* et *Surirai*. Ces batteries se joignirent aux batteries de Fort-National pour faire pleuvoir un feu d'enfer qui démonta un grand nombre de pièces françaises du Fort-Desaix. Elles détruisirent tous les baraquements.

Depuis le moment où les batteries furent démasquées jusqu'à la capitulation, elles tirèrent sans relâche. Elles ménagèrent pourtant leur feu afin qu'il soit plus dense pendant la nuit. Le jour, elles se bornaient à ne tirer que quelques bombes et obus avec une grande quantité de boulets de gros calibre que leur fournissaient les nombreux navires de l'escadre. Ce feu continuel gênait extrêmement la garnison de Fort-Desaix dans les immenses réparations qu'elle avait à faire. Les ravages de ces projectiles étaient d'autant plus considérables, qu'outre les *carcasses*[14] incendiaires, les bombes et obus étaient chargés de *balles* antipersonnel, de morceaux de verre cassé et de pointes de fer qui répandaient la mort dans les casemates écrasées ou percées sous le choc de la cartouche métallique qui les contenait.

Le 21 février, une bombe mit le feu à la poudrière du Bastion N°5, fit sauter toutes les munitions amorcées pour les vingt-quatre heures, celles disposées sur les parapets dans la crainte d'un assaut, et, plus important encore, détruisit un grand pan de revêtement.

Le 23, dix bombes étant tombées sur la grande poudrière, la voûte en fut encavée et lézardée en trois endroits, malgré la double couche de sacs de terre dont les assiégés l'avaient renforcée. Elle céda enfin sur une étendue de 1,10 m et sur une largeur de plusieurs rangs de briques. Cet accident fit craindre que ce magasin ne sautât à la première bombe. Toutes les casemates françaises étaient endommagées, les plateformes détruites, les affûts brisés, avec tous les blindages, et il ne restait plus un seul centimètre de bois ni un seul sac de terre à utiliser. Toutes les galeries de contre-mines et les poternes étaient encombrées de blessés et de malades.

Les Anglais, outre le feu permanent de leurs batteries, tenaient la garnison française sans cesse sous les armes par leurs attaques réitérées contre la redoute et tous les postes du fort. Ces considérations, et surtout l'impossibilité d'une résistance plus prolongée, amenèrent les officiers supérieurs à demander au capitaine-général d'engager des pourparlers avec les Anglais tandis qu'il en était encore temps. L'amiral Villaret resta sourd à leurs instances et annonça qu'il préférait s'ensevelir sous

---

[13]Épelé *Tortenson* aujourd'hui.
[14]Gros paquets ou caisses de matières inflammables.

les ruines du fort plutôt que de se rendre. À la troisième demande, pourtant, Villaret consentit à capituler. Toutefois, les Anglais ayant prévenu que le principe de la capitulation porterait sur le rapatriement vers la France de la garnison, laquelle, malgré tout, resterait *prisonnière sur parole*[15], l'amiral rompit les négociations.

Le 24 février, les ravages du pilonnage des Anglais furent terribles. Ces derniers allaient démasquer cinq nouvelles batteries d'autant plus destructrices qu'elles n'étaient qu'à une faible distance et que la poudrière française se trouvait encore plus menacée d'annihilation. Finalement, l'amiral Villaret dut se rendre aux sollicitations dont on le pressait; il fit hisser le pavillon parlementaire. Trois officiers supérieurs furent nommés de chaque côté pour discuter les articles de la capitulation.

Les exigences des Anglais ayant augmenté en raison de l'état d'épuisement des Français, la capitulation partit du principe que toute la garnison française, considérée comme prisonnière de guerre, serait transportée à Quiberon pour y être échangée contre des prisonniers anglais, grade pour grade. Il ne fut rien exigé en ce qui concernait l'amiral Villaret-Joyeuse. Les Anglais ajoutèrent, sans demande d'aucune sorte, que “vu le respect et l'estime que tout le monde portait au capitaine-général, il était accordé que lui et ses aides-de-camp seraient renvoyés en France, libres de toute parole.” Cette phrase montrait une immense finesse d'esprit de la part du négociateur anglais, car l'amiral français aurait refusé tout compromis qui ne lui aurait pas permis de continuer la guerre.

***Pertes*** ♦lourdes de part et d'autre, mais particulièrement du côté français.

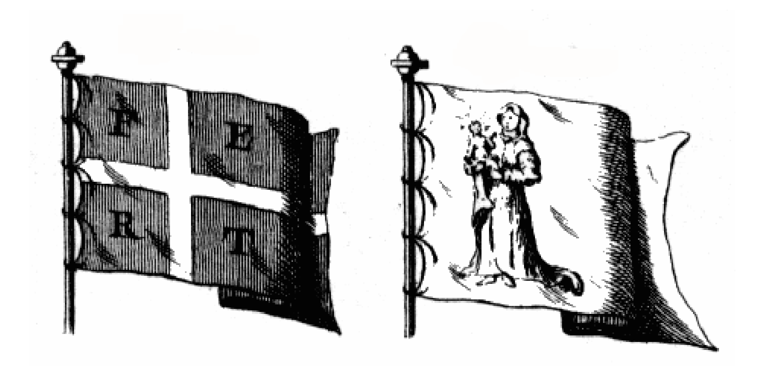
***Conséquence de cette défaite française***: Ainsi fut conquise l'île de la Martinique après que l'unique fort en état de résister ait essuyé une attaque de 27 jours et un bombardement qui n'avait encore jamais eu de pareil dans ces parages ensoleillés. Fort-Desaix avait reçu 7.000 bombes et obus, et plus de 7.000 boulets qui l'avaient réduit à un tel état de délabrement que les Anglais ne purent concevoir qu'il ait pu tenir aussi longtemps contre un pilonnage aussi nourri. Dans une perspective anachronique, son état ne pouvait se comparer qu'à celui du Fort de Douaumont, à Verdun, 128 ans plus tard.

En vertu de la capitulation, la garnison de Fort-Desaix, à laquelle furent réunis tous les prisonniers faits dans les différents points de l'île, les fonctionnaires et les **PG**[16] que les Anglais gardaient à La Barbade, fut conduite à Quiberon au nombre de 2.390. Mais Napoléon, furieux de sa capitulation, refusa toute espèce d'échange et ils durent être ramenés en exil en Angleterre. Ce qui leur évita... de mourir glorieusement mais inutilement sur de nouveaux champs de bataille. Ne faut-il pas tirer le bien du mal?

---

[15]Les **prisonniers sur parole** devaient prêter serment de ne pas combattre l'ennemi jusqu'à la fin de la guerre ou durant un temps déterminé.

[16]Prisonniers de guerre.




**Gauche: Pavillon de Savoie; il est rouge, traversé d'une croix blanche, cantonnée de ces quatre lettres E E R T. Droite: Autre pavillon de Savoie; il est blanc, chargé d'une image de la Vierge tenant un Enfant Jésus dans ses bras.**

## ***Matayorda.*** *Siège de Fort*

***Autre nom***: Matagorda.
***Date de l'action***: 11 - 23 mars 1810.
***Localisation***: Fort situé à l'extrémité ouest de la Péninsule du Trocadero. Il faisait face à la passe et au Fort Puntales; dans les environs de Cadix, Espagne. Coordonnées géographiques: 36° 30' de latitude Nord, et 06° 16' de longitude Ouest.
***Conflit***: Guerres du Premier Empire [18 mai 1804 - 1814 et 1815].
***Contexte***: Le 23 mars, le maréchal duc de Bellune, en position devant Cadix, se rendit maître du fort de Matayorda.
***Chefs en présence*** ♦**Français**: le maréchal Victor, duc de Bellune.[1] ♦**Anglo-espagnols**: général Blacke.
***Effectifs engagés*** ♦inconnus.
***Stratégie ou tactique***: Brèche par artillerie puis assaut à la baïonnette. la prise du fort permettait aux Français d'installer des batteries de siège à proximité de Cadix.
***Résumé de l'action***: Les premiers jours se résumèrent à un bombardement dense et ininterrompu. Puis, lorsque des brèches praticables furent ouvertes, les assauts commencèrent. Mais la résistance fut féroce. Les Anglo-espagnols, qui le défendaient, l'évacuèrent après douze jours de forte résistance aux assauts successifs des Français.
***Pertes*** ♦inconnues mais lourdes.
***Conséquence de cette défaite anglaise***: L'occupation du fort de Matayorda, dans la presqu'île du Trocadero,[2] permit à l'artillerie française de placer des mortiers le long de la côte. Lorsque les batteries furent achevées, les Français se disposèrent à bombarder la ville alors en proie aux désordres de l'anarchie. Le général Blacke, appelé de Catalogne par la junte, avait remplacé le duc d'Albuquerque au commandement des troupes.



---

[1]Claude Perrin, dit *Victor,* né à Lamarche en Lorraine. Après la chute du Ier Empire, il fut ministre de la Guerre de Louis XVIII, de 1821 à 1823.

[2]Après le renversement du roi d'Espagne Joseph Bonaparte en 1814, et la restauration de Ferdinand VII de Bourbon, ce dernier dut, lors de la Révolution espagnole de 1820, prêter serment à la Constitution. Mais la France, qui avait jadis exporté la Liberté, réagit par une intervention militaire pour rétablir l'absolutisme. Le duc d'Angoulème lança cette expédition en Espagne en 1823 dans le seul but d'y réinstaller la monarchie absolue. Ce fut au cours de cette expédition, plus tardive que l'époque que nous relatons dans ces pages, que fut pris le Fort-Trocadéro [ou Matayorda]. L'avenue parisienne du Trocadéro et la place du Trocadéro, la colline et le Parc du Trocadéro [dont le nom fut donné au Palais du Trocadéro] furent ainsi baptisés à la mémoire de cette prise du Fort du Trocadéro [de 1823; et non pas de celle de 1810]. Le Palais de ce nom fut construit plus tard pour l'Exposition Universelle de 1878 et remplacé par le Palais de Chaillot.

# ***Maubourguet.*** *Bataille de*

***Date de l'action***: 19 mars 1814.
***Localisation***: Ville située au nord de Vic-en Bigorre, Aquitaine, France. Coordonnées géographiques: 43° 28' de Latitude Nord; 00° 03' de Longitude Est.
***Conflit***: Guerres du Premier Empire [du 18 mai 1804 au 6 avril 1814 **&** *les Cent-Jours* du 20 mars au 28 juin 1815]. Sixième Coalition [de mars 1813 au 11 avril 1814].[3]. Campagne de France de 1814.
***Contexte***: L'Armée d'Espagne, devenue *Armée des Pyrénées*, tentait d'éloigner Wellington de Bordeaux et de prendre la route de Paris; aussi prit-elle le chemin de Toulouse après avoir erré dans le *département*[4] du Gers. Ce fut à Maubourguet que Soult passa l'Échez, affluent de l'Adour.
***Chefs en présence*** ♦**Anglais, Espagnols, Portugais**: général Wellington. ♦**Français**: général Berton.
***Effectifs engagés*** ♦**Français**: 30.000 fantassins et 2.900 cavaliers ♦**Anglais**: 75.000 hommes
***Stratégie ou tactique***: Croyant sa mission accomplie[5] et craignant, de plus, d'être coupé de *Tarbes*, Soult se retira par *Simacourbe*, et Lambège sur *Vic-en-Bigorre*. Soult pensait que Wellington le poursuivait maintenant avec toutes ses forces. Il s'établit donc le 19 sur le plateau de Lamayon dans l'intention d'accepter la bataille. Mais il fut informé que la Gauche alliée avait suivi la route de Plaisance à Maubourguet, et paraissait déjà sur le plateau de Sauveterre. Il renonça donc à son projet et se hâta de gagner Tarbes, ordonnant à sa Cavalerie Légère de harceler la marche des Anglo-hispano-portugais jusqu'à ce que le comte d'Erlon ait pris position à *Vic-en-Bigorre*.
***Résumé de l'action***: Le général Berton venait à peine de placer ses avant-postes en avant de *Maubourguet* que la Cavalerie anglaise déboucha par le chemin de *Madiran*. Le général français n'avait sous la main que deux régiments de Chasseurs. Il les *échelonna* derrière Maubourguet et attendit les Anglais. Bientôt les Alliés débouchèrent sans méfiance de cette ville, en colonnes serrées sur la grand-route bordée de larges fossés. Chargés par la Compagnie d'élite du 21^e^ commandée par le général Duchastel, les coalisés furent culbutés et sabrés jusque dans Maubourguet où ils trouvèrent avec peine un refuge. Cet échec les rendit dès lors plus circonspects. Les blessés furent soignés à l'hôpital de Vic et les morts enterrés sur place. Berton abandonna alors la direction de Vic et franchit l'Adour vers Nouilhan pour marcher sur *Rabastens*.
***Pertes*** ♦Ce combat fit de nombreuses victimes des deux côtés. Les morts furent enterrés sur place, les blessés dirigés vers les hôpitaux locaux et en

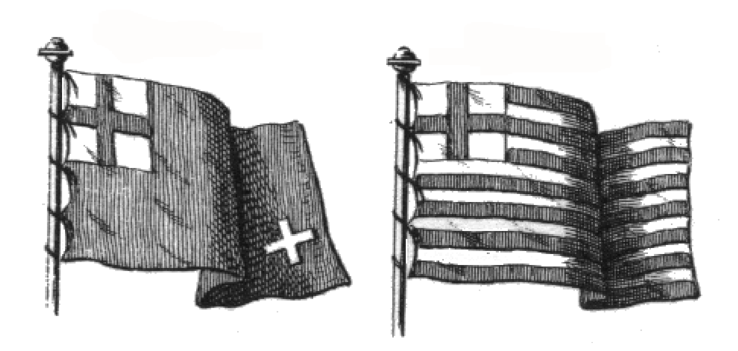
---

[3]Voir la note de la rubrique "Conflit" de *Batailles de Blexen et Bremerlehe* du 22 au 25 avril 1813.

[4]Un *département* est une circonscription administrative correspondant au *comté* au Canada. La superficie des départements est assez similaire, sauf en région parisienne. Il fallait qu'un homme à cheval puisse se rendre dans le chef-lieu en douze heures (pour être mobilisé). Au Canada, les comtés sont fort variables en fonction de la population électorale: environ 25.000 habitants. Ceux du Nord sont immenses; dans le sud, ils peuvent grouper quelques rues seulement. D'ailleurs, les comtés fédéraux sont plus grands que les comtés provinciaux, quoique superposés.

[5]Voir "Stratégie ou tactique" de Viella.

particulier vers l'Hospice de *Mirande*.
***Conséquence de cette défaite anglaise***: L'armée anglaise fut retardée, ce qui permit au comte d'Erlon de prendre position à Vic-en-Bigorr



**Gauche**: Pavillon particulier d'Angleterre; il est rouge, au franc quartier d'argent, chargé d'une croix rouge; à dextre de la pointe d'en-bas, il y a un sautoir d'argent. **Droite**: Pavillon d'une division d'escadre d'Angleterre; il est de treize bandes à commencer par celle d'en-haut, rouge, blanche, ainsi de suite, au franc-quartier d'argent chargé d'une croix rouge. (XVIII^e^ **siècle)**

# ***Merksem.*** *Bataille de*

***Date de l'action***: 13 janvier 1814.

***Localisation***: ou Merxhem, village au Nord-Est d'Anvers, aujourd'hui absorbé par cette agglomération. Belgique. Coordonnées géographiques: 51° 16' de latitude Nord, et 04° 28' de longitude Est.

***Conflit***: Guerres du Premier Empire [du 18 mai 1804 au 6 avril 1814 **&** *les Cent-Jours* du 20 mars au 28 juin 1815]. Sixième Coalition [de mars 1813 au 11 avril 1814].[6]

***Contexte***: Le général Maison, convaincu que les Prussiens et les Anglais voulaient tenter un coup de main sur Anvers, renforça la garnison. Maison se mit à la tête de la Division de Cavalerie du général Castex. Cependant, le général Bülow continua son mouvement offensif afin de s'emparer de positions favorables[7] d'où les Anglais venant de Rosendaal pourraient brûler l'escadre française. Les Anglais étaient particulièrement intéressés à faire disparaître les navires de guerre français qui constituaient une menace face à leur île.

***Chefs en présence*** ♦**Français**: général de division Castex[8], général Ambert. ♦**Anglais**: général Graham.

***Effectifs engagés*** ♦**Français**: 2.000 hommes. ♦**Anglais**: 10.000 hommes.

---

[6]Voir la note de la rubrique "Conflit" de *Batailles de Blexen et Bremerlehe* du 22 au 25 avril 1813.

[7]Merksem et Wineghem.

[8]**Bertrand-Pierre Castex** est né à Pavie, Gers, France, en 1771. La Révolution qui éclate alors qu'il n'a que 18 ans, supprime l'interdit qui empêche les roturiers de s'élever au grade d'officier [interdit qui, d'ailleurs, rend la Révolution possible en privant le roi du soutien de l'armée royale, effectivement commandée par les sous-officiers de roture, alors que les officiers séjournent à Versailles ou dans leurs estates privés] et lui donne l'occasion de se lancer dans une brillante carrière militaire. Il fait ses études au collège d'Auch puis à Toulouse [droit]. Dès le 15 juillet 1792, il est *maréchal des logis* dans la Compagnie Franche du Gers, puis *sous-lieutenant* [1793], et enfin *lieutenant* [1795], son régiment étant devenue le 24e Chasseurs à Cheval. De 1796 à 1800, Campagne d'Italie. Son courage et son intelligence lui donnent une rapide promotion, *capitaine* en 1797 et *chef d'escadron* en 1800. En 1801 et 1802, il passe en Espagne. En 1803 il est promu major [lieutenant-colonel]. 1806, campagne d'Allemagne; à la Bataille d'Iéna, il mène une glorieuse charge de Cavalerie. À la Bataille d'Eylau, il enlève sous l'œil de l'Empereur le cimetière retranché. Une multitude de cavaliers russes avancent sur lui, au pas [à cause de la neige et de la boue], en criant des *Hourras* frénétiques. Lorsque les milliers de Dragons russes arrivent **à 6 pas** des Français [magnifique discipline de tir!], Castex crie «Feu!» et l'immense décharge à bout-portant met les Russes en fuite, poursuivis par les Chasseurs de Castex. Napoléon le félicite. Les batailles se succèdent, Guttstadt, Saint-Polten, Wagram. Il est promu général de brigade en 1809. De retour à Strasbourg, il épouse une Alsacienne nommée Félicité de Dartein [1810]. Il participe à la Campagne de Russie [1812]: batailles de Wilkomir, de Dunabourg, de Jakoubowo, de Koulnieff, de Polotsk. À la Bérézina, Castex qui est en avant-garde a le temps de passer avant que le pont ne soit détruit. À Altenbourg [1813], le général-major Castex des *Grenadiers à Cheval de la Garde Impériale* est blessé d'un coup de sabre. Nommé général de division en 1813, il sert à l'Armée du Nord, en Hollande, sous le général Lefebvre-Desnouettes. Blessé de nouveau devant Liège, il termine la campagne de France et reconnaît Louis XVIII qui le met en non activité. Il reprend du service pendant les Cent-Jours et commande la Cavalerie du Corps d'armée de Lecourbe. La Seconde Restauration le couvre d'honneurs et le nomme vicomte en 1822. Il commande une division de Dragons en Espagne en 1823 et devient député du Bas-Rhin. Il meurt dans son château de Val-de-Villé (Alsace) le 19 avril 1842. [♦Parquin, *Souvenirs et campagnes d'un vieux soldat de l'Empire*, Paris, 1892. ♦Marbot, *Mémoires*, Plon, Paris, 1892. t.III. ♦article de M. J. Barada dans la Revue de la *Société archéologique du Gers* du 2 décembre 1901.]

***Stratégie ou tactique***: Les positions de Merksem et de Wineghem étaient d'autant plus importantes que des batteries pouvaient y être construites pour pilonner Anvers. Le Corps français de Belgique se trouvait pressé, de face par les Prussiens, du côte maritime par les Anglais et du côté de la Meuse par les Russes.
***Résumé de l'action***: Le 13 janvier, Bülow attaqua les positions françaises de Merksem et de Wineghem. Merksem, bien qu'assez forte, ne put résister longtemps aux Prussiens et aux Anglais qui l'abordèrent de front et de flanc. Le général Ambert en fut chassé après un combat assez vif et il eut beaucoup de difficulté à rallier, à Damme, sa division composée de très jeunes conscrits —français et flamands— qui marchaient au feu pour la première fois. Les Anglo-prussiens éloignèrent d'abord de Wineghem les deux bataillons qui la défendaient et leur enlevèrent un canon. Mais, sur l'ordre du général Roguet, la Brigade Flamant qui était à Deurne, marcha à son secours, attaqua à la baïonnette et reprit d'un assaut le canon et même la position où s'étaient retranchés les Anglo-prussiens.
***Pertes*** ♦**Français**: environ 300 tués ♦**Anglais** et **Prussiens**: environ 300 tués.
***Conséquence de cette défaite anglaise***: Le danger de pilonnage que risquait de subir l'escadre française dans le port d'Anvers était écarté en attendant que le bassin de mouillage des vaisseaux de guerre soit suffisamment blindé.



## ***Mesola.*** *Siège de*

***Date de l'action***: 15 novembre 1813.
***Localisation***: Sud du delta du Pô, Italie; 12°20'Est,44°48'Nord.
***Conflit***: Guerres du Premier Empire [du 18 mai 1804 au 6 avril 1814 **&** *les Cent-Jours* du 20 mars au 28 juin 1815]. Sixième Coalition [de mars 1813 au 11 avril 1814]. Campagne de 1813 en Italie du Nord.
***Contexte***: Le général Nugent, à la tête d'un Corps de 3.000 hommes en partie autrichiens, en partie anglais, calabrais ou italiens,[9] avait débarqué, le 15, près de l'embouchure du canal de Mesola, entre *Goro* et *Volano* où se trouvaient deux forts.
***Chefs en présence*** ♦**Français**: Inconnus. ♦**Anglo-alliés**: général Nugent.
***Effectifs engagés*** ♦**Anglo-alliés**: 3.000 hommes. ♦**Français**: garnison de 200 hommes.
***Stratégie ou tactique***: Assauts d'Infanterie avec échelles d'escalade.
***Résumé de l'action***: Nugent et ses troupes attaquèrent et enlevèrent les deux forts par assaut d'Infanterie précédé d'un pilonnage préparatoire d'artillerie, puis se dirigèrent vers Ferrare. Les stocks stratégiques français qui étaient entreposés dans cette ville avaient été évacués. Le général autrichien Nugent y entra sans difficulté le 20, et prit position en avant de la ville, poussant ses avant-postes jusqu'à Malalbergo.
***Pertes*** ♦Inconnues.
***Conséquence de cette défaite française***: L'Italie du Nord revenait peu à peu sous protectorat de l'Empire autrichien. Depuis les Campagnes d'Italie du général Bonaparte, la boucle était bouclée.



[9] Ces Italiens, déserteurs de l'armée française, avaient senti le vent des victoires tourner et, pour s'éviter rétribution, avaient rejoint l'armée alliée.

## ***Molins-de-Rey***. *Bataille de*

***Date de l'action***: 10 janvier 1814.

***Localisation***: 41°25' de Latitude Nord, 02°01' de Longitude Est. Ville d'Espagne située à 1 km au S.-O. de Barcelone, en Catalogne. Ce lieu-dit s'est aujourd'hui fondu dans la vaste agglomération catalane.

***Conflit***: Guerres de l'Empire [du 18 mai 1804 au 6 avril 1814 **&** les Cent-Jours du 20 mars au 28 juin 1815]. Sixième Coalition [de mars 1813 au 11 avril 1814].[1] Guerre d'Espagne. Campagne de 1814 en Catalogne.

***Contexte***: En Catalogne, depuis la réunion de l'*Armée de Catalogne* au *Corps d'Aragon*,[2] le maréchal Suchet, duc d'Albufera, avec 18.000 fantassins et 2.100 chevaux, s'échelonnait entre Barcelone et Gérone, gardant, avec deux divisions d'Infanterie,[3] le Bas-Llobregat [un fleuve]; 14.000 hommes servaient en outre de garnisons aux places-fortes catalanes encore sous contrôle français.

Face à lui, le *Corps anglo-sicilien*, fort de 12.000 hommes et sous les ordres de Lord Bentinck, renforcé d'une division de 9.000 Espagnols [général Sarsfield] longeait la rive droite du Llobregat, depuis son embouchure jusqu'à Manreza, et faisait sa jonction, à Collent, avec le Corps du général Elio [17.000 hommes]. Le général espagnol Copons faisait le siège de Peñiscola avec 18.000 hommes et bloquait d'autres places tenues par les Français. Heureusement pour ces derniers, la mésentente et les rivalités de nations régnaient entre les divers généraux anglais et espagnols.

***Chefs en présence*** ♦**Français**: maréchal Suchet, duc d'Albufera. ♦**Anglais**: généraux Bentinck, Clinton, Sarfield et Copons.

***Effectifs engagés*** ♦**Français**: 20.100 hommes. ♦**Anglais**: 56.000 hommes.

***Stratégie ou tactique***: En ce début de 1814, la France était en état de siège. Selon le plan d'invasion des Alliés qui fourbissaient leurs armes aux frontières de cette France aux idées subversives, il n'était pas question de donner à Napoléon le temps de reconstituer une Grande Armée et de remplir ses cadres épuisés, et les Alliés se décidèrent pour une précoce campagne d'hiver. Napoléon n'avait que 80.000 hommes à opposer aux 285.000 soldats qui composaient la grande armée alliée, celle de *Silésie* et celle *du Nord* que la coalition pouvait faire entrer en France à la fin de décembre 1813. Le Rhin était la base d'opération. Les troupes de première ligne devaient[4] compter des Allemands [160.000], des Hollandais [10.000], des Britannique [8.000 seulement, dont 2.000 Anglais, 3.000 Écossais et 3.000 Irlandais]; en tout 180.000 hommes environ. En deuxième ligne, des Autrichiens se formaient sur l'Inn et des réserves russes se concentraient en Pologne; en tout 100.000 hommes supplémentaires.

---

[1]Voir la note de la rubrique "Conflit" de *Batailles de Blexen et Bremerlehe* du 22 au 25 avril 1813.

[2]Pompeusement appelés **Armées**, mais qui n'avaient que des effectifs de modestes divisions.

[3]À San-Boy et San-Feliu.

[4]Selon le projet allié

À ces 280.000 hommes devaient s'ajouter 100.000 soldats employés aux blocus et sièges des places encore occupées par les Français en Allemagne, les 80.000 Autrichiens de l'Armée d'Italie, les 100.000 Anglais, Espagnols et Portugais qui marquaient le pas dans les Pyrénées-Atlantiques sous les ordres de Wellington, et les 56.000 Anglo-espagnols opposés au maréchal Suchet en Catalogne ibérique.[5]

***Résumé de l'action***: Les Anglo-espagnols restèrent dans l'inaction la plus complète depuis le mois de décembre 1813 jusqu'au 15 janvier 1814. Vers cette époque, les généraux alliés, qui avaient concerté une attaque durant une entrevue à Villafranca, essayèrent de la mettre à exécution. Les généraux Clinton et Sarsfield durent se porter vers le pont de Molins-del-Rey, tandis que le général Copons, par une marche forcée sur Papiol, chercherait à prendre les Français de flanc alors qu'un détachement ferait des démonstrations de diversion tactique sur la Garriga.

Mais le maréchal Suchet, prévenu d'avance de cette attaque, avait pris des mesures. De plus, les alliés exécutèrent mal le plan qui n'avait pas été des mieux combinés. Aussi les Anglo-espagnols se replièrent-ils dans leurs positions initiales à l'issue d'une canonnade de sept longues heures et de plusieurs assauts avortés, non sans avoir essuyé de lourdes pertes.

***Pertes*** ♦Non chiffrées.

***Conséquence de cette défaite anglaise***: Immédiatement après cette bataille d'artillerie, Suchet, qui venait de recevoir du Ministère de la Guerre l'ordre d'envoyer une division de 10.000 hommes vers la France afin de renforcer la Grande Armée, sentit la nécessité de se rapprocher des Pyrénées.



[5] En tout, Napoléon et les Français devaient faire face à des possibilités inépuisables de près de 900.000 coalisés!

## ***Monasterio-de-Rodilla.*** *Bataille de*

***Date de l'action***: 19 octobre 1812.

***Localisation***: Monasterio-de-Rodilla se situe sur la Nationale N°1, à 22 km au N.-E. de Burgos. Coordonnées géographiques approximatives: 42° 23' de Latitude Nord; 03° 31' de Longitude Ouest.

***Conflit***: Guerres du Premier Empire [du 18 mai 1804 au 6 avril 1814 **&** *les Cent-Jours* du 20 mars au 28 juin 1815]. Guerre Péninsulaire, 1808-1814. Campagne de 1812.

***Contexte***: Après avoir combattu puis capturé un Corps anglais à Santa-Olalla, une partie de l'avant-garde française, commandée par le général Gauthier, s'empara des hauteurs qui dominent le bourg de Monasterio-de-Rodilla.

***Chefs en présence*** ♦**Français**: général Gauthier. ♦**Anglais**: inconnu.

***Effectifs engagés*** ♦**Français**: 2.000 hommes dont 300 cavaliers. ♦**Anglais**: 5.000 hommes.

***Stratégie ou tactique***: À deux ou trois kilomètres à la sortie S.-O. de Monasterio-de-Rodilla, sur la Nationale N°1 en direction de Burgos, la route s'élève en un col appelé *Puerta-de-La-Brujula*. Un col difficile, entouré de hauteurs et d'à pic. Ce fut un assaut à la baïonnette et au sabre: les Anglais en position défensive, retranchée, les Français en mouvement d'assaut.

***Résumé de l'action***: Le 19, seize Compagnies d'Élite et 300 chevaux, conduits par le général Gauthier, attaquèrent et délogèrent les Anglais de ce col qui domine Monasterio-de-Rodilla.

***Pertes*** ♦Inconnues.

***Conséquence de cette défaite anglaise***: L'avant-garde luso-anglaise retraita vers Burgos et les Français occupèrent Monasterio-de-Rodilla.




**Monasterio de Rodilla selon une carte topographique récente**

## ***Motril*** *et* ***Almuñejar.*** *Siège des châteaux de*

***Date de l'action***: septembre 1810.

***Localisation***: Motril est à 50 km au S.-S.-E. de Granada, Espagne, par 36°45' de Latitude Nord et 03°31' de Longitude Ouest. Almuñejar [ou Almuñecar] se situe à 50 km au S.-S.-O. de Granada, à égale distance entre Malaga et Almeria: 36°43' Nord, 03°41' Ouest.

***Conflit***: Guerres du Premier Empire [18 mai 1804 - 1814 et 1815]. Guerre d'Espagne, 1808-1814. Campagne de 1810.

***Contexte***: Le Corps d'armée du général Sébastiani s'étant absenté pour aller mater la rébellion espagnole dans un autre secteur, les Anglais et les insurgés cherchèrent à mettre son absence à profit pour soulever le pays. Quelques villages se révoltèrent et massacrèrent tous les Français qu'ils purent surprendre en forces moindres ou isolées. Les "**afrancesados**"[1] subissaient le même sort.

***Chefs en présence*** ♦**Français:** général Werlé. ♦**Anglais:** Inconnus.

***Effectifs engagés*** ♦Inconnus.

***Stratégie ou tactique***: Combat frontal de Cavalerie contre l'Infanterie anglaise.

***Résumé de l'action***: De nouveau débarquements anglais s'effectuèrent sur la côte des Alpujaras, et les châteaux de Motril et d'Almunejar furent pris par les Anglo-Espagnols. Mais, après *l'affaire de Padal*,[2] le général français Werlé marcha sur ces deux châteaux qu'il trouva fortement occupés. Les Anglais tentèrent d'attaquer les Français mais furent contre-attaqués, mis en déroute et poursuivis jusqu'à la plage où ils rembarquèrent avec de fortes pertes en tués et en noyés.

***Pertes*** ♦inconnues.

***Conséquence de ces défaites anglaises***: Les châteaux de Motril et d'Almunejar dont les Anglais avaient fortement augmenté l'armement et les défenses et qu'ils avaient approvisionnés en stocks logistiques de munitions et de vivres, tombèrent au pouvoir des Français.



[1] Ou *collaborateurs* des Français

[2] Le 4 septembre, le chef d'escadron Rollet du 16e Régiment de Dragons, écrasa deux bandes de guérilleros, armés par les Anglais et soutenus par 2.000 paysans du pays. Ces partisans s'étaient portés dans les environs de la ville de Granada pour y confronter la faible garnison qui restait après le départ du général Sébastiani.

# *Nouvelle-Orléans*. *Bataille de La*

***Date de l'action***: 24 décembre 1814.[1]

***Localisation***: Capitale de la Louisane. États-Unis d'Amérique. Champ de bataille: 29°56'Nord, 89°58'Ouest.

***Conflit***: Guerres du Premier Empire [Mai 1804 - avril 1814 et les Cent-Jours en 1815]. Campagne de 1814. Guerre anglo-américaine de 1812-1814.

***Contexte***: Napoléon avait abdiqué le 6 avril 1814, et il restera dans l'île d'Elbe jusqu'au 1er mars 1815. Débarrassés de Napoléon, les Anglais se



**L'un des nombreux tableaux de la bataille de la Nouvelle-Orléans montrant les canonniers français.**

préparaient à faire payer aux Américains leur alliance militaire avec les Français qui durait depuis 1812, *en leur reprenant la Louisiane*, cadeau[2]

---

[1]Ce jour-là, précisément, les États-Unis et l'Angleterre signaient à Gand, en Belgique, *les Préliminaires de Paix*. Cette bataille devenait donc tout à fait inutile.

[2]Assorti d'une somme, de 27.267.622 $. La Louisiane avait peu à voir avec le petit état actuel. Elle couvrait un immense territoire de 2.144.520 km$^2$ et doubla l'étendue des États-Unis. La Louisiane, cédée à l'Espagne en 1763, était de nouveau entre les mains des Français qui occupaient l'Espagne. Le commerce américain dépendait lourdement de l'utilisation de la Nouvelle-Orléans, comme port de transit, et du Mississippi comme voie de communication. Et le président Thomas Jefferson se rendait compte que les accords commerciaux, garantis par le Traité de San-Lorenzo avec l'Espagne, pouvaient être modifiés par la France au détriment des États-Unis. Il demanda donc à Robert R. Livingston, ambassadeur des États-Unis à Paris, d'essayer de retarder la rétrocession à la France, ou, s'il ne le pouvait, de tenter d'acheter la Nouvelle-Orléans [qui formait la seule enclave française à l'Est du Mississippi]. Les États-Unis auraient ainsi toute la rive gauche ou Est du *Père des Fleuves*, et seraient ainsi propriétaires de la moitié longitudinale du Mississippi. Jefferson envoya même un plénipotentiaire [James Monroe] à Paris pour aider Livingston dans ses négociations qu'il appréhendait difficiles avec le chef de l'État des Français. Or, contrairement à toute attente, Bonaparte, qui avait besoin d'argent pour guerroyer en Europe et ailleurs, offrit carrément de vendre **la totalité** de la Louisiane aux Américains qui n'en croyaient pas leurs yeux, et qui s'empressèrent de signer un traité [2 mai 1803, antidaté au 30 avril], avant que les Français ne changent d'idée. Ainsi, cette transaction réglait un problème à court terme [besoin d'argent et désir de s'allier les États-Unis contre l'Angleterre; ce dernier désir se réalisera le 18 juin 1812, lorsque

de Napoléon à la jeune république étatsunienne. *La guerre entre les États-Unis d'Amérique et l'Angleterre avait donc découlé de cette alliance*. Stratégiquement parlant, le calcul semblait bon. Il se résumait ainsi: *"Si les États-Unis ont réussi à arracher leur indépendance à l'Angleterre, ce n'avait été que grâce à l'armée française de Rochambeau. Donc, aujourd'hui, en 1814, la France, neutralisée par les puissance européennes, ne pouvait plus venir en aide aux États-Unis, en conséquence il serait sans doute facile de récupérer la vaste Louisiane"* qui totalisait, rappelons-le 2.144.520 km$^2$ ou 14 états américains actuels. À cette époque, le Golfe du Mexique et les Antilles étaient écumés par des flibustiers français dont le chef s'appelait Jean Laffite. Son repaire était l'une des îles du delta du Mississippi appelée Barataria. Faisant d'une pierre deux coups, les Anglais pourraient donc interdire dans cette région le séjour de ces flibustiers français qui mettaient à mal leur commerce antillais. Ils mirent donc au point une attaque contre Mobile et commencèrent à fomenter des troubles chez les Indiens locaux.

Au début du mois de septembre, Laffite reçut une lettre de Pensacola,[3] signée par le lieutenant-colonel Nicolls qui commandait les troupes anglaises en Floride. *Les Anglais proposaient aux pirates français de Barataria de collaborer avec eux dans la conquête anglaise de la Louisiane.* En contrepartie, Laffite deviendrait capitaine de vaisseau dans la Royal Navy et recevrait des terres en Louisiane. Laffite s'empressa de faire rapport de la proposition au major-général américain Andrew Jackson qui commandait à cette époque les forces américaines dans cet état, et qui, plus tard, deviendra président des États-Unis. Homme d'action, Jackson attaqua les Indiens Crique[4] et les défit en 1814. Mais, pour lutter contre les Anglais qui se préparaient à attaquer la Nouvelle-Orléans, les autorités fédérales ne disposaient que de 4 ou 500 soldats réguliers et de 5 ou 6 navires de qualité inférieure. Aussitôt, l'ingénieur Gérard La Carrière, seigneur de Latour et Faleys, fut nommé *Ingénieur Principal des Défenses de La Nouvelle-Orléans* avec le grade de major.

Le 14 décembre 1814, 5 vaisseaux fédéraux furent attaqués et pris au large du Lac Borgne par 45 chaloupes-canonnières anglaises portant un milliers de soldats. Les Américains essuyèrent des pertes sévères de 98 tués et 77 blessés. Aussitôt les Louisianais se portèrent volontaires pour lutter contre les Anglais. Les pirates français furent eux aussi mobilisés.

Alors que les frères Laffite restaient au QG de Jackson, les pirates furent formés en trois *unités d'artillerie* placées sous le commandement du capitaine Dominique et destinées à garder le Fort Saint-Jean situé à 10 km au nord de la ville. Jackson qui considérait ce fort comme de la plus grande importance, l'avait aussi renforcé du Bataillon d'Orléans.[5]

---

les États-Unis déclareront la guerre à l'Angleterre et attaqueront le Canada]. Bonaparte avait ainsi bradé le long-terme de la France uniquement pour affermir sa dynastie sur le trône impérial.

[3]Floride; cette région appartenait encore à l'Espagne, alliée de l'Angleterre dans la guerre contre la France impériale et contre les États-Unis.

[4]Soulevés et armés par les Anglais.

[5]372 volontaires orléanais francophones. Cela ne faisait que 11 ans que Napoléon avait vendu la Louisiane aux États-Unis.

***Chefs en présence*** ♦**Franco-américains**: major-général Andrew Jackson; Jean Laffite, chef des pirates français; général Coffee. ♦**Anglais**: général Sir Edgard Palkenham.




***Effectifs engagés*** ♦**Franco-américains**: 5.000 hommes. ♦**Anglais**: 15.000 hommes.

***Stratégie ou tactique***: Attaque de flanc de la part des Franco-louisianais. En ce début de XXI[e] siècle, alors que la disproportion des forces entre les États-Unis et l'Angleterre est immense, Londres s'est définitivement rangée sous les ordres du Congrès américain. À tel point que le philosophe américain Noam Schomsky a pu écrire ironiquement que *"la Grande Bretagne est devenue un acteur aussi indépendant* [des États-Unis] *que l'Ukraine au temps de la Russie soviétique."*[6] Et à la page 157 du même ouvrage, *"L'Amérique est un «État éclairé» par définition. Son*

[6]Noam Chomsky, *De la guerre comme politique étrangère des États-Unis*, Éditions Éléments, ISBN 2-7489-0037-5, p.107. "by now, about as much of an *independent actor* as the **Ukraine** was in the pre-Gorbachev years" Rappelons que l'Ukraine était purement annexée à l'Union soviétique à l'époque.

*chien de garde, la Grande-Bretagne, également , du moins aussi long-temps qu'elle obéira aux or*dres."

***Résumé de l'action***: Dans l'après-midi du 23 décembre les Anglais débarquèrent à 8 km en aval de La Nouvelle Orléans. Le Bataillon d'Orléans s'élança dans une course effrénée en chantant *Le Chant du Départ*[7] et *La Marseillaise*.

Les Anglais débarqués sur la rive du Lac Borgne furent *attaqués de flanc* par les troupes franco-américaines du général Coffee et forcées de rembarquer. Le combat fut acharné, au corps à corps et à la baïonnette.

***Pertes*** ♦**Anglais**: 400 tués et blessés. ♦**Français**: une centaine de tués.

***Conséquence de cette défaite anglaise***: Ce succès donna aux Franco-Américains un répit de cinq jours pour établir une ligne de retranchements sur la rive gauche du Mississippi.



[7]Il s'agit du célèbre hymne de M.-J. Chénier exécuté pour la première fois le 14 juillet 1794. La musique est de Méhul. "La victoire en chantant, nous ouvre la barrière, La liberté guide nos pas. Et du Nord au Midi la trompette guerrière A sonné l'heure des combats. Tremblez, ennemis de la France. Rois ivres de sang et d'orgueil. Le peuple souverain s'avance. Tyrans descendez au cercueil. La République nous appelle, Sachons vaincre ou sachons mourir. Un Français doit vivre pour elle. Pour elle un Français doit mourir."

# *La Nouvelle-Orléans*. *Bataille de*

***Date de l'action***: 28 décembre 1814.

***Localisation***: Capitale historique de la Louisiane (la présente capitale étant Bâton-Rouge). États-Unis d'Amérique. Champ de bataille: 29° 56' Nord, 89° 58' Ouest.

***Conflit***: Guerre anglo-américaine de 1812-1814. En Europe, la guerre est terminée. Les Préliminaires de Paix entre les États-Unis et l'Angleterre avaient été signés le 24 décembre 1814 à Gand.




***Contexte***: Le 28 décembre, un mouvement inhabituel montra que les Anglais se préparaient à une autre attaque. Les franco-américains sonnèrent le branle-bas de combat. Comme l'artillerie n'avait pas assez de canonniers capables de manœuvrer efficacement les pièces, Jackson fit venir les pirates français qui défendaient le Fort Saint-Jean, et qui étaient des pointeurs fort habiles.

***Chefs en présence*** ♦**Franco-américains**: major-général Andrew Jackson;[1] Jean Laffite. ♦**Anglais**: général Sir Edgard Palkenham.
***Effectifs engagés*** ♦**Franco-américains**: 5.000 hommes. ♦**Anglais**: 15.000 hommes.
***Stratégie ou tactique***: Après la première bataille de la Nouvelle-Orléans, les Franco-américains s'empressèrent de creuser des retranchements et des parapets le long d'un canal de drainage abandonné. C'était un parapet

**Bataille de la Nouvelle-Orléans.**



de terre abrupt du côté anglais et en pente douce de l'autre.

Banale attaque frontale sans idée de manœuvre. La tactique de Palkenham jouait sur l'assaut de masse pour emporter les positions;[2] mais la précision des tirs de l'artillerie pirate contrecarra cruellement ce plan d'attaque. Bataille d'autant plus frustrante que les Préliminaires de Paix avaient déjà été signés à Noël entre les États-Unis et l'Angleterre, mais la nouvelle n'en était pas encore parvenue en Amérique.
***Résumé de l'action***: À 08h25, une fusée éclairante donna le signal de la bataille. Immédiatement, l'artillerie anglaise se mit à pilonner la ligne franco-américaine et les fantassins anglais s'ébranlèrent. Il formaient un bloc dense et compact qui avançait au pas d'assaut lent [un pas à la seconde]. Au signal, les pirates français se mirent à tirer à la mitraille,[3] et, lorsque la fumée disparut, des centaines de soldats anglais gisaient sur le sol, et les autres tentaient de fuir vers un fossé de drainage plein de boue. Les pirates les fusillaient comme à la chasse. Plusieurs canons anglais furent démantelés par l'artillerie des pirates français.

La bataille avait été un massacre.
***Pertes*** ♦**Français**: une cinquantaine de tués et de blessés. ♦**Anglais**: très lourdes, 500 tués et de nombreux blessés.
***Conséquence de cette défaite anglaise***: La démoralisation commençait à gagner le camp anglais.

---

[1]Celui-là même qui deviendra septième président des États-Unis en 1828 et qui déclenchera le grand nettoyage ethnique des tribus indiennes de l'Est du continent. Sa technique était d'acheter l'assentiment des chefs indiens au moyen de grosses sommes d'argent.
[2]Comme durant la Première Guerre mondiale.
[3]Fragments antipersonnel.

# *La Nouvelle-Orléans.* *Bataille de*

***Date de l'action***: 1er janvier 1815.
***Localisation***: Ville de Louisiane, États-Unis d'Amérique. 29°56'N., 89°58'O.
***Conflit***: La France était en paix et Napoléon Ier avait abdiqué le 6 avril 1814. Guerres de 1812-1814 entre les États-Unis [alliés de la France] et l'Angleterre. Les Préliminaires de Paix entre les États-Unis et l'Angleterre avaient été signés le 24 décembre 1814 à Gand. Mais Palkenham ne le savait pas encore.

**Jean Laffite, pirate franco-américain**.



***Contexte***: L'Angleterre, momentanément en paix avec la France, utilisait ses troupes, avant de les démobiliser, à s'emparer de la Louisiane que la France venait de céder aux États-Unis d'Amérique. Les politiciens anglais voulaient faire payer aux Américains leur alliance militaire avec Napoléon depuis 1812. Ironie du sort, ces mêmes hommes politiques londoniens venaient de signer à Noël les Préliminaires de Paix, mais la nouvelle ne parviendra en Louisiane qu'après les quatre batailles [inutiles] de la Nouvelle-Orléans. Durant l'Empire napoléonien, la France avait forcé l'Espagne [annexée] à lui restituer la Louisiane, mais le nouveau gouvernement espagnol se refusait à reconnaître cette cession effectuée sous la contrainte, et voulait récupérer cette colonie. L'Angleterre, alliée de l'Espagne, pouvait désormais s'emparer à son compte de ce territoire en laissant croire qu'elle voulait aider l'Espagne. À partir de la Louisiane, le projet lointain était de récupérer les États-Unis, la France n'étant pas en mesure de leurs prêter main-forte comme durant la Guerre d'Indépendance américaine.
***Chefs en présence*** ♦**Franco-américains**: major-général Andrew Jackson, général en chef; les frères Laffite,[1] le capitaine Dominique. ♦**Anglais**: général Sir Edgard Palkenham.
***Effectifs engagés*** ♦**Franco-américains**: 5.000 hommes. ♦**Anglais**: 15.000 hommes.[2]
***Stratégie ou tactique***: Attaque frontale d'Infanterie, *en rang serrés et à*

---

[1]6 ans plus tard, les pirates français des Caraïbes et les frères Laffite [parfois épelé Laffitte] préparaient activement une expéditions commando pour enlever Napoléon et le rapatrier en France ou l'emmener en Louisiane, lorsque, en mai 1821, l'Empereur mourut dans l'île de Sainte-Hélène, empoisonné, dit-on, par son geôlier. La goélette La SÉRAPHINE, commandée par M. Saint-Ange Boissière, était sur le point de prendre la mer à La Nouvelle-Orléans, lorsque, le 10 septembre 1821, la nouvelle arriva annonçant sa mort.
[2]Sans défalquer les pertes des deux premières batailles.

*pas lent*, face à l'artillerie qui tirait des projectiles à fragments antipersonnel, dans la plus pure tradition de «destruction en masse du matériel humain».

***Résumé de l'action***: La brume recouvrait tout, en ce matin du 1er janvier 1815. On ne voyait pas à dix mètres. À 10h00 les drapeaux flottaient pour fêter le 1er de l'An. La musique jouait le Yankee Doodle, lorsque, en quelques minutes, le brouillard se leva. Immédiatement, toutes les batteries anglaises se mirent à pilonner le Bataillon créole d'Orléans et les pirates français, semant un début de confusion parmi eux. Les pertes étaient légères. Bientôt les dix canons franco-américains se mirent à riposter aux 30 canons anglais mais avec une précision diabolique; presque tous les canonniers étaient des pirates français des Caraïbes et du Golfe du Mexique; et aussitôt deux fusées annoncèrent l'assaut de l'Infanterie anglaise.

Dans la fumée de l'artillerie, vague après vague, l'Infanterie anglaise en *habit rouge* s'élança vers la ligne louisianaise. Les assaillants, presque tous des Écossais highlanders qui formaient toujours la première ligne des armées anglaises, s'écroulaient par centaines, frappés par les fragments de métal des projectiles français. À midi, les canons se turent de part et d'autre. La fumée se dissipa et le spectacle qui s'offrit aux yeux des deux armées fut pitoyable: le terrain devant le parapet louisianais était entièrement recouvert par les uniformes rouges des 2.230 tués et blessés de l'armée anglaise. Tous ces jeunes de 20 à 30 ans étaient venus mourir sur ces lointains rivages de Louisiane après avoir connu tous les champs de bataille du Portugal, d'Espagne et d'Aquitaine.

***Pertes*** ♦**Franco-Louisianais**: 13 tués, 12 disparus et 39 blessés. ♦**Anglais**: 2.230 tués blessés et disparus. La moitié des canons anglais furent détruits. Quelques pièces seulement des baratariens [pirates] furent endommagées.

***Conséquence de cette défaite anglaise***: Cette bataille, comme les autres combats de La Nouvelle-Orléans, ne servit à rien, car, comme mentionné plus haut, l'Angleterre et les États-Unis avaient signé à Gand en Belgique un *Accord de Paix* dès la veille de Noël, le 24 décembre 1814.



**Nouvelle-Orléans.** *Bataille de La*

***Date de l'action***: 8 janvier 1815.

***Localisation***: Ville de Louisiane, États-Unis d'Amérique. Champ de bataille: 29°56'Nord, 89°58'Ouest.

***Conflit***: La France était en paix depuis l'abdication de Napoléon 1er, le 6 avril 1814. *La Guerre de 1812-1814* entre les États-Unis, alliés de la France, et l'Angleterre, était également terminée depuis Noël 1814, mais la nouvelle n'était pas encore parvenue en Louisiane.

**Raid de pirates français dans le Golfe du Mexique.**



***Contexte***: Après les trois batailles qui s'étaient terminées par des hécatombes pour l'armée anglaise, les troupes louisianaises attendaient une nouvelle offensive anglaise.

***Chefs en présence*** ♦**Franco-américains**: major-général Andrew Jackson, général en chef; les frères Laffite était à l'État-Major, le capitaine Dominique commandait la batterie N°3 et le capitaine Béluche la Batterie N°4. ♦**Anglais**: général Sir Edgard Palkenham.

***Effectifs engagés*** ♦**Franco-américains**: 5.000 hommes. ♦**Anglais**: 15.000 hommes avant défalcation des pertes précédentes[3].

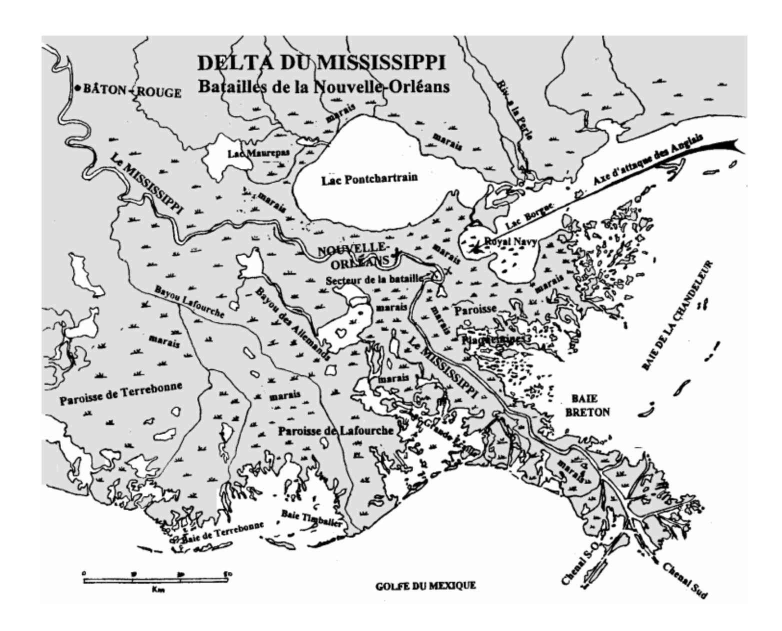
***Stratégie ou tactique***: Les parapets de terre avaient été consolidés ou reconstruits le long du canal Boisgervais sur la rive droite du Mississippi. Une fois de plus, l'absence de tactique efficace du lieutenant-général

[3]En fait, il ne restait aux Britanniques qu'un peu plus de 10.000 hommes.

anglais Sir Edgard Palkenham décima l'armée anglaise, des vétérans qui avaient combattu sur de nombreux champs de bataille européens.

***Résumé de l'action***: Il faisait froid et très humide. Le terrain était spongieux. Le jour se levait lentement. Soudain, dans le brouillard qui se levait, les soldats franco-américains distinguèrent une rangée rouge qui avançait. Les canons anglais tonnèrent. Jackson fit retenir le tir de sa ligne en regardant approcher ce qu'il appelait avec mépris *«les écrevisses». "Ordre de ne pas tirer avant le signal. Viser juste au-dessus des plaques du ceinturon".*

Les soldats anglais avançaient au pas, en levant haut les pieds




dans les chaumes des champs de canne à sucre.

Soudain, l'artillerie franco-américaine commença à tirer dans la masse des obus à fragments antipersonnel. Des boulets aussi tombaient dans la boue, soulevant des geysers noirâtres. D'autres creusaient des trous sanglants dans la masse humaine rouge qui serrait immédiatement les rangs et continuait d'avancer au même pas, fusil silencieux.

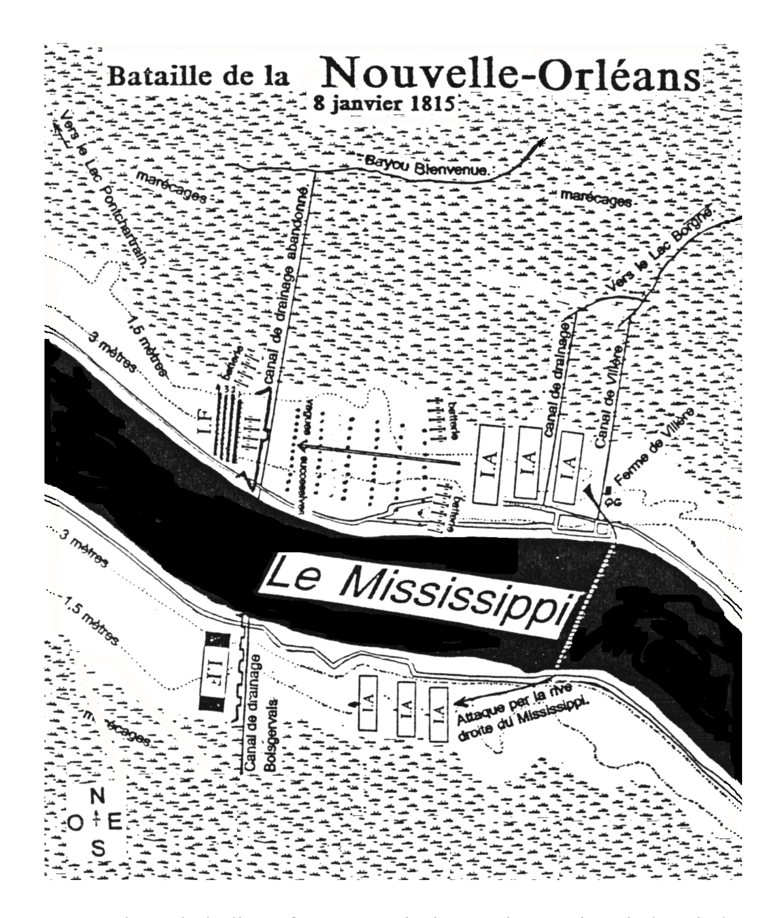
Tout le long de la ligne louisianaise, les soldats étaient placés sur quatre rangs et à intervalles suffisants. Chaque fois qu'un rang avait tiré, il passait derrière et profitait de ce qu'il se trouvait ainsi en quatrième position pour recharger ses armes, tandis que le rang suivant envoyait sa volée dans un bruit infernal. Les décharges se succédaient à cadence rapide.[4] En face, les Habits-Rouges s'écroulaient par dizaines pour ne plus se relever.

Le tir de l'artillerie anglaise, quant à elle, faisait par contre des

[4]Dix secondes d'intervalles environ.

morts dans les rangs franco-américains, mais en nombre bien inférieurs.

La bataille dura de 06h00 à 08h00. Pendant ces longues heures, d'interminables rangs montaient lentement de l'arrière et fondaient en




s'approchant de la ligne franco-américaine, mais sans jamais l'atteindre. Par la tactique la plus absurde qui ait été jamais utilisée, les hommes allaient à la mort sans broncher, comme un troupeau à l'abattoir. C'était une rivière obstinée qui essayait de traverser un désert et qui fondait avant d'avoir atteint l'autre côté, comme le fleuve Colorado qui n'arrive plus à la mer. Les Franco-louisianais tiraient avec précision et frappaient les poitrines des Highlanders écossais.

Vers 08h00 les troupes anglaises avaient cessé toute avance. L'incompétent Palkenham arrêta enfin le carnage. Les pirates français cessèrent aussi le feu. Le champ de bataille était entièrement rouge d'uniformes anglais. Quelques heures plus tard, les survivants anglais évacuaient les rives du Mississippi.

Le projet d'invasion de la Louisiane et la bataille de la Nouvelle-Orléans étaient définitivement clos.

***Pertes*** ♦**Franco-louisianais**: 50 tués et blessés environ. ♦**Anglais**: 2.300 tués et un nombre indéterminé de blessés.

***Conséquence de cette défaite anglaise***: Les survivants et les blessés apprirent quelques semaines plus tard que leur amis étaient morts pour rien, car l'Angleterre et les États-Unis avaient paraphé à Gand en Belgique un Accord de Paix dès le jour de Noël, 24 décembre 1814. Malheureusement la nouvelle n'en était pas encore parvenue en Amérique. Les quatre batailles de la Nouvelle-Orléans avaient donc été livrées inutilement. Mais quelle guerre ne l'est pas ?

Pour avoir combattu pour que la Louisiane reste américaine, les pirates français reçurent l'amnistie de James Madison président américain, pour les actes de piraterie passés[5].



Monument de Waterloo.

Monument français érigé à Waterloo, une colonne tronquée et un aigle blessé.

---

[5]Histoire à peu près parallèle à celle de la Mafia américaine qui se fit pardonner ses crimes en aidant, par ses contacts avec la Mafia sicilienne, les troupes américaines à débarquer en Sicile, à la fin de la II[e] Guerre Mondiale; et après la guerre, le chef [Hoover] de la police fédérale [le FBI] protégea la Mafia en feignant son inexistence.

## ***Nuestra-Señora-de-Utero.*** *Bataille de*

***Date de l'action***: 15 novembre 1812.

***Localisation***: Province de Leon, Espagne. Coordonnées géographiques approximatives: 40°45' de Latitude Nord; 05°35' de Longitude Ouest.

***Conflit***: Guerres du Premier Empire [du 18 mai 1804 au 6 avril 1814 **&** *les Cent-Jours* du 20 mars au 28 juin 1815]. Guerre Péninsulaire, 1808-1814. Campagne de 1812.

***Contexte***: Dans la nuit du 14 au 15, les trois *armées* françaises étaient concentrées sur la rive gauche; celle *du Midi*, tenant la gauche à *Mozarbes.*

***Chefs en présence*** ♦**Français**: maréchal Soult; comte Drouet d'Erlon. ♦**Anglais**: le duc de Wellington.

***Effectifs engagés*** ♦**Français**: en fait, les trois “armées” possédaient les effectifs de simples Corps d'armée, à cause de difficultés de communications logistiques. ♦**Anglais**: précisions inconnues.

***Stratégie ou tactique***: Ce champ de bataille était le même que celui de *Los Arapiles* où les 30.000 Français du maréchal Marmont avaient été vaincus quatre mois plus tôt par des forces anglo-portugaises écrasantes de 80.000 hommes. L'idée de *laver dans le sang* par un succès éclatant la mémorable défaite de Los Arapiles en livrant bataille au même endroit; l'aspect de cet horrible champ de bataille encore couvert de débris et d'ossements blanchis de leurs frères d'armes; la vue de l'armée anglo-portugaise qui cherchait refuge derrière les mamelons des Arapiles sur lesquels elle avait élevé les trophées de sa victoire; tout contribuait à augmenter l'énergie des régiments français dont les soldats brûlaient du désir d'en venir aux mains. L'esprit de revanche hantait donc les Français, gâtés jusque-là par le dieu de la victoire, qui ne pouvaient admettre la moindre défaite de quelque importance. Dans la crainte de voir échapper les Anglo-portugais, les troupes françaises appelaient à grands cris le signal de la bataille et taxaient la prudence de leurs généraux de pusillanime timidité et de lenteur apathique. Mais il était dit que les maréchaux français revanchards ne pourraient pas laver leur amour-propre dans le sang de leurs jeunes recrues inexpérimentées. Le *général Météo* allait permettre aux Anglais qui ne voulaient pas en découdre de décrocher et de retraiter à marche forcée.

***Résumé de l'action***: La Cavalerie de Soult et celle du comte d'Erlon s'étaient portées dans la soirée du 14 en avant du plateau de Nuestra-Señora-de-Utero. Une division d'Infanterie anglaise se montra alors, soutenue par quelques pièces d'artillerie qui couronnaient les hauteurs. Elle paraissait vouloir occuper le plateau, mais son mouvement n'avait pour but que de couvrir la retraite du gros de l'armée qui venait d'évacuer Alba.

Le 15, Soult, auquel le roi Joseph d'Espagne avait remis le commandement en chef des trois *armées* françaises, envoya à celle *de Portugal* l'ordre d'appuyer sa droite au plateau de Nuestra-Señora-de-Utero, et à celles *du Centre* et *du Midi* de faire mouvement sur leur gauche afin de se porter sur la droite des Anglais, de couper leurs lignes d'opérations et d'intercepter leurs communications avec Ciudad Rodrigo. Le même jour, l'armée française dite *"de Portugal"* occupa le plateau de Nuestra-Señora-de-Utero, et les troupes de Soult et du comte d'Erlon les

hauteurs de la chapelle de Nuestra-Señora-de-Valbueno.

Pourtant, la nature allait enlever aux Français le plaisir de prendre leur revanche sur ce champ de bataille où ils avaient subi une cuisante défaite quatre mois plus tôt contre des forces anglaises écrasantes. Le brouillard, puis un violent orage et une pluie diluvienne transformèrent le champ de bataille en infâme bourbier. Pour finir, la nuit qui tomba contribua elle-aussi à donner le temps aux Anglais de décrocher.

Plusieurs explosions et détonations annoncèrent que l'armée anglo-portugaise amorçait son mouvement de retraite. Il restait encore quelques heures de jour et cela suffisait pour écraser l'armée anglo-alliée qui manœuvrait à portée de canon en présentant son flanc à la ligne française. Le dispositif était enfin en place; le signal de la bataille allait être donné lorsqu'une brume épaisse, qui régnait depuis le matin et qui voila soudain le mouvement des Anglo-portugais, se convertit peu après en un violent orage: la pluie tomba à torrents et le champ de bataille se transforma en un vaste et profond bourbier. Les moindres ravins devinrent des précipices dangereux dont il était impossible de gravir les pentes. L'obscurité, toujours croissante, ne tarda pas à augmenter l'horreur de la scène et mit les troupes françaises dans l'impossibilité de se mouvoir. Les armes de l'Infanterie n'étaient déjà plus en état. La Cavalerie ne pouvait non seulement pas manœuvrer, mais encore avancer dans un terrain aussi glaiseux, détrempé et fangeux.

***Conséquence de cette défaite morale anglaise***: Lord Wellington eut donc *la baraka*.[1] Les Anglais purent, mais non sans mal, effectuer leur décrochage et leur retraite sans être sérieusement inquiétés autrement que par quelques tirs d'artillerie ou de mousqueterie. Ils ne subirent que quelques tués et blessés. L'armée anglo-portugaise formée sur trois colonnes et marchant par la rive droite, vint camper ce jour-là sur les bords de la Vamusa.



[1]La chance des grands stratèges qui les empêche d'être agressés lorsqu'ils ne sont pas en force

## ***Nulles.*** *Bataille de*

***Date de l'action***: 17 août 1813.
***Localisation***: Près de Tarragone *[41° 07' Nord; 01° 15' Est]* via Valls, Cataloña.
***Conflit***: Guerres du Premier Empire [du 18 mai 1804 au 6 avril 1814 **&** *les Cent-Jours* du 20 mars au 28 juin 1815]. Sixième Coalition [de mars 1813 au 11 avril 1814].[1] Guerre d'Espagne, 1808-1814. Campagne de 1813 en Catalogne.
***Contexte***: Bientôt les divisions du *Corps de Catalogne* commandées par le général Decaen, arrivèrent à Valls.[2] Le but de cette intervention était de libérer la garnison de Tarragone, et de lui permettre de faire sauter les fortifications avant de décrocher.
***Chefs en présence*** ♦Inconnus.
***Effectifs engagés*** ♦**Français**: 250 cavaliers. ♦**Anglais**: 900 cavaliers.
***Stratégie ou tactique***: L'*effet de choc* de l'attaque frontale de deux escadrons pouvait facilement donner l'avantage sur une troupe plus nombreuse mais statique.
***Résumé de l'action***: L'avant-garde de l'armée française d'Aragon rencontra près de Nulles 900 cavaliers anglais. Deux escadrons du 4e Hussards chargèrent, sabre au clair, cette Cavalerie et la forcèrent à décrocher. Les Anglais, malgré la supériorité numérique de leurs forces et l'avantage de leurs positions, opérèrent alors leur retraite tactique sur tous les points, et *l'Armée d'Aragon*[3] arriva sous les murs de Tarragone sans avoir eu un seul nouvel engagement.
***Pertes*** ♦Non chiffrées.
***Conséquence de cette défaite anglaise***: Grâce à cet assaut de Cavalerie, les Français purent s'approcher de Tarragone et libérer la garnison qui voulait faire sauter les fortifications et décrocher.



---

[1] Voir la note de la rubrique "Conflit" de *Batailles de Blexen et Bremerlehe* du 22 au 25 avril 1813.

[2] Coordonnées géographiques de Valls: 41° 18' de Latitude Nord; 01° 15' de Longitude Est.

[3] Appelée aussi *Corps français d'Aragon*.

# *Olivança.* *Siège d'*

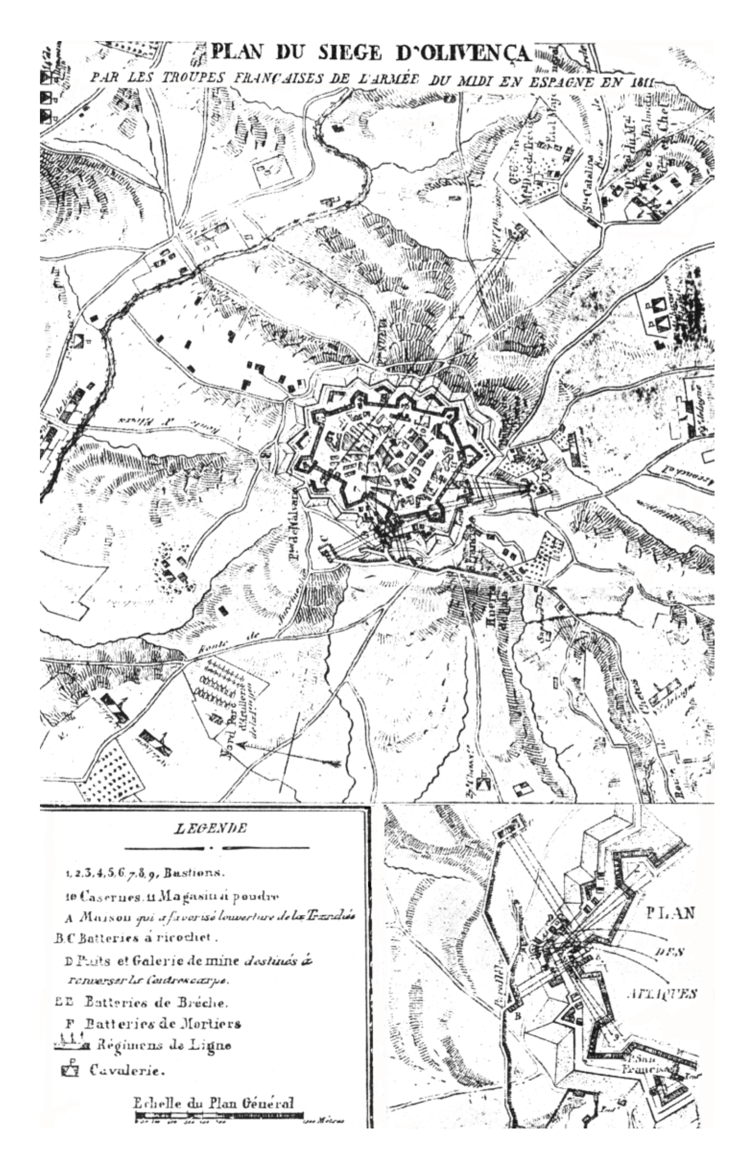
***Date de l'action***: 9 - 15 avril 1811.
***Localisation***: Olivanza, Espagne, frontière de l'Estremadura portugaise, à 25 km au S.-O. de Badajoz. Coordonnées géographiques: 38° 41' de latitude Nord, et 07° 06' de longitude Ouest.
***Conflit***: Guerres du Premier Empire [du 18 mai 1804 au 6 avril 1814 **&** *les Cent-Jours* du 20 mars au 28 juin 1815]. Guerre Péninsulaire, 1808-1814.
***Contexte***: À l'approche des Alliés, le maréchal Mortier crut devoir se rapprocher de Séville et de l'Andalousie pour faire face aux nombreux partis qui commençaient à inquiéter ses arrières dans cette péninsule ibérique en pleine insurrection. Après avoir fait sauter les fortifications de Campo Maior, Mortier avait laissé une garnison de 4.000 hommes dans Badajoz qui venait d'être prise. Le peu de troupes que le maréchal Soult avait laissé à la disposition de Mortier ne permettait pas au duc de Trévise[4] de laisser lui-même plus de 370 hommes dans Olivença. Or, les défenses de cette place en exigeaient au moins 3.000.
***Chefs en présence*** ♦**Français**: Inconnus. ♦**Anglais**: le maréchal Beresford, après avoir aidé à établir le siège, se mit en marche vers Zafra, laissant le major-général Lowry Cole pour exécuter l'assaut final avec sa division.
***Effectifs engagés*** ♦**Français**: 370 hommes. ♦**Anglais**: 5.500 hommes.
***Stratégie ou tactique***: Olivança était un bourg important, régulièrement fortifiée, dans une plaine située à 15 km de Jurumeñha, et ne masquant aucune communication. La place était en si mauvais état de défense, qu'à l'exception de cinq pièces d'artillerie espagnoles, tous les autres canons étaient sans affût. Le commandant français, néanmoins, après l'investissement de la place, les avait rendues mobiles en les faisant monter, avec beaucoup de présence d'esprit, sur des charrettes de paysans.
*Système D.* Olivença était une ville de 5.000 habitants située en rase campagne sur la rive gauche de la Guadiana. Elle était fortifiée de neuf fronts réguliers, le ravelin de chacun demeurant inachevé. L'escarpe était de pierre, sa hauteur variait entre 6,30 m et 7,50 m. La contrescarpe variait entre 1,5 m et 2,7 m de plongée. Il était parfaitement inutile de laisser un détachement de 370 hommes dans des fortifications aussi étendues. C'était un sacrifice inutile et même absurde
***Résumé de l'action***: Les Anglais, au courant de l'extrême faiblesse de la garnison, se hâtèrent d'en tirer partie. La ville fut investie sur le champ.

Le 9 donc, les Anglo-alliés investirent la ville, formèrent leurs bivouacs dans des oliveraies[5] sur la façade nord et Ouest. Des termes très avantageux furent proposés à la garnison par les Anglais, mais les Français les rejetèrent. Les Anglais devaient donc se résoudre à assiéger la ville. Croyant un assaut hasardeux malgré la faiblesse de la garnison, le commandant anglais décida de dresser des batteries et de pratiquer une brèche dans le mur de San-Francisco, à partir d'une lunette abandonnée à 300 m de distance; le terre-plein de la batterie était considéré comme

[4]Le maréchal Mortier
[5]D'où la ville tire son nom.

suffisamment élevé pour que les canons puissent atteindre le bas des murailles afin de les saper.

Le 15, le dispositif d'artillerie était en place. Une batterie battait le mur en brèche, et des obusiers[6] prenaient à revers le secteur que le




général Cole se proposait d'attaquer afin d'interdire l'afflux de renforts

[6]À tir courbe, comme des mortiers. Les mots obusier et obus proviennent du tchèque *haufnice* [pierrier], via l'allemand *haubitze*.

français. Le général anglais envoya sommer le commandant français de se rendre dans la demi-heure qui suivait. Pas de réponse. Le bombardement commença à 08h00 du matin contre la gauche de la Porte San-Francisco. La muraille était de si mauvaise qualité qu'à 11h00, le commandant français hissa un drapeau parlementaire et déclara qu'il acceptait les offres du matin. Mais le commandant anglais exigea alors une capitulation inconditionnelle. Ce qui fut refusé par le Français. Le bombardement reprit, et la maçonnerie s'effrita si vite qu'à 13h00 la brèche était presque praticable bien que 320 coups seulement aient été tirés. Le commandant, voulant alors éviter un assaut inutile qu'il ne pouvait repousser avec 370 hommes,[7] rendit la ville.

***Pertes*** ♦Inconnues.

***Conséquence de cette défaite française***: Olivença passa entre les mains des Anglo-portugais.

Les épouses d'officiers voyageaient plus confortablement que les femmes d'hommes de troupe. Louis-François Lejeune, qui se trouva prisonnier de guerre à Olivença le 1er mai 1811, en fut témoin et le raconta dans ses Mémoires:[8] "D'abord vint le capitaine dans son uniforme écarlate, monté sur un magnifique coursier, et tenant un grand parasol ouvert. Derrière suivait sa femme, vêtue avec élégance et coiffée d'un très petit chapeau de paille. Trônant sur son ânesse, elle brandissait une ombrelle et caressait sur ses genoux un petit épagneul Roi-Charles, noir et brun, tandis qu'elle traînait gracieusement au bout d'un ruban bleu une chèvre bien dressée destinée à fournir la crème fraîche à son thé quotidien. À côté de Madame trottinait la nurse irlandaise, qui transportait en bandoulière un bassinet de soie verte dans lequel gazouillait un nourrisson, l'héritier de la famille. Derrière la nurse et l'ânesse de Madame marchait un grenadier géant, la fidèle ordonnance du capitaine, mousquet à la bretelle, qui encourageait avec un bâton ferré le «coursier à longues oreilles» de Madame. Derrière lui, encore, suivait une ânesse chargée des volumineux bagages de la famille, surmontés par une bouilloire à thé et une cage à canaris. En serre-file, un groom en livrée fermait la marche, monté sur un robuste percheron dont la peau luisait comme de l'acier poli. Le groom tenait dans une main un énorme fouet dont les coups forçaient l'ânesse à garder son pas et en même temps mettaient de l'ordre parmi la meute de quatre ou cinq chiens de chasse ─chiens courants, épagneuls et lévriers─ qui servaient d'éclaireurs au capitaine pendant la marche de sa petite cavalcade.



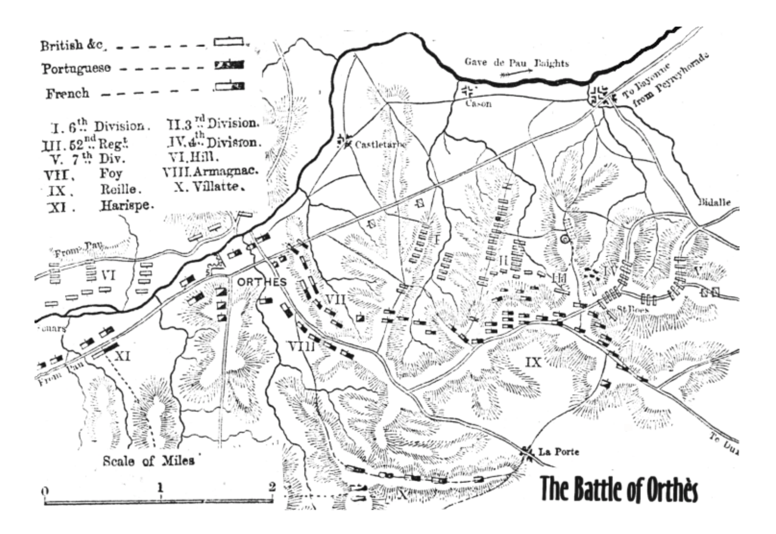
---

[7]Ou du moins ceux qui avaient eu la chance de survivre au bombardement.

[8]LEJEUNE, Louis-François, général, *Mémoires du général Lejeune. En prison et en guerre. À travers l'Europe (1809-1814)*, Paris, 1896. Tome II; pages 136-137.

# *Orthez.* *Bataille*

***Date de l'action***: 27 février 1814.
***Localisation***: 43° 29' N., 00° 46' O. Ville d'Aquitaine; France.
***Conflit***: Guerres du Premier Empire [du 18 mai 1804 au 6 avril 1814 **&** *les Cent-Jours* du 20 mars au 28 juin 1815]. Sixième Coalition [de mars 1813 au 11 avril 1814].[1]**.** Campagne de France de 1814. Campagne d'Aquitaine.
***Contexte***: Le maréchal Soult, duc de Dalmatie, ne pouvait espérer, vu l'infériorité de ses forces, se maintenir sur le Gave d'Oléron, il fit donc progression, dès le 22 février, sur Orthez où l'armée française prit position le 26. Les Alliés se dirigèrent vers Orthez le 26 février. Le maréchal




Beresford, qui commandait le Centre anglo-allié devenu la Gauche des Corps en manœuvre, passa les gaves d'Oléron et de Pau à leur confluence au-dessus de Peyrehorade, et fit mouvement par la grand-route en direction d'Orthez. La tête de colonne du général Hill, qui suivait dans le sillage de Clausel, vint prendre position sur les hauteurs de Magret et de Départ, et commença immédiatement à canonner le bourg d'Orthez.
***Chefs en présence*** ♦**Français**: maréchal Soult. ♦**Anglais**: duc de Wellington.
***Effectifs engagés*** ♦**Français**: 35.000 fantassins et 3.000 cavaliers. 12.000 hommes [5.000 au début] avaient été laissés en garnison dans le camp retranché de Bayonne. ♦**Anglais**: 90.000 hommes, car, comme nous l'avons signalé, un Corps d'armée avait été laissé pour assiéger Bayonne.
***Stratégie ou tactique***: Le maréchal Soult disposa ses troupes dans la nuit du 26 au 27 de la manière suivante: **à l'aile droite**, la 1ère Brigade de la Division Taupin au village de Saint-Boés, échelonnée par la 2e Brigade

[1]Voir la note de la rubrique "Conflit" de *Batailles de Blexen et Bremerlehe* du 22 au 25 avril 1813.

qui formait potence avec la Division Maransin. Maransin s'étendait parallèlement à la route de Dax avec pour Réserve tactique la Brigade Pâris.[2] **Au centre**, les divisions Foy et Armagnac avaient été placées en travers de la route de Bayonne, à la naissance des collines qui s'élevaient immédiatement à la sortie d'Orthez. Enfin, **à l'aile gauche**, la Division Harispé, chargée de défendre Orthez, s'échelonnait à la Division Darricau, aux Trinitaires, vers les hauteurs de Routun, où le général Villatte et la Cavalerie du général Soult [frère du maréchal], formaient la Réserve tactique. Le général Berton fut détaché à Lacq, village situé sur la route de Pau,[3] avec 2 régiments de Cavalerie, un d'Infanterie Légère et deux canons. Berton devait garder le gave[4] jusqu'au pont de Lescar avec ordre de ne se retirer [par Arthes] sur Sault-de-Navailles que lorsqu'il y serait contraint par une pression irrésistible. Darricau tenait Dax avec quelques centaines d'hommes détachés de sa division.

Rien n'était plus dangereux pour Soult que cette subdivision des effectifs anglo-alliées en trois colonnes, dont chacune était presque aussi forte, numériquement, que l'ensemble de l'armée française en Aquitaine. Aussi Soult avait-il fait le projet de tomber, le 26, avec toutes ses forces réunies, sur celles qui devaient franchir le gave de Pau, si le colonel du 15e Chasseurs qui était chargé d'en garder le passage, l'en avait prévenu à temps. Mais cet officier, le baron Faverot, s'absenta sans motifs et n'avertit le duc de Dalmatie de la présence des Alliés sur le gave qu'au moment où, déjà déployés sur le plateau de Baights, il n'était plus temps de s'opposer à leur progrès. Cet aristocrate fut déféré à une Commission d'Enquête dont le rapport fut défavorable à cet officier. En cette période de crépuscule des dieux impériaux, nombreux étaient ceux qui essayaient de se démarquer de leur passé de collaboration par du sabotage, afin de se ménager une place privilégiée au sein du nouveau régime. Ce phénomène se constate à l'avènement de chaque changement de régime.

À Orthez, le dispositif de combat de Soult était sans doute excellent, mais il ne remédiait qu'imparfaitement aux graves inconvénients de la situation tactique de cette ville: cette position n'avait pour toute retraite que la route d'Orthez à Saint-Sever, percée dans un terrain montagneux, difficile et coupé de marais. La Droite française, qui stationnait à Saint-Boés, pouvait être facilement abordée par les Alliés qui se seraient trouvés, s'ils avaient réussi à l'enfoncer [cette Droite française], capables de menacer le seul chemin de retraite.[5] En s'emparant, donc, par un mouvement rapide, du pont sur le Luy-de-Béarn, à Sault-de-Navailles, les Alliés auraient mis l'armée française dans une situation désespérée et sans issue.

---

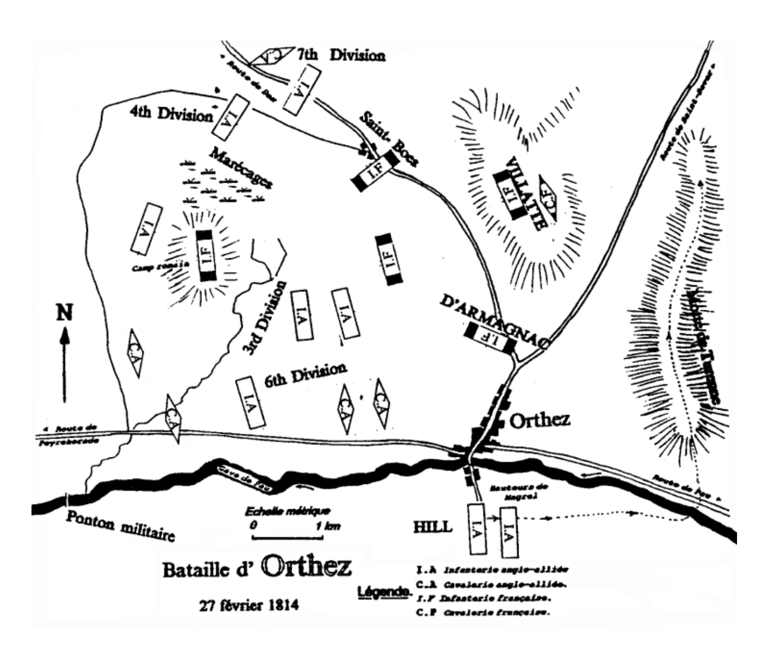
[2]En principe une brigade compte 2 régiments de 4 bataillons; une division aligne deux brigades [sans compter une cavalerie et une artillerie dites **divisionnaires**]. Mais les chiffres et les effectifs varient avec les époques et les stratèges. À pleins effectifs, le bataillon comptait approximativement 600 fantassins, le régiment 2.400, la brigade 4.800 et la division près de 10.000. À ces chiffres s'ajoutaient la cavalerie et l'artillerie divisionnaires ou régimentaires. Mais certaines divisions anglo-alliées alignaient **quatre** brigades, tandis que les régiments français n'atteignaient pas 1.000 hommes.

[3]Où furent plus tard exploités des gisements de gaz naturel.

[4]Un gave est une rivière pyrénéenne [ou un torrent].

[5]Des Français

Le 27 au matin, Lord Wellington reconnut la position des Français et résolut d'attaquer sur toute la ligne de bataille. Les énormes effectifs dont il disposait le lui permettaient amplement; il pouvait même se payer le luxe de déborder les ailes pour attaquer les Français de flanc! Le maréchal Beresford reçut l'ordre d'assaillir l'aile droite de front et de




la faire tourner par deux de ses divisions qui attaqueraient à revers. Le général Picton frapperait le Centre et la Gauche avec sa division et celle du général Clinton, appuyée par la Brigade de Cavalerie Légère de Lord Sommerset. À ce moment, le général Hill passerait le gave en aval d'Orthez et prendrait la Gauche française à revers. La Division Légère du général Alten formerait une Réserve tactique sur la rive droite. Si Orthez fut stratégiquement parlant une défaite tactique pour les Français —bien que le combat fut en lui-même une brillante partie d'échecs— cette bataille se révéla une espèce de succès, car Soult, qui désirait éloigner de Bordeaux[6] le duc de Wellington, continua sa retraite stratégique vers Toulouse, entraînant à sa suite les trois armées alliées[7].

Près d'Orthez, le sergent écossais Donaldson vit un jour un pauvre soldat dont la femme était morte en laissant à son mari un nourrisson de quelques mois. Quoiqu'il eût pu demander à une autre femme de s'occuper de son enfant, il décida d'en prendre charge lui-même, et le bébé continua la campagne inconfortablement installé au sommet de son havresac-paquetage. Quelques kilomètres plus loin le soldat tomba ma-

[6]Dont les commerçants étaient traditionnellement anglophiles et les royalistes fort nombreux.

[7]Anglaises, portugaises et espagnoles

lade et dut être hospitalisé. L'Écossais ne sut jamais ce qu'ils étaient devenus.[8]

***Résumé de l'action***: Se voyant contraint de renoncer à l'offensive, à cause de la probabilité de trahison du baron Faverot, le maréchal Soult déploya ses troupes devant Orthez et attendit l'offensive des Alliés. La bataille commença à 09h00 par l'attaque du village de Saint-Boés. Elle se généralisa très vite sur toute la ligne. Les troupes anglo-alliées du maréchal Beresford parvinrent à s'emparer de ce village après de longs et courageux efforts. Mais ils ne purent en déboucher, le terrain battu par l'artillerie française ne leur permettait pas de déployer leurs régiments. Ils restèrent cloués dans les ruines du village.

Dès que Lord Wellington fut informé de ce problème, il décida d'improviser un autre plan. Il laissa le lieutenant-général Stappleton-Cotton, avec la Cavalerie de Lord Sommerset, devant la Division Armagnac avec mission de la contenir, tandis qu'il lançait la Division Alten contre le général Maransin, les divisions Picton et Clinton contre le général Foy, et la brigade de Cole appuyée par le Corps d'armée de Beresford contre la Division Taupin.

Les Français opposèrent à cette double attaque la résistance la plus obstinée. Au centre, le général Foy fut finalement blessé et sa division commença à plier. Cela détermina le même mouvement dans les divisions Taupin et Maransin, qui, toutefois, ne tardèrent pas à se raffermir lorsque la Division Pâris, formée en carré, arrêta quelque temps les Alliés.

À gauche, Hill força le gué de Biron défendu par deux faibles bataillons de la Brigade Baurot. Le général Villatte ne songea pas à retarder sa marche pour laisser le temps au général Berton d'amener ses détachements et de tomber sur le flanc de cette colonne. Le maréchal Soult accourut de la droite où il venait de rétablir l'équilibre du combat et vit qu'il était trop tard pour s'opposer aux progrès des Alliés trop nombreux; il ordonna aussitôt la retraite. Erlon et Reille reçurent l'ordre de décrocher sur Sault-de-Navailles, Harispé sur Rontun et Berton sur Arthes. Tous suivirent un itinéraire parallèle à celui du Corps principal de l'armée, jusqu'à hauteur de Hagetmau afin d'intervenir contre le flanc des Alliés si le canon se faisait entendre dans cette direction.

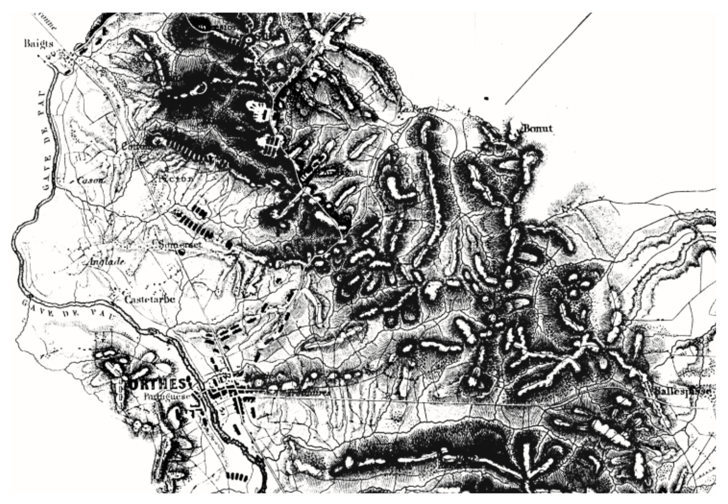
***Pertes*** ♦**Français**: approximativement 2.500 tués, blessés et prisonniers. ♦**Anglais**: environ 2.500 tués, blessés et prisonniers, et cinq pièces d'artillerie dont un obusier. Les Français purent en emmener deux mais durent bientôt les abandonner par manque d'attelages hippomobiles.

***Conséquence de cette défaite française***: La retraite de l'armée française après Hortez s'effectua avec ordre et sans aucune panique. Les divisions françaises passèrent successivement le défilé sans confusion et sans autre perte que celle d'un escadron du 21e Régiment de Chasseurs à Cheval et de 300 fantassins environ qui furent coupés de l'armée et capturés par la Cavalerie anglaise. Ironie du sort, cet escadron du 21e venait de charger une colonne anglaise et de faire mettre bas les armes à 400 hommes. Les cavaliers furent enveloppés et sept d'entre eux seulement parvinrent à

[8] Donaldson, Joseph, *Recollections of the Eventful Life of a Soldier* [sergent de la 94th Scots Brigade], New Editions, Edinburgh, 1845, vol.II, pages 225-226

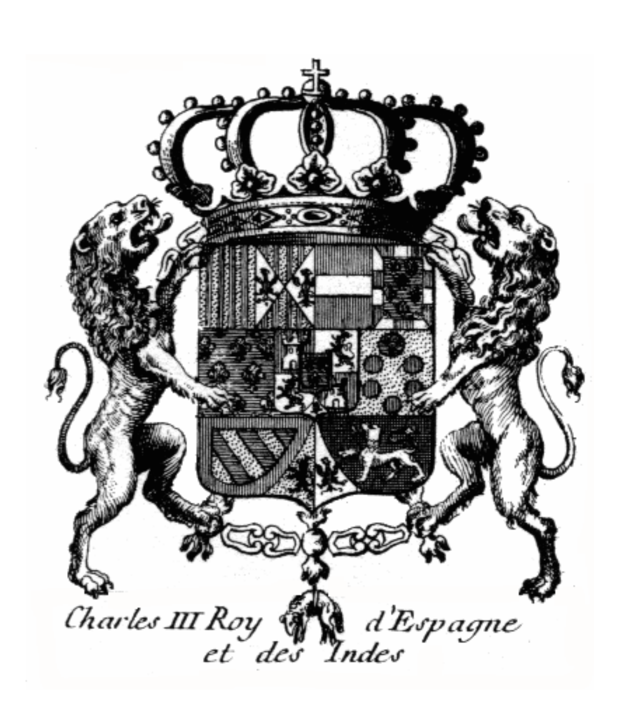
percer  la ligne alliée. Quant aux 300 fantassins, ils faisaient partie de l'arrière-garde française. Ayant mis trop d'élan à retarder les Alliés, ils furent encerclés et coupés de leur Corps de troupe près de Sallespisse par la Brigade de Lord Somerset. Globalement parlant, l’armée du duc de Wellington suivait les Français, lesquels prirent la route de Toulouse, c’est à dire la direction opposée de celle de Bordeaux d’où les Français voulaient éloigner les Anglais. Le plan stratégique de Soult réussissait donc.

**Carte orographique du secteur de la bataille d’Orthez**





**Cavalerie lourde française des XVIII^e^ et XIX^e^ siècles: Cuirassiers, de 1680 à 1910; Carabiniers, de 1811 à 1860**



# *Outeiro*. *Bataille d'*

***Date de l'action***: 14 octobre 1810.
***Localisation***: Minuscule village[1] du Portugal. Plusieurs autres villages se nomment ainsi. Outeiro était l'un des bastions des Lignes fortifiées de Torres Vedras. Ces lignes de défense portugaises, appuyées par deux autres, s'étendaient d'Alhandra sur le Tage jusqu'à l'embouchure de la Zizandre sur la côte Atlantique. Elles couvraient Lisbonne contre toute invasion française.
***Conflit***: Guerres du Premier Empire [18 mai 1804 - 1814 et 1815]. Guerre Péninsulaire, 1808-1814. Campagne de 1810 en Portugal.
***Contexte***: Le but de cette bataille fut de sonder la résistance.
***Chefs en présence*** ♦**Français**: maréchal Masséna, prince d'Essling ♦**Anglais**: Arthur Wellesley, duc de Wellington.
***Effectifs engagés*** ♦**Français**: les Corps d'armée qui bloquaient les troupes de Wellington dans les lignes de Torres Vedras totalisaient 30.000 fantassins, 5.000 cavaliers, soit au total 35.000 hommes. Avec le reste de son armée, Masséna fortifiait Santarem, occupait Thomar et menaçait Abrantès. ♦**Anglo-alliés**: 36.000 Anglais; 35.000 Portugais; 10.000 Espagnols; 13.000 miliciens et artilleurs portugais volontaires, ainsi que plus de 100.000 *"ordenanza"* partisans portugais et irréguliers hors des lignes qui harcelaient nuit et jour les unités françaises. 14 canonnières de la Royal Navy et 1 transport maritime. Au total plus de... **200.000 hommes** gardaient les Lignes stratégiques de Torres Vedras!
***Stratégie ou tactique***: Ces gigantesques lignes de défense, de 75 km de long, créées par la population portugaise à la demande des Anglais et du Conseil de Régence, étaient pratiquement infranchissables. Jean-Jacques Pelet, officier français, historien militaire et cartographe qui suivit Masséna, estimait qu'il faudrait sacrifier la moitié de l'Armée française du Portugal pour s'emparer de ces lignes.

C'était une extraordinaire barrière naturelle formée par une formidable falaise de roc, appuyée sur la mer d'un côté et sur un immense fleuve de l'autre. Derrière avait été constitué un gigantesque camp retranché avec ses arsenaux, ses ateliers, ses magasins, ses dépôts d'artillerie, ses nombreuses batteries aux calibres énormes. La population avait été mobilisée en masse pour fortifier cette barrière naturelle de roc qui avait été couronnée de fortifications. Deux profondes vallées pleines de ravins servaient de titanesques fossés à cette ligne de défense: la *vallée de l'Arruda* et celle *de Torres-Vedras-Sizandro*.

**La première ligne** suivait le tracé *Alhandra-Monte-Agraço-Torres-Vedras*, et comprenait 69 ouvrages fortifiés, 319 pièces d'artillerie, le tout servi par 15.400 hommes. Un ravin perçait la chaîne de falaises; les Alliés y érigèrent un formidable mur de 12 mètres de haut et de 5 mètres d'épaisseur. Une double ligne d'abattis, faits de grands chênes et de noyers aux branches aiguisées, barrait un autre ravin qui aurait pu permettre aux Français de s'infiltrer. Les collines avaient été coupées en à-pic et creusées de petites tranchées, leurs sommets parés de batteries d'artillerie; les vallées inondées pour créer des marécages, les

[1] Ou plutôt *lieu-dit*.

routes défoncées, les ponts minés.

**Une deuxième ligne** similaire courait parallèlement à la première à partir de Quintella-Bucellas, et le long du fleuve São-Lorenzo qui se jette dans l'Atlantique.

**La troisième ligne** couvrait les points d'embarquement, autour du secteur d'Oeiras à São-Julião, et comprenait 11 fortifications, 89 pièces d'artillerie et 3.850 hommes.

Au total les 3 lignes comportaient 152 ouvrages armés de 534 canons et servis par 34.000 hommes. D'autres unités, totalisant 60.000 hommes, restaient en réserve stratégique.

À l'extérieur des lignes, du côté français, c'était la *Terre-Brûlée* et la *guérilla.* Les Français manquaient de tout. Par des déserteurs anglais, les Français apprenaient l'arrivée de renforts [anglais]. Ils apprirent ainsi l'arrivée de 4 régiments d'Infanterie, du 11th Foot, et de la Cavalerie Légère de retour d'Espagne par voie maritime.

Wellington, qui, malgré son énorme supériorité numérique, ne sortit **jamais** de ses lignes pour livrer bataille, fut lui-même fort étonné que les Français puissent séjourner si longtemps devant les lignes, manquant de vivres et de l'indispensable. Ils quittèrent enfin les lignes le 14 novembre 1810. Cette *"Ligne Maginot du XIXe Siècle"* joua, elle, son rôle jusqu'au bout.

Masséna disposa habilement l'armée française de manière à pouvoir la réunir *en quatre heures* au cas où Wellington voudrait livrer bataille. Ce qui ne fut pas le cas.

Les Français lancèrent plusieurs petits assauts afin de *sonder les défenses,* mais aucune offensive générale ne fut déclenchée par Masséna contre ces lignes titanesques. Malgré son immense supériorité numérique et les offres de bataille que présentait l'armée française chaque jour, Wellington resta obstinément cloîtré dans ses lignes fortifiées. Les Français par contre, qui mouraient de faim à cause de la cruelle stratégie de Terre Brûlée de Wellington, commençaient à se livrer au pillage de ce qui restait, et la discipline et le moral des troupes en souffraient beaucoup. Finalement, quelques moulins portugais furent remis en état, des troupeaux de bovins et d'ovins reconstitués.

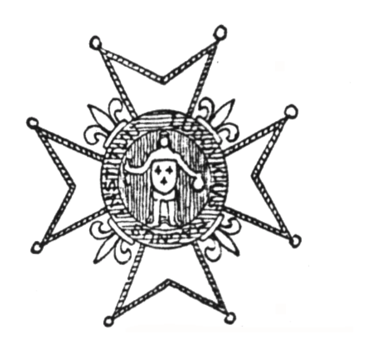
***Résumé de l'action***: Une barricade de tonneaux barrait le défilé en face du village de Sobral. Le général français Clausel avait placé quelques canons derrière la barricade. À l'extrémité de la route principale, les anglo-hispano-portugais tenaient le village d'Outeiro. À la gauche alliée s'étendait une forêt de pins faisant face à un hameau. Les hauteurs d'un contrefort qui s'allongeait vers Cavalleiros, étaient tenues par les Anglais. De plus, le passage était occupé de chaque côté par une tranchée qui protégeait les tireurs anglais. L'attaque française fut lancée par le général Ménard et le 4e bataillon du 19e de Ligne [environ 600 hommes]. Face à eux, le 61st Foot de la 1st Infantry Division du lieutenant général Spencer. L'offensive française sur Outeiro commença par la gauche de ce village[2] plus accessible que le contrefort qui était vraiment la clé de cette position. La droite [Est] était plus prononcée et s'étendait presque perpendiculairement à partir du fond de la rivière Arruda. L'artillerie française

[2]C'est à dire par l'Ouest.

canonna les positions anglaises que ces derniers abandonnèrent. Mais l'artillerie anglo-portugaise entra en action et força les Français à abandonner à leur tour une partie des positions anglaises. Les tirs durèrent plusieurs heures des deux côtés. Globalement, les Français gagnèrent quelques hectomètres de terrain; rien d'important.

***Pertes*** ♦Les pertes françaises et anglaises furent d'une centaine de tués et de blessés.

***Conséquence de cette action***: Finalement, Masséna qui ne voulait que tâter la résistance des Lignes de Torres-Vedras ordonna un cessez-le-feu.



Médaille de l'Ordre de Saint-Louis.

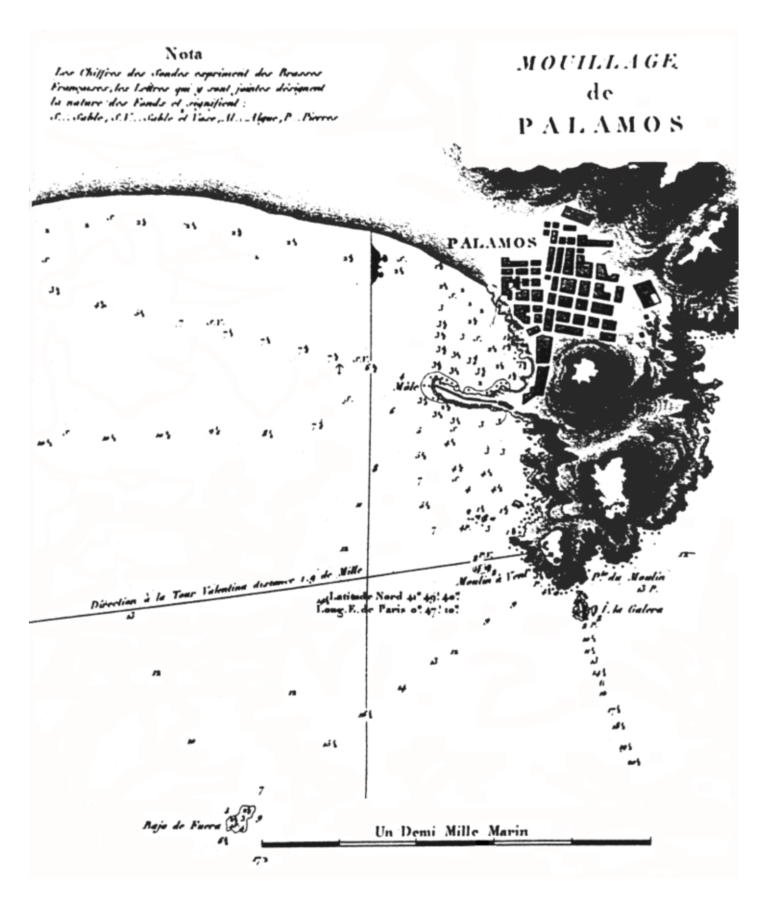
# *Palamos*. *Bataille de*

***Date de l'action***: 13 décembre 1810.

***Localisation***: Port situé à 100 km au nord-est de Barcelone, Catalogne, Espagne. Coordonnées géographiques: 41° 51' de latitude Nord, et 00° 08' de longitude Est.

***Conflit***: Guerres du Premier Empire [du 18 mai 1804 au 6 avril 1814 **&** *les Cent-Jours* du 20 mars au 28 juin 1815]. Guerre d'Espagne [1808-1814]. Campagne de 1810 en Catalogne.

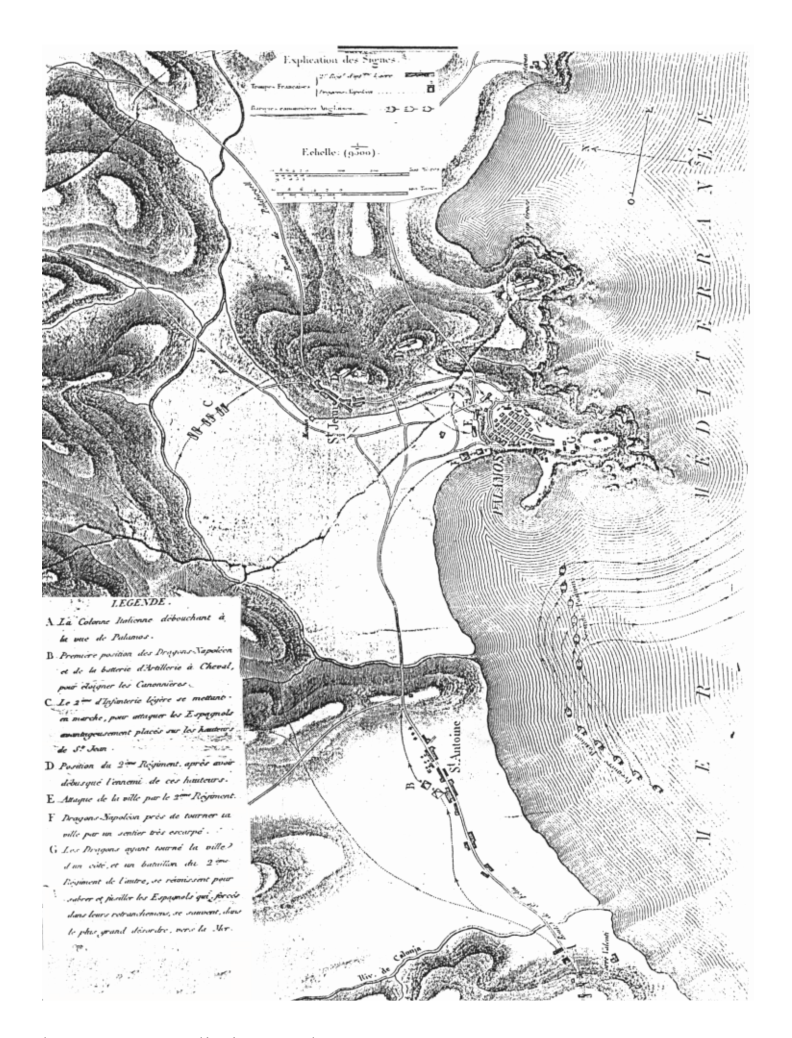
***Contexte***: L'Espagne était en pleine insurrection contre les Français, sous la pression des Anglais et du clergé espagnol qui voyait dans les




Français des républicains impies. Dans les premiers jours de décembre, le général Baraguey d'Hilliers dissipa quelques rassemblements de miquelets[3] qui s'étaient formés dans les environs d'Olot, de San-Lorenzo-

[3]*Miquelets:* insurgés catalans. À l'origine, les miquelets étaient des bandits catalans et espagnols qui vivaient dans les Pyrénées et principalement sur les frontières de la Catalogne et

de-La-Mouga et de Massanet.
***Chefs en présence*** ♦Inconnus.
***Effectifs engagés*** ♦**Français**: 800 hommes. ♦**Anglais**: le Corps de dé-




barquement totalisait 1.100 hommes.
***Stratégie ou tactique***: L'attaque était bien pensée par l'État-Major anglais; mais les effectifs débarqués restaient trop faibles. Une réserve tactique aurait dû être prévue. Décrochage précipité de l'escadre de la Royal Navy avec le reste des troupes, sans attendre les rescapés.
***Résumé de l'action***: Le 13 décembre, deux vaisseaux de ligne anglais, une frégate et 4 ou 5 bâtiments anglais apparurent devant Palamos et

de l'Aragon. Napoléon créa, en 1808, un Corps de Miquelets pro-français qu'il opposa aux Miquelets espagnols.

débarquèrent 900 hommes et 40 pièces d'artillerie de campagne à l'Ouest de ce port. Simultanément, une frégate, une corvette et un brick se dirigèrent vers l'Est et débarquèrent 200 hommes destinés à s'emparer de la ville par surprise alors que la garnison française serait sortie pour venir se battre dans le secteur du débarquement principal où elle avait été attirée.

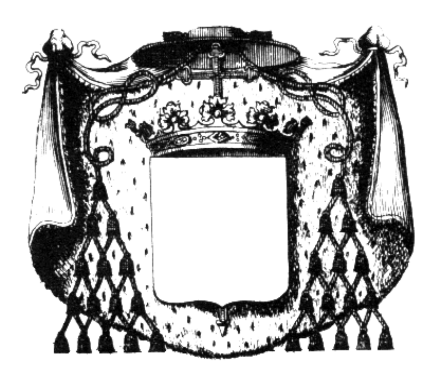
Cette entreprise semblait bien pensée et bien planifiée par le Quartier-Général anglais. Pourtant elle ne réussit pas. Le chef de bataillon français Emyon, du 3e Régiment d'Infanterie Légère, avait pris position avec sa troupe sur les hauteurs. Dès qu'il aperçut les Anglais qui venaient de débarquer et qui commençaient à se déployer en bataille, il se lança sur eux à la baïonnette avec détermination.

Les Anglais, quoique plus nombreux que le bataillon d'Emyon mais qui n'avaient pas eu le temps d'affermir leurs lignes, se dispersèrent sous le choc et se mirent à courir vers les murailles de Palamos où les attendaient les 200 soldats anglais qui venaient de s'emparer des portes.[4] Dans leur course effrénée, beaucoup entrèrent dans la ville avec les baïonnettes des Français dans les reins. D'autres se précipitèrent vers les chaloupes afin de rembarquer.

En tout, 400 furent tués sur place à coups de baïonnettes et 700 préférèrent se rendre plutôt que d'être passés au fil de l'épée. Le chef-de-bataillon Emyon ne perdit que 60 tués et blessés.

***Pertes*** ♦**Français**: 60 tués et blessés. ♦**Anglais**: 400 tués et 700 prisonniers dont de nombreux blessés.

***Conséquence de cette défaite anglaise***: Dès que les vaisseaux anglais eurent aperçu le déroulement du désastre, ils mirent à la voile et disparurent au-delà de l'horizon.



*Cardinal Duc et Pair .*

[4] Leur attaque à eux ayant réussi.

## ***Palencia.*** *Bataille de*

***Date de l'action***: 25 octobre 1812.

***Localisation***: Bourg de Castilla-la-Vieja, Espagne. Coordonnées géographiques: 42° 01' de latitude Nord, et 04° 32' de longitude Ouest.

***Conflit***: Guerres du Premier Empire [du 18 mai 1804 au 6 avril 1814 **&** *les Cent-Jours* du 20 mars au 28 juin 1815]. Guerre d'Espagne. Campagne de 1812 dans la Péninsule ibérique.

***Contexte***: Dès le matin du 25, le général Foy s'était porté avec sa division sur *Palencia*, occupée par des troupes anglaises et quelques unités espagnoles de *l'Armée de Galice*.

***Chefs en présence*** ♦**Français**: général de brigade Chemineau. ♦**Anglais**: inconnus.

***Effectifs engagés*** ♦**Français**: 2.500 hommes. ♦**Anglais**: inconnus.

***Stratégie ou tactique***: La ruse.[1] Destruction des portes de la ville à la hache, puis assaut d'Infanterie.

***Résumé de l'action***: À la première sommation qui leur fut faite, les Anglo-espagnols répondirent qu'ils se rendraient si le général Foy se présentait lui-même. Celui-ci envoya un de ses aides-de-camp, précédé d'un trompette. Égarés par le profond sentiment de haine qui les animait, les soldats galiciens laissèrent approcher celui qu'ils prenaient pour le général Foy et lui lâchèrent à bout portant une décharge de mousqueterie. Toutefois, leur haine étant plus forte que leur adresse au tir, ils ne blessèrent que le cheval du trompette. Indigné de cette traîtrise, le général Foy fit enfoncer à coups de hache les portes barricadées. Le général de brigade Chemineau monta à l'assaut de la ville à la tête d'un bataillon du 69e Régiment d'Infanterie de Ligne. Il repoussa les Anglo-espagnols, l'épée dans les reins, et arriva rapidement au pont sur le Rio Carrion, l'emporta de vive force à la baïonnette et s'empara des barils de poudre disposés pour le faire sauter.[2]

***Pertes*** ♦**Anglais**: assez lourdes. ♦**Français**: inconnues.

***Conséquence de cette défaite anglaise***: La ville de Palencia et surtout le pont sur la Carrion restèrent entre les mains des Français qui purent les

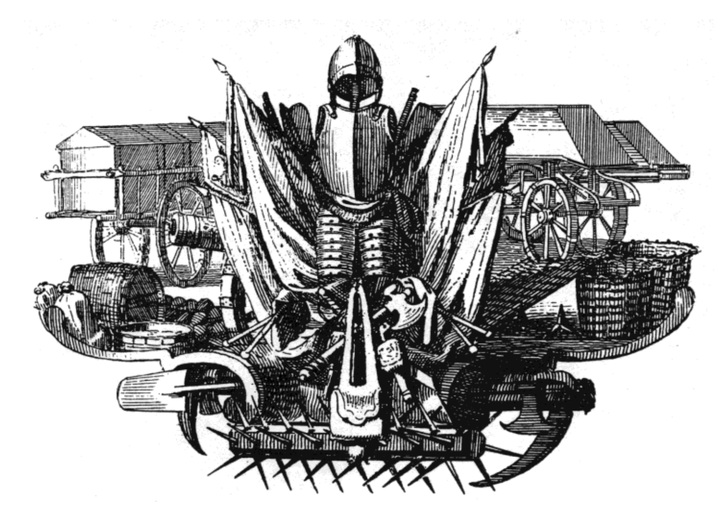
---

[1]Il est surprenant de voir à quel point les Français, depuis le plus haut Moyen-Âge, veulent voir la guerre comme une activité basée seulement sur de grandes qualités humaines comme le courage, la fidélité, l'honneur,... Les arcs, les arbalètes et même l'artillerie, dans une certaine mesure, ont longtemps été considérés comme des armes de lâches car elles pouvaient tuer à distance, sans grand risque pour celui qui donnait la mort. Il ne fallait pas frapper un ennemi à terre ou en train de franchir un cours d'eau, car il était en position de vulnérabilité. Alors que depuis des temps immémoriaux, les grands théoriciens de la guerre suggéraient au stratège que tous les moyens, les plus condamnables en temps de paix, étaient les meilleurs en temps de guerre. La fin justifiait les moyens. «*La guerre est fondée sur la tromperie.*» [Sun Tzu, L'Art de la Guerre, chap. VII, principe 12]. «*Celui qui se fait craindre de ses voisins y parvient en leur causant du tort.*»[ibid. principe 14]. «*...je peux utiliser la totalité de mes forces pour attaquer une fraction des siennes.*» [ibid. chap.VI, princ.13]. Tu Mu conseillait de: «*Tromper et abuser l'ennemi afin de l'inciter à la temporisation et à la négligence, puis il avance (attaque) promptement*»[ibid. chap VII; commentaire au Princ. 3]. Les Grecs avaient aussi leur idée: «*Si le stratège éprouve du ressentiment à l'égard de ceux qu'il a vaincus, il ne doit pas penser qu'il essuie un revers chez eux parce que ses hommes ne tueront pas tout de suite tous ceux qu'ils rencontrent; en effet, il pourra à loisir, quand tout danger sera écarté, exercer une vengeance implacable et décider du sort de ceux dont il s'est emparé.» [Onasandre,* Στρατηγικόσ, chap. XLII(8).

[2]Les Anglo-espagnols furent poursuivis jusqu'au delà du canal, avec des pertes assez considérables.

utiliser à leur propre bénéfice pour continuer la poursuite de l'armée anglo-alliée.

**Matériel de l'Artillerie et du Génie aux environs de 1700, selon L'Art de la Guerre de**



**Puységur.**

## ***Pampelune***. *Siège d*

***Date de l'action***: 22 juin - 13 octobre 1813.

***Localisation***: Pamplona, Pampeluna, Navarre, Espagne. Coordonnées géographiques: 42°49' de latitude Nord, et 01°38' de longitude Ouest.

***Conflit***: Guerres du Premier Empire [du 18 mai 1804 au 6 avril 1814 **&** *les Cent-Jours* du 20 mars au 28 juin 1815]. Sixième Coalition [de mars 1813 au 11 avril 1814].[3]. Guerre Péninsulaire, 1808-1814. Campagne de 1813.

***Contexte***: Après la défaite française de Vitoria, la place-forte de Pampelune se trouva abandonnée à elle-même par la retraite de l'armée française vers la France.

***Chefs en présence*** ♦**Français**: général Cassan. ♦**Anglais**: Sir Arthur Wellesley, duc de Wellington.

***Effectifs engagés*** ♦Inconnus.

***Stratégie ou tactique***: Siège par blocus afin d'affamer la garnison et la population. Le maréchal Soult était journellement informé des progrès anglo-alliés devant San-Sebastian et de la position critique dans laquelle cette place allait bientôt se trouver. Soult savait également que Pampelune n'avait de vivres que pour quarante jours. Il y en avait déjà trente que cette forteresse était bloquée lorsque le maréchal se décida à exécuter les ordres de l'empereur Napoléon[4] qui lui prescrivaient *de reprendre l'offensive et de forcer les Anglais, par une attaque brusque et inattendue, à abandonner les frontières de France*, et, conséquemment, le siège des deux forteresses de Pampelune et de San-Sebastian. Ce mouvement ouvrirait le chemin de l'Espagne à l'armée française des Pyrénées pour une reconquête de la Péninsule ibérique, et servirait aussi d'utile diversion au maréchal Suchet en Catalogne.

***Résumé de l'action***: La ville, défendue par Cassan, capitula le 13 octobre 1813. Après avoir consommé ses premiers approvisionnements de vivres et ceux ramassés dans la sortie du 27 juillet, la garnison de Pampelune, étroitement serrée par un Corps espagnol, fut obligée d'ouvrir les portes de sa forteresse le 13 octobre. Elle fut conduite en captivité en Angleterre, vers la fin du même mois.

***Pertes*** ♦Non spécifiées.

***Conséquence de cette défaite française***: Une des dernières places-fortes françaises d'Espagne tombait. Mentionnons pour terminer un acte de fraternisation durant ce siège de Pampelune, comme il s'en passait de nombreux durant cette cruelle guerre d'Espagne[5]. «Je trouvais fort amu-

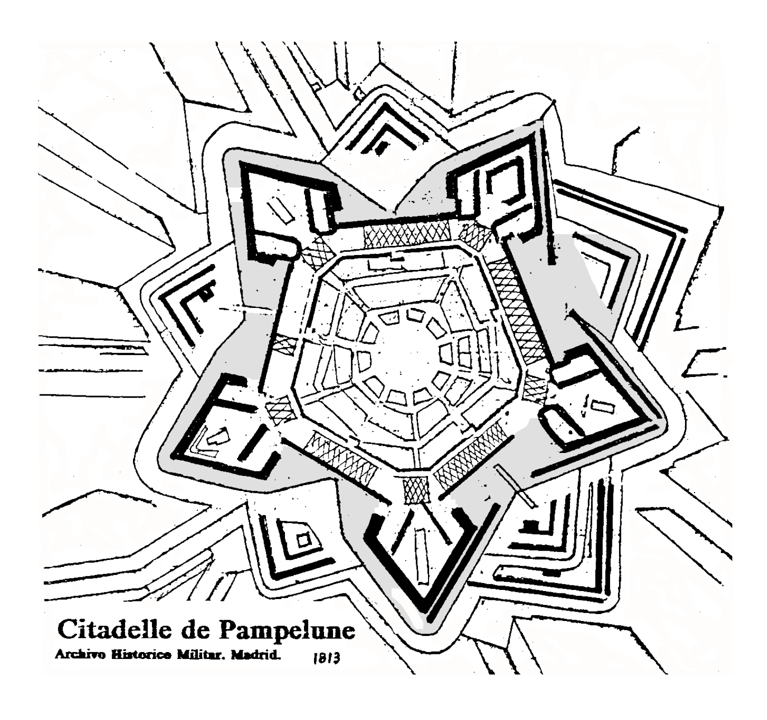
---

[3]Voir la note de la rubrique "Conflit" de *Batailles de Blexen et Bremerlehe* du 22 au 25 avril 1813.

[4]Aussi désespérément absurdes que ceux de Hitler, en 1945, lorsque l'Allemagne était à bout de souffle.

5"I was highly amused, just before dusk, by observing many of our soldiers run into a field between the hostile piquets [le no man's land], and dig with their bayonets. Soon after I saw many of the enemy do the same thing: they did not molest each other, but appeared even familiar, laughing and joking promiscuously. How strange, thought I, that these men, who tomorrow would be slaying each other, should now be so good-humouredly employed together! They were digging potatoes. Wood, capitaine George, *The Subaltern Officer, A Narrative, 82nd Regiment,* London, 1825, p.206. Le lieutenant George Wood, du 82nd Foot Regiment, près de Pampelune.

sant, juste avant l'aube, d'observer nombre de nos soldats qui se précipitaient dans un champ situé dans le *no man's land*, et qui creusaient le sol avec leur baïonnette. Peu après, je vis des Français faire le même manège; non seulement ils ne s'en prenaient aucunement les uns aux autres, mais tous semblaient plutôt amicaux, riant et plaisantant en parfait accord. *Comme c'est étrange*, pensai-je, *de voir ces hommes, qui demain pourraient se massacrer les uns les autres, coopérer aujourd'hui dans la bonne humeur!"* Ils creusaient le sol pour ramasser des pommes de terre.»



# *La Passe.* *Attaque de l'Île de*

***Date de l'action***: 13 août 1810.
***Localisation***: Îlot situé tout près de l'Île Maurice ou Île de France. Cet îlot obstruait la Passe qui donnait accès au Grand-Port, Port Sud-Est ou Port-Bourbon.[1] Coordonnées géographiques: 20° 24' de latitude Sud, et 57° 42' de longitude Est.
***Conflit***: Guerres du Premier Empire [18 mai 1804 - 1814 et 1815].
***Contexte***: Après la prise par les Anglais de l'île Bourbon dans les Mascareignes, il restait à prendre l'île Maurice. Un coup de main fut lancé sur l'île de La Passe, îlot fortifié qui pouvait servir de base de départ.
***Chefs en présence*** ♦**Français**: un sous-officier. ♦**Anglais**: lieutenant Watling.




***Effectifs engagés*** ♦**Français**: 20 hommes. ♦**Anglais**: 150 hommes.
***Stratégie ou tactique***: L'îlot de La Passe, à quelques encablures de l'île Maurice, devait servir de base pour attaquer celle-ci. Son occupation ouvrait la porte de l'Île de France.

[1] Appelé à l'époque **Port Impérial**.

***Résumé de l'action***: Cinq embarcations du SIRIUS et de L'IPHIGENIA procédèrent, durant la nuit du 13 août, à un débarquement au Nord-Ouest de l'île, dont la seule défense était quelques chevaux-de-frise et deux howitzers. Pour emporter la décision, il fut nécessaire de débarquer une batterie de plusieurs canons, et par chance, cette action fut favorisée par de lourds nuages qui obscurcirent soudainement la lune, laquelle avait été jusque-là extrêmement brillante.

Pourtant, avant que les embarcations de débarquement anglaises n'atteignent les plages, les sentinelles françaises les aperçurent et commencèrent à tirer. Deux hommes furent tués et plusieurs blessés. Mais la résistance étant trop faible, le débarquement se déroula. Le lieutenant Norman reçut une balle en plein cœur en escaladant un parapet.

Malgré tout, l'assaut mené par le lieutenant Watling n'eut aucun mal à réussir en dépit d'un combat assez acharné contre des soldats français qui arrivaient à la rescousse à demi-habillés. Ces derniers tuèrent 7 Anglais et en blessèrent 18. À partir de là, les Anglais se mirent en marche pour attaquer les

**Situation des défenses avancées destinées à protéger ou à interdire l'accès à Port-Bourbon de l'Île de France.**

batteries,[2] sans savoir que le lieutenant Chads qui avait débarqué non loin de ces batteries sans défenseurs en avaient pris possession sans résistance. L'île était prise.

***Pertes*** ♦**Français**: 5 tués et blessés. ♦**Anglais**: 25 tués et blessés.

***Conséquence de cette défaite française***: L'îlot fortifié de La Passe fut confiée au capitaine Willoughby.



[2]Qui se trouvaient au Sud-Est

**Pedrulla.** *Bataille de*

***Date de l'action***: 29 septembre 1810.

***Localisation***: Coordonnées géographiques approximatives: 40° 17' de Latitude Nord; 08° 23' de Longitude Ouest. Portugal. Village situé entre Buçaco et Coimbra[3].

***Conflit***: Guerres du Premier Empire [18 mai 1804 - 1814 et 1815]. Guerre Péninsulaire, 1808-1814.

***Contexte***: Au terme de la bataille de Busaco, les Anglais commencèrent leur longue retraite vers Lisbonne, poursuivis par les Français. À Pedrulla, la brigade de Cavalerie[4] du VIIIe Corps d'armée commandée par le général de Sainte-Croix, rencontra les troupes anglaises.

***Chefs en présence*** ♦**Français**: général de Sainte-Croix; maréchal Masséna. ♦**Anglais**: général Stapleton Cotton.

***Effectifs engagés*** ♦**Français**: 2.000 cavaliers. ♦**Anglais**: 4.600 cavaliers. ***Stratégie ou tactique***: Charges de Cavalerie.

***Résumé de l'action***: Les Anglais avaient 14 escadrons de Cavalerie dans la plaine dont les cavaliers du 1st Hussars de la KGL [439 cavaliers] et 463 cavaliers du 16th Light Dragoons [capitaine C. Somers Cocks et capitaine George Krauchenberg]. Le général Stapleton Cotton fit attaquer 3 brigades de Cavalerie de plus[5] ainsi que l'artillerie du capitaine Robert Bull [6 canons].

Malgré l'énorme supériorité numérique des Anglais, les Français [Masséna avait pris personnellement le commandement de cette bataille] enfoncèrent le Centre anglais et les troupes du général Stapleton Cotton se réfugièrent dans les murs de Coimbra [à ce moment-là troisième ville du Portugal.]

Les Français les poursuivirent, attaquèrent, prirent d'assaut la ville de Coimbra et l'occupèrent; les Anglais en partirent. Beaucoup tombèrent aux mains des Français.

***Pertes*** ♦inconnues; probablement quelques centaines de tués et de blessés de part et d'autre.

***Conséquence de cette défaite anglaise***: L'armée anglo-portugaise dut poursuivre sa retraite vers Lisbonne.



---

[3]Coordonnées géographiques de Busaco: 40° 22' de Latitude Nord; 08° 21' de Longitude Ouest. Coordonnées géographiques de Coimbra: 40° 12' de Latitude Nord; 08° 25' de Longitude Ouest.

[4]Composée de 1.663 cavaliers

[5]Environ 3.000 cavaliers

## ***Peñiscola.*** *Siège de*

***Date de l'action***: 25 janvier - 4 février 1812.

***Localisation***: La forteresse s'étendait à 4 km de Beñicarlo, tout près d'Le Camino Real [la route royale]. Aragon, Espagne. Coordonnées géographiques: 40°22' de Latitude Nord; 00°24' de Longitude Est.

***Conflit***: Guerres du Premier Empire [du 18 mai 1804 au 6 avril 1814 **&** *les Cent-Jours* du 20 mars au 28 juin 1815]. Guerre Péninsulaire, 1808-1814. Campagne de 1812.

***Contexte***: Après une suite rapide de brillants faits d'armes, *l'Armée* [française] *d'Aragon* était parvenue à contrôler le territoire depuis les Pyrénées jusqu'aux portes d'Alicante. Il ne restait plus au maréchal Suchet qu'à soumettre Peñiscola pour être entièrement maître de tout cet espace.

***Chefs en présence*** ♦**Français**: général Sévéroli; général Vallée. ♦**Anglo-espagnols**: le brigadier-général don Garcia Navarro commandait les Espagnols; les noms de l'amiral commandant l'escadre anglaise et du chef des troupes de débarquement anglaises ne sont pas connus.

***Effectifs engagés*** ♦**Français**: 2.500 hommes. ♦**Anglo-espagnols**: garnison de 1.000 hommes. L'escadre anglaise[1] fournissait tous les appuis logistiques et d'appui-feu dont la garnison avait besoin: munitions, armement, vivres et personnel...

***Stratégie ou tactique***: L'investissement de cette forteresse présentait des difficultés extrêmes. Bâtie sur un rocher isolé et de toutes parts environnée par la mer, Peñiscola ne tenait au continent que par une langue de terre de 60 mètres de largeur sur 120 mètres de longueur. Les fortifications, étendues et garnies de plusieurs rangs de batteries, ceinturaient la ville dont la population s'élevait à 2.000 âmes. Les maisons se groupaient autour du vieux château construit par les Templiers au sommet du rocher. Une escadre anglaise battait la plage et protégeait la forteresse du côté maritime. Ces navires de guerre de l'escadre anglaise pouvaient en outre battre la langue de terre qui joignait la forteresse au continent, et l'accès en était de ce fait très difficile pour les troupes assiégeantes. Suchet sut jouer en virtuose sur les cordes sensibles de l'animosité entre les Espagnols et les Anglais pour inciter le brigadier-général Navarro à capituler aux Français.

***Résumé de l'action***: Aussitôt après la capitulation de Valencia aux Français, le général Sévéroli vint mettre le siège devant Peñiscola avec deux bataillons du 114e Régiment de Ligne, deux bataillons du 1er Régiment de Ligne [italien] et un bataillon du 2e *Régiment de la Vistule*.[2] Le général Vallée dirigeait en personne les travaux de l'artillerie.

Le 28 janvier, les batteries françaises entrèrent en action. Le pilonnage dura huit jours. La tranchée fut ouverte durant la nuit du 31 janvier au 1er février, et bientôt une batterie de brèche de dix pièces d'artillerie fut établie. Le maréchal Suchet envoya alors un officier de son État-Major sommer le commandant allié de se rendre avant l'assaut. Le brigadier Navarro, autant pour se soustraire aux pressions des Anglais

---

[1] 4 canonnières, 5 vaisseaux de ligne ou frégates

[2] Des volontaires polonais qui combattaient pour la France, car Napoléon protégeait ce pays contre ses voisins (Russie et Prusse) qui convoitaient son territoire.

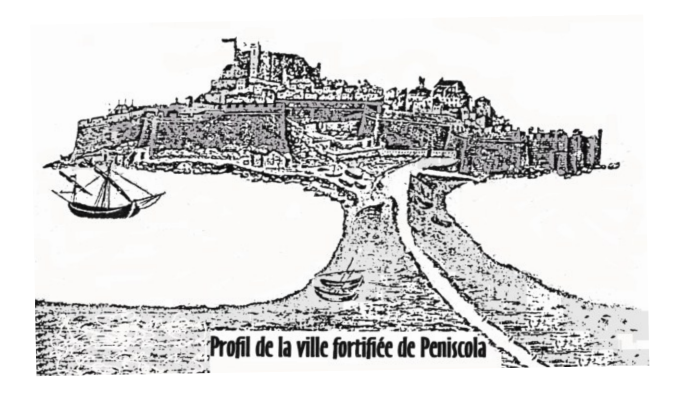
qui le pressaient de leur livrer le fort, que pour des considérations politiques, se décida à accepter la capitulation qui lui était proposée mais que le maréchal Suchet avait cru devoir modifier dans plusieurs de ses dispositions.

Ce fort aurait pu être considéré comme imprenable avec ou sans l'aide des Anglais. Mais ces derniers traitaient Navarro avec hauteur et même mépris, tandis que Suchet s'adressait toujours à lui avec les égards dus à son rang. Ainsi donc, dès le 1er février, le brigadier Navarro avait manifesté au général Sévéroli le désir d'entrer en pourparlers. Le maréchal Suchet lui avait écrit une lettre par laquelle il lui promettait de le traiter de manière à lui prouver le grand cas qu'il faisait des militaires espagnols, *justement* ennemis de la domination anglaise. En remettant à l'estafette française sa réponse à la lettre du maréchal, le brigadier Navarro exprima verbalement et avec énergie toute son animosité envers les Anglais *"qui le pressaient si insolemment de leur livrer Peñiscola."* En vertu de l'Acte de Capitulation, le fort de Peñiscola, muni de 66 bouches à feu et d'une grande quantité de munitions de bouche et de guerre, fut remis le 4 février à la Division Sévéroli.

Le siège n'avait coûté aux Français qu'une poignée de tués et de blessés dus aux échanges d'artillerie entre, d'une part, ces derniers et, de l'autre, les Espagnols et l'escadre anglaise; ce qui était tout à fait insignifiant, du moins si l'on fait abstraction de la souffrance engendrée par la mort d'un seul fils dans la famille la plus modeste.

***Pertes*** ♦Quelques tués et blessés de part et d'autre.

***Conséquence de cette défaite anglaise***: L'occupation de Peñiscola par les Français enleva aux Anglais un point d'appui essentiel.


Profil de la ville fortifiée de Peniscola

## ***Pereiro.*** *Bataille de*

***Date de l'action***: 25 juillet 1810.

***Localisation***: village du secteur d'Almeida, Portugal.

***Conflit***: Guerres du Premier Empire [18 mai 1804 - 1814 et 1815]. Guerre Péninsulaire, 1808 - 1814. Campagne de 1810 au Portugal.

***Contexte***: Le 25, le maréchal Ney, duc d'Elchingen, fit occuper Valverde.

***Chefs en présence*** ♦inconnus.

***Effectifs engagés*** ♦inconnus.

***Stratégie ou tactique***: Colonnes d'assaut de type "napoléonien."

***Résumé de l'action***: Le duc d'Elchingen fit chasser les Anglais qui occupaient les hauteurs en avant de Pereiro. Cela fut exécutée par des assauts successifs à la baïonnette. Le 26, il envoya un détachement de la Division Loison sur Pinhel. La troisième division anglaise commandée par le major général Picton en était partie à deux heures du matin pour gagner les montagnes de l'Estrella.

***Pertes*** ♦inconnues.

***Conséquence de cette défaite anglaise***: Cette attaque fit partie de l'ensemble des *opérations de dégagement* qui permit aux Français d'éloigner des abords de la forteresse d'Almeida l'Armée de Couverture de Wellington, et donc de faire le siège de cette ville.



## ***Pombal.*** *Bataille de*

***Date de l'action***: 9 mars 1811.

***Localisation***: Portugal. Coordonnées géographiques: 39° 55' de latitude Nord, et 08° 38' de longitude Ouest.

***Conflit***: Guerres du Premier Empire [du 18 mai 1804 au 6 avril 1814 **&** *les Cent-Jours* du 20 mars au 28 juin 1815]. Guerre Péninsulaire, 1808-1814. Campagne de 1811 au Portugal.

***Contexte***: La Terre-Brûlée, pratiquée par les troupes anglaises et portugaises, avait transformé le Portugal en un désert inapte à nourrir l'armée française d'occupation. Masséna se vit donc dans l'obligation de retraiter vers l'Espagne.

***Chefs en présence*** ♦**Français**: maréchal Ney. ♦**Anglais**: Arthur Wellesley, duc de Wellington.

***Effectifs engagés*** ♦**Français**: 15.000 hommes. ♦**Anglais**: 30.000 hommes.

***Stratégie ou tactique***: La faiblesse des chevaux français [par malnutrition] initia une tactique originale qui fut utilisée par les Dragons français. Rappelons que les Dragons étaient des soldats qui se déplaçaient à cheval mais qui combattaient aussi bien à pied que montés. À cette occasion, les Dragons français combattirent à cheval, mais en position statique, arrêtés et sabre pointé vers les cavaliers anglais.

***Résumé de l'action***: Le maréchal Ney avait pris position derrière un cours d'eau avec son VI^e^ Corps d'armée qui servait d'arrière-garde à la retraite, avec toute la Cavalerie du général Montbrun. Ce fut donc Ney que rencontra Lord Wellington en s'avançant avec le gros de son armée.

Le 9 mars, à 10h00 du matin, le VI^e^ et le VIII^e^ Corps d'armée débouchèrent ensemble sur la chaussée de Coimbra et se déployèrent dans une vaste plaine à 4 km en avant de Pombal. La Cavalerie anglaise s'y déploya aussi avec audace et semblait vouloir en découdre avec le duc d'Elchingen [Ney]. Le terrain, en effet ne pouvait être mieux choisi. Les Anglais exécutèrent d'abord plusieurs charges fort bien réussies. Leurs chevaux, bien nourris donc plus frais et en meilleur état que les chevaux français, leur donnèrent un grand avantage sur ces derniers. Quelques escadrons de Dragons français les plus avancés, voyant que les cavaliers anglais les chargeaient au grand galop, et ne pouvant rien espérer de leurs chevaux trop affaiblis s'ils prenaient l'initiative de la contre-attaque, s'arrêtèrent, pointèrent leurs sabres, et, dans cette position statique reçurent la charge anglaise. Cette manœuvre obtint un plein succès. Les Anglais furent rompus, désunis, et eurent beaucoup de chevaux et d'hommes tués ou blessés. Les Dragons français qui n'avaient eu que des pertes assez faibles, chargèrent à leur tour et sabre au clair forcèrent les autres vagues anglaises à faire demi-tour.

***Pertes*** ♦**Français**: légères. ♦**Anglais**: assez lourdes.

***Conséquence de cette défaite anglaise***: Ce combat, livré à la vue des deux armées, ralentit quelque peu l'ardeur de Wellington qui avait espéré davantage de la sous-alimentation de la Cavalerie française. L'arrière-garde française s'arrêta à Pombal.

## ***Pombal.*** *Bataille de*

***Date de l'action***: 11 mars 1811.

***Localisation***: Portugal. Coordonnées géographiques: 39° 55' de latitude Nord, et 08° 38' de longitude Ouest.

***Conflit***: Guerres de l'Empire [du 18 mai 1804 au 6 avril 1814 **&** *les Cent-Jours* du 20 mars au 28 juin 1815]. Guerre d'Espagne et du Portugal, 1808-1814. Campagne de 1811 au Portugal.

***Contexte***: L'armée française du Portugal mourait de faim à cause de la tactique de Terre-Brûlée de Wellington et de la Régence portugaise qui obligeaient la population à abandonner leurs fermes, et à détruire, sous peine de mort et d'excommunication, tout ce qu'ils n'emportaient pas. L'armée anglo-portugaise de Wellington restait, quant à elle, enfermée dans *les Lignes Fortifiées de Torres-Vedras,* refusant la bataille que lui offrait le maréchal français Masséna. Le 6 mars 1811 au matin, les Français commencèrent leur mouvement de retraite pour quitter le Portugal. Les Anglais ne suivirent pas immédiatement. Puis ils sortirent des lignes et suivirent à bonne distance. À Pombal, eut lieu un combat d'arrière-garde de Ney. Les Anglais tentèrent d'isoler certains éléments de l'armée française de Masséna [9 mars]. Durant deux jours, deux petits bataillons français restèrent dans Pombal pour retarder Wellington, et réussirent le tour de force de bloquer la totalité de l'armée alliée.

***Chefs en présence*** ♦**Français**: *maréchal Ney*, duc d'Elchingen et plus tard prince de la Moskova. ♦**Anglais**: généraux Picton et Blake.[1]

***Effectifs engagés*** ♦**Français**: 1.000 hommes. ♦**Anglais**: 30.000 hommes.

***Stratégie ou tactique***: Combat de retardement d'arrière-garde.

***Résumé de l'action***: Alors que le combat du 9 faisait rage, les diverses unités françaises abandonnaient Pombal afin de continuer la retraite vers une région d'Espagne où l'armée française pourrait vivre sur l'habitant. Bientôt les Français n'eurent plus qu'un seul bataillon dans la petite ville de Pombal, et un autre en dehors pour surveiller la route de Leyria. L'avant-garde anglaise qui suivait le bataillon en faction devant la ville l'attaqua vers 15h00 avec une telle supériorité d'effectifs qu'il fut repoussé dans la ville.

Le combat recommença dans cette ville et les deux armées s'en disputèrent la possession avec acharnement. Les Français reculaient petit à petit. Les troupes anglaises occupèrent donc Pombal, ainsi que le vieux château maure qui dominait la ville et le pont. Les bataillons français avaient ordre de faire sauter ce château et le pont avant de se retirer.

Mais les Français contre-attaquèrent. Le maréchal Ney accourut au galop et se mit à la tête du petit bataillon d'Infanterie Légère du 69e

---

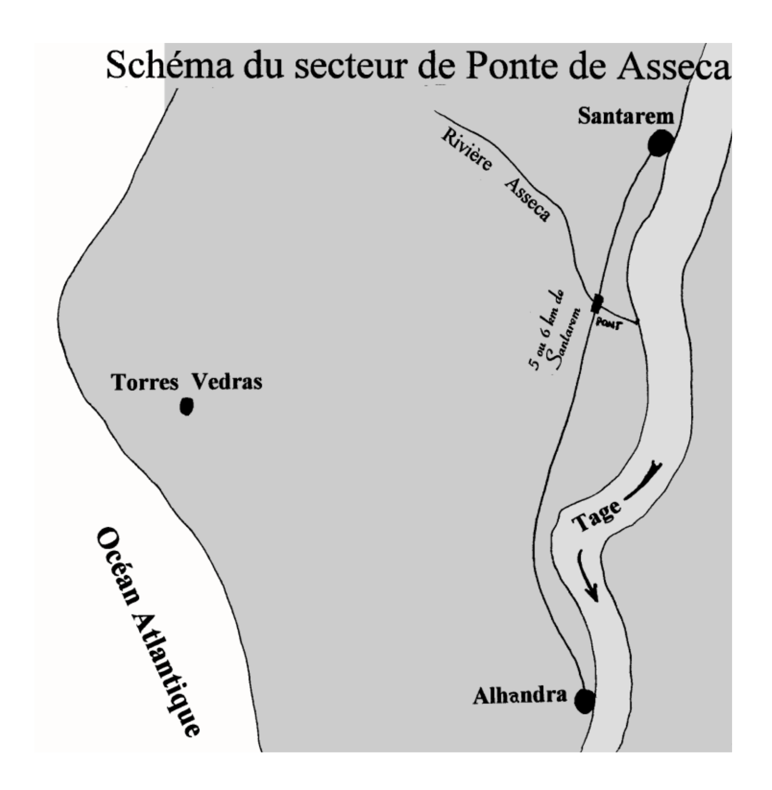
[1]Les historiens anglais ne sont pas tendres avec leurs alliés espagnols tel celui-ci: *"...the Spaniards were ill-disciplined, ill-officered, and in a condition of semi-starvation. As the battle proved* [il s'agit de la Bataille d'Albuera], *they could stand in patient ranks and die, but they could not manœuvre*." Pour leur chef Blake, les critiques tournent carrément à l'insulte englobant l'Espagne tout entière: *"Blake was ignorant, proud, and fiercely jealous of the British commander-in-chief. He was of Irish blood, but kept nothing of the Irishman except the name. Blake had lost, in a word, all the virtues proper to the Irish character, and had acquired all the vices peculiar to the Spanish temper...*" tiré du fort peu modeste et très patriotique ***How England saved Europe***. voir in fine

Régiment de Ligne[2] que les Anglais forçaient à la retraite; celui qui avait d'abord été placé en réserve à la sortie de la ville. Ney le rallia et s'élança à sa tête vers la ville. L'Infanterie française se précipita au pas de course dans Pombal et en chassa de nouveau les Anglais à la baïonnette après leur avoir infligé de lourdes pertes. Surpris, les Anglais refluèrent en désordre et la ville tomba de nouveau entre les mains des Français qui firent sauter le pont et le château tandis que l'armée anglaise restait en position au-delà du cours d'eau.

Les autres unités de l'armée française avaient pu se mettre en marche sans être inquiétées par l'armée anglaise. Durant la nuit, le duc d'Elchingen fit replier ses effectifs trop légers derrière la Soure. Quant aux Anglais ils attendirent le lendemain matin pour pénétrer dans la ville désormais abandonnée.

***Pertes*** ♦Lourdes de part et d'autre, mais non chiffrées.

***Conséquence de cette défaite anglaise***: Le pont put être détruit et l'armée alliée retardée.




[2] Aux effectifs de 1.500 hommes

## ***Ponte de Asseca.*** *Bataille du*

***Date de l'action***: 20 novembre 1810.

***Localisation***: Ce pont était situé à 5 km au sud de Santarem, Portugal. Coordonnées géographiques: 35° 11' de latitude Nord, et 08° 41' de longitude Ouest.

***Conflit***: Guerres de l'Empire, 18 mai 1804 - 1814 & 1815. Guerre Péninsulaire [1808 - 1814]. Campagne de 1810 au Portugal.

***Contexte***: Après avoir passé six longues semaines devant les formidables *lignes fortifiées de Torres-Védras,* derrière lesquelles s'étaient réfugiées les très importantes armées alliées, anglaises, portugaises et espagnoles, l'armée française, à court de vivres à cause des dévastations créées par les Anglo-portugais [Terre-Brûlée], décida de rétrograder vers l'Espagne. La grand route vers Santarem franchissait le Ponte-de-Asseca. Le prudent Wellington pensait que les Français rusaient pour le faire sortir de son abri, comme ils l'avaient fait à Hastings, en 1066, ou peut-être préparaient quelque autre ruse diabolique dans le style des *Horaces et des Curiaces*.[3] Le général anglais sortit enfin de ses fortifications, après maintes hésitations, pour harceler les troupes françaises faméliques, numériquement fort inférieures aux troupes alliées, mais qui lui inspiraient encore la crainte.

***Chefs en présence*** ♦**Français**: général Régnier. ♦**Anglais**: le duc de Wellington.

***Effectifs engagés*** ♦**Français**: 5.500 hommes. ♦**Anglais**: 13.300 hommes.

***Stratégie ou tactique***: Simple fusillade; après quoi, Wellington donna l'ordre de retraite en dépit de sa grande supériorité numérique. Le pont d'Asseca donnait sur une plaine. Les Français occupaient les deux contreforts sur le côté du chemin principal, le tout renforcé par de l'artillerie. Ils avaient disposé des abattis sur les sommets des parties les plus accessibles des gorges.

***Résumé de l'action***: Le général Régnier [Reynier] commandait les Français. Le 31e Régiment d'Infanterie Légère français, qui ne comptait plus que 1.500 hommes,[4] gardait les hauteurs face au pont avec 4 pièces d'artillerie. Le 4e Léger d'Infanterie, à qui il restait moins de 2.000 hommes, et la Cavalerie Légère étaient près du pont. Le 47e de Ligne [moins de 2.000 hommes] demeurait en réserve tactique près de la ville. Les Français creusèrent des tranchées pour l'Infanterie en travers de la route et firent quelques aménagements de défense.

Les Anglais prirent leurs dispositions pour livrer bataille. Leurs colonnes avançaient et se déployaient simultanément. Wellington, pensant qu'une arrière-garde plus faible couvrait Santarem, avait envoyé la

---

[3]Selon l'historien latin Tite-Live, ce célèbre combat se déroula durant la guerre qui opposa Rome et Albe, une ville voisine. Afin d'épargner des vies humaines, chaque ville désigna 3 frères qui décideraient de la victoire. Deux des frères Horace [Romains] ayant été tués dès le début du combat, le 3e simula une fuite, et tua séparément chacun des frères albins Curiace en fonction de la rapidité de leur course. Les Français et les Anglais choisirent à deux reprises, au cours de l'histoire, ce principe des "champions" afin d'éviter de verser trop de sang; *voir supra le* ***Combat des Trente*** *et celui* ***des Six***.

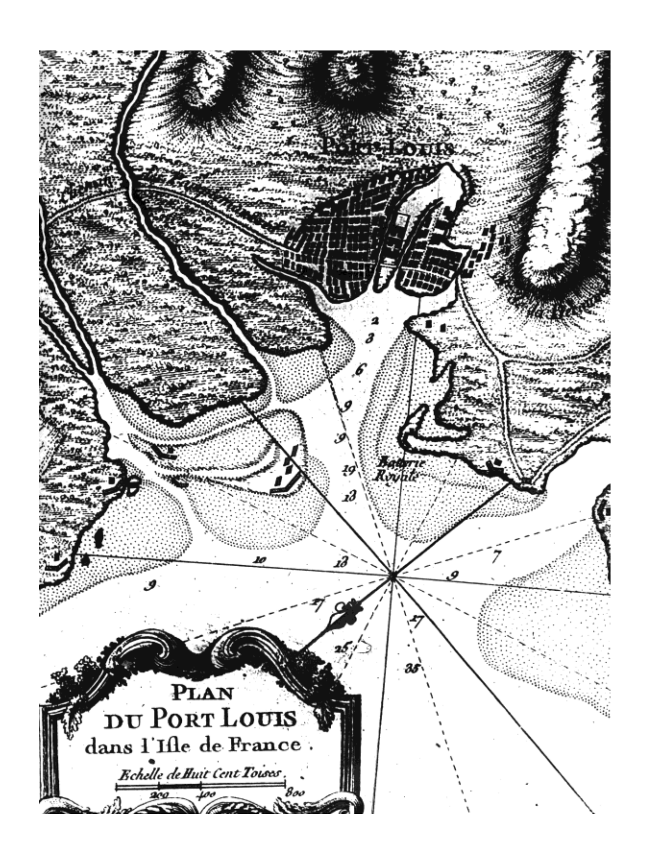
[4]Un régiment à 4 bataillons de 600 hommes comptait à pleins effectifs 2.400 hommes au moins.

Division d'Infanterie Légère [3.600 hommes] commandée par le brigadier-général Crowford[5] entre le Tage et le Rio Maior sur la gauche, la brigade du brigadier général Pack [2.700 hommes] vers *Ponte-de-Celeiro* sur la droite, et la Première Division du lieutenant général Spencer [7.000 hommes] par le chemin en remblai pour donner un assaut direct à Santarem.

La bataille se réduisit à une fusillade nourrie qui dura une trentaine de minutes. Puis Wellington donna l'ordre de retraite et concéda la victoire aux Français bien qu'il ait eu à sa disposition des troupes numériquement fort supérieures.

***Pertes*** ♦Inconnues; vraisemblablement très légères de part et d'autre.

***Conséquence de cette défaite anglaise***: L'avant-garde française attendit à Santarem que des renforts lui parviennent.




[5]Cette division comprenait deux brigades; dans ce cas, un général de brigade commandait une division.

## ***Port-Impérial.*** *Bataille navale de*

***Date de l'action***: 20 - 24 août 1810.

***Localisation***: Au Sud-Est de l'Île de France ou Île Maurice, se situe *Port-Sud-Est,* appelé aussi *Port-Bourbon*, *Grand-Port*, ou **Port Impérial**[1] en 1810, sous l'Empire. *Port-Louis*[2] ou *Port-Nord-Ouest*, est situé au Nord-Ouest de l'Île Maurice. Coordonnées géographiques de Port-Louis: 20° 10' de latitude Sud, et 57° 30' de longitude Est.

***Conflit***: Guerres du Premier Empire [18 mai 1804 - 1814 et 1815]. Campagne de 1810 dans l'Océan Indien.

***Contexte***: Un îlot stratégique, **l'île de La Passe**, se trouvait devant le port *mauricien* de Port-Impérial. Les Anglais l'avaient occupé par surprise et s'en servaient de base d'attaque pour lancer des coups de main sur la côte Sud-Est de l'Île de France.[3] La première opération fut lancée sur la batterie isolée de la *Pointe-du-Diable* qui fut attaquée par surprise. Le commandant et trois soldats français furent tués et trois canonniers faits prisonniers; le nombre d'Anglais tués est inconnu. Les canons furent encloués, les chariots brûlés et la poudrière détruite. Après quoi Willoughby décrocha. Il se porta plus tard sur *Grand-Port* ou *Port-Bourbon*. Il garda pied sur la grande terre jusqu'au coucher du soleil, puis, voyant que des troupes françaises allaient arriver, il retraita vers l'îlot de La Passe. À une autre occasion, Willoughby tomba par surprise sur la station de télégraphe de Chappe de *Grande-Rivière* et la détruisit; puis il se porta sur *la Pointe-du-Diable* pour faire sauter ce qui restait après le dernier raid.

***Chefs en présence*** ♦**Marine Impériale**: commandant Dupéré; commandant Bouvet; puis commandant Hamelin. ♦**Royal Navy**: capitaine Pym; capitaine Willoughby...

***Effectifs engagés*** ♦Frégates de la **Marine Impériale**: La MINERVE, La BELLONE; Vaisseau civil armé: Le CEYLON [prise anglaise]; Corvette Le VICTOR [prises anglaises]. ♦**Royal Navy**: Frégates The NEREID, The SYRIUS, The MAGICIAN, The IPHIGENIA, et les batteries côtières.

***Stratégie ou tactique***: Ruse de la part des Anglais qui laissèrent le tricolore français flotter afin de créer une souricière. Stratégiquement parlant, le Premier Empire fut une période où la Marine Impériale brilla par son absence. «Rassurés en ce qui concernait nos escadres après Trafalgar, les Anglais purent donner dans la seconde partie de la lutte une énergique impulsion à leurs opérations visant nos colonies et celles de nos alliés. Le Cap est pris en 1806. En 1809, c'est le tour de la Martinique, de la Guyane, du Sénégal, de l'île Rodrigue. La Guadeloupe, la Réunion et l'Île de France succombent en 1810. Java est conquise en 1811. Dans l'Amérique du Sud seulement, l'Angleterre enregistre des échecs au Chili en 1806, à la Plata en 1806 et 1807. À part ceux-ci, la moisson assurée par la prééminence de la force militaire [navale] couvre le monde entier.»[4]

---

[1]Port-Impérial était situé par 20° 24' de Latitude Sud et 57° 42' de Longitude Est.

[2]Port-Louis s'appelait **Port-Napoléon** sous le Premier Empire.

[3]Laquelle servait de base aux corsaires et croisières françaises qui détruisaient le commerce anglais de l'Océan Indien.

[4]«*Théories stratégiques*», amiral Castex Raoul, Société d'Édition géographique,

En fait, l'Angleterre laissait ses Alliés européens, subventionnés par son or, lier les mains des Français sur le continent européen, tandis que sa marine, libérée de toute opposition, pouvait librement s'emparer des comptoirs commerciaux[5] français à travers le monde. Stratégie directement initiée par le puissant lobby commercial de Londres. Inutile de préciser que si, en 1805, Napoléon avait pu voir au-delà de l'invasion de cette Angleterre détestée, il aurait soigneusement évité de risquer ses forces de haute mer et l'Empire français, ainsi que les forces navales espagnoles en une seule bataille.

***Résumé de l'action***: Le 20 août, cinq navires furent signalés en vue du Port-Bourbon, au Sud-Est, appelé le Grand-Port. Bientôt après, les guetteurs virent qu'il s'agissait de la division française Dupéré. Elle revenait de croisière et traînait à sa suite deux vaisseaux de la British East India Company, Le CEYLON et Le WINDHAM capturés, le 3 juillet, après un vif combat. Un autre anglais, L'ASTELL, s'était, quant à lui, enfui dans la nuit bien que son capitaine ait amené son pavillon dans la soirée.[6] Au terme de cette bataille navale qui dura cinq longues heures, Le CEYLON, démâté, se rendit. Les frégates La MINERVE [capitaine Bouvet] avait eu 45 hommes hors de combat et La BELLONE trois. Les pertes anglaises avaient été beaucoup plus importantes à cause de l'entassement des effectifs; en effet les vaisseaux anglais transportaient, en complément des équipages au grand complet, 400 fantassins du 24th Foot Regiment destinés à s'emparer de l'Île de France, commandés par le général Abercrombie, qui venait d'être nommé [futur] gouverneur militaire de l'île de France; un peu prématurément. La frégate AFRICAN fut attaquée et prise à quelque temps de là par les Français.

## ATTAQUE DE PORT-IMPÉRIAL

En ce 20 août, la Division Duperré, composée de deux frégates, La BELLONE et La MINERVE, de la corvette VICTOR [prise anglaise], autre conquête du commandant Dupéré dans une de ses précédentes croisières, approchait de *Port-Impérial,* escortant ses prises récentes. Dupéré aperçut alors une frégate au mouillage près de l'îlot fortifié [l'Île de La Passe] qui en défendait l'entrée. Mais il n'en conçut pas d'inquiétude, parce qu'il savait que, à cette époque, une frégate, La SÉMILLANTE, cédée au commerce, pouvait être arrivée à l'île de France, et qu'ainsi les signaux qu'on lui faisait devaient être inconnus, ce qui expliquait le silence de cette frégate muette.

Le commandant Bouvet eut ordre de prendre la tête de la ligne et de faire route vers le Grand-Port; corvette en avant pour éclairer la passe. Il était immédiatement suivi par Le CEYLON. À peine Le VICTOR fut-il arrivé sous les canons des fortifications de l'îlot de La Passe et de ceux de la frégate étrangère, que le pavillon français, qui flottait sur ces deux points, fit place au pavillon anglais. Les feux réunis du fort et de la frégate forcèrent aussitôt la corvette française à baisser son pavillon

---

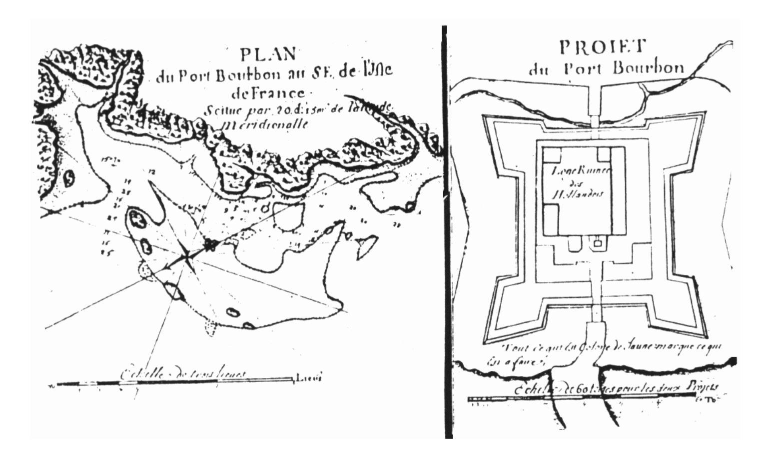
maritime et coloniale, Paris, 1929. p.176.

[5] C'est à dire ses colonies.

[6] Des négociateurs français tentèrent par la suite de se faire remettre le navire qui avait violé les lois de la guerre, mais Londres refusa de s'y soumettre.

et à obéir à l'ordre *“de mouiller sur le champ”* qui lui fut intimé par le commandant anglais.

La MINERVE et Le CEYLON étaient alors engagés dans la passe et présentaient leur avant aux batteries anglaises. Ils reçurent ainsi leur feu sans pouvoir riposter. Toutefois, ces deux navires n'essuyèrent aucun dégréement majeur durant ce pilonnage intensif. Le capitaine Bouvet passa entre la corvette Le VICTOR et la frégate anglaise, et ordonna au capitaine de la corvette de couper son câble et de le suivre; ce qu'il exécuta. Au même moment, La MINERVE envoya sa salve à bout portant dans la hanche de la frégate anglaise et poursuivit sa route vers le




mouillage où les trois navires[7] jetèrent l'ancre vers 14h00. À ce moment, La MINERVE avait 23 hommes hors de combat.

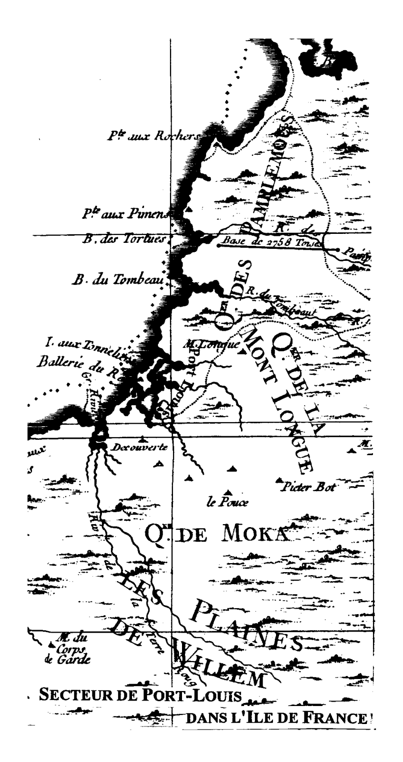
Le commandant Dupéré, resté en dehors de la passe, manœuvrait pour sauver un homme de son équipage qui était tombé à la mer. Il n'hésita que fort peu sur le parti à prendre et décida de suivre La MINERVE. Il força l'entrée du port, ainsi que l'avait fait le capitaine de cette dernière frégate, et rallia les trois navires déjà entrés. Le WINDHAM, dont le capitaine n'osa pas suivre le mouvement de La BELLONE, fut pris le lendemain par une croisière anglaise. Celle-ci[8] se composait de quatre frégates dont trois du premier et une du second rang. C'était cette dernière qui avait pris l'îlot de la Passe, y avait mis une garnison et s'était embossée sur ce point, ainsi qu'on vient de le voir. Il ne paraissait point douteux aux deux capitaines Dupéré et Bouvet qu'ils seraient attaqués le lendemain par les quatre frégates réunies. Le port était ouvert aux Anglais, et aucun ouvrage extérieur n'existait pour protéger efficacement les quatre navires français.

Le commandant Dupéré assembla son Conseil. Persuadé que la colonie allait être attaquée sérieusement, et sachant que le capitaine-général n'avait que peu de troupes à sa disposition et que les frégates

---

[7]MINERVE, VICTOR et CEYLON
[8]La croisière anglaise.

allaient lui être moins utiles pour la défense que les hommes qui les montaient, Dupéré penchait vers l'avis de détruire ces bâtiments et de former un Corps de leurs équipages pour les réunir aux forces terrestres.




Le commandant Bouvet ne fut pas de cette opinion. Il proposa au contraire d'attendre les Anglais dans une position qu'il indiqua, et d'y résister jusqu'à la dernière extrémité, presque certain que les frégates anglaises n'arriveraient pas sur la division française sans toucher quelque banc de sable dont les balises auraient été enlevées. D'avis ainsi partagés, les deux commandants résolurent de s'en remettre à la décision du capitaine-général. Le soir-même, un officier partit pour le port Nord-Ouest afin d'annoncer l'arrivée de la division et l'embarras où elle se trouvait.

Le *général Decaen, capitaine-général de la colonie,* fit sortir en toute hâte une autre division[9] qui séjournait à Port-Napoléon,[10] sous la direction du commandant de vaisseau Hamelin, avec ordre de venir renforcer la division Dupéré sans retard. Et il vint lui-même au port Sud-Est pour annoncer aux deux capitaines ce renfort inespéré.

Ces derniers ne s'occupèrent plus alors que des préparatifs de leur défense. Ils s'embossèrent au centre de plusieurs récifs ou bancs, marqués par des balises qu'ils enlevèrent, après avoir pris position de manière à ce que les Anglais ne puisse tenter de couper leur ligne ou de les déborder sans s'échouer.

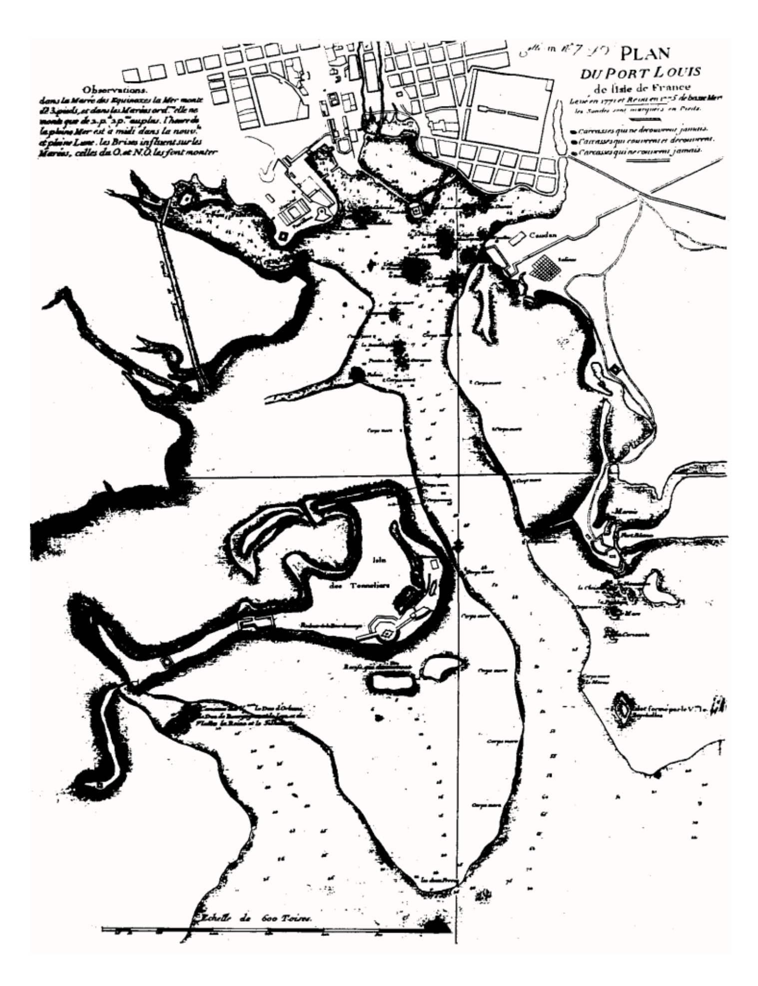
Dans la journée des 22 et 23, les quatre frégates anglaises se rallièrent au niveau de l'îlot de la Passe. Le 23 à 17h00, elles se mirent en mouvement en deux colonnes et se dirigèrent, respectivement, The NEREID et The SYRIUS sur La BELLONE; The MAGICIAN et The IPHIGENIA sur La MINERVE.

Cependant, la division Hamelin, annoncée en renfort par le capitaine-général et depuis deux jours en route, ne paraissait pas. Les équipages de La BELLONE, de La MINERVE et du VICTOR durent croire alors qu'à eux seuls allait échoir le combat tout entier. The NE-

[9]Frégates La VÉNUS, La MANCHE et L'ASTRÉE; corvette L'ENTREPRENANTE
[10]**Port-Louis** ou **Port Nord-Ouest**

REID, en avant de la colonne, plus petite et tirant moins d'eau que The SYRIUS, franchit le banc et mouilla à portée de pistolet de La BELLONE. The SYRIUS s'échoua, présentant l'avant à son travers. The MAGICIAN, en tête de la seconde colonne, s'échoua à portée de fusil par le travers de La MINERVE et lui présenta son avant.  The IPHIGENIA qui la suivait vint sur bâbord et mouilla par le bossoir de La MINERVE à demi-portée de canon.

Il était 17h30. Le feu commença dans cette position avec une grande intensité de part et d'autre. À la nuit, les embossures de la division française, ayant été coupées par les boulets, manquèrent à chacun des navires à peu près au même instant, à l'exception de l'ex-vaisseau de la compagnie anglaise Le CEYLON qui fut obligé de couper les siennes pour suivre le mouvement des deux frégates qu'il croyait ordonné.




Un récif situé au fond de l'anse, près duquel la division française avait étendu sa nouvelle ligne de bataille, l'arrêta si brusquement

que la division ne put représenter à l'ennemi un front aussi rigide que dans sa première position. Toutefois, bien que les navires français se soient trouvés masqués en partie les uns par les autres, les Anglais ne semblent avoir perçu aucune baisse d'intensité dans la vivacité de leur feu.

Des passerelles volantes,[11] que les capitaines français dressèrent entre eux, leur servirent à se communiquer tous les secours que les circonstances exigeaient: ceux contre les incendies étaient les plus importants car les navires français combattaient *sous le vent*, or il ventait fort et l'embrasement de l'un d'eux aurait entraîné la perte de tous.

Vers la troisième heure du combat, le commandant Dupéré fut blessé à la tête et perdit connaissance. Dès cet instant, Bouvet resta chargé du commandement de la division jusqu'à la réduction des frégates anglaises, dont le feu se ralentit à minuit et ne se ranima que par intervalles.

Le 24 à l'aube, The NEREID amena ses couleurs. The IPHIGENIA, qui jusqu'alors l'avait soutenue d'un peu loin, se retira hors de portée. Les Français remarquèrent, en observant les manœuvres des embarcations anglaises, que les frégates The SYRIUS et The MAGICIAN faisaient de vains efforts pour se faire remorquer à flot.

Des cris de joie, poussés alors par les équipages de la division française, apprirent aux habitants de la colonie, accourus en foule sur le rivage voisin afin d'assister au combat naval, que les Anglais étaient vaincus. Cependant, The SYRIUS et The MAGICIAN continuèrent d'effectuer un feu très dense et très soutenu pendant toute la journée du 24. Ce ne fut que vers le soir que, désespérant de se relever, le commandant anglais fit mettre le feu au MAGICIAN après avoir transféré son équipage sur The IPHIGENIA. Le lendemain il fit de même à l'égard du SYRIUS.

The IPHIGENIA, ainsi surchargée de trois équipage et de 400 soldats d'Infanterie, se retira sur l'Îlot de la Passe.

Alors parut à l'entrée de la baie la Division Hamelin qu'un vent contraire avait empêché de venir plus tôt au secours de la division attaquée. Le commandant Hamelin envoya un canot à The IPHIGENIA pour la sommer de se rendre à lui. Le commandant Bouvet y envoya également le sien. Après quelques hésitations, The IPHIGENIA et la garnison anglaise de l'Îlot de la Passe se rendirent à discrétion.

Ainsi se termina le combat naval de Port-Impérial.

***Pertes*** ♦Les Français capturèrent 1.000 prisonniers. Les pertes anglaises en tués furent très lourdes, étant donné les troupes dont ces navires étaient chargés en vue de l'attaque de cette colonie française. La Division Dupéré avait eu 37 tués et 112 blessés. Mais La BELLONE et La MINERVE n'étaient pas en état de reprendre immédiatement la mer.

***Conséquence de cette défaite anglaise***: L'Île de France continua de servir de repaire aux corsaires français et de menacer le commerce anglais de l'Océan Indien.

[11]C'est à dire *amovibles*

## ***Port-Napoléon.*** *Attaque de*

***Date de l'action***: 29 - 31 novembre 1810.

***Localisation***: Chef-lieu de l'Île Maurice, appelé avant et après le Premier Empire, Port-Louis. Il s'agit de l'Île de France dans l'Océan Indien. Cette île de l'archipel des Mascareignes fut découvert par les Portugais,[12] puis occupée par les Hollandais qui lui donnèrent le nom de *Maurice de Nassau* et l'abandonnèrent en 1710,[13] puis prise par les Français. L'île s'appela alors Île de France. Coordonnées géographiques moyennes de l'île: 20° 17' de latitude Sud, et 57° 33' de longitude Est. Coordonnées de Port-Napoléon: 20° 10' de Latitude Sud; 57° 30' de Longitude Est.

***Conflit***: Guerres du Premier Empire [18 mai 1804 - 1814 et 1815]. Campagne de l'Océan Indien de 1810.

***Contexte***: L'île Maurice menaçait les lignes commerciales anglaise vers les Indes. Il devenait nécessaire de s'en emparer. Le 14 novembre 1810, le commodore Rowley fit voile avec une escadre, à partir du port de Saint-Paul-de-La-Réunion, pour reprendre le blocus de l'île Maurice. Il prit avec lui le major-général Abercrombie pour reconnaître la situation des défenses de l'île française et préparer une attaque. Ils arrivèrent le 19 novembre au large de Port-Louis,[14] où ils trouvèrent plusieurs bâtiments français à l'ancre dans le port, deux seulement étant en état de naviguer. Rowley laissa une escadre suffisante en place pour bloquer l'île et continua vers **l'île Rodrigue**, point de ralliement habituel des forces anglaises de l'Océan Indien. Le contingent de Bombay [*Mumbai* aujourd'hui] était arrivé, celui de Madras arriva bientôt; il ne manquait plus que les forces du Bengale et du Cap de Bonne-Espérance. Cela donnait des soucis à l'Etat-Major car la saison des tempêtes approchait, ce qui aurait mis l'expédition en grand danger. Le 22 novembre fut tout de même fixé comme date de départ de Rodrigue, et, la veille, la division du Bengale fut heureusement signalée.

***Chefs en présence*** ♦**Français**: général Charles-Mathieu-Isidore de Caen. ♦**Anglais**: major-général Abercrombie; commodore Rowley.

***Effectifs engagés*** ♦**Français**: 800 hommes. ♦**Anglais**: 5.000 hommes.

***Stratégie ou tactique***: Les côtes de l'île Maurice étaient entourées d'une ceinture de dangereux récifs. En fait il n'y avait que deux bons ports: *Port Sud-Est* [ou Port-Bourbon] et *Port Nord-Ouest* [Port-Louis ou Port-Napoléon, le chef-lieu]. Les Français qui mirent Port-Napoléon en état de défense comptaient trop sur la barrière de récifs qui entourent l'île, et qui, selon la croyance commune, était infranchissable. Ils firent le pari que Port-Napoléon ne serait attaqué que du côté maritime. Loin de prendre pour acquis l'efficacité de ce reef, le commandant en chef anglais fit sonder de nuit cette barrière par deux navires, The HESPER et The EMMA. L'un de ces navires découvrit qu'il existait un passage entre un îlot appelé *Coin-aux-Canonniers* et la grande terre elle-même.[15] Le seul

---

[12]Qui donnèrent à l'archipel le nom de l'explorateur portugais du XVI^e siècle *Pedro de Mascarenhas*. Il ne s'agit pas, comme le suggèrent certains historiens français d'un nom d'origine française.

[13]À cause, dit-on, du grand nombre de rats.

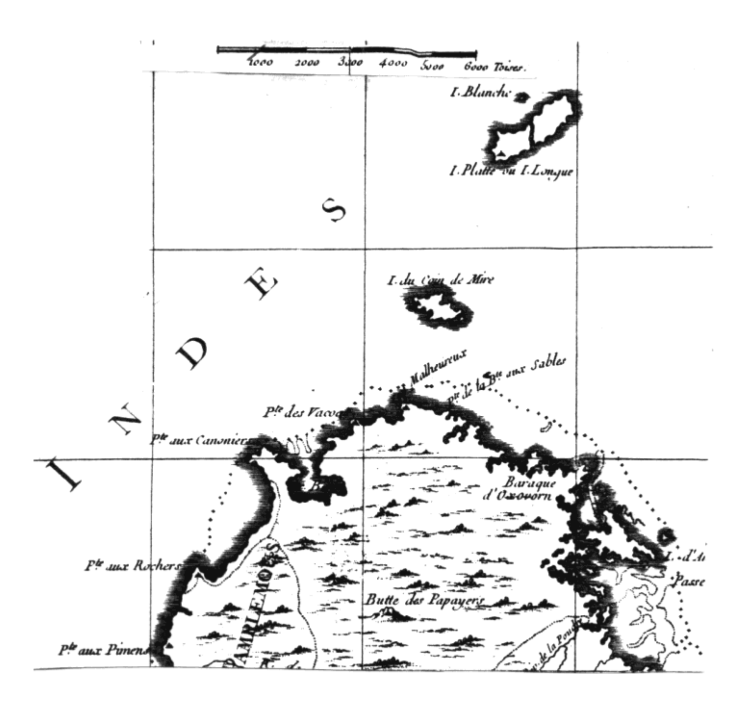
[14]Au N.-O. Il s'appelait alors *Port-Napoléon*.

[15]Cap Malheureux dans le nord de l'île.

inconvénient étant la distance jusqu'à Port-Napoléon.

***Résumé de l'action***: Le matin du 29 novembre, l'escadre anglaise pénétra dans le passage entre le reef et la côte. Deux brick qui avaient peu de tirant d'eau, s'ancrèrent sur le reef, à 80 mètres de la plage, pour couvrir le débarquement. Ce fut la frégate NISUS qui l'effectua [le débarquement]. Il commença peu après une heure, et en 3 heures, 10.000 hommes, avec toute leur artillerie, bagages, munitions de guerre et 3 jours de munitions de bouche, touchèrent terre sans aucune opposition et sans aucune perte. Une patrouille française qui se trouvait dans un poste de surveillance voisin, décrocha pour aller donner l'alerte.

Du côté anglais, l'armée se mit immédiatement en marche pour occuper un bois qui barrait la route et où les Français auraient pu se poster. Ils y trouvèrent effectivement une patrouille française qui combattit un bon moment avant de céder le passage. On se mit en marche vers Port-Napoléon mais l'armée fut bientôt épuisée de tirer l'artillerie et les bagages dans des terrains si vallonnés, sans eau par la plus grande chaleur. Deux officiers et plusieurs soldats anglais moururent sous l'effort et furent enterrés en chemin. Heureusement, les Français ne venaient pas ajouter à ces souffrances.




Vers midi, un bivouac retranché fut installé sur une élévation appelée *Moulin-à-Poudre*, à 8 km de Port-Napoléon. Dans l'après midi, le général français de Caen vint reconnaître et se heurta à une patrouille

anglaise avant de se retirer non sans avoir subi et infligé quelques tués. Avant le lever du jour, le lendemain, une brigade[16] fut détachée pour attaquer des batteries côtières qui pouvaient empêcher la flotte anglaise de s'approcher. Les Anglais s'en emparèrent sans combat. À 17h00, le reste de l'armée anglaise se remit en marche et alla se heurter à une troupe de Français qui s'étaient établis sur une élévation. La route était bordée de forêts. Le bataillon européen, avant-garde de l'armée anglaise, chargea les Français qui, écrasés sous le nombre, se retirèrent après un violent corps à corps. Durant la nuit qui suivit, une troupe de fusiliers-marins venant de *l'Armée des Indes*,[17] fut mitraillée par d'autres troupes anglaises trop nerveuses. Les pertes furent assez considérables, comme cela arrive souvent en temps de guerre même si les autorités préfèrent passer ces tueries sous silence afin de ne pas entraîner la démoralisation des populations.

À l'aube enfin, la colonne anglaise se prépara à l'attaque. Soudain arriva un émissaire du général Decaen offrant de capituler sous condition. Les Anglais acceptèrent d'accorder les Honneurs de la Guerre et de rapatrier les troupes françaises en France.

***Pertes*** **♦Anglais:** environ 200 tués, blessés et disparus. **♦Français**: une dizaine de tués. Les Anglais trouvèrent dans le port les deux frégates françaises La BELLONE et La MINERVE, un sloop de guerre, deux bricks, cinq canonnières et 20 vaisseaux marchands portant de 150 à 1.000 tonneaux. L'artillerie dont ils s'emparèrent se composait de 178 pièces de canon et 31 mortiers.

***Conséquence de cette défaite française***: Ainsi l'île de France [Maurice] devenait anglaise et le resta jusqu'à son indépendance en 1969. Par contre, l'île Bourbon [la Réunion] fut rendue à la France en 1814. Elle est encore française, étant devenue un département français en 1946.



**Pavillon de Konisberg; il est de sept bandes, quatre blanches & trois bleues, chargé d'un écusson d'argent à l'aigle éployé de gueules, tenant une épée de chaque serre.**

[16]Commandée par le lieutenant-colonel William Macleod

[17]Et donc habillés en bleu et blanc, comme les soldats français.

## ***Procida.*** *Siège de*

**Date de l'action**: juin - 16 septembre 1806.

**Localisation**: Isola di Procida; îlot situé au large de Naples (Italie) à 5 km de la côte italienne, et entre l'île d'Ischia et cette côte. Coordonnées géographiques: 40°45' de latitude Nord, et 14°01' de longitude Est.

**Conflit**: Guerres du Premier Empire [18 mai 1804 - 1814 et 1815]. Quatrième Coalition, de septembre 1806 jusqu'au Traité de Tilsit, 9 juillet 1807.

**Contexte**: Pendant que les Français luttaient dans le sud de l'Italie contre l'insurrection populaire entretenue par les armes et l'or anglais, la flotte anglaise tenta de s'emparer de l'île de Procida devant laquelle elle se présenta avec 22 bâtiments de guerre.

**Chefs en présence ♦Français**: inconnus. **♦Anglais**: Sir Sidney Smith; général Sir John Stuart.

**Effectifs engagés ♦Français**: inconnus. **♦Anglais**: 22 navires de guerre; 6.000 Anglais et 3.000 Napolitains et Siciliens

**Stratégie ou tactique**: Simple bombardement d'artillerie.

**Résumé de l'action**: L'officier français qui commandait la place fut immédiatement sommé de capituler, mais il répondit qu'il se préparait à résister jusqu'au bout. L'île était d'ailleurs dans un état de défense fort différent de celui dans lequel les Anglais avaient trouvé l'île de Capri qu'ils avaient occupée sans combat le 13 mai 1806. Aussi, tous les efforts et toutes les attaques contre Procida n'aboutirent qu'à mettre hors de combat quelques hommes de part et d'autre.

**Pertes** ♦Inconnues.

**Conséquence de cette défaite anglaise**: Finalement ayant appris que les Français allaient recevoir des renforts qui leur donneraient des effectifs presque équivalents aux siens, et, de plus, indigné du genre de guerre à la fois ignoble et atroce que son gouvernement le condamnait à faire,[18] le général Stuart rembarqua ses troupes d'Italie du Sud, le 5 septembre 1806, pour retourner en Sicile. Le 16 septembre Sidney Smith, rebuté du peu de succès de sa tentative sur l'île de Procida, quitta l'île de Capri et fit voile avec son escadre pour Messine. Le royaume de Naples tombait ainsi entre les mains des Français.



---

[18]C'est à dire créer l'insurrection et la guerre civile avec tout ce que cela pouvait entraîner comme atrocité; on s'y est bien habitué depuis.

# ***Puente-Largo.*** *Bataille de*

***Date de l'action***: 30 octobre 1812.

***Localisation***: Bourg d'Espagne situé à une cinquantaine de kilomètres au Sud-Est de Madrid.

***Conflit***: Guerres du Premier Empire [du 18 mai 1804 au 6 avril 1814 **&** *les Cent-Jours* du 20 mars au 28 juin 1815]. Guerre Péninsulaire, 1808-1814. Campagne de 1812.

***Effectifs engagés***: *L'Armée du Midi*[1] poursuivit sa marche qui la mena d'Andalousie vers le nord par *Giñeto, Le Probencio, Belmonte, Ocaña,* et arriva vers la fin du mois d'octobre à *Aranjuez,* sans avoir rencontré d'obstacles notables. Le roi d'Espagne, Joseph Bonaparte, suivit le mouvement du duc de Dalmatie avec son quartier-général et *l'Armée* dite *du Centre*. Le Tage, alors guéable sur un grand nombre de points, pouvait être facilement franchi, surtout si les Anglais avaient persisté à garder la rive droite. Mais le général Hill, que Lord Wellington avait laissé en observation sur ce fleuve, reconnut l'impossibilité d'en défendre le passage et se retira sur la Juarama.

***Chefs en présence*** ♦**Français**: maréchal Soult, duc de Dalmatie. ♦**Anglais**: général Hill.

***Effectifs engagés*** ♦**Français**: 5.000 hommes. ♦**Anglais**: Indépendamment de deux divisions anglaises et portugaises, le général Hill avait sous ses ordres deux brigades espagnoles sous le commandement de don Carlos de España; et du comte de Penne-Villemne; soit en tout 10.000 hommes.

***Stratégie ou tactique***: Combat au canon.

***Résumé de l'action***: Le 30 octobre, le duc de Dalmatie fit rétablir les ponts d'*Aranjuez*[2] que les Anglais avaient détruits ainsi que celui de *Fuentidueña de Tajo*.[3] Tout semblait annoncer que le général Hill, qui avait concentré ses forces derrière la Juarama, allait chercher à défendre cette position très forte par elle-même. Une reconnaissance, envoyée par le maréchal Soult, trouva les Anglais bien retranchés à Puente-Largo. Après une bataille au canon, les Anglais retirèrent leur artillerie et mirent le feu à deux *fougasses*[4] qui firent sauter une arche du pont.

Dans la soirée, les troupes du maréchal Hill abandonnèrent Puente-Largo pour marcher dans la direction d'Arevalo où elles devaient faire leur jonction avec le gros de l'armée alliée.

***Pertes*** ♦inconnues.

***Conséquence de cette défaite anglaise***: Les Français rétablirent l'arche du pont, et l'avant-garde du duc de Dalmatie se porta, le 31 octobre, sur *Valdemoro* qu'elle prit en faisant 300 prisonniers. Le 2 novembre au matin, toutes les troupes de l'Armée française du Midi avaient terminé leur passage du Tage à *Aranjuez.*

---

[1]Commandée par le maréchal Soult, duc de Dalmatie.
[2]Coordonnées géographiques: 40° 03' de Latitude Nord; 03° 37' de Longitude Ouest.
[3]Coordonnées géographiques: 40° 07' de Latitude Nord; 03° 10' de Longitude Ouest.
[4]**Fourneaux** ou **chambres à poudre** de mines.

## ***Puñhete.*** *Bataille de*

***Date de l'action***: 20 novembre 1810.

***Localisation***: Bourg de Portugal. Coordonnées géographiques approximatives: 39° 24' de Latitude Nord; 08° 29' de Longitude Ouest.

***Conflit***: Guerres du Premier Empire [18 mai 1804 - 1814 et 1815]. Guerre Péninsulaire, 1808-1814. Campagne du Portugal de 1810.

***Contexte***: Le général Loison qui occupait Golegã[5] avait la gauche de sa division appuyée à la Zézère, affluent du Tage. Le maréchal Masséna lui ordonna de forcer le passage de cette rivière et de s'emparer de Puñhete.

***Chefs en présence*** ♦**Français**: général Férey. ♦**Anglais**: inconnus.

***Effectifs engagés*** ♦Inconnus; effectifs probablement équivalents.

***Stratégie ou tactique***: Assauts par colonnes d'attaque. Le secteur était difficile. La Zézère coulait dans un lit très encaissé, sa rive orientale était si montagneuse et si raide qu'il n'y avait que deux ou trois points accessibles, excepté à sa jonction avec le Tage. Mais, à cet endroit, la plaine était si peu étendue et la Zézère si rapide que cet obstacle arrêtait autant que les rochers les plus escarpés.

***Résumé de l'action***: Les Anglais, maîtres des hauteurs autour de Puñhete, pouvaient disputer le passage de ce cours d'eau [La Zézère] avec un grand avantage en raison de l'escarpement des bords. Cependant, par prudence, Wellington ordonna à ses troupes de retraiter vers Abrantès presque aussitôt que les troupes françaises attaquèrent. La brigade du général Ferey de la Division Loison traversa La Zézère en dépit de tous les obstacles que représentaient la profondeur de l'eau et la rapidité du courant. Après quoi cette brigade s'empara de la ville de Puñhete que les alliés évacuèrent en combattant l'avant-garde française.

***Pertes*** ♦Inconnues.

***Conséquence de cette défaite anglaise***: Les Alliés retraitèrent vers Abrantès.



---

[5] Coordonnées géographiques: 39° 24' de Latitude Nord; 08° 29' de Longitude Ouest.

**_Porto_**. *Bataille de*

***Date de l'action***: 26 - 29 mars 1809.
***Localisation***: Grand port du Portugal. **Oporto** pour les Anglais pour lesquels *porto* n'est qu'un vin. Coordonnées géographiques: 41° 11' de latitude Nord, et 08° 36' de longitude Ouest.
***Conflit***: Guerres du Premier Empire [18 mai 1804 - 1814 et 1815]. Campagne de 1809 au Portugal.
***Contexte***: À la nouvelle du désastre et des paniques de La Coruña, le moral de l'armée anglaise du Portugal tomba fort bas, mais remonta un peu lorsqu'arriva la rumeur du départ pour la France de Napoléon[1]. Le général Beresford, qui commandait les dernières troupes anglaises à Lisbonne, réorganisa l'armée portugaise. Les grades supérieurs, dans chaque Corps de cette armée, jusqu'à celui de capitaine inclusivement, furent attribués à des officiers anglais. Cette hiérarchie *"coloniale"* ne manqua pas de créer quelques protestations vite étouffées. La discipline fut réinstaurée de façon draconienne. Le colonel Robert Wilson organisa dans la province de Beira une Légion Nationale portugaise de 2.500 hommes auxquels il adjoignit 500 traînards anglais de l'armée de Sir John Moore.[2] Sir Robert fit réoccuper la forteresse d'Almeïda, abandonnée sans ordre par sa garnison anglaise. Dès février 1809, l'Armée Nationale portugaise comptait déjà 40.000 hommes qui s'ajoutèrent aux 11.000 Anglais de Lisbonne.

Pendant ce temps, l'armée française qui avait battu les Anglais à La Coruña se dirigea vers le Portugal. Soult défit les Espagnols du général La Romana à *Monterey* et les Portugais à *Verin*, à *Chaves*, à *Carvalho-da-Este*, à *Guimaraens*, à *Porto* et sur plusieurs autres champs de bataille.

Mais, toute guerre ayant des racines économiques, les Anglais se montraient particulièrement intéressés à conserver Porto parce que ce port constituait l'entrepôt général de tous les vins que les marchands anglais tiraient de cette partie du royaume pour la consommation en Grande-Bretagne. Rien n'avait donc été négligé pour le mettre en état de défense. Les Portugais, Anglais et Espagnols, qui allaient bientôt mourir pour la fortune des riches importateurs de vin, pouvaient aussi compter sur les nombreuses milices arrivant chaque jour. Des signaux spécifiques alertaient les Alliés des mouvements des colonnes françaises: des arbres de 20 mètres de haut, perchés au sommet de montagnes, servaient de sémaphores, ou des feux sur des hauteurs dégageaient une épaisse fumée, comme faisaient les Amérindiens à la même époque.
***Chefs en présence*** ♦**Français**: maréchal Soult. ♦**Anglais**: maréchal William Carr Beresford, plus tard vicomte; l'évêque d'Oporto.
***Effectifs engagés*** ♦**Français**: 15.000 hommes. ♦**Anglais**: 60.000 hommes.

---

[1]En fait, Napoléon avait quitté la poursuite de l'armée anglaise en pleine retraite, le 5 janvier 1809, deux jours avant la **Bataille de Lugo** [6 au 9 janvier] et 11 jours avant la **Bataille de La Coruña**. Il venait d'apprendre que l'Autriche menaçait de déclarer la guerre à la France. Il se dirigea aussitôt vers Valladolid qu'il quitta le 7 janvier pour la France, avec sa Garde personnelle.

[2]Qui, de ce fait n'étaient arrivés à La Coruña qu'après le départ précipité de la Royal Navy, et qui avaient dû se réfugier au Portugal.

***Stratégie ou tactique***: Les Anglais encourageaient *la Guerre-Sainte*[3] afin de dresser le peuple portugais contre les Français, et avaient décrété sinon la terre-brûlée, du moins l'abandon des campagnes et la destruction de tout stock de vivres. Ce qui allait donner, plus tard, au duc de Wellington l'idée de la *Terre-Brûlée totale* et la désertification du Portugal avec regroupement des populations derrière les Lignes de Torres-Vedras, afin d'affamer les Français. L'enceinte de Porto avait été réparée et fortifiée avec soin. Les ouvrages détachés en avant de la place se couvraient de 200 pièces d'artillerie! Une garnison de 20.000 hommes de troupes régulières avait été mise, par le maréchal Beresford, à la disposition de l'évêque, nommé[4] *gouverneur* de la ville en cette *Guerre-Sainte contre les Français républicains et impies.* Beresford montrait certes un grand génie pour manipuler un peuple fanatisé par la religion catholique, qui avait conservé dans la péninsule ibérique tout l'extrémisme primitif de l'islamisme. La population entière se replia sur Porto devant l'avance des Français qui traversaient des villages vides.[5] **La Droite** de cette armée occupait les rochers escarpés qui se prolongent jusqu'au Douro. **La Gauche** s'appuyait à la mer. **Le Centre** occupait une position qui dominait le point par où l'armée française devait déboucher, secteur où les Alliés avaient établi une forte redoute-casemate garnie d'une puissante artillerie de barrage.

***Résumé de l'action***: Dès le 26 mars au soir, l'avant-garde française s'approcha jusqu'à portée de canon de la position centrale. La journée du 27 se passa en escarmouches en attendant les Corps de troupes. Durant la nuit, les alliés harcelèrent les bivouacs français avec de grosses pièces de marine de la Royal Navy, dont les boulets portaient jusque dans les bivouacs de la Cavalerie établis à plus de 4 km en arrière des avant-postes français. Le maréchal Soult fit rapprocher son Infanterie de façon à ce que toutes ces salves passent au-dessus de ses lignes; et les Anglais gaspillèrent inutilement une grande partie de leurs munitions.

Le 28 mars, Soult ne se trouva pas encore en mesure d'ordonner l'attaque générale. Pour gagner du temps, il fit sommer l'évêque de Porto d'ouvrir ses portes. Le général Foy, chargé de cette mission périlleuse, faillit être lynché par la population portugaise. Pendant la nuit du 28 au 29, le désordre et la confusion furent à leur comble dans le camp allié et dans Porto. Les paysans armés ne voulaient obéir à personne. Le tocsin sonnait sans arrêt dans la ville et dans les campagnes.

À 07h00 le 29 mars, les deux artilleries se mirent à pilonner les lignes adverses. Le maréchal Soult lança sa première attaque de manière à tourner l'aile droite alliée. Les 70e et 86e Régiments d'Infanterie de Ligne franchirent les retranchements et les ouvrages avancés et enfoncèrent la ligne anglaise qui entra en pleine confusion. Dès que le front allié

---

[3]Souvenir du **Jihād** des Maures qui avaient imprégné l'esprit des Ibériques durant sept siècles.

[4]De façon tout à fait significative

[5]La masse de soldats concentrés à Porto s'éleva vite à plus de 60.000 hommes solidement encadrés par des officiers anglais. Dans l'armée anglaise, les promotions allaient bon train pour encadrer les Portugais. Les sous-officiers étaient nommés officiers et les meilleurs hommes de troupe devenaient officiers. L'armée portugaise devenait un Corps colonial auxiliaire de l'armée anglaise.

fut crevé, la Cavalerie française se précipita dans l'ouverture béante, au sabre, et fit un grand carnage. Elle entra sur les talons des fuyards dans la ville de Porto et les chargea jusqu'au fleuve Douro qui traverse la ville. La foule était extrêmement dense sur le pont qui céda soudain et s'écroula au moment où des sapeurs alliés travaillaient à le faire sauter. Un grand nombre de fuyards perdit la vie dans cet éboulement. Mais la majeure partie, arrêtée sur les tronçons du pont et essayant de revenir en arrière, fut impitoyablement mitraillée par l'artillerie anglaise qui, de la rive gauche, tirait sur les têtes de colonnes de la Cavalerie française. Toute cette masse de civils, de soldats et de miliciens fut déchiquetée par la mitraille anglaise d'un côté, sabrée de l'autre par les cavaliers français et rejetée dans le fleuve.

Un combat désespéré continua encore dans les rues de la ville. Finalement, les troupes anglaises refluèrent dans le plus grand désordre. Il fut impossible au maréchal Soult et aux officiers supérieurs français de calmer la fureur de leurs soldats qui, révoltés par le spectacle de leurs camarades tués, se taillaient littéralement dans la masse humaine des fuyards des couloirs sanglants. La rive droite était prise. Dans la soirée les Français réparèrent le pont, et, vers 20h00, l'Infanterie française occupa la rive gauche. La bataille était terminée.

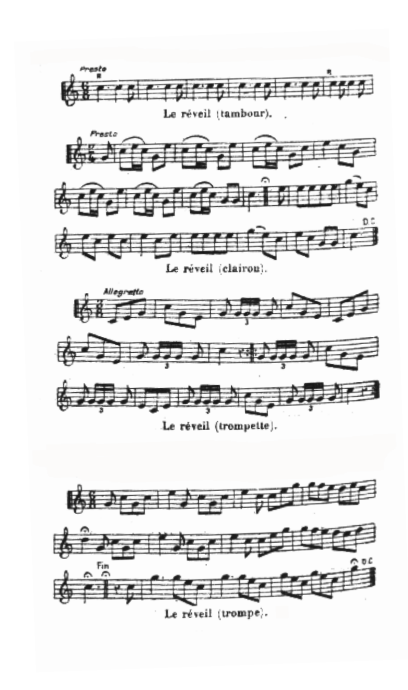
***Pertes*** ♦**Français:** 3 ou 400 tués et blessés. ♦**Anglais:** 5 ou 6.000 hommes tués et blessés.

***Conséquence de cette défaite anglaise***: Malgré cette victoire favorable aux Français, l'insurrection [ou Guerre-Sainte] anti-française faisait rage au Portugal comme en Espagne. Une nouvelle armée anglaise de 18.000 hommes commandée par Sir Arthur Wellesley débarqua à l'embouchure du Tage et se dirigea vers Coimbra. Wellesley avait pris cette direction après avoir constaté que l'armée alliée était suffisante pour défendre Lisbonne au cas où le maréchal Victor envahirait le Portugal par l'Est.




**Pierre II, empereur du Brésil.**

Pierre II, 1825-1891; empereur du Brésil de 1831 à 1889. Né à Rio de Janeiro. Son père avait suivi en exil au Brésil la famille royale portugaise alors que le Portugal était sous la botte française. Puis au retour du roi du Portugal dans sa mère patrie [en 1821], son père devint régent au Brésil, puis empereur, après en avoir proclamé l'indépendance. Pierre II abolit l'esclavage en 1888, mais son libéralisme entraîna son abdication en 1889, sous la pression des riches planteurs.




Le réveil (tambour).

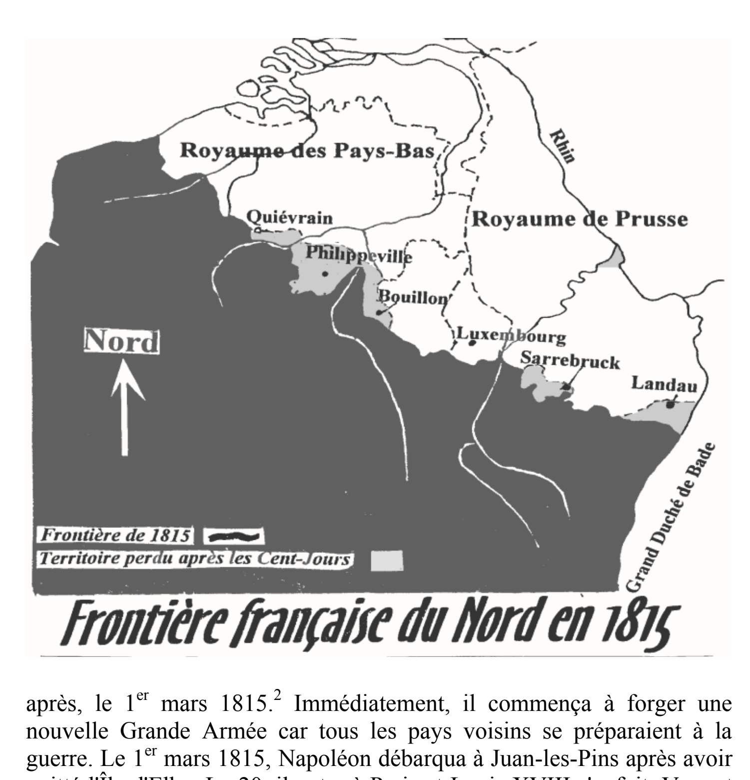
Le réveil (clairon).

Le réveil (trompette).

Le réveil (trompe).

# *Quatre-Bras*. *Bataille des*

***Date de l'action***: 16 juin 1815.
***Localisation***: Lieu-dit de Belgique; intersection des routes de Nivelle à Namur et de Charleroi à Bruxelles, entre Frasnes et Gennapes, à 15 km au Nord de Charleroi et à 33 km au Sud de Bruxelles. 50°32'N., 04°25'E.
***Conflit***: Guerres du Premier Empire. *Les Cent-Jours*, du 20 mars au 28 juin 1815. Septième Coalition [du 13 mars 1813 au 11 avril 1814].[1] Campagne de Belgique de 1815.
***Contexte***: Napoléon Ier abdiqua le 6 avril 1814 mais revint moins d'un an




après, le 1er mars 1815.[2] Immédiatement, il commença à forger une nouvelle Grande Armée car tous les pays voisins se préparaient à la guerre. Le 1er mars 1815, Napoléon débarqua à Juan-les-Pins après avoir quitté l'Île d'Elbe. Le 20, il entra à Paris et Louis XVIII s'enfuit. Voyant cela, les puissances alliées,[3] décidèrent de remettre leurs armées en campagne. La Belgique venait d'être unie aux Pays-Bas pour servir de tampon contre la France. Dès le retour de Napoléon de l'île d'Elbe, Bruxelles devint le centre de l'activité anti-napoléonienne. Le prince d'Orange, roi du nouveau pays[4] et ayant son QG à Bruxelles, remit à Wellington le

---

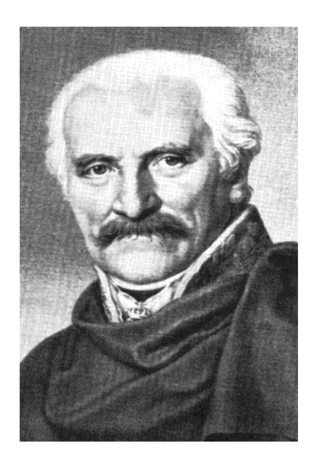
[1]La Septième Coalition ne fut que le prolongement de la sixième. Elle fut formée à Vienne, dès le débarquement de Napoléon à Juan-les-Pins.
[2]En fait il entra à Paris le 20 mars. Les Cent-Jours sont comptés à partir de cette date.
[3]Russie, Prusse, Angleterre et Autriche.
[4]Remis sur le trône des Pays-Bas par les autres membres de la Coalition, sans

commandement des 88.000 soldats[5] de l'aile droite alliée. La King's German Legion et les régiments anglais qui avaient combattu en Espagne étaient des vétérans. Les Hollandais et les Belges étaient braves et expérimentés, mais beaucoup avaient servi sous les aigles françaises et ne se voyaient qu'avec répugnance passer dans le camp «ennemi».

L'armée française allait commencer son mouvement en trois grandes colonnes pour s'avancer sur les Prussiens que Napoléon avait résolu d'attaquer les premiers. Il pensait que si l'armée prussienne[6] n'était pas la première attaquée, elle mettrait plus de célérité et d'empressement à courir au secours de l'armée anglo-hollandaise, que celle-ci n'en mettrait à venir à son soutien par suite du caractère circonspect et des marches prudentes de Lord Wellington.

Le 15 juin, à l'aube, l'avant-garde, formée par la division d'Infanterie du général Jérôme Bonaparte, rencontra, en sortant de son camp de Ham-sur-Heure, l'avant-garde du Corps d'armée prussien de Ziethen; une bataille s'ensuivit et Ziethen fut repoussé. Les Français s'emparèrent du pont de Marchiennes et firent 500 prisonniers.

**Général von Blucher**



À une heure du matin, le 16 juin 1815, Wellington, qui passait la soirée à un bal mondain, à Bruxelles, reçut un message urgent de Constant de Rebecque,[7] quartier-maître général de l'armée hollandaise, lui annonçant que des troupes françaises étaient parvenues à Frasnes, à 6 km des Quatre-Bras [carrefour de quatre routes]. La ligne de communications logistiques entre les deux armées [prussiennes et anglo-hollandaise] était donc menacée. À deux heures du matin, Wellington, fort flegmatique, rentra chez lui pour se coucher. Devant cela, Rebecque décida de sa propre initiative de déployer une division hollandaise autour des Quatre-Bras. À son réveil, Wellington en accepta la décision et donna l'ordre d'y concentrer une bonne partie de son armée pour barrer le passage aux bataillons français. À 09h30 du matin, il arriva aux Quatre-Bras qu'il trouva occupés par 7.000 de ses hommes avec 8 canons.

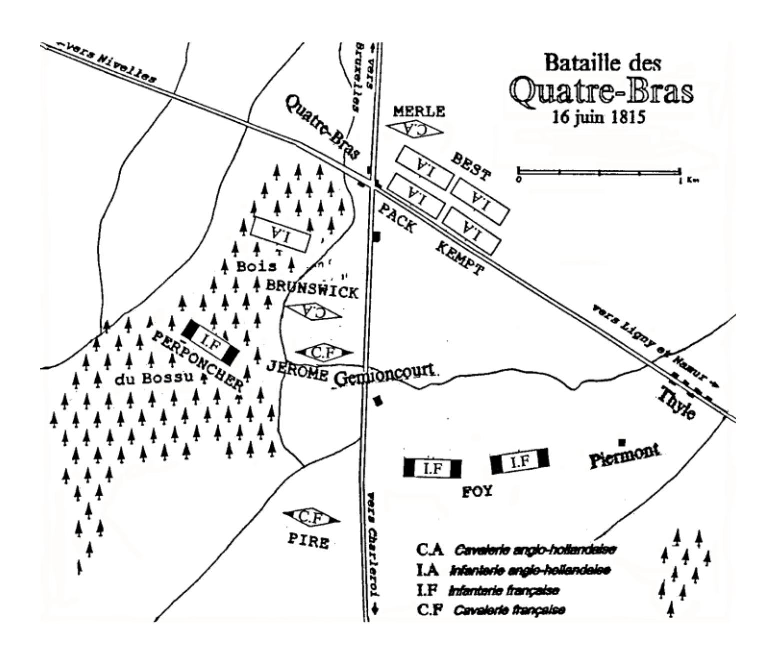
demander l'opinion du peuple néerlandais, la démocratie étant alors considérée comme le fruit vénéneux du républicanisme français.

[5]Britanniques, hanovriens et hollandais.

[6]Dont le chef, le prince Blücher von Wahlstadt, commandant en chef, avait une grande activité et un caractère hasardeux.

[7]Un aristocrate français qui, en voyant revenir l'Empereur, avait de nouveau pris le large pour passer à l'ennemi.

***Chefs en présence*** ♦**Français**: le maréchal Ney, prince de la Moskowa. ♦**Anglais et Prussiens**: le duc de Wellington [aux Quatre-Bras] et le maréchal prince Blücher von Wahlstadt [à Ligny] commandaient les armées alliées.
***Effectifs engagés*** ♦**Français**: 18.000 hommes ♦**Anglo-Hollandais** et mercenaires allemands: 20.000 hommes au commencement de la bataille,




puis, les renforts arrivant continuellement, 45.000 à la fin.
***Stratégie ou tactique***: Dans le courant du mois de mai, Napoléon perdit tout espoir de conserver la paix extérieure. Deux possibilités s'offraient à lui:[8]

♦*rester sur la défensive*, laisser aux Alliés tout l'odieux de l'agression. Ce projet paraissait présenter plusieurs avantages. Par exemple, les Alliés ne pouvaient être complètement prêts à entrer en campagne que vers le milieu de juillet. Ils ne pourraient atteindre Paris ou Lyon qu'au début d'août. Cela laissait à l'empereur français le temps de rassembler une armée assez puissante et de terminer les fortifications de Paris et de Lyon.

♦*prévenir l'agression en attaquant avant* qu'ils ne soient en mesure d'attaquer eux-mêmes. Il devait donc entrer en campagne le 15 juin, battre les deux armées anglo-hollandaise et prusso-saxonne, qui étaient en Belgique, avant que les armées russes, autrichiennes, bavaroises, wurtembergeoises, etc... ne puissent arriver sur le Rhin pour faire

[8]En dehors de celle de renoncer purement et simplement à replonger le monde dans la guerre. Ce qui aurait été, certes, la solution la plus souhaitable pour la France.

leur jonction avec les Anglo-prusso-hollandais.

Napoléon hésitait entre ces deux stratégies, lorsque, bientôt, l'insurrection royaliste qui reprit en Vendée[9] nécessita de distraire des troupes de l'Armée du Nord, ce qui la réduisit à moins de 100.000 hommes. Napoléon, qui se disposait à attaquer avec le gros de ses forces l'armée de Blücher, avait confié à Ney la mission de marcher en direction de Bruxelles et d'empêcher l'armée anglo-néerlandaise de venir au secours des Prussiens à Ligny. Pour cela, Ney disposait en principe de 42.000 hommes, mais, en fait, n'en avait et n'en eut immédiatement sous la main, durant toute la bataille, que 18.000.

En arrivant aux Quatre-Bras, en ce 16 juin, Wellington galopa à Ligny où il trouva Blücher en train de ranger ses régiments en bataille. En chemin il rencontra Harding, le "Commissioner" anglais[10] qui représentait Wellington au QG prussien. Alors qu'ils chevauchaient ensemble, Wellington demanda à Hardinge dans quel ordre Blücher rangeait ses soldats: «En colonne et non pas en ligne de bataille. Blücher affirme que les soldats prussiens ne tiendraient pas en ligne, contre les Français» répondit Hardinge.[11] Puis, Wellington rencontra Blücher dans le moulin de Bussy d'où ils pouvaient observer les Français en train de se déployer au loin dans les seigles hauts. À la demande de Blücher, Wellington accepta de se débarrasser au plus vite de Ney,[12] qui avait des effectifs plus faibles, et de se porter avec son armée au secours des Prussiens qui allaient être attaqués par Napoléon à Ligny. Wellington accepta, sans se rendre compte que, en dépit de ses effectifs réduits, Ney allait le clouer au sol et l'empêcher de remplir son engagement d'aider son allié prussien, lequel fut, de ce fait, battu. En fait, comble de malchance, Ney allait même forcer Wellington à retraiter vers Bruxelles, c'est à dire vers le Nord, alors que le champ de bataille de Ligny se trouvait au Sud-Est des Quatre-Bras.

Un semblable accord de coopération entre les deux armées alliées intervint de nouveau, deux jours plus tard, lorsque Wellington déclara à Blücher qu'il ne résisterait à Waterloo, afin de couvrir Bruxelles, qu'à la condition que Blücher s'engage à venir lui porter assistance. Blücher, quant à lui, tint sa promesse quoique poursuivi par Grouchy, et, cette fois, la bataille de Waterloo fut gagnée par les Alliés trois fois supérieurs, numériquement.

À noter aussi, comme précisé plus haut, que certaines unités néerlandaises et belges de l'armée hollandaise se montraient fort *réticentes* à se battre contre l'armée française au sein de laquelle elles s'étaient couvertes de gloire jusqu'en 1814. Certains bataillons refusèrent

---

[9]À l'instigation de la Noblesse peu soucieuse des conséquences sur la population locale. Les Vendéens, poussés par la Noblesse qui pensait ainsi récupérer ses privilèges, et par les Anglais, avait déjà subi, par trois fois, les exactions et violences des armées de la République: *Première Chouannerie* [1792-avril 1795]; *Deuxième Chouannerie* [mai 1795-juin 1796]; *Troisième Chouannerie* [octobre 1799-février 1800]. Stratégiquement parlant, les Insurrections de Vendée furent une grande réussite pour l'Angleterre qui put ainsi affaiblir la France, et fixer des troupes françaises sur un théâtre d'opérations secondaire [100.000 tués, civils et militaires français, selon Éric Vatré; 150.000 selon d'autres].

[10]L'officier de liaison.

[11]Cité par le duc de Wellington.

[12]Qui attaquait aux Quatre-Bras

de tirer sur les Français et furent envoyés en arrière de la ligne de bataille afin au moins d'avoir un effet psychologique sur les Français par leur présence.

Tactiquement parlant, la crainte des charges meurtrières de la Cavalerie française poussa l'Infanterie anglo-hollandaise, quoique numériquement fort supérieure, à rester sur la défensive. Or, dans de telles formations défensives denses et groupées [les carrés], l'artillerie française qui tirait presque à bout portant fit un carnage effroyable.

Le champ de bataille était un simple croisement de deux grandes routes, celle *de Charleroi à Bruxelles,* pavée, et celle *de Namur à Nivelles.* Trois ou quatre fermes occupaient cette intersection. La région, en pente vers le Sud, c'est à dire vers les Français, était sans haies, peu vallonnée et entièrement recouverte de champs de seigle mûr de plus de 1,30 m de haut; donc extrêmement défavorable aux charges de la Cavalerie, arme privilégiée des Français.

**Le duc de Wellington**



Au Sud-Ouest de l'intersection, le grand Bois du Bossu, large de 400 mètres et long de plusieurs kilomètres, prenait naissance au bord de la route de Nivelles et s'étendait dans un axe N.-E. au S.-O. Deux kilomètres au Sud de l'intersection, la ferme de Gemioncourt. À trois ou quatre cents mètres au Sud de l'intersection, au bord de la route, s'élevait une maison où fut tué le duc de Brunswick durant la bataille.

À 15h00, la Droite de Wellington, formée du Corps de Perponcher, occupa le Nord du bois du Bossu. Son Centre, commandé par le duc de Brunswick, s'était avancé vers le Sud le long de la route Bruxelles-Charleroi. Sa droite, formée par les divisions de Pack et de Kempt en première ligne, et de Best en deuxième ligne, était disposée dans le prolongement de la route de Namur. La Cavalerie de Merle restait en réserve tactique derrière [au Nord de] l'intersection de routes.

L'aile gauche française [Jérôme] occupait le Sud du Bois du Bossu et les champs de seigle jusqu'à la route. Le Centre [Foy] tenait le secteur immédiatement à l'Est de la grand route pavée [ferme de Gemioncourt], et la Droite française [Bachelu et Piermont] les champs de seigle situés jusqu'à la route de Namur. La Cavalerie de Piré se tenait à l'arrière, en réserve tactique. Wellington avait placé son artillerie le long de la route de Namur et les Français le long de leur ligne au niveau de Gemioncourt.[13]

---

[13]Selon la classification de Jomini, ce type de bataille était du troisième ordre ou **Ordre de bataille renforcé sur une aile ou sur les deux** [ou au centre]. «*L'ordre parallèle renforcé à une aile ou au centre, afin de percer la ligne de bataille ennemie, est plus efficace que les deux premières* [***1.*** *parallèles simples; et* ***2.*** *parallèles avec crochets ou potence sur un flanc] et se trouve aussi beaucoup plus en accord avec les principes généraux expliqués plus*

***Résumé de l'action***: À 14h00, Wellington était de retour de son entrevue [à Ligny] avec Blücher. En arrivant aux Quatre-Bras, il constata que la bataille avait commencé.

Au fur et à mesure que les troupes anglo-hollandaises, renforcées de leurs mercenaires allemands, arrivaient sur les lieux, la résistance se durcissait. Au commencement de la bataille, alors que les effectifs des deux armées étaient presque égaux,[14] l'Infanterie française repoussa les Anglo-alliés et atteignit presque la route de Namur, à l'Est de la route de Bruxelles. À l'Ouest, les Français parvinrent jusqu'à la lisière du bois du Bossu, tout près des Quatre-Bras. Mais, alors que Wellington voyait ses forces grossir à chaque instant par l'arrivée de nouvelles brigades, et pouvait ainsi se permettre de passer à la contre-attaque, le maréchal Ney apprit avec colère que le Corps d'armée de Drouet d'Erlon,[15] placé à l'origine sous son autorité, avait reçu directement de Napoléon l'ordre d'obliquer vers l'Est contre les Prussiens.[16] Hors de lui, Ney envoya un contre-ordre impératif dont l'effet sera que ce Corps... ne participera à aucune des deux batailles.

Ney lui-même reçut l'ordre d'attaquer l'aile droite de Blücher à Ligny. Il décida donc de jouer échec et mat au plus vite aux Quatre-Bras et commanda à Kellerman d'enlever, à la tête d'une brigade de Cuirassiers, les positions anglaises.

Wellington disposait donc, à l'ouverture, de 20.000 hommes bien retranchés. Les Français s'emparèrent dès le début de la bataille, vers 14h00, des bâtiments de ferme de Gémioncourt, avec quelques autres bâtisses 700 mètres plus à l'Est. Puis ils attaquèrent le bois du Bossu et refoulèrent à la baïonnette les Anglais, qui en furent bientôt complètement chassés. Les Français pouvaient alors en toute sûreté se déployer en colonnes d'attaque pour se précipiter sur les unités anglaises, et sous le couvert de la forêt, fusiller à bout portant la Droite alliée.

À 15h00 arriva la 5e Division anglo-hanovrienne du général Picton qui prit immédiatement position sur le champ de bataille. Les Français venaient juste de s'emparer des hameaux de Gémioncourt et de Piermont, à 1,6 km à l'Est de la chaussée pavée. Wellington dépêcha immédiatement le 95th Foot Regiment pour reprendre Piermont d'assaut, et le 28th pour reprendre Gémioncourt. Les soldats anglais attaquèrent à la baïonnette mais furent refoulés après un violent combat. Une brigade de Cavalerie anglaise, qui couvrait leur retraite, fut contre-attaquée par la Cavalerie française, s'éparpilla et quitta le champ de bataille.

Les Alliés avaient déjà des effectifs doubles de ceux des Français. À l'Est de Gémioncourt, deux colonnes d'Infanterie française avancèrent alors à travers la plaine en direction des Quatre-Bras. Wellington envoya immédiatement les brigades d'Infanterie hollandaise de Kempt et de Pack pour les intercepter. À travers les champs de céréales, l'attaque

---

*haut; quoique quand les forces opposées sont d'importance égales, la partie de la ligne qui a été affaiblie pour renforcer l'autre secteur peut voir sa sécurité compromise si elle est placée en lignes parallèles à l'ennemi.*» [Baron de Jomini, *L'Art de la Guerre*, Chapitre IV, Article XXXI, pages 189-190; *voir in fine*].

[14] 18.000 Français contre 20.000 Anglo-Hollandais.

[15] 17.800 fantassins avec 46 canons et 1.800 cavaliers.

[16] Vers le champ de bataille de Ligny.

française fut reçue par de multiples décharges de mousqueterie et reflua en désordre.

Le duc de Brunswick, qui commandait quelques bataillons de mercenaires allemands, tenait le secteur situé entre le Bois du Bossu et la route de Charleroi. Il en imposait grandement à ses jeunes soldats en chevauchant lentement et froidement sur le front des troupes en fumant sa pipe, indifférent aux balles et aux boulets qui le frôlaient de toutes parts en faisant vibrer l'air comme de gros hannetons invisibles.[17] Une colonne française commandée par le général Foy s'élança pour l'attaquer; le duc de Brunswick se jeta contre Foy à la tête des Lanciers. Bientôt ses Lanciers s'éparpillèrent sous la pluie de balles des Français, firent demi-tour et refluèrent, comme pris de frénésie, vers les régiments alliés de l'arrière qui furent eux aussi mis en désordre sous l'impact.

Une seule et unique balle ne respecta pas le code de baraka qui donnait tant de prestige au duc parmi ses soldats. En tentant de reprendre en main et de rallier ses troupes prises de panique, le duc de Brunswick tomba mortellement blessé. À ce moment, les Chasseurs à Cheval français s'élancèrent à la poursuite des Lanciers et des autres régiments alliés, sabrant rageusement les dos et les têtes qui se présentaient. Les fuyards et leurs poursuivants vinrent s'écraser contre le carrefour des Quatre-Bras, solidement tenu par les retranchements [profonds avec fossés et parapet] des régiments anglais [dont le 94th Highlanders écossais] bien rangés en réserve. Ils laissèrent passer le gros des fuyards anglo-hollandais puis se mirent à mitrailler à bout portant les cavaliers français armés de sabres. Les Chasseurs firent demi-tour, eux aussi, et Wellington envoya à leur poursuite un régiment de Hussards anglais. Soudain, lorsqu'ils furent arrivés hors de portée des feux de mousqueterie anglais, les cavaliers français, à un signal,[18] firent demi-tour pour faire face aux Hussards anglais, et foncèrent sur eux comme la foudre. Pris à l'improviste, les Hussards refluèrent à leur tour sur le 94th Highlanders écossais et sur les autres régiments britanniques qui s'ouvrirent pour les laisser passer mais qui furent, dans le même mouvement, percés de part en part par les cavaliers français poursuivants. Le duc de Wellington fut pris dans la mêlée intense qui s'ensuivit. Il ne réussit à s'échapper qu'en éperonnant violemment son cheval qui sauta un autre fossé et un parapet derrière lesquels était retranché un autre régiment anglais. Wellington fut personnellement assailli par un cavalier français, qui faillit le capturer, mais fut finalement abattu par l'un des Highlanders écossais.

Le front anglo-hollandais était donc percé. Les Chasseurs à Cheval français avaient enfoncé la ligne anglaise malgré les retranchements, contourné plusieurs régiments anglais, et, avec beaucoup d'esprit tactique, attaqué les lignes anglaises par l'arrière, à revers. Un régiment écossais, le 42nd Highlanders, voyant la ligne de protection enfoncée, tenta de se mettre en carré mais fut pris en écharpe alors que la moitié de ses bataillons étaient en mouvement. Heureusement, ces Écossais ne furent attaqués que par quelques escadrons de survivants déchaînés, qui

---

[17]Il n'y avait pas encore ces carabines de précision avec lunette de visée qui permettent aujourd'hui aux tireurs d'élite d'abattre les officiers ennemis à grande distance.

[18]Un bref cri de leur chef. Les ordres se donnaient surtout au clairon, mais aussi au tambour; chaque ordre correspondait à un air spécifique.

furent tous fusillés à bout portant par les milliers de fusils, non sans avoir tué et blessé un grand nombre de Britanniques: en dix minutes, le 42nd Highlanders perdit quatre commandants en chef, les uns après les autres abattus par les Français. Le 42nd et le 44th Highlanders étaient si réduits en nombre par les pertes énormes, que la formation en un seul carré fut leur seule sauvegarde.

Un vieux Lancier français aux cheveux blancs[19] s'élança droit sur le gradé porte-drapeau, lui passa sa lance à travers le visage et tenta de s'emparer du drapeau. Le porte-drapeau, grièvement blessé, eut cependant le réflexe de jeter son drapeau au sol et de se coucher dessus. Le Lancier français se pencha pour tenter de saisir le drapeau avec sa lance, mais fut immédiatement transpercé de multiples coups de baïonnettes et de balles.

Durant cette attaque, les Français s'étaient emparés d'importantes positions devant les Quatre-Bras. Le 92nd Foot Regiment, conduit par le général Barnes, attaqua le bâtiment tenu maintenant par quelques centaines de Français. Le régiment anglais finit par le reprendre mais le combat fut si terrible qu'un homme sur deux du 92nd Foot fut tué ou blessé.

Le général français Kellermann venait d'arriver avec 800 de ses 3.700 cavaliers. Les Cuirassiers, déployés en colonnes par escadrons, partirent au grand trot le long de la route pavée qui montait en pente douce vers les Quatre-Bras. Bientôt Kellermann ordonna à ses 800 cavaliers de se déployer et de prendre le galop. Lui-même chargeait à 20 pas en avant de l'escadron de tête. Le plus timide des soldats aurait suivi ce Strasbourgeois au bout du monde. Les épis mûrissants dépassaient le poitrail des chevaux et ralentissaient leur avance. Les Alliés,[20] en face, s'étaient formés en carrés et les attendaient, le fusil braqué, réservant leur feu. Lorsque les Cuirassiers ne furent plus qu'à 20 mètres, l'ordre de feu leur fut hurlé: «Feu! Fire! Feuer!», et la décharge de 20.000 fusils brisa l'élan des 800 cavaliers français. Quelques-uns, entraînés par leur monture pénétrèrent dans les carrés avant de s'abattre sans vie. Les survivants tournèrent bride et allèrent se regrouper derrière un repli de terrain.

Trois fois Kellerman, qui, décidément jouissait d'une baraka indéfectible, fit recommencer la charge par les survivants dont des Chasseurs à Cheval et des Lanciers étaient venus combler les vides. Comme les Alliés avaient mis un genou à terre pour être masqués par les épis et pour asseoir la crosse de leur long fusil sur le sol afin que les baïonnettes éventrent les chevaux, quelques cavaliers français plus audacieux vinrent, avant d'être abattus, ficher leur lance en terre près de chaque angle des carrés humains afin de les baliser et de permettre aux escadrons de bien diriger leurs assauts successifs sans risquer de manquer leurs objectifs. Les salves se succédaient sans interruption. Un dense nuage de fumée finit par voiler le champ de bataille.

Pendant ce temps, de nouveaux renforts affluaient pour renfor-

---

[19]Raconta un officier anglais, témoin oculaire. Entre ces armées alliées, les ordres étaient transmis en français, la seule langue internationale de l'époque, aux niveaux supérieurs, puis dans les langues nationales au niveau divisionnaire et régimentaire.

[20]Hollandais, Allemands, Anglais, Écossais et Irlandais.

cer les Anglo-hollandais qui luttaient[21] à plus de deux contre chaque Français. Halkett, qui venait de conduire sa brigade sur le champ de bataille, avait envoyé le 69th Foot de sa division au secours de la Brigade Pack. Ce régiment, sous la direction de son colonel, était en train de passer de la formation "colonne d'attaque" au dispositif "en carré". Or, à ce moment, Kellermann, à la tête de 800 cavaliers, remontait la route au galop. D'un seul coup d'œil, il vit que ce carré n'était pas prêt à recevoir une attaque. Obliquant vers la droite, il fondit comme un aigle sur ce régiment, sabres étincelants pointés vers l'avant. Le 69th fut complètement détruit sous l'impact. Un quart de ses effectifs furent tués ou blessés. Son drapeau fut pris par les Français et les survivants s'enfuirent. Un soldat anglais décrivit l'attaque ainsi: «Soudain le coteau d'en face s'obscurcit d'énormes cavaliers d'acier au sabre pointé vers l'avant. Et, à travers les seigles embroussaillés, surgirent les Cuirassiers de Kellermann. À cet assaut de chevaux, aucun fantassin en ligne ne pouvait résister. De gauche à droite, notre régiment devint une épave informe et les triomphants Cuirassiers passèrent à travers, laissant 150 tués ou mourants dans les seigles ensanglantés, et emportant avec eux leur seul drapeau britannique." Les escadrons de Kellerman pénétrèrent jusqu'au cœur des positions anglaises pourtant fortement retranchées défensivement.

Enfin, ce furent les Royal Guards qui débouchèrent sur le champ de bataille. Mais, paradoxalement, au lieu de profiter de leur immense supériorité numérique pour prendre l'offensive contre les Français, les Anglais se contentèrent de garder leurs positions défensives en carrés. Ils ne prirent pas l'offensive.

Devant une telle prolifération de carrés, Ney décida d'interrompre les attaques françaises afin d'attendre de voir quelle initiative prendrait Wellington.

Dès que les Français cessèrent leurs mouvements offensifs, un lourd silence s'abattit sur le champ de bataille, rompu seulement par les gémissements des blessés, invisibles dans les seigles hauts. Les Anglais avaient frisé la destruction par des forces infiniment moins nombreuses. Wellington avait voulu barrer le passage à l'armée française et avait échoué. Au même moment et à huit kilomètres de là, à Ligny, Napoléon avait écrasé l'armée prussienne qui n'avait pu recevoir l'aide de l'armée de Wellington.

Cette nuit-là, Wellington retraita vers le village de Genappe, à 6 km plus au Nord sur la route de Bruxelles, afin de bivouaquer. Les Français restèrent maîtres du champ de bataille. Mais, si le Corps d'Armée d'Erlon n'avait pas reçu d'ordres contradictoires, l'armée de Wellington aurait sans aucun doute pu être totalement détruite et annihilé.

***Pertes*** ♦**Français**: 2.400 tués, blessés et prisonniers. ♦**Anglo-Hollandais**: 4.800 tués, blessés et prisonniers, moitié anglais, moitié hollandais.[22]

---

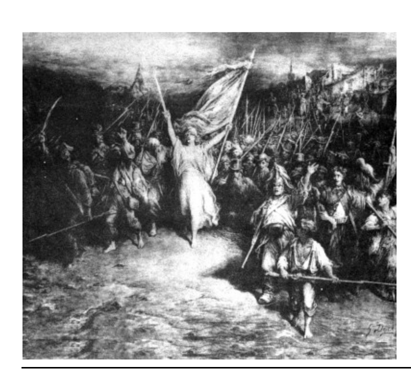
[21] À ce moment de la bataille.

[22] La seule brigade de Pack avait perdu 800 de ses 2.200 hommes. Simultanément, au cours de la bataille de Ligny, les Prussiens perdaient 20.000 hommes avant de retraiter en catastrophe, et les Français 6.900 durant la même bataille. Blücher lui même y fut laissé pour mort et se trouva momentanément remplacé par le général Gneisenau. Le comte August Neidhardt von Gneisenau [1760-1831], qui donna son nom au cuirassé de poche de la IIème

***Conséquence de cette défaite anglaise***: Cette bataille permit à Napoléon de battre l'armée prussienne à Ligny, le même jour, sans que Wellington ne puisse envoyer le moindre secours à son allié Blücher dont les I^er^, II^e^ et III^e^ Corps prussiens, totalisant 83.000 hommes, avaient été enfoncés par les Français et battaient en retraite.

Les deux armées alliées[23] retraitèrent vers le Nord, l'armée prussienne vers Wavre poursuivie par le Corps d'armée du maréchal Grouchy.[24]

Durant cette campagne de Belgique, lorsque l'enseigne Thomas Deacon du 73rd Highland Regiment fut blessé au bras à la bataille des Quatre-Bras; il fut envoyé avec les impedimenta de l'armée vers Bruxelles, pour traitement.[25] Sa femme et ses trois enfants[26] étaient restés derrière. Cette dernière passa la nuit du 16 au 17 juin à chercher son mari parmi les blessés et les morts qui jonchaient le champ de bataille des Quatre-Bras, car quelqu'un lui avait affirmé l'avoir vu tomber. Lorsqu'elle apprit qu'il avait été évacué vers Bruxelles, elle décida de s'y rendre mais ne put obtenir le moindre moyen de transport pour elle et ses enfants, même si elle parvenait aux dernières semaines de la grossesse. Aussi, en tenant ses enfants par la main, elle partit, trébuchant dans les flaques d'eau, sous la pluie battante et l'orage.[27] Trempée, épuisée et se sentant défaillir dans sa petite robe de soie légère, enveloppée d'un simple châle, elle atteignit Bruxelles le 18 juin au matin et retrouva son cher mari à l'hôpital militaire. Ce jour-là, elle accoucha d'une fille en excellente santé qu'elle baptisa peu après du nom fort peu orthodoxe de "Waterloo"[28], même en prenant pour acquis que la connotation est plus positive pour les Britanniques que pour les Français[29].



**Départ des Volontaires de 1792.**
Gravure de Gustave Doré.

---

Guerre mondiale, était un feld-maréchal prussien déjà connu en Allemagne. Collaborateur de Scharnhorst dans la reconstruction de l'armée prussienne en 1808, il était au moment de la bataille de Ligny chef d'état-major de Blücher depuis 1813.

[23]Les **Confédérés** anglo-hollandais d'une part et les **Prussiens** de l'autre.

[24]Qui incluait les II^e^ et IV^e^ Corps d'armée français totalisant 32.600 hommes dont 30.000 fantassins, 2.600 cavaliers et 76 canons.

[25]La défaite des troupes anglaises aux Quatre-Bras avait incité Wellington à renvoyer les bagages vers l'arrière, vers Bruxelles.

[26]Voir dans le Répertoire général la rubrique: *Épouses de soldats anglais en campagne*.

[27]Qui devait durer dix longues heures

[28]Car la bataille fut livrée le jour-même

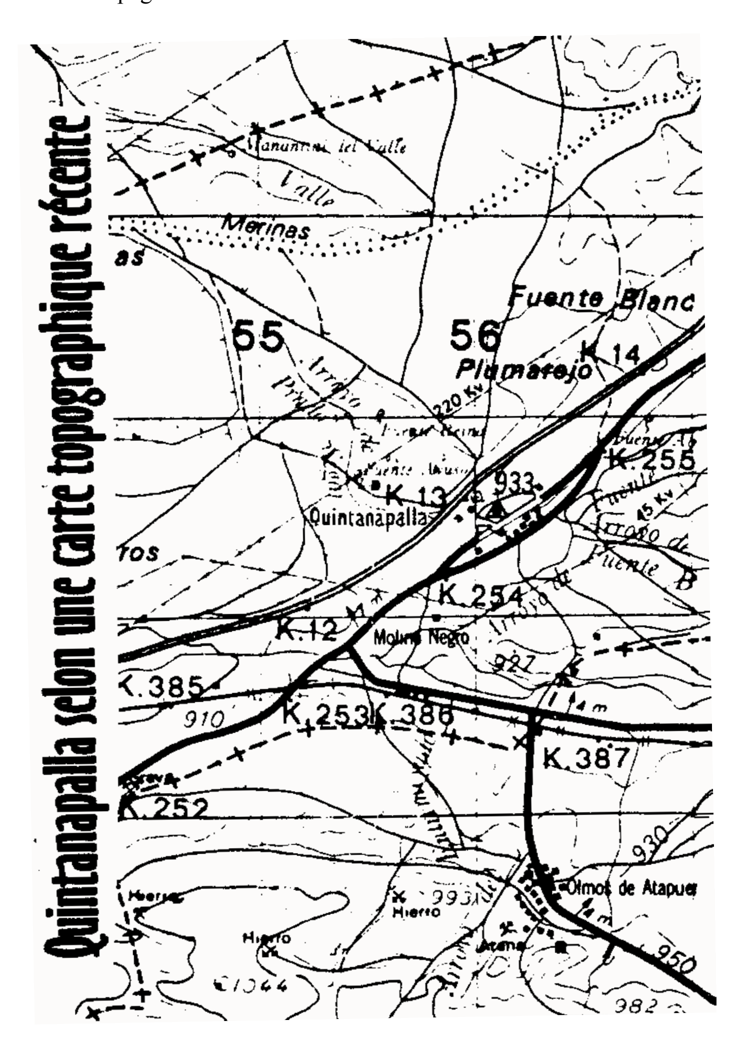
[29]Cité par Brett-James in: Antony, *Life In Wellington's Army*, George Allen & Unwain Ltd, Londres, 1972, page 290

# *Quintañapalla*. *Bataille de*

***Date de l'action***: 20 octobre 1812.

***Localisation***: Bourg situé au Centre-Nord de l'Espagne. Coordonnées géographiques: 42° 25' de Latitude Nord; 03° 30' de Longitude Ouest.

***Conflit***: Guerres du Premier Empire [du 18 mai 1804 au 6 avril 1814 ***&*** *les Cent-Jours* du 20 mars au 28 juin 1815]. Guerre Péninsulaire, 1808-1814. Campagne de 1812.




***Contexte***: Le 20 au matin, l'avant-garde française déboucha de Monasterio-de-Rodilla. Le général Maucune avait ordre de reconnaître les forces anglo-portugaises qui couvraient *le siège du château de Burgos*.

***Chefs en présence*** ♦**Français**: général Maucune. ♦**Anglais**: inconnus.

***Effectifs engagés*** ♦**Français**: environ 3.000 cavaliers. ♦**Anglais**: envi-

ron 5.000 hommes.
***Stratégie ou tactique***: Les Anglo-hispano-portugais étaient retranchés. Les Français les assaillirent au sabre.
***Résumé de l'action***: En arrivant à Quintañapalla, les Français se rendirent compte que le bourg était occupé par un Corps d'armée anglo-portugais. Le général Maucune lança immédiatement une charge de Cavalerie. Les troupes françaises enlevèrent avec furie le village de Quintañapalla tenu par un Corps anglo-portugais où ces derniers s'étaient retranchés derrière des barricades improvisées de chariots et de meubles.
***Pertes*** ♦inconnues.
***Conséquence de cette défaite anglaise***: Le 21, le général Souham prit ses dispositions pour s'emparer du plateau d'*El Olmos*, couronné par une division d'Infanterie anglaise trop séparée du camp anglais pour être soutenue. Mais, l'armée anglo-portugaise décampa toute entière pendant la nuit du 21 au 22. Lord Wellington venait d'apprendre que le duc de Dalmatie [le maréchal Soult] arrivait sur le Tage. La célérité que ce général apportait à sa marche et la certitude acquise que le Tage était guéable, à ce moment-là, fixèrent[1] immédiatement la résolution du général anglais. Sa jonction avec le Corps d'armée du général Hill, qu'il avait laissé dans ce secteur, lui parut indispensable pour arrêter les progrès des *Armées* françaises *du Centre* et *du Midi,* auxquelles un premier succès obtenu en rase campagne aurait fourni les moyens de regagner une grande partie du territoire qu'elles avaient, petit à petit, évacué.

L'armée anglaise se mit donc à rétrograder vers le Douro et le général Maucune la suivit de près. L'avant-garde française traversa Burgos en ramassant au passage et en déportant en captivité [vers la France], des traînards et des déserteurs anglais et portugais, poussa une reconnaissance sur la route de *Lerma*, et continua à s'avancer sur celle de Valladolid.[2]



[1]Motivèrent

[2]Le général français Foy qui se dirigeait avec deux divisions sur Villahoz, fit une centaine de prisonniers, s'empara de deux canons de 18 livres et d'une vingtaine de voitures d'artillerie que les Anglais s'étaient hâtés de briser avant qu'elles ne tombent au pouvoir des Français.

## ***Rediñha.*** *Bataille de*

***Date de l'action***: 12 mars 1811.

***Localisation***: Bourg du Portugal, situé à 30 km au S.-O. de Coimbra. Coordonnées géographiques: 40° 01' de Latitude Nord; 08° 36' de Longitude Ouest.

***Conflit***: Guerres du Premier Empire [du 18 mai 1804 au 6 avril 1814 **&** *les Cent-Jours* du 20 mars au 28 juin 1815]. Guerre Péninsulaire, 1808-1814. Campagne de 1811 au Portugal.

***Contexte***: *L'Armée* française *de Portugal,* vaincue par la famine provoquée par la tactique de Terre-Brûlée, retraitait vers l'Espagne, suivie de loin par Wellington qui tentait de saisir l'arrière-garde française.

***Chefs en présence*** ♦**Français**: maréchal Ney, duc d'Elchingen. ♦**Anglais**: général Arthur Wellesley, duc de Wellington.

***Effectifs engagés*** ♦**Français**: 5 ou 6.000 hommes. ♦**Anglais**: Vers la fin de la bataille, Wellington avait massé environ 30.000 soldats anglo-portugais devant les Français.

***Stratégie ou tactique***: Cette bataille fut un modèle de manœuvres compliquées mais parfaitement réussies par l'arrière-garde française.

Le village de Rediñha était situé au pied d'un rideau d'élévations de terrain, dans une vallée riante et fertile qu'arrose l'Adancos multipliée par ses nombreux méandres. En descendant du plateau, on traversait Rediñha pour aller franchir cette petite rivière sur un vieux pont de pierre qui se trouvait au nord du village. Ce pont, fortement arqué, était étroit et offrait la tête d'un passage de défilé qui se prolongeait bien loin au-delà.

***Résumé de l'action***: Le 12 au matin, l'armée française s'arrêta sur les hauteurs de Rediñha. Elle avait ce village derrière elle, de même que L'Adancos, rivière qui la traversait et qui formait un étranglement[3] que l'artillerie, les bagages et même les troupes ne pouvaient franchir qu'avec beaucoup de lenteur et de difficulté. Ce défilé de 4 km se prolongeait au-delà du village. Il était certain que les Anglais ne manqueraient pas d'y attaquer l'arrière-garde française pour essayer de la détruire.

Durant toute la matinée, s'écoula lentement une longue file de malades, de bagages et de troupeaux qui précédaient les colonnes françaises. Le bétail sur pied servait de munitions de bouche. Puis l'arrière-garde française [le VIe Corps d'armée] s'établit sur les hauteurs au-delà de Rediñha. Le VIIIe établit sa gauche dans le village même et sa droite se prolongea en suivant le cours de l'Adancos. Les bivouacs se dressèrent dans cette position.

La 2e Division du VIe Corps d'armée demeura seule sur le rideau élevé que formaient les collines en avant du village. La position était dangereuse puisque les Français avaient un défilé comme chemin de repli et qu'il fallait traverser Rediñha avant d'arriver au pont. Le duc d'Elchingen [Ney] avait été obligé de faire occuper la ville pour arrêter les Anglais et permettre aux longues colonnes françaises de franchir ce goulot d'étranglement.

Les Anglais commencèrent à se déployer vers 14h00. Ils sem-

[3]Répétons que ce pont, large près des rives, était étroit au centre et fortement bossu.

blaient très méfiants en constatant que les Français occupaient une position peu susceptible d'être défendue. Ils sondèrent le pays, fouillèrent les bois à leur droite, auscultèrent la résistance des Français par quelques accrochages de harcèlement, puis attaquèrent carrément et avec fougue, pensant finalement que cette position [de dos au défilé] avait été choisie par erreur. Les deux divisions du VI^e^ Corps d'armée de Ney étaient en place dans leurs positions. Elles furent attaquées par des colonnes d'Infanterie anglaise fortes de 30.000 hommes. Les Anglais s'étaient déployés devant un petit bois où s'était postée la Division Mermet. Ils manœuvrèrent un bon moment sous le feu de l'artillerie française et souffrirent d'énormes pertes. Paradoxalement, ils n'utilisèrent même pas les 6 canons, qu'ils traînaient, afin de neutraliser les pièces françaises.

Wellington envoya 3 colonnes contre les positions de Ney tenues par le 6e Régiment d'Infanterie de Ligne qui comptait au début de la campagne 1.458 hommes mais qui ne devait plus en rassembler qu'un millier. Ce 6e Régiment fut donc attaqué et enveloppé par une masse de 3.000 Alliés appuyée par une forte artillerie. Le «6e» subit de fortes pertes par l'action de l'artillerie qui tirait des projectiles antipersonnel, mais réussit à percer l'encerclement et à passer. Cela se déroulait à 04h00 du matin. Ce même régiment français fut alors accroché par deux compagnies du 95th Rifles, le 3e *Caçadores*,[4] le reste de la Light Division [Division Légère], l'artillerie anglaise de Ross et, pour faire bonne mesure, le 1st German Hussars Regiment. La Division Légère avança devant le village, Picton marcha contre la Droite de Ney mais fut repoussé par une charge de baïonnettes de Mermet; la brigade de Pack tenait l'intervalle entre ces deux divisions alliées [Light Division et Picton].

Au cours de ce combat, 25.000 Anglais et un grand nombre de Portugais furent repoussés par 6.000 Français que Ney fit manœuvrer en virtuose, sans toucher ses réserves qui occupaient ses lignes de retraite. À tel point que Wellington fit une pause, en attendant... le renfort [!] de la 4th Division [Cole]. Vers 15h00, Cole arriva.

L'ensemble de ces unités françaises présentes sur ce champ de bataille, et qui formaient l'arrière-garde, soutinrent le nouveau choc avec fermeté. Elle combattirent une grande partie du reste de la journée sans céder le moindre pouce de terrain. Cette résistance inattendue incita Wellington à déployer toutes ses forces qui devinrent littéralement écrasantes, et, finalement, les Français submergés durent songer à décrocher au plus vite. Les convois logistiques étaient passés depuis longtemps.

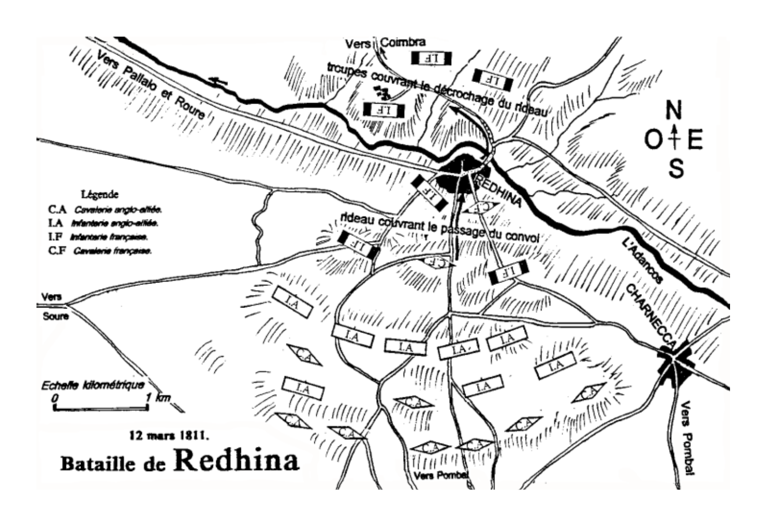
L'action de retardement, objectif de cette bataille, était désormais suffisante. Le duc d'Elchingen [Ney] ordonna à chaque bataillon d'envoyer son drapeau de l'autre côté du ravin où des officiers d'État-Major leur indiquaient les places du déploiement ultérieur. À un signal donné, tous les bataillons devaient se précipiter, par échelons, les uns vers le pont, les autres vers les gués qui avaient été reconnus à l'avance sur la droite et sur la gauche de Rediñha. Chaque bataillon devait ensuite se reformer à la course sur l'emplacement indiqué par son drapeau sur l'autre versant de la vallée. Cette vallée, assez étroite, était bornée de l'autre côté par des hauteurs sur lesquelles avait été postée la Division

---

[4]Portugais.

Marchand avec toute son artillerie divisionnaire, pour couvrir les troupes qui décrocheraient de leurs positions dans le but de se reformer derrière le ravin, sur l'autre versant de la vallée.

Dans la soirée, le maréchal Ney donna lui-même le signal de la manœuvre complexe nécessaire pour rétrograder. Le mouvement, quoique compliqué, fut rapide et réussi. Ney fit rétrograder par échelon afin de franchir la gorge: *chaque unité passait et allait prendre position de l'autre côte, sous son drapeau régimentaire.* Wellington dirigea alors l'une de ses colonnes d'attaque vers Rediñha et son pont. Les Français avaient encore 6 pièces d'artillerie devant le village, mais en position précaire. Avec deux bataillons des 27e et 50e Régiments de Ligne, le maréchal Ney attaqua les Anglais maintenant tout proches. *Les lignards*[5]




se jetèrent sur plusieurs bataillons anglais, sous un feu meurtrier, et les repoussèrent en grand désordre. Pendant ce temps, les canons français se repliaient; Rediñha brûlait et les Anglais étaient tenus en échec. Les Français subissaient toutefois de fortes pertes. Le 50e de Ligne perdit 500 hommes.[6] Un bataillon perdit 200 hommes. Le 3e Hussard perdit 30 hommes dont 3 tués.

Voyant soudainement disparaître les derniers bataillons français qui descendaient vers la vallée pour franchir le défilé, les Anglais s'élancèrent en avant pour gagner *la crête militaire* afin d'accabler de mitraille les masses françaises entassées auprès du pont, encombré lui-même par des foules de soldats. Mais le maréchal Ney avait prévu la manœuvre anglaise et avait embusqué d'avance les deux autres bataillons du 27e et du 50e de Ligne, avec ordre de mitrailler les Anglais lorsqu'ils

---

[5]**Lignards**: soldats de l'Infanterie de Ligne [Infanterie dont la fonction essentielle était de tenir la ligne de bataille.]

[6]80 tués et 420 blessés, pratiquement la moitié de ses effectifs; la proportion des tués se situe entre 1/5 et 3/5 du total des pertes, en excluant les prisonniers et les déserteurs.

apparaîtraient sur la crête militaire.[7] La manœuvre se déroula exactement comme prévu. Les deux bataillons français reçurent les Anglais sous un *feu roulant* de deux rangs *qui tiraient en succession à peine interrompue.* Ce feu meurtrier fit rebrousser chemin aux Anglais après leur avoir occasionné de fortes pertes. Les deux bataillons d'embuscade rétrogradèrent ensuite en ordre.

Le but de la bataille d'arrière-garde était atteint. Les Français avaient réussi à arrêter l'armée anglaise durant une journée entière, et la retraite s'était faite dans les meilleures conditions pour les Français, sans que les Anglais n'aient pu s'emparer de l'arrière-garde ou la détruire.

***Pertes*** ♦**Français**: 190 tués et plusieurs centaines de blessés. ♦**Anglais:** 220 tués et plusieurs centaines de blessés.

***Conséquence de cette défaite anglaise***: L'armée de Wellington fut retardée d'une journée entière par l'habile manœuvre de Ney qui permit au maréchal français de sauver tout son matériel, effectifs, bagages et personnel.



**Fortifications de Tanger (Maroc)**

[7]Tactique similaire à celle des Métis-français de l'Ouest canadien au cours de leurs batailles avec les Anglais à la fin du XIXe Siècle; voir infra batailles de *l'Anse au Poisson* et bataille de *Batoche*, en 1895. Ils chassaient aussi les bisons de cette manière, en s'embusquant au fond d'un ravin et en tirant sur les silhouettes qui se découpaient le long de la crête militaire.

## *Quinze-Vingt.* *Bataille navale des*

***Autres noms***: Bataille navale du Ferrol; Bataille navale du 22 Juillet.
***Date de l'action***: 22 juillet 1805.
***Localisation***: Le secteur de la bataille est situé au large de l'Espagne du nord, à 120 milles à l'ouest du Ferrol ou du cap Finisterre. Le nom de la bataille vient du nombre de vaisseaux: "Quinze" anglais et "Vingt" franco-espagnols. Coordonnées géographiques du champ de bataille: 43° 30' de latitude Nord, et 10° 30' de longitude Ouest.
***Conflit***: Guerres du Premier Empire [18 mai 1804 - 1814 et 1815]. Troisième Coalition, du 8 avril 1805 au Traité de Presbourg, 26 décembre 1805.

***Effectifs engagés***
♦**FRANCO-ESPAGNOLS:** 20 vaisseaux, **1.**L'ARGONAUTA [80 canons] **2.**Le TERRIBLE [74 canons], **3.**L'AMERICA [64 canons], **4.**L'ESPAÑA [64 canons], **5.**Le SAN-RAFAÈL [80], **6.**Le FIRME [74], **7.**Le PLUTON [74], **8.**Le MONT-BLANC [74], **9.**L'ATLAS [74], **10.**Le BERWICK [74], **11.**Le NEPTUNE [80], **12.**Le BUCENTAURE [80], **13.**Le FORMIDABLE [80], **14.**L'INTRÉPIDE [74], **15.**Le SCIPION [74], **16.**Le SWIFTSURE [74], **17.**L'INDOMPTABLE [80], **18.**L'AIGLE [74], **19.**L'ACHILLE [74]. Frégates: L'HORTENSE [40], L'HERMIONE [40], La CORNÉLIE [40], La DIDON [40], Le RHIN [40], La SYRÈNE [36], La THÉMIS [36], Le FURET [28]. Cotre: L'ARGUS [16]

♦**ROYAL NAVY:** 15 vaisseaux de ligne, deux frégates, un cotre et un lougre. **a)** The HERO [74 canons], **b)** The AJAX [80 canons], **c)** The TRIUMPH [74 canons], **d)** The BARFLEUR [100 canons], **e)** The AGAMEMNON [64 canons], **f)** The WINDSOR-CASTLE [100 canons], **g)** The DEFIANCE [74 canons], **h)** The PRINCE OF WALES [100 canons], **i)** The REPULSE [74], **k)** The REASONNABLE [64], **l)** The GLORY [100], **m)** The THUNDERER [74], **n)** The MALTA [80], **o)** The DRAGON [74], **p)** The WARRIOR [74], **q)** Frégates The EGYPTIAN et The SYRIUS, **r)** cotre The FRISK, **s)** lougre The NILE.

***Contexte***: L'empereur Napoléon I[er] voulait la maîtrise de la Manche durant trois jours seulement afin d'envahir l'Angleterre à partir du camp de Boulogne. C'était justement ce que ne pouvait se permettre le peuple anglais sous peine de tomber sous la botte française et de se retrouver annexé à l'Empire français comme les autres Européens. Plusieurs escadres anglaises surveillaient les ports français. Calder bloquait Le **Ferrol**, port de guerre situé en Galice espagnole, où mouillait l'escadre de Gourdon. L'amiral Stirling surveillait le port de **Rochefort**, où se trouvait Missiessy et ses navires. Cornwallis gardait un œil vigilant sur l'escadre de Ganteaume à Brest. Nelson bloquait Villeneuve à **Toulon**. Mais cela n'empêcha pas Villeneuve de sortir de Brest et d'aller vers les Antilles où il enleva un convoi anglais de 14 marchands escortés par une corvette qui s'enfuit dès le début de l'interception. Au retour de Villeneuve des Antilles, il rencontra l'escadre de Calder renforcée de celle de Stirling venue de Rochefort.
***Chefs en présence*** ♦**Marine Impériale et Marine espagnole**: le contre-amiral de Villeneuve; l'amiral Gravina. ♦**Royal Navy**: l'amiral Robert Calder.
***Stratégie ou tactique***: Ce fut une bataille d'aveugles. À l'aube, la brume commençait déjà à empêcher quiconque de voir le moindre ennemi. Les

deux antagonistes ne purent s'entrevoir qu'au cours de rares trouées de brume et de fumée. Ce fut initialement une canonnade en lignes parallèles. Ce combat paraissait devoir ressembler à ceux livrés au cours des guerres précédentes: en lignes parallèles, les deux escadres se canonnaient pendant des heures en s'infligeant des avaries à peu près égales. La victoire appartenait alors à celui qui restait le plus longtemps sur le champ de bataille. Ici les deux flottes combattirent à demi portée de canon, distance beaucoup trop grande pour obtenir de l'artillerie ces terribles effets qui obligent un vaisseau à amener son pavillon. La canonnade, commencée vers 17h00 fut très vive. La flotte au vent, qui ne pouvait à cause de la brume profiter des avantages d'être au vent, en subit les inconvénients: ses vaisseaux désemparés tombaient en dérivant dans la ligne ennemie. Cela arriva à la flotte franco-espagnole et la brume empêcha Villeneuve de s'en apercevoir. Le dérangement causé dans la ligne de la flotte combinée franco-espagnole par la dérive de trois vaisseaux et par les mouvements du PLUTON, creusa de grands trous dans la ligne française et, de ce fait, exposa les autres à de rudes attaques en tenaille, car l'ennemi s'infiltrait dans ces trouées pour contourner la ligne.

Paradoxalement, la victoire française des Quinze-Vingt entraîna la victoire anglaise de Trafalgar, car, Villeneuve n'ayant poursuivi les Anglais que tardivement, Napoléon décida de le limoger. Or, Villeneuve voulut tenter le tout pour le tout avant d'être relevé par l'amiral Rosily que Paris envoyait à Cadix. S'il avait remporté la victoire à Trafalgar, il aurait redoré son blason et sa côte d'amour auprès de Napoléon. Il joua donc les flottes françaises et espagnoles sur un coup de dé, perdit et fut assassiné, sans doute en représailles.

***Résumé de l'action***: Le temps était extrêmement brumeux le jour ou les flottes des amiraux Villeneuve et Calder se rencontrèrent, et des deux côtés on eut de la peine à reconnaître les forces de l'ennemi. Cependant on manœuvra de part et d'autre pour se rejoindre. Quelques éclaircies permirent de temps en temps de s'entrevoir durant la journée. Villeneuve profita des rares moments d'éclaircie pour faire les signaux nécessaires. Il fit former sa flotte sur une ligne du convoi. Les vaisseaux espagnols prirent la tête de la colonne française et l'amiral Gravina vint se placer en chef de file. Les Anglais avaient formé la-leur et s'avançaient au plus près du vent, à contre-bord de la ligne française.

Cette manœuvre donna lieu de supposer qu'ils voulaient attaquer l'arrière-garde de la flotte combinée franco-espagnole. Villeneuve fit donc virer ses vaisseaux vent arrière.

Les manœuvres de Villeneuve firent croire à Calder qu'il allait avoir sa ligne coupée par les Franco-espagnols qui avaient l'avantage du vent. Il s'empressa donc de manœuvrer lui même et le combat s'engagea au même bord.

Ce combat paraissait devoir ressembler à la plupart de ceux livrés dans les guerres précédentes où deux flottes en lignes parallèles se canonnaient pendant plusieurs heures sans aucun autre résultat que de s'infliger des avaries à peu près égales; la victoire appartenait à celui qui restait le dernier sur le champ de bataille. Ici, les deux flottes combattaient à demi portée de canon, distance beaucoup trop grande pour obtenir de l'artillerie ces terribles effets qui obligent un vaisseau à amener son

pavillon. La canonnade, commencée vers 17h00 fut très vive. À 17h30, un gros trois-ponts anglais se trouva hors de sa ligne et attaqua L'INTRÉPIDE[1] placé vers le centre. Mais, malgré sa grande supériorité en artillerie, il se trouva tellement maltraité par le vaisseau français qu'il fut obligé de décrocher. Il ne reprit plus part au combat. Perronne fut tué.

À la tête et à la queue, les Anglais se heurtèrent à forte opposition, mais la flotte au vent, qui ne pouvait, à cause de la brume, profiter des avantages d'être au vent, dut en subir les inconvénients: le principal étant celui de voir ses vaisseaux désemparés tomber en dérivant dans la ligne ennemie. Cela arriva à la flotte espagnole et la brume empêcha Villeneuve de s'en apercevoir et d'y porter remède. Cependant des tentatives furent faites par d'autres; ainsi vers 18h00, le capitaine Cosmao, commandant Le PLUTON, s'aperçut que l'Espagnol FIRME, démâté de son artimon, de son grand mât et de son petit mât de hune, dérivait irrésistiblement vers la ligne anglaise. Le PLUTON quitta alors la ligne française et vint se placer entre les vaisseaux anglais et Le FIRME. Une furieuse canonnade commença entre les Anglais et Le PLUTON.

Bientôt, seul à combattre contre plusieurs Anglais, Le PLUTON regagna la ligne française, abandonnant à son sort l'Espagnol qui tomba entre les mains des Anglais.

Un autre Espagnol, Le SAN-RAFAÈL, fut pris en dérive entre les deux lignes de bataille. Il fut perdu de vue dans la brume et tomba aussi entre les mains des Anglais. Un autre vaisseau espagnol maltraité, L'ESPAÑA, dériva aussi dans le no-man's-land. Le PLUTON, décidément bon samaritain, quitta encore une fois la ligne française pour lui prêter main-forte et l'empêcha de tomber entre les mains des Anglais.

Le dérangement causé dans la ligne de la flotte combinée franco-espagnole par la dérive des trois vaisseaux mentionnés et par les mouvements du PLUTON,[2] exposa Le MONT-BLANC et L'ATLAS à de rudes attaques. L'ATLAS surtout fut fortement engagé et un boulet anglais fit sauter des caisses de cartouches contenues dans le coffre qui servait de banc de quart, blessant grièvement le capitaine Rolland. Comme plusieurs Anglais continuaient de mettre L'ATLAS en danger, Le NEPTUNE [capitaine Maistral] vint l'aider à repousser ses assaillants.

À 20h30, la nuit s'ajouta à la brume et le combat baissa d'intensité. Le feu diminua graduellement et cessa entièrement à 21h00.

Toute la nuit, les deux escadres restèrent sur le champ de bataille, prêtes à reprendre le combat le lendemain matin. Mais, le 23 au point du jour, le temps était encore brumeux. À 07h00, la brume se leva enfin et les Français aperçurent la flotte anglaise à 15 km sous le vent, en train de décrocher en désordre. La frégate DIDON qui était allée reconnaître les Anglais, signala que leurs vaisseaux avaient beaucoup d'avaries et que trois d'entre eux étaient remorqués. Villeneuve avertit Gravinas qu'il avait l'intention de poursuivre la flotte anglaise et d'engager une bataille décisive; aussi, à midi, toute la flotte combinée se mit en chasse après les Anglais, mais le soir les Français n'avaient gagné qu'une lieue sur l'escadre anglaise.

---

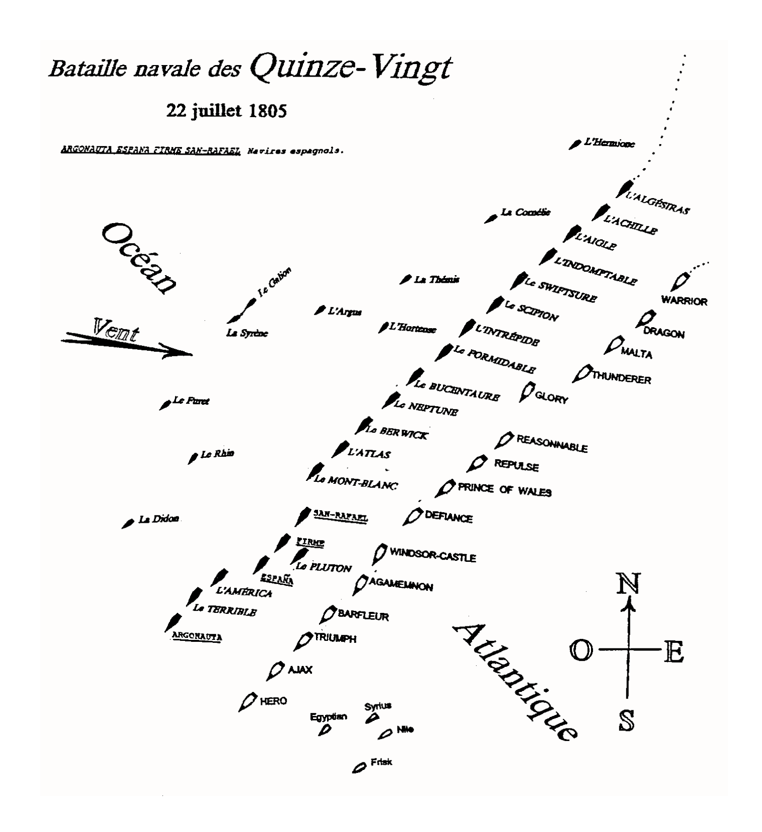
[1]Capitaine Perronne, 74 canons.
[2]En creusant de grands trous dans la ligne française.

Le 25, le vent devint violent et Villeneuve décida d'abandonner la chasse pour relâcher à Vigo avant la tempête.

***Pertes*** ♦plusieurs centaines de tués de part et d'autre.

***Conséquence de cette défaite anglaise**:* L'amiral Calder fut rappelé en Angleterre pour s'expliquer sur les causes de sa fuite devant l'escadre française. Il passa en Cour Martiale et ne fut acquitté que parce qu'il réussit à prouver que son escadre avait tellement subi d'avaries au cours de la bataille, qu'il lui avait été impossible de la renouveler le lendemain.

De son côté l'amiral Villeneuve qui, quoique maître du champ de bataille, avait attendu midi le lendemain du combat pour se lancer à la poursuite des Anglais, perdit la confiance des marins français et surtout celle de l'Empereur qui prit la décision de le faire relever de ses fonctions.



## ***Reggio di Calabria***. *Siège de*

**Date de l'action**: 30 janvier - 2 février 1808.

**Localisation**: Reggio di Calabria, Calabre; Italie du Sud. Coordonnées géographiques: 38° 06' de latitude Nord, et 15° 39' de longitude Est.

**Conflit**: Guerres du Premier Empire [18 mai 1804 - 1814 et 1815].

**Contexte**: Le 30 janvier 1808, le général Régnier laissa des forces suffisantes devant Scilla pour assiéger la ville et marcha sur Reggio. Une partie des troupes, avec l'artillerie nécessaire au siège de cette place, suivit le bord de mer et se trouva exposée au feu de plusieurs chaloupes-canonnières anglo-siciliennes qui serraient le rivage. Quelques-unes s'étaient même embossées très près de terre, vis-à-vis de Pimpinello, point le plus favorable pour arrêter la marche de la colonne française. Elles tirèrent d'abord avec tant de mordant que le général Régnier se vit forcé de mettre des pièces de 12 en batterie. Le feu de ces dernières, dirigé avec adresse, fit taire celui des bâtiments anglo-siciliens, balaya leurs ponts et, comme ils ne faisaient aucune manœuvre pour s'éloigner du rivage, les Français leur crièrent de se rendre. Personne ne se montrant pour répondre à cette sommation, un Grenadier français se jeta à la mer pour aller annoncer au commandant de ces chaloupes qu'elles allaient être coulées bas si elles n'amenaient pas leur pavillon sur le champ. Ce qui fut fait. Elles étaient au nombre de quatre, portant chacune un canon de calibre 24. Les Français arrivèrent à Reggio et l'investirent.

**Chefs en présence ♦Français**: général Régnier. **♦Anglais**: inconnues.

**Effectifs engagés ♦Français**: 1.000 hommes**♦Anglais**: 1.000 hommes auxquels s'ajoutaient 3 ou 4.000 francs-tireurs et partisans italo-siciliens.

**Stratégie ou tactique**: Assaut contre la ville; harcèlement des lignes de circonvallation par les maquisards italiens.

**Résumé de l'action**: Dans l'après-midi du 31 janvier, un brick anglais, qui n'avait point cessé, depuis le matin, de harceler par son feu les troupes françaises assiégeantes dans leurs retranchements de circonvallation autour de la place, fut poussé par une forte brise et entraîné par les courants. Il vint se jeter à la côte.

Un bâtiment anglais chargé de cinquante hommes fut même coulé bas. Des francs-tireurs français accoururent aussitôt sur le rivage et dirigèrent sur ce bâtiment un feu si nourri que l'équipage dut abandonner les manœuvres et le tillac. Les marins fermèrent tout, y compris les sabords, pour se mettre à l'abri des balles. Vainement les matelots voulurent-ils mettre les embarcations à la mer: tous ceux qui se montraient étaient immédiatement

abattus. Le capitaine du brick, un nommé Gladstone, ne vit plus d'autre parti à prendre que celui de se rendre à discrétion, après avoir perdu 19 hommes. Les prisonniers anglais étaient au nombre de 56, officiers compris.

Le 1er février, une trentaine de barques sortirent du port de Messine. Elles avaient à bord sept ou huit cents hommes de troupes. Le but de cette expédition paraissait être de reprendre le brick qui était resté incrusté dans la côte. Le général Régnier ordonna qu'on y mît le feu. Une seule barque anglaise osa s'approcher pour arrêter le progrès de l'incendie. Mais les Français lui tuèrent plusieurs hommes et elle s'éloigna. Les autres embarcations s'avancèrent vers le port de Reggio où les Français pensaient qu'elles allaient entrer; mais elle firent demi-tour et retraitèrent vers Messine [Sicile].

Dès le 31 janvier, les Français avaient réussi à pénétrer dans la ville de Reggio mais n'avaient pu s'en rendre entièrement maîtres, parce que les insurgés napolitains et les Siciliens, à la solde des Anglais, avaient élevé des retranchements dans les rues pour défendre les approches du fort qui avait en outre une garnison de troupes de ligne anglo-siciliennes.

Le général Régnier fit avancer son artillerie pour renverser toutes ces barricades, derrière lesquelles les défenseurs tenaient un feu très vif. L'Infanterie française se précipita ensuite sur eux à la baïonnette, et, les poussant jusqu'à la mer, elle les força à se jeter en désordre dans les barques qui conduisirent les survivants jusqu'en Sicile.

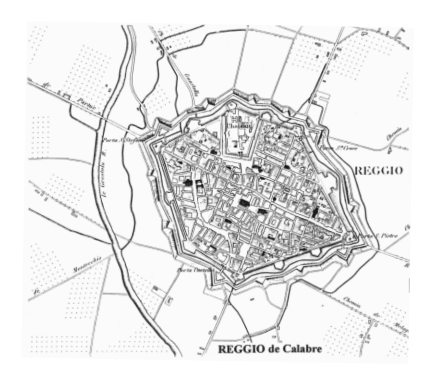
Le 2 février, à la première sommation qui lui fut faite, la garnison anglaise du fort en ouvrit les portes et se rendit prisonnière de guerre, au nombre de 780 hommes dont 67 officiers. Les Français trouvèrent dans le château une vingtaine de pièces d'artillerie ainsi que d'importants stocks logistiques de munitions et de vivres.

**Pertes ♦Français**:

50 tués et blessés.

♦**Anglais**: 1.000 hommes dont 780 prisonniers de guerre.

**Conséquence de cette défaite anglo-sicilienne**: Le canal de Messine se trouvait de nouveau entre les mains des Français; la Calabre aussi.



## ***Rio Maior.*** *Bataille du*

***Autre nom***: Rio Mayor.
***Date de l'action***: 18 janvier 1811.
***Localisation***: Village-pont du Portugal. Coordonnées géographiques: 39° 01' de latitude Nord, et 07° 04' de longitude Ouest.
***Conflit***: Guerres du Premier Empire [du 18 mai 1804 au 6 avril 1814 **&** *les Cent-Jours* du 20 mars au 28 juin 1815]. Guerre Péninsulaire, 1808-1814. Campagne de 1811 au Portugal.
***Contexte***: En novembre 1810, après avoir essayé en vain de trouver une brèche dans les lignes de défense de Torres-Vedras, les Français mourant de faim,[1] abandonnèrent le blocus de ces lignes fortifiées, qui défendaient Lisbonne et derrière lesquelles les Anglo-portugais restaient obstinément enfermés, et allèrent prendre position autour de Santarem, à 50 km au Nord-Est de Torres-Vedras, dans une région moins ravagée par les Alliés. Les Anglais ne les poursuivirent pas et restèrent tout l'hiver 1810-1811 enfermés dans leurs fortifications alors que les Français étaient à bout de résistance et de vivres. Ney se rebella ouvertement contre Masséna.

Le 3 mars, le maréchal Masséna, forcé par la disette, reprit sa retraite. Retraite pénible que Masséna dirigea avec habileté et au terme de laquelle *l'Armée* française *de Portugal,* épuisée, *réduite d'1/4 mais n'ayant perdu qu'un seul canon,* se retrouva à la frontière espagnole entre Almeida et Ciudad-Rodrigo. Wellington suivit le mouvement de très loin, ne lançant que des actions de harcèlement.

En février 1811, Soult, à la tête de *l'Armée d'Andalousie*, défit un Corps d'armée espagnol et s'empara de Badajoz, forteresse-clé. Les Français tenaient aussi Ciudad Rodrigo en Espagne et Almeida au Portugal. Ces forteresses menaçaient les lignes logistiques anglo-portugaises entre Lisbonne et l'Espagne. Il n'était pas question d'avancer avec elles dans le dos.

Wellington laissa donc une partie de son armée[2] devant Almeida, l'autre avec le général Beresford devait aller investir Badajoz. Lui-même apprit que Masséna avait fait demi-tour et marchait au secours d'Almeida à la tête de 47.000 hommes. Wellington prit position tout près d'Almeida pour couvrir la ville à *Fuentes-de-Oñoro,* sur les pentes qui allaient des montagnes de Beïra au plateau de Leon, et attendit le choc dans cette position très favorable.

À la fin de l'année 1810, le IX$^{e}$ Corps d'armée français de 6.000 hommes[3] commandé par le général Drouet, arriva en renfort, mais ce général *refusa de se mettre sous les ordres de Massena.*
***Chefs en présence*** ♦**Français**: maréchal Junot. ♦**Anglais**: général Pack.
***Effectifs engagés*** ♦**Français**: 3.000 hommes. ♦**Anglais**: 3.500 hommes.
***Stratégie ou tactique*** ♦**Français**: assaut frontal à la baïonnette. ♦**Anglais**: résistance statique derrière des barricades. Wellington, voyant que le danger disparaissait, sortit enfin de ses fortifications et suivit les Français avec prudence, n'engageant que des actions de harcèlement avec

[1] Les Anglais pratiquaient *la tactique de la terre-brûlée*.
[2] Sous le commandement du général Spencer.
[3] Un Corps d'armée qui n'avait plus les effectifs que d'une simple brigade!

son avant-garde.

La guérilla faisait rage partout en Espagne contre les Français. Les guérilleros interceptaient les convois, torturaient et massacraient les traînards et les estafettes. La campagne qui s'ouvrait en Espagne allait ressembler à celles de la Guerre de Sept-ans, marches et contre-marches, longues pauses, sièges, occupations de points stratégiques avec de rares batailles rangées.

***Résumé de l'action***: Le maréchal Junot, voulant exécuter en personne une reconnaissance avec 3.000 fantassins et cavaliers, poussa jusqu'au village de Rio Maior. Ce village était important à cause de sa position le long de la rivière et sur la grand-route de Leiria.

A Rio Maior, les Français tombèrent sur 3.000 fantassins et 500 cavaliers anglais retranchés derrière les barricades qui protégeaient le pont. Les Grenadiers-voltigeurs français s'élancèrent aussitôt à la baïonnette contre les barricades et les prirent en un seul assaut, après un vif combat. Les Anglais survivants qui ne furent pas capturés se réfugièrent sur les hauteurs un peu plus loin. Cette reconnaissance était destinée à nettoyer le secteur. Du côté anglais, il y avait sur les lieux des éléments de la Brigade de Pack et de la Division d'Infanterie Légère de Crowford, en tout environ 3.500 hommes, comme nous l'avons dit.

***Pertes*** ♦Inconnues.

***Conséquence de cette défaite anglaise***: Le pont fut pris par les Français et le secteur *"nettoyé"*. Comme durant l'ensemble de cette cruelle Guerred'Espagne, il se passa de nombreux actes de fraternisation entre les troupes françaises et les soldats anglais. Alors que le 16th Light Dragoons Regiment tenait les avant-postes près de Rio Maior et Calares, plusieurs officiers français, vinrent, sans armes, voir le capitaine Tomkinson... Ils invitèrent les Anglais à faire du sport avec eux à Santarem, et ces derniers répondirent en invitant les Français à participer à des courses de chevaux, des parties de football et des chasses à courre. Mais un ordre général du commandement anglais interdit toute fraternisation.[4] Mais à l'époque ou Lord Wellington ordonna à ses troupes de refuser les invitations des Français à des soirées théâtrales à Santarem, nombre de ses officiers avaient déjà pu apprécier un traitement des plus chaleureux de la part des Français.[5]



**Joseph Bonaparte (1768 - 1864), aîné de Napoléon.**

---

[4]TOMKINSON, William, lieutenant-colonel, *The Diary of a Cavalry Officer in the Peninsular and Waterloo Campaign 1809-1815*; publié par son fils James. Londres 1894

[5]STEPNEY, Sir John Cowell, lieutenant-colonel, *Leaves from the Diary of an Officer of the Guards* (*Coldtream*), publié anonymement. Londres, 1854

## ***Rio de Moiñhos.*** *Bataille du*

***Date de l'action***: 4 novembre 1810.

***Localisation***: Bourg de Portugal. Un Rio de Moiñhos se situe au Portugal, dans la Province de Béja, par 37° 53' de Latitude Nord et 08° 20' de Longitude Ouest; mais il semble peu probable que ce fut le site de cette bataille.

***Conflit***: Guerres du Premier Empire [18 mai 1804 - 1814 et 1815]. Guerre Péninsulaire, 1808-1814. Campagne de 1810 au Portugal.

***Contexte***: L'armée française faisait le siège des Lignes fortifiées de Torres-Vedras. Les Français espéraient que les eaux du Tage baisseraient afin qu'ils puissent passer à gué et contourner les lignes. Mais elles ne baissèrent pas. Le général Loison fut envoyé à La Zézère avec le 66e de Ligne et une partie de la Brigade Marcognet, avec aussi le 6e et le 11e Dragons partis reconnaître Abrantès.

***Effectifs engagés*** ♦**Français**: 4.300 hommes. Le 66e Régiment de Ligne avait 1.700 hommes au début, mais combien en restait-il à ce moment-là? La partie de la Brigade Marcognet devait compter un millier d'hommes. Le 6e Dragons avait au total un millier d'hommes; le 11e Dragons au total 600 hommes. ♦**Anglais**: 6.000 hommes.

***Stratégie ou tactique***: La tactique de *terre brûlée* qu'utilisait Wellington contre les Français réussit à affamer ces derniers qui avaient beaucoup de mal à réprimer le pillage, lequel risquait de semer l'indiscipline dans *l'Armée* française *de Portugal.*

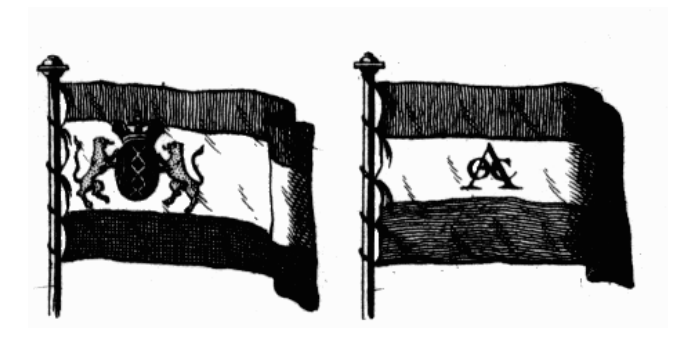
***Résumé de l'action***: Les Français rencontrèrent une unité anglo-alliée à Rio de Moiñhos. Après une furieuse bataille au corps à corps, cette dernière fit demi-tour et se réfugia dans la ville d'Abrantès. À Santarem, les Français relevèrent les plans des fortifications.

***Pertes*** ♦Inconnues.

***Conséquence de cette défaite anglaise***: Un curieux événement eut lieu ce jour-là. À Golegã, trois soldats français furent pris en flagrant délit de pillage par une unité de l'armée française. Masséna les fit passer en Cour Martiale et condamner à mort; *pour l'exemple*. Les trois condamnés se retrouvèrent donc devant le peloton d'exécution. Or, par un hasard extraordinaire, tous les soldats du peloton visèrent le même homme, celui qui affichait un visage de mauvais garçon. À la décharge, les trois fusillés tombèrent, frappés soit par les balles, soit par la panique. Mais aucun des deux survivants, terrorisés, n'osait bouger le moindrement, de peur que le commandant de peloton ne lui inflige le coup de grâce dans la tête afin de l'achever. Au moment de les enterrer, les deux hommes se virent contraints et forcés de bouger et de montrer qu'ils étaient bel et bien vivants; car si la mort par balle est peu susceptible de plaire à un condamné, l'enterrement vivant laisse présager une fin plus affreuse encore. Ils bougèrent donc et le commandant de tir se rendit compte que deux condamnés n'avaient pas été touchés. Incapable de recommencer une exécution en règle, il s'écria: *«Bon, puisque le Ciel vous a sauvés, ce sera une leçon pour vous et pour les autres!»* Et il les gracia.

Jamais leçon de morale ne porta plus fruit; les deux malandrins ne pillèrent plus jamais les biens des paysans portugais.

Onasandre lui-même déclare[1] qu'*«On ne doit pas autoriser le pillage dans n'importe quelle circonstance; il ne faut pas enlever les prisonniers, c'est le stratège qui doit les vendre.»*[2]



**Gauche**: Pavillon d'Amsterdam; il est de trois bandes, à commencer par la plus haute, rouge, blanche & noire, la blanche chargée des armes de la ville, qui porte de gueules au pal de sable chargé de trois sautoirs d'argent, l'écusson surmonté d'une couronne impériale, pour supports deux lions d'or. **Droite**: Pavillon des Indes Orientales, il est de trois bandes, rouge, blanche & bleue, la blanche chargée de trois lettres entrelacées AOC. Celui de la Compagnie des Indes Orientales est pareil, à l'exception que ce sont les lettres GWC qui sont sur la bande, également que celui de la chambre d'Amsterdam, excepté que les lettres sur la bande sont aussi chargées, ayant dessus OCVA entrelacées.

---

[1]Dans son Στρατηγικόσ,

[2]Στρατηγικόσ, chapitre XXXV (1). Les motivations d'Onasandre n'étaient pas les mêmes que celles des Français. Le théoricien grec continue: «*Le stratège ne doit pas autoriser ses hommes à faire du butin après chaque bataille, ni à s'emparer de n'importe quoi: il y a des choses qu'ils peuvent prendre et d'autres non; quant aux prisonniers, les hommes ne doivent absolument pas s'en emparer; en effet, c'est le stratège qui doit les vendre* [comme esclave]. *S'il a besoin d'argent et s'il doit faire face à une dépense publique importante, il doit ordonner par proclamation qu'on lui présente tout le produit du pillage, biens et personnes. Lui-même devra décider en fonction des circonstances s'il a besoin de saisir tout, ou une partie, ou rien de ce qui est tombé entre ses mains. Il n'est pas possible que la guerre procure à la fois l'abondance à la collectivité et des profits illimités aux soldats; d'ailleurs l'opulence des prises est souvent liée aux richesses des vaincus et à la prospérité du pays.*» Par contre, dans le chapitre III [La Stratégie offensive] de son Art de la Guerre, le grand stratège chinois **Sun Tzu** paraît plus proche des motivations de Masséna: «*Généralement, dans la guerre, la meilleure politique consiste à prendre l'État intact: anéantir celui-ci n'est qu'un pis-aller.*» *Et le commentateur* ***Il Ch'uan*** *ajoute en écho:* «*N'encouragez pas le meurtre», commentaire, qui, venant du fond des âges, devrait faire réfléchir certains de nos stratèges contemporains qui se pensent plus civilisés*.[Principe 1]

## *La Roca.* *Bataille de*

***Date de l'action***: 29 décembre 1811.

***Localisation***: *La Roca-de-la-Sierra*, à 60 km de Mérida, Espagne. Coordonnées géographiques: 39° 07' de latitude Nord, et 06° 41' de longitude Ouest.

***Conflit***: Guerres du Premier Empire [18 mai 1804 - 1814 et 1815]. Guerre Péninsulaire, 1808-1814. Campagne de 1811.

***Contexte***: Lord Wellington, qui se préparait à assiéger pour la seconde fois Badajoz après son premier échec, envoya le général Hill avec une forte division repousser les postes d'alerte que les Français conservaient sur le Rio Guadiana, en amont de Badajoz. Le 27 décembre, cette division anglaise quitta les environs de Portalegre où elle était cantonnée et s'avança dans la direction de Mérida.

Le capitaine français Neveu venait d'être envoyé au même moment en patrouille de reconnaissance sur la Roca avec trois compagnies de Voltigeurs du 88e Régiment d'Infanterie.

***Chefs en présence*** ♦**Français**: capitaine Neveu. ♦**Anglais**: inconnu.

***Effectifs engagés*** ♦**Français**: 300 fantassins, et, à la fin du combat, intervention de 300 cavaliers. ♦**Anglais**: 800 cavaliers et 4 canons.

***Stratégie ou tactique***: Carré d'Infanterie afin de résister à des charges de Cavalerie.

***Résumé de l'action***: Avec ses 300 fantassins, le capitaine Neveu rencontra, le 29, l'avant-garde du général Hill.[1] À la vue des Anglais, l'officier français fit former ses trois compagnies en carré, au centre duquel il plaça un petit peloton de Hussards qui avait marché avec lui. La Cavalerie anglaise, malgré son énorme supériorité numérique, ne put entamer le carré qui soutint sans être désintégré cinq charges successives et le feu des quatre pièces de l'artillerie anglaise.

Entre chaque charge, le carré se remettait en mouvement en direction de Mérida.

Sur ces entrefaites, le général Dombrowsky, commandant de la garnison française de Mérida, entendit le bruit des salves des pièces d'artillerie anglaises. Il fit immédiatement envoyer en reconnaissance trois escadrons de Cavalerie qui aperçurent enfin le carré de Voltigeurs français et forcèrent les Anglais à faire demi-tour.

***Pertes*** ♦**Anglais**: une quarantaine de tués et 13 prisonniers. ♦**Français**: une quarantaine de tués et 9 blessés.

***Conséquence de cette défaite anglaise***: Les Voltigeurs rentrèrent dans la ville au milieu des applaudissements de la garnison française. Neveu ramenait avec lui tous ses blessés au nombre de 9, et 13 Anglais, faits prisonniers après avoir eu leurs chevaux tués sous eux.

---

[1] Forte de 800 cavaliers, avec 4 pièces d'artillerie légère.



**Participation des femmes à la Révolution américaine contre l’Angleterre, spécialement des Irlandaises et des Ecossaises.**



# ***Rocher-Diamant.*** *Siège du*

**Date de l'action**: 31 mai - 3 août 1805.

**Localisation**: Minuscule îlot-éperon rocheux d'origine volcanique[1] à 1,5 km au S.-O. de la Martinique, et à 9 km au S.-E. du port appelé alors **Fort-National** [Fort Royal, puis Fort-de-France]. Ce minuscule îlot fut aussitôt surnommé HMS DIAMOND ROCK par les marins anglais. Coordonnées géographiques: 14° 27' de latitude Nord, et 61° 03' de longitude Ouest.

**Conflit**: Guerres du Premier Empire [18 mai 1804 - 1814 et 1815]. Troisième Coalition, du 8 avril 1805 au Traité de Presbourg, 26 décembre 1805.[2]

**Contexte**: À la fin de l'année 1803, l'amiral Hood bloqua Fort-Royal. Il décida d'occuper le Rocher-Diamant pour y créer un point d'appui insubmersible et imprenable. Non sans mal, il fit hisser 5 canons lourds à une altitude égale à 3 fois la hauteur extrême d'un navire de ligne. Un lieutenant de vaisseau et 150 hommes y prirent garnison avec d'abondantes réserves de munitions de guerre et de bouche.

**Chefs en présence ♦Marine Impériale et Forces Navales Espagnoles**: l'amiral Villeneuve; amiral Gravina; le capitaine de vaisseau Cosmao-Kerjulien. **♦Royal Navy**: "Maurice" (?).

**Effectifs engagés ♦Français:** Inconnus. **♦Anglais:** 204 hommes.

**Stratégie ou tactique**: Cette aiguille de basalte surgissant de la mer s'élevait à 175 mètres d'altitude, avec moins d'un mille de circonférence de base. Sur trois côtés, les parois étaient verticales, et la face perpendiculaire aux grosses vagues était creusée de grosses cavernes. À l'ouest, quelques récifs interdisaient pratiquement les débarquements. Cet avant-poste, qui devait servir à bloquer Fort-National de la Martinique, fut en fait lui-même bloqué et assiégé passivement, puis activement, par escalade.

**Résumé de l'action**: En 1805, l'escadre de Villeneuve était de passage. Villeneuve envoya deux navires de ligne, deux frégates et 11 embarcations attaquer ce... "navire" insubmersible. Maurice, qui commandait les Anglais, abandonna devant les attaques françaises deux de ses canons placés trop bas, et continua de combattre avec un canon de 24 livres à mi-chemin du sommet, donc à 100 mètres de hauteur, et deux canons de 18 livres à son sommet.

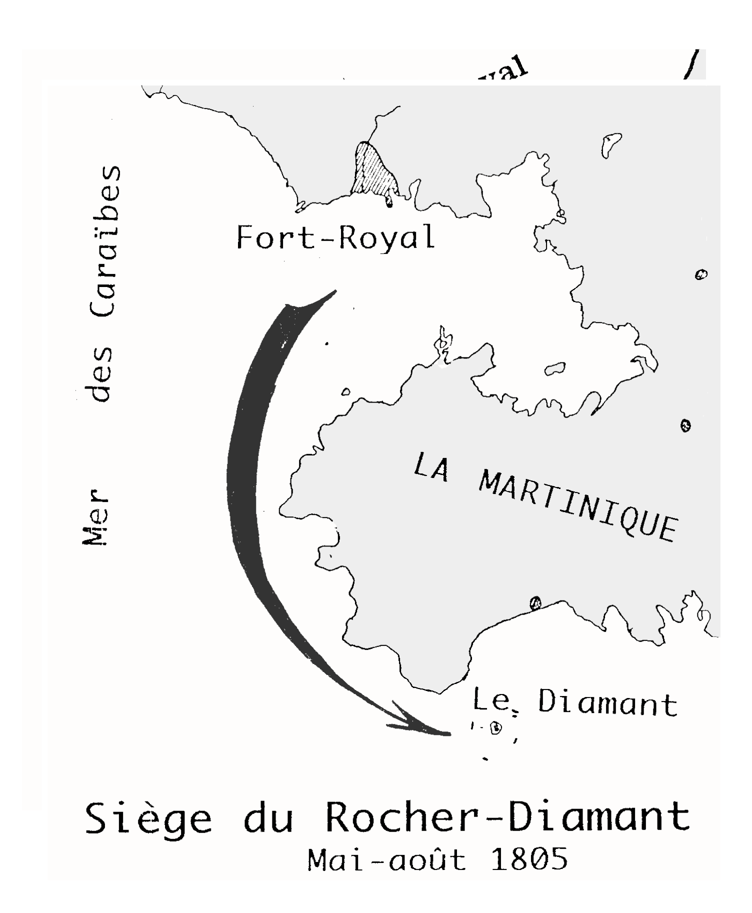
Le 31 mai 1805, à 08h00, les navires français et espagnols ouvrirent le feu. Ne voulant pas se contenter d'attendre pour réduire le roc par la famine, ils bombardèrent le nid d'aigle pendant 3 jours. Mais, les canons de marine n'étant pas faits pour tirer en l'air, les assaillants ne tuèrent et ne blessèrent qu'une poignée d'hommes, et encore, à coups de fusils ou de howitzer.

---

[1] Sans doute un **neck.**

[2] La Troisième Coalition fut signée à Petersbourg le 8 avril 1805, entre l'Angleterre, qui avait rompu avec la France dès 1803, et l'Autriche, la Russie et la Prusse. Elle fut dissoute **de fait** par la victoire française d'Austerlitz [bataille à laquelle ne participa pas l'Angleterre], et **de droit** par le Traité de Presbourg, le 26 décembre 1805.

La division du capitaine Kerjulien s'approcha alors du Diamant, accompagnée de 4 chaloupes et de 4 canots fournis à moitié par l'escadre française et à moitié par l'escadre espagnole. Les troupes se dirigèrent vers le seul débarcadère où il était possible de toucher terre, pendant que les canons de l'escadre combinée forçaient les Anglais à abandonner leurs positions au bas du rocher.




Siège du Rocher-Diamant
Mai-août 1805

De leurs positions supérieures, ces derniers firent pleuvoir une grêle de balles et de boulets sans pouvoir interdire le débarquement. La première embarcation qui toucha terre fut un canot espagnol de l'escadre de l'amiral Gravina. Par contre, les trois canons anglais coulèrent 3 barques françaises et 2 canots, et tuèrent ou blessèrent quelques Franco-espagnols.

Aussitôt débarquées, les troupes se répandirent à droite et à gauche, mais sans pouvoir gravir le rocher inaccessible. Retranchés au sommet, les Anglais laissaient tomber des boulets sur eux, des roches ou des tonneaux remplis de pierres qui explosaient comme des bombes.

Bientôt, le courant éloigna les bateaux de la division Kerjulien,

et le chef d'escadron Boyer se vit isolé au pied du rocher. Les Franco-espagnols se réfugièrent et se retranchèrent alors dans les grottes abandonnées par les Anglais, et ne laissèrent dehors que des observateurs chargés de découvrir par où ils pourraient escalader.

Vers le soir, un jeune officier,[3] accompagné d'une vingtaine de soldats français, commença à escalader et s'éleva très haut jusqu'au moment où sa troupe tomba dans une embuscade et ne parvint à redescendre qu'en laissant deux morts et deux blessés entre les mains des Anglais.

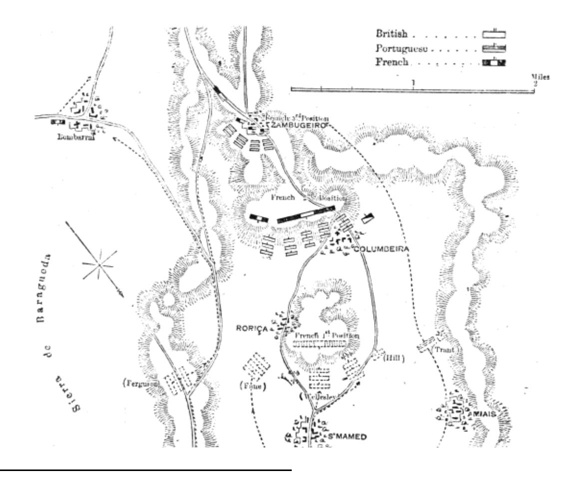
Durant la nuit, La FINE débarqua 60 Grenadiers français et des munitions de bouche et de guerre. Le 1er juin se passa en attente. Les Français découvrirent un magasin caché qui contenait un stock de biscuits, de rhum et de Madère. La nuit suivante de nouveaux renforts arrivèrent. Un canot qui s'approcha au point du jour fut coulé par les Anglais. Mais le 2 juin, des soldats français réussirent à occuper une espèce de terrasse située à 40 pieds au-dessus du niveau de la mer, sous le feu des Anglais qui ne parvinrent pas à les arrêter. Là, ils trouvèrent des grottes remplies de vivres, d'uniformes et d'eau douce. C'était la réserve logistique de la garnison!

Sans stocks de vivres, la résistance ne pouvait plus être longue. Bientôt, la garnison anglaise hissa le drapeau blanc, mais les soldats français qui ne pouvaient l'apercevoir continuèrent leur attaque. Alors La FINE hissa à son tour le pavillon blanc afin d'avertir les Français de cesser leur progression.

Boyer commença aussitôt de régler la capitulation de la garnison anglaise. Le lendemain, 195 soldats anglais se constituèrent prisonniers de guerre. Ainsi le roc redevint français; définitivement.

**Pertes ♦Marine Impériale**: 12 tués et 29 blessés. **♦Royal Navy**: Toute la garnison anglaise [205 hommes] fut tuée, blessée ou faite prisonnière.

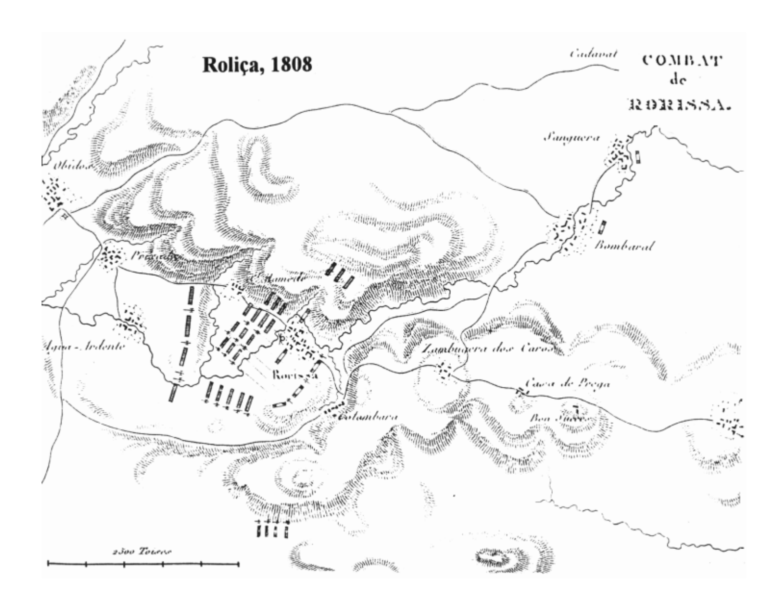
**Conséquence de cette défaite anglaise**: Les stocks de poudre, de boulets, de munitions et de vivres, trouvés dans les grottes de cette aiguille rocheuse, auraient permis à la garnison de soutenir un long siège.




[3] Le lieutenant Latour.

# ***Roliça.*** *Bataille de*

***Autre nom:*** Bataille d'Obidos.
***Date de l'action:*** 15 - 17 août 1808.
***Localisation:*** Ville du Portugal. Le champ de bataille est situé entr Obidos et Roliça. Coordonnées géographiques du champ de bataille: 39° 16' de latitude Nord, et 09° 09' de longitude Ouest.
***Conflit:*** Guerres du Premier Empire [18 mai 1804 - 1814 et 1815]. Guerre Péninsulaire, 1808-1814. Campagne de 1808 au Portugal.



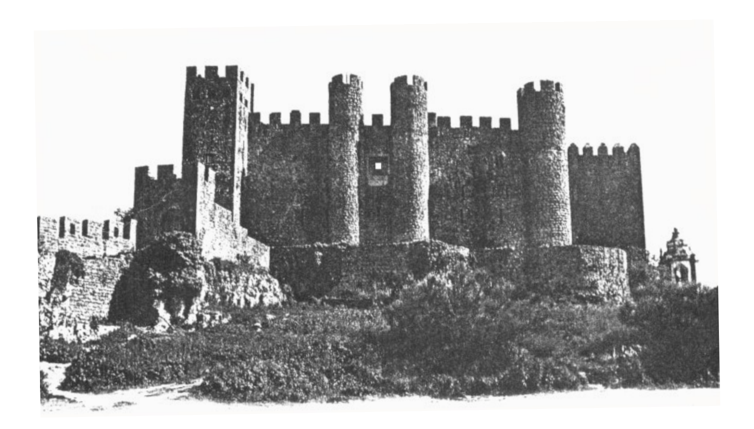

***Contexte:*** Le Portugal entra en insurrection générale contre les Français dès qu'une armée anglaise eût débarqué et distribué des armes aux insurgés. Le 12 août, le général français Laborde quitta Alcobaça et se porta sur Obidos. Mais comme il ne vit aucune position qu'il pût occuper militairement, il marcha sur Roliça,[4] où il arriva le 14, et en avant duquel il prit position. Il détacha quelques compagnies à Bombarral, Cadaval et Ségura pour éclairer sa droite et assurer ses communications logistiques avec le général Loison qu'il pensait sur le point de le rejoindre.
***Chefs en présence*** ♦**Français**: général de Laborde. ♦**Anglais**: général Sir Arthur Wellesley, futur duc de Wellington.
***Effectifs engagés*** ♦**Français**: 1.900 hommes, soit 7 fois moins que l'armée à laquelle ils devaient faire face. ♦**Anglais**: 13.500 hommes.
***Stratégie ou tactique***: La première attaque [15 août] ne fut qu'un assaut frontal. Les Français, aux effectifs trop réduits, s'étaient retranchés en position statique. La deuxième attaque [17 août] fut plus élaborée quant à la tactique. Wellesley ayant appris, entre temps, que les effectifs français

---

[4]Parfois épelé **Rorissa**.

n'étaient que ceux d'un seul régiment, il lança ses troupes en 6 colonnes d'attaque dont les colonnes latérales débordèrent et attaquèrent les flancs français. Ce fut l'une des rares batailles[5] de la carrière du futur duc de Wellington où il donna à ses troupes le rôle dynamique ou offensif, les Français tenant exceptionnellement le rôle statique ou défensif. Seule l'immense disproportion d'effectifs empêcha Laborde de vaincre les Anglais fort prudents qui laissèrent les Français retraiter sans la moindre poursuite. Car, selon le maréchal Foch, "la bataille = lutte de deux volontés, la victoire = supériorité morale chez le vainqueur; dépression

**Château d'Obidos, Portugal**.



morale chez le vaincu."[6] Le prestige des troupes françaises était si haut, à l'époque, que Wellington, fort impressionné de n'avoir réussi qu'avec beaucoup de difficultés à repousser une poignée de Français n'osa plus tenter le moindre combat offensif jusqu'en 1812, à Salamanque.[7]

Roliça et le débarquement des Anglais dans la péninsule ibérique marqua aussi le commencement sinon l'intensification de la guerre de partisans au Portugal et en Espagne. *«Les actions des partisans appartenaient généralement à l'une des deux espèces: raids ou embuscades. Ces dernières visaient généralement les courriers de l'ennemi, les petites unités ou les voitures de commandement; ou encore les trains des colonnes de camions, qu'on arrêtait ou faisait sauter sur des mines pendant que des partisans, dissimulés, ouvraient un feu meurtrier. D'ordinaire, on tendait aussi des embuscades aux renforts éventuels et on établissait d'avance un plan de retraite dispersée comportant plusieurs variantes*.»[8]

---

[5]Contre les Français; car, dans les Indes, il avait bien souvent tenu le rôle dynamique contre les Hindous. L'autre bataille où il tint une tactique offensive fut la Bataille de Los Arapiles, près de Salamanque.

[6]«*Des Principes de la Guerre* », maréchal Ferdinand **Foch**, *Conférences faites en 1900 à l'École Supérieure de Guerre, et publiées par les Éditions Berger-Levrault, Nancy-Paris-Strasbourg en 1903*. p.270

[7]Los Arapiles

[8]Ce texte, qui pourrait dater du début du XIX[e] siècle [même les **trains** pouvaient être des colonnes de camions hippomobiles], est du XX[e] et a été cité par le Russe Raymond L.

***Résumé de l'action***: Le 15 août, Sir Arthur Wellesley fit reconnaître les forces françaises qu'il avait devant lui: l'avant-garde anglaise fut chargé de cette reconnaissance. Elle s'avança jusqu'à un moulin qui se dressait à 2 km en avant de Roliça, où se trouvait postée l'avant-garde du général Laborde composée de 4 compagnies du 2e Léger [Régiment d'Infanterie Légère], de deux autres du 70e et des deux Compagnies d'Élite du bataillon suisse.

Les Anglais commencèrent l'attaque et la poussèrent avec vigueur. Mais les Français et les Suisses, quoique en nombre nettement inférieur, se battirent avec un tel mordant que, au bout d'une heure d'engagement, ils repoussèrent les Anglais avec des pertes considérables.

Toutefois Wellesley, fort découragé de cet échec, apprit, dans les jours qui suivirent, qu'il n'avait affaire qu'aux effectifs d'un seul régiment d'Infanterie, en fait d'armée française. Ayant retrouvé son optimisme, il décida donc de continuer son mouvement offensif, et, le 17, l'armée anglaise tout entière, déployée en 6 colonnes, s'avança sur Roliça.

Le général Laborde prit immédiatement ses dispositions pour soutenir cette deuxième attaque quoiqu'il n'eût que 1.900 combattants à opposer au 13.500 dont se composait déjà le Corps Expéditionnaire anglais.

La colonne de droite anglaise déborda d'abord le flanc gauche de la division française, pour essayer de la tourner, tandis que les quatre colonnes du centre s'avançaient directement sur le front et que la colonne de gauche s'emparait successivement des hauteurs qui dominaient le flanc droit français.

L'action s'engagea à 09h00 du matin et dura jusqu'à 17h00; ce qui semble extraordinaire étant donné la disproportion des forces. L'utilisation du terrain et l'habileté des manœuvres élaborées par le général Laborde, qui sut toujours arrêter les têtes de colonnes dirigées sur lui, suppléèrent, autant que cela fut possible, à la faiblesse des moyens qu'il avait pour résister à des forces aussi écrasantes.

Chacune des attaques lancées par les Anglais leur coûta des effectifs importants, et principalement celle des défilés de **Roliça**, de **Zambugiera-dos-Carros**, de **Casa-de-Prega**, de **San-João**, positions successives que prit la division française au cours de cette journée. Plusieurs charges conduites successivement par le général de Laborde,[9] par le général Brénier, l'adjudant-commandant Arnault et le major Weiss du 26e Chasseur, obtinrent du succès et ébranlèrent les Anglais.

Au cours de l'assaut devant **Zambugiera** par le général Brénier à la tête de deux compagnies du 70e Régiment de Ligne, le 29th Foot Regiment perdit son colonel, plusieurs officiers et un grand nombre de soldats. Le régiment anglais, sous l'attaque intense, allait se rendre en masse, quand l'approche d'un bataillon anglais lui rendit assez d'énergie pour tenter de refluer en laissant le terrain jonché de ses morts et de ses blessés. Les Français capturèrent en outre 8 officiers et 50 soldats.

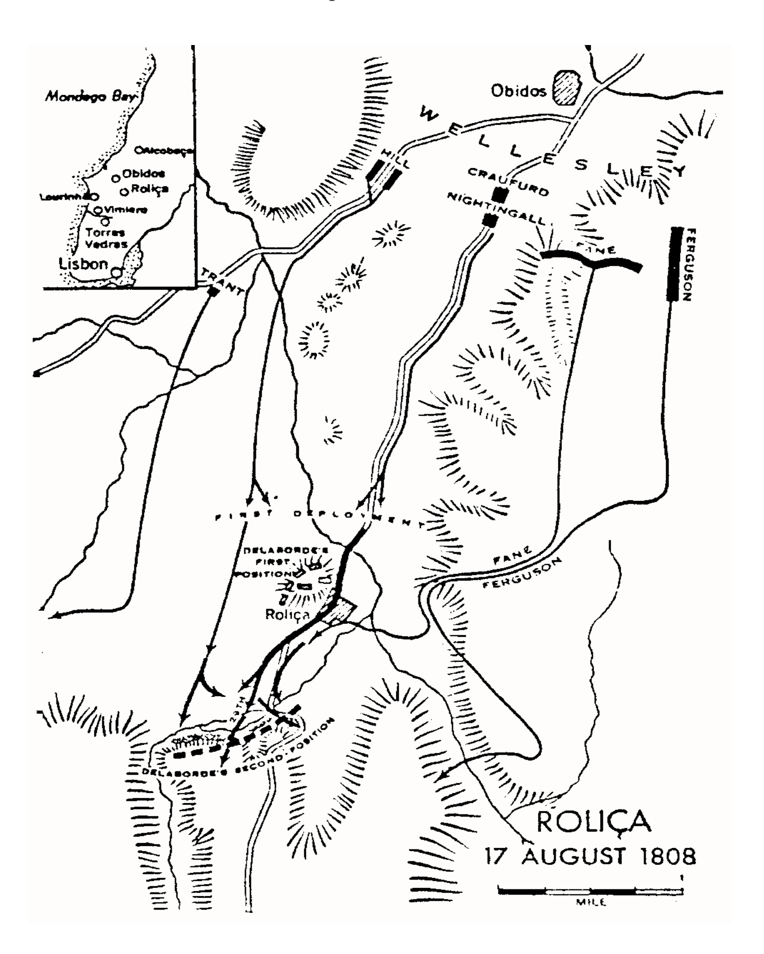
---

Garthoff, *La Doctrine Militaire Soviétique*, Librairie Plon, Paris, 1952, chap XXIII [L'emploi des partisans], La tactique des partisans, page 370. voir in fine

[9]blessé d'un coup de feu au commencement de la bataille.

Le général Laborde put enfin continuer sa retraite en ordre, toujours en combattant, jusqu'à **Quinta-de-Bugagliera**, espérant toujours recevoir dans la journée la division du général Loison qui devait le renforcer. Ce renfort aurait sans aucun doute renversé la situation et permis aux Français, en dépit du fait qu'ils n'auraient atteint que la moitié des effectifs ennemis, de repousser ces derniers à la mer.

Mais Loison n'arriva pas.

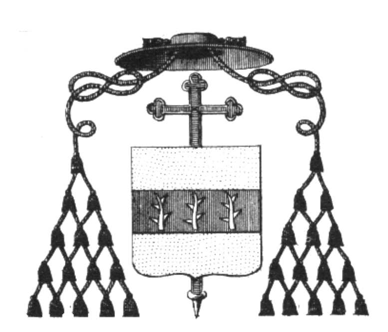



***Pertes*** ♦**Anglais**: 1.250 tués et blessés (11% des effectifs engagés). ♦**Français**: 600 tués et blessés (31,6% des effectifs engagés).

***Conséquence de cette défaite française***: La division française quitta Quinta-de-Bugagliera pendant la nuit pour se rendre à Runa, faisant filer son artillerie sur Torres-Vedras: le 18 elle prit position à Montachique pour couvrir Lisbonne. Le général Wellesley décida de ne point suivre ce mouvement qui aurait distendu son cordon ombilical logistique et l'aurait trop éloigné de la mer et de sa flotte, refuge en cas de danger imminent. Cette bataille, gagnée avec beaucoup de peine, en dépit de ses effectifs

sept fois plus importants, donna à Wellesley, futur duc de Wellington, la crainte des troupes françaises. C'est pourquoi, il ne tint plus, désormais, contre les Français, que des tactiques **défensives**: troupes anglaises fortement retranchées sur une élévation face aux Français qui tenaient le rôle offensif ou dynamique. À Salamanque, seulement, à la fin de l'Empire, il sortit de cette tactique et redevint offensif, car il se trouvait devant une Armée[10] d'Espagne aux effectifs 6 à 7 fois plus faibles que les siens.

Une jolie anecdote mérite d'être contée concernant les épouses britanniques qui suivaient les troupes en campagne militaire.[11] Quelquefois, une femme se fourvoyait sur le champ de bataille même, au moment du combat. À Roliça, le capitaine anglais George Landmann, officier du Royal Engineer, crut rêver lorsqu'il aperçut une femme d'officier habillée d'un habit d'équitation en nankin[12] et d'un chapeau de paille, tenant un parasol et un grand panier. Les projectiles français faisaient voler la poussière du chemin. Des hommes gisaient sur le sol, morts; d'autres étaient blessés. Elle les enjambait pour continuer sa route. Landmann, pensant qu'elle ne devait pas se rendre compte du danger, ou, qu'elle était si perdue, peut-être par la confusion de la bataille, qu'elle se dirigeait vers les Français, ne put s'empêcher de lui suggérer, en passant, qu'elle ferait mieux d'aller passer quelque temps à l'arrière car ce n'était pas un endroit pour une dame. Sur ces mots, elle se redressa, et d'un air suprêmement hautain et, apparemment, avec un parfait mépris du danger qui l'entourait, *"engendré de toute évidence par son extrême agitation"*[13] s'écria: *"Occupez-vous de vos affaires, Monsieur! J'ai mon mari vers l'avant, devant moi!"* Landmann se le tint pour dit. Il ne put jamais savoir de quel officier elle était l'épouse.[14]




**Blason de cardinal**

---

[10]Française.

[11]Pour en savoir plus sur les épouses britanniques qui suivaient leurs maris, voir le Répertoire de cet ouvrage ( tome 1) à la rubrique: *Épouses des soldats anglais...*

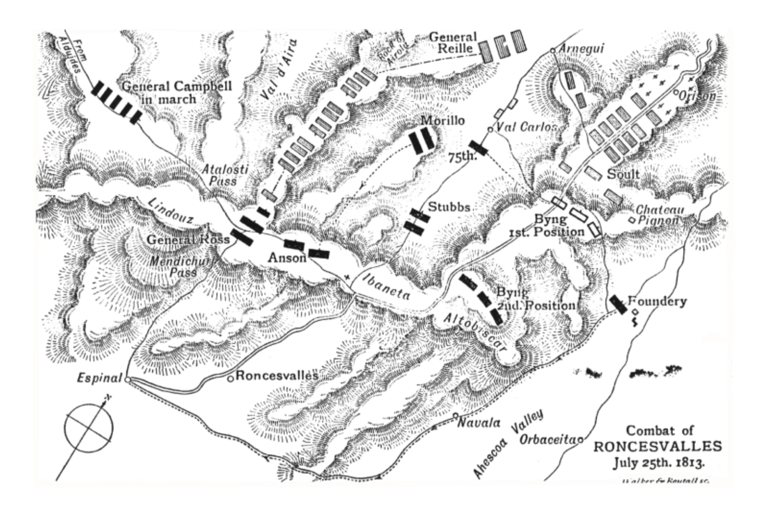
[12]Tissu léger originaire de Nankin, en Chine.

[13]Comment une femme aurait-elle pu être simplement courageuse? On ne le croyait pas à cette époque.

[14]Landmann, colonel, *Recollections of my Military Life*, 2 volumes, London, 1854; volume II, pages 145-146

# **Roncevaux.** *Bataille de*

***Date de l'action***: 25 juillet 1813.
***Localisation***: Pays-Basque espagnol[1], à 3 km au N.-E. de Burguete, à 68 km de Pampelune et à 30 km au S.-S.-O. de Saint-Jean-Pied-de-Port. Coordonnées géographiques: 43° 01' de latitude Nord, et 01° 19' de longitude Ouest.
***Conflit***: Guerres du Premier Empire [du 18 mai 1804 au 6 avril 1814 **&** *les Cent-Jours* du 20 mars au 28 juin 1815]. Sixième Coalition [de mars 1813 au 11 avril 1814].[2]. Guerre d'Espagne, 1808-1814. Campagne de 1813.
***Contexte***: Soult, qui avait 25.000 hommes, voulait attaquer le col de




Roncevaux. Byng lui barrait le passage avec des effectifs inférieurs numériquement [19.000 hommes] mais postés à des centaines de mètres en surplomb.
***Chefs en présence*** ♦**Français**: maréchal Soult. ♦**Anglais**: généraux Byng, Cole et Ross.
***Effectifs engagés*** ♦**Français**: 25.000 hommes. ♦**Anglais**: 19.000 hommes.
***Stratégie ou tactique***: Sur les étroites chemins de montagne bordés de précipices, un détachement bien commandé pouvait barrer la route à des forces numériquement bien supérieures.
***Résumé de l'action***: Byng fut assailli par 18.000 Français de face, tandis qu'une autre colonne de 7.000 hommes essayait d'attaquer de flanc. Cole [5.000 hommes] monta en renfort de Byng, et Ross, avec des fantassins allemands et anglais, attaqua la colonne française qui allait frapper de flanc. Vu l'exiguïté du terrain, ils réussirent momentanément à arrêter l'avance des Français. Mais ces derniers reprirent leur offensive, et par-

[1] En espagnol, *Col de Roncevalles.*
[2] Voir la note de la rubrique "Conflit" de *Batailles de Blexen et Bremerlehe* du 22 au 25 avril 1813.

vinrent à contourner la colonne de flanc. À la nuit, Cole qui avait pris le commandement décida de retraiter devant les Français, leur abandonnant l'escarpement rocheuse.

***Pertes*** ♦Non spécifiées.

***Conséquence de cette défaite anglaise***: Le lendemain, 26 juillet, les Anglais continuèrent leur retraite, sous le couvert d'un épais brouillard qui les protégea. Soult les fit poursuivre mais sans grande détermination.




DU TRÈS HAUT, PUISSANT ET TRÈS ILLUSTRE PRINCE
FRANÇOIS-ALBERT-AUGUSTE-CHARLES-EMANUEL
*DUC* DE SAXE, *PRINCE* DE SAXE COBOURG ET GOTHA,
*DUC* DE JULIERS, CLEVES ET BERG, ET AUSSI D'ENGÈRN, ET WESTPHALIE
*LANDGRAVE* DE THURINGIE, *MARGRAVE* DE MISNIE, *PRINCE* ET *COMTE* DE HENNEBEK
*COMTE* de la MARK, et de RAVENSBERG, *SEIGNEUR* de RAVENSTEIN, et de TONNA
*MARÊCHAL* des ARMÉES de La REINE.
CHEVALIER GRAND-CROIX DU TRÈS HONORABLE ORDRE DU BAIN
ET CHEVALIER DU TRÈS NOBLE ORDRE DE LA JARRETIERRE

# *Roses.* *Siège de*

**Date de l'action**: 6 novembre - 5 décembre 1808.

**Localisation**: Rosas se situe tout près de la frontière française, sur la Costa Brava, Catalogne, Espagne. Coordonnées géographiques: 42° 10' de latitude Nord, et 03° 14' de longitude Est.

**Conflit**: Guerres du Premier Empire [18 mai 1804 - 1814 et 1815]. Campagne de Catalogne de 1808. Guerre péninsulaire [1808-1814].

**Contexte**: L'insurrection, armée par les Anglais, faisait rage en Espagne où le clergé espagnol prêchait la Guerre Sainte[1] contre les Français républicains et impies. Ces derniers mirent aussitôt en état de défense les places de Gérone, Hostalriz, Tarragone, Lérida, Cardone, Tortose, le Fort du Col de Balaguer, etc... Des colonnes françaises sillonnaient l'Espagne, détruisant les armées régulières ou irrégulières. Humiliés par les défaites continuelles de leurs armées et travaillés par la propagande anti-républicaine, les Espagnols donnaient libre cours à leur cruauté légendaire et fanatique. Les escortes des convois logistiques français étaient impitoyablement massacrées, et des centaines de corps mutilés de soldats français encombraient les fossés desséchés des arides mesetas.

Pour couper les lignes logistiques des Français, les Anglais firent sauter près de Mataro la grand-route de France à Barcelone. Les Espagnols tentaient d'acheter la défection des soldats italiens ou napolitains de la Grande Armée en occupation. Les troupes françaises étaient déjà sur la rive droite de l'Èbre, lorsque le VII° Corps[2] destiné à agir de concert avec elles, traversa les Pyrénées-Orientales et investit, le 6 novembre 1808, la place de Roses qui, avec sa garnison anglo-espagnole, bloquait les voies de communication avec la France.

***Chefs en présence*** ♦**Français**: généraux Gouvion-Saint-Cyr,[3] Reille, Pino. ♦**Anglo-espagnols**: le gouverneur O'Daly et le capitaine West; puis Lord Cochrane; général Vives.

***Effectifs engagés*** ♦**Français**: environ 9.000 hommes. ♦**Garnison anglo-espagnole**: 5.000 hommes, dont des Anglais commandés par le capitaine West.

***Stratégie ou tactique***: Les Français voulaient cette ville pour son port, excellente étape entre la France et Barcelone. Le port de Roses n'était qu'une étroite bande de maisons construites le long de la côte. La citadelle, sur le flanc gauche, formait un grand pentagone irrégulier. Sur la droite, une redoute construite au pied d'une montagne. Un retranchement de 800 mètres couvrait les maisons et reliait entre eux ces ouvrages de défense. La rade permettait à des navires de ligne de s'ancrer à portée des canons d'un fort en étoile appelé Fort Trinité,[4] à droite, lequel couronnait une colline située à 2 km de la citadelle. Une seule route fort étroite et sinueuse, corniche coincée entre mer et montagne, reliait Roses à la France et au reste de l'Espagne.[5]

---

[1]Le *Jihād*, hérité des Maures.

[2]Celui de *Gouvion-Saint-Cyr*

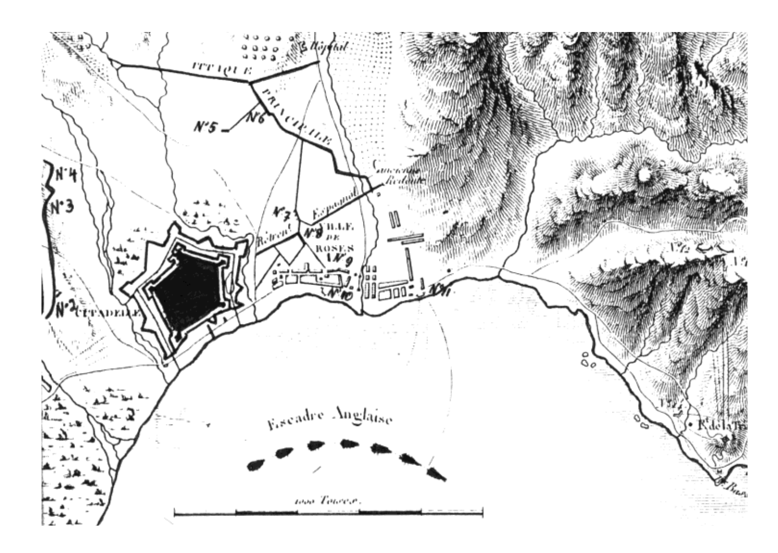
[3]Laurent Gouvion-Saint-Cyr, maréchal de France à partir de 1813, né à Toul, mort à Hyères [1764-1830]. Ministre de la Guerre sous Louis XVIII.

[4]Fort **de la Trinité** ou **du Bouton**.

[5]Rien à voir avec l'autoroute que les touristes connaissent aujourd'hui pour envahir la Costa-Brava !

Au cours de ce siège, tout fut mis en œuvre: tranchées d'approche, batteries de brèche et... menace d'assauts.

***Résumé de l'action***: La division du général Reille,[6] qui était restée cantonnée dans les environs de Figuéras,[7] fit sa jonction avec les troupes du général Saint-Cyr, et fut chargée, conjointement avec la division italienne du général Pino, de faire le siège de Roses. Les hauteurs de San-Pedro [avant-postes] furent emportées d'assaut le 8 novembre, et les Anglo-espagnols rejetés à l'arme blanche dans leur place-forte. Trois bataillons d'Infanterie Légère et des voltigeurs se portèrent sur Selva où ils chargèrent à la baïonnette les Anglo-Espagnols, les culbutèrent et




s'emparèrent de dix pièces d'artillerie de 24 que les Anglais venaient de débarquer de leur flotte à l'ancre en rade, dans la Baie de Roses. Les baïonnettes de la brigade du général Mazzuchelli n'étaient pas encore sèches du sang des premiers combats, qu'elles emportèrent aussi, quelques jours plus tard, les faubourgs de la ville.

Les Anglo-espagnols voulurent alors tenter une sortie pour reprendre ces secteurs perdus. Ils attaquèrent avec rage dans la journée du 12 mais furent repoussés avec des pertes d'une centaine d'hommes.

Dans la journée du 18 novembre, les officiers du Génie et de l'artillerie française reconnurent la place et déterminèrent les points faibles des murailles qui devraient être pris pour cibles, ainsi que l'emplacement des batteries de siège. La tranchée fut ouverte à 20h00 sur le plateau vis-à-vis du bastion situé à droite de l'attaque. Au jour, les travailleurs furent couverts. La parallèle avait de quatorze à quinze cents mètres de développement, et se creusait à 500 mètres de la place. Elle enveloppait l'un des bastions du front d'attaque, et se terminait, à droite, par un retour le long du talus formé par le terrain, à peu près parallèle à

---

[6] Du Corps d'armée de Duhesme

[7] Que les Français annexionnistes de l'époque appelaient *Figuières*.

la mer à cet endroit. À gauche, la parallèle s'appuyait à un grand ruisseau. L'artillerie française avait établi, en arrière de la parallèle et sur le bastion du front d'attaque, une batterie destinée à recevoir six mortiers.

Le travail de cette première nuit avait été conduit avec tant de silence que les Anglo-espagnols n'en eurent pas le moindre soupçon. Deux jours auparavant, les sapeurs français, aidés par un détachement d'Infanterie, avaient mis le chemin de Cadaque en état de servir au passage de l'artillerie, de sorte que celle-ci se trouva prête à armer les batteries. Les Français commencèrent aussi les travaux de progression vers le Fort-Trinité situé à deux kilomètres de la ville sur le cap qui flanquait d'un côté la Baie de Roses [au Nord].

Le général espagnol Vives, alors tout entier au soin de tenir le général Duhesme bloqué dans Barcelone, n'avait pas plutôt appris l'entrée du VII° Corps de la Grande-Armée en Espagne, qu'il se hâta d'envoyer une de ses divisions sur la Fluvia pour arrêter la progression du général Gouvion-Saint-Cyr.

Le 24 novembre, cette avant-garde, forte de 5.000 hommes et commandée par le général Alvarez, s'avança sur plusieurs colonnes pour attaquer les postes de Navata, Pontos et Armodas, occupés par les troupes françaises du général Souham qui était chargé de couvrir les opérations du siège de Roses.

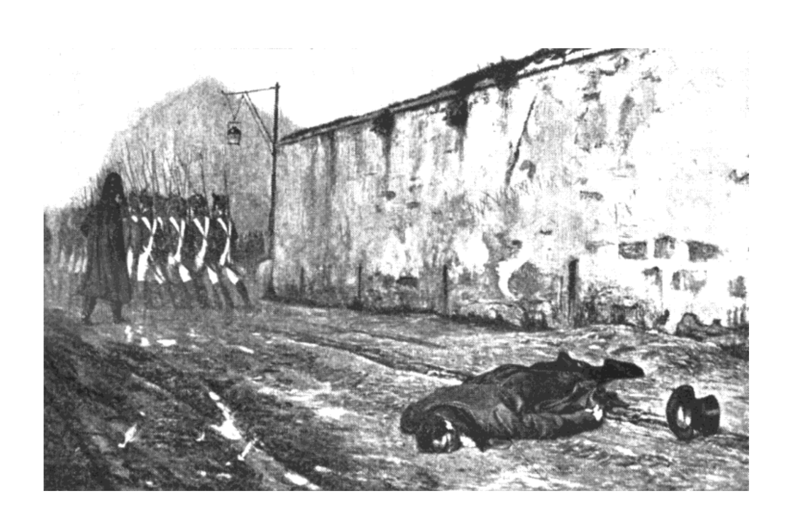


**Femmes et enfants de soldats anglais partant en campagne avec leur mari dans la cale d'un vaisseau de guerre. Un certain nombre de familles était tiré au sort dans chaque unité combattante parmi les sans-grades. Les gradés avaient des avantages similaires bien sûr [XIXe siècle].**

Cette tentative avorta rapidement. Les Espagnols, repoussés sur tous les points et rejetés au-delà de la Fluvia, laissèrent 120 prisonniers entre les mains des Français. La place de Roses et le Fort de la Trinité capitulèrent à la Grande-Armée le 5 décembre.

***Pertes*** ♦**Français**: quelques centaines de tués et de blessés. ♦**Anglo-espagnols**: les survivants de la garnison de 5.000 hommes furent déportés vers la France.

***Conséquence de cette défaite anglaise:*** L'occupation de Roses par les Français devenait aussi utile à ceux-ci qu'elle était fâcheuse pour les Anglais, en les privant d'un entrepôt facile et commode pour fournir aux insurgés des vivres et des munitions, et pour jeter, à leur gré, des guérilleros dans ce secteur extrêmement sensible.



**Exécution du maréchal Ney pour sa collaboration avec Napoléon en 1815 [peinture de Gérome]**

## ***Roses.*** *Bataille navale de*

***Date de l'action***: 22 octobre 1809.

***Localisation***: Au large de la ville de Roses [Rosas] sur la Costa Brava espagnole de Catalogne. Coordonnées géographiques: 42° 10' de latitude Nord, et 03° 15' de longitude Est.

***Conflit***: Guerres du Premier Empire [18 mai 1804 - 1814 et 1815]. Guerre péninsulaire. Campagne de 1809 en Catalogne.

***Contexte***: Une escadre,[1] sortit de la rade de Toulon avec un convoi de 20 transports logistiques chargés de munitions de guerre et de bouche pour l'armée française d'Espagne, de même que de conscrits destinés à combler les pertes.[2]

***Chefs en présence*** ♦**Français**: inconnus. ♦**Anglais**: Lord Collingwood.

***Effectifs engagés*** ♦**Marine Impériale**: 3 vaisseaux de ligne. ♦**Royal Navy**: 6 vaisseaux de ligne et des frégates.

***Stratégie ou tactique***: Tandis que l'escorte barrait la route à l'escadre anglaise, le convoi continua sa route. La bataille fut linéaire.

***Résumé de l'action***: L'escadre se trouva en vue de la flotte de Lord Collingwood le 21 octobre à la hauteur de Roses et elle fut attaquée le 22. Le convoi se sépara de l'escadre. Les trois vaisseaux français réussirent à bloquer les six vaisseaux de ligne anglais par une canonnade continue, tandis que le convoi continuait son chemin. Cinq des transports furent pris par les frégates; le reste du convoi logistique entra dans la baie et le port de Roses comme prévu.

***Pertes*** ♦**Français**: 5 transports. ♦**Anglais**: inconnues.

***Conséquence de cette défaite anglaise***: Le convoi réussit à passer et l'armée française d'Espagne fut ravitaillée.



YON-TE CHIM *Empereur, de la Chine.*

---

[1]De trois vaisseaux de ligne, deux frégates et deux corvettes.

[2]Jean-Marie Vianney, qui devint le saint curé d'Ars, fut mobilisé à cette époque et reçut sa feuille de route pour l'Armée d'Espagne. Mais, objecteur de conscience avant l'heure, il refusa de faire la guerre et se cacha. Quarante-cinq ans plus tard, en apprenant que Napoléon III l'avait nommé chevalier de la Légion d'honneur, il commenta avec un sourire: *"Je ne sais pas pourquoi... à moins que ce soit parce que j'ai été déserteur."*

## ***Sabugal*** *Bataille de*

***Date de l'action***: 3 avril 1811.

***Localisation***: Portugal. Coordonnées géographiques: 40° 21' de latitude Nord, et 07° 05' de longitude Ouest.

***Conflit***: Guerres du Premier Empire [du 18 mai 1804 au 6 avril 1814 ***&*** *les Cent-Jours* du 20 mars au 28 juin 1815]. Guerre Péninsulaire, 1808-1814. Campagne de 1811 au Portugal.

***Contexte***: *L'Armée* [française] *de Portugal*, chargée de butin et mourant d'inanition, quittait le Portugal, vaincue par la terre-brûlée et suivie de très loin par l'armée anglaise. Avant de quitter le Portugal, Masséna voulut une dernière fois lancer, à Sabugal, un défi aux Anglais qui refusaient le combat en rase campagne. Une fois de plus, Wellington fit retrancher ses hommes au sommet d'une côte et resta sur la défensive. Malgré cela, une manœuvre de quelques régiments anglo-portugais de l'aile droite qui voulaient s'emparer d'un pont, déclencha une contre-attaque très localisée de l'aile gauche française.

***Chefs en présence*** ♦**Français**: maréchal Masséna. ♦**Anglais**: Sir Arthur Wellesley, duc de Wellington.

***Effectifs engagés*** ♦**Français**: 10.000 hommes. ♦**Anglais**: 40.000 hommes.

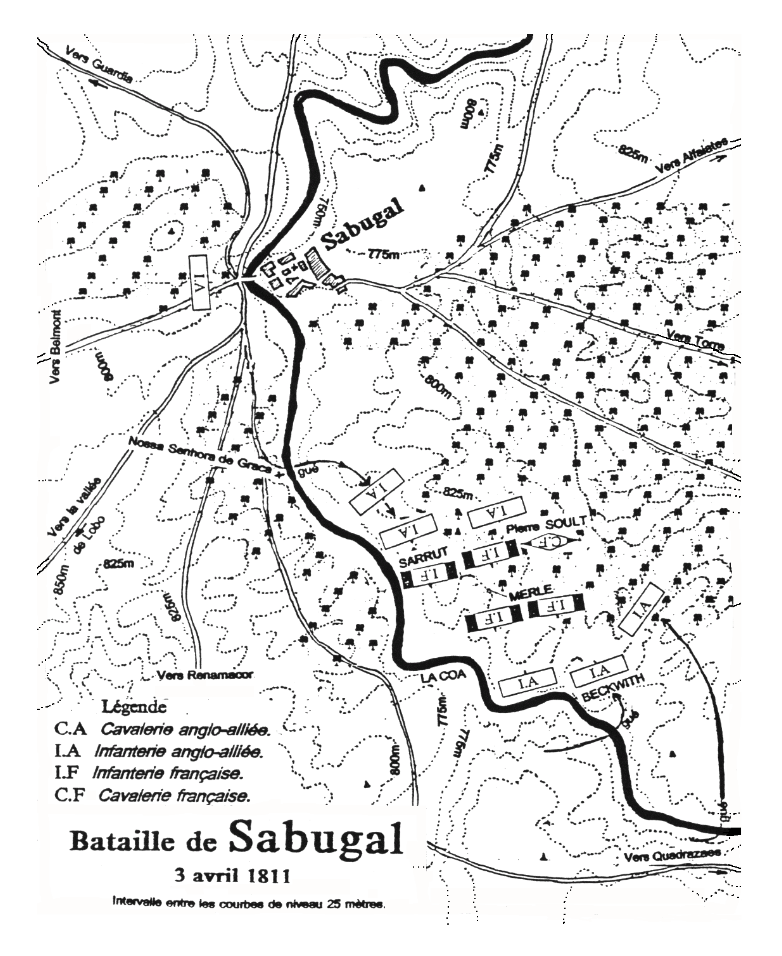
***Stratégie ou tactique***: Les Anglais s'attendaient à ce que les Français, dont le Corps d'armée principal était posté en amont du pont, seraient tournés, entourés et percés avant qu'ils ne puissent être secourus. Mais... un brouillard dense obscurcissait les rives de la Cõa et, de ce fait, les différentes attaques anglaises ne furent pas synchronisées. Erskine ne réussit pas à mettre sa Light Division dans la bonne direction, et demeura sans communications avec le colonel Beckwith qui commandait sa brigade de tête. D'autres unités se détachèrent par erreur de leur propre colonne et suivirent d'autres files. De plus il se mit à pleuvoir. Pour toutes ces bonnes raisons, les différents Corps d'armée anglais n'étaient pas en place à *l'heure H.* L'attaque de Beckwith fut donc reçue durement par les Français et une contre-attaque de la Cavalerie française les rejeta en arrière. Le général Régnier, qui ne s'attendait pas à une attaque, avait placé ses troupes au bas du terrain pour être à proximité de la Cõa. Son attaque, lorsqu'il en lança une, fut donc vers les hauteurs. Les projectiles pleuvaient dru. Le capitaine Hopkins alla occuper une colline à gauche, proche de l'artillerie française et qui commandait un passage que les Français utilisaient pour contourner la droite de Beckwith. Le tir de Hopkins jeta quelque perturbation dans l'assaut français mais ne put le stopper.

Les Anglais, qui s'étaient placés sur les hauteurs, firent pleuvoir le plomb et le feu sur les assaillants puis contre-attaquèrent les Français; mais une contre-attaque de la Cavalerie française refoula les Anglais au sommet où ils se retranchèrent derrière un mur de pierre. Voulant regagner les bords de la Cõa, les Anglais lancèrent une autre attaque et Régnier dut faire donner la Réserve tactique[3] qui attaqua les Anglais de flanc et emporta la décision.

---

[3]4.000 hommes dont de l'Artillerie et de la Cavalerie.

Massena vint alors prendre position le long de la Cõa. Il forma ses troupes en deux côtés de triangle, Régnier commandait à l'apex[4] qui était Sabugal même, ville de la province portugaise de Beira située dans une plaine sur la rive droite de la Cõa. Se détachant de la ville, deux églises et une tour élevée. Ses deux ailes étaient couvertes par la rivière qui forme un méandre aigu à Sabugal. L'aile droite avait une communication ouverte avec la forteresse d'Almeida entièrement couverte par les ravins à pic de la Cõa.




***Résumé de l'action***: À l'aube du 3 avril, trois divisions alliées, la 3rd Division, la Light Division[5] et la Cavalerie anglaise de Slade, devaient passer la Cõa à gué pour pénétrer entre l'aile gauche et le Centre français. La 5th Infantry Division et l'artillerie devaient attaquer simultanément en

---

[4]C'est à dire **au sommet**.
[5]Composée des 43rd, 52nd et 95th Foot Regiments.

une action combinée et forcer le pont de Sabugal. Le Corps d'armée de Régnier, qui formait l'aile gauche de Masséna, serait ainsi percé avant que le Centre de Masséna ne puisse intervenir pour colmater la brèche. Deux grosses divisions d'Infanterie anglo-alliées restaient en Réserve tactique.

Ce matin-là était brumeux. Mettant à profit l'absence de visibilité, le 43th, le 95th et les Rifles [Carabiniers], commandés par Beckwith, furent lancés sur les Français. Sur ces entrefaites la brume se leva et Régnier, voyant arriver les Anglais, lança une contre-attaque qui stoppa les régiments anglais avant le choc prévu. Le 43th et le 95th se retranchèrent au sommet d'un petit escarpement rocheux, tandis que les Rifles harcelaient le flanc de la contre-attaque française. La contre-attaque reflua et fut renouvelée plusieurs fois en de furieux combats.

Un autre régiment anglais d'Infanterie légère, le 52nd, arriva en renfort, bientôt suivi de la Division Picton; ce qui mettait les Français en état de grande infériorité numérique malgré la Réserve tactique que Régnier fit manœuvrer adéquatement. Les Français durent passer de l'offensive à la défensive. Régnier ordonna à ses troupes de reprendre leurs positions statiques de départ et d'attendre l'offensive anglaise, qui, en fait, ne vint pas; paradoxalement, ces derniers restaient aussi sur leurs positions défensives en dépit de leur grande supériorité numérique dans ce secteur, et attendaient que les Français jouent, selon leur habitude, le rôle offensif de la bataille.

Masséna avait l'alternative, soit d'attaquer Wellington qui, ne voulant prendre aucun risque, s'obstinait à rester terré dans ses formidables positions défensives,[6] soit de passer la frontière et d'essayer d'attirer les Anglais en territoire espagnol pour les battre **hors** de leurs retranchements défensifs situés en territoire portugais. Le 4 avril, il passa en Espagne et se dirigea vers Ciudad Rodrigo puis vers Salamanque. Soupçonneux, Wellington ne suivit pas les Français; il resta sur la frontière portugaise. Les Français s'éloignèrent *«en colonnes désordonnées, chargés de butin, encombrés de longues files d'ânes chargés de blessés, avec leurs caissons d'artillerie et leurs fourgons à bagages tirés par des bœufs, car la plupart des chevaux étaient morts pour nourrir les soldats français affamés.*[7] *Ils n'avaient presque plus de chevaux pour faire manœuvrer leur artillerie en face des Anglo-alliés, et leur Cavalerie était dans un tel état d'épuisement et de délabrement que leurs cavaliers auraient été incapables d'effectuer la moindre charge»*.[8] Malgré cela, leur prestige était encore si haut que l'armée anglo-portugaise n'osa pas se mesurer à eux en rase campagne et qu'elle laissa partir les Français croulant sous leur riche butin.

*L'Armée de Portugal* avait été vaincue par la stratégie de la Terre-Brûlée, comme la Grande-Armée le sera, dans fort peu de mois, du reste, par le *Général Hiver* dans les steppes russes.

***Pertes*** ♦**Français**: 1.400 tués, blessés et prisonniers. ♦**Anglais**: 800 tués, blessés et prisonniers.

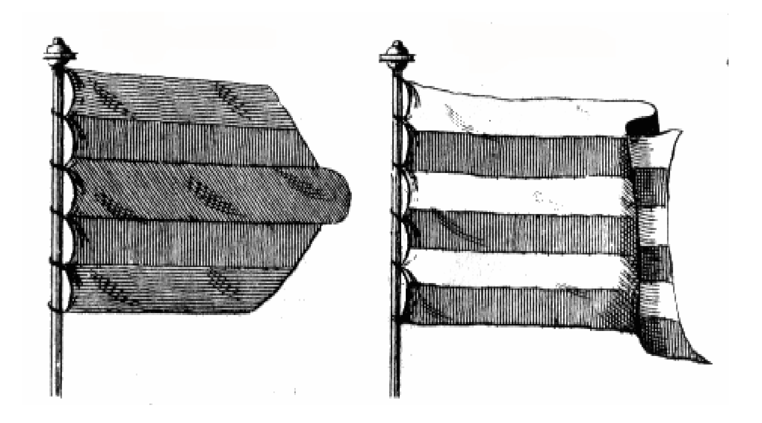
---

[6]Ce qui aurait causé inutilement des pertes aux Français.

[7]Il peut paraître surprenant que la viande de cheval ait été, chez les Français, préférée à celle de bœuf, quand on sait à quel point les troupes anglaises déconsidéraient la viande de cet équidé qu'elles plaçaient juste avant celle de rat.

[8]Écrivit un officier .

***Conséquence de cette défaite anglaise***: Ce refus de la bataille ne fit rien pour augmenter le prestige de Wellington au Portugal et en Angleterre. L'objectif de la bataille était, pour les Anglo-portugais, d'arrêter les Français et de les empêcher de quitter le Portugal avec leur butin. Or, croulant sous le butin que l'armée française de Portugal emportait, la colonne française continua son chemin sous l'œil de l'armée anglaise, qui ne quitta pas ses retranchements perchés au sommet des hauteurs, pour se mesurer à elle en rase campagne.



**Gauche: pavillon de Tunis; iul est de cinq bandes, bleu rouge verte, rouge, bleu, & se termine en pointe, la bande du milieu en forme de langue. Droite: autre pavillon de Tunis; il est de six bandes, trois blanches & trois rouges; il y a un troisième pavillon de Tunis qui est vert, qui se termine en pointe.**

## ***Saint-Christophe.*** *Attaque contre*

**Date de l'action**: 1805

**Localisation**: St-Kitts, ou Saint-Christophe, île des Antilles. Coordonnées géographiques: 17° 20' de latitude Nord, et 62° 45' de longitude Ouest.

**Conflit**: Guerres du Premier Empire [18 mai 1804 - 1814 et 1815]. Troisième Coalition, du 8 avril 1805 au Traité de Presbourg, 26 décembre 1805.

**Contexte**: Après avoir détruit les défenses anglaises de la Dominique, les Français attaquèrent l'île anglaise de Névis, détruisirent ses défenses, s'emparèrent des navires et partirent; puis ils firent subir le même sort à Monserrat. Après quoi ils se dirigèrent vers Saint-Christophe.

**Chefs en présence ♦Marine Impériale**: amiral Missiessy; chef d'État-Major Barbot. **♦Royal Navy**: inconnus.

**Effectifs engagés ♦Marine Impériale**: 400 hommes. **♦Royal Navy**: inconnus.

**Stratégie ou tactique**: Comme dans de nombreuses îles, un refuge de montagne était prévu afin que la garnison puisse soutenir un siège prolongé. Mais le résultat était souvent que les garnisons de forts côtiers ne tenaient pas leur poste avec détermination; ils préféraient abandonner les populations aux envahisseurs pour se réfugier dans leur nid-d'aigle montagnard.

**Résumé de l'action**: À Saint-Christophe, l'amiral Missiessy et l'adjudant-général Lagrange abordèrent avec précaution. Deux frégates furent détachées pour reconnaître la rade de la Basse-Terre et ses défenses. Un Corps de 400 hommes, commandé par le chef d'État-Major Barbot, eut ordre d'opérer un débarquement sous la protection des frégates. Dès que les habitants de la Basse-Terre virent mettre les chaloupes de débarquement à la mer, ils arborèrent le drapeau blanc des parlementaires et quatre officiels se rendirent à bord du vaisseau amiral pour traiter de la rançon de l'île. Pendant ce temps, Barbot effectua son débarquement et occupa sans peine les deux forts qui couvraient la ville. Toutes les troupes anglaises de même que les milices locales, au lieu de protéger la population, s'étaient retirées à Brimstone-Hill, le Gibraltar des Antilles.[9] Cette position était trop forte pour être prise autrement que par un siège en règle, que les obstacles du terrain auraient rendu extrêmement long. Comme un tel siège aurait exigé plus de temps que l'escadre française ne pouvait passer aux Antilles, Lagrange décida de ne pas assiéger la forteresse de Brimstone-Hill. Après avoir détruit l'artillerie et les munitions des deux forts de Basse-Terre, enlevé les fusils des milices et perçu une contribution imposée aux habitants, impôt qui couvrait largement les opérations, les Français évacuèrent l'île. L'escadre brûla, avant de partir, plusieurs grands navires qui se trouvaient dans la rade de Saint-Christophe. Certains étaient richement chargés.

**Pertes** ♦inconnues.

**Conséquence de cette défaite anglaise**: À son retour à la Martinique,

---

[9] **Gibraltar** évoque une telle puissance, pour les Anglais, qu'ils surnomment souvent de ce nom certaines places très fortes. Ainsi avaient-ils appelé **Môle-Saint-Nicolas** à Saint-Domingue.

l'amiral français Missiessy trouva des dépêches lui ordonnant de rentrer immédiatement en Europe. Il retourna en France, chargé de prisonniers anglais et d'un riche butin.



**Armoiries de Charles Emmanuel III, roi de Sardaigne et duc de Savoie.**

## ***Saint-Pierre-d'Irube.*** *Bataille de*

***Date de l'action***: 13 décembre 1813.

***Localisation***: 01°27'03"Ouest, 43°28'30"Nord. Aujourd'hui ville de la banlieue sud-est de Bayonne.

***Conflit***: Guerres du Premier Empire [du 18 mai 1804 au 6 avril 1814 **&** *les Cent-Jours* du 20 mars au 28 juin 1815]. Sixième Coalition [de mars 1813 au 11 avril 1814].[10]. Campagne de 1813 en Aquitaine.

***Contexte***: La journée du 12 décembre passa tout entière sans qu'aucun mouvement hostile n'ait lieu sur les deux lignes de bataille. Cependant, le duc de Dalmatie, qui avait aperçu des troupes en arrière de la droite de l'armée alliée, vers Arauns, jugea qu'elles ne pouvaient appartenir qu'au Corps du général Hill qui avait repassé la Nive les 10 et 11, et que l'attention des Anglais était fixée sur la rive gauche. Le maréchal Soult résolut alors d'aborder les Anglo-portugais par la rive droite et de les attaquer à Saint-Pierre-d'Irube, en y dirigeant rapidement ses troupes.

***Chefs en présence*** ♦**Anglais**: Sir Arthur Wellesley, duc de Wellington. ♦**Français**: maréchal Soult, duc de Dalmatie; comte d'Erlon.

***Effectifs engagés*** ♦20.000 **Français**. ♦50.000 **Anglo-alliés** au début de la bataille et 65.000 à la fin.

***Stratégie ou tactique***: La position de la ville de Bayonne, tenue par les Français, favorisait la manœuvre prévue[11] car le trajet pour passer d'un côté de la Nive à l'autre, en traversant la ville, était de trois kilomètres pour les troupes françaises et de 12 kilomètres pour les Anglo-alliés. Les divisions d'Armagnac, Abbé, Foy, Darricau et Maransin, placées sous le commandement du comte d'Erlon, s'ébranlèrent dans la nuit du 12 au 13 décembre. Elle marchèrent par Bayonne sur la rive droite de la Nive, et vinrent camper avant le jour au bas de Saint-Pierre-d'Irube.

Tout portait à croire qu'une manœuvre faite pendant la nuit et dans le plus grand silence allait être couronnée d'un plein succès. Mais, par un malentendu surprenant, les divisions françaises, qui avaient laissé éteindre leurs feux de bivouac en face d'Arcangues, en allumèrent d'autres à Mousserolles. Cette circonstance tira Lord Wellington de sa sécurité, basée sur son immense supériorité numérique, et vint l'*éclairer* sur les projets des Français. Aussitôt, trois fortes divisions anglaises vinrent renforcer le Corps d'Armée du général Hill. Si bien qu'au lieu de 20.000 Alliés solidement retranchés, les 20.000 Français allaient assaillir 50.000 hommes fortement installés dans les positions du haut Saint-Pierre-d'Irube; la Gauche sur la Nive et la Droite appuyée contre les hauteurs qui correspondent au secteur de *Saint-Jean-Le-Vieux-Mouguerre*. À la fin de la bataille, les forces alliées atteignaient approximativement... 65.000 hommes!

***Résumé de l'action***: Le 13 à 07h00 du matin, la Division Abbé s'élança *en petite foulée d'assaut* par la grand route de Saint-Jean-Pied-de-Port, vers les Anglais en position en haut de *Saint-Pierre-d'Irube,* sur les hauteurs de *Losternia*. La Division Darricau suivit la rive droite de la Nive pour tourner la Gauche anglaise, en prenant à sa naissance le con-

---

[10]Voir la note de la rubrique "Conflit" de *Batailles de Blexen et Bremerlehe* du 22 au 25 avril 1813.

[11]De transférer des troupes du côté de Saint-Pierre.

trefort sur lequel ils étaient établis. Pendant que le général Foy s'avançait vers *Le Vieux-Mouguerre* pour attaquer leur Droite, et que la Division d'Armagnac agissait en deuxième ligne pour seconder ce mouvement, le général Tirlet fit mettre 22 pièces en batterie par le colonel Lambert. 16 étaient destinées à débusquer les Alliés du haut Saint-Pierre, et 6 devaient appuyer le mouvement du général Foy. Les Anglais furent abordés avec une violence inouïe sur toute la ligne, mais, auparavant, le combat fut précédé par un feu d'artillerie écrasant et par une activité tactique prodigieuse.

Abbé, appuyé par ce dense feu d'artillerie attaqua donc vigoureusement les Anglais qui, après un violent combat, retraitèrent, baïonnette dans les reins, jusque dans leur deuxième ligne; c'est à dire que les troupes d'Abbé atteignirent les hauts de Saint-Pierre. Si les Français avaient reçu sur le champ des renforts, la bataille aurait été en leur faveur en dépit de l'énorme supériorité numérique des Alliés. L'artillerie anglaise, menacée par l'assaut français, était déjà en pleine retraite. Au même moment, la Division Foy et une brigade du général d'Armagnac, précédées par 6 pièces d'artillerie hippomobile, avaient marché en direction de la montagne de *Partouhiria* pour tourner la droite anglaise par *Saint-Jean-Le-Vieux-Mouguerre*. La montagne fut enlevée par les Français, et la Division Foy était presque en potence sur le flanc droit des Alliés au moment où Abbé atteignit les hauts de Saint-Pierre après de grands sacrifices.

La bataille semblait perdue pour les Anglais. Wellington, qui[12] s'était porté sur la ligne de bataille aux premiers coups de canons, crut lui aussi la bataille perdue. Il venait de donner les premiers ordres de retraite lorsque l'arrivée inopinée de renforts anglo-hispano-portugais qui accouraient en toute hâte de la rive gauche de la Nive raffermit son dispositif de combat.

Du côté français, les renforts mandés par le général Abbé n'arrivaient pas. D'instant en instant, la situation des troupes françaises, parvenues par assauts successifs jusqu'aux hauts de Saint-Pierre, devenait critique. En désespoir de cause, Abbé, perdant tout espoir d'être secouru, se vit forcé de rétrograder. Réduit à ses propres forces, il revint néanmoins deux fois à l'attaque des hauts de Saint-Pierre; mais les Anglais, qui ne cessaient de recevoir des renforts, ne purent être *dépostés* par ses trop faibles effectifs. Contrainte un moment à retraiter, l'artillerie anglaise fut bientôt remise en batterie et foudroya la poignée d'hommes déterminés qui l'avaient forcée à cet humiliant mouvement rétrograde.

À ce moment, le comte d'Erlon jugea que la Division Abbé était dans l'impossibilité de progresser si elle n'était pas renforcée. Il donna à Armagnac l'ordre de déployer la Brigade Gruardet en bataille sur la route de Saint-Jean-Pied-de-Port et de la faire monter à l'assaut. Ces ordres furent exécutés; mais l'énorme quantité de blessés et de morts que la Division Abbé, la plus exposée, avait essuyée au Centre, non seulement gêna l'avance des conscrits de Gruardet, mais les impressionna si défavorablement qu'elle les empêcha de réussir leur offensive, et sema même quelque confusion parmi eux. Tandis que le général Abbé, avec

[12] À partir d'Ustaritz.

les débris de sa division, s'efforçait de s'accrocher au terrain contre les Anglais beaucoup plus nombreux et solidement retranchés qui faisaient pleuvoir sur lui un feu mortel, le général Darricau poursuivit son mouvement sur la rive droite de la Nive afin de tomber sur les arrières anglais dans le secteur de Villefranque. Mais sa marche fut ralentie et parfois contrecarrée par les difficultés et les accidents du terrain qui ne lui permettaient pas d'attaquer en coordination synchronisée avec Abbé. Après un engagement très impétueux et meurtrier mais indécis, Darricau fut forcé de rétrograder,[13] comme la Division Abbé, pour éviter d'être tourné lui-même. Il vint reprendre sa position initiale du matin.

La Division Abbé, qui n'avait pu être renforcée par les conscrits trop peu aguerris de la Brigade Gruardet, se forma en bataille à la naissance des positions anglaises. Foy et Armagnac regagnèrent également en bon ordre leurs positions de départ où venait d'arriver la Division Darricau.

Le maréchal Soult s'élança vers ses avant-postes, exhorta ses conscrits à la résistance, les encouragea, leur rappela les triomphes passés et la honte de voir la France envahie par les armées étrangères. Exaltés par le patriotisme contagieux de ce vieux soldat professionnel, les jeunes conscrits, qui savaient à peine charger leur arme individuelle, se battirent avec un courage et une fougue inconcevables; à tel point que le combat se soutint jusqu'au soir, faisant des milliers de morts!

Les Anglais n'avaient fait aucun progrès sur le front de l'armée française. Mais, tandis qu'une partie des forces anglo-alliées progressait par la route de Saint-Jean-Pied-de-Port, un de leurs gros Corps d'armée s'approchait dangereusement du Vieux-Mouguerre. La Division Maransin, encore fraîche,[14] reçut l'ordre de quitter le *Camp de Marrac* et d'avancer en toute hâte vers Mouguerre pour intercepter les Anglais. Mission dont elle s'acquitta de façon tout à fait satisfaisante, malgré les effectifs écrasants qu'elle dut combattre. Mais les Anglais réussirent tout de même, au prix de pertes énormes, à appuyer leur Droite à l'Adour.[15]

Pendant que l'essentiel de la bataille se déchaînait à Saint-Pierre, le général Soult[16] s'était avancé avec de la Cavalerie Légère à la hauteur de Cambo pour couper le chemin qui conduit à la grand-route de Saint-Jean-Pied-de-Port et à la Nive. La Cavalerie française se heurta à de fortes troupes espagnoles commandées par le général Morillo et appuyées par plusieurs escadrons de Cavalerie anglaise, sur les hauteurs de Choini, près d'Hasparren. Le combat fit quelques blessés de part et d'autre.

***Pertes***: La bataille de Saint-Pierre d'Irube fut sans contredit l'une des plus sanglantes que *l'Armée* française *d'Espagne* ait livrées. ♦**Français**: 6.000 hommes hors de combat, tués, blessés ou prisonniers; dont deux généraux blessés[17]. ♦**Anglais**: 8.000 hommes tués, blessés ou prison-

---

[13]Vers midi.

[14]Frais ou fraîche signifie **non engagée**. Une unité qui venait d'être décimée par un combat avait, c'est compréhensible, un pouvoir destructeur fortement émoussé, à cause de l'état de choc psychologique dans lequel se trouvaient la plupart des soldats après avoir perdu des camarades ou subi des blessures.

[15]Cours d'eau.

[16]Frère du maréchal.

[17]Soit 30 des effectifs français engagés; 12% des Anglo-alliés.

niers.
***Conséquence de cette bataille***: Ce fut une sanglante bataille qui, fâcheusement, n'eut aucun résultat tactique ou stratégique; ni d'un côté ni de l'autre. Les deux belligérants se retrouvèrent à la fin de la bataille sur leurs lignes de départ. En fait, elle ne fit que rendre Lord Wellington encore plus prudent en face de ces soldats français, adolescents-conscrits sans expérience militaire pour la plupart, mais redoutables avec une baïonnette entre les mains.

La bataille de Saint-Pierre termina la Campagne de 1813 de *l'Armée des Pyrénées,* nouvelle dénomination de *l'Armée d'Espagne.* Ces dernières opérations au Pays-Basque français, du 9 au 13 décembre, avaient coûté 16.000 tués aux Anglo-lusitaniens et 10.000 à l'armée française. L'empereur des Français, aux abois dans le nord de l'Europe, réclamait toujours du sang nouveau à une France exsangue, et les pertes françaises de la petite *Armée des Pyrénées* sur ce théâtre secondaire d'opérations, ne pouvaient se compenser ou se réparer, tandis que les Anglo-hispano-portugais recevaient chaque jour de nouveaux régiments frais.

Vers la fin de décembre, l'armée alliée du général-duc de Wellington fut encore accrue des Corps d'armée espagnols de Galice et d'Andalousie.

En cette fin d'année 1813, les avant-postes français et anglais se faisaient face, de part et d'autre de la Nive, les officiers français et ceux du 28th Foot Regiment fraternisaient en discussions amicales. Pourtant, certains officiers essayèrent parfois d'utiliser la fraternisation pour répandre informations et désinformation chez les officiers français. Les Français prétendaient ignorer le revers subi par la Grande Armée à Leipzig. Aussi un officier britannique prit une copie du quotidien *The Star*, l'enveloppa autour d'une pierre et tenta de l'envoyer maladroitement du côté français. Mais la pierre seule poursuivit sa route et le journal tomba dans la rivière.[18]

Beaucoup durent la vie sauve à la fraternisation. Peu après les combats sur la Nive, le colonel Alexander du 1st Foot Guards Regiment revenait à cheval vers l'arrière par une nuit noire et orageuse, quand soudain il culbuta et alla s'affaler, lui et son cheval, de l'autre côté du chemin, au pied même d'une sentinelle française qui, armant son fusil, lui adressa aussitôt une sommation "Halte là! Qui vive?" "C'est l'officier du poste anglais. Le colonel Alexander. Ne tirez-pas! cria l'Anglais qui s'exprimait fort bien en français.[19] "Mon colonel, j'espère que vous n'êtes pas blessé!" lui répondit la sentinelle.[20]

Alors que le 34th Foot Regiment tenait une rive de la Nive, rivière étroite quoique impétueuse, les troupes françaises postèrent des sentinelles de l'autre côté. On s'entendit[21] avec elles de telle sorte qu'il n'y ait aucun acte d'hostilité sans avertissement préalable. Les officiers

---

[18]CADELL, Charles, lieutenant-colonel, *Narrative of the Campaigns of The Twenty-Eighth Regiment, since their return from Egypt in 1802*, Londres, 1835

[19]À l'époque et jusqu'au milieu du XXe siècle, la langue internationale.

[20]Tiré de Brett-James, Antony, *Life In Wellington's Army*, George Allen & Unwain Ltd, Londres, 1972.

[21]Raconta un officier anglais.

se parlaient à travers le cours d'eau[22] sur un ton de badinage et de bonne humeur; les Français racontaient leurs souvenirs d'incidents au cours desquels ils l'avaient échappé belle. Ils montraient des trous de projectiles dans leur couvre-chef. Les Anglais déclaraient avec malice à quel point ils seraient heureux de rencontrer leurs opposants à Paris, aussitôt que possible.[23]

Les hommes de troupe développèrent, eux-aussi, des relations amicales par dessus le cours d'eau. Ils se montraient eux-mêmes très agréables envers les soldats français car ils savaient qu'il y avait de l'eau-de-vie en France. Le problème était de s'en procurer. Ils s'évertuaient à prononcer des mots comme "Français bons, Fromage, Cognac et Tabac, et en dépit de prononciation déficientes, ils se faisaient comprendre. Un passage empierré qui devenait visible quand la rivière était basse aida à trouver une solution. George Bell raconte que: "Chacun mit sa pièce de monnaie dans une gamelle, qui fut secouée pour attirer l'attention de la sentinelle française. Après avoir déposé son arme, l'une des sentinelles descendait dans l'eau, secouait encore sa boîte, la plaçait sur la grosse pierre au milieu de la rivière en criant "cognac", et revenait dans son camp. Bientôt, elle était ramassée, et revenait dans la soirée pleine d'eau-de-vie (peut-être pas de la meilleure qualité). La garde montante était mise au courant et l'échange se poursuivait pendant un certain temps... "[24]

La rivière Nive fut le théâtre de nombreux autres cas de fraternisation. La partie centrale du pont d'Ustaritz avait été détruite et seuls restaient les deux têtes de pont. Un jour de décembre, Buckham observait une sentinelle française armée de son long mousquet, coiffée de son couvre-chef blanc, et sa grande capote grise rejetée sur les épaules. Vingt mètres plus loin se tenait un soldat écossais du Black Watch Regiment; paisibles tous les deux. Les Français et les Anglais descendaient jusqu'à la rive pour abreuver leurs chevaux, tandis que les épouses anglaises[25] lavaient le linge militaire tout à côté. Parfois, les soldats français tentaient d'induire les Anglais à déserter. Leur méthode était de piquer un morceau de bœuf à la pointe d'une baïonnette et de le brandir en criant: "Venez, voilà un bon rosbif! Venez boire une excellente eau-de-vie!"[26] Des échanges similaires avaient cours sur le pont de Cambo [à travers la Nive]. Les troupes anglaises manquaient de sel, aussi les Français leur en fournissaient occasionnellement. Un colonel français en profitait parfois pour envoyer un paquet de journaux au général Hill.[27] *Des notes, glissées dans les journaux offraient aussi aux Anglais des incitations à la désertion... Cela entraîna effectivement de nombreuses désertions chez les*

---

[22]Les officiers seulement, car en général les hommes de troupes anglais, peu instruits, ne parlaient pas français suffisamment, la langue internationale de l'époque

[23]BELL, Sir George, major-général, *Soldier's Glory, being Rough Notes of an Old Soldier*, arrangé et publié par Brian Stuart, Londres, 1956. page 105.

[24]ibid. page 106.

[25]Voir Répertoire à la rubrique: *Femmes de militaires anglais qui suivaient les troupes en campagne*

[26]BUCKHAM, P.,W., *Personal Narratives of Adventures in the Peninsula during the War in 1812-1813.* By an Officer late in the Staff Corps Regiment of Cavalry, Published anonymously, London, 1827

[27]GAVIN, William, *The Diary of William Gavin, Ensign and Quartermaster, 71st Highland Regiment, 1806-1815*. XXV

*Anglais. Aussi, les officiers de permanence aux avant-postes reçurent du commandant en chef anglais l'ordre d'interdire toute communication avec les Français, toute fraternisation. Mais en dépit de leur vigilance, ils ne purent l'empêcher complètement*[28].



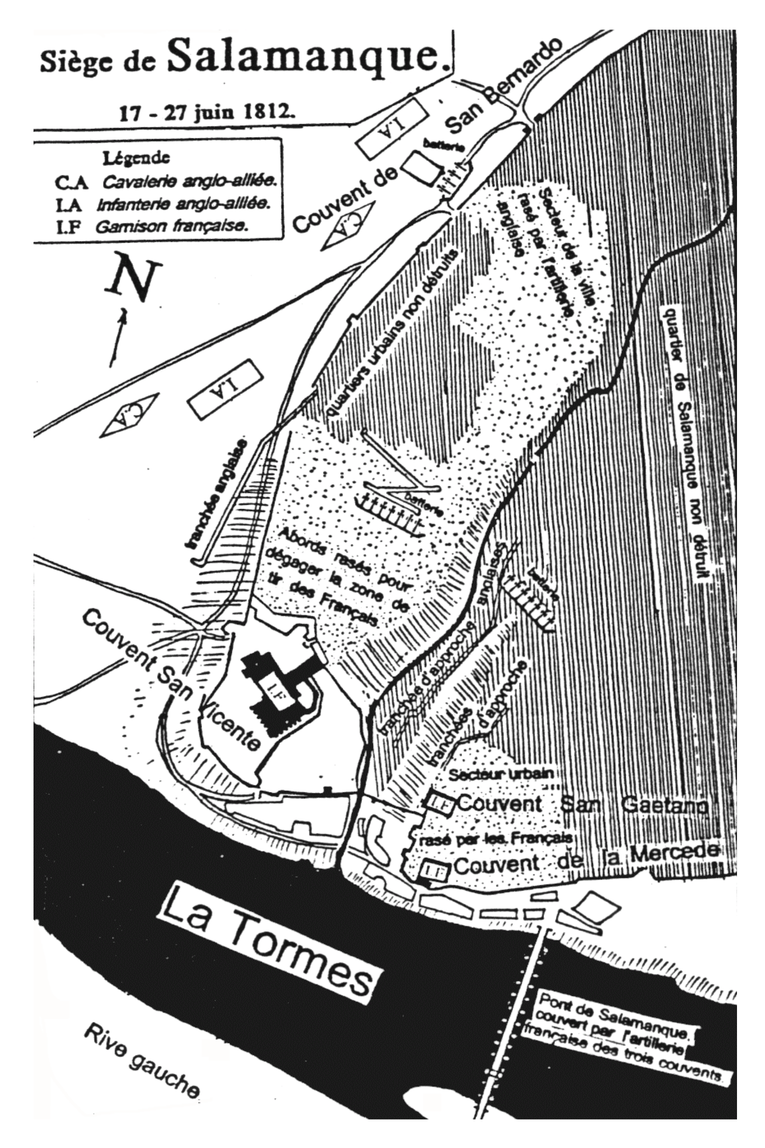
**Georges IV roi de Grande-Bretagne. Celui qui affranchit du terrible Test Act les catholiques de son pays. Peinture à l'huile [1819] de Sir Thomas Lawrence, Musée du Vatican**

[28]BLAKISTON, J., Major, *Twelve Years' Military Adventure in Three quarters of the Globe: or, Memoirs of an Officer who served in the Armies of His Majesty and of the East India Company, between the Years 1802 and 1814 in which are contained the campaigns of the Duke of Wellington in India, and his last in Spain and the South of France* (2 volumes), Londres, 1829, Vol.II, Page 319

# *Salamanque*. *Siège de*

***Date de l'action***: 17 - 29 juin 1812.

***Localisation***: Salamanca, Espagne. Coordonnées géographiques: 40° 58' de latitude Nord, et 05° 39' de longitude Ouest.




***Conflit***: Guerres de l'Empire [du 18 mai 1804 au 6 avril 1814 **&** *les Cent-Jours* du 20 mars au 28 juin 1815]. Guerre d'Espagne [1808-1814]. Campagne de 1812.

***Contexte***: Les bruits d'une nouvelle guerre dans le Nord de l'Europe commençaient à se répandre. Tout annonçait qu'une lutte terrible et décisive allait s'engager entre les deux plus puissants monarques de l'Europe: Napoléon et le Tsar de Russie. Le 22 juin 1812, Napoléon déclara la guerre au Tsar afin de se lancer dans sa Campagne de Russie, 129 ans presque jour pour jour avant le déclenchement de *l'Opération Barbarossa* par Hitler; invasions qui allaient mener à la destruction des deux envahisseurs. *La Guerre d'Espagne* devenait de plus en plus marginale, une simple diversion; ce qu'elle avait toujours été en réalité.

Les Corps de la Garde Impériale qui se trouvaient à Valladolid et dans la Vieille-Castille avaient, depuis 1811, reçu l'ordre de revenir sur le sol français,[1] *L'Armée* dite *du Nord* [de l'Espagne] avait été dissoute; les autres armées se trouvaient affaiblies par la sortie hors des Corps de la Ligne d'un certain nombre de soldats d'élite destinés à être mutés dans la Vieille Garde Impériale dont l'empereur voulait compléter les effectifs. Cette sélection qui prenait le courage pour critère fut impolitique, excita la jalousie des soldats qui restaient dans les régiments de Ligne, les aigrit, et, de ce fait, diminua leur enthousiasme et leur valeur combative. Les régiments de Ligne furent, pour leur part, complétés avec des recrues fraîchement arrivées de France et à peine formées. Le service impérial du recrutement militaire raclait littéralement les fonds de tiroir. Dans son lointain village du Lyonnais le jeune curé d'Ars reçut, à ce moment précis, sa feuille de route pour l'Espagne mais préféra, comme bien d'autres, aller se cacher dans la montagne.

***Chefs en présence*** ♦**Français**: inconnus. ♦**Anglais**: lord Wellington.

***Effectifs engagés*** ♦**Français**: 700 hommes.♦**Anglais**: l'armée anglo-portugaise présente comprenait 80.000 hommes.

***Stratégie ou tactique***: Tandis que la guerre avec la Russie avait forcé Napoléon à affaiblir ses armées d'Espagne, Lord Wellington avait reçu de nouveaux et importants renforts de son gouvernement et se trouvait désormais en mesure de poursuivre cette guerre de diversion avec vigueur. Un renfort de 20.000 hommes était venu augmenter les effectifs déjà pléthoriques de l'armée anglo-portugaise pendant le séjour de Wellington dans le camp de Fuente-Guiñaldo. Les Anglais pouvaient prendre l'offensive générale.

Voulant empêcher Marmont de recevoir des renforts de Madrid[2] et du Nord [Bonnet des Asturies], pour éviter de se retrouver en infériorité numérique, Wellington décida d'attaquer immédiatement. Il atteignit Salamanque le 17 juin, 5 jours avant que Napoléon ne déclare la guerre à la Russie. Marmont espérait que les forts de Salamanque tiendraient au moins 15 jours pour permettre aux renforts d'arriver. Mais ce n'était qu'une illusion car 700 hommes ne peuvent tenir longtemps tête à 80.000 [3]

Fraternisation “Chaque fois que les avant-postes des deux armées étaient à proximité les uns des autres, les soldats français et an-

[1]Pour participer à cette désastreuse *Campagne de Russie*.

[2]Le roi Joseph Bonaparte en personne

[3]13 couvents avaient été démolis pour construire ces forts qui n'étaient autres que trois couvents renforcés. Ils capitulèrent le 29 juin.

glais se mettaient à échanger des propos sur des sujets très variés."[4] "Au moment de la bataille de Salamanque, un cours d'eau avec de nombreux gués séparait les deux armées, et, quoique les troupes britanniques restaient de nuit en alerte, s'attendant à être attaqués, les Français leur permirent d'abreuver leurs chevaux et de faire trempette. Des centaines de soldats prirent le risque de se baigner chaque jour."[5]

***Résumé de l'action***: Le 12 juin, l'armée anglaise passa l'Agueda. Le 16, elle campa sur le ruisseau de Val-Muza, à 5 km de Salamanque. Le maréchal Marmont évacua cette dernière ville, ne laissant qu'un détachement d'environ 700 hommes répartis dans les couvents de *San-Cajetano, Mercede* et *San-Vicente,* qui avaient été fortifiés, et dont le feu commandait le pont sur la Tormès. Les troupes françaises se tinrent à portée des Anglais, de manière à être aperçues de la garnison française de ces forts. Elles manœuvrèrent tantôt sur la rive droite, tantôt sur la gauche. Ces mouvements n'empêchèrent pas Lord Wellington de faire le siège des trois couvents. Lorsque les parapets de la Mercede et de San-Cajetano se trouvèrent endommagés, les palissades renversées et les défenses maltraitées, les Anglo-portugais tentèrent deux fois d'emporter ces forts par escalade mais furent repoussés avec des pertes de 200 tués, parmi lesquels le major-général Bowes.

Dans la nuit du 26 au 27, les Anglais, dont le feu avait été suspendu d'abord, faute de munitions, redoublèrent leurs tirs dès qu'un convoi logistique leur parvint. Des boulets rouges furent envoyés sur le couvent San Vicente dont la perte entraînerait celle des deux autres. Un de ces projectiles mit le feu à un magasin de bois de démolition et en peu d'instants le couvent devint le foyer d'un vaste incendie. Il fut impossible à la garnison française qui le défendait de se garantir à la fois contre les attaques des Anglais et contre les flammes qui détruisaient les défenses, les magasins, les vivres, et mettaient les soldats dans une situation désespérée. Elle vint donc se rendre à discrétion dans l'après-midi du 28, après avoir eu la force de repousser deux assauts, et de faire perdre aux Anglais plus de 1.300 hommes, c'est à dire près du double de sa propre force totale; ce qui est une gloire pour le soldat, même si l'humanité considère cela comme une cynique vanité.

***Pertes*** ♦**Français**: inconnues. ♦**Anglo-hispano-lusitanien**: 1.300 tués et blessés.

***Conséquence de cette défaite française***: Les Anglais firent sur le champ sauter les ouvrages. L'artillerie ainsi qu'une grande partie des munitions furent remises aux Espagnols.



[4]BRETT-JAMES, Antony, *Life In Wellington's Army*, George Allen & Unwain Ltd, Londres, 1972.

[5]BRAGGE, William, *Peninsular Portrait, 1811-1814, The Letters of Captain William Bragge, Third (King's Own) Dragoons*; publié par S.A.C. Cassels, Londres, 1963




1. Ouverture du ban ; 2. Fermeture du ban (trompette).

**Dans la musique militaire, l'expresssion *ouvrir* ou *fermer le ban* signifiait émettre un roulement de tambour ou une sonnerie de clairon pour marquer le commencement ou la fin d'une proclamation ou d'une cérémonie.**

# *Samuños-de-la-Huebra*. *Bataille de*

***Date de l'action***: 16 novembre 1812.
***Localisation***: Bourg d'Espagne dont les coordonnées géographiques approximatives sont: 41° de Latitude Nord; 06° 40' de Longitude Ouest.
***Conflit***: Guerres du Premier Empire [du 18 mai 1804 au 6 avril 1814 **&** *les Cent-Jours* du 20 mars au 28 juin 1815]. Guerre Péninsulaire, 1808-1814. Campagne de 1812.
***Contexte***: Le maréchal Soult fit suivre de près l'arrière-garde anglaise en pleine retraite par un Corps de Cavalerie soutenu par de l'artillerie légère et par quelques compagnies de Voltigeurs.
***Chefs en présence*** ♦Inconnus.
***Effectifs engagés*** ♦1.000 Français. ♦3.500 Anglo-alliés.
***Stratégie ou tactique***: Ce combat marqua presque la fin de la campagne de 1812 pour l'armée du maréchal Soult. Ainsi, l'armée anglo-portugaise, qui maîtrisait la situation lorsque les divers Corps français d'Espagne étaient séparés, retraitait vers le Portugal lorsque ces même Corps se regroupaient[1].

Pourtant, la défaite de Los Arapiles avait eu des conséquences graves sur la situation des Français en Espagne. Les Français avaient été obligés d'abandonner ou de dégarnir les Asturies, le royaume de Leon, d'abandonner le siège de Cadix, d'évacuer momentanément l'Andalousie, la Nouvelle-Castille et Madrid. De plus Los Arapiles augmenta de façon démesurée la réputation de Wellington. L'insurrection espagnole gagna de ce fait en intensité: les Français n'étaient *donc* plus invulnérables[2].
***Résumé de l'action***: Au passage de La Huebra, près de Samuños, il y eut un combat entre des unités des deux armées. L'ensemble de l'armée anglo-portugaise passa La Huebra et prit position derrière. Seuls les Dragons anglais restèrent de l'autre côté.[3] Mais bientôt l'avant-garde française [Cavalerie] arriva au bord du plateau qui dominait la rivière encaissée, et les balles commencèrent à siffler. Les Dragons anglais, demeurés en tête-de-pont, franchirent rapidement la rivière. Wellington vint en personne et ordonna à l'armée anglaise de continuer sa retraite en laissant quelques troupes pour garder le gué et retarder les troupes françaises. Ces troupes alliées se mirent en carré et furent immédiatement assaillies sur trois côtés par les Français. Il pleuvait une bruine pénétrante. Le carré anglais recula vers le bois puis descendit une pente où il garda sa forme mouvante durant 45 longues minutes. Puis, au milieu des balles, le carré se désintégra et les hommes se précipitèrent vers un autre gué. La panique fut, comme toujours, payée par de nombreux tués, tandis que la Division Légère anglaise avait mis en batterie des canons chargés d'obus à fragments antipersonnel afin de freiner les Français.

Plusieurs autres gués en amont et en aval furent défendus par des fantassins anglais ou portugais. Le gué tenu par le 52nd Foot Regi-

---

[1]En dépit de l'affaiblissement des effectifs français dont les meilleurs éléments avaient été envoyés avec la Grande Armée envahir la vaste Russie pour être remplacés par de jeunes recrues sans expérience

[2]Los Arapiles, appelés aussi **Bataille de Salamanque**, fut **le Stalingrad** de ce théâtre d'opérations secondaires qu'était la Péninsule ibérique, comme nous l'avons déjà mentionné.

[3]Du côté "français"

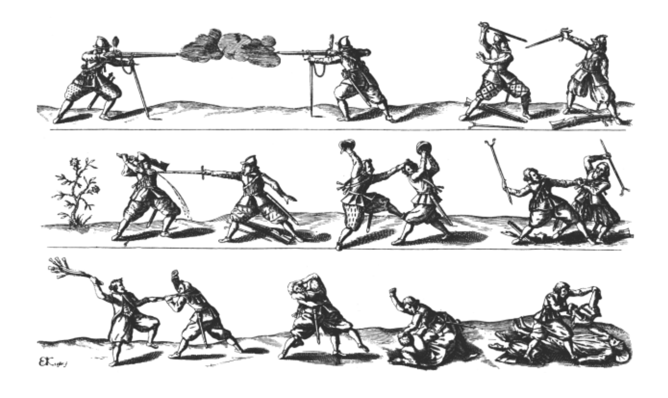
ment fut, de la même façon, attaqué par les Français et finalement ouvert au canon. En outre, un peloton de Troupes Légères françaises, qui s'était audacieusement aventuré jusque dans l'intervalle entre deux des trois colonnes anglaises en marche, fit prisonnier le lieutenant-général Sir Edward Paget, *Commandant en Second* de l'armée anglaise. Ce général, sans escorte et accompagné d'une seule ordonnance, traversait alors le *no man's land* qui séparait les deux colonnes.

Au cours de cette poursuite de trois jours, l'avant-garde française ramassa plusieurs milliers de prisonniers anglais et portugais qui avaient du mal à suivre le train effréné de la retraite. Parmi ces prisonniers se trouvaient un grand nombre d'officiers et une grande quantité de bagages et de voitures abandonnées

***Pertes*** ♦**Français**: inconnues, quelques centaines sans doute. ♦**Anglais**: Au plus, mille hommes, tués principalement par l'artillerie "antipersonnel", et quelques milliers de prisonniers.

***Conséquence de cette défaite anglaise***: Le 18, Wellington établit son quartier général à Ciudad Rodrigo et toute l'armée anglo-portugaise passa sur la rive gauche de L'Agueda,[4] afin de garder à proximité le refuge de la frontière portugaise, en cas de besoin. Là, l'armée anglo-portugaise prit ses quartiers d'hiver. Les trois armées françaises retournèrent prendre leurs cantonnements entre le Douro et le Tage. Le roi Joseph retourna à Madrid et Soult établit son QG à Tolède et sa droite à Salamanque qu'il fit occuper par deux divisions d'Infanterie.

Telle fut la retraite anglaise de Burgos et la fin de la campagne de 1812. Le début de la campagne avait été plein d'espoir pour les Anglais, avec le départ pour la Russie des Corps d'élite français; cela s'était traduit par la victoire alliée des Arapiles. Puis le regroupement des divers Corps d'armée français, dispersés à travers la péninsule ibérique, avait entraîné cette retraite démoralisante pour les Alliés.



**Les folies de la guerre.** À l'instar de la France et de l'Angleterre durant un millénaire, les deux frères d'armes se battent jusqu'à la mort avec une énergie désespérée.

[4]Cours d'eau frontalier

## *San Felipe.* *Siège du Fort*[1]

***Autre nom***: Fort Saint-Philippe.
***Date de l'action***: 8 - 9 janvier 1811.
***Localisation***: Catalogne espagnole. Coordonnées géographiques du fort: 40° 58' de Latitude Nord; 00° 20' de Longitude Est.
***Conflit***: Guerres du Premier Empire [du 18 mai 1804 au 6 avril 1814 **&** *les Cent-Jours* du 20 mars au 28 juin 1815]. Guerre Péninsulaire, 1808-1814. Campagne de 1811 en Catalogne.
***Contexte***: La guerre faisait rage en Catalogne.
***Chefs en présence*** ♦**Français**: général Habert. ♦**Anglais**: inconnus.
***Effectifs engagés*** ♦**Français**: 4.000 hommes. ♦**Anglais**: 4 ou 500 hommes.
***Stratégie ou tactique***: L'intérêt stratégique du Fort Saint-Philippe était sa capacité d'interdire le col de Balaguer, donc tout contact logistique entre Tarragone et Tortosa. Le fort Saint-Philippe était situé au sommet du col de Balaguer, dans un désert rocheux, à peu près à mi-chemin de la route royale de Tarragone à Tortosa dont il interceptait les communications. Il fut pris par escalade.
***Résumé de l'action***: Le général Suchet, duc d'Albufera, fit investir le fort, le 8 janvier 1811 à minuit, par la division du général Habert, malgré tous les obstacles que présentait le terrain. Cette division française n'avait pour toute artillerie que quatre obusiers. Le général envoya sur le champ un parlementaire au gouverneur pour le sommer de rendre la place. Celui-ci répondit qu'il ouvrirait ses portes dans quatre jours, si, d'ici là, il n'avait pas été secouru conformément à ce qu'on lui avait annoncé.

Le général Habert, bien convaincu qu'il est des circonstances où les dispositions morales des troupes garantissent le succès des entreprises les plus hasardeuses, fit lancer quelques obus sur le fort, tandis que six compagnies de Grenadiers-voltigeurs prenaient d'assaut à la baïonnette tous les avant-postes extérieurs. Bientôt le signal de l'assaut général fut donné. Les palissades renversées, les échelles appliquées, les soldats français grimpèrent sur les échelles ou sur eux-mêmes[2] et atteignirent les embrasures du fort. Une partie de la garnison anglo-espagnole se sauva alors sur la route de Tarragone mais 134 soldats restèrent au pouvoir des Français.
***Pertes*** ♦Inconnues.
***Conséquence de cette défaite anglaise***:
Le général O'Donnell, qui, de son camp retranché de Tarragone, n'avait envoyé aucun secours, se fit semoncer âprement.



[1]Nommé, bien entendu, en l'honneur du roi Philippe.
[2]Le premier rang faisait parfois la courte échelle au deuxième.

## ***San-Felipe-de-Balaguer**. Siège de*

***Date de l'action***: 3 - 7 juin 1813.

***Localisation***: Fort qui couvrait le Col de Balaguer, situé au S.-O. de la Catalogne, et qui commandait la route de montagne des Bouches de l'Ebre jusqu'à Tarragone. Les coordonnées de la Sierra de Balaguer sont 39° 58' Nord; 00° 50' Est.

***Conflit***: Guerres du Premier Empire [du 18 mai 1804 au 6 avril 1814 **&** *les Cent-Jours* du 20 mars au 28 juin 1815]. Sixième Coalition [de mars 1813 au 11 avril 1814].[3]. Guerre Péninsulaire, 1808-1814. Campagne de 1813.

***Contexte***: C'était le siège de Tarragone. Voulant isoler la ville, l'État-Major anglais décida de bloquer le col de Balaguer qu'un fort gardait, le Fort San-Felipe.[4]

***Chefs en présence*** ♦**Français**: un capitaine au nom inconnu. ♦**Anglais**: colonel Prévost.

***Effectifs engagés*** ♦**Français**: une compagnie d'Infanterie: 100 hommes. ♦**Anglais**: 12.600 hommes dont deux bataillons d'Infanterie anglaise, soit 1.400 hommes, de l'artillerie; et deux brigades espagnoles: 5.600 hommes.

***Stratégie ou tactique***: San-Felipe-de-Balaguer était le nom du vieux fort qui gardait un petit bourg de montagne sur la rive droite de la Sègre. Ce bourg se situait à la base d'une montagne abrupte. Le fort commandait le col; il était construit au sommet de cette montagne et bloquait la seule route entre Tortosa et Tarragone. C'était un petit fortin carré de 20 mètres de côté, gardé par un détachement de 100 hommes. Il était si haut perché qu'il restait totalement inaccessible au tir tendu des canons. Par contre, il fut pris grâce à des mortiers howitzers à tir courbe.

***Résumé de l'action***: Le 3 juin 1813, les forces armées anglaises du colonel suisse Prévost débarquèrent et furent immédiatement renforcées par une brigade espagnole. Immédiatement, en conjonction avec la Royal Navy, les Anglo-espagnols mirent en batterie deux canons de 6 livres sur les hauteurs au sud du col de Balaguer. De là, les Anglais commencèrent à bombarder le fort de shrapnels avec une hausse de 650 mètres. Le 4 du même mois, deux canons de 12 livres et un howitzer, traînés sur ces positions par les marins anglais, ouvrirent aussi un feu d'enfer. À la tombée de la nuit, ce furent 5 canons de 24 livres qui furent remorqués. Sur le roc nu, les troupes anglo-alliées construisirent leur batterie au prix de grands efforts. La terre des parapets était entièrement apportée de plus bas, comme tout le reste; même l'eau venait de l'escadre située à une demi-lieue de distance.

La petite garnison française, refusant toute négociation, continua de tirer avec vigueur et avec succès. De telle sorte qu'une des batteries anglaises fut totalement anéantie. Les canons français et un gros orage retardèrent l'installation de la ligne de contrevallation. Une autre

---

[3]Voir la note de la rubrique "Conflit" de *Batailles de Blexen et Bremerlehe* du 22 au 25 avril 1813.

[4]Nommé pour honorer le roi d'Espagne Philippe V [1683-1746], petit-fils de Louis XIV, pour lequel l'Europe s'était entre-tuée durant la Guerre de Succession d'Espagne [1701-1714].

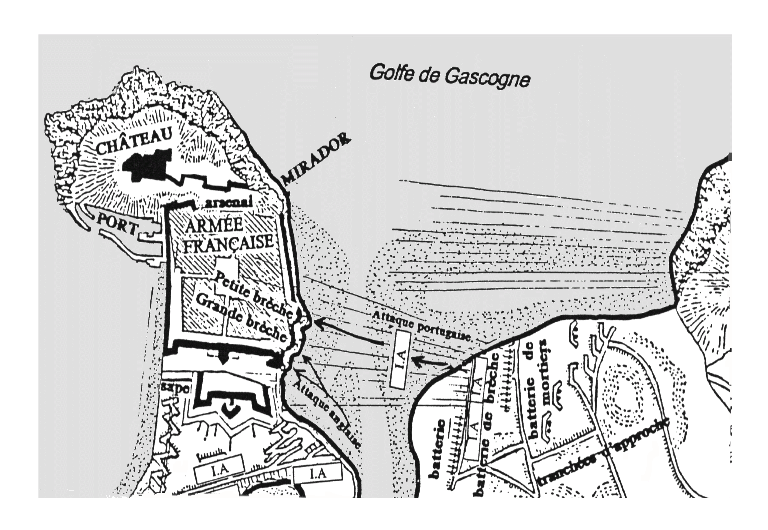
brigade espagnole fut bientôt envoyée en renfort aux assiégeants. Mais, le 6, les batteries de brèche n'étaient pas encore en action et une partie des canons qui fonctionnaient avaient été neutralisés par les Français.

Le maréchal Suchet, duc d'Albufera, qui arrivait à marches forcées de Tortosa sur l'Ebre, ordonna au gouverneur de cette place-forte de secourir San-Felipe. Cet officier aurait peut-être fait lever le siège si le capitaine anglais Peyton, de la frégate The THAMES, n'était arrivé le 7 juin avec deux mortiers de 8 pouces. Un des projectiles de ces armes tomba sur la poudrière du fort français qui fut en une seconde pulvérisée par l'explosion formidable; sur quoi les survivants capitulèrent sans condition.

***Pertes*** ♦Inconnues.

***Conséquence de cette défaite française***: Ce fort était un point stratégique fort sensible et les Français allaient le reconquérir dès le rembarquement des Anglais.

**Gros plan de l'attaque de San Debastian.**
**[La batterie de brèche devrait avoir un tir plus concentré sur la brèche]**






## ***San-Sebastian.*** *Siège de*

***Date de l'action***: 27 juin - 9 septembre 1813.

***Localisation***: Nord de l'Espagne. Pays-Basque. Coordonnées géographiques: 43° 19' de latitude Nord, et 01° 59' de longitude Ouest.

***Conflit***: Guerres du Premier Empire [du 18 mai 1804 au 6 avril 1814 **&** *les Cent-Jours* du 20 mars au 28 juin 1815]. Sixième Coalition [de mars 1813 au 11 avril 1814].[5]**.** Guerre Péninsulaire, 1808-1814. Campagne de 1813.

***Contexte***: Le Corps de Siège anglo-espagnol [15.000 hommes] était commandé par Sir Thomas Graham. Après la défaite française de Vitoria, l'armée française rentra sur le territoire français, le 27 juin, totalement désorganisée. Les Anglais se seraient alors emparés sans coup férir de Bayonne s'ils avaient eu la hardiesse de continuer leur molle poursuite au delà du *Pas de Biopy* et de venir attaquer cette ville de France. Arrivé en toute hâte à Bayonne le 12 juillet, le maréchal Soult prit[6] le commandement des troupes françaises dans tout le Sud-Ouest.

La place-forte de San-Sebastian se trouva abandonnée à elle-même par la retraite de l'armée française vers la France. Lord Wellington décida donc de l'assiéger la première car elle était un port qui le mettrait en communication directe avec l'Angleterre.[7] Comme il se fiait au moyen lent mais efficace de la famine pour réduire la place, il fit bloquer la ville par un Corps de troupes et l'encercla d'une ligne d'ouvrages très solides formant circonvallation et contrevallation.

***Chefs en présence*** ♦**Français**: général Emmanuel Rey. ♦**Anglais**: général Sir Thomas Graham.

***Effectifs engagés*** **Français**: 3.000 hommes. ♦**Anglais**: 15.000 hommes

***Stratégie ou tactique***: San-Sebastian était une forteresse de troisième ordre, mais qui réussit à résister 63 jours à un coût énorme en vies humaines. Selon l'Anglais Jones[8] cela fut dû aussi aux erreurs de jugement du Génie militaire anglais. La Royal Navy britannique ne bloqua pas la ville du côté maritime, et des navires français vinrent la ravitailler chaque nuit à partir de Bayonne. De plus, les transports de Wellington étaient capturés presque chaque jour par des corsaires francais. Les ingénieurs de Graham adoptèrent le plan d'attaque qui avait été suivi par Berwick lors du siège de la ville en 1719. Ils établirent leurs batteries sur des dunes au-delà de l'Urumea, et ébréchèrent le mur Est qui joignait le "rideau"[9] avec le château.

Après plusieurs échecs décourageants, face à l'artillerie française qui tirait avec une précision diabolique, Graham utilisa une idée que lui donna le chef de l'artillerie anglaise. Il pointa 50 gros canons de

---

[5]Voir la note de la rubrique "Conflit" de *Batailles de Blexen et Bremerlehe* du 22 au 25 avril 1813.

[6]Du roi Joseph, ou plutôt du maréchal Jourdan son commandant en chef.

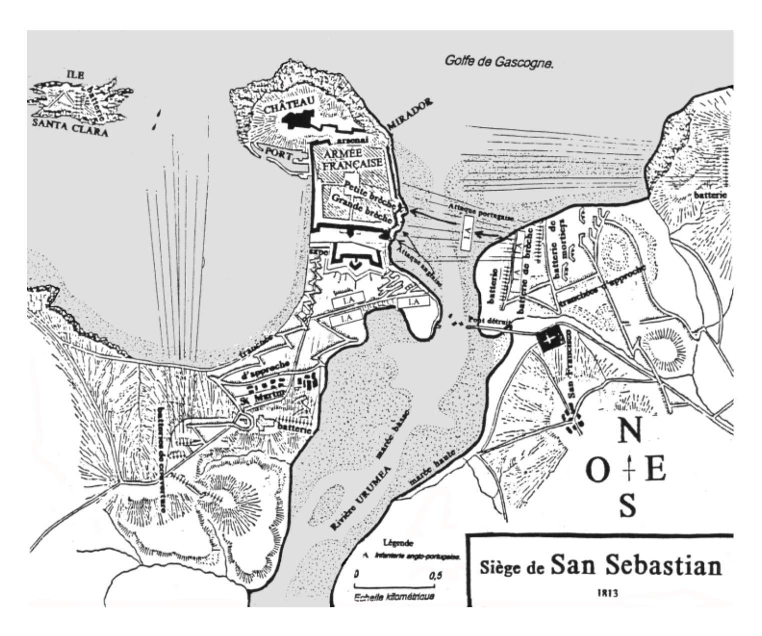
[7]Et qui lui permettrait, grâce à la présence de la Royal Navy, d'être évacué avec ses régiments anglais dans le cas où l'armée française amorcerait une nouvelle invasion de la Péninsule ibérique; ils l'avaient fait à plusieurs reprise au cours de cette Guerre d'Espagne et du Portugal qui tirait à sa fin. Mais toute nouvelle menace de la Grande Armée était peu probable étant donne l'état d'épuisement de la France.

[8]Journal.

[9]Ou courtine de façade.

siège sur un point du haut parapet du rideau qui dominait les deux brèches et d'où partait la plus grande partie du feu français. Une si forte concentration de canons dirigés sur un seul point ne tarda pas à donner d'excellents résultats. Toute la batterie française, excepté deux canons, fut détruite. Le parapet fut lui-même rasé.

Quelques mots sur les épouses anglaises qui suivaient les armées britanniques tout au long de cette cruelle Guerre d'Espagne. Madame Cowell était l'excellente épouse [enceinte] d'un officier anglais du 47th Foot Regiment. Elle suivit le régiment de Cadix à Madrid, en dépit de tous les reproches et remontrances, car elle se trouvait près de la




délivrance. Si près d'ailleurs que la nuit de son arrivée, elle mit au monde des jumeaux. Comme le 47th Foot n'avait pas ses tentes à bivouac, elle dut se coucher sous un arbre et les soldats, tels des Saint-Martin modernes, ôtèrent leur manteau pour la couvrir. Deux jours plus tard, l'armée anglaise dut retraiter précipitamment car les Français approchaient dangereusement. La pauvre femme prit ses jumeaux dans les bras ou sur son dos et suivit l'armée sous la pluie et la grêle, traversant les rivières avec de l'eau jusqu'aux genoux. Parfois, pour corser les souffrances de la retraite, des balles françaises sifflaient aux oreilles et il fallait fuir plus vite encore. Mais elle s'en tira sans mal et réussit à atteindre Ciudad-Rodrigo. Elle continua son calvaire jusqu'à Lisbonne et embarqua sur un bateau en partance pour l'Angleterre. Son mari, le sergent Cowell fut tué huit mois plus tard lors de l'assaut final contre la forteresse de San Sebastian.[10]

---

[10]Cité dans Brett-James, Antony, *Life In Wellington's Army*, George Allen & Unwain

***Résumé de l'action***: Le général Sir Thomas Graham, à la tête d'un Corps de 15.000 hommes, Anglais, Portugais et Espagnols, fut chargé de faire le siège de San Sebastian. Le général français Emmanuel Rey, gouverneur de la ville avait une garnison d'environ 3.000 hommes.

Dès le 28, les Anglais parurent devant la place, établirent leurs bivouacs et mirent en batterie 35 bouches à feu destinées à ruiner les défenses et à faire brèche. Les Français firent une sortie le 3 juillet et une autre le 6, afin de détruire une partie des travaux que les Alliés avaient entrepris. Le 17 juillet, le couvent de San-Bartolomeo fut pris d'assaut et transformé en poste-avancé. Le 23 juillet, deux brèches étaient ouvertes dans le mur Est, et un parlementaire vint sommer le général français de capituler. Ce dernier refusa de l'entendre et se disposa à soutenir l'assaut: 2.000 hommes furent lancés à l'attaque mais les Français les fusillèrent à bout portant. La colonne d'assaut s'arrêta alors pour riposter puis reflua en totale confusion, abandonnant 600 morts et blessés sur le terrain.

Après ce triste 22 juillet, les alliés s'occupèrent par un feu continu à rendre la brèche accessible de toutes parts. Ils en ouvrirent deux nouvelles les 23 et 24, et le feu se déclara dans plusieurs secteurs de la ville sous l'effet des jets de bombes et d'obus. Le général Graham jugea enfin l'occasion favorable et se décida à faire donner l'assaut.

Le 25 à 03h00 du matin, les masses anglo-portugaises vinrent se déployer au pied des remparts. L'explosion d'un fourneau[11] établi dans un conduit qui traversait une place d'armes rentrante fut pour les assiégeants le signal de l'assaut. Quatre régiments anglais d'Infanterie de Ligne s'élancèrent en avant avec la plus grande résolution. Mais sur tous les points, la garnison française leur opposa une résistance implacable.

Pendant que les Anglais, à l'aide d'échelles d'assaut, s'efforçaient d'escalader la demi-lune, une colonne portugaise pénétra dans le chemin-couvert, déversa un feu roulant sur le bastion et l'ouvrage à corne. Pourtant, les Français réussirent à s'accrocher à leurs défenses, face au nombre toujours croissant d'assaillants. Tout ce qui parut sur la brèche fut tué ou blessé, et rejeté dans le fossé.

Le pied de la brèche, celui du rempart du bastion Saint-Jean et de la fausse-braye, offraient un désolant spectacle de destruction et de carnage. Les morts, les mourants, les blessés et les fuyards roulaient confondus sur les pierres glissantes que la mer venait à peine de quitter. Nombre de soldats se précipitèrent dans les flots pour échapper aux balles et à la mitraille française, et trouvèrent la mort en voulant l'éviter.

En même temps, un bataillon du 62e Régiment français d'Infanterie de Ligne se glissa dans le chemin-couvert et passa au fil de la baïonnette les Portugais et les Anglais qui s'y étaient infiltrés et que les palissades empêchaient de fuir comme dans une nasse à rat. Les pièces d'artillerie qui flanquaient les brèches tirèrent maintes fois dans les masses anglo-alliées, à bout portant et à double boîte de mitraille antipersonnel, tandis qu'une pluie de boulets creux, d'obus et de grenades jetées à la main, de même qu'un feu de mousqueterie ininterrompu, portèrent totale confusion et mort parmi les assaillants.

---

Ltd, Londres, 1972; page 290

[11]Chambre de mine remplie de poudre.

Enfin Sir Graham, ayant perdu l'élite de ses meilleures troupes et convaincu de l'inutilité de poursuivre sa tentative, se décida à retirer ses colonnes; et le carnage cessa. Alors, à ces scènes de destruction succéda un spectacle d'un genre nouveau et admirable sans doute: les soldats de la garnison française se précipitèrent de partout du haut des brèches et de la fausse-braye pour porter secours aux blessés. Amis et ennemis furent également relevés et transportés avec mille soins. Ces mêmes Anglais qui, peu d'instants auparavant, étaient repoussés avec la rage du désespoir, étaient maintenant soignés par les Français avec la même sollicitude que ces derniers témoignaient en faveur de leurs compagnons d'armes. Les infirmiers français s'empressèrent de les retirer d'entre les morts et de poser un premier pansement sur leurs plaies. Paradoxalement, ils furent transportés sur des civières étranges: sur ces mêmes échelles d'assaut que les Anglo-portugais avaient préparées pour la destruction des assiégés.

Loin de vouloir interdire ces scènes amicales de fraternisation qui ruinaient l'esprit offensif de ses troupes, le général Rey, sur la brèche, dirigea et encouragea cet élan d'amitié, tandis que le général anglais, posté avec plusieurs de ses officiers munis de longues-vues sur l'épaulement d'une tranchée, observait avec surprise une conduite si peu banale. Le lendemain, un parlementaire vint remercier au nom du général Graham l'officier français pour les soins que la garnison avait prodigués aux blessés anglais. Les pertes des assaillants pour cette journée seule furent évaluées à 900 hommes restés au sol. Plusieurs centaines de prisonniers et de blessés furent en outre recueillis dans la place. Suivant les hommes qui la font, la guerre peut certainement devenir une école de grandeur d'âme en même temps que de misère.

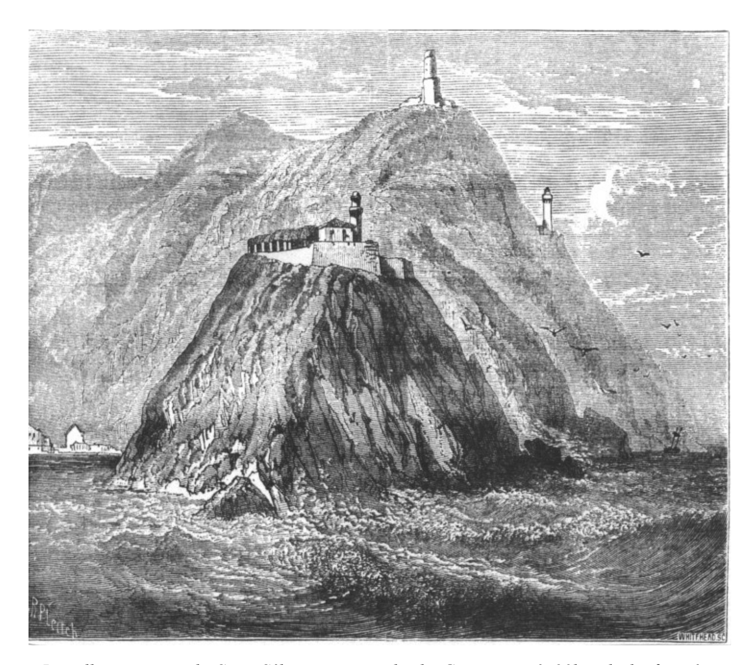
Dans les 20 premiers jours du siège, les Anglais avaient déjà perdu 1.300 hommes. Après un blocus de 30 jours, le feu fut ouvert, le 26 août, sur San-Sebastian avec 60 canons. Rey, du côté français, ripostait sans vigueur car il manquait de munitions et de canons. Les batteries de siège tirèrent sans arrêt une moyenne de 350 coup par pièce en 15 heures seulement. Par contre Rey renforçait ses défenses afin de rendre un assaut aussi coûteux que possible pour les Anglais. Il avait fait enfouir des mines sous les brèches pratiquées par les Anglais et avait masqué des batteries afin de surprendre les assaillants au moment venu. Le plan anglais était d'élargir la brèche de la façade Est, d'en créer une autre à sa gauche, de ruiner le demi-bastion d'angle où il rencontre le rideau qui traverse l'isthme et va jusqu'au mur faisant face à la rivière.

Voulant profiter de ses succès et des bonnes dispositions de la garnison de San-Sebastian, le général Rey ordonna, le 27, une saillie. Cette sortie fut confiée à l'adjudant-commandant Songeon, chef d'état-major de la place, qui se trouvait chargé du commandement des ouvrages de gauche au cours de la mémorable journée du 25. Cet officier, "après avoir nettoyé les boyaux anglo-portugais"[12] du côté des faubourgs brûlés de Sainte-Catherine et de Saint-Martin, et refoulé les assiégeants assez loin de la place, rentra au bout de trois-quarts d'heure d'attaque avec une

[12]Le langage militaire a parfois de ces connotations qu'un boucher des Halles n'aurait pas reniées! En fait, les boyaux sont des tranchées de liaison [en zigzag] entre les parallèles.

colonne de 180 prisonniers. Ses pertes furent de 6 hommes tués et de 32 blessés. Lui-même avait reçu deux balles. Les Anglo-portugais avaient eu un nombre à peu près égal de tués et de blessés.

Le 29 août, les Anglais lancèrent une attaque. Un commando anglais de choc[13] fut envoyé au sacrifice. Des unités anglaises plus importantes se tenaient prêtes à suivre en cas de succès. À 22h00, les batteries anglaises de brèche ouvrirent le feu avec furie. Soudain, le clairon se fit entendre et les batteries levèrent le tir pour reculer "le barrage" tandis que les 17 sacrifiés s'élançaient contre la brèche en hurlant. Ils montèrent vers la brèche pour être banalement abattus à bout portant par les fantas-



*La ville portuaire de Saint-Sébastien, capitale du Guipuzcoa, à 20km de la frontière française, est bâtie à l'embouchure de l'Urumea et le long de la Concha, baie sablonneuse fermée et défendue par le mont Igueldo, à l'Ouest, le mont Urguell à l'Est* [*Orgullo en espagnol; la gravure*], *et, entre ces deux monts, par l'îlot de Santa-Clara.*

sins français. Un seul s'en tira, le chef, qui avait une baraka incroyable. L'attaque avait avorté. Les Français n'avaient même pas démasqué leurs batteries et fait exploser leurs mines. Les 17 Écossais avaient littéralement été envoyés à la mort par un chef inepte.

Le 30, les brèches furent jugées prêtes par les ingénieurs. L'assaut fut fixée au lendemain 31 août. Chagriné par son premier échec, le commandant anglais fit préparer une troupe de choc plus consistante. Des volontaires furent mis en tête des troupes d'assaut pour leur donner l'élan et l'allant. Au matin, un épais brouillard voilait le paysage. Les batteries anglaises ouvrirent le feu. À 11h00, le silence s'établit et, im-

[13]De 17 Highlanders écossais d'élite.

médiatement, les troupes de choc anglaises s'élancèrent. Les Français, qui défendaient les faces attaquées, firent pleuvoir sur eux une pluie de fer; la batterie française installée sur le mont Orgullo, qui dominait de beaucoup la ville, effectua un tir de barrage. Certains canons français prirent sous leur feu les têtes de tranchées qui servaient de départ à l'assaut anglais. Le massacre y fut tel que les unités anglaises qui voulaient s'élancer à l'assaut devaient escalader des montagnes de morts afin de passer. Wellington savait que les Français avaient miné un mur maritime afin de le faire sauter sur des assaillants, un autre commando de 12 hommes fut donc envoyé avec mission de désamorcer la mine. Ce que voyant, les artificiers français firent sauter la mine qui engloutit toute l'unité. Ceci fait, la 5th Division anglaise s'élança à l'assaut de la brèche. Elle atteignit son sommet avec de fortes pertes, pour se rendre compte qu'elle se trouvait au bord d'un diabolique trou d'une dizaine de mètres de profondeur entouré par un nouveau mur de maçonnerie construit en secret, et d'où les Français continuaient leurs tirs meurtriers. Se voyant ainsi incapable de continuer leur progression, le commandant anglais ordonna à l'unité d'assaut de s'accrocher pendant deux longues heures à la brèche balayée sans cesse par une pluie d'acier. Les Anglais furent ainsi inexorablement étrillés et massacrés par les défenseurs. Pendant ce temps une colonne de Portugais avait passé l'Urumea à gué afin de se jeter sur une petite brèche de diversion. Quoique combattant fort courageusement, ils furent eux aussi repoussés par les Français.

La double attaque de Graham avait échoué. Alors, il mit en pratique une idée que lui donna Dickson, chef de l'artillerie anglaise.[14] Il tourna 50 gros canons de siège sur un segment du haut parapet du rideau qui dominait les deux brèches, et d'où partait la plus grande partie du feu français. Une si forte concentration de canons dirigés sur un seul secteur ne tarda pas à donner d'excellents résultats. Toute la batterie française, excepté deux canons, fut détruite. Le parapet fut lui-même rasé. De plus, une poudrière française explosa, détruisant une unité de Grenadiers. En même temps, pour corser les problèmes, un terrible orage commença à se déchaîner.

Ce fut alors que, dégagées de l'incontournable batterie française, les attaques contre les deux brèches purent reprendre et réussir. En désespoir de cause, la garnison française décida de se retirer dans la citadelle Lamothe pour prolonger sa résistance, tandis que les soldats anglais et portugais commençaient à boire, à incendier et à piller la ville espagnole, violant et tuant tout ce qui résistait. La ville fut mise à feu et à sang durant 4 jours entiers. Paradoxe bizarre si l'on considère que la population espagnole de la ville attendait un autre comportement de la part de ses libérateurs.

Le 1er septembre, le général Graham proposa au gouverneur un échange de prisonniers. Mais le général Rey s'y refusa pour ne pas faire connaître sa position. Il répondit de même négativement à une sommation qui lui fut envoyée le 4, mais proposa une suspension d'armes de quinze jours sous la clause que s'il n'était pas secouru dans un certain délai, la garnison évacuerait le fort et rentrerait en France où elle resterait

[14]Et qui, manifestement, aurait dû être mise en action avant l'assaut meurtrier.

prisonnière de guerre sur parole jusqu'à échange équitable. Ces conditions ne furent pas acceptées par les Anglais.

Les 5, 6 et 7 septembre, les Anglais continuèrent leur tir destructif. Ils changèrent l'objectif de leurs batteries de brèche, et les Français, à court de tout, voyaient leurs pertes se multiplier sans pouvoir se défendre efficacement. Le 8 septembre au matin, les Anglais ouvrirent le feu de leurs batteries avec 54 pièces de gros calibre. La seule batterie de brèche était armée de 17 pièces.(!) En quelques heures, le belvédère s'écroula, la muraille d'enceinte fut entièrement détruite, et le fort ne fut désormais qu'une simple position à enlever à la baïonnette.

La garnison française, dépourvue de vivres et d'eau, avait utilisé tous ses moyens de défense. La plupart des affûts étaient brisés, la lumière[15] des bouches à feu, qui restaient encore dans le fort, s'était agrandie par un tir trop multiplié, au point de limiter le pouvoir de destruction et la portée des projectiles. Le soldat, faute d'abri,[16] était depuis neuf jours en bivouac, sous le feu de l'artillerie la plus formidable, et sous une pluie continuelle qui l'empêchait de faire usage de son fusil, sa dernière ressource. Le général Rey n'avait plus la possibilité de poursuivre la résistance. Il se détermina enfin à négocier une reddition.

En dépit de sa situation dramatique, Rey obtint pour sa garnison les Honneurs de la Guerre. Le 8 au soir, les Anglais prirent possession des ruines du Fort Lamothe. Le 9 à midi, la garnison française, réduite de 3.000 hommes à 1.035 dont 570 blessés, sortit en colonne et déposa les armes légères, non sur le glacis de la place, mais au milieu des décombres de la ville.

Curieusement, le général Graham se plut à donner à la garnison française, devant ses troupes réunies qui rendaient les honneurs, des témoignages authentiques de son admiration et de son estime, témoignages scellés d'ailleurs du sang de 8.000 Anglo-Portugais mis hors de combat au pied des brèches. La garnison de San-Sebastian, prisonnière de guerre, fut déportée en Angleterre d'où elle revint dans les premiers mois de 1814. Le siège avait duré deux mois et neuf jours.

Les Anglais avaient tiré 70.000 coups de canons pour prendre cette ville et perdu 8.000 hommes. Le général Rey avait capitulé le 9 septembre.

***Pertes*** ♦**Français**: 1.965 hommes dont 1.395 tués et 570 blessés grave; tous les autres survivants [1035] furent blessés plus légèrement. ♦**Anglais**: 8.000 tués et blessés. Le carnage était stupéfiant aux abords de la brèche. D'épaisses couches de morts et de blessés recouvraient sol et fortifications.

Deux officiers anglais, qui étaient allés rechercher un de leurs amis, firent une expérience similaire à celle évoquée par Victor Hugo.[17]

---

[15]Petit trou servant à enflammer la charge. Trop grande, elle permettait à la pression de se dégager par l'arrière, et le projectile y perdait en célérité.

[16]Murailles et casemates, nous l'avons dit, étaient détruites.

[17]Dans son célèbre poème **Mon Père**. Ils furent manqués de peu par le projectile d'un blessé français, qui, voyant l'occasion de ne pas gaspiller (!) sa dernière cartouche avant de mourir, tenta d'en tuer un. Exaspéré, l'officier anglais n'eut pas le flegme du père d'Hugo; il appela un soldat et lui hurla: *«Flingue-moi ce connard!»* Le soldat anglais épaula longuement, puis baissa son arme en disant: *«Monsieur, j'arrive pas à tirer sur ce pauvre diable!»* Et ainsi, le blessé français obtint beaucoup plus qu'une gourde de rhum; il fut transporté à l'infirmerie,

À d'autres moments, la pitié n'exista pas. Les Français se plaignirent par la suite de tirs meurtriers dirigés contre leurs blessés et leurs malades qui avaient pourtant été placés dans une poudrière vide signalée par un drapeau noir.[18] Pour induire l'artillerie anglaise à plus d'humanité, des prisonniers britanniques en tunique rouge furent ostensiblement placés autour de cette infirmerie. Curieusement, les canonniers anglais n'hésitèrent pas à tuer leurs compatriotes pour atteindre cet hôpital.

***Conséquence de cette défaite française***: La retraite de la garnison française dans la citadelle Lamothe laissa aux Anglo-portugais la faculté d'occuper la ville. Ce fut alors la ruée générale. Ni l'âge ni le sexe ne furent respectés sous le faux prétexte que les habitants avaient favorisé les Français dans leur défense; amis et ennemis devinrent indistinctement les victimes de la fureur des soldats alliés. Le pillage dura quatre longs jours sous les yeux des officiers anglais qui ne tentèrent rien pour réprimer de tels excès, alors que, dès l'entrée de l'armée anglaise sur le territoire français, tout vol, viol ou crime de sang perpétré sur la personne d'un citoyen français fut puni de mort par l'État-Major anglais. Paradoxe incompréhensible.

Un texte espagnol de l'époque rapporta ces faits ainsi: «...Le patriotisme des loyaux habitants de San-Sebastian, longtemps réprimé par la sévérité de l'ennemi [les Français], éclata de toutes les manières, ainsi que la joie et l'affection avec lesquelles les Alliés furent accueillis. Mais ceux-ci, insensibles à des démonstrations aussi sincères, aussi pathétiques, y répondirent par des coups de fusil tirés contre ces mêmes croisées et balcons d'où partaient ces félicitations, et sur lesquels périrent un grand nombre d'habitants, victimes de l'expression de leur amour pour la patrie, présage terrible de ce qui allait suivre... Ces horreurs n'étaient que le prélude de beaucoup d'autres dont le seul souvenir fait frémir. Ô jour à jamais maudit! ô nuit cruelle! On négligea jusqu'aux précautions que semblaient exiger la prudence et l'art militaire dans une place à l'extrémité de laquelle se trouvait l'ennemi [les Français] acculé au pied du château, pour se livrer à des excès inouis, que la plume se refuse à décrire. Le pillage, l'assassinat, le viol, furent poussés à un point inimaginable. Et le feu que l'on découvrit pour la première fois à l'entrée de la nuit, après la retraite des Français dans le château, vint mettre un comble à ces scènes d'horreur. On n'entendait de toutes parts que les cris de détresse des femmes que l'on violait, sans égard ni pour leur tendre jeunesse, ni pour leur vieillesse respectable; des épouses outragées sous les yeux de leur époux, des filles déshonorées en présence de leurs parents; une fille fut victime de la brutalité du soldat sur le cadavre de sa mère... Des six-cents et quelques maisons que contenaient les remparts, il n'en reste que trente six. Il est remarquable que ces maisons sauvegardées se trouvent toutes voisines du château qu'occupaient les Français... 1.500 familles errent sans pain, sans asile, traînant une existence pire que la mort. Effets, meubles, marchandises, magasins, boutiques, tout a été la proie des flammes... Ô malheureuse ville, honneur de la Guipuscoa! Toi

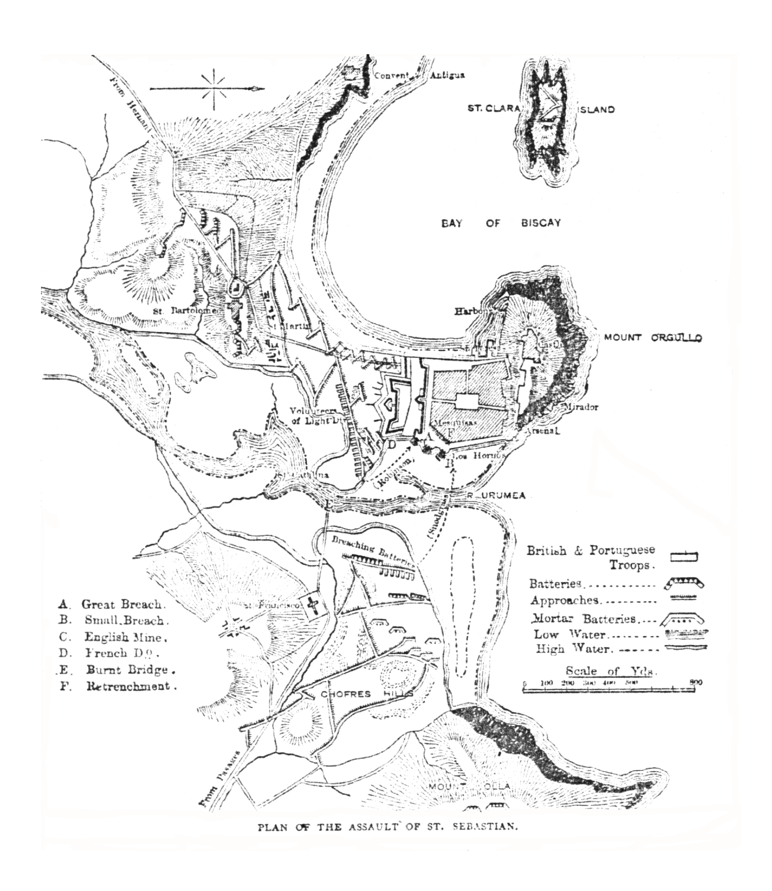
---

soigné et sauvé. Il mourut, des années plus tard, dans son lit, entouré de ses petits enfants, parce qu'un simple soldat anglais, sans grade, avait été moins fanatique que lui!

[18]Le *drapeau sanitaire* de l'époque.

qui avais donné tant de preuves de ta constance, qui avais regardé les Anglais comme tes libérateurs, pouvais-tu croire que tu serais détruite par les mêmes mains qui devaient rompre tes chaînes? À combien de dangers les habitants se sont-ils exposés pendant les cinq ans qu'a duré l'occupation française? Lorsque le 25 juillet, nous vîmes arriver des prisonniers anglais et portugais, nous avons volé à leur secours. Les femmes les plus délicates couraient à l'hôpital leur prodiguer du linge, des vivres et des soins. La récompense de tant de fidélité a été la destruction de notre ville...»

Napoléon récompensa la plupart des officiers qui avaient combattu sous les ordres du général Rey. Ils reçurent dans les prisons d'Angleterre leur nomination à un grade supérieur.



PLAN OF THE ASSAULT OF ST. SEBASTIAN.

## ***Santa-Eufemia.*** *Bataille de*

**Date de l'action**: 4 juillet 1806.

**Localisation**: Aujourd'hui Maïda, au Sud de la péninsule italienne; 20 km à l'ouest de Catanzaro, Italie du Sud. Coordonnées géographiques: 38° 51' de latitude Nord, et 16° 22' de longitude Est.

**Conflit**: Guerres du Premier Empire [18 mai 1804 - 1814 et 1815]. Quatrième Coalition, de septembre 1806 jusqu'au Traité de Tilsit, 9 juillet 1807.

**Contexte**: Sous prétexte de protection, la Sicile fut occupée par les Anglais à partir de 1808. Elle fut pratiquement administrée par Lord William Bentinck de 1811 à 1814, Envoyé britannique extraordinaire.

Le 21 septembre 1805, la reine Caroline de Bourbon, qui gouvernait le Royaume des Deux-Siciles au nom de son époux, avait conclu un acte de neutralité avec la France, et, le même jour, insidieusement, un traité d'alliance secret avec la Russie, l'Autriche et l'Angleterre. La cour de Naples s'était engagée à ne permettre le séjour d'aucun Corps de troupes étrangères dans son royaume. Les troupes françaises avaient, de ce fait, évacué Naples.

Mais un détail allait changer le destin de cette monarchie. À la nouvelle de la défaite napoléonienne de Trafalgar, une escadre anglaise vint, le 20 novembre, mouiller dans la rade de Naples. La reine, croyant Napoléon définitivement vaincu, accueillit avec joie des généraux anglais et russes. La cour des Deux-Siciles confia même la garde de Naples à une garnison de 1.800 Anglais.

Coup sur coup, deux nouvelles vinrent déverser une douche froide sur la conspiration, la victoire française d'Austerlitz et la déclaration de Napoléon: «La dynastie de Naples a cessé de régner», appuyée par l'arrivée d'un Corps de troupes de 5.500 hommes[1] commandé par le maréchal Masséna, et destiné à rejeter hors du royaume napolitain l'armée alliée anglo-russe de 17.000 hommes qui y avait débarqué.

L'arrivée de ce Corps Expéditionnaire français jeta la panique dans l'État-Major anglo-russe. Immédiatement, les Russes rembarquèrent avec leur général [Lascy]. Les Anglais évacuèrent successivement **Fondi, Itri, Teano, Moli** et plusieurs autres places, et rembarquèrent à **Castel-a-Mare**. Ne voulant pas risquer les aléas d'une défaite, les Anglais prirent la décision de se contenter de croiser au large, de fomenter des troubles et d'armer les groupes de guérilla en Italie du sud. La croisière principale de la flotte anglaise se tenait aux environs du Détroit de Messine.

En avril, Joseph, frère de Napoléon, fut nommé roi de Naples.

Vers le 15 juin, une frégate anglaise parut devant le Cap d'Alise et des chaloupes de débarquement s'approchèrent de la côte, mais les populations locales, organisées en milices, accoururent aux armes et les troupes anglaises firent demi-tour.

Enfin, après maintes tergiversations, les Anglais de Sicile et la cour de Palerme avaient achevé les préparatifs de l'expédition projetée contre la Calabre.

---

[1] Qui devaient bientôt être suivis par 20.000 autres.

**Chefs en présence ♦Français**: général Régnier.[2] **♦Anglais**: général Stuart.
**Effectifs engagés ♦Français**: 3.500 hommes. **♦Anglais**: 13.000 hommes dont 6.000 Britanniques.
**Stratégie ou tactique**: Au cours de cette bataille de Santa Eufemia, Stuart avait son aile droite composée par des Compagnie Légères de tous ses régiments et constituant une brigade séparée commandée par Kempt. Les 78$^{th}$ et 81$^{th}$ Foot Regiments [Acland] formaient le Centre anglais, et le 27$^{th}$ Foot et un bataillon de Grenadiers [Lowry Cole], la Gauche anglaise. L'offensive de Régnier avec des effectifs si inférieurs,[3] alors qu'il avait le choix d'attendre les renforts et de rester dans ses positions retranchées, montre à quel point la Grande-Armée impériale éprouvait un sentiment d'invulnérabilité qui pouvait se révéler dangereux.[4] Cela entraîna la défaite tactique des Français. En fait, Santa-Eufemia fut, pour les Français, une défaite tactique mais une victoire stratégique, car l'armée anglaise, voyant un tel mordant chez cette poignée d'ennemis et sachant que des renforts français allaient survenir incessamment, rembarqua aussitôt.

Pour parler de façon plus générale de la tactique au temps de Napoléon, il n'y a jamais eu, tactiquement parlant, d'école napoléonienne à proprement parler. Bonaparte n'a pas inventé les divers éléments tactiques qui ont fait sa gloire,[5] il les a simplement empruntés à Guibert[6] et à d'autres et utilisés à bon escient, avec génie, comme un compositeur de musique crée ses chefs-d'œuvre avec la gamme éternelle. S'adaptant aux circonstance avec une rapidité déconcertante [**guerre éclair**], Napoléon imposait la bataille à l'ennemi, alors que ses prédécesseurs livraient leurs

---

[2]Parfois épelé Reynier.

[3]Comme Montcalm au cours de la 1$^{ère}$ Bataille de Québec [ou des Plaines d'Abraham] en 1759.

[4]Le sentiment d'**invulnérabilité** est certainement une arme à double tranchant; si l'ennemi éprouve simultanément un sentiment inverse [de **défaitisme**], il assure presque toujours la victoire. Mais il peut parfois faire commettre des imprudences, surtout s'il se conjugue au mépris [envers l'ennemi].

[5]Selon Fernand Schneider, il a trouvé tous ces principes dans la doctrine du XVIII$^{e}$ siècle et notamment chez Guibert: «♦le procédé des tirailleurs en grandes bandes; ♦les formations: colonnes ou lignes, appropriées à la manœuvre; ♦l'échelonnement, dans le temps, de l'engagement successif des troupes légères, de la ligne, de la réserve; ♦le combat en retraite; ♦l'extension des fronts, grâce à l'accroissement du feu; ♦la **dispersion**, pour l'entretien, la **concentration** pour le combat; ♦le principe divisionnaire [l'utilisation de la division et non plus de la brigade comme unité de combat]; ♦l'importance de l'artillerie, dont il fera, à partir de Wagram, une pièce maîtresse de son combat.» [Histoire des Doctrines Militaires, puf, Paris, 1957, p.34]

[6]Comte Hippolyte de Guibert: officier et théoricien militaire français, né à Montauban en 1744, mort à Paris en 1790; c'est à lui qu'est adressée la correspondance si passionnée de Mademoiselle de Lespinasse. Il publia en 1773 un *Essai général de tactique* dans lequel il critiqua l'inefficacité des guerres du XVIII$^{e}$ siècle à cause du manque d'effectifs des armées, de la pauvreté des finances nationales et de stratèges trop circonspects et prudents. Il écrivit: «Mais supposez que s'élève en Europe, un peuple doté d'énergie, de génie, de ressources, de gouvernement; un peuple qui combine les vertus d'austérité avec une milice nationale, et qui y ajoute un projet d'agrandissement; qui ne perd jamais ce système de vue; qui, sachant faire la guerre avec de petits moyens et subsister sur ses victoires, ne serait pas forcé de déposer les armes à cause de moyens financiers déficients. Nous verrions ce peuple subjuguer ses voisins et renverser notre faible constitution comme le vent du nord plie le souple roseau.» [traduction libre à partir d'une traduction anglaise, d'où l'éloignement possible du mot à mot.] Philosophie dangereuse que la violation étrangère des frontières de France allait rendre d'actualité.

batailles “par consentement mutuel”.[7] Sur le plan **stratégique**, il **1)** saisissait l'initiative des opérations offensives, **2)** imposait la bataille, **3)** concentrait ses forces; Sur le plan tactique, **4)** il combinait les attaques frontales et les attaques latérales ou carrément à revers.[8] Napoléon, comme Nelson, maniait avec génie le **principe d'économie des forces:** qui consistait à battre l'ennemi en détail, c'est à dire à utiliser l'ensemble de ses forces pour battre séparément chacun des éléments de l'ennemi.[9]

**Résumé de l'action**: Le 1er juillet un convoi de transports anglais sortit de Messine et vint débarquer ses troupes à Santa-Eufemia: 6.000 Anglais[10] et 3.000 Napolitains, auxquels devaient se joindre 4.000 insurgés locaux. Le tout sous le commandement du général Stuart. Le général Régnier, gouverneur de Calabre pour le roi Joseph de Naples, réunit ses troupes "françaises".

Le 1er juillet, donc, les Anglais marchaient le long de la côte vers Maïda. Dès le 3, l'avant-garde française arriva en présence de l'armée anglo-napolitaine au pied de la colline Santa-Eufemia, sa gauche appuyée sur cette colline et sa droite sur la mer. Régnier tenait "une forte position" avec 3.500 hommes. Il aurait pu se contenter d'attendre car Monteleone allait le rejoindre avec 3.000 hommes. Mais il était pressé et, sans doute, plein de mépris pour les capacités militaires de ses ennemis, il abandonna ses positions retranchées sur la colline et descendit pour rencontrer les 13.000 Anglo-alliés en plaine.

Le 4, Stuart quitta donc les positions provisoires qu'il avait prises en voyant les Français retranchés,[11] et déploya ses troupes en bataille, parallèlement au rivage de la mer, en appuyant sa droite sur l'embouchure de l'Amato. Régnier donna l'ordre au général Compère, qui commandait l'avant-garde, de passer la rivière Amato. Ce mouvement était appuyé par des compagnies de Grenadiers-voltigeurs, qui occupaient le petit bois et les broussailles bordant la rive droite. Mais les nombreux tirailleurs anglo-napolitains envoyés sur ce point tinrent en respect les G-V français avant que Compère n'ait achevé de déployer sa brigade. De basses broussailles dissimulaient la Droite anglaise, et Régnier envoya des troupes [le 1er Léger] contre les compagnies légères de Kempt qui tenaient cette position. Le chaud soleil brillait. Kempt regroupa ses hommes et les aligna.

Le Centre [Acland], au même moment, envoyait une pluie de balles sur le Centre français. Face aux redoutables Highlanders écossais marchait le 42e Grenadier en train de déployer. La canonnade et une vive fusillade s'abattaient sur la brigade française en pleine manœuvre de

---

[7]Selon l'expression de Fernand Schneider; ibid.

[8]Schneider précise ainsi le **plan tactique** d'une bataille typique de Napoléon: «♦**fixation** de l'ennemi par un engagement de front; ♦attaque **de flanc** ou sur les arrières, par un mouvement tournant ou débordant; ♦ensuite, après la désorganisation morale et matérielle de l'ennemi: le fameux "événement", c'est à dire l'intervention de la **masse réservée** que déclenchera l'empereur lui-même; ♦enfin, l'**exploitation** du succès.» [ibid.]

[9]À Rivoli [1797], les 4 colonnes d'Alvinzi sont battues tour à tour par les divisions françaises concentrées. À Aboukir, Nelson détruit la moitié de la ligne française [en sous effectifs] avec la totalité de sa flotte, et à Trafalgar, il annihile les 2/3 de la flotte franco-espagnole [sous-ventée] avec l'ensemble de ses forces. voir ces deux dernières batailles

[10]Le 27th Foot Regiment, le 58th Foot, le 78th Highlanders Regiment [écossais], le 81th Foot avec deux régiments de mercenaires allemands.

[11]Montrant bien, par là, qu'il n'avait nullement l'intention de jouer le rôle offensif.

déploiement, leur mettant hors de combat 6 à 700 hommes en quelques minutes. Les Highlanders du Centre reçurent à ce moment-là l'ordre d'avancer, baïonnette au canon, afin d'empêcher ce déploiement. À la gauche anglaise, le combat fut plus égal. Régnier lança sa Cavalerie [300 Dragons] pour rompre les Anglais en ce point. À ce moment précis entra en action le 20th Foot du Colonel Ross; troupes fraîches.[12] Le 20th arriva au niveau de la Gauche anglaise, qui commençait à vaciller et à donner des signes d'épuisement, à l'instant même où les 300 Dragons français attaquaient, et une volée du 20th repoussa ces derniers. Un mouvement rétrograde se répandit dans l'avant-garde française traversant l'Amato, que le gros de la division n'avait pu encore venir soutenir. Mais un régiment d'Infanterie Légère tint ferme et protégea la retraite de l'avant-garde française qui s'effectua en direction de Catanzaro.

L'armée anglo-napolitaine, arrêtée sur l'Amato par le régiment français d'Infanterie Légère, ne poursuivit pas le Corps de Régnier qui put gagner tranquillement Catanzaro en emmenant ses blessés.

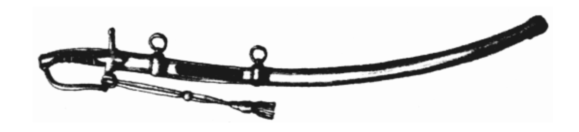
**Pertes** ♦**Français**: 1.000 hommes. ♦**Anglais**: 900 hommes.

**Conséquence de cette défaite française**: L'inaction des troupes françaises et cet échec de l'avant-garde favorisa l'insurrection instantanée de la province contre ces Français républicains et anti-cléricaux. Au bruit du canon, les paysans armés commencèrent à affluer et le drapeau blanc royaliste fleurit sur tous les clochers. Les Français isolés se faisaient assassiner, puis ce fut le tour des bourgeois locaux, accusés de collaboration avec des Républicains impies. Apprenant le massacre des Français isolés, Stuart en fut affligé et promit dix ducats pour chaque soldat français vivant qu'on lui amènerait. Cela sauva la vie de nombreux Français.

Mais Santa-Eufemia [Meïda] fut une victoire sans fruit, car les Anglais rembarquèrent tout de suite après, et l'insurrection se calma. En fait, cette bataille fut un exemple de victoire tactique pour les Anglais, qui fut en même temps un victoire stratégique pour les Français, puisque les Anglais rembarquèrent.



**Sabre de Chasseur à Cheval de la Garde Impériale française sous le Premier Empire.**



[12]Ce régiment d'Infanterie venait de débarquer d'un transport de troupes juste au moment où la bataille commençait.

## ***Santa-Olalla.*** *Bataille de*

***Date de l'action***: 17 octobre 1812.

***Localisation***: Village de la région de Burgos; Vieille Castille, Espagne.[1] *Pancorbo*[2] est à 65 km de Burgos, sur la route de Vitoria. *Briviesca*[3] se situe à 40 km au N.-E. de Burgos sur la route de Vitoria aussi.

***Conflit***: Guerres du Premier Empire [du 18 mai 1804 au 6 avril 1814 **&** *les Cent-Jours* du 20 mars au 28 juin 1815]. Guerre Péninsulaire, 1808-1814. Campagne de 1812.

***Contexte***: Le 17 octobre, les troupes françaises de *l'Armée de Portugal* quittèrent leurs cantonnements dans le but d'aller faire lever le siège de Burgos à l'armée anglo-portugaise. Le général Souham, nouveau général en chef de "*l'Armée de Portugal"* en remplacement du général Clausel, blessé, transféra son Quartier-Général de *Pancorbo* à *Briviesca*. Le lendemain, l'avant-garde française aux ordres du général Maucune occupa *Castil-de-Péones*, *Quintanavides*[4] et *Santa-Olalla*.

***Chefs en présence*** ♦**Français**: général Maucune. ♦**Anglais**: inconnus.

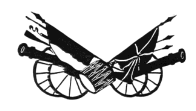
***Effectifs engagés*** ♦environ 3.000 cavaliers de part et d'autre.

***Stratégie ou tactique***: Attaque frontale simple [de Cavalerie], au sabre.

***Résumé de l'action***: À Santa-Olalla, les Français tombèrent sur un Corps d'Armée anglais. La Cavalerie française chargea immédiatement au sabre, et, après un violent combat et une mêlée indescriptible, le Corps anglais mit bas les armes et se rendit. Les détails de ce combat extrêmement rapide ne sont pas connus.

***Pertes*** ♦Le nombre de tués, de part et d'autre, doit être similaire et de faible importance. L'ensemble du Corps anglais resta en outre prisonnier [3.000 hommes].

***Conséquence de cette défaite anglaise***: Ils furent déportés en captivité en France, en une longue colonne à pied escortée par des cavaliers. Les chevaux anglais furent distribués à la Cavalerie française et à l'Intendance.



[1]À ne pas confondre avec le bourg de Santa-Olalla situé à 70 km au S.-O. de Madrid par 40° 02' Nord
et 04° 25' Ouest.

[2]Coordonnées géographiques: 42° 40' de Latitude Nord; 03° 07' de Longitude Ouest.

[3]Coordonnées géographiques: 42° 31' de Latitude Nord; 03° 20' de Longitude Ouest.

[4]Coordonnées géographiques: 42° 28' de Latitude Nord; 03° 27' de Longitude Ouest.

## ***Santo-Domingo.*** *Bataille navale de*

**Date de l'action**: 6 février 1806.

**Localisation**: Saint-Domingue, Grandes Antilles. Coordonnées géographiques: 18°28' de latitude Nord, et 69°54' de longitude Ouest.

**Conflit**: Guerres du Premier Empire [18 mai 1804 - 1814 et 1815]. La Quatrième Coalition ne commencera qu'en septembre 1806 et durera jusqu'au Traité de Tilsit, 9 juillet 1807.

**Contexte**: L'escadre française sortit de Brest le 13 décembre 1805, et, malgré les avaries causées par de fortes tempêtes, arriva en vue de Santo-Domingo le 22 janvier 1806. Elle commença par débarquer des troupes et des munitions destinées au général Ferrand, et répara les avaries causées à ses unités. Le 6 février au matin, alors que les réparations n'étaient pas terminées, la corvette DILIGENTE, placée en surveillance près de l'île de Savana, signala l'approche des Anglais. L'amiral donna l'ordre de branle-bas de combat et d'appareillage. Mais cette dernière manœuvre traîna en longueur, et il était 07h00 quand le dernier eut appareillé. L'escadre anglaise qui apparut était de 11 bâtiments de guerre dont 7 vaisseaux de ligne.

**Chefs en présence ♦Royal Navy**: amiraux Suckworth, Cochrane et Louis. **♦Marine Impériale**: contre-amiral Leissègues.

**Effectifs engagés ♦Royal Navy**: 11 bâtiments de guerre dont 7 vaisseaux de ligne parmi lesquels on pouvait apercevoir les pavillons de commandement des amiraux Duckworth, Cochrane et Louis: The AGAMEMNON [64 canons, capitaine Sir Edgard Berry], The SUPERB [74, capitaine John Duckworth], The NORTHUMBERLAND [74 canons, contre-amiral Cochrane], The SPENCER [74, capitaine R. Stopford], The CANOPUS, [80 canons, contre-amiral T. Louis], The DONEGAL [74, capitaine Pulteney Malcolm], The ATLAS [74, capitaine Samuel Pym]. **♦Marine Impériale**: 5 vaisseaux de ligne, 2 frégates et une corvette: L'IMPÉRIAL,[5] Le DIOMÈDE [74 canons, capitaine Hemi], Le JUPITER [74, capitaine Leignel], Le BRAVE [74, capitaine Coudé] et L'ALEXANDRE [74, capitaine Garreau], avec les frégates La FÉLICITÉ [40] et La DILIGENTE [20 canons, capitaine Cocault].

**Stratégie ou tactique**: L'amiral français avait planifié de mettre la tête de la ligne anglaise entre deux feux et de l'écraser avant qu'elle ne put être secourue. Il échoua à cause de la disproportion des forces et de la puissance illusoire de L'IMPÉRIAL, à la coque trop fragile. La défaite du Cap Trafalgar continuait d'affecter psychologiquement les Français, au point qu'ils partaient vaincus.

**Résumé de l'action**: À 09h00, la bataille s'engagea. L'escadre française se trouvait alors à environ 14 km dans l'O.-S.-O. de Santo-Domingo. La supériorité numérique des vaisseaux anglais leur donnait un grand avantage sur ceux du contre-amiral Leissègues; ils en tirèrent parti. Après quelques manœuvres durant lesquelles l'amiral français échoua dans son dessein de mettre la tête de la ligne anglaise entre deux feux et de l'écra-

[5] Trois-ponts de 130 canons, capitaine Bigot, portant la marque du contre-amiral Leissègues.

ser avant qu'elle ne put être secourue, 4 vaisseaux anglais s'attachèrent à combattre chacun l'un des quatre vaisseaux français de 74, tandis que les trois autres se jetèrent sur L'IMPÉRIAL. Ce vaisseau, le plus puissant en artillerie qui avait été construit jusque-là sur toutes les mers du globe[6] soutint vigoureusement cette triple attaque.[7] Mais le peu de solidité de sa muraille, que les boulets traversaient même au niveau de la batterie basse, fit qu'il eut une partie de son équipage hors de combat et quantité de canons démontés. Il perdit ainsi l'avantage qu'il avait sur les petits vaisseaux de 74 canons.

De leurs côtés, Le BRAVE et Le JUPITER succombèrent les premiers après une résistance peu prolongée. Ils amenèrent leurs pavillons alors qu'ils avaient encore tous leurs mâts debout. Pour Le BRAVE, la cause en fut que le capitaine Coudé et plusieurs autres officiers furent mis hors de combat et un marin amena tout simplement le pavillon. Les causes de la reddition du JUPITER ne sont pas connues. L'ALEXANDRE tint longtemps son poste en avant de L'IMPÉRIAL et lutta avec furie, mais lorsqu'il eut perdu tous ses mâts, il dériva sous le vent de la ligne et aucune frégate ne se trouva là pour lui donner la remorque. En effet, les deux frégates françaises s'étaient éloignées du champ de bataille sans en avoir reçu l'ordre de l'amiral français. Le DIOMÈDE, matelot arrière de l'amiral,[8] s'acquit le plus grand honneur par la manière dont il se défendit, alors qu'il était attaqué par plusieurs vaisseaux anglais après que Le BRAVE, Le JUPITER et L'ALEXANDRE eurent amené leur pavillon.

Dès 10h30, la batterie de 18 de L'IMPÉRIAL se trouva entièrement désemparée. Une heure après, celle de 24 le fut également. Réduit à sa batterie de 36, ce vaisseau répondit encore vigoureusement au feu des vaisseaux anglais qui l'entouraient alors au nombre de quatre. À 11h30, le grand mât et le mât d'artimon de L'IMPÉRIAL tombèrent. Il avait ainsi perdu le moyen de manœuvrer pour présenter successivement le travers aux vaisseaux anglais qui le combattaient; et ces derniers purent prendre et conserver les positions les plus avantageuses pour le canonner et le réduire par ses angles morts.

Déjà 500 hommes de l'équipage de L'IMPÉRIAL étaient hors de combat; le capitaine et le second grièvement blessés. Les deux officiers en second de l'amiral avaient été tués à ses côtés et il ne restait plus auprès de lui qu'un seul enseigne. Dans une telle situation, le contre-amiral Leissègues,[9] déterminé jusqu'à la mort, continuait d'arpenter le gaillard arrière de L'IMPÉRIAL, encourageant l'équipage à se défendre jusqu'à la dernière extrémité. La perte de trois de ses vaisseaux, l'état désespéré de celui qu'il montait, rien ne semblait ébranler sa détermination à combattre. Résolu à couler à fond plutôt que d'amener son pavillon, il faisait retourner le feu le plus vif de toutes les pièces que les bou-

---

[6]Si l'on excepte l'Espagnol Le SANTISSIMA-TRINIDAD, gigantesque **quatre-pont** de 130 canons qui lutta à Trafalgar.

[7]En fait, avec ses **130** canons, il dut faire face à **222** canons anglais. On trouve toujours son maître!

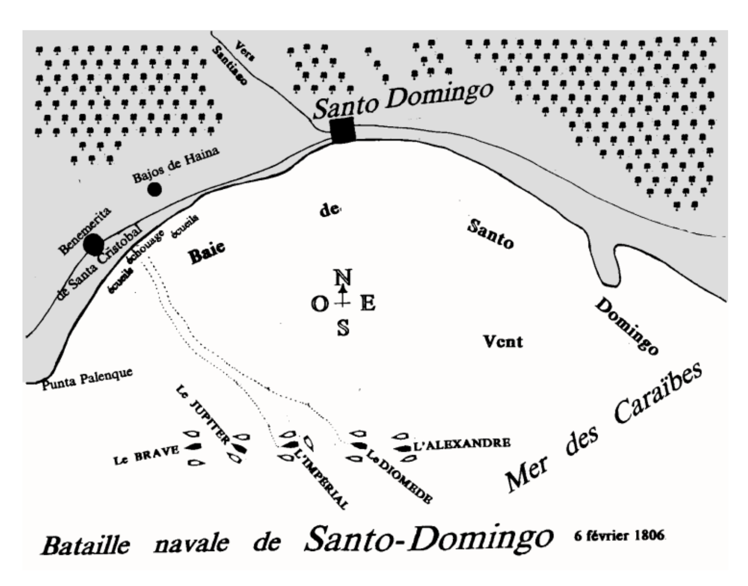
[8]C'est à dire qu'il suivait le navire-amiral et gardait ses arrières.

[9]Le grade de contre-amiral vient immédiatement après celui de vice-amiral. Il correspond au grade de général de brigade dans l'Armée de Terre.

lets anglais n'avaient pas détruites.

Cependant, l'humanité lui ordonnait d'épargner le reste de cet équipage qui effectuait son propre baroud d'honneur. Et il se décida à une manœuvre qui lui parut remplir ce but et empêcher son vaisseau de tomber entre les mains des Anglais: il ordonna de diriger L'IMPÉRIAL vers la côte et de l'y embosser. Mais tous les câbles avaient été coupés par les boulets ennemis et il ne restait plus d'autres ressources que d'échouer le navire. L'amiral en donna l'ordre. À 12h15, L'IMPÉRIAL toucha terre, présentant le travers au large. Le DIOMÈDE imita la manœuvre de l'amiral et vint s'échouer à une encablure [200 mètres] en arrière de L'IMPÉRIAL. Les vaisseaux de l'escadre anglaise, craignant de se perdre en poursuivant ces deux vaisseaux, s'éloignèrent de la côte, emmenant avec eux Le BRAVE, Le JUPITER et L'ALEXANDRE.

La côte sur laquelle L'IMPÉRIAL et Le DIOMÈDE s'échouèrent était hérissée de roches. Ces deux vaisseaux furent promptement défoncés. Tout espoir de les sauver étant perdu, il ne restait d'autre parti à prendre que de les brûler aussitôt qu'on aurait pu les évacuer. L'état de la côte, le mauvais temps et les précautions, que nécessitait le transport des blessés qu'on débarqua les premiers, retardèrent l'évacuation. Le 9 février, trois jours après le combat, elle n'était pas encore achevée et cette circonstance évita à l'amiral français le triste devoir de brûler lui-même



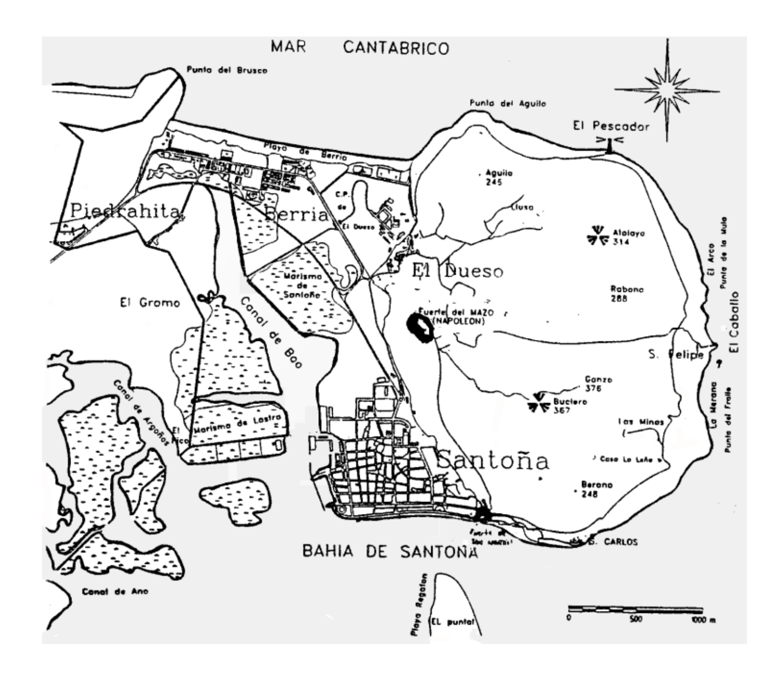
Bataille navale de Santo-Domingo 6 février 1806

ses deux vaisseaux. Dans la soirée, plusieurs navires anglais s'approchèrent de la côte et tirèrent quelques bordées sur L'IMPÉRIAL et sur Le DIOMÈDE. Ils mirent ensuite leurs canots à la mer. Ces embarcations abordèrent les deux vaisseaux français et les incendièrent sous les yeux mêmes de l'amiral Leissègues, après avoir fait prisonnier l'état-major et une centaine d'hommes de l'équipage du DIOMÈDE qui se trouvaient encore à bord de cette unité navale.

**Pertes ♦**Inconnues, mais assez lourdes de part et d'autre.

**Conséquence de cette défaite française**: Cette défaite aggrava les pertes françaises déjà lourdes de Trafalgar, matériellement et psychologiquement.





## *Santoña.* Bataille de

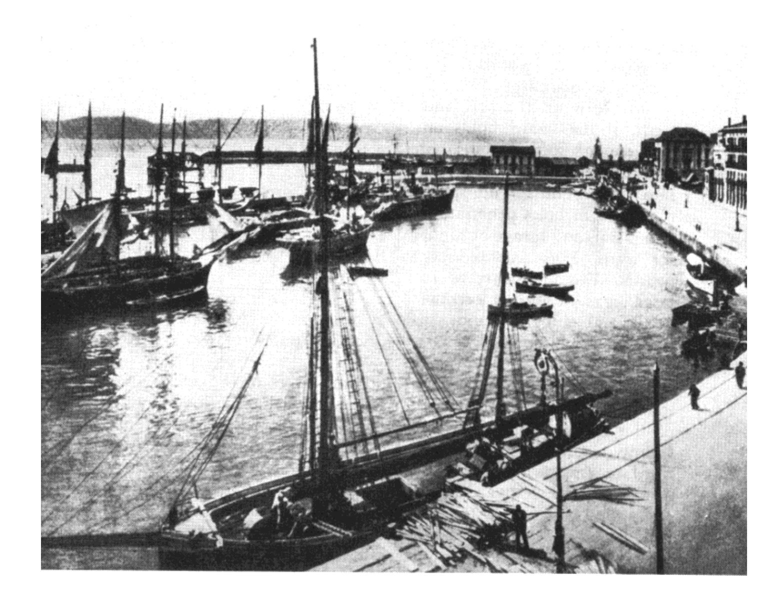
***Date de l'action***: 27 octobre 1810.

***Localisation***: La baie de Laredo et de Santoña se trouve à une trentaine de kilomètres à l'est de Santander, au Pays-Basque espagnol. Coordonnées géographiques: 43° 27' de latitude Nord, et 03° 27' de longitude Ouest.

***Conflit***: Guerres de l'Empire [18 mai 1804 - 1814 & 1815]. Guerre d'Espagne et du Portugal, 1808 - 1814. Campagne de 1810 en Biscaye.

***Contexte***: Le 23, pour parer à toute attaque anglaise, le 1er Régiment français d'Infanterie Légère se concentra à Laredo avec les 3.000 hommes du général Caffarelli, aide de camp de Napoléon et gouverneur de la Biscaye.

Vers le soir du même jour, l'escadre de la Royal Navy mouilla dans la rade. Elle comprenait 4 frégates dont une espagnole, trois bricks, deux goélettes, quatre canonnières, trente bâtiments de transport, formant en tout une escadre de 43 voiles.



**Gijon, Espagne.**

Le 24 et le 25, le vent changea soudain. Les vaisseaux de guerre anglais furent contraints de prendre le large en laissant les transports dans la rade. La tempête augmenta et la frégate espagnole perdit ses ancres et vint se briser contre les rochers de Laredo où elle sombra. Un brick anglais et quatre canonnières espagnoles subirent le même sort. En deux jours, les troupes anglaises embarquées et les équipages éprouvèrent des pertes de plus de 1.000 hommes.

***Chefs en présence*** ♦**Français**: général Caffarelli. ♦**Anglais**: inconnu.

***Effectifs engagés*** ♦**Anglais**: 5.000 hommes sans compter les équi-

pages de l'escadre. ♦**Français**: 4.000 hommes.

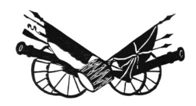
***Stratégie ou tactique***: Le manque de préparation et l'incompétence du commodore anglais furent la cause de cet échec: manque total de diversions, et aussi préparation d'artillerie insuffisante.

***Résumé de l'action***: Malgré ce désastre naturel,[10] les vaisseaux anglais reparurent le 26 et voulurent exécuter un débarquement le 27. À 13h00 ce jour-là, les troupes furent transférées dans des chaloupes. Trois canonnières se mirent en tête et balayèrent la plage par un feu terrible à fragments antipersonnel. Le 1er Régiment d'Infanterie Légère les attendit sans tirer, debout dans la mitraille. Bientôt une batterie côtière française, habilement placée près de Santoña, ouvrit un feu de flanc sur les chaloupes anglo-espagnoles. Ces dernières tentèrent de riposter, mais furent bientôt contraintes à faire demi-tour, suivies des chaloupes de débarquement qui retournèrent aux navires pour rembarquer. Le commodore anglais donna alors l'ordre de rembarquement.

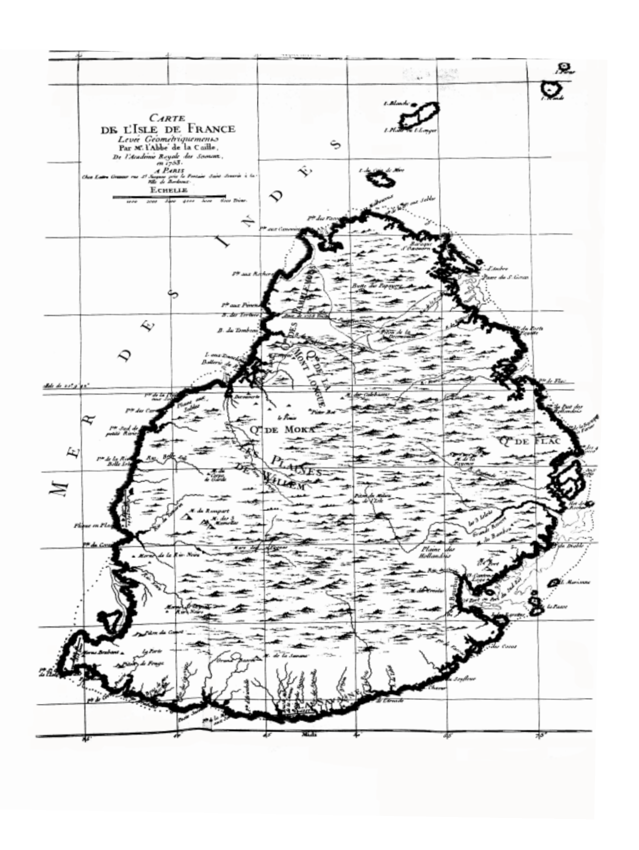
À 17h00, le vent fraîchit. L'escadre de la Royal Navy et les vaisseaux espagnols disparurent vers le nord, mais il était dit que cette expédition serait poursuivie jusqu'au bout par le mauvais sort; une forte tempête se leva. Beaucoup de transports chargés de troupes, d'effets militaires, d'artillerie et de munitions s'échouèrent sur la côte de Plencia et d'Anchona et tombèrent entre les mains des Français. D'autres bâtiments préférèrent carrément venir chercher refuge dans les ports espagnols, mais furent également saisis avec leurs chargements, les troupes et les équipages envoyés en France comme prisonniers de guerre.

***Pertes*** ♦**Français**: pertes inconnues, probablement assez légères. ♦**Anglais**: trois frégates anglaises, bien que maltraitées par les batteries françaises et par la tempête, parvinrent seules à se sauver. Quarante bâtiments furent perdus par la Royal Navy et par les Espagnols. 1000 hommes perdirent la vie.

***Conséquence de cette défaite anglaise***: Cette malheureuse expédition joua vraiment de malchance.



[10] Décrit dans la rubrique "Contexte" de cette action.


CARTE
DE L'ISLE DE FRANCE
Levée Géometriquement
Par Mr. l'Abbé de la Caille,
A PARIS
ECHELLE
MER DES INDES
Qr. DE MOKA
LES PLAINES DE WILLEM
Qr. DE FLAC

**_Santoña_**. *Siège de*

***Date de l'action***: décembre 1812 - 1813.

***Localisation***: Port espagnol donnant sur le golfe de Gascogne ou Baie de Biscaye.[1] Coordonnées géographiques: 43° 27' de latitude Nord, et 03° 27' de longitude Ouest.

***Conflit***: Guerres du Premier Empire [du 18 mai 1804 au 6 avril 1814 **&** *les Cent-Jours* du 20 mars au 28 juin 1815]. Guerre Péninsulaire, 1808-1814. Campagne de 1812 en Biscaye.

***Contexte***: Napoléon sentit toute l'importance de conserver cette place forte de Santoña et il en confia le commandement au général-comte Charles de Lameth, vers le mois d'août 1812. Dès cette époque, il était très difficile pour les Français de parvenir à Santoña, continuellement bloquée et menacée par les nombreuses bandes d'insurgés des provinces de Biscaye et de Santander. Il fallut que le général Caffarelli[2] procure au général de Lameth les moyens d'arriver à destination, en formant une colonne de 2.000 hommes dont le commandement fut confié au général de brigade Soulier. Ce détachement eut à combattre des bandes considérables dans les journées des 1er et 2 septembre.

Vers le milieu d'octobre, le général Caffarelli, gouverneur-général de Biscaye et de Navarre, eut donc momentanément à évacuer les côtes de Biscaye pour descendre soutenir l'Armée française encore appelée "de Portugal" dans son mouvement offensif sur Burgos. Les Espagnols et les Anglais cherchèrent aussitôt à profiter de cette absence pour serrer de très près la place-forte de Santoña, sur la côte de Santander, au pied de la Cordillère Cantabrique.

***Chefs en présence*** ♦**Français**: général-comte Charles de Lameth [général de brigade]. ♦**Anglais**: Inconnus.

***Effectifs engagés*** ♦**Français**: 900 hommes au total. La garnison de Santoña se trouvait ainsi composée: un bataillon du 130e Régiment d'Infanterie [chef de bataillon Patureau]; un détachement du 28e de Ligne [chef de bataillon Bragairat]; une compagnie de Pionniers; quelques détachements d'artilleurs de terre et de mer; l'équipage d'une corvette[3]. ♦**Anglo-espagnols**: 10.000 hommes.

***Stratégie ou tactique***: La menace déterminée de l'Armée de Secours fit lever le siège aux Anglo-espagnols. Santoña était un bourg de la province basque-espagnole de Biscaye. Cette ville se situait au S.-O. d'une presqu'île de 12 ou 13 km de circonférence, environnée en grande partie par la mer ou par des marais, d'un accès très difficile et réunie au continent par un isthme de 250 mètres de large sur 1,4 km de longueur, qui s'orientait Est-Ouest. Entre le bourg et cet isthme s'élevait une montagne boisée, constituée de plusieurs mamelons de différentes hauteurs,[4] coupés entre eux par des vallons plus ou moins profonds. À l'Est-quart-Nord-Est du bourg de Santoña et à 2,8 km d'un fort appelé San-Carlos, s'élevait en amphithéâtre, sur le continent, la petite ville de Laredo, qui avait au moment du Premier Empire français, un port très fréquenté. Un

---

[1]En espagnol **Vizcaya**, l'une des provinces du Pays-Basque; capitale Bilbao.
[2]Gouverneur des provinces de Guipuscoa, d'Alava, de Biscaye, etc...
[3]La COQUETTE
[4]Depuis 800 jusqu'à 1.500 et même 2.000 mètres

rocher, appelé Le Rostrillar, servait de soubassement ou de socle au fort qui protégeait cette ville contre les attaques venant de la mer, et croisait ses feux avec ceux de Santoña. Une plage partait de Laredo et décrivait une courbe de 4 km d'arc. Elle s'avançait jusqu'à 450 mètres de Santoña et ne laissait que cet espace étroit aux navires qui voulaient entrer dans la rade intérieure. Cette plage séparait la rade intérieure de la rade extérieure où se trouvaient deux bancs de sable appelés *Le Donzel* et *Le Pittoro*.

Le port de Santoña, situé dans la partie Ouest du bourg, était à sec à marée basse, et, à ce moment, ne pouvait recevoir que des barques de pêcheurs.

***Résumé de l'action***: Les Ango-espagnols occupèrent immédiatement et avec un minimum de combat, étant donné leur immense supériorité numérique, tous les avant-postes qui liaient les communications de cette place-forte. La défense, déjà très forte naturellement, avait été augmentée par des travaux considérables. Les alliés résolurent donc de concentrer plus d'effort pour s'emparer de la forteresse. Déjà, ils se préparaient à un siège régulier, appelaient à eux toutes les bandes insurgées du pays, construisaient des batteries, faisaient évacuer les villages voisins, et réunissaient à Santander tous les moyens à employer par terre et par mer.

Mais le général Caffarelli, qui, depuis son retour de Vitoria, s'était occupé de pacifier le Guipuscoa et le nord de la Biscaye, ne les laissa pas parachever leurs desseins. Il se porta sur Santoña vers la fin de décembre en conservant l'espoir de trouver la plus grande partie des bandes réunies et de les forcer à combattre. À la nouvelle de son approche, les Espagnols se retirèrent en toute hâte dans les vallées de Sober et de Ruerga, et les bâtiments anglais rembarquèrent leur Corps de débarquement lui-même et s'éloignèrent immédiatement de la côte.

Le siège de Santoña était levé.

***Pertes*** ♦indéterminées.

***Conséquence de cette défaite anglaise***: Le 31 décembre, le général Caffarelli avait installé son QG à Bilbao et quelques jours après, Santoña était ravitaillée. Les troupes françaises occupaient ainsi *Barceña, Escalante, Limpias, Colindrès* et *Laredo*. La main-mise française sur la côte basque de Santander était plus forte que jamais.



## ***San-Vicente del Raspeig***. *Bataille de*

***Date de l'action***: 8 octobre 1812.

***Localisation***: Région d'Alicante, Espagne. Coordonnées géographiques de San-Vicente-del-Raspeig: 38° 23' de Latitude Nord; 00° 35' de Longitude Ouest.

***Conflit***: Guerres du Premier Empire [du 18 mai 1804 au 6 avril 1814 **&** *les Cent-Jours* du 20 mars au 28 juin 1815]. Guerre Péninsulaire, 1808-1814. Campagne de 1812.

***Contexte***: Après l'attaque surprise sur Dénia, le duc d'Albufera [maréchal Suchet] voulut empêcher les Anglais de renouveler ce genre de surprise et d'opérer un débarquement plus considérable. Il se détermina donc à faire une sérieuse démonstration sur Alicante où était cantonnée l'armée anglaise. En conséquence, il réunit à Villena, le 8 octobre, les divisions Harispé et Robert, la division de cavalerie alors commandée par le général Delort, et une batterie de douze pièces d'artillerie légère.

***Chefs en présence*** ♦**Français**: général Delort. ♦**Anglo-siciliens**: général Maitland; général Duncan.

***Effectifs engagés*** ♦**Français**: 14.000 hommes dont 3.200 cavaliers. ♦**Anglo-siciliens**: 15.000 hommes, non compris les insurgés qui se chiffraient par dizaines de milliers.

***Stratégie ou tactique***: Contre-attaque de Cavalerie précédée d'une préparation d'artillerie.

***Résumé de l'action***: Ce Corps d'armée français marcha sur *Alicante* via *Sax*, *Novelda*, jusqu'à *San-Clemente*. Quelques bataillons et quatre escadrons de Cuirassiers français avaient été placés en échelons entre *Novelda* et *Montforte*, et le général Harispé manœuvrait avec habileté pour attirer l'ennemi sur le champ de bataille. Mais les Anglais, comprenant le projet des Français, ne voulurent point s'éloigner de l'artillerie de forteresse d'Alicante.

Un bataillon sicilien dont tous les officiers étaient anglais, s'avança seul, soutenu par un escadron de chevau-légers,[1] de manière à déborder le flanc droit du général Harispé. Il fut d'abord arrêté par l'artillerie française, et, bientôt après, le général Delort le chargea à la tête du 4e Hussards. Le combat fut extrêmement sanglant et rapide. Les Anglo-siciliens furent enfoncés et dispersés. Trente chevau-légers anglais, deux officiers et vingt chevaux furent pris. Près de 100 Alliés restèrent sur le champ de bataille. Un plus grand nombre de blessés se sauva pour se mettre sous la protection de l'artillerie d'Alicante, grâce à la nature du terrain.

***Pertes*** ♦**Français**: 50 tués et blessés. ♦**Anglo-siciliens**: 152 tués, blessés et prisonniers.

***Conséquence de cette défaite anglo-sicilienne***: Les troupes françaises rentrèrent ensuite dans leur cantonnement. L'attaque infructueuse du général Duncan, la marche de la Division Harispé jusque sous les canons d'Alicante, l'agressivité de l'armée française d'Aragon, les expéditions fréquentes et heureuses de la Cavalerie française,[2] toutes ces causes

---

[1]Un chevau-léger, au pluriel chevau-légers, était un soldat de la Cavalerie Légère, du XVIe au XIXe Siècle.

[2]Qui, en détail, faisaient beaucoup de mal aux Anglais, et surtout leur ôtaient le moral nécessaire à mener une bonne campagne

réunies ôtèrent au général anglais Maitland, commandant le Corps Expéditionnaire anglo-sicilien à Alicante,[3] l'envie de ne rien entreprendre d'important. Toutefois, les Espagnols et même les Anglais reprochèrent à ce général en chef ses tâtonnements, son hésitation et ses incertitudes, avec assez d'aigreur pour le décider à demander son rappel sous le prétexte du mauvais état de sa santé. Le gouvernement britannique lui donna pour successeur Lord Murray.



[3]Maitland s'était proposé la conquête du royaume de Valence et de la Catalogne en profitant de l'insurrection espagnole,

## ***Sare.*** *Bataille de*

***Date de l'action***: 20 octobre 1813.

***Localisation***: Village français situé sur la frontière espagnole par 43° 18' de latitude Nord et 01° 34' 50" de longitude Ouest , à 12 km au Sud-Est de Saint-Jean-de-Luz.

***Conflit***: Guerres du Premier Empire [du 18 mai 1804 au 6 avril 1814 **&** *les Cent-Jours* du 20 mars au 28 juin 1815]. Sixième Coalition [de mars 1813 au 11 avril 1814].[1] Fin de la Guerre d'Espagne, 1808-1814. Campagne d'Aquitaine de 1813-1814.

***Contexte***: Après avoir longuement hésité à envahir la France, Arthur Wellesley, duc de Wellington, commandant en chef des forces anglo-hispano-lusitaniennes, décida d'attendre que les autres armées européennes d'invasion, dans le Nord, envahissent le territoire français afin que l'Armée française des Pyrénées ne puisse recevoir de renforts. Il pénétra alors lui aussi en France.

***Chefs en présence*** ♦**Français**: généraux Conroux et Reille. ♦**Anglais**: Inconnus.

***Effectifs engagés*** ♦Inconnus.

***Stratégie ou tactique***: Quatre chemins débouchaient d'Espagne dans les Pyrénées-Atlantiques:[2]

♦la route de Madrid à *Bayonne*, flanquée à droite et à gauche en avant de Saint-Jean-de-Luz par des hauteurs couronnées d'ouvrages tenus par les Français. Les Alliés passeraient difficilement.

♦la route de Pampelune à *Saint-Jean-Pied-de-Port;* bien tenue par les Français.

♦le double passage qui part du Col de Maya et se dirige vers *Urdax et le mont Daren.* Il était battu par des défenses moins fortes que les deux premiers secteurs, en avant et en arrière d'Ainhoa et au-dessus d'Espelette. Il pouvait encore être tenu avec avantage par les Français.

♦mais aucune défense accessoire de second ordre n'était capable de couvrir le défaut de la position de *Sare* qui laissait ouvert un intervalle de trois kilomètres environ entre la hauteur de *La Rhune* et le pont d'Amotz sur La Nivelle. Ce secteur présentait aux Anglais un accès facile pour pénétrer en France et tourner la ligne de défense stratégique des Pyrénées. Une seule redoute, dite *«de Sainte-Barbe»* défendait ce passage. Les Anglais s'en étaient emparés le 8 octobre lors de leur offensive sur la Bidassoa. Le commandement français décida de reprendre cette redoute afin de colmater cette brèche béante dans la frontière française.

***Résumé de l'action***: Le 20 octobre, les généraux Conroux et Reille attaquèrent *la redoute dite de «Sainte-Barbe»* qui défendait le passage et qui en était la clé. L'attaque fut extrêmement sanglante. Les deux généraux menèrent l'assaut à la baïonnette à la tête de leurs Grenadiers. En dépit des renforts d'Infanterie anglaise qui se portèrent en appui de la redoute-fortin, les Français s'emparèrent de l'ouvrage et s'y maintinrent

---

[1]Voir la note de la rubrique "Conflit" de *Batailles de Blexen et Bremerlehe* du 22 au 25 avril 1813.

[2]Ce département était alors connu sous le nom de Basses-Pyrénées; mais, pour des raisons de "prestige" économique, l'adjectif "basses" fut remplacé.

malgré leurs contre-attaques acharnées.
***Pertes*** ♦Lourdes de part et d'autre.
***Conséquence de cette défaite anglaise***: La brèche dans la frontière française se trouvait momentanément colmatée.



**Georges Washington, portant ses "regalia" en tant que membre de la Franc-Maçonnerie [Grande Loge du Maryland], pose la première pierre du Capitole américain à Washington (DC), en 1793. [tableau de Stanley Massey Arthurs].**



**Sare.** *Bataille de*

***Date de l'action***: 10 novembre 1813.

***Localisation***: Village français situé sur la frontière espagnole, par 01°34'50" Ouest et 43°18' Nord, à 20 km au S.-E. de Saint-Jean-de-Luz.

***Conflit***: Guerres du Premier Empire [du 18 mai 1804 au 6 avril 1814 **&** *les Cent-Jours* du 20 mars au 28 juin 1815]. Sixième Coalition [de mars 1813 au 11 avril 1814].[1]. Campagne de 1813 en Aquitaine.

***Contexte***: L'offensive anglo-alliée, sur les marges sud du territoire français, battait son plein.

***Chefs en présence*** ♦**Français**: maréchal Soult. ♦**Anglais**: le duc de Wellington.

***Effectifs engagés*** ♦40.000 **Français**. ♦**Anglo-alliés**: 100.000 combattants, anglais, portugais et espagnols.

***Stratégie ou tactique***: L'aile droite de l'armée française, qui gardait les Pyrénées, occupait *Urugne*, la droite et la gauche de la route de *Saint-Jean-de-Luz* et les ouvrages en avant de cette ville. L'aile gauche était à *Ascain*, au *Camp de Serres*, à *Sare*, dans la *redoute Sainte-Barbe* qui venait d'être reprise aux Anglais le 20 octobre, et sur les montagnes de *La Rhune*.[2] Le Centre français occupait les divers secteurs en avant d'*Ainhoa*, le *Camp de Suraïde*, le *Mont Daren* et le *Mont Chaporra* en avant d'*Espelette*. Une division française détachée de l'aile droite gardait les débouchés de la vallée d'Osses à Bidarray; une brigade couvrait *Saint-Jean-Pied-de-Port*. Les Dragons constituaient la seule cavalerie de l'armée française; ils stationnaient devant *Saint-Jean-de-Luz*, *Ascain* et *Sare*. L'intervalle à défendre était de 20 km de territoire, depuis *Urugne* jusqu'à *Combo*. La tête de pont de ce dernier secteur était gardée par deux bataillons de Gardes Nationaux provenant du département des Landes.[3]

Tous les combats de Sare, isolés géographiquement les uns des autres, faisaient partie de l'offensive générale dans ce secteur.

***Résumé de l'action***: Le 10 novembre à l'aube, les avant-postes français reçurent les premières vagues d'assaut. Une diversion donnée par les Alliés devant Saint-Jean-de-Luz fixa l'attention de Soult sur ce point. Vraies ou fausses, Reille repoussa toutes ces attaques dirigées contre lui. Pendant ce temps, Wellington manœuvra sur la gauche du général Clausel, vers Sare, déboucha avec 30.000 hommes derrière La Rhune et tomba sur la division Conroux qui occupait cette montagne, le camp de Sare et la redoute de Sainte-Barbe. Après un vif combat, ce dernier ouvrage tomba aux mains des Alliés. Les troupes qui défendaient le sommet de La Rhune virent les Alliés s'emparer de la Sainte-Barbe et déboucher de tous côtés. Ils craignirent alors d'être encerclés. Alors, sans attendre d'ordre, ils abandonnèrent les positions qui leur avaient été confiées et firent mouvement vers la plaine. La perte de cette montagne

[1]Voir la note de la rubrique "Conflit" de *Batailles de Blexen et Bremerlehe* du 22 au 25 avril 1813.

[2]Larroun.

[3]En ce crépuscule de l'Empire, les unités de Gardes Nationaux étaient constituées de vieillards, de mutilés de guerre et d'enfants, car tous les hommes valides se battaient dans les armées régulières.

découvrit le flanc gauche de Clausel et permit aux Alliés de les déborder par ce secteur. Dès ce moment, la ligne de Sare à la mer se trouvait tournée et n'était plus tenable. Reille rétrograda alors derrière Saint-Jean-de-Luz du côté de Bidart, tandis que Clausel se repliait également au-delà d'Ascain et de Sare. En même temps, Darricaux, en position au camp de Sare exécuta un quart de conversion à gauche et se retira sans être entamé.

Pendant que Wellington s'emparait de la redoute de Sainte-Barbe, la Division d'Armagnac était attaquée dans ses positions devant Ainhoa, et à la forge d'Urdax. Elle opposa une forte résistance puis succomba sous le nombre. Elle fut alors forcée de se replier sur la gauche du Camp de Saraïde. Sa droite appuyée au camp d'Amotz pénétra dans les redoutes et se déploya sur les flancs de ces ouvrages. Mais, craignant avec raison d'être pris de dos par la colonne anglaise qui s'était emparée de Sare, tandis que le Corps qui occupait Ainhoa l'attaquerait de front, le général d'Armagnac se décida à abandonner les redoutes et la droite du camp. Il tenta de prendre une position transversale, perpendiculaire au camp, qui lui permettrait de tenir en respect le Corps anglais maître de Sare et de se ménager un chemin de retraite. Le terrain montagneux coupé de bois favorisait peu ce mouvement rétrograde qui s'exécuta sur Ustaritz avec quelque confusion. La retraite de la Division d'Armagnac livra la droite du Camp de Suraïde aux Alliés. Ces derniers, sans perdre de temps, marchèrent sur le général Abbé, mais occupèrent avec une de leurs brigades la gauche du camp et les redoutes construites de ce côté. Le général français, sans s'inquiéter des effectifs écrasants qui allaient l'attaquer, se prépara avec sa seule brigade[4] à tenir en échec les 12.000 hommes qui le menaçaient et à leur disputer à outrance la possession des deux redoutes qui lui étaient confiées. Mais Erlon, tout en admirant le courage du général Abbé, lui ordonna, pour sauvegarder sa brigade de la destruction, de rétrograder sur Espelette. Par suite de ce mouvement, la Brigade Maucombe, qui faisait saillant, fut obligée d'abandonner[5] les postes inexpugnables du Mont Daren et de Chaporra sans avoir brûlé une seule cartouche. La retraite de la division Abbé livra Espelette aux Coalisés. Vers deux heures, ils étaient maîtres de Saint-Jean-de-Luz, d'Ascain, de Serres, de Sare, d'Ainhoa et de Suraïde. Les ouvrages construits en seconde ligne, en arrière d'Ascain, quoique en bon état, tombèrent peu après entre les mains des Alliés qui les débordaient de tous côtés avec des forces écrasantes.

Dès le tout début de cette offensive alliée, Soult avait ordonné à Foy posté dans la vallée d'Ossès, d'attaquer les Anglais par Bidarray et de menacer leurs arrières afin de faire diversion. Cette attaque réussit parfaitement. Les troupes de Foy culbutèrent les bataillons anglais qui lui furent opposés, franchirent les Pyrénées, retournèrent en Espagne jusqu'à Maya et répandirent la consternation dans les divers secteurs qui servaient d'appui à la Droite anglo-alliée. Toutefois ce mouvement aurait été plus efficace si les Alliés n'avaient pas fait sauter le verrou de Sare. En

[4]D'à peine 2.000 hommes

[5]Pour s'aligner sur les autres

l'occurrence, cette offensive française[6] devenait inutile et sans objet. Foy revint donc en arrière avec des colonnes de prisonniers anglais, des bagages et des troupeaux capturés aux Anglo-espagnols.

***Pertes*** ♦Inconnues.

***Conséquence de cette défaite française***: Selon ses nouvelles positions, l'armée française avait reculé de huit kilomètres environ. Les Alliés établirent leur QG à Saint-Jean-de-Luz et les Français à Bayonne.

"La fraternisation entre les troupes françaises et anglaises, qui inquiétait tant les Hauts-Commandements de toutes les armées, amena quelques incidents extraordinaires. En novembre 1813, dans les Pyrénées, les troupes françaises, avec leurs riche pays juste derrière eux, étaient mieux approvisionnés[7] que ne l'étaient les Anglais, particulièrement en eau-de-vie, et les Français saisissaient toutes les occasions pour offrir, de nuit, un petit verre à leurs ennemis. Le fait qu'ils n'abusèrent jamais de leur confiance est démontré par ce qui arriva à un soldat anglais. Ce dernier, peu satisfait d'un seul verre d'eau-de-vie, avait imprudemment accepté l'invitation de boire plus, non pas en compagnie d'une seule sentinelle mais avec toute une patrouille d'avant-poste. Il s'enivra tant, que, lorsque l'officier de permanence fit sa ronde, les Français durent cacher l'Anglais sous des capotes.[8] Il ne s'en rendit pas compte, mais, dès que tout danger fut écarté, *ils le transportèrent à son propre avant-poste. Sa montre qu'il avait perdue ou que les Français avaient enlevée lui fut renvoyée la nuit suivante.*"[9]

**Armoiries d'archevêque**



[6]Cette **«Bataille de la Bulge»** ou **«des Ardennes»**.

[7]En dépit du fait que la France était épuisée par deux siècles de guerres interminables et absurdes, celles de Louis XIV, Louis XV, Louis XVI, de la Révolution, et enfin de l'Empire qui s'achevait.

[8]Françaises, celles-là!

[9]BRETT-JAMES, Antony, *Life In Wellington's Army*, George Allen & Unwain Ltd, Londres, 1972


BEARN & Basse Navarre, sept places.
la Nive R.
S.t JEAN PIED DE PORT
100 To.s
90.e

## **Sauroren.** *Bataille de*

***Date de l'action***: 30 juillet 1813.
***Localisation***: Ville du Pays-basque espagnol.
***Conflit***: Guerres du Premier Empire [du 18 mai 1804 au 6 avril 1814 **&** *les Cent-Jours* du 20 mars au 28 juin 1815]. Sixième Coalition [de mars 1813 au 11 avril 1814][1]. Guerre Péninsulaire, 1808-1814. Campagne de 1813.
***Contexte***: Le 29 juillet, Soult se portait au devant des Anglais qui ne voulaient pas s'avancer pour combattre à Sauroren.
***Chefs en présence*** ♦**Français**: maréchal Soult; comte d'Erlon. ♦**Anglais**: général Hill.

**Au bivouac. Soldats anglais et les familles qui suivent**



***Effectifs engagés*** ♦**Français**: 15.000 hommes. ♦**Anglais**: 15.000 hommes.
***Stratégie ou tactique***: Le combat se déroula dans un secteur montagneux très encaissé. L'exiguïté des lieux ne laissait que la possibilité d'attaque frontale sur un front extrêmement étroit. Après son décrochage, Hill se réfugia dans des positions fort abruptes tout à fait imprenables. L'artillerie française ne pouvait plus être utilisée à cause de la verticalité des positions anglaises.
***Résumé de l'action***: Le maréchal Soult décida d'aller frapper Hill, qui se trouvait dans le secteur de Sauroren, avec environ 15.000 hommes. Il laissa *un rideau* de quelques troupes, sous les ordres de Reille, en face de Wellington, et marcha contre Hill avec les 15.000 hommes d'Erlon, le 30 juillet. Le jour même il atteignit les positions anglaises. Le combat fit rage durant une heure, approximativement; les Anglais solidement re-

[1]Voir la note de la rubrique "Conflit" de *Batailles de Blexen et Bremerlehe*.

tranchés, et les Français montant à l'assaut. Après quoi, voyant qu'il avait le dessous, Hill battit en retraite pour se réfugier sur une montagne imprenable où les Français l'attaquèrent aussi. Les pertes furent lourdes des deux côtés.

À la fin de la bataille de Sorauren, il se produisit un de ces cas de fraternisation qui furent fort fréquents, au demeurant, durant cette cruelle guerre d'Espagne. Le maréchal Soult dépêcha un parlementaire afin de proposer aux Anglais l'évacuation des morts et des blessés. Les deux armées envoyèrent des équipes. Lorsque le travail fut terminé, les soldats français et les Highlanders écossais se mirent à creuser les champs côte à côte, en amis, afin d'en extraire des pommes de terre dont ils remplissaient sacs et poches. Le lendemain, le commandement français demanda une autre trêve, cette fois pour transférer les bagages d'officiers qui avaient été faits prisonniers au cours de la bataille. Les soldats étaient très amicaux les uns avec les autres: ils se rencontraient et se serraient la main à mi-chemin entre les lignes.[2]

***Pertes*** ♦lourdes de part et d'autre. Les Anglais éprouvèrent ces pertes durant la bataille proprement dite.[3] Les Français subirent aussi des pertes lorsque les Anglais, après avoir abandonné le champ de bataille se furent réfugiés dans leurs positions imprenables de montagne.

***Conséquence de cette défaite anglaise***: Très éphémère, car Hill reprit ses opérations de harcèlement dès que Soult et d'Erlon se furent dirigés vers un autre objectif.



**Casque chapel ou chapeau de fer**

[2]CARSS, John, capitaine, ***The 2nd/53rd in the Peninsular War. Contemporary Letters from an Officer of the Regiment***; publié par S.H.F. Johnson, Journal of the Society for Army Historical Research, vol.26, Londres, 1948

[3]Attaque frontale.

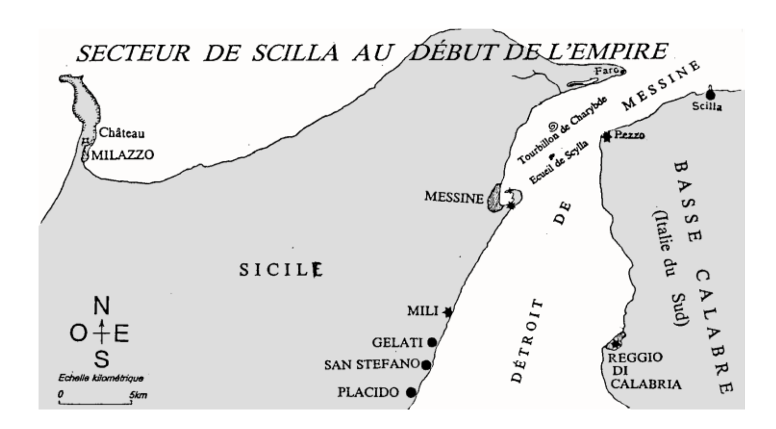
**Scilla.** *Siège de*

**Date de l'action**: juillet 1806.

**Localisation**: Entrée nord du Détroit de Messine, sur la côte de Calabre. Coordonnées géographiques: 38° 15' de latitude Nord, et 15° 44' de longitude Est.

**Conflit**: Guerres du Premier Empire [18 mai 1804 - 1814 et 1815]. Quatrième Coalition, de septembre 1806 jusqu'au Traité de Tilsit, 9 juillet 1807.

**Contexte**: La garnison française du fort de Scilla, quoique très faible avec 213 hommes du 23e Régiment d'Infanterie Légère, paraissait disposée à se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Le général Stuart, informé qu'elle avait résisté aux premières troupes envoyées contre elle, se détermina à marcher lui-même avec des troupes anglaises pour détruire ce bouchon qui bloquait la navigation dans la canal de Messine.




**Chefs en présence ♦Français**: chef de bataillon du Génie Michel. ♦**Anglais**: général Sir John Stuart.

**Effectifs engagés ♦Français**: 213 hommes. ♦**Anglais**: 13.000 hommes dont 6.000 Anglais.

**Stratégie ou tactique**: Forteresse féodale de forme carrée entourée d'ouvrages avancés.[1] Avant ce siège, les Français n'avaient pas prévu que Scilla pouvait soutenir un siège du côté terrestre, et Michel avait négligé les approvisionnements. La citerne, dégradée depuis longtemps, ne pouvait plus conserver l'eau douce. Lorsque, après le combat du 4 juillet [Santa-Eufemia], le commandant Michel dut craindre de se voir bientôt assiéger, il rassembla à la hâte quelques provisions et surtout des barriques d'eau. Mais cette dernière ressource était épuisée dès le 12e jour du siège.

**Résumé de l'action**: Le général anglais fit donc attaquer promptement le fort, mais Scilla où commandait le chef de bataillon du Génie Michel, résista longtemps aux forces réunies de terre et de mer qui l'assiégeaient.

[1]Elle occupait le sommet du Mont Scylla de l'antiquité qui s'élève de 60 mètres au dessus du Détroit de Messine. La vieille ville de Scilla se blottissait en contrebas de la forteresse.

Enfin, après avoir souffert pendant 19 jours un bombardement ininterrompu, la garnison désormais privée d'eau potable et réduite à une centaine de combattants fut obligée de capituler. Elle obtint les Honneurs de la Guerre et d'être rapatriée en France, prisonnière sur parole.

**Pertes ♦Français**: 213 tués, blessés et prisonniers. ♦**Anglais**: inconnues.

**Conséquence de cette défaite française**: Le Détroit de Messine était enfin ouvert à la navigation alliée; momentanément.



# *Scilla*. *Siège de*

***Date de l'action***: 31 décembre 1807 - 17 février 1808.
***Localisation***: ville d'Italie du sud, à l'embouchure nord du Détroit de Messine. Coordonnées géographiques: 38° 15' de latitude Nord, et 15° 44' de longitude Est.
***Conflit***: Guerres du Premier Empire [18 mai 1804 - 1814 et 1815].
***Contexte***: Le général Régnier décida de reprendre les forts de Scilla et de Reggio, seuls points qui restaient encore au roi Ferdinand et aux Anglais sur le continent. Joseph Bonaparte, nouveau roi de Naples, envoya des renforts avec le général Saligny pour appuyer Régnier. Une grand route fut ouverte de Lagonegro au camp de La Corona, au-dessus de Seminara, afin de faire passer l'artillerie de siège et les convois logistiques.
***Chefs en présence*** ♦**Français**: général Régnier. ♦**Anglais**: lieutenant-colonel Robertson.
***Effectifs engagés*** ♦**Français**: 1.500 ou 2.000 hommes. ♦**Anglais**: La garnison comportait des éléments de quatre régiments britanniques: les Fusiliers écossais, les Inniskillings, le 35th Foot et le 62nd Foot. Un gros bataillon de Calabrais de 900 hommes[1] renforçait la garnison anglaise.
***Stratégie ou tactique***: Scilla était une forteresse féodale de forme carrée entourée d'ouvrages avancés. Elle occupait le sommet du Scylla de l'antiquité qui s'élève de 60 mètres au-dessus du Détroit de Messine. La vieille ville de Scilla se trouvait en contrebas de la forteresse.

Le gouvernement anglais ayant fait le projet d'envoyer un Corps Expéditionnaire anglais en Catalogne espagnole, Corps qui serait tiré de Sicile, Napoléon réussit à prévenir la venue de ces renforts au profit des insurgés espagnols en faisant menacer, par le prince Murat, le canal de Messine et la Sicile encore occupée par les Anglais. Murat vint lui-même en Calabre du Sud exécuter cette opération stratégique. Donc, stratégiquement parlant, ce siège fut effectué dans le but précis de retenir les troupes anglaises en Sicile et aussi de débloquer Toulon. Dans le courant du mois de mars, le général Mathieu fut chargé par Régnier d'exécuter cette diversion. Il réunit ses troupes sur la côte faisant face à Messine. Il y concentra toutes les barques du pays pour donner aux Anglo-siciliens l'inquiétude d'une prochaine invasion française en Sicile. Cette démonstration de diversion obtint les résultats stratégiques espérés par les Français: d'abord, elle attira sur les lieux une escadre anglaise de 10 à 12 vaisseaux de ligne qui durent s'éloigner du port de Toulon [qu'ils bloquaient], tandis qu'une escadre française d'une dizaine de vaisseaux et frégates pouvait sortir de Toulon pour aller dans l'Adriatique mettre les îles Ioniennes en état de défense. De plus les renforts anglais pour l'Espagne furent retenus sur place.
**Résumé de l'action**: Le 31 décembre 1807, les troupes françaises s'avancèrent vers la ville côtière de Scilla et s'établirent sur les hauteurs qui dominent le bourg. L'investissement fut bientôt complet. Il n'y eut à cette occasion que quelques accrochages peu sérieux entre les voltigeurs

---

[1]Principalement des "**brigands hors-la-loi recherchés par les Français**" précise l'historien anglais Grant. Il n'est pas précisé s'ils étaient recherchés pour des raisons politiques ou criminelles.

français et quelques bandes d'insurgés napolitains qui rôdaient dans les environs.

De nouvelles difficultés se présentèrent pour le transport de l'artillerie de Seminara à Amelia. Indépendamment du terrain qu'il fallait aplanir, des torrents larges et rapides dévalaient la montagne connue sous le nom d'Aspro-Monte. Tout cela faisait considérer cette opération comme impraticable. Le commandant proposa de remonter l'Aspro-Monte, de manière à n'avoir à traverser les torrents que vers leur amont, par conséquent dans des secteurs où ils étaient plus guéables.

Les batteries françaises ouvrirent le feu le 14 janvier 1808, et, en trois jours, l'artillerie anglaise de forteresse fut détruite. La mer était agitée, et, aussi, à cause des batteries côtières françaises, les vaisseaux anglais qui apportaient des renforts de Sicile n'osèrent pas s'approcher. Un mois s'écoula pendant les travaux de voirie que les Français furent obligés d'effectuer à cette occasion, et, pendant ce temps, il ne se passa rien de remarquable.

Le 30 janvier 1808, le général Régnier laissa des forces suffisantes pour tenir les lignes de contrevallation devant Scilla et marcha sur Reggio. Le 7 février, les compagnies de Voltigeurs du 23$^{e}$ Régiment d'Infanterie Légère et du 67$^{e}$ de Ligne, entrèrent d'assaut dans la petite ville de Scilla. Les soldats anglais et les insurgés qui la défendaient s'embarquèrent presque tous sous la protection du fort où se trouvait une garnison du 62$^{nd}$ Foot anglais.

Maîtres de la ville, les Français eurent plus de facilité pour battre en brèche le château. Des batteries furent élevées à cet effet, et bientôt mises en état d'agir. Le 15 février, la garnison du fort n'avait déjà plus aucun moyen de résistance. Cependant elle refusait de se rendre. Le feu des Français continua donc jusqu'au 17 février. Les Français s'avancèrent autour de l'angle du rocher de Scilla pour le détruire, mais furent repoussés.

Pendant trois jours et trois nuits les attaques se multiplièrent; finalement, le 19, L'ELECTRA [capitaine Trollope] réussit à faire approcher ses chaloupe pour recueillir la garnison qui ne pensait plus qu'à fuir cet enfer. L'approche des chaloupes donna l'éveil aux Français dont les canons entrèrent en action. Mais une accalmie nocturne d'une heure permit aux Anglais de tenter un rembarquement désespéré sous les tirs denses des Français qui reprirent de plus belle. Des unités calabraises furent sacrifiées par le haut-commandement pour retarder les Français. La fuite s'effectua par un escalier taillé dans le roc qui descendait jusqu'à la mer. Au pied de cet escalier attendait la flottille de petits bateaux venus de la côte de Sicile.

**Pertes ♦Français**: pertes inconnues avec précision, mais probablement modérées. **♦Anglais**: pertes lourdes à cause du rembarquement sous les tirs des Français.

**Conséquence de cette défaite anglaise**: La prise de Scilla mit fin à la longue campagne de l'armée française en Calabre. La prise du fort valut aux Français 19 pièces d'artillerie de 12 et de 24, deux mortiers, deux obusiers, une caronnade, un stock de munitions et 450 barils de *biscuit* (pain militaire).

# Scilla. *Siège de*

***Date de l'action***: 29 juin 1809.
***Localisation***: Ville côtière et forteresse située à l'embouchure Nord du canal de Messine, Italie du sud. Coordonnées géographiques: 38° 15' de latitude Nord, et 15° 44' de longitude Est.
***Conflit***: Guerres du Premier Empire [18 mai 1804 - 1814 et 1815]. Cinquième Coalition [du 9 avril au 14 octobre 1809].[1]
***Contexte***: Quelques jours après avoir mis le siège devant le fort d'Ischia, le général Stuart fut informé qu'une démonstration navale de sa flotte devant Scilla avait attiré dans ce secteur côtier les troupes franco-napolitaines du général Patourneaux. Il décida de débarquer afin de leur livrer bataille et d'assiéger la ville côtière de Scilla pour établir une tête de pont anglaise en Calabre.
***Chefs en présence*** ♦**Français**: général Patourneaux. ♦**Anglais**: général Stuart; commodore Martin.




Garde impériale : Premier Empire : 1. Voltigeur ; 2. Grenadier ; 3. Chasseur. — Second Empire : 4. Cuirassier ; 5. Grenadier ; 6. Voltigeur.

***Effectifs engagés*** ♦**Français**: 6.000 hommes. ♦**Anglais**: 200 voiles escortées par 2 vaisseaux de ligne, 5 frégates, plusieurs bricks et cotres et un grand nombre de chaloupes-canonnières, avec un Corps de débarquement de 15.000 hommes.[2] 20.000 uniformes devaient habiller les milices qui seraient levées sur place.
***Stratégie ou tactique***: Le siège ne fut qu'un simple blocus, l'arrivée de secours n'ayant pas laissé aux Anglais le temps de créer une ligne de circonvallation continue.

---

[1] *Voir supra* note au chapitre intitulé Attaque contre l'île d'Aix, du 11 et 12 avril 1809.
[2] 7.500 Anglais, 7.500 Siciliens.

***Résumé de l'action***: Stuart effectua donc un débarquement avec la plus grande partie de ses forces, tandis que le reste des troupes anglo-siciliennes assiégeait la forteresse d'Ischia. Le débarquement non loin de Scilla s'effectua sans opposition, les troupes françaises ayant été averties trop tard. Les Anglais commencèrent le siège de la forteresse. Mais bientôt, le général Patourneaux accourut afin de s'opposer au siège. C'est alors que Stuart, sans attendre l'arrivée des Français, ordonna à ses troupes de rembarquer immédiatement, avec tant de précipitations qu'elles abandonnèrent sur le rivage tout leur matériel de siège, un stock de projectiles, des munitions, des tonneaux de biscuit et de viande salée, etc... qui firent la joie des soldats français. Deux cents cavaliers anglais, détachés en reconnaissance à l'intérieur des terres furent même abandonnés; ils furent faits prisonniers par les Français du général Cavaignac et déportés en France.

***Pertes*** ♦200 cavaliers anglais furent faits prisonniers.

***Conséquence de cette défaite anglaise***: Le *"protectorat napolitain"* restait sous contrôle français.



Garde consulaire

# *La Serna.* *Bataille de*

***Date de l'action***: 23 juillet 1812.

***Localisation***: petit bourg d'Espagne, situé aux environs des coordonnées géographiques suivantes: 40° 55' de Latitude Nord; 05° 10' de Longitude Ouest.

***Conflit***: Guerres du Premier Empire [du 18 mai 1804 au 6 avril 1814 **&** *les Cent-Jours* du 20 mars au 28 juin 1815]. Guerre Péninsulaire, 1808-1814. Campagne de 1812.

***Contexte***: Au lendemain de la bataille de Los Arapiles, *l'Armée* française *de Portugal*, entièrement ralliée sous *Alba-de-Tormès,*[1] commença sa marche en direction de *Peñaranda de Bracamonte*[2] pour gagner à *Arevalo*[3] la grande route de Madrid à Valladolid. Le même jour, l'avant-garde anglo-hispano-lusitanienne passa la Tormès à *Alba-de-Tormès*[4] et atteignit l'arrière-garde du général Clausel près de *Serna*.

***Chefs en présence*** ♦**Français**: général Clausel. ♦**Anglais**: Lord Wellington.

***Effectifs engagés*** ♦**Français**: arrière-garde de 3.000 hommes. ♦**Anglo-lusitaniens**: avant-garde de 7.000 hommes.

***Stratégie ou tactique***: Formation de *carrés creux* par l'Infanterie française pour résister à la cavalerie anglo-portugaise. *Une armée gagne quand elle a l'habitude de gagner,* disait fort sagement Jeanne d'Arc. Il suffit de briser une seule fois de façon claire cette *aura* d'invincibilité, et, non seulement elle perdra son invulnérabilité, pourra désormais être plus facilement vaincue parce qu'elle ne possédera plus le feu sacré et *la baraka*, mais encore son ennemi acquerra, cette confiance en lui qui octroie la victoire. Los Arapiles fut l'équivalent pour l'Armée d'Espagne de la Bataille de Stalingrad pour la Wehrmacht. C'est pourquoi, au cours du combat de La Cerna, la Cavalerie française, placée en serre-file, fut dispersée dès le début, et le Corps de Clausel dut prendre une formation en *carrés défensifs,* dispositif peu prisé dans *l'Armée d'Espagne* de l'époque habituée à l'offensive à outrance. Les tactiques défensives étaient aussi peu *à la mode* dans les armées françaises de l'époque que *prévoir un chemin de replis* dans l'armée française de la période qui suivit l'armistice de 1940.

***Résumé de l'action***: Il régnait encore beaucoup de désordre dans l'armée française qui venait de subir la défaite de Los Arapiles. La Cavalerie, placée en arrière-garde, plia devant celle plus nombreuse des Anglais, et l'Infanterie française se retrouva seule face à la cavalerie anglaise. Toutefois, les fantassins français se déployèrent en carrés pour arrêter la première impétuosité des assaillants. Un des carrés fut enfoncé et sabré mais les autres tinrent ferme et firent beaucoup de mal, par leurs salves sans cesse répétées, à la Cavalerie anglaise qui finit par se retirer en désordre. Un carré, formé par le 69e Régiment d'Infanterie de Ligne, se distingua particulièrement. Il tua à coups de baïonnettes plus de 200 cavaliers anglais. Le général Clausel, quoique grièvement blessé à la jambe, refusa

---

[1]Coordonnées géographiques: 40° 48' de Latitude Nord; 05° 30' de Longitude Ouest.
[2]Coordonnées géographiques: 40° 54' de Latitude Nord; 05° 13' de Longitude Ouest.
[3]Coordonnées géographiques: 41° 04' de Latitude Nord; 04° 45' de Longitude Ouest.
[4]Coordonnées géographiques: 40° 50' de Latitude Nord; 05° 30' de Longitude Ouest.

d'être évacué. Il se porta vers les points les plus menacés, encourageant les soldats par sa présence jusqu'à ce que les Anglais soient refoulés avec pertes.

***Pertes*** ♦600 tués et blessés de part et d'autre.

***Conséquence de cette défaite anglaise***: Ce combat en imposa tellement à l'avant-garde alliée que ces derniers laissèrent les Français marcher jusqu'à *La Pisuerga* sans plus les inquiéter.

Ce jour-même, le 23, après cette bataille, les troupes françaises virent apparaître l'avant-garde de l'armée française du roi Joseph Bonaparte d'Espagne qui s'avançait en toute hâte à la tête de *l'Armée* dite *"du Centre"* pour prendre part aux opérations sur la Tormès. Cette armée arrivait 18 heures trop tard, et l'imprudence déterminante du maréchal Marmont aux Arapiles avait favorablement influé sur *l'heureuse étoile* du général Wellington.

Wellington suivit l'armée française sans la harceler jusqu'à Olmeda où elle arriva le 28.



Garde nationale (1830)

## **Simancas.** *Bataille de*

***Date de l'action***: 28 octobre 1812.

***Localisation***: Village situé à 11 km au S.-O. de Valladolid, sur la route nationale en direction de Tordesillas; Castilla-la-Vieja, Espagne.[1] Coordonnées géographiques: 41° 35' de Latitude Nord; 04° 50' de Longitude Ouest.

***Conflit***: Guerres de l'Empire [du 18 mai 1804 au 6 avril 1814 **&** *les Cent-Jours* du 20 mars au 28 juin 1815]. Guerre d'Espagne. Campagne de 1812.

***Contexte***: Le 27 octobre, l'avant-garde et les divisions Dumoustier et Vandermaesen se tinrent en observation devant Cabezon. Deux autres divisions furent placées devant le gué de *Santa-Obenia*: la première se portant à *Zaratan* où elle fit quelques prisonniers.[2]

***Chefs en présence*** ♦**Français**: général Souham, commandant l'avant-garde française. ♦**Anglais**: inconnus.

***Effectifs engagés*** ♦**Français**: 7.000 hommes. *L'Armée d'Espagne*, saignée à blanc par la guerre et par la campagne de Russie, qui avait drainé les meilleures troupes, ne pouvait plus aligner que des effectifs restreints et peu aguerris. ♦**Anglais**: 10.000 hommes.

***Stratégie ou tactique***: L'armée française poursuivait l'armée anglo-espagnole en pleine retraite. L'action de Simancas se résuma à un simple assaut frontal à la baïonnette.

***Résumé de l'action***: Le lendemain 28, l'armée française s'étendit sur la droite. Un bataillon portugais fut délogé du faubourg de Valladolid. La division du général Foy s'empara à la baïonnette du village de Simancas dans lequel s'étaient solidement retranché un régiment renforcé de deux bataillons de l'armée anglaise.

En retraitant, les troupes anglaises firent sauter deux arches du pont de cette petite ville sur la Pisurga.

***Pertes*** ♦Inconnues.

***Conséquence de cette défaite anglaise***: La ville resta entre les mains des Français qui réparèrent le pont de façon à l'utiliser.



---

[1]Cette ville est aujourd'hui le siège des **Archives Nationales** du Royaume d'Espagne.
[2]Le quartier-général s'établit à **Cigalès**.

## ***Sobral de Monte Agraço.*** *Bataille de*

***Date de l'action***: 9 -10 octobre 1810.

***Localisation***: Ville du Portugal. Coordonnées géographiques: 39° 01' de Latitude Nord; 09° 09' de Longitude Ouest.

***Conflit***: Guerres du Premier Empire [18 mai 1804 - 1814 et 1815].

***Contexte***: Après avoir été défaits à Busaco, les Anglo-portugais amorcèrent une retraite de type *terre-brûlée* vers Lisbonne et se retranchèrent derrière les lignes fortifiées de Torres Vedras. En avant et à fort peu de distance de Sobral, le VIII^e Corps français atteignit l'armée anglaise. Les Anglais étaient, selon leur tactique habituelle, postés sur des hauteurs et derrière de solides retranchements qui coupaient la route en plusieurs endroits.

***Chefs en présence*** ♦**Français**: généraux Solignac et Clausel. ♦**Anglais**: Inconnus.

***Effectifs engagés*** ♦**Français**: 8.000 fantassins. ♦**Anglais**: 10.000 hommes.

***Stratégie ou tactique***: Assaut à outrance sous forme de colonnes mobiles. Le défilé du village de Sobral était l'un des bastions des *Lignes de Défense stratégique de Torres-Vedras* [Vieilles-Tours]. Le village était occupé par les Anglais, mais le maréchal de Masséna envoya des troupes pour s'en emparer. Ses portes vers le défilé et sur le flanc étaient barricadées par des rangées de gros tonneaux. Le fort pourcentage d'officiers tués, par rapport aux troupes, montre qu'être un chef, à l'époque, n'était pas un vain mot.

***Résumé de l'action***: Les Français attaquèrent cette position anglaise de Sobral. La Division Solignac,[3] à l'arrière, ouvrit le combat et la Division Clausel suivit. La 1^ère Division d'Infanterie [Clausel] du même Corps avait 3.000 hommes. Les troupes françaises s'emparèrent d'une position après l'autre, arrivèrent jusqu'au village où elles entrèrent en même temps que les Anglais qui refluaient. À ce moment-là, de fortes colonnes anglaises contre-attaquèrent cette dernière position importante que les Français venaient d'occuper: le village lui-même, qui défendait une première ligne établie sur le Mont-Grâce [Monte-Agraço].

Les Anglais avaient déployé plus de 10.000 hommes, et, cependant, malgré ces effectifs importants, ils ne cessaient de reculer. Ils étaient déjà rejetés derrière un ravin en arrière de Sobral lorsque la nuit vint faire cesser la bataille. Le général Clausel, qui n'avait pas encore été rejoint par son artillerie, rappela une partie de ses troupes qui étaient allées beaucoup trop loin dans la poursuite des Anglais, bien au-delà de Sobral.

La bataille avait duré deux heures et les Français s'étaient emparés de cette position importante. Ils avaient 40 tués et blessés dont 11 officiers.

***Pertes*** ♦**Français**: 40 tués et blessés dont 11 officiers. ♦**Anglais**: environ 400 tués, blessés et prisonniers.

***Conséquence de cette défaite anglaise***: Clausel se borna à occuper ce

---

[3]La Division d'Infanterie Solignac, du VIII^e Corps d'armée, ne comptait plus que 5.000 hommes, les effectifs d'une simple brigade.

village et les bords du ravin qui couvraient son front; mais, comme les Anglais pouvaient déboucher en force le lendemain par le chemin de Bucella, le général Français y fit élever pendant la nuit quelques ouvrages de campagne de type "redoutes et casemates".

La 2e Division du VIIIe Corps d'Armée se plaça en échelons à deux kilomètres en arrière, de manière à surveiller une vallée et différentes chaussées par lesquelles les Anglo-portugais auraient pu attaquer à l'improviste et déborder ensuite très facilement la droite du Corps d'Armée.

De leurs côtés, les Anglais bloquèrent la route de Bucellas par un retranchement de 1,80 m de hauteur avec fossé et palissade. Ils élevèrent aussi quelques ouvrages de campagne devant leurs postes-avancés et jetèrent six forts bataillons dans un village à gauche de Sobral. À une portée de fusil des Français, les Anglais se trouvaient plus élevés d'un bord de ravin à l'autre. Ils auraient pu facilement, avec quelques obusiers ou canons, contraindre les Français à abandonner une position qui se trouvait en enfilade et dominée presque partout. Mais, craignant au contraire pour leur artillerie, les Anglais la firent remonter pendant la nuit jusqu'à la redoute de Monte-Agraço. À la droite de Sobral, ils tenaient également toutes les hauteurs bordant la vallée qui les séparait des troupes françaises.

Les avant-postes de la 1ère Division d'Infanterie française n'ayant pas été poussés assez en avant sur sa droite, les Anglais postèrent pendant la nuit un bataillon sur le plateau qui aboutissait au village de Coxeiras.

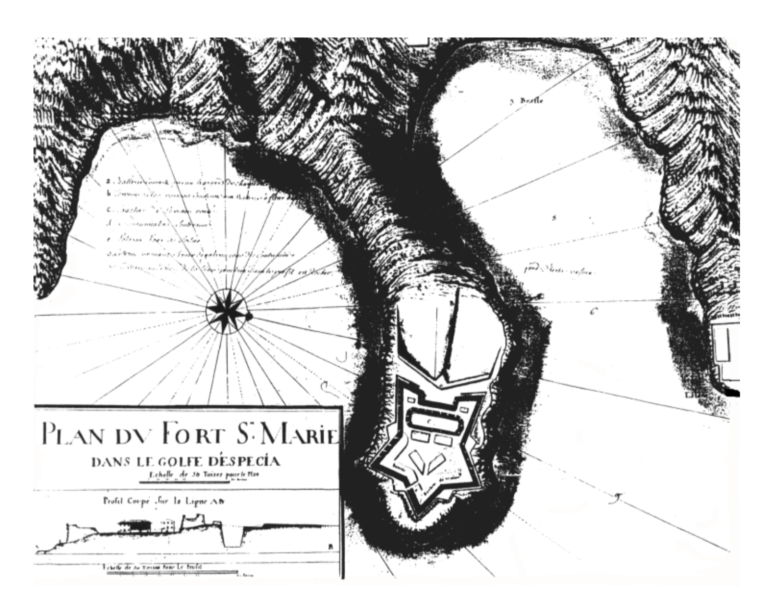
Le fort, au sommet du Monte Agraço, contrôlait la route à travers le défilé de Sobral. Il était défendu par 25 pièces d'artillerie servies et protégées par 1.590 hommes. Son flanc droit était renforcé par une redoute supplémentaire et le gauche par 3 redoutes et casemates. Au total, cette position anglo-portugaise possédait 50 canons; 6 km plus loin, deux autres fortifications ajoutaient 7 pièces supplémentaires.

À Sobral, les Français trouvèrent d'énormes stocks de vivres que les Anglais avaient tenté en vain de brûler avant de retraiter.



## *La Spezia.* *Siège de*

***Date de l'action***: 27 mars - 1er avril 1814.
***Localisation***: *44°07' N, 09°50' E.* Port de Guerre italien situé sur la côte Ouest du pays, à 320 km au Nord-Ouest de Rome.
***Conflit***: Guerres du Premier Empire [du 18 mai 1804 au 6 avril 1814 ***&*** *les Cent-Jours* du 20 mars au 28 juin 1815]. Sixième Coalition [de mars 1813 au 11 avril 1814].[4]. Campagne de France de 1814.




***Contexte***: Dans le courant de février, un Corps d'armée anglo-sicilien se concentra à Palerme. 1.200 cavaliers et 15.000 fantassins, dont 4.000 Anglais. Le 28 mars, la première division, composée de la Cavalerie, de 2.000 Anglais, d'une partie de la Légion Hanovrienne[5] et de quelques régiments siciliens, formant en tout 8.000 hommes commandés par Lord Bentick, débarqua à Livourne, en Toscane.

Dès qu'ils eurent débarqué, *le prince héréditaire de Sicile*, conseillé par la diplomatie anglaise, revendiqua haut et fort ses droits sur le royaume de Naples.[6] Il en résulta une rixe sanglante entre Siciliens et Napolitains que Lord Bentick eut beaucoup de mal à apaiser. Le roi de Naples, Joachim Murat, commença alors à concentrer son armée pour parer à toute éventualité. Au cours d'une entrevue qui eut lieu à Reggio,[7] le chef anglais dénonça de cette concentration, qu'il feignait de considé-

---

[4]Voir la note de la rubrique "Conflit" de *Batailles de Blexen et Bremerlehe* du 22 au 25 avril 1813.
[5]Le roi d'Angleterre, George, était alors un Hanovrien [ou Brunswickois].
[6]pour une meilleure compréhension de la situation politique dans ce secteur, voir la rubrique *Contexte* du chapitre sur le *Siège de l'île d'Ischia, 26 juin - 22 juillet 1809.*
[7]Sur le Détroit de Messine.

rer comme hostile, sans provocation de sa part, et menaça d'effectuer un débarquement dans le golfe de Naples *où l'appelaient*, disait-il, *des mécontents*. Murat déclara avec fermeté qu'il ne renoncerait jamais à la Toscane. Cette discussion aurait infailliblement mené à la rupture si la cour de Londres[8] n'avait ordonné à Lord Bentick de désavouer la démarche du prince François-Xavier-Joseph, fils de Ferdinand IV, héritier légal du trône. Elle confirma aussi son appui au traité d'alliance de Murat avec l'Autriche *contre Napoléon.*

Finalement, la deuxième division de l'expédition anglo-sicilienne débarqua à Lerici, Italie, dans la rivière de Gênes. Lord Bentinck laissa un Corps de troupes devant le Fort Sainte-Marie, tenu par les Français, qui interdisait le golfe de La Spezia et son port de guerre français. Ce Corps reçut l'ordre d'en commencer le siège. Pendant ce temps, Lord Bentinck se mit en marche sur Gênes, en suivant la côte. Mais il fut bientôt arrêté à *Sestridi-Levanti* où le général français Rouyer-Saint-Victor, avec environ 2.500 hommes provenant de garnisons évacuées et de quelques renforts hétéroclites tirés de la garnison de Gênes, avait pris position dès le 28 mars.

***Chefs en présence*** ♦**Français**: général Rouyer Saint-Victor. ♦**Anglais**: Lord Bentick.

***Effectifs engagés*** ♦**Français**: 2.500 hommes. ♦**Anglais**: 17.200 hommes dont 1.200 cavaliers [4.000 Anglais].

***Stratégie ou tactique***: Ces expéditions périphériques, loin des théâtres d'opérations d'Europe du Nord permettaient de disperser les troupes françaises.

***Résumé de l'action***: Toutefois, tous ces pourparlers n'avaient pas empêché le général anglais de commencer ses opérations militaires. Ayant appris que l'escadre portant sa II^e^ Division était enfin parvenue dans le golfe de La Spezia,[9] il voulut en faciliter le débarquement. À cet effet, il se porta de Pise et de Lucques, le 23 mars, sur la Magra et força l'avant-poste français de *Sarzana*[10] à repasser cette rivière, le 23 mars 1814. Le siège dura peu. Le Fort Sainte-Marie succomba le 1^er^ avril après un bombardement de quatre jours.

***Pertes*** ♦Non spécifiées.

***Conséquence de cette défaite française***: Lord Bentinck fut alors maître du golfe de La Spezia et de la vallée de la Magra par laquelle il pouvait être renforcé par ses Alliés napolitains.[11]

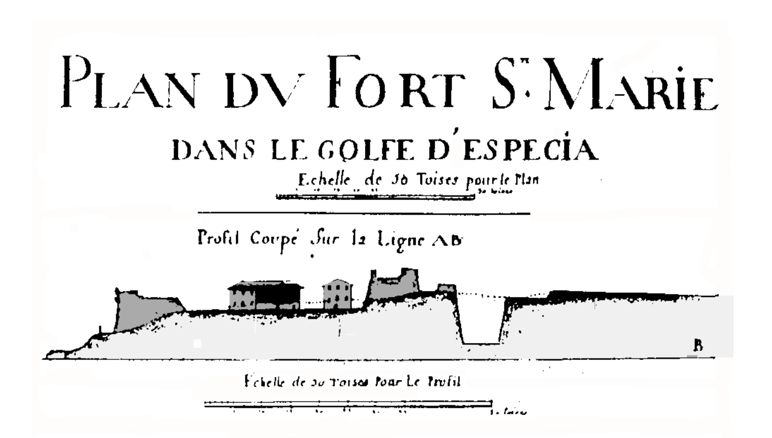
---

[8]Soucieuse de détacher Murat de son maître (Napoléon I^er^).

[9]Ligurie-Toscane, à 80 km au sud-est de Gènes.

[10]*44°07' Nord, 09°58' Est* ; Petite ville italienne de Toscane à 10 km à l'est du port de guerre de La Spezia [français, à l'époque].

[11]C'est à dire par le roi Joachim Murat, qui, pour sauver sa dynastie naissante, avait trahi l'empereur, comme Jean Bernadotte qui devint Charles XIV, roi de Suède, et bien d'autres.


PLAN DV FORT St MARIE
DANS LE GOLFE D'ESPECIA
Echelle de 50 Toises pour le Plan
Profil Coupé Sur la Ligne AB
B
Echelle de 50 Toises Pour Le Profil



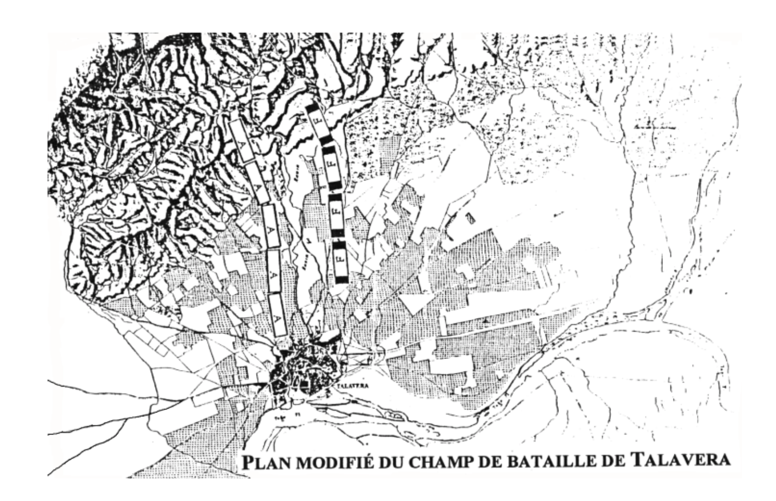
# **Talavera.** *Bataille de*

***Date de l'action***: 27-28 juillet 1809.

***Localisation***: *Talavera-de-La-Reina,* Espagne; le site de la bataille gisait au-dessous de la Sierra de Montalban, à 110 km au Sud-Ouest de Madrid, le long de la rivière Alberche, affluent de droite du Tage [Tagus]. Coordonnées géographiques: 39° 57' de latitude Nord, et 04° 50' de longitude Ouest.

***Conflit***: Guerres du Premier Empire [18 mai 1804 - 1814 et 1815]. Guerre d'Espagne. Guerre Péninsulaire. Cinquième Coalition [du 9 avril au 14 octobre 1809].

***Contexte***: Désireux de faire diversion en ouvrant un front secondaire,



PLAN MODIFIÉ DU CHAMP DE BATAILLE DE TALAVERA

d'aider l'insurrection espagnole et portugaise tout en restant loin des grands théâtres d'opérations de l'Empire,[1] Arthur Wellesley, futur duc de Wellington, débarqua à Lisbonne vers la fin avril. Le 20 juillet, à la tête de l'armée anglo-portugaise [28.000 Anglais et près de 40.000 Portugais], il fit sa jonction avec l'armée espagnole du général Cuesta [45.000 hommes]. Cuesta avait projeté de marcher sur Tolède et Madrid. Victor qui n'avait que 3.000 hommes dut retraiter devant eux. La route était libre; les Anglo-hispano-portugais se lancèrent sur la route de Tolède. Cette ville n'était occupée que par les 12.000 Français du Corps de Sébastiani, mais Wellesley refusait d'aller plus loin pour accompagner les Espagnols et de trop s'éloigner de sa flotte. Les Alliés se heurtèrent bientôt au roi Joseph et à Jourdan.

***Chefs en présence*** ♦**Français**: le roi Joseph; le maréchal Jourdan;[2] ***le maréchal Victor.*** ♦**Anglais**: Sir Wellesley et le général Cuesta commandaient l'armée alliée anglo-hispano-portugaise.

***Effectifs engagés*** ♦**Français**: 46.138 soldats ♦**Anglo-luso-espagnols**:

---

[1] Situés en Europe orientale.

[2] Jean-Baptiste, comte Jourdan, 1762-1833. Vainqueur à Fleurus [1794], il commanda un Corps d'armée en Espagne de 1808 à 1814.

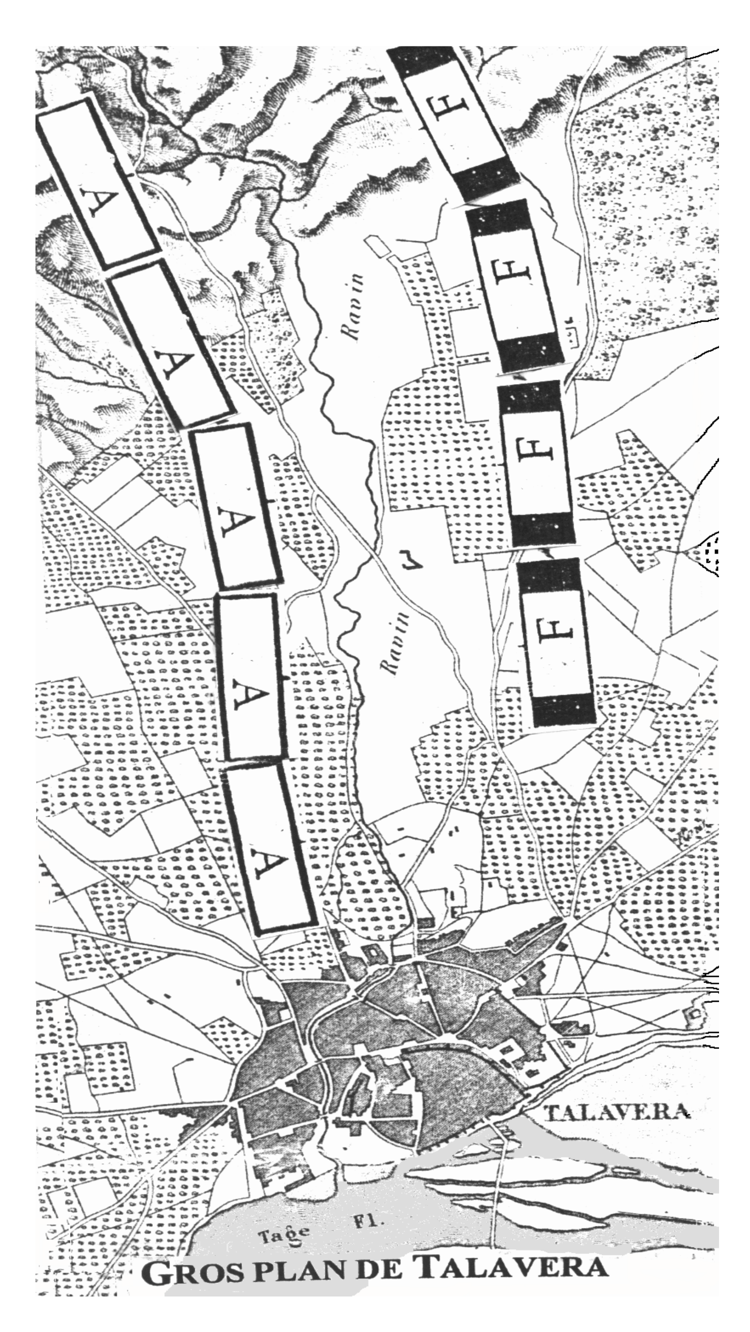
113.000 hommes dont 28.000 Anglais, 40.000 Portugais et 45.000 Espagnols.
***Stratégie ou tactique***: Offensive [Français], défensive [Anglo-alliés] La tactique française consista en attaques très dispersées. En dépit de leurs effectifs écrasants, les Anglo-alliés restèrent derrière leurs positions imprenables. Cuesta prévoyait de combattre sur place mais Wellington ne voulait pas d'une bataille en rase campagne, malgré l'énorme supériorité numérique de leurs forces. Il réussit à convaincre Cuesta de se replier jusqu'à la rivière Alberche, près de Talavera. L'armée espagnole se rangea au nord de la petite ville de Talavera, face à l'est. À sa gauche vint se ranger l'armée anglo-portugaise.

Talavera fut une espèce de match nul tactique, sans lendemain pour les Anglais qui ne firent que résister passivement et qui évacuèrent le champ de bataille durant la nuit du lendemain. Mais cette bataille fut une victoire morale, et donc stratégique, pour les Français, car l'armée anglo-portugaise évacua provisoirement l'Espagne, laissant le champ libre aux Français. La position si haut perchée des Anglais et leurs effectifs plus que doubles garantissait la victoire aux Anglo-espagnols s'ils avaient été commandés par le général Cuesta. Mais l'extraordinaire prudence de Wellesley ne pouvait qu'entraîner la défaite morale des Anglo-alliés. Leurs positions était l'illustration parfaite, selon le théoricien chinois Sun Tzu, de son Principe 13 qui affirmait: «*Une armée préfère le terrain élevé au terrain situé en contrebas... Ainsi, tout en préservant sa santé, elle occupe une position solide...»*[3] Par contre, Sun Tzu sert un avertissement aux Français, dans son Chapitre VII: «L'art de commander consiste donc, lorsque l'ennemi occupe des positions élevées, à ne pas l'affronter...»[4]
***Résumé de l'action***: Le 27 juillet à 15h00, les Français quittèrent leurs positions retranchées situées sur les hauteurs de Salinas, derrière la rivière Alberche, et attaquèrent la première ligne anglaise, sur la Gauche alliée. Les deux régiments anglais qui reçurent le choc se débandèrent aussitôt et refluèrent en se tirant mutuellement l'un sur l'autre. Les Français atteignirent la deuxième ligne; les Anglais avaient perdu 500 hommes en quelques minutes, principalement par *friendly fire.*[5]

Les Français lancèrent alors une attaque de Cavalerie Légère contre les Espagnols. Ces derniers tirèrent une salve sur les Français, et, comme les Anglais, abandonnèrent leurs positions en désordre. Selon les auteurs anglais, toute la première ligne espagnole[6] se dispersa, abandonnant armes légères et canons, bagages et caissons d'artillerie. Comble d'ironie, à la grande colère des Anglais, les fuyards pillèrent à l'arrière l'ensemble des bagages des soldats anglais. Mais la deuxième ligne espagnole tint ferme et la vague française finit par refluer, harcelée de loin par la Cavalerie espagnole et anglaise.

---

[3]*L'Art de la Guerre*, Chapitre IX [Les Marches], Principe 13.
[4]ibid. chapitre VII, principe 26
[5]Expression cynique désignant les combats entre unités d'une même armée; par méprise. Phénomène fréquent au cours des guerres.
[6]1/3 des forces espagnoles, soit 15.000 hommes.




Pendant ce temps, à l'extrémité gauche de la ligne anglaise, le colonel Donkin et sa brigade occupaient une colline à pic, solidement

fortifiée, en vue de servir de point d'appui à la ligne alliée. Victor lança un assaut contre cette colline avec la Division Ruffin appuyée par celle de Villatte. Les Français s'élancèrent au pas de charge à l'assaut des pentes raides où les Anglais les fusillaient, bien solidement retranchés derrière leurs parapets. Pourtant, l'un après l'autre, les retranchements anglais furent enlevés, leurs défenseurs passés au fil de la baïonnette, et, après de furieux combats, le sommet de la colline resta entre les mains des Français. Le général Hill lui-même, qui commandait le secteur, ne réussit à s'enfuir que par miracle.

Avec des troupes fraîches, Hill lança aussitôt, dans le soir tombant, une contre-attaque vers la colline, tenue par les Français épuisés. Elle fut reprise après de féroces combats. Les Français contre-attaquèrent dans la nuit et reprirent partiellement la colline.

Le front d'attaque marqué par les armes à feu se distinguait dans la nuit. Selon les témoins, on pouvait le voir monter et descendre suivant les attaques et les contre-attaques. Vers minuit, le combat cessa. Chaque camp avait perdu un millier d'hommes.

Se rendant compte que cette colline était la clé des positions alliées, l'autre aile étant appuyée au Tage, le général anglais la renforça fortement avec de l'artillerie. Durant la nuit, il entendit que l'artillerie française se mettait aussi en position sur cette aile. Victor voulait obstinément s'emparer de cette colline au sommet de laquelle les Anglais se retranchaient de plus en plus.

À l'aube, un coup de canon donna le signal de l'assaut français. Les fantassins français en uniforme blanc se précipitèrent à l'assaut des pentes, tandis qu'une grosse batterie de 22 canons canonnait le sommet. Le 29$^{th}$ Foot Regiment en uniforme rouge était tapis derrière d'imprenables retranchements près du sommet, en attendant le choc. Les Français montaient toujours, emportant au passage les avant-postes anglais. Lorsque, épuisés, ils arrivèrent au sommet, ils vinrent se briser sur les retranchements anglais continus d'où une longue salve vint jeter le désarroi dans leurs rangs. Profitant de la surprise, Hill lança une contre-attaque à la baïonnette, mais les fantassins anglais durent refluer aussitôt dans leurs retranchements car une deuxième vague française suivait la première, et, sur tous les flancs de la colline, il en était de même. Sans cesse les colonnes françaises se reformaient et remontaient à l'assaut pour venir se briser sur les retranchements infranchissables du sommet. Tout au long des pentes, des centaines de tués et de blessés français et anglais tachaient l'herbe verte de leur sang et de leurs uniformes bigarrés. En 40 minutes, les Français perdirent 1.500 hommes. Les pertes anglaises ne sont pas connues. Elles furent sans doute à peu près similaires.

Puis, il y eut 3 heures de pause dans la bataille. Les généraux français tenaient un Conseil de Guerre. Jourdan voulait cesser cette bataille contre ces forces numériquement trop écrasantes, qui, de plus, restaient obstinément enfermées dans des retranchements imprenables. Il conseillait d'attendre l'arrivée de Soult et de ses renforts qui redonneraient une certaine égalité aux Français. Mais le roi Joseph craignait de laisser cette armée si près de Madrid, sa capitale, et Victor ne voulait pas en rester sur un match nul.(Sic!)

Pendant ce temps, les fantassins français et anglais, assoiffés,

fraternisaient au pied de la colline pour aller boire. Ils déposaient leurs armes et venaient se désaltérer en échangeant des commentaires amicaux en sabir français. On se passait des chopines, on serrait des mains jusqu'au moment où les tambours rappelèrent les hommes à leurs postes de combat respectifs. Il fallait redevenir ennemis. La fraternisation est interdite en temps de guerre; elle amollit trop les cœurs.

Quatre-vingts canons français commencèrent le pilonnage préparatoire. Puis, sur la Gauche française, une immense colonne se mit en marche comme une rivière vers le Centre anglais occupé par le Corps de Campbell appuyé par la Brigade [écossaise] Mackenzie. Alors que les Français approchaient, les soldats anglais, qui allaient recevoir le choc derrière leurs retranchements, se mirent à crier pour libérer leur tension nerveuse. Bientôt ce fut le choc; une salve coucha au sol de nombreux assaillants, et la vague française vint se briser sur les retranchements avant de refluer en désordre.

Pendant ce temps, sur la Gauche anglaise, la division française de Villatte attaquait pour faire diversion. Les fantassins français commençaient à percer les lignes anglaises, lorsque le général Wellesley envoya en appui la brigade de Cavalerie d'Anson[7] qui s'élança contre les Français. Mais soudain, dans les broussailles qui séparaient les cavaliers




Plano de la batalla de Talavera.

et les Français, se dessina un ravin menaçant de 2 mètres de profondeur et de 4 mètres de large, dans lequel nombreux furent les cavaliers anglo-alliés qui culbutèrent tandis que d'autres réussirent à traverser sans trop de mal. Les cavaliers anglais et allemands venaient à peine d'assaillir les fantassins français qu'ils furent contre-attaqués par des Lanciers Polonais qui les mirent en déroute. Sur les 400 Dragons anglo-allemands, 193 seulement réussirent à regagner les lignes anglaises, et parmi eux une centaine gravement blessés.

Tandis que l'assaut français de Diversion se développait sur ce point sans gains remarquables, l'attaque française au Centre tournait mal pour les Anglais. Lapisse était tombé sur la Division d'élite de Sher-

[7] 23rd Light Dragoons Regiment et 1st Hussars Regiment; allemand.

brooke [les Guards] et avait enfoncé leur première ligne. Une contre-attaque des Guards avait repoussé et poursuivi les assaillants, lorsqu'une contre-attaque de la Réserve tactique française et de l'artillerie brisa les rangs des Guards, leur tua 500 hommes et les mit en déroute.

Les régiments anglais refluèrent sur les régiments de la Légion Allemande qui furent, à leur tour, mis en désarroi[8] par les Guards en déroute. Pendant un moment, tout le Centre anglo-allié était rompu, en pleine confusion. Ce fut un moment critique pour Wellesley qui put croire que son armée allait se dissoudre et être détruite par une armée totalisant un tiers de ses propres effectifs. Le général anglais commença par donner l'ordre au 29th Foot Regiment de quitter la colline, qu'il avait longtemps défendue, pour venir boucher la brèche du Centre, laissée ouverte par le décrochage des Guards et de la Légion Allemande; puis il se ravisa et envoya plutôt le 48th. Ce dernier régiment laissa passer les fuyards, après quoi, se mettant en ligne, il déversa plusieurs salves sur les Français. Lapisse lui-même fut tué sur le coup, et sa division rétrograda en ordre et vint reprendre sa place sur la ligne de départ.

Les armées étaient totalement épuisées. Durant la nuit, les Français, hors de souffle, eux-aussi, puisqu'ils avaient perdu un plus fort pourcentage de troupes, reprirent leurs positions initiales du début de la bataille sur les hauteurs de Salinas, derrière la rivière Alberche, laissant aux Anglais l'initiative de continuer la bataille de façon offensive s'ils le désiraient.

En fait, les Anglais ne reprirent pas le combat le lendemain. Le matin, apprenant que le Corps de Soult et celui de Ney n'allaient pas tarder à arriver pour renforcer Jourdan, les Anglo-espagnols abandonnèrent le champ de bataille aux Français et 5.000 blessés ou malades en les recommandant à la générosité du commandement français.

Pertes ♦Anglo-alliés: 7.400 tués dont 6.200 Anglais, Portugais et Allemands de la Légion Allemande, et 1.200 Espagnols. 5.000 blessés et malades furent abandonnés sur le champ de bataille. Donc, au total, 12.400 hommes. ♦Français: 7.400 tués sur le terrain. Un nombre indéterminé de blessés.

À la nuit tombante, l'herbe longue et très sèche des collines, au sommet desquelles les Anglo-portugais s'étaient si bien retranchés, fut enflammée par une main criminelle ou par accident. Dans les herbes reposaient les morts et de nombreux blessés qui n'avaient pu rejoindre les 5.000 que les Anglo-alliés avaient laissés aux soins des Français.

Conséquence de cette défaite anglaise: Le lendemain, 29, Cuesta fit fusiller 6 officiers et 40 hommes parmi ceux qui avaient fui au début de la bataille. Ce jour-là, Wellesley fut rejoint par la Light Division de Crowford.[9] Apprenant que les Corps de Soult et de Ney allaient surgir par le nord, le général anglais battit en retraite en toute hâte vers le Sud-Ouest, abandonnant ses morts non enterrés et 5.000 blessés regroupés. Il décrocha sans en parler à son allié espagnol. En apprenant cela, le général Cuesta sombra dans une colère si violente contre les Anglais qu'il eut une crise cardiaque et mourut subitement! L'armée anglaise retraita à

[8] *En désordre* au sens premier.
[9] 3 régiments d'Infanterie. **Crowford** s'écrivait aussi **Craufurd**.

marches forcées jusqu'au Portugal, prête à rembarquer. Les successeurs de Cuesta, les ducs d'Albuquerque et del Parque essayèrent courageusement de tenir tête aux Français, mais, privés du concours des Anglo-portugais de Wellington, ils ne tardèrent pas à être écrasés.

Ainsi se termina, par une retraite, l'expédition de Sir Arthur Wellesley dans l'Estrémadure espagnole. L'armée anglo-espagnole serait entièrement tombée au pouvoir des Français si les Corps des maréchaux Soult, Ney et Mortier étaient arrivés deux jours plus tôt en Estrémadure. Mais le roi d'Espagne, Joseph Bonaparte, n'avait envoyé que le 22 juillet au duc de Dalmatie l'ordre de concentrer les trois Corps d'armée à Salamanque et de s'avancer sur les arrières des Anglo-espagnols. Ironie du sort, la bataille permit au jeune aristocrate Arthur Wellesley[10] ──qui, même s'il avait abandonné le champ de bataille aux Français, eut l'idée d'en présenter [à Londres] l'issue comme une demi-victoire── de devenir vicomte de Wellington et baron Douro. On ne prête qu'aux riches!

En arrivant dans une petite ville d'Espagne, en juillet 1809, plusieurs épouses de soldats anglais[11] qui appartenaient au 29th Foot Regiment, devancèrent la colonne anglaise afin se voler légumes et autre nourriture. Lorsque le général Hill eut vent des plaintes des habitants, leurs victimes, il fit convoquer les coupables par le prévôt[12] qui, selon les mots du lieutenant Leslie, "infligea une discipline d'écolier à quelques-unes afin de servir de leçon aux autres"[13]

Le sergent Nicol, du 92nd Foot Regiment, qui fut fait prisonnier par les Français à la Bataille de Talavera, raconte que, un dimanche, tandis qu'une colonne de prisonniers britanniques était escortée vers la France à travers les brûlantes mesetas d'Espagne du Nord, quelques femmes de prisonniers de guerre, qui suivaient la colonne de captifs, allaient mendier aux portes des chapelles. Elles obtinrent tant d'argent qu'elles purent s'enivrer et finirent par déclencher une vraie émeute contre leurs maris qu'elles rejoignaient à l'étape. "C'est une grande pitié, commente-t-il, que de telles vagabondes soient autorisées à suivre les armées." Les six femmes impliquées dans cette anecdote furent plus tard rapatriées en Angleterre par les Français qui ne savaient qu'en faire.[14]

Avant la bataille de Talavera, l'armée anglaise effectua une marche forcée d'Oropesa à Plasencia. Quand le régiment s'arrêta pour la nuit, une des épouses accoucha d'un bébé. Le matin suivant, elle fut, avec son bébé, placée sur une charrette à bagages qui suivait le régiment.[15]

---

[10]De la grande famille des Marlborough et des Churchill.

[11]Pour en savoir plus sur ces épouses de soldats britanniques qui suivaient les troupes en campagne, chercher dans le Répertoire général de l'ouvrage la rubrique: *Épouses de soldats...*

[12]La prévôté ou gendarmerie en temps de guerre; le provost ou prévôt était le chef.

[13]LESLIE, K.,H., colonel, *Military Journal of Colonel Leslie, K.H., of Balquhain, whilst serving with the 29th Regt. In the Peninsula, and the 60th Rifles in Canada, etc. 1807-1832*, Aberdeen, U.K., 1887; page 123

[14]*With Napoléon at Waterloo, and other unpublished documents of the Waterloo and Peninsular Campaigns, publié par Mackenzie MacBride, Londres, 1911; page 212. Cet ouvrage contient le journal* intime du sergent D. Robertson et celui du sergent Daniel Nicol, tous deux au 92nd Foot Regiment (Gordon Highlanders)

[15]COOPER, John Spencer, *Rough Notes of Seven Campaigns in Portugal, Spain, France and America, during the Years 1809-1815,* Londres & Carlisle, 1896; page 17

Battle of
TALAVERA
at the period of the final attack,
28th. July 1809.

Cav. Inf.
English
French
Spanish

FRENCH ARMY 1 P.M. JULY 27TH.
Heights of Salinas
Alberche R.
SKIRMISH
8 P.M. JULY 27TH.
Casa Salinas
River Tagus
KING'S RESERVE
DRAGOONS
4TH. CORPS
MILHAUD
DRAGOONS
LAPISSE
RUFFIN
VILLATTE
48TH.
GUARDS
POLES
HILL
DONKIN
GERMAN LEG.
GUARDS
MC. KENZIE
CAMPBELL
TILSON
23RD
23RD
BASSECOUR
1ST HUSSARS
PARC & HOSPITALS
Talavera
House in the Wood
ALBUQUERQUE
To Oropeza
To Arzobispo



## *Tarifa*. *Siège de*

***Date de l'action***: 25 décembre 1811 - 4 janvier 1812.
***Localisation***: Espagne du Sud. Coordonnées géographiques: 36° 01' de latitude Nord, et 05° 36' de longitude Ouest..
***Conflit***: Guerres du Premier Empire [18 mai 1804 - 1814 et 1815]. Guerre Péninsulaire, 1808-1814. Campagne de 1812 en Andalousie.
***Contexte***: En fin d'année 1811, la situation mondiale se détériorait pour les Français dans le nord de l'Europe. Napoléon préparait la désastreuse Campagne de Russie [de 1812] et retirait la plupart de ses unités d'élite de l'Armée d'Espagne dans le but de constituer sa Grande Armée d'invasion de la Russie.
***Chefs en présence*** ♦**Français**: général Leval. ♦**Anglais**: colonel anglais Skerret; général espagnol Copons.
***Effectifs engagés*** ♦**Français**: 3.000 hommes. ♦**Anglais**: 3.000 hommes de garnison, moitié Anglais, moitié Espagnol.
***Stratégie ou tactique***: Île marécageuse reliée au continent par un chemin en remblai. La ville de Tarifa s'étendait sur le continent, ce qui facilitait un siège. C'était alors l'hiver, les maréchaux français avaient cessé les combats et les manœuvres, mais les guérilleros espagnols n'hivernaient pas. Dans le nord, un chef de bande [Miña] s'était rendu à peu près maître de la Navarre. Un autre, Porlier, dominait le Pays-Basque. Partout ce n'était que coups de mains et embuscades contre les lignes logistiques françaises. Les prisonniers étaient immédiatement crucifiés ou rôtis par les Espagnols. Les soldats français, exaspérés, exerçaient des représailles: *exécutions sommaires, pillages, incendies,* qui fermaient le cycle de la violence aveugle. Il n'étaient pas question de suivre les règles de la raison qui induisent à garder des prisonniers afin de disposer d'une monnaie d'échange en cas de besoin.[1]
***Résumé de l'action***: Sentant tous les avantages que lui donnerait l'occupation de Tarifa, le duc de Dalmatie[2] chargea de cette expédition le général Leval. La place forte fut bientôt investie par terre. Elle était défendue par une garnison de 3.000 hommes, moitié Anglais et moitié Espagnols. Ses fortifications ne consistaient d'abord qu'en une enceinte formée par une muraille découverte, irrégulièrement, flanquée par de petites projections. Mais le colonel anglais Skerret, de concert avec le général espagnol Copons, y avait fait ajouter plusieurs ouvrages qui la mettaient à l'abri des attaques ordinaires.

Le général Leval fit ouvrir la tranchée le 25 décembre à 240 mètres de la place. Les Français avaient fait venir de Puerto-Real

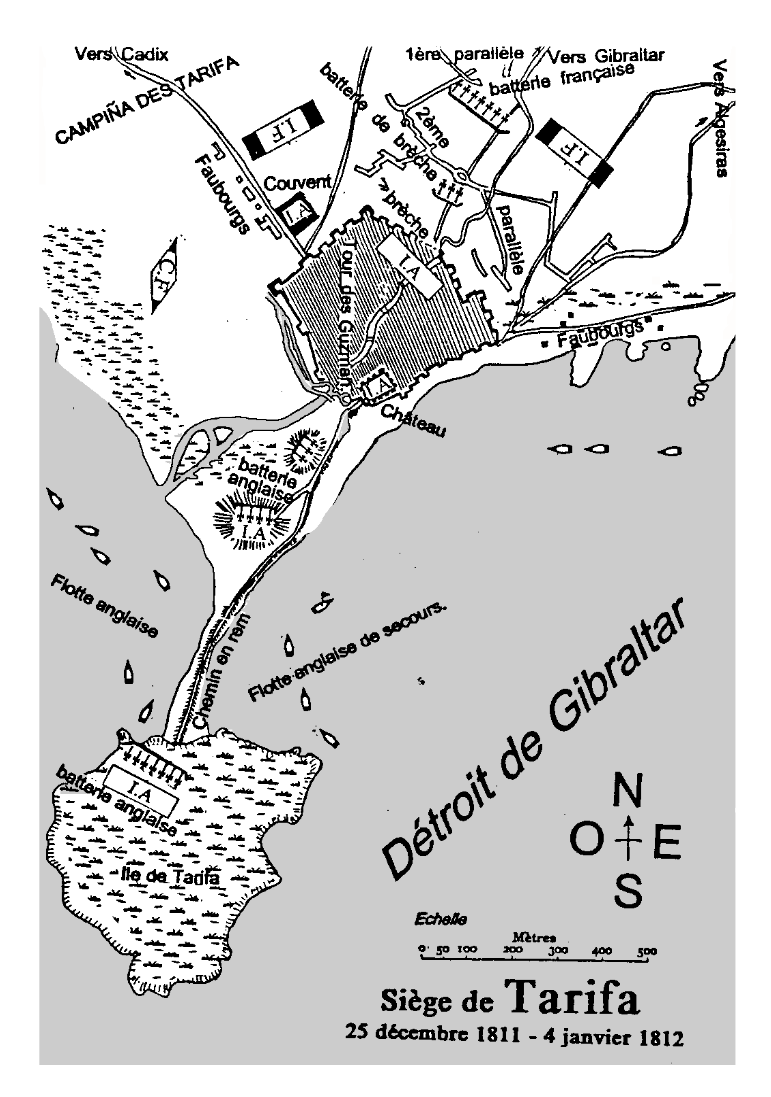
---

[1]Comme le conseillait si justement le Grec Onasandre dans son œuvre Στρατηγικόσ: «Pour les prisonniers, si on est encore en guerre, le stratège ne doit pas les faire mettre à mort: il peut faire périr à la rigueur, s'il lui plaît, les alliés de ceux contre lesquels on est en guerre, mais surtout pas ceux qui ont beaucoup de crédit et d'éclat chez l'ennemi; il doit réfléchir aux incertitudes de la Fortune et aux retournements que cause la divinité qui aime si souvent à infliger sa vengeance; si ses hommes s'emparent de certains prisonniers que l'on regrette beaucoup chez eux, ou s'ils prennent une forteresse, il disposera d'une monnaie d'échange suffisante pour racheter les biens de ses amis ou pour se garantir le moyen de traiter sur un pied d'égalité, même si les ennemis ne veulent pas respecter la justice.» [Chap.XXXV (2) **Les prisonniers**] voir in fine

[2]Le maréchal Nicolas Soult.

quelques pièces de gros calibre pour former leur artillerie de siège, à laquelle ils furent obligés d'ouvrir un chemin sur une pente rocheuse exposée au feu d'un vaisseau anglais, de deux frégates et de plusieurs canonnières. De plus, le mauvais temps rendait les travaux d'investissement extrêmement difficiles.

Le 29 décembre 1811, les batteries de brèche entrèrent en

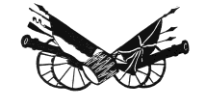



action. Le lendemain matin, la muraille présentait déjà une ouverture praticable par les troupes d'assaut françaises. À 08h00, une colonne française s'ébranla pour donner l'assaut. Elle était composée de compagnies de Grenadiers et de Voltigeurs, l'élite des troupes de siège. Malgré

la densité du feu des Anglo-espagnols, les Français parvinrent au pied de la brèche. Là, ils furent arrêtés par un fossé bourbeux qu'ils avaient négligé de sonder et qui couvrait tout le front d'attaque. Les Français furent forcés de se retirer sans avoir pu traverser le sol fortement détrempé par les pluies torrentielles qui tombaient depuis Noël. Les batteries de brèche continuèrent donc leur feu jusqu'au 4 janvier 1812. Le général Leval se disposait à un nouvel assaut lorsqu'il reçut l'ordre d'abandonner son entreprise. Il fit enterrer en se retirant presque toute les pièces du siège dont le mauvais état des chemins, entièrement défoncés, et le débordement des rivières, rendaient le transport presque impossible.

***Pertes*** ♦Inconnues.

***Conséquence de cette défaite française***: La levée du siège de Tarifa tenait à un grand mouvement offensif que l'armée anglo-hispano-portugaise menaçait de faire alors dans la Basse-Estremadure. Le général comte d'Erlon, chargé de garder cette province et de couvrir la place de Badajoz, n'avait avec lui qu'environ 12.000 fantassins.[3] Ces forces étaient fort insuffisantes pour garder un secteur aussi considérable que celui compris entre La Guadiana et la chaîne de montagnes qui sépare l'Estremadure des provinces de Cordoue et de Séville; aussi d'Erlon battit le rappel de toutes ses troupes dispersées, dont la Brigade Leval.



[3]Et mille chevaux

## ***Tarragona***. *Siège de*

***Date de l'action***: 3 - 13 juin 1813.
***Localisation***: Port situé à 100 km au S.-O. de Barcelone, en Catalogne, Espagne. Coordonnées géographiques: 41° 07' de latitude Nord, et 01° 15' de longitude Est.
***Conflit***: Guerres du Premier Empire [du 18 mai 1804 au 6 avril 1814 **&** *les Cent-Jours* du 20 mars au 28 juin 1815]. Sixième Coalition [de mars 1813 au 11 avril 1814].[4]. Guerre d'Espagne, 1808-1814. Campagne de 1813 en Catalogne.
***Contexte***: Le 31 mai, Sir John Murray décida de tenter une manœuvre de diversion avec son armée, en se portant jusqu'aux portes de Tarragone. Il fit rembarquer ses troupes à Alicante pour venir aborder sur la côte de Catalogne, où, dès le 3 juin, il vint assiéger la place forte de Tarragone. Autant pour remplir le vide occasionné par le décrochage du Corps anglais du camp retranché de Castalla, que pour obliger le maréchal Suchet à ne rien détacher de ses propres forces pour secourir Tarragone, le duc del Parque était venu rejoindre le général irlandais Elio avec un renfort de 15.000 hommes. Ainsi le général en chef Elio se trouvait en mesure d'attaquer les Français au cas où Suchet aurait l'idée d'aller secourir Tarragone.
***Chefs en présence*** ♦**Français**: le général Bertoletti commandait la garnison française. ♦Anglais: Sir John Murray.
***Effectifs engagés*** ♦**Français**: 1.600 hommes [franco-espagnols]. ♦**Anglo-espagnols**: les forces du lieutenant-général Sir John Murray comptaient 15.000 hommes de toute arme, dont 8.000 Anglais[5] et Allemands; avec un milliers de cavaliers. 25.000 Espagnols supplémentaires se joignirent à eux, de même que 800 fusiliers-marins anglais. Au total, environ 40.000 hommes.
***Stratégie ou tactique***: Les principales fortifications de Tarragone avaient été rasées parce qu'elles exigeaient une garnison trop nombreuse. Lord Murray pouvait donc surprendre cette place forte par le débarquement inopiné de ses troupes et l'enlever par un coup de main audacieux. Cet espoir était d'autant plus fondé que le général espagnol **Lascy** pouvait concourir à l'entreprise avec son armée de Catalogne.

Le général Elio, non loin d'Alicante, et Lord Murray, à Tarragone, coopéraient à grande distance et pouvaient attaquer les Français aux deux extrémités de leur longue ligne de communication. Battus sur un point, il aurait été facile aux Anglais de se porter rapidement sur un autre à l'aide de la flotte. Un seul combat avantageux pouvait décider du succès de cette grande opération.

La jonction des Anglais et des Espagnols s'effectua sous les murs de Tarragone. Le général français Decaen n'était pas en mesure de secourir cette place à temps. Cependant, sa conservation était pour les Français de la plus haute importance. Si Lord Murray parvenait à s'en rendre maître, il est évident que la communication logistique entre *l'Ar-*

[4]Voir la note de la rubrique "Conflit" de *Batailles de Blexen et Bremerlehe*..
[5]En réalité Anglais, Ecossais et Irlandais. Mais par désir de simplification, le terme de "Anglais" a été souvent utilisé dans ce dictionnaire à la place de "Britannique".

*mée d'Aragon* et *le Corps de Catalogne* se trouvait coupée, et que Suchet se voyait contraint d'évacuer le royaume de Valence. D'un autre côté, cet événement prolongerait indéfiniment la résistance des Catalans, devenus plus audacieux que jamais contre les Français après avoir recouvré une de leurs principales places-fortes qui leur aurait assuré un débouché commode au moyen duquel ils ne pourraient manquer de vivres, d'armes et de munitions. Les combats de Tarragone illustrent bien les dégâts que peut occasionner dans une armée un général en chef[6] qui perd la tête en face de l'ennemi.

***Résumé de l'action***: Le maréchal Suchet, informé de l'embarquement intempestif des Anglais à Alicante et devinant leur destination, était parti à marches forcées pour secourir Tarragone, emmenant avec lui la division Musnier, la brigade du général Pannetier et la Réserve tactique de Cavalerie aux ordres du général Daigremont.

Bientôt, juste après la bataille de Vandellòs,[7] livrée par Suchet qui arrivait, des feux allumés sur toutes les montagnes environnantes avertirent la garnison de Tarragone[8] que les troupes réunies du maréchal Suchet et du **général Maurice Mathieu** allaient la délivrer.

La marche du maréchal Suchet et la défaite à Vandellòs, le 12 juin, des troupes anglaises envoyées pour l'arrêter, répandirent une telle émotion parmi les Anglais, que, le 12 et le 13 juin, dès la nouvelle de la défaite de Vandellos, ils rembarquèrent en toute hâte en abandonnant trente pièces d'artillerie, ainsi que d'immenses stocks logistiques. Avant de partir, ils firent sauter le pont de Balaguer et coupèrent les jarrets à bon nombre de chevaux de leur Cavalerie[9] qu'ils ne voulaient pas voir tomber entre les mains des Français. Le rembarquement s'effectua de nuit, comme s'il y avait danger imminent alors que les Français étaient à plusieurs jours de marche.

Mais revenons un peu en arrière. En fait, la position de Suchet était d'autant plus critique que le fort San-Felipe de Balaguer[10] venait de tomber le 7 juin au pouvoir de Anglais. Ce poste important défendu par une faible garnison française[11] avait résisté durant cinq jours. L'explosion d'un magasin de poudre avait décidé de la reddition. Aucune brèche toutefois n'était ouverte dans les murs. Un officier plus résolu que ce lieutenant, conservant l'espoir d'être promptement secouru, aurait prolongé une résistance qui pouvait influer si fortement sur le destin de *l'Armée* [française] *d'Aragon* et du *Corps de Catalogne.*

Lorsque le général Murray occupa les hauteurs de *Olivo* et de *Loretto* et que la ville fut bombardée par l'amiral **Hallowell**, les Franco-espagnols retournèrent le feu avec une telle précision que l'escadre dut s'éloigner hors de portée après avoir reçu des dommages importants.

Le 6 juin, deux batteries anglaises ouvrirent le feu mais à une

---

[6]En l'occurrence Lord Murray.

[7]Le 12 juin.

[8]Qui, depuis 10 jours et 10 nuits, repoussait tous les assauts dirigés contre la place démantelée et réduite à une enceinte sans fossés.

[9]Qu'ils avaient réquisitionnés après leur débarquement, dans la population civile locale.

[10]Qui dominait la seule route carrossable pour les voitures militaires entre Valence et Tarragone.

[11]Commandée par un lieutenant.

distance trop grande. Une troisième commença à pilonner le Fort-Royal à 550 mètres seulement. Deux jours après, une brèche praticable béait dans les ouvrages extérieurs. Mais l'assaut fut retardé inutilement et quelques canons enlevés pour être transférés au Mont Olivo; aussi la brèche de Fort-Royal fut immédiatement réparée par les Français.

La plaine de Tarragone, appelée *le Campo de Tarragona*, était le seul endroit par lequel les troupes de secours pouvaient intervenir à partir des diverses routes qui traversaient les chaînes de montagne environnantes. Là, Murray avait posté ses 15.000 combattants. Tandis que Copons[12] pouvait aligner 25.000 baïonnettes.[13] Copons signala à Sir John Murray que "ses troupes ne pouvaient combattre qu'en position statique, et qu'il ne voulait se poster à des endroits qui mettaient en péril sa retraite vers la sierra. Mais ses troupes, *les meilleures d'Espagne,* étaient prêtes à se battre contre n'importe quelle colonne française qui s'aventurerait sur le Campo."

Sir John fit débarquer un renfort de 800 marins et fusiliers de la Royal Navy, tandis qu'il attendait 3.000 hommes supplémentaires de Sicile, et que **Sir Edward Pellew**, qui commandait l'escadre de la Méditerranée, pouvait faire une diversion fort utile devant Barcelone.

Pour secourir Tarragone, Suchet devait faire plus de 250 km, tandis que le général Mathieu, qui partait de Barcelone, devait concentrer ses 7.000 hommes et parcourir 110 km après le débarquement de Murray. Mais Mathieu devait attendre que Murray attaque effectivement Tarragone, car le rusé Anglais pouvait aussi bien attaquer Barcelone. De ce fait, le général Murray pouvait compter sur un répit de 10 jours d'opérations devant Tarragone avant que des baïonnettes françaises des secours ne puissent venir étinceler dans les cols débouchant dans le Campo de Tarragona. Vers l'Est et l'Ouest, *Le Camino Real*,[14] qui sinuait en corniche de Tarragone à Barcelone, et se trouvait par ailleurs exposé au feu de l'escadre de l'amiral anglais Hallowell.

Tarragone elle-même était une place relativement faible. Mais le général Murray manquait de confiance en ses troupes anglaises et en ses quelques troupes siciliennes. Pourtant, il construisit de grosses batteries sur le Mont Olivo, posta la colonne de *Manso* sur la route de Barcelone, et la colonne de *Valls* sur le chemin de Lerida par où une petite troupe française était annoncée.

Apprenant que les Français arrivaient par l'est et par l'ouest, Murray alla voir l'amiral anglais et lui déclara son intention de lever immédiatement le siège de Tarragone. Ce que l'amiral refusa, ordonnant de bombarder la ville avec plus d'intensité encore.

Le 10, on annonça l'arrivée de 10.000 Français avec 14 canons en provenance de Barcelone. Aussitôt, Copons fit sa jonction avec Manso. Tandis que Murray,[15] ouvrit un feu d'enfer, au canon et au mortier, à partir du Mont Olivo. Afin de combattre la colonne de secours en provenance de Barcelone, il envoya Lord Frederick Bentinck avec de la Cavalerie vers *Altafalla*, avec mission de trouver une bonne position pour

---

[12]Qui commandait 6.000 Réguliers et les divisions d'irréguliers de Manso.

[13]Chiffres de l'Anglais Grant.

[14]Le **Chemin du Roy** ou **Grand Chemin**, par oppositions aux chemins vicinaux.

[15]En même temps que la flotte

livrer bataille. Il commit ainsi l'erreur de ne pas s'y rendre en personne, après avoir laissé des ordres afin que les ouvrages avancés soient attaqués et assaillis cette nuit-là.

Puis arrivèrent successivement les nouvelles selon lesquelles Mathieu était à Villafranca avec 8.000 hommes, et la division de Suchet s'approchait du *Col de Balaguer*, passe montagneuse située, comme nous l'avons dit, au sud-est de la côte de Catalogne et qui commandait la route de montagne des bouches de l'Ebre à Tarragone. Sous l'effet d'une forte émotion, Murray agit alors bizarrement. À 08h00, il répéta l'ordre d'assaut, et, alors que la troupe destinée à cette mission attendait l'ordre de mouvement, un contre-ordre arriva. Il fallait lever le siège et enlever les canons anglais du Mont Olivo. L'armée anglaise se rassembla donc sur la plage, prête à rembarquer le 12 au matin, abandonnant les Espagnols désespérés et furieux de ce départ intempestif.

À midi, Lord Bentinck arriva avec sa Cavalerie pour recevoir l'horrible ordre d'abattre immédiatement tous ses chevaux, car les Français arrivaient. Lord Frederick commença par ne pas exécuter cet ordre et marcha vers le Col de Balaguer. L'Infanterie anglaise, par contre, se mit en marche vers Cap Salou afin de rembarquer. La Cavalerie commença alors à exécuter cet ordre,[16] suivie par l'artillerie;[17] le tout dans un désordre indescriptible. Les canons étaient sur le point d'être remorqués à bord des vaisseaux, quand Murray ordonna de surseoir à leur embarquement immédiat et, à la place, de continuer d'embarquer l'Infanterie, car les Français étaient *"sur le point de surgir."* Il ordonna aux officiers d'artillerie d'enclouer les canons et les mortiers, et de brûler les caissons et les chariots. La lâcheté de ces ordres, édictés alors que les Français étaient encore loin, provoqua les protestations de trois officiers anglais; Murray hésita puis confirma ses ordres. Ils furent exécutés. Toutes les troupes furent embarquées durant la nuit du 12, et certains stocks logistiques et les chevaux de trait le lendemain. Mais 19 gros canons de siège,[18] furent avec toutes les plateformes d'artillerie, les fascines et les stocks de munitions qui, dans la panique, n'avaient pas été détruits, emportés en triomphe à Tarragone par les troupes françaises de la minuscule garnison qui s'était même payé le luxe d'une sortie destinée à augmenter le chaos du rembarquement anglais.

Quelques heures après ce décrochage désordonné, Murray apprit que les secours français de Suchet et de Mathieu avaient été retardés, et que, de ce fait, ses destructions avaient été totalement inutiles. Il débarqua quelques troupes [commandées par Bentinck et Mackenzie] qui allèrent harceler les avants-postes français des deux côtes du Col de Balaguer; puis rembarqua de nouveau, avant de s'éloigner de la côte espagnole.

Ainsi se termina le siège de Tarragone.

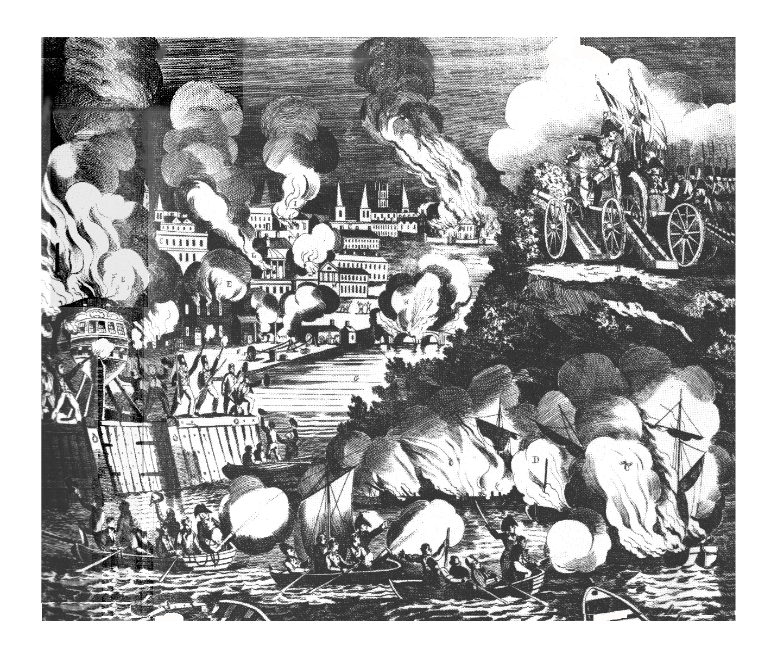
***Pertes*** ♦Quelques centaines de tués et de blessés de part et d'autre.

***Conséquence de cette défaite anglaise***: Ce siège affecta grandement les opérations des Britanniques. Les rancunes espagnoles, contre les Anglais

---

[16]Sans les chevaux qui eurent, comme mentionné, les jarrets coupés par leur cavalier.
[17]Avec 14 canons.
[18]Dont les caissons seuls avaient été détruits.

qui leur avaient faussé compagnie devant l'ennemi, s'aggravèrent. Lord Murray fut passé en Cour Martiale puis limogé et remplacé par Lord Bentinck à la tête des troupes anglo-siciliennes.



**Les Anglais brûlent Washington, les Américains étant les alliés des Français [Guerre de 1812-1815]**

## ***Tarragone.*** *Siège de*

***Date de l'action***: 29 juillet - 18 août 1913.

***Localisation***: Côte méditerranéenne; Espagne. Coordonnées géographiques: 41° 07' de latitude Nord, et 01° 15' de longitude Est.

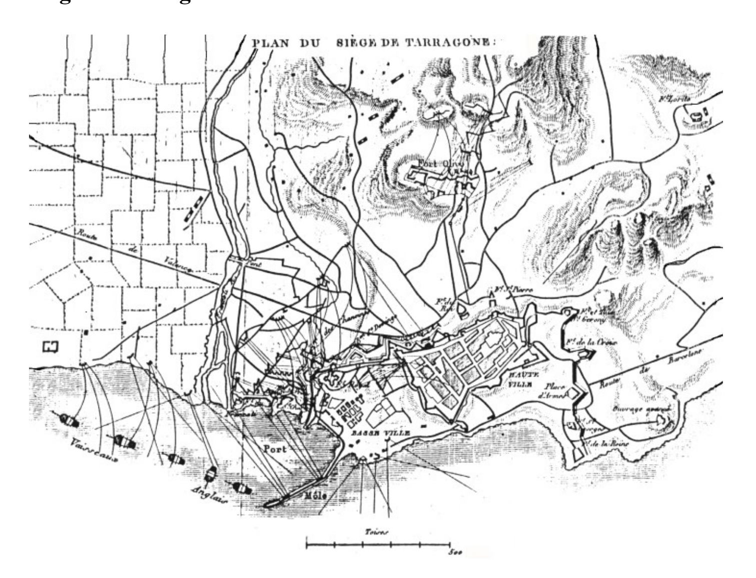
***Conflit***: Guerres du Premier Empire [du 18 mai 1804 au 6 avril 1814 **&** *les Cent-Jours* du 20 mars au 28 juin 1815]. Sixième Coalition [de mars 1813 au 11 avril 1814].[19] Guerre d'Espagne, 1808-1814. Campagne de 1813.

***Contexte***: Dès le 29 juillet, Lord Bentick, qui venait de succéder au général Murray,[20] passa entre Tortosa et la mer, traversa l'Ebre sur des pontons volants, à *Amposta*, et investit *Tarragone* par terre et par mer avec des forces anglo-espagnoles considérables. La flottille, qui suivait les mouvements de l'armée de terre, facilitait cette opération.

***Chefs en présence*** ♦**Français**: le maréchal Suchet commandait l'Armée d'Aragon; le nom du commandant de la garnison est inconnu. ♦**Anglais**: Lord Bentinck.

***Effectifs engagés*** ♦**Français**: 300 ou 400 hommes. *L'Armée d'Aragon* du maréchal Suchet comptait environ 10.000 hommes à ce moment-là. ♦**Anglo-alliés**: environ 20.000 hommes dont 3.000 Anglais.

**Siège de Tarragone**




***Stratégie ou tactique***: L'opération de destruction des fortifications de la ville fut un succès pour les Français qui empêchèrent les Anglais d'intervenir en s'interposant. Cette destruction faisait partie de la retraite straté-

[19]Voir la note de la rubrique "Conflit" de *Batailles de Blexen et Bremerlehe*.

[20]Passé en Cour Martiale pour avoir perdu la tête au cours de sa dernière bataille livrée aux Français, devant Tarragona, du 3 au 13 juin 1813.

gique du maréchal Suchet qui quittait l'Aragon et la côte orientale d'Espagne.

***Résumé de l'action***: Le 30 juillet, une brigade anglaise, forte de 3.000 hommes marcha en bataille du côté du Francoli contre un ouvrage armé d'un canon et construit sur les décombres de l'ancien fort royal. Les Anglais furent repoussés avec des pertes énormes en tués et en blessés. Toutefois, la place fut bientôt si étroitement bloquée que toute communication devint impossible avec l'extérieur. C'était les plus ardentes chaleurs de la canicule, et les Anglais, maîtres des aqueducs, ne tardèrent pas à réduire la garnison française aux privations les plus insupportables.

Cependant, le gouverneur français, en dépit de ses murailles démantelées et de sa garnison aussi assoiffée qu'insuffisante, refusait de recevoir les parlementaires anglais et s'obstinait à ne pas apporter à ce second siège moins d'opiniâtreté qu'au premier.

Pendant que la garnison française, trop faible pour risquer des sorties, s'efforçait d'éloigner les Anglais par un feu soutenu d'artillerie et de mousqueterie, Lord Bentinck s'occupait fiévreusement des préparatifs du siège. Les travaux en furent commencés le 3 août.

La maréchal Suchet, duc d'Albufera, connaissait l'impossibilité où allait se trouver cette place-forte de prolonger sa résistance. Il résolut de s'en rapprocher pour en retirer la garnison et faire sauter les ouvrages qui restaient.

Les Anglais, appuyés par leur flotte, qui suivait tous leurs mouvements et couvrait leur droite, cherchaient à attirer *l'Armée d'Aragon* dans des montagnes escarpées et vers le défilé de Balaguer pour lui tendre une embuscade mortelle. Mais le maréchal Suchet, qui n'avait pas oublié la journée de Castalla, concentra ses troupes sur Tarragone et apporta toute son activité à faire sauter les murs de cette place. Les travaux de minage se heurtaient à de grands obstacles. Ces murs construits par les Romains étaient cimentés par un mortier plus dur que la pierre. Cependant, le 18 au soir, à la tombée de la nuit et au signal d'une triple détonation d'artillerie, les remparts de cette ville célèbre s'écroulèrent de toutes parts, comme la Jéricho de la Bible, avec des détonations effroyables, pendant que *l'Armée d'Aragon,* rangée en bataille, protégeait cette terrible destruction, face aux Anglo-alliés qui ne vinrent pas livrer bataille.

Après s'être renforcé de la garnison de Tarragone, le maréchal Suchet établit son QG à Villafranca et répartit ses troupes dans les environs de cette ville.

Le manque de munitions de bouche le força bientôt à étendre ses cantonnements jusqu'à San-Sadurni. Mais, à peine un bataillon de la division italienne était-il établi dans ce village que les bandes de *Manço,* rassemblées à Esparguera, exécutèrent une marche de 35 km pour venir s'emparer —de jour— de toutes les issues de San-Sadurni[21].

***Pertes*** ♦**Français**: presque aucun tué au moment de la destruction des fortifications de Tarragone; mais 600 tués et prisonniers par la suite, lors

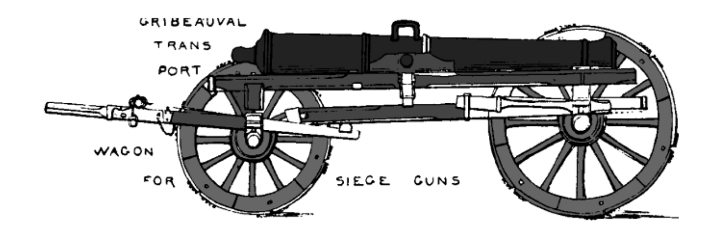
---

[21]Ces bandes plus ou moins contrôlées combattirent avec tant de mordant que le bataillon italien, attaqué de tous côtés, fut entièrement détruit ou pris après quelques heures de dur combat.

de l'attaque du *Bataillon Italien* de l'Armée française d'Espagne. ♦**Anglais**: inconnues.

***Conséquence de ce siège***: L'objectif de Suchet était atteint, évacuer l'Espagne sans laisser cette forteresse entre les mains des Alliés.

**Canon de siège de Gribeauval en position de marche.**



## ***Tordesillas-de-La-Orden.*** *Bataille de*

***Date de l'action***: 18 juillet 1812.

***Localisation***: Ville de Vieille-Castille, sur le Douro [Rio Duero] en Espagne, à 30 km au S.-O. de Valladolid, célèbre par le traité qui y fut signé entre l'Espagne et le Portugal le 7 juin 1494.[22] Coordonnées géographiques: 41° 30' de latitude Nord, et 05° 00' de longitude Ouest.

***Conflit***: Guerres du Premier Empire [du 18 mai 1804 au 6 avril 1814 **&** *les Cent-Jours* du 20 mars au 28 juin 1815]. Guerre Péninsulaire ou d'Espagne, 1808-1814. Campagne de 1812.

***Contexte***: Wellington venait de prendre les forts de Salamanque. Le maréchal Marmont, voyant les Anglais maîtres de ces forts, se rapprocha du Douro. Le 29, l'armée française prit position sur *le Rio Trabancos*. Le lendemain sur *le Rio Zaparadiel*, et, le 2 juillet, elle traversa le Rio Douro à Tordesillas. Le gros des troupes françaises se concentra alors entre cette ville et Polos. Zamora et Toro étaient fortifiés et les autres points se trouvaient également en état de défense.

L'armée anglaise comptait entre autres 5.000 cavaliers. Le duc de Raguse [le maréchal Marmont] avait 2.500 cavaliers. Mais il augmenta ce nombre d'un tiers en disposant par réquisition des chevaux appartenant aux "pistonnés" de l'armée qui n'avaient pas le droit d'en avoir. D'autre part, la division du général Bonnet vint quelques jours plus tard renforcer sa troupe [encore connue sous le nom de *Armée de Portugal*.]

***Chefs en présence*** ♦**Français**: maréchal Marmont, duc de Raguse. ♦**Anglais**: Sir Arthur Wellesley, duc de Wellington.

***Effectifs engagés*** ♦**Français**: 19.000 soldats dont 3.300 cavaliers. ♦**Anglais**: 80.000 hommes dont 5.000 cavaliers.

***Stratégie ou tactique***: Il est à noter que, loin de se fier à leur seule force brute comme ils ont l'habitude de le faire, les Français, qui devaient faire face à une armée anglo-alliée **quatre fois** plus puissante, numériquement parlant, commencèrent à utiliser les règles élémentaires de la stratégie: la ruse, par des marches et des contre-marches destinées à abuser Wellington.

***Résumé de l'action***: Avec le secours des 8.000 hommes de la Division Bonnet et avec ses 2.500 cavaliers, le maréchal Marmont se crut en mesure d'en venir aux mains avec les Anglais. Il employa ses journées des 13, 14, 15 et 16 juillet à faire exécuter des marches et des contre-marches qui trompèrent Wellington.[23] Feignant de vouloir déboucher sur Toro, il parut tout à coup à Tordesillas à la suite d'une marche très rapide.

---

[22]Ce traité ─modifié en 1506 au profit du Portugal dont Pedro Alvares Cabral avait découvert le Brésil en 1500─ fixait le partage du monde entre l'Espagne et le Portugal, la ligne de démarcation séparant les possessions des deux pays à 100 lieues [puis à 370 lieues afin de donner le Brésil au Portugal] à l'ouest des îles du Cap-Vert. Le Pape espagnol Alexandre VI avait ainsi favorisé ses compatriotes au détriment des Portugais qui jusque-là conservaient jalousement le monopole des colonies [commerce et évangélisation]. Mais on pouvait bien se douter que, tôt ou tard, des puissances coloniales émergentes [la France et l'Angleterre, en particulier] allaient battre ce monopole ibérique en brèche. La première, essentiellement pour des raisons d'évangélisation, et la deuxième commerciales.

[23]«*La guerre est fondée sur la tromperie. Déplaces-vous lorsque c'est votre intérêt et créez des changements de situation par des dispersements et des concentrations de forces.*» [Sun Tzu, *L'Art de la Guerre*, Chap.VII, Principe 13] *voir in fine*

Le 17, *“l'Armée de Portugal”* de Marmont prit position à la Nava-del-Rey.[24] Le 18, le duc de Raguse attaqua deux divisions anglaises qui étaient restées en position à Tordesillas-de-la-Orden, supposant qu'elles n'avaient devant elles qu'une simple avant-garde française. Les Anglais retraitèrent à marche forcée, poursuivies pendant trois heures, et prises à la fois en queue et de flanc par l'artillerie française. Mais bientôt, protégées par un Corps nombreux de cavalerie que Wellington avait envoyé à leur aide, ces deux divisions parvinrent à effectuer leur retraite sans trop grande perte et à rejoindre le gros de l'armée anglo-portugaise.

Arrivé sur les hauteurs qui dominent la Guareña, le duc de Raguse aperçut un Corps de l'armée anglaise qui se déployait sur la rive gauche de cette rivière. À cet endroit, les hauteurs qui bordaient la vallée de la Guarena étaient très escarpées et la vallée elle-même n'avait qu'une largeur médiocre. Lord Wellington voulut occuper les Français et masquer ses mouvements. Il plaça une partie de ses troupes dans le fond d'un vallon. Cela semblait n'entraîner d'abord aucun inconvénient puisqu'il était maître des hauteurs de gauche. En même temps, ses troupes se trouvaient à demi-portée de canon des hauteurs de droite, occupées par l'armée française.

Quarante pièces d'artillerie que le maréchal Marmont fit mettre en batterie balayèrent bientôt tout ce qui s'étendait devant elles et forcèrent le général anglais à retirer les troupes qu'il avait assez inutilement exposées à ce feu meurtrier. L'armée française marchait sur deux colonnes. Celle de droite, commandée par le général Clausel, se déplaçait à près de 3 km de distance de la colonne de gauche.

Les troupes de la première étaient à peine arrivées et déployées que Marmont ordonna au général Clausel de s'emparer de deux plateaux de la rive gauche de la Guareña, un peu au-dessus de Castrillos. Cette attaque, à laquelle le général Clausel n'employa que quelques bataillons, réussit d'abord. Mais bientôt, Wellington s'aperçut que l'attaque française n'était soutenue par aucune masse importante. Il envoya une division d'Infanterie et quelques escadrons de cavalerie contre les assaillants français et les repoussa. Des escadrons de Dragons qui soutenaient l'Infanterie française chargèrent avec beaucoup de vigueur la Cavalerie anglaise et l'arrêtèrent. Le front resta ainsi figé.

L'armée française garda le même dispositif de combat une partie de la journée du 9. L'extrême chaleur et la fatigue, occasionnée par la marche de la veille, rendaient ce repos nécessaire pour rassembler les traînards. L'armée anglaise, quoique quatre fois plus nombreuse, ne bougea pas.

À 16h00, le maréchal Marmont replia son aile droite et défila par sa gauche pour remonter la Guarena et prendre position en face d'Le Olmo, faisant des démonstrations sur la droite des Anglais qui ne bougèrent pas. La bataille était terminée.

***Pertes*** ♦**Anglais**: 250 tués, blessés et prisonniers. ♦**Français**: les Français perdirent dans cette bataille 200 tués, blessés et prisonniers, et une pièce d'artillerie.

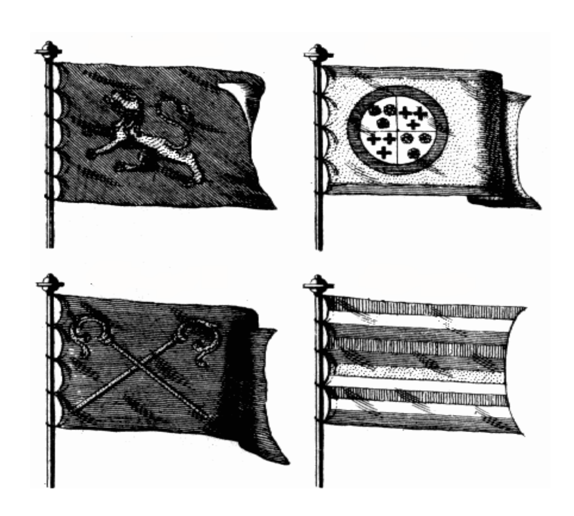
***Conséquence de cette action***: Les Anglo-portugais suivirent de loin le

[24]Sur le Rio Trabancos

mouvement de l'armée française et s'établirent le 20 au matin dans la plaine de Valesa. Finalement les deux armées marchèrent parallèlement avec toute la célérité possible, en tenant constamment leurs troupes groupées afin d'être en état de combattre sur le champ. Elles marchaient à une demi-portée de canon l'une de l'autre. De toute évidence, elles ne tenaient plus à la bataille, l'une à cause d'effectifs trop réduits, et l'autre par prudence excessive.

En fait de fraternisation, les soldats français et anglais se baignèrent au moins une fois dans le même cours d'eau. C'était au début de juillet 1812 à Pollos sur le fleuve Douro.[25] Les Anglais demandèrent d'abord à venir couper du bois sur la rive tenue par les Français, afin d'ériger des casernements pour leurs troupes.[26] Puis, de fil en aiguille, ce furent à plusieurs reprises plusieurs centaines de soldats "ennemis" et même un millier. D'abord les cavaliers des armées respectives descendirent sur les rives afin d'abreuver leurs chevaux; les cavaliers avaient d'abord pris soin de laisser leurs armes à l'arrière, car la vue de leurs armes aurait déclenché une fusillade immédiate.[27] Puis les cavaliers et fantassins se glissèrent à l'eau afin de *faire trempette*, d'abord timidement, puis avec enthousiasme[28].

**En haut à gauche**: Pavillon de Leuwarde; il est vert, chargé d'un lion d'or. **En haut à droite**: Pavillon de Harlingen; il est jaune, bordé en haut & en bas de bleu, chargé d'un écusson d'argent, bordé aussi de bleu, écartelé au premier & quatrième de trois roses d'or, 2.1, au second & troisième de trois croix de gueules, 2. 1. **En bas à gauche**: Pavillon de Staveren; il est bleu, chargé de deux crosses en sautoir d'or. **En bas à droite**: Pavillon des îles de Scelling & de Flieland; il est de dix bandes, rouge, blanche, bleue, rouge, rouge, bleue, jaune, verte, rouge, blanche, & bleue.



[25]Espagne

[26]GRATTAN, William, lieutenant des Connaught Rangers, *Adventures with the Connaught Rangers, 1809-1814*; publié par Charles Oman, Londres, 1902

[27]BOUTFLOWER, Charles, *The Journal of an Army Surgeon during the Peninsular War, August 1809 - May 1813*, Lodres, 1912

[28]BRETT-JAMES, Antony, *Life In Wellington's Army*, George Allen & Unwain Ltd, Londres, 1972.

## ***Tordesillas-de-La-Orden.*** Bataille de

***Date de l'action***: 29 octobre 1812.

***Localisation***: Ville située à 30 km au S.-O. de Valladolid en direction de Salamanque, Castilla-la-Vieja. Coordonnées géographiques: 41° 30' de latitude Nord, et 05° 00' de longitude Ouest.

***Conflit***: Guerres du Premier Empire [du 18 mai 1804 au 6 avril 1814 **&** *les Cent-Jours* du 20 mars au 28 juin 1815]. Guerre Péninsulaire, 1808-1814. Campagne de 1812.

***Contexte***: Le 29, deux explosions aux ponts de *Cabezon* et de *Valladolid* signalèrent la retraite de l'armée anglaise sur le Rio Douro. La rupture de cinq autres ponts suivit immédiatement.[1] Les Français se mirent en mouvement, leur droite s'avançant vers Toro et leur gauche s'appuyant sur Valladolid.

***Chefs en présence*** ♦**Français**: capitaine Gingret. ♦**Anglais**: inconnus.

***Effectifs engagés*** ♦Non spécifiés.

***Stratégie ou tactique***: La destruction de tous ces ponts par les Anglais en retraite était destinée à retarder les Français qui les poursuivaient. Ces difficultés contribuèrent à l'arrêt momentané de la poursuite française. Coup de main avec assaut par une cinquantaine d'hommes.

***Résumé de l'action***: La rupture du pont de Tordesillas s'était effectuée de telle façon que la tour qui le surmontait en son milieu resta du côté des Anglais. Ces derniers continuaient donc à tenir le pont grâce à une redoute de trente hommes soutenue par des tirailleurs embusqués derrière des murs en ruines, et par un régiment complet déployé dans un bois de sapins.

Ce dispositif, qui rendait la réparation du pont d'une difficulté extrême pour les Français, donna lieu à une violente attaque. Afin d'établir une tête-de-pont, onze officiers et quarante sous-officiers et soldats français, tant de la Division Foy que des Sapeurs du Génie, se portèrent volontaires pour franchir le Douro à la nage. Ils se jetèrent dans le fleuve, protégés par l'artillerie française, après avoir réuni leurs armes et leurs gibernes sur une espèce de radeau poussé par quelques nageurs. Parvenus sur la rive opposée et après avoir essuyé une violente fusillade, ils combattirent entièrement nus, attaquèrent le pont à revers, enlevèrent la tour anglaise à la baïonnette et firent onze prisonniers. Cet audacieux coup de main, proposé et dirigé par le capitaine Gingret du 6e Régiment d'Infanterie Légère, subjugua tellement le régiment anglais placé en défense du pont que, au lieu de venir attaquer cette poignée d'hommes intrépides, il se mit de suite en pleine retraite, de façon tout à fait incompréhensible. Le lieutenant Rose, du 60e Régiment d'Infanterie, aborda le premier la rive gauche. Le passage était d'autant plus difficile que le Rio Duero [Douro] était très large et très profond à Tordesillas-de-La-Orden, et le froid se faisait sentir assez vivement pour rendre l'absence de vêtements tout à fait insupportable.

***Pertes*** ♦Inconnues.

***Conséquence de cette défaite anglaise***: Là, fut suspendue la poursuite par les Français de l'armée anglaise en pleine retraite, tant par la nécessi-

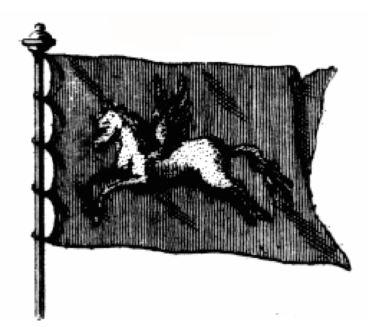
[1] C'étaient ceux de Tudela, de Puente-del-Duero, d'Arriaga, de Tordesillas et de Toro.

té de réparer les ponts et de reconstituer leur stock logistique de vivres et de munitions, que par l'obligation où se trouvait le général en chef Souham d'obtempérer à des ordres qui lui avaient été transmis par le quartier-général du roi d'Espagne, Joseph Bonaparte.

Pour se conformer aux ordres reçus, le général Souham dut manœuvrer dans le seul but de faire sa jonction avec les deux armées *du Centre* et *du Midi*, et éviter, tout en harcelant l'armée anglaise, d'en venir à une action générale. Lord Wellington conserva ses positions à Tordesillas et Rueda jusqu'au 6 novembre.[2]

**Gauche: L'un des Pavillons de Lübeck, port d'Allemagne du Nord; il est de deux bandes, blanche & rouge, chargé d'un aigle à deux têtes, éployé de sable, ayant sur l'estomac un écusson, partie d'argent & de gueules, tenant de sa serre droite une épée d'azur, & de la gauche un sceptre d'or surmonté d'une couronne d'or. Droite: Pavillon de Lunebourg; il est rouge, chargé d'un cheval volant d'or.**





[2]Sa retraite lui avait déjà coûté plus de 3.500 hommes dont 1.200 tués, et 2.300 prisonniers que les Français avaient immédiatement déportés vers la France en longues colonnes surveillées par des cavaliers.

# *Tortosa*. *Siège de*

***Date de l'action***: 26 novembre 1810.

***Localisation***: Ville située presque à l'embouchure de l'Ebre. À la limite des Provinces de Catalogne et de Valencia, à 75 km au sud-Ouest de Tarragone et à 175 km au sud-Ouest de Barcelone; Espagne. Coordonnées géographiques: 40° 48' de latitude Nord, et 00°31' de longitude Est.

***Conflit***: Guerres de l'Empire, 1808 - 1814 & 1815. Guerre d'Espagne et du Portugal [1808-1814]. Campagne de 1810 en Catalogne.

***Contexte***: Dès la fin du mois de mai, Napoléon ordonna au général Suchet d'établir le siège devant Tortosa, espérant que Tarragone suivrait. La garnison de Tortosa était espagnole et les diverses armées espagnoles firent de nombreuses tentatives pour forcer les Français à lever le siège, mais ces actions ne font pas l'objet de la présente étude. Les Anglais, pour leur part, participèrent à la résistance espagnole de Tortosa, mais plus par leur aide matérielle que par une assistance directe, excepté le 26 novembre.

***Chefs en présence*** ♦**Français**: général Harispé. ♦**Anglais**: Inconnus.

***Effectifs engagés*** ♦Inconnus.

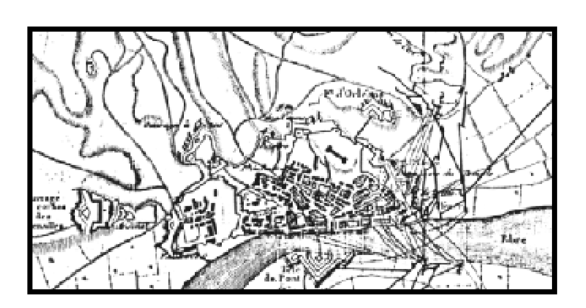
***Stratégie ou tactique***: Attaque de diversion; à revers.

***Résumé de l'action***: Ce jour-là, le 26 novembre, 27 chaloupes-canonnières anglaises vinrent menacer la tour de la Rapita et tenter un débarquement sur les arrières de l'armée française assiégeante; ceci pour opérer une diversion. Le général basque-français Harispé envoya aussitôt le capitaine Siéyès avec un détachement d'artillerie. Les artilleurs français établirent une batterie qui commença à pilonner les canonnières anglaises. Plusieurs furent touchées, certaines sombrèrent et les autres, accablées d'obus, se déterminèrent à faire demi-tour et à rester au large, en spectatrices de la défaite de leurs alliés.

***Pertes*** ♦Inconnues.

***Conséquence de cette défaite anglaise***: L'attaque anglaise n'eut aucune conséquence durable sur le cours du siège.

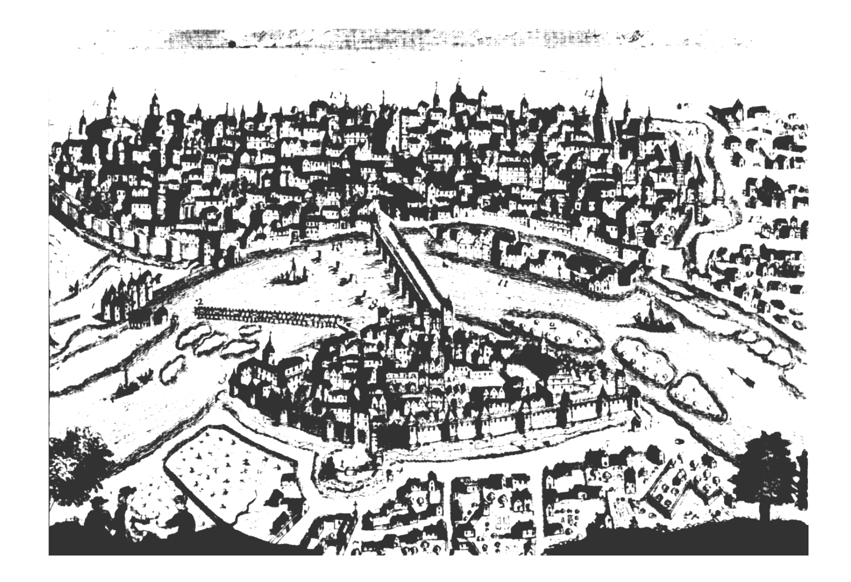
**Siège de Tortosa avec emplacement des batteries de siège françaises**



# ***Toulouse***. *Bataille de*

***Date de l'action***: 10 avril 1814.
***Localisation***: *43°36'N., 01°26'E.*; Grande ville du Sud de la France.
***Conflit***: Les Guerres du Premier Empire [18 mai 1804 - 6 avril 1814 et les Cent-Jours en 1815] et la Sixième Coalition étaient officiellement terminées puisque Napoléon avait abdiqué *le 6 avril 1814.* La Campagne d'Aquitaine de 1814 se poursuivait uniquement à cause de la lenteur de circulation des nouvelles et de la désorganisation de la France. Personne ne semble avoir pris la

**Toulouse au XVII<sup>e</sup> siècle.**



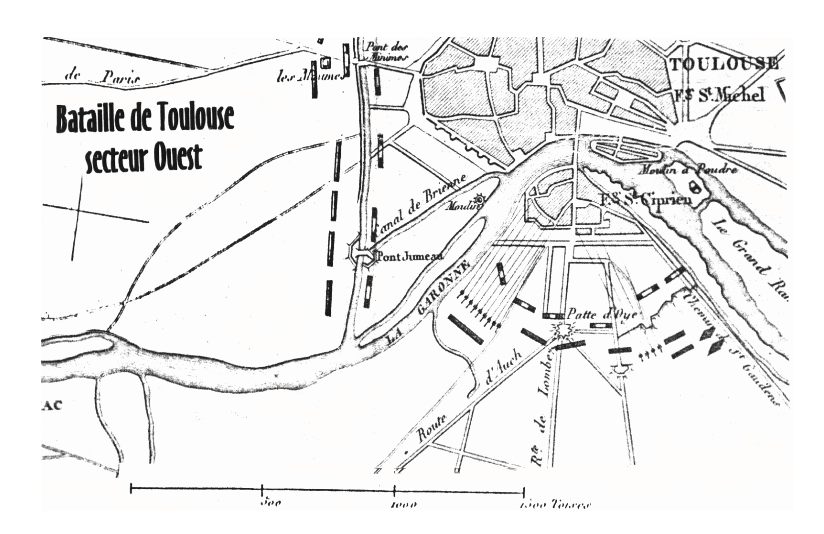
peine de faire avertir les belligérants d'Aquitaine.
***Contexte***: Après avoir abandonné Tarbes sans livrer la bataille que lui offrait Soult posté à Ger puis à Ibos, Wellington s'ébranla vers Toulouse par la route nationale, sinueuse et étroite: **Lannemezan**, **Montréjeau** et **Saint-Gaudens**. À Saint-Gaudens, il utilisa une flottille de radeaux pour transporter son matériel, bien que, sur toute sa longueur, les crues du fleuve et les francs-tireurs français lui brûlèrent et chavirèrent plusieurs radeaux de matériel. Les Français, pour leur part, avaient laissé partir les Anglais pour avoir le loisir de prendre le raccourci. Ils se lancèrent à leur tour vers Toulouse, par la route la plus directe via **Trie-sur-Baïse**, **Castelnau-Magnoac**, **Boulogne**, **Lombez**, **Saint-Lys**, et enfin Toulouse où ils arrivèrent les premiers afin de fortifier les vieux remparts en vue du siège qui ne pouvait manquer de se produire.

Lord Wellington à qui les Corps-Francs, organisés sur ses arrières, avaient donné des inquiétudes, et qui, de ce fait, n'avançait qu'avec une extrême circonspection, arriva donc à Toulouse le 27 mars, *trois jours après l'armée française* qui, pourtant, ne se pressait pas. Il se passa huit jours avant que Wellington ne trouve un point favorable pour faire franchir la Garonne à ses troupes. Ces hésitations laissèrent aux Français le temps de mettre la dernière

main à leurs retranchements, et, de ce fait, causèrent des pertes humaines beaucoup plus lourdes chez les Anglo-alliés.

L'armée du maréchal Soult, réduite à 30.000 fantassins et à 2.900 cavaliers, arriva donc sous les murs de Toulouse. Le maréchal Soult, qui avait pris la résolution de résister dans cette position aux 75.000[1] Alliés, jugea avec raison qu'il ne pouvait rétablir un certain équilibre entre des forces aussi disproportionnées sans avoir recours à l'art subtil de la poliorcétique, et il s'empressa d'en faire usage en réparant et en renforçant les fortifications, avant l'arrivée de Wellington. La bataille de Toulouse commença le 10 avril *soit quatre jours après l'abdication de Napoléon*.

Soult fit surveiller les Anglais par quelques patrouilles, en même temps qu'il ordonna au général Lafitte,[2] de pousser de fortes reconnaissances vers Saint-Gaudens et Saint-Martori pour harceler les lignes logistiques alliées. De son côté, le maréchal Suchet, duc d'Albufera, prévenu de la proximité des Anglais, ordonna à 60 conscrits du 29e Régiment de Chasseurs à Cheval de se porter de Carcassonne sur Castelnaudary et d'annoncer partout l'arrivée du Corps d'Armée d'Aragon. Cette ruse fit croire à Wellington que Suchet n'était qu'à 3 ou 4 jours de marche de Toulouse alors qu'il faisait encore mouvement dans la plaine de Lampourdan. Guerre psychologique!




Après avoir longuement hésité, Wellington décida d'exécuter le franchissement de la Garonne en aval de Toulouse au-dessus du point de confluence de l'Ers, situé près de Grenade. Le 4 avril au soir, des pontons volants furent enfin lancés. Mais, à peine les troupes des trois divisions du maréchal Beresford eurent-elles établi une tête de pont sur la rive droite que la Garonne grossit considérablement. La violence du courant dérangea les pontons de telle sorte

[1] Ils recevaient sans cesse des renforts frais.
[2] Commandant dans l'Ariège un Corps-Franc et une unité de Gardes Nationaux.

que le reste de l'armée anglo-alliée fut bloqué jusqu'au 8 sur la rive gauche. Soult ne fit rien pour les empêcher de franchir le cours d'eau, alors qu'il aurait facilement pu tenter cette manœuvre.

***Chefs en présence*** ♦**Français**: maréchal Soult, duc de Dalmatie. ♦**Anglais**: Sir Arthur Wellesley, duc de Wellington.

***Effectifs engagés*** ♦**Français**: 30.000 fantassins et 2.900 cavaliers. ♦**Anglais**: 95.000 hommes; des effectifs de plus de 100.000 hommes passés en France [à partir de l'Espagne] avec Wellington, 15.000 étaient restés devant Bayonne pour assiéger cette *poche de résistance* française, d'autres avaient effectué une poussée sur Bordeaux où avait débarqué le duc d'Angoulême, et une partie des troupes espagnoles avait été froidement renvoyée en Espagne par Wellington pour avoir refusé de se plier à l'interdiction de pillage et de viol édictée par le général anglais qui, paradoxalement, protégeait jalousement les citoyens français alors qu'il n'avait pas fait respecter les civils espagnols de l'autre côté des Pyrénées! Des renforts journaliers venaient grossir les effectifs alliés et les avaient ramené à presque 100.000 hommes.

***Stratégie ou tactique***: Jusqu'à Tarbes, l'armée française avait délibérément suivi le cours de l'Adour afin d'entraîner les Alliés loin de Bordeaux dont les Royalistes [français] n'avaient cessé d'inviter Wellington à venir en prendre possession. Puis, à Tarbes, où Soult offrait carrément la bataille aux Anglais, Wellington devina que Soult se préparait à se jeter dans les murs de Toulouse, à les réparer et à résister. Ce fut la course. À Ger, les Français firent une halte afin de laisser passer les Anglais devant. En se laissant devancer par les Alliés, Soult savait qu'ils prendraient la *Route Nationale 117* de Toulouse, alors que les Français allaient prendre le raccourci de la *Départementale 632*.

La ville de Toulouse était, à ce moment-là, presque entièrement située sur la rive droite de la Garonne, au-dessus de l'embouchure du *Canal du Midi*, appelé autrefois *"du Languedoc"*.[3] Son enceinte, formée d'épaisses murailles flanquées de tours, était couverte à l'est et au nord par le canal, à l'ouest par la Garonne. De sorte que la ville n'était accessible que par le sud, entre le canal et le fleuve. Le faubourg de ***Saint-Cyprien,*** sur la rive gauche, était ceint par une bonne muraille de brique et communiquait avec la ville par un pont de pierre. Sur la rive droite et à quatre kilomètres environ au nord de Toulouse coulait la rivière Ers qui se jetait dans la Garonne près de la petite ville de **Grenade** à l'ouest de Saint-Cyprien. Sur la rive gauche serpentait Le Touch, petite rivière qui débouchait dans la Garonne à Saint-Michel. Six grandes routes rayonnaient autour de la ville et du faubourg Saint-Cyprien dans différentes directions, à l'est, au nord, à l'ouest et au sud.

Parvenu à Toulouse après avoir devancé les Alliés par un raccourci, le maréchal Soult mit à profit tous les accidents du terrain pour rendre sa position formidable. Sans réclamer le secours des Toulousains,[4] les troupes travaillèrent sans relâche à ériger les retranchements, avec une telle ardeur qu'en peu de jours elles eurent achevé les ouvrages qui formaient le système de défense projeté par les ingénieurs militaires du Génie.

Le faubourg de *Saint-Cyprien* fut entouré d'une première ligne d'ouvrages. Les Français retranchèrent les ponts du canal qu'ils voulaient conserver. Ceux de *l'Ers*, qui pouvaient se révéler utiles aux Anglais, furent minés. Des

---

[3]Il est aussi appelé *Canal Latéral à la Garonne* ou *Canal des Deux-Mers*.

[4]Pour des raisons politiques; beaucoup se découvrant soudainement une âme royaliste.

redoutes, jointes par des retranchements, furent érigées sur les crêtes des hauteurs de *La Poujade*, du *Calvinet* et de *Montaudran,* entre l'Ers et le canal. La hauteur de Montaudran à droite de la ligne,[5] fut défendue par une inondation artificielle. L'artillerie de gros calibre et de campagne fut armée, de même que les secteurs de l'enceinte qui battaient le Canal du Midi. Le faubourg de *Saint-Étienne* fut aussi retranché.

Paradoxalement, l'extrême prudence de Wellington coûta la vie à nombre de ses soldats, car elle donna largement aux Français le temps de renforcer les fortifications. Soult pour sa part ne tenta pas d'empêcher les Alliés de traverser la Garonne alors qu'il aurait pu leur causer de lourdes pertes et peut-être même leur barrer carrément le passage. Tout le monde semblait las de ces guerres interminables qui ensanglantaient l'Europe au seul profit d'un homme dont le seul et unique but était d'assurer la pérennité de sa dynastie. Wellington voulait aussi donner le temps aux armées européennes de vaincre la Grande Armée qui se battait dans l'Est de la France [en tout cas le croyait-il].

**Wellington arrêta pour le 10 le plan de bataille suivant :**

♦ Hill, avec 3 divisions et une brigade de Cavalerie, fut chargé d'attaquer le faubourg Saint-Cyprien sur la rive gauche, à titre de *diversion* seulement.

♦ Sur la rive droite, les divisions Picton et Alten, renforcées d'une brigade de Cavalerie allemande, lanceraient une attaque de *diversion* sur le canal, depuis l'emplacement de l'actuelle gare de chemin-de-fer Matabiau jusqu'à l'embouchure du canal. En cas de retraite des Français, ils devaient leur couper la route de Paris.

♦ Le général Freyre, avec le IV^e Corps Espagnol,[6] l'artillerie portugaise et la Brigade de Cavalerie anglaise de Posomby, devait attaquer les retranchements de *La Poujade.*

♦ Beresford, avec deux divisions d'Infanterie et toute la Cavalerie Légère commandée par Stappleton-Cotton, attaquerait les retranchements du *Calvinet.*

**Le maréchal Soult, pour sa part, mit en place le dispositif tactique suivant:**

♦ Le comte Reille avec la Division Maransin devait garder le faubourg Saint-Cyprien et les routes d'Auch, de Lombez et de Saint-Gaudens.

♦ La Division Darricau défendrait, sur la rive droite de la Garonne, le *Canal du Midi ou du Languedoc* depuis son embouchure jusqu'à la route d'Albi.

♦ Le général Clausel tiendrait les retranchements de La Poujade avec une brigade.

♦ À la droite de Clausel sur le plateau du Calvinet qui domine le Canal du Midi, le général Soult, frère du maréchal, avec une brigade de Cavalerie, couvrirait le secteur situé jusqu'aux redoutes du Calvinet, plein Est, gardées, elles, par la Division Basque du général Harispé.

♦ À l'extrême-droite française, sur les hauteurs de Mautaudran, la Brigade Lesueur fourbissait ses armes.

♦ La Cavalerie de Berton, en potence garde-flanc en bout de ligne, surveillait le secteur compris entre l'Ers et les hauteurs de Montaudran.

♦ La Division Taupin formait Réserve tactique au château de Guéry.[7]

---

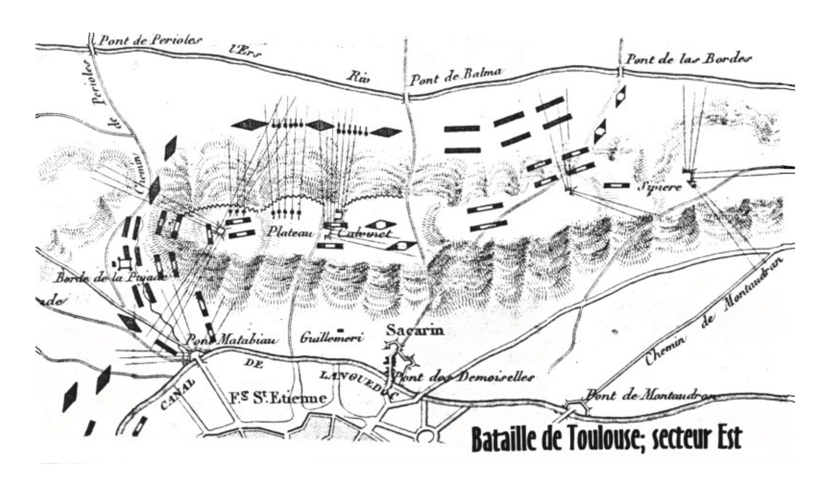
[5]Déjà couverte par l'Ers qui se rapprochait de son pied.

[6]Corps de l'armée régulière assez discipliné pour ne pas devoir être renvoyé en Espagne par Wellington.

[7]Sur la route de Puy-Laurens

♦ La Réserve de conscrits [général Travot] gardait les ouvrages du Pont des Demoiselles sur le Canal du Midi.
♦ La Garde Nationale de Toulouse, constituée de vieillards encore en bonne santé et d'invalides légers, assurait le service d'ordre à l'intérieur de la ville et à ses portes.

Les acteurs du drame étaient en place, les scénarios préparés; il ne manquait plus que les trois coups de gong des maréchaux pour déclencher le Baroud d'Honneur, totalement inutile[8] puisque l'Europe était désormais en paix. *Pour une fois, Wellington allait plus loin que la défensive.* Mais, en dépit de quelques succès, il ne réussit *jamais* à détruire «l'embryonnaire» *Armée des Pyrénées*.




***Résumé de l'action***: Le 10, vers 06h00 du matin, *Heure H*, les divisions alliées s'ébranlèrent simultanément sur tous les points. Sur la rive gauche de la Garonne, Hill s'avança avec trois divisions d'Infanterie de Ligne[9] contre l'enceinte de Saint-Cyprien, défendue par quelques batteries seulement. Sur la rive droite, Picton se déploya près de l'embouchure du canal, attaqua les Français vers 07h00 et les repoussa jusqu'à la tête du Pont-Jumeau, à la jonction du nouveau canal avec l'ancien, où il fut cloué au sol par deux bataillons d'Infanterie de la Brigade Berlier.

Le général allié Freyre longea la rive gauche de L'Ers jusqu'à la hauteur de Croix-d'Aurade, se forma sur deux lignes, établit son artillerie sur une hauteur, en avant et à gauche de celle de La Poujade, pendant que Beresford,[10] qui venait de passer L'Ers au pont de La Croix-d'Aurade avec trois divisions d'Infanterie, remontait cette rivière sur trois colonnes pour frapper la Droite des Français.

Dès que le général Freyre avec son IVe Corps d'Armée allié aperçut la petite Brigade Lamorandière à hauteur de Saint-Martin, il l'attaqua et la repous-

---

[8]Inutile comme les quatre batailles de La Nouvelle-Orléans en décembre 1814 et janvier 1815, qui eurent lieu, elles-aussi, après que la paix ait été signée.
[9]L'expression de Ligne restait, même si les troupes ne combattaient plus *en lignes* de bataille mais *en colonnes* d'assaut. La ligne de bataille devenait une notion abstraite.
[10]Accouru de Bordeaux depuis plusieurs jours avec la plus grande partie de sa division.

sa sous les retranchements qu'il comptait enlever d'assaut. La Brigade Saint-Pol accueillit le Corps hispano-portugais avec un feu terrible de mitraille et de mousqueterie qui lui causa des pertes énormes sans pouvoir toutefois l'arrêter. Au contraire, la première ligne alliée, espérant trouver refuge contre ce feu meurtrier dans un chemin creux au pied des ouvrages, s'y rua à la course mais n'y arriva qu'entièrement rompue. La *Réserve tactique alliée* qui voulait prévenir les conséquences de cette faute ne put arriver assez tôt pour éviter le reflux de cette première ligne.

Au même instant, le général Harispé lança de la hauteur du Calvinet l'une de ses *brigades basques* contre les Espagnols, tandis que le général Armagnac lançait ses cavaliers par le revers sur le flanc droit allié, et que Darricau, bien à propos, jetait du pont Matabiau un bataillon d'Infanterie sur la route d'Alby. Ces contre-attaques bien synchronisées et combinées, culbutèrent l'attaque du général Freyre et la repoussèrent de plus d'un kilomètre. Les Français se seraient même payé le luxe de s'emparer du pont de La Croix-d'Aurade si le général allié Alten n'avait bloqué la poursuite en survenant à l'improviste sur leur flanc gauche avec une de ses brigades d'Infanterie et quelques escadrons de la *King's German Legion*[11].

Malgré cet échec éprouvé sur sa gauche, où les Alliés perdirent plus de 1.000 hommes, Wellington ne changea rien à son dispositif d'attaque initial. Il ordonna seulement de s'accrocher au terrain et de redoubler d'effort. Hill avec ses trois divisions d'Infanterie finit, non sans mal, par chasser de la première enceinte les avant-postes d'alerte que le comte Reille y avait laissés en se retirant sur la seconde.

Sur la rive droite, Picton lança une deuxième attaque sur le Pont-Jumeau mais fut encore repoussé avec de grosses pertes. Les Anglais[12] voulurent alors brusquer l'attaque et se jeter dans les retranchements, mais la hauteur du profil rendit l'escalade impraticable et le général Berliet les fit écraser dans le fossé sous un déluge de... roches! Plus circonspect, dans l'attaque qu'il dirigea avec sa brigade d'Infanterie de ligne sur le pont d'Arnauld-Bernard, le général allié Alten fut brutalement stoppé par le 39$^{e}$ Léger[13] devant le Couvent des Minimes et ne put même réussir à débusquer de cet avant-poste ce régiment d'Infanterie. Le général espagnol Manuel Freyre eut beaucoup de mal à rallier ses troupes, rompues par les contre-attaques combinées des Français, et à les remettre en mouvement, sous la protection de la Cavalerie de Lord Posomby et d'une brigade d'Alten, devant le plateau de La Poujade.

Ainsi vers midi la bataille ne laissait que peu d'espoir de victoire à Wellington, en dépit d'effectifs disproportionnés.

Jugeant que les hauteurs de Montaudran allaient devenir le point-clé du champ de bataille, Soult donna l'ordre de retirer de Saint-Cyprien la Brigade Rouget pour la porter sur Montaudran. Mais Rouget ne put y arriver à temps. L'échec de Freyre et le manque d'artillerie avait suspendu l'avance du maréchal Beresford. Voyant que son artillerie n'arrivait pas, au lieu d'attaquer les retranchements du Calvinet comme il en avait l'ordre, Beresford calcula qu'il lui serait

---

[11]Constituée de mercenaires allemands.

[12]En fait les Highlanders écossais, qui formaient toujours la première ligne des attaques anglaises, avec les Irlandais.

[13]Ou 39$^{e}$ Régiment d'Infanterie Légère.

peut-être plus facile *de les tourner* en continuant de se diriger sur Montaudran. Ce mouvement laissa *un grand vide* au milieu de la ligne de bataille alliée et offrit à Soult l'occasion de couper le Corps du maréchal Beresford en lançant une ou deux divisions entre le plateau et l'Ers. Ce plateau présentait en outre de grandes difficultés. Les Anglais ne s'arrêtèrent que lorsqu'il ne leur fut plus possible de passer outre. Beresford déploya alors la Division Cole en arrière de la Droite française, sur un chemin étroit et au pied de la colline de Montaudran. Le général Clinton rangea la sienne en même temps, et l'artillerie du Corps d'armée fut rapprochée des redoutes du Calvinet, avec la Cavalerie de Sir Stapleton-Cotton en couverture.[14]

Soult se félicitait de constater que les Anglais prenaient ces dispositions. Dès qu'il vit Wellington prêt à passer à l'attaque, il envoya la Division Taupin à la rencontre de Cole, tandis que le 21e Régiment de Chasseurs à Cheval, avec le général Clausel à sa tête, s'élança pour lui couper ses arrières, et que le général Berton chargea le flanc gauche [de Cole]. Le général Taupin se mit en marche en colonne serrée sur la route de Caraman. Il n'était plus qu'à cent pas des Anglais lorsqu'une estafette d'État-Major vint lui transmettre l'ordre de se jeter sur la gauche de la chaussée afin de céder le passage au 13e Régiment de Chasseurs à Cheval qui allait charger. Ce contre-temps insignifiant fut le grain de sable qui enraya la bonne marche de la tactique de Soult. Cette manœuvre, exécutée si près des Anglais, causa un instant de flottement dont Cole profita avec grand à propos pour prendre lui-même l'initiative. Le 12e Léger, qui menait la division Taupin, fut enfoncé par la contre-attaque de Cole et entraîna dans sa déroute les régiments qui le suivaient. La Brigade Lesueur, formée en potence sur le flanc droit des Anglais, se jeta contre les colonnes alliées pour colmater la brèche mais se désintégra sous l'impact. Le général Taupin essayait de rallier les fuyards au moment où un projectile le frappa mortellement. Le général Dauture était chargé de défendre le blockhaus érigé sur la croupe de la colline de Montaudran. Or il ne disposait que d'une poignée d'hommes pour repousser l'escalade de Picton contre cet ouvrage inachevé; il abandonna donc cet avant-poste. Beresford occupa la casemate, fit monter ses deux divisions d'Infanterie de Ligne sur le plateau de même que des unités d'artillerie, et attaqua de flanc les redoutes de Calvinet.

Désormais en mauvaise posture, Soult changea de front, de concert avec Clausel. Il fit prendre une nouvelle ligne de défense, appuyée aux retranchements du *Pont des Demoiselles* et aux redoutes du Calvinet, sur laquelle vinrent se ranger successivement la Brigade Rouget qui débouchait du pont de Montaudran, et les troupes des deux divisions d'Infanterie mises en désordre et ralliées. La bataille fit rage avec une énergie renouvelée. Les redoutes furent défendues avec la plus grande opiniâtreté. Les généraux Harispé et Baurot y furent grièvement blessés et ce ne fut qu'à 17h00 que le 45e RI, succombant sous le nombre, évacua la dernière redoute.

Les redoutes du Calvinet emportées, Sir Beresford lança une attaque en force sur celles de La Poujade qui n'opposèrent pas moins de résistance. La Brigade Lamorandière y montra des prodiges de valeur. Mais, vers 19h00, elle furent, elles-aussi, submergées sous le nombre. Les vainqueurs, épuisés après ce dernier effort, s'arrêtèrent dans cette position qui laissait encore à Soult la possession du Faubourg Saint-Étienne, donc du *chemin de retraite*.

---

[14] Afin de protéger l'artillerie contre un éventuel coup de main français.

Wellington qui devait son succès à la désobéissance de Beresford[15] douta longtemps de sa bonne fortune. Il ne pouvait y croire. Au lieu de tenter d'enlever Toulouse le lendemain, il passa la journée du 11 à s'enterrer sur la chaîne de collines qui entoure et domine la ville.

Tout en faisant croire qu'il se préparait à poursuivre la défense, Soult ordonna secrètement la retraite sur Castelnaudary pour le lendemain. Le 12 au matin, il ne restait dans Toulouse que 1.500 blessés ou malades que les Français n'auraient pu transporter sans danger. Lord Wellington, surpris de trouver la ville dépourvue de garnison, y pénétra précautionneusement vers 10h00 du matin.

***Pertes*** ♦**Français**: 321 tués, 2.369 blessés et prisonniers. Au total 3.231. ♦**Anglais, Portugais, Espagnols**: 593 tués, 5.024 blessés et prisonniers, dont 2.124 Anglais[16], 607 Portugais et 1.727 Espagnols.

***Conséquence de cette défaite française***: Wellington entra dans Toulouse le 12 avril à 10h00 du matin. Il y fut accueilli avec les honneurs du triomphe par le parti royaliste français qui s'était empressé d'arborer la cocarde blanche. Sentant le besoin de donner quelque repos à ses troupes, le général anglais ne poussa que le 14 son avant-garde de Cavalerie sur Avignonnet où elle fut arrêtée et refoulée par les canons du général français Berton qui formait l'arrière-garde française.

Mais l'abdication de l'empereur Napoléon Ier avait eu lieu le 6 avril, soit plusieurs jours avant la bataille de Toulouse. Après la campagne en Île-de-France contre les armées autrichiennes, russes et prussiennes,[17] le maréchal Soult adressa le 19 avril son ralliement au nouveau roi de France Louis XVIII qui, fort prudemment, n'avait pas encore quitté sa retraite d'Hartwel en Angleterre et qui ne s'embarquera que le 24 à Douvres. En attendant, Soult conclut un armistice avec Wellington. Le duc d'Angoulême quitta le QG anglais pour venir passer en revue l'armée de *Soult qui arbora, pour cette cérémonie, la cocarde blanche*. Les aigles impériales furent, pour une brève période, reléguées dans des greniers obscurs.

Malgré les revers de cet Empire moribond, la France tenait encore à l'étranger 53 places-fortes avec 12.000 bouches à feu et un matériel considérable. En vertu de la *Convention militaire du 23 avril 1814*, les garnisons françaises sortirent toutes avec les *Honneurs de la Guerre:* armes et bagages, ainsi

---

[15]Lequel avait pris sur lui d'attaquer les retranchements de Montaudran au lieu de ceux du Calvinet comme ordonné par son général en chef.

[16]Ou Britanniques, les Écossais, Irlandais et Gallois constituaient des unités souvent encadrées par des officiers [supérieurs] anglais, comme dans toute troupe coloniale.

[17]La campagne de Wellington en Aquitaine n'étant, sur le plan stratégique, qu'une simple manœuvre de diversion. Depuis Toulon, l'Angleterre avait toujours refusé de se mesurer directement à Napoléon. La Guerre d'Espagne —loin des grands champs de bataille du nord où se battaient les grandes puissances européennes— ne fut qu'un théâtre d'opérations secondaire où Napoléon ne «daigna» venir qu'une seule fois, en 1808. Cette année-là, l'armée anglaise refusa le combat contre l'Empereur et retraita en catastrophe vers La Corogne où elle rembarqua. Voyant cela, Napoléon fit demi-tour. Ce ne fut qu'en 1815 à Waterloo, lorsque la France fut épuisée, que l'Angleterre accepta de se battre directement contre l'Empereur... et en tira tous les lauriers puisque, aujourd'hui, le commun des mortels pense que Napoléon ne fut vaincu que par les Anglais. La tactique des grandes batailles de Marlborough et du duc de Wellington suivait un schéma similaire: user l'ennemi avec les troupes non-anglaises tout en gardant ces dernières en réserve tactique, puis faire intervenir les régiments anglais, frais, lorsque les Français étaient épuisés, afin de faire pencher la balance. Patriotisme et fierté nationale ont toujours été les deux fleurons de l'âme anglaise.

que trois pièces d'artillerie de campagne pour chaque millier d'hommes, blessés et malades compris.

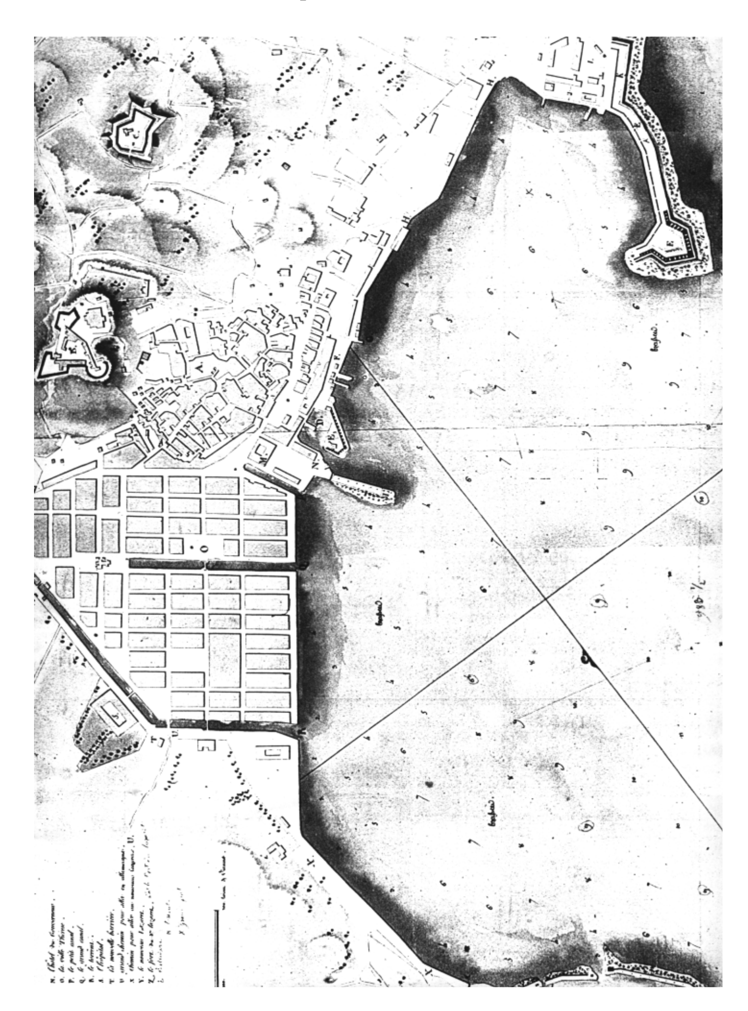
Le 30 mai, l'Europe se trouvait enfin en Paix... pour quelques mois! Napoléon se dirigea vers son nouvel “empire”, la minuscule île d'Elbe, qu'il allait d'ailleurs, en fort peu de temps, moderniser de fond en comble.

Et... des flots d'aristocrates émigrés rentraient en France, après avoir longuement combattu dans les rangs des armées ennemies, ils se montraient impatients, frustrés et avides de récupérer *leurs* privilèges, *leurs* biens, et de rétablir l'ordre ancien. Pour le peuple français, c'était le retour à la *case-départ.* Provisoirement.



# Trieste. *Siège de*

***Date de l'action***: octobre 1813.
***Localisation***: au N.-E. de la péninsule italienne; 13°45'Est, 45°40'Nord.



**Trieste et ses fortifications sous les Français**

***Conflit***: Guerres du Premier Empire [du 18 mai 1804 au 6 avril 1814 **&** *les Cent-Jours* du 20 mars au 28 juin 1815]. Sixième Coalition [de mars 1813 au 11 avril 1814].[1] Campagne de 1813 en Istrie.

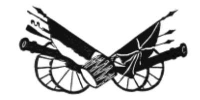
***Contexte***: Le général Nugent poussait le siège de Trieste. Cette place-forte ne capitula qu'à la dernière extrémité.

***Chefs en présence*** ♦**Français**: inconnus. ♦**Anglo-alliés**: général Nugent.

---

[1]Voir la note de la rubrique "Conflit" de *Batailles de Blexen et Bremerlehe.*.

***Effectifs engagés*** ♦Non spécifiés.
***Stratégie ou tactique***: Les combats furent essentiellement constitués d'assauts d'Infanterie[2] contre des positions retranchées françaises.
***Résumé de l'action***: Le 22 octobre, les Anglais et les Autrichiens emportèrent l'un des ouvrages avancés les plus importants, dit, *La Vieille Poudrière*. Une batterie de brèche put alors être établie au second assaut. Le fort résista cependant jusqu'au 31 octobre. À cette date, toutes les défenses étaient en ruine. La garnison qui, jusque-là, aurait pu exiger une simple évacuation, fut obligée de se rendre comme prisonnière de guerre.
***Pertes*** ♦Inconnues.
***Conséquence de cette défaite française***: La France perdit ainsi le N.-E. de la péninsule italienne ou apennine.



[2] Anglais et autrichiens

# **Trigueras.** *Bataille de*

***Date de l'action***: 25 octobre 1812.

***Localisation***: Vieille Castille. Espagne. Secteur de *Palencia* [41° 01' Nord; 04° 32' Ouest].

***Conflit***: Guerres du Premier Empire [du 18 mai 1804 au 6 avril 1814 **&** *les Cent-Jours* du 20 mars au 28 juin 1815]. Guerre Péninsulaire, 1808-1814. Campagne de 1812.

***Contexte***: Pendant le combat de Villa-Muriel, les Anglais avaient retiré leurs troupes du couvent de San-Ysidoro et fait sauter le pont de la Carrion sur le chemin royal.

***Chefs en présence*** ♦**Français**: général Gauthier. ♦**Anglais**: inconnus.

***Effectifs engagés*** ♦**Français**: 2.500 hommes. ***Stratégie ou tactique***: Prise d'un pont d'assaut.

♦**Anglais**: 50 hommes.

***Résumé de l'action***: Le général Gauthier, qui commandait une des brigades de l'avant-garde, se dirigea vers Trigueras sur la Pisuerga. Ce pont de Trigueras sauta au moment où les Français allaient l'attaquer. Mais l'obstacle n'était pas assez important pour que les Voltigeurs ne puissent le traverser. Ils franchirent le cours d'eau et, après quelques coups de feu, firent prisonniers cinquante Écossais, sacrifiés, qui gardaient les ruines du pont et qui déposèrent les armes.

***Pertes*** ♦Inconnues.

***Conséquence de cette défaite anglaise***: Le pont fut immédiatement réparé et utilisé par les Français.



## **Tudela.** *Bataille de*

***Date de l'action***: 19 septembre 1812.

***Localisation***: Parfois épelé Tutera. Ville située dans le Nord de l'Espagne, sur l'Ebre et à 100 km au sud de Pampelune. Coordonnées géographiques: 42° 04' de Latitude Nord; 01° 37' de Longitude Ouest.

***Conflit***: Guerres du Premier Empire [du 18 mai 1804 au 6 avril 1814 **&** *les Cent-Jours* du 20 mars au 28 juin 1815]. Guerre Péninsulaire, 1808-1814. Campagne de 1812.

***Contexte***: L'armée française d'Espagne était affaiblie par le retrait des troupes d'élite destinées à la guerre contre la Russie. Wellington qui, lui, avait reçu de gros renforts d'Angleterre, prit l'offensive. Avec une armée presque trois fois plus importante que l'armée française, il réussit à vaincre à Los Arapiles. Après avoir abandonné Valladolid et ne se voyant pas poursuivi par Wellington qui avait préféré aller occuper Madrid, le général Clausel, commandant *l'Armée* dite "de *Portugal*"[1] arrêta son mouvement à Burgos. Il envoya, le 10 août, la division du général Foy au secours d'Astorga alors entourée et menacée par un Corps de 12.000 Galiciens sous les ordres du général Santo-Cildès.

***Chefs en présence*** ♦**Français**: général Clausel. ♦**Anglais**: gén[l] Anson.

***Effectifs engagés*** ♦**Français**: 4.000 hommes. ♦**Anglais**: 8.000 hommes.

***Stratégie ou tactique***: Combat de Cavalerie, au sabre. À noter que les plans ci-joints ne sont publiés qu'à titre topographique, car ils se réfèrent à la bataille du 23 novembre 1808 qui n'impliquait pas directement de troupes anglaises.

***Résumé de l'action***: Le 19, le général Clausel, qui occupait de nouveau *Valladolid* et manœuvrait sur la rive gauche du Douro pour dégager les garnisons qu'il avait laissées dans *Toro* et *Zamora*, poussa une forte reconnaissance sur *Tudela* et obligea par un combat bref mais vif le général anglais, Anson, commandant l'avant-garde anglaise, de repasser le *Rio Douro*. Ce fut un assaut frontal qui sema la confusion dans les troupes de Cavalerie d'Anson.

***Pertes*** ♦Inconnues.

***Conséquence de cette défaite anglaise***: Par suite de ce combat, le Corps d'Observation anglais se replia sur Arevalo.



**Gauche:** Pavillon des Tartares & de la Chine (Sic!); il est jaune, chargé d'un dragon de sable à la queue basilic, de même les pattes à cinq griffes, la queue retournée en-dehors.
**Droite:** Autre pavillon des Tartares; il est jaune, chargé d'un hibou de sable, à la gorge isabelle.

[1] Ou désormais *d'Estremadure*

## ***Vandellòs***. *Bataille de*

***Date de l'action***: 12 juin 1813.

***Localisation***: Localité située sur la route entre Alicante et Tarragone. Vandellòs est à 40km au sud de cette dernière ville et à 8km de la mer.

***Conflit***: Guerres du Premier Empire [du 18 mai 1804 au 6 avril 1814 **&** *les Cent-Jours* du 20 mars au 28 juin 1815]. Sixième Coalition [de mars 1813 au 11 avril 1814].[1]. Guerre Péninsulaire, 1808-1814. Guerre d'Espagne. Campagne de 1813.

***Contexte***: Le maréchal Suchet, informé de l'embarquement des Anglais à Alicante pour aller assiéger Tarragone, était parti à marche forcée pour secourir Tarragone, emmenant avec lui la Division Musnier, la brigade du général Pannetier et la Réserve de Cavalerie aux ordres du général Daigremont.

***Chefs en présence*** ♦maréchal Suchet. ♦duc de Wellington.

***Effectifs engagés*** ♦Inconnus.

***Stratégie ou tactique***: Combats de Cavalerie et formations d'Infanterie en carrés, assaillies par la Cavalerie.

***Résumé de l'action***: À Vandellòs, les Chevau-légers culbutèrent un régiment de Dragons anglo-espagnols qui s'y trouvait détaché. Un bataillon du 5e Léger repoussa à lui seul cinq bataillons anglais jusqu'à l'Ospitalet.[2] Le général Maurice Mathieu, conformément aux ordres qu'il avait reçus de seconder ce mouvement, arriva par Villafranca et menaça de couper aux Anglais leur point de rembarquement, en se portant sur Salon et l'Ospitalet. Ces manœuvres poussèrent les Anglais à rembarquer.

***Pertes*** ♦Inconnues.

***Conséquence de cette défaite anglaise***: Tous ces accrochages qui tournèrent en faveur des Français contribuèrent à faire rembarquer le Corps Expéditionnaire anglais. Dès la nouvelle de la défaite de Vandellòs, les troupes anglaises rembarquèrent en catastrophe en abandonnant trente pièces d'artillerie ainsi que d'immenses stocks de vivres. Avant de partir, ils firent sauter le pont de Balaguer et coupèrent les jarrets à bon nombre de chevaux de leur Cavalerie qu'ils ne prirent pas le temps d'embarquer et qu'ils ne voulaient pas voir tomber entre les mains des Français.[3] Dans l'itinéraire côtier entre le col de Balaguer et Alicante, 18 bâtiments de transport anglais s'échouèrent sur les sables de l'embouchure de l'Ebre,[4] et une frégate anglaise de 44 canons se perdit devant le Grao de Murviedo.



---

[1]Voir la note de la rubrique "Conflit" de *Batailles de Blexen et Bremerlehe*.

[2]**L'Hospitalet-del-Infante**, non loin de Tarragone. Cet hôpital servait jadis aux voyageurs.

[3]Chevaux qui avaient été réquisitionnés chez les habitants de la région.

[4]Qui forme un delta en saillie par rapport à la côte relativement rectiligne.

## *Viareggio.* *Bataille de*

***Date de l'action***: 10 décembre 1813.

***Localisation***: Ville située à 25 km au nord de Pise, sur la Mer de Ligurie, côte de Toscane, Italie; 43°52'Nord, 10°14'Est.

***Conflit***: Guerres du Premier Empire [du 18 mai 1804 au 6 avril 1814 ***&*** *les Cent-Jours* du 20 mars au 28 juin 1815]. Sixième Coalition [de mars 1813 au 11 avril 1814].[5]. Campagne de 1813 en Italie.

***Contexte***: La Grande Armée, décimée par la campagne de Russie [1812], devait maintenant faire face à l'Europe entière qui relevait la tête devant les échecs de Napoléon. En Italie, les Autrichiens[6] et les Anglais luttaient pour bouter les Français hors de la péninsule.

***Chefs en présence*** ♦Inconnus.

***Effectifs engagés*** ♦**Français**: 400 hommes. ♦**Anglais**: 1.500 fantassins.

***Stratégie ou tactique***: Tandis que les diverses armées européennes, stimulées par l'engloutissement et la disparition de la Grande Armée dans les neiges russes, luttaient pour débarrasser l'Europe du péril napoléonien, les Anglais envoyaient de petits Corps Expéditionnaires dans les régions périphériques[7] afin de soulever les populations locales dans le but de disperser les forces françaises.

***Résumé de l'action***: Le 10 décembre 1813, une division anglaise forte de 3 vaisseaux, cinq frégates et un *chebec*[8], avec plusieurs bâtiments de transport de troupes et de matériel logistique, mouilla devant Viareggio, sur la côte de Toscane. 1.500 soldats d'Infanterie furent débarqués. Une partie se porta sur Lucques et l'occupa. Des détachements français tirés des garnisons de Florence et de Livourne[9] marchèrent sur Lucques avec deux pièces d'artillerie. Ces détachements totalisaient des effectifs bien inférieurs aux troupes anglaises de débarquement. Pourtant, croyant sans doute avoir affaire à plus forte partie, les Anglais rétrogradèrent sur Viareggio. Ils réussirent ensuite à repousser la colonne française qui les avait poursuivis, mais ne profitèrent pas de cet avantage. Au contraire, voyant que l'alerte avait été donnée, ils rembarquèrent précipitamment et franchirent en peu de temps le court espace qui sépare les ports de Viareggio et de Livourne.

***Pertes*** ♦Inconnues.

***Conséquence de cette défaite anglaise***: Les mouvements d'insurrection, initiés par ce débarquement, furent rapidement étouffés.



**Mousquet de l'Infanterie anglaise Brownbess.**

---

[5]Voir la note de la rubrique "Conflit" de *Batailles de Blexen et Bremerlehe* du 22 au 25 avril 1813.

[6]L'Empire autrichien voulait réoccuper les provinces italiennes qu'elle avait perdues durant les guerres révolutionnaires.

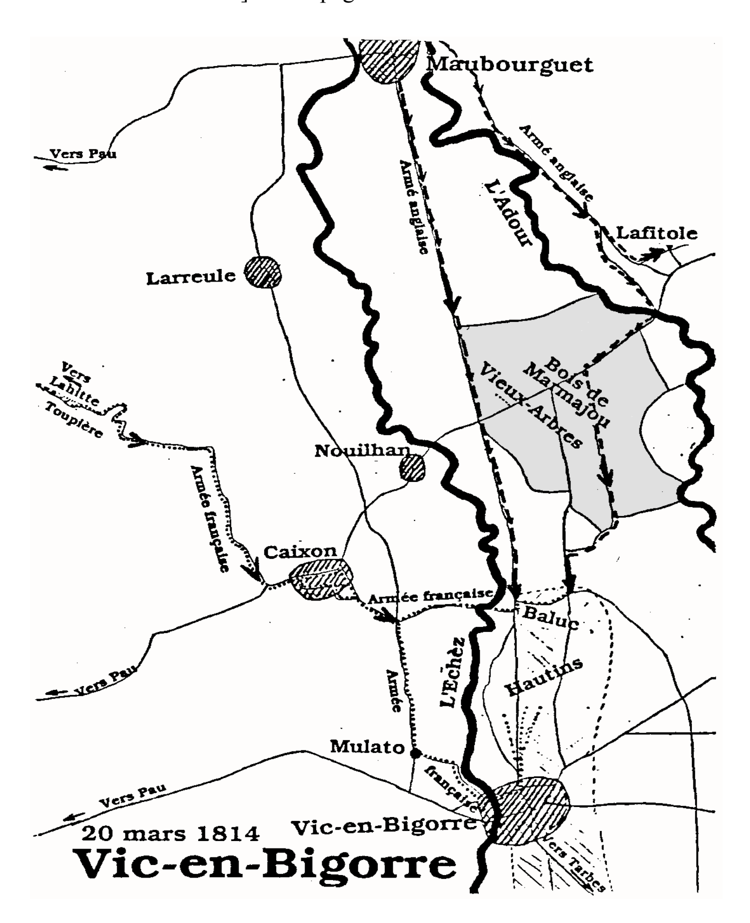
[7]Péninsules ibériques et italiennes, en particulier, colonies, mer Baltique quelquefois...

[8]Le **chebec** ou **chebek** était un navire à trois mâts, pointu des deux bouts, encore utilisé en Méditerranée orientale.

[9]En Toscane, port sur la mer de Ligurie.

## *Vic-en-Bigorre*. *Bataille de*

***Date de l'action***: 20 mars 1814.
***Localisation***: Ville du Sud-Ouest de la France, département du Gers, 43°06'N., 0°05'E.
***Conflit***: Guerres du Premier Empire [du 18 mai 1804 au 6 avril 1814 **&** *les Cent-Jours* du 20 mars au 28 juin 1815]. Sixième Coalition [de mars 1813 au 11 avril 1814].[1]. Campagne de France de 1814.




***Contexte***: L'État-Major français s'installa à Vic. Le 19 février 1814, le haut-commandement ordonna que les blessés et les malades soient évacués sur l'Hospice de Mirande.
***Chefs en présence*** ♦**Français**: comte Drouet d'Erlon. ♦**Anglais**: duc de Wellington; général Picton.
***Effectifs engagés*** ♦**Français**: 30.000 fantassins et 2.900 cavaliers.

[1]Voir la note de la rubrique "Conflit" de *Batailles de Blexen et Bremerlehe* du 22 au 25 avril 1813.

♦**Anglais**: 75.000 hommes.[2]
***Stratégie ou tactique***: Au matin du 19 mars, la situation était la suivante:
♦les armées alliées avaient pris position au sommet du coteau de Lafitole d'où ils dominaient la plaine dans toutes les directions [Maubourguet, Rabastens, Vic].
♦les armées françaises postées sur les coteaux de Lahitte-Toupière, se dirigeaient vers le *Camp de Ger*[3] qui dominait la plaine de Tarbes.

En offrant en quelque sorte la bataille aux Alliés qui se trouvaient devant lui à Tarbes,[4] Soult, à Ger puis à Ibos, avait plusieurs objectifs tactiques et stratégiques:
♦retarder les Anglais,
♦tenter de les vaincre en les amenant à se battre sur un terrain où ils auraient une position d'infériorité. Clausel se posta momentanément à Clarac, les comtes d'Erlon et de Reille à Tournay, derrière Tarbes, et cinq régiments de Cavalerie à Trie-sur-Baïse. Ainsi, en cas de bataille sur *la côte abrupte de Ger,* les Anglais auraient pu être pris à revers. Mais Wellington n'était pas un *stratège de l'offensive;* il ne livrait que des batailles défensives[5] dans des positions de terrain extrêmement fortes et favorables. Il n'aurait jamais accepté de se battre contre les Français dans une position qui l'aurait forcé à escalader une dénivellation aussi abrupte que celle de Ger, une véritable falaise. Il décida donc de se lancer sur la route de Toulouse afin d'y arriver le premier et d'empêcher Soult de s'y enfermer.
***Résumé de l'action***: Vers 09h00, les Anglo-alliés se dirigèrent vers Vic par deux directions. L'armée française se tenait en position au sommet des coteaux Ouest. Voyant la manœuvre de Wellington, Soult ordonna à Drouet d'Erlon de se porter au nord de Vic avec Lanne, Hugo et Armagnac pour venir en appui direct des troupes stationnées à Vic. À la sortie du village de Caixon, les troupes se divisèrent en deux: une partie vers l'est franchit à gué la rivière Échez et arriva à hauteur du lieu-dit Baloc. L'autre colonne marcha vers le sud jusqu'à Vic puis obliqua vers l'ouest,[6] puis vers le nord. À 13h00 les affrontements commencèrent au niveau de Baloc.

Le comte d'Erlon fut attaqué par la Cavalerie anglaise. Le combat fut d'abord en faveur des Français, mais, lorsque la Division

---

[2]Dans son Chapitre VIII sur la Supériorité numérique, Clausewitz avance que: «*C'est donc ce nombre [de combattants] qui déterminera la victoire. Mais les multiples abstractions que nous avons été obligés de faire pour en arriver là démontrent que la supériorité numérique dans l'engagement n'est que l'un des facteurs qui produisent la victoire. Loin d'avoir tout gagné, ou même l'essentiel, grâce à la supériorité numérique, celle-ci ne nous a peut-être pas avancé à grand'chose, et son importance dépend des circonstances concomitantes*». Mais il ajoute du même souffle: «*... la supériorité comporte des degrés; elle peut être double, triple, quadruple, etc..., et chacun comprendra qu'à ce rythme elle écrase tout le reste.*» [**De la Guerre**, chap.VIII, p.203]. voir in fine

[3]Ce camp existe encore; il servit longtemps de camp d'instruction au 1er Régiment de Chasseurs Parachutistes, de Pau-Idron.

[4]Rappelons que, dès leur arrivée, les Français se postèrent sur le plateau de Ger et les Anglais dans la plaine de Tarbes, soit en position d'infériorité tactique; et, paradoxalement, les poursuivants alliés étaient passés *devant* les Français pour leur barrer la route de Toulouse et, en fait, ne s'arrêtèrent pas pour leur livrer bataille.

[5]Sauf à **Salamanque** ou **Los Arapiles**.

[6]Vers Mulato.

Picton se mit de la partie, la bataille devint extrêmement violente. Succombant sous le nombre, Erlon se vit alors contraint de reprendre sa retraite vers *Pujo*, derrière Vic-en-Bigorre sur la route de Tarbes. À cause des plantations, les déplacements et la visibilité n'étaient pas faciles et ce furent des chassés-croisés incessants. Ce harcèlement dura jusqu'à la nuit tombante. Le lendemain, 20 mars, fut calme, car les Français avaient marché sur *Ger* et les Anglais sur *Tarbes*. Le plateau de Ger, à 6 km à l'ouest de Tarbes, dominait la belle ville médiévale d'Ibos et la vaste plaine de Tarbes, l'un des berceaux de la Cavalerie française.

***Pertes*** ♦Non chiffrées.

***Conséquence de cette défaite française***: Après ce combat, le 20, l'armée anglaise poursuivit son mouvement sur Tarbes en deux colonnes. Le général Clinton, avec la colonne de gauche, devait tourner la droite des Français par la route de *Rabastens.* Le général Hill, avec la colonne de droite, devait s'avancer par la route de Vic-en-Bigorre et les chasser de Tarbes. L'habileté du maréchal Soult empêcha Wellington de tirer avantage de cette tactique, car les Français s'esquivèrent, dans une habile passe de tauromachie, pour laisser passer les Anglais qui se retrouvèrent... devant leurs poursuivants.

Le 20, les Anglo-alliés étaient maîtres de Tarbes [*43°14' N., 00° 05' E.*]. Les réquisitions plurent[7] aussitôt; 30.000 rations de pain, 1.000 quintaux de céréales, 120 bœufs d'abord, puis deux jours après mêmes exigences. Les Français de Ger descendirent alors dans la Plaine de Tarbes et s'avancèrent jusqu'à Ibos, à environ 2 km plus à l'Est, pour se déployer. C'était une sorte de bravade provocante de l'Armée française envers les Anglo-alliés si nombreux. Ces derniers se réorganisaient aussi à Tarbes. Cette ville tranquille n'eut pas à déplorer de véritable bataille, en dépit du fait que les deux armées, face à face, auraient pu s'affronter si l'une d'elles l'avait désiré. Laisser passer les Anglais devant avait été fort habile, car après Tarbes, les deux antagonistes se lancèrent dans une course folle en direction de Toulouse, et les Français ne souhaitaient pas être suivis par le raccourci qu'ils avaient l'intention d'emprunter. Les deux généraux en chef se rendaient simultanément compte des possibilités que pouvaient offrir les mauvaises fortifications de Toulouse à une armée déterminée. Si les Français étaient restés devant, les Anglais les auraient suivis de près. En laissant passer les Alliés, Soult savait qu'ils prendraient la Route Nationale [N°117] de Toulouse qui suit le cours de la Garonne [*via* **Lannemezan**, **Montréjeau**, **Saint-Gaudens, Cazères** et **Muret**, alors que les Français allaient prendre le raccourci de la Départementale N°632 qui suit le cours de la Save via **Trie-sur-Baïse**, **Castelnau-Magnoac, Boulogne,** et **Lombez.**

[7]De *pleuvoir* et non *de plaire*, bien sûr.

PLAN
DU GOLFE
DE
LA SPEZIA
à la Partie Orientale de
l'Etat de Gènes.
Levé en 1742.
Par M. Verguin l'Ainé,
Ingr Hydrographe.

Echelle d'une Lieue Marine

**Golfe de La Spezia, port de guerre de la Marine impériale française.**



## *Vique-en-Catalogne.* *Bataille de*

***Date de l'action***: 20 février 1810.
***Localisation***: *Vich* en espagnol, *Vic* en catalan et *Vique* en français de l'époque; Catalogne, Espagne. Coordonnées géographiques: 41° 56' de Latitude Nord; 02° 16' de Longitude Est. La Catalogne était annexée à la France.
***Conflit***: Guerres du Premier Empire [18 mai 1804 - 1814 et 1815]. Guerre Péninsulaire [1808 - 1814]. Campagne de 1810 en Catalogne.
***Contexte***: En Espagne et au Portugal, la *Guerra de Independancia* faisait rage contre les Français, en même temps qu'une terrible *Guerre Sainte,* véritable *Jihad,* déclarée par le clergé espagnol contre les Français *républicains et impies*. Le brigadier britannique Henry O'Donnell venait de succéder au général Blacke au commandement de l'armée alliée de Catalogne.
***Chefs en présence*** ♦**Français**: général Souham. ♦**Anglais**: brigadier-général Henry O'Donnell.
***Effectifs engagés*** ♦**Français**: 3.500 hommes ♦**Anglais**: 15.000 Alliés, en majorité espagnols.
***Stratégie ou tactique***: Attaques frontales de part et d'autre, puis tentative de débordement par les flancs.
***Résumé de l'action***: Le 20 février, à 07h00, l'armée que le général O'Donnell avait concentrée à Moya, déboucha dans la plaine de Vich sur trois colonnes. *La première*, composée en partie de Cavalerie, avait marché par Tona, et se déploya en avant de ce village. *La deuxième*, descendue par le Col de Sespina, se forma en ordre de bataille à la gauche de la première. *La troisième*, qui avait pénétré par Salforas, occupa les montagnes qui dominent à l'Ouest la plaine de Vich.

Lorsque le général Souham fut à peu près certain des mouvements de O'Donnell, il réunit dans la plaine, immédiatement au-dessous de Vich, toute ses troupes disponibles, un régiment d'Infanterie au centre, le 1^e^ Régiment d'Infanterie Légère à droite, appuyé par le 93^e^. Le 24^e^ Dragons, le 3^e^ Régiment Provisoire de Chasseurs et le Régiment Italien des *Dragons Napoléon*, soutenaient les 3 canons et les ailes de la division. Mais tous ces régiments, usés par la guerre éternelle, ne pouvaient aligner que des effectifs de bataillons.

Les Alliés commencèrent par une violente attaque sur le village de Garp, ce qui semble laisser croire que le village était la position-clé de l'attaque. Souham ordonna au bataillon du 3^e^ Léger qui gardait Garp de rétrograder en ordre sur Vich; ce fut exécuté sans la perte d'un seul homme.

Tout le front de bataille s'embrasa alors. O'Donnel lança dans l'attaque ses unités d'élite[1]. Il attaqua avec beaucoup de mordant tout en faisant glisser sur sa droite toute sa Cavalerie pour déborder le flanc gauche des Français. Souham fit alors charger son régiment de Dragons, appuyé, sur son flanc gauche, par la compagnie d'élite du Régiment Italien des Dragons Napoléon. Cette charge, conduite par le colonel Delort, culbuta la Cavalerie alliée et la mit dans le plus grand désordre.

---

[1]Dont deux régiments suisses.

Un grand nombre de cavaliers alliés fut tué. Le reste, en se repliant, souffrit beaucoup par le feu de la mousqueterie et par la mitraille antipersonnel que l'artillerie française dirigeait avec précision.

Le général O'Donnell mit alors en branle toutes les forces qu'il avait gardées en réserve tactique. Il chercha à enfoncer le centre de la ligne française qu'il réattaqua avec furie. Le 42e RI, commandé par le colonel Espert-Latour, et les bataillons du 93e RI soutinrent pendant trois heures le feu le plus vif et le plus meurtrier; ils réussirent à s'accrocher au terrain

Las de ces efforts inutiles pour enfoncer le centre, O'Donnell voulut, par une manœuvre hardie, déborder les Français à la fois par leur flanc droit et leur gauche. Mais cette seconde tentative ne réussit pas non plus. Le 1e Régiment d'Infanterie Légère [colonel Bourgeois] arrêta cette attaque sur la droite. Souham fut blessé durant cette violente attaque et fut momentanément remplacé par le général Augereau.[2]

Pendant que le Centre et la Droite françaises arrêtaient ses troupes, O'Donnell fit décrocher par sa droite une colonne d'Infanterie soutenue par toute sa Cavalerie ralliée. Mais une seconde charge effectuée par la Cavalerie française coupa entièrement cette colonne composée de deux bataillons suisses alémaniques. Mille hommes mirent bas les armes et deux drapeaux furent enlevés par les Français. Cette charge fut poursuivie par les Français jusqu'à Tona, et plus de 300 chevaux alliés pris. Ce qui irrita au dernier point les Dragons et les Chasseurs français, ce fut que bon nombre de cavaliers d'un régiment espagnol de Cavalerie étaient couverts de cuirasses prises au 3e Régiments de Cuirassiers, si impitoyablement massacré par les Espagnols à Nollet. En représailles, ce régiment espagnol fut presque entièrement passé au fil *de l'épée* par les cavaliers français.

***Pertes*** ♦**Français**: inconnues. ♦**Anglo-espagnols**: 2.400 prisonniers restèrent entre les mains des Français.

***Conséquence de cette défaite anglo-espagnole***: La déroute des troupes de O'Donnell ne pouvait être plus complète. Le sol était jonché de morts, de blessés, d'armes et de débris.



[2]Frère du maréchal.

# *Viella*. *Bataille de*

***Date de l'action***: 13 mars 1814.
***Localisation***: Village du Gers, Gascogne, France. Coordonnées géographiques: 43°36' de Latitude Nord; 00°08' de Longitude Ouest.
***Conflit***: Guerres du Premier Empire [du 18 mai 1804 au 6 avril 1814 **&** *les Cent-Jours* du 20 mars au 28 juin 1815]. Sixième Coalition [de mars 1813 au 11 avril 1814].[1]. Campagne de France de 1814.
***Contexte***: Le 12 mars, au milieu d'une population ivre de joie, le maréchal anglais Beresford entra à Bordeaux avec deux divisions anglo-portugaises et une Brigade de Cavalerie Légère [25.000 hommes en tout]. Les autorités impériales avaient discrètement évacué la ville avec les deux régiments squelettiques[2] qui servaient de garnison symbolique.

Pendant ce temps, le maréchal Soult manœuvrait sur la droite de l'armée de Wellington afin de s'accrocher, si possible, à Aire-sur-L'Adour et de forcer Lord Wellington à rappeler le maréchal Beresford qu'il croyait encore dans les Landes, mais qui en fait était déjà arrivé à Bordeaux.
***Chefs en présence*** ♦**Français**: général Berton. ♦**Anglais**: général Wellington.
***Effectifs engagés*** ♦**Français**: 30.000 fantassins et 2.900 cavaliers. ♦**Anglais**: 75.000 hommes.
***Stratégie ou tactique***: Le but de ce combat fut de menacer l'armée alliée afin que Wellington rappelle l'armée de Beresford partie pour occuper Bordeaux, à la demande des cercles royalistes de cette ville. Mais le Corps d'armée de Beresford était déjà arrivé à Bordeaux. À l'issue du combat, Soult apprit que Hill avait été renforcé dans ses retranchements. Il supposa aussitôt qu'il l'avait été par le Corps de Beresford; alors, croyant sa mission accomplie, il reprit sa retraite vers Toulouse, direction opposée à celle de Bordeaux d'où il voulait éloigner les Anglais.
***Résumé de l'action***: Le général Berton, à la tête de l'avant-garde française, rencontra les avant-postes anglais sur le plateau de Vieilla. Berton les attaqua et les força à se replier vers les troupes du général Hill. La prise de ces avant-postes retranchés se fit par assaut direct, à la baïonnette.
***Pertes*** ♦Inconnues.
***Conséquence de cette défaite anglaise***: Menacé par ce combat, le Corps d'armée de Hill se concentra entre Aire-sur-L'Adour et Garlin, derrière le gros Lées où il fut renforcé par deux divisions. Le 14, l'armée française continua son mouvement sur Aire-sur-L'Adour.

Un jour, dans cette région, le capitaine anglais George Landmann, des Royal Engineers, fut témoin d'une amusante scène de fraternisation entre une sentinelle française et une anglaise qui montaient la garde de chaque côté d'un petit ruisseau. "*—Je dis, monsir, how do you do? Parle vou france? Je dis, comment est master Nap?*" Incapable de comprendre ce sabir, le Français répliqua: *"Que racontes-tu, mon sacré*

---

[1]Voir la note de la rubrique "Conflit" de *Batailles de Blexen et Bremerlehe*..
[2]Non seulement en sous-effectifs mais composés essentiellement d'invalides et d'I.S.M. [Inaptes au Service militaire].

*goddam?*[3] *... Combien gagnes-tu par jour?* " Le français était à l'époque la langue internationale mais le soldat n'était pas instruit. L'Anglais comprit tout de même le mot goddam et s'en offusqua. "What's that you say, you hungry frog?"[4] Le Français comprit au ton de la voix que l'Anglais était mécontent, aussi lui tourna-t-il le dos comme pour l'ignorer hostensiblement en s'écriant: *"Oh foutue bête!*" Mais l'Anglais avait envie de parler; il avait cru comprendre le mot bête [bait = appat]. Il adoucit son ton pour demander: "*Where's your rod and hook? What the use of **bait** without?*" [5] "*Allons. Goddam, veux-tu une miche?*" répondit le Français bon bougre après avoir tiré un pain de son sac, et en lui envoyant par-dessus le ruisseau. Désireux de remercier le Français, l'Anglais l'invita à franchir le ruisseau pour lui offrir une gorgée de rhum de sa gourde militaire, "*à la santé du roi George*". Le Français s'approcha donc, salua de la main, écarta sa grosse moustache pour dégager sa bouche, but, puis essuya ses lèvres du revers de la manche. Après quoi, prenant la tête de l'Anglais à pleines mains, il l'embrassa sur les deux joues. Humilié par ce geste fort étranger à sa culture, l'Anglais s'arracha aux grosses mains poilues du Français en s'écriant en anglais: "*Hé, tu me prends pour une fille ou quoi? Qu'est-ce que tu cherches exactement?*". Et, ce disant, il donna une tape sur la joue du Français qui, insulté à son tour, dégaina aussitôt son sabre. Le capitaine anglais, Landmann, qui parlait un français impeccable, était resté caché jusque-là. Il se montra alors pour éviter un massacre et tâcha d'expliquer au Français furieux la raison de la colère de l'anglais. Il réussit non sans mal à calmer le Français qui finit par *"refranchir"* le ruisseau en répétant sans cesse: "*Un soufflet ne se pardonne pas!... Un soufflet ne se pardonne pas!...*"[6]



[3]Surnom des Anglais depuis le Moyen-Âge, à cause de leur habitude de blasphémer par ce mot qui signifie *Que Dieu te damne*! ou *Que Dieu soit damné*! Durant la Guerre de Cent-ans, le mot goddam était déformé en *godon*.

[4]Qu'est-ce que tu as à dire toi grenouille affamée?

[5]Où sont ta cane et ton hameçon? Qu'est-ce que tu ferais d'un appat sans ça?"

[6]LANDMANN, colonel, *Recollections of my Military Life*, 2 volumes, Londres, 1854; volume II, pages 293-297

# *Vila Franca de Xira.* *Bataille de*

***Date de l'action***: octobre 1810.
***Localisation***: Bourg du Portugal. Coordonnées géographiques: 38° 57' de Latitude Nord; 08° 59' de Longitude Ouest.
***Conflit***: Guerres du Premier Empire [18 mai 1804 - 1814 et 1815]. Guerre Péninsulaire, 1808-1814. Campagne de 1810 au Portugal.
***Contexte***: Durant la retraite de Wellington qui suivit sa défaite de Busaco, les Français, qui poursuivaient, arrivèrent devant Vila Franca de Xira.
***Chefs en présence*** ♦**Français**: général Régnier[1]; général de Montbrun.[2]. ♦**Anglais**: duc de Wellington.
***Effectifs engagés*** ♦inconnus.
***Stratégie ou tactique***: Assaut de fortifications par escalade avec échelles d'assaut.
***Résumé de l'action***: Les généraux Régnier et Montbrun qui commandaient l'avant-garde de l'armée française firent aussitôt attaquer les Anglo-portugais retranchés dans les murs de Vila Franca. Un seul assaut suffit pour prendre la ville.
***Pertes*** ♦inconnues.
***Conséquence de cette défaite anglaise***: La retraite anglaise se poursuivit vers la mer où mouillait la flotte anglaise.

**Mousquet d'infanterie de la Garde Impériale [France]**



[1]Ou Reynier
[2]Cavalerie

## *Villa-Garcia*. *Bataille de*

***Date de l'action***: 11 avril 1812.
***Localisation***: Dans un secteur situé entre Llereña et Usagre, Andalousie; non loin, soit dit en passant, de la petite ville de Guadalcanal.[3]
***Conflit***: Guerres du Premier Empire [du 18 mai 1804 au 6 avril 1814 ***&*** *les Cent-Jours* du 20 mars au 28 juin 1815]. Guerre Péninsulaire, 1808-1814. Campagne de 1812.
***Contexte***: Pendant le siège de Badajoz, le maréchal Soult, duc de Dalmatie, avait réuni toutes les troupes disponibles en Andalousie pour renforcer le V^e^ Corps d'Armée. Il s'avançait au secours de Badajoz, lorsque, à deux journées de marche de cette place, il apprit que la ville venait de tomber au pouvoir des Anglais. Déçu, Soult retourna en hâte en Andalousie où l'aristocrate-émigré français Penne de Villemur, lieutenant du général espagnol Morillo, marchait sur Séville avec une armée. L'approche de la colonne française put seule déterminer Villemur à se retirer.
***Chefs en présence*** ♦**Français**: Inconnu. ♦**Anglais**: Sir Stapletton Cotton.
***Effectifs engagés*** ♦**Français**: 3.200 cavaliers. ♦**Anglais**: 5.000 cavaliers.
***Stratégie ou tactique***: Assauts successifs d'escadrons de Cavalerie; combats au sabre.
***Résumé de l'action***: Le 11, l'unité de cavalerie française qui formait l'arrière-garde de la colonne du maréchal Soult fut rejointe à Villa-Garcia, entre Llereña et Usagre, par une unité de cavalerie anglaise commandée par Sir Stapletton Cotton.

Une division française de cavalerie du Cinquième Corps sortit de Llereña et se rangea en bataille devant cette ville. La bataille se déroula, fort acharnée, et, au terme d'un sanglant combat, la cavalerie anglaise fit demi-tour. En dépit de la supériorité numérique de la cavalerie anglaise, la bataille tourna en faveur des Français. Les pertes ne sont pas connues.
***Conséquence de cette défaite anglaise***: Le maréchal put alors continuer son mouvement vers l'Andalousie.



[3] Dont le nom deviendra tristement célèbre au cours de la II^e^ Guerre Mondiale.

# *Villamuriel-de-Cerrato*. *Bataille de*

***Date de l'action***: 25 octobre 1812.

***Localisation***: Bourg situé à 40 km au nord de Valladolid; Espagne. Coordonnées géographiques: 41° 57' de Latitude Nord; 04° 30' de Longitude Ouest.

***Conflit***: Guerres du Premier Empire [du 18 mai 1804 au 6 avril 1814 **&** *les Cent-Jours* du 20 mars au 28 juin 1815]. Guerre Péninsulaire, 1808-1814. Campagne de 1812.

***Contexte***: Lorsque l'avant-garde française eut forcé la Carrion, Lord Wellington se rendit compte que son artillerie, placée sur sa gauche, était menacée par le général Maucune.

***Chefs en présence***. ♦**Français**: général Maucune, commandant l'avant-garde française. ♦**Anglais:** Wellington

***Effectifs engagés*** ♦**Français**: 5.000 hommes. ♦**Anglais**: 25.000 hommes.

***Stratégie ou tactique***: Assaut à la baïonnette avec tir de barrage [d'artillerie] sur des colonnes d'attaque anglaises.

***Résumé de l'action***: Vers 16h00, Wellington attaqua *en force* l'avant-garde française et fit descendre du plateau quatre colonnes très profondes d'Infanterie. La Cavalerie Légère se retira par un nouveau gué, l'Infanterie repassa celui de Villamuriel. Le général Maucune ne laissa que quelques bataillons dans le village avec une bonne ligne de tirailleurs. Ces troupes combattirent avec détermination et leur feu fit beaucoup de mal aux assaillants. L'artillerie française, placée sur la rive gauche, foudroya et dispersa les quatre colonnes d'attaque. Les Anglais reculèrent alors et n'entretinrent plus le combat que par des tirailleurs. Cette affaire leur avait coûté 1.100 hommes tués, blessés et prisonniers. Le major-général don Miguel Alava, aide-de-camp de Lord Wellington, était au nombre des blessés. Le soir, le général Souham, commandant de l'armée française dans ce secteur d'Espagne, fit évacuer le village de Villamuriel trop isolé et donc exposé à un coup de main nocturne. Les pertes des Français ne s'élevaient qu'à 250 tués, blessés et trente prisonniers.

***Pertes*** ♦**Français**: 250 tués, blessés et 30 prisonniers. ♦**Anglais**: 1100 tués, blessés et prisonniers.

***Conséquence de cette défaite anglaise***: Bien que les Anglais n'aient pu prendre le village par la force, les Français décrochèrent durant la nuit pour suivre les mouvements d'ensemble de l'armée française.



# *Villaropeque.* *Bataille de*

***Date de l'action***: 24 octobre 1812.

***Localisation***: Bourg du Centre-Nord de l'Espagne, dans la région de Palencia [41° 01' Nord et 04° 32' Ouest], à 50 km au Nord de Valladolid.

***Conflit***: Guerres du Premier Empire [du 18 mai 1804 au 6 avril 1814 ***&*** *les Cent-Jours* du 20 mars au 28 juin 1815]. Guerre Péninsulaire, 1808-1814. Campagne de 1812.

***Contexte***: Après la bataille de *Celada-de-Canuño*, l'armée anglo-portugaise reprit sa retraite, poursuivie par l'armée française. L'avant-garde serrait toujours de près l'extrême arrière-garde anglaise, poste très sensible où le général Wellington faisait successivement passer ses meilleures unités de Cavalerie. De son côté, le général Souham, qui commandait l'armée française en remplacement du maréchal Marmont et du général Clausel, blessés, avait porté en première ligne et sur la gauche de la route la Brigade Auxiliaire qui faisait partie du Corps d'armée du général Caffarelli. Cette brigade était composée d'un escadron de Lanciers du grand-duc de Berg,[1] du 15e Régiment de Chasseurs à Cheval, et d'une Légion de Gendarmerie Française employée dans le nord de l'Espagne.

***Chefs en présence*** ♦**Français**: général Maucune; colonel de Gendarmerie Béteille; colonel Faverot. ♦**Anglais**: inconnus.

***Effectifs engagés*** ♦**Français**: 700 cavaliers. ♦**Anglais**: 990 cavaliers et 8.000 fantassins [King's German Legion][2].

***Stratégie ou tactique***: Combat de Cavalerie avec charges et corps à corps au sabre. L'assaut de la Gendarmerie française fut déterminant.

***Résumé de l'action***: À cause d'un obstacle du terrain, cette unité, appartenant au Corps d'armée de Caffarelli, fut contrainte de venir chercher passage sur la chaussée, entre Villaropeque et Villadrigo.

À peine les trois premiers escadrons de cette brigade française s'étaient-ils déployés au-delà du défilé, qu'ils furent mitraillés furieusement à bout portant[3] par l'artillerie anglaise. À peine ce bombardement antipersonnel fut-il terminé qu'ils se trouvèrent face à face avec une grosse unité de Cavalerie anglaise qui se stationnait auparavant à 300 pas en arrière. Trois escadrons anglais de première ligne et six de seconde s'élancèrent à bride abattue sur les Français surpris. Les escadrons français avaient un ruisseau derrière eux. Dans cette situation critique, le colonel Faverot du 15e Chasseurs à Cheval s'élança en avant au galop, au-devant de la charge dont il était menacé. Les deux troupes s'entremêlèrent. Pendant sept ou huit minutes les sabres français et anglais s'entrechoquèrent violemment et abattirent de nombreux combattants. La lutte au corps à corps fut meurtrière. Puis au bout de ces quelques minutes, les escadrons anglais tournèrent bride, et, se précipitant dans leurs rangs,

---

[1]Le duché de Berg était un ancien fief allemand de la rive droite du Rhin [capitale Düsseldorf]. Le Grand-Duché de Berg, créé par Napoléon en 1806, fit partie de la *Confédération du Rhin* sous contrôle français. Il disparut en 1815.

[2]Il s'agissait de 7 escadrons français combattant 9 escadrons anglais. Les effectifs des escadrons anglais étaient complets, tandis que les escadrons français, sans possibilité de renforts suffisants afin de remplacer les pertes, comptaient chacun moins de 100 cavaliers.

[3]À 120 mètres.

jetèrent quelques fluctuations dans leur seconde ligne.

Le colonel de Gendarmerie Béteille, s'apercevant de cette incertitude dans la ligne anglaise, s'élança bien à propos à la tête de sa Légion et se porta contre le flanc de la seconde ligne anglaise, jetant la confusion dans cette seconde ligne en ce moment critique. La seconde ligne tourna aussi bride et reflua en désordre, galopant à perdre haleine jusqu'à Villadrigo où elle put s'arrêter afin de se reformer sous la protection de son Infanterie déjà disposée en carrés défensifs. Dans cette courte mais violente bataille, sept escadrons français croisèrent le sabre avec 9 escadrons anglais et les mirent en déroute. Les Anglais eurent 300 hommes hors de combat dont 67 prisonniers, parmi lesquels deux majors et cinq autres officiers. Les Français ne comptèrent que cinq tués et 95 blessés dont quatre tombèrent au pouvoir des Anglais. Le colonel Béteille fut couvert de blessures graves. Le colonel Faverot reçut trois coups de sabre.

Vers la fin de la journée, la division de Dragons de l'armée française exécuta une dernière charge devant laquelle la Cavalerie anglaise plia encore avec pertes. Les Français se lancèrent à la poursuite, mais au bout de quelques kilomètres, deux carrés d'Infanterie de la King's German Legion ralentirent l'impétuosité des Dragons français et arrêtèrent le carnage.

***Pertes*** ♦**Français**: 110 tués, blessés et prisonniers. ♦**Anglais**: 300 tués, blessés et prisonniers.

***Conséquence de cette défaite anglaise***: Le soir, l'armée française, poursuivante, prit position à *Villadrigo* où elle passa la nuit. Lord Wellington établit son PC à *Cordevilla.*



**Epée d'officier français.**

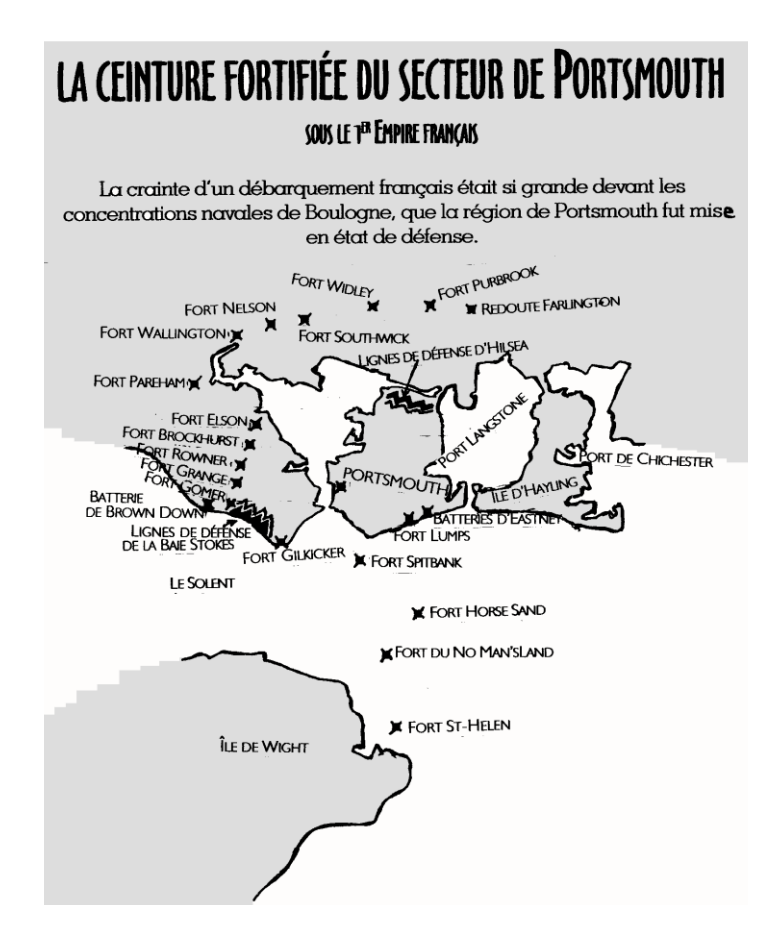
# *Vimeiro.* *Bataille de*

***Date de l'action***: 21 août 1808.

***Localisation***: Portugal. Le champ de bataille se situe par 39° 10' Nord et 09°18' Ouest, entre Lourinhã [39° 14' Nord, 09° 19' Ouest] et Torres-Vedras [39° 06' Nord, 09°16' Ouest].

***Conflit***: Guerres du Premier Empire [18 mai 1804 - 1814 et 1815]. Guerre Péninsulaire, 1808 - 1814. Campagne de 1808 au Portugal.

***Contexte***: Le général Junot était convaincu de la nécessité de tenter la chance d'une bataille, moins sans doute dans l'espoir de se maintenir au Portugal avec des forces aussi faibles, que pour faire un baroud d'hon-




neur. Il prit donc des mesures pour garder la capitale.

À Lisbonne, le général Travot avait sous son commandement la Marine Portugaise ainsi que les 31e et 32e Régiments d'Infanterie Légère, sur la rive gauche du Tage avec le général Graindorge.

Le 20 août, le duc d'Abrantes [le maréchal Junot] réunit ses forces

disponibles pour une campagne, 9.200 hommes. Le reste du Corps Expéditionnaire français était réparti dans les différentes garnisons du pays. Il divisa ces 9.200 hommes en 2 divisions d'Infanterie, une de Cavalerie et une de réserve:

♦I[e] **Division d'Infanterie**: 3.200 fantassins, généraux Laborde, Brénier et Thomières, avec 8 pièces d'artillerie.
♦II[e] **Division d'Infanterie**: 2.700 fantassins, généraux Loison, Solignac et Charlot, avec 8 pièces d'artillerie.
♦**Division de Cavalerie**: 1.200 cavaliers, général Margaron.
♦**Division de Réserve**: 2.100 Grenadiers, général Kellerman avec 7 pièces d'artillerie.

Les reconnaissances françaises indiquèrent que l'armée anglaise, qui venait de recevoir 4.000 soldats en renfort, s'était retranchée à Vimeiro avec un avant-poste à Lourinha.

**Chefs en présence ♦Anglais**: le général Sir Arthur Wellesley. ♦**Français**: Le maréchal Junot, duc d'Abrantes.

**Effectifs engagés ♦Français**: 9.200 combattants. ♦**Anglais**: 17.500 combattants.

**Stratégie ou tactique**: Vimeiro est un village situé non loin du rivage de la mer, au fond d'une vallée, à l'extrémité de laquelle se trouve une colline élevée qui s'étend à l'ouest vers la mer. À l'est sont d'autres hauteurs qu'il faut traverser pour se rendre au village de Lourinha. En avant de Vimeiro s'étend un plateau qui se trouve entièrement commandé par les hauteurs de droite et de gauche dont nous venons de parler. Le général Wellesley n'avait pas eu d'autre but en s'approchant de Vimeiro que de faciliter le nouveau débarquement[4] qui venait d'avoir lieu à cet endroit. Décidé à se porter dès le lendemain au devant de l'armée française, il avait fait faire à ses troupes une simple halte; sans prendre, à proprement parler, de position tactique. Six brigades d'Infanterie occupaient la colline à l'ouest du village. Un bataillon et quelques troupes légères s'étaient postés sur le plateau. La Cavalerie et l'artillerie campaient dans la vallée. Quelques piquets d'observation se trouvaient placés sur les hauteurs de l'Est.

Tout l'avantage de la position revenait certes aux Anglais postés sur ces hauteurs élevées dont les escarpements sans fins doublaient leur puissance de feu. Ces hauteurs étaient couronnées par une artillerie bien supérieure à celle des Français, en raison non seulement du nombre mais du calibre des pièces.

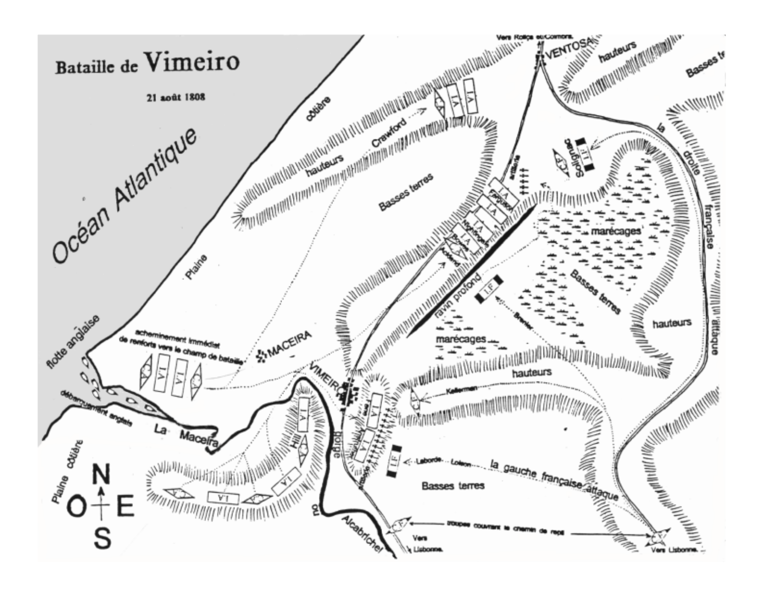
La tactique de Wellesley fut de tenir des positions défensives surélevées où il avait la supériorité de la position, choisie minutieusement, et d'affaiblir les Français en les obligeant à attaquer tout en restant, lui-même, dans ses positions inexpugnables. Il utilisa cette tactique statique dans la plupart des batailles qu'il livra aux Français, de Vimeiro à Waterloo.[5] Toutefois, Napoléon blâma fortement Junot pour sa tac-

---

[4]De 4.000 hommes

[5]Quoique peu glorieuse, et, de ce fait rarement choisie par les stratèges français pour lesquels **l'attaque est la meilleure défense**, cette tactique de prudence excessive reste fortement recommandée par le théoricien militaire chinois **Sun Tzu** tout au long de son Art de la

tique. *"Si Junot, dit l'empereur, eût marché avec 12.000 hommes qu'il pouvait réunir à la rigueur*[6] *au lieu de 9.200; qu'il eût laissé entre le défilé de Torres Vedras un bon bataillon d'Infanterie et 600 chevaux, et*




*se fut porté rapidement, avec le reste de son armée, pour attaquer son adversaire en flanc et à revers, tandis que le détachement dont je viens de parler aurait fait une démonstration sur le front de la ligne anglaise; si toutes ces dispositions eussent été faites pendant la nuit, et qu'une attaque ferme, vigoureuse, eût commencé avec le jour, la victoire couronnait alors les efforts de l'armée française, et les Anglais pouvaient être jetés dans la mer.*»[7]

***Résumé de l'action***: Junot décida d'attaquer. Dès 16h00, le 20, il ordonna au général Margaron de franchir, avec la Division de Cavalerie, le défilé qui débouchait à la sortie de Torres Vedras.

Le 21 à 09h00, les cavaliers français vinrent couronner les hauteurs à l'est de la vallée de Vimeiro. Informé de la progression des Français, Wellesley déplaça quatre brigades des collines ouest vers les hauteurs situées à l'est de la ville. Il envoya des renforts sur le plateau et garda le

---

Guerre. «Battez-vous en descendant. N'attaquez pas en montant.» [**L'Art de la Guerre**, Chap.IX, Principe 2] «Une armée préfère le terrain élevé au terrain situé en contrebas...» [ibidem; principe 13] «L'art de commander consiste donc, lorsque l'ennemi occupe des positions élevées, à ne pas l'affronter...» [ibidem; chap.VII, principe 26] Et pourtant Sun Tzu ne rejette pas systématiquement l'offensive, lorsque les effectifs sont largement supérieurs: «L'invincibilité réside dans la défense, les chances de victoire [résident] dans l'attaque.» [ibidem; chap.IV, principe 5], et enfin «On se défend lorsqu'on dispose de moyens suffisants; on attaque lorsqu'on dispose de moyens plus que suffisants.» [ibid. principe 6].

[6]En rassemblant les garnisons du Portugal.

[7]Napoléon justifia son assertion par des exemples et des principes tirés de ses propres campagnes.

reste de son armée en réserve. La droite anglaise était appuyée à la mer et flanquée par la Royal Navy qui, de plus, couvrait l'arrière. Le centre se trouvait sur le plateau et la gauche sur les collines de l'est.

Laborde lança la Brigade Thomières sur le Centre anglais et la Brigade Brénier contre leur Gauche. Mais Brénier qui devait attaquer au même moment, fut retardé par les accidents du terrain et n'entra en contact avec les Anglais qu'une heure après Thomières; ce qui entraîna pour les Français une conséquence grave.

Laborde et Thomières abordèrent le Centre anglais et furent reçus à demi-portée par un feu de mousqueterie très nourri. La bataille s'engagea alors violemment. Mais les Français, malgré tous leurs efforts, ne purent ébranler les troupes solidement retranchées qui leur étaient opposées et que Wellesley pouvait renforcer par de grosses réserves tactiques. Une brigade anglaise, détachée de la droite qui n'était pas encore attaquée par Brénier, s'avança sur le flanc de la brigade Thomières et jeta quelque désordre dans ses rangs. Junot qui s'en aperçut ordonna immédiatement à Loison de marcher avec la brigade Charlot pour soutenir Thomières, et fit suivre la brigade Brénier, sur la gauche anglaise, par la brigade Solignac.

L'intervention de Loison avec la brigade Charlot fit reprendre l'attaque du Centre avec un nouvel élan. Deux pièces d'artillerie françaises se placèrent sur la ligne des tirailleurs, tandis qu'une quinzaine de pièces cherchait à foudroyer le Centre anglais que les deux brigades françaises, trop faibles, ne pouvaient percer, car à peine les régiments anglais du Centre cédaient-ils sous les assauts des Français que des régiments de troupes fraîches de réserve venaient prendre leur place. Leurs effectifs deux fois plus élevés leur donnaient des réserves presque inépuisables.

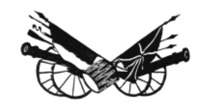
Vers midi, la Gauche française, dans cette attaque du Centre anglais, commença à faiblir. Junot détacha alors deux des quatre bataillons de Grenadiers de réserve et leur ordonna de se porter au pas de charge rapide [2 pas à la seconde] sur la partie de la ligne anglaise qui débordait. Mais cette colonne n'eut pas le temps de se déployer. Reçus à portée de mitraille, les Grenadiers français eurent, en moins de quatre minutes, deux cents hommes hors de combat. La Cavalerie anglaise, mettant ce moment à profit, chargea la colonne française et la mit en désordre. Plusieurs Grenadiers furent faits prisonniers. Ce nouvel échec décida tout à fait du mouvement rétrograde des brigades Thomières et Charlot. Ce fut alors que le général Kellermann, avec les deux autres bataillons de la Réserve, se porta en avant pour essayer de rétablir la situation de ce côté. Il stoppa les Anglais dans leur poursuite et les cloua au sol.

La Cavalerie française, tenue en dernière réserve par Junot, s'ébranla alors pour couvrir la retraite de cette Gauche de l'armée française et exécuta plusieurs charges de retardement.

À 14 heures, toute l'armée française recula en ordre jusqu'en avant du défilé de Torres-Vedras, non loin du champ de bataille. Elle avait perdu dix pièces de canon, mille hommes soit tués soit faits prisonniers, et 900 blessés qui furent pansés sur le terrain et dirigés au plus vite vers Torres-Vedras. Les Anglais eurent 500 tués, 1.200 blessés et 50 prisonniers.

**Pertes ♦Français**: 1.900 hommes, tués, blessés et prisonniers. ♦**Anglais**: 1.750 tués, blessés et prisonniers.

**Conséquence de cette défaite française**: Le 24 août, grâce à de nouveaux débarquements de troupes effectués après la bataille de Vimeiro, l'armée anglaise comptait 30.000 soldats britanniques, auxquels s'ajoutaient 17.000 soldats espagnols et 20.000 miliciens portugais armés par les Anglais. Devant ces forces considérables,[8] *Junot engagea aussitôt des discussions avec Sir Wellesley et signa bientôt la Convention de Cintra*[9] *qui assura le rapatriement par la flotte anglaise de l'armée française avec armes et bagages, «sans être considérés comme prisonniers de guerre».* Ce qui est assez unique dans les annales de la guerre. Ce rapatriement eut lieu entre le 11 et le 30 septembre 1808. L'article 1er de cette Convention prévoyait que *«toutes les places et forts du royaume de Portugal occupés par le troupes françaises seraient remis à l'armée anglaise».*[10]



[8] 67.000 hommes

[9] **Cintra** ou **Sintra**, petit village du Portugal où elle fut signée, à 20km à l'Ouest de Lisbonne, 38°48' de latitude Nord et 09°23' de longitude Ouest.

[10] Et non pas à l'armée portugaise...

***Vitoria**. Bataille de*

***Date de l'action***: 21 juin 1813.

***Localisation***: Ville du Nord-ouest de l'Espagne. Coordonnées géographiques: 42° 51' de latitude Nord, et 02° 40' de longitude Ouest. Les Anglais célèbrent cette victoire sous le nom de *Vittoria* (Sic!). Il existe ainsi un Vittoria en Ontario, Canada.

***Conflit***: Guerres du Premier Empire [du 18 mai 1804 au 6 avril 1814 **&** *les Cent-Jours* du 20 mars au 28 juin 1815]. Sixième Coalition [de mars 1813 au 11 avril 1814].[1]. Guerre Péninsulaire, 1808-1814. Campagne de 1813.

***Contexte***: Avant de terminer la campagne de 1812, Wellington avait reçu le commandement suprême de l'armée espagnole. Durant l'hiver, des troupes françaises furent de nouveau retirées d'Espagne afin d'aller renforcer en France l'armée qui devait faire face à la nouvelle coalition alliée[2] en Europe du Nord. L'Angleterre envoya de nombreux renforts au duc de Wellington et les Cortes lui offrirent toute l'armée espagnole. Les Alliés totalisaient donc maintenant 150.000 hommes dont plus de 85.000 en un seul Corps. Les Français, par contre, étaient non seulement fort dispersés dans la péninsule ibérique, mais, de plus, leurs soldats étaient de jeunes recrues dont la formation militaire avait été, pour le moins, bâclée. Beaucoup de jeunes mobilisés français, qui recevaient leur feuille de route pour l'Espagne, préféraient se cacher afin de ne pas participer à cette guerre impopulaire, véritable Viet-Nam du XIX[e] Siècle. Comme nous l'avons mentionné durant l'année 1809, le saint curé d'Ars fut l'un de ces insoumis, *objecteur de conscience* avant l'heure.

Voyant cela, Wellington, qui disposait de 85.000 hommes sur la frontière portugaise, se prépara à frapper un coup décisif. Autour des Français, le pays était insurgé et en pleine ébullition, et les liaisons logistiques de plus en plus difficiles. De plus, un Corps anglo-sicilien débarqué sur la côte de Valencia menaçait de prendre les Français à revers, par l'Est.

Le 22 mai, Wellington se mit en marche, repassa en Espagne et remonta la vallée du Douro. Pendant ce temps, l'armée française du roi d'Espagne, Joseph [Bonaparte] et du maréchal Jourdan[3] escortait un énorme convoi formé par les équipages royaux du roi d'Espagne, les écuries, le garde-meubles, les équipages du Trésor et des centaines de fonctionnaires français et d'*Afrancesados*[4] espagnols avec leurs familles.

Le 21 juin, le duc de Wellington ordonna au général Graham d'effectuer un mouvement tournant et d'aller surprendre l'aile droite française afin de la repousser à l'est de la route de Bayonne.

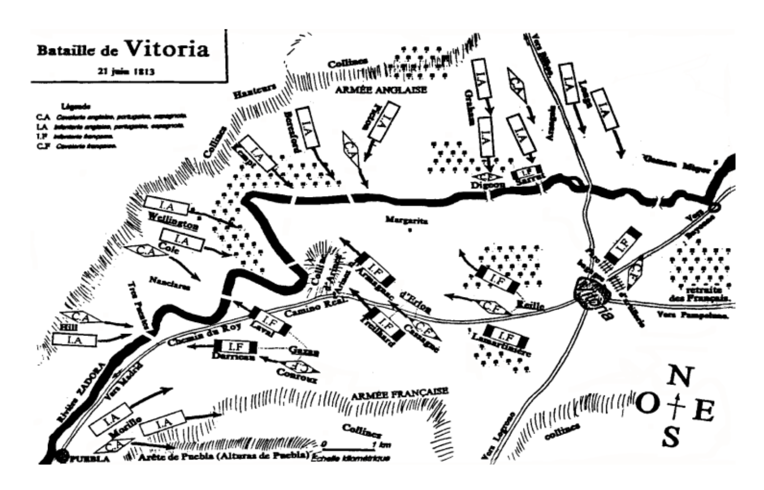
***Chefs en présence*** ♦**Français**: le roi Joseph Bonaparte d'Espagne et le maréchal Jourdan commandaient les Français. ♦**Anglais**: le duc de Wellington était à la tête des Forces alliées, anglaises, portugaises et espagnoles.

---

[1]Voir la note de la rubrique "Conflit" de *Batailles de Blexen et Bremerlehe*.
[2]La 6[e].
[3]Totalisant 45.000 combattants.
[4]*"Kollaborateurs"*.

***Effectifs engagés*** ♦**Français**: 45.000 combattants[5] et une importante masse d'impedimenta humains faits de civils et de fonctionnaires. ♦**Anglais**: 85.000 soldats[6] dont 35.000 Anglais, 35.000 Portugais et 15.000 Espagnols. À ce chiffre s'ajoutait un nombre indéterminé d'irréguliers qui écumaient la campagne en insurrection: entre 50.000 et 100.000 hommes supplémentaires.

***Stratégie ou tactique***: Dans la vallée de Vitoria de 13 km de large et de 17 km de long, coule la Zadorra. La ville se situe à l'extrémité Est de cette vallée triangulaire qui est bordée au sud de collines escarpées, les *Hauteurs de Puebla*, et au nord d'une autre rangée de collines. Ces deux




chaînes de collines se rencontrent à l'est, au-delà de Vitoria. La troisième base du triangle, à l'ouest, est formée par une autre chaîne de collines, *les Morillas*. La Zadorra, qui coupe cette vallée, est encaissée. Les Français n'avaient pas détruit les sept ponts qui franchissaient ce cours d'eau.[7]

La tactique de Wellington, qui jouait sur sa forte supériorité numérique en attaquant en trois points fort excentriques, consistait à envoyer son aile gauche [général Graham] avec 25.000 hommes et 20 canons, contourner la base nord du triangle de collines qui entouraient la plaine, afin d'aller couper la ligne de retraite des Français et de la cour espagnole, en direction de Bayonne et de la France. Pendant ce temps, le général Hill, avec l'aile droite, devait pénétrer dans la plaine en suivant le cours de la Zadorra et attaquer la Gauche française sur les collines d'Arinez.[8] Lorsque les Français seraient engagés et accrochés sur les ailes, Wellington, avec son Centre, attaquerait le Centre français.

Pour les Français, la bataille de Vitoria fut perdue par le manque d'ordre et d'ensemble dans le dispositif du combat. Si les Français avaient attendu les 15.000 hommes du général Clausel et les 12.000

[5]Dont 38.000 fantassins, 7.000 cavaliers et 153 canons
[6]Incluant 8.500 cavaliers et 90 canons
[7]La route de Bayonne passait à Vitoria.
[8]Collines isolées qui surgissaient de la plaine.

du général Foy, leur infériorité numérique n'aurait pas été un handicap insurmontable.

L'énorme convoi du roi d'Espagne transportait en outre des tonnes d'objets d'art et de richesses, souvent fruit de pillage, que les Français et les courtisans ne voulaient pas laisser en Espagne en gagnant la France. Ce convoi allait être la cause directe de la défaite pour les Français, et, paradoxalement, de leur... sauvegarde, puisqu'il allait en même temps les sauver de la destruction, les troupes anglaises, avides de butin, ayant perdu un temps précieux à piller au lieu de poursuivre les Français en pleine retraite.

***Résumé de l'action***: C'était le dimanche 21 juin, le jour le plus long de l'année pour les météorologues, mais aussi pour les soldats qui allaient livrer bataille. Une belle journée ensoleillée. L'armée française avait pris position des deux côtés de la grand route de Bayonne, au village d'Arinez, sur des élévations de terrain. À l'aube, Wellington avait envoyé le général Graham surprendre, par un large mouvement tournant, l'aile droite française et la repousser à l'est de la route de Bayonne. Deux heures après Graham, Hill s'élança à partir de Puebla et remonta les gorges encaissées de la rivière, tandis que l'armée espagnole [Morillo] devait attaquer les unités françaises d'extrême gauche établies sur les collines de Puebla. En s'arrêtant de loin en loin pour tirer leurs salves, les Espagnols avancèrent, repoussant devant eux les avant-postes français, puis les lignes plus denses, jusqu'au sommet des collines. Les Français contre-attaquèrent à la baïonnette, et, grâce à leur avantage du terrain, repoussèrent les unités espagnoles. Morillo fut lui-même blessé. Hill lança alors une contre-attaque avec Cadogan qui repoussa les Français, lesquels avaient perdu leur cohésion dans l'assaut. Mais à un prix extrêmement élevé, car dans cet assaut les Anglais perdirent 700 hommes[9] sur les 1.000 qui avaient commencé l'attaque.

À ce moment, alors qu'on entendait aussi, au loin dans l'est, les canons de Graham, Wellington lança son offensive. Il dirigea lui-même son attaque principale contre le Centre français: les ponts sur la Zadorra. Une batterie française tira deux salves sur les troupes anglaises et un boulet tua le paysan espagnol qui avait servi de guide aux Anglais. Le roi Joseph ne contre-attaqua pas et les troupes françaises ne reçurent aucun ordre pour empêcher les Anglais de franchir les ponts intacts. Lorsque le pont de Mendoza fut attaqué, quelques escadrons de Cavalerie furent envoyés, mais la contre-attaque, insuffisante, ne refoula pas les Anglais. La clé de la position des Français était la colline d'Arinez, au nord du village. Picton l'attaqua par un assaut, tandis que la Cavalerie Lourde de Wellington arrivait du nord. La colline fut prise après un dur combat. Accablées sous le nombre écrasant, les lignes françaises rétrogradèrent lentement en combattant.

À l'est, l'attaque anglo-espagnole de Graham marquait le pas. Malgré sa supériorité numérique, Graham ne parvenait pas à garder le pont que Reille lui reprenait et qui changeait de main continuellement. Ce ne fut que lorsque l'attaque centrale de Wellington eut réussi que Reille, voyant reculer les Français au centre, abandonna ce pont, devenu

[9]Dont Cadogan lui-même.

inutile par le recul général, et qui n'était même pas sur la route de Bayonne.

Les Français, empêtrés dans une masse innombrable de chariots qui encombraient le terrain, ne purent pas vraiment se déployer en formation de bataille. Le désordre s'était mis dans leurs rangs. En dépit d'une furieuse résistance, ils reculaient par la seule route qui leur restait ouverte, celle qui, à travers les montagnes, conduisait à Pampelune. Ils abandonnèrent 100 canons à Vitoria par manque de chevaux de trait, mais ne perdirent que 2.000 prisonniers grâce à la molle poursuite; car, en dépit des ordres stricts de Wellington, les troupes anglaises perdirent leur temps à piller le convoi de bagages plutôt qu'à essayer de détruire l'armée française. Quelques escadrons de Cavalerie anglaise essayèrent de poursuivre, mais furent arrêtés par une arrière-garde française qui reculait en bon ordre. Un officier de la Cavalerie anglaise décrivit[10] comment les escadrons anglais allaient se briser sur cette arrière-garde: *“On arrivait jusqu'à un mètre de l'Infanterie française: ils avaient leurs armes pointées et restaient aussi disciplinés que possible. Pas un seul homme n'essayait de tirer jusqu'à ce que nous commencions à nous retirer. Ils auraient certainement pu m'atteindre, moi et beaucoup d'autres, avec leurs baïonnettes s'ils y avaient été autorisés. Je n'ai jamais vu d'hommes plus disciplinés aux ordres.”*

***Pertes*** ♦**Français**: 700 tués, 4.000 blessés, 2.000 prisonniers, et presque toutes leurs pièces d'artillerie. ♦**Anglo-alliés**: 1000 tués, 4.000 blessés et 300 prisonniers. Mais, à cause de l'intempérance[11] et des richesses trouvées, 12.000 soldats désertèrent.

***Conséquence de cette défaite française***: La bataille de Vitoria eut pour effet d'amener les Français à évacuer la plus grande partie de l'Espagne septentrionale[12] en ne conservant que les places fortes de San-Sebastian et de Pamplona.[13] Le maréchal Jourdan fut vertement admonesté pour cette défaite. Seule la Catalogne était encore tenue par l'armée française de Suchet. Cette victoire alliée mit un terme au règne de Joseph Bonaparte sur le trône d'Espagne. Wellington réussit enfin à rétablir un minimum de discipline dans son armée, après les pillages du convoi royal. Il se remit en marche, investit San-Sebastian et alla jusqu'à la Bidassoa,[14] mais ne passa pas en France. Fouler le sol de France avant les autres nations de la 6e Coalition [celles qui envahissaient par le Nord et par le Nord-Est] lui semblait prématuré et même dangereux. Bien que le sort de Napoléon se soit joué en Russie et que Wellington en ait recueilli les fruits en Espagne, il n'osait pas encore se hasarder sur la verte et plantureuse France qu'il pouvait apercevoir au loin, au-delà des pentes desséchées des Pyrénées espagnoles. Il classa, par la suite, la bataille de Vitoria dans les trois victoires dont il était le plus fier.

---

[10]Tomkinson, dans son **Diary of a Cavalry Officer**.

[11]De l'alcool avait été trouvé dans les bagages de la colonne de réfugiés.

[12]Exception faite de la Catalogne.

[13]Pampelune

[14]C'est à dire la frontière française

## ***Vizigapatam.*** *Attaque de*

***Date de l'action***: 18 septembre 1804.

***Localisation***: Inde, Golfe du Bengale; s'écrit aussi Vizagapatam ou plutôt Vishakhapatnam. Coordonnées géographiques: 17° 42' de latitude Nord, et 83° 18' de longitude Est.

***Conflit***: Guerres du Premier Empire [18 mai 1804 - 1814 et 1815]. Théâtre des Opérations des Indes.

***Contexte***: Après une période de repos et un séjour à l'Île de France, l'amiral Linois se prépara à partir pour sa seconde croisière. Il remonta vers les Indes, captura de riches vaisseaux de commerce anglais qu'il envoya à l'île de France avec des équipages de prise, et entra dans le Golfe du Bengale. Il passa à environ 150 km au large de Madras et alla visiter les rades de Masulipatam et de Cosanguay. De là, il longea la côte de Golconde et arriva le 18 septembre devant Vizigapatam, l'un des principaux établissements anglais. Trois grands bâtiments anglais à trois mâts furent aperçus au mouillage. L'un était un vaisseau de guerre. Ce vaisseau de la Royal Navy se nommait The CENTURION. Les deux autres bâtiments étaient The PRINCESS-CHARLOTTE, vaisseau de la British East India Company, armé de 26 canons et chargé de toile, de sucre, de salpêtre, d'opium, de cordages, etc., et The BARNABE, navire de 400 tonneaux chargé aux deux-tiers.

***Chefs en présence*** ♦**Marine Impériale**: amiral Linois. ♦**Royal Navy**: inconnus.

***Effectifs engagés*** ♦**Marine Impériale**: un vaisseau de guerre de la Marine Royale: Le MARENGO [74 canons] et deux frégates: La SÉMILLANTE[1] [36 canons] et L'ATALANTE [36 canons]. ♦3 bâtiments anglais dont un vaisseau de guerre de la **Royal Navy** et 2 vaisseaux armés de la British East India Company [The CENTURION, The PRINCESS-CHARLOTTE de 26 canons et The BARNABE.]

***Stratégie ou tactique***: La ruse des couleurs anglaises permit aux Français de s'approcher au plus près.

***Résumé de l'action***: L'escadre française s'approcha sous les couleurs anglaises, et, de ce fait, n'inspira pas de méfiance aux navires qu'elle voulait attaquer, si l'on en juge par le capitaine du CENTURION qui conserva ses voiles au sec sur leurs cargues. Cependant, soudain soupçonneux, l'Anglais fit aux Français des signaux de reconnaissance qui, bien entendu, demeurèrent sans réponse. Immédiatement The CENTURION et les batteries côtières se disposèrent au combat. L'ATALANTE et La SÉMILLANTE, qui se trouvaient bien en avant du MARENGO, s'approchèrent jusqu'à une demi-encablure du vaisseau anglais [100 mètres] en retenant leur tir. L'ATALANTE lui envoya alors toute sa bordée et passa à terre de lui, tandis que la deuxième petite frégate, demeurée au large, le canonnait à petite portée. Le CENTURION riposta vigoureusement et les batteries côtières l'appuyèrent de leur feu nourri en pilonnant les deux frégates françaises.

---

[1]Il ne s'agit pas de la même SÉMILLANTE qui se brisa au temps de la Guerre de Crimée sur les récifs corses avec 600 soldats à bord, et dont Alphonse Daudet raconta la triste fin dans sa nouvelle **L'agonie de la Sémillante**.

Au bout d'un certain temps, le vaisseau anglais coupa son câble, hissa quelques voiles et se dirigea vers la côte où il parut s'échouer, présentant sa hanche au large. Ce fut dans cette position qu'il reçut les premières bordées du MARENGO. Son pavillon tomba et il cessa le feu un moment. Linois fit cesser le sien et se disposait à l'envoyer amariner, lorsque le vaisseau français vint à toucher de l'avant sur un fond vaseux, quoique la sonde rapportât 11 brasses de l'arrière. Linois manœuvra promptement de manière à dégager son vaisseau et reprit la bordée de large pour s'élever au vent. Le vaisseau anglais profita de cette circonstance, remit son pavillon et recommença son tir sur le MARENGO qui lui présentait alors sa poupe.

Linois ne tarda pas à virer de bord, se dirigea de nouveau sur l'Anglais et s'embossa par son travers. La canonnade devint alors assez vive entre les deux vaisseaux de guerre.

Pendant ce temps, les deux petites frégates amarinaient le vaisseau PRINCESS-CHARLOTTE qui se rendit sans combattre et força The BARNABE à se jeter à la côte dans un endroit où il courait les plus grands risques de se perdre corps et biens.[2]

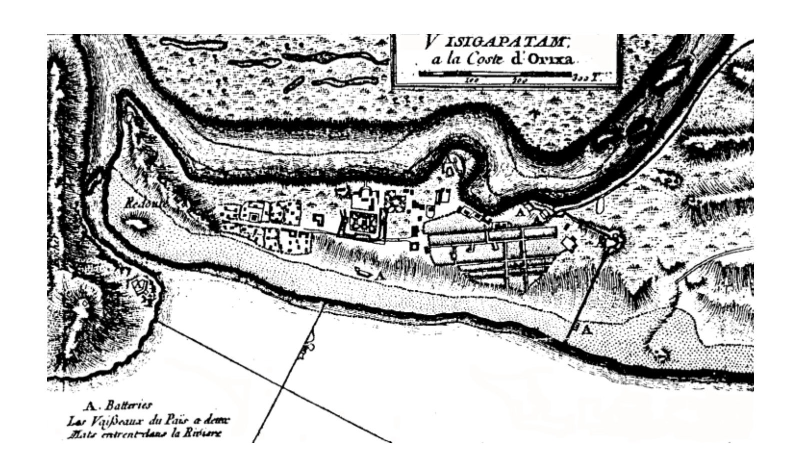
Après avoir tiré pendant près d'une heure et demie sur The CENTURION, Linois jugea qu'il ne pourrait pas le forcer à se rendre, et que le capitaine anglais, quoique son navire ait été dans un état désespéré, et qu'il ne sombrait pas uniquement à cause de ses pompes [qui fonctionnaient toutes], et aussi parce que le navire était pris dans la vase, choisirait sans doute s'il pouvait se dégager de se jeter sur les rochers plutôt que de capituler, aussi décida-t-il d'abandonner la tentative.

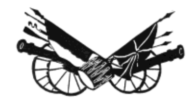
***Pertes*** ♦**Marine Impériale**: aucune. ♦**Royal Navy**: The PRINCESS-CHARLOTTE et The BARNABE. Le vaisseau de ligne The CENTURION fut probablement irrécupérable.

***Conséquences de cette défaite anglaise***: Cette agression terminée, les navires français, avec leurs prises, regagnèrent l'Île de France où ils arrivèrent le 1er novembre. Chemin faisant, ils capturèrent un troisième navire anglais de 7 à 800 tonneaux très richement chargé. En dépit du succès mitigé de son entreprise, Linois en éprouva quelque satisfaction après son échec de Poulo-Aor.



[2] Linois écrivit que The BARNABE se brisa, mais ce fait n'est pas mentionné dans les rapports anglais.


VISIGAPATAM,
a la Coste d'Orixa
Redoute
A. Batteries
Les Vaißeaux du Païs a deux
Mats entrent dans la Riviere



## ***Waterloo.*** *Bataille de*

***Autres noms***: Bataille de la Sainte-Alliance; Bataille du Mont-Saint-Jean.[1] Wellington préféra choisir le nom “Waterloo”, nom flamand d'un village situé à quelques kilomètres du champ de bataille, à cause de sa consonance proche de l'anglais.

***Date de l'action***: 18 juin 1815.

***Localisation***: Le champ de bataille est situé à 2,5 km au Sud de la ville de Waterloo, Belgique, plus précisément entre les villes de Mont-Saint-Jean et Couture, au Sud de Bruxelles. Les coordonnées moyennes du champ de bataille sont: 50°41'N., 04°22'E.

***Conflit***: Guerres du Premier Empire. Les Cent-Jours, du 20 mars au 28 juin 1815. Septième Coalition [à partir du 13 mars 1813 et jusqu'au 11 avril 1814].[2] Campagne de Belgique de 1815.

***Contexte***: Après un an de Restauration monarchiste, les Français étaient déjà lassés. Ils avaient vu les aristocrates revenir en France après plusieurs années d'exil, et qui n'avaient cessé de lutter contre la France dans les armées étrangères depuis 1789; aujourd'hui, ils revenaient sous la protection des canons ennemis pour quémander effrontément leurs anciens privilèges d'aristocrates.

De son côté, Napoléon, d'abord résigné dans son île d'Elbe, se crut contraint de quitter son îlot à cause de la raréfaction de ses réserves monétaires, de la menace d'une déportation, et de la peinture plus ou moins exacte qui lui était faite des aspirations de ses compatriotes. Napoléon quitta donc l'île d'Elbe pour reprendre les rênes de la France, sous les vivats des Français, mais des vivats mêlés d'appréhension. Car tout le monde savait que la guerre cruelle ne manquerait pas de se rallumer.

Elle reprit effectivement. Et avec quelle disproportion de forces! À tel point que, même si Napoléon avait été vainqueur à Waterloo, cela n'aurait rien changé. Le Plan de Schwarzenberg était irrésistible. En effet, si Blücher et Wellington avaient été vaincus à Waterloo, l'armée russe [de 150.000 à 200.000 hommes] devait franchir la frontière à Sarrelouis et à Sarrebruck. L'armée autrichienne [210.000 hommes] envahirait la France par Sarreguemines et Bâle; l'armée austro-sarde [75.000 hommes] par les Alpes et par la Provence. Napoléon et sa dynastie étaient perdus devant ces invasions concertées.

***Chefs en présence*** ♦**Français**: L'empereur Napoléon I^er^ commandait l'armée à Waterloo, tandis que le maréchal marquis Emmanuel de Grouchy commandait le Corps d'Armée français de 32.600 hommes chargé de tenir éloigné du champ de bataille l'armée prussienne de Blücher qui aurait donné une trop grande infériorité numérique à Napoléon. ♦**Alliés:** Les deux armées alliées qui participèrent à la bataille de Waterloo n'étaient pas regroupées sous un unique commandement suprême. Le général Wellington commandait l'armée confédérée[3] anglo-hollandaise et

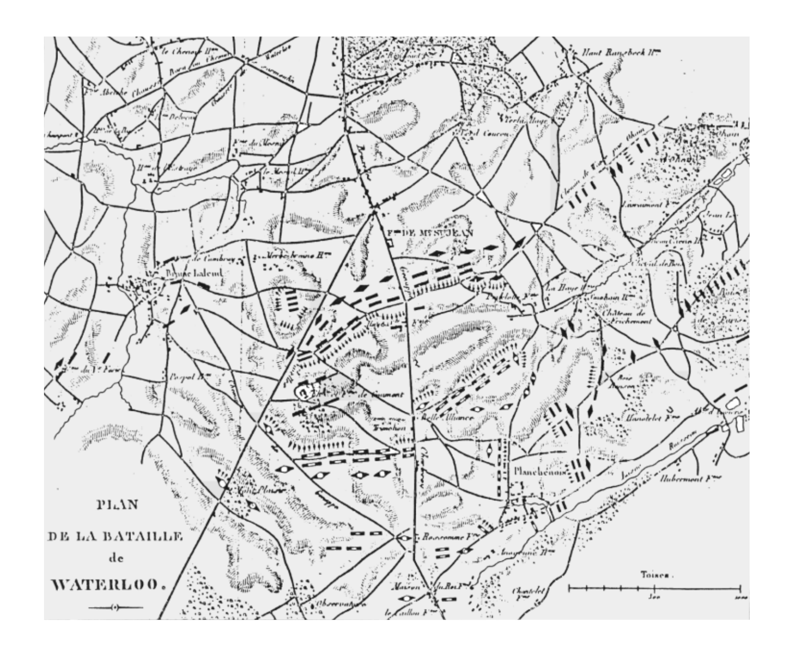
---

[1]Nom habituellement utilisé par les Français au lendemain de la bataille; **Bataille de La Belle-Alliance**, nom préféré par les Allemands.

[2]Prolongement de la sixième, quant aux Alliés. Elle fut formée à Vienne, dès le débarquement de Napoléon en France.

[3]Wellington, commandant en chef de l'armée britannique, avait été engagé par les provinces Unies comme commandant en chef de l'armée néerlandaise. Les deux armées n'étaient pas **fondues** mais **confédérées**.

le maréchal prussien Gebhard Leberecht von Blücher [1742-1819], âgé alors de 73 ans, l'armée prussienne. Contrairement à Wellington, Blücher s'était signalé durant les deux Campagnes de France par ses exactions et son vandalisme. Mais il était courageux et ses soldats le surnommaient "le maréchal Vorwarts".[4] D'un caractère très calme et pondéré [hésitant,




disaient certains], Wellington au contraire empêcha ses soldats de maltraiter la population française durant sa campagne de 1814 dans le Midi alors qu'il avait presque fermé les yeux sur le pillage, le massacre et le viol des populations civiles espagnoles et portugaises, dans la péninsule ibérique, lors de la prise de villes tenues par des garnisons françaises.

***Effectifs engagés*** **♦ANGLO-ALLIÉS**:

1- **Armée prussienne**

| **ARMÉE PRUSSIENNE [Blücher]** | | |
|---|---|---|
| Ie Corps d'armée du général Ziethen | 31.000 hommes | 96 canons |
| IIe Corps d'armée du général Pirch | 32.000 hommes | 80 canons |
| IIIe Corps d'armée du général Thielemann | 24.000 hommes | 48 canons |
| IVe Corps d'armée du général Bülow | 30.000 homme | 88 canons |
| TOTAL 117.000 hommes | dont 12.000 cavaliers | 312 canons |

[4]Le maréchal **va-de-l'avant**.

2- Armée anglo-hollandaise

| ANGLAIS, ÉCOSSAIS, IRLANDAIS, GALLOIS | |
|---|---|
| Infanterie | 22.000 hommes |
| Cavalerie | 10.200 hommes |
| Artillerie, Génie, etc... | 5.000 hommes |
| FORCES TOTALES | 37.200 hommes |

Ces 37.200 hommes se subdivisaient en

♦18.000 Anglais, soit 8 % du total allié.

♦19.200 Irlandais, Écossais et Gallois, soit 8,5 % du total allié.

| BELGES ET NÉERLANDAIS | |
|---|---|
| Infanterie | 19.000 hommes |
| Cavalerie | 3.000 hommes |
| Artillerie, Génie, etc... | 3.000 hommes |
| FORCES TOTALES | 25.000 hommes, 11% des forces alliées. |

**TROUPES MERCENAIRES ALLEMANDES**
**INFANTERIE**

| | |
|---|---|
| Hanovriens | 16.000 hommes |
| Légion Germanique | 6.000 hommes |
| Troupes de Nassau | 4.000 hommes |
| Troupes du Brunswick | 6.000 hommes |

**CAVALERIE**

| | |
|---|---|
| Hanovriens | 2.000 hommes |
| Troupes du Brunswick | 1.800 hommes |
| Légion Germanique | 3.000 hommes |

Forces totales mercenaires allemandes ...... 42.000 hommes.

Total de l'armée anglo-hollandaise:.... 104.200 hommes, dont 73.000 fantassins, 20.000 cavaliers et 11.200 artilleurs, Génie ... avec 250 canons et pièces d'artillerie.

Total des effectifs alliés:

Au total, l'**ARMÉE ALLIÉE** comptait donc **221.200** hommes dont 158.000 soldats d'Infanterie, 32.000 cavaliers et le reste en artilleurs

et pionniers, avec **550 canons**.

Les "Allemands" représentaient 72,2 % du total allié, les Néerlandais et Belges 11,1%, les "Celtes" [Irlandais, Écossais et Gallois] 8,5%, et les Anglais 8 %

**ARMÉE FRANÇAISE** présente à Waterloo.

| CORPS D'ARMÉE | INFANTERIE | CAVALERIE | Canons |
|---|---|---|---|
| Garde Impériale, général Drouot | 14.600 | 5.000 | 118 |
| Ie Corps, général Drouet d'Erlon | 17.800 | 1.800 | 46 |
| IIe Corps, général Reille | 21.800 | 1.800 | 46 |
| VIe Corps, général Mouton[Lobau] | 10.100 | | 32 |
| Ie Corps de Cavalerie, général Pajol | | 2.800 | 12 |
| IIe Corps de Cavalerie, gén. Exelmans | | 3.300 | 12 |
| IIIe Corps de Cavalerie, g. Kellermann | | 3.700 | 12 |
| IVe Corps de Cavalerie, gén. Milhaud | | 3.000 | 12 |
| TOTAL | 64.300 | 21.400 | 290 |

L'armée française présente à Waterloo comportait donc 85.700 Français dont 64.300 fantassins et 21.400 cavaliers; avec 290 canons.

En plus de ses effectifs, Napoléon comptait sur le Corps d'armée du maréchal Grouchy[5] afin de poursuivre l'armée prussienne et de l'empêcher de revenir sur le champ de bataille. Mais, pour des raisons peu connues,[6] le marquis de Grouchy ne remplit pas sa mission. Non seulement laissa-t-il Blücher revenir attaquer Napoléon de flanc, mais il ne revint pas lui-même.

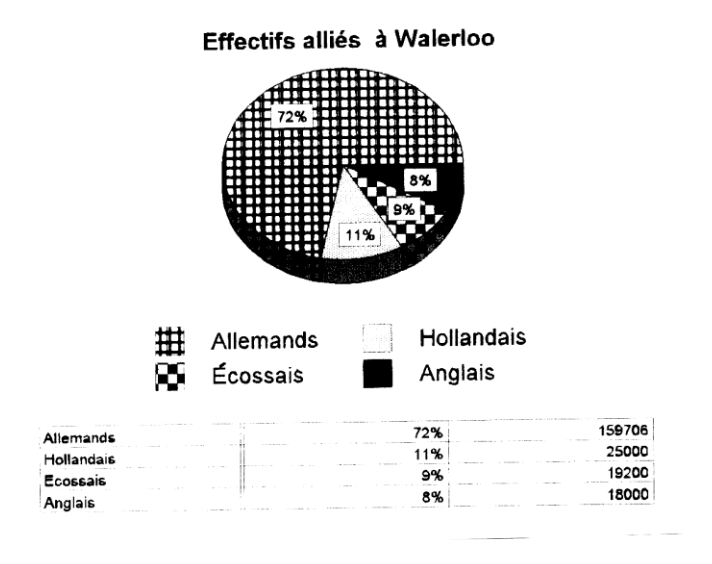
---

[5]32.600 hommes incluant le III° Corps d'armée du général Vandamme qui totalisait 16.000 fantassins, 1.000 cavaliers et 38 canons, et le IVe Corps d'armée du général Gérard comprenant 13.900 fantassins avec 38 canons et 1.600 cavaliers. Les Corps d'armée français avaient les effectifs de simples divisions.

[6]Certains parlèrent de trahison; le marquis de Grouchy était un aristocrate et pouvait souhaiter le retour de Louis XVIII.

L'armée française à Waterloo ne représentait donc que 38,7 % de celle des Alliés. L'Infanterie française représentait 40,6 % de l'Infanterie alliée. La Cavalerie française 66,8 % des effectifs alliés, et l'artillerie 52,7 % de l'artillerie alliée.

***Stratégie ou tactique***: Le Mont-Saint-Jean, où était solidement retranchée l'une des deux armées alliées [l'armée confédérée de Wellington], est un plateau orienté d'Ouest en Est, d'une altitude moyenne de 132 mètres et qui s'étend approximativement de Braine-D'Alleud, à l'Ouest, au château de Frichemont, à l'Est. Il est coupé en son milieu par une dépression profonde où passe la route Bruxelles-Charleroi. La pente de son versant Nord, qui s'abaisse vers le village de Mont-Saint-Jean puis vers Waterloo, est très faible. Le versant Sud par contre, qui faisait face à l'armée française,[7] est plus raide, plus abrupt. C'était au sommet de cette pente que les Anglais et les Hollandais s'étaient solidement retranchés




| | | |
|---|---|---|
| Allemands | 72% | 159706 |
| Hollandais | 11% | 25000 |
| Ecossais | 9% | 19200 |
| Anglais | 8% | 18000 |

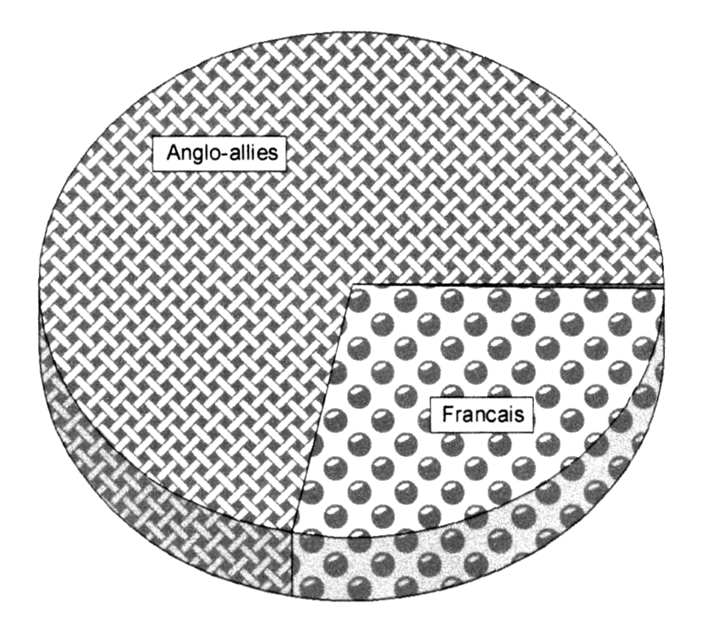
pour attendre les Français. La crête de ce plateau, fortement tenue par les Alliés, était longée par un chemin de terre qui conduisait du village de Braine-L'Alleud, à l'Ouest, au village d'Ohain à l'Est. Sur une partie de son parcours, ce chemin s'encaissait entre deux talus de 1,5 mètre à 2 mètres de hauteur. Sur l'autre, il était bordé de haies vives. Cette crête, où s'était retranché Wellington, s'alignait à une distante de 1,5 km du front français, dans l'axe de la ferme de la Belle-Alliance.

---

[7]En ligne de bataille au niveau de La Belle-Alliance.

Pour attaquer l'armée anglo-hollandaise, les Français devaient donc traverser un double vallon, étroit et relativement profond, semé de mamelons et de dépressions que dissimulaient des champs de seigle. Les Alliés regardaient vers le Sud-Est et les Français vers le Nord-Ouest.




Dans le no man's land qui séparait les deux armées, se dressaient plusieurs ensembles de constructions:

♦ à l'Ouest, le château et la ferme d'Hougoumont [ou de Goumont] avec le parc, le verger et le bois-taillis.

♦ au centre, au bord de la grande chaussée Bruxelles-Charleroi, le ferme de la Haye-Sainte.

♦ à l'Est, les deux fermes de Papelotte et de Haye, et un peu plus loin, au fond d'un ravin, le hameau de Smohain

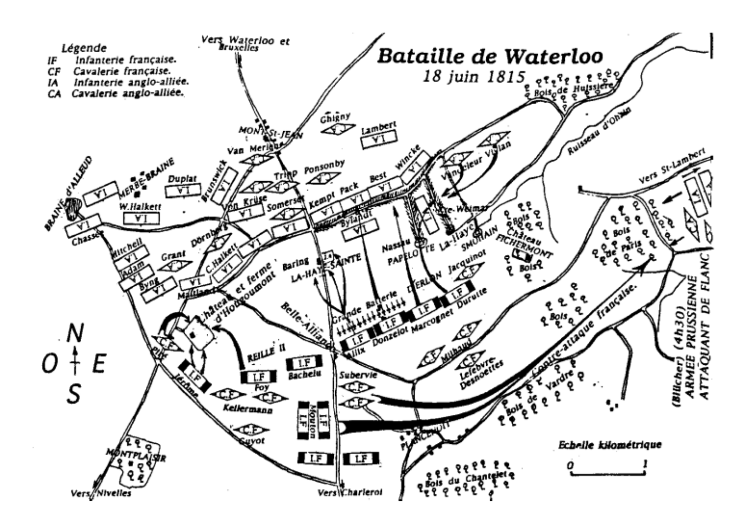
À Waterloo, la ligne principale alliée trouvait dans le chemin creux de crête un abri naturel. Les réserves tactiques anglo-hollandaises stationnées sur la pente Nord du plateau étaient totalement abritées de l'artillerie des Français.

Wellington avait fait solidement occuper, en guise d'avant-postes, le château et la ferme d'Hougoumont [à sa droite], les fermes de la Haye-Sainte [au centre] et celles de Haye et de Papelotte [à sa gauche], de même que le hameau de Smohain. La forme légèrement concave de la

ligne alliée[8] permettait de croiser les feux sur les Français.

De plus, les champs couverts de seigle mûr, haut jusqu'au poitrail des chevaux, allaient sinon briser du moins ralentir l'élan de la Cavalerie française.

La ligne de bataille de Wellington s'étendait sur 3 km et était tenue par plusieurs nationalités:




♦ À l'aile droite, s'appuyait contre le bourg de Braine-L'Alleud, la division néerlandaise du général de Chassé.[9] Puis, s'échelonnaient à partir de là une division hollandaise, la brigade anglaise de Mitchell, et les brigades écossaises et anglaises de Byng, Maitland et Chalkett.

♦ Au centre, point névralgique, Wellington avait placé la Légion allemande d'Ompteda. De l'autre côte [ou à l'Est] de la route Bruxelles-Charleroi la brigade allemande de Kempt, néerlandaise de Bylandt et anglo-hanovrienne de Picton.

♦ La gauche était flanquée par la Cavalerie Légère anglo-néerlandaise de Vandeleur et de Vivian, destinée à contre-attaquer les Français de flanc.

♦ Avant-postes alliés: le château d'Hougoumont et son parc étaient occupés par des Hanovriens et des compagnies de Guards anglais. Les fermes de La Haye-Sainte, de Papelotte et de La Haye, de même que le hameau de Smohain, étaient tenus par les légionnaires allemands [King's German Legion].

♦ Réserve tactique: derrière le plateau, et tout à fait hors d'atteinte de l'artillerie française, se tenaient de nombreuses Réserves constituées principalement par des unités anglaises: toute la Division d'Infanterie anglaise de Clinton, les Life Guards [Cavalerie Lourde anglaise], les Horse Guards [Cavalerie Lourde anglaise], les King's Dragoons [Cavale-

---

[8]Si l'on incluait les avant-postes dans les lignes.

[9]Un émigré français. La Division comptait de nombreux émigrés français qui avaient pris du champ au retour de Napoléon pour rejoindre les armées ennemies.

rie Lourde anglaise], les Irish Dragoons [Cavalerie Lourde], les Inniskilling [Cavalerie Lourde] les Scots Greys [Cavalerie Lourde], les régiments de Hussards et de Dragons Légers anglais, le Corps d'Infanterie anglaise de Lambert, et enfin quelques unités allemandes [Brunswick et Nassau] et la Cavalerie hollandaise. Donc, globalement, les Hollandais et les Allemands tenaient la ligne de bataille, tandis que les Anglais demeuraient en réserve tactique.

♦ Artillerie: elle était répartie sur l'ensemble du front allié avec une réserve près du hameau de Mont-Saint-Jean. En outre un Corps allié, comprenant 17.000 hommes avec 30 bouches à feu, était posté près de Hal[10] avec mission d'empêcher un éventuel mouvement tournant des Français, mouvement qui ne sera même pas tenté par Napoléon, ce jour-là, journée fort banale quant à son "génie tactique".

♦ L'Armée prussienne qui allait faire pencher la balance en faveur des Alliés par son attaque de flanc se trouvait à ce moment-là du côté de Wavre, à 17 km du champ de bataille.

**LIGNE DE BATAILLE DE NAPOLÉON**

L'armée française se trouvait rangée sur six lignes, formant à peu près six V très obtus. Les deux premières lignes étaient composées d'Infanterie, avec la Cavalerie Légère sur les ailes, en garde-flancs. La troisième et la quatrième comportaient la Cavalerie Lourde. La cinquième et la sixième, la Cavalerie de la Garde Impériale.

Si Lord Wellington n'a jamais fait preuve d'initiative géniale en fait de stratégie,[11] il a du moins eu le mérite d'avoir toujours su trouver d'excellentes positions défensives pour ses troupes, en Espagne et au Portugal comme en France ou en Belgique. Les positions choisies, à Waterloo comme ailleurs, permettaient aux Anglo-hollandais de lutter défensivement et obligeaient les Français[12] à prendre l'offensive et à s'user contre des positions sinon imprenables, du moins fort difficiles.

Mais ce jour-là Napoléon était anxieux et hésitant. Pourquoi a-t-il attendu l'attaque de flanc et à revers des Prussiens [vers 17h00] pour mettre vraiment les moyens nécessaires à la destruction décisive des Anglo-hollandais?[13]

---

[9]À 20 km du champ de bataille

[10]Sauf à Los Arapiles [Salamanque]

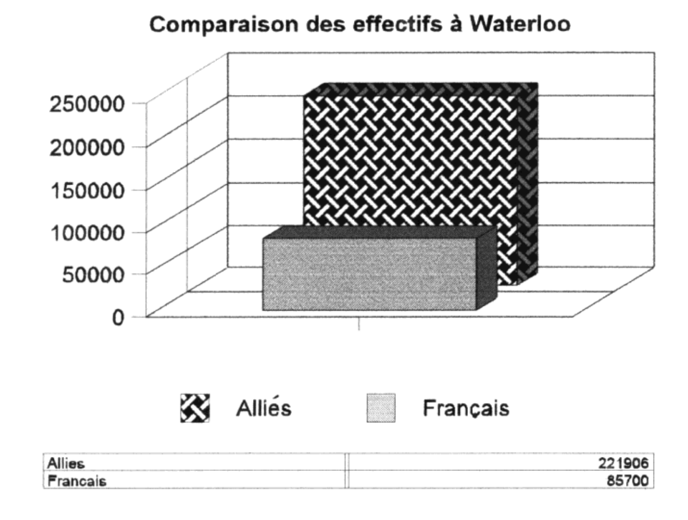
[11]En dépit de leurs effectifs fortement réduits

[12]Ce fut une tactique presque aussi simpliste qu'à Crécy. Mais là, les Français avaient l'excuse d'être esclaves de leurs préjugés de Chevalerie qui leur interdisaient toute **manœuvre de contournement**, considérée comme déloyale et indigne des Chevaliers [comme les armes de jet, d'ailleurs, qui pouvaient tuer à distance, et que les Anglais pouvaient utiliser sans déchoir de leurs quartiers de noblesse.] C'était un peu le combat désespéré de David contre Goliath; ce dernier préférant le combat au corps à corps, et David remportant la victoire avec un arme peu honorable de berger ou de galopin, Les Anglais qui ne s'encombraient pas de pareils préjugés remportèrent la victoire. Et, aussi bien à Crécy, qu'à Poitiers, et qu'à Azincourt, même, les Anglais en pleine retraite, étaient contraints à la bataille par des chevaliers français trop confiants. Par la suite, le mépris de la Cour de France et de l'aristocratie, pour le **Commerce** que le Code de la Noblesse interdisait à ses membres sous peine de "déchéance" du statut de nobles, à privé la politique française de cette puissante motivation et de ce moteur qui ont permis à l'Angleterre de s'imposer au monde entier.

À Waterloo, Napoléon n'effectua aucune manœuvre de contournement, rien qu'une banale attaque frontale contre des positions anglo-hollandaises presque imprenables, soigneusement choisies par Wellington. Le plus malhabile des stratèges aurait pu en faire autant.

Un autre trait à rappeler. Suivant son habitude, Lord Wellington mettait en première ligne les troupes mercenaires allemandes et les Hollandais, contre lesquels les Français devaient s'épuiser. Puis, dès que ces derniers commençaient à perdre le souffle contre des retranchements imprenables et que les hécatombes des premières heures étaient terminées, le général anglais faisait intervenir les réserves [anglaises et toutes fraîches dans leur immense majorité] qui contre-attaquaient et terminaient la bataille par une victoire décisive sur des forces françaises épuisées. Le calcul du général anglais était certainement fort efficient, car les Anglais, qui ne représentaient que 8% des effectifs alliés, tirèrent de cette bataille une gloire éternelle qui éclipsa presque totalement le sacrifice des Allemands et des Hollandais. Dans les deux armées alliées, ce privilège des troupes anglaises faisait "jaser" les Prussiens, les Allemands en général et les Hollandais. Mais sans plus; les historiens militaires avaient déjà noté le même phénomène sous le grand Marlborough.

Quant à Napoléon, Wellington reconnut lui-même, fort modestement, que la victoire alliée était due aux fautes de l'Empereur: «Napoléon n'a pas du tout manœuvré. Il n'a fait que marcher droit devant lui à l'ancienne mode, par colonnes, et a été refoulé à l'ancienne mode.» Mais




| | |
|---|---|
| Allies | 221906 |
| Francais | 85700 |

il reste certain que la différence d'effectifs a joué aussi un rôle capital.[14]

***Résumé de l'action***: Tous les grands mouvements des troupes françaises, qui se déployaient sur la ligne de bataille, étaient achevés à 10h30. Les acteurs du drame qui allait se jouer étaient en place. Le plus profond silence régnait sur ces verts vallons où tant de victimes allaient bientôt faire entendre les cris déchirants du désespoir, les sombres râles

---

[14]221.200 Alliés contre 87.700 Français.

qui précèdent une mort dans d'atroces douleurs. Celui qui n'a pas eu le ventre transpercé d'une lame ne peut rien imaginer de semblable.

Soudain la bataille commença. La Division Jérôme Bonaparte, sur la gauche, engagea par ses grenadiers-voltigeurs une fusillade au bois d'Hougoumont qui protégeait le château de même nom, avant-poste allié. Le feu devint bientôt très vif. Les Alliés démasquèrent une artillerie nombreuse. Le général Reille fit avancer la batterie de la Division Foy et Napoléon envoya au général Kellermann[15] l'ordre de faire avancer ses douze pièces d'artillerie légère. La Division Jérôme[16] s'ébranla et enleva par deux fois à la baïonnette le bois d'Hougoumont, et fut contre-attaquée et repoussée autant de fois. Ce bois était retranché par, entre autres, une division entière d'Infanterie anglo-alliée dont quelques compagnies de Guards anglais à pied, troupe d'élite. Le général Foy lança une charge de Cavalerie en soutien à la Division Jérôme. La bataille devint rapidement des plus sanglantes. De part et d'autre, les soldats firent des prodiges de bravoure. Wellington engagea une bonne partie des troupes de son aile gauche. Bientôt les uniformes alliés colorèrent littéralement le secteur, mêlés à ceux des Français.

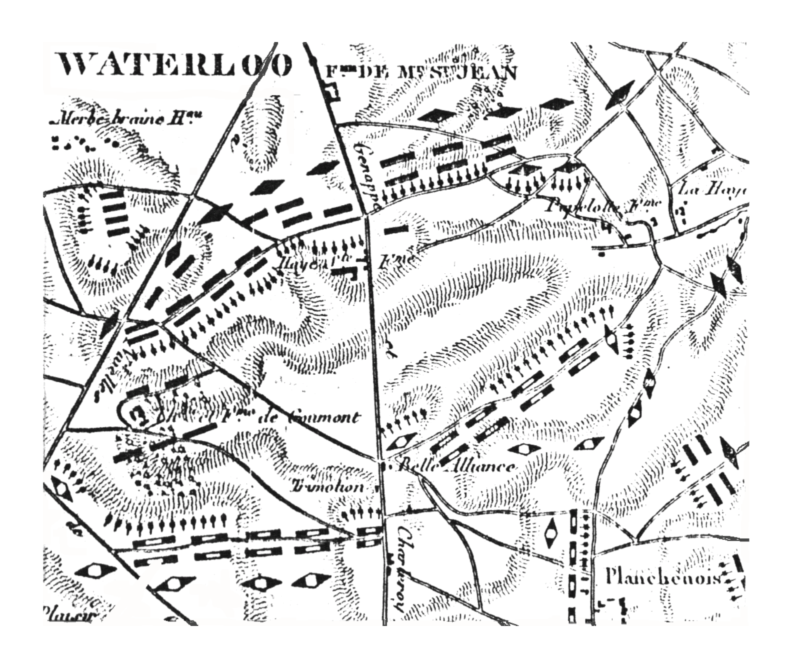
Après deux heures de combat acharné, les troupes anglo-allemandes et hollandaises refluèrent devant les constantes attaques des Français. Certaines unités alliées se retirèrent derrière le château, d'autres dans le verger et ensuite au fond d'un chemin creux qui longeait le verger. Les Français s'avancèrent pour les harceler, mais furent arrêtés là par un feu nourri qui partait du mur du jardin, grossièrement crénelé et masqué par une haie. Les Français redoublèrent d'effort pour en chasser les Anglo-alliés et emporter d'assaut le château. Ils parvinrent même à forcer l'une des portes de la cour mais furent alors chargés avec rage, à la baïonnette, et ne purent déloger les Alliés qui y restèrent terrés durant toute la bataille, bien que le château fut bientôt la proie des flammes, Napoléon ayant ordonné à une batterie de 8 obusiers de pilonner cet avant-poste, ce qui mit le feu aux communs et aux toitures.

L'empereur français avait confié au prince de la Moskowa[17] la grande attaque du Centre. Avant de donner le signal de l'attaque, Napoléon voulut jeter un coup d'œil sur le champ de bataille et aperçut dans la direction du village de Saint-Lambert des mouvements de troupes. Le temps était vaguement brumeux et Soult pensa qu'il s'agissait peut-être du marquis de Grouchy. D'autres officiers ne distinguaient que des arbres dans ces formes vagues. Napoléon décida donc d'envoyer le général Domont avec sa Division de Cavalerie Légère et celle du général Subervie pour aller reconnaître ces "troupes". Ces 3.000 hommes allèrent se ranger en bataille à angle droit, c'est à dire en potence par rapport à la ligne française et à 6 km de là. En garde-flanc.

Peu de temps après ce mouvement, un officier français de Chasseurs à Cheval amena une estafette prussienne qui venait d'être faite prisonnière par une patrouille française. Un message du général Bülow fut trouvé sur elle qui était destiné à annoncer à Wellington l'arrivée de

[15]Comte de Valmy.
[16]D'Infanterie.
[17]Le maréchal Ney. Moskowa s'est aussi écrit Moskova, Moscova, Moskva...

ce Corps prussien par Saint-Lambert. Interrogé, le prisonnier révéla aux Français que la colonne qui venait d'être aperçue était l'avant-garde de Bülow. Il annonça aussi que les trois autres Corps d'armée de Blücher étaient à Wavres et que le Corps d'armée de Grouchy n'était pas dans le secteur. L'empereur envoya immédiatement des estafettes à Grouchy lui




enjoignant, si elles le trouvaient, d'attaquer à revers le Corps de Bülow.

Il était midi. Les tirailleurs étaient engagés sur toute la ligne. Mais la bataille n'avait réellement lieu qu'à gauche, autour de l'avant-poste du bois et du château d'Hougoumont. Sur le flanc droit français, le Corps prussien de Bülow était encore inactif. Il paraissait se déployer et attendre que son artillerie ait franchi le défilé.

C'est à ce moment que Napoléon sembla sortir de sa torpeur étrange. Il voulut hâter la bataille avant l'arrivée des autres Corps prussiens, et il dépêcha l'ordre au prince de la Moskowa de faire ouvrir le feu des batteries, d'attaquer les avant-postes alliés de La Haye-Sainte [au centre] et de Papelotte et de Haye [à l'aile gauche alliée], de s'en emparer et d'intercepter toutes les communications entre l'armée anglo-hollandaise et le Corps prussien de Bülow.

80 canons français commencèrent aussitôt à pilonner les avant-postes de la Droite alliée et l'ensemble des lignes. Le comte d'Erlon s'ébranla, sous le couvert de ce terrible feu, à la tête d'une forte colonne, formée par deux divisions d'Infanterie.

Pendant cette attaque, Napoléon constata que la droite de Wellington ne bougeait pas. La colonne d'Erlon chargea à la baïonnette une division d'Infanterie néerlandaise, qui reflua en désordre mais réussit à se reformer en arrière avec un bataillon de milice hollandaise de réserve. Ce fut alors que deux brigades anglaises fraîches, placées en deu-

xième ligne, attaquèrent de flanc la colonne française et stoppèrent sa marche. Le général anglais Thomas Picton fut tué à ce moment. Le combat faisait rage entre les Français, déjà épuisés et décimés, et les régiments frais engagés pour la première fois dans ce combat.

Profitant de ce moment favorable, le général anglais Sir Williams Ponsomby, placé en réserve tactique derrière cette partie du front allié, entama une violente charge sur la colonne française, la rompit et lui captura sept pièces d'artillerie. Napoléon ordonna alors au Corps de Cuirassiers du général Milhaud de contre-attaquer la Cavalerie anglaise. Milhaud envoya immédiatement à l'assaut deux brigades qui tombèrent sabre au clair sur la Cavalerie anglaise laquelle se désintégra sous le choc. Les canons français furent repris et l'Infanterie du comte d'Erlon dégagée et ralliée.

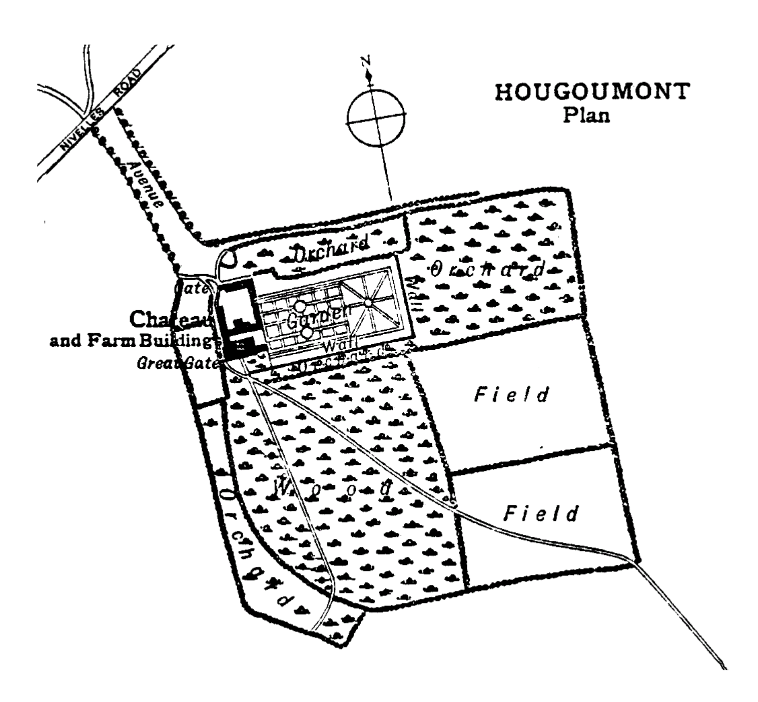
Au moment où cette attaque se déroulait sur la droite alliée, l'avant-poste de La Haye-Sainte, au centre, était aussi assailli par une colonne d'Infanterie française qui, comme une grosse chenille, se frayait avec difficulté un passage dans l'immense champ de seigle. La masse compacte arriva au contact des Alliés en criant des «Vive l'Empereur!» incessants. La lutte acharnée dura longtemps dans ce secteur et les pertes furent énormes de part et d'autre. Finalement, Napoléon la fit renforcer par une partie de la première division et par une brigade de Cuirassiers du Corps de Kellermann. Diverses charges d'Infanterie et de Cavalerie eurent encore lieu avec plus ou moins de succès. Après trois longues heures de combat acharné et meurtrier, la ferme de La Haye-Sainte fut emportée par les Français, les légionnaires allemands et deux régiments écossais, crème de l'Infanterie britannique, mis en déroute et décimés. Les troupes françaises occupèrent immédiatement l'avant-poste et continuèrent leur progression vers le plateau du Mont-Saint-Jean au sommet duquel était retranché le gros des troupes de Wellington. Aussitôt, le général anglais lança une contre-attaque avec des troupes fraîches.[18]

La Cavalerie Lourde tomba, sabre au clair, sur l'Infanterie française, accrochée au plateau Mont-Saint-Jean, ainsi que sur les Cuirassiers qui avaient dépassé La Haye-Sainte et atteignaient à ce moment le chemin d'Ohain, au sommet des positions alliées. Le choc fut extrêmement dur. Dans la fumée du champ de bataille, les fantassins français, fatigués et en formation trop serrée, ne purent se déployer dans la tourmente, se gênèrent les uns les autres et furent finalement repoussés. Les Cuirassiers français qui avaient envahi le chemin creux d'Ohain en furent expulsés. Mais la Cavalerie Lourde anglaise, toute fraîche, ne recevant pas d'ordre de s'arrêter sur son élan, fut comme emportée par son galop et continua aveuglément vers les lignes françaises. Elle traversa le vallon et commença à remonter vers la Belle-Alliance et la ligne française. Ce fut la catastrophe; elle fut accueillie par une destructrice volée d'Infanterie qui commença à semer le désordre dans ses rangs. Après quoi, Napoléon jeta sur cette Cavalerie Lourde une brigade de Lanciers et une de Cuirassiers qui la bousculèrent. Une atroce mêlée se termina par l'éclatement de la formation anglaise dont les survivants, poursuivis à bride abattue par la Cavalerie française, furent sabrés jusqu'au-delà de La Haye-Sainte. Sur

[18]Les Life Guards; Cavalerie Lourde.

2.000 Anglais et Écossais qui formaient les Life Guards, plus de 1.000 jonchèrent le terrain; en quelques minutes.

Depuis la dernière attaque sur le Centre allié, le défaitisme avait commencé à s'introduire dans ce secteur de l'armée anglo-hollandaise.




Les convois de bagages, de charrois logistiques, de blessés, voyant les Français s'approcher du plateau du Mont-Saint-Jean et du principal débouché de la forêt de Soignes, se mettaient en branle en foule vers le Nord.[19]

Il était alors 15h00. Avec une impatience grandissante, Wellington attendait l'intervention de l'armée prussienne car la situation était grave. Selon certains témoins, il était sur le point de donner l'ordre général de retraite, lorsqu'il reçut une dépêche du feld-maréchal Blücher qui, en français, l'engageait avec insistance à tenir jusqu'à la dernière extrémité. Le général anglais aurait alors dit aux officiers qui l'entouraient: «Perdu pour perdu, autant vaut-il tenter une dernière chance. Il y a plus de danger à s'en aller qu'à rester encore sur le champ de bataille.»

Alors même que, sur le champ de bataille, la fortune penchait du côté de Napoléon et que la joie commençait à éclairer les yeux des Français, le sort de l'armée française était déjà scellé sans que personne ne le sache. Car Blücher pressait désormais sa marche en avant pour arriver à marche forcée au secours de Wellington. Marche difficile au milieu de terrains détrempés par les pluies de la veille.

---

[19]Un grand nombre de fuyards anglais, belges, allemands, qui avaient été sabrés par la Cavalerie française, se précipitaient aussi sur la route de Bruxelles.

À 15h30, les Français, soutenus par un violent tir de barrage destiné à empêcher les contre-attaques, lancèrent une nouvelle offensive sur La Haye-Sainte. Wellington renforça aussitôt le secteur menacé en prélevant des troupes fraîches sur sa grosse réserve, des unités anglaises et des Allemands du Brunswick. Le maréchal Ney vit alors des troupes alliées se déplacer au sommet du plateau du Mont-Saint-Jean. Il pensa qu'il s'agissait de signes de retraite alliée et ordonna à deux divisions de Cuirassiers d'attaquer afin de jeter la confusion sur le plateau. Les Cuirassiers s'élancèrent lourdement, suivis des Chasseurs à Cheval de la Garde Impériale et des Lanciers Rouges.

Le maréchal Ney se mit à la tête de ces 5.000 cavaliers qui fonçaient sabre au clair, penchés en avant. Il voulait racheter son inaction de la veille que lui avait reprochée l'Empereur. Fendant les champs de seigle comme un navire l'océan, la Cavalerie étincelante remonta la pente où étaient solidement retranchés les Anglo-hollandais. Ces formations d'Infanterie, bien protégées contre l'artillerie française, avaient en fait peu souffert. Cet assaut était une erreur.

Wellington fit aussitôt former en treize solides carrés les 26 bataillons allemands, hollandais et anglais qui se trouvaient la cible de cette attaque, immédiatement à l'Ouest de la grand route de Bruxelles. Les carrés étaient disposés sur deux lignes de bataille: sept carrés en première ligne et 6 en seconde. L'artillerie resta en batterie sur la crête et se mit à déverser des centaines de boulets, d'obus et de shrapnels[20] sur les escadrons français qui arrivaient au triple galop en remontant la pente. Les carrés creux servaient de refuge aux artilleurs anglais. Dès que les Français s'approchaient, ils abandonnaient leurs canons pour courir se réfugier à l'intérieur des carrés. Les hommes du premier rang de chaque carré mettaient un genou à terre, appuyaient au sol la crosse de leur fusil incliné vers l'avant afin de créer une rangée infranchissable de baïonnettes sur lesquelles les chevaux français venaient s'empaler à pleins poitrails.[21] Pendant ce temps, le second et le troisième rang chargeaient leur fusils, épaulaient, visaient et tiraient aux commandements, de façon à ce que les volées créent un effet de choc sur les Français. La charge des cavaliers français, ralentie par la pente relativement abrupte et par les seigles hauts, manquait de vitesse. Malgré leur ardeur, les Chasseurs, Dragons et Cuirassiers français, qui se jetaient à corps perdu contre les rangées de baïonnettes, ne purent percer les véritables blockhaus humains des Alliés. Comme les Indiens autour des zarébas, ils tourbillonnaient furieusement entre ces carrés qui les décimaient par leurs feux croisés. Cette tactique, fort efficace contre les assaillants, avait l'inconvénient de tuer des centaines d'hommes dans les rangs mêmes des défenseurs[22], d'abord parce que les carrés, trop proches les uns des autres,

---

[20]**Shrapnel**, n.m. obus rempli de balles ou billes antipersonnel. L'orthographe **schrapnell** est allemande. Du nom de l'inventeur anglais, le général anglais H. Shrapnel [1761-1842]. Les Anglais avaient déjà expérimenté les projectiles de type shrapnel au cours de la défense des lignes fortifiées de Torres Vedras au Portugal. À Waterloo leur emploi avait été presque généralisé pour la destruction en masse des assaillants, Infanterie et Cavalerie françaises.

[21]Lointain souvenir du «*pieu individuel ferré*» dont était muni chaque fantassin anglais au Moyen-Âge, et qui était utilisé de la même façon, pour empaler les montures des chevaliers et des hommes d'arme.

[22]Par friendly-fire.

recevaient des nuées de balles perdues, et ensuite du fait que lors des feux roulants de ces tirs de pelotons, les premiers rangs étaient souvent frappés dans le dos ou dans la tête par les rangs arrière, et cela dans toutes les armées[23].

Lord Uxbridge, qui commandait la Cavalerie alliée, nota le désordre et lança contre eux les Lanciers Noirs allemands [du Brunswick], les Carabiniers hollandais et les Dragons anglais, troupes entièrement fraîches, gardées jusque-là en réserve tactique derrière le grand escarpement rocheux dit Mont-Saint-Jean.

Au total 5.000 sabres se jetèrent sur les cavaliers français, épuisés et en nombre bien inférieur maintenant qu'ils avaient été décimés par les carrés de feu. La Cavalerie française ploya sous le choc énorme, recula en combattant vers le fond du vallon où elle se regroupa et reprit son dispositif de combat. Les cavaliers serrèrent leurs rangs éclaircis, et, éperonnant leur monture, disciplinés jusqu'à la mort, ils se lancèrent encore une fois contre leurs ennemis plus nombreux, à l'assaut de la rampe boueuse, sous une pluie de shrapnels et de mitraille. Les escadrons anglo-alliés furent refoulés sous la pression. De nouveau les cavaliers français dépassèrent l'artillerie anglaise que les canonniers avaient abandonnée pour se réfugier au centre des carrés, envahirent et submergèrent le plateau du Mont-Saint-Jean et se mirent à tourbillonner entre les carrés qui les abreuvaient de fer et de feu. À nouveau les survivants durent se replier en désordre vers le vallon.

Mais bientôt d'autres escadrons français de Cavalerie vinrent les soutenir car il était 17h00, et Napoléon avait constaté, trente minutes plus tôt, que le Hameau de Plancenoit commençait[24] à être attaqué par l'avant-garde prussienne de Bülow.

En effet, l'armée prussienne de Blücher avait déjà commencé son attaque de flanc sur l'armée française. Chaque soldat de Napoléon se trouvait désormais devoir lutter contre trois soldats allemands, hollandais et anglais. Napoléon devait simultanément livrer deux batailles, et il voulait en finir au plus vite avec les Anglais chancelants pour s'occuper du véritable danger qui grandissait de minute en minute sur sa droite: la redoutable armée prussienne. Aussi donna-t-il l'ordre à toute sa Cavalerie de réserve de charger au plus vite, mais trop tard. Quatre brigades de Cuirassiers et de Carabiniers, le Régiment de Dragons de la Garde Impériale et celui de Grenadiers à Cheval s'ébranlèrent et s'avancèrent au trot soutenu dans les champs de seigle, sautant par dessus les cadavres d'hommes et de chevaux qui encombraient le terrain.

Le champ de bataille était de nouveau silencieux. On n'entendait plus que le sourd grondement, le profond martellement du sol par les milliers de sabots de chevaux. Les cuirasses de cuivre des Carabiniers et celles d'acier-martelé des Cuirassiers lançaient des éclairs aveuglants qui blessaient les yeux, tandis que les immenses bonnets à poil des Grenadiers à Cheval de la Garde Impériale leur donnaient une taille de géants.

Dans le silence le plus complet, comme si tous retenaient leur souffle, les cavaliers gravissaient la pente. Soudain, à 50 mètres, l'artillerie alliée laissa partir de toutes ses gueules une immense décharge qui

---

[23]Certains stratèges ont évalué à 1/4 les effectifs tués ainsi par le rang suivant.
[24]Sur son flanc droit.

creusa de sanglants trous dans les rangs français, après quoi les artilleurs anglais abandonnèrent leurs pièces et se réfugièrent en hâte au sein des carrés. Au milieu d'un nuage de fumée sans cesse plus épais, l'horrible sarabande recommença. Les cavaliers français se précipitèrent entre les carrés. Les cuirasses vibraient et crépitaient sous le choc des balles; les chevaux s'empêtraient dans les cadavres. Quatre fois les cavaliers français revinrent à la charge. Quatre fois leur élan se perdit dans ce labyrinthe d'acier et de flammes. Les fantassins qui formaient les carrés tombaient eux-aussi sous les coups de Français ou foudroyés par les balles perdues des carrés voisins qui avaient manqué les cavaliers assaillants. Combien de centaines de Hollandais, d'Allemands, d'Anglais moururent ainsi, tués par les balles que les Américains appellent cyniquement "friendly fire"? Chaque fois qu'un homme tombait les carrés alliés serraient les rangs.

À la fin, le maréchal Ney, fou de rage, prit la tête des Carabiniers et se lança par dessus le tapis de cadavres et d'agonisants. Mais à 18h00, les survivants décimés de la Cavalerie française caracolaient dans le fond du vallon, trop peu nombreux désormais pour attaquer les lignes alliées. Ney se souvint alors, mais trop tard, des 6.000 fantassins de la Division Bachelu et Foy qui, à 1,3 km de là avaient assisté à la bataille. Il les lança à l'assaut alors que les Alliés avaient repris leur formation linéaire. Les fantassins français furent accueillis par des décharges terribles. En quelques minutes les fantassins perdirent 1.500 hommes tués ou blessés.

Ney rassembla alors quelques bataillons d'Infanterie et se lança à leur tête vers La Haye-Sainte dont il s'empara après une bataille acharnée. Il fit aussitôt installer une batterie à proximité de la ligne alliée, et, à 300 mètres, l'écrasa de projectiles. En quelques minutes, la ligne alliée vola en éclat; elle fut transformée en véritable magma humain et les survivants s'éparpillèrent désespérément dans toutes les directions et plus précisément vers Waterloo et vers Bruxelles au Nord. Dans la brèche sanglante ainsi creusée, Ney envoya à l'assaut trois divisions d'Infanterie ou ce qui en restait. Les fantassins français franchirent à la baïonnette le chemin encaissé d'Ohain et s'installèrent au cœur de la position de Wellington. L'acharnement du maréchal Ney avait porté fruit. La victoire penchait de nouveau dangereusement du côté des Français. “Le centre de la ligne était éventré.[25] Nous étions en péril. À aucun moment l'issue de la bataille ne fut plus douteuse.”

Voyant apparaître le spectre de la défaite avec sa cavalcade de massacres, les soldats alliés commencèrent à rompre les rangs, à déserter et à fuir le champ de bataille. Le régiment de Hussards anglais Cumberland, colonel en tête, tourna bride, et, au triple galop, prit la route de Bruxelles. Une foule de soldats, qui avaient perdu leur formation, le suivirent. Deux aides-de-camp de Lord Wellington furent tués; le prince d'Orange qui commandait l'armée hollandaise fut blessé à l'épaule. Wellington, pâle comme la mort s'écria devant son entourage: «Il faut absolument que la nuit ou les Prussiens arrivent!» Le ciel allait exaucer son vœu.

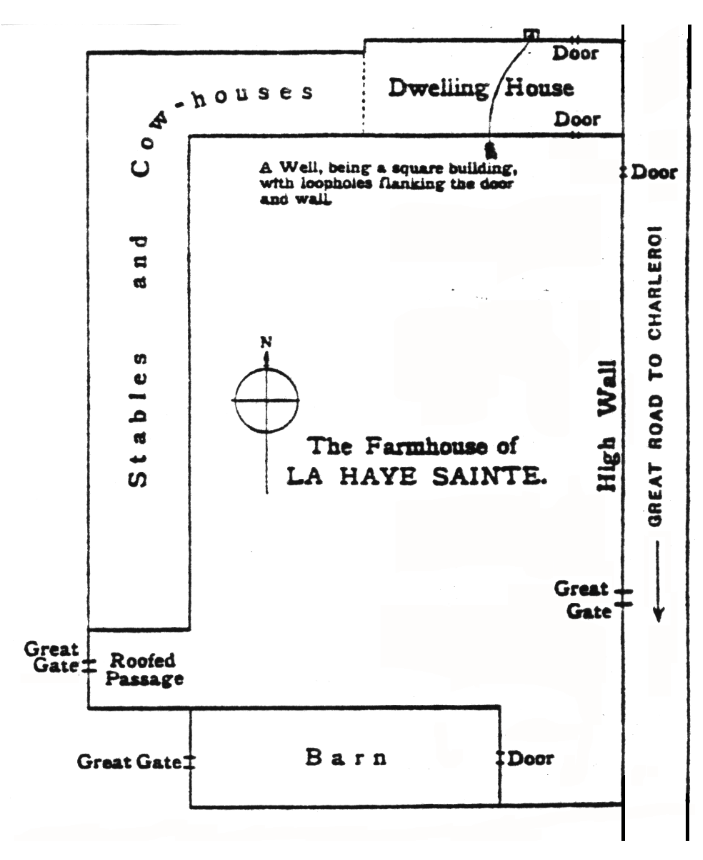
---

[25]Dira dans son rapport un officier anglais.

Ney, ivre de joie, fit demander à l'empereur Napoléon quelques régiments de la Garde Impériale nécessaires pour terminer le travail. Mais Napoléon, qui estimait n'avoir pas trop de toutes ses réserves pour tenir tête aux Prussiens, hésita puis refusa.

En effet, à ce moment, l'avant-garde de l'armée prussienne continuait son attaque contre[26] le flanc de l'armée française et même prenait les Français à revers car le Corps d'armée[27] de Bülow s'était

**La Vieille Garde épuisée, croulant sous les assauts des régiments anglais gardés en réserve par Wellington. Il avait utilisé essentiellement les unités hollandaises et mercenaires pour les attaques d'usure afin de limiter les pertes anglaises.**




emparé du hameau de Plancenoit en arrière des positions françaises. L'armée française contre-attaqua et reprit Plancenoit à 19h00.

À ce moment-là, les mains étant enfin libres, neuf bataillons de la Moyenne Garde Impériale furent envoyés à l'assaut dans les fonds de La Haye-Sainte sous le commandement du général Drouot. Les renforts arrivaient enfin, mais trop tard car les Alliés avaient réussi à se réorganiser et les Brunswickois avaient repris l'offensive. Le répit donné par les

---

[26] Qui durait depuis longtemps déjà.
[27] IV Corps d'armée Prussien, 30.000 hommes.

Prussiens de Blücher en attaquant les Français dans le dos avait soulagé et sauvé l'armée de Wellington. Sur le plateau du Mont-Saint-Jean, les Français épuisés et décimés durent céder le terrain conquis.

Ce fut à cet instant que le I^er^ Corps d'armée Ziethen[28] de l'armée de Blücher déboucha par le village d'Ohain, sur la gauche alliée. Les Prussiens étaient déjà 61.000 engagés dans la bataille et les autres Corps d'armée prussiens[29] arrivaient à marche forcée. Cet apport de troupes fraîches fit pencher la capricieuse victoire en faveur des alliés.

Désormais l'issue de la bataille n'était plus qu'une question de temps. Napoléon, qui sentait son propre sort et surtout celui de sa dynastie suspendus à cette bataille, ne voulait pourtant pas désespérer. Il se



porta rapidement dans le secteur le plus sensible du moment, celui où ses bataillons tentaient d'arrêter le I^er^ Corps Prussien de Ziethen, afin de les stimuler par sa présence. Puis ayant stabilisé ce point, il revint vers La Haye-Sainte, donna cinq des bataillons d'Infanterie de Drouot au maréchal Ney et lui ordonna de lancer un ultime assaut au Centre droit des positions alliées. L'épaisse fumée qui voilait une partie du champ de

[28] 31.000 Prussiens avec 96 canons

[29] II° Corps de Pirch 32.000 hommes et III° Corps de Thielemann, 24.000 hommes.

bataille empêcha Wellington de distinguer les mouvements de troupes destinés à organiser cette attaque, mais il en fut averti par un officier français royaliste qui déserta à ce moment afin d'apporter cette importante nouvelle à Wellington. Ce dernier ordonna aussitôt de réserver le feu des batteries alliées pour l'Infanterie française.

L'artillerie s'étant arrêtée, la fumée se leva bientôt et dévoila le champ de bataille. Le soleil parut même pour éclairer les colonnes françaises de ses rayons rasants. Les quatre colonnes d'assaut étaient disposées en échelons[30] et avançaient obliquement. L'aristocrate traître avait dit vrai. Le soleil couchant projetait dans le seigle des ombres gigantesques. Les soldats français avançaient silencieusement, sous la mitraille des armes légères, l'arme au bras, soucieux d'enjamber les corps des dizaines de milliers de morts et de blessés qui encombraient alors le champ de bataille. En tête, le maréchal Ney qui semblait désespérément rechercher la mort, à pied après avoir eu cinq chevaux tués sous lui, et brandissant une dérisoire épée cassée. Tragique crépuscule des dieux de l'Empire.

Les quatre colonnes françaises attaquèrent successivement; celle située du côté de La Haye-Sainte entra en contact la première, puis les autres en se rapprochant d'Hougoumont. La première réussit à enfoncer deux régiments anglais mais fut arrêtée par les shrapnels d'une grosse batterie et les baïonnettes d'une brigade hollandaise appelée en renfort de Braine-L'Alleud. La seconde fut aussi tenue en échec après un furieux combat au corps à corps. La troisième se heurta à la brigade des Guards qui s'était cachée derrière les haies du chemin d'Ohain au sommet de la crête militaire alliée. Lorsque les Français parvinrent à 40 pas du chemin, les Guards se levèrent soudainement et lâchèrent une terrible décharge qui fit osciller les survivants de la colonne française. Voyant l'hésitation, les Guards foncèrent sur eux et repoussèrent les survivants jusqu'au bas de la pente. La quatrième colonne fut prise en écharpe sur son flanc gauche par le tir bien ajusté du 52nd Foot [anglais]. Ébranlée et décimée elle aussi, elle ne put résister à une contre-attaque à l'arme blanche et se retira en désarroi.

Ce fut le moment où le Ier Corps d'armée prussien de Ziethen dépassa Papelotte et arriva au cœur de la bataille. Ce fut aussi l'instant où le IIe Corps d'Armée Prussien de Pirch [32.000 hommes avec 80 canons] fit sa jonction devant Plancenoit avec le IVe Corps Prussien de Bülow. Les Français avaient espéré l'intervention du Corps d'Armée français de Grouchy [33.000 hommes], mais c'était l'armée prussienne qui était venue faire balancer en faveur des Alliés une victoire assurée pour Napoléon. Les effectifs alliés devenaient écrasants, surtout avec des troupes fraîches. Une rumeur de trahison commença à circuler au sein de l'armée impériale qui se disloquait dans l'ombre crépusculaire.

Voyant enfin l'occasion belle avec l'intervention des Prussiens, des milliers de soldats anglais, restés jusque-là en réserve tactique sur le versant Nord du plateau du "mont", dévalèrent les pentes du plateau du Mont-Saint-Jean pour attaquer. Les Français, qui occupaient encore le fond de la vallée, refluèrent, submergés, vers la Belle-Alliance. La nuit aida la confusion à se transformer en déroute.

---

[30] Ou en tuyaux d'orgue.

Dans le désordre de l'obscurité, les derniers bataillons de la Garde Impériale tenaient encore leur formation. Formés en carrés, ils reculaient pas à pas, tenant en respect les Lanciers Noirs, les Dragons et les multiples divisions de fantassins qui allaient tour à tour se briser sur leurs lignes comme la mer sur les rochers. En dépit de toutes les sommations, la Garde Impériale, commandée par Ney et par Cambronne, refusa de se rendre. Ce fut à cette occasion que Cambronne lança son célèbre mot, selon certains, et l'expression "La Garde meurt mais ne se rend pas" selon d'autres. Mais peut-être n'est-ce qu'une légende. Du côté de Plancenoit aussi, dans le dos de l'armée française, la bataille contre les Prussiens se poursuivait aussi inutilement.

La bataille avait duré huit longues et atroces heures.

Pertes: Au total près de 50.000 tués ou blessés encombraient le champ de bataille, sans compter les cadavres de dizaines de milliers de chevaux, les canons, fourgons... ♦Français: 25.400 tués, blessés, et 7.000 prisonniers.[31] ♦Anglo-alliés: 24.000 tués et blessés, dont 4.000 de l'armée de Blücher et 20.000 de l'armée anglo-hollandaise de Wellington.

Conséquence de cette défaite française: Le Premier Empire était définitivement clos. Le marquis Emmanuel de Grouchy, que Napoléon avait vainement attendu toute la journée, força les Français à lutter avec une armée amoindrie. Avait-il trahi[32]? Le cri de "Nous sommes trahis," qui se fit entendre à l'arrivée des Prussiens sur le champ de bataille, semblait laisser croire que beaucoup le pensaient.

Les deux chefs alliés, Blücher et Wellington se rencontrèrent à 21h30 devant l'auberge de la Belle-Alliance. Ils convinrent que l'armée prussienne, beaucoup plus fraîche, se chargerait de la poursuite tandis que les Anglo-hollandais, en mauvais état, panseraient leurs plaies. Pendant ce temps, des milliers de maraudeurs et de détrousseurs de cadavres, comme après chaque bataille, pillaient les biens des morts et des blessés.

Au total, durant cette campagne de Belgique qui se terminait, les Français avaient perdu 36.500 hommes, tués, blessés et prisonniers, dont 6.900 à Ligny, 2.400 aux Quatre-Bras et 25.400 à Waterloo. Les Alliés avaient totalisé, durant la même période, 58.900 tués, blessés, prisonniers ou disparus, dont 25.000 Anglo-hollandais et 33.000 Prussiens.[33]

Les grandes peurs de la Révolution et de l'Empire étaient définitivement écartées pour les Aristocrates qui revinrent pour la deuxième

---

[31]Presque 38% de ses effectifs contre 11% pour les Alliés.

[32]Grouchy, dont on ne sut jamais s'il fut un traître ou un incompétent, mourut dans son lit 32 ans plus tard, en 1847, à l'âge de 81 ans.

[33]Le maréchal Ney fut fusillé sur ordre de Louis XVIII au pied de la grille du Luxembourg. La mort n'avait pas voulu de lui sur les champs de bataille. Le tsar Alexandre chassa de son armée un général russe qui osa, après la fusillade, faire caracoler son cheval près de la victime. Les pertes françaises enregistrées tout au long des *guerres de la Révolution et de l'Empire* totalisent près de 2.000.000 de morts dont 400.000 dus aux guerres révolutionnaires et 400 à 500.000 à la guerre civile entre Français. La France comptait alors un peu plus de 28.000.000 d'habitants. Les pertes dues à la *Guerre de Vendée* et à la Chouannerie varient. Selon une étude d'Historia [1988], cette guerre civile aurait tué 600.000 Français dont 18.000 soldats républicains, 80.000 chouans, 210.000 civils [exécutés], 300.000 morts de froid et de faim (Quid). On voit ce qu'il en coûta aux Français, de sang et de misère, pour obtenir le principe d'égalité des droits entre les citoyens, les classes privilégiées ne voulant pas renoncer à leurs privilèges.

fois en France s'installer dans les privilèges qu'ils considéraient comme légitimes. Ils avaient combattu durant des années contre la France et se votèrent, en arrivant, d'énormes compensations en dommages et intérêts.[34] Quant à ceux qui s'étaient battus pour ce pays, qui avaient rêvé de Liberté, d'Égalité et de Fraternité, ils se retrouvaient au même point, dans la pauvreté la plus cruelle; comme les citoyens de la Ville éternelle qui avaient combattu pour l'Empire romain et qui se retrouvaient démunis lorsque Atropos, l'inflexible Parques, avait poussé la cruauté jusqu'à leur laisser la vie en ne mettant pas fin à leurs jours dans un combat quelconque de leur carrière.[35]

La Butte du Lion fut édifiée[36] en 1824 à l'endroit même où le prince d'Orange avait été blessé à l'épaule, vers la fin de la bataille. Cette butte était destinée à commémorer les victimes hollandaises.

Les pertes humaines de l'ensemble de ces Guerres du Premier Empire atteignent 560.000 soldats en tout, en faisant abstraction des pertes civiles qui furent plus nombreuses encore.[37] Il faut ajouter à ce chiffre au moins l'équivalent pour les pertes par maladie. C'est donc de près de 2 millions de morts que ceux qui ont déclenché les Guerres du Premier Empire sont responsables. Pour définir le nombre de blessés et handicapés, il faut multiplier ce nombre par cinq, soit 10.000.000. Ces pertes sont loin de correspondre aux chiffres d'autres sources [voir page 2942].

Quant à Napoléon Ier, il fut déporté à l'île de Sainte-Hélène, dans l'Atlantique-Sud, où il mourut six ans plus tard par empoisonnement à l'arsenic.[38]

.

---

[34] Le *Milliard des Émigrés*.

[35] À leur sujet, l'historien grec Plutarque cite les paroles de Tiberius Gracchus [l'un des réformateurs Gracques]: «*Les bêtes sauvages répandues dans l'Italie ont chacune leur trou, leur tanière et leur repaire; et ceux qui combattent et meurent pour l'Italie n'ont que l'air et la lumière et puis rien; sans maison, sans demeure fixe, ils errent avec leurs enfants et leur femme. Les généraux mentent lorsque, dans les batailles, ils engagent les soldats à combattre les ennemis pour la défense des tombeaux et des temples. Parmi tant de Romains, il n'y en pas un qui ait un autel paternel, un tombeau d'ancêtres. Ils font la guerre et ils meurent uniquement pour le luxe et l'opulence d'autrui; on les appelle maîtres du monde, et ils n'ont pas à eux une motte de terre.*» [Plutarque, *Vie de Tiberius Gracchus*, trad. Talbot. in *Histoire Romaine*, Albert Malet et Jules Isaac, Hachette, Paris, 1931]. Les soldats de toutes les nations et de tous les temps devraient méditer cela.

[36] Érigée en dépit de la colère des Anglais en général et de Wellington en particulier qui voulaient garder le site du champ de bataille tel qu'il était le jour du combat. On les comprend d'autant plus que les victimes anglaises ―beaucoup moins nombreuses il est vrai que celles des autres nations alliées n'étaient pas célébrées par la Butte du Lion.

[37] Chiffres tirés de URLANIS, B., *Wars and Population*, Progress Publishers, Moscou, 1971, p.45

[38] Selon une analyse de 1995 effectuée sur des cheveux de l'empereur aux laboratoires américains du FBI par Graphite Fumace Atomic Absorption Spectroscopy. [WEIDER, Ben, *Napoléon est-il mort empoisonné*?, éditions Pygmalion-Watelot, Paris, 1999. Ben Weider est un Américain d'origine canadienne, président de l'International Napoleonic Society].

**Emeutes de la faim en Angleterre à la fin du 1er Empire**






## ***Xùcar***. *Bataille du*

***Autre nom***: Jùcar

***Date de l'action***: 13 juin 1813.

***Localisation***: Le fleuve Jùcar se jette dans le Golfe de Valence, à Cullera; Province de Valencia, Espagne. Coordonnées géographiques: 39° 09' de latitude Nord, et 00° 14' de longitude Ouest.

***Conflit***: Guerres du Premier Empire [du 18 mai 1804 au 6 avril 1814 **&** *les Cent-Jours* du 20 mars au 28 juin 1815]. Sixième Coalition [de mars 1813 au 11 avril 1814].[1]. Guerre Péninsulaire, 1808-1814. Campagne de 1813.

***Contexte***: Pendant l'expédition du maréchal Suchet, qui se porta d'Alicante à Tarragone afin de faire lever le siège de cette ville par les Anglais, le général français Harispé à la tête de deux divisions et de la Brigade de Cavalerie du général Delort, fut arrêté sur le Xùcar par les forces anglo-espagnoles du général irlandais Elio et du duc del Parque.

***Chefs en présence*** ♦**Français**: général Harispé; général Mesclop. ♦**Anglo-espagnols**: duc del Parque; général Elio; colonel O'Ronam.

***Effectifs engagés*** ♦**Français**: 4.000 hommes. ♦**Anglo-espagnols**: 20.000 hommes.

***Stratégie ou tactique***: Le but des Anglo-espagnols était de freiner l'armée de Secours qui venait faire lever le siège aux Anglais.

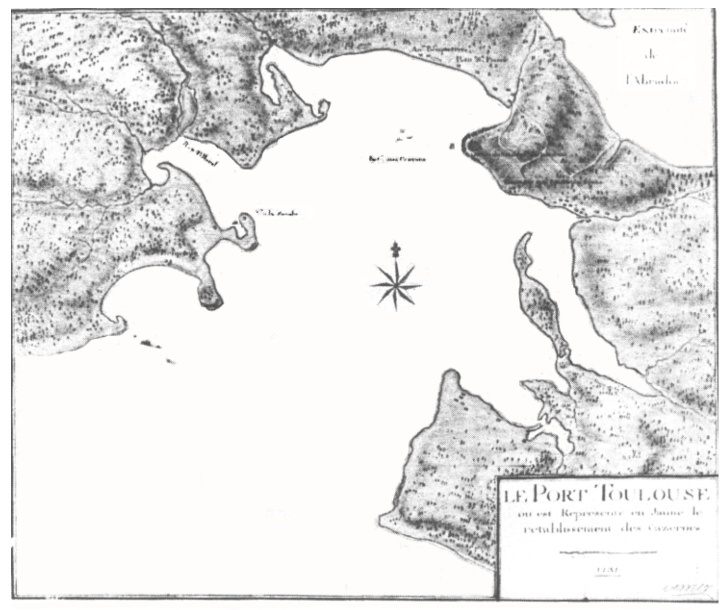
***Résumé de l'action***: Dès le 10, le général Harispé avait replié ses avant-postes pour occuper les positions retranchées sur la rive gauche du fleuve Xùcar. Le général Elio suivit, avec une nombreuse Cavalerie, ce mouvement rétrograde qui s'effectuait dans le plus grand ordre par l'armée française. Le 11, le général Mesclop, pressé vivement par les Anglo-espagnols, fit volte-face, chargea les divisions alliées à la tête d'un escadron du 4e Hussards, leur tua une trentaine d'hommes et leur fit autant de prisonniers parmi lesquels le colonel irlandais O'Ronam, chef d'État-Major du général Elio.

Le 13, les Anglo-espagnols, forts de 20.000 hommes, s'avancèrent sur deux colonnes par les routes d'Albérique et d'Alcira, et vinrent occuper sur la rive droite les hauteurs qui dominent le Xùcar. Le général Elio tenta vainement de s'emparer d'une maison crénelée qui défendait le passage du fleuve. Quatre-vingts Voltigeurs français y résistèrent pendant 6 heures à 3.000 hommes et au feu meurtrier de plusieurs batteries. Cette belle défense, véritable *"Camérone"* d'Espagne,[2] donna au général français le temps de réunir sa division. Il repassa sur la rive droite, vint débloquer la maison crénelée et offrit, en dépit de son infériorité numérique, le combat aux Anglo-alliés. Une vive canonnade s'engagea alors de part et d'autre. Quelques escadrons de Cavalerie alliée, placés à l'entrée de la plaine, furent assaillis par la Cavalerie du général Delort et mis en déroute. Mais l'Infanterie alliée resta constamment déployée en bataille sur les hauteurs escarpées, à droite et à gauche de la route. Il fut

[1]La 6e Coalition fut signée en mars 1813 sous l'impulsion de l'Angleterre. Elle regroupait la Russie, la Prusse, l'Autriche, la Suède et l'Angleterre, ainsi que presque toutes les autres puissances d'Europe. Elle eut pour résultat l'abdication de Napoléon, le 11 avril 1814.

[2]50 ans exactement avant le célèbre combat mexicain au cours duquel la Légion Etrangère se distingua dans un haut fait similaire.

impossible aux Français de les attirer dans la plaine pour leur livrer bataille. Tandis que le général Harispé provoquait vainement l'ennemi au




COLONISATION FRANÇAISE DE L'ACADIE. PROJET DE PORT-TOULOUSE, SUR LA PAROISSE DE ST-PIERRE

combat, le général Habert sortit de la ville d'Alcira à la tête des 14e et 16e Régiments d'Infanterie de Ligne et d'un escadron de Hussards, attaqua le duc del Parque dans Carcazente, et dispersa pêle-mêle ses colonnes d'Infanterie et de Cavalerie. Les Anglo-espagnols se retirèrent alors en laissant 500 tués et blessés sur le terrain, et 640 prisonniers entre les mains des Français dont 30 officiers, un drapeau et 2.000 fusils.

***Pertes*** ♦**Français**: non spécifiées. ♦**Anglo-espagnols**: 500 tués, blessés, et 640 prisonniers dont 30 officiers; un drapeau et 2.000 fusils.

***Conséquence de cette défaite anglo-espagnole***: L'armée de Secours française passa et obligea les Anglais à lever le siège de Tarragone.



## **Yanci.** *Bataille de*

***Date de l'action***: 1er août 1813.

***Localisation***: Bourg du Pays-Basque espagnol,[1] à 18 km à vol d'oiseau au S.-S.-O. de St-Jean-de-Luz. 01° 42' Ouest, 43° 13' Nord.

***Conflit***: Guerres du Premier Empire [du 18 mai 1804 au 6 avril 1814 **&** *les Cent-Jours* du 20 mars au 28 juin 1815].

Sixième Coalition [de mars 1813 au 11 avril 1814].[2] Guerre d'Espagne, 1808-1814. Campagne de 1813 dans les Pyrénées.

***Contexte***: Soult retraitait vers la France. Il marcha durant la nuit du 30 juillet le long du *Col Doña Maria. La Division Légère*[3] de Victor Allen s'élança pour aller s'emparer du pont étroit qui franchissait le défilé de Yanci par où les Français devaient passer.




***Chefs en présence*** ♦**Français**: maréchal Soult, duc de Dalmatie. ♦**Anglais**: général Victor Allen.

***Effectifs engagés*** ♦**Français**: 3.000 hommes. ♦**Anglais**: 6.500 hommes, sans compter, bien entendu, les irréguliers espagnols, fort nombreux et qui constituaient un appoint non négligeable.

***Stratégie ou tactique***: Forcement d'un pont par assaut frontal; le pont était gardé par une casemate, mais le gros des troupes anglaises était

---

[1]Appelé Yanzi en basque.

[2]Voir la note de la rubrique "Conflit" de *Batailles de Blexen et Bremerlehe* .

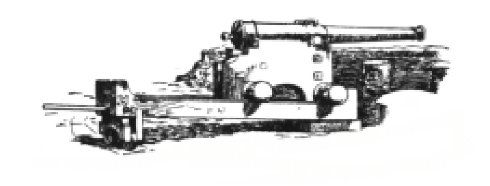
[3]Anglaise.

retranché sur les hauteurs environnantes.

***Résumé de l'action***: Les Anglais parvinrent sur la crête de la falaise qui dominait le pont au moment où les Français le franchissaient avec leurs blessés et leurs civières. Les Anglais tentèrent alors de leur barrer le passage par un feu vertical. Pour y parer, Soult lança un assaut de 3.000 hommes en direction des hauteurs. Les Anglais, retranchés au sommet des pentes abruptes tentèrent de les arrêter par un feu roulant de mousqueterie; mais les Français réussirent à forcer le passage et à mettre la ligne anglaise en fuite.

***Pertes*** ♦Non définies.

***Conséquence de cette défaite anglaise***: Ce combat ne fut qu'un simple accrochage, sans suite. Les Anglais retraitèrent sur quelques kilomètres.



**Canon de siège français [1802]**

## *Yecla*. *Bataille de*

***Date de l'action***: 20 novembre 1812.
***Localisation***: En Murcie; à 60 km au N.-O. d'Alicante et à 115 km au Sud de Valencia; Espagne. Coordonnées géographiques: 38° 37' de latitude Nord, et 01° 07' de longitude Ouest.
***Conflit***: Guerres du Premier Empire [du 18 mai 1804 au 6 avril 1814 **&** *les Cent-Jours* du 20 mars au 28 juin 1815]. Guerre Péninsulaire, 1808-1814. Campagne de 1812.
***Contexte***: Le général Elio, d'origine irlandaise, venait de remplacer le général Joseph O'Donnell.[1] D'un caractère fort irascible, Elio avait été rappelé d'Amérique où il ne s'était signalé que pas une atroce sévérité. À peine arrivé à son PC espagnol, il commença par menacer l'armée française d'Aragon de violentes *représailles,* d'une *guerre d'extermination* et d'*égorger tous les prisonniers français* qui tomberaient entre ses mains. La cause de cette menace était l'exécution capitale du baron "émigré" *de Launay*, capitaine au bataillon des gardes Wallones de l'armée alliée.[2]

L'insolent message d'Elio adressé au général Delort était d'autant moins justifié que *l'Armée* [française] d'Aragon ne cessait de se conduire avec grande modération en ce qui avait trait aux abus habituellement imputés aux armées à l'étranger.

Mais bientôt le général Delort trouva l'occasion de demander des comptes pour ce message arrogant.
***Chefs en présence*** ♦**Français**: général Delort. ♦**Anglais**: général Elio.
***Effectifs engagés*** ♦**Français**: 400 fantassins et 300 cavaliers. ♦**Anglais**: 3.000 hommes.
***Stratégie ou tactique***: Embuscade urbaine. Le commando français se dissimula dans des rues adjacentes obscures et intervint au signal, attaquant la colonne anglaise des deux côtés simultanément.
***Résumé de l'action***: Le général Delort fut informé un jour que le général Elio devait passer à Yecla pour se rendre à Alicante dans la nuit du 20 novembre et sous la protection d'une escorte spéciale et d'un gros détachement de Cavalerie cantonné à Yecla.

Le général Delort se mit alors en marche à 18h00 avec 400 fantassins d'élite et 300 cavaliers du 4e Régiment de Hussards.

Au milieu de la nuit, la Cavalerie alliée fut surprise dans Yecla, assaillie à la baïonnette et au sabre, et poursuivie bien au-delà de Jumilla. Le général irlandais, avec tout son État-Major, son escorte, et muni de ses plans de campagne et de sa correspondance avec la Régence suprême du royaume d'Espagne, venait juste de quitter la ville. Au cours du violent combat qui s'ensuivit lorsque le Corps d'élite français les attaqua, le major commandant les escadrons de Cavalerie, cinquante cavaliers, beaucoup d'armes et d'effets militaires furent pris, et un grand nombre de cavaliers anglo-alliés tués dans les rues. Le reste s'enfuit à la faveur des ténèbres.

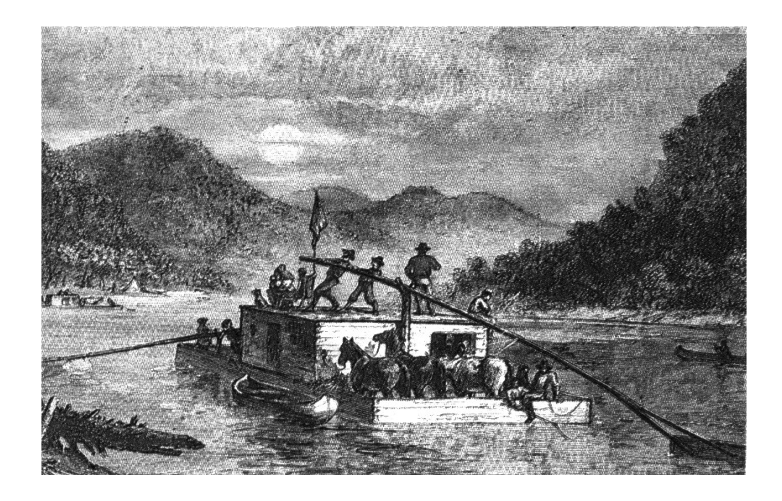
---

[1]Les Anglais avaient dans leur *colonie irlandaise* une réserve inépuisable de catholiques [interdits de promotion dans l'armée anglaise à cause du Test Act] mais qui encadraient avec le plus grand zèle les insurgés espagnols.

[2]Il avait été pris à Castalla, et fusillé par les Français, conformément au décret impérial imposant la peine capitale aux Français passés à l'ennemi.

***Pertes*** ♦**Français**: quelques tués et blessés. ♦**Anglais**: de nombreux tués, blessés et prisonniers.

***Conséquence de cette défaite anglo-espagnole***: Si le prestige du général allié en souffrit, le cours de la guerre n'en fut pas sensiblement affecté.



**Radeaux sur la rivière Ohio. À peine la Nouvelle-France était-elle tombée entre les mains de l'Angleterre, que des foules de colons envahirent l'Ohio d'abord —puis la Louisiane lorsque Bonaparte l'eut bradée aux États-Unis— pour coloniser et mettre en valeur ces immenses territoires que la mauvaise administration française avait laissés presque vides. Ainsi par les déplorables abandons successifs, des souverains français qui n'avaient pas saisi l'importance de l'Amérique du Nord (Louis XIV donna la Baie d'Hudson, Terre-Neuve et l'Acadie avec ses fidèles habitants, Louis XV abandonna la Nouvelle-France, Louis XVI quoique ayant mis l'Angleterre à genoux, refusa de récupérer la Nouvelle-France et sa population francophone, et enfin Napoléon força l'Espagne à lui rendre l'immense Louisiane afin de la vendre à la république américaine), la France marchait, lentement mais sûrement, vers son abaissement.**

## BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE SUPPLÉMENTAIRE

♦ABRANTES, duchesse d'., Mémoires, Paris 1831.
♦ALISTER, R., pseudonyme de ROBERTSON, Alexander, Extermination of the Scottish Peasantry, Londres, 1853.
♦ALSIUS, Pere., y HOSTENCH, J., Centenari de la Guerra de la Independencia, Banyolas, 1909.
♦ALSIUS, Pere y TORRENT, Ensaig Historich Sobre la Vila de Banyolas, Segona Edicio, Estampa de F.Mateu y Vilardell, Banyolas, 1895.
♦ALVAREZ CANAS, Maria Luisa, La Guerra de la Independencia en Alicante, Cambio Politico y Crisis del antiguo Regimen en Alicante (1808-1814), Patronato Municipal del 5° Centenario de la Ciudad de Alicante, Alicante, 1990.
♦AMIOT, Joseph-Marie, [missionnaire en Chine] Art militaire des Chinois, ou Recueil d'anciens traités sur la guerre, Édité chez Didot l'aîné, Paris, M.DCC.LXXII [1772] Ce fut la première traduction des théories du Chinois Sun Tsu dans une langue occidentale.
♦ANDERSON, Joseph, lieutenant-colonel, Recollections of a Peninsular Veteran, London, 1913.
♦ASCLÉPIODOTE, Traité de tactique, traduction de L. Poznanski, Les Belles Lettres, Paris, 1992.
♦ASIMOV, Isaac, The Shaping of England, Houghton Mifflin Company, Boston, 1969.
♦Atlas des plans et cartes pour servir à l'intelligence des marches et positions du 7e Corps de la Grande Armée, pendant la campagne des années 1805-1809, Paris, 1821.
♦BALAGNY, Campagnes de l'Empereur Napoléon en Espagne, Paris, 1902-1906.
♦BANNATYNE, Neil, lieutenant-colonel, History of the Thirtieth Regiment, 1689-1881, Liverpool, 1923.
♦BAPST, Souvenir d'un canonnier de l'Armée d'Espagne, Paris, 1892.
♦BARAQUEMAY, A., Le général Bazon-Merle, 1766-1830, Espagne 1808-1814, Montreuil-sur-Mer 1892.
♦BARNETT, Correlli, Britain and Her Army 1509-1970, A Military, Political and Social Survey, William Morrow & Company, New York, 1970.
♦BATTISTINI, Olivier, La Guerre. Trois tacticiens grecs, Enée, Asclépiodote, Onasandre, Anthologie. Editions Nil, Paris 1994.
♦BATTLEFIELDS of Europe, Chilton Books, Philadelphia.
♦BELL, Sir George, major-général, Soldier's Glory, being Rough Notes of an Old Soldier, arranged and edited by Brian Stuart, London, 1956. page 105.]
♦BELLOC, Hilaire, British battles. S.Swift & Co, Hugh Rees, Londres, 1911-1913.
6 volumes.
♦BELMAS, Jacques, Vital, Journaux des sièges faits ou soutenus par les Français dans la Péninsule de 1807 à 1814. 4 vol. et 1 atlas. Paris 1836-1837.
♦BERTON, Pierre, Flames across the Border, McClelland & Stewart Ltd, 1981,Toronto.
♦BERTRAND, J.-B., Histoire de Boulogne, 1829.
♦BIGARRÉ, général, Mémoires, Paris 1883.
♦BLAKENEY, Robert, A Boy in the Peninsular War. The Services, Adventures, and Experiences of Robert Blakeney, Subaltern in the 28th

Regiment. An Autobiography; Edited by Julian Sturgis, London, 1899.
♦BLAKISTON, Major, J., Twelve Years' Military Adventure in Three quarters of the Globe: or, Memoirs of an Officer who served in the Armies of His Majesty and of the East India Company, between the Years 1802 and 1814 in which are contained the campaigns of the Duke of Wellington in India, and his last in Spain and the South of France, Londres, 1829, 2 vol.
♦BLOND, Georges, La Grande Armée, Robert Laffont, Paris 1979.
♦BODART, Dr. Gaston, Militar-historisches, Kriegs-Lexicon, 1618-1905 (1908)]
♦BOISSONNAULT, Charles-Marie, Histoire politico-militaire des Canadiens-Français, Editions du Bien-Public, Trois-Rivières.
♦BOND, Gordon, B., The Grand Expedition (1809), The University of Georgia Press, Athens, USA, 1979.
♦BONNAULT, Claude de, Histoire du Canada-Français, 1534-1763, PUF, Paris.
♦BONNET, Emile, Les Anglais en Languedoc, Imprimerie générale du Midi, Montpellier, 1915.
♦BOPPE, Paul Louis Hippolyte, Les Espagnols à la Grande Armée, le corps de Romona, 1708-1808, etc..., Nancy, Paris, 1899.
♦BOPPE, Paul Louis Hippolyte, La Légion portugaise, Nancy, Paris, 1897.
♦BORDONOVE, Georges, Les marins de l'An II, 1974.
♦BRETT-JAMES, Antony, Life in Wellington's Army, George Allan & unwin Ltd, London, 1972.
♦BRIALMONT, Alexis, Histoire du duc de Wellington, Paris, 1856-1857.
♦BUCKHAM, P.,W., Personal Narratives of Adventures in the Peninsula during the War in 1812-1813. By an Officer late in the Staff Corps Regiment of Cavalry, Published anonymously, London, 1827
♦BUNBURY, The Great War with France, 1799 - 1810.
♦BURROUGHS, George Frederick, A Narrative of the Retreat of the British Army from Burgos; in a series of Letters, Bristol, 1814.
♦CADELL, Charles, lieutenant-colonel, Narrative of the Campaigns of The Twenty-Eighth Regiment, since their return from Egypt in 1802, London, 1835
♦CAREL, Auguste, Précis historique de la Guerre d'Espagne et de Portugal de 1808 à 1814.
♦CARSS, John, capitaine, The 2nd/53rd in the Peninsular War. Contemporary Letters from an Officer of the Regiment, Edited by S.H.F. Johnson, Journal of the Society for Army Historical Research, vol.26, London, 1948.
♦CASTEX, amiral Raoul, Théories stratégiques, 5 vol., Éditions maritimes, Paris, 1929-1935.
♦CAULINCOURT, Arnaud de, général, Mémoires, Paris, 1933.
♦CHANDLER, David, Editor, A Guide to the Battlefields of Europe, Chilton Books, Philadelphia.
♦CHAS, J., Tableau des opérations militaires et civiles de Bonaparte, Paris 1801.
♦CHASSAIGNE, Philippe, Histoire de l'Angleterre, Éditions Aubier, Paris 1966.
♦CHLAPOWSKI, Désiré, général, Mémoires sur les guerres de Napoléon, Paris 1908.
♦CHOFFEL, Jacques, Louis VIII le Lion, Paris, Lanore, 1983.
♦CLAUSEWITZ, Carl von, De la Guerre, traduction de Denise Naville, Les Editions de Minuit, Paris 1955. [5 volumes]
♦CLERS, Lieutenant-colonel, Guerre d'Espagne, Capitulation de Baylen.

Causes et conséquences. Paris 1902.
♦CLOWES, Sir William Laid, The Royal Navy, A History from the Earliest Times to the Present, Sampson Low, Marston & Company, Ltd, Londres, 1897. 7 vol.
♦COIGNET, Jean-Roch, capitaine. Les Cahiers, Paris, 1883.
♦COLIN, J., Les Grandes Batailles de l'Histoire, Paris, 1915.
♦CONSTANS, Mn, Cronica de Banyoles 1705 al 1951, Oeuvre inédite déposée aux Archives de Banyoles, Espagne.
♦COOKE, John, Memoirs of the Late War; Comprising the Personal Narrative of Captain Cooke of the 43rd Regiment of Light Infantry, 2 volumes, London, 1831. 2 volumes
♦COOPER, John Spencer, Rough Notes of Seven Campaigns in Portugal, Spain, France and America, during the Years 1809-1815, Londres & Carlisle, 1896.
♦COXE, William, Archideacon of Wiltshire, L'Espagne sous les Rois de la Maison de Bourbon, ou Mémoires relatifs à l'histoire de cette nation, 6 tomes, Paris 1827, publié d'abord par Longman, Hurst, Rees, Orme & Brown, à Londres en 1813, puis traduit en français pour diffusion internationale.
♦DAGUERRE, J., La retraite du maréchal Soult et le siège de Bayonne, 1813-1814, Imprimerie Lamaiguère, Bayonne, 1897.
♦DEDEM DE GELDER, général Baron de, Mémoires, Plon, Paris, 1900.
♦DEGAGE, Alain, Le port de Sète: proue méditerranéenne du canal de Riquet, 1985.
♦DEGAGE, Alain, Les fortifications du port de Sète du XVIè siècle à nos jours, in Revue Historique des Armées, Vincennes, 1980.
♦DEROZIER, Claudette, La guerre d'indépendance espagnole à travers l'estampe, 1808-1814. Thèse universitaire de Toulouse.
♦DESBOEUFS, capitaine, Souvenirs, Les étapes d'un soldat de l'Empire (1800-1815) : souvenirs du capitaine Desboeufs publiés pour la Société d'histoire contemporaine par M. Charles Desboeufs , son petit-fils A. Picard et fils, Paris 1901.
♦DEVINE, T.M. & DICKSON, David, Ireland and Scotland, 1600-1850, Parallels and Contrasts in Economic and Social Development, John Donald Publishers Ltd, Edinburgh, 1983.
♦DIAZ de Baez, Juan, Historia de la guerra de Espana contra Napoleon. Madrid 1843.
♦DONALDSON, Joseph, Recollections of the Eventful Life of a Soldier [sergent de la 94th Scots Brigade], New Editions, Edinburgh, 1845, 2 vol.
♦DRINKWATER, J. A History of the Siege of Gibraltar, Londres, 1905.
♦DUFOUR, Atlas de Géographie *(nombreux plans de batailles)*, Paris, date inconnue.
♦DUPONT, Pierre, Comte, Lettre sur l'Espagne en 1808, Paris, 1823.
♦DUTETRE, Père Jean-Baptiste, Histoire Générale des Antilles Habitées par les Français, Paris, 1667.
♦ELLESMERE, Francis, earl of, Personal Reminiscences of the Duke of Wellington, Edited with a Memoir by his Daughter Alice, Countess of Stafford, London, 1904.
♦ÉMY, Jean, Histoire de la pierre à fusil, Imprimerie Alleaume, Blois.
♦ÉNÉE LE TACTICIEN, Poliorcétique, traduction de A. Bon, Les Belles Lettres, Paris, 1967.
♦English Historical Documents, General Editor David, C. Douglas, M.A., F.B.A. Eyre & Spottiswoode, Part IX.
♦FAUCHERRE, Nicolas, Places fortes, bastions du pouvoir,

R.E.M.P.A.R.T., Desclée de Brouwer, 1986, 4éme édition de 1991, Paris
♦FÉE, Apollinaire, Souvenirs de la Guerre d'Espagne, Paris, 1856.
♦FEZENSAC, duc de, général de division, Souvenirs militaires de 1804 à 1814, Librairie Dumaine, Paris, 1870.
♦FINO, J.-F., Forteresses de la France Médiévale, Éditions A. et I. Picard & Cie, Paris 1967.
♦FITCHETT, W.H., éditeur, Wellington's Men. Some Soldier Autobiographies, New Editions, Londres, 1912
♦FOCH, Ferdinand, Maréchal, Des Principes de la Guerre, Conférences faites en 1900 à l'École Supérieure de Guerre, Berger-Levrault, Libraires-Éditeurs, Nancy-Paris-Strasbourg, 1903.
♦FORBES-LEITH, William, The Scotsmen-at-arms and life-guards in France, Edinburgh, 1882, in-4.
♦FORTESCUE, J.W. History of the British Army, Macmillan and Co. Limited, St.Martin's Street 13 volumes, Londres, 1883.
♦FOSTER, R.F., The Oxford Illustrated History of Ireland, Oxford University Press, 1991.

♦FOY, Maximilien Sébastiani, Général, Histoire de la Guerre de la Péninsule sous Napoléon, précédée d'un tableau politique des puissances belligérantes. Publié par Madame la comtesse Foy, Baudouin Frères Editeurs, Paris, 1827.
♦"*France Septentrionale*", décembre 1693, dans les Archives des Colonies. "*Correspondance générale, Canada*". Paris, AC,C 11A,12:396V
♦FRANÇOIS, Charles François, capitaine, Journal du Capitaine François, dit le Drommadaire d'Égypte, 1792-1830, publié d'après le manuscrit original par C. Grolleau, Préface de Jules Claretie, Paris, 1903. 2 vol.
♦FRAZER, Augustus, Letters of Colonel Augustus Frazer, K.C.B., commanding the Royal Horse Artillery in the Army under the Duke of Wellington, written during the Peninsular and Waterloo campaigns, publié par le major-général Edward Sabine, Londres, 1859.
♦FUGIER, A., Napoléon et l'Espagne, Paris, 1930.
♦FUGIER, A., Napoléon et le Portugal, Paris 1931.
♦FUGIER, A., La Junte supérieure des Asturies et l'invasion française, Paris, 1930.
♦GARTHOFF, Raymond L., La doctrine militaire Soviétique, Librairie Plon, Paris, 1952, traduit de l'américain par Mario Lévi.
♦GAVIN, William, The Diary of William Gavin, Ensign and Quartermaster, 71st Highland Regiment, 1806-1815. XXV
♦GEORGE-CARNOY, Odile, Cravant Historique et Quotidien, Cravant, 1992.
♦GÉRAMB, baron de, Lettre au comte Moira... sur les Espagnols et sur Cadix, 1810.
♦GESTEIRO ARAUJO, Manuel, La Batalla de Majadahonda 1812, Boletin de Informacion Municipal, Majadahonda, 1995, Octubre, pags. 18-19.
♦GILLINGHAM, John, The Oxford Illustrated History of Britain, Edited by Kenneth O. Morgan, Guild Publishing, London, 1984.
♦GLACHANT, Roger, Histoire de l'Inde des Français, Librairie Plon, Paris, 1965.
♦GLOVER, maréchal, The Peninsular War, 1807-1814. A concise military history, David and Charles, Hamden, Newton Abbot & Londres, 1974.
♦GOMEZ DE ARTECHE, Jose, Historia Militar de Espana de 1808 à 1814.
♦GOUVION SAINT-CYR, Louis, marquis de, Journal des opérations de l'armée de Catalogne, Paris 1821.

♦GRANDMAISON, Charles Geoffroy de, L'Espagne et Napoléon, 1812-1814, Paris 1908, 3 vol., plans.
♦GRANT, J.G., British Battles on Land and Sea. Cassel Petter & Galpin, Londres. Tome 1.
♦GRASSET, colonel, La Guerre d'Espagne, Berger-Levrault, Paris, 1914.
♦GREEN, John, The Vicissitudes of a Soldier's Life, or a Series of Occurrences from 1806 to 1815, Louth (UK) 1827.
♦GREEN, William, A Brief Outline of the Travels and Adventures of William Green (late Rifle Brigade) during a period of 10 years in Danemark, Germany, and the Peninsular War, Leicester, UK, 1858.
♦GRIGNON, Claude-Henri, GIROUX, André, Le vécu à Saint-Eustache de 1683 à 1972, Editions Corporation des fêtes de Saint-Eustache, Saint-Eustache, 1987.
♦GRONOW, capitaine, The Reminiscences and Recollections of Captain Gronow, being Anecdotes of the Camp, Court, Clubs, and Society, 1810-1860, 1st edition, 1862-1866, 2 volumes, Londres, 1900. 2 tomes.
♦GUIBERT, lieutenant-général, comte Jacques Antoine Hippolyte de, Essai de tactique générale, Paris, 1773.
♦GUILLON, E., Les Guerres d'Espagne sous Napoléon, Paris 1902.
♦GUINGRET, M., Relation historique et militaire de la camnpagne de Portugal sous le maréchal Masséna, Limoges, 1817.
♦HALE, Les grands combats sur mer, de Salamine au Jutland, Paris, 1932.
♦HANNON, Leslie, F., Forts of Canada, The Conflicts, Sièges, and Battles that Forged a Great Nation, McLelland & Stewart Ltd, Toronto, 1969.
♦HAUTEFEUILLE, A., et LÉONARD, L., Histoire de Boulogne, 1860.
♦HENNET de GOUTEL, Le général Cassan et la défense de Pampelune, Perrin et Cie, Paris.
♦HENRY, Walter, Surgeon Henry's Trifles. Events of a Military Life, publié par Pat Hayward, première édition à Québec en 1839.
♦HIBBERT, Christopher, Corunna, W.W.Norton & Company, Londres, 1962.
♦HIBBERT, Christopher, The English, A Social History, 1066-1945, W.W.Norton & Company, London, 1986.
♦Histoire de la ville de Cherbourg.
♦HITSMAN, J. Mackay, The Incredible War of 1812, University of Toronto Press, 1965.
♦HOGG. Ian, V., Forteress; a History of Military Defense, Macdonald and Jane's Publishers, London, 1975.
♦HUEBNER, Johann l'Aîné, Les Généalogies historiques des Rois, Empereurs, etc., et de toutes les maisons souveraines qui ont subsisté jusqu'à présent, etc, traduit de l'allemand en français pour diffusion internationale, 4 tomes, Paris 1736 - 1738.
♦INSH, George Pratt, The Scottish Jacobite Movement, A Study in Economics and Social Forces, The Moray Press, Edinburgh, 1952.
♦JEFFRERYS, C.W., The Picture Gallery of Canadian History, The Ryerson Press, Toronto, 1942; 3 volumes.
♦JOMINI, baron de Jomini, général et aide de camp de l'empereur de Russie, The Art of War, traduit du Français par le capitaine G.H. Mendell et par le lieutenant W.P. Craighill, Greenwood Press Publishers, Westport, Connecticut, USA. [L'auteur s'excuse de n'avoir eu à sa disposition que la version anglaise; ce qui a entraîné une traduction supplémentaire de l'anglais au français.]
♦JONES, (Sir John), Sieges in Spain, Londres, 1846.
♦JOHNSON, T.R. St, Antigua and the Antiguans, 2 vol. Londres, 1842.

♦JOUNGSON, A.J., The Making of Classical Edinburgh, 1750-1840, Edinburgh University Press, Edinburgh, 1966.
♦JOURDAN, vicomte Jean-Baptiste de, Mémoires militaires du maréchal Jourdan (guerre d'Espagne) écrits par lui-même, publiés d'après le manuscrit original)
♦KINCAID, J., capitaine, Random Shots from a Rifleman, London, 1835.
♦KNOX, John, History of the Reformation in Scotland, Edited by William Craft Dickinson, etc... 2 vol., Thomas Nelson & Sons, Londres, 1949..
♦LA CHENAYE-DESBOIS, Dictionnaire de la noblesse, tome VI, Paris.
♦LACHOUQUE, Henri. [Commandant] Waterloo. Paris.
♦LAFFAILLE, G., Colonel du Génie, Mémoires sur la Campagne du Corps d'Armée des Pyrénées-Orientales, Anselin et Pochard, Paris, 1826.
♦LAFFAILLE, G., Précis des Campagnes de Catalogne de 1808 à 1814. Anselin et Pochard, Paris, 1826.
♦LAFFITTE, Paul de, Le Combat d'Aire et le Passage des Anglais, Imprimerie J.Labrouche, Aire-dur-Adour, 1924.
♦LAMIRAUX, François, Gustave, Le siège de Saint Sebastien en 1813, Paris 1900.
♦LANDMANN, colonel, Recollections of my Military Life, 2 volumes, London, 1854; volume II.
♦LARREY, baron Dominique, Mémoires de chirurgie militaires et campagnes, Paris 1812-1817.
♦LAWRENCE, William, The Autobiography of Sergeant William Lawrence, a Hero of the Peninsular and Waterloo Campaings, publié par George Nugent Banks [40th Regiment], London, 1886.
♦LAWTON, Richard, and POOLY, Colin G., Britain 1740-1950, An Historical Geography, Edward Arnold Publishing, London, 1992.
♦LECONTE, F., Guerre d'Espagne. Extrait des souvenirs inédits du général Jomini, Paris.
♦LEJEUNE, Louis-François, général, Mémoires du général Lejeune. En prison et en guerre. À travers l'Europe (1809-1814), Paris, 1896. 2 tomes.
♦LEMAIRE, Louis, Histoire de Dunkerque, Dunkerque 1927.
♦LEMALE, Le Havre d'autrefois, Imprimerie du Commerce, Le Havre 1883.
♦LEMAU de La JAISSE, Plan des Principales Places de Guerre et villes maritimes frontalières du Royaume de France, publié chez Didot, Paris, 1736.
♦LENOBLE, Mémoires sur les opérations militaires d'Espagne pendant les années 1808, 1809, 1810, 1811, Paris 1817.
♦LÉON VI, Institutions militaires, traduction de Joly de Maizeroy, in Liskenne et Sauvant, Bibliothèque historique et militaire, t.II, Paris 1840.
♦LESLIE, K.,H., colonel, Military Journal of Colonel Leslie, K.H., of Balquhain, whilst serving with the 29th Regt. In the Peninsula, and the 60th Rifles in Canada, etc. 1807-1832, Aberdeen, 1887.
♦LONG, Robert Ballard, lieutenant-génal, Peninsular Cavalry General (1811-13), The Correspondance of Lieutenant-General Robert Ballard Long, publié avec un Mémoire par T.H.McGuffie, Londres, 1951.
♦LOTTIN, A., Histoire de Boulogne sur Mer, Presses Universitaires de Lille, Lille, 1983.
♦LOVE, Henry, Davison, Vestiges of Old Madras, Vol.II, Londres.
♦LOWRIE, Walter, Documents, Legislative and Executive, of the Congress of the United States, Volume IV, Duff Green, Washington, 1834.
♦LUCAS-DUBRETON, J., Napoléon devant l'Espagne, Paris, 1947.
♦LUNT, James, Scarlet Lancer, *basée sur le journal intime de* John Luard,

4th Dragoonset plus tard 16th Light Dragoons, Londres 1964.
♦MACKENXIE, MacBride, With Napoléon at Waterloo, and other unpublished documents of the Waterloo and Peninsular Campaigns, publié par Mackenzie MacBride, Londres, 1911.
♦MACLAUCHLAN, Thomas, The Depopulation System in the Highlands, London, 1849.
♦MADELIN, L., L'affaire d'Espagne, Paris, 1943.
♦MAFFRE BAUGÉ, Jean, Mémoires d'un baroudeur, 1785-1834, Guerrre d'Espagne.
♦MAGINN, William, The Military Sketch-Book. Reminiscences of Seventeen Years in the Service abroad and at Home, by an Officer of the Line, 2 vol. Londres, 1827. 2 volumes.
♦MAHAN, A.T. capitaine, Influence of Sea Power upon The French Revolution and Empire, 1793-1812, 5e Édition, Sampson Low, Marston, Searle & Rivington, Londres. 2 vol.
♦MALET, Harold, colonel, The Historical Memoirs of the XVIIIth Hussars, Londres & Winchester, 1907.
♦MALLESON, Colonel G.B. CSI, History of the French in India. John Grant. Edimburgh, 1909.
♦MARBOT, général, Mémoires, Paris, 1891.
♦MARMONT, maréchal, Mémoires du duc de Raguse, 9 tomes, Espagne, Portugal, Paris 1856.
♦MARSHALL, P.J. editor, British Empire, Cambridge University Press, Cambridge, 1996.
♦MASSON, Frédéric, Cavaliers de Napoléon, Paris 1896.
♦MAXWELL, W. H., The Life of Wellington. The Restoration of the Martial Power of Great Britain (2 volumes) London, 1899.
♦MEIKLE, Henry, W., Scotland and the French Revolution, London, 1912.
♦MÉTRAUX, Alfred, Haïti, la Terre, les Hommes et les Dieux, À la Baconnière, Neuchâtel [Suisse], 1957.
♦MICHAUD, J.F.R., Biographie Universelle Ancienne et Moderne, Akademische Druck-U. Verlangsanstalt, Graz-Austria, 1970.
♦MIEGE, M. Histoire de Malte, Bruxelles
♦MOCKLER-FERRYMAN, Regimental War tales, Londres.
♦MONTESQUIOU-FEZENSAC, Raymond duc de, général de division, Souvenirs militaires de 1804 à 1814, J.Dumaine, Paris, 1870.
♦Morgan, Kenneth, O., The Oxford Illustrated History of Britain, Edited by Kenneth O. Morgan, Guild Publishing, London, 1984
♦MURRAY, R.H. Revolutionary Ireland and its Settlement. Londres, 1911.
♦NABONNE, Bernard, Joseph Bonaparte, Paris 1949.
♦NAPIER, major-general sir W.F.P., The War in the Peninsula (1807-1814), Thomas and William Boone, London, 1853.
♦NAYLIES, Mémoires sur la guerre d'Espagne pendant les années 1808-1811, Paris 1817.
♦O'CONNOR, The Right Honorable Sir James, History of Ireland, 1798-1924, Edward Arnorld & CO, New York - London, 1971. 2 volumes.
♦O'FARRELL, Patrick, Ireland's English Question, Anglo-Irish Relations 1534-1970, Schocken Books, New York, 1971.
♦ONASANDRE, Strategikos, traduction de Guischardi, in Liskenne et Sauvan, Bibliothèque historique et militaire, t.III Paris, 1840.
♦ORME, Robert, A History of the Military Transactions of the British Nation in INDOSTAN, from the Year MDCCXLV [1745] to Which is Prefixed a Dissertation on the Establishments made by Mahomedan Conquerors in Indostan, 2 volumes, F. Wingrave, Londres, 1803, 4e Édition

revue et corrigée, à Madras, par Pharaoah and Co, en 1861.
♦PARQUIN, Souvenirs et Campagnes d'un vieux soldat de l'Empire, Paris 1843.
♦PASTOR, y FERNANDEZ CHECA, Manuel, La Geografica peninsular y la Campana de 1808-1809 (1848)
♦PELET, Jean-Jacques, chef d'Etat-Major de Masséna, The French Campaign in Portugal, 1810-1811. Traduit en anglais par Donald D. Horward, University of Minnesota.
♦PERCY, baron, Journal de Campagne du baron Percy, chirurgien en chef de la Grande Armée, Paris 1904.
♦PÉRINI, HARDŸ de, Édouard, Batailles françaises, 6 vol. de 1214 jusqu'en 1789, Éditeur Ernest Flammarion, Paris, 1894.
♦PHIPPS, The Armies of the First French Republic, Oxford.
♦PLOWDEN's History of Ireland from the Union to 1810.
♦PORTER, W., History of the Corps of Royal Engineers. Vol.1 Londres 1889.
♦PREBBLE, John, The Highland Clearances, Martin Secker & Warburg Ltd, Londres, 1963.
♦PUYSÉGUR, Jacques-François de Chastenet, marquis de, maréchal de France, Traité de l'Art de la Guerre, par principes et par règles, ouvrage de M. le maréchal de Puységur, mis à jour par M. le marquis de Puységur son fils, etc... Paris, 1748, puis La haye, 1749.
♦QUINEY, J.C., Mémoires, Imprimerie Le Cesne, Paris, 1791.
♦Recueil des Instructions données aux Ambassadeurs et Ministres de France depuis les Traités de Westphalie jusqu'à la Révolution française, publié sous les auspices de la Commission des Archives diplomatiques au Ministère des Affaires étrangères, XII, ESPAGNE, avec une introduction et des notes par MOREL-FATIO, A., et LÉONARDON, H., Félix Alcan Éditeur [Ancienne Librairie Germer Baillière et Cie], Paris, 1898.
♦REICH, Emil, Foundations of the Modern Europe, New York, 1908.
♦Revue de Bretagne et de Vendée, Vannes, Nantes, Paris, 1857 - 1914.
♦ROCCA, Jean, Mémoire sur la Guerre des Français en Espagne, Gides Fils, Paris, 1814.
♦ROBERTSON, Alexander, Extermination of the Scottish Peasantry, Londres, 1853. [Écrit sour le pseudonyme de ALISTER, R. pour éviter les représailles du gouvernement anglais].
♦ROCCA, M. de, Mémoires sur la Guerre des Français en Espagne, Paris, 1817.
♦ROQUES, Louis, Rabastens de Bigorre en quête de son passé, Éditions A. Hunault et Fils, Editions du Midi, Tarbes, 1973.
♦RONCIÈRE, Charles de La, Histoire de la marine française, Plon, Paris, 1899.
♦ROSE, J.H., Lord Hood and the Defense of Toulon, Cambridge, 1922.
♦ROY, J.J. Les Français en Espagne, Souvenirs des Guerres de la Péninsule, 1808.
♦RUSSEL, Lettre de l'amiral Russell, Harleian Miscellany, ed.1808-1811. 1991.
♦SALCH, Charles-Laurent; BURNOUF, Joëlle, Atlas des villes et des villages fortifiés en France (Moyen Age), Editions Publitotal, Strasbourg, 1978.
♦SALCH, Charles-Laurent, Dictionnaire des Châteaux et des Fortifications du Moyen Age en France, Editions Publitotal, Strasbourg, 1979.
♦SALISBURY, A Great man's Friendship. Letters of the Duke of Wellington to Mary, Marchioness of Salisbury, 1850-1852. Publié par Lady

Burghclere, Londres, 1927.
♦SARRAZIN, Jean, Histoire de la guerre d'Espagne et de Portugal, 1807 à 1814. Paris
♦SARRAMON, Jean, Bataille des Arapiles, Toulouse, 1978.
♦SCHNEIDER, Lieutenant Colonel Fernand, Histoire des Doctrines militaires, PUF, Paris, 1957.
♦SCHOOLCRAFT, Henry, R., Personal Memoirs of a Residence of Thirty Years with the Indian Tribes on the American Frontiers, 1812 - 1842. Lippincott, Grambo and Co, Philadelphia, 1851.
♦SEN, S.P., The French in India, 1763-1816, Firma K.L. Mukhopadhyay, Calcutta, 1958.
♦SIDNEY, Rev. Edwin, The Life of Lord Hill, G.C.B, London, 1845.
♦SMURTHWAITE, David, Battlefields of Britain.
♦Société de Militaires et de gens de lettres, Victoires, conquêtes, désastres, revers et guerres civiles, de 1792 à 1815. 25 tomes, Panckoucke Éditeur, Paris, 1821.
♦SPILLANN, Georges, général, Le Maréchal Suchet, stratège et pacificateur, «Souvenirs napoléoniens» ,Paris, mars 1977.
♦STANLEY, George, FG, Canada Invaded, Samuel Stevens Hakkert & Company, Toronto & Sarasota, 1977.
♦STUART, Bérault, Traité sur l'Art de la Guerre, Introduction et Édition par Élie de Comminges, Éditions Martinus Nijhoff, La Haye, 1976.
♦SUCHET, Mémoires du Maréchal Suchet, duc d'Albufera sur ses campagnes en Espagne depuis 1808 jusqu'à 1814. Paris 1829.
♦SUE, Eugène, Histoire de la Marine française, 1835.
♦SULTE, Benjamin, La Bataille de Châteauguay, Montréal.
♦SUN TSÉ ou SUN TZU traduit par le missionnaire Joseph-Marie AMIOT, Art militaire des Chinois, ou Recueil d’anciens traités sur la guerre, Édité chez Didot l’aîné, Paris, M.DCC.LXXII [1772]
♦SURTEES, William, Twenty-Five Years in the Rifle Brigade, Edinburgh & London, 1833.
♦SUSANE, général, Histoire de l'Artillerie, Paris.
♦SWABEY, William, lieutenant, Diary of Campaigns in the Peninsula for the Years 1811, 12 et 13; Edited by Colonel F.A. Whinyates, Woolwich, 1895.
♦THIARD, général, Souvenirs diplomatiques et militaires, Paris.
♦THIÉBAULT, général baron, Mémoires, Paris 1893.
♦THIRION, Souvenirs militaires, Paris, 1892.
♦THORNTON, Edward, The History of the British Empire in India, Wm.H.Allen & Co. London 1859. (Univ.Laval DS 463 T513 1859)
♦TOMASSON, Katherine, & BUIST, Francis, Battles of the '45, The Macmillan Company, New York, 1962.
♦TOMKINSON, William, lieutenant-colonel, The Diary of a Cavalry Officer in the Peninsular and Waterloo Campaigns, 1809-1815, publié par son fils James Tomkinson, Londres, 1894.
♦TREVELYAN, George-Macauley, O.,M., Illustrated English Social History, 4 vol. Longmans Publishing, Londres, 1944.
♦TRIBOUILLET, Lieutenant, Précis historique du Havre militaire, Imprimerie Lemale, Le Havre, 1900.
♦VALICOURT, Charles de, La conquête de Valence par l'Armée française d'Aragon, 1811-1812, Paris 1906.
♦VAUBAN, Maréchal de, Traité de l’attaque des places, Paris 1706.
♦VENDÔME, le duc de, en Espagne, Précis historique de sa vie et de ses dernières campagnes; par un ancien militaire, A. Égron, Paris, 1823. in-8°

BN Lh4-40
♦VERMEIL DE CONCHARD, colonel, De Vitoria à Toulouse, Campagnes de 1813-1814, d'après les archives du Ministre de la Guerre.
♦VIDAL, général, L'Armée française à travers les âges; L'Artillerie, Paris, 1933.
♦VIVIAN, Claude, baron, Richard Hussey Vivian, first Baron Vivian, A Memoir, London, 1897.
♦WALL, Adam, capitaine, Diary of the Operations in Spain, under Sir John Moore, (Proceedings of the Royal Artillery Institution) vol. 14, Woolwich, 1886.
♦WANTY, Émile, général, La pensée militaire des origines à 1914, Brépols, Bruxelles.
♦With Napoléon at Waterloo, and other unpublished documents of the Waterloo and Peninsular Campaigns, Publié par Mackenzie MacBride, Londres, 1911.
♦WOOD, capitaine George, The Subaltern Officer, A Narrative, 82nd Regiment, London, 1825.
♦WOODBERRY, George, Journal du Lieutenant Woodberry, Campagnes de Portugal et d'Espagne, de France, de Belgique et de France (1813-1815) Traduit de l'anglais par Georges Hélie, Paris, 1896.
♦WOODHAM-SMITH, Cecil, The Great Hunger, Ireland 1845-1848. The story of the Famine of the 1840's which killed a million Irish peasants, sent hundreds of thousands to the New World, and influenced history down to the present day, Harper & Row Publishings, New York, 1962.
♦YOUNG, Peter, Brigadier, A Dictionary of Battles, Mayflower; First American edition, New York, 1977.



**Historien canadien spécialisé dans les interactions militaires franco-anglaises, Jean-Claude Castex se penche dans cet ouvrage sur les actions de guerre du Premier Empire français.**

La Paix d'Amiens qui met fin en 1802 aux Guerres de la Révolution française, rétablit une puissante concurrence commerciale entre les économies de la France et de l'Angleterre. Cette rivalité est vite considérée comme inacceptable par les lobbies marchands londoniens qui souhaitent la réouverture des hostilités. La diplomatie anglaise s'emploie dès lors à créer artificiellement une nouvelle guerre européenne afin de coaliser l'Europe contre la France et ainsi de museler l'économie de cette dernière, suivant une stratégie qui a fait ses preuves à travers les siècles précédents. Dans ce but, Sa Majesté George III, roi du Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande, donne l'ordre à sa diplomatie de refuser d'évacuer l'île de Malte, en violation de l'Article 10 de la Paix d'Amiens. L'Ordre des Chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, propriétaire de l'île, demande à la France de l'aider à récupérer son territoire. George III exige alors de la France qu'elle évacue les territoires continentaux conquis durant la Révolution française : Belgique, Hollande, Suisse, évacuation non prévue par le Traité d'Amiens… Les pourparlers dégénèrent. Le 17 mai, Londres décrète l'embargo de la France et la saisie de ses vaisseaux marchands. Le 22 le Consul fait procéder à l'arrestation des citoyens anglais résidant sur son territoire. Il fait aussi envahir le Hanovre, possession du roi d'Angleterre, interdisant le commerce anglais dans cette région. C'est la guerre, tant souhaitée par les financiers, si redoutée par les peuples !

